



BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE DIVRY ET Cie,
RUE NOTRE-DAME DES CHAMPS, 49.

BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME XXVII.

JANVIER A JUIN 1862.



PARIS,
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,
RUE DE SÈVRES, 31.

—

1862

BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE.

VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE XXXVIe FAUTEUIL.

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT.

1. **DISCOURS.** — 3 volumes in-8° de XL-574, 712 et 656 pages (1860), chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 22 fr. 50 c.
2. **ŒUVRES** *polémiques et diverses.* — 2 volumes in-8° de 536 et 662 pages (1860), chez le même éditeur; — prix : 15 fr.
3. **MÉLANGES** *d'art et de littérature.* — 1 volume in-8° de 576 pages (1861), chez le même éditeur; — prix : 7 fr. 50 c.
4. **HISTOIRE** *de sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe, avec un fragment sur saint Anselme.* — 2 volumes in-8° de 470 et 448 pages (1861), chez le même éditeur; — prix : 15 fr.

Dans ces huit beaux volumes, auxquels il faut ajouter les deux volumes semblables sur les *Moines d'Occident* (p. 412 de notre t. XXIV), nous avons l'œuvre complète, bien qu'inachevée encore, de M. de Montalembert. Oui, complète, c'est-à-dire qui nous le montre intégralement, homme et écrivain. La tribune lui serait rendue, les circonstances lui multiplieraient les occasions de brochures nouvelles, il étendrait indéfiniment ses études à travers les champs de l'art chrétien et de l'histoire religieuse, qu'il demeurerait toujours l'orateur, le polémiste, l'artiste, l'historien que désormais nous connaissons. Son éloquence, en effet, s'est exercée vingt ans sur toutes les grandes questions religieuses et sociales, dans toutes les arènes parlementaires, sous tous les régimes politiques : il parlerait vingt ans encore, que nous aurions seulement plus de discours, mais le même

orateur. Dans la monographie et l'histoire générale, il aura beau entasser les volumes, l'historien de *sainte Elisabeth* et des *Moines d'Occident* ne changera plus sa manière. De même de l'artiste, qui a désormais déployé toutes les richesses de son talent et livré toutes ses grandes vues; de même du polémiste, qui, en s'escrimant à la fois ou tour à tour contre les amis et les adversaires, comme chrétien ou comme homme, dans l'intérêt de sa foi ou de sa politique, de ses convictions ou de ses colères, a mis en jeu tout son arsenal, développé toutes ses ressources stratégiques. — Dès aujourd'hui, nous pouvons donc tracer le portrait de M. de Montalembert, avec l'assurance que si, plus tard, de nouvelles œuvres appellent quelques nouveaux coups de pinceau, rien ne sera plus changé aux traits essentiels de sa physionomie. — Physionomie accentuée, une des plus remarquables de ce temps qui en compte si peu, qu'on ne peut regarder, bien moins peindre, avec indifférence, et qui, sympathie ou colère, — l'une et l'autre peut-être, — provoque la passion. Mais, passionné lui-même, parce qu'il est essentiellement orateur, M. de Montalembert souffre volontiers, nous le savons, qu'on se passionne en parlant de lui, pourvu que la passion soit loyale et ne tourne pas à l'injustice. Telle veut être la nôtre, et telle elle sera, s'il plaît à Dieu. D'ailleurs, dans notre admiration pour un grand talent et un noble caractère, pour les plus beaux dons mis au service de la plus belle des causes, dans notre reconnaissance pour de grands services rendus, nous trouverons ou le droit de tout dire, ou l'excuse de ce que nous pourrions, malgré nous, dire de blessant.

Charles Forbes, comte de Montalembert, est issu d'une des plus nobles familles de France, originaire du Poitou. Un de ses ancêtres, André de Montalembert, seigneur d'Essé, se distingua dans les guerres d'Italie, sous Louis XII et François Ier. Plus tard, le généalogiste Chérin écrivait qu'il n'y avait pas de famille dont les preuves de noblesse fussent plus authentiques. Cette famille se distingua toujours par les armes, et le comte Charles pourra dire qu'il est le premier de sa race qui ne soit ni soldat ni marin. Soldat, néanmoins, il le sera toujours, par la plume et par la parole plus que d'autres par l'épée; et par le courage, par l'humeur militante et par l'honneur, il demeurera le fils des croisés. A l'action militaire, son grand-père, mort à Paris en 1800, voulut joindre la théorie, et il a laissé un traité estimé sur l'art des fortifications.

Le comte Charles est né à Londres, le 29 mai 1810. Son père, émigré tout enfant en 1792, avait pris du service dans l'armée anglaise et

ne rentra en France qu'avec les Bourbons. Louis XVIII le nomma colonel, pair de France et son ministre à Stuttgard; Charles X l'envoya en ambassade à Stockolm. A sa suite, son fils parcourut donc divers pays de l'Europe, en attendant les voyages qu'il devait lui-même entreprendre plus tard; et c'est ainsi qu'il s'initia à la connaissance des principales langues européennes. L'anglais est sa première langue maternelle; il parle et écrit l'allemand comme le français; l'italien, l'espagnol, et même le suédois et le polonais lui sont familiers.

De son père, orateur excentrique à la chambre haute, homme de plaisir et prodigue, il n'a pris que l'humeur indépendante. Sa mère, Elisa Forbes, dont il a joint le nom au sien, suivant l'usage de l'aristocratie anglaise, était issue d'une ancienne famille d'Ecosse, récemment enrichie aux Indes orientales. Protestante, elle n'influa pas sur son éducation, qui fut d'abord confiée à un ancien oratorien, l'abbé de Monier-Laguarrée. A son arrivée en France, l'enfant, qui ne parlait encore que la langue de sa mère, fut placé dans une pension dirigée par un Anglais, M. William Duckett, et de là il passa au collége Henri IV, puis à Sainte-Barbe-Nicole, aujourd'hui collége Rollin. Ses études furent couronnées par le plus brillant succès : en 1829, il obtint le prix de dissertation française au concours général.

Son premier écrit est un essai sur la *Liberté constitutionnelle en Suède*, qui fut inséré dans la *Revue française* de mai 1830. Il venait de passer un an à Stockolm avec son père, et n'avait que dix-neuf ans quand il écrivit ces pages. Il les a conservées dans le recueil de ses œuvres (t. IV, pp. 1-82), moins comme expression de sa pensée actuelle que comme souvenir des études et des idées qui préoccupaient alors toute la jeunesse française.

Mais voici que l'arène s'ouvre à son talent et à son ardeur. L'*Avenir* est fondé. Il accourt du fond de l'Irlande où il venait de voir et d'entendre O'Connell soulevant tout un peuple par sa parole, et, pour la première fois, il se met en rapport avec les deux hommes qui influeront le plus sur sa vie, l'abbé de Lamennais et l'abbé Lacordaire, l'un qui l'éblouit et le domine, l'autre qui lui gagne le cœur. A côté de l'*Avenir*, et comme son moyen d'action et de propagande, s'établit l'*Agence pour la défense de la liberté religieuse*. A Paris, M. de Montalembert en est l'écrivain, en province l'ambassadeur. Tantôt il parcourt la France pour réveiller l'ardeur des catholiques, et, en même temps, il recueille des impressions de voyage dont il nous livre un fragment sous le titre de *Lyon en* 1831 (t. IV, p. 218); tantôt il

écrit de nombreux articles, insérés quelques-uns dans le *Correspondant*, la plupart dans l'*Avenir*. Là il dépose les germes de ce qui grandira plus tard. Déjà il se fait le champion des nations opprimées par le schisme ou l'hérésie, de l'Irlande et de la Pologne (t. IV, pp. 123, 127, 164, 187, 211); il plaide pour les catholiques de Suède (ibid., p. 192); il proteste contre l'intolérance des vainqueurs et défend les ministres vaincus (ibid., pp. 102, 109, 114); il s'indigne contre la profanation des tombeaux, contre le renversement des croix (ibid., pp. 168, 172); déjà, aussi, il se montre séparé de *ceux qui aiment ce qui fut* (ibid., p. 178), les invitant à venir à lui et ne voulant pas aller à eux : bientôt la séparation sera plus radicale. Quelquefois il se repose de la lutte dans des études littéraires : il rend compte du roman de *Notre-Dame de Paris* (t. VI, p. 404), ou fait une excursion dans la littérature d'outre-Rhin à la suite de *Novalis* (ibid., p. 387).

Mais voici que, si jeune encore, — à vingt et un ans, — il va entrer dans sa célébrité oratoire. Avec ses amis, il venait de rédiger une pétition pour la liberté d'enseignement, qui, discutée le 8 mai 1831 à la chambre des pairs, et appuyée par son père, fut renvoyée au ministre. Dès le lendemain, tirant la conséquence pratique d'un principe posé par l'*Avenir*, que la liberté ne se demande pas, qu'elle se prend, il ouvre, rue des Beaux-Arts, avec MM. de Coux et Lacordaire, une école gratuite et libre, après une simple notification adressée au préfet de police. Ce jour même, l'école fut inaugurée, devant une vingtaine d'enfants et leurs familles, par un bref et énergique discours de l'abbé Lacordaire, après quoi, chacun des nouveaux maîtres fit sa classe. Le surlendemain, entre le commissaire de police du quartier : « Au nom « de la loi, dit-il aux enfants, je vous somme de vous retirer. — Et « moi, ajoute l'abbé Lacordaire, au nom de vos parents dont j'ai l'au« torité, je vous ordonne de rester. — Nous resterons ! » s'écrient d'une voix les enfants. On ne céda qu'à la force, et les trois maîtres d'école furent cités en police correctionnelle. Ils voulaient le jury, dans l'espoir d'un acquittement, ou au moins d'un éclat. Une consultation, approuvée par tous les barreaux du royaume et répandue à profusion à Paris et en province, déclina la compétence du tribunal correctionnel et fit admettre l'exception. Pendant ces débats, M. de Montalembert succédait à la pairie paternelle par droit d'hérédité, et n'était plus justiciable que de la cour des pairs, privilége qu'il étendait à ses coprévenus, en vertu du principe de l'indivisibilité du délit

et de la poursuite. Après quelques mois laissés à son deuil, après un arrêt de condamnation par défaut, suivi d'un second arrêt d'incompétence rendu par la cour royale de Paris, la cause fut portée, le 19 septembre, devant la cour des pairs. — A la question ordinaire : Votre profession? M. de Montalembert répondit : Maître d'école. Comme MM. de Coux et Lacordaire, il prit la parole après son défenseur, et, comme les premiers chrétiens devant leurs juges, il déclina hardiment son nom, « ce nom qui est grand comme le monde, le « nom de catholique. » C'est comme catholique, et aussi comme jeune homme et comme Français, qu'il s'est élevé contre l'Université; c'est l'objet d'un pacte solennel qu'il a fait avec sa conscience et son Dieu : « Je me promis, dit-il, de contribuer pendant toute ma vie et « de toute ma force à la ruine d'un enseignement oppressif et cor- « rupteur : ce pacte solennel, religieux, irrévocable, je commence « à le remplir aujourd'hui devant vous. » Ayant ainsi renouvelé son serment d'Annibal, toujours si bien gardé, il dit en finissant : « Je me féliciterai toute ma vie d'avoir pu consacrer ces premiers ac- « cents de ma voix à demander pour ma patrie la seule liberté qui « puisse la raffermir et la régénérer. Je me féliciterai également tou- « jours d'avoir pu rendre témoignage dans ma jeunesse au Dieu de « mon enfance. C'est à lui que je recommande le succès de ma cause, « de ma sainte et glorieuse cause; je la dis glorieuse, car elle est celle « de mon pays; je la dis sainte, car elle est celle de mon Dieu (t. I, « pp. 5, 7, 29). » Quoique perdue devant la cour des pairs, une cause ainsi défendue était gagnée devant tout ce qu'il y avait de croyant et de généreux en France.

Deux mois plus tard, — le 15 novembre, — l'*Avenir* annonçait sa suspension, et, en même temps, le départ pour Rome de ses trois principaux rédacteurs : MM. de Lamennais, Lacordaire et de Montalembert. Ce voyage était une faute, a dit récemment M. de Montalembert dans sa notice sur le P. Lacordaire; car, à vouloir forcer Rome de se prononcer sur des questions librement débattues depuis un an, il y avait une prétention au moins singulière : il aurait mieux valu lui savoir gré de son silence. — Un accueil réservé fut fait aux pèlerins de Dieu et de la liberté. Ils remirent un mémoire demandé par la cour de Rome et rédigé par l'abbé Lacordaire, puis restèrent deux mois sans réponse, au bout desquels ils reçurent l'invitation de retourner en France pour y attendre le résultat d'un examen qui pouvait être long. L'abbé Lacordaire rentra, et M. de Montalembert resta

enchaîné à M. de Lamennais, qui déjà faisait entendre des bruits sourds de révolte. « Avant comme après son départ, dit toujours « M. de Montalembert, ce fidèle ami fit des efforts persévérants pour « me délivrer comme lui... Je restai sourd à sa voix. Il me plaignit et « m'excusa. » Après quatre mois d'attente, Lamennais part de Rome, annonçant la reprise de l'*Avenir*. A cette nouvelle, M. Lacordaire quitte la France, et va chercher en Allemagne un refuge contre de nouvelles obsessions. C'était précisément par l'Allemagne que MM. de Lamennais et de Montalembert avaient pris pour retourner en France. Tous les trois se retrouvèrent à Munich, où ils furent atteints par la fameuse encyclique du 15 août 1832. Ils se soumirent, se rendirent à Paris, et de là à la Chesnaie. L'abbé Lacordaire eut bientôt pénétré le cœur de Lamennais, et le premier il fit une défection qui fut blâmée même par M. de Montalembert. La publication des *Affaires de Rome* et des *Paroles d'un croyant* ne tarda pas à lui donner raison. Ne pouvant plus rien sur le maître, il se retourna vers le disciple, qu'il poursuivit de ses lettres pendant près de trois années. M. de Montalembert était alors réfugié en Allemagne, où il recevait en même temps les appels de Lamennais, qui le félicitait de son indépendance comme laïque, et lui affirmait que l'autorité pontificale tomberait bientôt au-dessous de celle d'un maître d'école. Pour l'arracher à une telle séduction, l'abbé Lacordaire vint de sa personne le chercher et le prêcher auprès du tombeau de sainte Elisabeth. « Je n'étais pas rebelle, « a dit M. de Montalembert en racontant cette lutte; je n'étais qu'hé-« sitant et troublé. » Et, en effet, dans le même temps, il excitait lui-même Lamennais à la soumission et lui demandait au moins patience et silence, tout en blâmant l'abbé Lacordaire d'avoir suivi une autre voie, plus publique et plus décisive, et en lui reprochant l'oubli apparent des convictions libérales. « Quand je cédai, enfin, dit-il, ce ne fut « que lentement et comme à regret, et non sans avoir navré ce cœur « généreux. Cette lutte avait trop duré. J'en parle avec confusion. « avec remords, car je ne lui rendis pas alors toute la justice qu'il « méritait. » — Jamais confession n'a plus honoré deux hommes !

C'est auprès du tombeau de sainte Elisabeth que s'était faite, en Allemagne, la rencontre des deux amis. On se rappelle le poétique début : « Le 19 novembre 1833, un voyageur arriva à Marbourg, ville « de la Hesse électorale, située sur les bords charmants de la Lahn... » Suit la description de l'église, aujourd'hui luthérienne, mais portant encore le nom de celle que l'Allemagne catholique n'appelle que la *chère*

sainte, et gardant toujours, dans ses peintures à demi-effacées, dans ses sculptures mutilées, les principales scènes d'une sainte et gracieuse légende. Cette promenade du voyageur sous ces voûtes désolées, mais peuplées des plus purs, des plus charmants souvenirs, rappelle cette promenade sur la Néva, ce début non moins poétique des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, et, elle aussi, elle inaugure dignement, par harmonie, il est vrai, plutôt que par contraste, cette course à travers le XIIIe siècle qui sert d'introduction à l'*Histoire de sainte Elisabeth*, et l'histoire elle-même. Ce jour-là, M. de Montalembert s'attacha à la mémoire de cette sainte délaissée, dont il était venu, pèlerin involontaire, célébrer la fête oubliée; et celui qui, hier, s'appelait pèlerin de Dieu et de la liberté, se déclara le pèlerin d'une jeune femme morte depuis six cents ans. Pèlerin de sainte Elisabeth, il s'en déclara encore le chevalier, et, mu en même temps par la foi chrétienne et par un sentiment chevaleresque, ces deux mobiles de son âme, il jura de rendre à la sainte tout son culte, à la femme tout son honneur. Il épuisa d'abord les livres et les chroniques, consulta les manuscrits les plus négligés; ensuite, il voulut interroger les lieux et les traditions populaires. Il alla donc de ville en ville, de château en château, d'église en église, chercher partout les traces de sa sainte et de sa dame. Dans ce long voyage à travers l'espace et le temps, en interrogeant tous les débris et toutes les traditions, il vit se redresser devant lui, non-seulement la figure vivante de sainte Elisabeth, mais encore tout le siècle où elle a vécu.

Quoiqu'il n'eût alors que vingt-trois ans, ce n'était pas sa première course au sein des vieux âges chrétiens, ni sa première initiation à leurs habitudes et à leurs mœurs. Quelques mois auparavant, il avait publié dans la *Revue des Deux-Mondes,* sous le titre de *Vandalisme en France* (t. V, p. 1), une lettre à M. Victor Hugo, où il plaidait, en avocat érudit et ému, la cause de nos vieux monuments. Le nom sous la protection duquel était mis cet écrit indique assez à quel mouvement artistique et littéraire il se rattachait. Mais tandis que les romantiques et leur chef ne croyaient pas plus au moyen âge chrétien que les classiques au paganisme de la Grèce et de Rome, M. de Montalembert avait la foi. La mythologie de la renaissance était usée et avilie : le romantisme demandait uniquement au moyen âge une mythologie nouvelle; pure affaire de forme, de costume, de décoration, de couleur. M. de Montalembert, lui, voulait une renaissance réelle, chrétienne, qui fût la contre-partie de celle du XVIe siècle; une renaissance

dans l'inspiration plus que dans le langage, une renaissance qui se manifestât dans l'histoire et dans la société entière, bien plus que dans les formes de l'art et de la littérature. Dès le début, tout en se recommandant de Victor Hugo et de son école, il s'en sépare de toute la distance de la foi. Parlant de sa passion « déjà ancienne et profonde » pour l'architecture du moyen âge, il l'appelle une passion « avant « tout religieuse, » parce que, dit-il, « cet art est à mes yeux catho- « lique avant tout, qu'il est la manifestation la plus imposante de « l'Eglise dont je suis l'enfant, la création la plus brillante de la foi « que m'ont léguée mes pères. Je contemple ces vieux monuments « du catholicisme avec autant d'amour et de respect que ceux qui « dévouèrent leur vie et leurs biens à les fonder : ils ne représentent « pas pour moi seulement une idée, une époque, une croyance éteinte ; « ce sont les symboles de ce qu'il y a de plus vivace dans mon âme, « de plus auguste dans mes espérances. Le vandalisme moderne est « non-seulement à mes yeux une brutalité et une sottise, c'est de « plus un sacrilége. » Et après avoir signalé tous les actes de vandalisme *destructeur* et de vandalisme *restaurateur* dont son amour de l'art et sa foi avaient à gémir, il dit à M. Victor Hugo : « Vous devez « comprendre que nous autres catholiques nous avons un motif de « plus que vous pour gémir de cette brutalité sacrilége et pour nous « indigner contre elle. C'est que nous allons adorer et prier là où « vous n'allez que rêver et admirer. »

Il fallait dire dans quel état d'esprit et de cœur était M. de Montalembert pendant son pèlerinage au milieu des souvenirs de sainte Elisabeth, pour bien comprendre l'origine, le caractère, la valeur du monument qu'il a élevé à la gloire de la sainte et du siècle qui l'a produite. Nous avons ici deux ouvrages distincts, quoique nécessaires l'un à l'autre : l'introduction, qui est de la grande histoire; le livre même, qui est proprement de la légende. Cette introduction, datée du 1er mai 1836, alors que l'auteur avait à peine vingt-six ans, est, croyons-nous, le premier morceau éclatant et profond qui ait été écrit en France pour réhabiliter ce moyen âge catholique, méconnu au XVIIe siècle, au milieu des pompes païennes de Louis XIV, et si odieusement, si bêtement bafoué au siècle suivant. — Persuadé que tout serait inexplicable dans la vie de sainte Elisabeth pour qui ne connaîtrait et n'apprécierait pas son siècle, M. de Montalembert a donc voulu tracer d'abord ce qu'il appelle une esquisse, ce qui est un large tableau de l'état de la chrétienté au temps où elle vécut, de cette pre-

mière moitié du XIIIe siècle, qui est peut-être, dit-il avec raison, la période la plus importante, la plus complète, la plus resplendissante de l'histoire de la société catholique. Il nous en montre d'abord les grands papes, que domine Innocent III. En face de cette majestueuse Eglise, il élève la *seconde majesté* devant laquelle les hommes de ce temps s'inclinaient : le Saint-Empire romain, hélas ! bien déchu, puis les royautés qui semblaient découler de lui, presque toutes, heureusement, pleines de force et d'avenir, notamment cette belle France de saint Louis. Après la vie politique et sociale, la vie de l'âme et des croyances, la vie intérieure, alors si magnifiquement ranimée par saint Dominique, par saint François d'Assise et par tous les saints sortis, soit des ordres nouveaux, soit des ordres anciens, soit du clergé séculier et de tous les rangs des fidèles. Dès lors, la foi, dans sa majestueuse unité, embrasse tout l'esprit humain, et l'associe ou l'emploie à tous ses développements. Fécond en tout, le génie de ce siècle se manifeste particulièrement créateur dans l'art et dans la poésie. Pour fixer tous les traits épars du tableau, M. de Montalembert les concentre dans les deux grandes figures de saint François d'Assise et de saint Louis de France; et, pour les ramener à son sujet et en faire une auréole à sa chère sainte, il veut que ces deux grandes âmes se soient complétement rencontrées et unies dans cette âme de femme. Et c'est ainsi que ce portique grandiose, mis au front de l'humble chapelle, loin de l'écraser et de l'obscurcir, la relève et l'éclaire. — De l'histoire, alors, nous entrons dans la légende, et, suivant la chère sainte dans les vingt-quatre années qu'elle a vécu, nous la voyons, en ce court espace, type de la femme chrétienne dans toutes les conditions de la vie et modèle de tous les états de la sainteté : nous la voyons tour à tour, a dit son biographe lui-même, orpheline étrangère et persécutée, fiancée modeste et touchante, femme sans rivale pour la tendresse et la confiance, mère féconde et dévouée, souveraine puissante bien plus par ses bienfaits que par son rang; puis veuve cruellement opprimée, pénitente sans péchés, religieuse austère, vraie sœur de charité, épouse fervente et favorite du Dieu qui la glorifie par des miracles avant de l'appeler à lui; et, dans toutes les vicissitudes de la vie, toujours fidèle à son caractère fondamental, à cette parfaite simplicité qui est le plus doux fruit de la foi et le plus agréable parfum de l'amour, et qui a transformé sa vie tout entière en cette céleste enfance à laquelle Jésus-Christ a promis le royaume du ciel. Ainsi, d'abord toutes les grandeurs et toutes les joies, ensuite tous les abaissements

et toutes les souffrances, en attendant que Dieu lui refasse un trône et un immuable bonheur. — Et avec quel charme est racontée cette vie, qui ne le sait, car qui ne l'a lue? C'est tout le charme de la jeunesse et de la foi racontant la foi et la jeunesse; de l'amour du jeune homme pour la jeune fille et la jeune femme, mais d'un amour religieux s'attachant à la sainteté, d'un amour éthéré comme les amours des anges. Et c'est là ce qui fait la sincérité de ce livre, malgré quelque affectation dans la forme et la naïveté; c'est là ce qui le sauve du pastiche de l'école romantique, à laquelle il appartient pourtant par les efforts de l'artiste. S'il porte, dans sa composition, la date de 1836, il a néanmoins le parfum des vieux âges, dont l'auteur s'est fait contemporain par la foi, et non plus seulement par l'imagination. Cette foi, toujours la même à toutes les époques de l'histoire, ramène tout à l'unité et empêche toute dissonance entre une inspiration très-ancienne et une forme très-moderne.

Dans l'introduction de son livre, M. de Montalembert nous a donné l'intelligence du moyen âge; dans le livre même, il nous en a donné le sentiment. Dans les deux parties de cette composition de sa jeunesse, il s'est révélé tout entier, comme écrivain religieux, tel qu'il sera toujours : nous avons à la fois l'historien et l'artiste. Déjà s'annonçaient les larges considérations et les poétiques légendes des *Moines d'Occident*, comme le fragment sur saint Anselme nous donne un avant-goût de ce que sera l'histoire de saint Bernard. Là encore, après la lettre sur le *Vandalisme*, se manifestait, plus savante et plus sentie, la passion pour l'art du moyen âge; passion de jeunesse, qui est pour M. de Montalembert une passion aussi de l'âge mûr, et le consolera jusque dans sa vieillesse. Au fort des luttes religieuses et politiques, l'amour et la préoccupation de l'art ne l'ont jamais abandonné. Il le défendait à la tribune presque avec la même ardeur qu'il mettait à défendre la liberté de l'Eglise, et les outrages du vandalisme lui inspiraient des colères et des ironies aussi vives que les outrages faits aux objets de son culte. A des travaux sur l'art il consacrait les rares loisirs que lui laissait son double rôle de pair de France et de chef du parti catholique. Par amour de l'art, il se montrait presque infidèle à sa devise : « Plus d'honneur que d'honneurs, » et il consentait à faire partie soit du Comité historique des arts et monuments, soit de la Commission des monuments historiques, dont, il est vrai, de récents décrets l'ont évincé. En 1853, il présidait, à Troyes, le congrès archéologique de France (t. VI, p. 320). Un volume de

ses œuvres, — le VIe, — est presque entièrement rempli des écrits et des discours que l'amour de l'art lui a inspirés. A la suite de M. Rio ou de M. Laderchi, il étudie la peinture chrétienne à Ferrare et dans toute l'Italie ; et, pour son compte, il dresse un tableau chronologique des écoles italiennes et rédige une intéressante notice sur le bienheureux Angelico de Fiesole (t. VI, pp. 78, 144, 328, 338). L'art est un des attraits qui l'ont porté vers les moines, comme le prouve le morceau l'*Art et les moines*, inséré dès 1847 dans les *Annales archéologiques* (ibid., p. 341). Mais c'est en France que le retiennent surtout l'étude et la défense de l'art. Sans négliger l'art profane, — témoin ses discours piquants à la chambre des pairs sur les décorations du palais du Luxembourg et sur les constructions officielles (ibid., pp. 259, 266), — il s'attache de préférence à l'art religieux. D'abord il dresse le bilan de son *état actuel* en France (ibid., p. 163) ; puis, dans la *Revue des Deux-Mondes* (ibid., p. 210), il poursuit, en 1838, son attaque de 1833 contre le vandalisme. Dans la *Revue d'architecture*, il dénonce le conseil général de la Haute-Saône, dont l'ignorante parcimonie a refusé une subvention pour la conservation des ruines de l'abbaye de Cherlieu (ibid., p. 250). La cause des édifices religieux, il la porte à la tribune de la chambre des pairs (ibid., p. 263), où il fait un savant rapport sur la restauration de la cathédrale de Paris (ibid., p. 273). C'est de là aussi qu'il fulmine de plus haut et avec plus d'autorité contre le vandalisme, notamment contre le déshonneur, sous prétexte de restauration, de la basilique de Saint-Denis, déshonneur, dit ironiquement l'orateur, qui a été obtenu au prix de la bagatelle de sept millions (ibid., p. 288) !

De cette aride nomenclature, où nous avons à dessein multiplié les détails, il résulte que personne n'a contribué plus que M. de Montalembert au rétablissement de la théorie de l'art religieux sur ses véritables bases, comme à la rénovation de l'art religieux lui-même dans ses monuments. Gloire incontestable et d'une pureté que rien ne peut ternir ! D'un autre côté, à l'auteur de l'*Histoire de sainte Elisabeth* dont nous venons de parler, et des *Moines d'Occident* dont nous n'avons plus rien à dire, revient encore une belle part d'honneur dans la rénovation de la science et de l'histoire catholique. Voilà, en M. de Montalembert, l'artiste et l'historien religieux. Au mois prochain, l'homme, l'orateur et l'écrivain politique ! U. Maynard.

---

5. **AGLAÉ**, par M. Raoul de Navery. — 1 volume in-12 de 236 pages (1861), chez C. Dillet (*l'Autel et foyer*); — prix : 2 fr.

« L'histoire d'Aglaé et de saint Boniface, martyr, est peut-être la « plus agréable de toutes les histoires de nos saints. » — Cette phrase, *un peu trop absolue*, de Châteaubriand, a entraîné l'auteur d'*Aglaé*. Nous disons que cette phrase est trop absolue, parce qu'il y a réellement, dans les saintes légendes, une foule de récits d'un aussi grand intérêt, qui ne demandent qu'à être présentés avec talent, ce qui ne manque pas au volume dont nous voulons ici rendre compte. — L'auteur a ressuscité pour nous, dans ces intéressantes pages, avec une vérité saisissante et une exacte fidélité, les mœurs et la vie de Rome au commencement du IVe siècle. Tout est en mouvement dans son livre : les dissolutions romaines sous les empereurs et les admirables dévouements des chrétiens. Aglaé, qui est libre de sa vie et de ses biens, et qui possède de grandes richesses, a dans Boniface son intendant favori. Tous deux sont païens et vivent de cette vie sans frein qui s'appelait le bonheur chez les adorateurs des dieux peu vertueux de l'Olympe ; mais tous deux s'ennuient, tous deux trouvent que le tumulte et le bruit, les agitations et les plaisirs des sens sont bien vides. Boniface, comme l'ont dit ses vieux historiens, a trois vertus : la compassion pour les malheureux, l'hospitalité pour les infortunés sans asile, et la généreuse pitié pour les pauvres : nous dirions la charité s'il était chrétien. Pour se distraire des soucis qui la poursuivent, Aglaé donne au peuple romain de somptueuses fêtes, auxquelles le lecteur assiste comme à un spectacle. Elle est entourée des poëtes et des *lions* de Rome, qui la flattent sans la toucher. Elle est témoin, avec Boniface, de la scène où, devant soixante mille spectateurs, le comédien Genès se sent devenu chrétien au moment où il joue le baptême ; elle voit condamner son amie, la vestale Claudia, à être enterrée vivante. Sachant bientôt que son or a pu la sauver et qu'elle est réfugiée avec les chrétiens dans les catacombes, elle va la voir là, et les mœurs chrétiennes la ravissent d'admiration. La grâce frappe à la porte de son cœur ; elle veut posséder le corps d'un martyr de Jésus-Christ, pour lui élever un oratoire, pour l'honorer, et pour obtenir la lumière par son intercession. Comme, après l'abdication de Dioclétien, on n'immole plus les chrétiens à Rome, elle envoie Boniface à Tarse, et le charge de lui rapporter, à prix d'or, le corps d'un martyr. — Boniface trouve à Tarse le juge

Simplicius entouré de bourreaux qui torturent cruellement d'honnêtes chrétiens ; il en est ému ; il admire leur constance héroïque ; il s'approche d'eux ; il baise leurs plaies ; il les encourage tout haut. Simplicius furieux le fait saisir, et, après quelques supplices affreux, lui fait trancher la tête. Il avait dit à sa maîtresse en la quittant : « Si, « au lieu d'un martyr inconnu, on vous rapportait mon corps im- « molé, le recevriez-vous ? » Elle n'avait pas compris ce qu'il y avait de sérieux dans cette supposition, et ce fut en effet son corps, racheté aux geôliers cinq cents pièces d'or, que les serviteurs de Boniface lui rapportèrent enveloppé dans le voile de pourpre qu'elle-même leur avait donné pour envelopper les restes d'un martyr. — Aglaé fit élever aussitôt un tombeau à Boniface, bâtit auprès quelques cellules, et s'y enferma pour vivre désormais dans la pénitence avec de jeunes chrétiennes. Treize ans après elle mourut et fut enterrée auprès du martyr. — Aglaé et Boniface sont honorés, à Rome et dans toute l'Eglise, le 14 mai.

Il y a peu à reprendre dans ce livre, bien écrit, savant avec charme et bien soutenu. La vérité historique, que l'auteur a respectée partout, a nécessité quelques détails de mœurs qui pourraient ne pas être toujours inoffensifs pour de jeunes âmes ; nous en dirons autant de l'hymne des vierges (p. 145) ; mais les personnes instruites le liront sans danger ; elles seront reconnaissantes envers l'auteur, à qui on doit un bon livre de plus.

6. **L'AMOUR CHRÉTIEN** *dans le mariage*, ou *quatre Années de correspondance authentique d'une jeune femme*. — 1 volume in-12 de VIII-380 pages (1861), chez C. Douniol ; — prix : 2 fr. 50 c.

On a beaucoup écrit sur l'amour dans ces derniers temps. Que de livres publiés sur un sujet si vieux et toujours si nouveau ! En voici du moins un qui charme les regards et n'inspire que des pensées honnêtes, pures, dignes d'un sentiment dont la véritable source est divine. Ces lettres ont été écrites, sous la Restauration, par une jeune femme à son mari, éloigné d'elle par ses fonctions dès les premières années de son mariage. Les faits qu'elles racontent sont ceux qui se passent ordinairement au sein de la famille ; ils pourront ne pas exciter d'abord une curiosité bien ardente ; mais dans leur simplicité même ils ont leur côté moral, et c'est par là qu'ils ont une importance réelle. L'auteur avait une âme élevée et d'une exquise sensibilité. « Faire aimer à son mari la religion et la vertu par-dessus

« tout; lui donner l'horreur des faux plaisirs du monde; lui faire « entrevoir le seul bonheur de la famille dans la plus parfaite union « de tous les membres qui la composent; enfin le soutenir dans la « voie du bien, le fortifier, le rendre meilleur par l'attrait même « d'un amour passionné, il est vrai, mais toujours pur et toujours « chrétien, voilà la noble tâche qu'elle s'était imposée (p. VI) », et que chaque page nous révèle. Ce tableau de l'amour chrétien dans le mariage est d'autant plus précieux qu'il est plus rare de nos jours. A Dieu ne plaise que nous méconnaissions le mérite chez la femme, son dévouement qui se révèle sous tant de formes diverses! Mais trouve-t-on bien souvent, même dans les unions chrétiennes, cette fusion de deux cœurs qui semblent n'en faire qu'un seul, et cet apostolat conjugal dont nous avons ici un parfait modèle? — Quant au mérite littéraire, le lecteur en sera juge: lorsqu'on écrit avec son cœur, le style est toujours facile, délicat et naturel, à travers même des négligences, des expressions vieillies et beaucoup d'imperfections. — Nous recommandons ce livre aux jeunes femmes surtout: la lecture leur en sera plus utile qu'aux jeunes filles; elles y trouveront un peu de monotonie sans doute, quelques longueurs peut-être, mais que de trésors cachés! Tout le cœur d'une femme chrétienne s'y révèle, et le cœur d'une femme chrétienne, n'est-ce pas le chef-d'œuvre de la grâce et un divin trésor?

MAXIME DE MONTROND.

7. **LE BON ANGE** *de la première communion, livre d'histoires*, par M. l'abbé V. POSTEL. — 1 volume in-12 de XIV-790 pages (1861), chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 4 fr. 50 c.

Chacun connaît la salutaire influence d'une bonne première communion sur toute la suite de la vie; chacun comprend et apprécie, par conséquent, le soin avec lequel les ecclésiastiques s'attachent à cette partie si intéressante de leur ministère. Outre les instructions, les exhortations, les conseils qu'ils adressent d'eux-mêmes aux enfants, ils sentent encore le besoin de s'aider de l'expérience des autres; et, pour ne rien négliger dans une œuvre si importante, ils s'empressent de se procurer les manuels préparatoires que de pieux écrivains leur présentent. Ils y trouvent chaque année quelque chose de nouveau, et ils peuvent ainsi éviter les redites. Mais ils regrettent que peu de ces manuels offrent une suite complète d'instructions et d'histoires édifiantes qui satisfassent la pieuse et avide curiosité de leurs jeunes dis-

ciples. — Ce regret, ils ne l'auront plus : *le Bon Ange de la première communion* est ce manuel complet, développé même outre mesure, qu'il leur suffira presque de remettre entre les mains des enfants, sauf à en diriger et surveiller la lecture. Ce sera au moins un heureux complément aux instructions publiques du catéchisme ; et l'on aura peu obtenu, si l'on ne parvient à inspirer aux enfants le désir de s'instruire et de se préparer eux-mêmes par des lectures particulières. Avec l'ouvrage de M. l'abbé Postel, il n'y a pas à craindre l'ennui, et il y a tout lieu d'espérer des fruits abondants. — Le dessein de l'auteur a été de faire tout à la fois un manuel préparatoire pour le disciple et comme un arsenal pour le maître. On y trouvera le plus riche recueil d'histoires sur la sainte Eucharistie ; et, à ce titre, les fidèles eux-mêmes le liront avec intérêt et avec utilité pour leur âme. Ce qui lui donne, selon nous, un attrait de plus et un mérite réel, c'est le soin qu'a eu l'auteur d'encadrer ses nombreux traits historiques dans une action familière et simple, où l'ordre exerce son précieux empire sans rien ôter au charme d'une constante variété. Les dialogues que cette forme fait inévitablement naître, les doutes, les questions, les impressions, les progrès de deux jeunes âmes attentives, empressées à bien faire, permettent de jeter quelques fleurs sur des sujets fort sérieux, souvent arides et difficiles. — Pour l'utilité du maître, des tables méthodiques couronnent le livre, et permettent de placer du premier coup le doigt sur l'histoire voulue pour une instruction, pour une exhortation, pour le développement d'un chapitre du catéchisme ou pour une homélie. En un mot, cet ouvrage offre une lecture courante et facile, et réunit en même temps les caractères d'un véritable manuel. C'est donc un excellent livre et pour le fond et pour la forme.

8. **LES ANIMAUX** *modèles à l'école des saints, Récits d'un oncle à ses jeunes neveux*, par M. H. Grimouard de Saint-Laurent. — 1 volume in-12 de xl-284 pages (1861), chez Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris ; — prix : 1 fr. 20 c.

Parmi l'immense cohue de livres que l'on publie en France à l'adresse des enfants, on se plaint généralement, — mais pas assez fort, — de l'inanité de la plupart d'entre eux, et souvent de leur inconvenance. C'est que peu d'écrivains étudient les enfants, et moins encore les comprennent. L'auteur des *Animaux modèles à l'école des saints* fait exception. Les enfants, — petits et grands, — seront charmés de

son livre ; les parents même le liront avec plaisir ; car il y a ici, outre d'excellents enseignements, de quoi exciter chez tous la curiosité. Ce sont de petits faits merveilleux, qui pourront étonner ce demi-monde littéraire et peu lettré chez qui la foi n'a pu prendre domicile ; mais, ces faits, tout extraordinaires qu'ils soient, sont attestés par des témoignages qu'aucun tribunal honnête ne pourrait récuser, sont racontés avec un talent qui sait se mettre à la portée de toutes les intelligences. — Le lecteur passe en revue dans ce livre tous les animaux que l'histoire sainte n'a pas dédaigné de mentionner ; un seul nous semble oublié : le chien de Tobie ; mais, à la vérité, son rôle n'est pas extraordinaire. On admire dans tout l'ouvrage la puissance de la foi, qui rend aux saints, lorsqu'ils sont assez unis à Dieu, l'empire que possédait sur les animaux notre premier père avant sa chute. Les corbeaux d'Elie et de l'ermite Paul, les lions que bénit saint Antoine, les ours, les loups, les panthères, qui s'inclinent devant les saints, passent devant nous dans cette ménagerie, où la férocité est civilisée. — L'auteur a fait de grandes recherches, et cite partout ses autorités, qui sont sérieuses. Mais dans le charmant récit du loup de Gubbio, apprivoisé par saint François d'Assise, il a oublié un témoignage qui rend le fait inattaquable : c'est qu'à la mort du loup, les habitants, devenus ses admirateurs, lui élevèrent une statue, qui, si elle n'existe plus, n'est pas plus oubliée dans le pays que l'histoire elle-même. — Au reste, le sujet n'est pas épuisé. Nous n'avons pas trouvé dans ce volume l'ours de saint Waast, ce catéchiste de Clovis, qui fonda le siége d'Arras ; — l'ours et l'aigle de saint Ghislain, célèbre dans la Belgique ; — le loup de saint Remacle, lequel remplit longtemps la fonction de l'âne qu'il avait étranglé. Le crocodile du P. Kircker méritait aussi quelques mots. Toutefois, la curieuse collection que M. de Saint-Laurent nous offre est assez riche déjà pour nous distraire et pour rendre aux enfants de bons services en les amusant.

9. **L'AUMONIER** *et le colonel*, ou *Puissance de la vérité*, par le P. Barbieux, de la Compagnie de Jésus. — 2 volumes in-12 de IV-388 et 450 pages (1861), chez Mme veuve Vandenbrouck, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 5 fr.

Le P. Barbieux se propose de prémunir les fidèles contre les libelles protestants, et principalement de ramener au giron de l'Eglise nos frères égarés. Il a voulu répondre aux vœux et aux besoins de la foule, qui ne cesse de répéter : Donnez-nous donc un livre qui parle

comme nous parlons, qui raisonne comme nous raisonnons; un livre qui soit à notre portée; car nous ne sommes ni dialecticiens ni philosophes; parlez-nous le langage des protestants et celui des catholiques égarés, et ne faites pas vos objections sur des points qui ne sont plus controversés; répondez seulement à tous les doutes d'une manière claire et catégorique. — Qui n'a entendu plus d'une fois ce langage sortir de la bouche d'un loyal protestant, désireux de connaître et de trouver la vérité? Et n'est-ce pas ainsi que s'expriment également un grand nombre de catholiques, qui, après les séductions et les égarements de lectures frivoles ou impies, sentent le vide se faire en eux, et cherchent un contre-poison au venin dont ils sont saturés? Or, ce remède, si nécessaire et si précieux, ne peut se trouver que dans un livre adapté, pour le fond et pour la forme, aux besoins de toutes les intelligences. — Telles sont les considérations qui se sont présentées à l'esprit de l'auteur et qu'il a prises pour guides. Il a choisi de préférence la forme du dialogue, afin d'éviter la monotonie et de donner plus de vie à sa dissertation. Le fait historique de la conversion d'une famille anglaise lui a paru, d'ailleurs, le sujet le plus propre à inspirer de l'intérêt. Disons un mot, d'après l'auteur lui-même, de la suite et du plan de son ouvrage.

Dans le premier volume, il explique les vérités sur lesquelles les catholiques et les protestants se trouvent d'accord; puis, ayant démontré la vérité et la nécessité de la révélation, ainsi que son existence partielle dans la Bible; ayant prouvé l'inspiration surnaturelle de ce saint livre et la divinité de Jésus-Christ, il établit qu'il n'y a et ne peut y avoir qu'une seule Eglise; et, afin que personne ne s'y méprenne, il signale les marques et les qualités qui la distinguent de toute opinion humaine, de toute secte particulière. Il insiste, enfin, sur la nécessité d'une autorité infaillible en matière de foi et de mœurs. — Dans le second volume, il traite largement du culte de Marie, mère de Dieu, dont il fait connaître les glorieuses prérogatives; il prouve la nécessité de la confession, la vérité de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie; puis il donne une explication claire et détaillée des cérémonies de la messe. Il consacre enfin quelques instructions au développement de certains points de discipline, afin de bien fixer les esprits sur la doctrine et la conduite de l'Eglise dans tout ce qui s'y rattache. Nous signalerons en particulier le dialogue si instructif et si curieux sur l'origine, le symbolisme, les rites et le but de la franc-maçonnerie, que certains publicistes de

notre temps prétendent assimiler à la pieuse et charitable Société de Saint-Vincent de Paul ! Enfin, avec un heureux à-propos, il a voulu apporter aussi son témoignage de dévouement et d'amour à la chaire de Saint-Pierre. Il y montre en termes magnifiques combien la civilisation européenne est redevable aux pontifes romains, et avec quelle affection nous devons nous attacher à l'auguste Pie IX, contre lequel l'enfer semble avoir déchaîné toutes ses fureurs.

Le titre principal de l'ouvrage suffit pour indiquer que l'auteur a donné une forme dramatique à son œuvre. Elle doit à cette forme un attrait tout particulier, d'autant plus entraînant que le récit est plein d'actualité, et que les caractères bien dessinés des personnages conservent l'identité la plus parfaite d'un bout à l'autre du livre. — La scène se passe en Belgique, dans les salons d'une famille anglaise catholique, dont de proches parents sont protestants. Le colonel Williams, fervent catholique, recevait souvent la visite de l'aumônier du régiment. L'arrivée du beau-frère du colonel, ministre anglican, et la présence de ses deux neveux, jeunes encore et pleins d'ardeur pour la religion dans laquelle ils ont été élevés, amènent bientôt une suite de conférences sur le catholicisme et le protestantisme. Ils veulent, disent-ils, convertir l'aumônier ! Quarante-sept réunions, embrassant autant de sujets particuliers de controverse, sont suivies de la conversion des jeunes Gibson ; et, ce qui ajoute un charme et une joie de plus à la solennité de leur abjuration, elle est reçue par leur oncle lui-même, qui, à son retour en Angleterre après quelques entretiens avec notre aumônier, a fait une étude plus sérieuse de la religion catholique, s'est adressé au célèbre cardinal Wiseman pour être éclairé dans ses doutes, a abjuré le protestantisme entre ses mains et reçu de lui le caractère sacerdotal. — Tel est le dénoûment de ce bon livre, que nous avons lu avec le plus vif intérêt, et dont nous n'avons pu donner qu'une bien faible idée. Nous n'avons pas non plus parlé du style ni de la manière de l'auteur ; qu'il nous suffise de dire qu'il a su prendre le ton qui convient à des dialogues sur des matières religieuses ; la gravité du sujet sait quelquefois y descendre à un aimable enjouement, mais sans jamais compromettre sa dignité ni les convenances ; le lecteur le moins sérieux y trouvera un intérêt toujours soutenu, un attrait toujours croissant. La lecture de ce livre ne peut donc manquer de produire les meilleurs fruits.

10. **LES BEAUTÉS** *de la poésie ancienne et moderne, traduction en vers*, par

M. l'abbé FAYET, chanoine honoraire de Moulins, *avec des notices sur les auteurs, et des notes critiques et littéraires tirées des meilleurs écrivains français et étrangers.* — POÉSIE HÉBRAÏQUE. — 1 volume in-8° de XXIV-208 pages (1861), chez Martial Place, à Moulins, chez Mothon, à Lyon, et chez Paul Boyer, à Paris ; — prix : 3 fr.

M. l'abbé Fayet s'est donné une tâche redoutable, celle de faire connaître la poésie ancienne et moderne à l'aide de morceaux choisis en toute littérature et traduits en vers. Il inaugure sa vaste entreprise par un volume sur la poésie hébraïque, suite de traductions de Moïse, Job, David, Salomon et de quelques prophètes.— Un recueil de morceaux, avec quelque soin qu'il soit exécuté, a l'inconvénient d'offrir un certain arbitraire et de faire toujours regretter ce qui est absent. Toutefois, quand c'est, comme ici, à la Bible qu'on s'adresse, on prend pour objet de son étude un ordre de poésie hors de comparaison avec toute poésie profane, et l'on est sûr de n'avoir choisi rien que de très-beau. Nous avons donc lu ces traductions avec un vrai plaisir. Il y a de la facilité et une élégance généralement soutenue dans cette versification. Souvent aussi le poëte faiblit ; son haleine, plus classique que biblique, ne lui permet pas toujours de rendre le souffle puissant des poëtes hébraïques. Il n'a pas l'ampleur, l'harmonie, la grande expression, la couleur locale, le soleil oriental, la flamme sacrée qui brûle dans de tels génies ; mais aussi, c'est se mesurer avec des géants, ou plutôt c'est lutter contre l'ange, que de traduire en vers les textes de l'Ecriture.

Avant de louer, débarrassons-nous de quelques critiques de détail. — Il y a des vers durs, martelés :

> Voilà ceux qu'autrefois, nous qui nous croy*ions* sages,
> Nous couvr*ions* de mépris, nous accabl*ions* d'outrages (p. 148).

Il y a de fâcheuses répétitions d'idées :

> Abraham était vieux, il était plein de jours (p. 8),

et de mots :

> Les frères bien aimés que l'amitié rassemble (p. 123) ;

et des chevilles :

> L'homme né de la femme, et qui ne vit qu'un jour,
> Est rempli de *douleurs*, de *misères* sans nombre...
> Il tombe, il disparaît, il s'enfuit comme une ombre (p. 53).

Le style biblique a une autre sobriété.

Enfin ce vers, traduction qui semble littérale d'un passage célèbre :

> Sous ses pas, *pour descendre,* il abaisse les cieux (p. 81).

Racine a dit : « Abaisse la hauteur des cieux ; » il a négligé *et descendit*. Bien traduire ce mot eût été un progrès ; M. l'abbé Fayet l'a tenté ; mais, en intervertissant l'ordre des idées et en laissant croire que Dieu abaisse les cieux pour s'aider à descendre, il n'a fait de cette image incomparable qu'une cheville et un non-sens.

Laissons là la critique, et disons qu'il y a dans ce recueil des morceaux excellents, où l'on remarque l'art du mètre, le mouvement lyrique, la fermeté du style et celle du vers. Nous pourrions citer quelques passages de Job, le chant funèbre de Jonathas, la ruine de Babylone, le cantique d'Ezéchias. Il arrive à l'auteur, particulièrement dans les psaumes, de serrer le texte de près et avec succès. En voici un exemple, la traduction du psaume 92, *Dominus regnavit* : sept versets de la Vulgate et sept distiques chez le traducteur :

Le Seigneur a régné; la gloire le couronne,
Et comme un vêtement la force l'environne.

Sa main de l'univers posa le fondement,
Et la terre en repos reste éternellement.

Avant les temps tu vis, et, monarque tranquille,
Tu règnes, Jéhova, sur ton trône immobile.

Des fleuves, des torrents, les ondes à la fois
Pour te louer, Seigneur, ont élevé la voix;

Et la mer, soulevant ses vagues mugissantes,
Mêle à tes vastes bruits ses clameurs frémissantes.

Qu'ils sont beaux de la mer les bonds capricieux!
Plus admirable encor la profondeur des cieux!

Je reconnais, Seigneur, tes brillants témoignages;
O Dieu, ton nom est saint, béni dans tous les âges! (p. 106.)

Plusieurs proverbes de Salomon sont aussi rendus fort heureusement. On peut confier à sa mémoire et ne pas oublier ce distique :

Peux-tu sauver ton frère et lui tendre la main?
S'il t'appelle aujourd'hui, ne réponds pas : demain (p. 132);

et cet autre plus familier :

Mieux vaut un peu de pain qu'en paix on se partage,
Qu'une table splendide et la guerre au ménage (p. 135).

Dans une introduction bien écrite, mais insuffisante pour un objet si important, l'auteur donne de justes aperçus sur la langue sacrée et sur la beauté des œuvres hébraïques; dans le corps de l'ouvrage, il fait suivre chaque pièce traduite de notes empruntées aux plus célèbres critiques. De telles additions sont de nature à rendre son

livre pratique et à l'introduire utilement dans les classes de rhétorique. Les élèves y trouveront matière à d'intéressantes études, ne fût-ce que pour comprendre les grandeurs incomparables de la poésie sainte, en voyant à quel degré un talent vrai peut approcher de tels modèles, et comme trop souvent aussi il est obligé de plier son aile, par l'impossibilité de toucher à ces crêtes sublimes où tendent les vaillants mais téméraires efforts du traducteur. Il nous a toujours paru qu'il existe dans l'enseignement supérieur des colléges une lacune, et qu'il serait nécessaire de consacrer à l'étude de la poésie sacrée un temps et des exercices spéciaux, d'expliquer enfin littéralement Moïse, David et les prophètes, comme on le fait de Virgile et d'Homère. Pour cet objet, le livre de M. l'abbé Fayet serait un instrument utile entre les mains des maîtres.

Quant à son entreprise entière de parcourir toutes les littératures et de leur ravir leurs meilleurs trésors, elle est tellement considérable que nous ne savons trop si la critique doit l'encourager dans cette voie. Voici comment il exprime sa pensée et quelle est son ambition : « Il m'a semblé, dit-il, que ce ne serait pas un travail sans utilité « pour la jeunesse et les gens du monde, que de leur offrir un recueil « de poésies dans lequel seraient reproduites les plus belles inspira- « tions des littératures anciennes et modernes. Là, comme dans un « musée universel, il serait possible d'étudier dans ses nuances et ses « teintes diverses le génie poétique des différents peuples, et de se « donner une idée de la poésie telle que l'humanité l'a conçue et réa- « lisée aux époques si variées de son existence (pp. III-IV). » Il est difficile de se représenter le plein accomplissement d'un pareil programme. « Le travail est immense, » comme l'auteur le reconnaît; il espère qu'on lui tiendra compte « de sa bonne volonté et des difficul- « tés de l'œuvre; » et il ajoute avec un ancien : *In magnis voluisse sat est* (Proper., l. II, eleg. 10). » Non, le mérite n'est pas dans l'entreprise; nul n'est forcé d'entrependre une encyclopédie littéraire en vers; ce n'est donc pas de la difficulté qu'il faut tenir compte, mais du succès quand il est obtenu. Horace, à cet égard, est plus dans le vrai que Properce, lorsqu'il dit :

> Sumite materiam vestris qui scribitis æquam
> Viribus...

L'auteur a montré un talent poétique assez marqué pour que la critique puisse l'engager à poursuivre, non pas en dissipant ses forces

dans une série d'œuvres fragmentaires qui ne suffiraient pas certainement à donner « une idée de la poésie telle que l'humanité l'a conçue, » mais en les concentrant sur quelque œuvre sérieuse, durable, et pour laquelle il aura mûrement considéré *quid valeant humeri*.

A. Mazure.

11. **CATÉCHISME** *philosophique à l'usage des gens du monde et des catéchismes de persévérance,* par M. l'abbé Martin de Noirlieu, curé de Saint-Louis d'Antin. — 1 volume in-12 de xii-388 pages (1861), chez E. Maillet; — prix : 3 fr.

Lorsque vient l'époque de la première communion, l'enfant s'y prépare, le catéchisme à la main, en suivant les explications orales du prêtre telles que les comporte son jeune âge, et c'est ainsi que le livre élémentaire de la doctrine chrétienne l'initie aux premiers secrets d'un enseignement plus élevé, plus complet surtout. Cependant, qu'arrive-t-il trop souvent après la première communion? L'enfant a grandi, et, au milieu des études, plus tard des travaux, des préoccupations qui l'absorbent, il n'a plus ouvert aucun livre d'instruction religieuse; les notions qu'il avait puisées dans l'enseignement du prêtre se sont peu à peu effacées de sa mémoire; il n'y a plus que des lueurs incertaines, presque des ténèbres : le doute remplace la foi, et voilà un homme devenu indifférent quand il n'est pas positivement incrédule!

Un docte et vénérable curé de Paris, M. l'abbé Martin de Noirlieu, a vu le mal et s'est efforcé d'y apporter remède. Il a écrit à une autre époque une *Exposition et défense des dogmes principaux du christianisme*, dont nous avons rendu compte dans ce recueil (t. XIII, p. 260); il achève aujourd'hui son œuvre en offrant à la jeunesse et aux gens du monde un livre qui renferme l'enseignement complet du symbole et des sacrements. Incidemment, pour répondre aux besoins du temps, il traite dans des chapitres spéciaux de la religion naturelle, de la révélation, de la raison et de la foi, des mystères, de la prière et de la Providence. Aucune question sérieuse n'est laissée dans l'oubli; le nouveau *Catéchisme philosophique* est comme une théologie dogmatique abrégée, qui nous fait connaître les vérités de la foi en même temps qu'elle nous fournit les preuves qui les justifient à nos propres yeux. — Ce livre excellent se recommande par de précieuses qualités : définitions claires et précises, exposition des faits solidement établie, raisonnement vigoureux, rare justesse d'expressions, ci-

tations heureusement choisies dans l'Ecriture et les Pères. On sent, à travers ces pages, battre le cœur du prêtre; on y respire comme un parfum d'évangélique charité.

Tous ceux qui liront ce livre avec le désir sincère de s'instruire, et qui méditeront les enseignements qu'il renferme, retireront de cette lecture des fruits excellents. Elle peut faire le plus grand bien aux âmes faibles, indifférentes ou incrédules.

12. **CLÉMENTINE**, par Mme Charles Reybaud. — 1 volume in-12 de 302 pages (1861), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 2 fr.

Il y a bientôt trente ans que Mme Charles Reybaud a donné ses premiers romans à la *Revue de Paris* et à la *Revue des Deux-Mondes*. Depuis lors, son talent s'est développé; mais ses opinions, ou plutôt ses préjugés sont restés absolument stationnaires. Elevée dans un couvent de Provence sécularisé au commencement de ce siècle, entourée, au début de sa vie, des débris de l'ancienne société, elle a conservé quelques souvenirs attendrissants de sa première jeunesse; mais formée par un père sceptique et railleur, elle mêle à tout ce qu'elle écrit un esprit voltairien et démocratique. Lorsqu'elle s'est émue au récit de belles actions, elle laisse promptement reparaître les sentiments du docteur Arnaud. La plupart de ses nouvelles, — et elles sont très-nombreuses, — peignent des intérieurs de couvent et des scènes de la vie de château; on y trouve de touchants et mélancoliques retours vers le passé; mais on s'aperçoit aussi que l'auteur ne saisit ni l'ensemble ni la portée morale de ce qu'elle reproduit en artiste excellent d'ailleurs. Elle voit, il est vrai, le côté extérieur des choses: elle décrit à merveille les guichets, les parloirs, les cours, les tourelles, les galeries; quant aux sentiments qui animent les hôtes de ces sombres édifices, elle ne paraît pas en avoir l'intelligence. Elle a beau vouloir se montrer indulgente, bienveillante, sympathique à l'égard des religieuses; comme elle ne sait voir dans les monastères que des cœurs profondément blessés, dégoûtés de la vie, elle s'attriste sur ces figures désolées, sans soupçonner le vrai mobile de leur dévouement. Elle ne devine pas la noblesse des sentiments de ces humbles femmes qui mettent leur gloire et leur joie dans les pratiques de la vertu désintéressée. Imaginant des devoirs chimériques, vagues, mal définis, elle ne comprend pas le but sérieux que se proposent les filles de sainte Thérèse

et de saint Vincent de Paul. Nous ne prétendons pas que ce soit par un parti pris à l'avance qu'elle rapetisse ainsi les figures qu'elle nous peint; mais c'est un fait constant que, pleine d'idées fausses sur la vertu, elle ne l'admire pas là où elle existe. — Cependant, un style net, élégant, un vif sentiment des beautés de la nature, une douce chaleur, donneraient un prix très-rare à ses romans, si ces faux points de vue ne détruisaient l'émotion dès qu'elle est excitée. Le plus souvent, — comme dans le *Moine de Chaalis*, — elle voudrait nous faire pleurer sur les âmes qui se vouent à la contemplation, tandis qu'un esprit juste admire en elles une générosité, une élévation de vues qui ennoblissent singulièrement la nature humaine. Au reste, tout cela apparaîtra dans *Clémentine;* car le talent de l'auteur se tient toujours dans un même cercle; le style se perfectionne, mais le fond du livre ne varie pas.

Comme dans bien d'autres ouvrages de Mme Reybaud, la scène se passe dans un château et dans un cloître. — Selon sa constante habitude, elle nous ouvre d'abord les portes du château : naturellement, il est sombre, silencieux, d'un aspect farouche, situé sur un rocher sauvage, entouré d'épaisses murailles et d'affreux abîmes. Dans ce lugubre édifice de la Roche-Farnoux, un vieux marquis tient captives ses nièces avec leur famille. Entre autres prisonniers, on remarque Clémentine et son cousin Antonin de Barjavel, tous deux âgés de moins de dix-sept ans. Ces jeunes gens faits l'un pour l'autre, doués des meilleurs sentiments, s'aiment vivement. Un jour, le marquis, faisant preuve de bon sens une fois dans sa vie, veut les marier; mais la malheureuse fille, éprise d'une chimère, d'une ombre qui a passé sous les murs, refuse avec une désespérante obstination; le marquis, attribuant la faute au jeune homme, le met à la porte de chez lui, et Clémentine désespérée prend le voile. — Transportons-nous maintenant à Paris, dans l'antique monastère des dames bénédictines du Saint-Sacrement. Tout y est encore plus sombre, plus silencieux, plus morne que dans le gothique manoir. Seules, de vieilles toiles, « représentant les traits les plus lugu- « bres du martyrologe (p. 260), » ornent les murailles du cloître et de l'église. Sous les voûtes de l'église s'élève un grossier poteau entouré d'une énorme corde. C'est là que nous apparaît en pleurs la Mère Anastasie, conservant au fond de son cœur le souvenir d'une passion profane. Cependant elle revoit l'ombre qui s'était montrée un instant sous les tours de la Roche-Farnoux : c'est un homme dé-

gradé par le jeu, perdu de vices, vieilli avant l'âge par d'ignobles penchants. Mais Clémentine ne se désabuse pas pour cela du monde : son amour se reporte avec vivacité vers son jeune cousin, et nous les retrouvons ensemble dans le parloir du couvent, s'amusant à de longues et sentimentales causeries, jusqu'à ce qu'Antonin épouse... une brillante élève de la Mère Anastasie. — Clémentine, devenue religieuse, au lieu de prendre goût aux humbles vertus du cloître, ne fait donc que nourrir de coupables pensées. Son cœur brisé ne rencontre ni la paix, ni le bonheur. Mme Reybaud, en la peignant, nous présente l'idéal même qu'elle se forme de l'existence religieuse. Elle n'a donc pas le moindre sentiment de cet amour merveilleux, de cette passion spirituelle, de cette sainte et divine charité plus forte, plus violente, plus durable que toutes les ardeurs humaines? Aussi, nous souffrons d'entendre souvent dire que Mme Reybaud ayant passé ses jeunes années avec des carmélites, doit posséder parfaitement le secret des cœurs voués à Dieu. N'ayant pas eu l'art de pénétrer dans les âmes, d'y découvrir l'héroïsme qui les inspire, elle n'a vu dans les cloîtres que des figures languissantes ou vulgaires, que des esprits communs ou pleins de souvenirs profanes. Elle s'imagine qu'on va au couvent pour se nourrir plus à l'aise de pensées folles, pour s'entretenir sans dérangement avec de vieilles visions; tandis que les monastères de la Trappe, des chartreux, des carmélites, etc., sont fondés pour ceux qui veulent oublier le monde et contempler l'invisible Beauté, pour les âmes magnanimes qui vivent de Dieu. Voilà pourquoi les romans de Mme Reybaud, malgré leur charme, leur poésie et leurs attraits mélancoliques, sont à redouter pour les lecteurs superficiels, qui pourraient y puiser ses funestes préjugés.

Ch. Laval.

13. **CONTES D'UN PROMENEUR**, par M. Eugène de Margerie. — 1 volume in-12 de 360 pages (1861), chez A. Bray; — prix : 2 fr. 50 c.

M. de Margerie est incontestablement un de nos plus charmants conteurs ; il expose et peint aussi gracieusement que Balzac, et il le surpasse, d'abord parce qu'il n'a pas ses longueurs, puis parce que tout le monde peut le lire. Que les catholiques ne se plaignent donc plus tant de manquer de bons livres. Tous les mois nous leur en signalons quelques-uns que nous pouvons dire bons sous tous les rapports, puisqu'ils intéressent le cœur, charment l'esprit, élèvent

l'âme, et tout cela en style de bon ton, de bonne compagnie et de bon goût.

Les contes du spirituel *promeneur* sont tous des histoires, à l'exception d'un conte de fées, qui n'est présenté que comme un apologue. A la suite d'une dédicace,— gracieuse causerie sur des faits réels, — viennent *trois Sacrifices*, trois récits de dévouements héroïques : puis, *Hermann et Timour*, où les deux fées sont deux mères. — La *Dette de l'amitié* est semée partout de détails ravissants et de tableaux d'une vérité saisissante. — Le *premier Vendredi* frappera tous les cœurs catholiques, à propos d'une certaine pusillanimité qui leur est tristement dommageable. C'est là exactement la nature prise sur le fait de ses défaillances. — Viennent ensuite des récits écrits au bord de la mer : la *Culotte de velours noir*, — l'*Argument de la vipère*, — l'*Homme mort*, — *une Coque de noix*, — le *Banc de sable*, aventure pleine d'une loyale vérité; — *une Histoire sans événements*, mais non sans intérêt; — enfin, *Matthias Cornélius*, ou *les Remords du banquier*, histoire qui fera battre le cœur de tous les lecteurs.

Il serait trop long d'analyser ces délicieuses pages, si pleines de variété et d'intérêt; ce serait les déflorer et contrister leur auteur, que nous ne devons que féliciter et remercier.

14. **DIEU CONSOLATEUR**, ou *la Miséricorde divine envers les hommes; ouvrage du vénérable Louis* DE BLOIS, *traduit du latin et augmenté de traits historiques*, par M. l'abbé L.-V. BLUTEAU. — 1 volume in-18 de 380 pages (1862), chez V. Sarlit; — prix : 1 fr. 50 c.

Décidément, en fait d'ouvrages ascétiques surtout, nous sommes à une époque de reproduction. Nous serions dans un véritable embarras, si nous avions à compter seulement les œuvres de piété que la librairie parisienne a, de nos jours, empruntées aux quatre ou cinq siècles qui ont précédé le nôtre. Nous ne lui en faisons point un reproche; loin de là : c'est une preuve qu'alors on écrivait de bonnes choses; nous l'en félicitons plutôt, surtout quand elle reproduit des livres comme la *Consolation des âmes pusillanimes*. Tel est, en effet, le véritable titre d'un des nombreux ouvrages de haute piété dus au vénérable Louis de Blois, et dont on donne ici une traduction intitulée *Dieu consolateur*. On ne s'explique pas bien ce changement de titre, mais il suffit de savoir la noble origine du livre, et le traducteur a eu soin de nous la faire connaître.— Louis-François de

Blois, comme chacun sait, était de l'illustre maison de Châtillon-sur-Marne. Il naquit en 1506, dans le pays de Liége, au château de Doustienne. On le connaît davantage, dans le monde littéraire, sous le nom latinisé de *Blosius*, selon l'usage du temps. Après avoir passé ses premières années à la cour du prince Charles, devenu depuis l'empereur Charles-Quint, il entra à l'âge de quatorze ans dans l'abbaye de Liessies (et non pas Liesse), de l'ordre de Saint-Benoît, dans la province de Hainaut; à peine dans sa vingt-cinquième année il fut nommé abbé de cette maison. Charles-Quint conserva toujours pour lui son affection d'enfance; il lui offrit même l'archevêché de Cambrai et l'opulente abbaye de Tournai; mais le modeste religieux préféra la retraite paisible de son couvent, où il introduisit la réforme en 1545. Il mourut en odeur de sainteté, le 7 janvier 1566, âgé de soixante ans. — C'est dans ces dispositions heureuses qu'il composa plusieurs traités de piété à l'usage de ses religieux; mais le mérite de ces ouvrages leur fit bientôt franchir les barrières du cloître, et de nombreuses éditions les répandirent de tous côtés. Celui que M. l'abbé Bluteau traduit après tant d'autres traducteurs sera toujours le bien venu : il offre « des consolations à tous sans exception : à l'âme pieuse, mais timide et craintive; au fidèle que la violence des passions et la faiblesse de la nature humaine entraîne dans le péché; à l'homme indifférent et tiède, chez qui la lumière de la foi n'est pas entièrement éteinte; au pécheur obstiné, qui ne voit jamais la mort approcher sans trouble et sans agitation; à quiconque est soumis à de dures épreuves et que la tribulation assiége de toutes parts; enfin, aux riches, aux pauvres, aux savants, aux ignorants, aux grands et aux petits. Car pas un sur la terre n'est innocent aux yeux de Dieu, et tous ont besoin de miséricorde et d'espérance (p. 10). »

M. l'abbé Bluteau a eu l'heureuse idée de faire précéder son travail d'une introduction où il nous donne une courte notice, non-seulement sur Louis de Blois, mais encore sur quelques auteurs auxquels le vénérable écrivain a emprunté les différentes parties de son ouvrage. Outre saint Ambroise, saint Augustin et saint Bernard, ce sont le savant Tauler, le bienheureux Henri Suzo, Lansberg, Ruysbroch, etc. Il n'a peut-être pas été aussi bien inspiré en disposant les divers chapitres de cet opuscule dans un ordre différent de celui qu'ils avaient dans l'œuvre primitive; il ne nous semble pas que le droit d'un traducteur aille aussi loin. Du reste, la traduction est d'une

exactitude scrupuleuse ; elle a un véritable mérite. Des traits historiques d'un excellent choix viennent de temps à autre soulager l'attention et reposer agréablement l'esprit. Cette partie est l'œuvre propre de M. l'abbé Bluteau, qui n'a pas eu seulement pour but de donner une simple traduction. Nous espérons qu'on lui en saura gré, et que son livre aura de nombreux lecteurs. M. DARDY.

15. DISCOURS *prononcés aux réunions des ouvriers de la Société de Saint-François Xavier, à Paris et en province*, par M. l'abbé François-Auguste LE DREUILLE, ancien premier aumônier de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, etc., *recueillis et publiés* par M. l'abbé FAUDET, curé de Saint-Roch. — 1 volume in-8° de xxiv-512 pages plus 1 portrait (1861), au presbytère de Saint-Roch ; — prix : 3 fr.

La meilleure manière de rendre hommage au talent de M. l'abbé Le Dreuille, c'était bien d'offrir au public cette série de discours dont le souvenir est encore plein de vie chez ceux qui les ont entendus, de faire, en un mot, parler, même après sa mort, le sympathique orateur de la Société de Saint-François Xavier. C'est ce qu'a fait le vénérable curé de Saint-Roch, et personne ne manquera d'applaudir à la pensée heureuse qui l'a inspiré. Il ne se trompe pas quand il nous dit, dans son introduction, qu'en publiant les discours de M. l'abbé Le Dreuille, il croit honorer sa mémoire et produire en même temps un livre utile. La simple lecture de ces discours suffit pour faire deviner la puissance de cette parole, et inspirer une vive admiration pour ce talent, pour ce dévouement aux véritables intérêts des ouvriers, pour ce caractère frappant de droiture et de bonne foi qui brille dans toute la suite de ces entretiens. On comprend facilement l'attrait que ces belles qualités donnaient à la parole de M. l'abbé Le Dreuille, et notre conviction que la lecture, même dépourvue du charme d'une action entraînante, saura encore intéresser vivement et ne cessera de plaire toujours. Aussi ce compte rendu ne peut-il être qu'un éloge; il ne reste rien pour la critique. Notre tâche, du reste, n'est pas difficile, et nous ne pouvons mieux faire que de répéter ce que M. le curé de Saint-Roch a si bien dit avant nous. « On ne trouve aucune trace de travail, de « gêne, de longue préparation, ni d'étude d'éloquence, dans les dis- « cours de M. Le Dreuille : tout coule de source. L'auteur méditait avec « soin son sujet, et l'écrivait ensuite rapidement, sans s'arrêter, dans « les derniers moments qui précédaient la séance ; mais si l'on peut « regretter que, par une plus longue préparation, il n'ait pas mis « plus d'étendue à son sujet et plus de développement à son argu-

« mentation, d'autre part, la rapidité de son travail donne une vive « spontanéité à sa pensée, une grande énergie à son expression, un « tendre abandon dans les conseils qu'il adressait à ses auditeurs. « L'abbé Le Dreuille commença ce ministère en 1843. Pour la pre- « mière fois, il fit un discours à la Société des ouvriers de Saint-Sul- « pice... De ces premières paroles déposées dans le cœur des mem- « bres de cette Société, coulèrent, comme d'une source pure, les « eaux toujours limpides qui, semblables à un fléuve bienfaisant, « portèrent en beaucoup d'endroits une grande fécondité de bons « sentiments, de bénédictions dans les familles, et de sincères retours « à la religion. M. l'abbé Le Dreuille demeura, durant dix-sept ans « l'un des orateurs les plus aimés de ces belles et utiles Sociétés. La « mort mit fin à ses travaux en 1860 (p. vi). » — Outre la pureté de son langage, le caractère incisif de sa parole et la majesté de son débit, il savait pénétrer jusqu'à l'âme de ses auditeurs et captiver leur attention par le choix de ses sujets, par l'à-propos de ses observations et de ses conseils, par la nouveauté de ses aperçus, par l'originalité de ses plans, par la véhémence de ses mouvements, par la surabondance de charité qui débordait de son âme, et surtout par l'habileté avec laquelle il entrait dans les détails les plus en rapport avec la position sociale de ses auditeurs. Son langage n'avait rien de vague, rien de ces lieux communs qui peuvent se débiter partout : il pénétrait dans la vie intime, dans la famille, dans l'atelier même de l'ouvrier, donnant ainsi à son œuvre un cachet particulier d'actualité et un caractère d'originalité qui la distingue partout. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir son livre, et même de jeter un regard sur la table des matières : on n'y rencontre que des idées neuves, des sujets et des plans qui n'appartiennent qu'à lui ; une forme nouvelle, comme le demandait un auditoire si nouveau. Aussi a-t-il fait un bien immense dans la classe ouvrière : sa parole a ramené bien des esprits égarés, fortifié dans la vertu des cœurs chancelants, introduit au sein des familles l'amour de Dieu, de la religion et du travail. Si donc les *pêcheurs d'hommes* veulent, comme lui, en attirer un grand nombre dans leurs filets pour la gloire de Dieu et pour le bien de la société, nous le répétons, qu'ils le lisent, qu'ils l'étudient, et qu'ils s'efforcent d'imiter les belles qualités oratoires qu'il possédait à un degré si éminent. — N'oublions pas de dire, en terminant, que le recueil de ces *Discours* est orné d'une excellente notice consacrée à la

mémoire de leur auteur par son vénérable ami, M. l'abbé Faudet, curé de Saint-Roch.

16. **XIXe SIÈCLE. LES ŒUVRES ET LES HOMMES**, par M. J. BARBEY D'AUREVILLY. — 2e PARTIE : *les Historiens politiques et littéraires.* — 1 volume in-12 de 404 pages (1861), chez Amyot; — prix : 3 fr. 50 c.

Voici le second volume de l'œuvre critique dont nous annoncions le premier il y a quelques mois (t. XXV, p. 281) : d'abord les philosophes et les écrivains religieux; aujourd'hui les historiens politiques et littéraires, en attendant les poëtes, les romanciers, etc. — Nous n'avons plus à caractériser la manière de M. Barbey d'Aurevilly, manière plus que stéréotypée, manière tellement incarnée en lui, tellement lui, que, pour la dépouiller, il lui faudrait abjurer sa personnalité; et, comme le critique se mêle toujours personnellement aux œuvres qu'il juge, c'est pourquoi, sans doute, non-seulement il ne peut voir les *œuvres* qu'à travers les *hommes*, mais il s'introduit dans les œuvres mêmes, leur inocule, leur impose sa pensée et son âme, les transforme en lui, et, par cette métamorphose, les refait à son image. Sa critique, en effet, qui n'est jamais analyse ou compte rendu, écho ou miroir, dit de chaque œuvre moins ce qu'elle est que ce qu'elle aurait dû être, moins ce que l'auteur l'a faite que ce qu'il l'aurait faite lui-même, et, le plus souvent, que ce qu'il l'aurait fallu faire. A ce point de vue, M. Barbey d'Aurevilly est, sans contredit, le premier critique de ce temps, le plus personnel dans une besogne ordinairement impersonnelle, le plus chez lui alors qu'il travaille chez les autres. Et voilà pourquoi ses articles, contrairement à la plupart des articles du genre, offrent toujours un grand intérêt, un intérêt vraiment original. Bien ou mal, comme le vers de Boileau, ils disent toujours quelque chose. Pendant que les autres mettent leur suprème mérite à photographier, avec plus ou moins d'exactitude et d'élégance, une figure étrangère, lui, il met son propre portrait, vigoureusement accentué, dans le cadre d'autrui, et si ce portrait intrus efface le premier, tant pis pour celui-ci : c'est qu'il était trop pâle, trop petit, trop peu proportionné au cadre lui-même, digne de contenir mieux. La plupart des autres ne vous apprennent rien sur le livre que vous connaissez, et, si vous ne le connaissez pas, ils vous en donneront tout au plus une vague idée générale; pour lui, que vous ayez lu ou non le livre qui lui sert de thème, il vous intéressera profondément : si vous ne l'avez pas lu, il vous donnera souvent

mieux que le livre même; et si vous l'avez lu, il vous le fera relire plus intimement, il vous introduira dans l'âme, dans la substance d'un sujet que l'auteur peut-être ne vous avait montré que par les dehors et par l'écorce. Qu'au fond du livre il y ait une pensée, il l'en tirera et la sculptera en relief plus saillant, et, s'il n'y en a pas, il l'y insufflera par une sorte de puissance créatrice. Où il y a quelque chose, il vous le rend agrandi et transfiguré; où il n'y a rien, il met toujours quelque chose. L'habit, le costume, ce qui attire et arrête si souvent la critique, il s'en occupe peu; il vise droit au cœur et à la tête d'un homme ou d'un livre, et, lorsqu'il trouve le vide, il le remplit de sa pensée et de son sentiment. Au style, il demande seulement d'avoir un cachet et un caractère; quant à la correction grammaticale, aux qualités exigées dans les rhétoriques, il paraît en avoir peu de souci et en faire peu d'état. Ce qu'il accorde aux autres, il le demande pour lui-même :

Hanc veniam petimusque damusque vicissim.

Son style à lui a de grandes qualités. Il est original, plein de traits et de verve. Il brille de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ou flamboie comme une épée nue. Mais de l'arc-en-ciel il n'a pas les nuances et la pureté, de l'épée il n'a pas le poli. Correction, élégance, netteté, il laisse tout cela aux académiciens, aux eunuques littéraires, qui se consolent, par ces qualités négatives, de leur privation de toute virilité. De tout cela, à notre avis, il tient trop peu de compte. Il y a chez lui des choses qui blessent non-seulement le goût puriste d'un académicien et d'un disciple de Boileau, mais le goût le plus capricieux du plus libre fantaisiste. Les fautes de français ne sont de mise chez personne et nulle part; les constructions vicieuses ou obscures ne sont d'aucun style. Il faudra toujours condamner ces longues phrases enchevêtrées, hérissées de relatifs et de parenthèses, qui raccrochent le lecteur jusque dans les mouvements les plus vifs, l'arrêtent péniblement, et d'une promenade autrement délicieuse lui font une fatigue. « Vous savez, messieurs, disait un jour à Notre-Dame le « P. Lacordaire, que j'ai horreur du lieu commun. » C'est cette horreur qui égare et perd quelquefois M. Barbey d'Aurevilly. Soyez original, à la bonne heure; mais excentrique, jamais!

Quant au fond des choses, il y aurait bien à relever dans les faits qu'avance M. Barbey d'Aurevilly ou dans les idées qu'il émet, dans ses dénigrements ou ses admirations. Ainsi, Mme de Pompadour a

coûté plus de 36 millions à la France (p. 26), et la terreur a fait plus de 30,000 victimes (p. 43). — Le regard de Louis XIV n'a tué ni Fénelon ni Racine (pp. 221, 230), vieille erreur que M. Barbey d'Aurevilly a tort de répéter après tant d'autres : l'œil du grand roi n'était pas si homicide. — Charles-Quint a vraiment eu des regrets de Worms, et il s'est reproché de n'avoir pas mis Luther à mort. — Elisabeth d'Angleterre ne pouvait être contemporaine à la fois de Henri IV et de Louis XIV (p. 417). — L'alouette (*alauda*) donnait son nom à une légion gauloise et non à une bande de Franks, comme nous l'apprend César (p. 375). — Après les erreurs matérielles, les erreurs morales : ainsi, quelles qu'aient été les fautes des Bourbons, leur avénement n'a pas été un malheur pour la France (p. 206). — M. Barbey d'Aurevilly se montre plus ligueur que la ligue, plus catholique que le pape. — Nous ne saurions partager son enthousiasme pour Balzac, moins monarchique, moins catholique surtout qu'il ne le dit, et dont d'ailleurs l'immoralité manifeste ne saurait être rachetée pas plus par une religiosité contestable que par un talent surfait (p. 262). — Mais ce que nous comprenons le moins de tout le livre, c'est l'article sur M. Dargaud et sa détestable *Histoire de la liberté religieuse* (pp. 323-341). Sans doute, M. Barbey d'Aurevilly met quelques restrictions à son éloge; mais comment a-t-il pu voir un chef-d'œuvre, et un chef-d'œuvre digne de la récompense entière dont il n'a reçu que la moitié, dans un livre où les faits et les textes sont dénaturés, falsifiés par l'ignorance ou la mauvaise foi, l'inintelligence ou la passion; où une littérature d'un goût douteux est mise au service des plus pitoyables doctrines! Ah! c'était là la matière ou jamais d'un de ces bons *éreintements* qu'entend si bien M. Barbey d'Aurevilly, d'un de ces coups de hache à la Richelieu, qui sont ordinairement ses justices littéraires. Ne sait-il pas que, pour tous les catholiques, le scandale a été non dans la moitié de couronne que lui a décernée l'Académie, mais dans le couronnement même dont il a été l'indigne objet, et qu'ils y ont vu sinon un outrage, au moins un manque de respect à leur foi?

M. Barbey d'Aurevilly est mieux inspiré, à tous points de vue, dans les autres articles du volume. Pour aller progressivement, il commence par M. Capefigue, — car de M. Capefigue on ne peut pas dire : *A Jove principium*. Encore lui accorde-t-il trop. Nous ne saurions découvrir chez cet écrivain, à aucune époque de sa vie littéraire, d'instinct ou de vocation historique. Du reste, il fait bonne justice

des improvisations trop souvent immorales de l'auteur de *Mme de Pompadour* et de *Mme Du Barry*. Il termine par M. Cousin, dont il passe en revue toutes les *femmes*. La progression, comme on voit, n'a pas été toujours croissante. Son livre serait mieux figuré par deux versants, dont les points infimes seraient MM. Capefigue et Cousin, et dont le sommet serait M. Audin, qui occupe dans son livre la plus haute et la plus large place, comme la place la plus honorable dans son admiration. Ces pages sur Audin, déjà imprimées en tête d'une édition de son œuvre, sont une étude complète de cet écrivain de tant de science et de pittoresque, de tant de doctrine et d'art, qui a presque réalisé chez nous l'idéal de la monographie historique. Pour revenir à M. Cousin, c'est un écrivain, sans doute, d'une tout autre valeur que M. Capefigue, mais est-ce un meilleur historien, avec sa passion de roturier pour toutes les grandes dames galantes et brouillonnes du XVIIe siècle? Faisons, toutefois, remarquer à M. Barbey d'Aurevilly que la mémoire de Mme de Hautefort, protégée par les respects de Bossuet, vaut mieux que la mémoire de ses compagnes dans la galerie du galant philosophe; qu'il n'y avait pas que des femmes ou des petits-maîtres, que des poupées mâles ou femelles dans le parti opposé à Richelieu, et qu'enfin il est faux que M. Cousin, malgré toutes les tendresses de son cœur, ait immolé la politique du grand cardinal au culte de ses héroïnes. — Les autres historiens étudiés dans ce volume sont : M. Michelet, ce talent-femme, tantôt courtisane dans l'*Amour*, tantôt tricoteuse dans l'histoire de la révolution; — M. Henri Martin, l'homme du druidisme et de la métempsycose; — M. Amédée Thierry, lune de son frère comme écrivain, qu'il ne dépasse pas par l'idée; — M. Roselly de Lorgues, qui a montré dans Christophe Colomb le saint doublant le grand homme; — M. de Chalembert, l'historien de la ligue, timide et incomplet pour M. Barbey d'Aurevilly; — M. Ferrari, l'historien des révolutions d'Italie, dont l'ennuyeux fatalisme a déteint sur l'article qui lui est consacré; — Saint-Simon, dont la popularité récente est due, — génie à part, — à sa haine trop partagée pour le grand roi et pour cette grande femme appelée Mme de Maintenon; — M. Nettement, l'historien de notre littérature contemporaine, qui vaut mieux que ne le dit son critique; — M. Nicolardot, le courageux auteur de *Ménage et finances de Voltaire;* — M. Forgues, le copiste de Southey, biographe de Nelson; — le duc de Luynes et ses insignifiants *Mémoires;* — le comte de Vaublanc et ses *Mémoires* si pleins de courage, de vues

et d'action; — MM. de Goncourt et leur *Marie-Antoinette;* — MM. Mignet et Pichot et leur *Charles-Quint*. C'est dans ces deux derniers articles, notamment, qu'on peut prendre sur le fait la manière de M. Barbey d'Aurevilly, le talent qui lui permet de creuser un sujet avec plus de profondeur que les auteurs même qui l'avaient choisi pour domaine, et lui fait trouver la dernière idée, le dernier mot des choses. Oui, c'est l'Espagne catholique, c'est le peuple-moine qui a imposé à Charles-Quint la retraite de Yuste, comme expiation de la blessure qu'il avait faite à sa foi par une politique imprévoyante et incertaine relativement au protestantisme. Oui, mettre l'épouse qui sauve tout à la place de la maîtresse qui avait tout perdu dans la maison de Bourbon, et relever ainsi par les mœurs et par la famille cette monarchie qui périssait par la famille et par les mœurs, telle était la vraie destinée de Marie-Antoinette. — Avec cette profondeur de réflexion et cette hauteur de vue, un livre de critique n'est plus une construction parasite à propos et à côté d'un monument; il est un monument lui-même, plus grand quelquefois, malgré l'infériorité matérielle de ses proportions, que le livre auprès duquel il s'élève. U. MAYNARD.

17. **ÉLOGE** *historique de Mme Elisabeth de France, suivi de plusieurs lettres de cette princesse*, par M. Antoine FERRAND, ancien magistrat; *nouvelle édition, enrichie d'un grand nombre de lettres inédites, de notes, de fac-simile et d'un portrait authentique.* — 1 volume in-8° de 332 pages (1861), chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 4 fr.

Plusieurs relations ont été données de la vie et de la mort de Mme Elisabeth; mais l'œuvre première, fondamentale, est l'*Eloge historique* publié en 1802 par le comte Ferrand. Les précédentes éditions de cet ouvrage ayant été successivement épuisées, les héritiers de l'auteur ont cru devoir le reproduire. On fera accueil à cette œuvre, et l'on saura gré aux éditeurs des précieuses additions qu'ils y ont jointes. — Il faut le dire pourtant, l'œuvre en soi, — l'*Eloge historique*, — n'est pas entièrement ce que l'on désirerait. C'est surtout une œuvre oratoire, académique, et dans la manière du temps, avec un accent justement indigné, plutôt qu'un récit pathétique, simple, et surtout complet, de cette vie, de cette mort en quelque sorte légendaire, dont la mémoire est destinée à aller croissant à travers les générations. Malgré cela, l'auteur a l'éloquence de l'émotion; il raconte les faits contemporains et il en a reçu le contre-coup. Il a pleuré avec ceux qui pleuraient, et le profond sentiment qu'il éprouve

se communique à tous les cœurs. — Il considère Mme Elisabeth à trois époques : sous la monarchie, — *dum Troja maneret,* — sous la révolution, et dans la captivité.

La partie la plus intéressante du volume se compose des lettres de la princesse à Mme de Raigecour, son amie d'enfance, à Mme de Causans, à l'abbé de Lubersac. Ces lettres possèdent les diverses qualités du genre épistolaire, et, par-dessus tout, le mérite principal, essentiel, l'épanchement du cœur. « J'ai voulu, dit M. Ferrand, que « le lecteur pût juger par lui-même quelle grande idée elle avait de « la religion, quel prix elle attachait à l'amitié, et quelle était sa « façon de voir dans la révolution (p. XXII). » — Pour les choses de la révolution, Mme Elisabeth a, en général, des vues d'une netteté vive, et sa parole est ferme comme sa pensée. D'autres fois elle s'abuse : son cœur est de la partie, elle se fie aux apparences et croit que le mal ne sera pas le plus fort. Elle écrivait le 12 octobre 1791 : « Tout est tranquille ici ; mais qui sait combien cela durera ? Je « crois que ce sera long, parce que n'éprouvant pas de résistance, « le peuple n'a pas de raison pour s'animer. Le roi est dans ce mo- « ment l'objet de l'adoration publique ; tu ne peux te faire une idée « du tapage qu'il y a eu samedi à la comédie italienne ; mais il faut « voir combien durera cet enthousiasme (p. 236). » Ces rencontres où le roi et la reine étaient accueillis avec transport et recevaient de vives protestations contre les outrages qu'ils subissaient, étaient, paraît-il, assez fréquentes ; mais ce qu'il y a de plus charmant dans ces lettres se trouve dans les mille détails d'une amitié tendre et dévouée, qui ne connaît pas les distances ou qui les comble par l'élection du cœur. Nous aurions ici trop de traits à recueillir ; pressés par l'espace, nous préférons montrer dans les lettres de Mme Elisabeth le sentiment religieux, intime et profond, la résignation, l'amour, l'abandon et la remise de tout à Dieu. Nous emprunterons nos citations à deux lettres adressées à M. l'abbé de Lubersac. La première est en date du 22 juin 1792. « Je suis per- « suadée que vous avez ressenti presque aussi vivement que nous le « coup qui vient de nous frapper (les scènes du 10 juin) ; il est « d'autant plus affreux qu'il déchire le cœur et ôte tout repos d'es- « prit. L'avenir paraît un gouffre d'où l'on ne peut sortir que par « un miracle de la Providence. Et ce miracle, le méritons-nous ? « A cette demande on sent tout le courage manquer. Qui de nous « peut se flatter qu'il sera répondu : « Oui, tu le mérites ? » Tout

« le monde souffre ; mais, hélas ! nul ne fait pénitence, on ne re-
« tourne point son cœur vers Dieu. Moi-même, combien n'ai-je pas
« de reproches à me faire ? Entraînée par le tourbillon du malheur,
« je ne m'occupais pas de demander à Dieu les grâces dont nous
« avons besoin ; je m'appuyais sur les secours humains et j'étais
« plus coupable qu'un autre ; car, qui plus que moi est l'enfant de
« la Providence ? Mais ce n'est pas tout de reconnaître ses fautes, il
« faut les réparer ; je ne le puis seule : ayez la charité de m'aider.
« Demandez au ciel, non pas un changement qu'il plaira à Dieu de
« nous envoyer quand il l'aura jugé convenable dans sa sagesse ;
« mais bornons-nous à lui demander qu'il éclaire, qu'il touche les
« cœurs. Rappelons-nous qu'il est une autre vie où nous serons
« amplement récompensés des peines de celle-ci, et vivons dans
« l'espoir de nous y réunir un jour, après cependant avoir eu encore
« le plaisir de nous revoir dans celle-ci ; car, malgré l'excès de nos
« ennuis, je ne puis croire que tout soit désespéré (p. 305). »

Un mois après, la princesse avait dû cesser d'espérer, du moins pour la terre. Après la journée du 20 juillet et aux approches du 10 août, elle écrivait une seconde lettre, en date du 22. Elle n'attend plus que la catastrophe qui doit détruire la royauté avant d'en finir avec son principe vivant, avec le roi ; elle est préparée à tout, mais elle remet tout à Dieu, et dans quels termes, et avec quelle sainte effusion ! « Que ceux qui, à l'abri de l'orage,
« n'en ressentent, pour ainsi dire, que le contre-coup, élèvent leur
« cœur vers Dieu ! Oui, Dieu ne leur a donné la grâce de vivre dans
« le calme que pour qu'ils fassent cet usage de leur liberté. Ceux
« sur qui l'orage gronde éprouvent parfois de telles secousses, qu'il
« est difficile de savoir et de pratiquer cette grande ressource, celle
« de la prière. Heureux le cœur de celui qui peut sentir, dans les
« plus grandes agitations du monde, que Dieu est encore avec lui !
« Heureux les saints qui, percés de coups, n'en louent pas moins
« Dieu à chaque instant du jour ! Demandez cette grâce pour ceux
« qui sont faibles et peu fidèles comme moi ; vous aurez exercé une
« œuvre de charité (p. 308). »

Nous avons cédé à l'attrait de ces citations, et nos lecteurs ne sauraient nous en savoir mauvais gré, car nous croyons qu'il serait difficile de trouver quelque chose de plus élevé et de plus touchant. Ajoutons l'indication de deux prières, œuvres de la princesse, l'une (p. 167) qu'elle disait tous les matins, au Temple, et une autre

(p. 160) adressée au Sacré Cœur de Jésus ; ce sont des prières admirables ; tout chrétien pourrait les faire entrer utilement dans sa liturgie intime et particulière ; il aimerait à redire chaque jour les paroles émanées du cœur d'une princesse qui, sur l'échafaud comme sur les marches du trône, fut dans sa vie une sainte et dans sa mort une martyre. A. MAZURE.

18. **DES ÉTUDES RELIGIEUSES** *en France depuis le* XVIIe *siècle jusqu'à nos jours*, etc., par M. l'abbé F. DUILHÉ DE SAINT-PROJET. — 1 volume in-8° de XII-436 pages (1861), chez Jacques Lecoffre et Cie ; — prix : 5 fr.

Peu après la publication de notre dernière livraison, nous avons reçu la lettre suivante, relative au compte rendu de ces *Etudes*, inséré à la page 470 de notre tome XXVI. — Le jour même où il nous adressait cette lettre, et avant de savoir l'accueil que nous y ferions, son auteur en écrivait une autre dans le même sens, et avec surcroît d'insinuations malveillantes contre nous, au *Journal de Toulouse*. — La dernière livraison du *Correspondant* contient, sous la signature du prince Augustin Galitzin (1), — qui paraît ne pas savoir le premier mot du débat, — un article évidemment venu de la même inspiration. — Ainsi, M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet veut mettre le genre humain dans sa querelle, et semble décidé à faire le tour des jour-

(1) « Cette sévérité, dit M. le prince Galitzin, ne me surprend pas, quand « je vois cette Revue recommander simultanément aux hommes mûrs et sé- « rieux les pages écrites par MM. Laurent (de l'Ardèche) et Crétineau-Joly, « contre une famille dans l'exil, à laquelle toute réplique est interdite. » M. le prince Galitzin omet de dire que, dans le même article, nous parlions de l'*Histoire de Louis-Philippe* de M. de Nouvion, indiquant ainsi le remède à côté du mal, si mal il y a dans les livres de MM. Laurent et Crétineau-Joly. Il omet également de dire que nous nous sommes arrêtés à l'époque actuelle, que nous n'avons parlé que des princes « qui appartiennent à l'histoire, des morts « et non des vivants, ne voulant faire ni du pamphlet ni de la politique. » De plus, nous n'avons pas *recommandé* ces livres, comme il le prétend, mais dit seulement : « Ce n'est qu'aux hommes mûrs et sérieux que peuvent convenir les « pages écrites par MM. Crétineau-Joly et Laurent (de l'Ardèche). » Aux seuls hommes *mûrs* et *sérieux*, — qu'on remarque ces mots ! — nous les *permettions*, mais sans les *recommander* ; l'eussions-nous fait, que nous ne nous trouverions pas très-coupables. Certes, la question de l'orléanisme intéresse assez la France pour que nous indiquions à nos lecteurs *mûrs* et *sérieux* tous les moyens de l'étudier et de la résoudre dans le sens qu'ils jugeront le meilleur. Et quant à la famille exilée, elle ne sera pas embarrasée pour trouver des avocats, si sa cause peut et doit être défendue.

naux. Bon voyage, et beaucoup de plaisir aux lecteurs qui auront le courage de l'accompagner! Ce ne sera pas nous, car nous espérons bien qu'il nous permettra de terminer ici cette singulière discussion. Nous avons dû lui répondre dans le *Journal de Toulouse;* il nous a répliqué : tout est dit. — Dans sa réplique, M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet, — qui appartient à ce parti des *modérés*, où l'on voit toujours les plus irascibles et les plus violents, — ne nous oppose que de misérables chicanes de mots et des injures. Les chicanes de mots ne méritent pas de discussion; quant aux injures, homme, on les méprise; chrétien, on les pardonne. — Voici la lettre :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

On vient de me montrer l'article de la *Bibliographie* sur mes *Etudes religieuses en France*. M. Maynard est parfaitement libre de trouver ma parole *vague*, *banale* ou *paradoxale*. Je tiens à sa disposition et à la vôtre un bon nombre d'appréciations publiées par des journaux ou par des revues, plusieurs lettres d'archevêques et d'évêques, etc., qui ne sont pas de son avis, et qui me rendent la résignation facile.

Mais je ne reconnais nullement à M. Maynard le droit de calomnier ma sincérité, ma probité littéraire. Je lis à la page 474: « L'argument *triomphal* (sic) (2) « repose sur une erreur matérielle vraiment inconcevable. M. l'abbé Duilhé « de Saint-Projet ne veut, SANS DOUTE, parler en cet endroit... Nous n'avons « contrôlé aucune autre citation de M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet; mais « celle-ci, la plus importante de toutes, ÉTANT DÉMONTRÉE FAUSSE, REND LES « AUTRES SUSPECTES; d'autant plus qu'elle est inexacte même dans la partie qui « ne renferme pas une complète erreur... En matière si grave, et quand on « se porte pour réformateur des études, on ne cite pas, on ne raisonne pas « avec cette légèreté. »

Voici, Monsieur, le passage des *Etudes sur la vie de Bossuet*, par M. Floquet, dont je me suis servi pour préciser de mon mieux le moment où Bossuet « rencontra Descartes (*Etudes relig.*, p. 124), » et nullement pour démontrer que Bossuet « prit Descartes pour maître, » comme le prétend M. Maynard (p. 474).

« Bossuet, à qui la langue française éternellement se reconnaîtra redevable; « Bossuet, de tant d'écrits, en cette langue, mis déjà en lumière, n'en avait, « en 1669, encore *lu qu'un très-petit nombre;* plusieurs fois lui-même il le « déclare dans un très-notable opuscule (composé à la fin de 1669), et écrit « tout entier de sa main : DESCARTES; — les *œuvres diverses de Balzac;... quel- « ques livres de Messieurs de Port-Royal,* bons à lire (dit-il) parce qu'on y « TROUVE *de la gravité et de la grandeur; leurs préfaces* de préférence, mais

---

(2) Pourquoi ce *sic?* le mot *triomphal* ne serait-il pas français à Toulouse, au pied du capitole? Et ce fameux argument étant à nos yeux un signe, un hochet, plutôt qu'un agent de la prétendue victoire de M. Duilhé de Saint-Projet, pourquoi l'aurions-nous appelé *triomphant* plutôt que *triomphal?*

« leur style (Bossuet le remarque), *leur style a peu de variété...*; or « sans *la* « *variété, nul agrément,* » dit-il dans cet écrit même (*Etudes sur la vie de Bos-* « *suet*, par M. Floquet, t. I, p. 378). »

Que M. Maynard contrôle tant qu'il lui plaira ce qu'il appelle ma citation, je le mets au défi de signaler la plus légère infidélité. Dans ce passage où M. Floquet, le possesseur de l'autographe, souligne scrupuleusement chaque expression de Bossuet, était-il raisonnable de soupçonner une grave inexactitude? Et quand bien même j'aurais eu la pensée de rapprocher ce texte de la reproduction rejetée à la fin du second volume, n'aurais-je pas dû supposer bien plutôt une omission dans le second cas qu'une interpolation « vraiment « inconcevable » dans le premier?

J'ai parfaitement le droit, Monsieur, vous ne le nierez pas, de renvoyer à M. Maynard ses propres paroles : *En matière si grave* (la loyauté d'un écrivain, l'honneur d'un prêtre), et quand on se porte pour juge souverain des auteurs et de leurs écrits, on n'accuse pas, on ne calomnie pas *avec cette légèreté.*

Je vais m'expliquer immédiatement dans les journaux de Toulouse, mes relations ne me permettant pas de supporter ici, pendant tout un mois, une pareille atteinte à mon honneur. Je suis bien décidé à ne point m'arrêter là, si vous ne me faites espérer une suffisante réparation. Je demande l'insertion de cette lettre dans votre prochaine livraison; c'est mon droit et mon devoir.

J'ai l'honneur d'être, etc. F. DUILHÉ DE SAINT-PROJET.

Toulouse, le 8 janvier 1862.

M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet le prend bien haut! Il parle de *sincérité*, de *probité* littéraire, de *loyauté* d'écrivain, et, à deux fois, d'*honneur* sacerdotal! Deux fois aussi il use à notre endroit du vilain mot de *calomnie.* Où a-t-il vu que nous ayons mis en cause sa sincérité ou sa probité d'écrivain, et surtout son honneur de prêtre? Qu'un ecclésiastique ait fait un livre médiocre et que la critique le dise, c'est un échec peut-être à l'amour-propre de l'auteur, mais l'honneur de l'homme, l'honneur du prêtre particulièrement demeure sauf. C'est la réponse éternellement vraie de Boileau à tous les Chapelains du monde, prosateurs ou poëtes, et à leurs amis et partisans :

En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux?...
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité...
On le veut, j'y souscris.

M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet a interverti les rôles, et, si nous ne voulions être modérés et polis, nous serions en droit de nous plaindre d'être calomniés par lui, par cela seul qu'il nous accuse à tort de l'avoir calomnié lui-même.

L'unique reproche que nous lui ayons fait, c'est de citer, c'est de

raisonner *avec légèreté*, reproche qu'il nous renvoie. Quand même le *Medice, cura teipsum*, nous serait applicable, M. Duilhé de Saint-Projet ne s'en porterait pas mieux, comme on va le voir; — mais prouvons-lui d'abord que nous ne sommes pas si malades!

Il cite un écrit de Bossuet. M. l'abbé Maynard recourt à cet écrit même, et n'y trouve pas l'objet principal de la citation : où est la légèreté? — Mais, dit-il, j'avais cité d'après M. Floquet, et non d'après l'écrit lui-même. — D'abord, il fallait en prévenir! Vous citez de seconde ou de troisième main : comment la critique pourrait-elle le deviner? Et, le devinât-elle, qui l'obligerait à parcourir tous les ruisseaux, où l'eau trop souvent se dénature, au lieu de s'en tenir à la source? Qui donc est *léger* ici, de celui qui, en fait de texte, remonte à l'original (3), ou de celui qui, ayant l'original à sa disposition dans l'ouvrage même dont il se sert, se contente de la copie? — « Etait-il raisonnable, demande M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet, de « soupçonner une grave inexactitude? et quand bien même j'aurais « eu la pensée de rapprocher ce texte de la reproduction rejetée à la « fin du second volume, n'aurais-je pas dû supposer bien plutôt une « omission dans le second cas, qu'une interpolation « vraiment in-« concevable » dans le premier? » — Il est toujours *raisonnable* de soupçonner l'inexactitude dans les citations, et toujours un auteur grave *rapproche* un texte cité du texte primitif. Agissant ainsi, M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet aurait bien vite reconnu qu'il n'y avait pas d'*omission* possible dans la *reproduction*, et que, par conséquent, il y avait *interpolation* dans le texte de M. Floquet. Non, il n'est pas possible de glisser le nom de Descartes dans cette phrase de l'écrit attribué à Bossuet : « Selon ce que je puis juger par le « peu de lecture que j'ai fait des livres français, les *œuvres diverses* « *de Balzac* peuvent donner quelque idée du style fin et tourné déli-« catement. » C'est donc par interpolation que M. Floquet a introduit le nom de Descartes dans son texte. Il y a bien d'autres inexac-

---

(3) Dans le *Journal de Toulouse*, M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet plaisante encore sur ce mot : « Voici le plus fort! » s'écrie-t-il. — Le plus fort de sa réplique peut-être, et alors qu'on juge du reste; mais non le plus fort dans le sens d'une faute de style que nous aurions commise. Qui ne sait, en effet, que le mot *original* se dit de l'édition *princeps* d'un ouvrage aussi bien que de l'autographe? Or, l'édition de l'écrit de Bossuet donnée par M. Floquet étant la première, nous pouvions parfaitement l'appeler *originale*. Il faut vraiment être dépourvu de bonnes raisons pour s'attacher à de pareilles vétilles.

titudes dans les *Etudes sur Bossuet*, si supérieures néanmoins aux *Etudes religieuses*. Il y en a dans le passage même cité plus haut, et M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet, qui nous met « au défi de signaler « la plus légère infidélité » dans sa transcription, a trouvé moyen d'y en ajouter de son cru. Ainsi, il fait dire à Bossuet qu'il trouve dans les ouvrages de Port-Royal « de la gravité et de la grandeur... « mais nul agrément. » Ces mots *nul agrément* ne sont pas dits des livres de Port-Royal, mais, comme M. Floquet l'indique assez, bien qu'avec une légère inexactitude, — appartiennent à une phrase générale : « Il faut la plénitude pour faire la fécondité, et la fécondité « pour faire la variété, *sans laquelle nul agrément.* »

Léger dans ses citations, M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet l'est bien davantage dans ses raisonnements. Il se serait servi de M. Floquet, dit-il dans sa lettre, « pour préciser de son mieux le moment « où Bossuet *rencontra* Descartes (*Etudes relig.*, p. 124), » et nullement pour démontrer que Bossuet « prit Descartes pour maître, » comme le prétend M. l'abbé Maynard. — Pardon! la *prétention* ici est toute du côté de M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet, que M. l'abbé Maynard s'est borné, en quelque sorte, à copier. Car c'est M. Duilhé de Saint-Projet, et non M. Maynard, qui a dit dans cette même phrase de la page 124 : « Nous savons donc, à n'en pouvoir douter, « que Bossuet rencontra Descartes au moment où il quittait ses « *maîtres* dans la scolastique. » Ce qui signifie, *à n'en pouvoir douter*, qu'au sortir des mains des maîtres du *discursif*, il passa aux mains du grand maître de l'*inquisitif*, à savoir de Descartes. Et, d'ailleurs, un peu plus haut (p. 123), M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet avait écrit: « C'est Bossuet lui-même qui va nous mettre dans le secret de ses « lectures et jeter une vive lumière sur l'histoire de son *éducation.* » Or, toute éducation suppose un *maître*, et le maître invoqué ici est toujours Descartes. Donc, — et cela ressort avec évidence de tout le passage, — M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet a bien voulu prouver que Bossuet avait eu Descartes pour maître dans la seconde phase de son développement intellectuel. Et par quoi l'a-t-il prouvé? par un écrit légèrement cité, plus légèrement compris! — Répétons-le : dans l'écrit de Bossuet il ne s'agit que de rhétorique, et nullement de théologie ni de philosophie; — sur ce point, voir notre article. — Et ici, M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet ne peut se faire un rempart de M. Floquet, qui, dans le passage même transcrit plus haut, indique expressément qu'il n'est là question que de style, et qui, d'ailleurs,

ajoute : « C'est, en ce qui regarde le *style*, à quoi s'étaient bornées « les études par lesquelles, de bonne heure, Bossuet se prépara à « monter dans la tribune évangélique (t. I, p. 379). » Pas moyen, en fait de raisonnements et d'inductions, de trouver dans M. Floquet des circonstances atténuantes au bénéfice de M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet. D'autre part, aucun tribunal littéraire ne saurait lui accorder, sur le grief des citations, une déclaration de non-lieu. Redisons donc : « En matière si grave, et quand on se porte pour « réformateur des études, on ne cite pas, on ne raisonne pas avec « cette légèreté. »

Voilà toute la *réparation* que nous reconnaissons devoir à M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet. Nous doutons qu'il la trouve *suffisante;* mais à qui la faute? J. Duplessy.

19. **LA FERME ET LE PRESBYTÈRE**, par M. A. Ysabeau. — 1 volume in-12 de 382 pages (1859), chez Dillet; — prix : 2 fr. 50 c.

M. Ysabeau est déjà connu de nos lecteurs : homme de science et de pratique, agréable causeur, il sait mettre à la portée de tous ses enseignements agricoles. Nous avons rendu compte, à différentes époques, des petits livres qu'il a publiés sur la *Vigne et les arbres fruitiers*, la *Basse-cour*, les *Instruments aratoires et les travaux des champs*, les *Bêtes ovines et les chèvres* (t. XXIV, pp. 278, 375, 482; t. XXV, p. 80); il s'agit aujourd'hui d'un livre d'une plus grande portée, comme l'indique son titre. — Les irrécusables et effrayants enseignements de la statistique démontrent la nécessité de faire incessamment progresser l'agriculture, pour maintenir la production au niveau des besoins de la consommation. En France, nous n'avons plus le droit de rien laisser perdre : les landes incultes, les jachères, les exploitations mal dirigées, les sources de production négligées, sont autant de fléaux qu'il importe de combattre, parce que la population a besoin de toutes les ressources de l'agriculture. Cette nécessité de porter une grande partie de l'énergie nationale vers les travaux des champs ne sera, du reste, qu'une heureuse nécessité, si elle est bien comprise : l'agriculture exerce sur les corps et sur les âmes une influence fortifiante et moralisante qui ne se trouve ni dans le commerce ni dans l'industrie; c'est dans les champs que se forment les vigoureuses constitutions; ce sont les travaux des champs qui rendent les populations fécondes, et c'est parmi ces populations que

se trouvent les hommes les plus attachés à la patrie et les plus capables de la défendre.

M. Ysabeau a voulu contribuer pour sa part à faire aimer les champs. Pour cela, il lui fallait montrer que l'agriculture n'est pas un travail stérile, qu'elle rend avec usure les soins qu'on lui donne, et que si elle ne permet pas d'élever en quelques jours ces fortunes fantastiques qui éblouissent, elle ne ruine jamais non plus, et rémunère amplement les cultivateurs intelligents et laborieux. Le grand mal de nos campagnes, le grand obstacle au progrès, c'est la routine. Les fermiers, même les plus éclairés, ont une répugnance prononcée pour les innovations agricoles, et cette répugnance n'est pas toujours dépourvue de raison. En se conformant de point en point, comme le fait remarquer M. Ysabeau, au système de culture en vigueur dans leur canton, ils savent où ils vont; ce système peut ne pas être le meilleur, mais, en le suivant, le fermier sait qu'il peut compter, bon an mal an, sur des produits qui lui permettront de faire honneur à ses engagements. Sortir de là, c'est marcher vers l'inconnu; sa répugnance est donc parfaitement justifiée. « Mais, « dit-il, qu'un homme dans lequel il est habitué à avoir pleine « confiance vienne lui conseiller l'emploi d'une méthode nouvelle, « lui recommander l'introduction dans son exploitation d'une inno- « vation avantageuse, il est tout disposé à l'écouter et à faire son « profit de ses conseils. Le vrai propagateur du sage progrès en « agriculture, c'est le curé; tout conseil utile émané du presbytère « est bien accueilli à la ferme. Ce n'est plus, pour le cultivateur, un « monsieur de la ville, étranger à la vie des champs, venant se « poser comme son supérieur, prétendant lui enseigner ce que le « fermier connaît le plus souvent mieux que lui; c'est le pasteur de « son village, celui auquel il ouvre son cœur au tribunal de la pé- « nitence, celui qui sait lui épargner une maladie par de bons « conseils d'hygiène, un procès par de sages avis sur les affaires: « que M. le curé lui parle de progrès agricole, il est certain d'être « écouté (p. 3). »

Ces lignes montrent dans quel esprit est conçu ce livre. L'auteur met en présence un fermier et son curé; celui-ci par ses conseils excite celui-là, l'éclaire, le dirige, lui apprend à savoir tirer parti de sa ferme, lui indique des procédés nouveaux, lui suggère d'utiles additions à ses travaux. *La Ferme et le Presbytère* est un livre qui sera utile à la fois au fermier et au curé, au premier par les conseils

qu'il lui donne, au dernier par les conseils qu'il le met en état de donner. La religion et l'agriculture vont si bien ensemble, qu'on ne peut qu'applaudir à la pensée qui les réunit ici. Ajoutons que M. Ysabeau ne néglige pas le côté moral de l'enseignement agricole, et que M. le curé trouve plus d'une occasion de s'adresser à l'âme, tout en ayant l'air de ne songer qu'à l'instruction spéciale du fermier. Des récits qui intéressent, des préceptes fort clairs, un enseignement agréablement enchâssé dans une histoire, font de ce livre une lecture aussi attrayante qu'utile. Le choix d'une ferme, les baux, le matériel agricole, les bâtiments d'exploitation, les assolements, les engrais et les amendements, la fenaison et la moisson, les plantes alimentaires, fourragères, industrielles, la vigne et les vergers, les animaux d'attelage, le gros bétail, les bêtes ovines et porcines, la basse-cour ; les défrichements, le drainage et les irrigations ; la police rurale, la comptabilité agricole, le jardin du presbytère et le potager ; les plantes médicinales ; le jardin fruitier, le parterre, les abeilles, les vers-à-soie, etc., tout trouve sa place dans la *Ferme et le Presbytère*, tout y est l'objet d'excellentes leçons et de charmants récits. Ce livre nous paraît être un de ceux dont la propagation dans les campagnes est le plus désirable.

20. UNE PETITE FILLE DE ROBINSON, par M. Alfred DES ESSARTS. — 1 volume in-12 de 328 pages (1861), chez Magnin, Blanchard et Cie ; — prix : 3 fr.

La scène s'ouvre en Irlande, par une série de tableaux qui se lient vivement à l'action, tout en représentant avec beaucoup de charme les mœurs, les sites, les misères de ce pays dont le martyre dure encore. L'intérêt se concentre sur une honnête famille que la misère éprouve cruellement. Quand la cessation du travail lui enlève toute ressource, un certain Donaghoe vient faire des enrôlements pour l'Australie. Robert, homme de bien avec qui on a fait connaissance et à qui il ne reste qu'un cœur vaillant, s'engage et part avec ses cinq enfants. Il a perdu sa femme ; mais Jane, sa fille aînée, pleine d'énergie, d'intelligence et de dévouement, sert de mère aux quatre autres orphelins, quoiqu'elle n'ait que seize ans. On s'embarque, et on ne laisse au pays que la pauvre grand'mère, sous l'humble protection du brave Dingle, vieil ami de la famille et grand admirateur de Jane. Tout cela occupe la première partie du livre, et finit par un naufrage où tous les émigrants périssent, excepté Jane

et sa plus jeune sœur, Madge, qui n'a que quatre ans. — Quand commence la seconde partie, nous trouvons Jane avec sa petite sœur et son chien Trim, qui les a suivies à la nage, dans une île déserte de l'Australie. Tout est nouveau pour elle, mais tout lui annonce le désert, un désert pourtant riche d'une splendide végétation et peuplé de nombreux oiseaux qui ne ressemblent guère à ceux de l'Irlande. La mer rejette quelques débris, des planches, des morceaux de voile, une caisse où se trouve une hache, une autre qui contient de l'or. Jane comprend qu'il faut vivre là, et elle ne se laisse pas abattre ; elle construit une hutte avec des bambous, et accepte la nécessité de vivre et de prier aux lieux où Dieu l'a conduite avec sa sœur. La vie que mènent pendant six ans ces deux enfants dans cette île justifie le titre donné au livre. De tous les *Robinsons* qui ont été publiés jusqu'ici, sans en excepter le célèbre ouvrage de Daniel de Foë, aucun n'offre un intérêt aussi vrai, des détails aussi attachants, et un charme aussi soutenu. — La troisième partie nous montre Jane et sa sœur Madge ramenées en Irlande par un navire dont le capitaine veut les montrer comme deux sauvages australiennes. Sauvées de cet opprobre par un vieux « loup de mer » qui a conservé une âme chrétienne, elles retrouvent encore vivante leur bonne grand'mère, qui doit la paix de sa vieillesse aux soins du vieux Dingle, et sa modeste aisance à Lucy Kildare, la demoiselle du château. — Rien à critiquer, tout à recommander sans réserve dans ce frais récit, à qui toutes les bibliothèques honnêtes doivent faire bon accueil.

21. **HISTOIRE** *de l'Eglise catholique en Danemark, depuis le* IXe *siècle jusqu'au milieu du* XVIe, *suivie d'un appendice sur l'expulsion des franciscains*, par M. l'abbé G.-J. KARUP; *traduit du danois* par M. D. VAN BECELAERE, *avec l'autorisation de l'auteur*. — 1 volume petit in-8° de 344 pages (1861), chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, et chez J.-B. Pelagaud, à Lyon et à Paris ; — prix : 3 fr.

C'est à la France qu'appartient l'honneur de la première prédication évangélique dans le nord de l'Europe. Ebbo, archevêque de Reims, Halitgas, évêque de Cambrai et d'Arras, peuvent revendiquer la gloire d'avoir, les premiers, tenté d'arracher le Danemark aux ténèbres du paganisme. Un Français encore, Anschaire, natif d'Amiens, y exerça ensuite un apostolat si fécond, que les fruits de son zèle « devaient durer des siècles, » dit M. l'abbé Karup. — Dans la première partie de son intéressant travail, l'auteur nous fait assister à ces commencements qui ne furent pas sans périls. Durant trois siècles,

du IXe au XIIe, il y eut bien des persécutions et bien des luttes; mais s'il fallut que le sang vînt cimenter la victoire de l'Eglise, le moment arriva pourtant où le pouvoir temporel prit en mains la cause de la religion et lui assura le triomphe. Malheureusement cette paix ne fut qu'une trêve; le XIVe siècle fut témoin de longues et lamentables querelles entre le pouvoir royal et les évêques, et ces combats finirent par avoir sur la vie religieuse du pays l'influence la plus déplorable. « Bientôt cependant les princes cessèrent d'attaquer l'Eglise, et « les rapports des deux pouvoirs présentèrent un caractère si paci- « fique et si amical, qu'on est tout étonné de cette grande trahison « qu'on appelle la réforme (828-1520). »

Ici nous arrivons à la seconde partie de l'ouvrage, seconde partie entièrement consacrée à l'histoire de l'introduction du protestantisme en Danemark. De la lecture de ces pages attachantes ressort un fait remarquable : c'est que les doctrines de Luther et de Calvin n'étaient pas sympathiques au peuple proprement dit. Après avoir lu les pages de M. l'abbé Karup, on sera forcé de convenir que jamais l'hérésie ne se serait implantée en Danemark, si elle n'avait été favorisée par le pouvoir temporel, qui en fit un instrument politique. Du reste, ce fait, que l'historien catholique établit jusqu'à l'évidence, est, en général, aussi vrai pour l'Allemagne et pour l'Angleterre que pour le Danemark. Les intérêts privés des princes et de leur race, — à défaut de ces intérêts les passions, — purent seuls entraîner les nations dans l'erreur. Les chefs donnèrent l'exemple; les peuples suivirent.

La réforme fut introduite en Danemark par le roi Chrétien II. Ce prince fit venir d'Allemagne un prédicant du nom de Reinhart, afin, disait-il, d'épurer la religion. Une grande difficulté cependant faillit faire avorter cette tentative de *purification :* Reinhart ne savait pas la langue du pays. Pour tourner la difficulté, le roi résolut de lui donner un interprète, et son choix tomba sur Paulus Eliæ. Singulière besogne que celle de ce personnage, car c'était un bon religieux et un catholique sincère ! Mit-il les ressources variées de son esprit à esquiver le péril de la position, et l'interprète substitua-t-il ses idées propres à celles qu'il était chargé par ordre de traduire? On serait tenté de le croire quand on lit chez M. l'abbé Karup l'histoire de la déconvenue de Reinhart, et qu'on entend son appréciation du talent de Paulus Eliæ. « Les gestes extraordinaires du prédicateur allemand, dit l'historien, « ses cris, ses exclamations, et par-dessus tout son accent franconien, « produisirent un effet des plus comiques sur ses auditeurs plutôt

« curieux que recueillis. Ses attaques passionnées contre le clergé lui « créèrent bientôt une foule d'ennemis, qui profitèrent des disposi- « tions populaires pour le rendre ridicule aux yeux du public. Un « gamin, habillé comme le prédicateur allemand d'une soutane très- « courte, parcourut les lieux publics, débitant, dans un langage con- « trefait, une foule de sottises attribuées au prédicateur étranger. « Cette comédie produisit un grand effet pendant la semaine de Noël, « qui était le carnaval de l'époque (p. 139). » Voilà pour Reinhart, qui ne croyait pouvoir mieux faire que de suivre la manière du maître dont on connaît ce principe : « Présente-toi hardiment, tonne « fort et sois court. » — Voici maintenant pour son interprète, Paulus Eliæ. Prieur du couvent des carmes de Copenhague, il avait un savoir profond et un talent hors ligne. Sa phrase biblique, sa connaissance des Pères, de l'histoire profane et sacrée, une réputation d'humaniste justifiée par de nombreux et bons écrits, une grande austérité de mœurs, la réprobation énergique qu'il témoignait en toute rencontre à l'égard des abus et des scandales, une certaine tournure d'esprit qu'on ne peut mieux comparer qu'à celle du pamphlétaire qui ferait de sa plume une arme pour le bien, tel était Paulus Eliæ. La nature de son talent, simple, fort, singulièrement original, l'avait rendu populaire, et on le comprendra quand on aura lu ce que nous en fait connaître M. l'abbé Karup. Chez lui, pas de déclamation ; du sarcasme et une logique vigoureuse. Son premier essai fut un coup de maître. Ses écrits, réunis après trois siècles, ont enfin été publiés il y a quatre ans par la Société académique de Copenhague. Puisse cette tardive résurrection être pour sa patrie le signal d'une résurrection spirituelle complète !

Plein de faits et des plus intéressants, enrichi de citations nombreuses, corroboré par une foule de textes originaux, le récit de M. l'abbé Karup attache véritablement le lecteur. Sobre dans sa marche, d'une parfaite clarté, il se fait lire sans fatigue et il laisse dans l'esprit une excellente impression. — Notre littérature catholique doit des remercîments tout particuliers au traducteur, dont la traduction a toutes les qualités qui distinguent un original.

22. **DEUX HISTOIRES VRAIES**, par M. l'abbé DE CABRIÈRES, suivies de *Un volontaire pontifical*, par M. l'abbé A. DELACROIX. — 1 volume in-12 de 252 pages (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 1 fr.

Simples et touchants, ces récits de la vie réelle ont, par leur caractère

de vérité, une valeur qui manque aux fictions les mieux arrangées. — La première histoire, *Bénédicte*, est celle d'une jeune fille comblée des dons de la nature et de la fortune, qui, touchée par les conseils évangéliques, renonce à tous les avantages de ce monde pour se donner à Dieu. — La seconde est celle d'un jeune homme luttant contre le zèle dévoué d'une sœur, pour retomber toujours dans ses désordres, et cédant enfin à l'exemple de celle qui a offert pour lui le sacrifice de sa vie. La conquête de la grâce, pour s'être longtemps fait attendre, n'en est que plus complète. S'étant à son tour donné à Dieu sans réserve, le frère, après avoir offert au séminaire l'exemple de toutes les vertus, rejoint sa sœur au ciel n'étant encore que diacre, et peut lui montrer sur son front « l'ébauche du signe sacré qui distinguera les prêtres de « Jésus-Christ pendant toute l'éternité (p. 162). » Voilà de ces faits qui se renouvellent souvent dans l'histoire des familles, sans qu'il se trouve toujours une plume pour les retracer. — Ils sont suivis d'une troisième histoire, celle d'un généreux volontaire pontifical, à l'héroïsme duquel participent tous les membres de sa famille. Raconté avec verve par M. l'abbé Delacroix, ce petit drame finit moins tristement que beaucoup d'autres dont le martyre fut ici-bas la conclusion, mais dont le dernier acte se passe au ciel.

23. **UN HOMME DE BIEN**, *Etude biographique et morale*, par M. Hippolyte Violeau. — 1 volume in-12 de 288 pages (1861), chez A. Bray; — prix : 2 fr.

La plume élégante, facile, et avant tout catholique, de M. Violeau, s'exerce avec bouheur sur toute sorte de sujets. Le poëte breton redit ici l'histoire d'un *homme de bien*, son compatriote, son protecteur, son ami, que la mort, il y a deux ans à peine, a ravi à son affection et à la profonde estime de tous ses concitoyens.

M. de Kéranflech, né en Bretagne, vers la fin du siècle dernier, nous apparaît, en effet, comme l'un de ces types de l'*homme de bien*, trop rares de nos jours, qui font aimer, respecter l'humanité. Procureur du roi à Brest en des temps difficiles, il fut constamment, par son noble caractère, par ses vertus, par sa foi profonde, le modèle du magistrat intègre et dévoué au bien. Rentré dans la vie privée en 1830, il se retira à Morlaix et consacra dès lors son talent, sa petite fortune et ses loisirs à faire autour de lui tout le bien qui lui était possible. Revenu à la vie publique en 1848, comme représentant de la Bretagne aux assemblées constituante et législative, on le vit encore, dans cette nouvelle position, opérer tout le bien qu'il

lui fût permis d'accomplir. Libre enfin des agitations publiques en 1852, il revint à Morlaix, où les œuvres de charité occupèrent tous ses loisirs. Ainsi, partout et toujours, l'amour du bien fut l'unique mobile de ses actions. Il atteignit de la sorte la vieillesse, ayant su trouver l'art d'être véritablement heureux. — Tel fut jusqu'à la fin M. de Kéranflech, tel dans sa vie et dans sa sainte mort, dont on ne peut lire les détails sans une vive émotion. « Je ne crois pas « avoir fait beaucoup de mal, disait-il avec une humble simplicité « à ses amis qui l'entouraient à cette heure suprême, mais j'ai fait « si peu de bien ! — N'ayez aucune inquiétude, lui répondit en « pleurant une pauvre domestique, quand vous monterez vers le « ciel, tous les pauvres que vous avez secourus viendront à votre « rencontre pour vous présenter au bon Dieu. » Le mourant s'attendrissait : « — Oui, reprenait-il, Dieu n'est que bonté et miséri-« ricorde! Je vois ma place ; seulement, je ne sais pas encore quand « je l'aurai (p. 279). »

Nous serions tentés d'adresser deux reproches à M. Violeau : d'avoir cité trop souvent de longs fragments de la correspondance ou des écrits de son ami, et d'avoir trop parlé de lui-même, de ses travaux et de sa propre histoire. Mais cette correspondance et ces écrits, qui font mieux connaître l'homme, sont la partie la plus intéressante de l'ouvrage ; telles sont surtout plusieurs lettres datées de Suisse, d'Italie, de Belgique, des bords du Rhin, ou de Paris durant l'assemblée législative. Quant aux fragments d'écrits, notes, discours, etc., ils sont tous empreints de tant d'élévation et de justesse, qu'on pardonne volontiers leur longueur. Pardonnons aussi à l'auteur d'avoir trop souvent parlé de lui-même ; car il raconte ces détails personnels avec une simplicité charmante, et dans le but de faire mieux comprendre la bonté d'âme de son ami. Nous n'avons donc qu'à louer et à recommander cet ouvrage ; il sera utile et fera du bien.

MAXIME DE MONTROND.

24. **INTRODUCTION** *historique et critique aux livres du Nouveau Testament,* par REITMAYR, HUG, THOLUCK, etc., *traduite et annotée* par le P. H. DE VALROGER, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée-Conception. — 2 volumes in-8° de XXXII-532 et 572 pages (1861), chez Jacques Lecoffre et Cie ; — prix : 12 fr.

Le P. de Valroger est un des hommes qui ont le plus étudié et le mieux compris les besoins de la controverse catholique de notre temps. Aussi se révéla-t-il, dès ses premiers travaux, comme un athlète de

premier ordre; et la suite a tenu ce que les débuts avaient promis. C'est peut-être lui qui a porté les coups les plus sûrs et les plus sensibles au rationalisme français contemporain. Après en avoir montré les vices essentiels dans ses excellentes *Etudes* (Voir p. 398 de notre t. VI), il eut hâte d'accourir à la défense de nos livres saints, comprenant qu'ils allaient être pour un temps l'objet des plus violentes attaques de la philosophie naturaliste, de la fausse science et de l'incrédulité. Il se fit dans ce but l'humble éditeur de la traduction de l'ouvrage du docteur Tholuck sur la *Crédibilité de l'histoire évangélique* (Voir notre t. VII, p. 312). Ce volume avait d'autant plus de force et d'efficacité contre Strauss, que l'auteur appartient à l'hérésie protestante. — Aujourd'hui, le savant et courageux apologiste de notre foi nous offre avec la même humilité, puisque c'est encore une traduction, deux volumes qui assureraient infailliblement la victoire à la vérité, si ceux qui la combattent consentaient à raisonner et à réfléchir.

Ces deux volumes expliquent le silence, — trouvé long par plusieurs, — que le P. de Valroger gardait depuis quelques années. Toute personne un peu familiarisée avec l'étude comprendra, à la simple vue de ces doctes pages, que cette œuvre de patience et de courage a dû demander de nombreuses et longues journées. Ce livre, en effet, n'est point une pure et simple traduction, genre de travail qui, en ces matières, aurait déjà ses difficultés : c'est une traduction abrégée, améliorée, refondue, complétée; c'est, si nous osons le dire, une traduction par juxta-position. Or, pour affronter un semblable tâche, qui, intrinsèquement, n'a pas beaucoup de charmes, il faut peut-être encore plus de courage que de critique et d'érudition. Le savoir, l'exactitude, la prudence, la vigueur de raisonnement du P. de Valroger ne brillent pas moins dans le travail qu'il vient de publier que dans ses précédents ouvrages.

Celui-ci comprend une préface, l'*Introduction aux livres canoniques du Nouveau Testament*, traduite du docteur Reithmayr; une dissertation supplémentaire sur l'authenticité des livres du Nouveau Testament, par le docteur Hug; des réflexions générales sur la certitude évangélique, par le même; une notice sur une ancienne traduction syriaque des Evangiles, récemment découverte par M. Cureton; une dissertation supplémentaire sur la crédibilité de l'histoire évangélique, par le docteur Tholuck, et enfin des notes additionnelles.

Dans la préface, écrite avec une rare modestie et tout imprégnée

de la plus douce piété chrétienne, le P. de Valroger parle excellemment de l'importance d'une introduction historique à nos saintes Ecritures, et des avantages que présente celle qu'il publie.— La meilleure introduction à nos livres saints est assurément le secours du Maître invisible qui les a dictés; cependant, Dieu, ayant fait du travail la loi de l'esprit humain, a voulu que la semence féconde de sa parole fût arrosée de nos sueurs, comme le froment destiné à nourrir nos corps. De là les sciences bibliques, dont la culture laborieuse est surtout un devoir pour le prêtre, dépositaire et interprète des livres sacrés. Ce devoir, qui, pour l'âme vraiment sacerdotale, est en même temps un besoin, devient d'autant plus urgent que les sciences sont employées à obscurcir et à décréditer ce qu'elles doivent glorifier et éclaircir. La suspension des hautes études bibliques en France ne serait-elle pas une des causes de l'affaiblissement, en beaucoup d'esprits, de l'autorité de nos saintes Ecritures? Sans avoir, pour nous catholiques, l'importance souveraine qu'elles doivent avoir aux yeux des protestants, la critique sacrée, l'herméneutique et l'exégèse n'en doivent pas moins occuper, dans nos études théologiques, une place très-étendue. C'est à ces sciences, en effet, qu'il appartient de justifier l'enseignement de l'Eglise sur l'authenticité, la véracité, l'intégrité de nos livres saints, sur l'inspiration de leur ensemble et de leurs diverses parties, sur le degré de leur importance et sur leur sens véritable. Notre devoir est de confondre les prétentions sacriléges que des critiques en renom élèvent, au nom de la science, contre ces livres que nous vénérons comme inspirés de Dieu; prétentions qui, répétées comme scientifiquement démontrées, par la malice, l'ignorance ou la haine, éteignent les derniers restes de la foi dans les âmes faibles, et inquiètent beaucoup d'âmes sincères, qui se rassureraient en sentant autour d'elles un large et profond mouvement de science orthodoxe. Le nom de Strauss, dont bien peu de gens ont lu l'ouvrage, nous est opposé maintenant, même par de simples hommes du peuple, comme un nom qui nous écrase. Nous devons donc le connaître et le réfuter. Sauver les âmes est à ce prix. Grâce à Dieu, les études bibliques ont commencé à renaître en France; mais, nous devons l'avouer, dût-il en coûter à notre amour-propre national, les Allemands nous sont supérieurs en ces matières, ayant continué, avec la patience infatigable qui les caractérise, l'étude des sciences bibliques interrompue chez nous par la tempête révolutionnaire et la destruction de nos ordres religieux et de nos vieilles Universités. C'est donc une nécessité pour nous d'étudier

avec soin ce qui a été fait au delà du Rhin depuis soixante ans, et c'est à ce travail d'analyse éclectique que le P. de Valroger a voulu contribuer, en publiant l'excellent manuel dont nous parlons. — Est-ce à dire qu'il faille tenir compte de toutes les idées bizarres et discordantes qui se font jour dans les Universités allemandes, et combattre des erreurs qui n'ont aucun écho dans notre pays? non, assurément. Malgré le privilége qu'a la polémique, parmi nous, d'attirer et de soutenir l'attention de la foule, le P. de Valroger a sagement pensé que la meilleure manière de réfuter l'erreur, c'est de bien démontrer la vérité et de répandre la lumière sereine de la science sur les idées et sur les faits qu'on s'efforce d'obscurcir. C'est assez dire que l'*Introduction aux livres du Nouveau Testament* s'adresse aux hommes studieux, dont le jugement exerce tôt ou tard une influence décisive sur les hommes qui n'étudient pas. — Chronologiquement, on eût dû commencer par les livres de l'Ancien Testament; mais il ne faut pas oublier trois choses : que les sciences bibliques ont, comme les autres sciences, trois sortes de questions : des questions faciles et de première importance; des questions difficiles, dont l'importance n'est que secondaire; des questions insolubles, sans importance au point de vue religieux; — ensuite, que les temps et les circonstances où furent composés les livres de l'Ancien Testament nous sont moins connus, et que nous n'avons plus les diverses pièces qui seraient nécessaires, au point de vue critique, pour en faire bien ressortir toute l'autorité; — enfin, que l'Ancien Testament est plein de mystères dont la clef est dans le Nouveau. Rationnellement, ou du moins plus rationnellement, l'étude intrinsèque du Nouveau Testament est une introduction nécessaire à l'étude approfondie de l'Ancien.

On a maintenant, ce nous semble, à ce point de vue et d'après ces raisons, une idée de l'extrême importance des deux nouveaux volumes du P. de Valroger. Ils ont été composés et coordonnés avec un soin scrupuleux. Résumant une science dont les détails sont presque innombrables, ils ne sont pas faits pour être lus rapidement, mais pour être étudiés avec persévérance ou consultés sur des questions spéciales. Ils s'adressent aux hommes sérieux et instruits qui veulent connaître exactement l'histoire et les résultats des études critiques dont les textes sacrés du Nouveau Testament sont l'objet depuis dix-huit siècles. Beaucoup de ces hommes sont réduits, faute de loisir, à étudier seulement les questions les plus importantes. Or, chaque page ayant un titre

qui la résume, tout lecteur peut aisément y trouver les données dont il a besoin. Certains passages moins essentiels, ou touchant à des points plus difficiles, sont imprimés en petit texte, afin d'abréger encore et de faciliter les recherches.

On peut regretter qu'un homme de la valeur du P. de Valroger se réduise à l'humble rôle de traducteur; mais on comprend bientôt que ce n'était pas trop de son savoir et de son jugement pour mener à bien un pareil travail. Excellent travail! non parfait cependant; car il n'y aura pas un lecteur qui ne trouve que le P. de Valroger s'est par trop effacé. Le plaisir qu'on éprouve à rencontrer ses notes, courtes et avares, se transforme promptement en l'impérieux besoin de l'entendre lui-même et plus longtemps. Avec lui, on se sent plus hardi et plus fort; c'est pourquoi l'on voudrait, après chaque point traité, qu'il exposât son propre sentiment avec tous les développements convenables, et que, sans cesser d'interpréter les autres, il vînt parler avec eux à son tour. Peut-être aussi le respect qu'il porte à ceux qu'il proclame ses maîtres l'a-t-il rendu trop timide. Dans un pays comme l'Allemagne, où la pensée, même chez les femmes d'une instruction très-ordinaire, a des hardiesses étranges, l'enseignement peut ne pas exiger la sévère uniformité qui est un des caractères et des besoins de l'esprit français. Parmi nous, au contraire, l'apparence même de l'incohérence éveille des susceptibilités. N'y aurait-il pas une ou deux occasions de cet achoppement dans le docteur Reithmayr? n'insiste-t-il pas un peu trop (p. 184 et suiv.) sur l'absence de culture littéraire, de science et d'éloquence en saint Paul, dans le premier volume; tandis que dans le second il fait ressortir ou suppose ces qualités chez le même apôtre? n'y aurait-il pas aussi quelque inconvénient à poser en principe que « le fond et la forme « de l'enseignement apostolique étaient donnés par l'esprit divin « (ibid., p. 171), » et à disserter critiquement et philologiquement sur ces textes pris à part, comme s'ils étaient une pure composition humaine? Et combien l'on regrette que, au lieu d'une simple note restrictive de huit lignes à ce sujet, le P. de Valroger n'ait pas écrit une dissertation approfondie! Quoi qu'il en soit, ces deux volumes constituent le plus substantiel et le plus savant manuel d'introduction aux livres du Nouveau Testament: bien que empruntés à l'Allemagne, grâce à la transformation qu'ils ont subie, ils feront honneur à notre pays.

C.-M. André.

25. **JEAN ET JEANNETTE,** par M. Henri DE BELLAING. — In-18 de 72 pages plus 1 gravure (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Nouvelle Bibliothèque morale et amusante*); — prix : 30 c.

26. **LES ANECDOTES** *du Père Grégoire,* par M. Honoré BENOIST. — In-18 de 79 pages plus 1 gravure (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Nouvelle Bibliothèque morale et amusante*); — prix : 30 c.

Le premier de ces deux opuscules pourrait fournir la matière d'une petite pièce de théâtre très-intéressante et très-morale. La scène s'ouvre en 1793; Jean, petit berger breton, cache un gentilhomme proscrit et lui donne des preuves d'un dévouement dont il est sur le point d'être victime. Parvenu enfin en Angleterre, l'émigré reconnaissant, qui a emmené avec lui son jeune libérateur, lui fait donner de l'éducation et lui facilite les moyens de faire fortune. Rentré en France après une longue absence, l'enfant devenu homme trouve dans une situation malheureuse le fermier qui avait eu soin de sa première enfance; après avoir d'abord adouci sa position, il demande la main de sa sœur adoptive qui, de son côté, ne l'a pas non plus oublié. — Bien conçue, bien écrite, cette petite nouvelle sans prétention en vaut bien d'autres qui ne doivent leur étendue qu'à des digressions hors de propos, ou au délaiement abusif d'une idée affaiblie par l'abondance des phrases oiseuses.

Les *Anecdotes du père Grégoire* sont une suite de petits récits adressés à l'enfance, et presque tous bien à sa portée. Il faut pourtant en excepter une légende intitulée *Henrich le vagabond.* Sans nous arrêter à la confusion qui y règne, nous ferons au moins remarquer que les châtelains du moyen âge ne s'appellaient pas *Cléobule,* et, en s'adressant à leur femme, ne la qualifiaient pas de *ma noble épouse.* Il ne faut pas, quand on écrit, se placer sur un terrain qu'on ne connaît pas assez. — La nouvelle intitulée l'*Ecole du malheur* donne également lieu à une observation. Un jeune homme dont la paresse et la mauvaise conduite ont ruiné la famille, rentré en lui-même, refait sa fortune en s'adonnant à la littérature morale. Or, on doit éviter de donner aux enfants des idées fausses, de leur offrir un appât menteur qui peut les tromper sur leur vocation. Jeunes gens qui prétendez vous enrichir, ou seulement être les soutiens de votre famille, soyez cordonniers, marchands, n'importe, mais jamais littérateurs, jamais surtout écrivains moraux! La saine littérature est un champ sacré, mais aride, où le bon grain ne germe pas pour celui qui l'a semé;

car il ne récolte guère ici-bas que des épines, et ces épines, ainsi que les palmes des martyrs, ne fleurissent que dans le royaume céleste; au point de vue matériel donc, rien de plus téméraire que de s'engager dans cette carrière, où le dévouement à une mission sainte peut seul aider à persévérer. J. MAILLOT.

27. **LETTRES** *de Mme* DE SÉVIGNÉ, *de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées* par M. MONMERQUÉ, membre de l'Institut; *nouvelle édition, revue sur les autographes, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions, et augmentée de lettres inédites, d'une nouvelle notice, d'un lexique des mots et locutions remarquables, de portraits, vues et fac-simile*, etc. — Tomes I et II. — 2 volumes in-8° de XXIV-568 et 554 pages (1862), chez L. Hachette et Cie (*les grands Ecrivains de la France, nouvelles éditions, publiées sous la direction de M. Ad. Régnier*); — prix : 7 fr. 50 c. le volume.

Voilà une grande et belle collection, qui, à en juger par ces deux premiers volumes, magnifiquement imprimés sur beau et excellent papier vergé, sera un des plus riches monuments de notre littérature française et de la librairie contemporaine. Et la voilà heureusement inaugurée par Mme de Sévigné, c'est-à-dire par le génie et la grâce, par la femme la plus aimable et le plus étonnant de nos écrivains, par tout ce qui peut séduire en même temps le lecteur lettré et le lecteur mondain, l'érudit et l'amateur de style, le curieux de détails de mœurs ou de belle littérature. Car Mme de Sévigné et sa correspondance sont tout cela : rien de plus grand et de plus aimable que cette femme, au-dessus de laquelle il n'y a que la grandeur et l'attrait de la sainteté, qui sont d'un autre ordre; pas de lecture plus utile et plus ravissante que celle de ses lettres, qu'on les considère comme la chronique du XVIIe siècle ou comme une œuvre purement littéraire.

Mais de Mme de Sévigné et de sa correspondance nous n'avons rien à dire, puisque, mille fois, tout a été dit et redit; nous n'avons qu'à rappeler, suivant l'esprit et l'usage de la *Bibliographie*, que ce livre, à raison de certains détails de mœurs, de certains récits galants sur la cour et la société d'alors, — sans parler du jansénisme, fort innocent, du reste, de l'aimable marquise, — ne saurait être mis entre des mains inexpérimentées, surtout sous les yeux de jeunes filles. Cela dit, notre article sera purement bibliographique.

Dans toute édition d'un grand écrivain, il faut toujours distinguer deux choses : le texte et ce qu'y ajoute l'éditeur. Les appendices peuvent être de deux sortes : les uns d'art et de pur ornement; les au-

tres, historiques ou littéraires, aidant à l'intelligence du texte et de l'auteur. Rien ne manquera, de l'utile et de l'agréable, dans cette collection des *grands écrivains de la France*. Ces lettres, notamment, seront enrichies de deux portraits, l'un de Mme de Sévigné, l'autre de Mme de Grignan, de vues des lieux intéressants par le souvenir de l'illustre marquise, de fac-simile de son écriture et de celle de ses principaux correspondants, des armoiries des quatre familles de Sévigné, de Rabutin, de Grignan et de Simiane, c'est-à-dire des deux familles auxquelles elle appartient par sa naissance et par son mariage, et des deux familles où sa fille et sa petite-fille sont entrées. — Tout cela est en dehors du texte. Ce qui y tient intimement, comme préparation, commentaire et complément, c'est la notice qui le précède, ce sont les notes qui l'accompagnent, ce sont les annexes qui le terminent. — Ici, nous avons une très-abondante notice biographique de près de 350 pages, qui peut être regardée comme une histoire complète de Mme de Sévigné. Elle est quelquefois plus érudite que littéraire, c'est-à-dire qu'elle s'attache plus à la discussion d'une date ou d'un fait qu'au charme du sujet, mais elle n'en est que plus curieuse et plus utile, sans être moins intéressante. Elle est l'œuvre de M. Paul Mesnard, auteur de l'*Histoire de l'Académie française* (Voir notre t. XVII, p. 377) et de l'introduction mise en tête des *Projets de gouvernement du duc de Bourgogne*. Elle dit tout avec une entière admiration pour Mme de Sévigné et tout ce qui la touche. Panégyrique habituel, elle devient plaidoyer dans les points difficiles et trouve tout au moins des circonstances atténuantes. Il n'est pas jusqu'à Mme de Grignan sur laquelle M. Paul Mesnard ne fasse rejaillir une part de sa complaisante admiration pour la marquise, dont il épouse tous les maternels aveuglements en faveur de cette froide et haute femme, d'un si ennuyeux pédantisme avec son *père* Descartes, et que personne ne voudrait avoir ni pour fille, ni pour épouse, ni pour mère. Du reste, en cela, et surtout dans son éloge passionné de Mme de Sévigné, M. Paul Mesnard ne blesse rien de sacré et garde toutes les convenances religieuses et morales. Nous n'aurions guère voulu qu'un mot de moins, celui de *séduction* (p. 9) employé pour exprimer l'action de saint François de Sales sur sainte Chantal, mot que ne corrige pas encore assez l'épithète de *pieuse* qui l'accompagne. — M. Paul Mesnard nous montre tour à tour en Mme de Sévigné la jeune fille, la femme spirituelle, séduisante, courtisée, et toujours honnête et pure, malgré la rondeur un peu grivoise de son langage; puis il la fait connaître comme mère,

c'est-à-dire qu'il nous introduit au cœur même et dans l'inspiration de sa correspondance; il ouvre ensuite une longue parenthèse sur ses amitiés, ses goûts, ses sentiments, et il reprend son histoire, qu'il conduit jusqu'à la fin, en se laissant toujours diriger par le fil de ses lettres. Cette notice est une ample introduction et un commentaire anticipé qui explique déjà une foule de choses; des notes nombreuses et courantes, mises au bas de toutes les pages, feront le reste.

Depuis 1818, M. Monmerqué s'était attaché à compléter, à préciser, à rectifier le commentaire de la première édition, s'aidant en cela, soit de ses propres recherches, soit de celles qui ont été faites, dans l'intervalle, ou sur le XVIIe siècle en général, ou sur Mme de Sévigné en particulier. A ce travail les nouveaux éditeurs ont joint leurs propres labeurs, et n'ont rien négligé pour que les notes fournissent sur les personnages et les choses tous les renseignements désirables, et pour que, lues avec le texte, elles offrissent un vivant tableau de la société du temps. On ne saurait les trop louer de ce soin, car nul genre d'ouvrage, plus qu'une collection de lettres, n'a besoin d'être commenté, à raison des réticences dont usent des correspondants parfaitement au courant des choses qu'ils racontent et des personnes qu'ils mettent en scène. — Enfin, l'ouvrage sera terminé par des annexes diverses, dont deux nous sont spécialement promises : une *table analytique*, qui contiendra toutes les mentions de noms de personnes et de lieux, d'institutions et d'usages; et un *lexique*, où seront relevés les termes, les tours, les locutions propres à Mme de Sévigné ou à son temps. — Reste à parler du texte tel qu'il est ici rétabli.

Pour tout dire sur ce point, il faudrait raconter l'histoire de toutes les éditions des lettres de Mme de Sévigné, histoire littérairement très-curieuse, mais trop longue pour cet article. Du reste, nous pourrons y revenir, et avec plus de sûreté et d'intérêt, lorsque les éditeurs auront publié la *Notice bibliographique* qu'ils renvoient au dernier volume. Pour aujourd'hui, les quelques mots rigoureusement nécessaires à la juste appréciation de la belle édition dont ils nous offrent les prémices.

Mme de Sévigné, quoi qu'on en ait dit, n'écrivait point pour la postérité. Elle a pu soigner quelques lettres en vue du petit cercle de sa société qu'elle en savait curieux : c'est ainsi qu'elle nous apprend qu'on se passait de main en main la lettre, par exemple, du *cheval* ou celle de la *prairie*; mais elle n'a jamais songé à l'impression. C'est la marquise de Coligny, fille de Bussy-Rabutin, qui, la première, a li-

vré au public quelques lettres en les publiant soit dans les Mémoires, soit parmi les lettres de son père, où elle les avait trouvées insérées (1696-1697). Plus tard (1726), parurent quelques éditions anonymes et partielles, en deux volumes seulement. Enfin, en 1734, 1737 et 1754, le chevalier de Perrin, ami de Mme de Simiane, petite-fille de Mme de Sévigné, publia des éditions de plus en plus complètes, qui ont ensuite servi de texte à toutes les éditions postérieures jusqu'à celle de M. Monmerqué, en 1818, comme celle-ci a été la source de toutes les réimpressions, depuis 1818 jusqu'à l'édition actuelle. Entre ces éditions si nombreuses il n'y a d'autre différence que celle du classement ou du plus ou moins grand nombre de lettres qu'elles contiennent; mais, dans toutes, redisons-le, le texte est identique. M. Monmerqué lui-même, malgré les soupçons que faisaient naître en lui certains autographes, avait, pour un trop grand nombre de lettres, adopté le texte de Perrin, qu'il s'était borné à enrichir d'un plus copieux commentaire, d'un grand nombre de lettres inédites, et à compléter en rétablissant des passages volontairement supprimés dans l'édition de 1754. Car le chevalier de Perrin, simple fondé de pouvoir de Mme de Simiane, de qui il avait reçu la plupart des autographes, ne pouvait publier que dans la mesure qui lui était permise. Or, Mme de Simiane, importunée et affligée de réclamations qui s'élevaient au sujet de quelques lettres livrées par elle au comte de Bussy, fils du correspondant de son aïeule, et insérées dans l'édition de 1726, commanda au chevalier de Perrin de nombreuses mutilations, en même temps qu'elle détruisait les lettres de Mme de Grignan : par là, elle voulait peut-être ménager la mémoire de sa mère, et, à coup sûr, les survivants ou héritiers de la société fréquentée et jugée par sa grand'mère, que telle médisance, telle confidence était de nature à blesser. Il y avait là un scrupule respectable, auquel il fallait aveuglément obéir. Mais, de plus, le chevalier de Perrin appartenait à ce XVIIIe siècle dont le faux goût se trahit dans toutes les éditions qu'il a données du siècle précédent. Comme la Beaumelle le faisait en même temps pour Mme de Maintenon, il voulut donc corriger Mme de Sévigné, et non-seulement lui enlever ses expressions libres, ses négligences, ses répétitions, ses hardiesses et ses familiarités, mais rajeunir son style et le mettre à la mode de 1754; supprimer ou resserrer ses charmants commérages et ses intarissables causeries, et lui ajouter quelques élégances. Aujourd'hui que nous poussons le respect des textes jusqu'à une sorte de superstition, nous voyons dans de tels pro-

cédés un sacrilége littéraire. Ainsi pensait M. Monmerqué, qui, pendant quarante ans, a travaillé à préparer l'édition que la mort l'a empêché de publier lui-même. Il en a puisé les éléments à trois sources : les autographes, les copies anciennes et les éditions antérieures à Perrin. Les autographes sont malheureusement bien rares aujourd'hui, mais on peut y suppléer par les premières éditions, où le vrai texte n'a guère été altéré que par l'incurie et l'ignorance, et presque jamais par une prudence méticuleuse et un purisme malavisé ; on peut y suppléer surtout par des copies anciennes, authentiques, où l'inexpérience même des copistes est une garantie de fidélité. A ces trois sources on a retrempé, autant qu'il était possible, le texte de Perrin, pour lui rendre sa pureté première. Hélas ! pour un trop grand nombre de lettres, ce baptême a été impossible, et on a dû suivre l'édition de 1754. Dans les lettres de cette dernière catégorie, que de suppressions, que d'altérations existent peut-être ! On peut en juger par deux spécimens, où les éditeurs établissent une comparaison entre la nouvelle édition et les éditions précédentes : c'est, on peut dire, une différence du tout au tout. Espérons que d'autres découvertes aideront à rétablir encore dans quelques lettres le texte original, ou enrichiront la collection de chefs-d'œuvre nouveaux. En attendant, sur 260 numéros, nous avons déjà, dans ces deux volumes, de vingt-cinq à trente lettres inédites, en même temps que nous y lisons un grand nombre des anciennes fidèlement rétablies. Nous adressons donc, d'un cœur reconnaissant, nos éloges aux nouveaux éditeurs. En tenant nos lecteurs au courant de cette belle publication, nous serons heureux de contribuer, dans la mesure de nos forces, à la recommander et à la répandre. U. MAYNARD.

28. MÉMOIRES *de* JEAN, *sire* DE JOINVILLE, ou *Histoire et chronique du très-chrétien roi saint Louis, publiés* par M. Francisque MICHEL, *précédés de dissertations* par M. Ambroise Firmin DIDOT, *et d'une notice sur les manuscrits du sire de Joinville,* par M. Paulin PARIS, membre de l'Institut. — 1 volume in-12 de CLXXXVI-356 pages plus 6 gravures (1859), chez Firmin Didot frères, fils et Cie ; — prix : 5 fr.

M. Ambroise Firmin Didot ayant songé à publier sur saint Louis un volume qui fût à la portée de toutes les bourses, M. Francisque Michel s'est chargé du travail d'éditeur, et a collationné de nouveau 1° le texte du premier volume de l'édition de 1830, lequel avait paru dans une collection dirigée par M. Laurentie ; 2° la copie qui devait

former le second, sur le manuscrit de la Bibliothèque impériale, n° 267, fonds du roi, également connu sous le nom de *manuscrit de Bruxelles*, et qui nous revint en 1744 dans les bagages du maréchal de Saxe. Dans des notes très-exactes, il a expliqué les mots difficiles du texte, et de plus il l'a éclairé d'une vive lumière soit en le comparant avec celui d'un autre manuscrit du supplément au fonds du roi, n° 206, généralement cité sous le nom de *manuscrit de Lucques*, soit en examinant les variantes des précédentes éditions. Telle est la part de M. Francisque Michel dans l'intéressant travail d'où est sorti ce livre. — Quant à M. Ambroise Firmin Didot, il s'est chargé des nombreuses dissertations, qui toutes ont pour objet de placer le sire de Joinville et sa postérité au centre des rayons de la science. A ce point de vue, le regard de son érudition a tout embrassé : la vie de Joinville et une dissertation sur son *credo*, ses mémoires et les opinions diverses qu'ils ont suscitées ainsi que la personne de leur auteur, les manuscrits et les éditions de ces mémoires, les sources à consulter, les actes et documents concernant le sire de Joinville, et enfin un rapport de la chambre des comptes, daté du mois de mai 1331, et relatif aux droits des sires de Joinville lorsqu'ils étaient à la cour. Un essai sur leur généalogie, de nouvelles recherches sur les manuscrits du sire de Joinville, par M. Paulin Pâris, complètent ces travaux. Plusieurs fac-simile, un de Joinville entre autres, ainsi que des planches très-nettes, embellissent ce volume.

L'histoire de saint Louis nous est donc révélée, sinon par l'écrit même du secrétaire de Joinville, du moins par la plus fidèle copie qu'il soit permis actuellement d'en avoir. C'est bien là le vrai Joinville dont le nom charmait notre jeunesse littéraire. Il reparaît ici avec le charme de ses causeries naïves, avec ses grâces primesautières et sa verve entraînante. En l'écoutant, on se surprend à aimer davantage le bon roi *Loys*. On suit avec autant d'admiration que de sympathie le héros royal dans sa vie intime et dans sa vie publique, sur les champs de bataille comme sous le chêne de Vincennes. Administrateur, justicier, prince, général, époux et père, il est bien, sous tous les aspects, le roi qui fit monter en sa personne la sainteté et l'héroïsme sur le trône, le monarque doux et fort, humble de cœur et ferme de volonté, faisant choix, pour son entourage, d'hommes intelligents et vertueux, s'attachant à diminuer autant que possible le fardeau des charges publiques; guerroyant toujours pour la justice, jamais pour l'ambition; dévoué à la sainte Eglise, et n'entreprenant jamais rien

sur ses droits; économe des deniers de la France et se retranchant les coûteux plaisirs; enfin père des pauvres et regardant comme un vol fait à leur misère tout faste inutile et superflu.

Joinville, comme on le sait, n'a pas donné une vie complète de saint Louis; il n'a pas voulu raconter jour par jour, ni même année par année, les gloires de son prince; son histoire ne comprend qu'une courte période de cette existence héroïque, mais du moins il photographie, comme on dit aujourd'hui, son roi bien-aimé; on sent qu'il l'a étudié sur le vif, et c'est d'ailleurs sur son plus beau théâtre d'exploits, c'est-à-dire dans sa première croisade, qu'il nous le dépeint avec une parfaite sincérité de cœur et une fraîcheur incomparable de coloris.

Les appendices qui font suite à l'histoire de saint Louis renferment l'enseignement du roi à sa fille Isabelle, pièce touchante, où respire toute son âme; la lettre de Jean-Pierre Sarrasin, chambellan du roi de France, à Nicolas Arrode, prévôt des marchands de Paris en 1289 et 1291, sur la première croisade de saint Louis; la lettre du roi Thibaut à l'évêque de Thunes; les *Regrets de la mort de saint Louis,* et un poëme anglo-normand sur la bataille de Mansourah. La lettre de Sarrasin est admirable. Elle n'a pas l'aimable et vif abandon de Joinville, mais l'accent en est ferme et le coloris vigoureux. Le poëme sur la bataille de Mansourah, épisode lamentable vers lequel convergent tous les détails de la croisade, est écrit d'une façon pittoresque à la manière féodale, et les regrets de la mort du saint roi sont une complainte du moyen âge, où chaque strophe éplorée dit les vertus de celui qu'on pleure, et retentit sur une tombe comme l'écho de la douleur publique. C'est assez dire, ce nous semble, combien cette publication mérite l'éloge non-seulement des bibliophiles et des érudits, mais de tous ceux à qui est chère une sainte mémoire royale, c'est-à-dire à tout le monde. Dans les souvenirs de la France, le grand roi des croisades ne se sépare pas de son bon chevalier Joinville; pour elle, l'historien brille toujours dans l'auréole du héros. Belle alliance de destinées, que MM. Francisque Michel et Ambroise Didot ont bien comprise. Toutefois, nous avons à regretter ici et là, dans ces dissertations si attrayantes, une teinte malheureuse de philosophisme. A la page XIX de la vie de Joinville, on s'étonne avec Voltaire que les mahométans n'aient pas tué un plus grand nombre de ces chrétiens qui étaient venus, *sans aucune raison*, *ravager* l'Egypte; et pourtant, à la page suivante, on estime qu'à Jaffa, Napoléon Ier, le moins cruel

des conquérants, a dû faire fusiller, faute de vivres, un grand nombre de prisonniers. Les croisades sont blâmées au nom du bon sens français (p. XXXIII); n'est-ce pas le cas de répéter avec M. de Maistre : « Aucune croisade n'a réussi, mais toutes ont réussi? » Un peu plus bas, saint Louis est accusé fort à la légère d'avoir cru obéir à la voix de Dieu en exposant sa vie et la fortune de la France pour le triomphe de la croix. Joinville est félicité, certainement bien à tort puisqu'il s'en fait un reproche, d'avoir eu « quelquefois une lueur de philoso-« phie qui contraste avec la foi plus imperturbable de saint Louis « (p. XLV). » A propos d'un chevalier chrétien qui, ne voulant pas revenir dans la terre où il était né, se hâta d'aller à Dieu en s'élançant seul sur les Turcs, on lit cette réflexion singulière : « Les âmes mé-« lancoliques des peuples du nord sont *seules* capables d'un tel sacri-« fice volontaire, où le sentiment religieux *sanctifie* le suicide « (p. LV). » — Généralement, dans cet ouvrage, saint Louis et son époque sont étudiés avec le zèle de l'archéologue et de l'érudit, plutôt qu'avec le sentiment catholique et chevaleresque; et cependant ces récits, par cela seul qu'ils sont sincères, exhalent un parfum qui va jusqu'à l'âme et la réjouit. GEORGES GANDY.

29. **MYRDHINN**, ou *l'Enchanteur Merlin, son histoire, ses œuvres, son influence,* par M. le vicomte HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, membre de l'Institut. — 1 volume in-8° de XII-436 pages (1862), chez Didier et Cie; — prix : 7 fr.

Annoncer un livre de M. de la Villemarqué, c'est révéler au public un nouvel effort d'érudition, c'est promettre une série de recherches récompensées par des découvertes nouvelles. Avec la ténacité énergique de ces vieux Celtes dont parle son compatriote Brizeux, M. de la Villemarqué s'est dévoué à recueillir, à interpréter, à conserver les traditions de l'époque bretonne. Il a peu d'émules dans un semblable travail. Nul n'est initié comme lui à la connaissance des sources; nul ne possède au même degré l'intelligence des idiomes armoricains, de l'antique langue des Gaëls. Nous lui devons de curieuses investigations sur les romans de la table ronde, et c'est lui qui, pour la première fois, a traduit dans notre langue les poëmes des bardes bretons du VIe siècle. Aujourd'hui, il résume tout ce qui a été dit de vrai sur le personnage mystérieux, le barde patriotique, l'enchanteur, que l'on appelle vulgairement *Merlin*, l'un des types du génie prophétique et merveilleux qui plaisent aux imaginations bretonnes, et

qui se rattachent vraisemblablement à d'anciennes croyances propagées par le druidisme aux époques de persécution ou de décadence.

Bien jeune encore, M. de la Villemarqué avait commencé cette difficile étude; il avait visité en antiquaire la forêt où l'Arioste, avec les pâtres des environs de Pontrieu, place le tombeau de l'enchanteur; il avait essayé ses forces en décrivant la forêt de Brocéliande, le val des Fées, la fontaine de Baranton, le perron de Merlin; plus tard, il s'était rendu en Angleterre, dans le pays de Galles, la vraie patrie de l'enchanteur, puis il avait parcouru l'Ecosse, où l'on conserve également la tradition de cet homme étrange et mal défini, qui tient de l'histoire et de la légende, de la poésie et de la religion, et qui, après avoir exercé une action réelle sur l'esprit et l'imagination des peuples du moyen âge, est sorti d'un long oubli pour revenir de nos jours à la vie et à la mode. En ce moment, après avoir acquis la preuve que les témoignages des écrivains classiques sont à la fois précieux et certains dans une recherche de ce genre, M. de la Villemarqué leur demande l'origine de l'être appelé par les anciens Bretons *Marthyn;* par les Gallois modernes, *Myrdhin;* par les Armoricains, *Marzin;* par les Ecossais, *Meller* ou *Melziar;* et par les Français, *Merlin*. Il établit que, de ces différents noms, le plus ancien est Marthyn, qui devait se prononcer à peu près Marzinn, comme dans l'armoricain moderne, où le *th*, le *dh* et le *dd* des Gallois sont figurés par la lettre *z*, faute d'un meilleur signe. Faisant faire à cet égard un pas de plus à la science trop conjecturale, selon nous, dont il est le fervent disciple, il rattache ce nom Marthynn ou Marzinn aux Marses, peuple d'origine médique selon Ovide, germanique selon Tacite, phénicienne selon d'autres, et qui existait dans la Pouille, séparé peut-être des autres races comme le sont les Basques modernes des populations au milieu desquelles ils vivent et meurent.

Les Marses, issus du dieu Marsus selon la tradition païenne, étaient comme lui savants dans l'art de guérir; surtout ils savaient enchanter les serpents. M. de la Villemarqué rappelle que, sous les empereurs Romains, les Marses avaient acquis à cet égard une telle célébrité, que quiconque pouvait sans danger tenir un serpent dans la main, savait l'art de l'empêcher de nuire, vendait des remèdes propres à détruire l'effet de son venin, composait des drogues avec le suc de certaines herbes, ou même faisait le métier d'enchanteur, de quelque manière que ce fût, était appelé un *Marse*. De là le nom de Marzin donné à l'enchanteur celtique en qui se résume les traditions de tout

un peuple, de tout un cycle légendaire. Le Marse est le prototype de l'enchanteur breton. Ce nom est d'ailleurs plutôt une définition qu'une appellation individuelle; Marzin ou Merlin signifie l'homme merveilleux, et désignait chez les Cambriens ce que désignait Marsus chez les Romains. Nous ne voyons pour notre part aucune difficulté à admettre cette étymologie inattendue, sans doute, mais assez rationnelle.

Le Merlin issu des Marses, ou, pour mieux dire, le Merlin appelé Marse (Marthynn, Marzin) parce qu'il était un homme prodigieux, un enchanteur, c'est Merlin envisagé par M. de la Villemarqué au point de vue mythologique. Dans cette condition, l'imagination des peuplades armoricaines le revêt de tous les attributs d'une divinité secondaire. Il a été partout, il sait tout, il a toujours vécu, il connaît le passé, le présent, l'avenir; il a la faculté de prendre à son gré toutes les formes; il possède trois royaumes, l'un plein de fleurs, l'autre de fruits d'or, le dernier rempli d'une race de pygmées malicieux. Au dire des Gallois, son royaume est l'île de Bretagne, qui jadis portait son nom; tout ce qui dans l'île volait, rampait ou marchait, reconnaissait son empire. Un loup familier lui tenait compagnie. Il était roi des régions sous-marines; les eaux, les bois et les prés de ce royaume avaient une beauté inconnue aux hommes; toutes les pierres étaient des diamants; les fruits et les fleurs surpassaient tout ce que les sens peuvent rêver, et il ne manquait rien à cet empire, sinon le soleil. C'est là que Merlin possédait de mystérieux ateliers où l'on forgeait le fer et où l'on trempait l'acier; c'est là qu'avait été fabriquée l'épée magique que les héros des légendes bretonnes s'étaient passée de main en main pour le salut de leur pays, et qui si longtemps reposa au fond de la mer en attendant qu'Arthur vînt la reprendre. Vainement les moines irlandais, dans leurs obscures légendes du moyen âge, affirmaient-ils que Merlin était mort: les bardes gallois persistaient à le représenter vivant, à le montrer voguant, dans un navire de cristal, à la recherche de quelques îles fortunées, et disparaissant le soir, au son des harpes, entre les flots et les nuages, dans un abîme de lumière, à l'horizon lointain des mers.

Après nous avoir décrit Merlin d'après les traditions mythologiques des Celtes-Bretons. M. de la Villemarqué l'envisage comme personnage réel. Il le fait naître au v[e] siècle, sur la côte méridionale de la Cambrie. Son père descendait des magistrats romains qui autrefois

administraient la Bretagne. Sa mère passait pour avoir violé ses vœux de vestale. Le nom de Merlin, qu'il reçut plus tard, n'était qu'un nom d'emprunt; dès l'enfance, on l'appelait Ambroise. Lorsqu'il naquit, les Barbares avaient envahi l'île de Bretagne. Devenu grand, il rallia autour de lui les débris fugitifs de la nation bretonne, et soutint contre les envahisseurs une lutte de douze ans, qui se termina par l'expulsion des hordes saxonnes de toute la côte occidentale de l'île. Les bardes l'aidèrent à accomplir cette œuvre. Lui-même, au début du VIe siècle, avait été barde breton, le barde Ambroise-Aurélien. On ignore s'il avait été baptisé; mais il vénérait les bois, les fontaines, les pierres, les esprits de l'air, de l'eau, de la terre et du feu; il interrogeait les astres et prédisait l'avenir, et c'est de lui que les prêtres pouvaient dire : « Quoiqu'il ait été lavé dans la fontaine sacrée, il n'a « absolument de chrétien que le nom. » D'après les traditions les plus certaines, il possédait la faculté que les Ecossais appellent « seconde « vue. » Les légendes galloises, celles du moins qui parlent de sa mort, placent cet événement de l'an 560 à l'an 574, alors que, selon l'expression de Merlin lui-même, ses cheveux étaient devenus « blancs comme la gelée d'hiver. » Avant de s'éteindre, il s'était consolé au son de la harpe, et il avait prophétisé la naissance du fabuleux Arthur. « Comme l'aurore, avait-il dit, il se « lèvera de sa retraite mystérieuse; il ordonnera la bataille; il fera « autour de lui une large mare de sang rouge; il anéantira l'étran« ger; ses armées s'étendront au loin; il sera la joie des Bretons. » —Le Merlin légendaire est plus merveilleux encore. Il était fils d'un démon et d'une recluse. Sa naissance avait été accompagnée de persécutions et d'outrages; sa mère pleurait. Merlin ouvrant les yeux lui dit tout à coup d'une voix virile : « Mère, ne pleurez pas, je vous « consolerai. » Un moment après il ajouta : « Ma vie vous étonnera « bien plus que ma naissance. » Le démon, père de cet enfant, l'avait destiné à ruiner sur la terre l'œuvre de la rédemption; il lui avait donné son pouvoir surnaturel, mais la mère déjoua les projets de l'enfer : elle fit baptiser son fils, elle invoqua sur lui la protection céleste, et Merlin fut ainsi soustrait à la malédiction de sa naissance. Au lieu d'être l'ennemi du christianisme, il lui servit d'auxiliaire d'après la légende, et, en fondant la grande association de la chevalerie, il enleva la force des armes à la puissance du mal. Et toutefois, il demeure une nature douteuse, partagée entre le ciel et l'enfer, l'un

de ces êtres mixtes dans lesquels le moyen âge se plaisait à personnifier l'humanité. Le rôle qu'il joue dans la naissance du roi Arthur est peu digne d'un chrétien : « S'il rend à Notre-Seigneur ses droits, « dit le roman de Merlin, il rend aussi au diable les siens. » Le roman de Merlin crée d'ailleurs tout un peuple de personnages, toute une nouvelle humanité, au sein de laquelle la haute histoire reprend son cours. La première place appartient aux enfants d'Uter-Paudragon et d'Ygerne, à Arthur, puis à la fée Morgane. Quant à Merlin, il veille sur son protégé Arthur et lui aplanit les voies.

Toutes les épopées légendaires, poétiques, romanesques, qui se rapportent à Merlin, et dont M. de la Villemarqué cherche à dégager le côté réel et positif, avaient évidemment pour base la chronique celtique. A quelle distance incalculable, cependant, ne nous placent-elles pas de l'histoire? Les personnages qui s'y trouvent mêlés ont vécu longtemps dans le monde de la poésie et y ont reçu une physionomie idéale, une existence fabuleuse, tout à fait indépendante de leur existence réelle. Des chefs de clan du VIe siècle, des luttes qu'ils soutinrent contre les Saxons, c'est à peine s'il reste un souvenir. Arthur est devenu le type du roi par excellence; ses compagnons sont des mythes; ils ont perdu leur caractère historique, ils expriment des idées générales, des sentiments universels, ils n'ont plus à combattre que les géants, les monstres, les chimères du monde symbolique. Partout l'allégorie a fini par se substituer à la tradition. M. de la Villemarqué, avec la patience d'un érudit, — et d'un érudit breton, — s'est dévoué à cette curieuse étude. Il a cherché à nous donner une idée exacte et sérieuse des œuvres mêmes de Merlin, de la portée de ses prophéties, de son influence politique et romanesque. De pareils travaux se prêtent difficilement à l'analyse, et nos lecteurs ne nous en voudront pas de les renvoyer au livre lui-même, livre dans lequel, à chaque page, les affirmations sont appuyées sur les textes, les doutes pesés et discutés, les sources rappelées et comparées. Il y a beaucoup à apprendre pour ceux que ne rebutera pas cette lecture; mais, en dépit des efforts honorables de l'auteur, elle ne plaira pas aux esprits superficiels; elle sera plutôt offerte aux savants, aux hommes spéciaux, qu'à ceux qui, sans mépriser la science et sans la repousser, craignent néanmoins la fatigue et reculent devant l'obligation de concentrer leurs pensées sur un sujet à la fois merveilleux et aride, ingrat et riche. L'œuvre de M. de la Villemarqué restera comme un beau et

utile travail; elle réjouira les cœurs qui tressaillent au souvenir des vieux Celtes; elle donnera à son auteur un titre de plus, et un titre des plus honorables. AMÉDÉE GABOURD.

30. **LA MYTHOLOGIE DU RHIN**, par M. SAINTINE. — 1 volume grand in-8° de 404 pages, illustré par M. Gustave DORÉ (1862), chez L. Hachette et Cie; — prix : 10 fr.

La religion d'un peuple, mieux que son histoire, peint son caractère et ses mœurs. Ainsi, le peu que nous savons du druidisme celtique nous révèle assez le génie sombre et rude d'une race qui n'a pu être adoucie et disciplinée que par une longue suite de générations chrétiennes. Il y a, en effet, aussi loin de la vaillance chevaleresque, des travaux littéraires et artistiques du siècle de saint Louis à l'énergie barbare des Gaulois, que du culte sanglant du Teut à la chaste et douce doctrine de l'Evangile. Malheureusement, chez les modernes, les recherches mythologiques sont abandonnées aux esprits sceptiques, et il faut remonter aux Bossuet, aux Huet, aux Bochart, pour rencontrer sur les religions de l'antiquité des œuvres sérieuses et vraiment catholiques. Au contraire, la science profane s'applique avec ardeur à ce genre d'étude. En Allemagne, la *Symbolique* de M. Creutzer, par ses immenses proportions et sa vaste érudition, a particulièrement mérité une réputation européenne; parmi nous, M. Guigniaut a refait cette encyclopédie mythologique en consacrant un quart de siècle à ces doctes labeurs. Pourquoi les catholiques délaisseraient-ils toujours des travaux qui semblent leur appartenir plus spécialement, et qui peuvent servir à montrer la divine supériorité du christianisme? Saisir le vrai caractère des superstitions antiques, discerner dans les fables la trace des traditions primitives, faire voir l'humanité endormie par des croyances léthargiques, ou cruellement excitée par des dogmes barbares, ne serait-ce donc point un but utile, élevé, digne des meilleurs esprits? Tandis que trop de membres distingués du clergé se fatiguent à reproduire sur des questions philosophiques des choses cent fois dites, ne se trouvera-t-il pas quelque forte intelligence qui se dévoue à des études plus neuves et plus originales, en y apportant l'analyse, l'érudition et le sens critique?

Ainsi, en particulier, il eût été méritoire à une plume chrétienne de retracer l'histoire de la mythologie celtique. Sans doute il eût fallu de l'ardeur et de l'habileté pour démêler l'immense écheveau

de fables des races indo-européennes, jusqu'ici si peu débrouillé. Mais on eût trouvé à ce travail de l'intérêt et de l'instruction. M. Saintine, en aimable et léger romancier qu'il est, a vu que les vieilles rives du Rhin avaient une ample moisson de récits poétiques, et il s'y est jeté la faux à la main. Mais, comme il ne veut que remplir son aire, il recueille sans distinction bons et mauvais grains, fleurs indigènes et plantes exotiques. Tout lui est bon de ce qui pousse sur les bords du grand fleuve ; et si sa grange n'est pas assez pleine, il va, sans plus de souci, récolter au loin de quoi la remplir. — Il n'a donc voulu que conter ; il n'a prétendu empiéter ni sur le rôle du critique ni sur celui du philosophe religieux. Voyant combien en ces matières il est difficile de marquer les limites exactes et précises, il n'en assigne aucune. Il eût pourtant été curieux, même pour un romancier, de chercher à déterminer un peu les objets. La mythologie des peuples qui habitaient les rives du Rhin a dû, comme celle des autres nations indo-européennes, être au début flottante et indécise, et ne prendre que peu à peu de la consistance. Occupés par les besoins physiques, les hommes laissent s'effacer les traditions originelles. Cependant, quelques vagues souvenirs, confondus avec les impressions que font sur ces âmes irréfléchies la profondeur des forêts et la majesté des fleuves, agitent des cœurs où se cache le sentiment de l'infini. En face des grandes scènes de la nature de la Germanie telle qu'elle devait alors se présenter, en présence de cette forte et sauvage poésie des montagnes vierges, à la vue des plaines tantôt marécageuses et inondées, tantôt recouvertes d'une épaisse et humide végétation, les Celtes, oubliant de remonter au Créateur même, s'efforçaient de satisfaire leur âme en imaginant des dieux cachés sous les ombrages et dans les hautes herbes. Ceux qui parvinrent jusqu'à la mer du Nord, frappés des lignes noires et terribles de l'Océan furieux, voulurent trouver des êtres divins dans les vagues elles-mêmes. Enfin, s'enfonçant au milieu des glaces et des rochers de la Scandinavie, les peuples se firent des divinités gigantesques, farouches, monstrueuses. Peu à peu les idées, d'abord indécises comme les vapeurs du Rhin, se fixent et s'arrêtent. Les dieux enfantés par l'imagination ont des noms, des autels, des sacrifices. Chaque peuplade, peu satisfaite des divinités communes, s'en crée pour elle seule ; les pauvres bûcherons, frappés avant tout de la force physique, ayant à lutter contre les arbres et contre les bêtes féroces, se forment un Hercule à la façon des premiers Grecs et des

premiers Romains. Les pêcheurs, qui doivent leur nourriture aux eaux du Rhin, mais qui y trouvent aussi les infirmités et la mort, associent à la réminiscence, hélas! presque éteinte d'un Dieu éternel, l'idée même de leur fleuve, et le personnifient sous la figure d'un vieillard immortel, souvent colère et morose, mais pourtant généreux à ses heures. Aux infortunés habitants du cercle polaire, il faut des Ymer, des Odin, des Thor. On joignit à ces divinités supérieures des dieux de second ordre. L'air se peupla de lutins, de kobolds, de trolls, de sylphes : les uns, comme la petite reine Mab, ont un char fabriqué avec une coquille de noix et traîné par un brillant scarabée ; les autres se bâtissent un nid dans une fleur ou se reposent tout simplement sur un fil de la vierge. Plus d'une de ces antiques rêveries est passée dans le cerveau des Allemands modernes; souvent le brave paysan, en fumant sa pipe, voit, à travers la capricieuse fumée, des kobolds et des sylphes. Il faut bien des efforts aux pasteurs des âmes pour détruire la superstition et faire régner la foi. — Le petit peuple qui habitait l'air était donc innombrable ; il y avait aussi les esprits des arbres, des maisons, des marécages, des montagnes, des mers, et surtout des ruisseaux. En effet, les ruisseaux qui tournoient, qui bondissent en descendant des montagnes, qui chantent en sautillant sur les cailloux polis, qui souvent dorment sur les mousses et le sable fin, qui parfois s'enfoncent sous les rochers et s'y creusent de profondes demeures où l'imprudent peut rencontrer la mort, sont les elfes claires, sorte de nymphes errantes qui courent en murmurant, qui sommeillent sur les herbes, qui enfin attirent dans leurs grottes et tuent les malheureux séduits par leurs accents enchanteurs. Dans tout, se mêlent l'allégorie, les impressions locales, les souvenirs primitifs, les besoins instinctifs du cœur humain. Lorsque les Romains s'emparèrent du nord de l'Europe, les dieux ajoutèrent l'élément étranger à leur élément barbare; et ce ne fut plus que confusion étrange, jusqu'au jour où la lumière de l'Evangile fit évanouir ces illusions funestes. Cependant, quelques vieilles traditions continuèrent à vivre chez le peuple mal instruit ; et sous les noms de loups-garous, de fées et de sorciers, se cachèrent souvent de superstitieuses et coupables manœuvres. Chaque fleuve, chaque montagne, chaque ruisseau garda longtemps sa fable et ses esprits.

Mais dans les mythes antiques et dans les légendes populaires, la partie la plus curieuse à fouiller ce n'est, aux yeux du philosophe religieux, ni la poésie allégorique, ni même la trace des traditions primitives.

Il s'applique avant tout à l'histoire même du culte et de ses résultats moraux. Certes, il est douloureux de suivre des générations abruties par de honteuses superstitions, de considérer des sociétés ensanglantées par le féroce druidisme. Ces infernales inspirations ont trop désolé l'humanité pour nous laisser insensibles. M. Saintine a le courage de plaisanter agréablement avec ces vieilles mythologies. Pour nous, nous en gémissons et nous tremblons. Cependant il ne faut pas s'arrêter aux réflexions qui découragent. La grossièreté et la cruauté du paganisme doivent mieux faire sentir le prix infini de la révélation chrétienne. Lorsqu'on a longtemps médité sur ces infamies de l'antiquité, avec quelle reconnaissance on ouvre le divin livre qui rappelle l'humanité aux mœurs pures, saintes et douces! En sortant de ces horribles imaginations de dieux avides de crime et altérés de sang, après avoir considéré ce culte d'orgies démoniaques, combien il est consolant de répéter avec l'Eglise le suave *Beati mundo corde*, et le sublime *Beati mites!*

Mais M. Saintine ne nous invite pas aux fortes et sérieuses réflexions. C'est un conteur spirituel; rien de plus. La conclusion logique, morale, manque à son travail. Il accumule pêle-mêle fables, contes, légendes; il pousse même la confusion au point d'associer ridiculement les croyances chrétiennes aux mythes païens (p. 298). Aussi, ne voyons-nous pas trop à qui son travail, tel qu'il est du moins, pourra être utile ou même convenir. Il ne peut plaire au savant, qui n'y trouvera ni critique ni recherches originales. Les esprits chrétiens et prudents l'écarteront avec soin des mains de la jeunesse, à cause de ses intentions frivoles et irréligieuses. Comme il lui aurait été facile, en retranchant une vingtaine de pages au plus, de faire un livre, sinon excellent, du moins inoffensif, puisqu'il ne s'agissait que de fables contées par un ingénieux romancier; on aurait eu alors un ouvrage qu'un salon honnête eût très-volontiers accueilli.

Il y a toutefois, dans ce volume, un autre genre de mérite qu'il serait injuste de méconnaître : c'est l'art charmant avec lequel M. Gustave Doré l'a illustré. On connaît ce talent jeune, vigoureux, sympathique. Son Dante l'a placé très-haut parmi les dessinateurs contemporains. Il y a été l'interprète de l'admirable poëte. Ici, il fait plus, il guide, il éclaire; il donne du mouvement à ce qui en manque. Sauf un très-petit nombre de dessins que réprouvent la religion, la morale, et même le bon goût, — car ce sont de véritables carica-

teurs, — l'ensemble est vraiment satisfaisant. Nouveau motif de regretter que ce volume ne puisse être mis entre toutes les mains.

E.-A. Blampignon.

11. PANÉGYRIQUES *de saint Ignace d'Antioche et des saints Juventin et Maximin, avec traduction et analyse,* par le P. Joseph Broeckaert, de la Compagnie de Jésus. — In-8° de 80 pages (1860), chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

D'ordinaire, les élèves de seconde et de rhétorique ne connaissent guère de saint Jean Chrysostome que l'homélie en faveur d'Eutrope et le discours de Flavien à Théodose, qu'on a l'habitude d'expliquer dans les classes. Ce sont, en effet, deux chefs-d'œuvre immortels, bien dignes à tous égards d'être étudiés et admirés par les maîtres de l'enseignement et par la jeunesse des écoles. Mais, comme ils tirent en grande partie leur importance et leur intérêt des circonstances historiques où ils ont été prononcés, ils ne peuvent donner qu'une idée imparfaite du plus éloquent de nos Pères de l'Eglise. Le P. Broeckaert a cru qu'il était bon de choisir dans les œuvres du saint docteur et de mettre sous les yeux des jeunes gens des modèles d'un autre genre, quelques discours, par exemple, exclusivement destinés à nourrir la foi et la piété des fidèles dans les grandes solennités de la religion. Or, on le sait, après les homélies ou commentaires sur l'Ecriture, aucun genre de prédication n'était plus familier aux Pères que l'éloge des saints ou le panégyrique; rien ne se prêtait mieux aux mouvements pathétiques et variés de leur parole, tout à la fois si simple et si noble, si élevée et si populaire; rien n'était mieux approprié aux divers besoins des fidèles de toutes les classes. Chez eux, il est vrai, le panégyrique n'avait pas encore cette forme symétrique, compassée, un peu roide et sèche qu'on lui a donnée plus tard, et qu'on retrouve trop souvent chez nos orateurs sacrés du XVII[e] et du XVIII[e] siècle : les Pères ne s'écartaient pas du ton libre, familier, paternel, éminemment évangélique, de l'homélie. En face des reliques des martyrs et du tombeau des saints dont ils célébraient l'éloge, ils ne reculaient pas devant la naïveté du récit et les détails de l'histoire, et ils savaient en faire jaillir, avec la lumière de la doctrine la plus profonde, les traits les plus touchants de la morale et de la piété.

Tels sont les deux discours de saint Jean Chrysostome que le P. Broeckaert a pris soin de rééditer et de traduire. Mieux que tous les préceptes, ils peuvent indiquer à la jeunesse classique la manière vrai-

ment chrétienne de traiter le panégyrique. — La forme de ces deux modèles est aussi différente que les circonstances pour lesquelles ils furent composés. Le premier, devant servir à rehausser la solennité d'une fête patronale, est d'un genre plus pompeux, et semble comme un monument élevé à la mémoire de saint Ignace, martyr, premier successeur de saint Pierre sur le siége d'Antioche. Comme l'orateur n'avait point ici à raconter en détail des faits qui étaient bien connus de ses auditeurs, il s'efforce uniquement de faire pénétrer en eux le sentiment d'une douce admiration, et de les porter ainsi à imiter les vertus et à réclamer l'intercession de leur saint évêque. Le plan du discours est d'une régularité parfaite, très-conforme aux règles de la disposition oratoire; mais, au milieu des divisions et subdivisions du sujet, on sent le souffle d'un génie puissant, toujours maître de lui-même, déployant dans la mesure voulue la liberté de ses allures et la magnificence de son essor, entremêlant les questions les plus hautes du dogme catholique aux vérités les plus élémentaires et les plus pratiques, semant à pleines mains les grâces, les fleurs, tous les genres de trésors que lui fournit sa féconde éloquence. — Le deuxième panégyrique a un caractère moins solennel. Le sujet ne présentait que peu de ressources : il s'agissait seulement de faire l'éloge de deux courageux soldats, Juventin et Maximin, qui, pour s'être exprimés trop librement sur l'apostasie de l'empereur Julien, avaient été jetés en prison, tentés inutilement par les promesses et par les menaces, et enfin décapités. A moins de se livrer à des considérations générales peu attrayantes pour les fidèles, l'orateur devait se borner au simple récit des faits. Comme ces faits, d'ailleurs, étaient peu connus des fidèles d'Antioche, saint Jean Chrysostome prend occasion en les racontant de tout préciser; il s'arrête aux moindres détails; il entre dans les explications les plus minutieuses. Son discours devient ainsi une narration oratoire d'une grande simplicité, mais pourtant méthodique, régulière, pleine de charme et d'intérêt, de laquelle, suivant sa coutume, il sait faire naître, pour l'utilité de ses auditeurs, de pieuses et éloquentes instructions morales. — En somme, par leur contraste et leurs qualités respectives, ces deux discours peuvent offrir un sujet d'étude complète sur le panégyrique chrétien, et donner une idée exacte de la double méthode à suivre en ce genre.

Le P. Broeckaert a mis en regard du texte grec une traduction française fidèle, claire, élégante, accompagnée de notices historiques et d'analyses littéraires pleines de justesse et de bon goût. Mais comment

rendre dignement, comment apprécier à leur juste valeur, cette suave diction, cette touche légère, ce délicieux mélange de grandeur et de simplicité, en un mot, cette belle langue apostolique propre à saint Jean Chrysostome, et qui l'a fait si justement surnommer Bouche-d'Or? Formé sur les plus purs modèles attiques, le langage du saint docteur ne diffère de celui de Démosthène que par une abondance qui rarement excède les limites d'une sobriété bien calculée, et par une certaine teinte orientale qui jadis ravissait le peuple d'Antioche, comme elle ravira encore de nos jours tout lecteur attentif. C'est dans le texte même qu'il faut apprendre à saisir et à goûter ces vives et pures beautés. Puissent les jeunes littérateurs, surtout ceux des écoles ecclésiastiques, s'attacher de plus en plus, sous les auspices d'un si grand maître, à l'étude approfondie de cet antique idiome grec, le plus riche et le plus harmonieux que les hommes aient jamais parlé! Puissent-ils cultiver de bonne heure comme il le mérite un genre de prédication aussi populaire, aussi fécond que le panégyrique, qu'on a eu le tort de dénaturer ou de trop délaisser, et que, de nos jours, on s'efforce avec tant de succès de ramener à sa pureté première! — Nous félicitons donc sans restriction le P. Broeckaert de son utile et excellent travail, et nous l'engageons à le compléter en faisant rééditer de la même manière un choix de panégyriques empruntés à saint Basile, à saint Grégoire de Nazianze et à quelques autres : c'est un véritable service qu'il rendra à l'enseignement, et une des plus salutaires impulsions qu'il puisse donner à l'étude classique et littéraire des Pères de l'Eglise.

32. **LE PARFUM** *de Rome*, par M. Louis Veuillot. — 2 volumes in-12 de 340 et 336 pages (1862), chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 5 fr. 50 c.

Rien ni personne ne nous empêchera de dire tout le bien que nous pensons de M. Louis Veuillot et de son livre, quoique nous n'ayons pas la même liberté de dire pourquoi nous le pensons. Si nous disions que M. Louis Veuillot est le premier écrivain de ce temps, qui nous contredirait? D'abord, ceux qui sentent encore sur leurs épaules les traces de certaines *volées de bois vert* qu'il leur a si bien assénées; mais ceux-là, pour d'autres raisons, ont peu d'autorité littéraire; — ensuite, peut-être, ceux qui ont dit que le premier écrivain de ce temps, c'était M. Cousin, malgré sa monotonie en tous sujets et sa trop habituelle déclamation. Parmi les meilleurs livres de notre âge, il en est bien peu, — littérairement parlant, — que M. Louis Veuillot n'eût su écrire; mais, parmi les livres de M. Louis Veuillot, en est-il

un seul qu'eût écrit tout autre que lui? Citons-en trois qui compteront parmi les plus remarquables de notre littérature contemporaine : les *Libres Penseurs*, *Çà et là* et ce *Parfum de Rome :* tous trois, — les deux derniers surtout, — si analogues dans leur manière, sont l'œuvre unique d'un unique écrivain; et aujourd'hui, dans notre littérature égalitaire, que la plume est maniée avec une si uniforme facilité, il n'y a rien au-dessus d'un tel mérite. Originalité de fond et de forme, orthodoxie d'idée et de langage, voilà ce qui est nécessaire et ce qui suffit à faire un grand écrivain. M. Louis Veuillot a bien cela. Il a aussi des défauts, dit-on : qui n'en a pas, même Bossuet, le plus grand écrivain de la France et peut-être du monde? Mais ce que M. Louis Veuillot a encore, et ce qui étonne davantage chez lui, c'est, dans une constante perfection de style, cette incroyable variété de tons et de manières, qui, de chacun de ses livres fait un livre multiple, et en montre l'auteur propre à toutes les œuvres littéraires. Dans *Çà et là*, indépendamment de tous ses autres caractères, M. Louis Veuillot s'est révélé poëte. Il est poëte encore, quoique sans versification, dans ce *Parfum de Rome;* mais il est bien autre chose.

Qu'est-ce que ce livre, ou plutôt que n'est-il pas? A la fois œuvre de circonstance et d'immortel intérêt, notes de voyage et esquisses d'art, satire et apologie, méditations religieuses et vues politiques, polémique et piété, il est tout; ou du moins il touche à tout, et de chaque chose il dit le mot juste et décisif, de chaque question il donne la solution la plus frappante et la plus nette de pensée et de langage. De la poésie à pleines pages, nous l'avons dit; de l'esprit à pleines mains; du sublime à la hauteur de toutes les grandes choses; du grotesque à la taille de tous les ridicules de ce temps-ci, hommes et œuvres. Toutefois, l'impression générale tend à élever l'esprit et le cœur, ce qui est le propre des bons et beaux livres. En général, le rire abaisse et rapetisse l'écrivain autant que son sujet ou sa victime, et le livre qui fait penser et pleurer sera toujours au-dessus de celui qui seulement fait rire. Mais, à l'exemple de Dieu qui a dit : *Ridebo et subsannabo*, n'est-il pas permis de rire de ce qui n'est que ridicule, surtout lorsque le rire est la seule réponse, la seule arme possible? — Est-ce la faute de M. Louis Veuillot si la plupart de ses adversaires, — qui sont ceux de la religion, — ne sont pas des Cid Campéador, mais des Trissotins, et si, par conséquent, il ne peut nous les montrer qu'en personnages de comédie! Quel excellent livre il y aurait à faire sous ce titre : « La religion chrétienne prouvée par la sottise de ses ennemis et de leurs

« œuvres; » et que M. Louis Veuillot le ferait bien ! En attendant, de quelle robe d'ineffaçable ridicule il a enveloppé tant d'Hercules d'estaminet, ou même d'Académie ! Les voici tous personnifiés dans ce Coquelet dont on nous donne le signalement : « L'inconnu qui n'attendra « pas trois minutes, — en chemin de fer ou en bateau à vapeur, — pour « t'apprendre « qu'il n'y a plus de distances, » c'est Coquelet. Pousse-« le un peu : il te dira que Joseph de Maistre fait reposer tout l'édifice so-« cial sur le bourreau (t. I, p. 55). » Ah ! que nous le connaissons bien et que nous l'avons rencontré souvent ! Coquelet, ce n'est plus seulement le bourgeois, l'épicier de la Restauration : c'est aujourd'hui un personnage plus varié et plus multiple ; c'est, par exemple, toute la rédaction et toute la clientèle du *Siècle* et de l'*Opinion nationale ;* peut-être même occupe-t-il plusieurs fauteuils à l'Institut. — Coquelet nous accompagne donc en route ; partout nous le retrouvons ; il nous déride, nous détend les nerfs par ses objections et ses colères qu'il ne sait pas être si niaises ; partout il donne la réplique à notre éloquent cicérone, qui part de là pour nous ouvrir des horizons, nous élever sur des cimes dont l'infime petitesse de Coquelet sert à nous mieux faire mesurer l'immensité et la hauteur. — Coquelet, d'ailleurs, n'est pas ici le seul grotesque, le seul personnage à contrastes. Nous avons encore M. *Chose*, le *singe* que M. Louis Veuillot ne veut pas nommer, M. About, que nous nommons, nous, n'ayant pas les mêmes raisons de taire ce nom illustre. — Ah ! par exemple, nous nous chargerons moins encore que M. Louis Veuillot de mettre le nom propre au bas de tel ou tel portrait, de soulever tel ou tel masque ! — Nous avons encore Mme veuve Dudevant, — car le ridicule ici est de tous les sexes ; — nous avons M. Havin et M. Jourdan son prophète ; nous avons *un certo Haouréaou*, — M. Barthélemy Hauréau, — qui fournit à fra Gaudenzio et à M. Louis Veuillot son interprète la matière d'une charge si excellente (t. I, p. 83). — On le voit, quelle amusante galerie, et aussi, quelles scènes ! car, dans ce livre, le drame et le récit se coudoient et se mêlent ; d'une description d'art s'élève l'élan de la piété ; d'un accident de voyage naît tout un ordre de belles considérations, et tel monument nous révèle toute la pensée chrétienne. — Comment donner une idée plus précise et plus détaillée de ce livre si ondoyant et si varié ? C'est d'abord *le Chemin* ou le voyage à Rome ; et, dès ce début, l'auteur, avec son franc courage, ne craint pas d'affronter les cris de tous les Coquelets du monde. Il n'aime ni les chemins de fer ni la machine à va-

peur; il le dit et il s'en vante; car il préfère l'esprit à la machine qui opprime l'esprit, et il voit où tout cela peut mener un monde incrédule et révolutionnaire : à l'unité du plus effrayant despotisme qui fût jamais, à cette unité qui réaliserait, et au delà, un rêve atroce, le rêve du genre humain réduit en quelque sorte à une seule tête pour un futur Caligula. Puis, c'est l'*Entrée à Rome*, la visite des principaux monuments, Saint-Pierre et le Colisée, Saint-Jean-de-Latran et le Forum. C'est un beau et grand chapitre intitulé : *Papes et empereurs*, où se déroule toute l'histoire du monde, toute l'histoire et toute la démonstration du christianisme et de l'Eglise. C'est la réfutation de l'absurde adage : *Roma veduta, fede perduta*, où il est montré que la vue de Rome ne fait perdre la foi qu'aux sots et aux misérables de toute catégorie, au sot municipal, au sot païen, au bourgeois, aux forbans et aux cuistres, au mauvais prêtre, si vigoureusement flétri comme *le vrai infâme*. Telle ne voient pas Rome les chrétiens et les grands esprits, et telle n'est pas l'impression qu'ils en remportent : témoins ces deux poëtes, Jean-Wolfgang Goëthe et Jean-Wolfgang Mozart, dont M. Louis Veuillot caractérise si bien le génie et les œuvres. Et c'est ici, comme encore dans ses articles *Pétrarque, Raphaël et le Dominiquin*, etc., qu'éclate tout son sens littéraire et artistique. Viennent les livres portant pour titres : *Promenades et causeries*, *Notes de voyage*. Vieux mensonges historiques, vieux préjugés, tout cela est relevé, réfuté incidemment, au milieu de descriptions de monuments, de peintures d'usages et de mœurs, de pieuses élévations. Ce sont des cascades d'idées, de tons, de couleurs, dont l'analyse ne saurait rendre compte. Quoi de plus gracieux qu'*une Fleur du Colisée!* quoi de plus vigoureusement buriné que *la Brute?* ou encore, après ces hautes considérations sur l'*Autel* catholique, quel charme d'entendre le récit : *Deux jeunes filles*, histoire récente, dont l'aimable simplicité respire comme un parfum des actes de la primitive Eglise !

Est-ce là tout le livre ? Non : à peine la préface et les arabesques. Le livre, il est dans les chapitres intitulés la *Question romaine* et les *Martyrs*. Ici, rappelons-nous un jeu de notre enfance : on allait à tâtons, les yeux bandés; et, aux endroits dangereux, quelqu'un criait : *Casse-cou* ou *Tu brûles!* Nous avons entendu ce cri au moment où nous allions mettre le pied sur cette terre dévorante, et nous nous arrêtons prudemment. Mais, encore une fois, le livre est là; ou, du moins, c'en est le centre et le but. Heureusement, ce qui est pour le critique le fruit défendu ne l'est pas pour le lecteur; et, en fût-il

ainsi, que ce serait attrait de plus qui y porterait. Nos abonnés liront donc ces deux chapitres et, en particulier, la grande vision dantesque : *Ecco la fiera !* ou plutôt, quand leur arrivera ce compte rendu, tous l'auront lue, et, comme il arrive pour tous les livres de M. Louis Veuillot, les retardataires devront recourir à une seconde ou à une troisième édition. U. MAYNARD.

33. **LES PHILOSOPHES CONVERTIS**, *Etude de mœurs au* XIXe *siècle*, par M. Ch. DE BUSSY. — 1 volume in-12 de 412 pages (1860), chez Ch. Blériot; — prix : 3 fr.

Par une singulière distraction, — qu'il serait trop long d'expliquer ici de manière à être compris par les personnes peu familiarisées avec les opérations de l'imprimerie, — au moment où l'article dont on vient de lire le titre a été placé aux pages 499-500 de notre livraison de décembre dernier, huit lignes qui le terminaient ont été laissées de côté et complétement omises. — Nous les rétablissons ici pour donner à ce compte rendu tout le sens qu'il doit avoir, et nous engageons nos lecteurs à mettre à la page 500 de leur tome XVI une note qui renvoie à notre présente addition. — Voici les lignes ainsi oubliées :

Ce livre, dont quelques détails un peu légers ne conviennent pas au jeune âge, peut être confié aux adolescents de vingt ans, à qui il découvrira mille dangers, qu'il préservera s'ils sont encore fidèles, ou qu'il ramènera s'ils sont déjà égarés.

Nous avons noté à la page 313 une faute qu'il importe de signaler : Marie y est appelée « cette adorable mère. » L'adoration n'est due qu'à Dieu. Sans doute l'auteur n'a employé ce mot que dans le sens mondain, qui l'applique à tout ce qui charme. DE NILINSE.

34. **POURQUOI** *nous sommes catholiques et non pas protestants; Discussion au point de vue de l'Ecriture, du bon sens et des faits; traduit de l'anglais avec autorisation de l'auteur*, par UN PRÊTRE DU CLERGÉ DE PARIS. — 1 volume in-18 de 248 pages (1861), chez Etienne Giraud; — prix : 1 fr.

Cet opuscule est dû à un savant prêtre catholique d'Ecosse, le docteur Keenan, qui le publia à Edimbourg sous le titre de *Catéchisme de controverse*. Tel est, en effet, le titre qui lui convient et pour le fond et pour la forme. Il y discute tour à tour les principaux points de dogme et de discipline auxquels la raison des protestants refuse de se soumettre, où elle ne veut voir que des erreurs et des abus condamnables. La foi catholique est vigoureusement défendue ; le protestantisme, battu en brèche, apparaît avec ses origines honteuses,

ses contradictions sans fin, ses variations perpétuelles, sa nudité, n'ayant ni sacrifice, ni autel, ni sacerdoce. Puis justice est faite de toutes les objections tant de fois présentées et tant de fois réduites en poudre, sur les cérémonies de la liturgie catholique, sur le culte des saints, sur la prière pour les morts, sur la présence réelle, sur la confession, sur les ordres religieux, etc. Le fait historique de la Saint-Barthélemy n'a pas même été oublié. Mais nous n'admettons pas sans quelque réserve, que « ce massacre eut pour cause la « *vengeance* de Charles IX et la *sanguinaire ambition* de Catherine « de Médicis (p. 232). » Sans vouloir excuser complétement Charles IX et sa mère, nous devons à la vérité de dire qu'il y a ici exagération : ils furent moins coupables qu'on ne le prétendit; un examen plus approfondi prouve que le fait a été dénaturé par les historiens protestants et philosophes. La Saint-Barthélemy fut un acte de représailles : une partie du peuple se vengea des cruautés de l'autre; ce fut aussi le résultat de la haine de deux partis puissants et ambitieux se disputant le pouvoir et la faveur de la cour, et faisant d'une querelle particulière et politique une querelle publique et religieuse, fait déplorable, dont la responsabilité ne doit pas tomber sur un seul homme, encore moins sur la religion. — A part cette réserve, nous n'avons que du bien à dire de cet ouvrage; on peut s'en servir avec fruit dans les discussions avec les protestants. M. Dardy.

35. **LE SAVANT DU FOYER**, ou *Notions scientifiques sur les objets usuels de la vie,* par M. Louis Figuier. — 1 volume grand in-8° de IV-438 pages, nombreuses gravures sur bois dans le texte (1862), chez L. Hachette et Cie; — prix : 10 fr.

La science n'est plus, de nos jours, le partage d'un petit nombre d'adeptes : les connaissances scientifiques ont été vulgarisées et mises pour ainsi dire à la portée de toutes les intelligences. On veut se rendre compte de tout, expliquer tout, connaître le pourquoi de tout, et le programme de nos maisons d'éducation est surchargé de questions qui n'occupaient autrefois que les académies de savants. Est-ce un mal? nous ne le disons pas : tout n'est certes pas dans la science, et nous tenons qu'il importe plus de fortifier et de diriger la volonté que de développer l'intelligence; nous craignons même que l'intelligence ne se développe trop souvent qu'aux dépens de sa force; mais, s'il y a des inconvénients dans les nouvelles méthodes d'éducation et d'instruction, tout n'y est pas à blâmer. Se rendre

compte des œuvres de Dieu est une noble occupation ; ne pas consentir à se promener au milieu des merveilles de la création, *sicut equus et mulus, quibus non est intellectus,* c'est faire preuve d'une curiosité que nous ne saurions trouver répréhensible, quand elle se maintient dans de justes bornes, et surtout quand elle ne perd pas de vue le but suprême des recherches humaines, la connaissance de Dieu et de ses droits, la connaissance des devoirs de l'homme envers Dieu. — Nous doutons que M. Figuier songe beaucoup à ce but dans les livres qu'il publie ; mais nous voyons avec plaisir que la manière dont il met la science à la portée de tous n'en détourne pas. S'il ne conduit pas ses lecteurs au bout de la voie, sachons-lui gré de ce qu'il ne l'obstrue pas, de ce que même il la rend plus facile. Un père et un maître chrétiens, une mère chrétienne pourront toujours se servir de ses livres pour montrer à leurs enfants, à leurs disciples, sous les magnificences de l'œuvre, la grandeur et la sagesse de l'éternel Ouvrier.

Le *Savant du foyer* ne prétend pas conduire sur les sommets de la science. L'auteur s'est aperçu, comme bien d'autres, que tel docte qui raisonne parfaitement sur les causes des éclipses, sur les mouvements des astres et sur les questions les plus abstraites des mathématiques, serait bien empêché d'expliquer les phénomènes les plus vulgaires, et de rendre compte de la manière dont se fait le pot-au-feu. Nous avons déjà bien des livres qui s'occupent de la science usuelle ; M. Figuier a pensé qu'un de plus ne serait pas de trop, et, quand on a lu son *Savant du foyer*, si clair, si net, si attrayant par ses nombreuses gravures, on est de son avis. Nous n'insisterons pas davantage sur le mérite de cet ouvrage, qui est digne de ses devanciers ; nous nous contenterons de donner une idée, d'après l'auteur lui-même, des matières dont il traite.

Respirer, se nourrir, se couvrir de vêtements, se chauffer et s'éclairer, réagir contre les influences du dehors, combattre les maladies qui peuvent nous assiéger, voilà le cercle dans lequel se résument à peu près les opérations et les actes de la vie usuelle. C'est d'après cela que M. Figuier a divisé son ouvrage. Le premier chapitre est consacré à l'air atmosphérique, à sa composition, à ses effets sur l'homme et sur les animaux ; — le second aux aliments. Le pain et ses nombreuses variétés, le lait, le beurre, le fromage et les œufs ; puis les viandes, qui comprennent les animaux de boucherie, le gibier et la volaille ; les poissons de mer et d'eau douce ; enfin, les lé-

gumes, y sont successivement étudiés. — Le troisième chapitre s'occupe des boissons : eau, vin, bière, cidre, poiré, eau de Seltz. — Le quatrième, des condiments : sel, vinaigre, épices, sucre, chocolat. — Le cinquième, des excitants : tabac, café, thé, eaux-de-vie, liqueurs. — Avec le sixième vient l'étude des principaux agents de la médecine : les médicaments narcotiques, tétaniques, sédatifs, purgatifs, émétiques, diurétiques, sudorifiques, émollients, stimulants, astringents, toniques, modificateurs. — Les chapitres septième et huitième décrivent les appareils ou instruments de chauffage et d'éclairage ; — le neuvième, les matières textiles et les tissus qui servent à la confection de nos vêtements ; le cuir et le caoutchouc prennent place à côté des tissus. — Le chapitre dixième, intitulé : *les Métaux utiles et les métaux usuels*, fait connaître les espèces minérales et métalliques qui rendent le plus de services à l'homme ; elles y sont divisées en trois groupes : les pierres, les corps combustibles et les métaux. — Le dernier chapitre parle des bijoux, des monnaies et des pierres précieuses. Les notions scientifiques acquises par le lecteur dans le chapitre précédent trouvent leur application dans l'étude des monnaies, dont la composition et la valeur doivent être connues de tout le monde, et dans celle des bijoux et des pierres précieuses, qui forment nos parures et qui servent à la décoration de nos demeures.

Cette simple indication des matières traitées dans le *Savant du foyer* montre qu'elle doit être son utilité. On pourrait signaler bien des omissions, sans doute ; l'auteur n'a pas eu la prétention de faire une encyclopédie en un seul volume ; on pourrait aussi lui reprocher d'oublier le cœur et de ne s'occuper que de l'intelligence ; ce sont là des regrets que nous avons déjà manifestés plus d'une fois, et des reproches qui s'adresseraient plutôt aux auteurs et aux éditeurs spécialement religieux, qu'à l'auteur et à l'éditeur du *Savant du foyer*. Nous ne manquons ni d'écrivains ni de savants qui pourraient aussi bien faire au point de vue du style et de la science, qui pourraient mieux faire au point de vue de l'éducation ; nous avons aussi des éditeurs religieux assez solidement établis pour ne pas reculer devant les frais nécessaires à des livres du même genre. Pourquoi n'avons-nous donc pas de belles publications analogues? pourquoi notre foyer catholique est-il presque nécessairement envahi, faute d'autres ouvrages, par des œuvres qu'on est encore heureux de ne trouver qu'indifférentes à notre foi ? pourquoi ? Nous espérons n'avoir pas toujours à poser une pareille question. J. Chantrel.

36. LE PREMIER VICAIRE APOSTOLIQUE *de la Nouvelle-Calédonie*, ou *Mgr Douarre, évêque d'Amata, et la Nouvelle-Calédonie*, par L'AUTEUR *de la Vie du capitaine Marceau*. — 1 volume in-12 de x-284 pages (1861), chez Briday, à Lyon, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 2 fr.

Ainsi que l'annonce le titre, l'auteur a pour but d'abord de proposer à l'admiration et à l'imitation de tous une vie éminemment édifiante et fort belle dans sa simplicité; il s'agit de Mgr Douarre, qui fut « un bon chrétien, puis un bon prêtre, un bon vicaire, un bon « curé, un bon religieux, un bon missionnaire, un bon évêque « p. VIII). » Il a voulu ensuite, selon son expression, ajouter un feuillet à l'histoire ecclésiastique, en racontant l'inauguration de la foi chrétienne dans la Nouvelle-Calédonie, et en léguant à la postérité le nom et les actes du conquérant pacifique qui, le premier, a arboré sur cette terre sauvage l'étendard de Jésus-Christ. Ceux qui ont lu la *Vie du capitaine Marceau* (Voir p. 398 de notre t. XXII), peuvent facilement se faire une idée de la marche, de la manière et de la méthode que l'auteur adopte dans ce second ouvrage, où il suit le même plan. Il s'attache à reproduire les documents authentiques qu'il a recueillis, et il aime surtout à citer les lettres et les paroles de son héros. Ce rôle a l'avantage de mettre en relief le personnage dont on raconte la vie, et de le faire ainsi mieux connaître.

L'ouvrage est divisé en six livres. Dans le premier, l'auteur retrace avec les plus grands détails l'enfance, l'éducation cléricale et la jeunesse si accidentée, si éprouvée de Mgr Douarre, son zèle et ses œuvres dans ses fonctions de vicaire et de curé; l'estime particulière qu'eurent pour lui son évêque, les curés dont il fut le vicaire, ses confrères dans le sacerdoce, toute la paroisse dont il fut chargé, en un mot, tous ceux qui le connurent ou eurent des relations avec lui. — Le second livre nous le représente quittant le diocèse de Clermont, où il avait fait tant de bien, et entrant comme religieux dans la Société de Marie. Son vœu le plus ardent, son ambition était de devenir missionnaire. Il le fut en effet. A peine avait-il passé quelques mois dans la solitude, la prière et la retraite, que le Père général lui apporta les bulles qu'il avait sollicitées du saint-siége, et qui le nommaient évêque dans la Nouvelle-Calédonie. Malgré sa surprise, sa consternation, sa répugnance et ses larmes, il fut sacré le 18 octobre 1842 dans la cathédrale de Lyon. Il s'embarqua à Toulon avec plusieurs missionnaires maristes et aux frais de l'Etat, le 3 mai 1843. — Le troisième livre est consacré

au récit de la longue traversée et de l'heureuse arrivée de nos missionnaires dans cette partie de l'Océanie que le saint-siége avait confiée à leur congrégation. Puis vient une description de l'archipel de Tonga. Ce fut le 21 décembre que Mgr Douarre arrivait en vue de cette Calédonie qui depuis si longtemps avait été l'objet de ses pensées, de ses conversations, de ses plus vifs désirs, le but de ses prières. La description de cette contrée et le récit des premiers travaux du saint évêque terminent le troisième livre. — Le quatrième offre un spectacle nouveau. On y voit Mgr Douarre revenu en France, mais n'y rêvant qu'à sa chère Calédonie et à ses frères qu'il a laissés sur le champ de bataille. Loué, fêté comme le courage et la sainteté le sont par toutes les âmes honnêtes, *le petit pâtre de l'Auvergne* paraît devant les plus hautes majestés de la terre; il voit tour à tour Paris et Rome, les Tuileries et le Vatican, les ministères et les congrégations; mais, toujours le même, il ne soupire qu'après un nouveau départ. Du reste, tout ce qu'il fait en Europe, il ne le fait que pour les intérêts de sa chère mission et pour l'extension du règne de Jésus-Christ. Enfin, le vaisseau qui l'emportait avec sept missionnaires et deux frères coadjuteurs mit à la voile le 23 octobre 1848. Ils arrivèrent à Annatom le 7 septembre 1849. — Dans le cinquième et dernier livre, l'auteur continue le récit des fatigues, des travaux et des obstacles de tout genre que le zèle de ces apôtres eut à supporter. Mais une épreuve cruelle attendait la mission. Mgr d'Amata, bravant une épidémie qui décimait la tribu de Ponébo, voulut y aller pour administrer solennellement, la veille de Pâques, le baptême à un grand nombre de catéchumènes; il y contracta la maladie qui devait l'enlever à la mission. Après d'horribles souffrances, il rendit le dernier soupir le 27 avril 1853. Ainsi se termina une vie remplie de vertus et de mérites, et que chacun sera heureux de connaître. Le récit qu'on nous en présente saura faire aimer le héros, sans laisser oublier le mérite du modeste auteur.

37. **VOYAGES,** *aventures et naufrage de Pierre Maulny,* ou *la dernière Campagne du Père Tropique racontée par lui-même et publiée* par M. Just Girard. — 1 volume in-8° de 188 pages plus 1 gravure (1861), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 2e série in-8°*); — prix : 80 c.

Ce roman, comme son titre l'indique, n'est qu'une suite de scènes maritimes et de tableaux pittoresques liés entre eux par un cadre fort

simple. Les héros ont déjà figuré dans un autre ouvrage publié par la même librairie : *le Père Tropique* ou *la première Campagne de Pierre Maulny* (p. 170 de notre t. XXI). Le style n'en est ni meilleur ni plus mauvais que dans la plupart des publications de ce genre. Celle-ci peut d'ailleurs être mise sans aucun danger entre les mains des jeunes gens, auxquels plairont sans doute les récits dramatiques qu'il renferme.

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 19 décembre dernier, la S. Congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants :

Les Déicides. Examen de la divinité de Jésus-Christ, et de l'Eglise chrétienne au point de vue du judaïsme, par M. F. COHEN. — Paris, 1861.

Programma sul diritto ecclesiastico dell' abbate Carlo CUCCA, professore titolare della regia Università degli studj in Napoli. (*Programme sur le droit ecclésiastique,* par l'abbé Charles CUCCA, professeur titulaire à l'Université royale des études, à Naples.)

Catechismo politico ad uso delle classi inferiori, redatto da M.-C. M. — Napoli, 1860. (*Catéchisme politique, à l'usage des classes inférieures*, *rédigé* par M.-C. M. — Naples, 1860.)

Storia d'Italia compendiata per la gioventù, da Giovanni VISCARDINI, professore di storia e letteratura nel liceo di Lugano. — 1861. (*Histoire d'Italie, résumée pour la jeunesse*, par Jean VISCARDINI, professeur d'histoire et de littérature au lycée de Lugano. — 1861.)

L'auteur de l'ouvrage intitulé : *la Predestinacion y reprobacion de los hombres secund el sentido jenuino de las Escrituras y la razon*, por F.-V.-S. GUENCA, — 1828 (*la Prédestination et la réprobation des hommes d'après le sens propre des Ecritures et la raison*, par F.-V.-S. QUENCA, — 1828), défendu par décret du 5 mars 1857, s'est soumis d'une manière digne d'éloges et a condamné son livre.

Nous nous faisons un plaisir de reproduire la lettre suivante, récemment adressée à M. l'abbé Maynard, auteur de *Saint-Vincent de*

Paul, par Son Eminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux. On se rappelle peut-être que nous avons publié l'année dernière des lettres semblables de NN. SS. les évêques de Poitiers et de Nancy (pp. 257 et 343 de notre tome XXV).

« MONSIEUR L'ABBÉ,

« J'aurais voulu vous remercier plus tôt de l'envoi de votre excellent et remarquable ouvrage. L'importance du sujet, l'ampleur de vues que semblait révéler le titre seul, l'exposé à la fois ferme et simple des motifs qui vous avaient guidé dans l'entreprise de ce grand travail, tout me faisait désirer de parcourir votre œuvre avec un soin particulier, et je me réservais de vous dire ma pensée après une lecture attentive et suivie. Les nombreux travaux de la charge pastorale m'ont forcé d'ajourner l'exécution de ce désir, et ce n'est qu'aujourd'hui que je puis vous envoyer l'expression sérieuse et mûrie du jugement que j'en ai porté.

« Vous avez fait, Monsieur l'abbé, en écrivant ce livre, une belle œuvre et une bonne action. Vous avez édifié, à la fois, un véritable monument historique et fait preuve d'un tendre amour pour l'Eglise comme pour la France.

« Il sera difficile, je le crois, de construire de nouveau, sur des bases plus solides et mieux entendues, une vie complète de saint Vincent de Paul. Votre regard a embrassé tout ce qui était de nature à faire mieux saisir le génie du grand homme et le caractère du grand saint. Il semble que vous n'ayez rien oublié des éléments si multiples et si divers qui doivent entrer naturellement dans la composition du piédestal que la religion et la patrie ont élevé à cet apôtre de la charité. Son action sur le clergé et sur le peuple, sur les grands et sur les petits, sur la cour et sur les malheureux, ressort de vos pages en traits jaillissants et lumineux. Les hôpitaux et la Mission, les filles de la Charité et le conseil de conscience, les galères et les exercices des ordinands, toutes ces institutions et toutes ces œuvres, dont chacune suffirait amplement à la gloire d'un homme, s'étalent successivement dans votre livre comme autant de titres à la plus légitime admiration, et forment, si je puis ainsi dire, une sorte de couronne d'honneur que la postérité dépose respectueusement sur le front du prêtre de Jésus-Christ.

« On voit que vous appartenez à cette école des écrivains du grand siècle qui savaient revêtir leur pensée de tout le charme du langage,

sans jamais rien sacrifier aux grâces factices et au goût douteux d'une littérature équivoque. Votre parole est tour à tour simple et élevée, calme et majestueuse, mais toujours correcte, claire et élégante.

« Quant au mérite de votre ouvrage envisagé sous le rapport du fond, un mot que j'ai dit plus haut résume toute ma pensée. On ne connaissait pas jusqu'ici suffisamment ce prêtre admirable, cet homme grand entre tous ceux de son époque, je pourrais dire cet homme grand d'une grandeur qui ne le cède à personne dans aucun siècle, sous le rapport de l'élévation des conceptions, de l'énergie de la volonté, et des ineffables tendresses du dévouement le plus complet et le plus pur. Les auteurs qui ont écrit jusqu'ici la vie de saint Vincent de Paul laissaient trop souvent regretter dans leur œuvre, à côté d'un mérite réel et de détails précieux, des défectuosités incontestables et les déplorables lacunes qu'appelait d'elle-même l'étroitesse du cadre qu'ils avaient adopté. Vous avez su, Monsieur l'abbé, agrandir ce cadre et lui donner des proportions en harmonie avec les merveilles accomplies par Vincent de Paul, en harmonie aussi avec les graves et innombrables questions sur lesquelles son influence s'est fait sentir durant tout le cours d'une longue carrière. On comprend, en parcourant votre livre, tout ce qu'il y avait dans cette grande âme, dans ce beau caractère, dans ce génie si varié et si fécond, de magnanimité véritable, d'intarissables ressources pour le bien, et de sublimes inspirations de tout genre.

« Pour nous faire mieux pénétrer dans une étroite intimité avec votre héros, vous le laissez souvent parler et agir lui-même; son histoire est une espèce de souvenir vivant, ou mieux, de tableau animé de ce qu'il a pensé, de ce qu'il a dit, de ce qu'il a fait dans les diverses positions qu'il a occupées; et il n'est personne qui, après cette lecture, ne puisse se dire : Je connais, à cette heure, saint Vincent de Paul autant qu'il est possible de le connaître ici-bas.

« Je vous remercie donc bien sincèrement, et comme évêque et comme Français, du travail important que vous avez eu l'excellente idée d'entreprendre et de mener à bonne fin. Je suis heureux de vous dire hautement tout le bien que j'en pense, et de vous exprimer le vœu de voir votre livre se répandre dans toutes les classes de la société. Il y aura dans sa lecture agrément et profit pour tous.

« Agréez, mon très-cher abbé, l'assurance de mon estime profonde et de ma cordiale affection, † Ferdinand, cardinal DONNET,

Archevêque de Bordeaux. »

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 1er au 25 janvier.

Ainsi que nous l'avons promis le mois dernier, nous commençons aujourd'hui notre revue sommaire des journaux et des recueils périodiques publiés dans le courant du mois. Nous avons dû arrêter notre travail au 25 janvier, et ne pas le donner complet cette fois, un grand nombre de recueils n'ayant pas encore paru au moment où nous mettons notre livraison sous presse. Tous y figureront le mois prochain, et nous espérons même pouvoir y faire entrer les journaux politiques en petit nombre qu'il ne nous a pas été possible d'obtenir encore.

Nous avons peu d'observations à faire sur les indications qui vont suivre. Nous prions seulement de remarquer 1° que les romans publiés en feuilletons n'y figurent pas : nous les examinons quand ils paraissent en volumes, après avoir été donnés ainsi par fragments; 2° que nous adoptons les caractères *italiques* pour les titres des ouvrages examinés, afin d'établir une distinction entre un compte rendu bibliographique et un article de fond. On verra ainsi d'un seul coup d'œil de quelle nature sont les travaux dont nous indiquons la source.

Ne pouvant entrer dans des détails qui nous conduiraient trop loin, nous ne faisons suivre ces sommaires d'aucun jugement. Chacun pourra, connaissant l'esprit du journal ou du recueil dont il s'agira, prévoir de quel point de vue un sujet doit y être traité. Ce sont des indications et non des appréciations que nous donnons : à chacun de voir quel parti il peut en tirer.

JOURNAUX.

Ami de la religion.

(*Edition semi-quotidienne.*)

4 JANVIER. Ch. Marty Lavaux : *Mémoire touchant l'influence de la scolastique sur la langue française*, par M. de Rémusat; — *de la Langue du droit dans le théâtre de Molière*, par M. Eugène Paringault. — **7.** Edouard de Barthélemy : *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice; — *Notre-Dame de Reims*, par M. l'abbé Cerf. — **11, 16, 25.** V. Tassin : la Rhéthorique dans Camus et dans saint François de Sales.

Constitutionnel.

4 JANVIER. Louis Enault : *la Chine et les nations chrétiennes*, par don Sinibaldo de Mas. — **4, 19.** Henri de Parville : Revue des sciences. — **5.** L. Etienne : *la Fin d'un monde et du neveu de Rameau*, par M. Jules Janin. — **6.** Sainte-Beuve : *Histoire de Louvois et de son administration*, par M. Camille Rousset. — **7, 15, 22.** Henri de Parville : Académie des sciences. — **9, 11, 18, 19.** Mme Louise Colet : trois Journées d'excursions à Rome. — **13.** Sainte-Beuve : Merlin de Thionville

et la Chartreuse du Val-Saint-Pierre. — 17. P. DE TROISMONTS : *Bibliothèque illustrée des familles*. — 20. SAINTE-BEUVE : des prochaines Elections de l'Académie. — 21. J. GRASSET : *la Cour d'assises*, par M. Ch. Nouguier.

Gazette de France.

1er JANVIER. Albert DE SELLE : *Voyage scientifique autour de ma chambre*, par M. Arthur Mangin. — 4. Alex. DE SAINT-ALBIN : *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis en France*, par Mme Félicie d'Ayzac. — 5, 12. Albert DE SELLE : Revue scientifique. — 7. Urbain VERDIER : *le Catholicisme travesti par ses ennemis*, par le P. Newman. — 8, 15. Alex. DE SAINT-ALBIN : *Lettres de Mme de Sévigné* : — 18. *Le Parfum de Rome*, par M. Louis Veuillot. — 21. E. DE VIEUX DAMPIERRE : A travers les livres. — 22. Alex. DE SAINT-ALBIN : *Saint-Irénée*, par M. l'abbé Freppel.

Journal des débats.

3, 4, 8 JANVIER. M. TAINE : Pope ;— 9. Les successeurs de Pope. — 5. L. TRIPIER : *Traité théorique et pratique de droit public et administratif*, par M. A. Batbie. — 6. PRÉVOST-PARADOL : Académie des sciences morales et politiques.—10. Gabriel BENOÎT-CHAMPY : de l'Enseignement du droit à Heidelberg. — 11, 18. PRÉVOST-PARADOL : *Lettres de Mme Swetchine* ; — *Mme Récamier*. — 12. E. SAGLIO : le Musée Campana. — PHILARÈTE CHASLES : *Michel Cervantes, théâtre traduit* par M. Alphonse Royer. — 13, 19. CUVILLIER-FLEURY : *Journal d'un voyage à Paris en 1657 et 1658*. — 14, 23. Ernest BERSOT : de l'Instruction primaire. — 15. Ch. DAREMBERG : *l'Ouvrière*, par M. Jules Simon. — 17. Emile DESCHANEL : Ferney. — 18. PRÉVOST-PARADOL : *Histoire de la chevalerie en France*, par M. J. Libert. — 22. SAINT-MARC GIRARDIN : du Séjour de J.-J. Rousseau à Venise. — Léon FOUCAULT : Académie des sciences.—24. Ad. FRANCK : Joseph Salvador (1er article).

Journal des villes et campagnes.

3 JANVIER. Louis HERVÉ : *les Récréations instructives*, par M. Jules Delbruck. — 9. DE CHAMPEAUX : Jurisprudence ecclésiastique : vicaires, traitements. — Louis MOLAND : *Michel Cervantes, théâtre traduit* par M. Alphonse Royer. — 11. Victor PIERRE : *nouvelles Recherches historiques sur la vie et les ouvrages du chancelier de l'Hospital*, par M. H. Taillandier ; — 25. Charlotte Corday.

Moniteur universel.

2 JANVIER. Théophile GAUTIER : une Esquisse de Vélasquez. — 4, 9. Léon MICHEL : le Commerce parisien avant 1789 : les Marchands de vin. — 6, 25. Ch. VERGÉ : Académie des sciences morales et politiques.—7, 14, 21. TURGAN : Académie des sciences. — 8. SAMSON : l'Art théâtral, fragments. — 13. Gustave CHAIX D'EST-ANGE : *Histoire de la législation italienne*, par M. Frédéric Sclopis. — 15, 16. F. BOILAY : *Cours de Code Napoléon*, par M. Demolombe. — 19. Henri LAVOIX : *Mémoire sur la Mézène et la Kharacène*, par M. Reinaud. — 20. NISARD : *la Vie politique de M. Royer-Collard*, par M. de Barante.— 22. Paul DALLOZ : Exposition des arts industriels au palais de l'Industrie.

Opinion nationale.

4, 18 JANVIER. F. SARCEY : la 2e et la 3e aux bourgeois (sur l'éducation des enfants au sein de la famille). — 5. H. MALOT : MM. Guizot et F.-V. Hugo traducteurs de Shakspeare. — 5. 19. Victor MEUNIER : Sciences. — 7. 22. Antony MERAY : *la Vie éternelle passée, présente et future*, par M. P. Enfantin.— 8. Charles JOUFFROY : *Lettres sur la vie rurale*, par M. Victor de Tracy. — 14. Alexis AZÉVÉDO : Musique, Coup d'œil sur l'année 1861.

Patrie.

18, 19 JANVIER. SAM : Histoire succincte de la télégraphie ; — 20. La Semaine scientifique.

Presse.

4, 25 JANVIER. Louis FIGUIER : Revue scientifique.—5. Charles DE MOUY : Revue littéraire du mois. — 6, 25. Gustave HÉQUET : *la Province, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être*, par M. Elias Regnault. — 8. E. DE POMPERY : *Bordas-Demoulin, Histoire de sa vie et de ses ouvrages*, par M. F. Huet. — 9. Frédéric LOCK : *Jacqueline Voisin*, par M. Paul Deltuf. — 10. Elias REGNAULT : *l'Italie et la question romaine*, par M. le duc de Valmy. — 11. Louis FIGUIER : Biblio-

graphie scientifique. — 18. Charolais : *les Révolutions inévitables dans le globe et dans l'humanité*, par M. Charles Richard.

Siècle.

4 JANVIER. H. Corne : *nouvelles Recherches historiques sur la vie et sur les ouvrages du chancelier de l'Hospital*, par M. A.-H. Taillandier. — 6. Taxile Delord : *Histoire de Jeanne d'Albret, suivie d'une Etude sur Marguerite de Valois*, par M. Théodore Muret. — 8. André Pasquet : *de l'Abolition de l'esclavage*, par M. Augustin Cochin. — 10. A. Sommier : *Voyages d'un hydroscope*, par M. Amy ; — Louft : le vieux Paris : le quartier Saint-Antoine. — 13. Taxile Delord : *Joseph le Bon dans sa vie privée et dans sa vie politique*, par son fils Emile le Bon ; — *Mémoires de Garat, avec une préface* de M. E. Maron. — 19. Hippolyte Lucas : *Théâtre de Michel Cervantès*, traduit par M. Alphonse Royer. — 22. B. Hauréau : *les Bardes bretons*, par M. H. de la Villemarqué.

Union.

5 JANVIER. Théodore Anne : *Histoire de l'empire*, par M. Thiers. — Vicomte de Poli : Lettres à un campagnard. — 7. Alfred Nettement : *Henry Murger, les Nuits d'hiver, Poésies complètes*. — 8. Henri de Valori : *Lettres inédites de Henri IV, recueillies*, par le prince Augustin Galitzin. — 9. Anot de Maizière : *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe*, par le doct. Livingstone. — 11. Protin : *de la Richesse dans les sociétés chrétiennes*, par M. Charles Périn. — 12. G. Grimaud, de Caux : Académie des sciences. — 13. Vicomte Robert d'Estaintot : *Histoire de Jouvenet*, par M. F.-N. Leroy. — 14, 21. Alfred Nettement : *Histoire de la terreur*, par M. Mortimer-Ternaux. — L.-C. de Belleval : Lettres d'un bibliophile. — 15. Poujoulat : *Histoire de l'empire romain*, par M. Laurentie. — 20. Batild Bouniol : de quelques Découvertes paléontologiques récentes.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

Annales du bibliophile.

JANVIER. E. Boutaric : les Livres condamnés. — Une Bibliothèque à Verdun sur le Doubs. — Les Doreurs, fragments historiques sur l'art de la reliure (1650). — Presse bibliographique.

Archives de la théologie catholique.

JANVIER. Bossuet : Défense de la tradition et des saints Pères (inédit). — C. Werner : Histoire apologétique et polémique de la théologie ; — François Suarez, sa vie et ses œuvres. — L'abbé Meignan : Etude sur les causes de l'impiété révolutionnaire. — L'abbé Bourquard : Y a-t-il développement et progrès dans la foi catholique ? — L'abbé P. Belet : *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, par l'abbé Rohrbacher ; compléments et rectifications d'après l'édition allemande de Hulskamp et Kumph ; — Revue de l'année ecclésiastique 1861.

Correspondant.

25 JANVIER. P. de Haulleville : le Baron de Stein (2e partie). — L'abbé Deschamps : la Discipline Bouddhique. — L'abbé Goschler : le Livre de M. Doëllinger sur la papauté. — Foisset : le baron d'Eckstein. — G. de Bourge : M. Berryer, sa vie judiciaire. — Le P. de Valroger : la Critique biblique à Rome. — Bibliographie. — Les événements du mois. — Comte de Montalembert : le Père Lacordaire (2e partie).

Journal des jeunes personnes.

JANVIER. Mlle Julie Gouraud : Causerie ; — la Veuve d'Oropo ; — Correspondance parisienne. — J. d'Ortigue : la Dynastie des Bach. — Mme A. Sazerac de Forge : le Noël des enfants, poésie. — Mlle Thérèse Alphonse Karr : une Vie sans soleil. — Mlle A. de Montgolfier : Visite au jardin d'acclimation du bois de Boulogne. — Mlle Marie O'K. : la Veillée de Noël. — A. V. : l'Enlumineur. — Mme Marie de Friberg : Modes. — Mme Gabrielle de Lalle : Travaux. — Logogriphe. — Modes, broderies, musique, paysage, calendrier illustré.

Revue catholique (de Louvain).

JANVIER. G.-C. Ubaghs : Propositions désapprouvées par le Saint-Office. — A.-J. N. : *de la Richesse dans les so-*

ciétés chrétiennes, par M. Charles Périn. — T.-J. Lamy : saint Grégoire Thaumaturge et ses écrits. — L'abbé F. Lamis : *la Question du surnaturel*, par le P. Matignon. — L'abbé F.-A Ancion : David et Nabal; les droits du Khone chez les fellahs du Haouran. — Une Lettre du roi Léopold à M. de Haussy, ministre de la justice (sur la liberté de la charité). — Ecclésiastiques du Limbourg condamnés à la déportation sous la république française. — Charles Jourdain : un Collége oriental à Paris au XIIIe siècle. — Annuaire de l'Université catholique de Louvain pour 1862. — Découverte de la basilique primitive de Saint-Clément, et de peintures chrétiennes du Ve et du VIe siècle (extrait de la *Correspondance de Rome*).—Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

Revue contemporaine.

15 JANVIER. Paul Perret : Dame fortune, roman (1re partie). — Julian Slowaski : Anhelli, poëme polonais. — Henri Vierne : l'Administration française dans les provinces annexées. — Léon : de quelques Idées récentes sur l'impôt et sur les divers modes de perception. — Alexis Doinet : un Philosophe allemand dans l'Amérique du nord. — Léon Lefébure : le 1er Siècle chrétien dans les écrits des Pères apostoliques. — Edouard Boinvilliers : le Sénatus-consulte du 21 décembre. — A. Claveau : Chronique littéraire : M. About auteur dramatique. — Wilhelm : Revue musicale. — J.-E. Horn : Chronique politique.

Revue de l'instruction publique.

2 JANVIER. Eugène Véron : *Faits de l'esprit humain*, par M. D. J.-G. de Magalhaens, trad. du portugais par M. N.-P. Chausselle. — E. de Sukau : *le Théâtre impossible*, par M. About. — Em. Fernet : Accadémie des sciences, — Nouvelles diverses. — Documents officiels.

9. Ernest Mourin : *Histoire de la Grèce ancienne*, par M. V. Duruy. — J. Larocque : Accadémie des inscriptions et belles-lettres. — Charles Nisard : d'une Réforme récemment accomplie dans les écoles militaires. — A. Ubicini : de l'Instruction publique dans les principautés de Serbie. — G. Perrot : Lettre écrite d'Amasia. — Nouvelles diverses. — Documents officiels.

16. A. Morel : *Histoire de la philosophie moderne*, par le doct. Henri Ritter. — J. Stecher : *Principes d'étymologie grecque* (en allemand), par Georges Curtius. — Ch. Dreyss : *Histoire des Etats d'Artois*, par M. François Filon. — Louis Dépret : *le Barreau d'Irlande au* XVIIIe *siècle : Carran et ses contemporains*, par M. Charles Philipps. — C. Mallet : Académie des sciences morales et politiques. — Em. Fernet : Variétés scientifiques. — Nouvelles diverses. — Documents officiels.

23. Ed. Robinet : *une Question italienne au* XVIe *siècle*, par M. Charles de Salmon. — Arth. Arnould : l'*Homme à l'oreille cassée*, par M. Edmond About. — Jules Ferrand : *L'Océanie nouvelle*, par M. Alfred Jacobs.— Justin Améro : la *Fleur et la feuille*, poëme de Geffery Chaucer, trad. en vers français par M. le chevalier de Châtelain ; — *Cléomadès*, conte d'Adénès le Roi, trad. en vers français par le même. — B. Jullien : de la Liberté du professeur dans le choix des exercices ou devoirs. — L Quicherat : Examen d'un passage d'Horace. — Nouvelles diverses. — Document officiels.

Revue des Deux-Mondes.

1er JANVIER Julien Klaczko : le Poëte anonyme de la Pologne et son influence sur le mouvement des esprits en 1861. — Saint René Taillandier : *Lettres inédites et journal intime de Sismondi.* — Charles de Rémusat : de la Théologie critique en France. — Théodore Pavie : le Capitaine Robinson, récit du cap Horn. — V. Bonnet : la Banque de France et le crédit. — Elisée Reclus : le Coton et la crise américaine. — Ed. Simon : le Gouvernement constitutionnel et les partis politiques en Prusse. — Eugène Delacroix : Peintres contemporains : Charlet. — Chronique de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

15. Ch. de Mazade : la Russie sous le règne de l'empereur Alexandre II. — Emile Saisset : la Philosophie des juifs, Maïmonide et Spinoza. — Maxime du Camp : Richard Piednoël. — L. de Lavergne : les Assemblées provinciales en France avant 1789 ; — les Provinces

de l'Ouest. — Auguste LAUGEL : une Analyse du soleil par la chimie, d'après les nouvelles découvertes de MM. Kirchhoff et Bunsen. — Casimir PÉRIER : du Droit maritime international, à propos du différend anglo-américain. — Maurice SAND : Six mille lieues à toute vapeur. — Emile MONTEGUT : le Théâtre contemporain au commencement de 1862. — Chronique de la quinzaine. — La Reine Anne de Bretagne. — Bulletin bibliographique.

Revue des sciences ecclésiastiques.

JANVIER. L'abbé d'AUTUN : le Concile de Trente et la Vulgate de Clément VIII. — L'abbé D. BOUIX : de *l'Exeat*. — L'abbé P. R. : des Messes de *Requiem*. — Mélanges. — L'abbé HAUTCŒUR : Bulletin trimestriel. — L'abbé P.-D. BRUN : *De Oratoriis*, auctore Van Gameren. — Lettres apostoliques instituant une section spéciale dans la congrégation de la Propagande, pour les affaires de l'Eglise orientale. — Décret de l'Index. — La question de Louvain.

Revue du monde catholique.

10 JANVIER. Charles SAINTE-FOI : M. de Lamennais. — Ernest HELLO : Alfred de Musset. — A. HUREL : de l'Etat actuel de l'art religieux en France. — L'abbé Ant. RICARD : Discussion sur l'origine du christianisme. — Jean LANDER : la Cathédrale, conte. — Joachim Irizar Y MOYA : Etudes d'un antiquaire. — A. DESTRAC : Revue des revues. — Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine.

25. Ernest HELLO : le P. Lacordaire. — Le P. RAMIÈRE : Etude sur Suarez. — Eug. DE MARGERIE : les deux Curés de Castéja (souvenir de voyage). — Marquis DE ROYS : de l'Origine des choses. — Le P. Marin DE BOYLESVE : l'Optimisme. — Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine. — Bibliographie.

Revue nationale et étrangère.

10 JANVIER. Théophile GAUTIER : le Capitaine Fracasse. — E. DE PRESSENSÉ : la Crise intérieure de l'Eglise de Rome au IIIe siècle. — Ch. LOUANDRE : de la Noblesse française. — E. DESPOIS : Sénèque. — CARENCE : Lettres italiennes. — L. MÉNARD : Poésies. — H. DE LA GARILLE : Revue du mois. — P. LANFREY : Chronique politique. — Marc DEBRIT : Dans la forêt de Thuringe. — A. BIOT : la Quinzaine littéraire.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

Allocution *de Mgr l'*ÉVÊQUE DE POITIERS *dans la conférence ecclésiastique supérieure de sa ville épiscopale.* — *Décembre* 1861. — In-8° de 32 pages, chez E. Dentu et chez Etienne Giraud ; — prix : 1 fr.

Année (l') *scientifique et industrielle*, ou *Exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts, qui ont attiré l'attention publique en France et à l'étranger*, par M. Louis FIGUIER. — 6e ANNÉE. — 1 vol. in-12 de 530 pages, gravures, chez L. Hachette et Cie ; — prix : 3 fr. 50 c.

Nous avons parlé des trois premières années dans nos tomes XVIII, p. 62, XIX, p. 331, et XXI, p. 285.

Années (deux) *au Brésil*, par M. F. BIARD. — 1 vol. grand in-8° de 680 pages, illustré de 180 vignettes dessinées par M. E. RIOU d'après les croquis de M. Biard, chez L. Hachette et Cie ; — prix : 20 fr.

Avocats *et paysans*, par M. Raoul DE NAVERY. — 1 vol. in-12 de 316 pages, chez C. Dillet ; — prix : 2 fr.

Lectures pour tout le monde.

Bacon (**Roger**), *sa vie, ses ouvrages, ses doctrines, d'après des textes inédits*, par M. Emile CHARLES, docteur ès-lettres, professeur de logique au lycée de Bordeaux. — 1 vol. in-8° de XVI-416 pages, chez L. Hachette et Cie ; — prix : 5 fr.

Bethléem, ou *le Mystère de la sainte enfance*, par le P. F.-W. FABER, prêtre de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri de Londres. — 2 vol. in-12, ensemble de XII-670 pages, chez A. Bray ; — prix : 6 fr.

LE MÊME OUVRAGE, *abrégé*. — 1 vol. in-12 de 394 pages, chez le même éditeur ; — prix : 3 fr. 50 c.

Calby, ou *les Massacres de septembre*, par M. F.-A. DE BOACA. — 1 vol. in-12 de 330 pages, chez Tolra et Haton ; — prix : 2 fr.

Ce que coûte *un caprice, suivi de un Coup de foudre sous un ciel serein et de la Rosée de mai*, par Mme Marie EMERY. — 1 vol. in-12 de 72 pages plus 1 gravure, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris.

Bibliothèque catholique de Lille, 36e année (1862), 1re livraison, no 474; — prix : 6 fr. par an, et 7 fr. 50 c. par la poste.

Ce qu'on rapporte *du cabaret*, par M. l'abbé MULLOIS. — In-32 de 32 pages, gravures, chez E. Ponge ; — prix : 10 c.

Petits livres-images pour le temps.

Compendium *philosophiæ ad usum seminariorum, auctore* M. ***, Sancti Sulpitii presbytero, olim philosophiæ professore. — *Tomus I, complectens prolegomena philosophiæ et logicam. — Editio sexta, accurate revisa et emendata.* — In-12 de XII-492 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie ; — prix : 8 fr.

Contes *à mon fils*, par Mme Marie DE JOBEL. — 1 vol. in-12 de VIII-240 pages plus 4 gravures, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr.

Cours (nouveau) *d'histoire universelle*, par M. J. CHANTREL. — T. V. — *Histoire moderne, 1re partie; depuis la mort de Boniface VIII jusqu'à celle de Charles-Quint.* — 1 vol. in-12 de 376 pages, chez Putois-Cretté; — prix : 2 fr. 25 c.

Bibliothèque Saint-Germain. — Le *Cours* complet comprendra 6 volumes.

Denier (le) *de Saint-Pierre. Explications de Jean du Borinage*, par M. P.-J. LECHEFIL. — In-18 de 32 pages, chez Duclos-Visage, à Poperinghe (Belgique), et chez Lévesque, à Paris; — prix : 15 c.

Dessus (le) *du panier*, par M. Bénédict-Henry REVOIL. — 1 vol. in-12 de 286 pages, chez Ferdinand Sartorius; — prix : 2 fr.

Elementa *theologiæ dogmaticæ, e probatis auctoribus collecta et divini Verbi ministerio accommodata*, opera Francisci Xaverii SCHOUPPE, Societatis Jesu. — Tome Ier, in-8o de IV-622 pages, chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, G. Mosmans, à Bois-le-Duc, et J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 5 fr.

L'ouvrage aura 2 volumes.

Espérances (les) *de l'Eglise*, par le P. H. RAMIÈRE, de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-12 de XXXII-758 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 5 fr.

Ouvrage dédié, avec permission, à S. S. Pie IX.

Esquisses *morales, historiques et littéraires, Souvenirs de quinze années*, — 1845-1861, — par M. Georges DE CADOUDAL. — 1 vol. in-12 de 352 pages, chez V. Sarlit; — prix : 3 fr.

Etudes *sur saint Augustin, son génie, son âme, sa philosophie*, par M. l'abbé FLOTTES, *ornées d'un portrait de saint Augustin.* — 1 vol. in-8o de XII-636 pages, chez Séguin, à Montpellier, et chez Durand, à Paris; — prix : 5 fr.

Eucharistie (l') : *Méditations pour chaque jour de l'année, d'après* le R. P. DE MACHAULT, de la Compagnie de Jésus, par M. l'abbé J. SAGETTE, ancien professeur de séminaire. — 2e PARTIE : *le Carême, — le Temps pascal, — la Pentecôte.* — In-12 de 448 pages, chez A. Bray; — prix : 3 fr.

L'ouvrage aura 4 volumes.

Explication *des Evangiles des dimanches et des fêtes principales, extraite textuellement des homélies du cardinal de la Luzerne*, par M. l'abbé J. MERTIAN, curé de Juilly. — 2 vol. in-12 de VIII-296 et 308 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 4 fr.

France (la) ecclésiastique, *Almanach du clergé pour l'an de grâce* 1862, *contenant la cour de Rome, les archevêques et évêques de France, leurs vicaires généraux, leurs officiaux, les dignitaires et chanoines des églises cathédrales, les supérieurs des séminaires, les curés, les cures, les succursales et vicariats, les congrégations religieuses; suivi de la législation concernant les cultes pendant l'année* 1861, *et de ce qui est relatif à la grande aumônerie et au chapitre de Saint-Denis.* — 1 vol. in-18 de 738 pages, chez Henri Plon; — prix : 4 fr.

En tête de ce volume on trouve l'histoire ecclésiastique des diocèses composant la province de Rennes, savoir : Rennes, qui compte 84 évêques et 1 archevêque; — Quimper, 70 évêques ; — Saint-Brieuc, 68 ; — Vannes, 101.

Geneviève, ou *l'Enfant de la Providence*, par Mme Maria CADDELL; *traduit de l'anglais.* — 1 vol. in-12 de VIII-256 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr.

Histoire de France, *depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours*, par M. Amédée GABOURD. — Tome XIX (1792-1804), — in-8o de 590 pages, chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 5 fr. (L'ouvrage complet aura 20 volumes.)

Nous avons rendu compte des quinze premiers volumes dans nos tomes XV, p. 216, XVII, p. 296, XX, p. 20, et XXV, p. 130.

Histoire *de la révolution de* 1860 *en Sicile ; de ses causes et de ses effets dans la révolution générale de l'Italie*, par M. l'abbé Paul BOTTALLA ; *édition originale française*, par M. J. GAVARD.—2 vol. in-8o de XVIII-384 et XX-434 pages plus 1 plan de Palerme et de ses environs, chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, chez G.

Mosmans, à Bois-le-Duc, et chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 10 fr.

Histoire *populaire des papes*, par M. J. CHANTREL. — Tome XII : *Innocent III et son époque* (XIIIe siècle). — Tome XIII : *les Papes du* XIIIe *siècle*. — 2 vol. in-18 de 208 et 216 pages, chez C. Dillet; — prix : 1 fr. le vol. *franco*.

L'ouvrage aura 24 volumes. — Chaque volume se vend séparément. — Voir p. 398 de notre t. XXIV, le compte rendu des 4 premiers volumes.

Journal *d'un voyage à Paris en* 1657-1658, *publié* par M. P. FAUGÈRE. — 1 vol. in-8o de XVI-518 pages, chez Benjamin Duprat; — prix : 7 fr. 50 c.

Jules, ou *l'Enfant trouvé*, par M. Honoré BENOIST. — In-18 de 70 pages, gravures, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 30 c.

Nouvelle Bibliothèque morale et amusante.

Lettre *aux membres des conférences de Saint-Vincent de Paul*, par M. Ad. BAUDON. — In-12 de 22 pages, chez V. Sarlit; — prix : 25 c.

Louis (**le jeune**), par M. Honoré BENOIST. — In-12 de 116 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 60 c.

Nouvelle Bibliothèque morale et amusante.

Manuel *de l'adoration perpétuelle du très-saint sacrement*, par M. l'abbé Amédée GIRARD. — 3e *édition, augmentée du rosaire eucharistique, de trente visites, de la messe, des vêpres et des hymnes du saint sacrement*. — 1 vol. in-18 de XVI-244-284 pages, chez C. Douniol; — prix : 1 fr. 50 c.

Ce Manuel est suivi du *Mois du très-saint sacrement*, dont nous avons parlé p. 139 de notre t. XXVI.

Maria-Régina, *Histoire contemporaine*, par Mme la comtesse Ida HAHN-HAHN; *traduit de l'allemand* par Mme Louisa LEBROCQUY. — 1 vol. in-12 de 368 et 348 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 5 fr.

Mois (**le nouveau**) *de janvier : Hommage à Jésus sauveur du monde*, par M. J.-F.-H. OUDOUL, curé du diocèse de Bourges. — 1 vol. in-18 de XVI-176 pages, chez F. Bricon; — prix : 75 c.

Nous avons reçu ce volume trop tard pour en donner le titre dans notre Bulletin du mois dernier, où il eût été bien mieux placé que dans celui-ci.

Philosophie (**la**) *chrétienne*, par le T.-R. P. D. Joachim VENTURA DE RAULICA; pour faire suite à la *Tradition*, par LE MÊME AUTEUR. — 3 vol. in-8o, ensemble de CXVI-1,348 pages, chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 15 fr.

Plémentais (**le petit**), ou *un Bienfait n'est jamais perdu*, par M. Ch. DESLYS. — In-4o de 96 pages, orné de 8 lithographies à 2 teintes par M. C. LASSALLE, chez Magnin, Blanchard et Cie; — prix : 10 fr.

Préjugés *et* **vérités**, ou *les Illusions des gens du monde en face des vérités religieuses*, par M. l'abbé NAU, missionnaire apostolique. — 1 vol. in-12 de VI-272 pages, chez Cattier, à Tours, et chez Tolra et Haton, à Paris; — prix : 2 fr.

Approuvé par Mgr l'archevêque de Tours.

Raisons *péremptoires qui obligent tout protestant à se faire catholique, et tout catholique à rester ce qu'il est*, par M. LAVAL, ci-devant ministre protestant. — In-18 de IV-94 pages, chez Paulmier; — prix : 40 c.

Récits (**quelques**), par Mme DE GAULLE. — 1 vol, in-12 de 116 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 60 c.

Nouvelle Bibliothèque morale et amusante.

Recueil *de réflexions philosophiques, morales et religieuses*. — 2 vol. in-18. — Tome Ier, 56 livraisons; tome IIe, 60 livraisons, au bureau de l'*Union catholique*, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 75 c. le volume.

L'Union catholique.

Soirées *poétiques et religieuses*, par M. Ernest LUREAU; *précédées d'une lettre de M. Auguste* NICOLAS, *servant de préface*. — 1 vol. in-8o de XII-250 pages, chez A. Vaton; — prix : 3 fr. 50 c. (Au profit d'une bonne œuvre.)

Dédié à Mgr de Langalerie, évêque de Belley.

Vertus (**les**) *chrétiennes expliquées par les récits tirés de la Vie des saints*, par Mme la princesse DE BROGLIE. — *Les Vertus théologales; — les Commandements de Dieu et de l'Eglise*. — 2 vol. in-12 de LVI-292 et 470 pages, chez Didier et Cie; — prix : 7 fr.

Vie *de M. Emery, neuvième supérieur du séminaire et de la Compagnie de Saint-Sulpice, précédée d'un précis de l'histoire de ce séminaire et de cette Compagnie depuis la mort de M. Olier*. — 2 vol. in-8o de XVI-480 et 456 pages plus 1 portrait de M. Emery, chez A. Jouby; — prix : 10 fr.

Voyage *aux grands lacs de l'Afrique orientale*, par le capitaine BURTON; — *Ouvrage traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur*, par Mme H. LOREAU, *et illustré de* 37 *vignettes*. — 1 vol. grand in-8o de 720 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 20 fr.

J. DUPLESSY.

Tome xxvii. N° 2. *Février* 1862.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE XXXVIe FAUTEUIL.

(*Suite.*)

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT.

(*Suite.*)

38. **DISCOURS.** — 3 volumes in-8° de xl-574, 712 et 656 pages (1858), chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 22 fr. 50 c.
39. **ŒUVRES** *polémiques et diverses.* — 2 volumes in-8° de 536 et 662 pages (1860), chez le même éditeur; — prix : 15 fr.
40. **MÉLANGES** *d'art et de littérature.* — 1 volume in-8° de 576 pages (1861), chez le même éditeur; — prix : 7 fr. 50 c.
41. **HISTOIRE** *de sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe, avec un fragment sur saint Anselme.* — 2 volumes in-8° de 478 et 448 pages (1861), chez le même éditeur; — prix : 15 fr.

Au frontispice de l'édition complète de ses œuvres, M. de Montalembert a écrit ce mot, devise de son blason de politique et d'écrivain : *Qualis ab incepto!* mot trop fier, et au-dessus de la nature et de la capacité de cet être ondoyant et divers, qui est l'homme. L'immutabilité est l'apanage exclusif de Dieu, et n'est communiquée à l'homme que par la grâce et dans le seul ordre surnaturel. En affichant son invariabilité prétendue de doctrine et de conduite, M. de Montalembert se flatte et se fait tort. Il se flatte, en se targuant de l'impossible; il se fait tort, en déclarant que l'âge et l'expérience ne lui ont pas apporté quelques-uns de ces enseignements qui effacent dans l'âme tant d'impressions superficielles, et y gravent d'autres idées et d'autres résolutions. Les événements, les circonstances ne sont pas seulement un vent qui agite et renverse ce qui est léger et faible; c'est encore une lumière qui nous montre nos erreurs et nos fautes, un air nouveau qui souvent métamorphose notre tempérament moral. De M. de Montalembert comme de tout autre on pourrait donc écrire l'histoire des variations. Plusieurs l'ont fait avec une exagération qui

est de l'injustice; nous pourrions le faire pour la seule vérité de son portrait, et dans le seul besoin de ramener à l'unité les traits plus ou moins changeants de sa physionomie.— Toutefois, M. de Montalembert a moins changé dans les principes que dans leurs applications. Il a toujours été catholique et libéral : catholique invariablement; libéral dans une acception plus ou moins étendue, et avec des intermittences qui lui ont valu souvent les accusations qu'il formule avec tant d'âpreté contre ses amis d'autrefois, aujourd'hui ses adversaires. Ceux-ci, il les accuse d'apostasie. Ils ont pu se tromper dans quelques idées, et surtout dans le compte qu'ils ont fait sur telle ou telle forme de gouvernement; mais M. de Montalembert ne parle-t-il pas lui-même de ses illusions? ne traîne-t-il pas après lui la chaîne non moins longue ni moins lourde de ses espérances trompées? Il ajoute, il est vrai, que sa conviction a toujours été et demeure la même. C'est pour le prouver, pour commenter le *Qualis ab incepto*, qu'il a écrit l'introduction générale de ses œuvres, sorte de bilan de sa vie, d'arrêté de compte, au jour présent, de ses croyances, de ses gains et de ses pertes; sorte de programme aussi qu'il voudrait imposer aux catholiques : en tout cas, pages éloquentes, et qui, bien que forçant et dépassant, dans certains excès de passion, le ton et la mesure du vrai, du juste et du beau, compteront parmi les plus riches de la langue française. — Dans la défaite comme dans la victoire, dans le naufrage comme sur « le beau navire de la monarchie constitution- « nelle, » il est invariablement pour la liberté politique et religieuse. « Je reste échoué, dit-il, sur le promontoire où m'avait porté le flot « des généreuses croyances de mon jeune temps, et je m'y console du « naufrage qui m'a préservé de suivre la marée descendante de l'in- « gratitude et de la peur (t. I, p. VII). » Le labeur de sa vie a été de servir la cause libérale en la distinguant de l'idée révolutionnaire et la cause catholique en l'isolant du despotisme et de l'intolérance, même ecclésiastique. En un mot, l'Eglise libre dans une nation libre, l'alliance entre le catholicisme et la liberté moderne, qui, en fin de compte, n'a profité qu'au catholicisme : voilà son symbole, son idéal. Il n'a jamais combattu que par les armes avouées de la liberté, n'a jamais demandé pour lui et pour sa cause ce qui n'aurait pas dû être le partage de ses adversaires. Tel il a été, tel il est encore : *Qualis ab incepto!* Non, toutefois, que ses œuvres donnent toujours son opinion actuelle sur les choses et sur les hommes. Aussi, avant de tout publier, a-t-il pris le consentement de ceux qui pouvaient se sentir blessés, ne sen-

tant plus lui-même contre eux aucune des ardeurs de la lutte. « J'ai « subi, dit-il, autant que personne l'attrait vainqueur de la vie pu- « blique. J'ai connu tous ses entraînements; j'ai connu l'ivresse de la « lutte et des applaudissements publics; mais je n'ai rien connu qui « vaille cette émotion intime, cette joie généreuse qu'éprouve un « honnête homme à rendre justice et hommage à un noble adver- « saire, à lui tendre une main toujours loyale, mais naguère armée, « et désormais amie. C'est, à mon sens, la plus grande jouissance de « la vie politique. Elle est trop souvent passagère, incomplète, « comme toutes les joies de ce monde; mais je n'en ai pas rencontré « de plus pure, de plus douce et de plus chrétienne (ibid., p. XVI). » Il demande donc pardon à tous, notamment à l'opinion légitimiste qu'il a si souvent froissée « par la nécessité impérieuse de dégager la « cause catholique de toute solidarité temporelle, de toute alliance « politique (ibid., p. XVII); » pardon qu'il lui coûte peu d'implorer d'un parti « qui a eu l'honneur de recruter presque seul la poignée « de héros et de martyrs dont le sang a coulé sous les murs de Lo- « rette, pour la sainte faiblesse de l'Eglise (ibid., p. XVIII). » — Chose triste! de cette réconciliation universelle, une seule classe est exceptée, la classe des amis d'autrefois! Ni l'homme, ni le chrétien n'ont de remords et de douleur de refuser le baiser de paix, bien plus de jeter sans cesse l'insulte à une école « qui s'est crue autorisée à renier tous « ses antécédents, à démentir tous les principes proclamés par les ca- « tholiques sous le régime parlementaire;... palinodie la plus écla- « tante et la plus coupable que l'hi toire moderne ait à enregistrer,... « qui a fait de la raison une ennemie, de l'éloquence un péril public, « de la liberté une chimère anti chrétienne;... qui, dans le passé, a « entrepris de remettre en honneur les pages les plus sombres qu'il « soit possible de découvrir dans les annales du catholicisme;... dans « le présent, proscrit la tolérance, même civile;... qui a béni, ac- « clamé la servitude, etc., etc. (ibid., pp. XXII et suiv.). » L'écluse une fois ouverte, c'est un flot large et intarissable qui gronde, s'élance et noie tout: autre source de jouissance pour M. de Montalembert, mais moins pure, croyons-nous, moins douce et moins chrétienne que celle dont il parlait tout à l'heure sur un ton si touchant! Les amours ardents doivent-ils donc traîner fatalement après eux ces haines vigoureuses? — Désormais, tel sera le rhythme habituel de la polémique chez M. de Montalembert. En présence de la mort comme de la vie; que sa pensée le transporte en Angleterre ou dans l'Inde, à

la cour ou dans le cloître, dans le passé ou dans le présent, il n'aura plus d'autre langage. C'est un cauchemar qui partout le poursuit; mais il ne peut pas dire avec le poëte que partout il l'évite; partout, au contraire, il le cherche, ne croyant jamais l'avoir assez maudit. — Tel est aujourd'hui M. de Montalembert : qu'a-t-il été?

Dans l'ardeur de ses vingt ans, son programme n'était rien moins que le monde à changer; c'est-à-dire toutes les nationalités catholiques à rétablir, toutes les libertés appelées à refaire la république chrétienne, ayant à sa tête non plus

Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur,

mais le pape seul, arbitre des peuples et des rois, dirigeant l'humanité dans la paix et la vérité. Les années et la pratique des affaires lui donnèrent plus de retenue et de conduite, sans rien ôter à sa vaste et noble ambition. Il prêta serment à la chambre des pairs le 14 mai 1835, à la veille de ses vingt-cinq ans. Son premier discours fut dirigé contre les lois de septembre, qu'il appelait « un attentat à la vie « intellectuelle, à la conscience publique, » au principe fondamental de la société moderne, « le principe de la liberté de conscience « (t. I, p. 35). » A quatorze ans de là, — en 1849, — il prendra, dans d'autres circonstances, une autre attitude en face de la presse, et il défendra contre elle une loi plus sévère que n'étaient celles de septembre (t. III, p. 203). Déjà, en 1835, il était moins libéral qu'il ne veut le paraître aujourd'hui. Du principe de la liberté de conscience il disait : « Ce principe, je l'avoue franchement, n'est pas le « mien; je n'ai pour lui aucune idolâtrie : j'en reconnais et j'en pro« fesse de plus anciens, de plus élevés, de plus saints; mais il est évi« demment celui de la société dans laquelle nous sommes nés, il est « celui qui, après une longue lutte, a triomphé et règne dans notre « pays. A ce titre, nous devons, ce me semble, non-seulement le « subir, mais lui obéir, l'accepter loyalement et en réclamer toutes « les conséquences légitimes (t. I, p. 37). » Ces paroles, étendues a toutes les libertés modernes, expriment assez bien la nature de la polémique religieuse à cette époque, et le parti que les catholiques voulaient tirer, au profit de leur cause sacrée, d'institutions qu'ils n'avaient pas faites et qu'ils n'adoptaient pas en principe. Il est juste de dire que M. de Montalembert sortit le plus souvent de cette sage réserve et sembla s'approprier les principes les plus radicaux de ses adversaires. D'abord, en effet, il ne fut que le rédacteur de l'*Avenir* à

la tribune, le journaliste passé orateur. Sa foi seule le garda de tomber du libéralisme dans la révolution. Du reste, toutes les thèses de l'*Avenir*, il les défendit à la tribune, et dans le sens le plus avancé. Il mettait la liberté avant l'autorité, bien qu'elles soient liées l'une à l'autre dans leur existence; les droits des peuples avant leurs devoirs, le progrès avant la tradition. Il tonnait contre les crimes qui ont tué certaines nationalités catholiques, sans s'inquiéter des fautes qui de leur mort avaient fait un suicide; et il chantait devant leur tombeau l'*Alleluia* de la résurrection, avant de s'être assuré qu'au fond de ce tombeau couvait un principe de vie. Tel nous le voyons dans les nombreux discours prononcés en faveur de la Pologne et de la nationalité polonaise (t. I, pp. 52, 85, 127, 313; IV, 290); tel encore, lorsqu'il tonne contre les massacres de Gallicie et qu'il appelle Cracovie à l'indépendance (t. II, pp. 332, 359, 424). En même temps, il voulait arracher l'Orient au schisme et à l'islamisme; il se faisait l'avocat de la Grèce (t. I, p. 119), des chrétiens de Syrie (t. I, pp. 287; II, 115), des chrétiens du Liban (t. II, p. 218). En 1840, il allait étudier la question d'Orient sur les lieux (t. I, p. 229). Il prenait sous la protection de son éloquence généreuse les faibles et les petits, les esclaves et les noirs (t. I, p. 65; t. II, pp. 58, 460). Quoique les intérêts catholiques l'inspirassent surtout, il ne s'y renfermait pas. Il traitait la question belge, la question espagnole (t. I, p. 135), toutes les questions extérieures, à un point de vue blessant quelquefois pour notre vieille monarchie (t. I, p. 87), plus blessant pour le gouvernement de juillet, qu'il accusait de ne pas porter assez haut le drapeau de la France et de l'humilier devant l'Angleterre. Sa jeunesse, sa foi, son talent lui ouvraient ces espaces, lui imposaient ces tâches immenses dont aucune ne l'effrayait. — Et tout cela, néanmoins, était extérieur pour lui comme dans la réalité des choses; tout cela n'était que l'accessoire, tout au plus la prolongation de son rôle. Le centre de ses efforts, sa vraie lutte *pro aris et focis*, c'était la défense de la liberté religieuse en France. De la nécessité de cette défense naquit le parti catholique, dont il fut le chef et l'orateur. Chef et membres, alors en parfaite union, renonçaient à toute hostilité systématique contre le pouvoir. On admettait 1830, la charte, dont il s'agissait de tirer toutes les conséquences favorables à la liberté de l'Eglise. Avec une confiance plus ou moins grande dans la révolution, on la sommait de tenir ses promesses. Cette ligne de conduite où tous se rencontraient, M. de Monta-

lembert en sortait quelquefois pour aller trop à gauche. Ainsi, il se réjouissait du schisme opéré par 1830 entre l'autel et le trône, s'imaginant avoir plus à espérer de la révolution qui avait brisé le trône que du trône lui-même. Cette idée le rendit sévère et même injuste soit envers notre vieille monarchie, soit envers le parti qui lui restait fidèle. « La légitimité, disait-il,... est au fond une « idée turque. Cette superstition de l'hérédité, cette identification du « pays avec une dynastie, cette foi politique existe profondément en « Turquie (t. I, p. 239). » Il ne reconnaissait, comme il dit, d'autre légitimité que le droit divin des peuples. Sur ce point, il était en désaccord avec ses amis, comme encore sur certains principes modernes qu'il louait en droit, au lieu de les adopter simplement en fait. Son radicalisme le porta tantôt à repousser toute répression de l'enseignement impie et immoral du Collége de France (t. I, p. 402); tantôt à presser les catholiques d'accorder leurs suffrages, sans distinction de parti, ni même de croyance et de culte, aux candidats qui s'engageaient pour la liberté de l'enseignement (t. IV, p. 361). C'est ainsi qu'il fit voter pour M. Agénor de Gasparin, le plus ardent ouvrier du prosélytisme protestant. Ces excès dans les idées, cette présomption dans les vues, passaient dans sa parole âpre et violente, hardie et fougueuse, provocante jusque dans le calcul et la réserve, personnelle même quand l'obstacle à renverser se personnifiait dans un homme; élégante, d'ailleurs, et de bon ton, ce qui faisait passer bien des choses; aristocratique dans sa familiarité hautaine, littéraire dans ses emportements, et se sauvant par là de la grossièreté.

Dans cette chambre, formée des ruines de tous les régimes, quel spectacle que cette éloquence si neuve et si jeune! Quel phénomène que cette conviction tenace, passionnée, agissante, parmi des gens sans enthousiasme, désenchantés par l'expérience, encroûtés dans les préjugés! A ces vieillards l'orateur criait : Place à la jeunesse! à ces demeurants de l'école qui avait voulu écraser l'*infâme* : Le Christ est ressuscité! Place au Christ et à son Eglise! Il y eut d'abord étonnement et effroi, puis curiosité, et enfin bienveillance et faveur. Tous ces vieillards, comme des ancêtres qui se sentent rajeunir dans leurs derniers descendants, souriaient aux efforts de ce dernier né de l'hérédité, de ce Benjamin qui jetait tant d'éclat sur la pairie. D'autre part, ils étaient d'autant plus indulgents pour ses attaques qu'ils les croyaient sans conséquence. Ses coups de griffe même lui étaient pardonnés, comme on pardonne une égratignure à l'enfant qui joue sur les ge-

noux. Mais l'orateur grandit peu à peu, s'enhardit, se guérit de jour en jour de cette jeunesse que M. Villemain lui avait si imprudemment reprochée, et devint une puissance avec laquelle il fallut compter. Chaque parti avait son grand orateur : la légitimité dans M. Berryer, le gouvernement et la révolution dans MM. Guizot et Thiers; le catholicisme venait de trouver le sien d'égale taille dans M. de Montalembert.

Dès la première année, M. de Montalembert se posa sur son terrain : la liberté religieuse (t. I, p. 177), et désormais pétitions, projets de loi, discussions d'adresses, tout lui fut occasion de la défendre en elle-même et dans ses conséquences. Liberté d'enseignement, liberté des ordres religieux, même des jésuites, liberté de l'Église dans son chef et dans ses membres : voilà ce qu'il défendait sans cesse à la tribune, dans ses communications avec les catholiques en leur enseignant leurs *devoirs* (t. IV, p. 308); ce qu'il défendait contre toutes les attaques de l'Université et du pouvoir (t. I, pp. 145, 223, 317, 346, 364, 411, 471, 505, 537; t. II, pp. 1, 134, 189, 207; t. IV, p. 435, etc). Appuyé sur la charte et sur les principes éternels, sur son droit de citoyen comme sur son droit de catholique, il se tenait intrépide et faisait face à tous. Sa solitude même lui était une puissance, car elle lui donnait le droit de tout dire. Aussi il dit tout, jusqu'à étonner qu'il pût pousser si loin ce que M. Guizot appelait l'immense liberté de sa parole. Excité par là plutôt qu'arrêté, il allait plus loin encore, mêlant tous les tons, le sérieux et l'ironique, le véhément et le gracieux, le soutenu et le familier, l'amer et le doux, et d'autant plus fort et hardi qu'il rencontrait plus d'opposants. Provoqué, il provoquait à son tour et jetait à ses adversaires d'étourdissants défis. Défensive d'abord, son éloquence, toujours armée en guerre, prit bientôt l'offensive, comme il convient à la faiblesse audacieuse et confiante, comme il convient au bon droit. C'est alors qu'il prononça le fameux mot : « Nous sommes les fils des croisés, et nous ne reculerons pas « devant les fils de Voltaire (t. I, p. 401). » Parole catholique plus que aristocratique, comme le prouve l'antithèse, mais qui ne seyait qu'à un homme de vieille race.— Les années 1844 et 1845 sont les plus mémorables de cette lutte, pendant laquelle la voix de M. de Montalembert répandit tant de trésors d'éloquence et sema tant de germes de liberté qui, d'abord étouffés en apparence, devaient éclore dans un prochain avenir. En 1844, il développa dans toute son étendue et soutint de toute la force de son talent oratoire la thèse de la liberté de l'enseigne-

ment, à l'occasion du projet de loi présenté par MM. Villemain et de Broglie. Il était revenu tout exprès de l'île de Madère, où l'avait longtemps retenu la santé de Mme de Montalembert, descendante de la chère sainte Elisabeth. En 1845, il eut à défendre les jésuites contre le fameux ordre du jour motivé de M. Thiers, qui, à quelques années de là, devait se faire lui-même le champion de l'ordre détesté. Ce sont là les grandes journées oratoires de M. de Montalembert. Mais le grand jour de triomphe de cette première période fut le 14 janvier 1848, à l'occasion de la défaite du Sonderbund. L'atmosphère alors était imprégnée de pressentiments sinistres. Des livres tristement fameux avaient réhabilité les hommes et les faits les plus néfastes. La comédie des banquets agitait les esprits, en attendant le tragique dénoûment que prévoyaient les sages. Le radicalisme venait de s'essayer contre le Sonderbund à la conquête prochaine de l'Europe; et, retranché en Suisse comme dans une forteresse, il menaçait la liberté avec la foi. Blessé dans ces deux passions de son âme, M. de Montalembert fit entendre moins le cri d'alarme que le cri d'angoisse de la défaite : « Je ne viens pas parler pour des vaincus, mais à des « vaincus, vaincu moi-même à des vaincus, c'est-à-dire aux repré- « sentants de l'ordre social, de l'ordre régulier, de l'ordre libéral « qui vient d'être vaincu en Suisse et qui est menacé dans toute l'Eu- « rope par une nouvelle invasion de barbares (t. II, p. 677). » Puis, usant contre les corps francs des représailles d'une éloquence indignée, et associant à sa noble colère l'honneur des vieux soldats qui l'écoutaient, il s'écrie : « Voyez-vous ces hommes armés qui montent « par ce défilé des Alpes que beaucoup d'entre vous ont franchi?... « Ils vont là où la république française s'était arrêtée avec respect;... « là où le corps de Desaix, de votre camarade Desaix, a trouvé un « tombeau digne de lui!... Et que vont-ils y faire ces vainqueurs sans « combat? Il faut le dire sans détour, car le mot est encore moins « ignoble que la chose : ils y vont pour voler, oui, pour voler le patri- « moine des pauvres, des voyageurs, de ces moines du Saint-Bernard « que dix siècles ont entourés de leur vénération et de leur amour « (t. II, p. 683). » Ici, plus de discussion, mais seulement l'émotion, la passion partagée par l'auditoire; rien que des cris de douleur sur la liberté perdue : « Ah! oui, elle périt, et pendant de longs siècles elle « disparaît. Et pour ma part je ne redoute rien tant dans le triomphe « de ce radicalisme que la perte de la liberté (ibid., p. 693). » Puis des regrets passionnés, mêlés de quelques remords d'avoir contribué

peut-être à cette perte par trop d'amour : « La liberté ! ah ! je peux « le dire sans phrase, elle a été l'idole de mon âme ; si j'ai quelque « reproche à me faire, c'est de l'avoir trop aimée, aimée comme « on aime quand on est jeune, c'est-à-dire sans mesure, sans frein « (ibid., 694). » C'était l'oraison funèbre de la liberté ! A un mois de là, en effet, elle succombait sous une nouvelle révolution. — Et, toutefois, grâce à M. de Montalembert, la liberté religieuse n'était pas frappée du même coup que la liberté politique. En affirmant son existence, le catholicisme était entré dans la vie sociale ; en proclamant ses droits, il les avait fait reconnaître, et bientôt on les vit inscrits dans les lois. Une fois posée avec cet éclat, la question de la liberté de l'Eglise ne pouvait tarder à être résolue. En attendant, le parti catholique fut le noyau autour duquel se groupèrent toutes les forces conservatrices de la société. Le parti était parfaitement uni, et, dès le 28 février, de la tribune de l'*Univers*, il disait par la bouche de son chef : « Dans ce changement si grand « et si imprévu, nous, catholiques avant tout, nous n'avons « rien à changer (t. III, p. 1). » Rien ne fut changé d'abord, en effet, dans le langage et la conduite ni du chef ni des membres. Et cela dura jusqu'à la loi sur la liberté de l'enseignement, liberté qui, après avoir été signe de ralliement, allait devenir signe de contradiction. Il y eut bien quelque dissidence à propos de la démocratie, qu'une fraction radicale voulait identifier avec le christianisme ; mais, par ses *Conseils aux catholiques* (t. IV, p. 488), M. de Montalembert étouffa le schisme de l'*Ere nouvelle*. Les catholiques lui obéirent longtemps, l'admirèrent toujours. Sa parole n'avait jamais été si riche ni si puissante. Sans abandonner le terrain de la liberté religieuse, son grand champ de bataille et de victoire pendant dix-huit ans, il étendit son domaine et aborda toutes les questions politiques, toutes les grandes thèses sociales. On peut le voir dans ses discours sur les chemins de fer (t. III, p. 20), sur les deux chambres (ibid., p. 50), sur le suffrage universel (ibid., p. 137), sur l'inamovibilité de la magistrature (ibid., p. 157), sur la liberté de la presse (ibid., p. 202), sur l'impôt des boissons (ibid., p. 296), sur la réforme électorale (ibid., p. 426), sur la prorogation de l'assemblée (ibid., p. 465), et enfin dans son beau rapport sur le dimanche (ibid., p. 479). Dès les premiers jours, dans la discussion de la constitution, il éleva à la même hauteur la question de l'enseignement (ibid., p. 53). Mais bientôt on lui représenta qu'il y avait des concessions indispensables à

faire aux fractions diverses du grand parti de l'ordre, qu'une loi sur l'enseignement devait être une œuvre de conciliation. Lui qui n'était pas l'homme des compromis, mais de la vérité absolue et jalouse, résista d'abord, puis, découragé, il céda à d'autres le premier rôle, et, de chef qu'il avait été, il se mit à la suite. Une fusion religieuse s'opéra dans l'assemblée, en attendant la fusion politique; de là sortit la loi de 1850, qui alluma la guerre dans le parti catholique, et, dans le cœur de M. de Montalembert, une passion inextinguible contre tous ceux qui étaient demeurés fidèles à son ancien programme. Ceux-ci eurent tort peut-être de ne pas tenir assez de compte des circonstances, et de ne pas comprendre qu'on n'eût rien obtenu en s'obstinant à tout demander; mais M. de Montalembert eut tort, de son côté, de ne pas pardonner une opposition loyale dans son principe, nullement blessante pour lui, et d'en garder une rancune qui, de jour en jour plus vive, se traduit par des emportements déplorables.

Alors, toutefois, la dissidence n'était pas encore telle que le parti catholique ne se reformât sur certaines questions. Par exemple, toutes ses voix firent écho, toutes ses mains se réunirent, pour applaudir aux discours de M. de Montalembert sur l'expédition de Rome et sur les conditions du retour de Pie IX dans sa capitale (t. III, pp. 102, 250). Et comment en eût-il été autrement, lorsque retentirent ces paroles au-dessus desquelles on ne trouve absolument rien dans tous les fastes de l'éloquence humaine : « Il n'y a pas dans l'histoire du monde un « plus grand spectacle et un plus consolant que les embarras de la « force aux prises avec la faiblesse. Permettez-moi une comparaison « familière. Quand un homme est condamné à lutter contre une « femme, si cette femme n'est pas la dernière des créatures, elle peut « le braver impunément. Elle lui dit : Frappez, mais vous vous dés- « honorerez, et vous ne me vaincrez pas. Eh bien! l'Eglise n'est pas « une femme, elle est bien plus qu'une femme, c'est une mère « (triple salve d'applaudissements). C'est la mère de la société mo- « derne, c'est la mère de l'humanité moderne. On a beau être un fils « dénaturé, un fils révolté, un fils ingrat, on est toujours un fils, et il « vient un moment, dans toute lutte contre l'Eglise, où cette lutte « parricide devient insupportable au genre humain, et où celui qui « l'a engagée tombe accablé, anéanti, soit par la défaite, soit par la « réprobation unanime de l'humanité (t. III, p. 289). » Le lendemain, le *Journal des débats* lui-même disait : « Ce discours est suivi « d'applaudissements tels qu'on ne se souvient pas d'en avoir entendu

« dans les assemblées délibérantes. » Bientôt la municipalité du Capitole décernait à l'orateur, comme au général Oudinot, le titre de citoyen romain, voyant dans ce discours un second affranchissement du saint-siége et de Rome. — On a remarqué, dans les magnifiques paroles citées tout à l'heure, l'annotation des applaudissements qui les interrompirent. Il en est toujours ainsi dans les trois volumes de discours. Tout le monde l'a dit : on lit les orateurs, il faudrait les entendre ; et c'est pour animer la lecture, la rendre vivante et parlante, que les rhéteurs, les historiens littéraires, multiplient les détails, les observations sur les circonstances extérieures ou personnelles à l'orateur, qui peuvent, jusqu'à un certain point, le ressusciter devant nous, et nous replacer au pied de sa chaire ou de sa tribune. Mais, à cet égard, rien ne vaut ces annotations, vraiment prises sur le vif, qui, avec l'impression produite par l'orateur, nous révèlent les obstacles et les appuis qu'il rencontrait, les efforts qu'il faisait pour répondre à la colère des uns, à l'enthousiasme des autres, nous révèlent toute sa puissance. Oh ! sans doute, on devra toujours dire : Que serait-ce si vous l'aviez entendu lui-même ! Mais au moins ce n'est plus un discours, toujours froid à distance, que nous lisons, c'est un drame. — Et ici, pour ceux qui n'ont pas entendu M. de Montalembert, notons son action oratoire. De taille moyenne, il dominait pourtant la tribune. Sa figure pâle et calme, fine et noble, encadrée dans de longs cheveux, était une première éloquence. Les côtés de l'assemblée admiraient les lignes pures de son profil, ceux de face le brillant de son œil. Il commençait, les deux mains posées sur le velours de la tribune, d'une voix peu étendue mais claire, douce mais sonore : il causait. Il causait encore bien souvent dans le cours de la discussion avec cette aisance noble qui rappelait les salons d'autrefois, et cette pointe de malice qui assaisonnait la simplicité et piquait l'attention. Puis il attaquait son sujet et se jetait au cœur de la bataille avec toute l'audace d'un ancien chevalier. Son geste alors s'animait, sans avoir jamais, toutefois, beaucoup de mouvement ni d'étendue. Mais sa voix, ce charme suprême de l'orateur, prenait un timbre plus métallique et plus vibrant, une notation plus variée et plus souple, qui marquait tous les tons du discours, et particulièrement cette *accentuation montante* de sa mère anglaise, dont a parlé M. Sainte-Beuve, qui faisait tomber les paroles de plus haut et les portait plus loin. Comparaisons, rapprochements, apologues, raisonnements, pathétique, il usait de tous les moyens, de toutes les figures oratoires. Il recourait surtout à l'inter-

rogation et à l'apostrophe, qui réveillent l'attention, la tiennent en haleine et associent l'auditoire à l'orateur. Toutefois, il n'avait pas les grandes images de M. Berryer, ni le piquant de M. Thiers, ni les hautes vues de M. Guizot : sa force était principalement dans le mouvement et la passion qui, après tout, font l'orateur, au dire des anciens : *Pectus est quod disertos facit*. Plus qu'aucun peut-être de nos orateurs contemporains, à part M. de Lamartine, il était homme de lettres et artiste dans ses discours. On y trouve des morceaux écrits comme dans un livre, des phrases ciselées comme des bijoux. Aussi a-t on demandé s'il improvisait ou récitait. Au début, il écrivait, dit-on; puis, il parla sur simples notes; à la fin, il combina les diverses manières, et devint tellement maître de sa parole, qu'il est difficile de distinguer aujourd'hui, quant à la perfection de la forme, entre les passages qui peuvent avoir été écrits et ceux qui ont été nécessairement improvisés : tout se tient, s'enchaîne et fait corps.

L'accord, avons-nous dit, entre le chef et les membres du parti catholique s'était rétabli sur la question pontificale ; il se rétablit encore sur le terrain *présidentiel*. Fils des croisés, M. de Montalembert s'était fait d'abord, nous l'avons vu, le paladin de la liberté et des nations opprimées; mais, Anglais de naissance et de tempérament, il était conservateur, homme d'autorité. L'autorité religieuse, il la plaçait dans l'Eglise, et, sous ce rapport, il n'eut pas à changer; l'autorité politique, il la plaça d'abord dans la monarchie constitutionnelle ; puis, la monarchie renversée et toute autorité avec elle, il lui chercha un représentant, et crut le trouver dans le prince Napoléon. Il ne songeait guère alors à sauvegarder que la liberté de l'Eglise et de l'âme. Après le 2 décembre, il écrivit aux catholiques pour les inviter à adhérer au coup d'Etat. Quelques jours après, le 12, il écrivait encore au rédacteur de l'*Univers* la fameuse lettre qui, avec la préface du *Livre des pèlerins polonais*, est à peu près le seul produit public de sa parole ou de sa plume qu'il n'ait pas cru devoir insérer dans ses œuvres. La suppression de la préface condamnée à Rome est d'un bon catholique. Quant à la lettre, il nous dit aujourd'hui : « Le ré« gime actuel de la presse ne comportant pas des explications com« plètes sur les faits qui ont précédé, accompagné et suivi cette lettre, « l'auteur ne se croit pas obligé à une reproduction qui, sans ces ex« plications, semblerait l'avouer de nouveau. » En d'autres termes, il désavoue cette lettre, ce qui est avouer qu'il a changé. Le 12 décembre il écrivait : « Il faut choisir entre Louis-Napoléon et la ruine

« totale de la France : mon choix est fait. Je suis pour l'autorité contre « la révolte, pour la conservation contre la destruction, pour la so- « ciété contre le socialisme, pour la liberté possible du bien contre la « liberté certaine du mal ; et dans la grande lutte entre les deux « forces qui se partagent le monde, je crois, en agissant ainsi, être « encore aujourd'hui, comme toujours, pour le catholicisme contre « la révolution : » paroles qui ont bien quelque analogie avec le programme de ceux de ses amis contre lesquels il s'est levé depuis si ardemment. — Un mois après, à l'occasion des décrets de janvier, il sortait de la commission consultative. Moins ferme déjà dans son adhésion au gouvernement, il regrettait peu encore le régime parlementaire et ne se faisait pas l'apôtre de 89. Il n'était même pas entièrement repris d'amour pour les libertés modernes au 5 février 1852, jour de sa réception à l'Académie française. Et pourtant, de premiers compromis lui en avaient ouvert les portes plus que son mérite. Sous le régime de juillet, il n'eût jamais obtenu les suffrages de la majorité, c'est-à-dire des voltairiens qui ont là leur dernier boulevard, des universitaires qui y ont leurs invalides. Sous juillet, il était l'ennemi par cela seul qu'il était catholique ; sous la république, il était devenu, comme catholique encore, l'auxiliaire conservateur, en attendant de devenir une force pour l'opposition. Mais, le 5 février, tout reconnaissant qu'il était d'avoir obtenu de ses anciens adversaires « la seule « faveur qu'il eût désirée, la seule élection qu'il eût sollicitée, et la « seule distinction qu'il eût obtenue dans le cours de sa vie (t. III, « p. 593), » il tint ferme son drapeau et ne renia rien de ce qu'il avait aimé et servi. Il célébra « l'art chrétien et national, l'Europe du « moyen âge, la renaissance chrétienne ; » il appela de ses vœux « la « formation d'une aristocratie politique, d'un patriciat national ; » surtout, il prit occasion de l'*Histoire de Louis XVI*, et des *Pensées sur le christianisme* de son prédécesseur, M. Droz, pour souffleter Voltaire en présence des voltairiens, pour faire le procès de 89 et de la constituante sous les yeux et avec la complicité des historiens, des auteurs et des partisans de la révolution. Il accusa bravement 89 d'avoir enfanté 93, la révolution de 89 de n'avoir été « qu'une sanglante « inutilité ; » et M. Guizot qui, pour lui faire les honneurs de l'Académie, reprenait, pour la première fois depuis 1848, la parole en public, fit écho à ce langage.

Mais bientôt M. de Montalembert sentit revivre en lui l'esprit parlementaire et se retourna contre ses anciens amis. Toujours

militant, à défaut d'autre champ de bataille il choisit l'*Univers*, qui lui fournit à la fois le terrain et l'ennemi. A l'en croire, il poursuivait le combat de toute sa vie. Mais, évidemment, les mots n'avaient plus le même sens : champ de bataille, drapeau, alliés et adversaires, tout était changé. Il accusa, devant le monde entier, les catholiques fanatiques et serviles, dans des lettres qui, recueillies, feraient une part considérable de ses œuvres. Alors parurent les *Intérêts catholiques* (t. V, p. 1), premier réquisitoire en règle contre les « partisans du « pouvoir et de la victoire, » qui, après avoir demandé « la liberté « comme en Belgique, » demandaient, prétendait-il, « le pouvoir « comme en Russie. » Nous n'avons plus à revenir sur cette brochure (Voir notre t. XII, p. 219), où M. de Montalembert attribuait au régime parlementaire l'affranchissement de l'Eglise. Nous lui répondions que l'Eglise n'avait rien obtenu du libéralisme qui, au contraire, l'a toujours enchaînée ; qui déteste le catholicisme et les catholiques au moment même où ils les applaudit, et M. de Montalembert se fait une étrange illusion, s'il croit avoir des amis nouveaux parmi ceux qu'il flatte en bafouant ses amis d'autrefois. Non, ils l'encouragent seulement comme l'exécuteur de leurs justices, ou plutôt de leurs vengeances, et ensuite ils se retourneront contre lui. La révolution le haïra toujours, parce qu'il n'est pas révolutionnaire; l'impiété, parce qu'il est catholique. M. de Montalembert ne s'entend donc plus avec personne. Pour parler la langue des catholiques, il est obligé d'user de détours : pendant que ses adversaires catholiques s'en tiennent à la lettre des enseignements pontificaux, lui, il doit recourir aux explications et aux commentaires; excellent critérium pour savoir de quel côté est le vrai sens de la doctrine. S'il parle la langue des libéraux, évidemment elle doit subir chez lui, pour exprimer sa pensée, une métamorphose analogue. En réalité, il ne fait que retourner contre des frères les armes employées de tout temps contre les catholiques par l'impiété révolutionnaire, et même les injures banales de fanatisme, de servilisme, d'esprit rétrograde et ennemi de la raison et de la civilisation. Il reprend contre eux tous les thèmes usés : inquisition, Saint-Barthélemy, révocation de l'édit de Nantes, etc. Voilà ce qu'on trouve dans tous ses écrits depuis 1852, dans son magnifique éloge de Donoso Cortez (t. V, p. 200) comme dans son livre, d'une si haute valeur artistique, sur l'*Avenir de l'Angleterre* (ibid., pp. 311, 360). Dans ce dernier ouvrage surtout, dette d'hospitalité payée à une nation qui avait fait un brillant accueil à sa renommée, à

l'attrait de sa personne, à sa passion parlementaire, il se trouve heureux de faire de l'éloge exagéré des institutions anglaises la satire des institutions et des hommes qu'il déteste. Il avait oublié ses anciens discours en faveur de l'Irlande, et il ne s'attendait pas à être obligé d'écrire, quelque temps après, l'éloquente brochure : *Pie IX et lord Palmerston* (t. V, p. 465).

Ne finissons pas sous une impression si triste, mais plutôt restons sur l'espoir que M. de Montalembert terminera bientôt sa lamentable tragédie des *Frères ennemis*. Quel que soit son amour pour la liberté, la foi lui est plus chère. Pourquoi ne reviendrait-il pas à ceux avec lesquels il a la confraternité sainte de la foi, comme il s'est rapproché de ceux avec lesquels il n'avait que la confraternité trompeuse de la liberté ? La réconciliation serait-elle plus facile entre adversaires qu'entre amis brouillés ? N'allons pas dépenser les meilleures de nos forces dans une lutte fratricide : réservons-les pour la défense de notre mère commune, qui n'a pas trop, à l'heure qu'il est, du concours de tous ses enfants. Pour nous, qui écrivons ces lignes, simples rapporteurs et non partie dans le débat, nous voyons dans notre cœur toute contradiction couverte par le sentiment d'une admiration affectueuse et reconnaissante. Arrivés, M. de Montalembert et nous, à cette période de la vie où la différence de quelques années s'efface, nous sommes aujourd'hui à peu près du même âge. Mais il n'en a pas toujours été ainsi ; il fut une heure où notre esprit plus jeune reçut presque de son éloquence précoce la première impression du beau. Or, c'est le seul souvenir que nous voulions garder au terme de cette étude : le souvenir d'une première admiration et d'un premier amour. U. MAYNARD.

---

42. **LE VRAI BONHEUR**, ou *Illusions et réalités de la vie*, par M. l'abbé LASSALLE. — 1 volume in-12 de 394 pages (1860), chez Beau jeune, à Versailles, et chez Périsse frères, à Lyon, et à Paris ; — prix : 3 fr.

Sous ce titre qui dit suffisamment le but et même le plan de l'ouvrage, M. l'abbé Lassalle nous offre un livre fort bien écrit, dont la lecture convient à tous les âges, mais surtout à ce temps des illusions pour la plus grande partie des hommes, au temps de la jeunesse. Ce n'est autre chose que le récit fait par lui-même de la vie d'un de ces hommes qui, nés avec un orgueil indomptable et une soif ardente des richesses et des honneurs, frappent à toutes les portes, essaient de

tous les moyens pour arriver à ce bonheur qu'ils convoitent, et ne trouvent partout qu'amertumes, déceptions et angoisses, jusqu'à ce que, revenus à eux-mêmes, réfléchissant à leur triste sort et prêtant l'oreille à la douce voix de la religion, ils reconnaissent enfin que le véritable bonheur n'existe que dans l'amour de Dieu, dans la pratique du bien, dans la paix d'une bonne conscience, en un mot, dans la vertu. — L'ouvrage se divise donc naturellement en deux parties : le récit des illusions et des déceptions; le récit des réalités et des douces joies qui s'épanouissent au sein d'une véritable piété. On trouvera peut-être quelques invraisemblances, une certaine exagération dans les faits, au moins dans la première partie; mais l'auteur a voulu présenter sous toutes ses faces l'existence de tant d'aveugles qui laissent échapper la proie pour courir après l'ombre. Du reste, l'intérêt se soutient partout, l'imprévu naît à chaque pas, les situations se diversifient à chaque page, et la curiosité du lecteur est toujours tenue en haleine. On aimera surtout le retour à la vertu et le récit des jouissances qu'elle procure. On y voit une âme désabusée par l'expérience, mettant uniquement son bonheur à servir Dieu et à faire des heureux, et le trouvant pour le présent et pour les siècles à venir. — Voilà donc un excellent livre de plus; nous désirerions que chacun le lût avant d'avoir reconnu par expérience la vanité des espérances mondaines, et cherchât, par une expérience contraire, à s'assurer un bonheur réel, en ne perdant jamais de vue ses immortelles destinées.

43. **ANTOINE DE BONNEVAL**, ou *Paris au temps de saint Vincent de Paul, traduit de l'anglais du docteur* Anderdon. — 1 volume in-12 de 344 pages (1860), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 2 fr. 50 c.

Le docteur Anderdon est de l'école de Walter Scott. Il intéressera comme lui, tout en restant généralement plus que lui dans la vérité et la justice lorsqu'il met en scène des personnages historiques. — Son héros, Antoine de Bonneval, né sous le règne de Louis XIII, dans un vieux château féodal du Berry, est élevé par des parents chrétiens. L'évêque de Mâcon est son oncle; un savant ecclésiastique est son précepteur. Il a reçu de Dieu une belle âme, un noble courage et d'heureuses dispositions, mais un penchant peut-être dangereux à la rêverie. On le destine à entrer dans la garde du jeune roi Louis XIV encore enfant. Ses honnêtes parents ne connaissent pas assez les piéges qui l'attendent.

C'est juste au temps le plus agité des barricades et des échauffourées de la fronde qu'il est lancé vers la capitale, emmenant pour sa défense dans la route deux fidèles serviteurs, armés et à cheval comme lui. On n'avait pas alors, pour les riches maisons, d'autre manière de voyager. Le jeune homme s'en allait joyeux et sentait qu'il entrait dans la vie active. Mais, dès le premier soir, comme il traversait l'une des forêts qu'il fallait franchir pour arriver à Bourges, il est arrêté, dépouillé de sa bourse et fait prisonnier. Le capitaine des bandits, frappé de sa bonne mine, empêche qu'il soit maltraité et renvoie ses deux serviteurs, en les chargeant d'apporter deux cents pistoles pour sa rançon. — Il y avait alors du tumulte et des rébellions dans les campagnes comme à Paris, et la misère était grande partout. Tandis que les Parlements et les nobles, dont Richelieu avait arrêté les envahissements, se liguaient pour reconquérir leurs priviléges en amoindrissant le pouvoir royal, les hommes hardis faisaient, dans les campagnes, une guerre pareille aux nobles seigneurs sur les grandes routes.

Le capitaine des bandits, qui s'intéresse à Antoine, le fait coucher auprès de lui, à son bivouac de la forêt, et lui raconte son histoire. C'était un de ces hommes comme il y en a toujours eu dans les classes de condition médiocre, qui se croient des âmes incomprises. Il s'était probablement un peu trop insurgé contre la société, car on l'avait condamné à dix ans de galères. Il subissait sa peine depuis un an ou deux, lorsqu'il fut atteint, comme la moitié de ses compagnons, d'une maladie épidémique, et il allait mourir en blasphémant; mais un homme paraît qui le soigne, le guérit, le console, plus que cela, le réconcilie avec Dieu, avec sa conscience, et obtient sa grâce. Cet homme, dont il conserve un religieux souvenir, c'est Vincent de Paul, alors aumônier général des galères et chargé de tous les fardeaux que la misère accumule. Mais le malheureux est retombé, car le voilà de nouveau en pleine révolte contre la société, qu'il exploite, comme on l'a vu.

A la pointe du jour, Antoine, moins surveillé et craignant que les deux cents pistoles n'arrivent pas, s'échappe et s'enfuit à travers la forêt. Il en sort poursuivi par Claude, le capitaine des bandits; mais il voit passer un prêtre sur un cheval de peu d'apparence : il tombe à genoux devant lui, réclamant secours contre le brigand qui n'est plus qu'à dix pas, le poignard levé. Claude, au même instant, reconnaît le prêtre, laisse tomber son poignard et s'incline devant Vincent de Paul,

qui lui dit doucement : « Claude, mon fils, vous ici !... » puis pre par le bras son ancien pénitent, s'éloigne de quelques pas, et, dans doux entretien, le relève sans doute une seconde fois. En le quitta il fait monter Antoine sur son cheval et le conduit à Bourges.

Nous trouvons plus tard Antoine de Bonneval à Paris, enrôlé da la garde royale. L'auteur peint très-bien, et sous ses vrais aspects, triste Paris d'alors. Il nous introduit dans les intrigues, les farces les folies de la fronde ; il photographie, en quelque sorte, moral et au physique, le cardinal Mazarin, le grand frondeur de Ret Condé, Turenne, et les magistrats insurgés, et les belles dames q rêvent la guerre en dansant. Antoine est mêlé à toute cette socié excentrique. Il recueille une curieuse peinture des solitaires de Por Royal et de leurs originalités un peu grotesques. Il assiste aux soiré de l'hôtel de Rambouillet, où le lecteur voit passer tous les poëte tous les beaux esprits de cette aurore du grand siècle. Mais dans l bals et dans les fêtes, il se lie aussi avec des amis bien aventureu Celui qui devait être son mauvais démon est un certain Louis Montauban. Par ses sarcasmes insidieux, il s'acharne à démolir sa f et à ruiner son âme. Chose étonnante, quoique vulgaire! cet homm qui ne croit pas aux dogmes religieux, croit aux arts magiques. pousse Antoine à les interroger pour connaître son avenir ; et le pauv jeune homme s'en va consulter le révélateur Battista Lomelli, espèce sorcier italien qui l'introduit dans un cabinet mystérieux, où le si lence est obligatoire, où s'entend une musique bizarre, où s'exhale des vapeurs et des parfums qui ont leur but. Là, dans une gla que des fumigations obscurcissent à chaque phase, il voit son pass — c'est-à-dire ce qu'il faisait à cinq ans, à dix ans, à quinze ans, - par une fantasmagorie que les prestidigitateurs comprennent, peut-être par le magnétisme, qui est moins récent qu'on ne croit. — Au moment où son avenir va frapper ses yeux ou son cerveau, u prêtre met subitement le pied dans l'antre de Lomelli, et aussitôt musique cesse, les fumigations s'évanouissent : le grand révélateur disparu. Le prêtre qui surveillait Antoine, c'est encore Vincent Paul. Il l'emmène à Saint-Lazare, où le bon jeune homme rend grâc à Dieu qui le retire du précipice. — Après une retraite de quelqu jours, retraite dont les détails sont charmants, Antoine retourne à cour. Mais bientôt les soulèvements de Paris obligent la reine à sortir ; elle s'enfuit de nuit au château de Saint-Germain, demeu alors très-dépourvue. Antoine, qui a suivi la cour effrayée et le jeu

roi, est chargé d'une périlleuse mission pour la capitale insurgée. Il s'y rend déguisé en garçon meunier apportant des échantillons de farine; mais Gourville le reconnaît aux halles où on l'a conduit, et il est emmené à la Bastille. — Nous devons laisser aux lecteurs, — et ce livre en aura beaucoup, — les surprises finales de sa délivrance, de sa vie dès lors toute honorable, de la triste fin de Louis de Montauban et de la conversion sérieuse enfin de Claude Sarron, l'ex-capitaine de bandits, qui suit, comme frère-lai, les missionnaires en Barbarie et meurt martyr de la foi.

Ce livre est fort attachant, nous le répétons. Il n'a qu'un défaut, qui est un de ceux de l'école de Walter Scott : ce sont des lenteurs et des excursions descriptives, dans les moments mêmes où l'intérêt est le plus vif; mais à l'exception de ces pages, que l'on dirait une petite malice de l'auteur, malice que nos feuilletonistes pratiquent chaque jour, tout le monde le lira avec plaisir. J. COLLIN DE PLANCY.

44. **DES CAUSES DU RIRE**, par M. Léon DUMONT. — In-8° de IV-134 pages (1862), chez A. Durand; — prix : 3 fr.

Voilà un travail sérieux sur un objet qui ne l'est pas du tout; s'il n'apprend pas à faire rire, il indique parfaitement les sources où se puise le rire, et il combat bien des erreurs dans lesquelles les plus savants *esthéticien* sont tombés ce sujet. — Il n'est guère de littérateur qui ne parle du rire et qui ne prétende en indiquer les causes; M. Dumont prouve que, jusqu'à nos jours, on les a ignorées : faut-il donc qu'on ne devienne si éclairé que lorsque le rire s'en va? Prétendre donner une nouvelle théorie du risible après Aristote, Cicéron et Quintilien, après l'Espagnol Vivès et l'Italien Scaliger, après les Anglais Hobbes, Hogarth, Addison, Dugald Stewart, Gérard, lord Kames, Beattie et Pirie, après les Allemands Leibnitz, Lessing, Mendelssohn, Kant, Schelling, Schlegel, Flœgel, Jean-Paul Richter, Hegel, Schopenhauer, etc., après les Français Descartes, Batteux, Poinsinet de Sivry, Marmontel, Alfred Michiels, Charles Lévêque et tant d'autres, n'est ce pas une entreprise audacieuse et téméraire? On peut le penser en ouvrant le livre de M. Dumont; on ne le pense plus quand on le ferme. L'auteur a étudié toutes les théories; il en signale avec beaucoup de justesse les défauts et les lacunes, et celle qu'il propose satisfait complétement l'esprit; on ne voit pas quelles objections sérieuses on pourrait y faire.

La marche suivie par l'auteur est très-logique. Il distingue d'abord

le rire extérieur du sentiment du risible ; le rire du sourire ; et, quand il a bien circonscrit son sujet, il fait l'histoire et la critique des théories du risible depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Après avoir montré ce qu'il y a de vrai ou de faux, de juste ou d'incomplet dans ces diverses théories, il expose la sienne. « Le risible, dit-il, peut « être considéré comme la cause objective, indirecte ou extérieure du « rire ; le sentiment qu'il éveille en peut être considéré comme la « cause subjective, immédiate et intérieure. Le risible peut être dé- « fini : tout objet à l'égard duquel l'esprit se trouve forcé d'affirmer « et de nier en même temps la même chose ; c'est, en d'autres « termes, ce qui détermine notre entendement à former simultané- « ment deux rapports contradictoires (p. 48). » De cette définition, que de nombreux exemples rendent inattaquable, sort toute la théorie de l'auteur. Pourquoi ces actes de l'entendement causent-ils en nous un sentiment, et un sentiment de plaisir? Pour répondre, M. Dumont entre sur les domaines de l'esthétique, cette science si peu avancée encore, et il expose la théorie du plaisir, comme il l'a fait pour le rire, en examinant et en critiquant les théories établies avant lui. Il nous est impossible d'analyser ici une critique si subtile ; mais nous dirons qu'il réfute avec beaucoup de bonheur les diverses théories qui fondent le plaisir qu'on éprouve dans le rire ou qui le provoque sur une satisfaction d'orgueil, sur la nouveauté, le contraste, l'association des idées, etc. Pour lui, « le sentiment du risible est le senti- « ment de plaisir qui accompagne en nous l'énergie de l'entendement « s'exerçant avec une double intensité et dans deux directions oppo- « sées à l'égard d'un seul objet. L'objet risible est le terme commun « de deux rapports contraires, dont l'un, en s'offrant à l'esprit, lui « suggère immédiatement l'autre (p. 66). »

La théorie de M. Dumont se vérifie par la facilité avec laquelle elle répond aux diverses questions qu'on pourrait faire : pourquoi certaines personnes rient-elles plus souvent que d'autres? pourquoi les objets risibles ne font-ils pas toujours rire? pourquoi certains objets ne font-ils rire qu'après un certain temps? pourquoi les mêmes objets ne font-ils pas rire tout le monde au même degré? Elle ne se prête pas moins heureusement à une classification raisonnée qui n'avait pas encore été donnée aussi complète et aussi satisfaisante. L'auteur établit trois espèces principales du risible : le risible involontaire qui résulte des circonstances, comme le *quiproquo*, les méprises, etc. ; le risible involontaire qui résulte de l'imperfection de nos facultés ;

enfin, le risible volontaire, qui est proprement ce qu'on appelle la plaisanterie. A la seconde espèce appartiennent le risible qui provient de la sottise, de la naïveté, le ridicule, la risée et la dérision ou moquerie ; à la troisième, qui forme le contraire du sérieux, les grimaces, la raillerie, la sottise, la satire, le persifflage, la facétie, la *laune* des Allemands, l'*humour* des Anglais, l'enjouement, l'ironie, le burlesque, la parodie, l'équivoque, le calembour. Ces différentes variétés du risible sont étudiées en elles-mêmes et comme causes du rire. L'auteur montre l'application qu'on peut en faire ; il en signale l'utilité et l'abus. Enfin, il consacre quelques pages au risible dans les arts, ce qui l'amène à exposer ses vues sur la comédie, sur la caricature, sur la bouffonnerie, à dire en quoi le comique diffère du risible, et à montrer l'importance et l'utilité de la bonne plaisanterie. « La « plaisanterie, dit-il, a droit à recevoir le meilleur accueil toutes les « fois qu'elle est spirituelle ou qu'elle recouvre des vérités utiles, en « un mot, toutes les fois qu'elle n'est pas à elle-même sa propre fin, « qu'elle n'est qu'un moyen ou un ornement. Elle sert alors à rendre « un objet plus frappant, à attirer sur lui notre attention, à le graver « plus profondément dans notre souvenir. Une plaisanterie jetée à « propos dans une conversation, dans une discussion, dans un livre « sérieux, dans une œuvre poétique, ranime l'attention fatiguée, fait « oublier la lassitude, rompt la monotonie et ramène vers la matière « principale les imaginations distraites... Une plaisanterie bien mé« nagée rend vaines les difficultés qu'un sophiste s'efforce de nous « opposer, et, en le rendant ridicule, lui fait perdre toute son auto« rité... On a vu le rire désarmer la haine et la colère, et arracher à « des juges la grâce d'un coupable... Mais, comme tout acte libre, la « plaisanterie est soumise aux lois de la morale ; elle est bonne ou « elle est mauvaise. En général, la plaisanterie n'a de valeur que « dans la bouche des gens sérieux (pp. 131, 132). »

Ce livre est une excellente étude sur le rire : l'auteur a profité habilement de tous les travaux de ses devanciers, il fait surtout connaître avec soin les théories des auteurs allemands, avec lesquelles on est beaucoup moins familiarisé en France ; toujours clair, net et précis, il ne se laisse égarer par aucun sophisme et n'avance rien sans le prouver. Nous considérons ce petit traité comme un des meilleurs chapitres qu'on puisse écrire sur l'esthétique en général ; on ne pourra plus désormais écrire sur le rire sans l'avoir consulté et sans en tenir compte.

J. Chantrel.

45. **CHRONIQUE** *de la régence et du règne de Louis XV*, — 1718-1763, — ou *Journal de* Barbier, avocat au Parlement de Paris ; — *première édition complète, conforme au manuscrit autographe de l'auteur, publiée avec l'autorisation de S. Exc. M. le ministre de l'instruction publique, accompagnée de notes et éclaircissements, et suivie d'un index.* — 8 volumes in-12 de 468, 540, 584, 512, 456, 618, 428 et 548 pages (1857-1861), chez Charpentier ; — prix : 3 fr. 50 c. le volume.

Edmond-Jean-François Barbier était d'une famille d'avocats. Son père, Edmond-Jean, avait été un des hommes les plus distingués de son ordre. Lorsqu'il mourut, en 1735, âgé de quatre-vingts ans, le premier président Portail fit son éloge en plein Parlement. Après avoir renoncé à la plaidoirie, il avait tenu le premier rang dans les consultations, ce qui avait attiré sur lui l'attention de la princesse de Conti et du duc d'Orléans, qui l'appelèrent dans leur conseil. Quoique son fils se soit placé non loin de lui par ses travaux de cabinet et ait également réussi à s'introduire dans l'intimité de grands personnages, notamment de Voyer d'Argenson et de la famille de Nicolaï, il est bien moins connu comme avocat que comme auteur de la *Chronique* ou du *Journal* que nous avons à examiner ici.

Ce *Journal*, composé de sept volumes in-4° conservés en manuscrit à la Bibliothèque impériale, a été publié une première fois en 1849, pour la Société de l'histoire de France, par M. de la Villegille, en quatre volumes in-8° seulement, ce qui indique suffisamment que l'éditeur y a opéré des coupures. A part quelques détails trop licencieux, le voici complet dans ces huit volumes, et augmenté même de notes écrites dans son esprit, d'appendices, d'un curieux *Journal de police* (1742-1743), imprimé déjà, en 1834, dans la *Revue rétrospective* de M. Taschereau, et enfin d'un ample index qui facilite les recherches. — Il va de 1718 à 1762, c'est-à-dire qu'il remplit la lacune laissée entre les *Mémoires* de Saint-Simon, terminés en 1723, et les *Mémoires secrets* de Bachaumont, qui commencent en 1762. Par leur fond et leur manière, ils tiennent plus de Bachaumont que de Saint-Simon, quoique écrits avec moins d'agrément. A plus forte raison sont-ils loin du style de génie du duc et pair. A vrai dire, ils sont sans style et n'ont pas plus en eux-mêmes de valeur littéraire qu'ils ne peuvent servir à l'histoire de la littérature, car ils ne contiennent presque rien sur le grand mouvement des lettres pendant une période qui marque presque l'apogée du XVIIIe siècle. C'est encore une de leurs différences d'avec ceux de Bachaumont, si riches en rensei-

gnements littéraires. Mais de Bachaumont ils ont l'humeur cancanière, le flair ordurier, le caquetage licencieux. Sous ce rapport, tout en offrant une lecture dangereuse à quelques-uns, ils sont curieux pour l'histoire des mœurs à cette époque si corrompue. En cela, toutefois, n'est pas leur principal intérêt. Œuvre d'un avocat au Parlement, ils peuvent servir surtout à l'histoire parlementaire du xviiie siècle, et, par conséquent, à son histoire religieuse, à raison de l'immixtion incessante que messieurs les gens du roi s'arrogeaient dans les affaires de l'Eglise. — De leur auteur ils nous apprennent peu de chose, et ce peu, mieux vaudrait, pour l'honneur de sa moralité, qu'ils ne nous l'apprissent pas. Deux fois seulement Barbier se met en scène, la première (t. I, p. 223), pour réclamer hautement sa part dans la naissance d'un bâtard; la seconde (ibid., p. 244), pour annoncer sa guérison d'une maladie causée par une maîtresse. On voit déjà l'homme, ce qui nous aidera à comprendre l'œuvre. De l'homme nous voudrions bien savoir davantage, mais malheureusement les nouveaux éditeurs, qui commencent leur publication brusquement et sans un mot de préface, n'ont pas jugé à propos de nous en rien dire, et nous sommes obligés de recourir, sur ce point, à la notice du premier éditeur, M. de la Villegille. En effet, à nous en tenir au *Journal*, Barbier ne daigne même pas nous parler de sa vie d'avocat, et cela, sans doute, parce que, prudent comme son père, il tâcha de se tenir en dehors des intrigues parlementaires : par exemple, ni son père ni lui ne voulurent entrer dans les querelles de la *Constitution* (t. II, p. 32). Dans son *Journal*, il se montre à nous seulement comme un flâneur et un curieux, toujours en quête de bruits et de nouvelles, passant sa journée à butiner de toutes parts pour composer le soir quelque chose qui n'est pas du miel : il est vrai qu'il butine plus sur la boue que sur les fleurs ! Il est partout, à la cour et à la ville, à l'église et au Parlement; il trouve le moyen de se mêler à toutes les fêtes religieuses ou civiles, royales ou populaires; et de tout il rend compte, sur tout il répète le bruit public ou émet son opinion personnelle. Les commérages les plus impurs sur Dubois, par exemple, ou sur Lafitau, évêque de Sisteron, ne lui font pas tordre la bouche, mais, au contraire, la lui épanouissent de bonheur. Peu scrupuleux, nous l'avons vu, dans ses propres mœurs, il n'est guère plus exigeant pour les autres. Au roi notamment il est disposé non-seulement à tout passer, mais à tout conseiller, et, au besoin, il se serait fait son autre Lebel. Au commencement, Louis XV est pur et

ne songe qu'à chasser : « C'est dommage, écrit Barbier, car il est « bien fait et beau prince; » et il se console par cette réflexion stoïque, ou plutôt cynique : « Mais si c'est son goût, qu'y faire? Il est en « place à ne se point gêner (t. I, p. 365). » Aussi, quand le roi songe à d'autres plaisirs que la chasse, il s'en réjouit : « Le commerce des « femmes et des plaisirs, dit-il, lui prendra moins de temps, et lui « formera mieux le génie et les sentiments (t. III, p. 154). » Honni soit qui mal y pense! « Le roi a une maîtresse, mais qui n'en a pas, « hors M. le duc d'Orléans, qui est retiré à Sainte-Geneviève et qui « est très-méprisé avec raison (t. IV, p. 496)? » En cela, non-seulement il faut respecter le roi, mais la courtisane : « Il suffit que le roi « soit attaché à une femme, telle qu'elle soit, pour qu'elle devienne « respectable à tous ses sujets (ibid., p. 367). » C'est pourquoi Barbier condamne comme « très-indécente » la conduite du clergé auprès du roi malade à Metz, et comme « un scandale avéré » la réparation publique et l'éloignement de Mme de Châteauroux qui lui furent imposés (t. III, p. 539). Après la mort de Mme de Châteauroux, il tremble que les prêtres ne fassent tourner le roi à la dévotion : « S'ils se rendaient une fois maîtres de son esprit, dit-il, ce se- « rait bien le plus grand malheur pour l'Etat, car le despotisme des « gens d'Eglise n'a point de bornes (t. V, p. 172). »

On voit son culte idolâtrique pour la royauté, culte tel que, même en fait de religion, il préfère l'autorité du roi à celle de l'Eglise (t. III, p. 175). Oui, en tout, « le roi est un maître absolu, maître de « faire exécuter ses volontés... La volonté du souverain est la seule « loi pour les sujets, soit en matière d'Etat, soit en matière de re- « ligion (t. VI, pp. 114, 139). » Toutefois, souvent en contradiction avec lui-même, il dira ailleurs que « ni le roi, ni le Par- « lement n'a la direction du spirituel (t. V, p. 182); » il accusera le Parlement de « mettre la main à l'encensoir » dans l'affaire de la bulle, des billets de confession et des refus de sacrements (ibid., p. 214); il s'élèvera contre l'outrecuidance des gens du roi, « commis « uniquement pour rendre la justice aux peuples, » de vouloir s'immiscer dans les choses de la religion et de l'Etat (ibid., p. 131). On voit que, sur toutes ces querelles politico-religieuses, il n'a pas d'idées bien arrêtées. Tantôt il est gallican et déclame contre « la légende de « saint Grégoire VII (t. II, p. 71); » schismatique même, et, devançant la constitution civile du clergé, il trouve que « le saint-père se- « rait bien dupe de son ambition, si on prenait le parti de ne plus

« aller chercher de bulles à Rome, et de les faire donner par les ar- « chevêques primats de chaque province (ibid., p. 146). » Tantôt il reconnaît les droits du pape et du clergé (t. III, p. 215). En somme, il n'est ni janséniste ni moliniste; il n'est partisan ni du clergé ni du Parlement : c'est un indifférent, et même un incrédule, qui tire parti de tout au profit de son indifférence et de son incrédulité. A propos d'un miracle opéré au faubourg Saint-Antoine, il dit bien : « Il est si « avéré, que je suis obligé moi-même de le croire, ce qui n'est pas « peu (t. I p. 391); » mais, le plus souvent, il fait l'esprit fort. Les prétendus miracles de Pâris, soutenus par une secte, lui font voir « ce que nous devons penser de tous les miracles de l'antiquité, qui « n'ont d'autre autorité que la simplicité et la cabale (t. II, p. 244). » Et plus bas : « Plus on creuse ces matières, soit sur les prophéties, « soit sur les anciens miracles reçus par l'Eglise, et plus on voit l'ob- « scurité des unes et l'incertitude des autres qui se sont établis dans « ces temps reculés avec autant de fondement que ce qui se passe au- « jourd'hui sous nos yeux (ibid., p. 501). » Voyant la constitution *Unigenitus* devenir une règle de foi, il dit : « Par ce que l'on voit, « l'on peut juger sainement du respect intérieur que l'on doit avoir « pour tous les grands points décidés par l'Eglise universelle. On doit « compter que, de façon ou d'autre, cela a été conduit de même par « cabale et par intrigue, surtout dans ces temps éloignés d'ignorance, « où les gens d'Eglise étaient seuls les maîtres (t. III, p. 176). » — Même hésitation sur les hommes que sur les choses. Il accusera tout l'ordre des jésuites de vices infâmes (t. I, p. 426), et, comme Boileau, il comptera des amis parmi les fils d'Ignace : « Le P. Teintu- « turier, dit-il, mon ami (t. II, p. 456). » Il déclamera contre l'illustre Christophe de Beaumont, « aussi intolérant dans sa foi, — di- « sent les éditeurs, échos fidèles de l'avocat, — que les philosophes « dans leur incrédulité (t. VI, p. 12), » et il reconnaîtra « qu'il y a « toujours quelque chose à l'avantage de M. l'archevêque » dans les conflits du temps, — c'est-à-dire qu'il est toujours dans son droit, — que tel mandement « est une preuve de la douceur et de la modération « de M. l'archevêque, quoique dans l'humiliation de l'exil (t. VI, « pp. 103, 120). » Malgré tout, il a tous les préjugés, toutes les passions de son siècle. Il se moque de Marie Alacoque, une *visionnaire*, ajoutent les éditeurs (t. II, p. 99). Il ne manque pas d'approuver toute mesure prise contre les couvents, « attendu, répète-t-il « bêtement après les économistes, attendu la diminution de l'espèce

« dans le royaume (t. IV, p. 391). » Les billets de confession lui paraissent, à lui et à ses éditeurs, une inquisition abominable; la constitution *Unigenitus*, une inutilité dangereuse; et, sur ce dernier point, ses éditeurs, enchérissant sur lui qui voulait seulement qu'on s'en tînt, touchant la grâce, aux anciens Pères, nous engagent à consulter dans ces matières, préférablement à la constitution, M. Guizot, M. Ampère et M. Sainte-Beuve (t. V, pp. 283, 284)! — Avec de tels principes, Barbier ne pouvait manquer d'être pour les philosophes contre le clergé. Le mandement de Christophe de Beaumont contre l'*Encyclopédie* lui paraît de nature à « faire plus de tort que de bien « à la religion (t. V, p. 153). » Il est manifestement favorable aux encyclopédistes, ce dont les éditeurs ne songent pas à le blâmer, eux qui, pour la millième fois, répètent la vieille sottise sur la sensibilité de Voltaire et sa passion pour l'humanité (t. VIII, p. 414).

Assez sur ce livre, dont nous n'avions à faire connaître que le caractère et l'esprit. Quant au reste, nos lecteurs doivent savoir désormais à quoi s'en tenir. Les hommes mûrs et sérieux, — à qui seuls il est permis de le consulter, — y trouveront, sur une période d'à peu près cinquante années, toute l'histoire de France, moins l'histoire littéraire, c'est-à-dire l'histoire religieuse, politique, militaire, financière, anecdotique, parlementaire surtout, mais tellement mêlée d'erreurs et de mensonges, qu'ils devront toujours recourir à d'autres livres d'une doctrine plus saine et plus pure, pour soumettre ses récits à un contrôle sévère. U. Maynard.

46. **MADAME CLAUDE**, par M. Eugène Müller. — 1 volume in-12 de 366 pages (1861), chez E. Dentu; — prix : 3 fr.

Trois personnages sont en scène : le mari, qui est violent, ridicule et vieux ; — la femme, qui se montre sensible et faible ; — l'amant, auquel on donne naturellement l'esprit, la distinction et la jeunesse. On voit que le sujet est peu original et peu moral; d'ailleurs, M. Müller lui-même nous l'avait déjà présenté dans son premier roman. Ici, du moins, si le mari meurt, il ne fait pas absolument place à l'amant, ce qui est un véritable progrès sur *la Mionnette* (p. 230 de notre t. XXVI). D'autre part, l'héroïne, à qui l'auteur a dû donner quelque vertu, puisque sans cela elle eût été odieuse, est loin d'égaler le dévouement de la Mionnette ; sous ce point de vue il y a infériorité. — Si le fond du tableau est semblable, le cadre est aussi le même. L'auteur nous transporte encore une fois à la cam-

pagne, ou plutôt parmi des campagnards. Qu'ils sont grossiers, hélas! et qu'ils sont rebutants, ces paysans attablés et discutant d'affaires le verre à la main ! Si par hasard un accent pur et frais essaie de se faire entendre, la grosse voix du père Claude couvre tout, et sa vilaine figure absorbe l'attention. Au reste, les odeurs du cabaret de village remplissent ces pages ; les propos des buveurs, les sots bavardages des commères de l'endroit, les rusés discours des retors du bourg, font trop de tapage pour que nous puissions prêter l'oreille aux murmures des champs et aux bruits des bois. C'est que M. Müller n'a pas ce sens délicat, poétique, élevé, qui comprend la nature. Pour décrire les scènes rustiques, pour donner de l'intérêt aux bêtes et aux plantes, pour nous ravir par le spectacle des montagnes, des eaux, des prairies, il faut nous rendre la nature sympathique, faire vivre les choses inanimées, et ne pas se borner à les photographier. M. Müller aspire à être le Courbet du roman Mais si le réalisme est intolérable en peinture, est-il possible en littérature? L'écrivain, en effet, ne saurait s'empêcher de faire agir et parler ses héros Or, malgré lui, il leur attribue ses propres sentiments, ou, du moins, il a sa manière de les entendre. Et c'est précisément le piége que M. Müller n'a pas évité : craignant d'être raffiné, redoutant de peindre en beau ses personnages, il les enlaidit d'une façon odieuse : *In vitium ducit culpæ fuga.* Sans doute, il connaît imparfaitement l'âme de nos paysans, puisqu'il les juge avec autant de sévérité. S'il en savait autant que le moindre curé de village, il verrait que plus d'un noble cœur bat sous le sarreau et la veste de futaine. Le christianisme, seule force et seule consolation des pauvres et laborieux habitants des champs, leur inspire souvent des actes auxquels ne peuvent se comparer les plus magnifiques discours des philosophes. Où se recrutent les missionnaires, les sœurs de Charité, les petites sœurs des pauvres? Dieu est près du cœur des simples, et sa grâce suffit pour les élever très-haut. Mais c'est un des systèmes de ce paradoxal écrivain de mettre la religion à l'écart, et de placer ses personnages dans des positions fausses et hasardées. — Ce roman, malgré son meilleur dénoûment, est donc plus immoral que *la Mionnette*, et par ses grossières images et par les vicieuses figures qu'il nous fait connaître. En outre, l'auteur fait parler ses bergers et ses campagnards comme on ne parle ni au village ni à la ville, tant il a peur de ressembler à « messieurs les poëtes et faiseurs de pastorales (p. 46), » dont il a grand tort de se moquer. Il y a une

scène, en particulier, que nous n'osons pas caractériser, mais qui est d'une insupportable grossièreté, et qu'il suffirait de lire pour être dégoûté du livre (pp. 134 et suiv.). Le père Claude, qui y est sottement mystifié, s'écrie dans son beau langage : « Par le tonnerre du « ciel qui vous écrase, n'allez-vous point finir votre charivari « (p. 136)? » Ce malheureux Claude meurt assez tristement; il est frappé d'apoplexie en entendant les ignobles propos que tiennent des habitués de café. « As-tu vu ce morveux?... Ne croyait-il pas être ici « chez lui? Mais tout doux, cré tonnerre! nous payons aussi bien « que lui, hein (p. 212)? » Nous ne saurions citer ce qui suit : l'odieux, l'indécent, le violent se mêlent au point de soulever le cœur (p. 214). Que nous sommes loin de la pastorale telle que Boileau l'entendait! M. Müller n'emploie pas, il est vrai, l'or et les diamants; il ne charge pas ses héroïnes de superbes parures; mais il ne cueille pas non plus dans les champs les fleurs de ses discours; il les ramasse sur les plus sales tables des estaminets. — Ce roman aura peu d'attrait pour les gens de goût, pour les lecteurs délicats et honnêtes. Ch. Laval.

47. **LE PARFAIT CONNAISSEUR**, ou *l'Art de devenir un critique d'art en deux heures, imité de l'allemand*, par M. N. Martin. — In-18 de 72 pages (1861), chez J. Tardieu; — prix : 1 fr.

A qui n'est-il pas arrivé d'entendre, en se promenant au Louvre et aux expositions, un bon nombre de visiteurs parlant à tort et à travers, et portant des jugements dont l'aplomb surprend et attire? C'est un connaisseur, se dit-on; oui, un connaisseur, mais de ceux qu'a entrepris de former M. N. Martin dans ce spirituel petit livre. Veut-on acquérir aussi, *en deux heures*, l'art de ce *parfait connaisseur*, et poser à ce titre devant la foule? L'auteur donne la recette, et confie à chacun un résumé de la terminologie reçue, une série de mots, de formules arrêtées qu'on peut débiter avec assurance dans l'occasion; puis on verra l'effet qu'on aura produit. Lui-même nous dit fort expressément le genre de présent qu'il veut nous faire. « Tout se borne à « loger un certain nombre de mots dans sa mémoire; en fait d'art, « le diplôme de connaisseur s'acquiert à bon marché! on n'a qu'à « faire sa provision de phrases; car la science consiste uniquement en « phrases. Pour l'employer avec succès, il ne faut d'autre talent « qu'une langue bien déliée; il n'est nullement nécessaire d'avoir « une forte tête, pourvu qu'on ait un peu de mémoire; on peut

« même se passer d'avoir beaucoup vu, pourvu qu'on ait vu ma « phraséologie; mais il importe de l'avoir bien vue (p. 42). » Il faut, en effet, bien lire l'ouvrage de M. Martin et le comprendre. Sous sa spirituelle ironie se trouve une véritable instruction. D'abord, pour savoir appliquer ses formules, au nombre de trente-sept bien comptées, on doit avoir une idée au moins sommaire des divers genres de peinture, histoire, genre, portrait, paysage. Or, dans quelques chapitres préalables, il donne de ces genres de fort bonnes définitions. Après quoi, on peut employer ses formules, en les comprenant un peu et en leur attribuant leur vrai sens. De cette sorte, il peut se trouver qu'ayant commencé par l'apparence du savoir, on finisse par la réalité! Ce qui est certain, c'est que M. Martin ne nous fatigue pas de théories; il va de suite au but, qui est de nous improviser connaisseurs, si bien qu'il nous enseigne tout, jusqu'à saisir l'*idée* du tableau, l'idée, cette parole sacramentelle du connaisseur vrai ou prétendu, c'est-à-dire tout simplement l'âme du tableau, ce qui fait que même les scènes les plus simples, les plus familières, se relèvent et entrent dans l'ordre de celles que l'art transfigure.

A. Mazure.

48. **LE BRAVE CRILLON**, *Histoire de Louis des Balbes de Berton de Crillon, surnommé le Brave,* par M. J.-J.-E. Roy. — 1 volume in-8° de 188 pages plus 1 gravure (1861), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 2° série in-8°*); — prix : 80 c.

C'est une bonne pensée, à une époque de commotions politiques et religieuses, que d'offrir comme modèle à la jeunesse un de ces vieux guerriers des anciens jours, dont la conscience, éclairée par les lumières de la foi, ne céda jamais aux conseils de la faiblesse et de l'intérêt. Le siècle où vécut Crillon n'est pas sans analogie avec le nôtre, et, aujourd'hui plus que jamais, il est à propos de chercher à fortifier les âmes par le spectacle des grandes luttes et des grands courages.

49. **LE DESSUS DU PANNIER**, *contes et nouvelles*, par M. Bénédict-Henry Revoil. — 1 volume in-12 de 288 pages (1862), chez Ferdinand Sartorius; — prix : 2 fr.

L'auteur de ces contes, écrivain déjà remarquable, a fait entrer dans ce volume neuf récits, tous assez excentriques. Quelques-uns sont d'un fantastique qui charmera, car il est ici plus net et plus fran-

çais que dans les contes d'Hoffmann, et les surprises n'en sont pas moins imprévues.

Le premier est fondé sur une tradition connue. L'*Ile fantôme* est la fameuse île de Saint-Brandan, avec ses cités merveilleuses; mais cette légende n'avait jamais été si bien exposée. — Le *Drame sur l'Océan* est un récit de grand intérêt, conduit avec une rare habileté.— Une *Histoire merveilleuse* nous témoigne d'un de ces faits extraordinaires que les Bretons connaissent bien et qu'ils appellent *intersignes.* Les héros sont un homme un peu *toqué*, comme on dit à Paris, et une bonne et honnête femme; ils se promettent de s'avertir de leur mort par un des moyens mystérieux qui se rencontrent dans les vieilles légendes; et la promesse est tenue. — Le *Fournisseur de la mort* présente au lecteur une hallucination qui produit un énorme effet, et qui pourtant s'explique parfaitement. — La *Maison de fous* et le *Voile noir* sont deux histoires extraordinaires, où abondent des situations extrêmement piquantes. — On est surpris de l'anecdote des *Trois boutons de diamant*, qui nous présente les phases et les curieux détails d'une filouterie tout à fait magistrale. — Les *Fils du pêcheur* et la *Maison romaine* terminent cette galerie. Ce sont des tableaux de mœurs placés, le premier sur les côtes de la Normandie, le second sur les côtes de la Provence. Le lecteur lira tout cela et regrettera de s'arrêter sitôt.

Ce livre peut être lu par tous. Cependant, quelques scènes pourraient n'être pas sans danger pour les jeunes imaginations.

50. EUGÈNE, ou *les Conférences de Saint-Vincent de Paul,* par M. l'abbé PETIT, curé de Saint-Nicolas, à la Rochelle.— 1 volume in-12 de 140 pages (1859), chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clere et Cie, à Paris); — prix : 1 fr.

De nombreux écrits apologétiques ont rendu hommage aux Conférences de Saint-Vincent de Paul, et les ont vengées des attaques dont elles ont été l'objet de la part de la presse irréligieuse, en montrant qu'elles n'ont d'autre but que la charité, l'aumône spirituelle et corporelle. Mais, à coup sûr, le meilleur moyen de les montrer telles qu'elles sont, ou qu'elles étaient, hélas! et d'en donner une juste idée, c'est de les mettre elles-mêmes en action, de retracer brièvement les œuvres dont elles s'occupent, afin de mieux indiquer leur but, les moyens auxquels elles ont recours, les succès qui couronnent leurs efforts. C'est ce qu'a fait M. l'abbé Petit dans ce volume, dont la composition et l'impression ont précédé de beaucoup la suppression d'une

grande partie des Conférences : on ne pourra donc pas y voir un plaidoyer de circonstance. Son dessein est de faire connaître une œuvre toute catholique, de la faire aimer et bénir, et d'étendre le cercle de ses conquêtes civilisatrices et éminemment chrétiennes. Il représente donc, dans une esquisse rapide, toute la carrière d'un membre de la Société de Saint-Vincent de Paul, depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort. Venu de Bordeaux à Paris pour se livrer à l'étude du droit, Eugène s'empresse de prendre rang dans cette Société d'élite, où il veut couvrir sa vertu du bouclier de la charité, et travailler à la vertu des autres en donnant le bon exemple à ses condisciples et en répandant l'aumône parmi les pauvres. De retour dans sa ville natale, où il exerce la profession d'avocat, il montre le même zèle pour les bonnes œuvres, et trouve toujours ses délices à soulager l'infortune. Puis, devenu maire d'une campagne où il s'est retiré, il montre le bien que peut faire un administrateur vraiment chrétien. Enfin sa vie se termine par un acte héroïque de dévouement dont il est victime, ou plutôt qui est le couronnement de sa foi et de sa charité. — Les circonstances présentes ne font rien perdre de son intérêt à ce livre bien pensé, élégamment écrit. Deux discours prononcés à des réunions de Conférences méritent une mention particulière ; ils sont bien propres à faire tomber les préjugés et les soupçons, en montrant quel esprit anime les œuvres du catholicisme.

51. **FLEURS** *du catholicisme, Etude des fêtes de l'Eglise*, par M. Hubert Lebon. — 3 volumes in-8° de xii-288, 420 et 304 pages (1861), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris ; — prix : 15 fr.

Nos lecteurs connaissent l'*Année liturgique*, où le P. abbé de Solesmes a entassé des trésors de théologie, de piété, de poésie, empruntés aux âges de foi. Dom Guéranger n'a encore donné au public qu'un tiers de son œuvre, et les sept volumes dont elle se compose actuellement ont coûté au savant auteur et à ses frères près de vingt ans de travail. M. Hubert Lebon, lui, a entrepris de nous faire connaître toutes les fêtes qu'embrasse le cycle catholique ; il a la prétention « d'en méditer l'esprit, d'en étudier le sens mystique et profond, « d'en rechercher même la poésie (t. I, p. vi), » et il a consacré à cet important labeur... quelques mois, pas davantage. Est-ce ainsi qu'un écrivain montre le respect qu'il a de lui-même et des autres ? Au livre de résoudre cette question.

« Les majestueuses et douces solennités du Sauveur et de son au-

« guste mère, la vie des saints les plus célèbres que l'Eglise propose « à notre admiration (ibid., pp. vi, viii). » tel est le fond des trois volumes que nous avons sous les yeux. Leur auteur a fait de nombreux emprunts aux écrivains contemporains, car « ces citations, dit« il, doivent rendre l'ouvrage plus attrayant et plus varié (ibid., « p. xi). » Il nous sera permis de regretter que son choix n'ait pas été plus judicieux. Si, au lieu de s'adresser aux œuvres de pure imagination, et, dès lors, peu sérieuses, il avait demandé habituellement quelque chose de leurs richesses spirituelles aux mines fécondes exploitées déjà par le P. Croizet, et surtout par le P. Giry, par M. l'abbé Gosselin, par Dom Guéranger, s'il eut interrogé le traité de Benoît XIV sur les fêtes, nous aurions pu avoir un beau et bon livre. Il y a dans les *Fleurs du catholicisme* beaucoup de descriptions, trop de *fleurs* d'un goût douteux, trop peu d'idées fortes et dont puisse s'accommoder la vraie piété. Un de nos collaborateurs reprochait récemment à un des personnages de M. Hubert Lebon un certain manque de justesse, de simplicité, de droiture; il regrettait que l'écrivain lui-même n'eût rien en lui de contenu, de modéré, de profondément senti; il y cherchait en vain l'émotion véritable, la charité solide et pratique (t. XXVI, p. 466); nous nous tenons à ce jugement, tout sévère qu'il soit. Il n'y a guère chez M. Hubert Lebon,— et le défaut de méthode en est cause en partie,— qu'une certaine fécondité stérile, une certaine ardeur factice qui peuvent, un instant, éblouir les simples, mais qui laisseront froids les gens graves. Ceux-ci, malgré les louables intentions de l'auteur, fermeront ses livres après en avoir lu quelques lignes, et ne les rouvriront plus.

Dans ses vies des saints les plus célèbres, nous trouvons, au lieu du récit naïf et pieux de la bonne légende d'autrefois, quelque chose de prétentieux et de maniéré qui prête à rire : c'est presque de la charge. La vie de saint Louis de Gonzague ressemble « à un de « ces beaux lacs que pas une brise ne ride; onde tranquille et « pure, où l'azur des cieux se reflète le jour, où, la nuit, viennent se « mirer les étoiles (t. II, p. 152). — Une secrète agitation le maî« trisait jour et nuit (saint Ignace de Loyola), et insensiblement il vit « tomber l'épais nuage de toutes ces illusions qui nous attachent si « éperdument à des *jours* qui fuient avec la rapidité du fleuve vers « les *jours* éternels (ibid., p. 275). — L'Eglise s'entourant comme « d'une splendide auréole du cycle mystérieux de son année litur« gique, a diamanté chacun de ses jours du beau nom des élus de

« Dieu. Mais le firmament qui s'étend sur nos têtes ne nous montre « pas toutes ses étoiles. D'autres étages d'or s'élèvent sur ces cieux « avec d'autres sphères, mondes innombrables, qui passent respec- « tueux sous les pas du Seigneur (t. III, p. 107). » Nous faisons à dessein ces citations, pour montrer à quels écarts l'imagination est exposée, lorsqu'elle n'est pas guidée et retenue par un sens droit et un goût sûr. — Après ce pathos, voici un échantillon du genre contraire, pour servir de repoussoir au premier. « Nous sommes « au temps si glorieux de l'Eglise luttant dans les amphithéâtres, au « temps de la Rome nouvelle écrasée, mais non tuée sous la violence « des coups terribles que lui porte l'ancienne (t. II, p. 317). »

Si du moins M. Hubert Lebon rachetait ces défauts par une science un peu sérieuse, on se sentirait enclin à l'indulgence; mais il a, à l'endroit des choses douteuses ou qu'il ignore, une facilité d'affirmation qui commande la sévérité. La France catholique romaine de 1862 le croira-t-elle? Santeul est le poëte liturgique par excellence; ce sont ses hymnes qu'on chante dans nos temples (t. I, p. 66); — Fra Jacopone et non Innocent III est l'auteur du *Stabat* (ibid., p. 161); — le pape est à genoux quand il prononce les paroles de la consécration (ibid., p. 215); — la fête de la Chaire de saint Pierre à Antioche n'existe plus (t. II, p. 191); — les visites pour le gain de l'indulgence de la Portioncule commencent le 1er août et peuvent se prolonger jusqu'au coucher du soleil le lendemain (ibid., p. 287); — rien n'établit que Madeleine ait mené une vie scandaleuse (ibid., p. 260), ni qu'elle ait terminé sa vie en Provence, ni que le récit de l'Aréopagite sur le trépas de la divine Vierge soit bien authentique (ibid., p. 355); — saint Denis, l'apôtre de Paris, est un évêque du IIIe siècle! — De vénérables traditions traitées avec une légèreté pareille, des faits positifs niés ou présentés sous le jour le plus faux, nous font assez prévoir quels affronts la langue aura à subir. Il serait vraiment trop long de les compter dans les mille pages dont se composent ces trois volumes. Nous y avons vu « *l'*hideux spectacle des « bourreaux (t. I, p. 24); — « *un* oasis délicieux (ibid., p. 123); « — des sources *qui* nous ont paru*es* respectables (t. II, p. 284); » — une inscription comme celle-ci: « Quelle mort douce que les « leurs (t. II, p. 235). » — A la page 356 du même volume, l'auteur nous condamne à lire cette bévue au moins typographique: « N'était-il pas convenable que Celui qui est la résurrection et la vie « ne *laissa* point sa mère sous l'empire de la mort? » Quant à l'in-

convenance de certains termes, nous n'en parlons que pour mémoire. Ici, saint Louis de Gonzague est « un *bambin* (t. II, p. 153) ; » là, les lamentations de Jérémie sont qualifiées une « poésie de *cris* et de « larmes (ibid., p. 250) ; » ailleurs on nous apprend que « Jésus-« Christ nous a donné dans l'eucharistie la preuve *la plus immense* « de son amour (ibid., p. 244). »

Nous nous arrêtons, fatigués et attristés de ces citations trop nombreuses. Elles nous montrent, hélas ! une fois encore, que les meilleures intentions ne suffisent pas pour faire un bon livre.

L. Bonard.

52. **LES GIRONDINS,** *poème en douze chants,* par M. Théodore Vibert, avocat à la Cour impériale de Paris. — 1 volume in-12 de LXVIII-302 pages (1860), chez l'auteur, boulevard Montparnasse, 130 ; — prix : 5 fr.

S'il ne s'agissait, en jugeant un poëme, que d'apprécier les intentions et les doctrines qui l'ont inspiré, volontiers nous dirions du bien de celui-ci, car les intentions de l'auteur sont franches, loyales, excellentes ; ses doctrines, en politique et en religion, conformes, en général, aux saines idées de l'histoire et au véritable esprit catholique. — Malheureusement, comme il est nécessaire de se placer aussi au point de vue de l'art et des qualités de la forme, nous sommes obligés d'avouer que, sous le rapport de l'exécution, ce poëme accuse, — pour ne rien dire de plus, — une étrange imperfection et une excessive faiblesse. En le lisant, on a lieu de s'étonner qu'un écrivain, qu'un poëte se respecte assez peu lui-même pour livrer au public un ouvrage aussi bizarre, aussi défectueux, entaché de tant de négligence et de mauvais goût.— Quelques extraits permettront d'en juger. L'auteur décrit ainsi la mort des Girondins :

Et partout, dans Paris, le tambour et les cloches
Annoncent aux mortels que les heures sont proches ;
Malgré l'obscurité *noyant l'astre des jours,*
La foule en murmurant s'élance des faubourgs.
Malgré les eaux du ciel qui, *de ses cataractes,*
Sillonnent en sifflant tous ces groupes compactes,
La multitude avance, en torrent, se grossit,
Bravant l'onde et le froid : *peuple au cœur de granit.*
Au sein d'un ciel blafard, *le piédestal des crimes,*
Etend ses bras rougis aux larmes des victimes.
. . . .
Tel quand le vent gémit dans les sombres forêts,
Eole fait courber *chênes, pins et cyprès ;*

Tels étaient ces bandits, honte de la nature,
Contemplant *affaissés* la lugubre voiture. . .
. . . .
Un silence profond *s'est élancé* des cieux ;
On l'entend dominer ce peuple furieux.
Et, seule, l'eau du ciel, glacée et monotone,
Gémit au gré des vents sur cette foule atone.
O Genlis ! le premier, *escaladant la mort,*
Tu franchis, souriant, *les lagunes du port ;*
C'est à toi qu'il est dû *d'étrenner le rivage*
Qui voit briser des loups la délirante rage.
. . . .
Comme dans un banquet le vin le plus suave,
Pour couronner l'agape a jailli de la cave,
Tel au peuple enivré, le beau sang de Vergniaud,
Comme un dernier nectar, coulait sur l'échafaud.
(pp. 192, 193, 195.)

Le merveilleux joue un grand rôle dans tout ce poëme : les démons et les anges y apparaissent tour à tour. Ainsi, la tête du Girondin Valazé n'ayant pu, à trois reprises différentes, être tranchée par la guillotine,

Le démon du carnage, en planant dans les airs,
Voit *de son lieutenant les désespoirs amers ;*
Il s'abat sur le chêne, à son secours il vole.
— Tiens, dit-il, prends ce fer, et sans trembler immole.
Aux forges de Vulcain il fut jadis frappé,
Aux vagues du Cocyte il fut par moi trempé.
Aucune âme jamais à son tranchant rebelle
N'émoussa *de son fil une seule parcelle.*
— Il dit, et disparaît. . . . . .
Cette fois, le bourreau, par un suprême effort,
Précipitant l'acier, *décapita la mort.*
L'on dit qu'à ce moment vingt aigles de la nue
S'élancèrent aux cieux traversant l'étendue,
Que leur serre agitait *vingt rameaux de laurier,*
Que le chêne à leur cou s'enroulait en collier. (p. 196.)

C'étaient, selon le poëte, les âmes des vingt Girondins qui s'envolaient au ciel. Il paraît, toutefois, que plusieurs parmi eux durent séjourner quelque temps au purgatoire ; car, à la fin du poëme, nous voyons que l'immolation de leurs amis achève de les purifier et leur mérite devant Dieu une délivrance triomphale :

Aux sphères des soupirs, nos âmes enchaînées,
Devaient dans les douleurs être longtemps traînées,

Condamnés à gémir par le maître des rois.
. . . .
Robespierre en tombant *nous ouvre l'Eternel.*
Nous volons, pour jamais, au royaume immortel.
Jeune héros, suis-nous; ton âme sans reproche,
A travers les soupirs, sans craindre leur approche,
Peut avec nous *planer dans l'âme du Très-Haut.* (p. 301.)

Fréquemment, M. Vibert personnifie les êtres moraux, les vices, vertus, et surtout les trois immortelles sœurs : « Liberté, Egalité, F « ternité. »

Cependant les deux sœurs, le sein plein d'allégresse,
Faisaient gronder l'écho sous leur sauvage ivresse.

Egalité disait : — . . . .
Nous triomphons, ma sœur, soyons toujours unies,
Et de Fraternité, les sottes avanies,
S'éteindront à nos pieds, inertes sans vigueur,
Comme ces engins froids que vingt bras pleins d'ardeur
Privent de leur tonnerre en soufflant l'étincelle
Qui, dans ses flancs de feu la noire mort recèle,
S'apprêtant à semer les corps exterminés. . . . . (pp. 120, 121.)

C'est avec cette poésie et dans ce style que se déroule, en vi chants et 300 pages, l'épopée de M. Théodore Vibert sur les Gir dins. Veut-on avoir une idée de ses métaphores et de la hardiesse ses figures poétiques ?

Chabot? Je le redoute, homme aux regards de sang,
A ce moine en fureur il faut *un rouge étang,*
Pour y laver son corps tout constellé de crimes. . . . . (p. 7.)
Vainement Lanjuinais veut prendre la parole,
Sa voix s'éteint et meurt *au vent du rouge Eole.* . . . . (p. 75.)
L'astre brûlant du jour, dont l'âme toujours luit,
Par trois fois n'avait pas dans le sein de la nuit
Aux mortels dérobé sa tête flamboyante. . . . . (p. 136.)

Sans parler des fautes de ponctuation et d'orthographe qui abond les règles les plus élémentaires de la grammaire ne sont pas mê observées :

Tous les nôtres tombés attendaient que ton âme
Les *vengeassent* bientôt en étranglant l'infâme. (p. 258.)

M. Vibert, néanmoins, dans une très-bizarre et très-longue préfa s'évertue à se moquer de la critique, et se déclare fièrement à l'abri ses traits, parce qu'il n'écrit, dit-il, « ni pour le succès ni pou

« gloire. » Puis il ajoute : « On demandera peut-être à l'auteur pour« quoi il écrit : il répondra que c'est tout simplement pour se di« vertir (p. XII). » — Franchement, si c'est là tout le but que se proposait le poëte des *Girondins*, ne pouvait-il se donner à lui-même le plaisir de rimer tout à son aise, sans offrir aux autres l'occasion de se divertir à ses dépens? — Encore devons-nous prévenir le lecteur que, sous le rapport de la morale, ce genre de divertissement ne pourrait être permis à tous indistinctement; car, d'un bout à l'autre du poëme, règne une sorte d'intrigue d'amour dont les détails passionnés et les termes imprudents ne seraient pas mis sans danger sous les yeux de la jeunesse. P. JANVIER.

53. **HISTOIRE** *de l'empire Romain, avec une introduction sur l'histoire romaine,* par M. LAURENTIE. — 2 volumes in-8° de x-508 et 500 pages (1861), chez Lagny frères; — prix : 6 fr. le volume. (L'ouvrage aura 4 volumes.)

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains? disaient il y a peu de temps, et disent encore certains adorateurs des intérêts positifs. — Tous ces contempteurs des vieilles civilisations et beaucoup d'autres, nous le craignons, se seront demandé, en voyant paraître cette œuvre d'un des plus intrépides défenseurs de tout ce qui élève les sociétés : Pourquoi un nouvel ouvrage sur l'empire romain? qui donc ne connaît pas cette époque? Tacite, Suétone, Dion Cassius, — sans compter les modernes, et, parmi eux, les plus illustres, — n'en ont-ils pas buriné les souvenirs dans toutes les mémoires? Ces grands peintres n'ont-ils pas achevé ce tableau de la plus effroyable décadence qui ait humilié et affligé le monde? Que nous offre donc M. Laurentie, et à quoi bon vouloir clore par des redites quarante années de si honorables labeurs? — L'estimable écrivain a prévu l'objection, et y a répondu avec cette largeur de vues et cette noblesse de sentiments qu'on lui connaît. Il n'a pas voulu, dit-il, refaire l'histoire des empereurs; elle a été faite et bien faite; il n'entend pas débrouiller, après Tillemont, les confusions de la chronologie des Césars, ni répéter, après Crévier, les particularités de leur biographie. C'est une histoire de l'empire et non des empereurs qu'il nous annonce (t. Ier, p. v), et cette histoire, durant près de quatre siècles, embrasse le monde.

Ici, deux questions se présentent : est-ce l'histoire de l'empire au point de vue purement chrétien, ou au double point de vue chrétien et philosophique, qui se révèle à nous pour la première fois? Sous ces

deux rapports, l'auteur ne nous paraît pas suffisamment explicite. Une histoire philosophique de l'empire est une histoire de ses institutions; elle doit nous montrer les effets politiques, sociaux et civils dans leurs causes, dérouler l'effrayante logique de ces crimes sans nom, qui, pendant plusieurs siècles, ont obtenu les adorations du monde, et montrer aussi comment et pourquoi d'excellents princes ont été impuissants à soulever le poids immense de dégradation qui, après avoir écrasé les peuples, les a livrés presque sans défense aux barbares. Ce travail vraiment neuf a tenté l'érudition et l'honnêteté courageuse de M. Laurentie; mais il n'en a pas, ce nous semble, clairement indiqué les lignes. Quant à la donnée chrétienne, il s'en est fortement préoccupé, et nous croyons même qu'à son insu elle s'est emparée en souveraine de son esprit. Mais, à cette hauteur, nous trouvons l'aigle de Meaux, et il n'est pas plus possible aujourd'hui de refaire Bossuet que de répéter Tacite. Que faire donc? compléter les sublimes révélations de Bossuet sur l'empire romain par les enseignements qu'ont donnés au monde les révolutions modernes (ibid., p. IV). Quels sont ces enseignements? et ces révolutions elles-mêmes sont-elles simplement des perturbations d'Etats, comme celles que les siècles racontent, ou bien les œuvres de la révolution, c'est-à-dire de cette puissance satanique qui tend à supprimer Dieu et à déifier l'homme? Là encore, nous paraît-il, un exposé plus précis de vues et d'intentions eût satisfait le lecteur.

A propos de ces révolutions qui éclairent d'un jour nouveau l'histoire de l'empire romain, une autre idée fort naturelle se présente à l'esprit. Voulez-vous donc, dit involontairement la pensée secrète d'un certain public, faire une histoire d'allusions aux faits contemporains? car enfin, si vous allumez le flambeau de nos révolutions pour en illuminer l'ère des Césars, n'êtes-vous pas en plein XIXe siècle? M. Laurentie se récrie : « Ce serait, dit-il, dénaturer l'histoire et la « corrompre, que de la plier à des rapprochements où se pourrait « exercer la malignité. Tel ne saurait être le dessein d'un homme « honnête. Il ne dépend non plus de qui que ce soit au monde d'al- « térer la puissance de l'histoire. Nul doute que, racontant les crimes « et les dégradations de l'empire romain, l'histoire ne laisse échapper « de ces temps hideux des avertissements pour toutes les époques où « fermenteraient des vices semblables, avec des cupidités, des riva- « lités et des entreprises analogues; c'est tout l'enseignement qui « doit sortir d'une étude sérieuse et sincère du règne des Césars. Un

« rapprochement toujours permis est celui qui dérive de la similitude « des passions et des crimes (ibid., p. VIII). » Cette double déclaration signifie ceci : les persiffleurs ne doivent pas chercher dans cette publication l'animosité du pamphlet, ni les passions systématiques un déguisement de la vérité qui serait une apologie du crime. L'historien s'inspire d'une pensée plus élevée et d'un sentiment irréprochable : il veut que, sous sa plume, le passé soit une leçon, jamais une insulte. Donc, incontestablement, il juge de haut et il juge noblement. — C'est aussi un tableau qu'il veut faire. Le dessin, avons-nous dit, n'a pas des contours assez arrêtés. Que sera le coloris? M. Laurentie ne songe pas à donner au public une sèche et abstraite philosophie de l'histoire des institutions de l'empire romain; il annonce, au contraire, un drame plein de vie; il désire que l'étude des causes accompagne et explique le mouvement des faits : c'est une philosophie en action qu'il essaie de produire sur la grande scène où le vieux monde se décompose à l'aurore d'un monde nouveau. C'est pourquoi il dédie son œuvre à l'Eglise, mère des lettres et des vertus; il ne travaille que pour l'instruction et le bien des hommes. L'écrivain chrétien, dit-il avec l'accent de son ancienne fidélité aux principes catholiques, n'a pas besoin d'une autre gloire.

Cherchons donc dans ces pages la philosophie, la religion et le drame, et voyons comment l'auteur, dans sa marche à travers des régions si souvent explorées, a mis en lumière ses théories.

Avant d'aborder l'empire romain, il trace à grands traits l'esquisse de la république romaine. Evidemment, il tient, suivant sa promesse, à animer la philosophie par la couleur, et à mêler aux leçons d'une raison sévère les grâces de l'imagination. Mais a-t-il des vues bien neuves? L'étude des causes qui ont mis aux prises les ordres de la république, qui l'ont précipitée sur l'univers, qui l'ont fait succomber dans les convulsions de l'anarchie et la dissolution des mœurs, est-elle plus profonde qu'en d'autres écrits, explique-t-elle mieux tout le jeu des institutions romaines, et les nécessités terribles qu'elles ont créées? nous découvre-t-elle, par des clartés inattendues, les desseins de cette Providence qui voulait donner à Rome païenne l'empire du monde, afin qu'à son tour elle le remît, pour d'autres destinées, à l'héritière de son nom et de sa fortune? Nous n'oserions dire qu'à tous égards M. Laurentie ait creusé son sujet dans ses dernières profondeurs; mais, incontestablement, il a le mérite de l'avoir élargi par ses investigations et vivifié par sa plume. On ne peut pas affirmer qu'il

ait refait en philosophe le livre si superficiel de Montesquieu sur les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains;* mais il a mêlé dans son travail, avec beaucoup de bonheur, l'agréable à l'utile; le récit, un peu oratoire peut-être et d'un style trop habituellement soutenu, a une vivacité, une rapidité qui entraîne; on y reconnaît facilement la main d'un maître.

Arrivé à l'empire, n'aurait-il pu, avant de quitter Octave pour aller à Auguste, résumer en quelques pages saines et fortes, comme il sait les écrire, l'enchaînement des causes politiques, et non pas seulement morales, qui ont conduit Rome, par tous les chemins de la gloire, à déraciner ces institutions qui l'avaient faite à la fois si puissante et si faible, qui l'avaient obligée de conquérir le monde à la condition d'être sa conquête et de se suicider dans l'éclat de ses triomphes? Cet examen sommaire eût résolu le problème tant agité, et qui est ici passé sous silence : l'empire romain fut-il nécessaire, puisque la république était impossible? Cette phase nouvelle des destinées du peuple-roi inaugurait-elle forcément une plus honteuse décadence, ou pouvait-elle, sous l'impulsion de princes habiles et honnêtes, donner l'ordre et la prospérité? Cette étude préliminaire eût été, ce nous semble, particulièrement instructive. Quoi qu'il en soit, l'empire romain, — M. Laurentie a raison de le dire, — n'est pas une reconstruction : c'est une plus vaste et plus hideuse ruine.

Nous voici enfin devant les empereurs. Aurons-nous leur biographie, ou ces détails d'existences fangeuses et atroces vont-ils s'effacer devant une large et émouvante peinture du césarisme même, tel que la république mourante l'a légué à l'avenir, tel que ses institutions impériales l'ont façonné? Est-ce la vie de l'empire ou celle de quelques tyrans infâmes et cruels que nous allons méditer? — Nous avons regret à le dire : les historiens latins reprennent ici le sceptre de l'histoire; nous entendons Valère-Maxime, Tacite, Suétone, et bien d'autres si parfaitement connus, raconter les extravagances et les scélératesses de toute sorte des maîtres du monde. Tacite surto[illegible] plus souvent possession de ces pages, comme philosop[illegible] peintre. M. Laurentie le produit avec sollicitude; il [illegible] quitter la scène des événements, il salue son [illegible] quand il ne lui cède pas la parole, il s'insp[illegible] prunte son coloris pittoresque et son é[illegible] il le complète et le rectifie avec sa [illegible] de Rom[illegible] avilie et sanglante l'occupe trop, et [illegible]

talie, les Gaules, l'Espagne, la Germanie, l'Afrique et l'Orient, il n'y touche les événements que d'une plume rapide, signalant çà et là quelques bruits d'armes, les frémissements du christianisme qui déjà réveille le monde, ou les rumeurs confuses de la nation juive, chargée de chaînes et déchirée de discordes. Et pourtant, sur ce vaste champ d'explorations, combien de révélations à faire ! Que penser de la situation politique, financière, civile, guerrière, religieuse et morale de tout l'empire, des limites de sa vaste domination ? Quelles étaient ces forces, alors cachées, bientôt vengeresses, que la providence tenait en réserve sur les frontières d'une civilisation décrépite, pour les envoyer à son heure comme ministres de ses colères ? Comment vivait le judaïsme dans l'intervalle qui s'écoulait entre son suicide et sa catastrophe ? Et le christianisme naissant, n'avait-il pas avant Vespasien, c'est-à-dire avant l'empereur qui doit ouvrir le troisième volume de cette histoire, ses merveilles d'organisation et de prosélytisme ? En tout cela, quelle matière à ces rapprochements instructifs et émouvants que M. Laurentie nous annonce, et où il voit avec raison l'intérêt vif et nouveau de son livre ? Ce sera sans doute la tâche spéciale des derniers volumes de nous révéler l'empire. En attendant, voici les *empereurs*, sinon sous des traits inconnus, du moins très-remarquables de vigueur et de coloris. Souvent aussi les plaies morales de l'*empire* sont fouillées avec énergie et admirablement décrites. La corruption des mœurs, les folies du luxe, la rage de volupté et de désespoirs qui s'empare de cette société mourante, l'esclavage qui immole des troupeaux d'hommes à la vanité et aux débauches de quelques puissants agenouillés eux-mêmes devant César ; tous les tableaux hideux sur lesquels se détachent de rares héroïsmes ont une vérité saisissante. La lumière chrétienne circule abondamment dans ces peintures ; elle seule y éclaire des hontes et des crimes que l'humanité ne savait, alors perdue d'athéisme et de vices, qu'adorer sur ses autels.

En disant [illegible] que cette histoire de l'empire romain est trop [illegible] premiers volumes, l'*histoire des empe*[illegible]tient pas encore toutes ses promesses, [illegible] un désir plutôt qu'un blâme. A mesure [illegible] ce grand sujet, l'auteur y trouvera, pour [illegible] ces deux civilisations, — l'une décrépite, [illegible] les luttes, pleines d'enseignement pour notre [illegible] histoire, — nous en avons pour garant la

loyauté et la force d'un talent et d'une science éprouvés, — un cachet remarquable de vérité et de grandeur. En révélant ainsi l'*empire*, il expliquera providentiellement les *empereurs*; car, ainsi qu'il l'affirme par un de ces traits à la manière de Châteaubriand, mais dans un autre style et avec une foi religieuse plus pénétrante : « Il y a deux « destinées d'hommes ainsi jetées par la Providence dans le mouve- « ment de l'humanité. Faibles par elles-mêmes, elles s'agrandissent « de ce qui les entoure; aussi le monde s'accoutume à ne les point « juger; il les contemple, lorsqu'il devrait surtout admirer la puis- « sance divine à qui tout sert, non pas seulement le génie, mais la « médiocrité (t. Ier, p. 305). »

GEORGES GANDY.

54. LE KHALIFE *de Bagdad*, ou l'*Exilé, scènes de la vie orientale au* IXe *siècle*, par M. BRASSEUR DE BOURBOURG ; — 2e *édition, revue et corrigée.* — 1 volume in-12 de XII-348 pages (1859), chez Putois-Cretté (*Bibliothèque Saint-Germain*); — prix : 1 fr. 50 c.

Ce livre n'est pas précisément un roman, quoiqu'il en ait tout à fait la tournure. Ces *Scènes de la vie orientale* sont toutes historiques, malgré la ressemblance qu'elles paraissent offrir parfois avec les *Mille et une Nuits*. L'auteur s'est transporté parmi les Arabes du IXe siècle, et a cherché à s'identifier avec eux; c'est dans leurs propres histoires, dans les souvenirs qu'ils ont eux-mêmes laissés du khalife Haroun al Reschid, qu'il a choisi ses personnages. Il n'a presque rien inventé ; il n'a fait que réunir et dramatiser des faits déjà écrits, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, il a tout simplement fait la mise en scène de cette histoire, en l'accompagnant des tableaux des différentes contrées où elle s'est passée (pp. II, III). — Le fond de l'ouvrage est lui-même un fait historique célébré par les chroniqueurs et les poëtes arabes. C'est la chute des Barmécides, ces ministres tout-puissants de la maison d'Abbas, plus connus encore par cette catastrophe que par leur gloire et leur haute fortune. Quant aux scènes et aux mœurs du désert, elles sont empruntées à différents écrivains et voyageurs. En réunissant dans un même cadre tous ces épisodes si intéressants d'ailleurs, l'auteur a tenté de donner à ses lecteurs une idée de ce que l'Orient devait être au IXe siècle, tout en faisant connaître le véritable caractère d'un monarque qu'on a trop souvent prôné comme un modèle éclairé de modération, de tolérance, de justice et de sagesse royales, de Haroun, si mal à propos surnommé *al Reschid* ou le Juste. Sa barbarie envers les Barmécides,

auxquels il devait toute la gloire qui rejaillit sur son règne, sa cruauté envers sa propre sœur Abbassa, prouvent combien il méritait peu ces éloges (pp. v, vi). — Le seul défaut de ce livre nous semble être la longueur et l'abondance des détails qui ralentissent la marche du récit. Nous n'avons, au reste, qu'à louer l'ensemble de l'œuvre, et à féliciter l'auteur d'avoir su, dans un sujet délicat, conserver à toutes ces scènes leur couleur orientale, sans les déparer par des teintes ou des reflets qui auraient affligé les regards chastes et chrétiens.

MAXIME DE MONTROND.

55. LETTRES *de Mme* SWETCHINE, *publiées par* M. le comte DE FALLOUX, de l'Académie française. — 2 volumes in-8° de VIII-496 et 540 pages, (1862), chez A. Vaton, et chez Didier et Cie; — prix : 15 fr.

Ni les lettres, ni les divers écrits de Mme Swetchine n'étaient destinés au public. Des amis ont réuni ses papiers et ont mis au jour les pensées intimes de ce noble esprit, les sentiments secrets de ce grand cœur. M. Sainte-Beuve, — si sévère d'ailleurs à son égard, — a parfaitement senti combien Mme Swetchine était loin de songer à l'impression (*Constitutionnel*, 25 nov. et 2 déc. 1861). La plupart même de ses billets sont simplement tracés au crayon, et assez difficiles parfois à déchiffrer. A ce sujet, ce critique distingué rappelle un mot très-ingénieux tombé de la bouche de Mme Swetchine : « Ecrire au « crayon, disait-elle, c'est comme parler à voix basse. » Cependant, ses *Lettres* ont çà et là le trait trop aiguisé et l'expression raffinée à l'excès. C'est, au reste, leur seule imperfection; de fortes et généreuses idées y sont constamment rendues par de justes images.

Les *Lettres* paraissent être, par la variété des sujets et du ton, la partie la plus intéressante des œuvres de Mme Swetchine. Déjà, on se le rappelle, M. de Falloux nous a fait connaître la vie de cette vraie servante de Dieu, de cette mère des pauvres; et, à la suite de cette vie si pleine, il nous a donné de charmants opuscules, qui joignent la grâce aimable à une rare fermeté (p. 430 de notre t. XXIII). Aujourd'hui, il publie deux volumes de sa correspondance, où ses sentiments se montrent dans le plus sincère abandon et avec la plus complète effusion. Les nombreux amis de Mme Swetchine ont tour à tour reçu leur part de sa sagesse et de sa tendresse. Son cœur, partagé entre ses deux patries, appartient également à la Russie et à la France. Elle écrit donc tantôt à Mme Roxandre Stourdza, à la comtesse de Nesselrode, à la princesse Galitzin, au regrettable Pierre Yermoloff, au P. Gagarin, à

la princesse Wittgenstein, et tantôt à M. Turquéty, à la marquise de Lillers, au vicomte de Melun, à M. Moreau, à Mme de Gontaut-Biron. M. de Falloux nous permet, sans doute, d'espérer pour un temps rapproché la correspondance de Mme Swetchine avec le P. Lacordaire, avec M. de Tocqueville, avec M. de Falloux lui-même, et peut-être aussi des lettres de l'illustre de Maistre. Mais les noms seuls que nous venons d'indiquer, — et il y en a bien d'autres, — sont importants et excitent une légitime curiosité. Toutefois, il ne faudrait pas s'attendre à des révélations politiques ou à des bavardages sur l'intérieur des familles. Ces lettres ont une portée toute chrétienne. Sans qu'on s'y interdise un rapide jugement sur les choses et sur les hommes du moment, on s'attache surtout à la vie de l'âme. Ce sont presque des lettres de spiritualité, du moins la religion y a une part considérable. Elles n'en sont pas moins aimables, vives, intéressantes, piquantes même. La solidité du fond ne nuit en rien au charme de la forme; la riante imagination de l'auteur a partout répandu la grâce et les fleurs. Non pas que Mme Swetchine fût un écrivain proprement dit: rien, nous l'avons indiqué, n'était plus loin de sa pensée. Mais son caractère, d'une inépuisable bonté, sait trouver en tout l'attrayant et le délicat. Austère à elle-même, elle s'ingénie sans cesse pour autrui. Elle sait admirablement consoler les hommes, les distraire de leurs peines, apaiser leurs ressentiments; par-dessus tout, elle connaît l'art merveilleux de les rappeler à l'estime d'eux-mêmes et au désir de se montrer généreux. Enfin, cette âme passionnée pour Dieu, mais comprimant le feu qui la consume, lors même qu'elle s'efforce de tenir les esprits appliqués à quelque question d'intérêt terrestre, fait aimer et rechercher la sainteté. Contre son gré, la flamme s'échappe, gagne doucement à l'entour et atteint peu à peu tout ce qui l'environne. Le plus souvent, sans le vouloir, sans y prendre garde, elle s'élève de ce monde périssable vers cet autre monde éternel où demeure la meilleure partie d'elle-même. De là jaillit cette parole qui, pleine à la fois de paix et d'ardeur, calme et excite. Le sentiment contenu se fait jour à chaque page du livre; le souffle vivifiant qui en sort touche délicatement les âmes sans jamais les froisser. Il agite, mais il n'ébranle pas. Aussi, la bienfaisante émotion que produisent les lettres de cette généreuse femme pénètre le cœur en le rafraîchissant. L'amour de Dieu et la charité envers les hommes, qui en sont le fond, réjouissent et soutiennent. Du milieu même du monde et de ses distractions, Mme Swetchine sait toujours

goûter et savourer l'onction divine et se faire une solitude dans l'intérieur de son âme. Ce n'était donc en aucune sorte une femme mondaine; le cercle varié et distingué dont elle était entourée ne l'empêchait jamais d'être sérieuse et solide. D'ailleurs, elle avait ses moments de vraie retraite, soit à Fleury, soit au couvent des Augustines, soit dans sa chapelle même. Surtout lorsque les années s'appesantirent sur sa tête, elle aima à se ménager fréquemment des jours de repos intérieur et de calme extérieur. « La solitude, disait-elle excellemment, « est bonne aux vieilles gens; elle porte en elle-même sa lumière, et « laisse entrevoir un peu celle à laquelle ils aspirent (t. II, p. 537). » Sortie de sa retraite, elle avait plus de force et d'action sur les âmes pour les porter au bien. — Il ne faudrait pas croire pourtant qu'elle violentât les consciences par des appels directs et des exhortations pressantes. C'était par l'ensemble de sa vie, par l'influence de ses vertus qu'elle touchait les cœurs. Bienveillante au suprême degré, elle pensait toujours que le vrai fond de ceux qu'elle voyait était bon. « La contagion puissante exercée par la foi sincère et pure; » voilà, dit-elle, ce qu'elle a vu plus d'une fois; « car il suffit souvent, conti« nue-t-elle dans son beau langage, qu'un homme soit ce qu'il doit « être, pour que tout ce qui en approche se fasse semblable à lui. Et « puis, qui, parmi ceux que le monde fascine et entraîne, sait seule« ment ce que recèle le fond de son âme! Les grandes eaux écoulées « par l'effet d'une tribulation quelconque, le vrai moi reste à décou« vert et germe pour l'éternité (t. II, p. 294). » Cette grande indulgence vient, sans doute, avant tout, de son profond christianisme; mais les souffrances qui agitèrent sa vie eurent aussi une vive action sur elle et la rendirent de plus en plus compatissante. Elle a eu, en effet, de vives douleurs de cœur, et, par surcroît, sa faible santé la persécutait continuellement. Mais, en tout, la pieuse et noble femme reconnaissait la main de Dieu, et bénissait la Providence qui éprouve pour épurer. Ce côté de sa physionomie a été très-parfaitement saisi par M. Prévost-Paradol; témoin lui-même, dans sa famille, du plus grand des sacrifices de l'âme humaine, il a compris ce que la foi inspire de courage et de dévouement. (*Journal des Débats*, 11 janv. 1860.)

Ces lettres, si pieusement recueillies, si soigneusement éditées par M. de Falloux, sont appelées à faire un grand bien; et ainsi, même après sa mort, la parole de Mme Swetchine produira du fruit. Nous

recommandons à nos lecteurs une publication si pleine de nobles sentiments, de fortes pensées, de tendres et instructifs enseignements.

E.-A. Blampignon.

56. **MANUEL** *pratique des mères chrétiennes*, par M. l'abbé Collomb, missionnaire apostolique, directeur d'une confrérie des mères chrétiennes. — 1 volume in-12 de xvi-322 pages (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr.

Pourquoi ce nouveau manuel? diront sans doute quelques personnes; l'excellent ouvrage de M. l'abbé Ratisbonne (Voir p. 421 de notre t. XXI) ne suffit-il pas? — L'auteur a pris soin de répondre à cette question; écoutons-le. « ..... Le *Manuel* du P. Ratisbonne « est destiné à former l'esprit et le cœur de la mère par la ré« flexion; celui-ci est fait pour régler sa conduite par la pratique et « par l'exemple. Le premier déterminera sa volonté à faire le bien; le « second lui montrera le bien qu'elle est particulièrement appelée à « faire, et lui enseignera le mode de le pratiquer (pp. xi, xii). » — M. l'abbé Collomb offre donc aux mères chrétiennes ce nouveau manuel, comme faisant une suite naturelle et presque nécessaire à celui du pieux directeur de Notre-Dame de Sion. Après avoir essayé d'enflammer leur zèle et de ranimer leur courage en leur montrant, dans un premier chapitre, la puissante influence de la femme chrétienne sur la sanctification des divers membres de sa famille, et spécialement de ses enfants, il s'attache à développer les devoirs plus particuliers qu'elles ont à remplir comme *chrétiennes*, comme *épouses*, comme *mères* et comme *maîtresses de maison*. Sous chacun de ces rapports, il envisage leurs nombreuses et importantes obligations, et il entre dans les détails les plus pratiques. Pour rendre ces détails moins arides et plus intéressants, il y joint de nombreux traits d'histoire, toujours appropriés au sujet, et il fait ainsi mieux comprendre aux mères qu'elles peuvent faire ce que tant d'autres mères ferventes ont fait avant elles.

Ce nouveau manuel s'adressant aux femmes de toutes les classes de la société, à la grande dame du monde comme à la simple femme de la campagne, l'auteur nous prévient qu'il a dû employer un style simple, à la portée de tous, et entrer dans certains détails qu'il aurait pu omettre si son livre eût été destiné seulement aux personnes de la haute société, qui ont reçu une solide et brillante éducation. — Tel est ce *Manuel pratique des mères chrétiennes*, revêtu des approba-

tions et des recommandations de NN. SS. l'archevêque de Chambéry et l'évêque de Tarentaise, et sur lequel nous pouvons nous borner à ce peu de mots.

57. **MARIA-RÉGINA,** *Histoire contemporaine*, par Mme la comtesse Ida Hahn-Hahn; *traduit de l'allemand* par Mme Louisa Lebrocquy. — 2 volumes in-12 de 368 et 348 pages (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 5 fr.

Voilà un roman chrétien admirablement écrit et d'un intérêt saisissant. L'auteur se propose d'y combattre les vaines aspirations et les faux systèmes de notre temps, afin de montrer que, sans les convictions et les pratiques religieuses du catholicisme, il n'y a aucun bonheur à espérer sur la terre. Des récits pleins d'attrait font éclater partout la douce influence de la foi sur les âmes vraiment éprises de l'amour de Dieu, en même temps qu'ils nous font apercevoir la vanité des espérances mondaines, le crime de ceux qui cherchent à troubler la société par leurs entreprises ténébreuses et anticatholiques, et le triste sort que leur réserve la justice de Dieu. C'est donc partout un combat entre la vérité et l'erreur, entre Dieu et le monde, entre la foi et l'indifférence ou le rationalisme, entre l'Eglise et la révolution. Et ce qu'il y a de plus particulièrement intéressant, c'est que tous ces tableaux qui se déroulent à nos regards sont pleins d'actualité, et offrent les aperçus les plus frappants sur ce qui se passe de nos jours, sur la guerre plus ou moins ouverte que font à l'Eglise de Jésus-Christ la philosophie, le protestantisme et le socialisme, avec toutes les sociétés secrètes qui en sont les auxiliaires. A ce point de vue, *Maria-Régina* est moins un roman qu'une histoire contemporaine : c'est uniquement pour donner à son livre un attrait de plus, que l'auteur a voulu adopter la forme dramatique du roman, et mettre en action plusieurs personnages dont la vie, les destinées et la fin plus ou moins tragique concourent à un seul but, celui de faire briller à tous les yeux le triomphe de la vérité sur l'erreur, de la foi sur l'incrédulité, de la grâce sur le vice.

Nous n'avons pas l'intention de faire connaître d'avance tous les incidents ménagés avec habileté, et présentant à la curiosité du lecteur un intérêt qui se soutient partout et va toujours croissant : une simple analyse n'y suffirait pas; nous aimons mieux inviter chacun à lire cet ouvrage et à le faire lire, avec quelque prudence, toutefois, certains traits de mœurs ne permettant pas de le mettre entre toutes

les mains. Il convient surtout à ceux que l'âge et l'expérience ont déjà initiés à la connaissance du monde; mais nullement aux jeunes gens et aux jeunes personnes, qui apprendront assez tôt ce que font ceux qui s'égarent loin des sentiers de la vertu.

Quant au mérite de la traduction, nous aurons à faire quelques réserves, et à regretter certaines locutions qui ne sont pas françaises. Nous ne savons si nous nous trompons, mais il nous semble reconnaître parfois une certaine façon belge; du moins, il est facile de remarquer des expressions, des tournures que l'Académie n'accepterait pas; nous pourrions en signaler un assez bon nombre, ainsi que certains germanismes dont le traducteur ne s'est pas suffisamment défié. On le regrettera d'autant plus que, à part ces incorrections, le style est noble, harmonieux, recherché même quelquefois. Espérons que ces défauts ne nuiront pas au succès bien légitime que ce livre mérite, et que ces négligences et ces incorrections de langage disparaîtront dans une nouvelle édition. M. DARDY.

58. **MÉMOIRES** *d'un homme du monde,* par M. Antonin RONDELET, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. — 1 volume in-12 de 358 pages (1861), chez Adr. Le Clère et Cie, et chez E. Dentu; — prix : 3 fr.

L'auteur des *Mémoires d'Antoine* (Voir p. 489 de notre t. XXV) a complété son œuvre dans le sens que voici. — *Antoine* avait pour objet d'enseigner à la classe populaire, dans un langage simple, clair, attrayant, ces notions d'économie politique et domestique inhérentes aux choses de la vie, et sans lesquelles l'ouvrier ne saurait se conduire à travers les difficultés où un si grand nombre s'égarent. L'*Homme du monde,* transportant l'enseignement sur un autre théâtre, sur celui de la vie mondaine, entreprend de montrer comment les classes élevées ont aussi, pour leur part, leurs périls et leurs épreuves à subir; comment tous ici-bas, riches et pauvres, grands et petits, en suivant des voies diverses, ont pourtant un même but, accomplir la loi imposée à chaque homme par la Providence, *qua parte locatus es in re*, dit un ancien. M. Rondelet est philosophe; il enseigne cette science abstraite qui, dans ses régions hasardeuses, offre tour à tour des écueils et des abîmes; mais il tend, par ceux de ses écrits dont nous nous occupons, à détourner cette philosophie des hauteurs de la spéculation, pour la fixer d'une manière toute socratique dans l'étude de l'homme moral, pour la rendre pratique, familière, d'une application quotidienne à ce que les devoirs de la vie

courante ont de plus obligatoire et de plus positif. « La philosophie, « dit-il dans sa préface, n'est pas faite pour vivre à l'ombre de quel« ques cercles intimes où l'on s'entend à demi-mot; le temps des « oracles est passé; si le public n'a plus la force de monter jusqu'à « elle, il faut qu'elle s'abaisse; il faut qu'elle redouble d'efforts, de « clarté, d'intérêt; qu'elle aille s'emparer à domicile de ses lecteurs, « et qu'elle leur parle non pas le langage qu'elle aurait choisi, mais « celui qui la fera entendre (p. 7). » C'est, en effet, un art marqué chez M. Rondelet; il sait les allures du monde, et il n'ignore pas que, pour s'en faire écouter, il faut montrer aux hommes que la sagesse, si elle ne devait pas être poursuivie sans condition, serait encore le meilleur calcul pour la vie heureuse. Alliance admirable, qui est le dernier mot de la philosophie en matière morale, qui est aussi le résultat obtenu par le romancier moraliste, savoir que la prospérité, du moins dans des conditions restreintes, et sauf les exceptions que Dieu veut, est la compagne la plus ordinaire et en quelque sorte la fidèle *ancilla* de la vertu. — Une analyse rapide, mais suivie, du nouvel ouvrage de M. Rondelet, fera connaître sa pensée, le but qu'il s'est proposé, et les moyens ingénieux, le talent varié qu'il a mis en œuvre pour y parvenir.

Francis de Lavaur, né à Paris, dans une position de fortune qui non-seulement lui ouvrait le meilleur monde, mais encore lui donnait accès à toutes les carrières, s'était promis de ne rien faire, et d'occuper sa vie à sa guise. Heureusement pour lui, sa bonne mère vit clair dans cette jeune âme, et sut, par la douceur, le ramener au juste sentiment du devoir. Francis choisit une carrière et se décida à faire son droit. La première année des études offre aux jeunes gens un côté périlleux; elle semble consacrée à une oisiveté dont ils cherchent à combler le vide en se livrant à des occupations utiles, mais le plus souvent à de dangereux amusements. La famille, qu'il n'avait pas quittée, sauva Francis. Son droit terminé, et après quelques essais peu marquants au barreau, il se résout à entrer dans la magistrature. Envoyé en province où l'attendait une place de substitut, et attaché d'abord à la personne du premier président Passereau en qualité de secrétaire, il apprend à connaître, dans ce qu'il a de bon et aussi dans ses travers, ce qu'on appelle le monde comme il faut, ce qui ne l'empêche pas de travailler assidûment à s'initier aux diverses fonctions du ministère public, et pour cela d'étudier à fond cette société inférieure dont on est trop disposé à détourner les regards. Cette

exploration des couches inférieures le conduit à de tristes réflexions sur l'état de la société, sur la nature humaine en général; toutefois, il y puise pour l'avenir un grand fonds d'indulgence et de compassion à l'égard de malheureux que la misère, le mauvais exemple, la contagion du vice entraînent aux derniers degrés du crime.

Quelques profils de fonctionnaires publics, le portrait d'un jeune homme riche et inoccupé, dont le cœur est bien près de faire fausse route, prouvent que notre magistrat ne commence pas sa carrière à l'étourdie, et qu'il a déjà, très-jeune, ces qualités de l'âge mûr qui devront lui servir de guide durant toute sa vie. Ici viennent se placer plusieurs tentatives de mariage qui échouent, car les jeunes filles qui lui étaient présentées, élevées avec cette légèreté qu'on apporte aujourd'hui à l'éducation des femmes, ne pouvaient convenir à celui qui s'était dit « qu'un jour il aurait à partager avec une jeune femme « tout ce qu'il aurait acquis, non-seulement d'argent et de capital « matériel, mais tout ce que son âme aurait amassé d'idées géné« reuses, de nobles résolutions, de fortes vertus (p. 20). » Quelques réflexions bien senties sur l'éducation des femmes font voir cette éducation trop généralement livrée au hasard et au caprice. « Com« ment se fait-il qu'il n'y ait pas une mère pour dire à sa fille la vé« rité telle qu'elle est: que la vie conjugale n'est pas une fête perpé« tuelle dont s'enivrent les rêves d'une jeune fille, mais un austère de« voir que leur jeunesse ignore; que leur existence, jusqu'au jour où « elles quittent le foyer domestique, est toute de loisirs et de luxe, et « complétement en dehors des conditions de la vie humaine? Abri« tées à l'ombre du toit paternel, elles ne portent le poids d'aucune « responsabilité; on ne leur demande que d'être heureuses et gaies; « leur seul devoir est de sourire et de chanter (p. 124). »

Résolu à ne se point marier par convenance ou par ennui, mais à chercher dans le mariage un abri et un devoir, Francis pense qu'il n'est pas temps encore de prendre une si grande décision. Il était chrétien et il remercie sincèrement Dieu de n'avoir jamais varié au point de vue de la foi. Il avait une religion sincère, mais prudente, et c'est une nuance que l'auteur exprime ici par une fine observation : « Ma jeunesse, dit-il, a été préservée de ces étranges retours, « de ces soudaines vicissitudes qui donnent quelquefois à un jeune « homme de vingt-cinq ans, nouvellement converti ou ramené, les « intolérances et les emportements d'un sectaire. Rien ne fait plus de

« tort que ces néophytes impatients (p. 136). » A cette époque, un vieil ami de la famille, le comte de Vardes, est pris d'une violente attaque de paralysie. M. Frédéric de Vardes, qui ne se fait pas illusion sur l'état de son frère, prend conseil de Francis sur le meilleur moyen de prévenir le comte et de lui faire comprendre qu'il serait temps de se réconcilier avec Dieu. Francis va prévenir un ecclésiastique de ses amis qu'il sait capable de remplir cette difficile mission; il l'installe près de l'hôtel du moribond; mais, comme il arrive plus d'une fois dans ces retours *in extremis*, le prêtre est appelé trop tard. — L'auteur trouve ici des paroles excellentes sur la sécurité des gens du monde, « trop bien élevés pour se moquer des prêtres, trop intelli- « gents pour dire du mal de la religion qui les protége, trop artistes « même pour ne pas l'admirer et au besoin la défendre, mais en « même temps éloignés de toute pratique par la négligence, l'entraî- « nement, ces faiblesses décentes qu'on prend pour des conquêtes, et « sa propre ignorance dont on se fait une objection (p. 144). Et « si l'on demande à ces hommes nés chrétiens, baptisés, ayant fait « leur première communion, destinés à être portés en terre sous le « signe de la croix et bénis par la main du prêtre, pourquoi ils ne « pratiquent pas leur religion, ils pourraient vous répondre tout « simplement qu'ils n'en savent rien. Malgré cette absence de motifs, « ils n'en sont pas moins implacables ni moins obstinés; ils s'achar- « nent dans leur indifférence, et comme ils n'ont pas de raison pour « y rester, ils en trouveront encore moins pour en sortir (p. 148). » — On voit par ces citations l'esprit solidement chrétien qui préside à l'œuvre entière.

Francis va passer ses vacances aux eaux de Mérac, près de sa mère et de sa sœur. Ici nous trouvons un tableau fort piquant de ce que sont les eaux dans les habitudes du grand monde. « Les eaux, c'est « la civilisation avec sa cuisine et ses chiffons, diminuée de ce qu'elle « peut garder encore d'esprit et de morale. Les gens qui vivent dans « ce milieu factice et mobile ne manquent guère de se mettre au ton « général; chacun y pose de son mieux, et il n'est plus question d'y « rencontrer personne de naturel. C'est par là que les eaux répon- « dent à un des besoins, pour ne pas dire à une des manies de notre « temps. Je dis quand les existences étaient classées, définies, ouvertes « à tous regards, le premier besoin de chacun était avant tout d'être « soi-même; mais nos habitudes modernes se prêtent merveilleuse- « ment aux faux jours et aux perspectives complaisantes. Chacun se

« donne à soi-même ses titres, sa position (p. 186). » — Aux eaux de Mérac ont lieu bon nombre d'incidents qui sont le fond même du roman. On voit se succéder plusieurs silhouettes bien dessinées. C'est d'abord André Bellézat, jeune homme de vingt-quatre ans, qui meurt après une vie d'oisiveté et de désordres, utile exemple pour ces jeunes gens qui prennent la vie comme elle vient, sans songer jamais qu'il est un devoir auquel personne ne saurait se soustraire impunément, celui d'employer ses années à poursuivre un but sérieux; que ce devoir seul peut sauver le jeune homme « de l'oisiveté qui lui conseille « le mal, et de l'orgueil qui lui défend le repentir (p. 178). » Puis, trois chapitres très-remarquables, l'*Aumône de la parole*, le *grand Jacques*, l'*Amitié des pauvres*, tout un cours d'économie sociale à l'usage des gens du monde. Valentine et Mme de Lavaur leur apprendront à se rendre accessibles aux pauvres, et à leur donner non-seulement l'aumône qui soulage, mais la parole qui console et fortifie. « On oublie trop que l'argent est le moindre soulagement des mal- « heureux; que ce n'est pas ce qui manque le plus aux pauvres; il « n'est peut-être aucun d'entre eux qui n'ait eu l'occasion d'en ga- « gner bien plus qu'il ne lui en aurait fallu pour vivre d'une vie si- « non aisée, au moins supportable. Il est bien peu de misères qui « n'aient pour première origine l'imprévoyance ou l'inconduite, et « comme ce sont leurs fautes qui les ont amenés là où ils en sont, ce « sont leurs fautes qui les y retiennent. Ce n'est pas s'occuper de son « prochain que de pourvoir aux besoins du corps sans songer aux « blessures de l'âme (p. 227). » Mais, pour que le riche donne largement, pour que sa charité ne reste pas sourde aux appels du pauvre, il faut qu'il apprenne à modérer ses besoins, à restreindre ce luxe ruineux que nos pères appelaient le superflu et qu'ils considèrent aujourd'hui comme le nécessaire, ce luxe qui abaisse leur esprit, amollit leur caractère, ferme leur cœur aux prières de l'infortune, et les amène presque toujours à ce que M. Rondelet appelle ingénieusement « la pauvreté des riches. »

Les événements peu nombreux, et qui ne sont, dans ce volume, qu'un cadre pour l'enseignement moral, se hâtent et arrivent au dénoûment, qui est le mariage de Francis. Il a rencontré aux eaux de Mérac un M. Tesseydre, ancien avocat à la cour de cassation, et s'est lié d'une étroite amitié avec ce vieillard aimable, dont l'intelligente expérience complète cette initiation aux choses de la vie si bien commencée par une mère expérimentée. Or, M. Tesseydre a une nièce bien

élevée, possédant toutes les qualités essentielles, et dont le caractère est spirituellement décrit par M. Rondelet. Son héros devient l'heureux époux de cette jeune femme ; le roman finit à ce point. Nous voyons seulement que cette union fut de courte durée ; qu'une cruelle séparation laissa le jeune magistrat promptement seul à recommencer l'épreuve de sa vie. Quand Dieu aplanit ici-bas les conditions de l'existence et fait rayonner quelque bonheur, c'est ordinairement avec d'amères compensations. « Il lui suffit le plus souvent de nous « faire entrevoir sur la terre un peu de la félicité qu'il nous promet « et qu'il nous garde ailleurs (p. 344). » Francis de Lavaur, ayant vu sa vie brisée par le veuvage, mais obligé de se reprendre à elle par le devoir de vivre, nous promet pour plus tard les mémoires de son âge avancé. Nous ne pouvons que remercier l'auteur dévoué à la propagation des bonnes doctrines, et qui, après nous avoir donné un bon fruit, mûr comme celui de la veille, nous fait encore espérer celui du lendemain. A. Mazure.

59. **LES MISÈRES** *d'un millionnaire*, par M. Amédée Achard. — 2 volumes in-12 de 344 et 346 pages (1861), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*) ; — prix : 4 fr.

A force d'habiles combinaisons et de chances heureuses, Jacques Bernard accumule millions sur millions. Cependant il a débuté avec bien peu de chose. Mais le temps où nous vivons sourit aux calculateurs entreprenants et enrichit les industriels tapageurs. M. Bernard le banquier est donc cousu d'or. Par un juste retour, malgré son brillant hôtel et ses magnifiques équipages, les soucis, les alarmes, les soupçons l'assiégent. Que voulez-vous ?

C'était un homme de finance.

Les importuns l'accablent ; sa femme et sa fille le trompent ; les chiffres surtout, comme une armée de diables bleus, martèlent son pauvre cerveau, sans parler des banqueroutes et des faux amis. Par-dessus tout, il est poursuivi par la pensée d'une faute de jeunesse et par ses fatales conséquences. Une femme qu'il a aimée et cruellement abandonnée, devenue une de ces *très-vertueuses* courtisanes dont abondent les romans français, s'efforce, pour se venger, de bouleverser sa maison et de ruiner son crédit. A côté de ce haut financier aux abois, vit calme et souriant un homme qui n'a guère qu'une dizaine de mille écus de rentes, et qui mène l'existence la plus poétique, la plus

douce, la plus fleurie. — On le voit : ce roman est consacré à peindre les misères des gens condamnés aux millions, et les joies de ceux qui se sont donné la peine de naître au milieu de la médiocrité dorée. Tout cela ne vaut pas assurément la moralité de l'admirable fable du savetier et du financier. Il valait mieux, en effet, louer l'artisan honnête, laborieux,

Plus content qu'aucun des sept sages,

que vanter le sort des rentiers qui s'en tiennent philosophiquement à la moitié du million. — Pour comble de mauvaise inspiration, M. Amédée Achard a réuni dans ce roman toute une troupe de sots, de coquins, de débauchés, et une nuée de courtisanes plus ou moins *vertueuses*. Outre Mme Hortense, nous avons Mlle Clélie, Mlle Céleste Orpin, surnommée la Madone (fâcheux, très-fâcheux surnom !), etc. — M. Amédée Achard a donc eu cette fois la main malheureuse, et son livre est de mauvaise compagnie. On avait droit d'attendre de ce charmant esprit un récit et plus honnête et plus original. Au surplus, il porte la peine de son erreur ; car, comme il arrive souvent aux écrivains fourvoyés, on ne rencontre dans cette coupable frivolité ni la grâce aimable, ni la douce émotion qui semblent ses dons naturels, lorsqu'il s'attache à la portée morale des sujets et à la juste interprétation des caractères.

CH. LAVAL.

60. L'ORPHELINE D'ONVAL, ou *l'Influence de la vertu sur le bonheur*, **par Mlle V. NOTTRET. — 1 volume in-12 de 326 pages (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 1 fr. 50 c.**

Mlle Nottret, dont nous connaissons déjà plusieurs petits volumes, en publie un plus considérable, parfaitement approprié aux besoins des jeunes personnes. Placée dans des conditions analogues à celles de la plupart des orphelines, l'héroïne se perfectionne à l'école du malheur. Après avoir passé quelques années au milieu d'une opulente famille qui s'acquitte fort mal d'une dette sacrée contractée envers elle, Lucie ; mettant à profit les talents qu'elle a su acquérir, devient institutrice dans une maison où elle exerce le plus beau dévouement, où elle est un ange consolateur dans une cruelle infortune. Elle finit par trouver dans un modeste mariage un bonheur qui serait moins rare si chacun savait mieux borner ses désirs. — Les situations, on le voit, n'ont rien ici d'extraordinaire ; les idées non plus n'ont rien de très-original ; mais le naturel du style, qui ne manque pas

pour cela d'élégance, l'excellence des principes, la parfaite harmonie de l'ensemble, rendent ce livre recommandable. Nous nous permettrons cependant deux observations sur des points qu'il serait aisé de modifier. *Simiane* est un nom historique et illustre; pourquoi en faire celui d'un parvenu? Pourquoi cet homme sorti de la classe du peuple a-t-il seul des sentiments élevés, tandis que sa femme, d'une naissance noble, est une personne vaine et sans cœur? Sans vouloir nous brouiller avec la classe des parvenus, si nombreuse dans notre siècle, nous ne lui reconnaissons le monopole ni de la grandeur d'âme ni de la délicatesse des sentiments, à l'exclusion de la noblesse; celle-ci, du moins, a sauvé les bonnes traditions qui se transmettent avec le sang, ou plutôt avec l'éducation, et qui distinguent encore la plupart des descendants des grandes familles. J. Maillot.

61. **PROMENADES** *d'un maître d'école avec ses élèves,* ou *Entretiens sur des sujets agricoles,* par M. le baron L. de Babo. — In-12 de 124 pages (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 60 c.

Dans une commune rurale du nord de la France vit un maître d'école qui, en dehors des matières exigées par le programme officiel, cherche à instruire ses élèves sur tout ce qui peut leur être d'une utilité pratique dans l'avenir. Quelques-uns le prient, pour utiliser les jours de congé, de faire avec eux des promenades dans la campagne. Il y consent avec plaisir, et profite de tout ce qui frappe leurs yeux pour leur donner des notions élémentaires d'économie rurale. — Tel est le cadre adopté par M. de Babo pour faire passer naturellement et sans fatigue sous les yeux des lecteurs les principes les plus indispensables de la chimie générale et agricole, et pour donner des conseils éclairés sur leur application. — Nous regrettons qu'il n'ait pas profité de ces scènes variées pour donner à ses jeunes lecteurs quelques enseignements moraux, et élever de temps en temps leur âme vers les choses invisibles. Son livre, renfermé dans le cadre spécial qu'il s'est tracé, sera étudié avec fruit par les enfants des écoles rurales, et lu avec intérêt par les jeunes gens des villes, trop ignorants, en général, de tout ce qui concerne l'agriculture. Charles de Gaulle.

62. **LA QUESTION** *du surnaturel,* ou *la Grâce, le merveilleux, le spiritisme au* xix*e siècle,* par le P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus. — 1 volume in-12 de x-452 pages (1861), chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 3 fr.

La controverse religieuse a, de nos jours, un caractère décisif : il

s'agit de disputer à l'orgueil et à l'ignorance de l'incrédulité tout l'héritage de foi et d'amour que le divin Rédempteur a légué au monde, que dix-huit siècles nous ont transmis dans son intégrité à travers les persécutions du glaive, du sophisme et de la passion. De guerre lasse, les ennemis du christianisme ont renoncé à falsifier son histoire. La science ayant exploré jusqu'à ses origines tout le passé du catholicisme, réfuté en détail toutes les erreurs et retrouvé dans l'âge apostolique les dogmes, la morale, les principes essentiels de la liturgie, en un mot, la constitution entière de l'Eglise, il a bien fallu élargir le champ de la lutte et nous dire : Vous existez, il est vrai, depuis dix-huit siècles, mais vous n'en êtes pas plus vénérables. Voilà dix-huit cents ans que le monde vit sur une grande déception ; le surnaturel, qui est la base et le couronnement du catholicisme, est une chimère, pis que cela, une usurpation des droits souverains de l'intelligence. Aussi la raison, émancipée qu'elle est d'un joug théocratique, ne vous fait-elle même plus l'honneur de vous discuter ; elle vous répète : Vous êtes absurdes dans vos dogmes, dans vos miracles, dans vos prophéties ; le surnaturel, sans lequel vous n'existez plus, outrage le sens commun. Nous n'avons que faire de feuilleter vos annales pour savoir si vous avez gardé intacts les enseignements du maître : la raison vous oppose sans appel une fin de non-recevoir ; elle reconnaît vos anciens services ; vous avez été ses précurseurs ; mais le nouveau rédempteur est venu : c'est la libre pensée. Elle vous couronne de fleurs parce qu'elle est courtoise et généreuse ; mais elle vous fait passer les frontières de la société moderne ; au naturalisme appartient désormais le sceptre du monde.

Ainsi s'expriment l'orgueil et l'ignorance de l'impiété contemporaine. Le P. Matignon s'est préoccupé d'une si grave situation religieuse ; il a voulu scruter dans ses profondeurs cette question du surnaturel dont l'incrédulité se fait, en désespoir de cause, une dernière arme contre la vérité, et, prenant le flambeau de la raison, il le porte au fond même du débat, pour y faire resplendir une lumière devant laquelle se dissipent toutes les ténèbres, hors celles de l'entêtement et de la mauvaise foi. — Il s'est proposé, comme on le comprend, d'écrire une nouvelle *Préparation évangélique* appropriée aux besoins, ou plutôt aux misères de ce temps. Ce n'est plus dans le sanctuaire de la foi qu'il conduit son lecteur : il veut seulement faire tomber les barrières que le rationalisme a élevées entre la raison et le catholicisme. Faisant brèche, en quelque sorte, par une heureuse audace, à la maxime

connue : « On ne peut conclure du possible à l'acte, » il se tient dans la sphère des possibilités chrétiennes, et de là, pourtant, il justifie un grand acte, la marche de l'Eglise depuis qu'elle est née sur le Calvaire; un grand fait, la vie du surnaturel aussi ancienne que le berceau de l'humanité. Si, en effet, la notion du surnaturel n'est pas absurde, si le surnaturel est possible, la révélation a pu exister; et, dès lors elle existe. Nous voici obligés d'examiner si Dieu a parlé aux hommes, quel a été son langage, à quels interprètes il a confié la divine mission de l'expliquer pour le conserver pur de tout mélange. Par cela même, nous sommes ramenés sur le domaine des faits qu'il nous avait plu d'abandonner. — Vous avouez qu'il y a dix-huit siècles, un personnage extraordinaire a paru, dont la doctrine et les merveilles ont renouvelé le monde; vous confessez que le Christ n'est pas un mythe enfanté par l'intelligence humaine; vous convenez avec Edgar Quinet résumant, dans son introduction à la *Vie de Jésus-Christ* par Strauss, votre pensée commune, que les mille sectes qui fourmillaient à l'époque du Christ, dans la Judée et ailleurs, n'auraient pu inventer le même idéal fantastique, et qu'il faut admettre la personnalité du Christ, sous peine de tomber dans le scepticisme et de faire violence aux données les plus élémentaires du sens commun. Donc, le Sauveur, dans cet ordre d'idées, est une grande figure historique. — Il n'est qu'un homme, dit-on; c'est assez pour lui d'avoir été admirable dans sa vie et magnanime dans sa mort. Ici, le rationalisme engage une lutte impossible. Si Jésus n'est qu'un homme, il est un fourbe; il mérite, non l'estime, mais l'exécration des honnêtes gens. Jésus a dit qu'il est Dieu; il est mort pour l'avoir dit; en témoignage de sa nature divine il a rempli sa vie de prodiges, il est ressuscité, il est monté au ciel et doit un jour, suivant sa promesse, reparaître dans sa majesté souveraine, comme juge des vivants et des morts. — Ainsi, par une chaîne de raisonnements dont il est impossible de briser un anneau, le rationaliste est entraîné, bon gré mal gré, si la notion et la possibilité du surnaturel sont acceptables, à revenir sur le champ même de la discussion historique qu'il a déserté, à y retrouver le Verbe fait chair, et à l'adorer comme Dieu, s'il ne veut pas le mépriser comme homme.

On conçoit, par cet exposé, l'extrême importance du point de vue nouveau où le P. Matignon a placé la controverse. Avant lui, assurément, le rationalisme avait trouvé de victorieux adversaires; mais personne encore ne l'avait appelé, que nous sachions, à contempler ainsi

face à face le surnaturel qu'il accable d'un suprême dédain, et auquel il répète le mot contempteur de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? » Or, comment l'auteur l'oblige-t-il non-seulement à regarder son ennemi, mais à l'entendre, à examiner ses titres ? Au nom de la *raison*, il conduit le surnaturel au tribunal de la *raison ;* son désir, c'est qu'il soit jugé, en quelque sorte, par ses *pairs*.

C'est assez dire, ce nous semble, que le docte écrivain, laissant à part le terrain de l'histoire voisin de celui qu'il aborde, et où son adversaire, une fois vaincu, devra forcément, comme nous venons de le dire, se jeter de nouveau pour y essuyer une irréparable défaite, doit aller en pleine métaphysique, et sonder les arcanes de la nature divine, pour savoir, en définitive, si le surnaturel ne peut trouver grâce devant cette nature. Mais qu'on ne s'effraie pas des aspérités de la route ni des hauteurs escarpées où l'on doit parvenir. En explorant ces rudes sentiers, où la pauvre raison, livrée à ses forces, a tant de fois versé dans les abîmes, le P. Matignon s'est guidé par la raison chrétienne ; faisant ainsi de la théologie son compagnon de voyage, il a montré qu'en s'associant à la philosophie, elle l'éclaire et la sauve.

L'auteur examine d'abord l'attitude de la philosophie rationaliste par rapport à la religion surnaturelle ; il se demande ensuite si la thèse de cette philosophie est nouvelle, et il répond que le manichéisme, il y a quinze siècles, l'a enseignée ; que saint Thomas, en quelques pages lumineuses, a réfuté les prétentions superbes de la raison à usurper en souveraine tout le domaine de l'intelligence. Ainsi, le rationalisme est une vieille redite.—Mais, en condamnant le surnaturel, connaît-il bien le Créateur ? est-ce que le Dieu de la raison ne peut être le Dieu de la foi ? Ici se déroule une magnifique théorie, non pas encore sur la possibilité de l'ordre surnaturel, mais sur ce qu'il est aux yeux de la raison. D'abord, Dieu lui-même est un être surnaturel ; il plane au-dessus de la création, et s'il est distinct de ses œuvres, ainsi que l'avoue le rationalisme spiritualiste, il est certainement au-dessus d'elles. Donc, panthéisme ou surnaturalisme, voilà les deux termes de l'alternative où la notion de l'Etre des êtres place forcément la raison. Mais allons plus loin ; scrutons les idées divines. Il y a en Dieu une image qui réfléchit son immuable essence, et une image des types intelligibles représentant toutes les imitations possibles de sa nature, sous des formes finies, dans l'espace et dans le temps. Cette multiplicité apparente se concilie parfaitement, mais par une mystérieuse harmonie qui échappe à nos faibles regards, avec

l'unité immuable et suprême. Or, Dieu, par la création, a réalisé extérieurement un certain nombre de ces types éternellement intelligibles; il a ainsi créé l'ordre naturel, et, avec cet ordre, tout ce qui constitue nécessairement son essence et sa fin. Voilà, en quelque sorte, le premier édifice qu'a élevé librement la main toute puissante de « Celui « qui est. » Mais il en est un autre plus splendide, où se réfléchirait mieux encore la puissance et la bonté divines, et cette œuvre plus haute a un beau nom dans la langue chrétienne : elle se nomme l'*ordre surnaturel*. Cet ordre, le rationalisme ne le connaît même pas; en le repoussant, il le défigure. C'est, à l'en croire, tantôt le produit d'un aveugle enthousiasme, tantôt un caprice de la divinité en opposition avec toutes les lois essentielles de l'ordre, tantôt un complément de la nature, ou la fin obligée de toute civilisation humaine.

Cette fois donc, comme toujours, le rationalisme outrage ce qu'il ignore, et par suite il se place, en écartant le surnaturel, hors de l'humanité, hors de la science. Nous voici dans la deuxième partie du livre, en face de cette grande question : L'ordre surnaturel est-il possible? — Ecoutons d'abord le rationalisme. Dieu s'est retiré, immédiatement après avoir créé le monde, sur les hauteurs inaccessibles de son éternité, pour s'isoler à jamais de tout contact avec le fini. S'il laisse l'humanité marcher seule suivant les lois d'une direction primitive, s'il n'entretient avec ses créatures raisonnables aucune relation d'intelligence ou d'amour, indifférent à leurs actes, il est aussi loin de les récompenser que de les punir; il ne peut toucher au temps et à l'espace sans se compromettre comme être éternel, immuable et saint, sans comprimer la liberté de l'homme, sans se donner à soi-même un démenti en réformant son ouvrage ; en un mot, une intervention divine quelconque dans l'ordre de la nature ou dans celui de la grâce contredit tout ce qu'enseigne clairement la raison sur l'essence de Dieu et sur ses attributs. C'est là tout le fond du rationalisme. Eh bien, le P. Matignon lui démontre qu'il fait preuve, en toutes ces allégations, d'un humiliant orgueil et d'une profonde ignorance. Il repousse l'humanité entière; car tous les peuples, même dans l'antiquité païenne, ont cru toujours à l'intervention divine dans l'ordre même de la nature; tous ont prié, tous ont rapporté aux dieux les bonnes pensées, les succès et les revers; tous ont cru, dans une certaine mesure, à l'intervention d'une providence; bien mieux, tous ont rendu hommage, en représentant leurs dieux sous forme humaine, à la révélation primitive qui avait promis un sauveur à

l'homme déchu. C'est donc, pour le rationalisme, un insigne orgueil que d'opposer sa raison à celle du genre humain; c'est aussi, de sa part, une inconcevable ignorance que de méconnaître, en supprimant le surnaturel, l'évidence des faits psychologiques. Puisque nous cherchons et aimons invinciblement le vrai, le bien et le beau, ces trois formes d'une même essence, c'est que Dieu féconde notre esprit en éveillant notre pensée; c'est qu'il incline notre volonté en nous révélant le bien, en même temps qu'il nous laisse complétement libres de suivre sa lumière ou nos instincts trompeurs.—Que si, de cette intervention dans l'ordre naturel, nous nous élevons jusqu'aux régions supérieures d'un autre ordre, dont le premier, avons-nous dit, forme les assises, quelle magnifique économie du plan divin! Ici, nous renonçons à reproduire, même dans une pâle esquisse, les beautés que le P. Matignon emprunte à la philosophie pour les faire rayonner sur cette vie surnaturelle dont le Verbe incarné est le principe, le modèle et la fin. Après Bossuet et tant d'autres, il a su être neuf dans ses développements tout à la fois sublimes et lucides. Son langage, toujours net et précis, met en lumière les harmonies admirables de la nature et de la grâce qu'il semble dérober aux plus mystérieuses profondeurs de l'Etre divin. Nous recommandons vivement de telles pages à nos frères dans la foi comme à nos frères égarés : les uns se sentiront plus fiers d'être chrétiens et plus heureux d'être en possession de ces trésors surnaturels que Dieu, dans une ineffable effusion de bonté, nous a départis avec tant de largesse; les autres verront grandir leur intelligence et jouiront d'un bel ensemble d'idées qui auparavant leur était inconnu. Ils verront clairement que le panthéisme et le mysticisme n'ont rien de commun avec l'incarnation et la vie surnaturelle, puisque, d'une part, dans la personnalité divine du Verbe incarné les deux natures ne sont pas confondues; puisque, d'autre part, le chrétien, même dans les extases dont Dieu le favorise, ne perd jamais, bien que plongé dans la lumière divine, sa personnalité ni sa liberté.

L'auteur termine son travail par des considérations sur l'intervention merveilleuse, qui n'est pas le surnaturel lui-même, mais plutôt une dérogation providentielle aux lois de la nature, ou le *préternaturel,* comme dit la théologie, au profit du surnaturel. A ce point de vue, il examine le spiritisme ou magie contemporaine, et nous sommes heureux de nous rencontrer avec lui en parfaite communauté de sentiments et d'idées à l'égard de ce spiritisme que nous avons fait connaître, il y a un peu plus d'un an, dans une discussion approfondie

(pp. 240, 232, 422 de notre t. XXIV, et p. 51 de notre t. XXVI). Nous voudrions voir ce volume entre les mains de quiconque a le malheur d'être déraisonnable en adorant sa raison. Ces considérations, si hautes à la fois et si profondes, ne sont peut-être pas à la portée de tous les esprits; elles ont été écrites pour la science égarée : il a bien fallu se résigner à n'être pleinement intelligible qu'aux esprits cultivés qu'un peu de philosophie a perdus, et que beaucoup de philosophie doit ramener. Du reste, indépendamment de l'abondante lumière qui baigne ces sommités ardues de la métaphysique, il y a ici tout le charme d'une courtoisie de bon ton, d'autant plus persuasive qu'elle est l'accent de la charité chrétienne. Donc, que tous ceux qu'un faux savoir ou des préventions aveugles éloignent encore de cet ordre surnaturel que Dieu nous a donné avec un incomparable amour, pour nous ennoblir et nous consoler ici-bas; que tous ceux qui n'ont pas des yeux pour voir ces merveilles, des oreilles pour les entendre, écoutent une voix amie, voient la raison qui illumine toute intelligence venant en ce monde, puis, à sa lumière, aillent au moins sous le péristyle de *cette cité de Dieu* qu'une main d'homme n'a pas construite, et, en admirant les dehors d'un édifice où reluit tant de grâce et de richesse, sentent des puissances nouvelles d'intelligence et d'amour se remuer en eux. Sous le charme de cette émotion, ils ne voudront plus rester au vestibule de la sainte Eglise : ils y entreront pour adorer le Dieu de la foi, qui est aussi le Dieu de la raison.

GEORGES GANDY.

63. **QUESTIONS** *de religion et d'histoire*, par M. Albert DE BROGLIE. — 2 volumes in-8° de xx-416 et 432 pages (1860), chez Michel Lévy frères; — prix : 15 fr.

Recueil d'articles de revue publiés la plupart dans le *Correspondant;* matériaux juxtaposés sans qu'il en résulte un édifice; fragments d'un ouvrage ou de plusieurs ouvrages réunis en volume sans former un livre : telle est la nature de ces sortes de publications qui se multiplient aujourd'hui sans que nous songions, tant s'en faut, à nous en plaindre; car, toutes ensemble, elles présentent un panorama, — un peu brisé, il est vrai, — de toutes les discussions modernes, de tous les mouvements de la pensée contemporaine, de toutes ses trouées, de toutes ses explorations dans les divers domaines de la science et de la politique, de la religion et de la philosophie, de la littérature et de l'art. Seules, et sans l'aide même des livres qui en ont été le plus sou-

vent l'occasion, elles suffiront aux futurs historiens qui voudront tracer le tableau intellectuel de notre âge et en dresser le bilan littéraire. — Ici, évidemment, pas d'autre unité possible que l'unité de l'âme de l'auteur, quand l'auteur a une foi et une pensée. Qui a l M. Albert de Broglie sait très-bien, sans qu'il soit obligé de le dir dans une préface, où est l'unité de son esprit : elle se résume dan ces deux idées : religion et liberté, qui, pour lui, n'en fon qu'une, car, à ses yeux, loin d'être incompatibles, la religion et la li berté sont inséparables, à tel point qu'une religion libérale est l seule possible, tandis que la liberté de la religion lui paraît destinée devenir la garantie et l'auxiliaire de toute autre. Qu'il traite d'his toire et de littérature ou de philosophie et de polémique religieuse,— les deux parties de son recueil, — c'est de la liberté qu'il part, à l liberté qu'il revient toujours. Et c'est pourquoi, à part la presque im possibilité d'analyser de semblables volumes, il nous serait plus impos sible encore, à moins de nous condamner au suicide, de parler d plusieurs des articles dont se composent ceux-ci. A peine nous est-i permis, par exemple, de nommer les articles intitulés : « L'Italie e « le pouvoir temporel du pape ; — la Lettre impériale et la situa « tion, » dont l'un au moins, si nous avons bonne mémoire, a val un avertissement au *Correspondant*. — Moins dangereuse, à en juge par le titre, la première partie du recueil,— *Histoire et littérature*,— est encore pour nous, dans quelques-uns de ses replis, un terrain dé fendu. Comment pourrions-nous discuter des articles portant ces ti tres terribles : « De l'état de l'opinion publique sur la révolutio « de 1789 ; — Armand Carrel et des controverses politiques avant e « après 1848 ? » Nous serions plus à l'aise avec les articles sur le P. d Ravignan, sur M. de Sacy et M. Tonnellé ; mais qu'aurions-nous à e dire qui profitât à nos lecteurs ? Louons toutefois sans réserve le cou rage avec lequel M. de Broglie a montré à M. de Sacy ce qui manqu à son livre pour qu'il soit d'accord non-seulement avec la foi, mais ave sa foi. — Dans les articles même qui roulent sur l'histoire ancienne « Du caractère général de l'histoire civile en France ; — Histoire d « conseils du roi ; — de la Civilisation au XVIe siècle et des dernie « ouvrages de M. Michelet, » que d'allusions aux choses présentes D'ailleurs, nos lecteurs connaissent M. Albert de Broglie et nous con naissent : ils savent, par conséquent, où est, entre nous, l'accord, o est la divergence. Pour M. Albert de Broglie, la politique française en matière religieuse, a ses héros dans l'Hospital et Henri IV, et s

charte dans l'édit de Nantes; pour lui, la ligue est frappée d'une sentence « dont il n'est guère possible d'appeler (t. I, pp. 26, 199). » Le contredire sur tous ces points, — et nous ne pourrions guère faire autrement, — ce serait nous ranger nous-mêmes parmi ce qu'il appelle « les publicistes rétrogrades (t. I, p. 127). » Ayant peu de goût à renouveler la thébaïde, passons. Mais, hélas! en abordant l'autre volume, intitulé : *Philosophie et polémique religieuse*, nous tombons de Charybde en Scylla. Dès le début, ne rencontrons-nous pas les mêmes idées dans un article d'ailleurs excellent sur « la religion « de Leibnitz, » et dans l'article suivant : « Dernières polémiques sur « l'intolérance et la liberté religieuses, » où la révocation de l'édit de Nantes et la pensée de quelques écrivains catholiques sur cette mesure trop fameuse nous paraissent également travesties? Et que serait-ce si nous nous engagions dans le long article « des caractères de la po« lémique religieuse actuelle, » qui a suscité tant de tempêtes? On n'y retrouve plus pourtant la fameuse phrase sur Dieu « suffisant à se « défendre lui-même; » mais on y lit encore, hélas! que la réaction antireligieuse doit être attribuée « à la direction donnée à la défense « de la religion par les écrivains qui s'en occupent principalement « (t. II, p. 165); » on y lit encore cette énormité, que les principaux thèmes d'attaque de l'incrédulité « sont exactement ceux qu'accepte « et défend une polémique religieuse téméraire; » et ces thèmes, les voici : « L'Eglise est l'ennemie de la raison, — de la société moderne, « — de toute liberté religieuse et politique; ces quatre points sont « accordés de part et d'autre : l'incrédulité les affirme; la polémique « religieuse, loin de les contester, les développe et les amplifie (t. II, « p. 180). » Comment, de sang-froid, et longtemps après l'entraînement passionné du moment qui excuse tant de choses, M. Albert de Broglie a-t-il pu maintenir contre ses frères une telle accusation? Ici, l'erratum ne devait pas porter sur une phrase seulement, mais emporter l'article tout entier. Malheureusement, l'auteur, dans la révision de ses articles, a été moins attentif à en retrancher tout ce qui portait atteinte à l'honneur de ses adversaires, que ce qui donnait prise contre lui-même. C'est ainsi que dans l'article, d'ailleurs admirable, sur la *Religion naturelle*, il a soigneusement corrigé certaines propositions trop absolues, par lesquelles ce grand partisan de la raison semblait lui dénier la force de démontrer Dieu et l'âme, et se mettait en opposition avec les dernières décisions romaines. Aujourd'hui, sur l'accord de la foi et de la raison, sur l'éternelle polé-

mique des traditionalistes et des rationalistes, il émet une opinion moyenne que nous ne serions pas éloignés d'adopter. Oui, dans les connaissances religieuses ou naturelles qui nous viennent d'abord par la voie commune de l'enseignement, il faut distinguer des notions de raison et des notions d'autorité. Seulement, M. Albert de Broglie a tort de prêter aux traditionalistes des propositions absurdes qu'aucun d'eux n'a jamais soutenues; il a tort encore de faire trop bon marché de la grande question de l'origine première de la connaissance. S'il était plus au courant de la polémique philosophique et religieuse contemporaine, telle qu'elle a été posée notamment par M. Cousin dans ses premiers ouvrages, il verrait l'importance suprême de cette question qui, tranchée dans le sens traditionnel, coupe court à toutes les erreurs du rationalisme sur l'origine première et le développement successif de la religion ou des religions dans le monde. — N'allons pas plus loin, car il faudrait nous engager de nouveau dans l'interminable polémique de M. Albert de Broglie et de dom Guéranger, au sujet de l'*Eglise et l'empire romain;* or, sur ce point, nous avons dit autrefois toute notre pensée (t. XVIII, p. 374). Terminons par un éloge sincère adressé à la science, à l'idée, au talent merveilleux déployés dans ces pages. De jour en jour, M. Albert de Broglie tend à devenir un de nos grands écrivains religieux. U. MAYNARD.

64. **SCÈNES** *de la vie de campagne* (*le Riollot*), par M. B. CHAUVELOT. — 1 volume in-12 de 234 pages (1861), chez C. Dillet (*Lectures pour tous*); — prix : 1 fr. 50 c.

Ce livre, dont le titre est précédé de ces trois mots sur la couverture, *Lectures pour tous*, convient bien à tous, mais s'adresse plus particulièrement aux gens de la campagne. C'est un gai petit roman, écrit sur un ton familier, populaire, et dont les scènes diverses se passent dans un village de Bourgogne, au milieu de familles de vignerons. Il offre un nouvel exemple du triomphe de la vertu, représentée ici par le Riollot et par une petite orpheline recueillie par une charitable villageoise. Le Riollot et Louisette, principaux personnages du récit, sont deux amis d'enfance dont le bon cœur se révèle à chaque instant, et contraste avec celui d'autres personnages. Tandis que ceux-ci reçoivent le juste prix de leur malice, le Riollot, qui a protégé, aidé, secouru de tout son pouvoir la fille adoptive de la bonne Glaudine, reçoit aussi sa récompense : l'orpheline retrouve son père, qui, revenant d'Amérique possesseur d'une belle fortune,

est heureux de la partager avec le bienfaiteur de son enfant. Tout se termine, comme dans les romans, par une joyeuse noce. Le beau-père du Riollot devient ensuite à son tour le bienfaiteur du village et de ses bons habitants ; il s'efforce surtout par ses sages conseils de les retenir dans leurs campagnes, loin des grandes villes. Comme moralité de tout l'ouvrage, nous trouvons vers la fin un tableau peu flatteur, mais malheureusement vrai, quoique exagéré, de Paris « la ville « de la mort (p. 217) !!! » — Bon livre, en somme, que nous recommandons à tous comme un gracieux passe-temps et une lecture utile. MAXIME DE MONTROND.

65. **SCÈNES** *et paysages dans les Andes*, par M. Paul MARCOY. — 2 volumes in-12 de 426 et 334 pages (1861), chez L. Hachette et Cie ; — prix : 7 fr.

Ces deux volumes se composent d'une suite d'articles déjà publiés dans une revue. Ils comprennent six ou sept récits détachés, qui ont pour but de peindre les hommes et les sites des Andes du bas Pérou. Pour donner du piquant à son ouvrage, l'auteur a introduit dans chacun de ses chapitres une légère intrigue, qui tantôt repose sur une légende ou une histoire du pays, tantôt roule sur le succès d'une expédition ; quelquefois ce n'est guère que la description d'une fête populaire ou d'une cérémonie nautique. Mais il n'avait pas besoin de recourir à cet artifice ; car la contrée dont il peint la nature et les mœurs excite par elle-même l'attention et la curiosité. — S'élevant au sein des tropiques, baignés par les flots d'une mer radieuse, les Andes, avec leurs hautes aiguilles éternellement recouvertes de neige, attirent les regards du plus indifférent. Les aspects y sont d'une infinie variété ; en peu de temps on passe d'un rivage brûlant ou d'une vallée féconde à des déserts arides ou à des cimes glacées. Le voyageur qui, dans la Suisse et le Piémont, après avoir parcouru le matin des plaines chaudes et fertiles, rencontre le soir des sommets chargés de glace, ne saurait avoir qu'une très-faible idée de cette terre où les transitions sont plus brusques, où la nature est ou plus terrible ou plus ravissante, où, côte à côte, règnent un été sans cesse renaissant et un hiver qui ne finit jamais. Au bas de la montagne, ce sont les arbres aux parfums enivrants et aux fleurs éclatantes, les oiseaux resplendissants d'or et d'azur, les plantes aux larges feuilles, une végétation luxuriante, des insectes rayonnant de mille feux ; toute la vie, tout le mouvement, toute la richesse des régions tropicales viennent surprendre et charmer les sens ; — en pénétrant dans la Sierra, en quit-

tant les cannes à sucre, les palmiers, les cacaotiers et les cactus, o rencontre de gras pâturages et les productions des zones moyennes on trouve des torrents et des ruisseaux qui se précipitent en bouil lonnant des hauts sommets, origines du plus grand fleuve du monde — enfin sur les cimes élevées, ce sont les neiges éternelles, les glacie immenses, brillant à la lumière du soleil, et donnant naissance à un infinité de cascades, de chutes d'eau de toute sorte; parfois de ce hauteurs s'élance la lave ardente d'un volcan; là le plus souvent rè gnent le silence et la mort; pas un brin de mousse, pas un liche pas un insecte : spectacle qui effraie, qui éblouit, et qui pourtan ravit.

L'auteur, écrivain de mérite, a peint avec art et avec sentiment ce lieux successivement enchanteurs et horribles; il est rempli de dou ceur et de calme lorsqu'il trace le tableau des opulentes plantations; devient plein d'énergie et d'épouvante quand il est en face des tem pêtes, des avalanches, des trombes, des sublimes objets de terreu dont les Cordilières abondent. Pampas étendus et pacifiques, cité remuantes, gais chalets, rochers abruptes, plantes et bêtes, tout es retracé par un pinceau délicat et habile. Ainsi décrit-il, par exemple en les opposant aux couleurs vives et enflammées de la journée, le fraîches nuances dont l'aube teint les Andes, tandis que la nuit re couvre encore les vallées. Le rose vif commence par s'étendre sur le sommets neigeux; « cette jolie teinte, en descendant vers les plan « inférieurs, passait au ton de chair, puis au lilas pâle, et se perdai « enfin dans un gris d'argent glacé de bleu. Rien de plus charman « et de plus doux à l'œil que cette gamme de tons purs qui, du su « à l'ouest et de l'ouest au nord, embrassait, des confins de Car « baya aux hauteurs de Huanta et d'Ayacucho, cent cinquante lieue « d'horizon. Au-dessous de la Cordilière, les chaînes secondaires s « mêlaient et s'entrelaçaient dans une confusion étrange. Eclairée « d'un jour uniforme, sans opposition d'ombre et de lumière qui dé « tachât les uns des autres leurs sommets et leurs flancs divers « elles ne présentaient à l'œil qu'une masse homogène et compact « d'une *localité* roussâtre. Au nord, la région stérile du Pajonal dor « on découvrait, comme des taches d'ocre jaune, les premières as « sises; de l'est au sud, la ligne sombre des forêts, formaient u « cadre à ce tableau et terminaient la perspective. Au-dessus de no « têtes, dans l'éther d'un bleu pâle et froid, brillaient des myriade « d'étoiles; pas un diamant ne manquait à l'écrin. Vu ainsi, à la pu

« clarté d'une aube tropicale, ce double aspect de la terre et du ciel « était magnifique (t. II, p. 318). » — Ce tableau, pour être complet, a dû être un peu étendu; mais, d'autres fois, avec quelques coups de crayon, l'artiste saisit la ligne principale d'un paysage, la physionomie d'un hameau, dessine un lac ou une forêt; et le plus souvent cette petite esquisse intéresse et plaît. Tantôt ce sont les vastes punas andéens, tantôt les versants dont il indique les traits. Ainsi, au milieu de la sierra s'épanouit un lac de forme ovale, bordé presque de toutes parts par une montagne de grès blanchâtre coupée à pic, « vasque naturelle, haute de mille pieds, et dont les parois verticales « se reflétaient dans l'eau avec une netteté singulière; tous les nuages « du ciel se miraient en passant dans le clair azur de ce bassin dont « la tempête n'avait jamais troublé les ondes; quelques sarcelles « brunes y nageaient lentement, laissant après elles un sillage im- « mobile (t. I, p. 21). » — De temps en temps, quelques fautes de goût, quelques mauvaises plaisanteries, quelques répétitions mécontentent le lecteur; mais il pardonnerait tout cela fort aisément, s'il n'y avait rien de plus grave. Pourquoi donc faut-il que l'auteur ait moins de sympathie pour les habitants que pour le pays lui-même? Autant il aime la nature, autant il nous la rend attrayante, même dans ses rigueurs, autant il se montre dur, sévère, injuste pour les hommes. D'où vient surtout le plaisir singulier qu'il trouve à tourner en ridicule la religion et ses ministres? Il y a, grâce à Dieu, encore de la foi au Pérou; des coutumes pieuses y sont chèrement conservées; sous un ciel de feu, dans un climat éminemment démoralisateur, avec des races abâtardies et mêlées, seul le christianisme a su jeter dans les âmes de vrais éléments de civilisation; seul il a réussi à rapprocher des hommes séparés par leurs instincts; seul il a pu donner de généreuses et fortes pensées à des esprits qui, sans lui, seraient uniquement attachés au sol. N'est-ce donc rien qu'un tel bienfait, pour ne pas parler des grandes et éternelles espérances? Qui donc remplacerait les missionnaires, les moines, les curés, dont se raille le sceptique voyageur? Un critique, dans l'intention de flatter M. Paul Marcoy, lui appliquant un mot d'un personnage de Voltaire, disait de lui que, s'il y a du bien quelque part, il ne le connaissait pas. Étrange éloge! Quoi? savoir en tout découvrir le mal, chercher le mauvais côté de l'humanité, est-ce donc là le signe d'un noble cœur? — M. Paul Marcoy se rit des curés qui l'hébergent, des chanoines qui lui donnent l'hospitalité, des pauvres sacristains qui lui rendent

de petits services ; ce procédé est-il délicat et équitable ? Les pauvres prêtres qui accueillent à cœur ouvert un voyageur étranger, qui lui prodiguent leurs soins, leur temps, leurs provisions, ne sont-ils pas plus à louer que l'hôte qui, en les quittant, se moque d'eux, de leurs coutumes et de leurs églises ? — Et ce n'est pas tout encore : la parole de l'auteur est souvent légère ; ses peintures sont parfois d'une choquante indécence. L'écrivain auquel nous avons largement rendu justice, pouvait donner un beau et bon livre, une œuvre à la fois utile et agréable, quelque chose qui aurait distrait et charmé les âmes honnêtes, que les jeunes gens auraient lu sans danger, qu'on aurait pu même placer avec profit sur les rayons d'une bibliothèque choisie ; et, avec un talent et une science incontestables, après de longues et périlleuses expéditions, il n'est parvenu qu'à publier un ouvrage auquel la critique chrétienne est forcée de refuser son approbation, dont elle ne saurait jamais conseiller la lecture. C'est pour nous un véritable et sincère regret. CH. LAVAL.

66. **TYBORNE**, *Esquisse historique de la persécution religieuse sous le règne d'Elisabeth ; traduit de l'anglais, avec l'autorisation et sous les yeux de l'auteur,* par M. SÉVESTRE. — 1 volume in-8° de XIV-298 pages (1860), chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris ; — prix : 2 fr. 50 c.

L'élan est donné pour les études rétrospectives, et le catholicisme n'a rien à y perdre ; il ne peut qu'y gagner, au contraire, et surtout dans la Grande-Bretagne, où tant de persécutions arrachèrent à l'Eglise presque tout un royaume, où ceux qui voulurent rester fidèles virent renouveler pour eux les tortures des temps anciens, et après avoir été, pendant leur vie, traqués de toutes parts comme des bêtes fauves, restèrent, après leur mort, plongés avec leurs vertus et leurs triomphes dans un oubli qui pesa sur leur mémoire pendant plus de deux siècles. Aujourd'hui, grâces à Dieu, si toute liberté n'est pas encore recouvrée, au moins la persécution violente ne fait plus de victimes ; si, dans l'application de lois plus libérales, quelques obstacles sont encore apportés à l'expansion de la vérité et de la foi catholique en Angleterre, il faut le reconnaître, les temps ne sont plus les mêmes ; avec un peu de courage, tout Anglais peut pratiquer ouvertement le catholicisme. Il est permis au moins à la vérité de se montrer, à l'histoire de lever le voile qui couvrait la cruauté des persécuteurs, ainsi que le triomphe et la vertu d'une foule de glorieux martyrs.

Telle est la pensée qui a inspiré l'auteur de *Tyborne*. Sous la forme d'une fiction, il a tracé une esquisse historique destinée à faire connaître les souffrances et les triomphes de ceux qui tombèrent victimes de la persécution « sur la terre d'Angleterre et sous des lois anglaises. » Empruntant le fond de son récit aux *Mémoires* trop peu connus des *prêtres missionnaires*, que Mgr Challoner avait écrits avec trop de longueur et dans un style peu attrayant, il n'a eu qu'à réunir quelques incidents pleins d'intérêt, un certain nombre d'actions héroïques, de touchants épisodes qui se trouvent à chaque page des *Mémoires*, pour former, à l'aide de noms fictifs, une chaîne de tous ces anneaux, et fondre en un seul récit tant de scènes émouvantes. Le choix des faits pouvait seul l'embarrasser, tant il y eut de héros dont la persécution fit des martyrs sous le règne d'Elisabeth ! Il n'y a peut-être pas une ville en Angleterre qui ne puisse se glorifier d'avoir eu le sien. York en fut rempli ; on a pu voir leurs membres sur les portes de Warwick ; dans Glocester on retrouve leurs traces; mais c'est Tyborne qui le plus souvent fut témoin de leur courage, reçut leurs derniers regards et entendit leurs derniers accents. Tyborne, — aujourd'hui Hyde-Park, — était autrefois une métairie voisine des faubourgs de Londres, et avait été choisie pour lieu de supplice. C'est à raison du grand nombre de victimes qui y répandirent leur sang pour la foi, et surtout à cause du martyre qu'y endura le principal personnage de ce récit, que l'auteur prend ce nom pour titre de son ouvrage.

N'ayant pas le texte original, nous ne pouvons dire si la traduction est fidèle; mais ce que nous pouvons et devons affirmer, c'est que le traducteur ne connaît pas suffisamment la langue française, et n'est familiarisé ni avec le génie de cette langue si harmonieuse, ni même avec les règles les plus ordinaires de la syntaxe. Sans parler de ces durs rapprochements de syllabes qui se heurtent, et dont une oreille française ne peut supporter le choc, comme, par exemple, dans ces des deux mots : « Il jeta autour de lui un *regard égaré* (p. 115), » un écrivain français ne se serait pas permis de dire : « J'ai *très* à cœur « que vous veniez (p. 58); » ni : « Le duc voulait *marier* (épouser) « une femme qui lui plût (p. 101) ; » ni : « Il consacrait une partie « de ses matinées à *chevaucher un* palefroi (p. 111) ; » encore moins : « Je suis si *craintif que vous n'oyez* quelque cause secrète de « souci et de chagrin (p. 157). » Quelle tournure embrouillée dans la phrase qui suit : « Et si au commencement elle se montre peu dis-

« posée à accepter tous ces dons, comme le vicomte savait dire hum-
« blement et tristement qu'il le méritait; il les avait offerts avec le
« plus profond respect, comme une chose justement due à une dame
« si cruellement injuriée; mais si elle les dédaignait, il n'avait pas le
« droit de se plaindre (p. 112) ! » Comment encore dire d'une catholique qui se marie avec un protestant, devant un ministre protestant et dans une chapelle protestante : « Un frisson parcourut tout son être;
« elle s'était approchée *d'un sacrement auguste* sans être bénie, sans
« s'être confessée; elle s'en était approchée pour le profaner peut-
« être (p. 115) ? » — Sur qui retomberont nos critiques? sur le traducteur ou sur l'imprimeur? Nous l'ignorons; mais, en vérité, le livre est à refaire ; et on doit d'autant plus le regretter que *Tyborne* présente des récits intéressants, dont la lecture serait fort attrayante si tous ces défauts disparaissaient. M. Dardy.

67. **VIE** *du bienheureux Paul de la Croix, fondateur de la congrégation des passionistes*, par le vénérable Strambi, religieux de la même congrégation; *traduite de l'italien* par un directeur de séminaire. — 2 volumes in-12 de VI-366 et IV-362 pages (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 6 fr.

On a dit qu'il faut être saint pour bien écrire la vie des saints. Cette condition a été exactement remplie par le biographe du B. Paul de la Croix. Le vénérable Strambi, d'abord disciple du B. Paul, ensuite évêque de Macerata et Tolentino, mort à Rome en 1825, et dont la béatification se poursuit en ce moment, publia en italien, en 1785, en un volume in-4°, la vie de ce serviteur de Dieu. Le B. Paul de la Croix était, croyons-nous, peu connu en France avant 1824. A cette époque, on donna un abrégé de sa vie dans un supplément aux *Vies des Pères et des martyrs*, de Godescard. Un autre abrégé plus étendu parut à Lille en 1858. La vie dont nous avons à nous occuper ici est celle due au vénérable Strambi, traduite par un directeur de séminaire qui n'a pas cru devoir se faire connaître. — Paul Danéi, né à Ovada, bourg de l'ancienne république de Gênes, le 3 janvier 1694, appartenait à une famille noble et ancienne d'Alexandrie en Piémont. Ses parents, ruinés et obligés de quitter leur pays, qui était souvent le théâtre de la guerre, s'étaient fixés à Ovada, où son père faisait un petit commerce. C'étaient des gens de bien, qui élevèrent chrétiennement leur nombreuse famille. Elle était composée de seize enfants, dont Paul, l'aîné, passa sa jeunesse dans l'innocence et le service de Dieu, s'entourant de jeunes compagnons vertueux, qui

s'excitaient mutuellement à la piété. Son zèle pour la religion et son amour pour l'Eglise le déterminèrent à s'engager comme volontaire dans une armée que la république de Venise levait contre les Turcs, ennemis déclarés des chrétiens; mais Dieu lui fit connaître que ce n'était pas dans cette profession qu'il le voulait. La dévotion favorite de Paul était la Passion de Jésus-Christ; il en faisait le sujet de ses plus fréquentes méditations. Il conçut le dessein d'établir une société qui aurait pour objet spécial d'honorer ce grand mystère. Il en dressa les règlements, qu'il soumit à l'évêque d'Acqui, dans le diocèse duquel il se trouvait. Ce prélat les ayant approuvés, Paul se retira dans une église champêtre pour y travailler à la sanctification du prochain. Il fit ensuite le voyage de Rome, afin de se jeter aux pieds du saint-père, et revint à Sosano, en Toscane, où il obtint de l'évêque la permission d'habiter un ermitage situé au mont Argentaro. Un de ses frères, nommé Jean-Baptiste, lui avait témoigné le désir de partager son genre de vie; il alla le chercher, l'amena avec lui, et ils se livrèrent à la plus austère pénitence. Paul reçut des compagnons, qui le quittèrent ensuite, mais Dieu lui en donna de nouveaux. Ordonnés prêtres, les deux frères, animés d'un saint zèle pour le salut des âmes, se livrèrent à l'œuvre des missions. Le P. Paul, qui avait adopté le surnom de *de la Croix*, en donna un grand nombre avec un succès remarquable. Sa congrégation prit des accroissements; il établit plusieurs maisons qu'il appelait des retraites, et le pape Benoît XIV approuva son institut. Vers la fin de sa vie, le bienheureux se fixa à Rome, où le pape lui avait donné la maison des saints Jean et Paul. Il y fut éprouvé par de grandes souffrances, qu'il endura avec une patience héroïque. Il mourut dans la ville sainte, à l'âge de quatre-vingt-un ans, le 18 octobre 1775. Des miracles obtenus par son intercession furent des indices certains de sa sainteté. Il fut béatifié par le pape Pie IX, le 1er mai 1852.

Si nous avions eu à donner un conseil au pieux auteur de cet ouvrage, nous l'aurions engagé à le réduire de moitié. Le B. Paul a été un vrai serviteur de Dieu; mais il n'a pas jeté un grand éclat, ayant presque toujours travaillé dans des lieux obscurs. Les récits de ses missions se ressemblent tous, et cette vie offre des détails qui ne présentent pas un grand intérêt. Le style du traducteur n'est pas brillant; mais il est simple et coulant. Nous avons remarqué quelques locutions empruntées à la langue italienne et que n'admet pas la langue française. Au reste, cette vie est très-édifiante. TRESVAUX.

68. **VOLTAIRE A FERNEY.** — *Sa correspondance avec la duchesse de Saxe-Go-tha, suivie de lettres et de notes historiques entièrement inédites, recueillies et publiées* par MM. Evariste Bavoux et A. F. — 1 volume in-18 de VIII-4.. pages (1860), chez Didier et Cie; — prix : 7 fr.

69. **LE DERNIER VOLUME** *des œuvres de* Voltaire. — *Contes, comédie, pensées, poésies, lettres. — Œuvres inédites, précédées du testament autographe de Voltaire, du* fac-simile *de toutes les pièces relatives à sa mort, et de l'histoire du cœur de Voltaire par M.* Jules Janin. — Préface *par M. Edouard* Didier. — 1 volume in-8° de 436 pages plus 1 portrait en taille-douce de Mme du Châtelet (1862), chez Henri Plon; — prix : 6 fr.

De Voltaire, de ses pompes et de ses œuvres nous avions assez et trop déjà; et voici pourtant encore deux volumes destinés, soit à grossir son énorme bagage littéraire, soit à l'exalter jusqu'à une sorte d'apothéose! Mais si l'on veut toujours servir cette pâture, au moins que ce ne soit pas du réchauffé! Or, qu'y a-t-il qui ne sente le miroton dans ce *dernier volume des œuvres de Voltaire?* — Magnifique volume, du reste, et qui fait plus d'honneur à son éditeur typographe qu'à ses éditeurs littéraires. — Oui, qu'y a-t-il? Un portrait, gravé d'après la Tour, de Mme du Châtelet, qui fait contraste par sa beauté avec le portrait écrit si connu de la même personne, par Mme du Deffand. Entre les deux, probablement, il faut chercher la ressemblance avec l'original. Dans cette gravure, Mme du Châtelet est représentée avec tout son attirail de bas-bleu, portant une plume en sautoir, et assise devant une table chargée de livres, de sphères et de compas.—Qu'y a-t-il encore dans ce volume? Des autographes relatifs à la mort, à la sépulture et à la succession de Voltaire, et, en particulier, le testament où se lit la fameuse phrase : « Je lègue aux pauvres de « Ferney 300 livres, s'il y a des pauvres! » dernière expression de sa lésinerie et de son orgueil! « 300 livres, » quelle générosité, lorsqu'on laisse 300,000 livres de rente! « S'il y a des pauvres, » quelle ridicule jactance de ce qui a été fait à Ferney en faveur moins des vassaux que du seigneur! Un testament peut être la plus éloquente des oraisons funèbres, — témoin celui de Louis XVI,— mais à la condition qu'il sera écrit sous l'œil de Dieu, sous l'inspiration de l'humilité chrétienne et sans regard orgueilleux vers l'avenir! — Rien de plus, à rigoureusement parler, dans ce *dernier volume* des œuvres de Voltaire. D'abord, quelle prétention dans ce titre, et quelle contradiction avec la première phrase de la préface : « Charles Nodier disait qu'on « retrouverait jusqu'à la fin du monde des pages inédites de Vol-

« taire. » Jamais donc, à propos d'une édition des œuvres de Voltaire, on ne peut dire : *Claudite jam rivos!* jamais surtout, s'il s'agit d'une édition comme celle-ci, où presque rien n'est inédit. Dans ce sens, on peut retrouver du Voltaire non-seulement jusqu'à la fin du monde, mais jusqu'à en remplir le monde : il suffira de multiplier les réimpressions et d'entasser les volumes. En effet, que nous donne-t-on ici comme neuf? Le *Comte de Boursoufle*, une comédie jouée à Cirey en 1734, à Paris en 1761 (et non en 1768, comme le disent les nouveaux éditeurs, p. 34), imprimée et réimprimée à Vienne à la même époque, et insérée dans plusieurs éditions de Voltaire, notamment dans celle de Beuchot, sous ce titre : *l'Echange*, ou *Quand est-ce qu'on me marie?* Entre toutes ces éditions et celle qu'on nous donne aujourd'hui, pas d'autres différences que des changements de titre et de noms de personnages, que des variantes insignifiantes. Du reste, œuvre comique très-médiocre, même venant d'un homme qui n'a jamais réussi dans la comédie; mauvais plaidoyer contre le droit d'aînesse, si tant est qu'on y plaide quelque chose. — Suit une *seconde partie de Candide*, déjà publiée en 1761 et souvent depuis, et qui d'ailleurs n'est pas de Voltaire. — Viennent enfin des *pensées*, comme on en pourrait recueillir par milliers et par milliers dans ses œuvres; quelques bribes de *poésies;* des *lettres sur les arts*, déjà analysées et publiées dans l'*Artiste*, et qui prouvent une fois de plus que leur auteur n'avait pas le sentiment de l'art; un certain nombre de lettres prétendues *inédites*, et dont plusieurs au moins ne le sont pas, — et c'est à peu près tout! — Parlerons-nous de la préface de M. Edouard Didier et de l'histoire du cœur de Voltaire par M. Jules Janin? Mais tout cela n'est pas plus inédit que les œuvres elles-mêmes. M. Didier et M. Janin aspirent à être les cloches de Pâques annonçant la résurrection de Voltaire; mais ils n'ont pas l'harmonie ni l'enchantement des cloches entendues par le docteur Faust, et ils n'annoncent ni ne provoquent aucune résurrection. Ils ont beau répéter sur l'air de Marlborough : « Non Voltaire n'est pas mort, car « il vit encor! » Voltaire est mort quand même, mort et enterré; on pourra bien galvaniser ce cadavre infect : on ne le ressuscitera pas. — Son étoile avait un peu pâli, nous dit M. Didier; M. de Montalembert et les siens avaient voulu la couvrir de nuages; mais est venu M. Arsène Houssaye, qui a tout déchiré autour d'elle, l'a couronnée de nouveaux rayons et a proclamé le règne du *roi*-soleil! — En tout

cas, cela n'est pas neuf, ni inédit! — L'inédit et le neuf seraient-ils dans la longue tartine de M. Jules Janin,

Enfant de soixante ans qui promet quelque chose?

Non, certes; il n'y a là de neuf, de ridiculement neuf, que l'enfantine admiration d'un presque vieillard pour tout ce qui tient à Voltaire. M. Janin s'étonne que, dans un procès récent et célèbre, il ait été plus question d'un château que de ce viscère racorni qu'on appelle le cœur de Voltaire, qui, — tout le monde l'a dit, — n'eut jamais de cœur. Voyons, pas d'enfantillage niais à ce point! Entre le château et le cœur, M. Janin lui-même n'eût pas hésité; il eût pris le château, et envoyé le cœur au diable, à qui il a toujours appartenu. Et M. Janin part de là pour nous chanter sur sa muse lyrique, lui millionième, Voltaire et ses œuvres. Puis, il revient à l'histoire du cœur, de ce cœur, notez bien, qui est loin d'être authentique; il s'afflige qu'on ne le réc'ame pas « au nom de la France, au nom du « monde entier (p. 31). » Allons donc, la France et le monde ne font pas de réclamations si bêtes!

Et les voilà pourtant, ces hommes qui se moquent de nous lorsque nous révérons les reliques de nos saints, c'est-à-dire des vrais héros de l'humanité, des incessants provocateurs du plus pur comme du plus grand héroïsme! N'aurions-nous pas le droit de nous moquer un peu d'eux à notre tour?

Au moins, le volume publié par la librairie Didier justifie son titre; il est vraiment composé de lettres et de notes *entièrement inédites*. C'est une suite et un complément des deux gros volumes édités en 1857, à la même librairie, par MM. de Cayrol et A. François, en tête desquels M. Saint-Marc Girardin avait mis la fameuse préface qui a tant affligé pour lui les cœurs catholiques (Voir notre t. XVII, p. 302). Depuis, MM. de Cayrol et A. François avaient réuni un assez grand nombre de lettres nouvelles. Dans l'intervalle, M. Bavoux, dans des séjours fréquents et prolongés à Ferney, s'en était procuré d'autres, avec quelques renseignements sur la vie seigneuriale que Voltaire y a menée, et de tout cela il avait fait hommage à l'Académie des sciences morales et politiques. De plus, il s'était fait ouvrir la cassette qui renfermait la correspondance entière de Voltaire avec la duchesse de Saxe-Gotha, dont quelques lettres seulement avaient transpiré. Enfin, dans ces dernières années, en 1857, un curieux vo-

lume, sorti de la bibliothèque de M. Renouard, les *Observations critiques* sur l'histoire de France de Mézeray, par le P. Daniel, avait attiré l'attention, car les marges étaient couvertes de ces remarques autographes que Voltaire mettait sur la plupart de ses livres. De ce volume on nous raconte l'histoire et on nous reproduit les remarques qui, spirituelles parfois, nous paraissent moins piquantes, et surtout moins utiles qu'aux éditeurs. Le P. Daniel était un historien moins brillant, mais de plus de valeur et de conscience que Voltaire. Après tout, cette partie de notre volume, la quatrième, n'est qu'une sorte d'appendice. Le volume lui-même est formé de trois séries distinctes de lettres. Dans la première (28 lettres), Voltaire se montre au milieu de ses constructions de Ferney et de tous ses mouvements pour placer les produits de ses fabriques. Cette série est précédée d'une longue introduction, où l'on nous raconte encore sa vie, notamment sa vie de châtelain et d'homme d'affaires, et toujours sur le ton d'une admiration sans réserve. « Voltaire, nous dit-on, était grand et géné-« reux; il n'était accessible qu'aux sentiments nobles, élevés. Sa belle « âme s'épanouissait dans un saint amour de l'humanité, etc. (p. 29). » Voilà l'antienne; qu'on juge de l'hymne! Incessante insulte à notre bon sens, que de chercher à nous faire croire que Voltaire, maçon et courtier, s'inspirait de l'amour de l'humanité et non de celui de sa fortune! Pas plus d'humanité dans la construction des maisons, que de piété dans la construction de l'église de Ferney : calcul et orgueil des deux côtés! Il se disait ruiné comme il se disait malade, et on a la simplicité de l'en croire sur parole, et on oublie que le *vieux malade* a vécu 84 ans, et que le bienfaiteur ruiné du pays de Gex a laissé à sa nièce 120,000 livres de rente, sans compter 600,000 livres d'argent, et son château d'une valeur de 250,000 livres. — La seconde série, — correspondance avec la duchesse de Saxe-Gotha, — renferme 140 lettres répandues dans un espace de quinze années (1752-1767). On y trouve de nouveaux détails sur l'aventure de Francfort, sur la composition des *Annales de l'Empire*, sur quelques autres ouvrages de la même époque, sur l'histoire du temps envisagée au point de vue de Voltaire; enfin, sur cette cour et cette duchesse de Saxe-Gotha qui prenaient plaisir à entendre la lecture de quelque chant de la *Pucelle* dans les entr'actes de conversations impies! — La troisième série (144 lettres), embrasse presque toute la vie de Voltaire (1721-1778) : correspondance diverse par les destina-

taires et les sujets, qui n'offre pas d'autre caractère littéraire et historique que les correspondances déjà publiées.

« Tel est l'ensemble de ce volume, qui, on l'espère, après le soin « scrupuleux avec lequel il a été, dans tous ses détails, collationné, « confronté, vérifié, annoté, ne sera pas un document perdu dans « l'histoire littéraire du XVIIIe siècle (p. 7). » Ainsi parlent les éditeurs ; et, quant à leur travail particulier, ils ne se flattent pas. Pour nous, nous n'eussions pas ramassé toutes ces bribes ; mais, comme dit la Fontaine, chacun a sa pensée. Enfin, puisque le volume est fait, rien n'empêche que tous ceux qui ont besoin d'un Voltaire dans leur bibliothèque ne l'ajoutent comme complément à la collection de ses œuvres.

U. MAYNARD.

CHRONIQUE.

ÉLECTIONS A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Trois fauteuils sont vacants à l'Académie française par la mort déjà ancienne de M. Scribe, par celle plus récente du P. Lacordaire, et enfin par le décès de M. Biot. — Les académiciens ont été convoqués le 6 de ce mois pour choisir un successeur à M. Scribe, et le 20 pour élire celui du P. Lacordaire. — Voici le résultat, — le premier négatif, — de ces deux élections.

Le 6 février 28 membres étaient présents. La majorité était de 15 voix. Quatorze tours de scrutin ont eu lieu.

Au premier tour, les suffrages se sont distribués de la manière suivante :

M. Camille Doucet, 7 voix ; M. Autran 8 ; M. Cuvillier-Fleury, 6 ; M. Mazères, 4 ; M. Octave Feuillet, 2 ; M. Gérusez, 1.

Aucun candidat n'ayant obtenu la majorité, un second tour de scrutin a réparti les voix ainsi qu'il suit :

M. Camille Doucet, 11 voix ; M. Autran, 8 ; M. Cuvillier-Fleury, 7 ; M. Mazères, 1 ; M. Feuillet, 1.

Cette épreuve étant encore restée sans résultat, l'Académie a procédé à de nouveaux scrutins.

Au 12e tour, les suffrages donnaient à M. Camille Doucet, 14 voix, à M. Autran, 11 ; à M. Cuvillier-Fleury, 3.

Au 14e et dernier tour, M. Camille Doucet a obtenu 13 voix; M. Autran, 11 voix; M. Cuvillier-Fleury, 4.

Sur cette dernière épreuve, l'Académie s'est séparée en ajournant l'élection à deux mois.

A la séance du 20 février, 29 membres étaient réunis. — Majorité 15. Deux candidats se présentaient : M. Albert de Broglie et M. Belmontet.

Au 1er tour de scrutin, M. Albert de Broglie a obtenu 22 voix, et a été proclamé membre de l'Académie francaise en remplacement du P. Lacordaire. — Il y a eu 7 billets *blancs* dans l'urne.

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 25 janvier au 24 février.

JOURNAUX.

Ami de la religion.
(*Edit. semi-quotidienne*).

4 FEVRIER. L'abbé MÉTHIVIER : l'Empereur Napoléon et les trappistes de Tamié. — **6.** l'abbé J. COGNAT : nouvelle Phase de la question du traditionalisme. — **18.** MARTIN-DOISY : M. de Lamartine. — **22.** H. FISQUET : Martinez de la Rosa. —

Constitutionnel.

26 JANVIER. L. ENAULT : *Théâtre de Michel Cervantès, trad.* par M. Alphonse Royer.— **27** SAINTE-BEUVE : *Collection des divers écrits et brochures de Benjamin Constant, avec introd. et notes,* par M. Laboulaye. — **29.** P. DE TROISMONT : le Genre fantastique : Hoffmann, Edgard de Poë, Erckmann-Chatrian.— **3 FEVRIER.** SAINTE-BEUVE : M de Pontmartin. — **4. 16.** Henri DE PARVILLE : Revue des sciences. — **10.** SAINTE-BEUVE : une Monarchie en décadence : *Mémoires de la cour d'Espagne sous le règne de Charles II,* par le marquis de Villars; *Lettres de la marquise de Villars.* — **12.** RAMEY : *les Joies dédaignées,* par M. E. Manuel. — **17.** SAINTE-BEUVE : *Campagnes de la révolution française dans les Pyrénées Orientales,* par M. J.-N. Fervel. — **24.** SAINTE-BEUVE : M. Biot.

Gazette de France.

26 JANVIER, 2, 11, 16 FEVRIER. Albert DE SELLE : Revue scientifique — **12** Paul COQ : les Illustrations financières de la France : Jacques Cœur. — **13.** GUTTINGUER : *l'Art de converser et d'écrire chez la femme,* par M. Paul Lecomte. — **20.** Alex. DE SAINT-ALBIN : F. de Lamennais.

Journal des débats.

26 JANVIER, 9 FEVRIER. Philarète CHASLES : *Michel Cervantès, théâtre traduit* par M. Alph. Royer. — **29.** DAREMBERG : *Notre-Dame de France,* par M. le curé de Saint-Sulpice. — **31 JANVIER, 2 FEVRIER.** PRÉVOST-PARADOL : *le Système du monde moral,* par M. Charles Lambert. — **1er FEVRIER.** J. JANIN : Vente de la bibliothèque de M. le comte de la Bedoyère. — **5.** Emile DESCHANEL : de Genève à Neuchâtel — **6.** E. CAUSSIN DE PERCEVAL : *la Cour d'Assises,* par M. Charles Nouguier. — **9** PRÉVOST-PARADOL : *Coppet et Weimar, Mme de Staël et la grande duchesse Louise,* par l'auteur des *Souvenirs de Mme Récamier.* — **12.** F. CAMUS : l'Almanach de Gotha. — Ad. FRANCK : Joseph Salvador, *Histoire des institutions de Moïse.* — **14.** PRÉVOST-PARADOL : *Œuvres de Vauvenargues*, édition nouvelle, par M. L. Gilbert.— **19.** Jules JANIN : *Œuvres politiques et littéraires* de M. J.-M. Torres Caïcedo. — **20.** Edmond DE GUERLE : des Ecrits historiques de M. V. Cousin.

Journal des villes et campagnes.

27 JANVIER. Louis MOLAND : Dante Alighieri, trad par M. de Lamennais. — **29, 30.** Victor PIERRE : Charlotte Corday. — **1er FEVRIER,** Léopold GIRAUD : Revue scientifique. — **2.** Louis MOLAND : *la Misère au temps de la fronde et saint Vincent de Paul,* par M. Alphonse Feillet. — **10, 21** Comte DE NUGENT : une Cérémonie religieuse au Seuil et à Port-Saïd, et, à ce sujet, de l'isthme de Suez et du travail qui s'y fait — **19.** Léopold GIRAUD : Jean-Baptiste Biot.

Moniteur universel.

1er FEVRIER. Gustave CLAUDIN : *Coppet et Weimar*, par l'auteur des *Souvenirs de Mme Récamier*. — **2.** Oscar DE VALLÉE : *Cours d'éloquence sacrée populaire*, par M. l'abbé Mullois — **3.** Ernest BOYSSE : *les Gladiateurs de la république des lettres aux XVe, XVIe et XVIIe siècles*, par M. Charles Nisard. — **10.** Henri LAVOIX : Revue littéraire. — **17.** Nisard : *Histoire de Louvois*, par M. Camille Rousset. — **18.** C. VERGÉ : Académie des sciences morales et politiques — **21.** Ernest MENAULT : Académie des inscriptions et belles lettres. — **24.** Edouard DALLOZ : *des Sociétés de secours mutuels rurales*, par M. Louis Durand.

Opinion nationale.

26 JANVIER. Jules LEVALLOIS : *une Femme de cœur*, par M. Auguste-Marc Bayeux. — **29.** Antony MÉRAY : *la Vie éternelle passée, présente et future*, par M. P. Enfantin (3e article). — **2 FEVRIER.** Victor MEUNIER : Sciences. — **3** Ernest CHESNEAU : *l'Art hollandais* : *Histoire des peintres de l'École hollandaise ; l'œuvre de Rembrandt*, par M. Charles Blanc — **4.** Alex. BONNEAU : *les Anabaptistes des Vosges*, par M. Alfred Michiels. — **6.** Hector MALOT : *les Enfants*, par M. Victor Hugo. — **12.** F. COMBES : les Arts industriels. — **13.** Alex. BONNEAU : *le Droit des gens moderne de l'Europe*, par M. J.-L. Kluber. — **14.** Jules LEVALLOIS : Revue littéraire. — **15.** Francisque SARCEY : la 4e aux bourgeois : nourrices et bébés. — **18.** Ernest CHESNEAU : M. Hippolyte Flandrin.

Patrie.

27 JANVIER, 3, 10, 17, 24 FEVRIER. Edouard FOURNIER : la Semaine littéraire. — **28.** E. JUDENNE : *Correspondance de Napoléon Ier*. — **29.** Richard CORTAMBERT : les Populations du Mexique. — **11, 21 FEVRIER.** Didier DE MONCHAUX : les nouvelles Peintures murales de M. Flandrin à Saint-Germain des Prés.

Presse.

25 JANVIER, 1er, 8, 15 FEVRIER. Louis FIGUIER : Revue scientifique. — **23** et **26.** Gustave HECQUET : *la Province, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être*, par M. Elias Regnault. — **26 JANVIER, 9 FEVRIER.** Xavier AUBRYET : Lettres du Boulevard des Capucines : Est-il permis d'être homme de lettres ; — de l'Amour des enfants et de l'amour des vieillards. — **2 FEVRIER.** Charles DE MOUY : Romans et voyages. — **3.** TISSOT : *Physiologie de la pensée*, par M. Lelut. — **4.** Paul de SAINT-VICTOR : la chapelle des Saints-Anges à Saint-Sulpice, par M. Eug. Delacroix. — **6.** Paul DELTUF. — *Marie la Sanglante*, *Histoire de la grande réaction catholique sous Marie Tudor*, par M. Ernest Hamel. — **17.** Paul DE SAINT-VICTOR : *le Livre d'heures de la reine Anne de Bretagne ; Vie de la reine Anne de Bretagne*, par M. le Roux de Lincy. — **20, 24.** F. DE WALDECK : les Antiquités mexicaines et la photographie.

Siècle.

27 JANVIER, 3 FEVRIER. Edmond TIXIER : Revue hebdomadaire. — **2 FEVRIER.** Louis JOURDAN : une Visite au Collége de France ; agriculture maritime. — Victor BORIE : Académie des sciences. — **6.** Anatole DE LA FORGE : Profils politiques : Pie VII — **11.** Ferdinand DE LASTEYRIE : de la Critique. — **14.** CARNOT : *Mémoires de Carnot*. — **15** Hippolyte LUCAS : *les Soirs d'octobre*, par M. Paul Juillerat. — **19.** Emile DE LA BÉDOLLIÈRE : *le bel Inconnu, poëme du XIIIe siècle*, par Renauld de Beaujeu, publié par M. C. Hippeau. — **20.** Charles DURIER : *Souvenirs d'une vieille femme*, par Mlle S. Ulliac Tremadeure. — L. CUZON : *Œuvres et correspondances inédites de J.-J. Rousseau*, publiées par M. Streckeisen-Moultou. —

Union.

28 JANVIER. — Alf. NETTEMENT : *Histoire de la terreur*, par M. Mortimer-Ternaux ; — **4, 11 FEVRIER** : *Histoire de la littérature française*, par M. D. Nisard. — **14.** J. RAMBOSSON : M. Biot. — **20.** Alf. NETTEMENT : *une Leçon sur le réalisme*, par M. Auguste le Pas. — **24.** TROCHE : *Histoire de Satan*, par M. l'abbé Leceau.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

Annales catholiques de Genève.

JANVIER. — Origine du méthodisme à Genève — F. FLEURY : Attitude de l'épiscopat italien dans les circonstances actuelles. — DE ROMONT : Causeries littéraires. — MARTIN et FLEURY : M. Vuarin : sa maladie, sa mort, ses funérailles. — F. MARTIN : la Lumières des âmes, méditations. — E. DE CHOLET : le Progrès, poésie. — Revue du mois.

Annales de philosophie chrétienne.

JANVIER. BONNETTY : quelques Documents historiques sur la connaissance que les Romains ont pu avoir des traditions bibliques par leurs rapports avec les Juifs. — Félix ROBIOU : Compte rendu des découvertes allemandes dans l'Orient. — Jules OPPERT : L'Honover, le Verbe créateur de Zoroastre. — BONNETTY : Analyse et extrait des *Lettres au P. Dechamps*, avec pièces

relatives au *traditionalisme*, par M. l'abbé Peltier. — La *Philosophie chrétienne* pour faire suite à *la Tradition*, par le P. Ventura de Raulica. — Nouvelles et mélanges.

Annales du bibliophile.

FEVRIER. Les Livres et les bibliothèques à Fontenay-le-Comte. — *Le nom du poëte Guillaume Crétin d'après les critiques et les bibliographes*, par M. A. de Montaiglon. — Livres en préparation. — Presse bibliographique.— Portrait d'André Tiraqueau.

Archives de la théologie catholique.

FEVRIER. BOSSUET : Défense de la tradition et des saints Pères (inédit). — C. WERNER : François Suarez, sa vie et ses œuvres (fin).— L'abbé BOURQUARD : Entretien sur les rapports de la logique et de la métaphysique. — Etude sur le mystère de la très sainte Trinité (d'après la *Dogmatique* de Kuhn). — L'abbé H.-J. CRÉLIER : la Prophétie de Jacob traduite de l'hébreu et expliquée. — L'abbé F. BÉLET : *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, par l'abbé Rohrbacher, compléments et rectifications d'après l'édition allemande de Hulskamp et Rumph). — Au lecteur. — Nouvelles théologiques.

Bulletin des lois civiles ecclésiastiques.

JANVIER. Budget général des cultes pour 1862. — Congrégations religieuses; prosélytisme; enfants mineurs. — Etablissements religieux : placements de fonds. — Nominations d'évêques. — Jurisprudence. — Questions proposées. — Devoirs des conseils de fabrique et des marguilliers pendant le mois de février. — Presbytères : distraction des parties superflues. — Des pensions de retraite du clergé.

Collection de précis historiques.

1er FEVRIER. Le P. DE SMET: les sauvages cœurs-d'alène (58e lettre). — Le P. F. DEYNOODT : Mort bienheureuse du vén Jean Berchmans. — Bataillon des zouaves pontificaux (suite). — Petits faits d'Italie. — Bulletin bibliographique.

15 FEVRIER. Quelques réflexions sur la methode historique de M. le baron de Gerlache, et en particulier sur les appréciations de la personne de Philippe II. — Bataillon des zouaves pontificaux (suite). — Chronique contemporaine. — Petits faits d'Italie.

Correspondance littéraire.

JANVIER. Lud. LALANNE : Chronique. —G. DU FRESNE DE BEAUCOURT : la Jeunesse de Charles VII. — L. R. : de quelques Autographes curieux. — Ch. DU BOUZET : la Citadelle de Varsovie. — Sur une anecdote attribuée au fermier gén ral Bouret. — Sur un vers de Brébeuf cité par Boileau. — Gustave MASSON : Nouvelles littéraires de la Grande-Bretagne. — L. LAURENT PICHAT : Revue critique. — Bulletin bibliographique. — Publications nouvelles. — Journaux. — Périodiques.

Correspondant.

FEVRIER. Lucien DUBOIS : les dernières Découvertes dans l'Afrique centrale. —Henry MOREAU : les Finances de la France (2e article).— François LENORMANT : la Grèce et son gouvernement en 1862. — X. MARMIER : Hélène et Suzanne, nouvelle. — Victor FOURNEL : des Origines nationales du drame français. — V. DE LAPRADE : un Entretien avec Corneille, poésie. — Comte JAUBERT : M. Biot. — Comte DE CARNÉ : M. Wilson. — P. DOUHAIRE : Revue critique. — Augustin COCHIN : *Lectures à l'Académie*, par M. E. Legouvé. — Prince Augustin GALITZIN : *Inventaire de tous les meubles du cardinal Mazarin.* — P. DOUHAIRE : les Evénements du mois.

L'Enseignement catholique,
Journal des prédicateurs.

JANVIER. Saint THOMAS DE VILLENEUVE : Sermon sur la Purification de la sainte Vierge, trad. par le R. P. Ferrier. — L'abbé VINCENT : Humilité, obéissance, instruction pour le jour de la Purification. — L'abbé L'HOTELLIER : l'Enfer (Ve dimanche après l'Epiphanie). — L'abbé VINCENT : Fidélité aux petites choses (VIe dimanche après l'Epiphanie). — Facilité du salut, d'après le P. Rapin (Septuagésime). — Mauvaises lectures, d'après M. l'abbé Vedel Sexagésime). — L'abbe E. PRÉTOT : Jésus-Christ Verbe de Dieu — Mgr CŒUR : Pensée de la mort (mercredi des Cendres). — Mgr l'ÉVÊQUE DE MONTPELLIER : le Carême, instruction pastorale — L'abbé Pierre DE SAINT-VINCENT : l'Année liturgique, conférences.

Etudes religieuses, historiques et littéraires.

JANVIER-FEVRIER. D. BELLOCQ : le Catholicisme et la fusion des peuples. — P. TOULEMONT : la nouvelle Ecole critique. — A. MATIGNON : les Communications d'outre tombe — H. MERTIAN : les saints Apôtres Paul, Jacques et Jean. — A DUTAU : les Origines du christianisme en Arabie, d'après les nouveaux Bollandistes — J. GAGARIN : l'Alphabet de saint Cyrille. — P TOULEMONT : un Mot à propos d'un article théologique de M. de Rémusat — G. LONGHAYE : *Et Verbum caro factum est*, poésie. — H. MERTIAN : Bibliographie et revue de la presse.

Journal (nouveau) des conseils de fabrique.

JANVIER. NIGON DE BERTY : Attributions et droits des curés et des procurés. — Actes officiels. — Jurisprudence. — Nouvelles taxes de la correspondance télégraphique — Faits historiques; — principaux actes du gouvernement.

Journal des jeunes personnes.

FÉVRIER. Mlle Julie GOURAUD : Cau-

serie ; — Correspondance parisienne. — M Victor FOURNEL : Ce qu'on voyait dans les rues de Paris : les acrobates. — Mme A. SAZERAC DE FORGE : Logographe. — Henri DE COURCY : les Bosquets de Versailles — Mlle Thérèse-Alphonse KARR : une Vie sans soleil. — Un déjeuner à peu de frais, trad. de l'anglais. — J. D'ORTIGUE : un Chapitre de mes mémoires. — Mlle A. DE MONTGOLFIER : Visite au jardin d'acclimatation du bois de Boulogne. — Mme Marie DE FRIBERG : Modes. — Mme Gabrielle DE LALLE : Travaux. — Modes coloriées, broderies, patrons, travaux à l'aiguille, lingerie.

Journal historique et littéraire (de Liége).

JANVIER. Journal historique du mois de novembre 1861. — Rapport de la commission royale des monuments. — Enseignement de l'ontologisme ; propositions réprouvées par la Congrégation du Saint-Office. — *Cours pratique de l'art épistolaire,* par M. B. van Hollebeke. — Fabrique d'église, trésorier, action en nom personnel, recevabilité. — De la presse catholique belge. — Nouvelles politiques et religieuses. — Nouvelles des lettres, des sciences et des arts.

FEVRIER. Historique du mois de décembre 1861. — De l'enseignement de la langue grecque. — Lettre de N. S P. le pape Pie IX aux évêques de Belgique, accompagnée d'une lettre de Mgr l'évêque de Liége au clergé de son diocèse. — *La Presse catholique,* par Jacques Boniface — Notice sur les monuments de la province de Luxembourg. — Décision pontificale concernant le traditionalisme belge. — Des causes générales du progrès de la démocratie. — Nouvelles politiques et religieuses. — Nouvelles des lettres, des sciences et des arts.

Revue catholique (de Louvain).

FÉVRIER. Lettre apostolique du 19 décembre 1861. — Un mot sur le décret du 30 décembre 1809 relatif aux fabriques d'églises. — *De la richesse dans les sociétés chrétiennes,* par M. Ch. Périn (2e art.) — J.-J. THONISSEN : l'Unité de l'espèce humaine démontrée par la science moderne. — CH. DE LAVALLÉE POUSSIN : le Viviparisme et la question des générations spontanées — SS. Domini nostri Pii, divina providentia Papæ IX, litteræ apostolicæ quibus congregatio de propaganda fide pro negotiis ritus orientalis instituitur. — Vicomte DE MELUN : le R. P. Lacordaire. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

Revue contemporaine.

31 JANVIER. HAUTEFEUILLE : de la Nécessité d'une loi maritime pour régler les rapports des neutres et des belligérants. — Paul PERRET : Dame Fortune, roman (2e partie). — CHAUTARD : les Salvi et les Florio, souvenirs de Sicile. — Arthur LEGRAND : de la Législation sur les brevets d'invention. — A. CLAVEAU : un nouveau Commentaire sur Tacite. — J.-L. ALAUX : la Philosophie en France au commencement de 1862 — Henri MONTUCCI : Travaux des Académies et Sociétés savantes; sciences physiques, naturelles et médicales. — TISSOT : *la Raison*, par M. Alaux. — Le baron ERNOUF : *Histoire de la terreur,* par M. Mortimer-Ternaux.— B. E. : *Histoire de la musique*. par M. Ch. Poisot. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — J.-E. HORN : Chronique politique. — Bulletin bibliographique : Athenæum français.

15 FÉVRIER. François BESLAY : les Ennemis de Turgot. — Paul PERRET : Dame Fortune, roman (3e et dernière partie). — Le docteur MICHÉA : de la Sorcellerie et de la possession démoniaque dans leurs rapports avec le progrès de la physiologie pathologique. — A. JONGLEZ DE LIGNE : les grands Centres politiques et commerciaux de la France : Rouen, le Havre. — NAU DE CHAMPLOUIS : Dix mois au service de l'Europe : l'expédition de Syrie, 1860-1861. — J.-E HORN : une grande Opération financière de la restauration : la conversion Villèle, 1824-1825. — Louis RATISBONNE : la Valseuse, poésie. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — WILHELM : Revue musicale. — J.-E. HORN : Chronique politique — HAUTEFEUILLE : le Réglement du 31 janvier 1862 sur l'asile maritime dans les ports de la Grande-Bretagne.

Revue de l'art chrétien.

JANVIER. DASSY : Sarcophage n° 5 du musée de Marseille (avec gravure). — A. SCHAEPKENS : des Lanternes (gravures dans le texte . — L'abbé AUBER : les Catacombes considérées comme type primitif des églises chrétiennes. — Le comte GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT : du Réalisme et des symboles dans l'art chrétien. — Peintures de M. Flandrin à Saint-Germain-des-Prés. — L'abbé J. CORBLET : Bibliographie (avec 3 gravures représentant le portail, l'intérieur et les caveaux de l'église Saint-Denis).

Revue de l'instruction publique.

30 JANVIER. Ed. ROBINET : *une Question italienne au XVIe siècle* (2e article), par M. Charles de Samin (2e article).— L. DEROME : *Joseph Le Bon dans sa vie privée et dans sa carrière politique,* par son fils Emile Le Bon. — Victor CHAUVIN : *la Flûte de Pan,* par M. André Lefevre.—C MALLET : Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques. — *Note sur la fondation d'un collége international à Paris, à Rome, à Munich et à Oxford,* par M. Eugène Rendu. — J.-M. GUARDIA : la Bibliothèque de Rivadeneyra. - Nécrologie. —Nouvelles diverses.—Documents officiels.

6 FÉVRIER. E.-D ROBINET : *une Ques-*

tion italienne au XVI[e] *siècle*, par M. Charles de Samm (2[e] article). — Charles Nisard : *Catalogue de la Bibliothèque de Saint-Victor au* XVI[e] *siècle*, rédigé par Rabelais, commenté par le bibliophile Jacob, et suivi d'un Essai sur les bibliothèques imaginaires, par Gustave Brunet. — Félix Frank : *La Fontaine et ses devanciers*, par M. Soullié. — Jules Gourdault : *Etudes morales et littéraires*, par M. A.-V. — Correspondance. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

13. Julien Girard : *Lettres de Mme de Sévigné*, recueillies et annotées par M. Monmerqué. — E. de Suckau : *la Vie dans l'homme*, par M. J. Tissot. — C. Mallet : *de l'Unité des races humaines d'après les données de la psychologie et de la physiologie*, par M. Ladevi-Roche. — Richard Cortambert : *le Fleuve Amour*, par M. le comte Constantin de Sabir. — Charles Edmond : *l'Amour en Laponie*, par M. L. Enault. — Charles Depodon : *la Falaise Sainte-Honorine*, par M. Elie Berthet. — J. Larocque : Académies des inscriptions et belles-lettres. — Correspondance. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

20. A. Morel : *Bibliothèque littéraire*, par MM. J. Fleury, Charles Parfait, et L.-G. Delafosse. — Victor Chauvin : *les Semaines littéraires*, par M. A. de Pontmartin. — Ed. Robinet : *la sainte Bible selon la Vulgate, traduite en français avec des notes*, par M. l'abbé Glaire. — Arthur Arnould : *Catalogue de livres et d'une belle collection de cartes géologiques provenant de la bibliothèque de feu M. P.-L.-A. Cordier*, par M. Charles Read. — G. Vapereau : *En fumant*, par M. Alphonse Karr; — *les Guêpes*, par le même. — Em. Fernet : *Mémoire sur la doctrine des générations spontanées et sur les corpuscules organisés qui existent dans l'atmosphère*, par M. L. Pasteur. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

Revue des Deux-Mondes.

1er FÉVRIER. George Sand : Tamaris. — E.-D Forgues : la grande Remontrance, épisode de l'histoire parlementaire d'Angleterre. — J. Clavé : l'Administration des forêts. — Cornelis de Witt : Louvois et l'armée de Louis XIV. — Maurice Sand : Six mille lieues à toute vapeur (2[e] partie). — André Cochut : la Politique du libre échange. — L. de Loménie : le Roman sous Louis XIII. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — Ch. de Mazade : l'Expédition du Mexique. — P. Scudo : Revue musicale. — Bulletin bibliographique.

15 FÉVRIER. George Sand : Tamaris (2[e] partie). — Jules Le Berquier : la Magistrature et le jury en France. — Guillaume Lejean : le haut Nil et le Soudan, Souvenirs de voyage. — Elisée Reclus : les Cités lacustres de la Suisse; un peuple retrouvé. — Maurice Sand : Six mille lieues à toute vapeur (3[e] partie). — Casimir Périer : la Réforme financière. — Payen : des Agents de la production agricole; les engrais mixtes. — Emile Montégut : Curiosités littéraires; le dernier livre de la littérature galloise. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine.

Revue des sciences ecclésiastiques.

FÉVRIER. L'abbé P.-D. Brun : Etude critique sur la nouvelle édition de l'*Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, par dom Ceillier. — L'abbé D. Bouix : Bossuet et saint Grégoire VII (4[e] article). — L'abbé Dancoisne : la Censure et l'Index d'après le doct. Fessler. — L'abbé Horoy : Synésius (6[e] et dernier article). — L'abbé Hautcœur : *les Schismatiques démasqués*, par M. l'abbé Tilloy. — L'abbé S. F. : une Traduction française de la *Théologie* du P. Perrone. — L'abbé D. Bouix : Encyclique de N.-S.-P. le pape Pie IX sur les controverses agitées en Belgique, suivie d'une note.

Revue du monde catholique.

10 FÉVRIER. A. Tilloy : du Satanisme dans le spiritualisme contemporain (fin). — A. Mazure : Virgile, étude morale. — B. Chauvelot : les faux Savants : M. Renan : *de l'Origine du langage*. — N. Breisch : Relevé ! nouvelle, d'après Bruno Schoen. — A. Vaillant : *le Curé d'Ars*, par M. l'abbé Monnin. — Eugène Veuillot : Chronique de la quinzaine. — Causerie littéraire.

25. A. Vaillant : la Chine. — L'abbé Thomas : du Mysticisme en philosophie. — Jean Lander : le premier Remords, nouvelle. — Alex. de Saint-Albin : sainte Cécile. — Ernest Hello : Etudes contemporaines : Hoffmann. — L'abbé E. Laouenan : les Missions du Maduré. — A. Vaillant : Revue des théâtres et de la littérature. — Eugène Veuillot : Chronique de la quinzaine.

Revue nationale et étrangère.

25 JANVIER. ch. Louandre : de la Noblesse française (suite). — Théophile Gautier : le Capitaine Fracasse (suite). — E. de Pressensé : Opinions nouvelles au sein du clergé catholique. — Marc Debrit : Scènes de la vie napolitaine. — Théophile Gautier fils : la Musique russe. — Paul de Musset : Revue des théâtres. — P. Lanfrey : Chronique politique.

10 FÉVRIER. Théophile Gautier : le Capitaine Fracasse (suite) : chez le marquis. — Ch. Louandre : de la Noblesse française (suite). — E Lamé : la Morale politique. — Charpentier : de la prétendue Propriété littéraire. — H. de Lagardie : Revue du mois.

Revue théologique.

JANVIER. Des Confesseurs des religieuses. — Essai canonique sur les vicaires paroissiaux. — Tractatio de sacramento pœnitentiæ. — Décisions récentes de la S. Congrégation du concile : sépulture; assistance; pensions ecclésiastiques; incompétence. — Décret inédit de la S. grégation des rites : office divin, cérémonies diverses. — Quelques m un texte de Cavalieri. — Décret S. Congrégation de l'Index. — S des questions proposées dans les conf liturgiques de Rome.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

A Paris *et en province, types et portraits*, par Jean LANDER. — 1 vol. in-12 de 294 pages, chez V. Palmé; — prix : 2 fr.

Auréole (l') *de saint Joseph*, ou *Recueil des plus beaux panégyriques en son honneur, précédé de trente et une considérations pour le mois de mars, avec des notes et des exemples*, par le P. HUGUET. — 1 vol. in-18 de VIII-316 pages, chez Tolra et Haton; — prix : 1 fr. 50 c.

Brégonnes (**Jeanne de**), *esquisse*, par M. Raoul OLLIVIER. — 1 vol. in-12 de 204 pages, chez Ferdinand Sartorius; — prix : 2 fr.

Catéchisme *des familles*, ou *Explication méthodique et familière des vérités de la religion d'après les catéchismes les plus estimés, à l'usage des parents chrétiens, des instituteurs et de tous ceux qui s'occupent de l'instruction religieuse de la jeunesse, avec des traits historiques empruntés à l'Ecriture sainte et aux meilleurs auteurs*, par M. l'abbé MORIET, curé de la Chapelle-sur-Loire (diocèse de Tours). — 1 vol. in-12 de XLIV-542 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 3 fr 50 c.

Approuvé par Mgr l'archevêque de Tours.

Chemin *de la croix et autres exercices de piété en l'honneur de la Passion de Jésus-Christ*, par saint Alphonse DE LIGUORI; — *traduction nouvelle*, par M. L.-J. DUJARDIN, prêtre de la congrégation du très-saint Rédempteur. — In-18 de 62 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 30 c.

Chemin *de la croix. — Prières pour les malades et pour les âmes du purgatoire*, PAR UN PRÊTRE DE LA COMMUNAUTÉ DE SAINT-SULPICE. — In-18 de 128 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 1 fr.

Chrétien (**le**) *de nos jours. Lettres spirituelles*, par M. l'abbé BAUTAIN. — 2e *partie*. — L'AGE MUR ET LA VIEILLESSE. — 1 vol. in-12 de 428 pages, chez chette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Complément de l'ouvrage dont nous av miné la 1re partie (t. XXVI, p. 198).

Commentaires *de César sur la des Gaules, avec la traduction fr de la collection Panckoucke*, par TAUD; *suivis des Réflexions de* LÉON Ier *et de la Vie de César* pa TONE; — *Nouvelle édition, très-s sement revue* par M. Félix LEM *et précédée d'une étude sur Cé* M. CHARPENTIER. — 1 vol. in XVI-446 pages, chez Garnier frè prix : 3 fr. 50 c.

Réimpression des classiques latins de l tion Panckoucke.

Critiques *d'art et de littérature*, p comte L. Clément DE RIS. — 1 v de 484 pages, chez Didier et Cie; - 3 fr. 50 c.

Cypriano (**de sancto**) *et de p carthaginiensi Ecclesia disquis historicam atque philosophicam tati litterarum Parisiensi propon centiatus* Æmilius BLAMPIGNO *subest Simeonis Metaphrastæ ha phia hactenus inedita*. — 1 vol. i 206 pages, chez F. Didot frères, fil — prix : 5 fr.

Ce volume contient, d'après les auteu et les écrivains profanes, l'état raisonné que chrétienne au IIIe siècle; des in chrétiennes jusqu'ici inédites qui jettent nouveau sur les Eglises d'Afrique, et une grecque, également inédite, collationnée manuscrits de la Bibliothèque impériale, remonte au Xe siècle. Il intéresse ceux cupent de l'histoire ecclésiastique, et qu l'étudier aux sources mêmes.

Dévotion *à saint Joseph — Exho Méditations, Sermon et Cantiq* saint Alphonse DE LIGUORI; — *tion nouvelle, suivie d'un choix res indulgenciées, d'une notice s sociation du culte perpétuel de s seph et de prières diverses*, par DUJARDIN, prêtre de la Congrég très-saint Rédempteur. — 1 vo de 126 pages plus 2 gravures,

Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 50 c.

Dévotion *à saint Joseph. Motifs de l'honorer, grâces et faveurs qu'il accorde, pratiques en son honneur*, par le P. PATRIGNANI, de la Compagnie de Jésus; *traduction nouvelle et intégrale*, par M. le chanoine L.-S. A. — 1 vol. in-12 de 320 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr.

Dévotion *au glorieux saint Joseph. Considérations, prières, traits et cantiques.* — *2e édition.* — 1 vol. in-32 de 316 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 50 c.

Approuvé par Mgr l'évêque de Luçon. — Bibliothèque pieuse des maisons d'éducation; — 1re série.

Femme (**la**) *comme il la faut*, par le P. V. MARCHAL, de la Société de Marie. — 1 vol. in-18 de 472 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 2 fr.

Gallicanisme (**le**) *et l'ancien régime*, par M. L. RUPERT, rédacteur du *Monde*. — In-8° de 48 pages, chez V. Palmé; — prix : 1 fr.

Histoire *du P. Ribadeneyra, disciple de saint Ignace*, par le P. J.-M. PRAT, de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-8° de VIII-644 pages, chez V. Palmé; — prix : 5 fr.

Instructions *pastorales, lettres et discours* de Son Em. le cardinal DONNET, archevêque de Bordeaux, *sur les principaux objets de la sollicitude pastorale.* — Tome V, de 1858 à 1862. — 1 vol. in-8° de 622 pages, chez Gounouilhou, à Bordeaux, chez Périsse frères, à Lyon, chez A. Bray, et chez Vaton, à Paris; — prix : 5 fr.

Intérieur (**l'**) *de Jésus et Marie*, par le P. Jean-Nicolas GROU, de la Compagnie de Jésus; *Ouvrage publié pour la première fois sur tous les manuscrits autographes, avec un* fac-simile *et une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur;* par le P. Antoine-Alphonse CADRÈS, de la même Compagnie. — 2 vol. in-12 de CVIII-284 et VIII-376 pages, chez V. Palmé; — prix : 4 fr.

Jardinier (**le**) *fruitier, principes simplifiés de la taille des arbres fruitiers, expliqués à l'aide de nombreuses figures dessinées par l'auteur, et augmentés d'une étude sur les bons fruits*, par M. Eugène FORNEY, professeur d'arboriculture, etc. — 1 vol. in-8° de 302 pages, chez l'auteur, 13, rue Saint-Fiacre; — prix : 4 fr.

Jésus-Christ. — *La question religieuse des temps présents*, par M. l'abbé CARNEY, ancien vicaire général d'Agen et de Nevers, et ancien supérieur du grand séminaire d'Agen. — 1 vol. in-8° de XXXII-484 pages, chez Ch. Guyot et Roidot; — prix : 6 fr.

Lettre *aux membres des conférences de Saint-Vincent de Paul*, par M. Ad. BAUDON; *suivie d'une lettre à un membre d'une conférence de province*, par LE MÊME AUTEUR. — In-12 de 24 pages, chez V. Sarlit; — prix : 25 c.

Lieux (**les**) *saints et les missions que les Pères de la terre sainte entretiennent en Palestine et ailleurs, décrits dans des lettres pieuses et instructives*, par le T.-R. P. Fr. Joseph ARESO, missionnaire, ex-commissaire de terre sainte, ministre provincial des franciscains en France. — 1 vol. in-12 de 332 pages, chez Mme veuve Poussielgue-Rusand; — prix : 2 fr.

Liturgie (**la**) *expliquée*, par M. l'abbé F. MASSARD. — Liturgie générale; — liturgie du dimanche. — 1 vol. in-18 de XII-430 pages, chez L. Lesort; — prix : 2 fr.

Méditations *sur la Passion de N.-S. Jésus Christ*, par le T. R. Richard CHALLONER, évêque de Debra, vicaire apostolique de Londres, *traduites de l'anglais* par M.-J. BRUNE, chanoine de l'Église métropolitaine de Rennes. — 1 vol. in-18 de IV-144 pages, chez Fougeray, à Rennes; — prix : 75 c.

Memorandum *des catholiques français sur les menaces du Piémont contre Rome*, par Mgr GERBET, évêque de Perpignan. — In-8° de 96 pages, chez Tolra et Haton; — prix : 2 fr. *franco.*

Mois (**le nouveau**) *de mars, Hommage à Joseph, époux de Marie*, par M. l'abbé J.-F. OUDOUL, curé du diocèse de Bourges. — In-18 de 188 pages, chez F. Bricon; — prix : 80 c.

Mois *de mars offert aux âmes pieuses*, par UNE ANCIENNE ÉLÈVE DU SACRÉ-CŒUR, enfant de Marie. — In-18 de VIII-100 pages, chez Benjamin Duprat; — prix : 1 fr. 50 c.

Mois *de saint Joseph*, par UN RELIGIEUX DE SAINT-BENOIT. — 1 vol. in-18 de 224 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 80 c.

Neuvaine *à saint Joseph pour se préparer à ses fêtes ou pour obtenir quelque grâce spéciale pendant la vie et à l'heure de la mort*, par le P. HUGUET. — *Nouvelle édition améliorée.* — In-18 de 72 pages, chez V. Palmé; — prix : 25 c.

Objections *et* **préjugés** *qui courent les rues*, par M. l'abbé MULLOIS. — In-32 de 32 pages, gravures, chez E. Ponge; — prix : 10 c.

Petits livres pour le temps.

O'Brien (Harry), ou *le Triomphe du bien sur le mal; traduit de l'anglais.* — In-18 de 72 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 30 c.

Nouvelle Bibliothèque morale et amusante.

Pape (le) *et sa cause. Résumé de la question*, par M. l'abbé CHANTOME. — In-18 de 34 pages, chez Tolra et Haton; — prix : 30 c.

Paroles (les sept) *de la très-sainte Vierge, ou les Flammes du divin amour sorties du cœur de Marie*, par M. l'abbé COULIN, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Marseille. — In-18 de VIII-118 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 30 c.

Père (le) *Laval*, par M. James MAC' SHERRY; *traduit de l'anglais.* — 1 vol. in-8° de 146 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 20 c.

Musée moral et littéraire de la famille.

Sermons, *Mandements, Lettres pastorales, Instructions diverses de* Mgr GROS, évêque de Versailles, ancien évêque de Saint-Dié; *précédés d'une notice sur sa vie et ses écrits.* — 3 vol. in-8° de XCVI-420, 608 et 688 pages, chez A. Jouby; — prix : 16 fr. 50 c.

Sermons *sur les grandes vérités de la religion*, par Mgr REY, évêque d'Annecy. — 1 vol. in-12 de IV-350 pages, chez V. Sarlit; — prix : 3 fr.

Syrie (la) *en 1861. Conditions des chrétiens en Orient*, par M. SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française. — 1 vol. in-12 de VIII-456 pages, chez C. Didier et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Table (la sainte), ou *le IVe livre de l'*Imitation de Jésus-Christ *expliqué verset par verset, avec traduction nouvelle, le latin en regard*, par M. l'abbé HERBET, chanoine honoraire d'Amiens, missionnaire apostolique, auteur de l'*Imitation méditée*. — 1 vol. in-12 de 450 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Ce volume est destiné à compléter l'ouvrage dont nous avons rendu compte p. 492 de notre t. XXVI. Le regret que nous avons exprimé à cette époque n'a plus de motif désormais.

Tractatus *de vera Ecclesia Christi, ad usum seminariorum, auctore* A. V., sacræ theologiæ professore. — 1 vol. in-12 de IV-372 pages, chez A. Jouby; — prix : 2 fr. 50 c.

Traditions (les) *de l'humanité*, ou la *Révélation primitive de Dieu parmi les païens*, par M. Henri LUKEN, professeur au collége de Meppen; *traduction* de Ph. VAN DER HAEGHEN, directeur de la *Vérité historique.* — 2 vol. in- et 372 pages, chez H. Caster nai, et chez P. Lethielleux, prix : 8 fr.

Trésor (le) *de l'île des Fli duit de l'allemand de* Fran par M. Alfred d'AVELINE. — de 216 pages, chez H. C Tournai, et chez P. Lethi ris; — prix : 1 fr. 25 c.

Les Romans honnêtes.

Trésor *des serviteurs de sain Manuel complet de pratique res en l'honneur de ce glori che, contenant le Psautier seph, la Dévotion des sept d nouveau Mois de mars des avec un grand nombre d'e dits, le Culte perpétuel, la cœur très-pur de l'auguste é rie*, etc., par le P. HUGU in-16 de XII-420 pages, che — prix : 1 fr. 50 c.

Bibliothèque des âmes intérieure

Vie (la) *de Notre-Seigneur J de la très-sainte Vierge et seph, et les fêtes de l'Église libre du* R. P. Pierre RIBAD la Compagnie de Jésus, *pa* RIEUR DE GRAND SÉMINAIR *notice sur le P. Ribadeneyra, de la même Compagnie; magnifique portrait du P. gravé sur acier.* — 1 vol. i 566 pages, chez H. Casterm nai, et chez P. Lethielleux, prix : 6 fr.

Vie (la) *de Notre-Seigneur J.* par le Dr SEPP; *traduite d* par M. Charles SAINTE-FOI. — 3 vol. in-12, ensemble de chez Mme veuve Poussielgue- prix : 9 fr.

Voir, sur la 1re édition de cet o t. XVI, p. 232.

Vie *de saint Christophe d'aprè et les monuments écrits des p cles*, — 193-251, — par M. HUOT. — 1 vol. in-12 de 116 A. Cervaux, à Soissons, et c niol, à Paris; — prix : 1 fr.

Vie (la) *éternelle commencée la Connaissance du seul Di et celle de Jésus qu'il a en son Christ et Sauveur des h sées dans les livres du No ment*, par M. l'abbé DALLIER périeur du grand séminaire d vicaire général de Versaille vers. — 2 vol. in-8° de VIII- pages, chez Beau jeune, à V chez A. Bray, à Paris; — pri

J. DUPI

Tome xxvii. N° 3. *Mars* 1862.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE X° FAUTEUIL.

ROYER-COLLARD.

70. **LA VIE POLITIQUE** *de M. Royer-Collard, ses discours et ses écrits*, par M. de Barante, de l'Académie française. — 2 volumes in-8° de 516 et 548 pages (1861), chez Didier et Cie ; — prix : 14 fr.

S'entretenant un jour avec M. de Barante des succès de tribune et de leur gloire éphémère comme les circonstances et les opinions au sein desquelles ils ont éclaté, Royer-Collard disait : « Si on voulait « rendre la vie aux discours des orateurs politiques, il faudrait les en« cadrer dans un récit historique, dire quelle était la situation poli« tique, la direction du gouvernement, l'état des partis, leurs opi« nions et leurs principes ; il faudrait décrire le cours de la discus« sion, analyser les discours de leurs adversaires et rappeler l'effet « qu'ils avaient produit. » Dans ces paroles, M. de Barante vit une sorte de recommandation adressée à son amitié, et, après de longues hésitations, voici qu'il vient de remplir le programme tracé par Royer-Collard lui-même, et d'enchâsser tous ses discours, tous ses écrits politiques, philosophiques ou littéraires, dans une très-sobre biographie de leur auteur, dans un court résumé des faits publics, destiné uniquement à leur servir de transition et d'éclaircissement. Rien de plus, sinon quelques lettres intimes, on ne dit pas ordinairement à qui adressées, mais dont le destinataire est évidemment M. de Barante lui-même. Nous ne saurions donner une idée plus entière ni faire un meilleur éloge de ce travail consciencieux et désintéressé, qu'en retraçant, presque toujours d'après lui, la physionomie complète de Royer-Collard, sans autres réserves contre le biographe que celles qu'il nous faudra faire contre son héros, dont il épouse, en éditeur responsable, toutes les idées et toute la conduite.

Pierre-Paul Royer-Collard naquit en 1763, à Sompuis, près Vitry, en Champagne, d'une famille honorable de propriétaires cultivateurs. Ce village avait été transformé par son curé, Paul Collard, parent de la mère de notre héros, en une sorte de communauté de Port-Royal. C'est

là, c'est dans sa propre famille, auprès de sa mère, pour laquelle il e
toujours une sorte de culte, que l'enfant prit, avec des mœurs austèr
les préjugés jansénistes du futur homme public. Après avoir étud
avec succès au collége de Chaumont, dont son oncle maternel était
supérieur, il passa à Saint-Omer, chez les Pères de la doctrine chr
tienne, où le célèbre *doctrinaire* trouvait au moins le nom qui deva
être transporté plus tard dans la politique. A Saint-Omer, il se prit d
goût pour les mathématiques, qu'il y enseigna la dernière année d
son séjour. Un moment professeur au collége de Moulins, il vint
Paris, se loger encore chez les doctrinaires, et se préparer au barrea
près d'un parent de son nom, procureur au Parlement. En 1787
sous les auspices de Gerbier, il plaida sa première cause devant l
grand'chambre, dont l'aspect imposant lui fit une impression qu'i
garda toute sa vie. Deux ans après, sans liens avec le passé, et, pa
suite, sans regrets, mais plein de rêves pour l'avenir, il embrassa, pa
haine du privilége, toutes les idées modérées de la révolution, et no
tamment l'égalité devant la loi et l'intervention de la nation dans l
vote de l'impôt. Il habitait alors l'île Saint-Louis. Les bateliers qu
composaient sa section admirèrent son talent de parole, et l'envoyèren
au conseil de la commune. Là, à l'hôtel de ville, il s'assit sur le
mêmes bancs que Manuel et Camille Desmoulins, que Danton, so
compatriote, qui le traitait avec une familiarité supérieure. Apr
le 10 août, il quitta le conseil où régnait désormais Marat, où ve
naient d'être votés les massacres de septembre. Il garda tout son créd
sur les bateliers de l'île Saint-Louis, dite alors de la Fraternité,
leur inspira sa modération. En mai 93, lorsque la Gironde l'emporta
momentanément sur la Montagne, à la tête d'une députation de
section il présenta à la barre de la convention, à propos des enrôl
ments volontaires, une adresse votée à l'unanimité contre le *scept*
sanglant de l'anarchie et en faveur du *règne des lois*. Survient
31 mai et le triomphe de la terreur. Il s'enfuit à Sompuis, et se cac
en menant une charrue qui lui sert seulement de pupitre pour lire.
y reste même après le 9 thermidor. En septembre 1796, il protes
contre les réquisitions arbitraires. Elu, en avril 1797, député au co
seil des cinq cents, il ne cherche point les succès de tribune. Pour
première et unique fois, il parle le 26 messidor an V (14 juill
1797), pour appuyer des pétitions nombreuses contre la persécutio
du clergé, la vente des églises et l'interdiction du culte. C'est par
qu'il inaugure noblement sa vie politique, et il le fait avec une co

rageuse éloquence, lorsque, rappelant un mot de Danton, il s'écrie : « Aux cris féroces de la démagogie invoquant l'audace, et puis l'au« dace, et encore l'audace, vous répondrez enfin par ce cri consola« teur et vainqueur, qui retentira dans toute la France : La justice, et « puis la justice, et encore la justice ! » — Le 18 fructidor annule son élection sans l'inscrire sur la liste des déportés. Il reste à Paris. Déjà il s'était lié avec des hommes qui aspiraient au retour de la royauté, comme Quatremère de Quincy, Pastoret, Camille Jordan, Corbière ; il se lia encore avec Becquey, l'abbé de Montesquiou, le marquis de Clermont-Gallerande, et forma avec ceux-ci un conseil qui devait faire passer à Louis XVIII des rapports sur l'état intérieur de la France. Il exigea le secret sur l'existence et le personnel du comité ; il exigea encore la communication immédiate avec le roi, la décharge de toute autre mission que d'observer les événements, les opinions et la marche du gouvernement. Mais en même temps se forme le conseil plus actif du comte d'Artois, et Louis XVIII veut engager le sien dans l'intrigue et la conspiration. Le comité se démet par une pièce dont Royer-Collard est le rédacteur, et qui honore le caractère, le discernement et la loyauté de ses membres.

En attendant les événements, il se renferme dans la famille et l'amitié. En 1799, il avait épousé Mlle de Forges de Châteauvieux, d'une ancienne famille du Berry. A Passy d'abord, à Paris ensuite, il ne sort de chez lui que pour passer dans une société intime de gens d'esprit, indépendante plus qu'opposante, sans illusions et sans chimères. Du reste, sa vie est grave et studieuse. Il lit beaucoup et déjà il *relit*, car il recommence tout livre qui l'a fait penser. Il écrit peu. Toutefois, en 1806, il insère dans le *Journal des débats* un long article sur les éloges de l'académicien Guibert, où la mesure et la gravité qu'il mettra plus tard dans ses écrits sont provisoirement remplacées par la passion et l'ironie.

Cependant l'Université avait été fondée et l'enseignement philosophique rétabli dans la Faculté des lettres de Paris. Des trois chaires qu'y possédait cet enseignement, l'une était occupée par Laromiguière, qui continuait, en l'améliorant, la doctrine de Condillac. Pastoret, doyen de la Faculté et titulaire de la chaire d'histoire de la philosophie, étant entré au Sénat en 1811, proposa Royer-Collard pour son successeur dans des fonctions qu'il n'avait jamais exercées. La proposition fut vivement adoptée par Fontanes, qui pressa Royer-Collard d'accepter, et le nomma même avant d'avoir obtenu son consente-

ment. Royer-Collard n'apportait pas à ce cours des études directeme
préparatoires ; mais, doué d'un esprit éminemment philosophique,
s'était naturellement tourné, dans ses méditations, vers toutes l
grandes vérités fondamentales, et avait cherché le sens intime et l
principes généraux de toutes choses. D'ailleurs, il avait lu et médi
Descartes, Bacon, Leibnitz : d'où une première répulsion contre
condillacisme alors régnant. Puis il l'avait vu à l'œuvre et en av
suivi les conséquences pratiques dans les âmes et dans la société.
matérialisme et le scepticisme, fruits de cette doctrine, répugnaien
sa foi religieuse, à sa morale austère, à son amour d'ordre et d'au
rité. Mais il fallait un système à lui substituer, et il n'en avait pas.
savait bien vaguement, par Mme de Staël et Charles de Villers, qu
Allemagne une autre philosophie avait imprimé un meilleur mouv
ment aux études morales ; on savait que des professeurs de Genèv
avaient traduit et enseigné une philosophie venue d'Ecosse, et qu'il
avait là une réaction contre le sensualisme ; mais tout cela était bie
vague. Traduites en français dès 1768, les *Recherches sur l'entendement humain* de Reid étaient ignorées plus encore qu'oubliées.

Royer-Collard était ainsi à la recherche de la meilleure des philosophies, lorsque, un matin de 1811, se promenant sur les quais, il me
la main sur un petit volume : c'était le livre de Reid. Il l'achète trent
sous : il venait d'acheter la nouvelle philosophie française. En effet
il emporte le livre à la campagne, le lit, le médite, et est frappé d
bon sens et de l'esprit d'observation de son auteur. Il se procure le
autres ouvrages de Reid, les traduit et les résume à son usage, et revient à Paris avec cette provision philosophique. Son discours d'ouverture eut du succès. L'empereur le lut et ne remarqua pas, ou n
voulut pas remarquer, l'omission de quelques paroles refusées à Fontanes, sur son génie et sur sa gloire.

Le cours dura deux années et demie, et, pendant tout ce temps, ce
esprit vigoureux concentra tous ses efforts sur le seul problème de l
perception extérieure. C'est qu'une telle question touche à tout, embrasse tout, en nous et hors de nous. Pour comprendre comment l
sensation devient perception, il faut reconnaître notre existence et c
qui se passe en notre âme, il faut distinguer la perception externe d
la perception interne des vérités nécessaires, non suggérées par le
sens et indubitables. Ainsi la conception de l'espace, de la durée, d
la cause, née de nous, est distincte et indépendante de l'existence de
corps, de la mesure du temps et de tout fait observé ; et cette tripl

conception, nous la transportons au dehors par une induction certaine parce qu'elle est naturelle et forcée comme les connaissances de la raison et de la conscience : distinction et certitude qui sont la ruine à la fois du matérialisme et du scepticisme, et dont la grande résultante est la preuve de l'existence de Dieu. Non, toutefois, qu'il n'y ait là aucun mystère. Dans chaque opération des sens, il y a sensation, perception et jugement : sensation du contact, perception de la solidité et de l'étendue, jugement de l'existence. Comment? « Nous l'ignorons, » ne craignait pas de dire Royer-Collard. Grande parole ! philosophie modeste et respectueuse, qui, en s'arrêtant devant les mystères de l'homme, préparait la philosophie chrétienne s'arrêtant, à plus forte raison, devant les mystères de Dieu ! Philosophie raisonnable, néanmoins, car elle ne s'arrête que devant les faits primitifs, au delà desquels il est insensé de remonter. C'est l'ignorance savante de Pascal, dont Royer-Collard disait : « La science sera complète « quand elle saura dériver l'ignorance de sa plus haute source. » D'ailleurs, dans les théories plus orgueilleuses il ne voyait qu'abîmes, et il s'écriait : « Voilà où conduit l'esprit de système. Ah ! que l'or- « gueil est peu fait pour l'homme ! Que l'histoire des opinions philo- « sophiques est fatigante, et que ce tableau de l'esprit humain est hu- « miliant ! » Malgré tout, ce n'est pas là une étude stérile : « Il n'en « est point de plus instructive et de plus utile, car on y apprend à se « désabuser des philosophes, et l'on y désapprend la fausse science « de leurs systèmes. » Humilité vraiment philosophique, admirable sens commun, dont la philosophie, après Royer-Collard, devait tant se départir ! Non que cette théorie fût complète : elle maintenait trop l'homme isolé ; mais elle était bien supérieure à Condillac, et, en relevant le niveau de l'esprit humain, elle relevait le niveau des âmes : d'elle date la renaissance du spiritualisme en France.

Tel fut l'enseignement philosophique de Royer-Collard. La première année, il se borna à lire des fragments de la traduction réduite et condensée qu'il avait faite de Reid, et il tourna contre Condillac les armes dont le docteur écossais s'était servi contre Berkeley, Locke et Hume. Par là il se préparait. Son cours de deuxième année fut moins historique que dogmatique. Maître de son sujet et de sa méthode, il parcourut sans guide les phénomènes de la sensation et de la perception, qu'il dégagea l'une de l'autre. La troisième année, il devait étudier toutes les opinions des philosophes sur ce point, depuis Descartes jusqu'à Condillac, et contrôler ainsi le fait par les théories.

Mais le cours fut interrompu par la restauration, et il ne nous
connu que par le discours d'ouverture, admirable résumé de tout l'e
seignement du professeur, terminé par la phrase citée si souven
« On ne divise pas l'homme ; on ne fait pas au scepticisme sa pa
« dès qu'il a pénétré dans l'entendement, il l'envahit tout entier
De toute la suite du cours, il n'est resté que des notes, thèmes ou
nevas de leçons, où se lisent quelquefois des passages entièrem
rédigés. Dans les quelques leçons intégralement écrites, on adm
toutes les éminentes qualités d'esprit et de style de leur auteur. To
cela, — trois cents pages peut-être, — a été recueilli par Th. Jouffroy
inséré, avec une introduction exposant l'ensemble des idées de Roye
Collard, dans le troisième et le quatrième volume de sa traducti
des œuvres de Reid (1828). C'est là désormais qu'il faut aller che
cher la manière philosophique du célèbre professeur. Chez lui, ni a
stractions, ni germanisme ; un style simple, courant et lucide.
phrase est brève, le mot exact, avec toute la précision de l'ancien pr
fesseur de mathématiques. Néanmoins, les formules, d'une éner
concentrée et digne de Pascal, sont multipliées et pressantes pour a
cumuler la preuve. Les métaphores viennent en aide aux formu
pour gagner l'imagination en même temps que l'esprit, et forcer
conviction par l'admiration ; métaphores grandioses comme celle
que Royer-Collard reproduira plus d'une fois : « La durée est
« grand fleuve qui ne cache point sa source comme le Nil dans
« déserts, mais qui n'a ni source, ni rives, ni embouchure. Ce fleu
« coule en nous, et c'est en nous seulement que nous pouvons o
« server et mesurer son cours. » Qu'on joigne à cela une volonté i
périeuse et une verve féconde, quelque chose de ce command
ment qu'il portera plus tard à la tribune, et on comprendra l'action pr
fonde qu'il dut exercer sur son temps. Son auditoire, néanmoins,
d'abord peu nombreux, car on ne déserta point l'élégant et facile L
romiguière ; mais, au pied de sa chaire, il put toujours voir des d
ciples d'élite, dont le plus célèbre, M. Cousin, devait lui succéder
continuer d'abord son enseignement. Tous écoutaient, avec une a
tention recueillie, sa lecture lente et accentuée, interrompue par d
développements étendus, par des objections qu'il provoquait l
même, et alors une conversation instructive succédait au monolog
du professeur. Royer-Collard gardait ainsi toute la naïveté d'un n
phyte en philosophie, et, par la courte durée de son enseignement
put échapper à la morgue et au pédantisme du métier.

Désormais il ne sera plus que l'homme de la politique, dans laquelle il aura le tort de transporter trop sa philosophie. En 1814, il alla présenter ses hommages à Louis XVIII qui s'était arrêté à Compiègne avant d'entrer à Paris. Il refusa avec hauteur le titre de noblesse qui lui fut proposé : « J'ai assez de dévouement, dit-il, pour « oublier cette impertinence. » Et à l'abbé de Montesquiou qui lui demandait : « Voulez-vous que le roi vous fasse comte ? » il répondit ironiquement : « Comte vous-même ! » Son orgueil le mettait au-dessus de la vanité. — Déjà directeur de la librairie depuis 1812, il reçut le titre de conseiller d'Etat, et fut nommé bientôt président de la commission d'instruction publique. Directeur de la librairie, il ne corrigea pas les épreuves des mauvais livres et ne les reçut pas sous son couvert ; mais, du reste, il ne fut guère plus sévère que Malesherbes. Président de la commission d'instruction publique, il coopéra à plusieurs remaniements de l'Université, et il prononça, à la solennité des concours annuels, de beaux discours, toujours attendus et écoutés avidement par le public. Conseiller d'Etat, il fut, avec M. Guizot, rédacteur de la première loi sur la presse, et y émit les mesures contre lesquelles il devait déclamer plus tard avec le plus d'énergie.

Après le 20 mars, il ne remplit aucune fonction politique, et garda seulement son titre et sa position de doyen de la Faculté des lettres. Quoiqu'il se fût soumis à la formalité du serment, il envoya M. Guizot à Gand auprès de Louis XVIII. Pour lui, il resta avec ses amis, qui se réunissaient alors chez M. Pasquier. Au retour du roi, il reprit tous ses titres, et, nommé député par le collége de Vitry qui devait lui demeurer fidèle jusqu'à sa mort, il entra en plein dans la vie politique. — Nous ne pouvons plus le suivre ici et discuter ses opinions et sa conduite. Bornons-nous à rappeler sa longue opposition au gouvernement de la restauration, et la fameuse adresse des 221, qu'il rédigea et présenta à Charles X, en sa qualité de président de la chambre. On sait le reste. — La révolution de juillet mit un terme à sa vie active. Désormais, assis au plus haut sommet de la chambre, il observait, méditait, mais ne se mêlait plus aux débats.

Dès cette époque, il vécut surtout à l'Académie, où l'attirait, disait-il, le dégoût de la chambre. Il y avait été admis en 1827, en remplacement de l'astronome de Laplace. On avait élu surtout sa popularité, et vu en lui moins le philosophe, moins l'orateur même, que l'homme politique à la veille d'être envoyé à la chambre par sept colléges à la fois. Lui-même le sentit, et, dans son discours de récep-

tion, il s'avoua dépourvu des titres de l'homme de lettres. « Aucune « composition, dit-il, aucune branche de littérature cultivée avec « quelque succès, n'ont attiré sur moi vos regards… Les temps sont « loin où vous pouviez regarder comme un mérite digne de récom- « pense l'amour des lettres, l'admiration assidue de nos grands écri- « vains, et l'étude de la langue qu'ils nous ont créée. » Et arrivant au seul de ses titres académiques qu'il lui fût permis d'exprimer, il célébra dans son élection l'hyménée de l'Académie et de la tribune, en attendant l'hyménée que la docte assemblée devait contracter plus tard avec le journalisme en la personne de M. de Sacy. « Dans le noble champ « ouvert à la parole, dit-il, nous voyons, nous, les triomphes de la jus- « tice et de la liberté… vous aussi les travaux de l'éloquence… un pro- « grès de la raison, un exercice viril de nos plus hautes facultés, et, par « conséquent, un accroissement de la littérature. » A cela l'homme public ne doit pas songer : « Car ses pensées sont trop graves, ses de- « voirs trop saints, pour admettre ce partage entre le soin de bien « faire et celui de bien dire… Quelque imparfaits que soient mes ti- « tres, il vous a plu d'y voir, par une indulgente fiction, ceux de la « tribune française ; et, en m'adoptant, c'est avec elle que vous con- « tractez, au nom des lettres, une solennelle alliance… La littérature « n'est pas un territoire certain, qui soit borné par d'autres terri- « toires, et qui ne puisse s'agrandir que par une injuste invasion. « Rien de l'homme ni de l'univers ne lui est étranger ni interdit… « Le beau, son objet, est partout, en nous et hors de nous. »

Daru lui répondit au nom de l'Académie : « Vous avez oublié de « dire que vous aviez été appelé d'un suffrage unanime… Telle est, « je ne dirai pas l'élévation de vos talents, mais la noblesse de votre « caractère, que tous nous avons mis quelque vanité à montrer que « nous étions faits pour l'apprécier. » — L'académicien, chez Royer-Collard, garda la morgue répulsive de l'homme politique. Il recevait mal les candidats qui venaient lui demander son suffrage. Ceux-ci le trouvaient lisant quelque ouvrage du XVIIe siècle ; et, quand ils voulaient lui parler de leurs œuvres, il leur répondait invariablement, en montrant son volume : « Vous le voyez, Monsieur, je ne lis plus ; je « relis. » Ainsi fit-il à Dupaty, qui devait recevoir son successeur, M. de Rémusat ; ainsi fit-il même à Victor Hugo, dont la célébrité, quelle qu'en fût la valeur, avait dû pénétrer jusque dans la solitude de ce demeurant de Port-Royal. Pendant les dix-huit ans qu'il siégea à l'Académie, il ne prononça pas un seul discours officiel ; mais il as-

sistait à toutes les séances, lors même qu'il ne paraissait plus dans le monde; il prenait un vif intérêt aux concours et portait dans la discussion tout son sens moral. A propos de l'*Education des mères*, de M. Aimé Martin, dont le mariage des prêtres est la thèse favorite, il dit admirablement : « Un ouvrage écrit pour recommander cette violation de la pudeur publique est-il un ouvrage utile aux mœurs? « Elevons-nous plus haut : un ouvrage où la religion du pays, la « vieille religion de la France, crue, défendue, pratiquée par les « hommes qui honorent le plus notre patrie et l'humanité; un ouvrage où cette religion est diffamée, vouée à la dérision et à l'insulte, est-ce un ouvrage auquel l'Académie puisse honorablement « pour elle-même décerner des honneurs publics et des récompenses? » Malgré lui, l'Académie couronna l'*Education des mères;* malgré lui encore, l'année d'avant sa mort, elle mit au concours l'éloge de Voltaire. « Je ne conteste pas sa gloire, dit-il, pourvu qu'on « m'accorde qu'éminent presque partout, il n'est supérieur nulle « part; il lui manque l'attribut essentiel de la supériorité, la grandeur et la dignité. » Et mieux encore : « Si le christianisme a été « une dégradation, une corruption, s'il a fait l'homme pire qu'il n'était, Voltaire en l'attaquant a été un bienfaiteur du genre humain; « mais si c'est le contraire qui est vrai, le passage de Voltaire sur la « terre chrétienne a été une grande calamité. » En revanche, il défendait les ouvrages dignes des suffrages de l'Académie, comme la *Démocratie en Amérique*, de M. de Tocqueville, le livre le plus remarquable, disait-il, qui eût paru depuis Montesquieu. Le reste de son temps, il le donnait à sa famille et à ses amis. — Autre face de Royer-Collard qu'il faudrait pouvoir révéler : l'homme privé après l'homme public. Bonhomme avec les siens, charitable avec ses paysans, il suivait le convoi d'une vieille servante à pied, et tenant en main ce chapeau qu'il remettait devant les puissants de la terre. Aimable au coin du feu et dans l'intimité, il était aussi plein d'aspérités, de saillies et de boutades, et se plaisait à prodiguer autour de lui les vérités piquantes et les coups de boutoir, les anecdotes amusantes et les épigrammes mortelles. « Je regarderais comme le plus grand malheur « qui pût m'arriver, disait M. Thiers, que M. Royer-Collard me tînt « sous sa griffe. Pour un homme politique, ce n'est pas un affaiblissement, c'est une sorte d'annulation; c'est une torture, c'est le « dernier supplice moral. » Et pourtant, celui-là avait bec et ongles pour se défendre! Que serait-ce des autres, moins pourvus d'armes

défensives et offensives? Aussi, plus tard seulement on pourra publier la biographie inédite de Royer-Collard, où presque tous les contemporains sont burinés d'un mot indélébile.

Religieux toute sa vie, Royer-Collard finit par remplir tous les devoirs de la foi chrétienne. A la fin d'août 1845, malade et âgé de quatre-vingt-deux ans, il voulut partir pour sa terre de Châteauvieux. « Je veux mourir au milieu de vous, » dit-il à ses paysans; et, prenant à part le curé : « Je viens mourir ici, lui dit-il; j'ai pris mes « précautions avant de partir (il s'était confessé)... J'aime mieux « être dans le cimetière de Châteauvieux que dans un cimetière de « Paris, où je serais conduit avec un convoi pompeux; d'ailleurs, ce « n'est pas mon affaire de me faire enterrer; mon affaire est de bien « mourir, et je compte sur vous pour m'y aider. » Ayant exigé que son gendre, le docteur Andral, lui avouât l'instant probable de sa mort, il reçut les sacrements, répondant lui-même à toutes les prières. « Soyez chrétien, dit-il à son petit-fils en le bénissant; ce n'est pas « assez, soyez catholique. Il n'y a de solide dans ce monde que les « idées religieuses; ne les abandonnez jamais, ou, si vous en sortez, « rentrez-y. » Il demanda les prières des agonisants. « Il ne faut pas, « dit-il, trop attendre pour méditer ces belles prières. Je veux les re- « passer sans cesse en moi-même et m'en pénétrer. » Et comme le curé priait Dieu de soulager ses douleurs, il lui dit : « Priez-le « plutôt de m'accorder la force de les souffrir avec patience. » Il se fit répéter les prières des agonisants. On lui demanda une bénédiction : « Ce n'est pas à moi de bénir, répondit-il; c'est moi qui de- « mande la bénédiction de Dieu. » Quelques instants après, il expirait, les lèvres collées sur le crucifix de sa mère.

Ainsi s'éteignit cette grande existence. Physionomie peu sympathique peut-être, mais fortement accentuée, et, par cela seul, bien remarquable dans ce temps où toutes les figures se confondent dans un effacement égalitaire. Individualité puissante au milieu d'une impersonnalité presque universelle. Quoi qu'on pense de ses idées et de son rôle, on dira toujours devant ce caractère si glorieusement exceptionnel, respectueux et indépendant, dédaigneux de tout intérêt et avide d'influence, vivant dans le passé et dans l'avenir, jamais dans le présent, impatient de tout joug de cour ou de parti, se faisant, en dehors de tous les pouvoirs, un pouvoir moral qui impose à tous : c'était un homme, *vir !*

U. MAYNARD.

71. **LES AMOURS** *de village*, par Mme Victorine ROSTAND. — 1 volume in-12 de 340 pages (1859), chez E. Dentu ; — prix : 3 fr.

Nous aimons peu ce titre et les choses qu'il annonce. Il rappelle un de ces thèmes vulgaires, beaucoup trop remaniés par les romanciers de tous les siècles, et qui sont en définitive le lieu commun de la fiction. Nous avons ici, en premier lieu, des bourgeois de village, une antithèse politique en face d'une antithèse amoureuse. La première a pour représentants au Kercy, en 1830, au moment de la révolution de juillet, M. Lechêne, légitimiste, maire de cet endroit, et M. Désamberg, chef du parti libéral et aspirant à l'honneur de porter l'écharpe municipale. L'antithèse amoureuse, c'est le conflit vulgaire de deux prétendants qui demandent la main d'une personne nécessairement charmante, de Mlle Adine, fille de M. Lechêne. Ces rivaux se nomment Henri, fils de M. Désamberg, maire *in petto* du Kercy, et Paul, charmant jeune homme, aussi vertueux et aussi sincère que l'autre est prétentieux et fat. Mlle Adine habite romantiquement une tourelle solitaire au château paternel. Malgré son éducation pieuse, elle s'éprend tout à coup d'un chanteur inconnu qu'elle entend roucouler chaque soir sous ses fenêtres, et, — chose plus indécente encore qu'extravagante, — elle laisse comprendre qu'elle n'est pas insensible. Ce mystérieux dilettante, on l'a deviné, c'est Henri. Mais il y a mieux. A la suite d'un grand repas, et pendant qu'Adine est assise à l'écart dans le jardin, le père de Henri fait frauduleusement, au nom de son fils et sans être reconnu, une protestation de tendresse qui est écoutée. Après de longues aventures assez mal enchevêtrées, M. Lechêne apprend à sa fille que la déclaration dont elle s'est émue n'a été qu'un mensonge, une intrigue inventée par le père et consentie par le fils. Alors plus d'illusion : Adine va subitement de Henri le fourbe à Paul l'ingénu ; on se marie, et voilà un premier amour de village assez peu intéressant et pas toujours inoffensif.

Le second épisode villageois commence et finit *dans les vignes;* non pas que les personnages soient bachiques, mais parce qu'on a cru que des pampres devaient précieusement encadrer un tableau villageois. Ce titre cependant ne donne pas ce qu'il promet. Rien de plus simple. Nicole, jeune fille de la Bourgogne, et Pierre, porteur de hotte, sont ensemble en un jour de vendange. Il va de soi qu'ils veulent s'épouser ; mais il y a un mauvais sujet, maître Grosguillet, qui a des intentions coupables. Il est riche, sot, brutal et vicieux,

comme quiconque, sur la scène du roman ou du théâtre, contra la voix du cœur. Ce Grosguillet est ici assez stupide pour se p mettre envers Nicole des outrages d'une telle nature qu'ils aurai dû ne pas trouver place dans le récit de Mme Rostand; voilà ce une singulière façon de réussir auprès d'une honnête personne qu dispute à un prétendant. Mais le pire, c'est que Laurent, père Nicole, très-infatué de l'opulent Grosguillet, chasse de chez lu fille parce qu'elle ne veut pas d'un tel homme, sans que la mère celle-ci, femme excellente, fasse rien pour la retenir ou lui procu au moins un asile décent. Nicole donc va se réfugier, où? sous le t de Pierre. Suit une faute, un déshonneur, toutes choses qui d nent à cet « amour villageois » un vilain cachet. Quoique coupab et même parce qu'elle le fut, Nicole épouse Pierre. Son père im toyable a repoussé cette union; mais un jour enfin il voit l'heure couple... *dans les vignes*. Cela fait tableau. Il est ému, il bénit, et va boire ensemble le coup de la réconciliation. Malheureusement décence n'est pas de la partie, elle ne peut se réconcilier avec de tell gens et de telles choses.

Nous voici maintenant avec les *pâtres des Alpes*. Là du moi nous respirons les saines et âpres senteurs de la montagne. Lisabe est l'héroïne de cette petite histoire, qui est la dernière. Elle habi un village des hautes Alpes, à l'époque de la première révoluti française. Mme Rostand a choisi ces temps orageux pour faire éclate comme intermèdes dans son drame, ses sentiments de fidélité l'autel et au trône. Lisabeau a fait preuve de piété filiale envers bienfaitrice, et lui a promis de ne pas délaisser, après sa mort, Alex son neveu. Ils sont donc réunis par une volonté sainte, et, dès lo inséparables. Qui ne voit le reste? Ils s'aiment, et pourtant l' ventureux Alexis quitte le village, va garder des troupeaux à Ma seille, revient à Lyon avec son maître au moment du siége de ce ville, l'accompagne dans sa fuite vaillante à travers les montagn quand les Lyonnais ont succombé, se dévoue tendrement à l'épou de son patron à demi-mourante, et obtient la main de sa fille, o bliant ainsi Lisabeau avec une insouciance d'autant plus inexcusal que cette ancienne amie l'a comblé de bienfaits. Lisabeau, t moin de cette préférence, en est malade, Alexis ne la quitte pa et Lisabeau le remercie de tout cœur. Voilà un amour bien d bonnaire et de facile composition. — Au reste, cet « amour de vi « lage » est secondaire; les épisodes se succèdent jusqu'au bout. D'

bord, nous voyons faire le fromage de Sassenage; nous sommes témoins des détails pittoresques de cette vie de montagne; puis, quand la troupe féminine est rentrée sous son toit de chaume, nous assistons aux distractions de la veillée. Chacun raconte son histoire ou sa légende, et plus d'un orateur s'émancipe en anecdotes ou en couplets risqués. Autour de cette cheminée rustique où le bois pétille au foyer, nous avons un spécimen du siècle de Louis XV, à savoir des sentiments de religion et de fidélité monarchiques associés à des grivoiseries médiocrement alpestres. Si l'auteur avait écarté ce pastiche, on ne l'aurait pas accusée de pruderie excessive: on aurait loué sa délicatesse.

Ces trois nouvelles ne sont pas sans mérite : on y trouve beaucoup d'esprit de conversation, des détails ingénieux, des tableaux vrais et bien sentis; mais les conceptions n'ont pas de relief; les caractères sont étudiés superficiellement ou mal compris; les événements s'enchaînent peu ou se lient par des circonstances invraisemblables, par des épisodes hors de proportion avec la nature et les limites du sujet. Ensuite, — et c'est notre plus grave reproche, — rien de noble ni de généreux ne se détache sur ce fond. Une passion vulgaire, la plus vulgaire de toutes, l'occupe tout entier. Ces *Amours de village* sont éminemment bourgeois et sans poésie. La vue, prise du côté des régions infimes où l'âme se traîne terre à terre, ne s'élève pas vers l'idéal.

GEORGES GANDY.

72. **AVOCATS ET PAYSANS**, par M. Raoul DE NAVERY. — 1 volume in-12 de 316 pages (1861), chez C. Dillet; — prix : 2 fr.

Guillaume Bouvard, riche paysan breton, dur, fier et inflexible, a un fils qui montre de grandes dispositions: il sait à treize ans tout ce qu'a pu lui enseigner son maître d'école, et l'heure est venue de le mettre au travail, c'est-à-dire aux soins de la culture. Mais son père rêve autre chose : il veut que son fils soit avocat, et il annonce, à la grande douleur de sa mère, qu'il va le mener au collége de Vannes. La bonne mère Françoise, dans son rude ménage, n'a que son fils qui la console un peu; mais l'enfant lui-même, ingrat, égoïste, est ravi d'aller gagner des prix et de revenir humilier ses camarades avec « son uniforme. » Il part, fait des progrès, achève ses études et laisse entrer tout d'abord dans son cœur d'assez mauvais sentiments. Mais ce n'est pas à Vannes qu'on devient avocat : il faut que Paris le forme. Son caractère était déjà quelque peu avarié; la vie libre de

Paris, sans surveillance et sans mentor, l'achèvera bientôt. Il est gâté à l'excès par son père ; il a eu au collége des amis de riche maison qui viennent le voir aux vacances ; là il rougit de sa mère qui n'est qu'une paysanne ; Paris va faire pis. — Dans cette histoire animée, on parcourt une série de tableaux pris sur nature, qui représentent fidèlement la vie désordonnée de ces recrues périodiques que la province fournit à Paris, et qu'on appelle les « étudiants. » On voit Hilaire se lancer assez vite, faire des dettes, et, trouvant son père facile, mener la vie « à grandes guides, » dépenser en débauches les économies de deux générations, feindre des maladies pour avoir de l'argent, se livrer aux usuriers, en un mot, désoler son père et dévorer tous ses biens. Quoique devenu avocat par diplôme, il ne l'est pas en réalité, car il n'a pas de clients, et, ruiné, il est réduit à redevenir laboureur comme son père.

On peut reprocher à l'auteur le dénoûment : le misérable Hilaire n'est pas assez puni ; son père n'est pas assez blâmé. C'est un paysan comme il y en a encore trop, tyrans de leurs femmes ; Françoise est une mère et une épouse malheureuse, comme il y en a beaucoup aussi dans nos campagnes, où on lit de mauvais journaux et où on se croit civilisé parce qu'on imite les travers, et souvent les désordres des habitants des villes. — Ce nouvel ouvrage de M. Raoul de Navery est encore un bon livre, qui intéresse constamment, qui est dans le vrai et qui fera du bien ; mais, si quelques descriptions de la vie des étudiants, fort exactes par malheur, peuvent être utiles aux imaginations réglées, elles pourraient produire sur d'autres des impressions regrettables. Il faut donc user de quelque discrétion en le conseillant.

J. Collin de Plancy.

73. **ROGER BACON**, *sa vie, ses ouvrages, ses doctrines, d'après des textes inédits*, par M. Emile Charles, docteur ès-lettres, professeur de logique au lycée de Bordeaux. — 1 volume in-8° de xvi-416 pages (1861), chez L. Hachette et Cie ; — prix : 5 fr.

Roger Bacon est peut-être plus connu par ses ingénieuses expériences de physique que par ses travaux philosophiques. C'est en 1733 que le docteur Samuel Jebb publia la première édition de l'*Opus majus*. Dans ces derniers temps, sa mémoire a été remise en lumière par les travaux de M. Cousin, de M. Brewer de Londres et de M. Kells Ingram, *fellow* de Trinity collége. Malgré ces tentatives diverses, nous n'avions rien de complet sur le *docteur*

admirable, lorsqu'un savant français, M. Emile Charles, s'est livré avec un zèle infatigable à la recherche de sa vie et de ses œuvres. Rien n'a été épargné par lui : voyages coûteux, déchiffrements patients des manuscrits, collations laborieuses. Le succès a couronné ses veilles, et cette monographie est un livre qui lui fait grand honneur. Nous éprouvons pourtant un regret : c'est d'avoir à dire qu'il n'est pas assez sévère pour son héros, et surtout qu'il est injuste envers l'Eglise et les ordres religieux.

Cette étude s'ouvre par une belle esquisse de la vie de Bacon; mais, malgré les efforts de l'auteur, bien des traits de la figure de ce hardi génie restent encore dans l'obscurité. Cependant, il a extrait des œuvres imprimées et manuscrites un grand nombre de détails nouveaux et précieux.

Roger Bacon naquit dans le Sommersetshire, au commencement du XIIIe siècle. Il étudia aux écoles d'Oxford, probablement au collége de Merton ou à celui du Nez de bronze. Suivant l'usage constant de cette époque, il vint terminer son éducation à l'Université de Paris. Quelques années plus tard, nous le trouvons parmi les frères franciscains, chez lesquels il devait mener une vie si profondément troublée. Mécontent de son siècle, de ses supérieurs, de ses compagnons, ce téméraire et hautain savant se révolte de bonne heure contre l'autorité des théologiens. Il attaque et le dominicain Albert le Grand, et le franciscain Alexandre de Hales. Il ne respecte pas même la gloire pure et brillante de saint Thomas d'Aquin : « C'est, dit-il d'un ton « méprisant, un homme aussi plein d'erreur qu'il est fameux, *vir erroneus et famosus*. » Son caractère irritable et dédaigneux le porte à fuir les hommes : enfermé dans sa tour d'Oxford, entouré de livres et d'instruments, il se plaît à vivre à l'écart, manifestant son dédain pour le vulgaire, car, répétait-il, « ce qui est approuvé de la multitude est nécessairement faux. » Son couvent, son ordre devaient naturellement trouver étrange une telle conduite, d'autant plus que Roger n'épargnait guère les siens; et les supérieurs le traitèrent comme ils eussent traité tout autre religieux. Peut-être, cependant, a-t-on quelque droit de penser que leur rigueur fut outrée. Mais conclure, avec M. Charles, que Bacon est un martyr de la science et une victime de la liberté de penser, c'est, selon nous, faire violence aux faits. En effet, on lui permet d'écrire, de se plaindre longuement, comme ses nombreuses œuvres tant imprimées que manuscrites le démontrent; un pape français, Clément IV, Guy Foulques, — nommé

à tort par M. Charles Guido Fulcoli, — le protége et lui écrit (Wadding, *Annal. minor.*, t. II, p. 294). Il est vrai qu'il fut, dans ses dernières années, soumis à la retraite et au jeûne ; mais, en se faisant frère mineur, ne s'était-il pas lui-même volontairement imposé un joug qui plus tard lui parut insupportable? Au reste, cet esprit indompté, ardent, remuant, n'exagère-t-il pas les traitements que ses supérieurs lui infligèrent?—Il mourut vers 1393, à un âge très-avancé.—L'auteur a laborieusement recueilli les matériaux de la vie de son héros, et les a mis en œuvre avec un rare talent ; toutefois, on peut remarquer quelques contradictions frappantes, qui viennent évidemment de la partialité, et presque de l'enthousiasme qu'il montre pour Roger Bacon. Ainsi, il ne parle (à la page 53) que « de soupçons d'astro- « logie, » et précédemment (pp. 46 et suiv.), il cite des paroles qui prouvent que le moine franciscain croyait pleinement à la magie et à l'astrologie judiciaire ; il avoue que son humeur emportée lui fit violemment combattre les ordres religieux, les théologiens autorisés, l'Eglise romaine elle-même (pp. 51, 52) ; et pourtant il a l'air de trouver étrange que les hommes et les institutions qu'il décriait, aient pris contre lui des mesures pour réduire à la prudence cette tête exaltée. Pour nous, au contraire, ce qui nous frappe, c'est de voir laissée à un moine, à un frère franciscain, une aussi grande liberté de parole.

Arrivons aux œuvres et à l'examen de la doctrine. M. Victor Le Clerc a inséré dans l'*Histoire littéraire* une excellente notice sur les œuvres éditées ; le principal écrit est l'*Opus majus*, que le révér. Jebb avait publié avec de regrettables lacunes et de nombreuses imperfections ; les autres ouvrages mis au jour se rapportent à l'alchimie, à la médecine, à l'optique. Les traités restés manuscrits et conservés en France et en Angleterre sont en grand nombre ; quelques-uns ont une véritable importance. Parmi les plus remarquables figurent l'*Opus minus* et l'*Opus tertium*, ou plutôt des parties considérables de ces deux *Sommes* théologiques et scientifiques. Avec l'*Opus majus*, ces deux derniers écrits renferment le système philosophique de frère Roger. Ce n'est pas toutefois qu'il y ait chez lui un ensemble de vues supérieures sur la métaphysique et sur la psychologie ; mais, devançant le temps, il voit au XIIIe siècle ce que son homonyme Bacon de Vérulam et le Français Descartes doivent enseigner plus tard. Il se révolte contre l'autorité de l'Aristote des scolastiques, et il porte dans la science la méthode expérimentale. Non-seulement il loue

l'observation de la nature, mais il se livre lui-même aux expériences, et se montre un grand inventeur. C'est lui qui le premier a proposé à la cour romaine la réforme du calendrier et des lunaisons. Mais, pour cela, il ne faut pas faire de lui un métaphysicien original, égal à ses illustres contemporains saint Thomas d'Aquin et Albert le Grand. Les curieux fragments inédits donnés par M. Charles ne nous permettent pas de tirer avec lui une aussi hardie conclusion. Il ne révèle jamais cette vue nette et sûre qui regarde sans se troubler les choses supérieures. C'est plus un savant qu'un philosophe proprement dit. Il n'a pas ce génie de saint Thomas d'Aquin qui pénètre au fond des questions, divise les difficultés, examine chacune d'elles à part, rejette et élimine le faux, pour arriver enfin à considérer sans préoccupation la vérité pure. Au contraire, dans ses divers écrits, il revient souvent aux mêmes problèmes, et n'avance jamais très-loin en métaphysique, pour ne savoir pas bien tracer sa route; en d'autres termes, il tourne trop souvent dans un même cercle. — Ce serait une tâche à la fois longue et ingrate que de relever ses nombreuses erreurs et ses plus nombreuses injustices. Dans sa complaisance exagérée, M. Emile Charles laisse trop dans l'ombre le côté fâcheux de l'esprit et du caractère de son auteur. Il prend trop parti avec lui contre les théologiens et les religieux de son temps; souvent même il semble se cacher sous l'armure du violent franciscain pour attaquer l'Eglise et ses divines institutions. Nous regrettons sincèrement cette fâcheuse partialité; mais nous rendons hommage au rare talent dont il fait preuve et à la science véritable que son livre dévoile. Son travail mérite d'être consulté par tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'esprit humain, par tous ceux qui étudient les diverses manifestations de la pensée. En effet, avec ses excès, son intempérance de langage, son impétuosité que rien n'arrête, Roger Bacon est une des figures intéressantes du XIII[e] siècle. Tout en le laissant au-dessous de ses célèbres contemporains, les grands saints, les grands docteurs, les grands princes, on désire voir de près et étudier ce savant solitaire, ce penseur paradoxal, ce moine inventeur, cet ennemi de la scolastique et de l'autorité.

E.-A. Blampignon.

74. CALBY, ou *les Massacres de septembre*, par M. F.-A. de Boaça. — 1 volume in-12 de 332 pages (1862), chez Tolra et Haton; — prix : 2 fr.

M. de Boaça n'est pas un inconnu. Il a publié à Perpignan, il y a dix ans, un délicieux écrin de beaux vers consacrés à la sainte Vierge,

et intitulé *Couronne poétique pour le Mois de Marie.* Ce gracieux volume, plein de fraîcheur et d'originalité, de foi et de tendresse mériterait bien les honneurs d'une édition parisienne : tous les enfants de Marie, c'est-à-dire tous les chrétiens, voudraient lire et chanter ce petit poëme qui leur est destiné. — Ce préambule aura du moins l'avantage de faire connaître l'auteur avant même qu'on ait lu son récit des massacres de septembre, récit irréprochable dans le sens chrétien et dans le sens historique ; car, bien que les émotions et les péripéties se succèdent sans relâche, de manière à entraîner constamment le lecteur, toutes ces scènes, lamentables ou terribles, sont de l'histoire la plus exacte : pas une phrase, pas un mot qui puisse blesser le lecteur le plus délicat; mais que de détails le feront frémir.

A l'encontre des éloges hyperboliques de jeunes écrivains qui n'ont rien lu dans les sources et qui vantent la grande révolution, ce livre redressera bien des erreurs et éclairera bien des esprits encore aveuglés. Les personnages qui relient en un tout les épisodes si divers de cette odieuse tempête sont : un bon et savant abbé Claude, son neveu Julien, son domestique Antoine et leur chien Calby, qui joue là un rôle important. Outre les masses insurgées alors contre les prêtres, l'abbé Claude a pour ennemi le citoyen Scævola, qui le poursuit partout, aux prisons de l'Abbaye et de la Force, aux Carmes, et jusqu'à la barque sur laquelle il gagne un navire anglais. Le lecteur, ainsi enchaîné à un drame dont il ne peut se détacher, voit en action toute cette immense horreur de septembre 1792, tant à Paris qu'en province, et se sent porté à prier Dieu de préserver notre avenir de pareilles horreurs.

75. **CONTES A MON FILS**, par Mme Marie DE JOREL. — 1 volume in-12 de 240 pages, gravures coloriées (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr.

Ce livre est du petit nombre de ceux qui conviennent tout à fait aux très-jeunes enfants. Il serait mieux intitulé *Contes à mon petit garçon*, comme le précédent du même auteur aurait dû s'appeler *Contes à ma petite fille* (p. 371 de notre t. XXVI). Mme de Jorel nous paraît avoir beaucoup mieux réussi cette fois que dans ce précédent ouvrage.

J. MAILLOT.

76. **ÉPISODES** *de la révolution française dans Paris*, — 1792-1793, — par M. W.-C. M. — 1 volume in-12 de II-216 pages (sans millésime), chez Ad. Le Clère et Cie (*Bibliothèque de la famille, pour la moraliser, l'instruire, récréer*); — prix : 1 fr.

On ne saurait trop répandre la connaissance de l'histoire de notre

première révolution : rien n'apprend mieux ce que devient une société dans laquelle les mauvaises doctrines ont sapé à la fois par leur base la religion et le pouvoir civil. On essaie encore quelquefois de réhabiliter le sanglant régime de la terreur et les horribles héros qui gouvernaient, ou plutôt qui décimaient la France ; c'est en lisant les récits de leurs victimes qu'on apprend à les connaître, et à apprécier les principes d'où ont découlé de si affreuses conséquences. Ce volume contribuera à cet heureux résultat par les récits qu'il contient. Les principaux sont : la prophétie de Cazotte sur la révolution ; l'insurrection du 20 juin 1792 ; la fête de la Fédération ; la fin de la garde royale suisse ; l'histoire de M. de Custine et de sa fille ; l'évasion de l'abbé Godard. Ce sont les contemporains, les témoins mêmes et souvent les propres acteurs des événements qui ont la parole. — On peut mettre cet ouvrage entre toutes les mains.

77. **ÉTUDES** *littéraires*, par Charles Labitte, *avec une notice de* M. Sainte-Beuve. — 2 volumes in-8° de 424 et 438 pages (1846), chez Joubert ; — prix : 12 fr.

Voici, dans ces deux volumes, dix années d'études d'un écrivain mort avant d'avoir ses vingt-neuf ans accomplis. Certes, dans ce siècle de précocité hâtive et de production exubérante, ce n'est pas l'étendue matérielle du travail qui étonne ici, mais bien sa nature, à savoir la science et la maturité vraiment effrayantes qui s'y montrent. Quelle richesse de textes ! quelle abondance, quelle surabondance même d'érudition ! Ce si jeune homme répandait déjà les fruits avec la même profusion que ceux de son âge sèment ordinairement les fleurs. Tout chargé du butin qu'il avait récolté, ses épaules ne pliaient pourtant pas sous le faix, mais le portaient avec aisance, tout au plus avec une inexpérience aimable. Il n'avait pas vingt ans, lorsque, avec son compatriote M. Charles Louandre, il projeta une *Histoire des prédicateurs du moyen âge*, et de ce projet, abandonné plus tard, il nous reste l'étude si intéressante sur Michel Menot (t. I, p. 264). Vers le même moment, il concevait seul un autre travail plus riant, et qui eût été pour lui comme le délassement de l'autre, un livre sur le règne de Louis XIII, où devaient figurer Voiture, Balzac, Chapelain, l'hôtel de Rambouillet, etc. Des matériaux amassés pour ce livre, il a tiré un grand nombre d'articles, entre autres sa monographie piquante de Boisrobert (ibid., p. 383), et son étude sur Gabriel Naudé (ibid., p. 338), par laquelle il débuta dans la *Revue des Deux-Mondes*, et prit

sa vraie place dans les lettres sous le patronage de ce *liseur* dévoran
qui éructait ensuite les citations dans toutes ses paroles. Cet artich
un peu désordonné et plein de verve gauloise comme le modèle, no
représente au vif non-seulement Naudé, mais sa société ordinaire d'
rudits spirituels : la Motte-Levayer, Gassendi et Guy Patin. — Char
bientôt de la chaire de littérature étrangère à la Faculté des lettres
Rennes, Charles Labitte, dès le premier jour, aborda résolûment s
sujet, comme dit très-bien M. Sainte-Beuve, par les hauteurs et p
les sources, c'est-à-dire par Dante et par les origines de la *Divine C
médie. La Divine Comédie avant Dante* (ibid., p. 195) est le résult
et le résumé de ses leçons sur ce point, qu'il est curieux de compar
avec le travail analogue qu'Ozanam poursuivait sur le même terrain
peu près à la même époque. Un peu plus tard, adopté par M. Tiss
pour son suppléant au Collége de France, Charles Labitte se rejet
dans l'étude de l'antiquité et devenait en peu de temps un érudit cla
sique des plus distingués. C'est surtout à la poésie latine, objet de s
cours, qu'il s'attacha, et il porta toute la maturité de ses études da
ses articles sur les satires de Lucile et sur les Ménippées de Varr
(ibid., pp. 39 et 80), où il combina avec tant d'art et de science
biographie et la critique. Ainsi fit-il encore, pour épuiser ce suje
dans son *Esquisse de la satire et de la comédie à Rome* (ibid
p. 139) ; et, mis en goût de poésie latine, il voulut en étudier les r
présentants jusque sous le règne de Louis XIV (ibid., p. 165).
était désormais en possession de son genre d'étude littéraire, qui n'
tait ni la notice sèche et positive de Goujet ou de Niceron, ni l'élo
académique de Thomas, mais quelque chose d'intermédiaire, un m
lange de faits et d'analyses d'ouvrages, en même temps qu'une pei
ture de la physionomie et du caractère. Tel il se montra dans ses étu
sur Raynouard, sur Michaud, sur Lemercier, et dans sa biograph
littéraire de Marie-Joseph Chénier particulièrement (t. II, pp. 1, 12
156, 176), qu'il ne faudrait que ramener de quelques divagatio
que resserrer un peu pour en faire le chef-d'œuvre du genre. Il
craignait pas d'aborder les contemporains, le cours de M. Saint-M
Girardin (ibid., p. 229), par exemple, ou bien MM. Mérimée
Sainte-Beuve (ibid., pp. 390, 405), à l'occasion de leur réceptio
l'Académie française. Il descendait quelquefois jusqu'aux moind
représentants de la poésie contemporaine, témoins les deux artic
que le professeur de poésie latine intitulait : *Pœtæ minores* (ibi
pp. 417, 430). Classique de goût et d'étude, il s'insurgeait, sans t

d'exclusivisme toutefois, contre l'invasion du *grotesque en littérature* (ibid., p. 313). Par mode de récréation, il s'arrêtait de temps en temps devant les curiosités ou les frivolités littéraires, devant les *Lettres parisiennes* de Mme de Girardin (ibid., p. 291), ou devant la correspondance singulière de Gœthe et de Bettina (ibid., p. 340). Mais la science et le sérieux reprenaient bien vite leur avantage, et il terminait ainsi ce dernier article : « Après les éblouissements de la « poésie germanique, l'ombre modeste de l'érudition paraît plus « douce (ibid., p. 357). »

Obligé par les lois universitaires d'obtenir le grade de docteur ès-lettres, Charles Labitte avait pris pour sujet de thèse : *de la Démocratie chez les prédicateurs de la ligue;* ce qui l'amena ensuite à donner de la *Satire ménippée* une édition dont nous avons rendu compte autrefois (t. XVI, p. 320). En recourant à notre article, on verra en quoi nous différons d'un auteur dont voici, sur la ligue, la conclusion adoptée par M. Sainte-Beuve : « Elle était fanatique en re-« ligion autant qu'antinationale en politique (t. I, p. 16). » Dans ces volumes, on ne trouve sur la ligue que le morceau intitulé : *une Assemblée parlementaire en* 1593 (ibid., p. 299). C'est une satire ou caricature de ces fameux Etats auxquels M. de Chalambert a rendu leur véritable caractère, en montrant qu'ils avaient toujours refusé de livrer le royaume à l'Espagnol, qu'ils ne s'étaient servis de l'étranger que comme d'un instrument qu'ils rejetèrent dès qu'ils purent s'en passer, et qu'ils avaient écarté définitivement les prétendus droits de l'infante. Dès le temps de Charles Labitte, M. Bernard, éditeur des *Procès-verbaux des Etats de* 1593, avait défendu l'orthodoxie et le patriotisme de la ligue. M. Sainte-Beuve, dans sa notice sur son jeune ami, s'est élevé contre M. Bernard au nom de la tradition. La tradition! combien elle est souvent menteuse en matière historique! Qu'on se rappelle, par exemple, le Grégoire VII si longtemps traditionnel et le Grégoire VII de la science contemporaine! Et combien d'admirations ou de dénigrements également traditionnels ne s'est pas plu à réviser M. Sainte-Beuve lui-même! Quoi qu'il en soit, notice et livre forment une des plus utiles et des plus attrayantes lectures que puisse offrir cette critique moderne qui sera une des gloires de notre littérature du XIXe siècle. Et c'est pourquoi nous avons cru devoir adresser, dans la mesure de nos forces, un *Prodi foras* à cet ouvrage, enseveli depuis plusieurs années dans un injuste oubli.

U. Maynard.

78. **LA FEMME** *comme il la faut*, par le P. V. Marchal, de la Société de Marie. — 1 volume in-18 de 472 pages (1862), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 2 fr.

L'heureux titre de cet ouvrage lui a déjà valu, dit-on, un grand nombre de lecteurs, ou plutôt de lectrices. Cet empressement est de bon augure; nous faisons des vœux pour qu'une simple curiosité n'en soit pas le principal motif, et pour que cet excellent livre porte ses fruits. — L'auteur, dans quelques lignes d'introduction, fait d'abord connaître son dessein. La *femme comme il faut* n'est pas rare : on la trouve partout dans le monde; mais ce qui l'est infiniment plus, c'est la *femme comme il la faut*, « c'est-à-dire la femme telle « que Dieu la veut et telle que tout homme devrait la rêver. » De pareilles femmes étant rares, comme le sont tous les chefs-d'œuvre, ce petit livre est offert à toutes pour les aider un peu à en multiplier le nombre.

A la suite d'un premier chapitre, montrant « combien est ingrate « la femme qui n'aime pas Jésus, » nous avons sous les yeux la femme généreuse et la femme avare, la dévote aimable, la femme qui s'enrichit et la femme qui se ruine, la mère et l'enfant, la femme et le malheur. Doué de qualités remarquables, M. l'abbé Marchal a su rajeunir un sujet déjà bien vieux en apparence, et découvrir des horizons nouveaux dans un champ où tant d'autres avant lui ont promené leurs regards. Une grande élévation de pensées et de sentiments; un style incisif, chaleureux, pittoresque, où l'onction et la grâce se marient à la force et à la fermeté, voilà ce qu'on trouve en général dans ces pages. On y découvre encore une connaissance parfaite du cœur humain, du monde, des mœurs et des usages de la société actuelle. Un heureux choix de citations de nos livres saints, des Pères et de divers auteurs, confirment les conseils du moraliste : de nombreux exemples et de petites anecdotes contemporaines, la plupart assez piquantes, réveillent l'attention et donnent plus d'autorité aux préceptes.

Parmi les divers chapitres, en général un peu longs peut-être, nous aimons à citer surtout la dévote aimable, — la mère et l'enfant, — la femme et le malheur, — la piscine et le foyer. — Il y a là de charmants passages; nous félicitons sincèrement l'auteur d'avoir si bien parlé au cœur de la femme et de la mère. Mais cette large part faite à l'éloge, voyons si la critique ne réclame pas la sienne. — Nous pour-

rions d'abord reprocher à l'auteur de n'être pas toujours aussi heureux dans les titres de ses chapitres que dans le titre de l'ouvrage. Ainsi, la femme « avare » mise en regard de la femme « généreuse, » n'est point, comme on le croirait, celle que domine le second péché capital, mais bien celle qui « se contente, dans son humilité déplo« rable, de la dernière place du paradis, sans réfléchir que c'est l « moyen de n'en occuper aucune (p. 49). » La femme « miracu« leuse, » est, à son tour, celle qui, « par amour de Dieu ou par bon « sens, sait toujours se taire à propos (p. 265). » — On serait tenté de désirer parfois, — dans un chapitre surtout, « la femme à la mode, » et dans quelques notes, — un ton un peu moins léger (pp. 52, 228, 229, 277) ; mais l'auteur donnerait pour excuse naturelle son désir bien légitime d'être lu par les personnes auxquelles il s'adresse spécialement. — Nous pourrions enfin trouver que le chapitre « la fiancée du Christ, » si beau qu'il soit d'ailleurs, figurerait mieux dans un traité spécial à l'usage des vierges consacrées à Dieu. Mais ce n'est pas sur ces points que doit porter notre critique. Louons, si l'on veut, presque tout ce qui est contenu dans ce livre : étonnons-nous seulement d'y voir une lacune importante.

A l'exception d'un ou deux chapitres, tous regardent particulièrement la femme mariée et maîtresse de maison. Pourquoi dès lors oublier à peu près de nous montrer la femme « comme il la « faut » avec son mari? On trouve de délicieuses pages sur les devoirs de la mère envers son enfant (p. 147 et suiv.) ; de la femme en face de la souffrance et des infortunés (p. 183 et suiv.) ; à l'égard de ses domestiques (p. 70 et suiv.) ; de sa belle-mère (p. 91 et suiv.) : on cherche vainement un chapitre ou deux sur ses devoirs envers son mari. Est-ce à dessein que ce sujet a été évité, ou qu'on ne lui a consacré que quelques lignes incidemment? Nous le regrettons, et nous espérons qu'une prochaine édition nous offrira un chapitre qui pourrait être intitulé la *Femme indépendante*. — Plusieurs ouvrages publiés de nos jours par un écrivain trop célèbre, et quelques autres de la même école, semblent vouloir ramener la femme sous cette dépendance absolue de l'homme dont l'a délivrée le christianisme, en la proclamant sa compagne et non plus son esclave. On connaît notre opinion sur ces livres déplorables. Mais n'ont-ils pas été provoqués par une réaction violente contre cet esprit d'indépenpendance qui, se glissant dans toutes les classes, a gagné la femme elle-même, trop souvent portée aujourd'hui à transformer une sage

liberté chrétienne en une sorte de souveraineté domestique en désac
cord avec l'ordre divinement établi ? A ces femmes, reines et maîtress
sous le toit conjugal, ne dites plus avec le grand Apôtre : « Que l
« femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur, parc
« que le mari est le chef de la femme, comme Jésus-Christ est le ch
« de l'Eglise : » beaucoup de femmes aujourd'hui, même des pl
chrétiennes, ne comprennent plus ce langage. Aveuglées par l'espr
d'indépendance, sans y prendre garde peut-être, elles règnent, do
minent, et ont leur vie à part, au-dessus et loin de leurs maris. Nou
invitons le pieux auteur à donner à ces femmes, plus aveuglées
plus ignorantes que coupables, des conseils en harmonie avec leu
habitudes et leur position. Son excellent livre n'en aura que plus
prix, et nous serons plus heureux encore de le recommander comn
un trésor à offrir aux femmes chrétiennes. MAXIME DE MONTROND

79. **LA FERME D'EL-RARBI,** *Esquisse de mœurs africaines*, par M. Arma DE SOLIGNAC. — 1 volume grand in-8° de 160 pages plus 1 gravure (185 chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Musée mo et littéraire de la famille*); — prix : 1 fr. 20 c.

Ce livre se présente d'abord comme une œuvre assez sérieuse : c'e
un tableau de l'Algérie, dans lequel les mœurs du pays et celles d
kabiles du désert sembleraient décrites par un témoin oculaire. To
tefois, l'auteur, dont les observations sont assez récentes, n'est p
également bien informé sur tous les points, et l'on fera bien de n'a
cueillir qu'avec réserve certains détails au sujet de la conquête d'Alg
et des causes qui l'ont provoquée. A l'en croire, le dey serait l'inn
cente victime de la mauvaise foi de M. Deval, consul français, leq
aurait injustement retenu une somme de sept millions due au dey p
le gouvernement français, qui aurait refusé d'écouter ses plaintes ; l'
front fait à ce consul n'aurait été qu'une représaille méritée. — Sa
avoir sous les yeux les livres et les pièces historiques nécessaires po
une réfutation complète, on peut, en se bornant à rappeler ses sou
nirs, affirmer que les choses ne se sont point ainsi passées. Les fa
sont trop récents et trop connus pour qu'il soit nécessaire de le démo
trer. — Il y a également lieu de taxer d'exagération ce que dit l'aute
des cruautés qui auraient été commises, en dépit des promesses
comte de Bourmont, lors de la prise d'Alger et d'Oran. Pour pl
ample information, on peut recourir non pas à M. Christian, souve
cité par M. de Solignac, mais à ce qu'ont écrit sur l'Algérie MM. Net

ment, Louis Veuillot, et d'autres écrivains dignes de confiance. La partie historique moderne de cet ouvrage a donc grand besoin d'être modifiée, ou plutôt refaite, et il sera bon, en cas de réimpression, d'en corriger les épreuves avec plus de soin, et de ne pas nous montrer un docteur qui sort tout frais *moulu* de l'Université (p. 43); plus loin, un homme qui fait une *patte* avec de la farine (p. 66); enfin, une jeune fille qui porte un voile de *gaz* sur la tête (p. 73). J. MAILLOT.

80. **HISTOIRE** *de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVIIe siècle,* par M. A. SAYOUS. — 2 volumes in-8° de VIII-384 et 384 pages (1853), chez J. Cherbuliez, à Genève et à Paris; — prix : 12 fr.

81. **LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE A L'ÉTRANGER,** *Histoire de la littérature française dans les divers pays de l'Europe depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la révolution française*, par LE MÊME. — 2 volumes in-8° de VIII-470 et 534 pages (1861), chez Amyot; — prix : 15 fr.

M. Sayous est un Génevois issu d'une famille protestante de réfugiés français. Après avoir professé à Genève, il est venu en France, et il occupe aujourd'hui une place dans les bureaux du ministère de l'instruction publique. Editeur des *Mémoires et correspondance* de Mallet du Pan, il a aussi publié pour son compte plusieurs ouvrages dans l'ordre d'idées où nous avons à le suivre dans cet article. Il débuta par des *Etudes littéraires sur Calvin*, qu'il refondit dans un livre plus étendu et plus compréhensif, sous le titre d'*Etudes littéraires sur les écrivains français de la réformation* (1841, 2 vol. in-8°) : travail de sectaire, d'un intérêt trop particulier et trop exclusif pour plaire à la généralité des lecteurs. Alors l'idée lui vint d'étendre encore ses études à tous les écrivains qui avaient usé de la langue française, soit parmi les étrangers venus chez nous, soit parmi les Français réfugiés à l'étranger. Il voulait rechercher, chez les uns, les idées et les mœurs qu'ils avaient introduits, comme tribut d'hospitalité, dans le courant de notre littérature; chez les autres, l'esprit français à qui ils avaient fait franchir nos frontières, comme pour répandre au dehors l'influence de la patrie.

Quoique cultivé incidemment par nos principaux historiens littéraires, ce coin du vaste champ des lettres modernes n'avait été pris pour domaine propre par aucun d'eux, et il y avait lieu de le soumettre à une fécondation toute personnelle et particulière, pour lui faire produire ou, du moins, pour mettre en circulation tous ses fruits. C'était un terrain neutre, et, par cela même, n'appartenant encore à personne, après tant de parcours et de prises de possession en

tous sens dans notre âge de culture universelle ; mais, par cela encore que c'était un terrain neutre, c'était un terrain vague, qu'il était difficile de circonscrire dans des limites précises, de manière à ne pas empiéter sur le domaine d'autrui, à savoir, sur le domaine de quelque grand feudataire qui aurait pu crier : au voleur ! ou sur le domaine banal, déjà exploré et connu de tous. M. Sayous n'a pas su éviter, — et le pouvait-il ? — cette double invasion intempestive. Tantôt il s'est emparé de tel écrivain dont plus d'un critique avait déjà fait sa chose propre ; tantôt il s'est jeté de nouveau dans des sentiers mille fois déjà parcourus, et où il n'y avait plus rien à recueillir ; ou bien, en cherchant à échapper à cette double nécessité, il a scindé un homme, laissant à d'autres la meilleure part de son génie et de son œuvre, pour ne se réserver à lui-même qu'un angle sous lequel il l'a considéré. Ainsi il a fait pour les plus grands noms, pour Descartes et Leibnitz dans la première partie de son travail, pour Voltaire et Rousseau dans la seconde. Parce que Descartes a passé quelques années en Hollande et en Suède, parce que Leibnitz a correspondu en français avec Bossuet et a écrit en français ses *Essais de Théodicée*, il a cru que Descartes et Leibnitz lui appartenaient en partie, et il s'en est emparé. De même pour Voltaire, résidant tour à tour à Berlin et dans le pays de Genève, et pour Rousseau, Génevois transporté par le sort en France et ailleurs ; mais parce que tous sont, en tout ou en partie, écrivains français à l'étranger, devaient-ils trouver place dans cette histoire ? C'est l'échange de l'esprit français et de l'esprit étranger, le fruit nouveau sorti de ce *connubium*, que voulait peindre M. Sayous, comme il nous le dit dans sa préface. Mais, bien évidemment, il n'y a point ici d'action réciproque, de changement d'idées avec changement de patrie, de greffe véritable d'où résulteraient d'autres produits. Fixés en France, Descartes et Voltaire seraient tout ce qu'ils ont été, et à l'étranger ils n'ont rien pris. Ici, la langue, voilà toute l'unité du sujet, unité trop vague et trop élastique pour être autre chose qu'extérieure et fortuite, et non plus, comme il faudrait, morale et intime.

Il est vrai que, renfermé dans les limites rigoureuses de son domaine, l'auteur n'y eût recueilli qu'une assez maigre moisson, surtout s'il eût exclusivement obéi à l'intérêt protestant qui a été, croyons-nous, sa première inspiration. Il a été bien heureux de trouver, dans cette recherche de la pensée française à l'étranger, des catholiques illustres, soit réfugiés parmi nous, soit parlant chez eux notre langue. Et que serait autrement cette histoire ? Que serait-elle, réduite aux pro-

testants génevois et aux protestants français bannis ou émigrés dans divers pays de l'Europe? Elle serait une, il est vrai, bien déterminée, mais d'une aridité, d'une froideur qui en rendrait la lecture fatigante ou impossible. Et ç'a été pour nous une joie religieuse que cette stérilité de l'inspiration protestante, soit sur son propre sol, soit transplantée à l'étranger : pas un grand homme, car Leibnitz est mort, quoi qu'en dise M. Sayous, catholique de cœur, et Rousseau, que nous lui abandonnerions volontiers malgré son génie d'écrivain, n'appartenait pas plus au protestantisme qu'à toute autre religion. M. Sayous, pour subvenir au dénûment de son sujet et de sa secte, a dû nous emprunter ses héros, et voilà comment se dressent, aux limites extrêmes de son travail, saint François de Sales et de Maistre, deux gloires catholiques. Sous peine de nuire lui-même à son sujet, de le décapiter et de le déflorer, il était tenu d'être impartial, et nous le félicitons de l'avoir été. Pour nous, traitant le même sujet, nous nous serions fait gloire de l'être moins que lui, car qui est sûr de posséder seul le vrai ne doit pas user de l'impartialité, apanage nécessaire seulement de l'indifférence et de l'incertitude.

Toutefois, si les convictions de M. Sayous sont un peu flottantes, comme celles de tout protestant, il n'est point indifférent en matière de religion. C'est un protestant, non de l'école sombre et fanatique de Calvin, mais de l'école *orthodoxe* de Genève. Il ne paraît pas hésiter sur la divinité de Jésus-Christ et du christianisme, sur la destinée surnaturelle de l'homme ; et c'est pourquoi il flétrit la propagande antichrétienne de Voltaire presque aussi énergiquement que le ferait un bon catholique. M. Sayous est un esprit religieux et honnête ; c'est un esprit curieux, érudit, qui nous livre le fruit de recherches longues et sûres, et parfois rares et neuves. En tout, il se montre aussi intéressant que son sujet le comporte, et il le revet de tous les agréments de style dont il est capable. Car, malgré de l'abondance et de la facilité, il n'est pas écrivain. Incorrect quelquefois, il manque habituellement de couleur et de chaleur ; il serait impossible peut-être d'extraire de ces quatre volumes une page vraiment belle et éloquente.

La première partie va du commencement du XVIIe siècle à la mort de Louis XIV. Elle débute, avons-nous dit, par saint François de Sales, dont M. Sayous honore le génie et la sainteté autant qu'il était permis à un écrivain protestant. Ce n'est pas dans ces pages, toutefois, trop inintelligentes par ignorance et par préjugés, trop froides surtout, qu'il

faut étudier cette grande et douce physionomie. Dans l'histoire de jeunesse du saint, l'auteur ne voit que récits légendaires (t. I, p. 11 comme il verra une « légende plus que singulière » dans ce qui est r conté de la dilatation du cœur de saint Philippe de Néri (ibid., p. 32 Il trouve « trop séculiers, » et même « un peu fanatiques » les exp dients de conversion employés par saint François de Sales et accrédit dans son Eglise. A l'en croire, la politique servit à l'évêque de Genè autant que le zèle et la vertu. Dans ses rapports avec Théodore Bèze, le beau rôle reste au vieux chef du calvinisme, dont on a si gr tuitement incriminé les mœurs et la mort (ibid., pp. 14-18). D'ailleu il y a plus de rapport qu'on ne croirait entre la piété protestante et dévotion de saint François de Sales, qui ne faisait qu'entrer larg ment dans l'esprit du culte réformé, sauf le côté romain et papal sa doctrine, qui avait soulevé la réformation et choquait les prot tants (ibid., pp. 28, 29). Et ce rapport ne doit pas étonner, puisq saint François de Sales « a laissé entamer, dans quelques-unes de « doctrines, l'intégrité du dogme catholique (ibid., p. 41). » Il sui d'énoncer de pareils paradoxes pour en faire justice. — A côté de sa François de Sales, nous trouvons le président Favre, fondateur av lui de l'Académie florimontane, puis quelques autres personnages pl obscurs. Mais nous rentrons en pleine lumière avec le fils du pré dent Favre, Vaugelas, objet d'une étude fort intéressante. Après u excursion à Genève et dans le pays de Vaud, nous passons en Hollan déjà séjour de Descartes et berceau du cartésianisme, bientôt refu de la grande émigration. M. Sayous a bien vu la cause de la révocati de l'édit de Nantes, qu'il cherche, non dans l'absolutisme de Louis XI mais dans le « sentiment populaire (ibid., p. 212) ; » et il ajout « Pour n'être pas une nation politique à part, un État dans l'État, « population protestante n'en formait pas moins un peuple dans « peuple (ibid., p. 214). » Or, la France, arrivée à l'unité après ta d'efforts et par le catholicisme, imposait à son roi le devoir de la dé vrer d'un principe permanent de divisions et de schisme. Les réfug avaient été précédés, dans les Provinces-Unies, par le fanatique Juri et par le sceptique Bayle, expression dernière et fidèle, quoi qu'en d M. Sayous (ibid., p. 366), du protestantisme. L'étude sur Bayle, complète et si neuve, est le véritable intérêt de ce premier volume. Le second, dans sa première partie, achève de nous montrer la littéi ture française en Hollande. C'est Jacques Basnage, le malencontre contradicteur de l'*Histoire des variations*, à laquelle il voulut oppo

les prétendues variations de l'Eglise romaine. M. Sayous a la simplicité de l'en louer (t. II, p. 11); il est vrai qu'il loue aussi M. de Félice d'avoir dit que Claude, inférieur en génie, « l'avait emporté sur Bossuet « par la solidité de la science et la force de l'argumentation (ibid., « p. 77)! » Viennent ensuite les moralistes et les prédicateurs protestants, dont un seul, Jacques Saurin, garde encore quelque réputation. On lit avec plus d'intérêt le chapitre consacré aux journaux littéraires de Hollande, rédigés par Basnage de Beauval, Bernard et Jean Le Clerc.— La colonie réfugiée de Prusse nous offre Abbadie, dont le traité sur la *Vérité de la religion chrétienne* a joui d'une grande faveur, même parmi les catholiques. Dans le Hanovre, nous trouvons Leibnitz, dont M. Sayous nous expose les relations avec Pellisson et Bossuet pour la réunion des luthériens à l'Eglise romaine, mais avec des erreurs touchant soit la foi de Leibnitz, soit le fond de la question. Ainsi, il ne comprend pas que Bossuet ait refusé la révision du concile de Trente, ce qui eût été mettre en doute l'infaillibilité de l'Eglise, ce qui eût été l'anéantir. Après une rapide excursion en Suède et en Danemark, nous sommes transportés en Angleterre, où nous nous trouvons en pays de connaissance avec Saint-Evremond et l'abbé de Saint-Réal, sur lesquels l'auteur a écrit deux études dignes de celle consacrée précédemment à Bayle. Le volume nous laisse dans l'agréable compagnie d'Hamilton, l'auteur des *Mémoires du chevalier de Gramont*, avec qui nous nous reposons du style réfugié.

Toutes ces pérégrinations à travers les divers pays de l'Europe, à la suite des protestants ou des émigrés français, nous voici contraints de les recommencer dans la seconde partie de l'ouvrage. Il y a ici un vice évident de composition, car l'unité, déjà si lâche et si incertaine du plan primitif, se fractionne et s'éparpille de plus en plus. D'autant mieux que l'auteur, dans cette seconde partie, divise et subdivise encore ce qui, dans ses quatre volumes, aurait dû être ramené à de vastes tableaux. Ainsi, nous avons les lettres françaises au commencement et à la fin du XVIII[e] siècle, avant, pendant et après Voltaire et Rousseau, en sorte que deux ou trois fois, dans l'espace de ce siècle, nous devons reprendre la route de Genève ou de Berlin, de la Haye ou de Londres. C'est à Londres que nous avait laissé le premier ouvrage et que nous retrouve le second, à la taverne de l'*Arc-en-ciel*, rendez-vous des gens de lettres du refuge, des correspondants des journaux français du continent; et l'analogie du sujet nous ramène bientôt en Hollande, pour y étudier de nouveau les journaux litté-

raires. De la Hollande encore nous étudions la littérature historique philosophique, et nous passons en Suisse, où, en attendant Voltaire Rousseau, nous examinons la théologie et la philosophie protesta avec Alphonse Turretin, Firmin Abauzit, le Sage et Marie Huber, droit avec Burlamaqui et Barbeyrac, les théories du beau et de l'éd cation avec de Crousaz. L'intérêt redouble, ou plutôt commence vé tablement à l'apparition de Voltaire et de Rousseau. Déjà nous avio le philosophe Charles Bonnet, le naturaliste Abraham Trembley, docteur Tronchin ; mais tout s'efface devant Rousseau citoyen de G nève, auteur de l'*Emile*, exilé au Val-Travers ; devant Voltaire au Délices ou à Ferney, à Ferney où il transporta Genève. M. Sayous ju avec une juste sévérité les théories religieuses et sociales de Roussea bien qu'il ait trop de sympathie pour l'homme, qui ne mérite p d'être mis hors de cause par la circonstance atténuante de la foli Voltaire est également l'objet d'une très-honnête appréciation. Ma quand donc l'histoire et la littérature seront-elles débarrassées de c impatientant lieu commun sur la sensibilité, l'humanité, la génér sité de ce démon d'égoïsme et de haine (t. 1, p. 338)? — Après Vo taire et Rousseau, on ne peut guère s'arrêter à contempler les publ cistes, apologistes et prédicateurs génevois, pâles et froides figures q ne sauraient attirer, moins encore fixer le regard. On suit plus volo tiers le naturaliste Saussure et les frères de Luc dans leurs cours aventureuses et savantes à travers les Alpes, et on descend avec pei de ces hauteurs pour se retrouver à Genève, au milieu d'un cercle p attrayant d'historiens, de biographes, de critiques, de poëtes inconn et sans valeur, malgré l'originale figure qu'y fait Georges le Sage. Lausanne, à Neufchâtel et en d'autres villes de la Suisse allemand les écrivains français dignes encore de mémoire sont des femme comme Mme de Montolieu et surtout Mme de Charrière. Heureus ment que l'ordre du sujet et des temps nous transporte alors en All magne, à la cour de Frédéric, philosophe et politique, historien poëte ; aux cours de la margrave de Baireuth, de la duchesse de Sax Gotha, de l'électrice de Saxe, etc. Mais c'est à Berlin, au sein de l'A cadémie royale de Prusse, que nous fixons notre résidence avec Eul et Maupertuis, Formey et Voltaire, d'Argens et Bitaubé. Certes, Vo taire ne s'y montre pas en beau : dans les lettres de Frédéric, so avarice et sa ladrerie, toute la bassesse de son âme, sont peintes ave des couleurs que n'a pas outrées M. Nicolardot dans le livre qui, il y quelques années, a fait jeter aux voltairiens et à d'autres tant de hau

cris. C'est évidemment que l'auteur avait frappé juste. — La fin du siècle en Hollande, en Angleterre, en Belgique, est, comme toutes les fins, vide et défaillante ; on ne peut s'arrêter un instant que devant l'Anglais Gibbon, le Savoyard Gerdil et le prince de Ligne. Parmi les écrivains étrangers à Paris, nommons M. et Mme Necker, les Riccoboni, l'abbé Galiani, Mallet du Pan et le baron Grimm. — Ce siècle et ce livre finissent véritablement avec Voltaire, dont M. Sayous raconte la mort, d'après Tronchin, presque avec tous les horribles symptômes de damnation signalés tant de fois par les écrivains catholiques, et vainement révoqués en doute par les philosophes. Nous restons sous cette impression lugubre. — Un écrivain catholique ne nous eût pas laissés au milieu de ces ombres infernales. Déjà l'aurore d'un meilleur jour s'était levée pour les lettres et la philosophie. M. de Maistre était né, M. de Maistre destiné à renverser l'idole voltairienne et à ramasser à travers tant de ruines la première pierre de l'édifice du monde nouveau. Mais M. Sayous était incapable de comprendre cet homme, qu'il ne nomme que pour citer ce qu'il appelle une de ses *boutades* (t. II, p. 15) ! Nous le plaignons de n'avoir pas senti quel admirable effet eût produit cette belle figure au terme d'une galerie inaugurée par saint François de Sales, et remplie, du reste, de tant de portraits ou insignifiants ou hideux, même dans leur grandeur. U. MAYNARD.

82. **HISTOIRE** *de l'éducation en France depuis le* v[e] *siècle jusqu'à nos jours*, par M. A.-F. THÉRY, recteur de l'Académie de Caen ; — 2[e] *édition, revue et augmentée.* — 2 volumes in-12 de 412 et 528 pages (1861), chez Dezobry, Ferd. Tandou et Cie ; — prix : 6 fr.

L'histoire de l'éducation est la partie vive de l'histoire d'un peuple. Elle fait suivre tous les progrès dans la religion, dans les sciences, dans les lettres, dans les divers travaux par lesquels s'est développé l'esprit humain. Une histoire suivie de l'instruction publique dans un pays, particulièrement en France, est donc en soi une œuvre de véritable intérêt. On y voit, pour chaque siècle, le trésor acquis, grossi ou perdu en partie, la somme et le niveau des idées, les méthodes, les révolutions qui se renouvellent dans le domaine de l'intelligence comme dans celui des faits. On reconnaît, dans ce vaste champ de l'histoire intellectuelle, les points d'arrêt de la civilisation, ses stations, ses reprises à l'œuvre, la route plus ou moins sûre, les guides plus ou moins autorisés, les moyens plus ou moins directs, sinon pour arriver au sommet, du moins pour y tendre en gravissant toujours,

puisque gravir est la seule condition permise à notre pèlerinage ic
bas. — Une partie de cette vaste carrière a été fournie par M. Thér
Dans son *Histoire de l'éducation en France*, ouvrage déjà ancien
qu'il vient de reproduire, cet honorable écrivain s'est proposé l'obj
que nous venons de caractériser, offrir à ses lecteurs un table
des progrès de l'esprit humain, manifestés par ceux de l'ense
gnement et par la transformation successive des études en France. —
Indiquons les traits généraux de cette histoire, en recueillant sur l
route quelques-unes des judicieuses observations de l'auteur.

Tout commence, après la conquête romaine, par les écoles d'élo
quence qui existaient dans les principales villes de Gaule, et fleurire
d'un si grand éclat à Trèves, à Arles, à Lyon. Quand la religion
prévalu, l'enseignement, transformé avec tout l'ordre social, ne tard
pas à devenir chrétien, et, par la force des choses, ecclésiastique. A
ve siècle, âge de transition, tout se forme selon le renouvellemen
général. Les écoles païennes s'éclipsent en Occident ; mais, comm
pour les remplacer, on voit s'ouvrir les grands monastères, asile
pieux pour la conservation et pour l'enseignement des lettres, dont le
monuments étaient alors si peu nombreux. Dans ce premier âge, tou
lumière, tout enseignement se réfugie et s'abrite dans les écoles ec
clésiastiques, soit claustrales, soit épiscopales, double séjour qui s'e
toujours partagé « entre la science et la prière, » où la recherch
assidue de la vérité ne fut jamais séparée de la pratique des vert
ascétiques. Cassiodore, et surtout Martianus Capella, font connaît
l'état des connaissances dans les sept arts libéraux, aux temps méro
vingiens.

L'école du palais, fondée par Charlemagne, et la question de savo
si cet empereur a fondé l'Université, et à quelle cause il faut attribu
les commencements de ce célèbre corps, occupent M. Théry. On voi
durant toute l'époque carlovingienne, se propager, en spirale toutefo
et avec de sombres retours, le mouvement intellectuel. Mais l'instit
tion enseignante elle-même fait, sous la seconde race et après so
grand empereur, peu de progrès sensibles. Tout s'accroît dans
seconde moitié du XIe siècle. Le nominalisme poursuit la lutte perm
nente du matérialisme contre la vérité spiritualiste représentée par
réalisme. La discipline des écoles est soumise à la scolastique, « âm
« de l'Université ; » puis, vers la fin de ce siècle et après le mouve
ment des croisades, voilà qu'un peu de lumière grecque, ravie à so
berceau, commence à se répandre dans les écoles d'Occident. Aris

tote, dont Abailard ne connaissait guère que l'*Organum* par la traduction de Boèce, apparaît avec les traductions, les commentaires et l'enthousiasme des Arabes.

Au XIIe siècle, un progrès se manifeste, qui a son apogée au XIIIe. L'Université, « corporation enseignante, corps ecclésiastique « dans son fond, admettant des laïques, mais célibataires, clercs et « en portant l'habit (t. I, p. 355), » est définitivement fondée par les bulles des papes. L'autorité partait de l'Eglise; c'est d'elle, c'est du pouvoir ecclésiastique que les maîtres recevaient leur droit d'enseigner. M. Théry marque ses accroissements au XIIIe siècle, ses écoles paroissiales et les écoles plus grandes où s'agitaient toutes les questions et dans toutes les branches du savoir. Que de faits ici se multiplient, et quelle confusion, si l'auteur ne possédait l'art de débrouiller et d'ordonner, en faisant suivre la chaîne des faits sous leur détail! C'est toujours, comme dès l'origine, le même fonds, le *trivium* et le *quadrivium;* mais bien des progrès se sont opérés en toute soience et en tout art. La langue s'est formée; sans être mûre encore, elle fleurit, elle s'épanouit dans ses romans et ses épopées; l'art est arrivé à sa pleine efflorescence dans les cathédrales; la philosophie, plus que jamais *ancilla theologiæ*, toute soumise qu'elle est, et librement, à la discipline catholique, sillonne tous les domaines permis à l'activité de l'esprit humain; on y trouve à peu près en même temps toutes les écoles, les subtilités réalistes de Duns Scot, les grandeurs mystiques des deux Saint-Victor et de saint Bonaventure, tandis que le plus grand de tous, saint Thomas, donne à l'enseignement catholique une discipline impérissable, la *Somme*, immense constitution théorique en même temps qu'arsenal de preuves. Tout était grand alors dans la religion et dans l'esprit humain.

Ici, M. Théry fait connaître avec une grande fertilité de détails, mais aussi avec un choix judicieux, toute l'histoire des études universitaires d'avant les trois siècles qui précédèrent le XVIIe. Il dit, en puisant aux sources originales, l'organisation légale de l'Université, sa constitution en nations et en facultés, ses règlements, ses usages, ses grades; puis, ses troubles si fréquents, son Pré aux Clercs, enfin sa vaste juridiction, et « l'abus qu'en firent plus d'une fois ces maîtres « de la science, dont la puissance matérielle était extrême et qui possé« daient un art singulier de jeter les écoliers dans les émeutes et de « les instruire dans la sédition (t. I, p. 299). »

C'est surtout sur la faculté des arts, sur le *trivium*, comprenant

proprement les lettres et la dialectique, c'est-à-dire la philosophie que l'auteur porte son attention; il suit les variations du programm de l'enseignement des lettres, et il montre fort bien ce qu'était au xvi[e] siècle ce vaste enseignement, alors que, sous l'influence de Ramus, le platonisme s'élevait, d'abord au collége de France, puis dan les écoles, où il ne tardait pas à partager avec le péripatétisme un autorité que celui-ci, après avoir eu des fortunes si diverses, devai perdre entièrement un siècle plus tard.

Un point que l'auteur n'oublie pas de traiter avec un juste développement, c'est le parallélisme des écoles monastiques et de l'Université. D'abord, au xi[e] siècle, avec Guillaume de Saint-Amour, o voit les alternatives de ce grand corps et les luttes qu'il eut à souteuir quand les dominicains et les franciscains, ne pouvant être reçus dan son sein, se firent admettre en dehors de sa juridiction. Plus tard au xvi[e] siècle, la rivalité s'accroît et l'Université a peine à résister Enfin, voici venir les bénédictins, les oratoriens, et surtout les jésuites les plus redoutables concurrents. L'auteur loue l'enseignement de jésuites, leurs méthodes, leur goût plein d'ardeur pour les belles lettres, l'attachement profond et reconnaissant qu'ils inspiraient à leurs élèves, leur méthode progressive et ennemie de la routine enfin, cet habile tempérament avec lequel ils savaient prévenir et cultiver l'imagination, faculté supérieure et choisie, tout en la retenan et la dirigeant vers le vrai bien et le vrai beau. Au xvii[e] siècle l'Université et la Société de Jésus comptent, chacune pour leu part, de beaux colléges, le collége de Beauvais et celui de Clermont, et d'illustres maîtres. D'une part c'est Rollin, le dernie terme d'une transformation graduelle et d'un progrès continu dans l voie des bonnes études; Rollin, le celèbre recteur, à qui M. Thér paie un tribut reconnaissant; de l'autre, c'est le P. Jouvency, dont i analyse le *Ratio discendi et docendi*, c'est-à-dire le code ou le programme de l'enseignement des lettres dans la savante Société. — Au xviii[e] siècle éclatent les rivalités, les luttes violentes, des haines qu vont jusqu'à la destruction. La religion doit se défendre contre les dernières ramifications et les derniers efforts de l'hérésie de Jansénius; l'ordre social est ébranlé par l'athéisme; les jésuites succombent, mais les triomphes qui ont eu pour résultat l'abolition d'un grand ordre ne sont pas de longue durée : un jour suprême se lève qui voit à la fois et les vainqueurs et les vaincus dans le gouffre où tout ce qui appartenait à l'ordre passé est venu s'engloutir.

En deux chapitres pleins de faits, M. Théry donne un historique intéressant et succinct du rétablissement des maisons d'instruction publique en France, à partir du décret qui fonda la nouvelle Université, le 20 mai 1808. L'auteur ici est sobre de jugements; il s'applaudit de la conciliation effectuée, de la liberté donnée par la loi aux établissements privés, de la suppression du monopole et du certificat d'études universitaires. L'ouvrage est terminé par un appendice de quarante pages où sont reproduits, avec leurs dates précises, les actes officiels que l'on ne trouverait pas aisément ailleurs, par exemple le statut de Robert de Courçon, légat du saint-siége en 1215, portant le règlement d'un grand nombre de points relatifs à la discipline et à l'enseignement dans l'Université de Paris; la réforme instituée par le cardinal d'Estouteville en 1452; les lois de Henri IV réglant les statuts des diverses facultés, et en particulier de celle des arts; enfin, les actes plus modernes, depuis le décret de 1808 jusqu'à la loi du 14 juin 1854, où l'on trouve la constitution actuelle de l'Université. Dans toutes ces parties modernes, l'auteur n'a pas eu besoin d'autre raison que la modération de son esprit pour s'exprimer avec une prudente liberté, évitant de trop s'avancer sur le terrain où peuvent se rencontrer les questions brûlantes, *ignes suppositos*, et se bornant à mettre en lumière ce qui se fait de bien et de louable dans les diverses écoles et par les divers procédés.

Nous ne ferons qu'une observation sur cet important travail : elle porte sur son titre : *Histoire de l'éducation.* On pourrait croire que c'est une histoire de la pédagogie, des méthodes, un livre pratique à l'usage de ceux qui enseignent et surtout qui *élèvent.* M. Théry a prévu cette objection, en établissant que la question de l'éducation et celle de l'instruction ne sont pas réellement distinctes : « Des deux « parts c'est la vie intellectuelle; l'éducation et l'instruction sont une « double idée qui se divise, mais qui ne se brise pas (t. I, p. 67); » sans doute, mais il n'en est pas moins vrai que l'instruction, partie de l'éducation, n'en est pas le fond, et que les deux mots, dans l'usage du moins, ne sauraient guère être pris indifféremment et l'un pour l'autre. Il y a bien ici plusieurs notables endroits dans lesquels l'auteur s'arrête sur les méthodes d'instruction secondaire, avec Rollin, Jouvency, Lami (de l'Oratoire), et parle aussi des méthodes primaires de Jacotot et de Lancastre; mais, dans le fait, c'est une excellente histoire, moins de l'éducation que de l'instruction publique, depuis son origine en France jusqu'au temps présent. Il y est presque toujours

parlé de l'enseignement élevé, et beaucoup moins des méthodes sui vies que des variations éprouvées par le corps enseignant. Ce n'es point ici une critique, mais une spécification précise de l'objet d livre. Tout enfin, dans cette œuvre, est mûri, étudié, plein de fait emprunté aux sources, écrit d'un style facile, clair, élégant à propo et surtout avec cet amour de la vérité où se montre sans détour, en « qui regarde les choses sacrées, non-seulement un grand respect, ma le sentiment dévoué, filial, qui procède de la vraie foi. A. MAZURI

83. **INSTRUCTIONS PASTORALES**, *lettres et discours de Son Eminence* (CARDINAL ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX *sur les principaux objets de la sollicitu pastorale*. — Tome V, — *de* 1858 *à* 1862. — 1 volume in-8° de 622 page (1862), chez G. Gounouilhou, à Bordeaux, et chez Bray et Vaton, à Paris — prix : 5 fr.

Nous revenons avec bonheur une quatrième fois, à l'occasion de ce cinquième volume, sur la collection si intéressante des *Instructions, lettres et discours* de Son Eminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux (Voir nos t. X, p. 461; XV, p. 437 et XX p. 403). En se reportant à nos précédents articles, on pourra déjà pressentir les richesses de ce nouveau volume, dont le titre, commun toutes les collections des actes de NN. SS les évêques, ne laisse pas deviner la prodigieuse variété. Prince de l'Eglise, Mgr Donnet correspon avec son chef, avec ses collègues et avec les princes de ce monde; prim et métropolitain, il ouvre et ferme les conciles de sa province, et « transmet les actes soit au Souverain Pontife, soit aux fidèles; archevêque, il adresse à son clergé et à son peuple des mandements et d lettres pastorales, à l'occasion soit du carême, soit des événemen qui intéressent l'Eglise et l'Etat; sénateur, il prononce sur les pl hautes questions, et de préférence sur la question pontificale, que qu'un de ces éloquents discours dont le dernier vibre encore à n oreilles; sénateur et évêque à la fois, il écrit aux ministres, avec l'au torité de ce double titre, des lettres dont les formes modérées dignes ne diminuent en rien la logique ni la force; évêque vraime catholique, les limites de son vaste diocèse ne peuvent le contenir, nous le trouvons sur tous les points de la France, prêtant le secou de sa parole à quelque grande cérémonie religieuse, ou célébrant, a milieu de la pompe des funérailles, ses collègues dans l'épiscopat.] tous ces titres, tous ces sujets si étendus et si divers, n'indiquent i n'épuisent la moitié peut-être des matières que nous offre ce volum

Rien de ce qui intéresse non-seulement la religion, mais la science, la littérature, l'art, le bien-être social, n'est étranger à l'éminent cardinal. Sa science et son intelligence archéologique éclatent dans les lettres et discours où il venge à la fois contre un oubli et des assertions injustes les richesses d'art de son diocèse et le zèle de son clergé. On s'étonne et on admire devant l'inépuisable fécondité qui produit tant de discours prononcés au milieu des fêtes agricoles. Quelle poésie et en même temps quelle portée économique dans les discours sur les abeilles et sur les nids des oiseaux ! Quelle sagesse et quelle prévoyance paternelle dans les conseils destinés à fixer dans les campagnes les aspirations insensées qui se portent vers les villes ! — Est-ce tout? Non, certes. La besogne que nous avons peine à faire à dix dans la *Bibliographie*, Mgr Donnet, au milieu des innombrables occupations de sa sollicitude politique et pastorale, la fait presque à lui seul. De toutes parts lui arrivent cent ouvrages divers. En voyage ou dans les intervalles de ses travaux, il trouve le moyen de les lire tous, et à chaque auteur il écrit non pas un de ces compliments banals qui ne supposent ni lecture ni étude, mais un compte rendu raisonné, où les mérites et les défauts du livre sont appréciés par une savante critique. — Il y a donc de tout dans ce volume ; mais les cent articles divers qui le composent se relient entre eux dans l'unité d'une même inspiration : là se trouve la véritable harmonie de la science et de la foi, du culte religieux et de l'art, de la politique et de la morale, des intérêts du temps et de ceux de l'éternité.

84. JÉSUS-CHRIST. — *La question religieuse des temps présents*, par M. l'abbé Carney, ancien vicaire général d'Agen et de Nevers, et ancien supérieur du grand séminaire d'Agen. — 1 volume in-8° de xxxii-484 pages (1862), chez Guyot et Roidot ; — prix : 6 fr.

Il ne s'agit point ici d'autre chose que de la démonstration de la divinité de Jésus-Christ et d'un traité incomplet de l'incarnation ; la question, par conséquent, est non-seulement « des temps présents, » mais de tous les temps. Toutefois, l'auteur a voulu surtout répondre aux attaques du rationalisme et du judaïsme modernes contre le dogme fondamental de la religion chrétienne. Mais ces attaques n'offrent rien de nouveau ; elles sont aussi anciennes que le christianisme lui-même. Les ennemis actuels du nom chrétien ne font que renouveler les objections tant de fois réfutées des anciens philosophes. M. l'abbé Carney n'avait donc rien de nouveau à leur opposer ; il ne

pouvait se servir que des armes dont firent usage avant lui tous l
apologistes de la religion.

Son livre est divisé en trois parties. — Dans la première, après avoi
jeté un coup d'œil sur l'état actuel des esprits relativement à l'incar
nation du Verbe, l'auteur passe successivement en revue les promess
d'un libérateur faites à nos premiers pères et aux anciens patriarches
les principales prophéties qui annoncent la venue de ce libérateur; l'é
poque et les circonstances dans lesquelles il devait naître; puis il montr
que toutes ces prophéties se sont accomplies en Jésus-Christ, le véritabl
Messie promis aux Juifs et attendu par eux. Mais, comme ce livre es
particulièrement dirigé contre deux ouvrages tout récents du juif Sal
vador, intitulés, l'un : *Jésus-Christ et sa doctrine;* l'autre : *Paris, Rom
et Jérusalem*, M. l'abbé Carney démontre que la condamnation d
Jésus par les Juifs a été injuste en elle-même, illégale dans l
formes, cruelle dans l'exécution; que Salvador essaie en vain de re
pousser la qualification de déicide donnée à sa nation; à quoi il ajout
une démonstration de la vérité de la résurrection de Jésus-Christ, d
la sainteté de sa doctrine et de sa vie, et il en conclut qu'il est Dieu.—
La seconde partie est spécialement consacrée à l'examen des difficult
que présente à la raison le mystère de l'incarnation du Verbe. L'au
teur s'y occupe d'abord du temps et du lieu où l'incarnation s'e
accomplie; puis il fait voir que la raison humaine peut, sans abd
quer, accepter ce mystère et y croire. Et pour cela, il montre l
divines harmonies, la nécessité, les causes et la nature de l'incarna
tion; l'union hypostatique de la nature divine et de la nature hu
maine en Jésus-Christ; l'unité de personne et la dualité des volonté
l'adoration qui est due à ce Dieu-homme, la légitimité du cul
rendu à son cœur sacré, et enfin les dogmes de la virginité perp
tuelle de Marie et de sa maternité divine. Restait à examiner l
effets de l'incarnation; c'est l'objet d'une troisième partie. — Mérit
de Jésus-Christ, conditions auxquelles nous pouvons nous-mêm
mériter surnaturellement, nécessité et réalité des satisfactions de J
sus-Christ pour les péchés du monde, obligation qui nous reste d
satisfaire nous-mêmes avec lui pour nos péchés, conséquences d
dogme de la communion des saints et mutualité de secours spiritue
entre les chrétiens, rapports intimes que l'incarnation a établis ent
Jésus-Christ et nous, telle est la suite des questions dont s'occupe cett
troisième partie. Comme on le voit, c'est un véritable traité de l'in
carnation, et, à ce point de vue, on regrettera que l'auteur n'ait pa

cru devoir aborder les questions que tous les théologiens ajoutent comme appendice à ce traité, à savoir, ce qui concerne le culte des saints et tout ce qui y a rapport. — Du reste, quoique l'ouvrage ne soit pas sans mérite, et qu'on y remarque surtout une grande facilité d'expression et une âme ardente et pleine de foi, on ne doit pas s'attendre à y rencontrer toujours ni la profondeur de la pensée, ni la vigueur de la dialectique, ni la solution complète des questions, ni même l'exactitude parfaite du langage doctrinal, ou au moins la précision dans les termes, telle que la demande toute démonstration dogmatique. Souvent les questions ne sont qu'effleurées, et comme noyées dans une diction lâche et diffuse, parfois même dans une incohérence d'aperçus sans ordre et d'idées sans suite. Nous ne relèverons une à une ni toutes les contradictions, au moins apparentes, de ce travail, où la bonne intention se fait mieux sentir que la science ; ni le peu de rapport qu'ont souvent les titres des chapitres avec les matières qui y sont traitées; nous citerons seulement celui où l'auteur annonce qu'il va démontrer la nécessité des satisfactions de Jésus-Christ pour les péchés, et où sans doute, quoiqu'il ne le dise pas, il voulait parler seulement de cette nécessité pour une satisfaction *condigne;* or, il n'y montre guère que l'étendue de l'offense faite à Dieu par le péché. Du reste, on ne peut dire sans restriction ou sans explication que la satisfaction de Jésus-Christ nous était nécessaire (p. 397), surtout quand ailleurs on a dit, selon la vérité, que Dieu pouvait nous sauver par un autre moyen que par l'incarnation (p. 286). — Les fidèles apprendront dans cet ouvrage bien des choses qu'ils ignorent ou qu'ils connaissent trop peu ; ils ne pourraient que gagner au contact de la foi ardente qui anime l'auteur; on comprend cependant qu'on ne saurait le conseiller qu'avec réserve, et seulement à des lecteurs instruits, nous dirions presque exclusivement à des théologiens. M. Dardy.

85. **MARCOMIR**, *Histoire d'un étudiant*, par M. Alfred Assolant. — 1 volume in-12 de 306 pages (1862), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 2 fr.

M. Alfred Assolant a voulu imiter les contes de Voltaire. S'il n'est pas difficile de répéter les impiétés et les immoralités de l'auteur de *Candide*, il est moins facile d'avoir son art et son esprit. —Marcomir, descendant des « rois troyens, » s'éprend d'une comédienne de bas étage qu'il a vue dans une baraque à la foire de Barbantane, son pays,

et la retrouve à Paris. C'est une héroïne de roman dans toute la forc du terme, car, quoique courtisane, elle se montre d'une incompa rable vertu. Sa conduite lui profite peu : elle est poignardée par so premier amant. Marcomir l'assiste à son heure suprême, et la mou rante lui tient ce beau discours : « Je suis frappée au cœur, et je va « mourir. Marcomir, écoute-moi. Quand je serai morte, promet « moi de ne pas m'oublier, et d'aller, chaque dimanche, déposer su « ma tombe un bouquet de violettes... pendant un an (p. 302). Quant à songer sérieusement au travail, à s'appliquer vraiment à s rendre digne de sa future profession, l'étudiant ne soupçonne pas qu c'est un devoir pour lui. Le temps qu'il ne perd pas avec sa com dienne, il le passe au café, où il conspire. — Supposons que ce roma tombe entre les mains d'un étranger? quelle idée aura-t-il de nos m decins, de nos avocats, de nos magistrats, de nos professeurs? N'ima ginera-t-il pas que les héros de M. Alfred Assolant sont les typ ordinaires des étudiants en France? Si, dans leurs jeunes années, da le temps des labeurs sérieux, les hommes destinés aux plus graves o cupations emploient ainsi toutes les heures à la débauche et à de m chants propos, que seront-ils plus tard, quelle science posséderont-il Ils ne sauront que rire de la vertu, de la religion, de la famill Un tel roman est donc une violente injure pour le pays, pour s mœurs et ses institutions. On y tourne en ridicule les couvents; on rend odieux les séminaires; un fils s'y raille de sa mère, un gran père donne à son petit-fils les plus abominables leçons. Oh ! sans dout on dira qu'il ne faut pas prendre si fort au sérieux un méchant feui leton. Il est vrai qu'il y a des vieilleries et des sottises dans *Marcomi* nous avons vu des étudiants honnêtes rougir de honte en le lisan Cependant, malgré le vide de pensée qu'on y remarque d'un bo à l'autre, on peut être certain qu'il fera sur quelques esprits inexp rimentés et peu instruits la plus fâcheuse impression. — En somm c'est une œuvre pitoyable, un vilain livre à exposer dans les gares chemins de fer, et qui est indigne de l'honorable maison qui publie.

Ch. Laval.

86. **MARGUERITE** *à vingt ans; suite et fin du Journal de Marguerite*, p Mlle Monniot. — 2 volumes in-12 de 288 et 278 pages plus 2 gravures (1861 chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — pri 5 fr.

Répondant au bienveillant désir exprimé par beaucoup de lectric

du *Journal de Marguerite* (Voir notre tome XIX, p. 250), Mlle Monniot publie un nouvel ouvrage qui en est la continuation et la fin. Ce n'est plus ici une petite fille tenant note de ses impressions, de ses résolutions, des conseils qu'elle reçoit, des événements qui frappent son imagination, etc.; Marguerite, arrivée à sa vingtième année, quitte l'île Bourbon et revient en France avec sa mère et ses sœurs. Après avoir raconté son voyage en mer sur l'*Iphigénie*, la jeune fille, toujours sous la forme d'un journal, nous fait connaître sa nouvelle existence à Paris. Nous la retrouvons donc à l'âge où toutes les promesses de l'enfance et de la jeunesse se réalisent, à l'âge où s'épanouissent les vertus, où se récoltent les fruits d'une éducation chrétienne. Les jeunes lectrices qui ont aimé Marguerite enfant l'aimeront encore aujourd'hui. On ne la suivra pas sans intérêt dans cette période nouvelle qui peut se résumer tout entière dans ces mots: Dévouement au devoir marqué par la Providence. C'est là, en effet, à travers beaucoup d'épisodes, ce qui ressort surtout de la vie de Marguerite, depuis le jour où, pour aider sa mère et ses sœurs, elle se fait institutrice, jusqu'à celui où, pour assurer l'avenir d'une sœur bien-aimée confiée à sa garde par leur mère mourante, elle renonce en sa faveur à une riche alliance et se consacre au service des malades, sous le nom de sœur Marie-Elisabeth, dans le couvent de Notre-Dame de Bon-Secours.

Inspirée par un sentiment profondément chrétien, l'auteur ne prétend pas offrir à la jeunesse un livre exclusivement amusant. Elle ne lui présente pas une fiction inventée pour la divertir, mais une histoire prise, pour mieux l'instruire, dans les réalités de la vie. A ceux qui lui diraient : « Triste, trop triste ! » elle répondrait : « C'est la vie ; il ne « dépend pas de moi de vous tracer un autre tableau de notre condi- « tion mortelle... La loi que vous verrez subir à Marguerite est la loi « commune, la loi de la souffrance, que Dieu nous impose à tous ici- « bas pour *expier* et pour *mériter* (pp. 6-7). »

Conçu et écrit sous l'empire de cette idée, ce livre excellent peut être d'une grande utilité. Qu'on se rassure cependant : à côté de la souffrance est placée la consolation. Marguerite, reconnaissant la volonté de Dieu dans chacun des événements de ce monde, sachant que la Providence règle tout, accepte toujours avec amour et confiance cette volonté sainte, et trouve que la destinée du chrétien n'est point amère. Si le fond de l'ouvrage est un peu triste, la forme ne l'est pas. On y trouve des scènes variées, des récits émouvants, des descriptions tour à

tour nobles et gracieuses. On lira avec intérêt les détails de la long traversée de l'*Iphigénie* qui occupent environ la moitié du premi volume. Une double tempête, des épisodes curieux et instructifs fo oublier la longueur de ce récit. Sans relever quelques légères inco rections, quelques invraisemblances peut-être, recommandons nouveau *Journal de Marguerite;* il complète dignement le premie et place son auteur à un rang distingué parmi les moralistes de jeunesse.

MAXIME DE MONTROND.

87. **NOTRE-DAME DE FRANCE**, ou *Histoire du culte de la sainte Vierge France, depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours.* — Tome II, *Pr vinces ecclésiastiques de Bourges et de Cambrai,* par M. LE CURÉ DE SAINT-SU PICE. — 1 volume in-8° de VIII-542 pages, gravures dans le texte (1862 chez H. Plon ; — prix : 6 fr.

Il y a huit mois (p. 66 du tome XXVI), nous rendions compte c premier volume de cette pieuse et intéressante publication. Le s cond, dont nous avons à parler aujourd'hui, ne s'est donc pas fa trop attendre. Les serviteurs de Marie ne s'en plaindront point; e quant à nous, nous admirerons une fois de plus comment le vén rable auteur, malgré les travaux d'un ministère occupé s'il en fû trouve le secret de se ménager encore assez de temps pour racont dans un si grand détail les gloires de Marie. — Moins que personn nous en étions convaincus, M. l'abbé Hamon ne se faisait illusion s les défauts du premier volume. Parce qu'il est maître en l'art d'écri il reconnaît sans peine ce qui peut manquer à la perfection de s œuvre ; mais il avoue qu'il lui est impossible de mieux faire, quelq bon vouloir qu'il en ait. Dans l'avertissement placé en tête de deuxième volume il le déclare d'une façon charmante. Tout en r pondant à nos précédentes critiques, il n'épargne pas leurs vérités ceux qui avaient le devoir de payer de leur personne en apportant la commission dont il est le président un concours sérieux, soit pou la préparation, soit pour la mise en œuvre des matières à traiter. Bie malgré lui, assurément, uniquement pour mettre à l'abri sa respo sabilité personnelle, M. l'abbé Hamon a dû dire tout haut l'abstentio complète des membres du comité ; il nous permettra, toutefois, ne point accepter la conséquence qu'il tire de ce fait regrettable. No il n'est pas « *malheureux* que le même auteur qui a fait paraître « premier volume de l'*Histoire de Notre-Dame de France* ait été r « duit à la dure nécessité de se charger encore du second volume ;

les écrits du docte et pieux écrivain attacheront toujours le lecteur, et ne lui inspireront jamais le regret de ne point les voir traités par une autre main. Ce qu'il regrettera, — et nous avec lui, — c'est que « des divers diocèses on envoie des matériaux souvent indigestes, « des notes souvent incorrectes ; » c'est surtout que « les correspon- « dants ne prennent pas le soin d'indiquer les sources où ils ont « puisé leurs renseignements. » Voilà seulement ce qui est *malheureux*. L'honneur et la gloire de Marie méritaient davantage. M. le curé de Saint-Sulpice l'a parfaitement compris ; aussi a-t-il mis un soin scrupuleux à utiliser tout ce que lui ont envoyé les deux provinces ecclésiastiquès de Bourges et de Cambrai, les seules qui occupent le second volume.

Le diocèse de Bourges, grâce au concours de l'un de MM. les vicaires généraux, M. l'abbé Caillaud, et à celui de M. l'abbé Damourette, a fourni de précieux documents puisés aux meilleures sources. Les faits abondent donc, et le cœur si sacerdotal de M. le curé de Saint-Sulpice a dû tressaillir de joie en voyant les premiers pasteurs de ce diocèse communiquer à leurs prêtres et à leur troupeau le zèle pour le culte de la sainte Vierge dont ils étaient eux-mêmes embrasés. L'impulsion, une fois donnée, ne s'est jamais ralentie ; la dévotion envers la mère de Dieu a jeté de si profondes racines dans les campagnes du Berry, que, de nos jours encore, le Mois de Marie se célèbre ordinairement dans les fermes éloignées de l'église. — M. l'abbé Hamon nous fait le récit le plus gracieux de ces naïfs et pieux hommages (p. 9). Nous avons lu aussi avec beaucoup d'édification ce qu'on rapporte des nombreux miracles opérés par la sainte Vierge dans ce pays. Il est tel sanctuaire, — celui de Déols, par exemple, — où on pourrait en compter plus de deux cents. — Après Bourges, Clermont, avec son église de Notre-Dame du Port, fameuse dans les annales du culte de Marie. C'est à l'ombre de ce sanctuaire, en effet, qu'Urbain II prêcha la première croisade ; c'est là que retentit pour la première fois le cri célèbre : « Dieu le veut ! » là que le pape consacra spécialement le samedi à honorer la divine Vierge ; là encore qu'il ordonna la récitation de son office ce même jour ; là, enfin, qu'il fit chanter par le chapitre, en sa présence, la messe aujourd'hui si connue, et dont l'introït commence par ces mots : *Salve, sancta parens*. A la suite de l'histoire de Notre-Dame du Port viennent celles de Notre-Dame de Grâce, de Notre-Dame de Tout-Bien, de Notre-Dame de Beauregard, de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle et de bien d'autres encore, aux ap-

pellations non moins gracieuses, non moins significatives. — Le dio
cèse du Puy, ceux de Limoges, de Saint-Flour et de Tulle, achèvent
le premier surtout, de former la couronne tressée en l'honneur d
Marie par le Berry et l'Auvergne. — Personne, assurément, ne s
plaindra des proportions relativement considérables que l'histoire d
Notre-Dame du Puy a prises sous la plume de l'historiographe d
culte de la sainte Vierge dans notre pays. Il n'a rien voulu omettre d
ce qui, dans cet antique et illustre sanctuaire, pouvait intéresser l
piété. L'église est minutieusement décrite; nous connaissons le
saints, les papes et les rois qui sont venus y visiter la statue mirac
leuse; les dons que leur foi y a prodigués; les priviléges et les rel
ques précieuses dont le temple dédié à Marie s'est trouvé enrichi, et
Nous le dirons toutefois : à notre avis, il manque quelque chose à
glorieux inventaire : nous n'y trouvons pas un seul mot des tréso
bibliographiques que Mgr de Morlhon, puissamment aidé par M. l'abb
Sire, a pieusement déposés, comme un témoignage de la religion d
passé, aux pieds de Notre-Dame de France. — Nous signalons aux a
chéologues quelques pages intéressantes sur la façon dont les peintr
verriers et les émailleurs de Limoges ont cherché à prouver leur dé
votion à la sainte Vierge (pp. 285-289).

La province ecclésiastique de Cambrai ne compte que deux diocèse
Cambrai et Arras, mais l'un et l'autre très-peuplés, l'un et l'aut
surtout très-remarquables au point de vue de la religion, et, spécial
ment, du culte de la sainte Vierge. L'histoire de Notre-Dame dans
nord de la France occupe donc à elle seule un tiers de ce volume. -
A Cambrai, on vénère Notre-Dame de Grâce. Grande a été notre su
prise de voir le silence complet gardé sur sa dernière fête jubilair
un fait contemporain pourtant. Cette lacune nous paraît d'autant pl
regrettable, que c'est de cette solennité qu'est venue la première id
des imposantes manifestations religieuses du Nord, qui n'ont pas e
core eu d'égales en ce siècle : la translation des reliques de sain
Theudosie, à Amiens; la procession de Notre-Dame de la Treille,
Lille; celle du Saint-Sacrement de Miracle, à Douai; celle de Notr
Dame de Boulogne il y a trois ans; enfin la fête mémorable d'Arra
qui a suivi la béatification de Benoît-Joseph Labre, en 1860. — Apr
Cambrai, Valenciennes s'offre à nous avec Notre-Dame du Saint-Cord
et cinq autres sanctuaires; puis c'est Douai avec Notre-Dame des M
racles. Lille revendique le bonheur de posséder Notre-Dame de Mis
ricorde, Notre-Dame de Lorette, Notre-Dame de l'Immaculée-Co

ception, dont l'église fut la première érigée dans le pays en l'honneur de ce glorieux privilége de Marie (p. 427), et enfin Notre-Dame de la Treille, à laquelle M. l'abbé Hamon a consacré dix-sept pages. Loos, Esquermes, Linselles, d'autres lieux encore nous apportent leur contingent de délicieuses légendes ou de bienfaits reçus. Enfin, l'arrondissement de Dunkerque présente à la piété du lecteur cinq églises où la mère de Notre-Seigneur est spécialement honorée, et parmi elles, au premier rang, Notre-Dame de Bourbourg. — Le diocèse d'Arras ne le cède en rien à sa métropole. La ville épiscopale peut citer avec une religieuse gratitude Notre-Dame des Ardents; Aire, Notre-Dame Panetière; Tournehem, Notre-Dame de la Forêt; Saint-Omer, Notre-Dame des Miracles; Boulogne, Notre-Dame de Boulogne. Pour tout dire, cent quatre paroisses se glorifient d'avoir Marie pour patronne; aussi l'auteur a pu écrire : « Le diocèse d'Arras présente, « arboré à tous ses horizons, le drapeau de la sainte Vierge (p. 485). » Ces paroles proclament assez haut ce que le lecteur pourra trouver d'aliments pour son instruction et sa piété au sein d'un pays où Marie reçoit de pareils honneurs.

Un certain nombre de gravures sur bois ajoutent un nouveau prix à ce volume. Il s'ouvre par la reproduction d'une curieuse image du XVIe siècle, celle de la Vierge de Jouy-en-Josas, diocèse de Versailles. On y trouve reproduits, en outre, trois types différents de la statue de Notre-Dame de Chartres, qui n'avaient pu être donnés dans le premier volume. Nous exprimerons le vœu que le troisième nous apporte l'image de Notre-Dame des Miracles, à Saint-Omer, et celle de Notre-Dame de Boulogne. Le livre de M. le curé de Saint-Sulpice doit être un monument; jamais personne ne lui reprochera la splendeur de sa décoration. L. Bonard.

88. HARRY O'BRIEN, ou *le Triomphe du bien sur le mal; traduit de l'anglais.* — In-18 de 72 pages plus 1 gravure (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Nouvelle Bibliothèque morale et amusante*); — prix : 30 c.

Ne croyez pas qu'il s'agisse ici d'un des représentants de l'illustre famille qui a donné jadis des rois à la verte Erin : bien que de race irlandaise, Harry O'Brien est tout bonnement un orphelin, fils d'un ouvrier et élevé dans une école de charité, où on lui apprend à devenir honnête homme et bon catholique. A ses débuts dans le monde, de sages conseils l'aident à triompher des dangers d'une mauvaise fré-

quentation, et il fait honorablement son chemin dans le commerce. C'est apparemment un récit vrai, qui n'emprunte rien à l'art; mais, sans nuire à la simplicité qui lui convient, le narrateur et le traducteur auraient pu y déployer un peu plus de talent. Ce dernier semble n'avoir pas toujours conscience de la valeur de ses termes, et cette expression, « c'est un drôle (p. 17), » pour « il est drôle, » en est la preuve. Ce livre est traduit de l'anglais, mais en quel français!

Il arrive quelquefois qu'en ouvrant une huître on aperçoit une perle; c'est à peu près ce qui a lieu ici. En signalant l'excessive médiocrité des neuf dixièmes de ce volume, nous faisons une réserve en faveur du premier chapitre, servant d'introduction, et qui semblerait dû à un autre auteur : on dirait un délicieux péristyle adapté à une pauvre bicoque. Ce chapitre est charmant. Il nous raconte les impressions d'un prêtre parcourant les campagnes d'Angleterre, au milieu d'une froide nuit d'hiver, avec le précieux dépôt du saint sacrement qu'il porte à un malade dont il a de la peine à trouver la demeure. Nous recommandons vivement ce chapitre, d'abord aux fervents zélateurs de l'adoration nocturne : ils y trouveront des considérations très-ingénieuses et très-touchantes; puis à tous ceux qui ont besoin de ranimer leur foi et leur amour envers la divine eucharistie : il sera pour eux un texte aux plus suaves méditations. J. MAILLOT.

89. **DE LA POLITESSE** *et du bon ton*, ou *Devoirs d'une femme chrétienne dans le monde*, par Mme la comtesse DROHOJOWSKA; 3e *édition*. — 1 volume in-12 de 284 pages (1862), chez V. Sarlit; — prix : 1 fr. 50 c.

Parvenu à sa troisième édition, ce manuel du savoir-vivre, procédant avec clarté et méthode, sans s'éloigner jamais de son sujet, en embrasse toutes les parties et rattache constamment la science du monde aux devoirs du chrétien, ce qui en fait une excellente étude morale, en même temps qu'un code accompli de politesse et de bon ton. Il est divisé en quatre parties distinctes. La première nous peint d'abord la femme telle qu'elle doit être dans son intérieur; — la deuxième nous montre la femme dans le monde; — la troisième est un petit traité pratique d'éducation à l'usage des jeunes mères, et a pour conclusion quelques chapitres puisés dans les *Entretiens* de Mme de Maintenon, recueillis par les dames de Saint-Cyr. D'autres citations sont également bien choisies, mais les lecteurs regretteront quelquefois que les auteurs cités soient désignés d'une manière trop énigmatique. — La quatrième partie offre une suite d'exem-

ples intéressants. — A notre avis, on n'a rien fait de mieux dans ce genre.

98. PRÉJUGÉS ET VÉRITÉS, ou *les Illusions des gens du monde en face des sociétés religieuses*, par M. l'abbé NAU, missionnaire apostolique. — 1 volume in-12 de VI-272 pages (1862), chez Cattier, à Tours, et chez Tolra et Haton, à Paris; — prix : 2 fr.

Les passions de l'homme, les préjugés de son éducation, les maximes du monde obscurcissent souvent la lumière que répand autour d'elle la vérité catholique, et en paralysent la bienfaisante influence. Nous sommes nés pour le vrai, pour le beau, pour le juste, pour l'immuable et l'impérissable; le Verbe de Dieu éclaire tout homme venant en ce monde; néanmoins, les passions ferment les yeux de notre intelligence, nous détournent du vrai, du beau, du juste, et nous font préférer la vanité, le mal, le désordre, qui nous semblent plus conformes aux inclinations de notre nature viciée. On voit des hommes abusés à ce point d'appeler vrai ce qui est faux, noble ce qui est vil, vertu ce qui est vice, mal ce qui est le bien et ténèbres la lumière. De là, les maximes, les opinions, les préjugés répandus dans le monde, et dont l'empire est si puissant, que les vérités contraires ne semblent plus que des propositions paradoxales. Mais ces paradoxes prétendus, considérés à la lumière de la saine raison, et surtout d'après les enseignements de la foi, sont, au contraire, des vérités incontestables, et même la seule vraie doctrine.

L'auteur n'a pas d'autre but que de faire ressortir cette vérité. Il veut montrer, à la clarté des enseignements de la droite raison éclairée par la foi, que la science selon le monde n'est qu'une profonde ignorance des choses dont la connaissance est le plus nécessaire; que la force d'intelligence et la sagesse des mondains n'est qu'absurdité et folie; que leur soi-disant courage couvre une honteuse faiblesse; que leur prétendue probité n'est qu'un mensonge, et que la félicité dont ils se vantent n'est qu'une illusion et une vaine apparence. Ainsi, d'autre part, se vérifient ces paroles de saint Paul : « La croix est une folie « pour ceux qui se perdent; mais pour ceux qui se sauvent, elle est « la sagesse de Dieu. » Ce qui paraît en Dieu une folie est plus sage que toute la sagesse des hommes; et la sagesse de ce monde est folie devant Dieu. — En lisant ce livre, on verra comment doit penser et agir l'homme qui veut avoir la véritable science et se procurer un bonheur réel; il ne dépendra plus que de la bonne volonté de chacun

de se mettre en garde contre les illusions où l'homme trouve sa perte, et d'entrer dans la voie qui peut seule le faire arriver à la souveraine félicité. — L'ouvrage se divise en neuf chapitres, où l'on apprend la distinction que l'on doit faire entre la fausse et la vraie science; le légitime usage de la raison dans les choses de la foi; les inconséquences manifestes dans lesquelles tombent certains esprits étroits qui voudraient se donner comme des esprits forts, indépendants et dégagés de toute idée religieuse préconçue, pour parler leur langage. C'est là que se montre à découvert la fausse sagesse, la folie des incrédules, la conduite déraisonnable des indifférents, la pusillanimité et l'esclavage de certains hommes qui se disent forts et se croient libres. — Vient ensuite un chapitre sur les hommes et les fonctions véritablement utiles à la société. Le monde, qui ne sait pas apprécier les biens spirituels et éternels, qui n'estime que les intérêts terrestres, ne regarde comme utiles que les hommes chargés de remplir les fonctions qui ont rapport à ces intérêts périssables. Sans vouloir déprécier les autres fonctions, l'auteur sait fort bien montrer combien sont surtout utiles celles qui concernent les biens incorruptibles et éternels; et, à cette occasion, il a soin de faire ressortir les précieux avantages que les Sociétés religieuses ont procurés de tout temps aux contrées où elles étaient établies, et il sait faire bonne justice de toutes les railleries, de tous les mépris que verse sur elles une presse impie. Il n'est pas moins heureux lorsqu'il démasque ensuite le faux air de probité et de vertu dont cherchent à se parer ces grands hommes sans religion, qui, au fond, sont si petits. Aussi, un de ces philosophes n'a-t-il pu s'empêcher d'en convenir. « J'avais pensé, dit Jean-Jacques Rousseau, « que l'on pouvait-être honnête homme sans religion; mais c'est une « opinion dont je suis maintenant désabusé. » Pour achever de le démontrer, l'auteur expose les funestes effets des passions, si elles n'ont un frein qui les contienne. — Mais un préjugé reste encore à détruire: il faut montrer l'impuissance des biens terrestres à procurer le bonheur, et l'auteur n'a pas manqué de le faire, en prouvant que le vrai bonheur ne se trouve qu'en Dieu et dans ce qui nous rapproche de ce souverain bien, c'est-à-dire dans la religion; non pas que la religion nous procure ici-bas le bonheur parfait; mais elle nous en fait jouir autant que le comporte notre condition terrestre, en réprimant nos passions, en nous consolant dans nos peines, en nous mettant enfin en possession des biens véritables. — Pour couronner son œuvre,

M. l'abbé Nau nous montre la véritable vie à laquelle l'homme est appelé, et qui peut seule répondre dignement à ses hautes destinées. Cette vie existe en germe, même ici-bas, dans l'union de notre âme avec Dieu, mais elle n'aura son complément et sa plénitude que dans les siècles à venir. — Nous ne pouvons noùs empêcher de donner ici la conclusion de l'ouvrage, qui en est, du reste, le résumé en quelques mots. « La religion est utile à tous, ayant tout à la fois les promesses « de la vie présente et celles de la vie future. En connaissant les vérités « qu'elle enseigne, on marche plus sûrement et l'on s'avance plus « loin dans la carrière des sciences profanes. Les lumières de la foi « qu'elle communique élèvent et fortifient la raison, développent « l'intelligence, rectifient et affermissent le jugement, et donnent à « l'homme la sagesse qui consiste dans la juste appréciation de toutes « choses et le soin de ses plus précieux intérêts. Elle lui inspire la « véritable grandeur d'âme, le fait jouir de la seule liberté légitime, « et le rend réellement vertueux en le maintenant dans la règle de « tous ses devoirs. Dans son sein, l'homme goûte le bonheur autant « qu'il en est capable sur la terre, en attendant qu'il en ait la pléni- « tude dans un monde meilleur. C'est elle enfin qui entretient la vie « réelle, qui est le commencement et le gage de la vie éternelle. La « religion, en un mot, est le tout de l'homme : c'est sa dignité, son « repos, sa gloire et son bonheur pour le temps et pour l'éternité « (p. 269). » — Terminons en reconnaissant que, outre les qualités d'un style très-pur et très-propre au sujet, cet ouvrage respire partout le parfum d'un goût exquis, avec ce ton calme et paisible qui touche le cœur, et cette douce allure qui rend la lecture toujours agréable. Tel est l'effet qu'il a produit sur nous ; nous ne sommes point étonnés que Mgr l'archevêque de Tours l'ait honoré de son approbation.

M. QUAND *les pommiers sont en fleurs, nouvelles et fantaisies,* par M. Bathild Bocniol. — 1 volume in-12 de 318 pages (1861), chez P. Brunet ; — prix : 2 fr. 50 c.

Ce titre gracieux nous rappelle tout d'abord que ce volume a été publié au printemps dernier ; l'auteur nous dit en outre qu'il lui paraît suffisamment justifié par la teinte assez gaie et riante de la plupart de ses récits, et par la saison dans laquelle se passent les faits qu'il raconte. — On connaît depuis longtemps son talent de conteur agréable, qui cache des leçons utiles sous de gracieux badinages, comme les fruits d'un arbre verdoyant se dérobent sous un épais

feuillage. Quelques-uns de ces récits, tels que le *premier Chef-d'œuvre*, les *Demoiselles Lorrain*, et d'autres peut-être, ont déjà figuré dans l'excellent *Journal des bons exemples*. On les lira avec plaisir, ainsi que les nouvelles intitulées : le *Sergent Dubert*, — un *Missionnaire parmi les cannibales*, — *Ne jouez pas avec la flamme*. Nous les préférons à la *Nuit lugubre*, longue et fantasmagorique histoire, qui semble trop réellement justifier son titre, et dans laquelle nous aurions désiré trouver un peu moins de confusion et un peu plus de clarté.

Dans ce nouvel ouvrage, comme dans tous ceux de M. Bathild Bouniol, on trouve une pensée morale et chrétienne ; peut-être cependant ne convient-il pas également à tous, et ne doit-on pas le recommander sans réserve. Il sera lu néanmoins avec plaisir et non sans profit par le plus grand nombre. MAXIME DE MONTROND.

92. **QUESTIONNAIRE** *très-étendu, raisonné, analytique et synthétique sur le catéchisme, précédé, pour chaque chapitre, d'un texte continu, clair et méthodique, et suivi de petites morales et d'histoires pour confirmer dans la foi et assurer la persévérance, avec des rapprochements et des récapitulations ; — ouvrage destiné à mettre ceux que l'on instruit dans une sorte d'impossibilité de ne pas comprendre ou d'oublier ; offert au clergé et à toutes les personnes qui enseignent ou désirent s'instruire,* par M. l'abbé F. LAVEAU, directeur de l'institution des sourds-muets, à Orléans. — 1 volume in-12 de XIV-342 pages (1861), chez A. Josse ; — prix : 3 fr.

Dans le *Curé de campagne* (t. XXVI, p. 375), M. l'abbé Laveau avait consacré quelques pages à la manière d'instruire par le catéchisme. Son *Questionnaire* est la mise en œuvre des conseils qu'il donnait alors. Rien de plus important que le catéchisme à une époque où l'oubli de la religion est si général, et dans des temps où l'instruction religieuse du premier âge est souvent le seul motif qui puisse faire espérer, à défaut d'une vie entièrement chrétienne et édifiante, un retour vers Dieu après de longues années d'indifférence, une sainte mort peut-être après une vie donnée sans partage aux embarras du siècle. Aussi, plusieurs bons et excellents livres ont-ils été publiés déjà pour venir en aide aux catéchistes dans une œuvre si importante, et l'auteur ne sera pas le dernier, sans doute, qui tentera de nouveaux efforts pour « mettre ceux que l'on instruit dans une « sorte d'impossibilité de ne pas comprendre ou d'oublier. »

Le *Questionnaire* est divisé en quatre parties, dont l'une pour le Symbole, la seconde pour la grâce et la prière, la troisième pour les

sacrements, la quatrième et la cinquième pour les commandements et les péchés. L'auteur commence toujours par un texte court, très-clair, méthodique et analytique. Il ne présente les termes techniques et les définitions qu'après les avoir expliqués. A la suite de ce texte viennent les questions, puis les rapprochements, puis les récapitulations, jusqu'à la récapitulation générale, pouvant servir pour les examens, et de temps en temps de petites morales ou des histoires. Ces histoires sont en petit nombre et n'occupent qu'une place restreinte dans l'ensemble.

Nous n'ignorons pas que le meilleur catéchiste est celui qui est maître de son petit auditoire, qui s'en empare, qui sait l'exciter et le conduire, qui obtient des enfants non-seulement l'attention, mais une activité qui est le signe de l'éveil de l'intelligence et de l'avidité de savoir; nous savons aussi que le catéchiste improvise, en raison de la connaissance qu'il a des aptitudes, et par suite de cette nécessité d'exciter l'activité des esprits, bien plus qu'il ne s'assujettit à un nombre rigoureusement déterminé de questions préparées à l'avance. Cependant, un travail tout fait n'est pas sans avantages. Nous avons reconnu par expérience qu'on peut, en suivant de l'œil le *Questionnaire* de M. l'abbé Laveau, donner plus de précision à l'enseignement du catéchisme, prévenir les digressions et les écarts qui seraient une perte de temps regrettable, sans laisser néanmoins ralentir cette ardeur du jeune auditoire, qui est une condition indispensable du succès. Il suffit de s'être rendue familière la leçon du jour, en lui donnant quelques instants de préparation particulière, et nous ne pensons pas qu'un catéchiste puisse moins faire.

82. **RÉPONSES POPULAIRES** *aux objections les plus répandues contre la religion*, par le P. S. Franco, de la Compagnie de Jésus; *traduction faite avec l'autorisation de l'auteur*, par M. l'abbé Nambride de Nigri. — 2 volumes in-12 de xvi-416 et 440 pages (1861), chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 6 fr.

Ainsi que le fait remarquer l'auteur dans sa préface, ce qu'il y a d'étrange de nos jours, c'est que l'on ne veut plus reconnaître comme mal ce qui est mal en effet. Autrefois, après avoir commis une faute, on s'avouait coupable; aujourd'hui, on fait le mal et l'on prétend être juste. Pour en venir là, on a recours à des sophismes et à des paradoxes qui étouffent le cri de la conscience; et, à leur aide, on soutient qu'il n'y a aucun mal à suivre les impulsions de la nature, que

tout le monde agit de même, qu'on ne peut faire autrement, etc. Sous l'influence d'une conscience volontairement erronée, on débite les choses les plus contraires à la foi et à la religion. — Il faut attribuer un tel résultat à deux causes : aux passions et au protestantisme. Les passions se sont tellement déchaînées, qu'elles commandent maintenant et font la loi. Des livres, des traités et des romans imprégnés de l'esprit protestant inondent les villes et les campagnes, et les fausses maximes qu'ils renferment s'insinuent peu à peu dans une foule d'esprits peu en garde contre l'erreur. — L'auteur a voulu opposer une digue à ces maux, en montrant la perversité des doctrines qui les produisent, et en présentant sous un jour nouveau des réponses aux objections les plus répandues contre les enseignements et les pratiques du catholicisme. Nous n'hésitons pas à reconnaître qu'il a été plus heureux que beaucoup de ses devanciers. Tout ce qu'il dit n'est pas nouveau, mais a un air de nouveauté qui plaît; et d'ailleurs, il n'a omis aucun des points qui sont plus particulièrement à l'ordre du jour : les questions les plus capitales, les objections de notre temps, les maximes d'un monde qui n'est plus chrétien que de nom, sont passées au creuset de son examen; et il en jaillit, nous ne dirons pas seulement la vérité, mais une puissance irrésistible de conviction : l'esprit le plus prévenu est obligé de se rendre et d'ouvrir les yeux à la lumière. On ne doit donc pas confondre cet ouvrage avec tant d'autres qui portent le même titre : ici, le titre n'est pas à la hauteur de l'œuvre, où se succèdent, dans un ordre parfait, les plus graves sujets de la polémique religieuse du temps actuel. Pour la forme, il n'a pas moins droit à l'approbation et aux éloges que pour le fond; on aura la plus grande peine à reconnaître la main du traducteur : on croirait lire un livre original. Il y a là un mérite réel. — Voilà donc un excellent ouvrage de plus, qui, n'en doutons pas, obtiendra un véritable succès.

94. **REVUE** *des musées d'Italie, Catalogue raisonné des peintures et sculptures exposées dans les galeries publiques et particulières, et dans les églises, précédé d'un sommaire des monuments les plus remarquables,* par M. A. Lavice. — 1 volume in-12 de XL-490 pages (1862), chez J. Tardieu; — prix : 4 fr. 50 c.

Si vous vous mettez en route pour l'Italie, — nous voulons parler de l'Italie artistique, — vous emporterez la *Revue des musées d'Italie*, par M. Lavice, travail complet, dressé avec un très-grand soin par un écrivain très-familier avec les matières d'art, par

un homme du métier, comme on peut le penser en voyant la manière pertinente et généralement magistrale avec laquelle il procède. Il décrit chaque ordre d'art en termes précis, et formule ordinairement, après la description, un jugement rapide et sûr. Il suit l'ordre des villes et des musées, méthode qui donne lieu à des retours et fait retrouver les mêmes maîtres dans chaque grande collection. Pour parer à cet inconvénient, il a placé à la fin une table excellente, dans laquelle les peintres, ainsi que leurs ouvrages, sont rétablis dans l'ordre alphabétique, avec l'indication de la naissance et de la mort de chaque maître. Dans chaque ville, avant de cataloguer les trésors d'art, il décrit aussi les monuments archéologiques. Pour Rome et pour le pays de Naples, on trouvera chez lui d'utiles renseignements sur les illustres débris qui couvrent le sol. — Si l'on n'est pas du nombre des heureux qui voyagent, on peut encore lire ce livre avec fruit : il suffit, par exemple, d'être familier avec le Louvre, et d'avoir un idée assez exacte de la généralité des peintres qui en sont la gloire, pour se plaire aux notices de ce livre sur des tableaux dont un si grand nombre sont célèbres et popularisés par la gravure. — Nous n'avons à faire qu'une restriction : elle regarde la préface, morceau assez inégal par l'ordre des idées et par le style. On y trouve un vif sentiment de l'art antique, mais avec une indifférence qui va jusqu'au mépris pour l'art antérieur à Raphaël, pour « tant de tableaux gothiques ou grecs, débris informes devenus des reliques, « et qui devraient être transportés dans les cabinets d'archéologie, à « côté des momies d'Egypte (p. XXXIII). » Evidemment, l'art chrétien n'entre pas pour une assez grande part dans les appréciations de l'auteur, qui réserve ses plus ardentes, et peut-être ses uniques sympathies, pour l'art païen et la renaissance qui en est sortie.

A. Mazure.

95. **LA SABOTIÈRE**, par M. Amédée Achard. — 1 volume in-12 de 186 pages (1860), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 1 fr.

Voici un roman de caractère. L'intérêt se concentre sur un père de famille qui, après bien des luttes, finit par dompter un vice dont la puissance presque fatale l'entraînait à sa perte, et sur sa fille, qui, placée, elle aussi, entre le bien et le mal, se range définitivement, comme son père, du côté de l'honneur. — Les faits de ce petit drame se groupent tous autour de la Sabotière, modeste établissement rus-

tique placé sur la bordure d'un épais taillis de chênes, entre Cerd
et le Cher, et protégé par quelques arbres de haute futaie.

Gervais, — c'est le nom du possesseur de la Sabotière, — est
chasseur émérite; la passion du vin l'entraîne; il fait des dettes;
Marie, sa pauvre femme, se consume de tristesse au logis. Il fa
payer M. Claude, avare propriétaire de la maisonnette, et Gervais
épuisé dans les cabarets toutes les ressources du ménage. Marie
trouver M. Claude pour l'attendrir et le prier d'attendre. Celui-ci, q
avait voulu l'épouser avant son mariage avec Gervais, a gardé ran
cune de son dédain, et la passion venant se joindre au désir de la ve
geance, il se permet une tentative que nous ne pouvons décrire.
son retour, Marie tombe malade. Gervais, qui, jusqu'alors, avait
sans repentir sa femme s'éteindre lentement par un chagrin dont
était cause, revient subitement à lui-même près du lit de sa chè
malade, et renonce au vin; puis, quand il l'a perdue, il voile son po
trait et jure de ne le découvrir qu'après s'être longtemps puni par u
vie irréprochable. Ce « serment d'ivrogne » ne sera pas violé. — Ma
il y a autre chose : Claude est converti à son tour par la vertu intr
pide de Marie. Passion honteuse, vengeance, tout s'évanouit : il
reste plus que le vieil ami de Gervais. Bien mieux, le propriétai
avare et l'amant implacable se tranfigurent en un bon ange, dont l
sages conseils et l'amitié dévouée ne feront plus défaut à la droitu
de Gervais et à sa rudesse inexpérimentée.

Maintenant, c'est Marie, la fille du chasseur, qui paraît au premi
plan. Elle est bonne, mais orgueilleuse et vaniteuse, aimant les jo
atours et voulant briller plus que toute autre fille du village. Robe
un fat rustique, lui conte fleurette et veut l'emmener à la ville,
lui promettant le mariage et tous les enchantements de la vie de lu
et de plaisir. Marie, rebelle à toutes les prières, part secrètement po
rejoindre Robert, qui doit la placer à Orléans, dit-il, dans une mais
honnête et distinguée. Gervais apprend son départ, court à sa pou
suite, et tombe de voiture au moment de l'atteindre. Touchée
compassion filiale, Marie soigne son père, revient avec lui, ne qui
pas son lit de douleur; et, quand il est à peu près guéri, elle ve
chose étrange! se rendre seule à Orléans, dans la famille que Rob
fréquente, pour savoir s'il veut épouser la jeune personne qu'il hon
de ses visites. « Ne craignez rien, dit-elle avant de partir, il y a qu
« qu'un que je hais; je veux savoir si j'ai le droit de le mépriser.
Elle s'éloigne, et apprend que Robert a voulu perdre cette fille,

qui prétendait ne la courtiser que pour obéir forcément à un oncle dont il espérait un riche héritage. Elle revient donc, ayant le froid du marbre dans le cœur, et épouse un honnête paysan qu'elle avait dédaignée d'abord, qu'elle affectionne enfin et qui la rend heureuse. En tout ceci, M. Claude a été le bon génie de Gervais et de sa fille. Rusé lui-même, il a déjoué l'astuce de Robert; il a si bien tendu ses filets, que le perfide campagnard déguisé en citadin s'y laisse choir.

Au fond, comme on voit, la double donnée de cette conception romanesque est morale, et nous ajouterons volontiers qu'elle a tout le charme d'un style varié, habituellement délicat et gracieux, où s'épanouit surtout un sentiment de la nature plein de fraîcheur et sobrement coloré; mais les invraisemblances sont fréquentes; elles servent à nouer et à dénouer les situations. Pourquoi cette double conversion subite et si peu naturelle de Gervais et de Claude? Pourquoi Marie, qui n'a pas craint de navrer longtemps le cœur de son père par sa conduite, renonce-t-elle comme par enchantement à sa passion profonde, en le voyant simplement indisposé? Pourquoi veut-elle, en quelque sorte, prendre sur le fait la mauvaise foi de Robert? elle l'ignorait donc, et alors, pourquoi l'affirmer? Pourquoi Gervais laisse-t-il une seconde fois cette jeune fille s'exposer seule aux dangers d'un tel voyage? Nous devons, en outre, blâmer bien des détails regrettables. M. Achard les supprimera s'il est bien inspiré, s'il veut faire un livre attrayant et utile, qu'une mère puisse confier à sa fille.

GEORGES GANDY.

96. LE PRÉCIEUX SANG, ou *le Prix de notre salut*, par le P. Frédéric-William FABER, docteur en théologie, prêtre de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri (de Londres). — 1 volume in-12 de VIII-358 pages (1860), chez A. Bray; — prix : 3 fr. 50 c.

Cet ouvrage du P. Faber est spécialement adressé aux membres de la confrérie du très-précieux sang, récemment établie à l'Oratoire de Londres, et que son développement rapide a déjà répandue dans toutes les contrées de l'ancien et du nouveau monde. Toutefois, dès lors qu'il sort d'une telle plume, nous n'étonnerons personne en disant qu'on y trouve autre chose qu'un simple manuel de confrérie. Bien qu'adressé à une classe distincte de lecteurs, il a une portée générale qui le recommande à l'attention de tous les esprits sérieux et chrétiens. Ce n'est rien moins, en effet, qu'un traité dogmatique et moral, où le mystère de la Rédemption, dont l'instrument spécial est le précieux

sang de Notre-Seigneur, est étudié sous toutes les formes et jusque dans ses profondeurs insondables. Pour en donner tout d'abord une idée générale, nous ne pouvons mieux faire que de citer le résumé du P. Faber lui-même, placé à la fin de son livre. Ceux qui ont pratiqué ses ouvrages n'ignorent pas les difficultés que l'on éprouve parfois à saisir le lien logique de ses pensées. Ecoutons-le donc exposant lui-même, sous forme de récapitulation, le plan de son œuvre; peut-être en saisirons-nous mieux ainsi l'ordonnance.

« Nous avons commencé par réfléchir sur le mystère du précieux « sang, parce que le meilleur point de départ pour toute dévotion « c'est la doctrine. Les incrédibilités de l'amour divin deviennent plus « croyables, lorsque nous avons d'abord appris à les connaître comme « dogmes. Il était aussi d'autant plus nécessaire de commencer par la « doctrine, que la dévotion dont il s'agit prétend avoir des droits à « être un culte et une adoration. Nous avons ensuite quitté Dieu pour « descendre à l'homme, et nous avons essayé de nous former une « juste idée de la valeur du précieux sang, en étudiant sous différents « points de vue le besoin extrême que nous en avons et l'immense « misère où nous serions sans lui. Puis nous avons traversé son em- « pire, nous avons appris à connaître son caractère par l'examen « de sa méthode de gouvernement, et nous avons jugé de sa magni- « ficence par la splendeur de sa souveraineté. Nous avons, après cela, « déroulé ses annales. Là nous avons trouvé toute une révélation de « Dieu et une grande partie de l'histoire secrète de son éternité. Là « nous avons découvert notre place dans la création en découvrant « notre place dans la procession du précieux sang. De son histoire « nous avons passé à sa biographie, à ce trait distinctif si remar- « quable qui nous révèle spécialement son esprit, sa prodigalité. « Nous avons vu alors comment il se fait que les prodigalités de Dieu « ne sont pas des excès, mais des magnificences pleines d'ordre, et « aussi que notre pauvreté est si complète que nous ne pouvons con- « tinuer à vivre qu'en employant avec la plus grande économie les « dons surabondants de la libéralité divine. De même que nous avions « commencé par la doctrine de l'adoration, ainsi nous avons dû finir « par la pratique et la dévotion. L'histoire, les traits distinctifs et « l'esprit de la dévotion au précieux sang ont été les derniers sujets « de nos réflexions. Nous avons ainsi considéré le précieux sang « comme doctrine, comme nécessité, comme empire, comme his- « toire, comme prodigalité et comme dévotion (pp. 356 et 357). »

— Ce sont là les titres des chapitres qui divisent l'ouvrage. Trois autres sujets, d'abord la magnificence de la souveraineté de Dieu, puis l'Eglise, et, en troisième lieu, les sacrements, à cause de certaines affinités qu'ils ont avec le précieux sang, viennent se mêler à la trame de l'œuvre sans s'y confondre.

Tel est le plan de l'ouvrage, tels sont les fruits qu'il est destiné à produire. Comme on le voit, les questions les plus hautes de la théologie y sont abordées, et, nous nous hâtons d'ajouter, traitées avec cette science rare, cette sûreté de jugement, cette abondance de développements, cette richesse d'imagination que l'on connaît. L'auteur n'épargne à son lecteur aucune des difficultés de son sujet; il le fait, pour ainsi dire, voyager à travers les abîmes des mystères les plus obscurs; ou bien il l'élève à des hauteurs où, comme il s'exprime lui-même, la respiration devient presque impossible. Cependant son but n'est pas de satisfaire la curiosité de l'esprit : c'est à la piété qu'il offre cet aliment substantiel, cette moelle de la théologie. Plusieurs fois déjà nous avons eu occasion de faire remarquer ce trait particulier de la direction du P. Faber, et nous n'avons pas hésité à le signaler comme une qualité d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare dans la plupart des auteurs ascétiques contemporains. Comme il le dit quelque part, il serait difficile de ne pas se laisser aller à l'impatience dans l'étude de la théologie, si cette science se bornait uniquement à la spéculation; mais aussi, quelle ne serait pas la fragilité de la dévotion, si elle ne plongeait ses racines dans la théologie? L'expérience vient à l'appui de cette double assertion, et seule elle suffirait pour proclamer la nécessité de l'alliance, ou, mieux encore, de la pénétration réciproque de la science et de l'amour. Et qu'on ne s'effraie pas de la méthode du P. Faber. S'il possède la science du théologien, il n'en a ni la sécheresse, ni l'allure roide et compassée. Il semble se jouer au milieu des mystères les plus ardus, tant est grande l'aisance avec laquelle il en parle; et quand la longueur du chemin pourrait provoquer la fatigue ou l'ennui, il repose le regard par la vue des fleurs qu'il répand à pleines mains, ou il rafraîchit le cœur et le dilate par l'effusion des sentiments les plus tendres qu'il sait en tirer.

Du reste, il procède plutôt par exposition, par tableaux, ou par analogies et par comparaisons que par raisonnements. Ainsi, voulant, par exemple, prouver la nécessité du précieux sang, il laisse de côté l'argument théologique qui est connu de tous et qui ne ferait aucune impression, pour tracer un tableau de ce que chacun de nous serait

sans Jésus, sans le Rédempteur, en supposant qu'étant privés de l
nous conserverions néanmoins le sentiment du péché et de la justi
divine. Il va plus loin : du cœur, qui est le centre de la sphère ind
viduelle, il porte son regard sur la circonférence, sur le milieu où no
sommes plongés, sur les conditions de notre existence, sur la pa
vreté, la souffrance, la mort, les sociétés; et il se demande : Que s
rait le monde? que seraient les nations? que serions-nous tous,
cette source de toutes grâces, de toute lumière, de toute consolatio
de toutes vertus tarissait tout à coup? si, pour assister un malad
panser un blessé, nous en étions réduits à la philanthropie? I
procédant de cette manière, il fait mieux que prouver la nécessité
précieux sang, il la fait apprécier, il la rend saisissante; on voit,
sent tout ce que le divin Rédempteur est pour nous; ou plutôt, on
soupçonne, car jamais nous ne pourrons comprendre jusqu'à qu
point il est entré profondément dans tout ce qui constitue la vie
l'homme et des sociétés, soit directement, soit par son influence.

Mais des six chapitres de ce livre, le plus remarquable, selon nou
est sans contredit le cinquième, qui a pour titre : *Prodigalité
précieux sang*. Il peut servir à prouver combien la science dévelop
le tact de la piété et en assure la bonne direction, et, par conséquer
la nécessité d'être profond théologien pour être habile moraliste.
retrouve là l'observateur fin et pénétrant des *Conférences spirituell*
qui ne se contente pas de signaler une déviation dans les voies de
piété, mais qui remonte jusqu'au point où l'on s'est écarté de la lig
tracée par le doigt de Dieu, et découvre le principe caché et mauv
qui nous en a jetés dehors. Ceci dénote un maître.

Cependant, nous ne pouvons le méconnaître, le P. Faber tom
parfois dans ce que l'on pourrait appeler les défauts de ses qualit
Ainsi, l'abondance devient facilement chez lui de la superfluité; s
goût prononcé pour les spéculations théologiques le jette assez so
vent dans des longueurs que la prodigieuse fécondité de son imagir
tion ne parvient pas toujours à faire oublier; cette fécondité ell
même multiplie trop les couleurs et en surcharge outre mesure
tableaux. Notons encore une singularité qui pourrait choquer certai
esprits : bien que le précieux sang puisse et doive même être l'ob
direct d'une dévotion spéciale, cependant, n'y a-t-il pas de l'exagé
tion à l'abstraire, nous ne dirons pas de la personne de Notre-S
gneur, mais de tout ce qui est attribué à cette divine personne, po
le considérer à part, lui attribuer une destinée singulière, un caract

distinct, une vie indépendante, une histoire, une biographie, bien plus, quelque chose comme une conscience de ses actes, par exemple, de son effusion sur la croix? Nous avouons ne pas saisir très-bien la justesse de cette prosopopée.

Nous n'ignorons pas que ces défauts ne diminueront pas le nombre des lecteurs du *Précieux sang*, et c'est précisément ce qui nous engage à les signaler; nous avons d'ailleurs suffisamment fait ressortir précédemment les mérites incontestables du pieux oratorien, pour avoir le droit de dire à son sujet toute la vérité. A. MARCHAL.

97. **SHIRLEY** *et* **AGNÈS GREY**, par CURRER BELL; *roman anglais traduit* par MM. Ch. ROMEY et A. ROLET. — 2 volumes in-12 de 408 et 370 pages (1859), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*); — prix : 4 fr. pour la France, et 5 fr. pour l'étranger.

Le rév. Patrick Brontë, ministre de la petite paroisse d'Haworth, eut trois filles : Charlotte, Emilie et Anne, plus connues dans le monde littéraire sous les pseudonymes de Currer, Ellis et Acton Bell. L'aînée, miss Charlotte, auteur de *Shirley*, de *Jane Eyre*, du *Professeur* et de *Villette*, est le véritable écrivain de la famille : elle a un talent ferme et une nature énergique. Emilie n'écrivit guère que *Wutherings Keigths*, roman qui n'a jamais été publié en français. Enfin Anne, la plus jeune, s'est fait remarquer par une nouvelle assez courte, intitulée *Agnès Grey*, que les traducteurs, par une étrange distraction, nous donnent aujourd'hui sous le nom de Charlotte. Elevées dans une pauvre cure de village, les trois sœurs, ayant conscience de leur mérite, prirent pour le monde dont elles paraissaient exclues un violent mépris et une haine que rien n'apaisa jamais. En outre, protestantes ferventes, n'ayant de relation intime qu'avec les clergymen des environs, elles ont à l'égard de la religion catholique tous les singuliers préjugés dont les plus ardents anglicans sont imbus.

Dans *Shirley*, comme dans les autres romans de miss Brontë, les principaux personnages en jeu sont des vicaires, des précepteurs, des institutrices. Shirley est une jeune fille d'un caractère bizarre et d'un esprit paradoxal, qui s'éprend de son précepteur, M. Moore, et finit par l'épouser. Forcées de quitter Haworth et d'accepter des élèves dans d'opulentes familles, Charlotte et Anne, au lieu de se résigner chrétiennement à leur sort, au lieu de trouver du goût dans leurs modestes et utiles fonctions, se révoltent sans cesse contre la société

qui les condamne au travail. Pleines d'amertume pour les parents qui les emploient, sans dévouement et sans attachement sincère pour leurs élèves, elles ne font guère que gémir, se plaindre, s'irriter. Elles ignorent ce que la piété met de dignité dans la pauvreté et dans le travail. Miss Charlotte donnerait une bien fâcheuse idée du protestantisme, si on le jugeait par ses romans. Nous présentant sans cesse des ministres, elle nous les décrit plus adonnés aux préoccupations matérielles qu'aux sollicitudes pastorales. Leurs femmes, leurs enfants, leurs revenus semblent les absorber tout entiers. Si quelques-uns ne sont pas encore mariés, c'est pis encore. Ainsi, dès le début de *Shirley*, nous sommes en présence de trois vicaires (curates), M. Donne, vicaire de Whinbury, le rév. Malone, ministre de Briarfield, et M. Swelting, recteur de Nunnely. Ces messieurs, dit miss Brontë assez lourdement traduite, ont « l'habitude de courir à « droite et à gauche, de chez l'un chez l'autre : pas un cercle, mais « un triangle de visites, qu'ils entretiennent tant que dure l'année, « en hiver, au printemps, en été, en automne... » Ce qui les attire, il serait bien difficile de le dire. Ce n'est point l'amitié; car toutes les fois qu'ils se rencontrent ils se querellent. Ce n'est pas la religion, « il n'en est jamais question parmi eux (t. I, p. 3). » Le portrait n'est pas flatteur; cependant on le dit ressemblant, et on nous assure que les « three curates » étaient fort connus dans le Yorkshire (*the Life of Charlotte Brontë, by Gaskell*, t. II, p. 103). Quoi qu'il en soit, l'histoire de *Shirley* est loin d'être honorable pour les ouailles des ministres anglicans et pour ces ministres eux-mêmes.

Agnès Grey est conçu dans le même esprit. Fille d'un pauvre curé de village, Agnès est forcée, pour subvenir a sa propre existence, de se faire institutrice. Malheureusement, elle ne voit dans les familles qui la reçoivent que le vilain côté des hommes et des choses. Aussi, que d'irritation, que d'aigreur chez cette pauvre fille contre tous ceux qui l'entourent! N'ayant rien du désintéressement qu'inspire la religion catholique, elle ne songe guère qu'à elle et au jeune vicaire qu'elle finit par épouser. Sans doute, il est intéressant de suivre une jeune fille sans fortune et de compatir à ses peines; mais que n'a-t-elle un peu de ce courage et de cette générosité qui élèvent et purifient l'âme? Pourquoi ces éternels retours sur elle-même, ce besoin ardent du confortable, cette soif de l'aisance? Avec plus de foi chrétienne, plus d'application au devoir, elle aurait aussi plus de satisfaction et de véritable dignité. Cette tendance à secouer le fardeau de la

rie, si habituelle en particulier à miss Charlotte, ôte beaucoup de prix à ses écrits. Son talent, son imagination sont troublés par ce découragement qui semble lui laisser ignorer le devoir de la soumission aux lois de la Providence. Elle a beaucoup souffert, sans doute, et d'autant plus qu'éloignée de la source de la divine consolation, elle n'a goûté qu'au fiel du calice; mais, avec plus de bienveillance envers les hommes, plus d'estime religieuse pour la pauvreté et pour le travail, elle eût composé des ouvrages d'une tout autre portée morale, et d'un charme infiniment plus puissant. CH. LAVAL.

98. **SOUVENIRS** *et récits d'un ancien missionnaire à la Cochinchine et au Tong-king, recueillis et publiés* par M. J.-J.-E. ROY. — 1 volume in-8° de 192 pages plus 1 gravure (1859), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes*, 2e série in-8°); — prix : 80 c.

Bien que l'auteur, dans son introduction, nous présente ce livre comme le résumé de récits faits aux élèves d'une institution de Paris par un pieux missionnaire, on n'y trouve aucun renseignement nouveau sur la Cochinchine et le Tong-king, mais un résumé habile et intéressant de ce qu'on a publié jusqu'à ce jour sur ces contrées, et c'est naturellement dans les *Annales de la Propagation de la foi*, comme dans la source la plus abondante, qu'il a été surtout puisé. Les trois premiers chapitres font une description générale de l'empire d'Annam, de ses productions et des lois qui le régissent; on y jette un coup d'œil sur l'histoire du pays avant l'introduction du christianisme. Dans les chapitres suivants on voit se dérouler l'émouvant tableau de la propagation de la vraie foi, du rôle immense joué par l'évêque d'Adran à la fin du siècle dernier, et enfin le récit des atroces persécutions de l'époque actuelle. — Ce livre sera bien accueilli dans un moment où les regards du monde entier se tournent avec plus d'anxiété que jamais vers cette contrée tant de fois arrosée du sang des martyrs, et sur laquelle le drapeau de la France a été arboré comme le signal d'une ère de paix pour les chrétiens qui l'habitent.

99. **LA SAINTE TABLE**, ou *le* IVe *livre de l'*Imitation de Jésus-Christ *expliqué verset par verset, avec traduction nouvelle, le latin en regard*, par M. l'abbé HERBET, chanoine honoraire d'Amiens, missionnaire apostolique, auteur de l'*Imitation méditée*. — 1 volume in-12 de XLII-450 pages (1862), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 2 fr.

Quand nous avons rendu compte dernièrement de l'*Imitation de*

Jésus-Christ expliquée (t. XXVI, p. 492), nous avons exprimé le regret de ne pas voir d'explications accompagner le quatrième livre, que l'auteur se bornait à traduire. Nous ne connaissions pas alors son dessein de publier un nouvel ouvrage destiné à compléter l'explication de l'*Imitation*. C'est le volume dont il s'agit ici. Quoiqu'on puisse, à la rigueur, le considérer comme la suite et le complément de ceux qui ont précédé, il a voulu en faire un ouvrage particulier et complet par lui-même. Le quatrième livre de l'*Imitation*, chacun le sait, est consacré uniquement, soit à célébrer les grandeurs de la sainte eucharistie, soit à indiquer aux fidèles les dispositions qu'ils doivent apporter à la réception de cet auguste sacrement. Envisagé sous ce double rapport, c'est un traité à part sur la sainte communion. On sait également que l'*Imitation* ne se composait d'abord que des trois premiers livres, sous ce titre : *de la Consolation intérieure ;* ce fut bien plus tard, qu'on y joignit le quatrième, avec son titre primitif et particulier : *du Sacrement*. — M. l'abbé Herbet n'a point trompé l'espérance du public ; les nombreux lecteurs qui ont entre les mains son *Imitation méditée* ainsi que son *Imitation expliquée*, éprouveront un grand bonheur à la lecture de *la Sainte Table*. Ils admireront avec quelle adresse, ou plutôt avec quelle exubérance et quelle fécondité l'auteur présente toujours des aperçus nouveaux, et tire du même fonds des trésors si variés. Les redites étaient d'autant plus faciles, que les études étaient circonscrites et se concentraient, pour ainsi dire, sur un seul objet. — A ses propres réflexions, il n'a pas craint de joindre les réflexions des grands maîtres de la vie ascétique, dont il reproduit avec beaucoup d'à-propos les pieuses pensées, en les fondant avec les siennes. Toutefois, il aurait cru son œuvre incomplète, s'il n'eût, dans une excellente introduction, rappelé en quelques mots l'institution de l'eucharistie. Après avoir cité les paroles contenant d'abord la promesse, puis l'institution de ce grand sacrement, et démontré par elles la présence réelle de Notre-Seigneur, il examine quelques-unes des objections les plus spécieuses, et les réfute d'une manière péremptoire. Puis vient la grande voix de la tradition de tous les siècles qui confirme la croyance catholique. — Pour compléter son œuvre, il a voulu, en outre, montrer quels heureux effets la sainte eucharistie produit dans l'âme du fidèle et dans son corps lui-même. « D'après la sublime doctrine de « saint Paul, dit-il, Jésus-Christ est le nouvel Adam, l'Adam répara- « teur de la nature humaine. Or, le premier, en nous transmettant sa

« faute, nous a transmis son malheur : il nous a tués dans notre « corps et dans notre âme. Jésus-Christ vient nous rendre la double « vie que nous avons perdue. En vertu de notre union avec ce divin « Rédempteur, notre corps est rétabli, notre âme renouvelée, tout « notre être rendu à sa première et glorieuse destinée (p. XXVII). » Cette vérité est démontrée avec une doctrine aussi exacte que profonde. Adam nous avait apporté la difformité, la douleur et la mort ; Jésus-Christ nous restitue la beauté, l'impassibilité et l'immortalité (p. XII). — Le volume se termine par les *Prières durant la messe*, du P. Sanadon ; on y a joint les vêpres du dimanche. Ce livre est donc véritablement un manuel de piété. — Nous n'avons plus à parler ni du genre ni du style de M. l'abbé Herbet ; il nous suffit de rappeler que Mgr l'évêque d'Amiens semble éprouver un plaisir réel à recommander et à bénir cet ouvrage comme ceux qui l'ont précédé. « Ceux qui le liront, dit le prélat dans son approbation, devront se « sentir attirés de plus en plus vers Dieu. » M. DARDY.

100. LA THÉOLOGIE *mise à la portée des gens du monde*, par M. l'abbé Alphonse BOURGEOIS, gradué en théologie de l'Université de Louvain. — 2 volumes in-12 de VIII-300 et 302 pages (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 5 fr.

Sans oublier jamais le latin, la théologie parle désormais la langue vulgaire. Par ce seul fait, elle s'est déjà mise à la portée des gens du monde. Mais les gens du monde, ou peut-être quelques-uns d'entre eux, voudraient plus encore : ils aiment surtout, même pour les vérités les plus vieilles, une apparence de jeunesse : *non nova, sed nove ;* ils cherchent partout la trace de leurs préoccupations habituelles, et, s'ils ne reçoivent satisfaction, ils parlent de science rétrograde, de science du passé, digne du moyen âge et non des temps modernes. Pour ces esprits difficiles, il n'y a pas de science si l'on ne discute la question des races humaines, et M. l'abbé Bourgeois l'a fait ; si l'on ne s'arrête au magnétisme, et l'auteur y a consenti ; si l'on ne dit un mot sur la phrénologie, et c'est ce qui est l'objet de solides réflexions à propos du jugement téméraire. S'il nous enseigne que l'homme est composé d'une âme et d'un corps, M. l'abbé Bourgeois décrit le squelette avec une science anatomique incontestable ; il a recours aux découvertes de la physiologie et de la chimie pour décrire « ce mécanisme si admirable, qui n'est que la plus vile partie de « l'homme, et comme la maison qu'un hôte céleste habite. » Aussi,

lorsqu'il arrive à la résurrection, son langage scientifique ne nou étonne-t-il pas. Il est de foi, dit-il, que notre corps sera substantielle ment le même. Les sciences naturelles ne prouvent-elles pas que notr corps est dans un état continuel de composition et de décomposition en sorte qu'après un certain laps de temps tout a changé, excepté l substance? Mais quel est le principe d'identité des corps vivants? L matière actuelle du corps vivant n'y sera bientôt plus, selon la re marque de Cuvier, et cependant elle est dépositaire de la force qu contraindra la matière future à marcher dans le même sens qu'elle D'où M. l'abbé Bourgeois conclut : « La forme de ces corps leur es « donc plus essentielle que leur matière, » et après la résurrectio « cette force qu'on appelle substance, qui s'assimile les molécules e « leur donne une forme, sera identiquement la même (t. I, p. 165). Lorsqu'il raconte l'agonie du Sauveur, il prend à témoin la science « L'histoire de la médecine prouve que la douleur dans son pa « roxysme peut causer une sueur de sang (ibid., p. 204). » — L connaissance de nos codes ne contribue pas moins, dans la parti morale, à ce rajeunissement extérieur de la doctrine. Le débiteur nous dit-il par exemple, qui prévoit qu'il ne pourra payer tous se créanciers, ne peut payer l'un de préférence aux autres, à moins qu'il ne s'agisse des créanciers privilégiés et hypothécaires.

M. l'abbé Bourgeois a suivi l'ordre du Catéchisme du concile de Trente, ou, pour mieux dire, il a pris pour base le catéchisme élémentaire du cardinal Giraud, en plaçant les développements à la suite de chacune des questions et des réponses de ce catéchisme. Une table analytique et alphabétique, occupant 35 pages, donne à tout l'ouvrage la valeur d'un dictionnaire. Enfin quelques étymologies grecques et la part faite aux sciences semblent prouver que l'auteur a écrit pour les gens du monde ayant une certaine instruction, nous ne voulons pas dire néanmoins une science complète. HOROY.

101. LA TRANSFIGURATION *de l'homme par Notre-Seigneur Jésus-Christ sermons prêchés à la chapelle des Tuileries, en présence de LL. MM. l'empereu et l'impératrice, l'an de grâce 1861*, par M. l'abbé G. DEGUERRY, curé de l Madeleine, chanoine de Notre-Dame. — 1 volume in-8° de VIII-308 page (1861), chez E. Maillet; — prix : 5 fr.

Bien des motifs se réunissent pour donner de l'importance, aux yeux de nos lecteurs, à la publication de ces sermons : la réputation de l'orateur qui les a prononcés, l'auditoire illustre et tout exceptionnel

qui les a entendus, et surtout l'intérêt spécial qu'éveille naturellement le sujet qu'ils embrassent. — Quel est, en effet, l'objet du grand travail moral du chrétien sur lui-même pendant la vie? quel est le but de l'incarnation du Verbe, la fin dernière des sacrements, de la prédication de l'Evangile, de l'action de l'Eglise dans le monde? n'est-ce pas précisément la transfiguration de l'homme sur le modèle de Notre-Seigneur Jésus-Christ? et cette transfiguration, qu'est-elle autre chose que la réforme spirituelle, le retour à Dieu, en un mot, la conversion du cœur par laquelle nous rendons à notre âme cette splendeur et cette pureté primitives que la souillure du péché et le souffle des passions ont plus ou moins altérées et flétries? Un orateur chrétien, ayant à prêcher une station de carême dans la chapelle des Tuileries, ne pouvait donc choisir pour thème de ses instructions un sujet tout à la fois plus élevé et plus évangélique, mieux approprié de toutes manières aux différents besoins des âmes. Le seul inconvénient qu'on avait à craindre. c'était qu'il se trouvât engagé trop avant dans des questions de spiritualité peu familières ou peu utiles aux personnes du grand monde. M. le curé de la Madeleine, avec le tact et le bon sens pratique qui le distinguent, grâce à sa connaissance approfondie du cœur humain et à la longue expérience qu'il a de la parole sainte, a su facilement éviter cet écueil. Sans rien négliger des parties essentielles de son sujet, sans se départir de la solidité de la doctrine et de la rigueur des principes, il a parlé de la transfiguration spirituelle de l'âme non en théologien exclusif ni en écrivain ascétique, mais en moraliste et en orateur, ou plutôt en homme pratique et en véritable apôtre, ne craignant pas de heurter les préjugés du monde et les illusions des passions, cherchant avant tout à être clair, substantiel, intéressant et utile.

La station se compose de huit sermons. — Le premier a pour objet les tentations considérées comme obstacle à la transfiguration des âmes. D'où viennent nos tentations? comment faut-il les combattre à l'exemple de Jésus-Christ? quel est le résultat de nos luttes et de nos victoires par rapport à la tentation? Ces trois questions ressortent de l'Evangile du premier dimanche de carême, et la solution sert à l'orateur de préface et de préliminaire au plan général qu'il annonce pour la série de ses instructions. — Le deuxième sermon montre la nature de la transfiguration, laquelle consiste d'abord à s'affranchir des convoitises mauvaises, l'orgueil, la cupidité et le sensualisme; ensuite à établir en soi le règne des inclinations saintes, qui se résument

dans l'humilité, l'esprit de pauvreté et la pureté. De là, trois tableaux où les différentes branches de la concupiscence mondaine sont successivement mises en regard de chacune des trois grandes vertus fondamentales du christianisme : l'orgueil du siècle est opposé à l'humilité de l'Evangile ; la cupidité, à l'esprit de détachement et de pauvreté ; le sensualisme, à la belle et angélique pureté. Ce dernier contraste surtout suggère à l'orateur d'énergiques et gracieuses peintures. « Le sensualisme, dit-il, tient enchaîné à ses pieds et sous sa main « tyrannique les divers âges et les divers états. Il s'est constitué « maître souverain en tous lieux et en toutes choses ; il règne dans « les arts, la plupart de leurs œuvres sont pour sa manifestation ; il « règne dans la littérature, il y étale sans retenue ses audaces, ses « entreprises même et ses faiblesses ; il règne dans les brillantes « réunions du soir, où il oblige de se montrer paré et non vêtu... « Vous savez qu'il est hardi dans ses regards, dans ses propos, dans « toutes ses manières ; qu'il s'est emparé de certains hommes et « les a faits ses malheureux esclaves, au point que leurs pensées, « leurs désirs, leurs occupations, leur existence entière lui appar« tiennent, et qu'on peut leur appliquer le mot aussi surprenant « qu'énergique du prophète Jérémie : Ils hennissent la volupté... « Paraissez maintenant, sainte pureté, paraissez avec la fraîcheur de « vos traits, la sérénité de votre front, la simplicité de vos manières « et l'élévation de vos sentiments !... Paraissez, vous qui ne connaissez « ni la perte du temps, ni la frivolité des parures, ni la légèreté des « amusements, ni la licence des plaisirs, vous qui vous sentiriez dé« gradée par des lectures sans règle, des conversations sans retenue, « par les intempérances du sommeil, par les recherches de la table, « par les excès de tous les services du corps ! Paraissez, vous qui en« gendrez les familles saines, et qui formez les générations puissantes « et robustes ;... vous qui participez aux fêtes de votre condition, mais « qui vous y prêtez sans vous y livrer ; vous qui subissez le moins « possible la tyrannie de la mode et de la mise, et qui êtes toujours « couverte de la modestie comme d'un voile céleste ; vous qui « n'exhalez que le parfum des bonnes actions, qui êtes environnée « d'une atmosphère de sainteté où sont arrêtées et meurent les pensées « coupables qui osent vous regarder : en s'approchant de vous, au « lieu de rencontrer un démon comme elles y comptent, à leur con« fusion et à votre gloire, c'est en face d'un ange qu'elles se trouvent « (p. 55 et suiv.) ! » — Le troisième sermon retrace le bonheur de

la transfiguration : elle nous rend heureux autant qu'on peut l'être ici-bas. Le bonheur véritable, en effet, c'est la satisfaction du devoir accompli, ou, comme dit saint Augustin, la tranquillité dans l'ordre qui s'établit au dedans de l'homme par le souverain empire qu'il exerce sur lui-même et sur toutes ses facultés ; or, la transfiguration chrétienne qu'exige la loi de Dieu est précisément l'émancipation des inclinations vicieuses qui nous tyrannisent, et la pratique des vertus célestes qui, en nous rendant maîtres de nous-mêmes, nous procurent la liberté et la paix. Ainsi affranchi et transfiguré, l'homme sera donc vraiment heureux : c'est ce que la saine raison démontre, c'est ce que l'expérience du genre humain en général, et de chaque homme en particulier, confirme. « Tenez, dit l'orateur, approchons-nous du lit d'un « mourant, supposons que c'est vous-même ; aussi bien la supposition « vous ne la déclarerez pas chimérique, vous savez que tôt ou tard « vous serez aux prises avec la réalité. Vous voilà regardant votre « vie : c'est un volume que vous avez dans les mains ; vous le lisez : « quelles lignes effacerez-vous ? quelles pages déchirerez-vous ? Ah ! « vous n'effacez pas les lignes, vous ne déchirez pas les pages où « se trouvent et se voient la puissance sur vous-même, la domination « des mauvaises convoitises, la pratique de tous les devoirs qui cons- « tituent la transfiguration de l'âme. Ces lignes, ces pages, au con- « traire, vous les baisez avec une émotion profonde, parce que les « vertus qu'elles vous montrent vous donnaient véritablement le bon- « heur (p. 91). » — Le quatrième sermon expose les moyens de parvenir à cette bienheureuse transformation. Jésus-Christ en est l'auteur et le consommateur : c'est à lui qu'il appartient de transfigurer nos âmes. « Il nous donne dans l'ordre spirituel et moral la respira- « tion et l'existence ; c'est en lui que nous sommes, que nous vivons, « que nous agissons pour vaincre l'orgueil, la cupidité, le sensua- « lisme, et pour pratiquer l'humilité, le détachement raisonnable et « la pureté ; il est le milieu où se forme, où se développe et où se « consomme la transfiguration de l'âme ; c'est pour cela qu'il porte « le nom d'*Emmanuel*, *Dieu avec nous*, que nous avons besoin de sa « présence dans nos actions, qu'il les fasse avec nous, comme il faisait « les siennes avec son Père ; c'est pour cela que l'Eglise, éclairée par « le Saint-Esprit, ne cesse de nous adresser ce souhait : *Dominus vo- « biscum*, que le Christ soit avec vous, qu'il vous anime dans tout ce « que vous accomplissez, et qu'il trouve en vous, d'abord la pleine « et entière liberté de ses précieuses opérations, et ensuite la corres-

« pondance qu'elles réclament pour qu'il transfigure vos âm
« (p. 113). » Or, il y a quatre choses ici-bas par lesquelles Jésu
Christ fait sentir à l'homme sa vivifiante influence et sa divine actio
« Une chaire, une croix, un autel et une table : une chaire qui in
« truit, une croix qui pardonne, un autel qui prie, une table q
« nourrit (p. 115). » La coopération personnelle exigée de not
part consiste à écouter l'enseignement de la chaire en auditeurs a
tentifs et dociles à la parole de Dieu ; à nous appliquer le pard
et les mérites de la croix par la fréquentation du sacrement de pén
tence ; à communiquer à la prière et au sacrifice de l'autel par l'assi
tance à la sainte messe ; à participer à l'aliment eucharistique par
communion. A l'aide de ces quatre moyens, l'âme chrétienne, éclairé
purifiée, fortifiée, nourrie, s'implantant, pour ainsi dire, et s'enrac
nant dans son Rédempteur, s'élève de vertus en vertus et se dégag
peu à peu des convoitises et des faiblesses de la nature, en un mot,
transfigure en Jésus-Christ. — Le cinquième sermon considère
beauté de la transfiguration. Rien n'est comparable à la gloire, à
splendeur d'une âme véritablement transfigurée. Elle est belle da
son type ou modèle suprême, Jésus-Christ, dont le caractère, la do
trine et les exemples portent le cachet d'une beauté morale et d'un
perfection toute divines ; elle est belle dans les éléments qui la const
tuent, et qui ne sont autres que les vertus chrétiennes les plus con
formes à la saine raison, les plus universellement glorifiées et ap
plaudies par l'opinion publique et le témoignage de la conscience
elle est belle dans les efforts héroïques et les victoires glorieuses don
elle est le principe, et qui supposent dans l'homme une élévation d
caractère et une fermeté d'âme peu communes. « Nous aimons e
« nous la beauté physique, s'écrie en finissant l'orateur, et vous save
« de quel amour ! Amour avec les plus vifs regrets de ce qu'elle nous
« laisse à désirer, et de ce que les années nous en ravissent. Ah !
« nous pouvions nous embellir corporellement, quelle joie serait
« nôtre ! Comme nous réparerions les oublis de la nature et les ou
« trages du temps !... Pourquoi donc ne pas aimer d'un amour a
« moins égal la beauté de notre âme ? Pourquoi donc ne pas regrette
« les altérations et les pertes de cette beauté ? Pourquoi donc, puisqu
« nous le pouvons, ne pas en corriger les défauts naturels et ne pas e
« réparer les ravages causés par les passions !... Entendez l'apôtre sai
« Paul : *Dieu n'a préparé à la gloire que ceux qu'il a vus con*
« *formes à son Fils*. Nous nous enlaidissons tout à notre aise présen

« tement, et il en est parmi nous dont la laideur est ancienne et si « grande qu'ils ne pourraient en soutenir le spectacle s'ils voulaient « se regarder un instant dans le miroir de la vie du divin Maître, leur « modèle. Qu'ils aient soin, grand soin de ne pas emporter avec eux « cette laideur lorsqu'ils descendront au tombeau (p. 166). »

Nous nous sommes arrêtés de préférence sur ces cinq premières instructions, parce qu'elles nous paraissent offrir un ensemble remarquable, un tout parfaitement enchaîné et très-complet. — Les trois dernières sont moins spéciales et ne se rattachent à la transfiguration morale de l'homme que d'une manière indirecte et secondaire. En réalité, on doit plutôt les considérer comme des sermons détachés, analogues à la circonstance et réclamés plus particulièrement par les besoins de l'auditoire. Ainsi, le sermon du dimanche des Rameaux (le sixième), « Royauté et empire de Notre-Seigneur Jésus-Christ « qui transfigure l'homme, » est sur l'Eglise. Quelle est la constitution qui la gouverne? quelle est la loi qui la régit? quels sont ses moyens d'action? Sa constitution vient de Dieu : elle est fondée sur l'unité, par conséquent immuable ; sa loi, qui n'est autre que la loi de l'amour de Dieu et du prochain, est merveilleusement propre à élever et à ennoblir l'homme, à constituer son solide et véritable bonheur, à lui donner enfin une civilisation infiniment supérieure à tout ce que les législations humaines ont pu imaginer; son moyen d'action, ce n'est pas seulement la science et la parole de l'apostolat, c'est surtout le dévouement, ce dévouement affectueux, désintéressé, qui se donne, se sacrifie et s'immole sans limite et sans relâche. Tel est l'empire par lequel le divin Maître, à travers tous les âges et tous les temps, s'avance à la conquête des âmes qu'il attire à lui et qu'il transfigure. — Le septième sermon, pour le vendredi saint, « Souffrances « de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour la transfiguration de l'homme, » est un sermon spécial sur la passion, divisé en deux parties : étendue et variété des souffrances que Jésus-Christ a endurées, soit de son propre choix, soit de la part de ses amis, soit de la part de ses ennemis; motifs particuliers pour lesquels il a souffert, « pour soutenir « notre courage au milieu des épreuves de la vie présente, pour nous « remplir de charité à l'égard du prochain, et pour fixer nos volontés « en Dieu, » en nous faisant redouter son éternelle justice. — Le huitième sermon, pour le lundi de Pâques, contient les dernières exhortations du prédicateur à ceux qui sont transfigurés et à ceux qui ne le sont pas. S'adressant d'abord aux premiers, il les exhorte à la persévérance et

leur en indique les moyens, dont les principaux sont la réflexion, la fuite des occasions et le travail ou l'application à des occupations utiles. Quant à ceux qui n'ont pas été transfigurés, c'est-à-dire qui ne sont pas ressuscités spirituellement en Jésus-Christ par la réception des sacrements, il les engage du moins à former en eux-mêmes le désir de cette précieuse transformation, et à l'entretenir chaque jour par trois moyens efficaces qu'il leur rappelle : l'exercice de la foi, l'usage de la prière et la pratique des œuvres de charité.

Telle est la suite de ce bel enseignement, dont une simple analyse ne saurait donner une juste idée. M. l'abbé Deguerry y déploie comme orateur des qualités remarquables, et s'y élève souvent aux plus beaux mouvements de l'éloquence évangélique. Habituellement, il est vif, net, allant droit à son but, ayant le talent de dire beaucoup de choses en peu de mots, touchant à une foule de points de doctrine et de morale avec autant de solidité et d'exactitude que de justesse et d'à-propos. Il ne discute pas : il expose, il démontre, il peint; il s'applique à montrer la vérité dans sa beauté naturelle et dans sa grandeur. S'il ne touche pas, du moins il éclaire et il instruit, il fait rentrer en soi-même et porte à réfléchir par des tableaux saisissants, par des peintures de mœurs admirablement appropriées aux besoins du temps actuel, et où la grâce du trait s'allie toujours à la vigueur de la pensée ; car la liberté évangélique dont il use dans l'application des vérités saintes n'ôte rien au respect des convenances et à la délicatesse de l'expression. La forme est toujours noble, pleine de dignité et d'élévation. Parfois un abandon grave et simple, un certain laisser-aller de bon ton et de bon goût ne messied pas dans la bouche de l'orateur sacré, moins occupé des mots que des choses, plus avide de la conversion et du bien des âmes que des effets extérieurs de sa parole et de son talent. En somme, pour les ecclésiastiques, c'est un beau modèle d'éloquence chrétienne dans des circonstances analogues ; pour les gens du monde et pour les fidèles des hautes classes de la société à qui il convient plus particulièrement, ce sera, dans des temps de recueillement et de réflexion un sujet de lecture à la fois intéressante et instructive.

102. LES VERTUS CHRÉTIENNES *expliquées par des récits tirés de la vie des saints*, par Mme la princesse de Broglie. — *Les Vertus théologales ;* — *les Commandements de Dieu et de l'Eglise.* — 2 volumes in-12 de LVI-292 et 47 pages, gravures (1862), chez Didier et Cie; — prix : 7 fr.

Ces deux volumes, quoique faisant chacun un tout, ont dû cepen

dant ne former qu'un seul ouvrage dans la pensée de l'auteur; car pour pratiquer il faut croire, espérer et aimer : de là deux parties distinctes, mais corrélatives : les vertus théologales et les commandements. Nous ne savons ce que nous devons goûter le plus dans l'une et dans l'autre partie. Un style simple et noble, une diction douce et correcte, un exposé net et raisonné de la doctrine, un choix d'exemples merveilleusement appropriés au sujet, une âme calme et fortement convaincue, un cœur qui semble concentré et qui, à l'occasion, subit la loi d'une irrésistible expansion, une imagination pure et sereine, qui, naturellement sombre, sait cependant si bien s'épanouir, une vertu pleine de modestie, une bonté pleine de charme : tels sont les caractères frappants que présente cette œuvre d'une femme fortement chrétienne, en qui le côté littéraire, quoique irréprochable, semble ici secondaire et accessoire. Ce livre, dicté par la foi, semble avoir été écrit par la main de la charité. Une notice parfaitement écrite, mieux pensée encore, nous révèle ou nous fait deviner ce que fut Mme la princesse de Broglie pendant sa trop courte vie toute consacrée à la vertu, aux devoirs de la famille, et, par pieux délassement, à des œuvres de littérature ou d'éducation; car c'était pour remplir un devoir qu'elle écrivait : ses livres sont des leçons d'une mère à ses enfants. Former pour Dieu des créatures dignes de lui, c'est là surtout ce qu'elle s'était proposé. Aussi avait-elle la plus haute idée de l'influence qu'exerce sur les enfants l'éducation maternelle. « Passe encore pour l'instruc- « tion, disait-elle en parlant des écoles et des maîtres; mais l'amour du « devoir, l'amour du bien, qui le leur inspirera, si ce n'est la mère? « C'est elle qui a la vraie autorité, c'est elle qui inspire les sentiments, « c'est elle qui a la confiance... Ses leçons pleines d'amour se gravent « dans le cœur, elles entrent dans la moelle des os. Rien, rien ne peut « valoir, ne peut remplacer les leçons d'une mère, et cette inquiétude « fiévreuse, cette ardeur et ce trouble avec lesquels elle cherche à « assurer la vie de l'âme de son enfant, son avancement et son per- « fectionnement (t. I, p. XIV). » Et plus loin, elle traçait les règles à suivre dans l'exercice des fonctions de ce ministère sublime qu'impose le titre de mère : on y découvre l'empreinte d'une expérience consommée et d'une parfaite maturité de jugement; on y voit un cœur qui a vivement senti sous la douce impression de la charité, un esprit qui a profondément pensé sous l'empire salutaire de la foi.— Ce double caractère se révèle partout à un degré éminent dans les *Vertus chrétiennes*. C'est un mélange heureux de principes sûrs et d'exem-

ples touchants; la doctrine y est peu développée, mais autant qu faut pour les jeunes intelligences auxquelles elle s'adresse; les e ples ont reçu une part plus large, parce qu'ils conviennent mie l'enfance, et font sur elle plus d'impression. Dans une étude suiv la vie des saints, elle a su démêler la perfection propre à chacun d' c'est ainsi qu'elle a personnifié la foi dans saint Paul, l'espérance saint François de Sales, la charité dans l'apôtre saint Jean, l'an du prochain dans saint Vincent de Paul, etc. Placées à la haute cette perspective, les *Vertus chrétiennes* exposent successiveme nature de la foi, l'autorité des livres saints et de la tradition, le chés contre la foi, qui se résument dans le respect humain, da doute volontaire et dans la négligence à s'instruire des vérités gieuses; puis vient l'espérance, ce qu'elle est, les péchés qui lui opposés, et en particulier le désespoir; enfin, trois chapitres su charité ou l'amour de Dieu, sur l'amour du prochain et sur le pa des injures, terminent la première partie. Comme nous l'avons cet enseignement s'appuie sur des exemples choisis dans la vie saints. — La même pensée a présidé au plan et à la composition seconde partie, qui traite des commandements de Dieu et de l'Eg L'auteur a voulu, selon son expression, entrer dans le détail de verses applications que ces vertus peuvent recevoir, et des pres tions qui nous ont été faites pour nous aider à les acquérir. ce qu'elle fait en étudiant l'un après l'autre les commandemen Dieu et de l'Eglise. Cette seconde partie est intimement liée à la mière; le plan est le même, l'exemple est toujours à côté du cepte; la vie d'un des saints que l'Eglise honore offre le modèle vertu dont chaque commandement recommande la pratique. Il s complétement inutile d'entrer à ce sujet dans de plus grands dét On devine facilement la morale de cette seconde partie.

Chaque mère de famille quelque peu chrétienne sera heureus lire ce bon livre et de le faire lire sur ses genoux aux innocentes tures que Dieu lui a confiées. C'est là véritablement le livre de l mille; c'est aussi celui des écoles, où il peut largement remplacer foule d'autres ouvrages. Il y a donc là une bonne fortune pou maîtres et pour leurs élèves, pour les mères et pour leurs enfant vertueuse princesse qui a fait le bien dans son court passage su terre, le continuera ainsi après sa mort.

103. LES DEUX VEUVES, par M. Alfred DES ESSARTS — 1 volume in-12 de 238 pages (1862), chez E. Maillet; — prix : 1 fr.

Ce livre est écrit avec la facilité et l'agrément que M. Alfred des Essarts répand sur tout ce qu'il raconte. Deux veuves se rencontrent inopinément à Provins, l'une dépouillée de tout par une vente judiciaire qui doit acquitter les dettes de son mari, l'autre jouissant d'une certaine aisance. Une sympathie mutuelle les réunit; la première a un fils de neuf ans, la seconde une fille de sept ans. Pendant que les mères brodent ensemble, les enfants jouent. Ils continuent à se voir tous les jours, comme frère et sœur d'abord et assez longtemps; mais plus tard un nouveau sentiment se forme; et quoique les fortunes soient bien différentes, les deux veuves sont convenues d'unir les deux enfants, lorsqu'un cousin de la veuve riche arrive de Paris; c'est un *mirliflor* du temps du premier empire, sauvé de la conscription parce qu'il est boiteux. Il devient le rival d'André, et pour comble de malheur, un héritage de 300,000 francs arrive à la veuve riche, qui hésite à alors unir sa fille à un jeune homme qui n'a rien. Toutes sortes de scènes varient ces situations, souvent assez dramatiques. Enfin André, qui s'est engagé, revient à la paix de 1814, triomphe de tous les obstacles, et tout finit, comme au théâtre, par le mariage que le lecteur désire.

Tout le monde peut lire cet honnête roman, à l'exception des jeunes filles et des jeunes gens; il exciterait leurs imaginations, et leur ferait illusion sur les dénoûments heureux, qui sont si rares dans la vie réelle.

Pour compléter le volume, l'auteur a mis à la suite des *deux Veuves*, une gracieuse historiette intitulée : *les Bluettes*, petit tableau pétri d'esprit et de bonne philosophie. J. COLLIN DE PLANCY.

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES
du 25 février au 24 mars.

JOURNAUX.

Ami de la religion.
(*Edit. semi-quotidienne*).

6 MARS. P. PRADIER-FODÉRÉ : les Jeunes gens libres penseurs. — **8**. Martin DOISY : le Cours de M. Renan. — **15, 22**. Le P. FÉLIX : 1re et 2e Conférences de Notre-Dame. — **19**. Charles SCHOEREL : Réfutation de quelques objections contre les récits de la *Genèse*. — **20**. l'abbé C.-F. BUGNIOT : du Vagabondage et de la mendicité du petit savoyard. — **25**. François RIVIÈRE : *le Christianisme et la vie pratique*, par M. l'abbé Duclos.

Constitutionnel.

26 FEVRIER, 5, 11 MARS. Henri DE PARVILLE : Académie des sciences, séances des 24 février, 3, 10 mars. — **3 MARS.** SAINTE-BEUVE : *Mélanges scientifiques et littéraires*, par M. Biot (2e et dernier article); — **10, 17, 18.** *Louis XIV et le duc de Bourgogne*, par M. Michelet. — **21.** A. GRENIER : *les Fantaisies littéraires du temps*, par M. Edouard SALVADOR. — **22.** Henri DE PARVILLE : Revue des sciences. — **24.** SAINTE-BEUVE : Montaigne en voyage.

Gazette de France.

11 MARS. Louis DE LA ROQUE : le Spiritisme en Amérique. — **18, 24.** Le P. FÉLIX : 1re et 2e Conférences de Notre-Dame (extraits).

Journal des débats.

25 FEVRIER. Discours de M. Renan à l'ouverture du cours de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque au collége de France. — **5 MARS.** Edmond DE GUERLE : des Ecrits historiques de M. Victor Cousin. — **6.** Ernest BERSOT : *Souvenirs de France et d'Italie*, par M. le comte Joseph d'Estourmel. — **10.** PRÉVOST-PARADOL : *les Caractères de la Bruyère ; — de la Chaire ; — les Moralistes français.* — **11.** J.-J. WEISS : *la Littérature et les mœurs de l'Allemagne au XIXe siècle.* — **16.** PRÉVOST-PARADOL : *Réflexions, sentences et maximes morales de la Rochefoucauld. — Choix de moralistes français.* — **22.** H. TAINE : *Histoire de la Grèce ancienne*, par M. Duruy. — Philarète CHASLES : de quelques Ouvrages nouveaux, et des signes du temps. *Causeries d'un curieux*, par M. Feuillet de Conches.

Journal des villes et campagnes.

7 MARS. CHAMPEAUX : Cimetières, produit spontané, droit des fabriques d'église. — **16, 23.** Le P. FÉLIX : 1re et 2e Conférences de Notre-Dame.

Moniteur universel.

25 FEVRIER, 4, 11, 18, 25 MARS. TURGAN : Académie des sciences, séances des 24 février, 3, 10, 17, 24 mars. — **26 FEVRIER.** Ernest MENAULT : Bibliographie. — **2, 19 MARS.** Ch. VERGÉ : Académie des sciences morales et politiques, séances des 15 et 22 février, 1er, 8 mars. — **2, 9, 19.** Ernest MENAULT : Académie des inscriptions et belles-lettres, séances des 21, 28 février, 7 mars. — **3, 24 MARS.** Henri LAVOIX : Revue littéraire. — **12.** Gustave CHAIX D'EST-ANGE : Bibliographie (ouvrages de droit). — **14.** O. PENGUILLY L'HARIDON : Notice sur les armes mérovingiennes. — **15, 19.** comte L. CLÉMENT DE RIS : le Musée Correr à Venise. — **20.** Ernest MENAULT : *le bon Fermier*, par M. J.-A. Barral.

Opinion nationale.

26 FEVRIER. Jules LEVALLOIS : *la Misère pendant la fronde et saint Vincent de Paul*, par M. A. Feillet. — **6, 22 MARS** Victor MEUNIER : Sciences. — **24.** Stéphane GACHET : les plus belles Places du monde. La place de la Bastille.

Patrie.

25 FEVRIER, 3, 11, 24 MARS. SAM : la Semaine scientifique. — **4 MARS.** A. DUPUIS : Séance annuelle de la Société impériale zoologique d'acclimatation. — **17, 24** Edouard FOURNIER : la Semaine littéraire

Presse.

3, 9, 16, 23 MARS. Louis FIGUIER Revue scientifique. — **24.** G. DE SAULT : *le Progrès dans l'enseignement primaire*, par Mlle J.-V. Daubié.

Siècle.

28 FEVRIER, 1er et 2 MARS. Paul PARFAIT : une Ascension au Vésuve. — **3 MARS.** Anatole DE LA FORGE : Profils politiques. Le prince de Talleyrand. — **6, 9.** Hippolyte LUCAS : Revue bibliographique. — **6.** Taxile DELORD : Revue littéraire. — **10** Docteur MOREL-LAVALLÉE *Traité de pathologie générale*, par M. le docteur Monneret. — **10.** Anatole DE LA FORGE : *les Secrets de l'épée*, par M. le baron de Bazancourt ; — **17.** *Christophe Colomb*, par M. Emile Deschanel. — **20.** Ernest HAMEL : *Histoire du tulle*, par M. Ferguson fils. — **22.** Hippolyte LUCAS : Revue bibliographique. — Auguste LUCHET : *la Sœur Jeanne*, par M. Saint-Germain Leduc — Louis TRIPIER : *petites Leçons de droit à l'usage de l'enseignement primaire.*

Union.

10 MARS. Alfred NETTEMENT : *les deux Politiques de la France et le partage de Rome*, par M. Paul Sauzet. — **17, 23.** Le P. FÉLIX : 1re et 2e Conférences de Notre-Dame (extraits). — **25.** Alfred NETTEMENT *Coppet et Weimar*, par l'auteur des Souvenirs de Mme Récamier. — Dubosc DE PESQUIDOUX : Sauvée, gravure par M. Léopold Flameng.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

Annales archéologiques.

JANVIER et FEVRIER. Le docteur CATTOIS : la grande Châsse (2 gravures par M. Claude Sauvageot). — Julien DURAND : le Trésor de Saint-Marc à Venise. — L'abbé A. HUREL : la Vierge et les Palinods du moyen âge (dessin de M. Edouard Didron, gravure de M. Léon Gaucherel). — DIDRON : la Messe dans le ciel (gravure d

M. Jules Jacquemart d'après la photographie d'une peinture à fresque du mont Athos); — deux Encensoirs du XIIIe siècle (dessin et gravure de M. Léon Gaucherel). — Baron DE LA FONS-MÉLICOQ : Voyage archéologique au XVe siècle. — Bibliographie d'art et d'archéologie.

Annales de philosophie chrétienne.

FÉVRIER. Henri DE L'EPINOIS : de la Valeur des écrits de Grégoire de Tours. — Edmond DE L'HERVILLIERS : Etude sur la paix et la trêve de Dieu (4e et dernier article). — Félix ROBIOU : Compte rendu des découvertes allemandes dans l'Orient (2e article). — A. BONNETTY : *le Parfum de Rome*, par M. Louis Veuillot; — Table analytique de tous les articles et de toutes les planches du Dictionnaire de diplomatique publié dans les *Annales de philosophie*; — *La Philosophie chrétienne*, par le P. Ventura de Raulica. — Nouvelles et mélanges.

Annales du bibliophile.

MARS. Anatole ALÈS : la Salle Silvestre, esquisse. — Les Livres condamnés (suite). — Un Placard de charlatan vers 1647. — Archives, bibliothèques, librairies : Notes au jour le jour. — Documents inédits tirés des bibliothèques et archives, et publiés dans les journaux et recueils périodiques. — Presse bibliographique. — Catalogues de ventes et de librairies.

Archives de la théologie catholique.

MARS. BOSSUET : Défense de la tradition et des saints Pères (inédit). — L'abbé POULIDE : les Oracles sibyllins (trad. du *Christian Remenbrancer*). — L'abbé DÉSORGES : la Providence et les révolutions modernes. — L'abbé P. BÉLET : des Limites de la législation et de la juridiction ecclésiastiques et civiles en matière de mariage; — *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, par dom CEILLIER. — Mgr DE KETTELER : Liberté, autorité, Eglise, explication des grands problèmes du temps présent. — Nouvelles théologiques.

Collection des Précis historiques.

1er MARS. Encyclique de Notre Saint-Père le pape aux évêques de Belgique. — Le P. V. DE BLOCK : l'Apanage de l'Eglise universelle, ou le Pouvoir temporel des papes. — Pratique du jeûne. — Bénédiction apostolique donnée à l'œuvre des communions journalières par le pape.

15 MARS. Le P. Ferdinand CRAVAU : Phénomènes observés aux Indes. — Le P.V. DE BLOCK : l'Apanage de l'Eglise universelle, ou le Pouvoir temporel des papes (suite et fin). — Petits faits de carême.

Correspondance littéraire.

FÉVRIER. Lud. LALANNE : Chronique. — Ch. DU BOUZET : le Parlement russe au XVIe siècle. — G. SERVOIS : le dernier Volume des œuvres de Voltaire. — G. VATTIER : le Théâtre de J.-F. Bayard. — L. RITTER : les Voyages du capitaines Burton. — Les Mémoires de l'évêque Hébert. — Questions et réponses (sur une citation de Corneille). — L. LAURENT-PICHAT : Revue critique. — Bulletin bibliographique. — Publications nouvelles. — Journaux. — Périodiques.

Correspondant.

MARS. — Comte DE MONTALEMBERT : le Père Lacordaire (3e et dernière partie). — Baron E. DE WOGAN : six Mois dans le Far-West. — A. DE PONTMARTIN : Louvois et Louis XIV. — Justin AMÉRO : la Crise américaine. Le coton et le travail libre. — L'abbé MARTY : la nouvelle Eglise d'Afrique (2e partie). — X. MARMIER : Hélène et Suzanne, nouvelle (suite). — Albert DE BROGLIE : Mélanges : *la Liberté, l'autorité et l'Eglise*, par Mgr de Ketteler, évêque de Mayence. — Augustin COCHIN : la Discussion de l'Adresse.

L'Enseignement catholique,
Journal des prédicateurs.

FÉVRIER. L'abbé BOURRET : du Sujet du pouvoir religieux (3e leçon de droit ecclés. à la Faculté de théologie de Paris). — S. Em. le card. GIRAUD : Paraphrase de la salutation angélique. — Mgr DUPANLOUP : la Compassion de la sainte Vierge. — Le P. SIMOUNET : Sainteté et antiquité de l'usage de faire brûler des lampes devant le très-saint sacrement de l'autel. — Saint THOMAS DE VILLENEUVE : sur la Parole de Dieu, trad. par le R. P. Ferrier. — Mgr PAVY : sur les Doutes en matière de foi. — L'abbé VINCENT : Avec ou contre Jésus-Christ (3e dimanche de Carême). — Causes de l'institution de l'eucharistie d'après saint Thomas d'Aquin (suite).

Journal des jeunes personnes.

MARS. Mlle Julie GOURAUD : Causerie; —Correspondance parisienne.— Mme E. EGGER : Cicéron, esquisse historique. — Fabien DE SAINT-LÉGER : le Manoir de Chippenham. — Mlle Ernestine DROUET : Oraison funèbre d'un pinson à son meurtrier.— Mlle A. DE MONTGOLFIER : Visite au jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne (suite). — Mlle Thérèse Alphonse KARR : une Vie sans soleil, trad. de l'allemand (suite). — A. V. : l'Enluminure (suite). — J. D'ORTIGUE : Revue musicale. — Mme A. SAZERAC DE FORGE : Explication du logogriphe. — Mme Marie DE FRIBERG : Modes. — Mlle Gabrielle DE LALLE : Travaux. — Gravure de modes, broderies, travaux à l'aiguille, musique, tapisserie.

Revue catholique (de Louvain).

MARS. J.-J. THONISSEN : l'Unité de l'espèce humaine démontrée par la science moderne (suite et fin). — Un mot sur le décret du 30 décembre 1809 relatif aux fabriques d'églises (suite). — *De la Richesse*

dans les sociétés chrétiennes, par M. Charles Périn. — Ch. DE LAVALLÉE POUSSIN : le Viviparisme et la question des générations spontanées. — T.-J. LAMY : le Discours de M. Renan à l'ouverture du cours de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collége de France. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

Revue contemporaine.

28 FÉVRIER. P.-A. DUFAU : l'Œuvre sociale de 1789 et l'œuvre politique de 1814 et 1830. — Arthur BAIGNÈRES : Jean-Joseph Chatterlin. — Charles EDMOND : de l'Esprit politique de la Lithuanie; l'œuvre de Michiewicz. — Le comte G. DE LA TOUR : du Rôle de la cavalerie dans les armées modernes, et particulièrement dans l'armée française. — Vivien DE SAINT-MARTIN : de l'Etat actuel de l'enseignement des sciences géographiques en France et en Allemagne. — Xavier NEUJEAN : Chronique des cours publics : MM. Franck, Laboulaye, Renan. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — J.-E. HORN : Chronique politique. — Bulletin bibliographique.— Athenæum français.

15 MARS. Le baron Ernouf : l'Expédition anglo-française en Chine. — A. PHILIBERT-SOUPÉ : les Poëtes de l'Inde ancienne. Kalidasa. — Paul HEYSE : le Portrait de la mère, trad par M. A. Materne. — Ed. CALMELS : de la Propriété des œuvres de l'esprit et des dangers qu'elle recèle. — Olivier MERSON : la Chapelle des Saints-Anges peinte à Saint-Sulpice par M. Eugène Delacroix. — Guillaume FROEHNER : Travaux des Académies et Sociétés savantes; archéologie, histoire. — Louis RATISBONNE : Sonnets polonais. — Le baron HERNOUF : de quelques Erreurs historiques sur la papauté. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — WILHELM : Revue musicale. — E. LEVASSEUR : *les Economistes modernes*, par M. Louis Reybaud. — Léon LEFÉBURE : *les Vertus chrétiennes*, par Mme de Broglie. — J.-E. HORN : Chronique politique. — C. AMÉRO : Correspondance de Varsovie.

Revue d'économie chrétienne.

JANVIER-FÉVRIER. Congrès international de bienfaisance.— Amédée DE MARGERIE : Etudes sur les moralistes anciens. — L'abbé A. BAYLE : une Amitié littéraire au IVe siècle. — Adolphe HUSSON : Société d'économie charitable, procès-verbal des séances des 23 décembre 1861 et 27 janvier 1862. — D. LAVERDANT : la Question du logement des ouvriers. — Raoul DE NAVERY : le Choix d'une femme, nouvelle. — Doct. Ch. OZANAM : Revue scientifique : découvertes de Bunsen et Bischhof.— Comte L. D'OSSEVILLE : Courrier des œuvres : la charité en province, le Bon-Sauveur de Caen. — Mélanges. — Statistique criminelle en France et en Angleterre. — Bibliographie.— Documents officiels.

Revue de l'art chréti

FÉVRIER. Antonio BERT(
phage-autel de l'église Saint-
rone (gravures dans le texte et h
— H. Grimouard DE SAINT-L.
Réalisme et des symboles dan
tien (2e article). — Arnaud S
quatre Sceaux de la province
(grav. dans le texte). — L'a
BLET : le Lion et le bœuf scul
tails des églises. — L'abbé J.-
le Temps de Noël (cantiques,
tumes). — L'abbé J. CORBLET
phie (grav. dans le texte).

Revue de l'instruction pu

27 FÉVRIER. Eug. LATA
manciers grecs et latins, p
Chauvin. — Charles NISARD :
le commencement et la fin du
la Mésène et de la Karacène,
naud. — Jules GOURDAULT : *l'*
et la bourgeoisie de Paris, pa
tiez. — L. DERÔME : *les Origi*
dernière heure, par M. Emile
A. LEGRELLE : Au delà des Al
velles diverses. — Documents
Examens, concours, épreuves d

6 MARS. Ernest MOURIN :
la Grèce ancienne, par M. V.
B. JULLIEN : *Discours sur l'im*
langues vivantes et sur l'avenir
langue anglaise, par M. J. Fou
DIER : *Notes et remarques sur*
tion et la composition latine,
Chardin. — F. DELACROIX : *Je*
che, par George Sand. — E. C
les Cochinchinois. — J. TROUES
leo Galilei, par M. Philarète
Nouvelles diverses. — Docume
— Examens, concours, épreuve

13 MARS. P. MESNARD : (
plètes de Schiller, trad. par
gnier. — André LEFÈVRE : *le*
périal de Constantinople au X
M. Jules Labarte. — Victor CH
das, par M. Francis Wey. —
SART : *Galileo Galilei*, par
Chasles (2e art.). — J. LAROCQ
mie des inscriptions et belles le
du mois de février. — Nouvelle
Documents officiels.

20 MARS. — P. MESNAR
complètes de Schiller, trad. pa
gnier (suite). — Ed. ROBINET
au XVIe siècle, par M. A. d
G. PERROT : Leçon d'ouvertu
de M. Léon Renier. — Em. FE
des sur les mycodermes, par
— J.-M. GUARDIA : *la Revista*
Nouvelles diverses. — Docume
— Examens, concours, épreuve

Revue des Deux-Mond

1er MARS. George SAND
(3e partie).— Emile DE LAVELE

mie rurale de la Belgique : les cultures, le bétail et la production. — Charles DE MAZADE : les Femmes dans la société et dans la littérature : Mme de Sévigné, Mme de Staël, Mme Swetchine. — A. GEFFROY : l'Agitation réformiste en Allemagne. — Alphonse ESQUIROS : l'Angleterre et la vie anglaise : la chasse au renard, les chenils du château de Berkeley, les Meltoniens et les chasseurs campagnards. — Maurice SAND : six mille Lieues à toute vapeur (fin). — André THEURIET : les Elégies du travail, poésies. — Léonce DE LAVERGNE : des Opinions extrêmes en économie politique. — E. FORCADE : Chronique de la quinzaine. — P. SCUDO : Revue musicale. — Alfred JACOBS : Essais et notices : A travers l'Amérique. — Ch. DE MAZADE : *Théâtre de Michel Cervantès*, trad. pour la première fois par M. Alphonse Royer.

15 MARS. George SAND : Tamaris (1re et dernière partie). — DUPONT-WHITE : l'Administration locale en France et en Angleterre. Le comté, le bourg et la paroisse en Angleterre. — E.-J.-B. RATHERY : les Chants populaires de l'Italie. — BEULÉ : la Mort de Phidias, scènes tirées de l'antique. — Léonce DE LAVERGNE : les Assemblées provinciales en France avant 1789. Provinces du centre et du midi. — SAINT-RENÉ TAILLANDIER : la Suisse chrétienne et la philosophie du XVIIIe siècle. Pages inédites de Voltaire et de Rousseau. — SAINT-MARC GIRARDIN : de la Syrie au commencement de 1862. — E. FORCADE : Chronique de la quinzaine. — Ch. DE MAZADE : Essais et notices. — P. SCUDO : Revue musicale.

Revue des sciences ecclésiastiques.

10 MARS. L'abbé D. BOUIX : Bossuet et saint Grégoire VII (5e et dernier article). — L'abbé P.-D. BRUN : le Traité de l'Eglise de l'enseignement gallican. — L'abbé E. HAUTCŒUR : Cornélius a Lapide. Ses commentaires considérés au point de vue des besoins de l'époque actuelle. — L'abbé P. R. : des Messes de *Requiem* privilégiées. — L'abbé N.-C. LEROY : A propos de quelques recueils d'indulgences. — L'abbé S. VALADIER : *Tractatus de Ecclesia Christi compendium*, auctore P. Brun. — L'abbé E. HAUTCŒUR : *Theses theologicæ quas in vindobonensi academia tradidit* P. Clemens Schrader, S. J. — L'abbé D'AUTUN : *des Etudes religieuses en France*, par M. F. Duilhé de Saint-Projet; — *Essai sur la méthode dans les sciences théologiques*, par M. l'abbé A.-L.-C. Bourquard. — L'abbé E. HAUTCŒUR : *Manuel du sacristain et du clerc chantre*, *Manuel du diacre, du sous-diacre et du maître des cérémonies*, par M. l'abbé Falise.

Revue du monde catholique.

10 MARS. Louis VEUILLOT : petits Voyages. — Ernest HELLO : les Contre-coups. — Dubosc DE PESQUIDOUX : la Comédie philosophique. — Léon GODARD : l'Art religieux en Espagne. — J. LHESCAR : Revue des revues. — A. VAILLANT : Tablettes scientifiques. — Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine. — Bibliographie.

La Vérité historique.

JANVIER. Questions diverses : I. Qu'est-ce que Luther a laissé debout. — II. Charles IX, Henri III, Henri IV. — III. Jean Sabius Zamoyski. — IV. Henri VIII jusqu'à son divorce. — V. Le diable dans la vie de Luther. — VI. Mort de la comtesse de Salisbury. — VII. Ulrich Zwingli. — VIII. Charles-Quint. — IX. Soliman le Magnifique. — X. Farnèse en France. — XI. La Ligue. — XII. Les saints du XVIe siècle. — XIII. Pillage des monastères. — Variétés : la Probité récompensée; — Antoine.

FÉVRIER. Edmond C. DE L'HERVILLIERS : Etude sur la loi du secret dans la primitive Eglise. — L'abbé DAVIN : Etudes sur Bossuet. Sa philosophie. — Les origines de la souveraineté temporelle des papes. — C. SABATIER DE CASTRES : Variétés : l'Envieux.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

Abrégé *du Cours d'études suivi par les élèves de la congrégation de Notre-Dame.* — NOTIONS D'HISTOIRE GÉNÉRALE. TEMPS ANCIENS. — 2 vol. in-12 de 448 et 246 pages, chez E. Ducrocq, et chez V. Palmé; — prix : 3 fr.

Année (l') *littéraire et dramatique*, ou *Revue annuelle des principales productions de la littérature française et des traductions des œuvres les plus importantes des littératures étrangères, classées et étudiées par genres, avec l'indication des événements les plus remarquables appartenant à l'histoire littéraire, dramatique et bibliographique de l'année*, par M. G. VAPEREAU. — 4e ANNÉE. — 1 vol. in-12 de 536 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Voir, sur les deux premières années, notre t. XXV, p. 357.

Annuaire *historique universel*, ou *Histoire politique pour 1857, avec un appendice contenant les actes publics, traités, notes diplomatiques, tableaux statisti-*

ques financiers, administratifs et judiciaires, documents historiques officiels et non officiels, etc.; *fondé* par C.-L. LESUR; *publié par* M. Thoisnier-Desplaces. — In-8° de VIII-416 pages, chez Lagny frères; — prix : 18 fr.

40e année de la collection. 3e série, 10e année.

Apôtre (**l'**) *missionnaire évangélisant toutes les classes de la société et parlant à tous, aux hommes surtout, le langage de la foi, de la raison et du cœur*, par M. l'abbé C. GRISON. — Tome V. — LES INDIFFÉRENTS. — 1 vol. in-12 de IV-388 pages, au bureau de la *Tribune sacrée;* — prix : 3 fr.

Carême (**un petit**) *d'après Fénelon et le R. P. de Ravignan, recueilli* par Mme DE SAINT-CÉRÉ, publié par M. l'abbé ***, chanoine honoraire. — 1 vol. in-18 de IV-184 pages, chez C. Dillet; — prix : 75 c., *franco* 1 fr.

Cet opuscule n'a aucun rapport avec le *petit Carême* de Massillon : il s'agit tout simplement ici d'un recueil de réflexions et de pieux exercices propres à faire naître et à entretenir l'esprit de pénitence, c'est-à-dire l'amour et l'imitation de Jésus-Christ aussi bien que le changement de vie d'un pécheur et son retour sincère à Dieu. — La 1re partie est recueillie de quelques entretiens du P. de Ravignan; la 2e partie se compose d'extraits du *Manuel* de Fénelon. Tout cela est excellent et servira à éclairer et à fortifier les fidèles, à toucher et à convertir ceux qui sont dans l'illusion et qui s'égarent.

Catholiques *tolérants et légitimistes libéraux*, par M. le vicomte J. DE RAINNEVILLE. — 1 vol. in-12 de 266 pages, chez tous les libraires; — prix : 2 fr.

Dictionnaire *encyclopédique de la théologie catholique, rédigé par les plus savants professeurs et docteurs en théologie de l'Allemagne catholique moderne, publié par les soins* du docteur WETZER, professeur de philologie orientale à l'Université de Fribourg en Brisgau, et du docteur WELTE, professeur de théologie à la Faculté de Tubingue; *traduit de l'allemand* par M. l'abbé GOSCHLER, chanoine, docteur ès-lettres, ancien directeur du collége Stanislas, etc. — Tomes XIII et XIV (KAISERSBERG-MÉSALLIANCE). — 2 vol. in-8° de 540 et 544 pages à 2 colonnes, chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 5 fr. 50 c. le vol.

Ce dictionnaire est approuvé par Mgr l'archevêque de Fribourg, et sera publié en 25 volumes, paraissant de trois mois en trois mois. — Voir pp. 206 et 379 de notre t. XXII, et p. 296 de notre t. XXIII, le commencement de nos articles sur cet important ouvrage.

Discours *sur le denier de Saint-Pierre*, par Mgr François NARDI; *trad. de l'italien* par M. A. CHAURAND. — In-8° de 36 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 1 fr.

Se vend au profit de l'Œuvre du Denier de Saint-Pierre.

Education (**de l'**), par Mgr D
évêque d'Orléans, de l'Acad
çaise. — Tome III : *les Homm
tion.* — In-8° de 644 pages, c
niol; — prix : 22 fr. 50 c. l
lumes.

LE MÊME OUVRAGE, 3 vol.
prix : 10 fr. 50 c.

Elementa *theologiæ dogmatic
tis auctoribus collecta et
ministerio accommodata*, o
cisci Xaveri SCHOUPPE, Soc
— Tome II, in-8° de 680
H. Goëmaëre, à Bruxelles, G
à Bois-le-Duc, et J.-B. Pélag
et à Paris; — prix : 5 fr.

Ouvrage complet.

Esprit (**l'**) *frappeur, Scènes d
visible*, par le Dr A. BROWNS
traduit de l'anglais. — 1 vo
232 pages, chez H. Casterma
nai, et chez P. Lethielleux,
prix : 1 fr. 25 c.

Les romans honnêtes.

Etude *sur Malebranche d'aprè
ments manuscrits, suivie d'
pondance inédite*, par M. l
BLAMPIGNON, docteur en th
— 1 vol. in-8° de VI-144-14
C. Douniol; — prix : 5 fr.

Famille (**la sainte**), *Chroniq
des tirées de la Bible et de
ainsi que de différents aute
écrit sur les mœurs, usages et
des Hébreux*, par Mme Cerne
ROLAIS. — 1 vol. in-12 de
chez E. Gauguet; — prix : 3

Fleurs (**les**) *de mai, nouve
Marie, suivi d'un choix de
l'honneur de la bienheureu
Dieu*, par M. Louis GABRIE
in-18 de 308 pages plus 4 gr
E. Ducrocq; — prix : 1 fr.

Ce Mois de Marie, approuvé par
de Gap et par Mgr l'évêque de Versa
pour chaque jour le récit d'un événe
de la sainte Vierge, une méditatio
d'une vertu à pratiquer et une prièr

Fleurs (**les**) *printanières, lég
venirs et récits*, par M. Maxim
ROND. — 1 vol. in-8° de 166
1 gravure, chez L. Lefort, à L
Adr. Le Clère et Cie, à Pari
1 fr. 50 c.

Histoire *de Louvois et de son
tion politique et militaire jus
de Nimègue*, par M. Camill
professeur d'histoire au lycée
— 2 vol. in-8° de XII-546 et
chez Didier et Cie; — prix :

Histoire *de Satan, sa chute,
ses manifestations, ses œuvre
qu'il fait à Dieu et aux hom*

gie, possessions, illuminisme, magnétisme, esprits frappeurs, spirites, etc., *démonologie artistique et littéraire, association démoniaque, imprégnation satanique ou le sacrement du diable*, par M. l'abbé LECANU, du clergé de Paris. — 1 vol. in-8° de 508 pages, chez Parent-Desbarres; — prix : 7 fr. 50 c.

Histoire *populaire des papes*, par M. J. CHANTREL. — Tome XIV : *Boniface VIII*. — Tome XV : *les Papes d'Avignon et le grand schisme*. — Tome XVI : *les Papes du XVe siècle*. — 3 vol. in-18 de 208 à 216 pages, chez C. Dillet; — prix : 1 fr. le vol. *franco*.

L'ouvrage aura 21 volumes. — Chaque volume se vend séparément. — Voir p. 398 de notre t. XIV, le compte rendu des 4 premiers volumes.

Indépendance (de l') *du saint-père, du temporel et du spirituel*, par M. DE LA ROCHEFOUCAULD, duc DE DOUDEAUVILLE. — In-8° de 16 pages, chez Dentu; — prix : 50 c.

Instructions *sur les sacrements en général*. — BAPTÊME ET CONFIRMATION, par M. l'abbé GRIDEL, chanoine de Nancy. — 1 vol. in-12 de 474 pages, chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 3 fr.

Instruction *sur le rosaire de Saint-Dominique*. — In-18 de 48 pages, gravures dans le texte, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 15 c.

Jésuites (les) *au Bagne.— Toulon, Brest, Rochefort, Cayenne*.— par M. Léon AUBINEAU. — 5e *édition, revue et augmentée*. — 1 vol. in-12 de XVIII-356 pages, chez C. Douniol; — prix : 2 fr.

Les additions faites par l'auteur ont pour objet l'œuvre que les jésuites ont entreprise et continuent à la Guyane au milieu des forçats. Les rapports officiels, et surtout les correspondances des missionnaires ont fourni les éléments de ce nouveau travail, qui forme le tiers du volume et lui donne un nouveau prix.

Nous avons parlé des premières éditions dans notre tome IX, pp. 363, 463.

Leçons *élémentaires de droit commercial, à l'usage des écoles primaires supérieures, et des écoles professionnelles*, par M. L.-C. BONNE. — 1 vol. in-18 de XXIII-206 pages, chez Dezobry, F. Tandou et Cie; — prix : 1 fr.

Lectures (trente petites), ou *Histoire détaillée de la sainte Vierge*, par UN MEMBRE DES CONFÉRENCES DE SAINT-VINCENT DE PAUL DE PARIS. — 1 vol. in-18 de VIII-152 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 80 c.

Dédié à la jeunesse chrétienne.

Lettres *au R. P. Dechamps, et autres pièces relatives à la question du traditionalisme*, par M. l'abbé A.-C. PELTIER, chanoine honoraire de Reims. — In-8° de 124 pages, chez E. Repos; — drix : 1 fr. 80 c.

Maison (la) *de glace, ou le Chasseur de Vincennes*, par le P. A. BRESCIANI. — 1 vol. in-12 de 326 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr.

Marceau (Auguste), *capitaine de frégate, commandant de l'*Arche d'Alliance, *mort le 1er février 1851*, par UN DE SES AMIS; — 2e *édition, considérablement augmentée, ornée du portrait du commandant*. — 2 vol. in-12 de XII-442 et 440 pages, chez Briday, à Lyon, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 3 fr.

Mère (la), par Mme la vicomtesse DE DAX. — 1 vol. in-18 de 198 pages, chez E. Dentu; — prix : 2 fr.

Miracle (le) *des roses, opérette de salon pour institutions de demoiselles*, par M. J.-T. DE SAINT-GERMAIN (*musique* de Luigi BORDÈSE). — In-12 de 34 pages, chez Jules Tardieu; —prix : 60 c. sans la musique ; — 4 fr. avec la musique.

Miroir *des sages et des fous*, par M. Etienne CATALAN; — *préface de* M. Louis ULBACH. — 1 vol. in-12 de XXIV-342 pages, chez C. Douniol; — prix : 3 fr.

Mois *de Marie en musique. Nouveaux Chants pieux en l'honneur de la sainte Vierge, à 2 ou plusieurs voix ; paroles* de M. DE BLANCHE, musique de M. CHOLET, organiste et maître de chapelle de Saint-Séverin. — *Paroles et musique*, 1 vol. in-8° de VIII-64 pages, chez V. Sarlit; — prix : 3 fr.; — *paroles seules*, in-18 de 54 pages, 30 c.

Mois (le) *de Marie pour les ecclésiastiques de tout ordre, pendant lequel la Reine immaculée, la Mère de Dieu, la Reine des Apôtres leur rappelle à tous les avis que leur donne l'Église d'après le Pontifical romain et conformément à leur ministère angélique*, par le serviteur de Dieu D. Vincenzo PALLOTTI, fondateur de la Congrégation et de la pieuse Société de l'apostolat catholique ; *traduit de l'italien sur la 4e édition romaine*, par M. l'abbé SAINT-M....— 1 vol. in-18 de XXIV-328 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 20 c.

Morts (les) *et les vivants, Entretiens sur les communications d'outre-tombe*, par le P. A. MATIGNON, de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-12 de XII-142 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 1 fr. 50 c.

Notre-Dame *de Rochefort. — Histoire de sa chapelle, de son pèlerinage et de son couvent depuis leur origine jusqu'à nos*

jours, par un PÈRE MARISTE. — 1 vol. in-12 de XVI-382 pages, chez Amédée Chaillot, à Avignon; — prix : 3 fr. *franco* par la poste.

Obligation (**sur l'**) *du Souverain Pontife de résider à Rome. Réponse de* Mgr François NARDI *à la brochure d'Ernest Filalète* (*Passaglia*); *trad. de l'italien* par M. A. CHAURAND. — In-8° de 32 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 1 fr.

Se vend au profit de l'Œuvre du Denier de Saint-Pierre.

Œuvres *posthumes* du R. P. Ventura DE RAULICA, ancien général de l'ordre des Théatins. — CONFÉRENCES, SERMONS ET HOMÉLIES. — 1 vol. in-8° de VIII-514 pages plus 1 portrait, chez A. Vaton; — prix : 7 fr.

Politiques (**les deux**) *de la France et le partage de Rome*, par M. Paul SAUZET, ancien président de la chambre des députés. — In-8° de VIII-66 pages, chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez Jacques Lecoffre, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Pouvoir (**le**) *temporel du pape démontré aux ouvriers*, par M. Gabriel ALCYONI. — In-18 de 34 pages, chez C. Dillet; — prix : 30 c.

Préparation *à la première communion*, ou *Recueil d'instructions spéciales pouvant servir de lectures préparatoires à la première communion*, par M. l'abbé LADEN. — In-18 de 282 pages, chez Mme veuve Poussielgue-Rusand; — prix : 1 fr. 50 c.

Approuvé par Mgr l'évêque de Saint-Flour.

Prêtre (**un**) *déporté en 1792, épisodes de l'histoire de la révolution et de l'histoire des missions*, par M. l'abbé MEIGNAN, professeur d'Ecriture sainte à la Sorbonne. — 1 vol. in-12 de XII-410 pages, chez C. Douniol; — prix : 3 fr. 50 c.

Prière (**la**) *chrétienne*, par Mgr L'ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE ET SAINTES. — 1re PARTIE. — 1 vol. in-12 de 314 pages, chez J. Deslandes, à la Rochelle, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 3 fr.

Revue *de musique sacrée ancienne et moderne, suivie d'un bulletin liturgique, sous la direction d'un comité de rédaction et de patronage composé d'ecclésiastiques, de maîtres de chapelle, organistes, compositeurs et hommes de lettres.* — In-8° de 200 pages de texte à deux colonnes et 100 pages de musique par an, chez E. Repos; — prix : 12 fr. par an; — chaque livraison, texte et musique, 2 fr.

Suite des deux recueils intitulés l'un *le Plain-Chant*, l'autre *la Paroisse*.

Rome *et ses ennemis. Réponse* [...] *Guéronnière*, par Mgr NARDI [...] *l'italien* par M. A. CHAURAN[...] de 32 pages, chez Jacques Leco[...] — prix : 1 fr.

Se vend au profit de l'Œuvre d[...] Saint-Pierre.

Sanzio (**Raphaël**), par l'au[...] CHEL-ANGE. — 1 vol, in-12 d[...] plus 1 gravure, chez L. Lefort [...] chez Adr. Le Clère et Cie, à [...]

Bibliothèque catholique de Lille [...] (1862), 1re livraison, n° 472; — pr[...] an, et 7 fr. 50 c. par la poste.

Scènes *villageoises du pays d*[...] *dre*, par M. J.-J. CREMER, *t*[...] *hollandais, avec l'autorisati*[...] *teur*, par M. André CARL. — [...] de 206 pages, chez H. Cas[...] Tournai, et chez P. Lethiell[...] ris; — prix : 1 fr. 25 c.

Les Romans honnêtes.

Sources (**les**) (*seconde partie*[...] *mier et le dernier livre de l*[...] *devoir*, par M. l'abbé A. GRA[...] de l'Oratoire de l'Immaculée C[...] — 1 vol. in-18 de 150 page[...] Douniol, et chez Jacques Leco[...] — prix : 1 fr. 50 c.

Voir, sur la 1re partie, notre t. XX[...]

Souvenirs *d'un sous-officier.* [...] *à Mme Lardin*; *2e édition.* — [...] de 208 pages, chez C. Dillet [...] 1 fr. 60 c.

Lectures pour tous.

Tout *ou rien. Sorite sur la s*[...] *temporelle du pape*, par M. J. [...] chef d'institution. — In-12 de [...] chez Girard et Josserand, à L[...] C. Douniol, à Paris; — prix [...]

Vie *de saint Paul-Serge, suivie* [...] *sertation où l'on prouve qu'il* [...] *dateur de l'Eglise de Narb*[...] M. l'abbé ROBITAILLE, chanoi[...] d'Arras. — 1 vol. in-18 de 1[...] chez Caillard et chez Conche, [...] Narbonne; — prix : 1 fr. (au [...] Œuvre pieuse).

Vocation (**une**) : *Lettres à u*[...] UN NOVICE. — 1 vol. in-18 d[...] pages, chez H. Vrayet de Surc[...] 1 fr. 20 c.

Zouave (**le**) *pontifical*, par le [...] CIANI. — 1 vol. in-12 de 292 [...] H. Casterman, à Tournai, et c[...] thielleux, à Paris; — prix : 2 [...]

Au moment où nous terminons ce b[...] apprenons la mort du R. P. Bresciani. [...] rons pouvoir, en rendant compte de [...] ouvrages, dire quelque chose de sa v[...] travaux.

J. DUPL[...]

TOME XXVII. N° 4. *Avril* 1862.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE V° FAUTEUIL.

	Dates de Naissance.	Dates de Réception.	Dates de Mort.
Auger de Mauléon, sieur de Granier.	?	1635	?
Daniel de Priézac.	1590	1639	1662
Michel Le Clerc.	1622	1662	1691
Jacques de Tourreil.	1656	1692	1714
Jean-Rolland Mallet.	?	1714	1736
Jean-François Boyer.	1675	1736	1755
Nicolas Thyrel de Boismont.	1715	1755	1786
Claude-Carloman de Rulhière.	1735	1787	1791
Pierre-Jean-Georges Cabanis.	1757	1795	1808
Antoine-Louis-Claude, comte Destutt de Tracy.	1754	1808	1836
François-Pierre-Guillaume Guizot.	1787	1836	»

AUGER DE MAULÉON. – DE PRIEZAC. – LE CLERC. – DE TOURREIL. – MALLET. – BOYER.

L'histoire de ce fauteuil s'ouvre tristement par le premier ostracisme académique. Au dire de Pellisson, Auger de Mauléon, sieur de Granier, était un ecclésiastique natif du pays de Bresse, homme de bonne mine, de bon esprit, d'agréable conversation, de science et de littérature. Pour s'établir à Paris, il s'associa successivement avec deux libraires, pour le compte desquels il mit au jour quelques rares manuscrits dont il était fort curieux, comme les Mémoires de la reine Marguerite et de Villeroi, les lettres du cardinal d'Ossat et du comte de Foix. Pellisson ajoute : « Il faisait imprimer et relier ses livres avec « le plus de soin qu'il était possible, en faisait beaucoup de présents, « était fort propre dans sa maison, fort civil et fort officieux envers « les personnes d'esprit et les gens de lettres, qui, pour cette raison, « se trouvaient volontiers chez lui, où il se faisait comme une espèce

« d'académie. » Tout cela le mit en réputation et le fit connaîtr premièrement du chancelier Séguier, qui lui donna une pension, pu du cardinal de Richelieu, qui trouva bon que Boisrobert le propos pour être de l'Académie. Il fut élu par billets, tous favorables e cepté trois. « L'événement a montré, continue Pellisson, que les tr « qui voulaient l'exclure n'avaient point de tort; car, le 14 du mo « de mai suivant, sur la proposition qui en fut faite par le directe « de la part de M. le cardinal, il fut déposé pour une mauvaise actio « d'une commune voix, et sans espérance d'être restitué. » Pelliss n'ajoute rien de plus, parce que, dit-il, le malheureux proscrit viv encore, et qu'il y aurait eu peut-être quelque inhumanité à s'arrêt sur lui davantage. Quelle était la mauvaise action qui le fit exclure Richelet, dans son *Recueil des belles lettres françaises*, dit qu'il s'était pas « bien acquitté d'un dépôt qu'on lui avait confié, » ce q Furetière, qui devait partager son sort pour un motif plus noble, co firme en disant dans un de ses *Factums :* « Il fut chassé pour un c « fort sale, parce qu'il avait abusé du dépôt d'une somme consid « rable que lui avaient confiée des religieuses. » Impossible d'en s voir davantage, puisque, près d'un siècle plus tard, en 1727, l'abl d'Olivet demandait vainement des particularités sur la vie du sieur d Granier et sur son exclusion. Ainsi, son crime ou son malheur mêm ne lui a pas valu quelque célébrité.

Pour donner au temps le loisir d'effacer de fâcheuses impression on laissa le fauteuil de Granier vacant pendant quelques années, et o ne lui élut un successeur qu'en 1639. Cette élection compléta pour l première fois le nombre sacré de quarante, bien que l'Académi comptât déjà cinq ou six ans d'existence. Daniel de Priézac, l'académ cien complémentaire, était né au château de ce nom, dans le Bas-Li mousin. Après avoir fait ses études à Bordeaux, il se distingua barreau de cette ville, y fut reçu docteur-régent de la Faculté de droi et y professa avec succès pendant dix ans. Ses plaidoyers, trois di cours français prononcés dans des réceptions solennelles, un discou latin de rentrée, portèrent sa réputation jusqu'à la capitale. En 163 le chancelier Séguier, qui, dit Tallemant, l'avait trouvé savant homm et bonhomme dans un voyage que le roi fit en ce temps-là à Bo deaux, l'attira à Paris avec toute sa famille, et lui procura une char de conseiller d'Etat ordinaire. Trois ans après, il répondait au *Ma* *Gallicus* de Jansénius dans un livre latin traduit l'année suivante p

Jean Beaudoin, sous le titre de *Défense des droits et des prérogatives des rois de France*. Jansénius, comme on sait, avait attaqué, outre certaines prérogatives des rois très-chrétiens, la politique de Richelieu et ses alliances luthériennes. L'évêché d'Ypres avait été la récompense de Jansénius; une place à l'Académie fut celle de Priézac. Le nouvel académicien paya sa nomination par un nouvel ouvrage de commande, en faveur de la maison de Bragance contre le roi d'Espagne. Une paraphrase de quelques psaumes et de l'*Ave, maris stella*, trois tomes sur les *Priviléges de Marie*, six discours politiques, *le Chemin de la gloire*, deux livres de mélanges en latin, voilà à peu près ses œuvres, sans oublier, toutefois, son fils, Salomon de Priézac, auteur lui-même de quelques ouvrages, latins ou français, sur des matières d'histoire naturelle, de politique et de physique. L'Académie s'assembla longtemps dans sa chambre, ce que le chancelier changea, en 1658, à la réception de la reine Christine de Suède, parce que l'accès en était obscur et malaisé. En cette circonstance, Priézac fit montre de fierté académique. Patru nous apprend, dans une lettre à son ami d'Ablancourt, qu'au moment où la reine délibérait si le corps demeurerait debout devant elle, le *bonhomme* Priézac vint à lui, comme à un grand frondeur, et lui dit qu'il était résolu de sortir si Christine s'obstinait à vouloir qu'on se tînt debout en sa présence. Heureusement que son courage ne fut pas mis à la dernière épreuve : la reine invita l'Académie à s'asseoir. — *Bonhomme*, vient de l'appeler Patru : bonhomme il était, en effet, paraît-il ; « mais, ajoute le malin Tallemant, il n'a guère de cervelle et est diablement inquiet; à la vérité, il n'écrivait point bien, mais il a appris; lui et La Chambre « (un autre obscur académicien) en ont l'obligation à l'Académie. » Balzac, le distributeur ou le consécrateur de toutes les renommées, lui a écrit plusieurs lettres, une entre autres où il lui fait de grandes protestations d'amitié et de grands éloges. Malgré tout, Priézac n'a point suivi le *chemin de la gloire* qu'il a voulu ouvrir à d'autres : *Sic vos non vobis!*

Voici enfin un poëte et un homme de lettres, Michel Le Clerc; mais quel homme de lettres et quel poëte ! A l'âge de vingt-trois ans, il était venu d'Alby, sa patrie, à Paris, ayant en portefeuille une tragédie de sa façon, la *Virginie romaine*. C'était en 1645, cinq ans après *Polyeucte!* Néanmoins, on applaudit, non pas une pièce peu régulière, mais la jeunesse de l'auteur, et on salua l'espérance. Enhardi

par son succès, Le Clerc écrivit une seconde tragédie, *Ramire*, qu'
alla lire à l'académicien Claude de l'Estoile. Celui-ci en écouta le
deux premières scènes sans dire mot; mais, à la troisième, où il
avait un roi qui ne parlait pas à son gré, se levant en sursaut : « C
« roi est ivre, dit-il, car autrement il ne tiendrait pas ce discours. »
Le Clerc rengaîna sa tragédie, qui n'a jamais vu le jour ni de la ramp
ni de la publicité, et se livra au barreau, qui lui promettait des succè
plus faciles. Près de trente années s'écoulèrent, et il revint au théâtr
avec une tragédie d'*Iphigénie* (1675). Il ne pouvait plus mal choisi
son moment : l'*Iphigénie* de Racine avait été jouée six mois avant l
sienne! Il se vante pourtant, dans la préface de sa pièce qu'il im
prima en 1676, d'avoir encore été assez heureux « pour trouver de
« partisans. » Et il faut l'en croire, dit l'abbé d'Olivet, « car il pous
« sait la modestie jusqu'à l'humilité; » en preuve de quoi d'Olive
cite l'aveu qu'il fait, dans cette même préface, d'une dette de cen
vers fournis par Coras. Cet aveu, hélas! acheva de le perdre. Abatt
déjà par une comparaison qu'il n'était pas en force de soutenir, il fu
écrasé par la fameuse épigramme de Racine :

Entre Le Clerc et son ami Coras,
Deux grands auteurs rimant de compagnie,
N'a pas longtemps s'ourdirent grands débats
Sur le propos de leur *Iphigénie*.
Coras lui dit : « La pièce est de mon cru. »
Le Clerc répond : « Elle est mienne et non vôtre. »
Mais aussitôt que la pièce eut paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Le Clerc ne s'en releva plus et ne songea jamais à remonter sur l
théâtre.

Dans l'intervalle, il s'était fait traducteur. Au dire de Colletet dan
son *Traité du sonnet*, il avait traduit en *vers latins élégants*, ave
quelques collaborateurs, des sonnets de Chapelain. Il essaya de tra
duire en français et vers pour vers la *Jérusalem délivrée*, devançar
en cela, mais avec moins de succès, le tour de force accompli de nc
jours par M. Ratisbonne sur la *Divine Comédie* de Dante. Il n'en pu
blia que les cinq premiers chants, quoi qu'il ait achevé les autres
parce que son ouvrage fut fort mal accueilli. Il ne s'en prit pas de ce
échec à l'impossibilité de l'entreprise, moins encore à la médiocrit
de son œuvre, mais au vers de Boileau :

. . . Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile,

qui, à son avis, en condamnant injustement l'auteur, avait entraîné la condamnation plus injuste encore du traducteur. Boileau lui montra bien qu'il trouvait la traduction pire que l'original, lorsque, dans le cinquième chant du *Lutrin*, il signala, à travers la grêle des mauvais livres :

. . . Un Tasse français, en naissant oublié.

Le Clerc eut pour se consoler Chapelain reconnaissant. Chapelain lui paya d'abord la traduction de ses sonnets par cet éloge : « Le « Clerc : Ecrit raisonnablement en prose française et non sans esprit. « En prose, il est beaucoup au-dessus des médiocres, soit qu'il en « fasse de son chef, soit qu'il traduise. La *Jérusalem* du Tasse, dont « il a déjà quelques chants achevés, montre la force et la délicatesse « de sa veine. Ses mœurs sont douces, et il croirait un bon conseil. » Cet éloge valut à Le Clerc une pension, et Chapelain, ne se croyant pas encore quitte envers lui, favorisa son entrée à l'Académie, au point de le préférer à Segrais. Heureusement que, pour épargner au patron et au client l'odieux et le ridicule d'une telle préférence, deux places se trouvaient alors vacantes : Segrais eut la première, et la seconde resta à Le Clerc. Académicien, Le Clerc continua de travailler, mais sans rien publier que sa malheureuse *Iphigénie*. Il a laissé en manuscrit un ouvrage singulier, sous le titre de *Conformité des poëtes grecs, latins, italiens et français*, où il voulait prouver que la plupart des poëtes ne sont que des traducteurs les uns des autres. Telle et plus large encore était la pensée de Huet, qui prétendait que tout ce qui fut jamais écrit depuis que le monde est monde, à part l'histoire, pourrait tenir dans neuf ou dix *in-folio*, si chaque chose n'avait été dite qu'une fois, — tout comme Newton, qui assurait que le monde pouvait être réduit à un mètre cube. Quel profit pour nous, malheureux critiques, malheureux historiens littéraires, si la condensation de Huet était opérée ! qu'on nous épargnerait par là de longues et fastidieuses lectures, celle, par exemple, de Jacques de Tourreil.

Tourreil était né à Toulouse, d'une illustre famille de robe. De bonne heure il montra du goût pour les lettres, et surtout pour l'éloquence. Toutes ses colères contre ses camarades, et même contre ses maîtres, il les exprimait en déclamations, en diatribes oratoires. Par son exemple, il excita une semblable passion parmi ses camarades,

qui se groupèrent autour de lui en académie de petits rhéteurs, sou la présidence d'un avocat célèbre. Cependant, poussé par son ardeu bouillante, il rêvait du métier des armes. « Les grands personnage « de Rome, lui dit-on, brillèrent dans le barreau avant de s'illustre « dans les combats. » Il n'en fallut pas davantage pour lui faire ajourner ses goûts belliqueux, et il prononça un *cedant arma toga* provisoire. Toutefois, il prit le titre de chevalier, et vint à Paris pou suivre ses études de jurisprudence. Il sacrifia d'abord aux muses la- tines, et, âgé seulement de dix-huit ans, il décrivit en vers latins l maison du conseiller d'Etat Fieubet, son cousin maternel. Puis il s dit : « Les Romains n'écrivaient point en grec : pourquoi les Françai « écriraient-ils en latin? » Aussi ne reprit-il plus qu'une fois sa plum latine, pour tracer l'inscription de la statue équestre de Louis XIV su la place Vendôme. Sa vocation était, d'ailleurs, l'éloquence. En 168 et 1683, il fut deux fois vainqueur au concours oratoire proposé pa l'Académie française en l'honneur de la Vierge Marie. Orateur pou son compte, il voulut encore enrichir notre langue de l'éloquenc d'autrui, et se mit à traduire, après le chanoine Maucroix, quelque harangues de Démosthène (1691). La vogue alors était aux traduc tions, grâce à Boileau, qui, par amour des anciens et de la langue voulait y pousser l'Académie. L'abbé d'Olivet nous a conservé, à c propos, une de ses conversations, où le pauvre Tourreil, qui vena de sortir, fut fort maltraité. « Savez-vous, demanda-t-il à l'abbé « pourquoi les anciens ont si peu d'admirateurs? c'est parce que le « trois quarts tout au moins de ceux qui les ont traduits étaient de « ignorants ou des sots. Mme de la Fayette, la femme de France qu « avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux, comparait un sot tra « ducteur à un laquais que sa maîtresse envoie faire un complimen « à quelqu'un. Ce que sa maîtresse lui aura dit en termes polis, il v « le rendre grossièrement, il l'estropie. » Et Despréaux ajouta, pou arriver à Tourreil : « Ce n'est pas assez qu'un traducteur ait d « l'esprit, s'il n'a la sorte d'esprit de son original. Car l'homme qu « sort d'ici n'est pas un sot, à beaucoup près. Et cependant, que « monstre que son Démosthène ! Je dis monstre, parce que en eff « c'est un monstre qu'un homme démesurément grand et bouffi. Boileau finit par cette piquante anecdote : « Un jour que Racine éta « à Auteuil chez moi, Tourreil y vint, et nous consulta sur un endro « qu'il avait traduit de cinq ou six façons, toutes moins naturelles « plus guindées les unes que les autres. « Ah ! le bourreau ! il fe

« tant qu'il donnera de l'esprit à Démosthène, » me dit Racine tout « bas. Ce qu'on appelle esprit dans ce sens-là, c'est précisément l'or « du bon sens converti en clinquant. » Que Tourreil ait eu vent de cette condamnation de son œuvre par de si bons juges, ou qu'il en ait soupçonné lui-même les défauts, il eut le bon esprit de la refaire, en ajoutant six autres harangues aux cinq qu'il avait déjà traduites (1701). Cette traduction valait beaucoup mieux que la première. Mais que de retranchements encore, que d'additions, que de faiblesses et d'inexactitudes ! Tourreil, avec une constance digne d'un meilleur sort, remit une troisième fois son ouvrage sur le métier, et, y embrassant les deux harangues de Démosthène et d'Eschine sur la Couronne, il y consacra presque entièrement les quinze dernières années de sa vie. Cette fois, il était plus fidèle, trop fidèle même, car il manquait d'élégance et de style, avec trop de brillant encore et d'affectation. Ce qui valait mieux, c'étaient les remarques, souvent instructives, dont il enrichit sa traduction, et les préfaces qu'il mit en tête de plusieurs harangues. Celle qui précède les Philippiques, tableau animé, quoique réduit, de l'histoire de l'ancienne Grèce, est le chef-d'œuvre de Tourreil, qui s'y montre meilleur historien que traducteur ou écrivain dans le reste de ses ouvrages. Et encore le malheureux ne put-il jouir du fruit de ce long travail : il mourut avant d'avoir achevé, laissant par testament à l'abbé Massieu, son collègue à l'Académie, le soin de publier sa troisième version française de Démosthène. Massieu fit mieux ou plus, et, en 1721, il donna, en deux volumes in-4° et quatre volumes in-12, une édition complète des œuvres de son ami, avec une préface de sa façon dont nous pourrons parler à son tour académique. — Mais Tourreil avait été récompensé de sa traduction, même alors qu'elle était le plus imparfaite. Cette traduction et ses deux discours couronnés lui valurent la faveur du contrôleur général Pontchartrain qui, dès 1691, le fit entrer à l'Académie des inscriptions, composée alors de huit membres seulement, et, en 1692, à l'Académie française. De Boze, son collègue aux inscriptions et son panégyriste, le désigne comme un de ceux qui ont le plus contribué à l'édition publiée en 1702 de l'*Histoire du règne de Louis XIV par les médailles*, ce qui lui valut un surcroît de pension. Mais, peu après, il obtint le titre de pensionnaire vétéran, voulant être tout entier à son Démosthène. Pour payer sa dette de reconnaissance au contrôleur général, il donna des soins au comte de Pontchartrain son fils, et composa pour ce jeune homme des *Essais de juris-*

prudence (1694) sur des questions la plupart fort graves, mais qu
eut le tort de vouloir égayer par le jargon des précieuses. C'est là qu
s'est avisé d'appeler un huissier *M. Loyal*, un notaire un *confide
public*, un exploit un *compliment* timbré, un salaire une *reconnai
sance monnoyée*, etc. Aussi ce livre eut peu de fortune, et Tourrei
disant adieu à la jurisprudence, ne fut plus que traducteur et acad
micien. — Nous avons vu le traducteur; l'académicien se signala pa
de nombreux discours qui ramenèrent son âge mûr aux goûts ora
toires de son enfance. Outre son discours de réception, il répondit, l
même année, aux députés de l'Académie de Nîmes, qui venaient re
mercier l'Académie française de l'affiliation qu'elle leur avait accordé
En 1694, il fut chargé de répondre à l'abbé Charles Boileau, et sur
tout de présenter au roi, au nom de l'Académie, la première éditio
de son dictionnaire. En cette occasion, le roi, toute la famille royal
tous les princes, tous les ministres, chacun eut un mot de Tourrei
jusqu'à trente-deux compliments, dont un seul, celui adressé
Louis XIV, est entré dans ses œuvres. De tous les autres, malgré l'a
miration qu'une cour, centre de la politesse et du bon goût, accord
dit-on, à leurs traits fins et délicats, il ne voulut même pas laiss
de copies. Vengeance peut-être de la préférence, injuste suivant lu
qu'on avait donnée à l'épître dédicatoire de Perrault sur celle qu
avait composée lui-même, et qu'il fit imprimer à la suite de ses *E
sais de jurisprudence*. Il ne reparaît plus dans les annales de l'Ac
démie française qu'en 1703, lorsqu'il s'agit de choisir, au milieu
toutes les passions excitées par la querelle des anciens et des m
dernes, un remplaçant à Charles Perrault. Ailleurs nous racontero
toutes ces intrigues et toutes ces luttes. Qu'il nous suffise de dire au
jourd'hui qu'à la réception du successeur de Perrault, Tourreil eut l
honneurs de la séance : traducteur des anciens, il se montra impa
tial; écrivain sans goût, il parla avec élégance. Tel ne fut pas, néa
moins, l'avis du *Journal de Trévoux*, qui, rendant compte de ce di
cours, en critiqua l'emphase et la magnificence appliquées à de tr
petits objets. Tourreil s'en vengea en prêtant sa plume aux adve
saires des jésuites dans le débat sur les cérémonies chinoises. On v
par là qu'il n'avait pas toujours le caractère commode. En effet,
Boze lui-même parle de ses brusques saillies, de ses reparties
doutées et quelquefois offensantes, de ses éloges intempestifs et de
blâmes impitoyables. Nous venons de l'en punir en lui appliquant
méthode.

Voici encore un académicien par la grâce d'un contrôleur général. A la mort de Tourreil, on offrit son fauteuil à Desmarets, successeur de Pontchartrain : « Non, répondit-il, mais j'ai dans mes bureaux un « premier commis à qui cela convient mieux. » C'était Mallet. Qu'était Mallet ? d'où venait-il ? On ne sait ni le lieu ni la date de sa naissance. Il était, croit-on, fils d'un menuisier, qui réussit à se glisser à la cour en qualité de valet de chambre ordinaire de Louis XIV. Molière avait aussi commencé par là ; mais Mallet ne finit pas comme Molière. Il essaya pourtant de la poésie, et réussit à faire couronner une ode extrêmement faible sur la paix naguère conclue entre la France et l'Angleterre. Il l'envoya à la reine Anne, qui en parla avec admiration et la paya d'une médaille d'or : il est vrai qu'elle y était décorée du nom de *Minerve !* Une ode louée par une Anglaise, tel était, avec la protection d'un financier, le seul titre académique de Mallet; tel est encore tout son bagage littéraire. L'Académie voulait d'un financier : au lieu du maître elle prit le valet, et le valet resta ce qu'on l'avait pris, financier toujours et jusqu'au bout. La finance, d'ailleurs, lui était plus lucrative que la poésie. Il s'occupait depuis plusieurs années d'un ouvrage intitulé : *Comptes rendus de l'administration des finances* pendant les règnes de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, avec des *Recherches sur l'origine des impôts*, etc. Or, ce livre, présenté en manuscrit à Louis XIV par Desmarets, fut récompensé d'une pension de 10,000 livres, dont Mallet jouit jusqu'à la mort du monarque. Disons que les gens du métier en louent la valeur historique, les investigations savantes, et qu'une foule de financiers, paraît-il, lui doivent, sans l'avouer, toute leur érudition. Publié pour la première fois en 1720, il fut réimprimé en 1789 par ordre de Necker, avec une préface et des observations de l'éditeur.— Voilà Mallet. D'ailleurs, modeste et discret, assure-t-on ; ayant laissé peu de fortune, quoiqu'il eût été toute sa vie dans les finances : éloge de l'honnête homme, maigre épitaphe de l'académicien !

Mallet a au moins laissé une ode, mauvaise c'est vrai, mais c'est toujours une ode ; un livre qui n'a rien de littéraire, c'est vrai encore, mais c'est toujours un livre. De son successeur Boyer, pas une ligne ne nous reste, — car son discours de réception et sa réponse au cardinal de Soubise ne comptent guère, — et pourtant pas d'académicien plus célèbre, ni qui ait exercé sur le corps une action plus dominante. — Il était né à Paris, d'une famille nombreuse, originaire d'Au-

vergne, et dont le cloître était, en quelque sorte, le patrimoine ou l'apanage. Ses quatre frères et ses quatre sœurs embrassèrent l'état monastique, et lui-même, ne voulant pas déroger, entra chez les théatins où il se voua d'abord à l'enseignement, puis à la prédication. Il se rendit bientôt célèbre par son éloquence, dont nous ne pouvons juger que par ouï-dire, ses sermons n'ayant pas été plus imprimés que ses ouvrages pieux. Au dire de Le Beau, qui les avait lus en manuscrit, s'ils n'avaient pas la sublimité des orateurs du grand siècle, ils étaient de vrais sermons : grand mérite à une époque où les prédicateurs — nous allons le voir par son successeur Boismont, — prêchaient tout, excepté l'Evangile. Ayant prêché deux carêmes devant Louis XV, il reçut du cardinal de Fleury, en 1730, l'évêché de Mirepoix. Bientôt il était rappelé à la cour pour être précepteur du dauphin, père de Louis XVI. L'Académie française n'attendait que la nomination du précepteur royal pour l'admettre dans son sein d'un suffrage unanime. Deux ans après, il était reçu à l'Académie des sciences, et en 1741, à celle des inscriptions, en remplacement du cardinal de Polignac. Dans l'espace de cinq années, tous les honneurs académiques étaient venus le décorer, comme s'il eût été un génie universel. Après la mort du cardinal de Fleury, c'est lui qui gouverna l'Académie au nom de la cour. Il écarta tant qu'il put les candidats jansénistes et philosophes, La Bletterie et Voltaire. Aussi devint-il la bête noire de toute la secte encyclopédique. Il faut voir comme Duclos en parle dans ses Mémoires ! Collé ne l'appelait que « la chouette des « honnêtes gens ecclésiastiques. » Mais c'est Voltaire, à qui il avait fait donner l'exclusion en 1741, qui le prit pour point de mire de tous ses sarcasmes. Comme le prélat signait l'*Anc. évêq. de Mirepoix*, en abrégé, et que son écriture était assez incorrecte, Voltaire lisait « L'*âne* évêque de Mirepoix, » sujet d'éternelle et fatigante plaisanterie. S'il fallait en croire Condorcet, la farce aurait été poussée trop loin lorsqu'on choisit Voltaire pour aller négocier avec le roi de Prusse, et Boyer se serait plaint au roi que le négociateur le faisait passer pour un sot dans les cours étrangères. « Ne vous en inquiétez « pas, aurait répondu Louis XV; c'est une chose convenue. » Réponse invraisemblable ! Ce fut bien pis quand le bruit courut qu'on demandait un chapeau pour lui à Benoît XIV. Voltaire prit les devants par cette épigramme :

En vain la fortune s'apprête
A t'orner d'un lustre nouveau ;

Plus ton destin deviendra beau,
Et plus tu nous paraîtras bête.
Benoît donne bien un chapeau,
Mais il ne donne point de tête.

Boyer ne mit pas moins de courage à faire la police de l'Académie. C'est encore lui qui empêcha qu'on ne commît l'indécence de donner pour successeur à l'archevêque de Sens, Piron, l'auteur d'écrits si licencieux. Ce coup de crosse, comme disait Piron, fut presque son dernier acte. A la mort du dauphin, qui conserva toujours pour lui le plus tendre attachement, il fut nommé premier aumônier de la dauphine, et succéda à Fleury dans la liste des bénéfices. En s'attachant à la cour, il s'était démis de son évêché et avait reçu en dédommagement l'abbaye de Saint-Mansuit; mais il ne voulut jamais accepter celle de Corbie. Homme désintéressé, comme on voit, modeste, vivant à la cour sans faste et trouvant dans sa médiocrité des ressources pour d'abondantes aumônes; digne de recevoir en estime, de la part de la postérité, les arrérages de tous les mépris que lui prodigua la philosophie.

U. Maynard.

---

104. **ABRÉGÉ** *du cours d'études suivi par les élèves de la congrégation de Notre-Dame. — Notions d'histoire générale. — Temps anciens.* — 2 volumes in-12 de 348 et 246 pages (1861), chez E. Ducrocq et chez V. Palmé; — prix : 3 fr.

Ces deux volumes, renfermant la longue période des temps anciens, font partie d'un cours complet d'histoire partagé en six années, et sont destinés, le premier à la sixième classe, le second à la cinquième. Rédigé par une habile maîtresse du pensionnat bien connu et très-estimé de l'Abbaye-aux-Bois, ce cours s'adresse spécialement aux maisons d'éducation tenues par les religieuses de la congrégation de Notre-Dame; cependant, d'autres congrégations enseignantes et des institutrices privées l'ont également adopté, ou ne tarderont pas à le faire dès qu'elles auront pu l'apprécier.

Ce travail, conçu et exécuté sans préoccupation de sa destination spéciale, est le fruit de l'observation et de l'expérience, et a subi l'épreuve décisive d'un long et sérieux enseignement. De plus, étant destiné à l'instruction des jeunes filles, ne convenait-il pas, — et n'était-ce pas une garantie de succès, — qu'il sortît d'une plume, moins ferme, si l'on veut, mais plus flexible que celle d'un historien de profession? Celui-ci eût montré sans doute plus de science;

il eût mis, dans son résumé, plus de faits, de dates, de conjectures, de philosophie même; mais incontestablement aussi son travail eût été plus sec, plus aride, et, partant, moins utile. Quel but veut-on atteindre en enseignant l'histoire à des jeunes filles, sinon orner leur intelligence par le récit de faits glorieux et instructifs, au lieu de surcharger leur mémoire d'une nomenclature que la peine qu'elle leur aura coûtée ne sauvera certes pas d'un prochain oubli? C'est ce qu'on a parfaitement compris ici. Les faits, tous bien choisis, sont racontés, et non simplement indiqués; ce sont des récits abrégés, il est vrai, et que la leçon orale doit développer et compléter, mais ce sont des récits véritables, tout d'une haleine, habilement rédigés, conservant à chaque siècle la physionomie qui le caractérise, débarrassés des détails insignifiants, et de cette accumulation de dates qui hérissent les manuels ordinaires, arrêtent l'élève à chaque phrase, quelquefois même à chaque mot, et ne lui laissent d'autre souvenir que celui de la fatigue et de l'ennui. On a adopté, pour plus de simplicité, la division par siècles. Les grands faits contemporains sont rappelés, dès le début du chapitre, par les noms des personnages ou des familles illustres placés en tête des siècles et tirés ordinairement, l'un de l'histoire sacrée, l'autre de l'histoire profane. Vient ensuite une liste détaillée des principaux événements, avec les dates les plus importantes; puis, les développements. A la fin de chaque siècle se trouvent des cadres de tableaux synoptiques que l'élève doit remplir de mémoire, et dont le but est de grouper avec ordre et clarté les traits essentiels des époques les plus remarquables. On voit que les moyens de fixer les faits dans la mémoire n'ont pas été négligés, et que, pour être plus attachant que beaucoup d'autres, ce cours d'histoire n'en est pas moins sérieux.

Quant à l'esprit qui l'anime, on le devine assez : il est avant tout et exclusivement chrétien. Le grand fait qui domine toute l'histoire, la rédemption des hommes, y apparaît comme un phare placé au sommet des âges et vers lequel l'œil de l'élève est constamment ramené. Aussi l'histoire sacrée occupe la première place, et forme comme un centre auquel vient se rattacher l'histoire générale, ou mieux encore, un sillon de lumière dont les siècles ténébreux du paganisme sont traversés dans toute leur longueur, et qui aide à en découvrir plus aisément les erreurs et la corruption. C'est ainsi qu'on a pu sans danger faire entrer dans le cadre de l'ouvrage le récit des temps mythologiques, héroïques et poétiques, qui précèdent les temps histori-

ques : mis en regard des admirables récits de la Bible aux temps correspondants des patriarches et des premiers chefs des Hébreux, ces récits de la fable perdent ce qu'ils auraient de séduisant s'ils étaient isolés; ils apparaissent tels qu'ils sont en réalité, d'ingénieux mensonges, quand ils ne sont pas une simple altération de la vérité.

C'est avec la plus entière confiance que ce manuel peut être mis entre les mains des jeunes personnes : les impressions qu'il laissera dans leur imagination seront tout à la fois très-pures, très-vives et très-durables.

105. **L'ANGE** *du bagne*, par M. Raoul DE NAVERY. — 1 volume in-12 de VIII-314 pages (1860), chez C. Dillet (*l'Autel et le foyer*); — prix : 2 fr.

Ce livre a été écrit surtout pour les prisonniers. Emu de la pensée que l'âme de ces malheureux n'est pas fermée à tous les instincts généreux, qu'il s'agit seulement de les ranimer au fond de leurs cœurs, l'auteur leur offre un récit historique, puisé à des sources certaines et qui lui semble devoir atteindre ce consolant résultat : « Un ange du « Seigneur parut, et la lumière brilla dans la prison (Act. des « apôt., XI), telle est l'épigraphe du livre qui nous transporte au bagne de Brest. — *L'Ange du bagne*, c'est d'abord l'abbé Pascal, le digne aumônier; mais avec lui il en est un autre, son puissant auxiliaire, qui le seconde merveilleusement dans son ministère de paix et de charité. Aulaire, surnommé *Bleu de ciel*, est un vieux forçat entré fort jeune au bagne; bientôt, chrétien ardent, il devient l'ami, le modèle, le conseiller, l'apôtre de ses compagnons, l'ange enfin du triste séjour dans lequel, après plus de cinquante ans, il meurt entouré de l'estime, de la vénération de tous, car un grand secret vient d'être découvert : Aulaire était innocent; il aurait pu se disculper et sortir du bagne; mais, par un sacrifice héroïque de vertu, il a préféré enchaîner pour toujours sa liberté, afin d'expier pour ses compagnons coupables et de s'associer ainsi à l'œuvre de la rédemption, en suivant de loin les traces de l'Homme-Dieu souffrant et mourant pour racheter les hommes.

On connaît la manière de M. Raoul de Navery : épisodes nombreux et variés, tableaux pittoresques et saisissants, dialogues animés, scènes diverses de toute nature, enfin une forme dramatique des plus émouvantes, voilà ce qu'on trouve en général dans ses écrits. Mais on y trouve aussi, ce qui vaut mieux, une pensée toujours chrétienne, qui tend vers un noble but. C'est encore ce qu'on rencontrera dans l'*Ange*

du bagne, à travers bien des invraisemblances et des imperfectio
Nous aimons cependant à recommander ce volume, qui doit intére
et produire du bien ; sa place est marquée surtout dans les bib
thèques des prisons : elle charmera les ennuis des malheureux pris
niers, et ne fera pénétrer dans leurs cœurs que de purs rayons de
de consolation et d'espérance. MAXIME DE MONTROND.

106. **DEUX ANNÉES AU BRÉSIL**, par M. F. BIARD. — 1 volume grand in
de 680 pages, *illustré de* 180 *vignettes dessinées* par M. E. RIOU, *d'après le croquis de M. Biard* (1862), chez L. Hachette et Cie ; — prix : 20 fr.

Qui n'a parfois, dans un rêve enchanteur, placé sa tente et sa demeure au milieu des forêts vierges de l'Amérique du Sud ? qui ne s'est dit qu'il ferait bon vivre quelques instants au sein de cette luxuriante végétation, sous ces arbres géants, à travers lesquels le puissant soleil des tropiques peut à peine laisser tomber une fine plui d'or ? Ces voûtes immenses, formées par les branches entremêlée d'arbres séculaires, ressemblent à une suite infinie de cathédrales go thiques d'une prodigieuse hauteur et d'un aspect fantastique. La vi et le mouvement se sont réfugiés sous ces arceaux verdoyants : les o seaux, les fleurs, les insectes, les quadrupèdes les plus variés, l serpents à la peau lisse et brillante, attirent les regards du natur liste, du curieux, de l'artiste, le surprennent et le charment. On laisse aller, comme aux heures de l'enfance, à l'admiration et à jouissance de chaque chose. La forme, la couleur, le bruit même r vissent. Partout éclatent et se meuvent les êtres les plus divers : l feuilles, les herbes, les mousses, fourmillent d'insectes dont les pr portions pittoresques et les teintes bizarres fascinent les yeux. I plante, ne trouvant plus de place sur le sol, s'accroche aux arbres vit de leur séve, comme ces orchidées qui, suspendues aux bambo par une liane légère, se balancent lentement ainsi que les lampes d églises. Oh ! qu'on serait heureux de mener, durant un mois ou deu au sein de ces solitudes enchantées, l'existence d'un Robinson ou d'u ermite ! qu'il y aurait de choses à contempler ! comme on y passera de belles vacances à bénir dans ses œuvres le Père de la nature ! - Mais, hélas ! tout le monde ne peut pas aller aux tropiques, *non lic omnibus adire Corinthum*. Du moins, un peintre distingué dont l agréables tableaux sont présents au souvenir de tous ceux qui ont v sité nos expositions, nous a rapporté du Brésil d'excellents croquis q suffisent pour nous donner une idée de la végétation intertropical

En véritable artiste, M. Biard s'attache peu aux mœurs, à l'histoire, à la politique des pays qu'il visite ; ce qu'il cherche avant tout, c'est la forme extérieure, le côté plastique : un grand site, un arbre creusé par les siècles, un oiseau bien nuancé, un rocher pittoresquement éclairé, une belle chute d'eau dans le désert, une fleur rare et curieuse, un serpent dont les écailles chatoient délicatement à la lumière, voilà ce qui le passionne. Aussi décrit-il beaucoup et de la plume et du crayon, et il réussit d'autant mieux qu'ayant voyagé en Orient et en Laponie, il a de nombreux points de comparaison. Les gravures sur bois, dont il orne presque toutes ses pages, sont d'un attrait extrême et d'un goût exquis. Il y a des vues de forêts, des tracés de rivières, des dessins de plantes, des intérieurs de pays, qui sont d'une vérité frappante. Le style lui-même, à part quelques historiettes d'atelier, — en très-petit nombre d'ailleurs, — plaît par son entrain, sa simplicité, son laisser-aller original. Il ressemble à son voyage. M. Biard n'a garde de chercher à tout dire et à tout voir. Durant les deux années qu'il a passées dans l'Amérique du Sud, il n'a guère eu le loisir de songer aux villes, à leurs monuments et à leurs habitants ; s'il parle de l'empereur du Brésil, c'est qu'il a fait son portrait, et s'il s'occupe des Indiens, c'est pour remarquer leurs traits caractéristiques et pour esquisser quelques types bien accentués de cette race antique.

Quittant donc, dans le courant de l'année 1858, son bel atelier de la place Vendôme, il alla s'embarquer à Southampton. Le navire mouilla, selon l'usage, à Lisbonne, à Madère, à Fernambouc, à Bahia, et finit par déposer l'auteur à Rio de Janeiro. Après quelque temps de séjour forcé dans cette curieuse ville, M. Biard parcourt la province d'Espirito-Santo et suit les bords de la rivière Sangouassou. Il se hâte le plus qu'il peut durant ces premières excursions, pour s'enfoncer dans la forêt vierge, but de son voyage et de ses rêves. Ne redoutant ni la fièvre jaune, ni les serpents, ni les féroces moustiques, il se fraye des sentiers à coups de hache, à travers les lianes et les buissons inextricables. « Je suis bien embarrassé, dit-il, d'exprimer ce que je res« sentais alors ; il me semble que c'était un mélange d'admiration, « d'étonnement, peut-être de tristesse. Combien je me sentais petit « en présence de ces arbres gigantesques qui datent des premiers « âges du monde (p. 175) ! » Il conserve présentes à son esprit les fortes impressions dont il fut saisi le premier jour de ces grandes excursions. « J'entends encore le cri des perroquets perchés aux plus

« hautes branches, ainsi que ceux des toucans ; je vois encore ramp
« sous l'herbe le joli reptile, paré du plus brillant vermillon, qu'o
« appelle le serpent corail, et qui donne aussi sûrement la mort qu
« la vipère et le crotale (p. 176). » Après avoir longtemps étudié le grands bois, l'intrépide voyageur descend la rivière de Sangouassou avec le projet de visiter l'Amazone et de peindre ses rivages. — Le premiers jours de route sont faciles. Un bon bateau à vapeur condui rapidement de Rio de Janeiro à Fernambouc et de Fernambouc a Para; mais quand il s'agit de remonter ce fleuve immense, les moyen de transport deviennent de moins en moins commodes, et finissent pa être extrêmement périlleux. Néanmoins, M. Biard brave tout, et les ma ladies, et les privations, et le mauvais vouloir des habitants ; ses ef forts sont couronnés par le succès : il parvient jusqu'au Rio de Madeira et se glisse même dans un de ses cours secondaires. Là, il se trouv en présence d'un spectacle bien différent de ce qu'il avait vu jus qu'alors : les hautes forêts qui bordent la rivière n'ont plus ni vie i gaieté ; point de végétation parasite et de feuillage splendide ; plu d'oiseaux, de reptiles, d'insectes, mais une suite monotone de tron lisses et élevés, dont l'aspect est d'une infinie tristesse et comme un image de la mort. Cette dernière partie des lointaines excursions d M. Biard offre un grand intérêt ; on s'attache d'autant plus au scènes et aux paysages que nous en a rapportés l'habile artiste, qu'o apprend au prix de quelles peines et de quels dangers il les a obtenu

On voit quelle est la nature, quel est le but de ce bel ouvrage, qu genre d'attrait il doit avoir pour les hommes de goût. Ce magnifiq volume peut aussi être mis entre les mains des jeunes gens curieu ses consciencieuses descriptions leur plairont et les instruiront.

E.-A. Blampignon.

107. **L'ART** *de converser et d'écrire chez la femme*, par M. Paul Leconte, anci professeur de littérature au collége Stanislas. — 3e *édition*.— 1 volume in-de 176 pages (1862), chez E. Dentu ; — prix : 2 fr. 50.

Troisième édition ! Nous ne sommes pas surpris du succès obte par ce petit livre. Après l'avoir ouvert avec quelque indifférenc nous l'avons lu avec un vrai plaisir. Il sort tout à fait de forme ordinaire des traités classiques. Il ne faut guère lui demanc les préceptes positifs qui se trouvent dans les rhétoriques et les aut ouvrages de cet ordre, mais bien une suite d'ingénieuses considér tions sur l'art d'écrire et de converser, dans son application a

femmes du monde, ou, pour s'exprimer plus exactement, aux femmes dans le monde. C'est une introduction à tous les cours et cahiers de littérature destinés aux jeunes filles.

Selon M. Leconte, l'instruction littéraire de la femme a un triple but : elle doit lui apprendre à exercer ses bonnes facultés, à remplir par de saines lectures des heures qui seraient oisives, à élever son esprit et à alimenter utilement son cœur. De là la nécessité des préceptes sur l'art d'écrire et d'un enseignement prudent sur l'histoire littéraire. En second lieu, une femme peut n'être pas seulement appelée à lire, à apprécier, à goûter les œuvres d'autrui : il est possible qu'elle écrive, et elle écrira au moins des lettres. Or, ce n'est pas là une chose indifférente. Enfin il faut apprendre aux jeunes filles à converser, chose utile, morale, chrétienne aussi, si cet art est bien compris, art hospitalier par excellence qui apprend à recevoir, à abriter quelques instants sous son toit des amis, et à savoir si bien les entretenir, qu'en quittant celle qui sait converser, on se retire en quelque sorte parfumé, ému, meilleur. Mais cet art difficile, et plus rare qu'on ne pense, a ses degrés; là aussi le talent peut être porté jusqu'au génie, ou plutôt si le génie, c'est-à-dire le fonds originel vient à manquer, le talent ne le suppléera pas. L'art de converser est donc surtout un don naturel, mais qui peut se former et se développer par la culture. Pour cela, l'auteur donne ses préceptes d'une manière toute psychologique. En analysant les principales facultés de l'âme, l'imagination, le cœur, l'esprit, le goût enfin, le bon goût qui, dans son sens réel, n'est que l'accord de l'honnête avec la grâce, il montre le caractère de ces facultés, leurs exigences, leurs droits, et comment on pourra les satisfaire en suivant les meilleurs procédés de l'art d'écrire et de celui de converser. — Mais si ces facultés sont les sources naturelles de ces deux arts, ou du moins de ces deux branches de l'art littéraire, les moyens de les développer, ou de féconder et de purifier ces sources vives, sont extrinsèques, comme on dit en rhétorique, c'est-à-dire viennent du dehors. L'auteur énumère ces moyens, au nombre de quatre : la lecture, l'étude des beaux-arts, la vie de famille, le sentiment religieux. Sur ces divers points, on trouvera ici une suite de conseils où se fait en même temps remarquer l'art de bien observer et celui de bien dire. A. Mazure.

1[illegible]. LE CARDINAL DUBOIS *et la régence de Philippe d'Orléans,* par M. Cape-

FIGUE. — 1 volume in-12 de x-228 pages (1861), chez Amyot (*les Cardinaux ministres*); — prix : 3 fr. 50 c.

A la bonne heure ! il y avait ici lieu à exercer cette monomanie de réhabilitation qui s'est récemment emparée de M. Capefigue. Réhabiliter les cardinaux ministres, même Dubois, vaut mieux, certes, que de réhabiliter les reines de la main gauche, notamment Mmes de Pompadour et du Barry. Voilà une entreprise qu'on peut tenter sans passer d'abord par le paradoxe immoral, pour n'aboutir qu'à la ridicule apothéose de la passion du pastel et des camées. Car, à quoi se réduisent les plaidoyers de M. Capefigue en faveur de toutes les femmes qu'il a voulu imposer à notre culte, ou, du moins, arracher à notre réprobation traditionnelle ? A la phrase sacramentelle, avec légère variante, de tous nos romanciers : Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé... la peinture et la musique ! Mais il n'y a ici ni musique ni peinture qui tienne : la seule position d'une femme occupant la place de l'épouse dans la couche royale et sur le trône imprime à sa vie et à sa mémoire une tache que les flots musqués des louanges de M. Capefigue ne laveront jamais, que la femme soit partie d'en haut ou d'en bas, qu'elle s'appelle Montespan ou Poisson. — Telle n'est pas nécessairement et en soi la position d'un ministre, fût-il venu de Brives-la-Gaillarde, eût-il traversé l'ombre et la poussière d'un collége pour s'élever graduellement à un préceptorat princier, aux premières dignités de l'Eglise et de l'Etat au maniement suprême des affaires de son pays. Donc, Dubois n'est pas nécessairement un drôle par cela seul que de peu il s'est élevé beaucoup, de rien même à tout. L'orgueilleux duc de Saint-Simon seul peut ainsi condamner *a priori* un tel parvenu, surtout si ce parvenu l'a supplanté dans la confiance du maître et lui a ravi la place ambitionnée au timon de l'Etat. Or, voilà évidemment l'origine de toutes les fables monstrueuses que Saint-Simon a fait entrer dans le courant de l'histoire, qui ne peut plus se débarrasser de cette écume impure. Il y a courage à essayer, il y aurait mérite à venir à bout d'opérer cette purification. Mais si le courage ne manque pas à M. Capefigue, la force lui fait défaut, et la lice reste ouverte aux champions de l'abbé Dubois. Aussi bien, que dire en deux cents petites pages, et encore tout intercalées de blancs, toutes chamarrées de mauvais petits vers que M. Capefigue trouve charmants, sans doute puisqu'il les répète et les reproduit en plusieurs endroits de son livre (pp. 133, 204) ? Que sera-ce si nous ajoutons que Dubois n'occupe

pas peut-être cinquante de ces pages, tout le reste étant consacré au duc d'Orléans? La régence et le régent, en effet, voilà, autant et plus que Dubois et son ministère, l'objet des réhabilitations prétendues de M. Capefigue : la régence, dont il veut « effacer toutes les vilenies ; » le régent, « un des esprits les plus remarquables du XVIII[e] siècle, po-« litique sérieux, artiste charmant, peintre, musicien, graveur (nous « ne sortons pas de là !), — chimiste distingué, homme d'affaires, « financier (à preuve, Law et la banqueroute !), — théologien, « (lisez incrédule), et surtout tête de fermeté et de résolution « (pp. VII et VIII). » Dans la vérité de l'histoire, la régence, c'est l'affaissement de la France au dedans par l'impiété et l'immoralité; c'est, au dehors, sa nouvelle inféodation à l'Angleterre, politique constante de la maison d'Orléans; le régent, c'est l'homme que Louis XIV a si bien défini « un fanfaron de vices ! » Et ici nous pouvons invoquer les *Mémoires* de Saint-Simon, ami et admirateur du duc d'Orléans; nous pouvons invoquer surtout la Palatine, une femme, sans doute, « trop forte en gueule, » mais qui aimait passionnément son fils, et qui, toutefois, parle de lui dans sa correspondance comme toute l'histoire. En vérité, c'est porter un défi trop audacieux à la mémoire et à la conscience publique, que de leur proposer l'admiration même de la duchesse de Berry, même des « soupers fins et déli-« cats, » de la régence (p. 119), jusqu'ici flétris si justement du nom d'orgies! Et tout cela sans preuves, dans le style le plus médiocre, souvent le plus incorrect, sans aucune autorité, par conséquent, ni de science ni de talent!

Et le cardinal Dubois, que devient-il au milieu de ces absurdes essais d'apologie? Encore une fois, il paraît peu, et n'occupe que la moindre place. Son portrait (une sorte de portrait-programme dans la préface), et c'est à peu près tout. « Le cardinal Dubois, « nous y est-il dit, une des figures les plus élevées et qu'on doit pla-« cer sans crainte à côté de Richelieu et de Mazarin ; Dubois, promo-« teur de l'alliance anglaise qui assurait la paix du monde, la main « ferme et décidée qui réprime le complot espagnol de Cellamare, « l'infatigable travailleur, levé à cinq heures et ne terminant son « labeur qu'à minuit; le cardinal Dubois (celui qu'on a présenté « comme un satyre dans une priapée antique), faible, maladif, « obligé de se nourrir d'herbes bouillies (on nous redonnera dix fois « ce menu !), et réservant ses rares loisirs pour recueillir les livres « précieux, les elzévirs, les tableaux de maîtres, les statues grec-

« ques et romaines (l'éternel refrain !) (p. viii). » — Voilà le pro-gramme, avons-nous dit; mais M. Capefigue a tout uniment oublié de le remplir. Chez Dubois, il y a l'homme, il y a le prêtre, il y a le ministre. L'homme, il faut le chercher dans les papiers de famille dont M. Louis Véuillot a déjà publié de si curieux échantillons ; le prêtre, il doit être mis, pour sa défense, entre Fénelon qui lui écrivait avec estime, et Massillon qui assista à son sacre; quant au ministre, sa réhabilitation est aux archives des affaires étrangères, où nul, ni avant ni après lui, n'a accumulé d'aussi nombreuses, d'aussi étendues, d'aussi habiles dépêches. A la vue de ces montagnes de papiers, tout entiers écrits de sa main, on se demande quelle place pouvait rester, dans une vie si laborieuse, pour la débauche que la calomnie a voulu y introduire si largement. — Nous avons dit ce qu'il aurait fallu faire et ce que n'a pas fait M. Capefigue. A l'écrivain qui, préférant la vérité à la popularité, voudrait écrire l'histoire de Dubois et de son ministère, le sujet s'offre donc neuf encore et inexploré !

U. Maynard.

109. **CAUSERIES D'UN CURIEUX.** — *Variétés d'histoire et d'art tirées d'un cabinet d'autographes et de dessins,* par M. Feuillet de Conches; *ouvrage enrichi de nombreux* fac simile. — 2 volumes in-8° de lx-524 et 648 pages (1862), chez Henri Plon; — prix : 16 fr.

Ce singulier ouvrage, qui aura cinq ou six volumes dont voici les deux premiers, n'est qu'un cabinet d'autographes et de dessins transformé en livre. Or, on sait ce qu'est un cabinet. Que de choses à peine curieuses, et combien d'inutiles ! Puis, malgré des classifications souvent arbitraires, quel pêle-mêle, quelle confusion! Tout cabinet un peu riche a toujours une ressemblance plus ou moins éloignée avec le chaos, avec le magasin de bric-à-brac; et, si on le met en volumes, quels que soient les efforts du curieux devenu auteur, quels que soient sa science et son talent, le livre gardera du cabinet ses avantages, sans doute, mais aussi ses inconvénients.

Certes, rien ne manque à M. Feuillet de Conches de ce qu'il faut pour faire en ce genre le meilleur des livres. Sa collection privée est peut-être la plus riche du monde ; il sait beaucoup; son talent d'écrivain, quoique un peu précieux et maniéré, est des plus remarquables : et, toutefois, lorsqu'on achève la lecture de ces deux énormes volumes, on se sent un éblouissement sur les yeux, un étourdissement dans la tête, et dans l'esprit et la mémoire une confusion

inextricable. C'est le cabinet qui est entré en vous, qui s'y meut, s'y agite, et ne peut s'y classer comme dans les cartons et sur les tablettes. Mais, au lieu de chercher à s'inoculer le livre, laissons-le ce qu'il est, à l'état de cabinet, c'est-à-dire d'objet d'étude et de consultation, et alors nous aurons sous la main une mine abondante de documents où nous pourrons puiser au besoin, à l'aide d'une vaste table alphabétique qui nous servira de catalogue.

Depuis longtemps le document écrit a triomphé dans l'histoire. Néanmoins, les mémoires sont souvent de mauvais guides, parce que leurs auteurs ont tout plié à une mesure personnelle ; les livres sont plus traîtres encore, et ne nous donnent pas la vraie nature de l'écrivain. De là la nécessité des documents originaux, et surtout des autographes non destinés au public, qui nous montrent le dessous des cartes dans le grand jeu dont se compose l'histoire, qui nous livrent les hommes dans leur déshabillé et dans le plus intime de leur être. Toute l'histoire est à refaire, a-t-on dit : elle ne sera refaite qu'à l'aide des autographes, auxquels on peut et doit joindre l'étude des portraits. — Telle est l'idée qui a présidé à la formation du cabinet de M. Feuillet de Conches, et à la composition de son livre.

Ce livre embrassera le monde entier dans la durée et dans l'espace. Après un aperçu de tout ce qu'une science conjecturale nous a appris sur l'origine de l'écriture, voici un tableau des documents écrits dans l'antiquité sacrée ; voici l'iconographie de leurs auteurs, l'iconographie de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, l'examen de quelques points particuliers, comme l'authenticité de la correspondance de saint Paul et de Sénèque. Même étude sur les manuscrits dans l'antiquité profane, en Egypte, en Grèce, à Rome ; sur les matières et instruments pour écrire, les inscriptions lapidaires, les autographes cités dans les auteurs anciens, les procédés de tachygraphie et de cryptographie, les secrétaires, scribes et écrivains publics ; enfin, sur quelques écrits d'authenticité plus ou moins douteuse et sur les curieux d'autographes, grands ancêtres de l'auteur. Suit une iconographie très-détaillée des trois peuples dont les manuscrits viennent d'être étudiés. — Une longue transition sur la rénovation du monde littéraire antique nous conduit à la deuxième partie, qui traite de la Chine, de ses manuscrits et de ses autographes, de ses arts, et particulièrement de son iconographie : étude intéressante, d'où il résulte, à l'encontre des niaiseries voltairiennes, que tout dégénère chez ce peuple enfant et vieilli, impropre à réfléchir et à prévoir ; qu'il n'a

rien appris de nous, et que nous n'avions presque rien à apprendre de lui. — La troisième partie traite de l'Europe dans les temps modernes, et d'abord de l'utilité de toutes les collections, même de coiffures, de chaussures, de cure-dents, de rafraîchissoirs et chauffoirs de mains, de bas, de jarretières, de gants, et... de cordes de pendus! Sommes-nous ici en plein bric-à-brac? Mais le grand intérêt se montre de nouveau quand l'auteur aborde les collections d'autographes, nous ouvre les albums célèbres, nous décrit les anciens cabinets, les archives et les cartulaires dont se sont enrichis nos bibliothèques et nos dépôts publics. Il y a là une foule d'indications précieuses qui profiteront à ceux qui ont à faire des recherches savantes. L'intérêt devient universel et s'illumine du grand jour de notre plus brillante histoire, dans la dernière partie du second volume, où il est parlé des papiers de Chapelain et de Conrart, de Mme de Sévigné et de Mme Scarron, et surtout de la fameuse cassette aux poulets du surintendant Fouquet, dont sort intact, à travers tant de hontes, l'honneur de Mme de Sévigné et de Mme de Maintenon. L'honneur, plus que la vertu, voilà ce que M. Feuillet de Conches accorde à Mme de Maintenon, envers laquelle il s'efforce d'être juste, lui étant peu sympathique. Et toutefois, il n'a rendu pleine justice ni à elle ni Louis XIV. Il est faux, certes, qu'elle ait fait de Louis XIV une sorte de Louis XI superstitieux, qu'elle ait abaissé son âme; il est faux encore que Louis XIV ne soit pas aussi grand homme que grand roi (t. II, pp. 601-608). A ces assertions contentons-nous d'opposer une dénégation pure et simple, renvoyant, du reste, sur ce point, aux nombreux articles que nous avons consacrés à Mme de Maintenon. Telle est la principale réserve que nous ayons à faire contre ce livre. Mentionnons sans les blâmer certains détails de mœurs, innocents sous la plume de l'écrivain, mais dangereux peut-être sous les yeux de lecteurs trop jeunes. En général, M. Feuillet de Conches est plein de mesure en ce qui touche à la morale, plein de respect en ce qui intéresse la foi. Sous le respect il enveloppe encore les préventions qu'il garde contre certaines institutions ou certains écrivains catholiques. Par exemple, il passe trop facilement condamnation sur les disciples de saint Ignace, « perdus dans l'ordre politique par l'absolutisme théocratique et par les doctrines fanatiques de quelques-uns « d'entre eux, dans l'ordre moral par leur dévotion aisée et leurs « restrictions mentales (t. II, p. 102); » mais, pour lui, il n'en reconnaît pas moins la grandeur de leur œuvre. Ainsi de M. de Bonald

« souvent aveugle dans sa foi en l'infaillibilité de l'Eglise, etc.; » de M. de Maistre, « proclamant le bourreau comme la clef de voûte de « l'édifice social, etc. (t. I, pp. xx, xxi) : » tout cela est du pur *Coquelet;* mais la raison et l'honnêteté prennent aussitôt le dessus chez M. Feuillet de Conches, et il s'empresse de rendre hommage à ces deux hommes, malgré tout si grands et si bons. Ainsi ferons-nous pour lui, bien que nous ayons de plus fortes raisons d'amoindrir son éloge par la critique, et oubliant ce qui, chez lui, peut blesser nos affections et nos doctrines, nous recommanderons ses *Causeries* à tous les amateurs de science originale, de curiosités attrayantes et de saine littérature.

U. MAYNARD.

110. **CHANTS PROSAIQUES**, par M. Paul-Ernest DE RATTIER. — 1 volume in-12 de 304 pages (1861), chez E. Dentu; — prix : 2 fr.

Dans le compte rendu d'un précédent ouvrage du même auteur, *la Santé de l'esprit et du cœur* (t. XXV, p. 329), après avoir loué ses intentions, nous l'invitions à veiller sur sa vive et brillante imagination, s'il voulait devenir un moraliste véritablement utile. M. de Rattier n'a pas cru devoir suivre nos conseils. C'est donc toujours, et plus encore ici peut-être, cette exubérance de poésie, d'imagination, d'idéal, de rêverie et de néologisme qui l'entraîne bien au delà des bornes de la réalité. Il y a de tout un peu dans cet ouvrage d'un poëte qui chante en prose sur toute espèce de sujets. — « Demandez « au rossignol s'il rime ses trilles! — Demandez à la cascatelle si elle « rhythme ses fraîches susurrations! — Je préluderai donc sur ma « lyre de bois, sur mon luth taillé dans la forêt sauvage, — dans la « forêt sauvage et prochaine, parce que mon horizon, mon avenir et « ma pensée ne sont pas bien grands. — Leur mesure est aussi mo- « deste que les coteaux de ma terre natale sont peu élevés, les fleuves « de mon pays encaissés dans leurs rives, les arbres humblement « élancés par leur cime. — Je chanterai, je croirai chanter, et je serai « plus fier qu'un vrai chanteur. — Mes cordes de chanvre, je les ten- « drai bien roides pour que l'archet ou le doigt les fasse mieux « vibrer. — Je donnerai la souplesse à leur trame avec la gomme « odorante de mes pins. — On ne croira donc rien de mes propos, « quand je parlerai de ma lyre d'or et de mon luth d'ivoire. — Il faut « bien vanter ses petites richesses, et ces matières brillantes coûtent « peu au poëte. Le tout est de les mettre en œuvre. — Je préluderai, « je chanterai, j'écouterai mon humble pochette, j'en ferai une lyre

« pour mes menus plaisirs d'imagination. — Que ceux qui veule
« m'écouter avec moi se rangent en cercle. Vous y êtes tous, asseye
« vous, le banc est de bois comme la lyre (pp. 4, 5). » A ce prélud
il est facile de pressentir le ton et le langage des *Chants prosaïque*
Si les sujets sont variés, la forme ne l'est guère; c'est presque toujou
l'enthousiasme idéal et rêveur, s'efforçant de protéger et de défend
la cause du vrai, du noble et du juste. Ici, comme dans la *Santé*
l'esprit et du cœur, on trouvera donc de gracieuses et d'excellent
pages, mais trop souvent aussi des exagérations de langage qui, s'
cartant du vrai, envisagent certains objets sous des couleurs étrange
Peut-être, comme nous le disions ailleurs, l'expression du poë
va-t-elle plus loin que sa pensée, ou bien suppose-t-il cette pens
elle-même, trop souvent perdue au milieu d'éblouissants accor
sous-entendue pour le lecteur. — On serait tenté de croire ainsi a
jeux d'une imagination de poëte, lorsque, par exemple, toujou
amoureux de la mort, M. de Rattier s'écrie : « La mort n'est pas
« que vous pensez. C'est une belle et blonde déesse au sourire de f
« à la main fine, aux dents d'émail (p. 39). » — Ou bien lorsq
quelques lignes plus loin, il gourmande en ces termes toute la r
des chasseurs. « La chasse est une chose cruelle, indigne de la civi
« sation. Lorsque l'homme s'avisa d'organiser ce vaste assassi
« contre de frêles et innocents animaux, il était frais sorti des forê
« il était féroce et carnivore comme un jaguar. Maintenant no
« croyons à la douceur de nos mœurs. Nous sommes d'une atroc
« plus raffinée et plus élégante, voilà tout... Pourtant la vie de chaq
« être est sacrée; elle est un don et une émanation de Dieu. A
« vous n'avez jamais médité, bourreaux cruels du petit oiseau et
« lièvre timide, sur la dignité de la vie. Le pauvre animal que vo
« tuez à plaisir au milieu de ses jeux, de sa nourriture ou de
« amours, a son prix devant le Maître d'en haut; *il a une âme*, mo
« parfaite que la nôtre, mais capable encore d'intelligence et d
« mour (pp. 49, 50). »

L'un de ces *Chants prosaïques* (*Prière à Dieu*, p. 42), no
semble résumer la pensée et les sentiments du poëte. Il commen
ainsi : « Mon Dieu, fais que personne ne souffre plus au monde.
« Fais que toute larme soit séchée, que tout soupir soit changé
« murmure joyeux. — Que plus un idiot poursuivi par les rues
« soit le point de mire des bambins cruels... Fais qu'il n'y ait p
« d'esclaves sous le soleil, plus de martyrs, plus de persécutés, etc

Et cette longue tirade se termine par ces vœux au moins étranges : « Mon Dieu, fais encore que les passereaux ne conspirent plus comme « ils le font quelquefois contre un passereau de nos haies et de nos « sentiers. Il existe chez certains animaux les mêmes injustices et les « mêmes haines que chez l'homme, à un jour donné. — Mon Dieu, « fais plus, pardonne, *prodigue le bonheur et la joie aux bourreaux*, « *aux injustes*, *aux révolutionnaires*, *aux impies... Eteins l'enfer* « (pp. 42, 44, 45). » — Nous nous associons à ces vœux généreux d'un poëte qu'entraîne trop loin peut-être sa surabondance d'amour pour l'humanité, en supposant toutefois que le pardon et le bonheur souhaités aux bourreaux, aux impies eux-mêmes, auront été mérités par un sincère repentir. Le dernier cependant ne se réalisera pas, hélas! Mais c'est à l'homme lui-même, dont le péché a créé l'enfer, à l'*éteindre*, du moins pour lui et pour un grand nombre, en marchant et en entraînant les autres par son exemple et ses leçons dans les sentiers de la foi et de la vertu. Les écrivains moralistes ont à cet égard une noble mission à remplir. Que l'estimable auteur de ces *Chants prosaïques* la comprenne, et, ne s'arrêtant plus à de brillants jeux d'imagination, rentre enfin dans la réalité, pour rendre ainsi plus utiles à lui-même et aux autres les dons précieux qu'il a plu à la Providence de lui départir.

MAXIME DE MONTROND.

111. **CONTES** de Savinen LAPOINTE, *précédés d'une lettre adressée à l'auteur* par J.-P. DE BÉRANGER. — 1 volume in-12 de 316 pages (1856), chez de Vresse; — prix : 1 fr.

M. Lapointe a voulu être le Perrault rajeuni des enfants, un Perrault à la hauteur du progrès moderne, et même démocratique. Il n'a pas cru que le souffle de notre temps fût capable de déflorer le moins du monde la naïveté du premier âge. Lui-même essaie d'être candide ; il ne pense pas pouvoir mieux faire que d'épancher son ingénuité enfantine dans le cœur de Béranger, ce type accompli du bonhomme, comme chacun sait. Aussi Béranger a-t-il accueilli l'hommage de ce livre par une de ces lettres où, en vue du bon public, il prenait des allures de *bambin*. « Je viens de lire vos contes, « répond-il, et j'en suis émerveillé... J'attends le second volume avec « impatience ; dépêchez-vous! J'ai soixante-treize ans; les enfants de « cet âge n'ont pas le temps d'attendre. »

C'est sans doute aux influences du maître que sont dues les naïvetés étudiées de ce livre. Des vers luisants au langage roman-

tique ; des quadrupèdes bien plus éloquents que ne l'étaient les bêtes au temps où elles parlaient; des fées à la bouche d'or; des revenants ou des âmes en peine initiés à tous les artifices des jolis diseurs et jetant les fleurs de leur poésie au bord des lacs, dans les vallées et sur les montagnes, emplissant l'air de lumière et de bruit, voilà les grâces et l'éclat de cette œuvre. Dans tous ces badinages de l'imagination, beaucoup de vie assurément; de la poésie partout; presque toujours des détails richement brodés sur un canevas fantastique; mais de pauvres conceptions; rien d'enfantin surtout, rien qui convienne à l'auditoire si intéressant pour qui M. Lapointe prend la parole. C'est trop ingénieux et trop paré pour le premier âge; c'est trop niais pour la jeunesse. Ce n'est pas à des bambins qu'il faut raconter des histoires d'amour et des fictions prétentieuses où perce quelquefois une pointe acérée de démocratie. Ils ne peuvent aimer non plus ces paillettes de beau style à la moderne; il leur faut toute la simplicité du bon vieux temps, et M. Lapointe est éminemment de ce temps-ci; le chantre de Lisette et des Contrebandiers est son beau idéal d'innocence primitive.

Le jeune homme trouvera-t-il de l'attrait dans ces contes fleuris où reparaît, sous des formes élégantes, le merveilleux qui l'endormit il y a quelque vingt ans sur les genoux de sa grand'mère? Nous en doutons. Chrétien, il ne reviendra pas à ces sources que le bel esprit et l'esprit de parti ont quelque peu troublées; livré aux folies ou aux futilités de la vie, il aura peu de goût pour ces bons ou mauvais génies qui se livrent aux métamorphoses les plus grotesques pour folâtrer aux dépens d'un niais ou d'un mauvais sujet, et pour laisser comme produit définitif de leurs ébats sur la terre et sur l'onde, des lieux communs de pâle morale, démocratiquement expurgés d'idées religieuses.

M. Lapointe, à vrai dire, s'est laissé séduire par son talent. Malgré l'intention très-sincère de parler aux enfants, il s'est parlé à lui-même il s'est enchanté avec son style, à coup sûr très-ingénieux et très-riche Son imagination lui a été une fée bienfaisante qui l'a amusé trois cents pages durant. Cette fée a évoqué successivement devant son regard les plus jolies ou les plus redoutables puissances de la nature; elle leur a donné un vêtement splendide, un regard, un langage; elle a fait parler le ver luisant, les animaux domestiques ou sauvages, le roseau du lac, le ruisseau de la forêt, le torrent de la montagne, et causant avec cette magicienne charmante

dialoguer avec les petits enfants. Hélas! il a trop d'esprit pour pas assez d'innocence. Ils n'iront pas badiner avec *Grillonus*, *nus*, la *Marionette*, la *Fée aux blés*, l'*Avenue des saules*; ils it mieux rester en compagnie du *Petit Poucet* et de *Barbe*-Nous sommes loin de nous en plaindre. Si quelques-uns de s, par exemple la *Fleur des neiges*, sont gracieux et ont du , d'autres sont bizarres et confinent à la niaiserie par la rede l'effet; plusieurs s'égarent dans la politique ou les intrigues ées. L'école de M. Lapointe n'est pas toujours une école de

GEORGES GANDY.

'PET ET WEIMAR. — *Mme de Staël et la grande-duchesse Louise*, par r des *Souvenirs de Mme Récamier*. — 1 volume in-8° de XXXII–348 1862), chez Michel Lévy frères; — prix : 7 fr. 50 c.

oitié de ce volume aurait pu entrer dans les *Souvenirs de écamier*, car il contient à peu près autant de lettres de Mme de la *belle Juliette* que de lettres à la grande-duchesse Louise. e Récamier, ce livre ne nous apprend rien de plus que ce que ions déjà par les *Souvenirs*. Pas une lettre, pas un mot d'elle révèle son esprit, plusieurs fois vanté par Mme de Staël, et vanté esure, nous le craignons, par une trop complaisante amitié. s est-il étonnant que de ses correspondances, quelques-unes ies, on ne puisse rien citer qui nous mette à même de juger rapport son esprit pouvait être avec l'éclat de sa beauté. Cette soutenue par les qualités du caractère et du cœur, paraît bien er seule le secret de cet empire qu'elle a exercé sur ses plus contemporains, et que Mme de Staël, dépourvue des avanysiques, lui enviait et mettait au-dessus de l'empire d'un ordre r qu'elle exerçait par son génie. — Sur Mme de Staël ellee volume n'est pas beaucoup plus riche en révélations. De son de ses œuvres, de son caractère et de sa vie, il se borne à ré-

voyages en Allemagne, en Italie, en Russie, en Suède, en Angleterr
il ne fait que marquer par quelques lettres les principales étape
Coppet et Weimar, dont on fait son titre, en indiquent donc peu
nature. Mme de Staël revient à Coppet après chacune de ses courses
à défaut de ce Paris autour duquel elle tourbillonne sans cesse, a
moins par ses regrets et ses aspirations; mais nous y vivons peu ave
elle, et, sur la vie qu'elle y menait, on nous renvoie à M. Guizot ou
M. Sainte-Beuve. Quant à Weimar, alors l'Athènes allemande, nou
n'y restons pas beaucoup plus, et le livre de Mme de Staël sur l'Alle
magne témoignait suffisamment de ce qu'elle pensait de Wieland, d
Gœthe et de Schiller, sinon de l'impression qu'elle avait faite sur ce
grands esprits par le mouvement rapide de sa conversation, que Gœth
assimilait à une partie de balle. Le plus curieux, le plus inouï du vo
lume, c'est d'abord une lettre de W. Schlégel à Mathieu de Montmo
rency, indiquant chez le célèbre critique un mouvement religieu
analogue à celui qui a conduit son frère au catholicisme; c'est ensuit
la démonstration que Mme de Staël n'a jamais cru à la conversion libé
rale de Napoléon, et qu'elle n'a pu écrire la fameuse lettre à Crawfor
sur laquelle M. Thiers a bâti à son sujet, dans le XIXe volume de sa
Histoire du consulat et de l'empire, tout un récit romanesque. —
Malgré tout, livre assez intéressant et par l'héroïne, et par les événe
ments qu'il rappelle, et aussi par les grandes figures déjà connue
qu'il fait repasser sous nos yeux. U. MAYNARD.

113. **LE CURÉ D'ARS**, par M. Maxime DE MONTROND; 3e *édition, revue et aug mentée.* — 1 volume in-12 de XII-144 pages plus 1 portrait (1861), che L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris (*Bibliothèque catho lique de Lille*); — prix : 60 c.

Après le bel ouvrage de M. l'abbé Monnin, on lira encore avec in
térêt le petit volume dans lequel M. de Montrond retrace à grand
traits la biographie de l'homme extraordinaire que nous verrons peut
être bientôt proclamé vénérable par la voix de l'Eglise. Ecrit avec faci
lité et semé de récits variés recueillis dans le village d'Ars par l'auteu
lui-même, ce volume plaira, édifiera et produira du bien. Plusieu
éditions successives prouvent assez, du reste, combien il a déjà eu d
lecteurs.

114. **NOUVEAU DICTIONNAIRE** *universel de la langue française, rédigé d'ap les travaux des cinq classes de l'Institut, contenant la dernière forme orthogra phique; les étymologies; la prononciation et la conjugaison de tous les ver*

ı, chez C. Reinwald; — prix : 40 fr.

ıt une œuvre aussi vaste et qui suppose tant d'années d'un intelligent et obstiné, le critique doit tout d'abord s'incliner. croyons-nous nécessaire de mettre nos lecteurs en garde les conclusions trop absolues qu'ils seraient tentés de tirer cture de cet article. Parce qu'ils y trouveront formulées un nombre de remarques plus ou moins importantes, ils ne doi- s regarder cette œuvre comme indigne de leur estime. Si par- soit un dictionnaire, il sera toujours très-facile d'y signaler s centaines d'erreurs. Ainsi, le malheureux grammairien tra- ur et nuit, pendant la meilleure moitié de sa vie, à cette ique entreprise, et le premier critique venu, après cinq mi- une étude superficielle, bat en brèche l'édifice élevé au prix de sueurs, de tant de veilles! Nous ne voulons pas être in- ce point; nous sommes jaloux, au contraire, de proclamer ut que le livre de M. Poitevin suppose de longues et heu- tudes; qu'il rendra d'inappréciables services à tous ceux qui alheur de ne pas savoir suffisamment notre langue, et le mé- désirer la connaître. C'est véritablement un bon livre; et ux observations que nous demandons la permission de sou- ı nos lecteurs, nous désirons vivement qu'elles aident l'auteur remaniement d'une seconde édition, sans être un obstacle à ment de la première.

inons tour à tour les quatre éléments de ce dictionnaire : tymologies, 2° les définitions, 3° les exemples, 4° la syno-

logies directes, prochaines, immédiates; il arrive plus souvent qu'ell ne sont pas indiquées alors qu'elles sont évidentes; il arrive enfi qu'elles sont complétement fausses. Donnons quelques exemples l'appui de cette triple accusation. — Ne pas donner l'étymologie di*recte*, *prochaine*, *immédiate*, d'un mot, c'est, en réalité, ne pas donn l'étymologie de ce mot. M. Poitevin a trop oublié que sur cinq cen mots français, il en est quatre cent quatre-vingt au moins qui vienne *directement*, *immédiatement* du latin. Il prétend que *hymne* vie du grec ὕμνος; or, *hymne* vient *directement* du latin *hymnus*. En in diquant une étymologie grecque, on fausse singulièrement l'espr des lecteurs; on leur fait croire que le grec a eu une influence qu conque sur la formation première de notre langue, ce qui est d tout point opposé à la vérité. — Au mot *Dieu*, M. Poitevin no donne comme étymologie « *Diw*, *Dew*, *Tew*, *Tewt*, celt.; Θεός, gr « *Dius*, *Deus*, lat. » Dieu vient évidemment du seul mot latin *Deu* et tout cet appareil de celtique et de grec était pour le moins inuti Un nombre fort restreint de mots français dérivent du celtique, et sont, en général, des mots qui expriment des idées peu élevées. Ri n'est insolent comme un fait, a-t-on dit. Eh bien! ce fait philolo gique, qui est de la dernière évidence, répond insolemment M. Henri Martin, lorsqu'il prétend que l'élément progressif France est l'élément celtique. Non, mille fois non; si cette doctri était vraie, notre langue en porterait les traces. Voici une proporti exacte : l'influence d'un peuple sur un autre est en raison directe l'influence d'une langue sur une autre. Cela posé, avouons que no ne devons rien, ou que nous devons fort peu de chose aux Celtes; qui est certain, c'est que nous ne leur devons pas le nom sacré Dieu. — Nous pourrions multiplier ces exemples, et montrer q M. Poitevin a singulièrement exagéré l'influence de la langue grecq sur la nôtre. Il dit que *cheval* vient de καβάλλος; il est bien certa qu'il vient plus prochainement de *caballus*. Il affirme que *cerce* vient de κίρκος, tandis qu'il dérive certainement d'un diminutif de *ci culus* (*circellus*) : il y a de ces erreurs par centaines. C'est beauco trop, et il est indispensable de crier bien haut que, pour les n dixièmes, notre langue, notre vraie langue vient du latin, et latin chrétien, qui plus est. Se scandalise qui voudra : c'est là to la vérité.

Mais alors même que M. Poitevin se résout à donner des étymo gies latines, il ne peut se résoudre à donner celles d'où nos vocab

dérivent *immédiatement*. *Fuseau* ne vient pas de *fusus*, ni *taureau* de *taurus* : l'un et l'autre viennent de diminutifs latins : *fusellus*, *taurellus*. Et si l'auteur avait indiqué ces dernières étymologies, il aurait enseigné à ses lecteurs ce fait véritablement intéressant, qui éclate dans toute la formation de notre langue, à savoir, qu'un grand nombre de mots français qui n'ont en aucune façon un sens diminutif, dérivent en réalité de ces diminutifs latins pour lesquels s'étaient passionnés les gens de la décadence. — Il n'est pas plus juste d'assurer que *potage* vient de *potare; outrage* de *ultra-agere; civière* de *cœnum vehere; message* de *missio; viande* de *vivere*. Ces étymologies sont *lointainement* vraies; mais, encore une fois, il est nécessaire qu'une étymologie soit directe. *Potage*, *message* et *outrage* viennent des types latins de la décadence : *potagium*, *missagium*, *ultragium*. *Civière* vient de *cenevectorium*. Nous trouvons dans un glossaire inédit du XVe siècle cette précieuse indication : « *Cenevectorium*, civière, instrument à porter boe. » Enfin, *viande* dérive de *vivenda*.— *Paysan* ne vient pas de *paganus*, qui a formé païen, mais de *paganisans; hôpital* ne vient pas d'*hospitalium*, ni *hôtel* d'*hospitalia* : ces deux derniers mots viennent l'un et l'autre d'*hospitale;* seulement, l'un appartient à la formation spontanée, populaire, de notre langue : c'est *hôtel;* l'autre à la formation savante, réfléchie : c'est *hôpital*. Il n'y a pas un seul mot dans le vaste glossaire de M. Poitevin où l'on parle de cette double formation, qui est un fait si grave dans l'histoire de la langue française. C'est ce qui nous amène à dire qu'indépendamment de l'étymologie, il sera désormais nécessaire, dans un bon dictionnaire, de donner en deux ou trois lignes une petite histoire philologique de chaque mot. On verra dans ces préliminaires que notre langue a été, en effet, formée à deux reprises : une première fois par le peuple, une seconde fois par les savants, et que du même mot latin sont ainsi sortis, à deux époques, deux mots français qui n'ont ni la même apparence, ni le plus souvent le même sens. *Hospitale* a donné tour à tour naissance à *hôpital* et à *hôtel; integer* à *entier* et à *intègre; directum* à *droit* et à *direct; inclinatio* à *inclinaison* et à *inclination; matricularius* à *marguillier* et à *matriculaire*. Il y aurait ici des milliers d'exemples à citer.

Trop souvent, l'étymologie n'est pas indiquée. M. Poitevin ne nous donne pas celle des mots : *ce*, *celui*, *celle*, *icelui*, *pas* et *point*, *furieux*, *frileux*, etc. Toutes ces étymologies sont cependant des plus connues. *Ce* vient de *cet*, qui dérive de *cest*, *icest*, *hic iste; celui*,

celle,*ceux*, de l'ancienne forme *icel*, qui venait d'*hic ille*. Un tionnaire latin-français du xve siècle (Bibl. imp., manuscrit 1 S. G.) nous fournit l'étymologie de *frileux* : « *frigorosus*, *f* « *leux*; » *furieux* vient de *furiosus*. Toutes ces lacunes sont re tables.

Enfin, les étymologies de M. Poitevin sont quelquefois radicalem fausses. Il y en a une qui est vraiment inouïe. Suivant lui, *guère* v de *parum*!!! Voilà qui est digne de Ménage! Mais comment *gu* qui signifie *beaucoup*, peut-il venir de *parum*, qui signifie *peu?* *guère* signifie *beaucoup*. La véritable étymologie de ce mot le germanique *gar*, qui a effectivement le sens de *beaucoup*. *Ici* ne vient pas de *hic*, étymologie impossible, mais de *hic*- Comment M. Poitevin peut-il croire que notre mot *chétif* v de l'italien *cattivo?* La vérité est que le latin *captivus* nous a fo notre *chétif* en même temps, absolument en même temps, q fournissait aux Italiens leur *cattivo*. Les deux langues sont sœurs non pas mère et fille. L'influence de l'italien sur le français, avan xviie siècle, est à peu près nulle. On n'a qu'à ouvrir le premier man de chevalerie, la première chronique du moyen âge, pour convaincre que dès le xiie siècle on disait : les *chétifs* et les *chéti* la où nous disons les prisonniers et les prisonnières. — A notre m *partir*, M. Poitevin donne pour étymologie *proficisci*. C'est un *lap* *Partir* vient de *partiri*. On disait au moyen âge *se partir*, se sépa de tel ou tel endroit pour aller dans un autre. — *Navrer* ne peut river de *navem frangere;* il vient d'un vocable germanique, *na* La préposition *à* ne vient pas toujours d'*ad;* elle dérive quelque d'*ab*, particulièrement quand elle a le sens d'*avec*, que M. Poite n'a pas nettement signalé.

Au lieu de multiplier ces exemples, nous aimons mieux dire q côté de ces erreurs un grand nombre de mots se présentent avec l étymologie rationnelle. De graves difficultés ont même été résolu et, si nous mettons plus de lignes à signaler le mal qu'à louer le bi ce n'est pas, encore une fois, pour dénigrer le livre, mais pour don à l'auteur l'occasion de le rendre plus parfait.

II. Nous devons critiquer quelques définitions au point de v grammatical. *On*, que M. Poitevin a très-exactement dérivé d'*hon* est un véritable substantif, et non pas un *pronom indéfini*. *Pas* *point* ne sont pas des adverbes de négation, mais des négations exp tives. — Les définitions du sens, ou des différents sens de chaq

mot, sont, en général, d'une heureuse clarté. Mais on ne peut exiger que l'auteur d'un dictionnaire universel connaisse toutes les sciences et en définisse exactement tous les termes. Nous avons voulu examiner comment M. Poitevin a traité les termes de deux sciences qui nous sont plus familières que les autres, la diplomatique et la liturgie. Nous avons été frappés de l'insuffisance de certaines définitions, et nous pensons qu'il aurait pu emprunter aux ouvrages spéciaux des définitions irréprochables. Comment peut-on, avec l'Académie, définir la liturgie : « L'*espèce* et l'*ordre* des cérémonies et des prières qui constituent le service divin, » quand dom Guéranger, un des meilleurs écrivains de notre temps, a dit en tête de ses *Institutions liturgiques :* « La liturgie est l'ensemble des symboles, des chants et des actes au moyen desquels l'Eglise exprime et manifeste sa religion envers Dieu? » La liturgie, peut-on dire en termes moins longs, est la règle du culte. — La prose est définie par M. Poitevin et ses prédécesseurs de l'Académie : « Une *sorte d'hymne latine,* où la rime et le nombre des syllabes remplacent la quantité; » or, les proses, depuis le IX[e] siècle, époque de leur introduction dans le saint office jusqu'au XII[e], n'ont pas été rimées, n'ont pas même été versifiées d'après le principe du syllabisme. Il y a des milliers de proses en vraie prose. Les proses ont été, à l'origine, des paroles calquées sur les neumes qui formaient la suite, la queue, la séquence de l'*alleluia* du graduel. De là le nom de *séquence*, qui est devenu à une certaine époque synonyme du mot *prose*, et qui cependant n'est pas signalé par M. Poitevin. Ce sont là, dira-t-on, des critiques de détail; mais pourquoi ne pas consulter un liturgiste sur la partie liturgique d'un dictionnaire? pourquoi ne pas dépouiller les *Institutions* ou l'*Année liturgique* de dom Guéranger? La liturgie a sa nomenclature comme la chimie, et elle mérite plus de respect.— La diplomatique demanderait aussi une étude plus approfondie. Si rares que soient les diplomatistes, — *rara avis in terris*, — il y en a encore quelques-uns; et que diront-ils lorsqu'ils liront les définitions suivantes des mots *bulle* et *bref :* « *Bulle*, lettre du pape expédiée en parchemin et scellée de plomb, se dit d'une constitution générale, d'*un des intérêts importants de l'Eglise* (?). — *Bref*, lettre pastorale du pape... Bref sous l'anneau du pêcheur ou bref taxé, lettre, acte du pape sans préface ni préambule, scellé de l'anneau du pêcheur. » Nous serions entraînés à trop de longueurs s'il nous fallait démontrer toutes les erreurs contenues dans ces deux définitions. Nous ne faisons pas un

crime à M. Poitevin de ce qu'il considère sans doute comme
tilles; mais nous voudrions qu'il ne dédaignât aucune partie
noble travail, qu'il se fît une obligation de définir scientifiq
les termes scientifiques, et qu'il s'entourât, à cet effet, des l
indispensables que peuvent lui fournir les ouvrages des homn
ciaux. Nous craignons bien que les diplomatistes n'aient pas
sultés plus souvent que les liturgistes.

III. Les exemples sont nombreux, bien choisis, bien groupé
pourquoi n'est-on pas remonté plus haut que le XVIe siècle? C'e
réalité, le plus grand, le moins pardonnable de tous les défau
livre. La langue française, aux yeux de l'auteur, ne commen
qu'à Rabelais! Vile origine! Quoi! depuis vingt, depuis trente a
voyons cent érudits déployer un zèle infatigable à publier les
documents de notre langue; quoi! il y a peut-être, à l'heure
écrivons, sans parler des chroniques et des chartes, un million
français des XIIe et XIIIe siècles, qui sont, dans un nombre é
d'excellentes éditions, mis à la portée de tous les amis de notre
quoi! il est démontré que cette langue, au XIIe siècle, était vi
plus homogène, plus pure, plus *une* que la nôtre, et vous la
côté toutes ces richesses! vous ne nous donnez pas l'histoire
cun de ces mots; vous nous les faites apparaître au XVIe siè
vieux, déjà détournés de leur premier sens, de leur sens ét
gique, et vous ne nous dites rien de la naissance, de la jeunesse
ces êtres vivants! « C'est, nous répondra-t-on, l'objet d'un
« naire historique de la langue française, et tel n'était pas notr
Mais peut-on concevoir un dictionnaire s'il n'est pas historiq
philologie n'est-elle pas une histoire, une véritable histoire?
tionnaire qui n'est pas historique est un dictionnaire qui n
philologique. — « Mais, objectera-t-on, faire l'histoire de
« mot, ce sera long; plusieurs in-folio n'y suffiront pas. Voul
« qu'on imite l'Académie française, qui est arrivée à la fin
« premier volume au mot *abusivement*. Ce serait abusif. »
faire en peu de lignes l'histoire de chaque mot avant le XVIe si
en voici une preuve irrécusable. Dans un dictionnaire que no
loué ici même (p. 207 de notre t. XXIV), dans celui de M.
cette histoire a été faite à l'aide de nombreux exemples que l
avec une admirable persévérance, avait puisés dans tous les é
des XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles; et ce dictionnaire n'a qu'un

IV. M. Poitevin pourrait d'ailleurs se faire de la place en

mant toutes ses *synonymies*, qui nous paraissent parfaitement inutiles. Que de subtilités, d'ailleurs, dans ces distinctions? Ces *synonymies* ont cependant le mérite d'être finement pensées et élégamment écrites. La finesse et l'élégance sont la parure de l'utilité; mais, quand l'utilité est absente, à quoi servent ces vains ornements?

V. Il ne nous reste plus qu'à étudier l'esprit général; car il y a des dictionnaires dont l'esprit est chrétien, il en est d'autres dont l'esprit est impie. Il y a une manière de choisir ses exemples, de les grouper, qui fait de chaque article une sorte de petit traité pour la vérité ou contre elle. Ce petit traité, emprunté à vingt auteurs, peut avoir ses prémisses et ses conclusions; un auteur habile et savant peut construire en même temps, avec les mêmes exemples, l'histoire philologique de chaque mot. On peut dire que nous ne posséderons un dictionnaire parfait de notre langue que quand nous aurons, pour chacun de nos mots, cette histoire philologique et cette histoire chrétienne. En vérité, un dictionnaire est une sorte d'encyclopédie théologique; un dictionnaire peut remuer les âmes, un dictionnaire peut les convertir. — Celui de M. Poitevin n'accuse, il est vrai, aucune hostilité systématique contre la foi; mais combien il laisse à désirer relativement à cette rédaction chrétienne, profondément chrétienne, que nous souhaitons à toute œuvre de ce genre! Le dictionnaire de M. Dochez, que nous avons déjà opposé à celui de M. Poitevin, lui est encore, à cet égard, infiniment supérieur; on sent que M. Dochez était vigoureusement chrétien, et a voulu que son œuvre le fût comme lui. Que l'on compare dans les deux dictionnaires les mots *Dieu*, *foi*, *Christ*, *christianisme*, *catholicisme*, et l'on sera frappé de l'abîme qui sépare les deux auteurs et les deux livres. Cet abîme, c'est à M. Poitevin de le combler.

Léon Gautier.

115. LE GRAND DON DE DIEU *à la terre*, ou *Cours complet de religion, comprenant le dogme, la morale, les sacrements et la liturgie*, *ouvrage servant de développement à l'*Atlas catholique, par M. l'abbé Monnier. — 4 volumes in-12 de VIII-548, 484, 480 et 516 pages (1861), chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 14 fr.

Après avoir, dans son *Atlas catholique* (Voir p. 15 de notre t. XXIII), tracé le plan sommaire de la religion, M. l'abbé Monnier, dans cet ouvrage posthume, nous la présente dans tous ses détails et dans tous ses développements, semblable à un architecte qui trace d'abord l'esquisse rapide d'un édifice, et met ensuite tout son art à en coor-

donner les détails. — Abordant hardiment les difficultés, l'au
commence par des leçons préparatoires où il démontre la néce
d'une religion; puis, remontant à la source du christianisme, il c
sacre un mot à chaque tradition, et prouve que ces divers afflu
vont tous se réunir dans le grand fleuve de la vérité, qui est le Cl
rédempteur. Une fois ce principe admis, une fois cette source
connue, les différents points de la doctrine apparaissent tour à
dans un enchaînement logique et avec tous leurs développeme
L'auteur y prend à partie la nature humaine que le Christ vient r
nérer, et la montre à elle-même telle qu'elle est sans la reli
chrétienne, telle qu'elle est sous l'influence bienfaisante de cette
ligion sainte. S'adressant d'abord à la raison, il lui démontre
impuissance et sa faiblesse, son incapacité et ses erreurs quand
est livrée à elle-même; puis, la forçant à reconnaître le besoin ab
d'un guide certain qui ne peut être que la parole de Dieu, il lui c
les arrêts définitifs de la révélation en ce qui concerne Dieu, l'hom
Jésus-Christ, l'Eglise et la vie future. C'est le dogme, la prem
partie de l'ouvrage, composant le premier volume. Ainsi cette p
nous présente dans un seul tableau, d'un côté, Jésus-Christ véri
lumière du monde, de l'autre, l'intelligence humaine éclairé
agrandie par sa soumission au symbole de la foi. — Après avoir n
tré la nécessité absolue d'une religion, la source nécessairement
vine de la religion véritable, la nature de la religion primitiver
révélée, les traditions universelles sur la déchéance de l'homme à
origine et sur la promesse d'un libérateur à venir, l'autorité de
vres de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui sont les sources p
cipales de la révélation, l'auteur développe les diverses partie
dogme catholique et de ses enseignements. Dieu, la création
anges et l'homme; la divinité de Jésus-Christ; la sainte Trinité;
carnation du Verbe, les vertus, la doctrine, les institutions et les
racles de l'homme-Dieu; les différents mystères de sa vie et c
mort; la manifestation du Saint-Esprit; l'établissement, la conse
tion, la perpétuité, l'immutabilité et les bienfaits du christianism
formation, la composition et l'organisation de l'Eglise, l'autorit
son enseignement; les caractères de la vraie Eglise, lesquels r
trouvent que dans l'Eglise romaine; l'examen de la règle de fc
protestantisme et du rationalisme; les conséquences funestes du
cipe du libre examen; enfin les destinées de l'homme après cette
et les destinées de l'humanité à la fin des siècles; l'éternité de l

future, et les caractères divins du paradis chrétien, tel est l'ensemble des questions capitales que l'on trouve développées dans le premier volume. Ce plan sans doute était tout tracé, et il ne pouvait rien présenter de nouveau ; mais les aperçus nouveaux n'y manquent pas, et l'on y trouve une telle puissance de dialectique qu'il est impossible à un esprit non prévenu de ne pas s'écrier avec l'auteur : « Concluons « de tout cela que le symbole ou l'ensemble des vérités catholiques « a été et est encore pour le monde un des plus grands bienfaits de « Dieu : don de lumières qui a résolu tous les formidables problèmes « de la vie humaine d'une manière admirable, sans tergiversation, et « avec une précision, une hauteur de vues, un ensemble logique et « une certitude telle qu'il faut être aveugle ou déraisonnable pour « n'y pas donner son assentiment, parce qu'il est impossible à tout « esprit réfléchi, qui cherche sincèrement la vérité, de ne pas y re- « connaître l'intervention de Dieu, qui a voulu sauver le monde de « ses profondes erreurs, et lui donner un flambeau divin pour le « diriger dans sa course vers l'éternité ; don d'autant plus précieux « que ce céleste flambeau remue toutes les fibres du cœur et met en « jeu tous ses plus nobles penchants, en même temps qu'il éclaire et « qu'il agrandit l'intelligence de l'esprit (t. 1, p. 542). »

Après avoir parlé à la raison de l'homme, après lui avoir montré le flambeau divin qui brille sans cesse dans les mains de la religion, l'auteur s'adresse au cœur humain. Il lui dévoile ses penchants, ses défauts, ses inclinations perverses, et le force à en triompher en lui exposant ses devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même. Les actes réformés par la perfection elle-même, qui est le Christ, sont réglés dans leurs différents rapports avec la loi morale, et des conseils de haute sagesse l'élèvent et le rapprochent du divin législateur. Nous sommes dans la morale. En effet, il ne suffit pas de croire pour être sauvé ; la foi de l'esprit est le fondement nécessaire et obligé de la soumission de la volonté ; la soumission de la volonté ne consiste pas tout entière à ne point faire de mal, il faut de plus faire le bien ; enfin pour être sauvé il faut tout ensemble croire les vérités, éviter le mal, pratiquer le bien, c'est-à-dire soumettre à Dieu son intelligence par la foi et sa volonté par l'obéissance aux règles morales, qui sont l'expression de la volonté divine. Or, la morale caractérise les différents actes de l'homme, indique les règles qui les régissent, trace à l'homme ses devoirs, lui fait connaître les vices qu'il doit combattre, les vertus qu'il doit pratiquer,

et lui donne les conseils qui peuvent le conduire à la perfection. Voilà tout l'objet, le plan et la division de la deuxième partie. Après avoir montré rapidement le rapport inséparable qui existe entre le dogme et la morale, l'auteur fait voir quelle est la nature et la moralité des actes humains, en quoi consiste leur mérite ou leur démérite; il en trace les principes divers et les règles, soit naturelles, soit positives, il étudie l'acte transgresseur de ces règles, et il s'attache à faire ressortir le désordre, l'énormité et les suites funestes d'une transgression grave, c'est-à-dire du péché mortel. Ces préambules posés, vient naturellement l'explication du Décalogue dans son ensemble et dans ses détails. A quoi l'auteur ajoute des études profondes sur les principales passions du cœur humain, sur les vices capitaux, sur les vertus morales qui leur sont opposées et sur les vertus cardinales Une leçon sur les préceptes de l'Eglise et une autre sur les conseil évangéliques terminent la seconde partie et le second volume.

On doit reconnaître avec l'Eglise catholique qu'il y a dans l'homme déchu : 1° un pouvoir naturel, partiel et incomplet, en vertu duque il peut encore connaître quelques vérités religieuses naturelles, évite quelques péchés, non pas tous, pratiquer quelques vertus, non pa toutes, et faire des actions bonnes d'une bonté naturelle, et qui n soient pas des péchés; 2° une impuissance naturelle, partielle et in complète, en vertu de laquelle il ne peut ni connaître les vérités sur naturelles, ni éviter tous les péchés, ni pratiquer toutes les vertus 3° enfin une impuissance naturelle, radicale et complète, en vertu d laquelle il ne peut absolument rien relativement au salut éternel. Ce vérités reposent sur l'Ecriture, sur la tradition, et ont été définie solennellement par l'Eglise. Mais Dieu n'a pas voulu que cette impuissance radicale éloignât à jamais l'homme de la fin sublime à la quelle il l'avait primitivement destiné : sa bonté miséricordieuse l'a emporté sur la sévérité de sa justice. Il a donc rendu possible, par l secours médicinal de sa grâce, ce qui était impossible à la natur tombée et infirme. La grâce est donc le grand moyen de sanctificatio et de salut. Dans la troisième partie, l'auteur étudie ce que c'es que la grâce, et comment Dieu la communique aux hommes par l prière et les sacrements. — Après la raison et le cœur de l'homm c'était, en effet, le tour de ses sens. Il les dépeint souillés p la concupiscence, tombés dans une humiliante dégradation; pui indiquant les remèdes régénérateurs, il les relève par la grâce, l fortifie par la prière et les vivifie par les sacrements. Ce sont là l

moyens de sanctification, c'est l'application des mérites du Rédempteur. Ainsi la grâce, et en particulier la grâce sanctifiante ; la nature, la nécessité, l'obligation et l'efficacité de la prière ; le zèle de l'Eglise pour les offices et la prière publique ; l'explication de l'Oraison dominicale et de la Salutation angélique ; les questions qui concernent chacun des sept sacrements, tels sont les sujets qui composent le troisième volume.

M. l'abbé Monnier aurait pu à la rigueur s'en tenir là, et son cours, qui est une véritable théologie dogmatique et morale mise à la portée de tous, aurait été parfaitement complet. Mais il lui a semblé que quelque chose aurait manqué à son ouvrage, s'il n'y eût rattaché la liturgie. Elle aussi, d'une autre manière sans doute, spiritualise les sens vivifiés et les rapproche du Créateur, en leur indiquant le culte qu'ils ont à lui rendre. C'est Jésus-Christ, pontife et victime ; c'est le culte extérieur dans ses diverses parties ; c'est l'hommage constant de la créature, qui rétablit le lien brisé par le péché entre elle et Dieu. L'auteur l'a fort bien compris, et il nous a donné une série de chapitres savants, et cependant à la portée de toutes les intelligences, sur la nature, l'histoire, l'importance et les sources de la liturgie ; sur les objets liturgiques : lieux, vêtements, vases sacramentaux ; sur les pratiques liturgiques : cérémonies saintes, chant, psalmodie, musique, orgues ; sur les rites du sacrifice de la messe ; sur la consécration sacerdotale et épiscopale ; sur la consécration des lieux et objets liturgiques ; et enfin sur les époques liturgiques, c'est-à-dire sur toutes les fêtes instituées et célébrées par l'Eglise.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer prouvent, ce nous semble, que cet ouvrage, comme nous l'avons dit déjà, est un véritable cours de théologie à l'usage des catéchistes et des prêtres qui exercent le saint ministère. Nous ne manquons pas d'ouvrages excellents consacrés à la défense ou à l'exposition de la foi : nous en avons peu qui présentent autant de solidité, d'exactitude et d'à-propos ; nous n'en connaissons pas de plus complet, de plus substantiel, de plus rempli d'onction, s'adressant non-seulement à l'esprit pour faire connaître la vérité catholique, mais au cœur pour la faire aimer et pratiquer. — Le style et la méthode ne laissent rien à désirer ; si à ces qualités on ajoute une grande simplicité, beaucoup de naturel, un exposé facile allant à toutes les intelligences, on pourra apprécier à sa juste valeur cet excellent travail.

116. **ÉTUDE** *sur les poëtes dramatiques de la France au* XIXe *siècle,* par M. Jules Wisniewski DE TOURNEFORT. — 1 volume in-8° de 326 pages (1861), chez E. Dentu ; — prix : 5 fr.

La poésie dramatique est la poésie régnante ; du moins est-elle à peu près seule en possession d'être écoutée, et de dispenser en un instant la fortune avec la célébrité ; mais aussi, une fois ses jours de représentation terminés, l'œuvre applaudie au théâtre ne tarde pas à aller où vont tant de choses, à l'oubli. Les nouveaux venus demandent la place, et le public, qui veut du nouveau, « n'en fût-il « plus au monde, » ne rend pas aisément la scène à celui qui en est descendu. Alors c'est le temps, c'est la tâche de la critique littéraire d'entretenir la mémoire près de s'éteindre, et de donner quelque durée à l'éphémère qui a tant de peine à survivre à sa production sur le théâtre.

M. de Tournefort est un de ces critiques. Il a recueilli le souvenir des œuvres et des auteurs dramatiques qui, plus que d'autres, ont possédé la renommée dans ce siècle. Pour nous conduire plus sûrement dans ses analyses, il nous dit en commençant quels principes l'ont dirigé. Son livre est la reproduction de quelques séances littéraires données à Saint-Pétersbourg. A la distance qui le séparait des hommes et des choses dont il avait à parler, la pensée pouvait s'épancher avec indépendance, « en dehors des petites considérations qui « tiennent tant de place dans la vie littéraire, alors qu'on n'élargit « pas l'horizon (p. 5). » C'est ce qui fait le caractère de son livre et dont il se vante à bon droit. Son travail ne procède d'aucun groupe, ne se rattache à aucune coterie. Il n'est point arrivé à la critique avec une formule arrêtée ; la formule littéraire complète n'existe pour lui ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir (ibid.). Tel est le vrai caractère de la critique : elle doit placer son idéal au delà de ce qui change, dans les principes éternels du vrai et du beau.

Parmi les nombreux auteurs dramatiques de cet âge, cinq sont particulièrement l'objet de ces études. Résumons d'une manière générale ces appréciations.

Le premier, — M. Victor Hugo, — le fondateur du drame moderne en France, a renouvelé notre théâtre, il l'a fait romantique, c'est-à-dire anglais ou allemand, mais en lui imprimant sa physionomie à lui. L'auteur caractérise très-bien le génie de ce poëte, de tous le plus éblouissant, mais aussi le plus défectueux, préoccupé avant

tout de la forme qu'il doit imposer et de l'effet qu'il songe à produire. Il insiste sur ce qu'il y a de factice dans son œuvre, d'étranger aux sentiments les plus profonds, les plus intimes de la nature, et il relève sa manie de choisir des âmes perverses, avilies, pour glorifier quelques bons sentiments qui peuvent encore subsister parmi les ruines. — Moins élevé, mais plus solide, plus raisonnable, plus fait pour les esprits sérieux, M. Ponsart a composé dans *Lucrèce* un drame de bronze antique qui vivra, une cornélienne empreinte de l'héroïsme romain. Faible pour l'expression du moyen âge dans *Agnès de Méranie,* il a dans *Charlotte Corday* un sentiment élevé, réel et non sans idéal de la sanglante révolution de 1793 ; puis il a essayé dans *Ulysse* de rendre au théâtre quelque souvenir du génie homérique.— Leur devancier, M. Casimir Delavigne, avait débuté par la tragédie classique à peu près voltairienne ; puis, cédant au goût du jour, dans les *Enfants d'Edouard* et dans *Louis XI* il s'était montré une sorte de réformiste modéré, ne cherchant point à transformer, mais simplement à modifier ; nature sobre, châtiée, modeste, manquant un peu d'élévation et d'ampleur. Du reste, c'était un remarquable poëte, trop délaissé aujourd'hui, qui a le mieux écrit le vers classique depuis Racine, dans son chef-d'œuvre surtout, le *Paria* et ses chœurs. — Le quatrième, Alexandre Dumas, romancier habile et fertile, se montre tel aussi dans ses drames, dans *Christine* et dans *Charles VII;* nul mieux que lui ne conduit un drame et ne sait l'art de faire croître l'intérêt. Il manque de correction, de patience et d'étude, il est vrai ; mais il sait la langue des passions ; il va au fond des sentiments intimes ; « il a le clavier du cœur humain (p. 224). » Il ne faut pas parler d'*Antony*, œuvre coupable, qui a dû causer dans le temps plus d'un désastre moral. Dans *Caligula*, pièce trop promptement tombée, il avait tracé, avec une imagination très-vive, un grand tableau du monde romain et des premières apparitions de la religion chrétienne dans l'empire.

Passant à la comédie, M. de Tournefort retrouve Casimir Delavigne dans les *Comédiens*, et surtout dans l'*Ecole des vieillards*, la meilleure pièce de ce temps, malgré ses défauts tant de fois relevés. M. Ponsart a attaqué la maladie du siècle, l'amour de l'argent ; il l'a montrée en lutte avec l'honneur, avec la vertu, et trop souvent maîtresse du champ de bataille. Enfin, un autre académicien, M. Emile Augier, descendu plus au fond, nous fait connaître, dans un style

ingénieux, souple et pénétrant, les diverses péripéties du drame de la famille.

Tels sont à peu près les jugements de M. de Tournefort. Son impartialité nous semble sûre; sa manière est aisée, facile, ne demandant qu'un peu de fermeté, de précision, de rigueur; seulement, on peut trouver quelque confusion dans ses analyses; on n'y saisit pas très-bien le point central, le nœud, l'intrigue, le développement des pièces. Du reste, les conclusions sont nettes, arrêtées; il conclut en déclarant que nul des poëtes dramatiques de ce temps ne saurait emporter l'admiration complète; il blâme l'affectation de Victor Hugo, la prédominance qu'il attribue aux passions sérieuses et le trop peu de place qu'il donne au véritable héroïsme; il relève l'indécision chez Ponsart, le manque de pensée chez Casimir Delavigne, le réalisme chez Dumas. L'art, pour bien mériter du peuple, doit l'élever jusqu'à soi et non descendre à lui (p. 224).

Un des caractères de la critique de M. de Tournefort, et qui doit faire son autorité, c'est qu'elle a pour principe une philosophie, nous entendons une doctrine élevée sur les sources du beau et sur celles du goût. On se fera une idée de sa manière d'écrire et de son esprit par ce passage : « Au-dessus des déductions analytiques de l'in-
« telligence, il est un sens, une faculté plus forte que l'étude, plus
« divine que la raison, une puissance d'intuition dont l'exercice n'est
« pas habituel et constant, dont le jeu ne se révèle, dont l'action ne
« se développe que lorsqu'une pensée sublime saisit l'âme, ou qu'une
« action d'éclat la transporte. Nous grandissons alors en un clin d'œil,
« tout s'illumine en nous... A quoi rattacher et comment désigner ce
« qu'on éprouve sur une montagne au lever du soleil? ce qu'on sent
« au fond du cœur, lorsque, en face de l'ennemi qui s'avance... le fer
« qu'on tient à la main vient à heurter un autre fer? quand, pour la
« première fois après une longue absence, on franchit la frontière de
« la patrie tant aimée? et même à la vue d'un monument sublime, tel
« que les Pyramides,... la grande fresque de Michel Ange ou le *Re-*
« *quiem* de Mozart? Avons-nous alors besoin de déduction et de
« preuves pour justifier le transport d'enthousiasme, l'élan d'admira-
« tion, l'extase? Dans le domaine de l'art, pas plus que dans celui
« de la foi, ce sens n'a trompé... Cette méthode n'est pas, je le sais,
« très-familière aux critiques, mais je la mets beaucoup au-dessus du
« jugement des aristarques (p. 61). » — On ne saurait qu'encourager dans les voies de la critique un écrivain qui procède avec cette mé-

thode, qui place l'esthétique au-dessus des préceptes de la rhétorique, et se maintient dans une région supérieure à l'empirisme classique. Avec de tels principes, on est sûr de ne pas applaudir aux malheureuses tendances de notre temps, où l'art, oubliant qu'il a des ailes, est toujours prêt à tomber, à s'humilier dans les bas fonds du réalisme. A. Mazure.

117. **ÉTUDE** *sur Malebranche, d'après des documents manuscrits, suivie d'une correspondance inédite*, par M. l'abbé Blampignon, docteur en théologie et docteur ès-lettres. — 1 volume in-8° de vi-144-140 pages (1862), chez C. Douniol; — prix : 5 fr.

« La France n'est pas assez fière de son Malebranche, » disait le comte de Maistre. Au jugement de l'Allemagne, Malebranche serait l'un des plus grands métaphysiciens qui aient jamais paru, et sans contredit le plus grand dont la France puisse s'honorer. Quelle que soit la valeur de ces appréciations, il faut bien avouer pourtant que tout n'est pas également sûr dans sa doctrine. A côté de pages magnifiques où circule une séve généreuse, où l'on se sent à l'aise et comme dans l'atmosphère même du vrai, on en rencontre d'autres où règne comme un souffle sec et froid qui vient de régions moins sereines. Sans doute l'aigle a presque toujours des élans sublimes, mais il emporte quelquefois si haut qu'on perd de vue la terre, et qu'on se demande avec effroi si l'on est bien encore dans le royaume de la vérité. Qu'y a-t-il donc de vrai, qu'y a-t-il d'excessif et d'outré dans la doctrine de ce puissant génie? D'où vient qu'après avoir été acclamée avec tant d'enthousiasme au moment de son apparition, elle n'a pu jeter de plus profondes racines? Tel est l'intéressant problème que s'attache à résoudre M. l'abbé Blampignon dans une excellente étude, étude à la fois biographique, philosophique et littéraire, où il juge Malebranche avec autant d'impartialité que de respect, et où il fait très-clairement ressortir tout ce qu'il y a dans sa philosophie de vraiment grand, de solide et d'impérissable, mais aussi en même temps d'artificiel et d'extrême. Mieux que personne il pouvait porter à cet égard un jugement motivé, car il a travaillé sur des documents inédits qu'il a eu la bonne fortune de découvrir aux Archives de l'empire et à la Bibliothèque de Troyes, et qui jettent un jour tout nouveau sur la vie privée et publique de l'illustre oratorien. C'est d'abord une correspondance de Malebranche lui-même; puis sa vie rédigée par le P. Adry sur des Mémoires du marquis d'Allemans, du

P. Lelong et du conseiller Chauvin; enfin une pièce capitale, regardé comme authentique dès son apparition par les juges les plus compé tents, tels que MM. Cousin, Saisset et Bouillier de Lyon : la *Vie de Malebranche* par le célèbre P. André. Fondant ensemble tous ces documents nouveaux, M. l'abbé Blampignon recompose d'après nature la fine et grande physionomie de l'homme et du philosophe. Ame ardente et énergique dans un corps frêle, languissant et presque toujours maladif; prêtre austère, ami de la solitude et du devoir, et digne en tout de cette forte génération sacerdotale sortie des mains du cardinal de Bérulle; esprit contemplatif, mais absolu, inflexible, opiniâtre même, tel nous apparaît Malebranche dans cette esquisse biographique qui donne si bien le sens de son beau portrait que possède encore le collége de Juilly.

Le caractère dominant de sa philosophie, c'est, avec un profond dédain pour tout ce qui est matière, fini, individuel, une aspiration constante vers l'idéal. Fermer son âme aux impressions du dehors, aux fausses lumières qui viennent de l'imagination et des sens, pour l'ouvrir uniquement à l'illumination pure et vivifiante du soleil des esprits, là est tout son effort. Avec quelle éloquence, quelle largeur et quelle flamme il parle de ce monde enchanté que seule peut entrevoir la raison attentive! Comme le monde sensible lui semble ténébreux auprès de ce monde supérieur où l'âme s'épure, se dilate se nourrit de Dieu même! Le géant Antée retrouvait des forces nouvelles chaque fois qu'il touchait la terre : Malebranche, au con traire, pour renouveler les siennes, n'a qu'à contempler le ci Aussitôt sa pensée s'anime, son style s'empreint comme d'un ref d'en haut; alors coulent comme de source ces pages limpides et i mortelles, dignes de rivaliser avec les meilleures de Platon. — Là le centre indestructible de sa philosophie; mais là aussi est son c faible. Une fois engagé dans cette voie, il s'y précipite à outrance s'y enfonce en désespéré, et il n'en revient plus. Ebloui, fasciné l'infini, il ne voit bientôt plus que lui. Non content de rattache Dieu, comme à leur principe immédiat, nos idées nécessaires et un verselles, il veut encore en dériver directement nos perceptions co tingentes et relatives. Selon lui, tout ce que nous voyons, c'est Di lui-même. Car Dieu seul est intelligible; existe-t-il d'autres êtres q lui? La raison n'en sait rien sans la foi. — Même grandeur et mêm extrémités dans sa doctrine morale. On ne peut méconnaître dans c tendances instinctives qui emportent ou sollicitent tous les êtres ve

leur fin, une impulsion secrète de Dieu, qui agit toujours dans son œuvre *fortiter et suaviter;* mais de là à conclure que Dieu seul est cause, et qu'aucune créature ne peut l'être, il y a un abîme, et cependant Malebranche le franchit encore. De même qu'il n'a admis qu'une seule source d'idées, ou plutôt une seule idée, celle de l'infini, dont toutes les autres ne sont que des participations et des restrictions; de même aussi il ne veut voir dans l'univers qu'un seul foyer d'action, ou plutôt une seule action, celle du Créateur. Si la créature pouvait être cause, cause réelle et efficace, elle jouirait du caractère le plus incommunicable de la divinité, elle serait Dieu. Donc elle n'est que l'organe passif de la cause première. D'après cela, il est évident que Malebranche ne devait voir partout, dans la nature comme dans l'histoire, qu'un immense acte divin où tout est pour le mieux, et que le devoir de la créature est de se laisser *agir*, comme il le dit, par cette force irrésistible. Mais ici encore la foi chrétienne vient tempérer à à propos les dernières exigences de la logique. Contrairement à ses principes et pour échapper au fatalisme, il accorde quelque pouvoir à la volonté humaine. Il va même jusqu'à concéder aux Socrate, aux Platon, aux Epictète quelques vertus naturelles; ce qui lui attire du rigide Arnauld l'accusation de pélagianisme.

La tendance prédominante de la doctrine de Malebranche est donc d'éliminer le fini, de supprimer la part légitime de l'être contingent. Au reste, cette tendance est très-commune au XVII[e] siècle, comme le démontre très-judicieusement M. l'abbé Blampignon. Nous la retrouvons sous une forme ou sous une autre dans la plupart des œuvres de ce temps. Qu'est-ce que le quiétisme de Fénelon, le jansénisme d'Arnauld, l'automatisme de Descartes et de Malebranche? sinon des applications particulières de cette doctrine plus générale : que la nature n'est rien, qu'elle est radicalement mauvaise et impuissante sans la grâce, sans la révélation, sans Jésus-Christ. De là la proscription de tout retour intéressé de l'homme sur lui-même ; de là la croyance de Malebranche, que sans l'Incarnation le monde eût été indigne de Dieu et n'aurait pu être créé; de là, enfin, l'immense dégoût de la plupart des méditatifs de ce temps pour l'existence présente. Aussi, avec quelle amère complaisance et de quelle main impitoyable ils analysent toutes nos maladies intellectuelles et morales! Avec quel entrain, quelle impétuosité, disons le mot, quelle joie, Malebranche relève les erreurs de nos sens, celles de notre imagination, et les incertitudes de l'entendement lui-même! Oh! que nous ne sommes

rien ! L'homme n'est qu'un sujet d'erreur sans la grâce ; tout le trompe, tout l'abuse, disait-il volontiers avec Pascal. Pourquoi cette tendance si générale alors ? Pourquoi supprimer ainsi la nature ? Dans l'excellente intention de le ramener plus sûrement à Dieu en l'obligeant d'immoler son orgueil aux pieds du Créateur. Doctrine excessive, qui allait bientôt provoquer une réaction terrible. Trop abaissée, injustement méconnue, elle allait, cette nature, prendre sa revanche au siècle suivant. Au spiritualisme extrême de quelques philosophes du XVIIe, allait succéder le grossier positivisme du XVIIIe ; à Malebranche, le baron d'Holbach et Helvétius !

Il est donc certain que notre grand métaphysicien a trop rabaissé l'homme et la créature. C'est là le vice secret de sa philosophie ; ce qui l'a empêchée de s'enraciner davantage dans notre pays et dans l'esprit humain. Elle est trop en dehors de la réalité. Loin de chercher à la concilier avec l'idéal, elle l'a supprimée.

Nous serions heureux si cette analyse, aussi fidèle que possible, pouvait faire apprécier comme il le mérite le bel ouvrage de M. l'abbé Blampignon. Nous conseillons à tous ceux qui, parmi nous, s'occupent encore d'études sérieuses et fortes, de le lire et de l'étudier. Ils y trouveront à la fois intérêt et profit. Car cette *Etude sur Malebranche* est aussi remarquable par la forme que par le fond, aussi bien pensée que bien écrite.— Les amis des lettres du XVIIe siècle verront avec satisfaction les nombreux documents que l'auteur a réunis sur un écrivain jusqu'ici trop peu connu. E. MARICOURT.

118. **EXPLICATION DES ÉVANGILES** *des dimanches et fêtes principales, extraite textuellement des homélies du cardinal de* LA LUZERNE, par M. l'abbé J. MERTIAN, curé de Juilly. — 2 volumes in-12 de 294 et 308 pages (1862), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris ; — prix : 4 fr.

Il ne s'agit point ici d'un ouvrage nouveau : tout le monde a lu les homélies si savantes et si simples tout à la fois du cardinal de la Luzerne ; M. l'abbé Mertian a eu pour but unique de les populariser, et de présenter aux fidèles, comme livre de piété, la partie la plus substantielle de cet ouvrage qui occupe, il le dit avec raison, une place distinguée dans les bibliothèques religieuses. L'explication qu'il extrait de ces homélies offre aux chrétiens du monde et aux communautés une lecture édifiante et instructive, aux ecclésiastiques une matière toute préparée, réduite à la dimension ordi-

ns, touche les cœurs, et donne aux âmes la connaissance et
du devoir. Nous aimons donc à répéter que M. le curé de
eu une idée heureuse en reproduisant ces homélies, dont il
server et coordonner les réflexions solides, édifiantes et pra-
n supprimant ce qui serait moins utile aux fidèles. Car c'est
à eux que s'adresse ce travail. MM. les curés peuvent aussi
ir utilement, et le lire en chaire soit pendant le carême, soit
de la prière du soir, les dimanches, dans les églises où elle
public. Il se recommande donc à plus d'un titre.

JEUNE FILLE *chrétienne dans le monde*, par M. l'abbé JUILLES. —
ne in-12 de IV-240 pages (1861), chez A. Bray; — prix : 2 fr.

ivrage offre aux jeunes filles chrétiennes une suite de lectures
principales vérités, dogmatiques et morales, de la religion,
out d'éclairer leur esprit et de fortifier leur cœur, en joignant
ce du sentiment qui accompagne la piété, la conviction de
la force justifiée de la volonté. Appréciant les bienfaits de
on sainte qu'elles ont reçue, et craignant d'en perdre les
contact du monde qui cherche à les séduire, les jeunes
chrétiennes trouveront dans ce livre, qui leur est spéciale-
stiné, tout ce qui les maintiendra dans ces heureuses disposi-
on leur rappelle les vérités qu'elles doivent croire, les
ns qu'elles ont à remplir, la nécessité de la grâce, de la
des sacrements, sans lesquels elles ne pourront conserver
u. Le fond de l'ouvrage n'offre rien de nouveau, mais tout
senté sous une forme nouvelle: et ce qui le rendra plus par-

présente partout des considérations pratiques, il éveille sans cesse l'
tention, et il possède, à un autre point de vue, toutes les qualités
style qui conviennent à une œuvre de ce genre.

120. **FLEURS PRINTANIÈRES**, *légendes, souvenirs et récits*, par M. Maxir DE MONTROND. — 1 volume in-8° de 166 pages plus 1 gravure (1862), ch L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Exhalant un parfum doux et suave, ces *fleurs*, sans aucun mélang de plantes parasites, peuvent faire passer agréablement quelques quar d'heure de loisir. Ce livre est du petit nombre de ceux qu'on pe recommander sans restriction. Si la saveur n'en paraît pas très-pi quante aux palais exigeants et blasés, du moins n'y trouvera-t-o rien de cette âcreté pernicieuse qui gâte trop souvent les productio littéraires, même prétendues morales, de notre époque.

121. **LA FOI** *et l'incrédulité*, par M. l'abbé BERSEAUX, professeur de théolog dogmatique au grand séminaire de Nancy. — 1 volume in-12 de 366 pag (1861), chez Putois-Cretté (*Bibliothèque Saint-Germain*); — prix : 1 fr. 25
122. **L'ÉGLISE** *et le monde*, par LE MÊME. — 1 volume in-12 de 272 pag (1861), chez le même éditeur (*Bibliothèque Saint-Germain*); — prix 1 fr. 25 c.

Ces deux volumes, avec l'*Evangile et le siècle*, dont nous avons rend compte il y a quelques mois (t. XXVI, p. 121), forment sous ce titi général : *les grandes Questions religieuses résolues en peu de mot* un ensemble dont la lecture offre un intérêt que n'ont pas toujou les travaux des apologistes. Car ce n'est pas seulement de l'apolog que M. l'abbé Berseaux a voulu faire, mais de la controverse, et il e passé maître en ce genre. Il ne formule pas timidement les obje tions : il semble prendre plaisir, au contraire, à les présenter av toute leur âpre saveur, et dans ce style leste et dégagé, ironique gravement sentencieux, qui ajoute comme une force nouvelle leur force propre. Ce n'est pas seulement le côté spécieux qu discute, en plaçant la vérité sous un jour favorable et en confond l'erreur, mais il venge, — nous employons à dessein ce mot, qui s peut rendre notre pensée, — il venge notre foi insultée, il venge croyances les plus chères, nos convictions intimes blessées, outragé nous dirions presque il nous venge nous-mêmes, et il est impitoya quand il fait justice des sots arguments ou des sots propos qui cour les rues.

Voltaire n'est plus, dit M. l'abbé Berseaux, mais son esprit vit

core. Or, l'esprit du patriarche de l'incrédulité moderne se trouve dans une multitude d'objections courtes, vives, précises, qui sont comme le résumé de la philosophie négative du XVIIIe et du XIXe siècle. Ces objections, on les rencontre dans le salon, dans l'estaminet, dans l'atelier, partout. Pour les réfuter, les esprits pusillanimes pourraient craindre l'emploi de l'arme de l'ironie et de la raillerie; mais l'ironie n'est-elle pas fréquente dans la sainte Ecriture elle-même? Tertullien n'hésitait pas à livrer au ridicule son adversaire Marcion; saint Grégoire de Nazianze agit de même à l'égard de Julien l'Apostat; saint Jérôme est plus mordant encore. Lorsque les incrédules tournent en ridicule les mystères de la foi, pourquoi ne ferait-on pas sentir que l'incrédulité seule est réellement ridicule?

Dans la *Foi et l'incrédulité*, l'auteur commence par examiner les prétextes de l'indifférence : Je ne veux pas entendre parler de religion; —on peut vivre sans cela; — la religion, c'est l'affaire des prêtres; — —il n'y a pas de Dieu; — ce n'est là qu'un mot; — d'ailleurs, je ne crois que ce que je vois; — pour moi, Dieu, c'est le monde; — je n'admets pas le Créateur : tel est le sommaire du premier et du deuxième chapitre. — Le troisième est consacré à l'âme; — le quatrième à l'immortalité; — le cinquième à la providence; — le sixième à la raison; — le septième à la révélation; — les suivants aux Evangiles, à Jésus-Christ, à l'Eglise. L'auteur termine par : les gens d'esprit; la religion oblige; la religion et l'argent. — Ce que nous ne pouvons dire, ce qu'il faut voir dans l'ouvrage lui-même, c'est la force avec laquelle M. l'abbé Berseaux poursuit l'incrédulité et ne laisse aucun de ses arguments sans réfutation. — Il agit de même dans le volume qui a pour titre l'*Eglise et le monde*, à l'égard du monde, à l'égard de ceux qui prétendent soustraire les institutions chrétiennes, la société chrétienne à l'esprit de l'Eglise.

La foi est opposée à la science, dit l'un. M. Jules Simon écrit : « La « philosophie nous provoque à discuter et à juger, et la religion nous « l'interdit. » — A quoi bon les mystères et les dogmes, s'écrie un autre? — Jésus-Christ n'a pas dogmatisé; il n'a commandé que l'amour; — la morale suffit; — le christianisme ne marche pas avec le siècle; il veut nous faire rétrograder jusqu'au moyen âge; — le christianisme a fait son temps; attendons la religion de l'avenir; — le progrès est une loi nécessaire du monde; — le christianisme est l'ennemi des principes de 89; — le protestantisme a émancipé l'esprit humain; — le catholicisme est opposé à l'industrie, à la richesse des nations; — les ordres

religieux sont un anachronisme, etc.— Rien n'est plus actuel que la réfutation vigoureuse de tant et de si nombreux préjugés, d'autant plus funestes qu'ils sont plus répandus, et que, par leur ensemble, ils forment, en quelque sorte, un corps de maximes de la sagesse humaine et mondaine en opposition à la vérité catholique. Plusieurs finissent par s'imaginer, de bonne foi peut-être, que tout cela est irréfutable, et, si l'on vient à leur montrer la vérité sur un point ou sur un autre, ils ne sont pas convaincus ; ils se contentent de répondre : Il y aurait trop à dire. A ceux-là, nous nous contenterons de dire nous aussi : Lisez les *Grandes questions religieuses* de M. l'abbé Berseaux ?

HOROY.

123. HISTOIRE DU RÈGNE DE GUILLAUME III, *pour faire suite à l'Histoire de la révolution de* 1688, par T.-B. MACAULAY ; *traduit de l'anglais* par M. Amédée PICHOT. — 4 volumes in-12 de VIII-464, 466, 524 et 378 pages (1860), chez Charpentier ; — prix : 14 fr.

Nous avons rendu compte, dans l'un de nos derniers numéros, de l'*Histoire d'Angleterre depuis l'avénement de Jacques II* (t. XXVI, p. 303). Il s'agit aujourd'hui de la suite de ce premier travail, mais la traduction appartient à M. Amédée Pichot, qui a eu pour collaborateurs MM. Borghers et Courtois, deux rédacteurs de la *Revue britannique*. — Macaulay prend naturellement son récit au point où il l'a laissé, c'est-à-dire au jour de la proclamation de Guillaume et de Marie, à l'heure même où vient d'être accomplie la révolution qui a consacré l'usurpation du prince d'Orange. Il parle très-brièvement des réjouissances officielles qui eurent lieu à Londres et à la Haye ; mais il constate le double mécontentement du clergé et de l'armée, l'un et l'autre froissés et humiliés par le triomphe des whigs ; il remarque également que l'enthousiasme des masses s'était beaucoup refroidi depuis le jour où Guillaume avait mis le pied sur le sol de la Grande-Bretagne. Il attribue cette disposition des esprits à ces mouvements ordinaires de réaction qui se produisent à la suite de toute grande transformation sociale, et aux souffrances inévitables qui accompagnent les révolutions. « La révolution la plus juste et la plus « salutaire, dit-il, ne produira jamais tout le bien qu'en espéraient « les hommes d'un esprit sans culture et d'un caractère ardent. Les « plus sages eux-mêmes ne peuvent, quand elle est récente encore « établir impartialement la balance des maux qu'elle a causés et des « maux qu'elle a écartés ; car on sent les maux qu'elle a causés, «

nt. Le traducteur a pris une peine inutile lorsque, pour en
ssortir les diverses scènes aussi bien que dans la suite de son
, il multiplie les sections et les divisions des chapitres de cha-
re, de manière à les détacher et à les mettre mieux en évi-
Cette abondance de titres et de sous-titres fatigue le lecteur,
ndre pour lui la narration beaucoup plus claire; nous la trou-
a peu en opposition avec la majesté du récit historique. Si ce
nent par sections ou par divisions de chapitres est l'œuvre de
r, c'est à lui que nous renvoyons le blâme, n'eût-il fait que se
mer aux habitudes paresseuses de son public; mais nous
s que le traducteur ou l'éditeur français ont trouvé plus com-
de transformer en titres de chapitres ce qui n'était, dans l'ou-
anglais, qu'une série d'indications analytiques mises en marge
age. Cette nouveauté n'est pas heureuse.

aulay nous peint Guillaume III après son avénement, et lors-
'essaye à l'exercice du pouvoir royal. Ce tableau est d'une exac-
admirable; on le dirait fait sur modèle vivant, car on entend
on voit agir le gendre de Jacques II, l'homme qui, à force
ues et de manœuvres, s'est posé comme le représentant des
es politiques et religieux de la vieille Angleterre, comme le roi
ire, en qui se personnifiait inévitablement l'idée de 1688. Ce
pas tout d'avoir usurpé le trône et relégué les Stuarts dans
maintenant, il fallait régner, il fallait justifier sa propre for-
conserver aussi longtemps que possible sa popularité. Guil-
III n'avait ni les allures chevaleresques, ni la bonhomie intelli-
de Henri IV. Il était calme, méditatif, taciturne; son regard

ragés par l'accueil de Guillaume ; il met de l'intérêt jusque dans l
moindres détails ; il nous initie aux raisons qui déterminèrent Guil
laume à quitter d'abord White-Hall pour Hampton-Court, et à échange
cette résidence pour Kensington-House, alors villa suburbaine, et au
jourd'hui l'un des palais de Londres. Quant au roi, dans les diverse
résidences que lui imposèrent des raisons de santé, il a toujours au-
près de lui des favoris étrangers, des Hollandais qui avaient été com-
pagnons de son enfance, et il se défie, d'ailleurs à juste titre, des
courtisans plus élégants que fidèles recrutés dans l'aristocratie protes-
tante de Londres.

L'auteur indique en peu de mots, mais avec une grande abondance de faits et d'idées, l'état déplorable dans lequel Guillaume trouva l'administration publique, et les difficultés presque insurmontables qu'il rencontra avant de pouvoir remédier aux maux de cette situation. La réforme instantanée de tant d'abus était au-dessus des forces d'un prince dont la loi restreignait les pouvoirs, et on eut longtemps l'injustice de l'en rendre responsable. Indépendamment des habitudes prises, des traditions invétérées de la cour, il y avait à tenir compte des rivalités et des haines existant entre les personnes mêmes dont le concours était indispensable au nouveau roi, et surtout de ce fait que l'expérience des affaires se trouvait presque exclusivement chez les tories, et le sincère attachement au nouvel ordre de choses presque exclusivement chez les whigs. Au milieu de ces difficultés, l'historien nous montre la politique extérieure de l'Angleterre immédiatement dirigée par Guillaume, dans un étroit concert avec Heinsius, pensionnaire de Hollande. Bien que cette politique fût heureuse et habile elle ne suffisait pas, même dans ses succès, à compenser les embarras nés de la situation intérieure de l'Angleterre, au lendemain d'une révolution sociale et religieuse, et surtout rien ne semblait devoir faire oublier au royaume uni les maux engendrés par l'animosité des sectes protestantes, par la rivalité de la haute et de la basse Eglise, des conformistes et des non conformistes, des presbytériens, des indépendants, des quakers, et de tant d'autres dont l'énumération serait trop longue. Ici, Macaulay nous initie aux questions de détail depuis longtemps oubliées, même par nos voisins d'outre-Manche, qui déterminèrent le gouvernement à réclamer le concours du Parlement pour la rédaction et le vote des bills de tolérance et de compréhension, destinés à devenir les chartes religieuses de l'Angleterre durant le XVIIIe siècle ; ailleurs, il raconte le couronnement de Guillaume et d

Marie, et il mentionne la coalition formidable qui s'organisa en Europe contre Louis XIV, à l'instigation du nouveau roi de la Grande-Bretagne.

Après avoir établi ces souvenirs préliminaires, qui sont comme une introduction au règne de Guillaume et de Marie, l'auteur entre dans le récit des événements. Il mentionne d'abord les premières guerres dont l'Irlande fut le théâtre, le soulèvement de cette île en faveur de Jacques II, l'arrivée de ce prince à Kinsale, à Cork, à Dublin, dans l'Ulster, et le mémorable siége de Londonderry. Il conduit ensuite le lecteur en Ecosse, où il lui montre la révolution beaucoup plus violente qu'en Angleterre, alors que déjà on parlait du rappel de l'union, et qu'une convention destinée à conduire les affaires du royaume était élue dans le sens des whigs et se rassemblait à Edimbourg. Tout ce livre est du plus haut intérêt; on croirait lire les pages les plus émouvantes de Walter Scott, ou assister à un drame saisissant et plein d'effets imprévus. Macaulay raconte successivement les violences des covenantaires, la fuite de Dundee, la proclamation de Guillaume et de Marie, et la guerre qui, à plusieurs reprises, éclate et se continue dans les Highlands, au milieu de ces montagnes, de ces lacs, de ces clans et de ces tribus écossaises, que le romancier moderne a tant de fois fait revivre dans ses récits pittoresques et fidèles. Viennent ensuite les questions qui, l'une après l'autre, se produisaient en Angleterre, dans le sein du Parlement, dans les rangs du clergé, dans l'armée, et la lutte qui s'éleva entre les deux chambres.

Le détail de ces conflits embrasse une partie considérable de l'ouvrage; l'auteur y mêle nécessairement le récit des luttes et des expéditions sanglantes dont l'Irlande ne cessait d'être le théâtre, et qui, après tant de calamités endurées par les catholiques, enlevèrent cette île à la royauté des Stuarts, et la replacèrent sous le joug de fer des Anglais. Ailleurs, il nous montre Guillaume III, à peine affermi sur un trône contesté en Irlande et en Ecosse, se préoccupant du soin de maintenir unie et opiniâtre la coalition des puissances européennes formée contre la France; il nous apprend par quels efforts énergiques, par quels expédients ingénieux, par quelles caresses, par quels moyens de corruption, l'usurpateur anglais parvenait à empêcher ses alliés de déposer leurs armes, l'un après l'autre, aux pieds de Louis XIV. Dans cette lutte, Guillaume était puissamment aidé par l'opinion en Angleterre et en Hollande; mais les princes de l'empire, l'Autriche, l'Espagne, l'électeur de Brandebourg, se montraient

incertains et découragés. Il raconte la campagne de 1692, commencée par la prise de Mons et terminée par la bataille de Steinkerque; en parlant de Louis XIV, qui inaugura si brillamment cette campagne, il l'appelle toujours Louis, ce qui, dans nos habitudes littéraires, appartient à la poésie et non à la prose, et donne au récit une apparence un peu trop pompeuse. — Il introduit nécessairement, au milieu des faits militaires, religieux et politiques, des incidents qui suspendent le récit et présentent un intérêt tout particulier. C'est ainsi qu'il raconte la mort de la reine Marie, événement qui montre à l'histoire la personne et le caractère du roi Guillaume III sous un jour nouveau, sous un aspect imprévu, celui d'un homme bon, affectueux et dévoué aux devoirs de famille (t. III, p. 256). En rappelant cette mort, il atteste que cette reine fut pleurée par une portion considérable de la population anglaise, tandis que le reste de la nation se réjouit, avec une dureté impie, de cette affliction imposée à Guillaume. « Va, s'écria un puritain digne des jours de Cromwell, « va, regarde cette femme maudite, et ensevelis-la, car c'est une fille « de roi (t. III, p. 260)! » Au surplus, ni à Saint-Germain, ni à Versailles, on ne porta le deuil de cette reine qui avait, pour sa part, contribué à la déchéance et à l'exil de son père Jacques II. Peu de jours après mourut le maréchal de Luxembourg, le rival et le vainqueur de Guillaume.

Nous trouvons ailleurs le récit de deux complots jacobites plus ou moins réels, organisés contre le roi d'Angleterre, et qui, en remettant en question la durée de l'établissement de 1688, rendirent à Guillaume toute la popularité qu'il avait perdue. Ces complots furent expiés par les supplices dont la législation anglaise se montrait alors prodigue, et auxquels applaudit avec fureur le fanatisme anglican. Les dispositions de la nation britannique étaient telles, que le gouvernement de Guillaume III aurait pu verser beaucoup plus de sang sans déplaire à la multitude : les whigs exploitaient de leur mieux la férocité du peuple. — Macaulay, poursuivant son récit, arrive à la paix de Ryswick, qui fut accueillie à Londres avec des transports d'enthousiasme, et qui causa au parti jacobite une si vive désolation. Jamais depuis 1688, la faction protestante n'avait fait preuve d'une si grande joie, et cette joie était une menace permanente à l'adresse des catholiques. Un seul jour de fête ne suffit pas à l'Angleterre : à différentes reprises, les salves d'artillerie et les illuminations générales recommencèrent à Londres et dans tout le royaume. Le jour où Guillaum

revint dans sa capitale, après avoir imposé à la France la nécessité de reconnaître sa royauté, toutes les boutiques restèrent fermées dans les deux mille rues de cette immense ville, et les feux d'artifice dépassèrent en splendeur et en nombre tout ce qui avait été vu jusqu'alors ; ce ne fut dans Londres qu'un long hourrah. Tout n'était pas vanité dans ces manifestations du peuple : l'Angleterre, peu glorieuse sous les Stuarts, était placée par la paix de Ryswick au premier rang des puissances européennes ; son antique constitution, remaniée en 1688, s'adaptait d'elle-même, par un développement graduel et pacifique, aux besoins de la société nouvelle. Si la liberté de conscience était enlevée aux catholiques, les protestants en jouissaient à un haut degré, et faisaient peu de cas des plaintes du parti vaincu ; quant à la liberté de discussion, elle était conquise, au moins à l'usage du Parlement, et elle servait de garantie aux minorités. La circulation monétaire était rétablie, le crédit public raffermi et le commerce se ranimait. Evidemment, la Grande-Bretagne sentait qu'elle entrait dans la voie de prospérité et de grandeur où, de nos jours, elle marche encore. Le livre de Macaulay nous initie très-bien à cette situation ; et si, comme Français et catholiques, nous devons voir de tristes ombres au tableau qu'il trace, elles n'empêchent pas le mouvement de surprise et de curiosité qui s'attache à de pareils récits.

L'historien poursuit son œuvre jusqu'à la mort de Jacques II et de Guillaume III, ou, pour mieux dire, son ouvrage n'a pas été complétement achevé à cet égard, et les traducteurs, arrivés à la dernière période, ont dû se contenter de fragments ou de manuscrits qui n'avaient pas encore été, sinon revisés, du moins annotés ou complétés. Ils se sont judicieusement abstenus de suppléer aux lacunes, pensant que le public préférerait avoir dans toute son exactitude l'œuvre de l'auteur lui-même. Par une singularité qui ne contribue pas à l'unité de l'œuvre, le quatrième volume n'est pas tout à fait semblable aux trois premiers en ce qui concerne l'impression et la division des matières ; le caractère est plus gros, et on ne rencontre plus les sous-titres, les chapitres secondaires qui étaient multipliés à l'infini dans la première partie.

Cet ouvrage est remarquable. Après avoir reproduit nos réserves en ce qui concerne l'injustice des idées protestantes et l'exaltation outrée des idées anglaises qui s'y manifestent, nous persistons à dire que c'est là un travail utile aux historiens, aux écrivains et aux lecteurs

dont l'esprit est formé, et qui savent se tenir en garde contre l'erreur et l'engouement. AMÉDÉE GABOURD.

124. **L'HOMME** *à l'oreille cassée*, par M. Edmond ABOUT. — 1 volume in-12 de 280 pages (1860), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 2 fr.

125. **LETTRES** *d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine*, par LE MÊME. — 1 volume in-12 de IV-394 pages (1861), chez Michel Lévy frères; — prix : 3 fr.

M. About qui fait un peu de tout, même des pièces *impossibles*, a voulu s'essayer à la philosophie. Son roman n'est qu'une thèse à la manière de Lucrèce, moins l'art et la poésie. Il s'agit de montrer que la vie est simplement le résultat du jeu régulier des organes, et que les hommes ne sont que des mécaniques très-bien huilées et très-bien montées. « Te rappelles-tu, ma bonne mère, la première im- « pression que tu as éprouvée, étant petite fille, lorsqu'on t'a fait voir « l'intérieur d'une montre en mouvement? Tu as été convaincue « qu'il y avait au milieu de la boîte une petite bête très-remuante « qui se démenait vingt-quatre heures par jour à faire tourner les « aiguilles. Si les aiguilles ne marchaient plus, tu disais : « C'est que « la petite bête est morte. » On t'a expliqué depuis que la montre « renfermait un ensemble d'organes bien adaptés et bien huilés qui « se mouvaient spontanément dans une harmonie parfaite (p. 21). » L'exemple est convaincant! Les petits enfants en voyant l'homme agir, parler, raisonner, s'imaginent qu'il y a en lui un principe qui anime le corps et qui commande aux organes : M. About change tout cela, et voici sa démonstration.

Il y avait en 1813 un certain colonel Fougas, enfermé dans une tour et à la veille d'être fusillé. Le froid était violent : M. Fougas s'engourdit. Un savant est appelé, et dessèche le colonel, en prenant des précautions infinies. Quarante-six ans après cet événement étrange, le colonel tombe entre des mains bienveillantes et ingénieuses qui le ramollissent à force d'eau tiède. Alors tous les ressorts se mettent à marcher; le jeu des nerfs se rétablit, et M. Fougas est rendu à l'existence. Malheureusement, avant cette docte opération, une de ses oreilles s'était cassée, et il en resta privé. Au demeurant, il revient à la vie fougueux, ardent; et, ainsi qu'il est nécessaire dans tout roman, même dans un roman philosophique, il se met à faire l'amour. Il se voit même un beau matin à la tête d'un million; mais comme, en raison de son acte de naissance, il est trop vieux pour être porté sur

les cadres de l'armée, il prend un bon pistolet et brise le grand ressort de sa machine. — Puisqu'il suffit d'arroser ainsi d'eau chaude un corps desséché pour qu'il recommence à parler et à penser, il est évident que l'âme et le principe vital ne sont que de pures superfétations.

La philosophie du baron d'Holbach est une belle chose; la réforme sociale est une autre belle chose. Aussi le « bon jeune homme, » dans une série de vingt-quatre lettres partout imprimées et réimprimées, explique à sa cousine Madeleine, avec une feinte naïveté et un esprit également feint, comment le monde va mal, et comment, s'il était le maître, il le ferait très-bien marcher. Le « bon jeune « homme » trouve donc tout mauvais ici-bas, excepté lui, sa cousine et ses amis. Mais ce qui lui paraît archi-mauvais, exécrable, digne des anathèmes de tous les bons jeunes gens et de leurs cousines, c'est l'ultramontanisme et le gouvernement du pape. Ah! sans cela, comme les rouages de la machine humaine fonctionneraient bien, et quelle admirable existence tissée d'or et de soie mènerait M. About,... pourvu qu'on ne le sifflât pas! Malheureusement, il n'en est pas ainsi. L'autorité du Souverain Pontife reste debout, et les pièces de M. About ne manquent jamais de tomber. Ce n'est pas tout encore. « Les dévotes d'Arras et les dupanlouves d'Orléans se coiffent de « violet en l'honneur de leurs évêques (p. 216); » et le prêtre « se condamne à marcher les yeux bandés sous la férule d'un « vieillard (p. 111). » Il y a en outre une chose qui chagrine fort le « bon jeune homme : » il trouve que les écrivains religieux ne se servent pas d'expressions assez polies et assez délicates, et il ne cesse d'en gémir (pp. 179, 213, 227, etc.); mais il ne leur prêche pas d'exemple; car s'il parle d'un illustre prélat, membre de l'Académie française, il l'appelle « l'homme d'Orléans, » et il s'écrie, en voulant faire le bel esprit et le bon apôtre : « Serviteur au vinaigre « d'Orléans (p. 175)! » Parlant du pape, il dit assez brutalement : « Il sème à travers l'Europe des paroles de révolte; il s'efforce d'in- « téresser à son budget tous *les simples* et tous *les ignorants* de la « terre; il abuse d'une autorité sainte au profit d'un despotisme im- « puissant et vindicatif, etc. (p. 232). » Et cependant, M. About se nomme modestement « un homme poli et lettré (p. 213); » et nous sommes bien obligés de le croire sur parole, car ses romans, ses lettres, ses comédies même sont loin de le prouver. Quant à nous qui désirons dire conscieneusement notre pensée, nous croyons que

M. About, fût-il même un peu plus courtois et un peu plus acad mique, ne serait point encore pour cela un homme sérieux. E effet, que veut-il, sinon se moquer du pape, des catholiques, d écrivains chrétiens, de la morale, et de ses lecteurs par-dessus l marché? CH. LAVAL.

126. **LES MORTS** *et les vivants, Entretiens sur les communications d'outre-tomb* par le P. A. MATIGNON, de la Compagnie de Jésus. — 1 volume in-12 de xi 142 pages (1862), chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 1 fr. 50 c.

Voici vraiment un livre d'or, tant il se recommande par le bo sens, par le style, par l'actualité, par une simplicité pénétrante et pa une dialectique lumineuse. — Pourquoi, dira-t-on peut-être, de nou velles considérations sur les folies du spiritisme? Cette matière n'est elle pas épuisée, et ne risque-t-on pas de galvaniser imprudemmen une secte morte et enterrée? Erreur, grave erreur. Ecoutons l P. Matignon : « La manie des communications est loin d'être éteint « ou d'avoir diminué parmi nous. Il y a quelques années peut-êtr « on en faisait plus de bruit; aujourd'hui, sans en parler autant, o « les pratique davantage. Paris a conservé ses séances hebdomadaires « où l'on peut être reçu pourvu qu'on soit *sympathique* aux esprits « Dans les provinces, il n'est guère de grands centres de populatio « où il n'y ait quelque réunion semblable : Lyon, Bordeaux, Metz e « beaucoup d'autres villes ont des comités organisés et permanents « Une active propagande s'exerce; de petits opuscules résumant l « doctrine sont répandus par milliers; des hommes riches et in « fluents pensent rendre service aux populations des campagnes e « introduisant parmi elles l'habitude d'évoquer les morts, en les do « tant de la faculté précieuse de converser avec les âmes. Nous pou « rions citer tel diocèse où les curés, effrayés de ces envahissement « ne savent à quel moyen recourir pour y mettre des bornes; t « autre, où les confesseurs étonnés de récits auxquels leurs oreill « n'étaient point accoutumées, hésitent sur la conduite à tenir et r « clament quelque écrit sur ces matières (p. IV). »

Des personnages haut placés dans l'Eglise ont prié le P. Matign de faire un travail court, clair, substantiel, qui pût fixer les idées d fidèles et résoudre un cas de conscience devenu très-actuel et trè pratique. C'est à ces sollicitations honorables que nous devons cet écri d'autant plus utile que la contagion de ce spiritisme, dont nous avo longuement entretenu nos lecteurs, se répand même parmi les cath

liques. L'ange de ténèbres se transforme en ange de lumière, et tend à séduire, s'il est possible, les élus mêmes. Aussi l'auteur a-t-il voulu donner à ses enseignements la forme du dialogue, et choisir pour adversaire, non pas un libre penseur infatué de ces superstitions, mais l'un des enfants de l'Eglise qu'elles égarent. L'interlocuteur du P. Matignon n'est point un de ces compères qui ne font semblant d'objecter quelque chose que pour mieux faire briller l'éloquence ou le savoir de leur adversaire simulé : ici, le catholique spirite est bien celui que la secte fascine ; il est plein de son sujet ; il en parle doctement. Loin de céder à la première attaque, il défend pied à pied le terrain : en excellent stratégiste, il n'abandonne une position que pour en prendre une autre qu'il croit meilleure, et c'est à peine si, poussé dans son dernier retranchement, il consent à se rendre. Non-seulement l'attaque et la défense sont très-bien conduites, mais elles ont lieu suivant toutes les règles de la guerre. Dans ce combat d'idées, toutes les charges et les ripostes s'engendrent, pour ainsi dire, les unes les autres. La bataille est vraiment correcte, et la victoire, loin d'être un jeu du hasard, est légitimement obtenue.

Dans quatre entretiens peu étendus, mais décisifs, l'auteur examine successivement l'esprit qui parle, la doctrine, les procédés, les résultats. C'est là, en effet, tout le spiritisme.

L'esprit qui parle, est-ce bien la personne morte qu'on a évoquée ? Qui peut garantir son identité ? Les esprits trompeurs, d'après les docteurs même du spiritisme, n'ont pas de plus grand plaisir que d'abuser les hommes. Répandus dans les airs, ils connaissent les choses que l'on croyait secrètes, et peuvent les manifester ; ils ont la faculté d'imiter parfaitement, — ces mêmes docteurs en conviennent encore, — toutes sortes d'écritures. D'autre part, les morts ne peuvent apparaître sans une permission spéciale de Dieu. Or, après avoir, sous l'ancienne loi et sous la nouvelle, déclaré coupable l'évocation des défunts, Dieu consent-il à les faire comparaître en exauçant ceux qui l'outragent ? Il est impossible de savoir si ce n'est point un esprit étranger qui a pris la place de l'âme qu'on attend.

La doctrine peut-elle nous servir de diagnostic pour le discernement des esprits ? Nullement. La bonne doctrine, nous dit-on, vient des esprits supérieurs ; mais comment les reconnaître, puisqu'on nous prévient que les révélations signées des noms les plus respectables doivent être acceptées sous bénéfice d'inventaire ? Comment, d'ailleurs, un catholique peut-il admettre une doctrine qui supprime le péché

originel, la rédemption, le ciel, l'enfer; qui approuve toutes les ma-nières d'adorer Dieu dans n'importe quel culte; qui enseigne que l'homme est puni pour des fautes commises dans une existence anté-térieure dont il n'a pas le moindre souvenir; que l'esprit du Dieu fait homme est le *fluide* de son Père, parce qu'il devait être la *substance même de la divinité* pour y participer; que le fluide qui forma l'Homme-Dieu fut à la fois *fluide* et *puissance;* que l'Homme-Dieu fut non créé, mais *Dieu incarné*, *créature et créateur;* qu'enfin toute la création est le *fluide du créateur* (p. 41, note)? Un catholique peut-il approuver une doctrine d'après laquelle le célibat n'est point de sa nature un état de perfection; une doctrine qui condamne les con-seils évangéliques, et qui promet, après le règne du Père et celui du Fils, le règne de l'Esprit dégageant l'homme de l'asservissement à la lettre et aux pratiques extérieures, se concentrant davantage dans le cœur de l'homme, et devant embrasser dans sa vaste unité tous les peuples (p. 44)? Un catholique enfin peut-il ajouter foi aux révéla-tions des esprits, quand il voit le P. de Ravignan évoqué démentir ses conférences de Notre-Dame et accuser sa propre doctrine de blas-phème; le P. Lacordaire louer l'Eglise spirite et demander à être évo-qué à son tour chez M. Kardec; le vénérable curé d'Ars déclarer qu'il n'a été qu'un médium; les plus révoltantes impiétés venir se placer même sur les lèvres du Christ (p. 28, note)?

Les procédés de l'école spirite ne sont pas moins condamnables qu[e] sa doctrine. Le procédé générateur de l'évocation est la prière; o[r] dans le système de la secte, la prière ne peut rien sur la volonté im-muable de Dieu. Cependant, la prière, pour être efficace, suppose l[e] droit de commander aux esprits de la part de Dieu. Ce droit, qui l['a] donné aux spirites? Le phénomène qu'ils veulent obtenir est en deho[rs] des lois naturelles, puisqu'il y a ici une intelligence qui n'anime ha-bituellement ni la table, ni le crayon, ni aucun des objets dont ils [se] servent pour obtenir des réponses. Ainsi, dans le cas présent, Di[eu] n'agit pas simplement comme auteur de la nature; et, dès lors, l'eff[et] sollicité doit découler comme de lui-même de l'ordre extra-natu[rel] ou surnaturel, ou il faut qu'une promesse divine soit intervenue. [La] première supposition est absurde; il n'existe aucune connexité n[é-]cessaire entre les lois de l'ordre extra-naturel ou surnaturel et l'app[a-]rition d'un mort; et quant à la promesse absolument requise, no[n] seulement Dieu ne l'a pas faite, mais il a déclaré dans la Bible,

l'Eglise enseigne en son nom, qu'il a en horreur l'évocation des morts, et qu'il maudit ceux qui la pratiquent.

Aussi, les résultats du spiritisme sont-ils déplorables. Les têtes sont bouleversées, les cœurs désunis par des révélations calomnieuses. La folie est souvent produite par la secousse des organes et les déréglements de l'imagination ; rien n'est plus propre à troubler la paix du monde que cette action mystérieuse des esprits acceptée comme règle de toutes choses. « Ce ne seront plus les vices ou les vertus de leurs sem-« blables, dit très-bien le P. Matignon, qui détermineront leurs sym-« pathies ou leurs aversions (des spirites), mais bien le témoi-« gnage toujours équivoque de ces hôtes inconnus d'un autre monde. « S'ils veulent connaître un secret, ce sera par leur intermédiaire ; « s'ils forment une entreprise, ce sera sur leur conseil. Dès lors, plus « d'obscurité profonde à laquelle on puisse confier ce qu'on veut dé-« rober aux hommes ; à l'heure où l'on y pense le moins, le secret « des consciences comme celui des familles, les intentions cachées de « la politique humaine et les mystères de la diplomatie pourront être « mis à nu. La sagesse, la fidélité, n'entreront plus pour rien dans la « conduite des affaires ; la seule chance assurée de succès sera de con-« sulter les esprits, et celui-là gouvernera le monde qui se montrera « plus habile à exploiter leur conversation (p. 100). »

Le P. Matignon, après ces entretiens, reproduit avec beaucoup d'opportunité, dans les pièces justificatives, divers extraits de lettres pastorales, de circulaires et de mandements où plusieurs de NN. SS. les évêques ont signalé aux fidèles la perversité et les dangers du spiritisme.

Puissent ces doctes et lumineux entretiens pénétrer partout où se produisent les prétendues communications des esprits. Il n'est pas possible, après les avoir lus, de concilier le catholicisme, ni même le bon sens, avec ces pratiques. Du reste, la mission de cet opuscule si lucide, écrit d'un style simple et accessible à toutes les intelligences, n'est pas seulement d'arrêter cette superstition, mais de la prévenir. Il sera donc à sa place dans toutes les bibliothèques des paroisses ; il faudrait même le répandre dans les classes diverses de la société, car elles sont toutes atteintes en certains lieux, et peuvent l'être ailleurs, par la contagion des nouvelles expériences. Nous ne saurions le recommander trop vivement au zèle du clergé et à l'attention des familles.

GEORGES GANDY.

127. LE PÈRE LAVAL, par M. James MAC' SHERRY; *traduit de l'anglais*. — 1 volume in-8° de 146 pages plus 1 gravure (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Musée moral et littéraire de la famille*); — prix : 1 fr. 20 c.

Episode de la vie du missionnaire dans l'Amérique du Nord au XVII[e] siècle. On y reconnaît le genre de Fenimore Cooper et les luttes des sauvages qu'il a coutume de mettre en scène, mais l'intérêt religieux domine. *Fleur du matin*, jeune Indienne de la tribu des Mohawks, vient cependant jeter une légère teinte gracieuse sur un si grave sujet, dont les détails belliqueux intéresseront surtout les jeunes gens. C'est une excellente lecture à répandre, particulièrement parmi les classes ignorantes et imbues de préjugés contre le véritable caractère des Pères jésuites, si oublieux d'eux-mêmes et dévoués jusqu'à la mort, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

128. LES POËTES FRANÇAIS, *Recueil des chefs-d'œuvre de la poésie française, depuis les origines jusqu'à nos jours, avec une notice littéraire sur chaque poëte*, par MM. Charles ASSELINEAU, Hippolyte BABOU, Charles BAUDELAIRE, Théodore DE BANVILLE, Philoxène BOYER, Charles D'HÉRICAULT, Edouard FOURNIER, Théophile GAUTIER, Jules JANIN, Louis MOLAND, A. MONTAIGLON, Léon DE WAILLY, etc., précédé d'*une introduction* par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française, publié sous la direction de M. Eugène CRÉPET. — I[re] et II[e] période, du XII[e] au XVI[e] siècle, et de Ronsard à Boileau. — 2 volumes grand in-8° de XL–682 et 780 pages (1861), chez Gide; — prix : 7 fr. 50 c. le volume.

Voici les deux premiers volumes d'une sorte d'anthologie française que deux autres achèveront. Les recueils de ce genre ne manquaient pas dans notre langue, sous les titres divers de *Chefs-d'œuvre* ou de *Leçons de littérature française;* mais il faut bien reconnaître que la plupart, sinon tous, ne s'adressant guère qu'à des écoliers, étaient nécessairement tronqués et incomplets. En cela, ne blâmons pas les professeurs qui les avaient entrepris, et, malgré M. Crépet (t. I, p. II), donnons-leur pleine absolution : on n'effacera jamais du bon sens et de la conscience des nations l'adage *Maxima debetur puero reverentia.*— Fait en vue de gens qui ont déjà reçu la double initiation de l'art et de la vie, ce nouveau recueil pouvait, sans trop d'inconvénients, élargir son cadre et y donner entrée à des poëtes qui ne sont rien moins que des précepteurs de morale. Peu scrupuleux pour eux-mêmes et dans leurs propres compositions, comme on sait, la plupart des collaborateurs cités en tête de cet article ne devaient guère l'être pour les autres. C'est pourquoi, tout aussi indulgents que les jurys de

nos expositions de peinture, ils ont admis dans leur musée pas mal de nudités. Félicitons-les au moins d'avoir refusé la porte aux choses ordurières, s'ils l'ont ouverte bien grande à toutes les légèretés amoureuses. Que ne se sont-ils dispensés d'ajouter au texte l'inconvenance de certains commentaires! C'est M. Th. de Banville, par exemple, qui, prenant le contre-pied de la thèse aristocratique de M. de Laprade, ne reconnaît dans notre littérature que ce qui est marqué de son estampille démocratique, et veut persuader à la France, « toujours, suivant lui, courbée sous un maître (t. II, p. 3), » que les seuls favoris doivent être les poëtes qui se sont faits peuple, et qui ne réclament leur place dans aucune aristocratie. Cela n'est qu'anti-français et antilittéraire. Bien plus blàmable est l'auteur de la notice sur du Bellay, qui, à l'en croire, a bien mieux vu que Byron et Châteaubriand « la « Rome avide et menteuse qui souille de grands décombres de son « hypocrisie ;... la Rome d'aujourd'hui, vrai cadavre avec ses appa- « rences de vie, traînant cachés sous des soutanes noires, rouges et « violettes, son orgueil et sa mondanité (ibid., p. 59). » Nous regrettons de ne pouvoir nommer à nos lecteurs le *Piémontais* qui s'est caché sous les initiales C.-L. pour adresser à notre Rome catholique ces lâches insultes. — Un autre, M. Philoxène Boyer, — il a signé celui-là, — a traduit en grossier langage les erreurs cent fois réfutées de MM. A. Thierry et Guizot sur saint Fortunat: « Ce Fortunat, dit ce « rigide, serviteur de son ventre, qui gagnait ses dîners à brûler son « grossier encens devant des princes assassins les uns des autres, tous « sacrés néanmoins, puisque tous ils tenaient table ouverte (ibid., « p. 252). » M. Philoxène Boyer croit-il gagner plus honorablement les siens à faire une pareille besogne? — Et M. Eugène Noël, un familier de Béranger, qui ne trouve pas le prince de Conti d'assez haute compagnie pour lui, et se croit en droit de l'appeler « un « maître sot (ibid., p. 529)! » Et M. Babou, non moins dédaigneux à l'endroit des princes de l'Eglise, qui, ramassant dans toutes les boues les insultes à l'adresse du cardinal Duperron, finit par l'appeler « apostat (ibid., p. 354), » pour avoir déserté le protestantisme. Mais le protestantisme pour lui c'est le nouveau monde. « La réforme « souffle, dit-il, et voilà un beau siècle (ibid.)! »

N'était-ce donc pas assez pour nos collecteurs réunis de leur éclectisme trop compréhensif, et fallait-il ce surcroît de choses malhonnêtes? L'un d'eux, — c'est encore M. de Banville, — parlant des contes de la Fontaine, se pose cette question: « Ces contes, ornement

« et gloire de notre langue, a-t-on pu avec justice les condamner au « au nom de la morale? » Et il répond : « Pour moi, mauvais juge « en ces matières, — *ex ore tuo te judico!* — il me semble qu'ils « doivent être absous pour l'art de conter avec charme, pour le style « naturel et sain, pour l'esprit familier dont ils débordent (ibid., « p. 680). A la bonne heure, on ne saurait en vouloir à des innocents qui s'exécutent eux-mêmes avec cette bonne grâce, et invoquent contre leur mauvaise indulgence de telles fins de non-recevoir. Si l'on s'en était tenu là dans les notices et les fragments dont se composent ces volumes, au lieu de protester si haut, nous nous serions contentés de dire : Qu'on fasse sortir les enfants et les femmes, et écoutons entre hommes! — A plus forte raison devons-nous le dire devant le langage de tels cicerone chargés de nous faire les honneurs de poëtes déjà trop *forts en gueule*. Répétons, du reste, que, par sa nature de composition, un tel recueil ne s'adresse qu'à des hommes faits. Les notices elles-mêmes, pédantes de forme la plupart, plus que d'érudition, où la langue, au milieu de mille cascades, fait tant de sauts périlleux, intéresseraient et instruiraient médiocrement la jeunesse. Ce ne sont pas des monographies complètes, comme nous les aurions voulues, mais des portraits purement littéraires, ou même de simples silhouettes, sans presque aucune biographie, qui rappellent seulement à ceux qui savent déjà les résultats de l'érudition contemporaine et le jugement actuel de la critique sur chaque poëte, quand elles ne sont pas la seule expression du goût capricieux de l'écrivain pour tel auteur de son choix. Il est vrai qu'on a eu généralement la bonne pensée d'indiquer, à la fin de chaque notice, les sources où le lecteur pourra se renseigner pleinement.

Ce qui rétrécit encore l'utilité, ou, comme on dirait aujourd'hui, la spécialité de cet ouvrage dans la sphère des littérateurs de profession, c'est la partie archéologique qu'on y a introduite. Jusqu'ici on s'était contenté, pour composer de semblables recueils, de moissonner dans nos trois derniers siècles, qu'on appelait nos trois siècles littéraires. Pure ignorance de nos anciens poëtes, dont l'existence, et à plus forte raison les textes, n'ont été révélés que de nos jours. A peine nommait-on Villon et Marot, et on se hâtait d'atteindre Malherbe, comme le père de notre poésie : *Enfin, Malherbe vint!* Ici, nous embrassons toute la poésie française. Quatre époques font la matière et le sujet des quatre volumes de la collection : le moyen âge dans tout son développement, jusqu'au XVIe siècle où il expire; la renaissance

classique et savante, inaugurée par Ronsard, jusqu'à l'ère de poésie régulière dont Boileau a été le législateur : tels sont les deux volumes publiés aujourd'hui. Le troisième comprendra le règne de Boileau, c'est-à-dire la seconde moitié du XVIIe siècle et tout le XVIIIe, et le quatrième, portant à son frontispice le nom de Lamartine, embrassera, dans les limites des convenances et des intérêts, tous les poëtes contemporains. — Dans ces volumes, à en juger par les deux premiers, tous les poëtes dignes de mémoire auront tour à tour la parole et feront entendre leurs accents les plus caractéristiques. Tous les genres de poésie seront représentés, hors celui qui a jeté le plus d'éclat dans notre littérature, le genre dramatique, lequel se prêtait moins aux coupures, et, d'ailleurs, tient chez nous de plus près à l'éloquence qu'à la poésie proprement dite. Cette suppression ouvre une plus large place aux autres genres, et a permis de consacrer tout un volume au moyen âge, longtemps si inconnu. Le voici exposé, analysé simplement, nettement, enseigné dans son fond même, puis présenté dans la fleur de ses poëmes et de ses chansons de gestes. On ne saurait trop féliciter MM. Moland, de Montaiglon et d'Héricault, qui se sont partagé cette vaste période jusqu'à l'entrée du XVIe siècle, l'ont parcourue avec tant de sûreté et de goût, et nous l'ont livrée avec une réserve et un bon ton que leurs collaborateurs n'ont pas tous imités pour les âges suivants.

Et maintenant que nous avons fait connaître la composition et l'esprit de cette anthologie, il ne nous resterait plus qu'à présenter une vue générale des âges de la poésie française embrassés dans ses deux premiers volumes. Mais c'est une œuvre que nous ne referons pas après M. Sainte-Beuve. On a déjà lu, il y a quelques mois, sa belle introduction dans le *Moniteur;* on la relira avec plus de plaisir et de fruit encore ici, à sa vraie place : le portique n'a toute sa valeur qu'au front du monument.

U. MAYNARD.

129. PRÉCIEUX ET PRÉCIEUSES. — *Caractères et mœurs littéraires du* XVIIe *siècle,* par M. Ch.-L. LIVET. — 2e *édition.* — 1 volume in-12 de XXXVI-444 pages (1860), chez Didier et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Ce volume soutient la thèse mise à la mode par Rœderer, thèse en tout favorable à l'hôtel de Rambouillet et à son influence morale et littéraire. M. Livet tient essentiellement à distinguer des précieuses ridicules les vraies précieuses, dont la fameuse chambre bleue fut le berceau, l'école et le modèle. Aussi, le morceau capital du volume

est-il consacré à Mme de Rambouillet, la mère de l'église précieuse, c'est-à-dire à la description de son hôtel et de ses réunions, de sa personne, de ses hôtes et de sa famille; et la pièce qui le termine est cette *Guirlande de Julie* due à ses principaux habitués, la galanterie la plus célèbre qui soit sortie d'un tel milieu; pièce, néanmoins, curieuse beaucoup plus dans quelqu'un des trois manuscrits qu'en fit Nicolas Jarry, l'écrivain inimitable du temps, que dans une collection imprimée, où le mérite de quelques madrigaux et l'éclat de quelques noms ne relèvent pas suffisamment la monotonie et la fadeur de l'ensemble. — Autour de Mme de Rambouillet se groupent quelques personnages de caractères bien divers, mais tous tenant par quelque endroit à la société précieuse. C'est l'abbé Cotin, qui lui appartenait sans s'en douter et sans le vouloir, et tout en la tournant en ridicule; c'est Mme Cornuel, si célèbre par son esprit et ses bons mots; l'abbé d'Aubignac, le grand amateur de poétique, qui a si bien prouvé par son exemple qu'on pouvait faire des œuvres ennuyeuses dans les règles; Georges de Scudéry, le gentilhomme et le poëte matamore; Mlle de Gournay, la fille adoptive de Montaigne; René le Pays, le *bouffon plaisant* de Boileau; maître Jean Grillet, « émailleur de la reyne, ne « guère émailleur des déesses; » et enfin Boisrobert, dont la pittoresque figure a tenté tant de peintres. Certes, ce ne sont pas là les seuls personnages qui pouvaient trouver place dans un ouvrage consacré à la société précieuse; mais M. Livet s'en est tenu à ceux-là pour aujourd'hui, réservant d'autres portraits pour un nouveau volume, suivant l'accueil qui sera fait à ce premier essai. Nous ne doutons pas que tout le monde ne l'encourage à poursuivre ses études : il est curieux, il est érudit; il aime la bonne compagnie, dont il a pris l'esprit et parle le langage.

130. **LA PRIÈRE CHRÉTIENNE**, par Mgr l'ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE ET SAINTES — 1re PARTIE. — 1 volume in-12 de 314 pages (1862), chez Deslandes, à la Rochelle, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 3 fr.

L'usage qu'ont les évêques d'adresser chaque année, à l'occasion du carême, une instruction au clergé et aux fidèles de leur diocèse, remonte, pour ainsi dire, aux temps apostoliques; car les homélies pascales et les lettres festivales dont nous trouvons quelques restes dans la collection des Pères, étaient véritablement des instructions analogues aux mandements quadragésimaux des évêques de nos jours. Saint Athanase écrivait ses *Lettres festivales* pour annoncer la

é de Pâques et donner en même temps des avis paternels sur point de la morale et du dogme. Saint Cyrille d'Alexandrie s une de ses *Homélies pascales*, qu'en envoyant ce discours épître aux fidèles, il se conforme à un usage ancien. Les ients de nos évêques sont donc la continuation de cette prai remonte si haut; et l'on comprend l'intérêt que l'on atrtout à ces instructions solennelles.—Depuis quelques années, êque de la Rochelle, ayant cru devoir consacrer ses mande- carême à des instructions suivies sur la prière, a eu l'heunsée de les réunir en un volume qui contient même le man- pour le carême de cette année. Ces instructions pourront nchir les limites trop étroites du diocèse qui en eut les pré- lu reste, ce volume ne traite pas dans toute son étendue le vaste de la prière; nous n'avons là que la première partie; sera complétée plus tard par la publication d'un second vo-

lat s'est attaché surtout à résumer l'esprit de la tradition catho- une des matières les plus fondamentales de la vie chrétienne. mière instruction s'occupe de la nature de la prière et de ses effets pour le juste, et même pour le pécheur. Une seconde ex- lifférentes formes de la prière, prière mentale, prière vocale, rivée et prière publique; elle en montre successivement et les avantages. Une troisième prouve la nécessité de et répond aux objections des philosophes tant anciens que s contre ce rapport si légitime, si indispensable *a priori* créature et son Créateur. Enfin, une quatrième dévetendue du précepte de la prière, et expose les principales ui sont en usage dans l'Eglise catholique. Un appendice ex- l'après les saints Pères et les auteurs ascétiques, la manière s pouvons prier sans cesse, et obéir à la lettre à cette parole Seigneur : « Il faut toujours prier, et ne point cesser. »

ous appartient nullement de nous ériger en juges, et de i témoignage de la pureté de la doctrine. Nous ne parlerons s de la forme de l'ouvrage : tout le monde connaît le talent andriot, et sait qu'à la profondeur de la pensée il unit la le l'expression, comme il joint à la science du théologien le lu style et toutes les qualités du littérateur. Il a puisé aux s plus pures, et l'on peut dire que son livre est la réunion les Pères ont écrit de plus beau sur la prière. Tout en n'ou-

bliant pas de les citer textuellement, il a su fondre leur parole avec sienne, s'approprier leur langage, et produire ainsi une œuvre plei d'intérêt, riche de doctrine, douée, en un mot, de tout ce qui fait l beaux et bons livres. Une large part y est faite à l'esprit ; mais, comı il faut aussi entraîner le cœur, des tableaux pleins de chaleur et de l'émeuvent, lui font éprouver le besoin de s'échapper en hymnes louange et d'amour envers son divin bienfaiteur, en même temps q l'esprit met son bonheur à s'anéantir devant la grandeur et la maje de celui qu'il adore. Tel est le double effet que produira sur tous lecture de ces solides et éloquentes instructions.

131. **RADEGONDE**, par Mme Emilie de Vars. — 1 volume in-12 de 176 pa (1861), chez V. Sarlit (*Nouvelle Bibliothèque de voyages et de romans*); prix : 1 fr.

En racontant l'histoire touchante de la jeunesse de sainte Rac gonde, l'auteur a eu pour but principal d'esquisser un tableau mœurs françaises au commencement du VIe siècle, et, dans un ré légendaire présenté sous une forme dramatique, d'offrir tour à to les particularités intéressantes de cette époque féconde en grands é nements, et surtout en crimes. C'est donc ici un roman historique le règne de Clotaire, ce roi cruel de Soissons, qui, bien que chréti conservait toujours les mœurs barbares de ses pères. Ce prince six femmes, et l'on doute s'il les eût ensemble ou successivement. première opinion est la plus probable, et c'est celle que l'auteu suivie ; au moins, son récit lui en reconnaît trois à la fois. L'histo nous apprend que la reine Ingonde, désirant établir sa sœur, pria roi son époux de lui procurer une haute alliance. Il la vit, la trouv son gré et l'épousa. « Vous m'avez chargé, dit-il à Ingonde, de « chercher un mari convenable ; je n'en ai pas trouvé qui le fût p « que moi ; » et il garda les deux sœurs. Il prit encore une au femme, qui fut mère de Chramne, ce fils tant de fois rebelle, que père fit enfin périr misérablement. Aussi, le règne de Clotaire fu un tissu d'adultères, d'incestes, de cruautés, de meurtres et de to sortes d'horreurs. Après la mort d'Ingonde, il épousa Radegonde, du roi de Thuringe, dont il avait pris les Etats, et qui, sous pourpre royale, continua de mener une vie toute sainte. Chacun que, outre le diadème, elle portait encore la triple couronne de beauté, de la science et de la vertu. Sur les ordres de Clotaire, avait reçu au palais d'Athies l'éducation la plus brillante, sous la

rection de saint Médard, évêque de Noyon. Nous ne pouvons entrer dans tous les détails du drame, dont le dénoûment est amené par la profession religieuse de Radegonde, qui, du consentement de Clotaire, s'était séparée de lui et avait quitté la cour. N'oublions cependant pas de dire que l'auteur nous a montré toutes les grandes figures historiques du temps : saint Remi, saint Avit de Vienne, saint Fortunat, saint Sidoine Apollinaire, saint Médard, et a fait ressortir l'influence salutaire de l'épiscopat sur un peuple à moitié barbare. Ce qui concerne saint Cloud, en particulier, est d'un véritable intérêt; mais surtout on ne peut s'empêcher d'aimer Radegonde. Ce récit plaira donc, malgré quelques taches et quelques négligences de style.—L'auteur nous permettra de lui dire qu'il lui était facile de conserver non-seulement la vraisemblance, mais aussi la vérité historique : ce principe a été plusieurs fois oublié. Ainsi, on nous dit, au sujet de Saffarac, évêque de Paris, que les évêques des Gaules avaient pour lui la déférence due au rang qu'il occupait dans l'Eglise (p. 55); or, à cette époque, l'évêque de Paris n'avait pas un rang supérieur à celui des autres évêques. L'auteur rapporte que saint Médard revenait de Reims, où il avait assisté aux funérailles de saint Remi, quelques jours avant le mariage de Radegonde, qui eut lieu en 519 (p. 61); or, saint Remi ne mourut qu'en 532. Elle met aussi dans la bouche de Berthaire, frère de Radegonde et captif d'abord comme elle à Athies, des paroles et des principes qui ne s'accordent point avec son âge. A dix-neuf ans, un jeune prince, même éprouvé par le malheur et victime d'une politique ambitieuse, n'aurait pas dit : « Pour un homme poli« tique, la première, je ne dirai pas vertu, mais qualité, c'est l'é« goïsme (p. 58). » Enfin, le style aurait besoin d'être revu. Nous signalons, outre celle que nous venons de citer, la phrase suivante : « *Les cœurs* de Médard et de Sacerdos, remplis d'une immense cha« rité, *savaient* que, dans certaines occasions délicates, *le cœur* est « le guide le plus sûr que l'on puisse choisir (p. 62). » Ajoutons que de nombreuses fautes d'impression déparent ce livre; mais n'oublions pas de reconnaître que ces quelques taches sont largement compensées par une foule de qualités et de beautés réelles.

M. Dardy.

122. **QUELQUES RÉCITS**, par Mme de Gaulle. — 1 volume in-12 de 116 pages plus 1 gravure (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Nouvelle Bibliothèque morale et amusante*); — prix : 60 c.

123. **RÉCITS MARITIMES**, par la même. — 1 volume in-12 de 110 pages plus

1 gravure (1861), chez les mêmes éditeurs (*Nouvelle Bibliothèque morale amusante*); — prix : 60 c.

Voilà deux excellents volumes, bien écrits, bien conduits, irréprochables sous tous les rapports. — Les *Trois symboles* sont une histoire dramatisée des éléments de notre foi. *Un Beau rêve et une réalité plus belle encore* est un récit plein de raisons consolantes pour les âmes souffrantes. Les *Jeunes aéronautes* feront palpiter le cœur des lecteurs, quels qu'ils soient, et l'historiette intitulée *Pour quelques chiffons*, donnera au plus grand nombre une utile leçon. *Le Carnaval à Dunkerque* est une des mille et mille scènes touchantes dont les conférences de Saint-Vincent de Paul ont été l'occasion. Enfin, dans *Comment peut naître une sublime vocation*, on apprécie quelles sont les récompenses des plus humbles vertus. — Voilà ce que contient le premier ouvrage.

Les *Récits maritimes* sont au nombre de quatre : *un Eden dans l'océan Pacifique*, — *Marie-Anne de Bourke*, — *la Découverte de l'île Madère*, — *le Naufrage du navire les Trois-Sœurs*. Nous n'analyserons pas ces quatre histoires, qui auraient pu faire deux robinsonnades et deux tableaux émouvants; mais nous recommanderons vivement ces deux jolis volumes, qui, tout en charmant leurs lecteurs, ne laisseront dans leur âme que d'heureuses et honnêtes sensations.

134. **HENRIETTE DE SAINT-GERVAIS**, par Mme la comtesse DE LA ROCHÈRE. — 1 volume in-12 de 140 pages plus 1 gravure (1861), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 3e série*); — prix : 50 c.

Voici enfin la réhabilitation et la glorification de la *vieille fille* dont la vocation est si souvent dédaignée dans le monde, et partout redoutée d'une multitude de jeunes imprudentes qui se laissent dominer par un préjugé vulgaire. L'héroïne de ce livre, préférant cette condition à un mariage mal assorti, montre, par une suite continuelle d'actes de dévouement, que, bien loin d'être inutile au monde, la femme qui se voue au célibat dans une pensée vraiment chrétienne, peut, au contraire, rendre à la famille et à la société les services les plus importants. — Nous retrouvons dans cette esquisse morale, dans ce petit roman aussi vrai qu'intéressant, le talent depuis longtemps connu et aimé de Mme de la Rochère.

135. **LA SŒUR** *de Gribouille*, par Mme la comtesse DE SÉGUR, née Rostopchine

— 1 volume in-12 de 392 pages, illustré de 71 vignettes par CASTELLI (1862), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothéque rose illustrée*); — prix : 2 fr.

Gribouille a bon cœur, quoiqu'il soit un peu bête. Sa sœur Caroline a pour lui le plus tendre amour, la plus vigilante sollicitude; cependant il la chagrine souvent, mais toujours sans le vouloir. Les deux pauvres orphelins entrent au service chez les mêmes maîtres : Caroline s'y montre un prodige d'ordre, de soin et de travail; mais Gribouille, dans son empressement à se rendre utile, trouble toute la maison et accumule les maladresses et les naïvetés. Le meilleur caractère n'y saurait tenir: ainsi, le zélé garçon verse les compotes sur les robes des dames, brise les verres et les assiettes, jette les vérités à la tête des gens, et, par surcroît, s'imaginant que le perroquet de sa maîtresse l'insulte avec préméditation, il le bat si fort qu'il le tue. En conséquence, voilà les infortunés enfants à la porte; et, pour comble de misère, Gribouille se laisse voler. Tout semble alors perdu; le besoin va se faire sentir, lorsque Gribouille, au moment où il paraît le plus inutile des hommes, répare les fautes de son esprit par la générosité de son cœur. Par un acte de dévouement héroïque qui lui coûte la vie, il préserve les jours d'un brigadier de gendarmerie. Cet honnête homme, plein d'une juste reconnaissance pour le frère, épouse la sœur et lui apporte le bonheur.

Tel est le léger canevas sur lequel Mme de Ségur a semé toutes les richesses de sa charmante imagination, sur lequel aussi elle a laissé tomber quelques larmes. Si les enfants qui liront ce petit livre s'égaient souvent d'une manière saine et utile, ils verseront parfois des pleurs salutaires. Il y a même de quoi plaire aux grands parents. On se moque si finement des gens ridicules, on s'y indigne si fort contre les méchants, on y parle si noblement des actions vertueuses, qu'il faut se laisser gagner tour à tour par le rire et par l'émotion. Le tableau est d'ailleurs des plus variés. A côté des acteurs principaux, on voit défiler tous les personnages importants du bourg : l'excellent maire M. Delmis, cœur d'or, mais tête un peu faible; le curé, homme de prière et de charité; toutes les différentes tribus de domestiques; les bourgeoises un peu trop sacrifiées et présentées sous leur aspect le plus désavantageux, etc. — Parmi les gros bonnets du lieu, l'auteur n'a eu garde d'oublier la gouvernante du curé. Cette vieille Nanon qui, au début, intéresse par ses boutades et par son dévouement, tourne assez mal. A la fin, elle devient tout à fait aigre et méchante. Mme de Ségur nous permettra de

lui faire observer que cette créature acariâtre et peu serviable ne re semble guère aux bonnes servantes de presbytère généralement obligeantes et si désintéressées. La domestique du curé est la sœur charité des petites paroisses. Nous connaissons un grand nombre ces femmes simples et pieuses, qui savent admirablement soign les malades, consoler les malheureux, aider les pauvres, donner bonnes paroles et des soins précieux aux enfants et aux humbles, qui ont ainsi leur part dans le ministère de dévouement de leu maître.

CH. LAVAL.

136. **SOIRÉES** *poétiques et religieuses*, par M. Ernest LUREAU; *précédées d'un lettre* de M. Auguste NICOLAS, *servant de préface*. — 1 volume in-8° de III-250 pages (1861), chez A. Vaton; — prix : 3 fr. 50 c. (Au profit d'une bonne œuvre.)

Que viennent faire les vers dans ces temps troublés, et qui en demande ou consent à en lire? Inévitable question, que nous ne voulons pas répéter en commençant cet article. Une preuve qu'on lit des vers, c'est qu'on en imprime, et en grand nombre, et beaucoup ne sont pas indignes du succès auquel ils aspirent. Mais les vrais amateurs, et en même temps les délicats en matière de poésie, veulent qu'elle ne descende pas des régions qui lui appartiennent; qu'elle se consacre à aimer ce qui est beau et saint et à chanter ce qu'elle aime. M. Ernest Lureau est de ces poëtes; il faut l'encourager d'abord parce qu'il s'est placé en débutant sous les auspices de la muse chrétienne. Sa première pièce est datée de 1853; il n'avait pas vingt ans; sa dernière, sur le P. Lacordaire, est toute récente. Dans cet intervalle, son talent naturel s'est développé. Il a acquis progressivement les qualités du poëte, en particulier le secret de travailler les vers et de rimer avec une conscience d'artiste. Son bagage, assez peu considérable, se compose de quelques pièces fort diverses par le sujets, mais toutes de couleur religieuse : *Ave, Maria*, la *Premièr communion*, la *Sœur de charité*, les *Trois vertus*, le *Berger de Bethléem*, idylle, quelques essais de traduction ou de paraphrase d poésies hébraïques. Quelques vers donneront une idée de sa form métrique. Nous les prenons dans une ode ayant pour titre l'*Epreuve* l'auteur s'adresse à ceux qui font de vains efforts contre le catholicisme et contre son chef :

Ainsi donc, sous vos coups, vous pensez qu'il succombe;
Comme s'il était mort vous lui creusez sa tombe.

Creusez..., le temps qui reste est court!
Creusez...; hâtez-vous donc de l'y faire descendre;
Mais le Galiléen saura bien vous apprendre
Qu'il sait vaincre quand vient son jour (p. 31).

Puis, sur la même pensée et dans une autre pièce :

Priez, car l'horizon est nuageux et sombre;
Priez, car on entend parler des voix dans l'ombre,
Qui de l'Eglise encor méditent le trépas.
Insensés! dites-leur, en leur montrant vos pages,
Que le Christ à la foi suscite en tous les âges
D'illustres défenseurs, et qu'elle ne meurt pas (p. 51).

La poésie de M. Lureau est élégante, facile; sa stance a de l'ampleur et du mouvement; seulement, il a besoin de serrer sa pensée, de la poursuivre, de la faire marcher, de lui donner l'essor, d'imprimer de plus en plus à son vers l'allure vive, la couleur, l'harmonie enfin sans laquelle la poésie perd son principal caractère, celui d'être un chant. Ajoutons que ce livre, honorablement approuvé par Mgr l'évêque de Belley, est destiné à une bonne œuvre, et de plus que l'auteur a mis son ambition dans un motif plus haut qu'une vaine fumée de renom littéraire. « Heureux, dit-il, s'il nous était donné de faire un « peu de bien à l'âme de quelque lecteur; si nous réussissions à y « faire naître, ou du moins à y développer le germe sacré des bonnes « pensées, des pieux sentiments, des bonnes actions (p. II)! » Il a raison : c'est la destination la plus haute des vers inspirés par les sentiments religieux. Toute poésie n'est pas oraison; mais on peut dire que toute oraison est en même temps poésie. Que sont les prières sacrées que nous répétons avec le plus d'amour, sinon des merveilles poétiques que le génie profane n'a jamais égalées; et qu'est-ce que la poésie dans son idéal le plus élevé, si elle n'est pas l'état exceptionnel de l'âme montant vers le ciel, avec des formes de langage qui ne sont pas celles dont nous avons coutume de revêtir nos préoccupations d'ici-bas.

A. Mazure.

137. **LE STYLE,** — *théorie et histoire,* — par M. Ernest Hello. — 1 volume in-12 de 232 pages (1861), chez V. Palmé; — prix : 2 fr. 50 c.

Le point de départ de la théorie de M. Hello sur le style ne diffère pas d'une formule célèbre : « Le style, c'est l'homme. » Mais cet axiome, il en relève la portée, il le glorifie. Comme le grand naturaliste, il croit que le style est ce qui constate l'originalité. L'homme

met une part de lui dans son style, il le frappe à son emprei
c'est par là qu'il a non-seulement un langage, mais un style. Bu
n'a voulu que constater une chose simple, un fait qui s'expérime
tous les jours : le rapport entre la manière d'être et celle de dire.
n'est là qu'un point de départ; ce n'est que l'individuel, et M. H
ne consent pas à planter sa théorie en dehors de l'idéal, de l'univer
C'est pourquoi il établit que le style est l'homme; oui, mais l'hom
en soi, dégagé de ses erreurs flottantes, de ses ombres, de ses cont
dictions; l'homme tel que Dieu l'a créé, tel qu'il n'est plus, et q
appuyé sur la foi, il aspire à redevenir. Il y a donc un type huma
un type supérieur, et qu'il faut chercher, si l'on veut savoir ce q
doit être le style. Grave question, que M. Hello entreprend de
soudre. — Il y a, selon lui, un type humain; donc il y a aussi
style vraiment humain, qui s'est manifesté plusieurs fois quand
type correspondant s'est rencontré. Il y a un style humain pour
véler la pensée humaine dans ce qu'elle a de plus grand, dans ce
a survécu au naufrage, dans ce qui constitue le vestige de Dieu.
style, essentiellement humain, tend à sortir incessamment des cho
visibles et du changement, pour aspirer à l'éternité, pour surpren
et raconter l'homme dans sa grandeur, dans sa vertu, dans sa sa
teté. Ainsi conçu, ce verbe humain est l'expression de l'âme sub
donnée à Dieu, respirant en lui. Or, la prière est cette respirati
Tout ce qui émane du cœur doit se rapporter à Dieu et se fondre
prière; le style n'est qu'à cette condition.

Cette théorie est d'une vérité parfaite; elle revient à dire que l
n'est rien s'il n'est pas une lutte incessante de l'âme avec l'idéal;
tout consiste à aller des apparences du beau à ce qui est le beau
soi; qu'il n'y a de grand style qu'à la charge de sortir du vieil hom
et d'aller au nouveau; qu'il n'y a pas de style quand il y manque
sens du symbolisme, quand derrière les choses on n'aperçoit pas l'
prit, quand on ne voit pas que le mot exprimant une réalité ma
rielle porte en soi une vertu bien supérieure à son enveloppe,
qu'il a un aboutissant de l'ordre immatériel; quand on ne sait p
comme l'exprime si bien M. Hello, que l'homme qui pense et
parle est un musicien qui, « d'une main atteint le visible, de l'au
« l'invisible, et qui, s'appuyant ici-bas sur une touche du grand i
« trument, en fait vibrer une autre, la touche correspondante dan
« monde invisible (p. 146). » Le style étant envisagé de cette faç
il ne saurait être question de l'enseigner (on n'enseigne pas la pr

que du génie), mais de le faire reconnaître dans le petit nombre d'écrivains chez lesquels il s'est montré en brillants sillons à travers l'humanité. C'est là le devoir de la critique dans ce qu'elle a de plus relévé, et M. Hello remplit magistralement, mais d'une manière trop rapide, ce hardi ministère.

En effet, suivant les applications de sa théorie, il apprécie les écrivains des divers âges, plus particulièrement les poëtes en possession de la célébrité. Il a d'excellents aperçus sur les anciens, grands hommes qui n'avaient pas reçu le vrai jour et qui y aspiraient; il les admire, du moins relativement; il les met bien au-dessus d'autres écrivains investis des lumières chrétiennes, et qui ont fermé les yeux pour ne pas les voir. Il a une pénétrante compréhension des tragiques, écho des traditions défigurées, personnifiant la vieille humanité, la faisant palpiter et gémir. Sophocle, réalisant le type de la beauté grecque; Euripide, peignant l'homme dans ses passions bonnes et mauvaises, dans ses lueurs morales mêlées d'ombres sophistiques, lui apparaissent comme des vases admirables, mais dans lesquels n'a pas été versée la liqueur céleste, la vérité. Tous ont reçu leur inspiration d'Homère, le grand fleuve roulant des flots de beauté poétique, possédant le style, c'est-à-dire le beau, et le reflétant autant qu'il appartient de le faire à un poëte qui sait peindre les passions, les caractères, la nature immense, mais qui n'a pas le regard tourné vers l'infini. Aussi ne peut-on pas dire que le style humain, celui qui n'existe dans sa plénitude qu'avec la pleine lumière du vrai, se trouve dans la haute antiquité.

Peut-on trouver le style, — nous entendons le grand style, — dans Virgile, le plus grand des poëtes romains? Oui, sans doute, répond M. Hello, mais non pas jusqu'à l'idéal. Virgile exprime la maturité de l'ancien monde, comme Homère en avait représenté l'adolescence fleurie. Virgile, artiste admirable, est aussi un poëte par le fond de l'âme; il possède au plus haut degré le sentiment de la nature, la tendresse, la mélancolie; ce qui lui manque, c'est ce qu'il ne pouvait pas se donner, ce quelque chose de supérieur à tout, qui domine le talent et même le génie purement humain, le sentiment de l'infini, la notion de Dieu. Or, une telle poésie, un tel style (puisque ici elle prend le nom de style), n'a régné que dans un pays, chez les anciens, dans celui de qui il a été dit : *Notus in Judæa Deus*. Puis on peut dire que dans la perfection même de Virgile il y avait le germe qui a perdu tous ses successeurs, le culte, en quelque sorte l'idolâtrie de la phrase,

le prestige du mètre, de l'emploi du vers, uniquement pour pla
l'oreille et intéresser l'esprit, sans chercher une vocation plus h
C'est la doctrine de l'art pour l'art.

Les poëtes modernes l'ont-ils mieux réalisé? Hélas! bien moin
core. M. Hello le démontre par un parallélisme ingénieux entre
cine et les tragiques anciens. Le monde de Racine n'est ni le m
du réel ni celui de l'idéal. Ce n'est point le réel : c'est le convenu
n'est point l'idéal : c'est l'abstrait. Or, il y a là deux ordres de ch
que l'on est porté à confondre, mais qui pourtant sont fort distir
Que voyez-vous dans le drame français? Convention et procédé
rien qui marque la vie, la réalité, l'âme, autrement que par écl
alors que le génie du poëte triomphe des entraves qu'il s'est don
ou qu'il a dû subir. Là vous trouverez, dans des types toujours
mêmes, le héros, le traître, l'amoureux et l'amoureuse, l'un et l'a
avec confidents et confidentes, et, par-dessus tout, le style offici
impersonnel, qui est le caractère poétique de cette époque. Dan
plupart des drames d'alors, ce que l'on voit, c'est le combat des
sions contre les passions, et bien rarement la lutte du devoir
l'idée contre l'élément inférieur, de l'esprit contre la matière.

Après le drame français, M. Hello considère le drame étran
Celui de Shakspeare est plus vivant; *Hamlet* palpite, mais c'est l
pression du doute infini, absolu. Le drame allemand, dans son id
c'est *Faust*, la personnification, non pas seulement du doute, mai
néant. D'après cela, on peut conclure que le style, à le consid
dans sa hauteur idéale, n'existe pas d'une manière complète a
ment qu'en lueurs plus ou moins vives, et toujours mêlées d'omb
chez les modernes pas plus que chez les anciens. Cet idéal de la p
ne saurait renaître qu'au souffle de l'esprit chrétien. — M. Hell
pas éteint sa lanterne après avoir considéré tous les poëtes sans
contrer l'homme; il fait subir les mêmes épreuves aux grands pr
teurs; ses aperçus sont ingénieux, ses traits sont parfois pénétr
Deux prosateurs français qu'il compare (p. 29), Bossuet et de Mai
lui offrent de hauts caractères du grand style.

De ces appréciations sur les hommes, l'auteur, dans un cha
excellent sur « la convention, la fantaisie et l'ordre, » passe à
idées plus générales et revient à établir des principes. Là se trouv
doctrine sur les règles littéraires. A propos de quelques assertion
Boileau, il raille l'esprit prétendu classique du XVIIe siècle, quand
règles les plus arbitraires étaient érigées en lois; il combat ce q

appelle la littérature mécanique, celle des rhéteurs, à laquelle il oppose la littérature organique, celle des penseurs. Le romantisme qui, vers 1820, s'est érigé contre les règles arbitraires, a eu quelque raison, mais il a eu plus de tort encore. Qu'a-t-il fait ou voulu faire? Renverser les règles, toutes les règles. Et enfin, après cette table rase, qu'a-t-il prétendu mettre à la place? Le réel ou l'idéal? Ni l'un ni l'autre. Au lieu de remplacer l'arbitraire par l'ordre, la règle par la loi, il n'a vu qu'une chose, établir en reine la fantaisie. C'est pourquoi il a dû passer comme un nuage. Les romantiques ont fait la guerre à la convention, c'était bien; ils ont déifié la fantaisie, erreur. M. Hello ne veut pas qu'on écarte les règles; il veut qu'on les confronte avec les principes, et que, loin d'en faire des lois absolues, on les subordonne à ce qui est esprit et vie, à la vérité, la loi suprême.

Le tort de ce livre est d'être trop court et en même temps trop long. Trois ou quatre chapitres seuls contiennent la doctrine sur le style. Ces chapitres, épars dans le volume, sont entrecoupés de dissertations d'une polémique justement irritée sur Voltaire et Rousseau, et quelque peu extrême à l'égard de la Fontaine. Un chapitre, « l'Asie, « la Grèce et Rome, » est bien court pour tant de choses; mais on verra dans ce chapitre même comment l'auteur a parfois un art singulier d'exprimer les plus grandes scènes par un coup de pinceau. Un autre chapitre, sur « l'art, » est très-remarquable.

En résumé, on trouve dans ce court volume des études approfondies, des pensées en abondance, mais qu'on aimerait à voir moins touffues et développées dans un ensemble plus complet. Quant au style (et ici nous prenons ce mot dans un sens plus usuel qu'il ne l'est dans le livre lui-même), s'il était plus dégagé d'une certaine forme aphoristique dans laquelle il aime à clore sa pensée, il serait un des meilleurs instruments littéraires de ce temps-ci. Ce style est vivant, plein de ressort, et ce n'est pas à lui qu'il faut appliquer ce que l'auteur dit si bien de quelque autre écrivain d'une trempe tout opposée : « Son « style est une draperie flottante qui se joue autour de sa pensée sans « la toucher jamais (p. 17). »

A. Mazure.

138. UNION CATHOLIQUE. — *Recueil de réflexions philosophiques, morales et religieuses.* — Tomes I et II, 2 volumes in-18 de 240 pages chacun, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 70 centimes le volume.

Ces deux petits volumes sont formés des bulletins mensuels publiés

par *l'Union catholique*. Cette œuvre, fondée à Lyon en 1848, donn chaque mois un feuilleton de quatre pages; douze numéros forme ainsi chaque année quarante-huit pages in-18. Le prix de la souscrip tion est de *dix centimes* par an. — Le but de ces publications est d porter chaque mois dans le monde quelque bonne pensée, quelqu sentiment pieux, quelque souvenir de Dieu à tant de personnes qu ont oublié ou qui n'ont jamais bien connu les vérités et les devoir religieux. Ces quatre pages, qu'on lit en cinq minutes, seront bien ac cueillies partout, dans le salon, à l'ouvroir, à l'atelier, au magasin, la caserne, dans la mansarde. Elles fournissent une occasion toute na turelle de dire une bonne parole, un de ces mots vivifiants qui pro duisent dans les cœurs une impression salutaire, y font germer l'a mour de la vertu ou y préparent un retour sérieux vers Dieu.— Le fon est solide et pieux, le style correct et même élégant parfois, la form matérielle attrayante pour un grand nombre de lecteurs que la vu d'un livre de longue haleine effraie et décourage. Ces petits bulletin périodiques sont un antidote naturel à tant de feuilles légères et d brochures à bon marché, qui pervertissent la raison publique et l conscience des fidèles. — L'œuvre a reçu du saint-père l'encourage ment le plus flatteur et l'approbation la plus explicite. C'est contribu à une œuvre excellente qne de s'y associer et de la répandre.

139. **VIE** *de M. Emery, neuvième supérieur du séminaire et de la Compagnie Saint-Sulpice, précédée d'un précis de l'histoire de ce séminaire et de cette Com pagnie depuis la mort de M. Olier.* — 2 volumes in-8° de XVI-480 et 456 pag plus 1 portrait (1862), chez A. Jouby; — prix : 10 fr.

La vie du vénérable M. Emery appartient à notre histoire ecclésia tique par le rang considérable que ce digne prêtre a tenu dans clergé, et par les affaires importantes auxquelles il a pris part. On d savoir gré à MM. de Saint-Sulpice d'avoir fait connaître en détail l actions d'un de leurs supérieurs les plus distingués.

L'auteur de ce livre posthume est le regrettable M. l'abbé Gosseli pieux et savant sulpicien, sur lequel on trouve une notice en tête d premier volume. Cette notice est suivie d'un précis de l'histoire d séminaire et de la Compagnie ; précis curieux, et d'autant plus int ressant qu'on n'avait jusqu'ici rien publié sur cette matière ; la m destie de MM. de Saint-Sulpice leur faisant craindre d'attirer les r gards sur eux, autant que d'autres sont désireux d'appeler l'attenti publique. Après ce précis, qui sert d'introduction à l'ouvrage, vie

la vie de M. Emery. On y apprend qu'il était né à Gex, le 26 août 1732; que son père était conseiller du roi et exerçait dans cette petite ville les fonctions de lieutenant criminel du baillage, charge à laquelle il joignait le titre de maire, et que la famille était composée de six enfants. M. Emery reçut au baptême les prénoms de Jacques-André. Ses parents étaient pieux ; aussi reçut-il une éducation chrétienne. Son premier instituteur fut un prêtre respectable ; il entra ensuite au collége de sa ville natale, tenu par des religieux carmes ; enfin, il alla au collége des jésuites, à Mâcon, terminer ses études, qui furent constamment brillantes. S'étant décidé à embrasser l'état ecclésiastique, il se rendit au grand séminaire de Lyon, pour suivre le cours de philosophie. Plus tard, il obtint au concours une bourse à la petite communauté de Saint-Sulpice. Il y continua l'étude de la philosophie et commença ensuite celle de la théologie à la Sorbonne. Son caractère sérieux et son amour pour l'étude durent contribuer à l'attacher à la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice. Il s'y agrégea et passa deux ans à la Solitude. Ce fut à cette époque qu'il reçut le sacerdoce. Sorti de ce lieu de retraite, où les sulpiciens se forment à l'esprit de piété qui les distingue, il alla professer la théologie dogmatique au grand séminaire d'Orléans, d'où il passa à celui de Lyon. L'Eglise de France était alors dans une position difficile. Les jansénistes, appuyés par les Parlements, qui prétendaient s'arroger l'autorité dans les matières spirituelles, cherchaient de toutes manières à faire pénétrer leurs erreurs dans les établissements ecclésiastiques. M. Emery, par son bon esprit et sa prudence, lutta avec succès contre l'hérésie, sans lui céder en rien et sans l'irriter contre lui. Son mérite était bien connu du supérieur de sa Compagnie ; aussi, lorsque l'évêque d'Angers le demanda pour remplacer le supérieur de son grand séminaire qui venait de mourir, il le lui accorda sans difficulté. Le nouveau supérieur, qui reçut dès son arrivée à Angers des pouvoirs de vicaire général, se montra bientôt à la hauteur de sa charge. Non-seulement il réforma le séminaire et le gouverna avec beaucoup de sagesse, mais il devint par le fait le guide du diocèse, surtout pendant les longues absences que faisait l'évêque. Sa sagesse et sa haute capacité étaient si bien connues dans sa Compagnie, que la place de supérieur général étant devenue vacante en 1782, par la démission volontaire de M. Le Gallic, il fut choisi pour lui succéder. Le séminaire de Saint-Sulpice était déchu à cette époque de l'ancienne ferveur qui avait tant contribué à sa réputation. M. Emery, par sa pa-

tience, sa douceur et sa fermeté, le rétablit dans un état satisfaisant et rendit de nouveau cette célèbre maison édifiante. Mais bientôt les orages de la révolution vinrent arrêter le bien qu'il faisait. Son attachement invariable à l'Eglise, son horreur pour le schisme, sa science profonde, qui le faisaient regarder comme une des lumières du clergé de France, le rendaient naturellement odieux aux ennemis de la religion. Il eut la douleur de voir son séminaire dissous, et les élèves, qu'il chérissait comme ses enfants, dispersés de tous côtés. Il demeura néanmoins dans la maison, pour servir de centre aux membres de sa Compagnie; mais il y fut arrêté deux fois, et la seconde fois enfermé à la Conciergerie, où il fut exposé à tous les dangers dont la fureur révolutionnaire menaçait ses victimes. Il parut plusieurs fois devant le tribunal, et sa mort lui semblait prochaine. Dieu permit qu'après avoir fait à plusieurs prisonniers tout le bien spirituel que sa position lui permettait, il fut rendu à la liberté. Il pouvait se retirer dans sa famille; mais son amour pour sa Compagnie et le désir de lui être utile le retinrent à Paris. Il se réunit au vénérable M. Duclaux qui, par ses conseils, avait formé rue Saint-Jacques un séminaire d'abord peu nombreux, mais destiné à devenir le noyau du nouveau séminaire de Saint-Sulpice. M. l'abbé Emery continua à gouverner cette maison avec la même sagesse qu'il avait autrefois montrée. Défenseur énergique des droits du saint-siége, il ne craignit pas de les soutenir avec un grand courage lorsque Napoléon était à l'apogée de sa puissance. De nouvelles épreuves l'attendaient : l'empereur, qui le connaissait et avait pour lui une grande estime, l'obligea néanmoins à quitter Saint-Sulpice, et supprima la Compagnie. M. Emery obéit; mais les maux auxquels l'Eglise catholique était alors en proie minaient sa santé. L'annonce d'un concile national l'accabla de douleur; il tomba malade, et termina une carrière pleine de mérites, uniquement consacrée à la gloire de Dieu et au service de l'Eglise, le 28 avril 1811, laissant après lui la réputation d'un saint prêtre. Il était dans sa soixante-dix-neuvième année.

On voit combien cette vie a été féconde en événements; aussi est-elle des plus intéressantes. M. Emery n'a pas paru au premier rang; sa modestie ne le lui eût pas permis : il refusa trois évêchés; mais il a exercé une grande influence par sa sagesse, sa science et sa prudence. Plusieurs ecclésiastiques distingués se dirigeaient par ses conseils. Instruit et laborieux, il a publié un assez grand nombre d'ouvrages sur différentes matières. On en trouve l'indication à la suite de sa vie.

ı ecclésiastiques surtout, et spécialement les anciens élèves de ·Sulpice, répandus sur tous les points de la France, et même du , liront cet ouvrage avec édification et bonheur. Il n'offrira pas ı d'intérêt à toutes les personnes qui aiment à étudier l'histoire glise pendant les années qui ont précédé et suivi la révolution. n'avons pas besoin de le recommander autrement.

E LA VIE *et de la mort des nations*, par M. l'abbé Gabriel, curé de t-Merry. — 1 volume in-8° de 464 pages (1859), chez J.-B. Pélagaud, à ı et à Paris; — prix : 5 fr.

titre, qui n'est pas sans quelque emphase, manque de clarté; l a ce mérite qu'il donne assez exactement l'idée du livre. Il n'y une connexion plus étroite entre le titre général et l'ouvrage tre les titres particuliers et les sujets qui les portent. Tous ont urs plus ou moins d'enflure et de singularité. En voici quelms : Aspiration et respiration spirituelles; — l'Amour, unité de sonnalité humaine; — Dieu incompréhensible et compréhen- — Enigme du sphinx social; — la Raison jalonne dans le temps te de l'amour vers l'éternité; — Loi des milieux; — Loi des ex- ; — Science du mystère; — Conception du Verbe divin dans me, etc. — Ce n'est donc pas chose facile de dire quel est, au le sujet de cet ouvrage, ni quelle pensée y prédomine; et l'on ra qu'après avoir hésité longtemps à en parler, nous ne le fasas aujourd'hui sans quelque embarras. — Il se divise en six ı : philosophie de l'amour ou de la charité; — de la science, t et de l'industrie actuels; — Jésus-Christ et l'Eglise; — des ients; — idéal d'une société chrétienne; — la mystique. Le l'auteur, indiqué dans une très-longue introduction, a été de er des principes généraux d'une théodicée pratique à leur aption. » Ces principes se réduisent, ce nous a semblé, à un seul, t l'*antinomie*. Mais qu'est-ce que l'antinomie? L'auteur va e dire. « Antinomie signifie contre-loi. Notre langue définit i ce mot, et c'est d'ailleurs le sens précis du double mot grec est son étymologie. Si vous cherchez la philosophie dans les ues, et elle y est au moins dans ses éléments principaux, vous rez qu'il n'est ici question ni de deux lois contradictoires se désant l'une l'autre, ni d'une seule loi identifiant les contraires, qui est tout simplement absurde; mais d'une loi, simple dans dualité, où l'unité se révèle par l'opposé qui est la diversité,

« et où la diversité se résout en principe dans l'unité. Prenez tous les « chiffres, de un au dernier, s'il était possible ; l'unité, qui est leur « point de départ, est inaccessible à toute conception mathématique, « si l'on veut la considérer d'une manière absolue qui exclut le « nombre ; mais si l'on définit l'unité par le nombre, qui est son op- « posé, on obtient la série indéfinie qui est la base de la science ma- « thématique, et chaque nombre à son tour constitue une unité dis- « tincte. Voilà l'antinomie (pp. 10-11). » — L'antinomie, telle que la « voilà, » se trouve partout, même en Dieu (p. 17) ; elle est la loi universelle de la vie (ibid.) ; c'est d'elle que « découle tout l'ordre « de rapports de la création avec son principe, et de l'homme, à tra- « vers la création, avec Dieu (ibid.). » C'est donc en montrant le mystère de l'antinomie, — car l'antinomie est aussi un mystère (p. 9), — dans l'homme, dans la religion chrétienne, dans les sociétés et dans les rapports entre ces trois choses, que M. l'abbé Gabriel prétend révéler les secrets de la vie et de la mort dans les nations. Nous en avons été réduits à ne pas comprendre autre chose. Dans le cours de son livre, il fait assez peu et assez rarement ressortir l'application de son principe de l'antinomie. Son procédé, si tant est qu'il y ait là un procédé, consiste à *décrire* des vues sur les idées, plutôt qu'à enchaîner des idées, à les développer, à les combiner, à les éclaircir. Loin donc d'être convertis à l'antinomie et à ses merveilles, nous avouons que nous trouvons cet ouvrage de nulle valeur philosophique. Le style, prétentieux, flasque et diffus, impatiente et fatigue.

Le reproche le plus sérieux que nous semble mériter ce volume, c'est de tendre à systématiser philosophiquement ce qui ne ressort aucunement de la philosophie, étant trop au-dessus d'elle. Ce ne sont point les choses de la foi qui doivent entrer dans un système philosophique : c'est la philosophie qui doit, non point sans doute entrer dans le divin système de la foi, si nous osons ainsi dire, mais être de tout conforme aux choses de la révélation. Quand saint Jean, dans l'Apocalypse, parle de l'arbre de vie dont les feuilles doivent guérir les nations, le chrétien entend et voit sous ce symbole une réalité, la parole du Verbe incarné qu'il aime et qu'il adore ; mais si l'on remplace la réalité increéée, notre principe et notre fin, par une abstraction froide et morte, où il ne trouve pas même clairement, tant s'en faut, une loi de sa nature ou une loi de l'être, quelle force y puiser et comment voir la vie et la mort des nations ? Pour les nations comme pour les in

dividus, la vie ou la mort, c'est la pratique ou l'éloignement de l'Evangile. C'est bien là aussi la pensée de M. l'abbé Gabriel; et s'il emploie l'abstraction, c'est, dit-il, pour détruire l'abstraction; ce qui signifie, autant que nous pouvons comprendre, qu'il veut amener les esprits spéculatifs et abstraits à reconnaître la divine efficacité sociale de la religion catholique. Intention très-louable, à laquelle nous applaudissons, tout en reconnaissant que le moyen employé pour la réaliser n'est point heureux. Il n'est pas probable qu'on y puisse arriver autrement qu'en démontrant historiquement, ou en posant tout d'abord le fait divin, pour en déduire ensuite les résultats politiques et sociaux. Mais autant il faut tenir à s'éclairer, en philosophie, des lumières de la révélation, autant on doit soigneusement éviter de subordonner la révélation à la philosophie et de l'emprisonner dans un système. L'idée de l'antinomie fût-elle aussi féconde qu'elle est stérile, le résultat, au fond, serait le même. Nous le répétons, un système philosophique appliqué à la révélation est une chose funeste. C'est en vertu de son système que M. l'abbé Gabriel donne de la matière une notion qui mène tout droit à l'idéalisme, et qui rappelle en même temps l'hérésie des phantasiastes (pp. 40, 240, 241 et *passim*). « Avec « saint Augustin, saint Thomas et le dogme eucharistique, s'écrie-« t-il, nous affirmons la réalité de la création visible, mais comme « réalité d'une apparence, d'un phénomène, rien de plus, rien de « moins (p. 141). » Plus loin, il ajoute intrépidement : « La chair « et le sang de Jésus-Christ (pendant sa vie mortelle) ne sont que les « espèces sensibles sous lesquelles se manifeste sa vie toute spiri-« tuelle (p. 242). » Il n'y a donc pas de différence entre la manière dont Notre-Seigneur est dans la sainte eucharistie, et la manière dont il était sur la terre avant sa mort? Il nous semble que l'auteur force ici singulièrement les termes, et abuse d'une idée scientifique qui est probablement très-vraie, à savoir, le principe simple de la matière. Mais il s'appuie sur un argument tout à fait panthéistique. « Prendre « cette apparence (de la création) pour autre chose qu'une appa-« rence, c'est supposer qu'en dehors de Dieu il existe quelque chose « ayant la vie en soi et par soi, et, par conséquent, que Dieu n'est « pas l'unité, l'absolu, l'infini (p. 240). » L'âme humaine aussi doit donc être une apparence, un phénomène?...

Ce ne sont pas là les seules raisons qui nous ont fait dire que ce livre est sans valeur philosophique réelle; mais nous pensons qu'elles

suffisent. Ajoutons que ceux qui voudraient en affronter la lecture de vront s'armer d'autre chose que de « l'apparence » du courage.

C.-M. André.

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 3 avril courant, la S. Congrégation d l'Index a condamné les ouvrages suivants :

Bibliotheca della libertà italiana. — Libertà religiosa, libert civile, libertà politica. — Maria Maddalena. — Gli amori deli peccatrice. — Storia del Vangelo di Cristo, per franco Mistrali. — Milano, 1860.

Della Tirannide sacerdotale antica e moderna, e del modo frenarla, all'effetto di promuovere e stabilire la indipendenza libertà delle nazioni e segnamente d'Italia. — Quadro storico filo sofico di Lisimaco Verati. — Firenze, Felice Monnier, 1861.

Roma capitale della nazioni italiana, e gl'interessi cattolici idee comparative e giudizio di Luigi Prota. — Napoli, 1861.

Les Principes de 89 *et la doctrine catholique*, par un professeur de grand séminaire. — Paris, 1861.

Mystères de la cour de Rome, par Eugène Briffault, *illustré par deux cents gravures.* — Paris, 1861.

On annonce que l'auteur des *Principes de* 89, dès qu'il a connu ce décret, s'est soumis et a retiré l'édition de son ouvrage.

CHRONIQUE.

ÉLECTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie française a procédé le 3 de ce mois à l'élection d'un membre en remplacement de M. Scribe. On se rappelle que le 6 fé vrier une première tentative d'élection n'avait point donné de ré sultat, aucun des candidats qui se présentaient n'ayant obtenu la ma jorité.

A l'ouverture de la séance du 3, M. Guizot a annoncé que M. Cu villier-Fleury retirait, quant à présent, sa candidature. Le secrétaire perpétuel, M. Villemain, a donné lecture de deux lettres, l'une

M. Autran, l'autre de M. Léon Halévy, dans lesquelles ces deux candidats annonçaient également leur intention de se désister.

L'Académie a passé ensuite au scrutin.

Le nombre des membres votants étant de 31, la majorité absolue était de 16 voix.

Au premier tour de scrutin, M. Octave Feuillet a obtenu 21 voix et M. Camille Doucet 10 voix.

En conséquence, M. Octave Feuillet a été proclamé membre de l'Académie française.

Il reste encore à pourvoir au remplacement de M. Biot.

NÉCROLOGIE.

M. B. D'EXAUVILLEZ.

La tombe vient de s'ouvrir pour un homme de bien, pour un écrivain modeste et laborieux, dont le nom bien connu ne rappelle que d'utiles travaux. Le 29 mars dernier, M. Boistel d'Exauvillez, muni des sacrements de l'Eglise, a rendu son âme à Dieu dans sa soixante-quinzième année. Chrétien d'une foi antique, homme d'intelligence et de savoir, il a consacré sa longue carrière à propager parmi les classes populaires surtout, et sous les formes les plus simples et les plus diverses, les saines et solides doctrines qui font le bonheur des sociétés comme des individus. Ses nombreux écrits ont été répandus à un très-grand nombre d'exemplaires parmi le peuple des campagnes, et y ont exercé une influence salutaire. Il avait fondé et il a dirigé jusqu'à sa mort un recueil mensuel dont nous avons parlé plusieurs fois, l'*Ange gardien*. — Tous ceux qui ont aimé ou connu cet homme de bien ou ses ouvrages se feront sans doute un devoir de lui accorder un souvenir dans leurs prières.

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 25 mars au 20 avril.

JOURNAUX.

Ami de la religion.

(*Edit. semi-quotidienne*).

27 MARS, 3 AVRIL. L'abbé J. COGNAT : M. Damiron et son enseignement philosophique. — **29 MARS, 5, 12, 19 AVRIL.** Le P. FÉLIX : 3e, 4e, 5e, 6e Conférences de Notre-Dame. — **8 AVRIL.**

P. Rollet : M. Renan et la science allemande devant la vérité. — **10.** H. Fisquet : le comte de Nesselrode. — **17.** H. Fisquet : Mgr Louis Fransoni, archevêque de Turin. — Victor Fournel : *la Misère au temps de la fronde et saint Vincent de Paul*, par M. Alph. Feillet.

Constitutionnel.

25 MARS, 1er, 8, 15 AVRIL. Henri de Parville : Académie des sciences, séances des 24, 31 mars, 7, 14 avril. — **29 MARS.** Jacques Valserres : Revue agricole. — **30.** P. de Troismonts : *Comédies en vers*, par M. Camille Doucet. — **31 MARS, 7, 9 AVRIL.** Sainte-Beuve : *Mémoires de l'impératrice Catherine II.* — **5, 19 AVRIL.** Henri de Parville : Revue des sciences. — **14.** Sainte-Beuve : Halévy, secrétaire perpétuel.

Gazette de France.

26 MARS. H. de Saint-Albin : *Histoire de la littérature française*, par M. Frédéric Godefroy. — **27 MARS, 1er, 7, 15 AVRIL.** Le P. Félix : 2e, 3e, 4e, 5e Conférences de Notre-Dame (extraits). — **29 MARS.** Louis de la Roque : *Essais historiques et littéraires*, par M. Vitet. — Paul Coq : les Illustrations financières de France. Joseph de Villèle. — **8, 18 AVRIL.** Albert de Selle : Revue scientifique. — **19.** L'abbé Badiche : *Consolations par la foi*, par M. Louis Gabriel.

Journal des débats.

25 MARS. Prévost-Paradol : *Réflexions, sentences et maximes morales du duc de la Rochefoucauld*, 2e article. — **26.** Fs. Barrière : Prose et poésie. — **28.** Aimé Girard : Académie des sciences. — **29.** Saint-Marc Girardin : une Lettre de Jean-Jacques Rousseau. — **29 MARS, 1er AVRIL.** J. Hetzel : de la Propriété littéraire. — **30 MARS, 8 AVRIL.** J. d'Ortigue : La Bruyère ; ses biographes, ses éditeurs. La Bruyère à l'Académie donne sa voix à Mme Dacier. *Les Cours galantes*, par M. Gustave Desnoiresterres. *Etudes chronologiques sur Jean de la Bruyère*, par M. Eugène Chatel. — **4 AVRIL.** J. d'Ortigue : Fromental Halévy. — Ernest Bersot : *Essai de philosophie religieuse*, par M. Emile Saisset. — **5.** Prévost-Paradol : *le P. Lacordaire*, par M. de Montalembert. — **6, 20.** Philarète Chasles : de quelques Ouvrages nouveaux et des signes du temps, 2e et 3e articles. — **9.** Saint-Marc Girardin : les Conférences du P. Gratry à l'Oratoire. — J.-J. Ampère : *Myrdhinn, ou l'Enchanteur Merlin*, par M. le vicomte de la Villemarqué. — **9.** Emile Deschanel : le Rigi. — **19.** Albert Petit : Acclimation des animaux utiles. Jardin zoologique du bois de Boulogne — **21.** Amédée Achard : *Dix années au Brésil*, par M. Biard. — Ernest Vinet : *Œuvres complètes* de M. Vitet. — **18.** John Lemoine : *Histoire d'une bouchée de pa*[in] — *Lettre à une petite fille sur la vie* [de] *l'homme et des animaux*, par M. Jean Ma[cé] — **19.** Prévost-Paradol : quelques [ro]mans nouveaux. — **15.** Louis Ratisbon[ne] *Vesper*, par l'auteur des *Horizons proch*[ains] et des *Horizons célestes*. — **16.** Augu[stin] Cochin : l'Assistance publique à Paris. **17.** E.-J. Delécluse : Jésus au milieu [des] docteurs, tableau de M. Ingres. — **18.** [Er]nest Bersot : *le Sommeil et les rêves*, [par] M. Alfred Maury. — **20.** V. Cousin : [...] Pièce de vers inédite d'Augustin Thie[rry] — Fs. Barrière : *l'Espagne inconnue*, [par] M. Cenac-Moncaut.

Journal des villes et campagnes.

25 MARS. De Champeaux : sur le [ma]riage des prêtres. — **27.** Gaston de Bo[ur]ges : *de l'Education*, par Mgr Dupanlo[up] — **29 MARS, 5, 12, 19 AVRIL.** Le [P.] Félix : 3e, 4e, 5e et 6e Conférences de [No]tre-Dame. — **8 AVRIL.** Léopold Gira[ud] Bibliographie scientifique. — **12.** Léo[pold] Giraud : Conférences du P. Gratry à l['O]ratoire. — **20.** Anicet Digard : Souve[nirs] de Notre-Dame. Les Retraites. Comm[ent] elles furent préparées.

Moniteur universel.

26 MARS. Gustave Claudin : *Es*[sais] *historiques et littéraires*, par M. Vitet. [—] **27.** Théophile Gautier : *Alger*, par M. [Er]nest Feydeau. — **29.** Henri Lavoix : [*At*]*las sphéroïdal et universel de géograp*[hie] par M. F.-A. Garnier. — **31 MARS**, [...] **AVRIL.** Henri Lavoix : Revue littér[aire] — **1er, 15 AVRIL.** Turgan : Acadé[mie] des sciences, séances des 31 mars et [...] avril. — **1er AVRIL.** Théophile Gauti[er :] *l'Art du* XVIIIe *siècle*, par MM. Edmond [et] Jules de Goncourt — **2, 12, 19 AVRIL** Ernest Menault : Académie des inscri[p]tions et belles lettres, séances des 14, [...] 28 mars et 4 avril. — **3.** Ernest Menau[lt :] Bibliographie (ouvrages d'hygiène). — **5.** Penguilly l'Haridon : Notice sur les o[ri]gines du musée d'artillerie. — **9.** C[h.] Vergé : Académie des sciences morales [et] politiques, séances des 15 et 22 mars. — Emile Carrey : une Pêche au thon à Po[rto] Ferrajo (île d'Elbe). — **10, 16, 19.** A. Casse : les trois Maréchaux d'Ornano. **10.** Théophile Gautier : Jésus enfant pa[rmi] les docteurs, par M. Ingres. — **12.** L[.] Heuzey : Rapport à l'empereur sur une [ex]pédition archéologique en Thessalie et Macédoine. — **29.** I.-L. Roche : *Œu*[vres] *posthumes* du R. P. Ventura de Raulica. Ch. Poisson : *Annuaire de thérapeuti*[que] par M. Bouchardat.

Opinion nationale.

29 MARS. Ed. Goumy : *une Tra*[duc]*tion d'Homère*, par M. Pessonneaux ; — *Roman chez les anciens*, par M. Chas[sang] — **30 MARS, 12 AVRIL.** Victor [...]

NIER : Sciences. — 5 AVRIL. Francisque SARCEY : Nourrices et bébés, dernier article. — 5, 9. Hector MALOT : *les Misérables*, par M. Victor Hugo. — 6, 19, 20. Jules LEVALLOIS : Historiens et interprètes de la révolution française.

Patrie.

23 MARS. E. CORTAMBERT : *Atlas sphéroïdal et universel de géographie*, par M. F.-A. Garnier. — 29. Gustave HUBAULT : *Mémoires sur la vie publique et privée de Fouquet*, par M. A. Chéruel. — 30. E. CORTAMBERT : Caractère physique et moral des Cochinchinois et des Tonkinois. — 31 MARS, 9, 14 AVRIL. Edouard FOURNIER : la Semaine littéraire. — 4 AVRIL. L. RENARD : Visite à l'exposition des colonies. Siam et Cochinchine. — 7. SAX : la Semaine scientifique. — Didier DE MONCEAUX : Publications artistiques.

Presse.

25 MARS. Gustave HÉQUET : *l'Enfer*, par M. Auguste Callet. — 26. Albert CHRISTOPHLE : *Etudes pratiques sur le code pénal*, par M. A. Blanche. — 27. Eugène PAIGNON : *Précis du droit des gens moderne de l'Europe*, par de Martens, *précédé d'une introduction* par M. Ch. Vergé. — 29 MARS, 5, 12, 19 AVRIL. Louis FIGUIER : Revue scientifique. — 31 MARS. Paul DE SAINT-VICTOR : *les Poëtes français*. — Guy DE CHARNACÉ : *Lettres sur l'agriculture moderne*, par M. le baron Justus de Liebig. — 3, 5 AVRIL. Charles HABENECK : *Histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle*, de Prescott, *trad.* par M. Renson. — 9. Frédéric LOCK : *Lettres d'amour de Mirabeau, précédées d'une étude sur Mirabeau*, par M. Mario Proth. — 18. A. PEYRAT : *les Misérables*, par M. Victor Hugo.

Siècle.

26 MARS. Henri Martin : *le Monde russe et la révolution, Mémoires* de A. Hertzen, *trad.* par M. H. Delaveau. — 27. B. HAURÉAU : *Phidias, sa vie et ses ouvrages*, par M. Louis de Ronchaud. — 1er AVRIL. Victor BORIE : Revue scientifique. — 3, 9. E. DE LA BÉDOLLIÈRE : la Révolution et l'empire selon les jésuites. — 4, 5. E. LEGOUVÉ : *l'Histoire romaine à Rome*, par M. Ampère. — 7. Taxile DELORD : Revue littéraire. — 17. Anatole DE LA FORGE : *Etudes orientales*, par M. Adolphe Franck.

Union.

30 MARS, 6, 10, 20 AVRIL. Le P. FÉLIX : 3e, 4e, 5e et 6e Conférences de Notre-Dame (extraits). — 2 AVRIL. U. MAYNARD : *la sainte Bible, traduite en français avec des notes*, par M. l'abbé Glaire. — 3. Alfred NETTEMENT : *Œuvres poétiques de* Victor de Perrodil. — 5. LAURENTIE : un Episode de l'histoire de la maison de Savoye. — 9. Alfred NETTEMENT : *Œuvres de sainte Térèse* (sic), *traduites* par le P. Marcel Bouix. — G. DE CADOUDAL : Lectures populaires. La Collection Vermot. — 15. Alfred NETTEMENT : *les Misérables*, par M. Victor Hugo.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

Annales de philosophie chrétienne.

MARS. — A. BONNETTY : Encyclique de S. S. Pie IX aux évêques belges sur les discussions philosophiques de ce pays, et diverses pièces officielles sur le traditionalisme. — Le docteur E. HALLÉGUEN : Preuves de l'existence d'évêchés gallo-romains au ve siècle dans l'extrême Armorique (Basse-Bretagne). — L'abbé Th. BLANC : *le Catholicisme travesti par ses ennemis*, par le P. Newman. — *La Philosophie chrétienne*, par le P. Ventura de Raulica. — Lettre du cardinal d'Andréa s'élevant contre plusieurs interprétations qu'on a données à l'Encyclique de Pie IX. — L'abbé DE BARTAL : Traditions de l'île de Bornéo sur la formation de l'homme. — Nouvelles et mélanges.

Archives de la théologie catholique.

AVRIL. BOSSUET : Défense de la tradition et des saints Pères (inédit). — Etude sur le mystère de la très-sainte Trinité (d'après la *Dogmatique* de Kuhn), suite. — L'abbé DÉSORGES : de l'Immutabilité des dogmes catholiques. — L'abbé BOURQUARD : Entretien sur les rapports de la logique et de la métaphysique, suite. — L'abbé CRÉLIER : le Cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge traduit de l'hébreu et expliqué. — DE CHAMPEAUX : Jurisprudence ecclésiastique. — P. BÉLET : Correspondance pastorale. — Bibliographie. — Nouvelles théologiques.

Bulletin des lois civiles ecclésiastiques.

FEVRIER et MARS. Actes officiels. — Administration fabricienne. — Jurisprudence. — Questions proposées. — Bulletin religieux. — Commencement de la Table générale analytique et raisonnée des matières contenues dans les 13 premiers volumes (de 1849 à 1861).

Collection de Précis historiques.

1er AVRIL. Notre-Dame de la Solitude. — Décès de cinq volontaires pontificaux. — Quelques recommandations puissantes en faveur des missions. — Bulle de l'indulgence plénière de la communion générale. — Chronique contemporaine. — Bulletin bibliographique.

15 AVRIL. Auguste Misson, zouave pontifical. — Conditions des indulgences et communion générale. — Canonisation des trois martyrs du Japon de la Compagnie de Jésus. — Chronique contemporaine. — Petits faits religieux. — Bulletin bibliographique.

Correspondance littéraire.

25 MARS. Lud. LALANNE : Chronique. — Charles DU BOUZET : les Tsars au XVIe siècle. — G. S. : *les Poëtes de combat*, par M. Laurent Pichat. — A. Lecoy DE LA MARCHE : de l'Autorité de Grégoire de Tours, et réponse de M. Henri BORDIER. — F. DUBNER : Questions et réponses. — Gustave MASSON : Nouvelles littéraires de la Grande-Bretagne. — G. SERVOIS, Louis DANIEL et Lud. LALANNE : Bulletin bibliographique. — Publications nouvelles : Livres, journaux, périodiques.

L'Enseignement catholique,
Journal des prédicateurs.

MARS. L'abbé Pierre DE SAINT-VINCENT : l'Année liturgique. — Mgr PAVY : sur les Doutes en matière de foi. — Mgr DUPANLOUP : Eloge funèbre de Mgr Menjaud, archevêque de Bourges. — L'abbé CODANT : les trois Femmes dans la Passion. — L'abbé BOURRET : de l'Importance du droit ecclésiastique (discours d'ouverture à la Faculté de théologie de Paris); — Distinction des deux puissances; existence du pouvoir religieux (2e leçon). — Le P. DUCREUX : la Passion. — L'abbé VINCENT : la Paix (le dimanche de Quasimodo). — Aux âmes inquiètes. — Le zèle catholique (le 2e dimanche après Pâques). — Le P. FÉLIX : 1re Conférence de Notre-Dame (analyse et extraits).

Journal des jeunes personnes.

AVRIL. Mlle Julie GOURAUD : Causerie; — Correspondance parisienne. — Mme E. EGGER : Cicéron, esquisse historique, suite et fin. — Mlle Zénaïde FLEURIOT : le Chemin et le but, nouvelle. — Mme DE STOLZ : Energie et faiblesse, 2 actes. — Fabien DE SAINT-LÉGER : le Manoir de Chippenham, suite et fin. — A. V. : l'Enluminure, suite. — Mme Marie DE FRIBERG : Modes. — Mme Gabrielle DE LALLE : Travaux. — Gravure de modes, broderies, patrons, travaux à l'aiguille, planche de crochet ou filet carré.

Revue archéologique.

MARS. Ed. AUBERT : l'Empereur Honorius. — PENGUILLY L'HARIDON : Notice sur des armes grecques. — MELLEVILLE : Note sur un objet trouvé dans les limites du Laonnois. — SEMICHON : Géographie normande. — G. PERROT : antiquités d'Amaria, lettre à M. Léon Renier. — Bulletin de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Nouvelles archéologiques. — Bibliographie.

Revue britannique.

MARS. La Banque de France et le tau de l'escompte. — Etudes sur le système social de l'empire russe. — Lafayette chez lui. — Les juifs de Jérusalem. — Epitaphe de la reine de Saba. — Les Papes, la république de Rome et les empereurs d'Allemagne au Xe siècle. — Les trois Colonies d'Australie. — Mémoires d'un chasseur de renards, suite. — Une étrange histoire, suite. — Pensées diverses. — Correspondances d'Espagne, d'Allemagne, de Londres. — Chronique scientifique. — Chronique et bulletin bibliographique.

Revue catholique d'Alsace.

MARS. Le doct. J.-F. BUSS : Constitutio religieuse de l'Autriche d'après le concord et les patentes concernant les protestants. - SPITZ : Notice biographique sur M. l'ab Specht. — L. DACHEUX : le Divorce Prusse. — SIMONIS : l'Eglise catholique M. Guizot, fin. — Chronique.

Revue catholique (de Louvain).

AVRIL. N.-J. LAFORÊT : Aristote. C ractère général de sa philosophie Sa p chologie et sa théorie de la connaissance. Bulletin de jurisprudence. — Ch. DE I VALLÉE POUSSIN : le Viviparisme et la qu tion des générations spontanées, suite. F. LABIS : *Catéchisme du concile de Tren* traduction de M. le chanoine Hallez. — l'Obligation de dire les messes votives de *Requiem*. — Allocution de Sa Saint Pie IX, du 25 mars 1862. — L'abbé Fr çois Mangin. — Bulletin bibliographique Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

Revue contemporaine.

31 MARS. Le baron ERNOUF : l'Ex dition anglo-française en Chine, 2e par — Eugène ASSE : la Chancellerie de Fra et son influence sur l'administration de justice. — Henri RIVIÈRE : Federica Hau — F. BAMBERG : trois Années d'hist parlementaire et diplomatique en Prusse Alphonse DE CALONNE : Halévy, sa vie, œuvres. — E. LEVASSEUR : Travaux Académies et sociétés savantes. — A. C VEAU : Chronique littéraire. — J.-E. HO Chronique politique. — HAUTEFEUILLE Blocus américain devant le Parlement d' gleterre.

15 AVRIL. Oscar DE VALLÉE : M. Ro Collard et la démocratie française. — Er DOTTAIN : un nouveau Système de criti historique. — Henri RIVIÈRE : Fede Hauffe, 2e partie. — Léon DIERX : Sou Ha, poëme. — Emile LAMÉ : Progrès d science antique, formation de la science derne, d'Homère à Aristote. — Le b ERNOUF : *les Misérables*, par M. Vi Hugo. — A. CLAVEAU : Chronique li raire. — J.-E. HORN : Chronique politi — Edmond HUSSON : *Lettres de Mme S chine*, par M. le comte de Falloux.

Revue de l'art chrétien.

MARS. H. DUSEVEL : Lettre sur quelques sculptures de lion (avec grav.). — Edmont LE BLANT : d'un Argument des premiers siècles de notre ère contre le dogme de la Résurrection. — L'abbé C. T. : Note sur des marmites en bronze conservées dans quelques collections archéologiques, à propos d'un vase de ce genre trouvé à Caudebec lès Elbeuf en 1861 (gravures dans le texte). — L'abbé AUBER : Symbolisme du Cantique des cantiques. — C. DE LINOS : *Histoire de saint Firmin*, par M. Charles Salmon (avec grav.). — Chronique.

Revue de l'instruction publique.

27 MARS. Eugène VÉRON : *Phidias, sa vie et ses ouvrages*, par M. Louis de Ronchaud. — J.-M. GUARDIA : *Ethnogénie gauloise*, par M. le baron Roget de Belloguet. — C. MALLET : *Philosophie politique de l'histoire de France*, par M. A. Bertauld. — E. DE SUCKAU : *Dans la forêt de Thuringe*, par M. Edouard Humbert. — Jules GOURDAULT : *la Fin d'un monde et le* (sic) *neveu de Rameau*, par M. Jules Janin. — Société des amis des sciences, séance annuelle du 13 mars. — Philarète CHASLES : Lettre en réponse aux articles de M. Trouessart sur *Galileo Galilei*. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Table des matières publiées sous ce titre général : Examens, concours, épreuves diverses.

3 AVRIL. Ed. ROBINET : *la Suède au XVIe siècle*, par M. A. de Flaux, 2e article. — Félix FRANK : *Œuvres* d'Alfred Assolant. — Arthur ARNOULD : *deux Ans au Brésil*, par M. Biard. — B. JULLIEN : de la Liberté du professeur dans sa manière d'enseigner. — A. LEGRELLE : Lectures et entretiens de la rue de la Paix. — J. TROUESSART : Lettre à M. Philarète Chasles. — Nouvelles diverses. — Documents officiels.

10 AVRIL. COURNOT : *le Développement de l'idée religieuse dans le judaïsme, le christianisme et l'islamisme*, par le docteur Philippson, *trad. de l'allemand* par M. L. Levy-Bing. — Eug. LATAYE : *Essais historiques et littéraires*, par M. L. Vitet. — L. DEROME : *Histoire de l'Evangile éternel*, par M. Xavier Rousselot. — A. LEGRELLE : *Coppet et Weimar*, par l'auteur des *Souvenirs de Mme Récamier*. — Félix FRANK : *Œuvres* d'Alfred Assolant, suite. — J. LABOCQUE : Académie des inscriptions et belles lettres, séances du mois de mars. — A. LESIEUR : du Baccalauréat ès lettres. — Philarète CHASLES : Réponse à M. J. Trouessart. — Nécrologie : M. Drion. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

17 AVRIL. Ch. DREYSS : *Histoire de Louvois et de son administration*, par M. Camille Rousset. — A. LETERRIER : *les principales Etymologies de la langue française*, par M. B. Jullien. — Ed. ROBINET : *Pétition adressée à l'opinion publique pour la réforme des élections de l'Institut et les autres changements que réclame son organisation*, par M. le baron de Belloguet. — Eugène DESPOIS : *de l'Oraison funèbre dans la Grèce païenne*, par M. Caffiaux. — Em. FERNET : Emploi de la lumière électrique comme moyen d'éclairage; appareil régulateur imaginé par M. Serrin. — A. LESIEUR : du Baccalauréat ès-lettres, 2e article. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

Revue des Deux-Mondes.

1er AVRIL. Michel CHEVALIER : l'Expédition du Mexique. — L. VILLERMÉ : des Animaux dans l'agriculture. Les bêtes de travail. — Casimir PÉRIER : la Jeunesse de Charlotte Corday. — Théodore PAVIE : Valentin, récit du Bas-Maine. — Emile MONTÉGUT : des Fées et de leur littérature en France. — Ch. DE MAZADE : une Année d'agitation en Pologne. — L. VITET : la Chapelle des Saints-Anges à Saint-Sulpice. M. Eugène Delacroix. — Victor HUGO : le Soir d'un jour de marché (extrait des *Misérables*). — Guillaume LEJEAN : le Haut-Nil et le Soudan, souvenirs de voyage, suite. — E. FORCADE : Chronique de la quinzaine.

15 AVRIL. Eugène FROMENTIN : Dominique. — Emile SAISSET : Malebranche, ses luttes et son caractère. — Julian KLACZKO : Souvenirs d'un Sibérien, M. Rufin Piotrowski. — Michel CHEVALIER : l'Expédition du Mexique, suite. — E.-D. FORGUES : un Récit du moyen âge, de Charles Reade. — J. MILSAND : la Révolution et l'esprit de liberté. — Paul DE MOLÈNES : les Caprices d'un régulier, scènes de la vie militaire. — E. FORCADE : Chronique de la quinzaine. — P. SCUDO : les Sopranistes. Caffarelli; — M. Halévy. — Ch. DE MAZADE : *Œuvres* d'Adam Mickiewicz.

Revue des sciences ecclésiastiques.

AVRIL. L'abbé BARA : le Prophète Daniel. Sa prophétie touchant l'empire éternel de Jésus-Christ. — L'abbé C. DEHAISNES : le Saint-Siége devant le protestantisme, 1521-1542. — Le docteur F.-J. BUSS : Lettre sur la fondation d'académies théologiques en France. — L'abbé P.-P. ARMAND : les sept Propositions notées par le Saint-Office. — P. R. : Questions de droit canonique et de liturgie. — Consultation. — Bibliographie. — A. DE MARTONNE : un nouveau Document hagiographique. — Bulletin mensuel. — Livres mis à l'index. — Décisions de la S. Congrégation des Rites.

Revue du monde catholique.

25 MARS. Georges SEIGNEUR : le P. Ventura et la philosophie chrétienne. — A. VAILLANT : la Chine, 2e partie. — Ernest HELLO : M. Michelet et M. Quinet. — Dubosc DE PESQUIDOUX : la Comédie phi-

losophique, 2e article. — Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine.

10 AVRIL. Louis VEUILLOT : Travaux scientifiques et littéraires du clergé français. — Jean LANDER : Jean d'Armagnac. — Henri DE L'EPINOIS : une Expédition française en Hongrie sous Louis XIV. — Ferdinand LEVÉ : nouvelle Traduction française de la Bible, par M. l'abbé Glaire. — J. LHERSCAR : *Légendes canadiennes*, par M. l'abbé Casgrain. — Edmond C. DE L'HERVILLIERS : *les Miracles de saint Eloi, poëme du* XIIIe *siècle*, publié par M. Peigné de Lacourt. — Eugène VEUILLOT : Ch[...] la quinzaine. — Bulletin bibliogr[...] Publications nouvelles.

Revue théologique.

MARS. — Des Confesseurs d[...] ses, suite. — Observations sur qu[...] mules blasphématoires. — Des pontificales où l'évêque est suppl[...] par un dignitaire. — Consultatio[...] bliographie. — Réclamation de Richaudeau et réponse.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS

Abrégé *des Méditations* du P. Louis DU PONT, de la Compagnie de Jésus, *suivi d'une retraite de huit jours*, par le P. Nicolas FRIZON, de la même Compagnie; — *nouvelle édition, revue et complétée.* — 4 vol. in-12, ensemble de VIII-1864 pages, chez Mme veuve Poussielgue-Rusand; — prix : 8 fr.

Ami (l') *des catholiques, Livre où sont contenues l'exposition et les preuves de la vérité religieuse*, par M. l'abbé FOURGEZ, chanoine honoraire de Montauban, ancien professeur au petit séminaire de Toulouse. — 1 vol. in-12 de XII-316 pages, chez A. Lévesque; — prix : 1 fr. 75 c.

Année (l') *musicale*, ou *Revue annuelle des théâtres lyriques et des concerts, des publications littéraires relatives à la musique et des événements remarquables appartenant à l'histoire de l'art musical*, par M. P. SCUDO. — 3e ANNÉE. — 1 vol. in-12 de 366 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Cabane (la) *de l'île d'Helgoland, imité de l'allemand* de Gustave NIERITZ, par M. Alfred D'AVELINE. — 1 vol. in-12 de 262 pages, chez Magnin, Blanchard et Cie; — prix : 3 fr.

Chroniques (les petites) *de la science*, par M. S. Henry BERTHOUD. — 2 vol. in-12, ensemble de 974 pages, chez Garnier frères; — prix : 7 fr.

Couronne *de mai*, ou *Mois de Marie des paroisses*, par l'AUTEUR DE l'*Eucharistie méditée*. — 1 vol. in-18 de 468 pages, chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Approuvé par Mgr l'évêque d'Autun.

Cours *élémentaire de cosmographie, à l'usage des établissements d'instruction publique*, par M. l'abbé Ch. MENUGÉ, professeur de mathématiques et de physique au petit séminaire de S[...]tier. — 1 vol. in-12 de VIII-[...] figures dans le texte et carte, c[...]raud, à Nîmes, et chez E. Gir[...]ris; — prix : 2 fr. 50 c.

Cours d'études à l'usage des petit[...] et des colléges.

Eglise (l') *et le pape*, par le [...] DE BOYLESVE, de la Compag[...]sus. — 1 vol. in-12 de XII-[...] chez Périsse frères, à Lyon, et [...]gis Ruffet et Cie, à Paris; — [...]

Eucharistie (l') : *Méditations* [...]*que jour de l'année, d'après* le [...] MACHAULT, de la Compagnie [...] par M. l'abbé J. SAGETTE, anc[...]seur de séminaire. — 3e et 4[...] *depuis la Trinité jusqu'à l'Aven*[...] in-12 de 480 et 484 pages, che[...] — prix : 3 fr. le volume.

Ouvrage complet. — Prix : 12 fr.

Eve (la nouvelle), ou *la Mèr*[...] — *Souvenirs et prières pou*[...] *jours du mois de Marie, et* [...]*tres jours consacrés à la Mèr*[...] par le P. V. DECHAMPS, de la [...]tion du très-saint Rédempteur [...] petit in-12 de VIII-396 pages [...] Casterman, à Tournai, et ch[...]thielleux, à Paris; — prix : 1 [...]

Fille (la petite) *de la sainte* [...] L'AUTEUR DE *la Vie du comman*[...]*ceau, avec la messe, les vêp*[...] 1 vol. in-32 de XII-264 pages [...]risse frères, à Lyon, et chez R[...] Cie, à Paris; — prix : 1 fr.

Fleurs (véritables) *de mai*, [...] *glorifiée par les actes des s*[...] Mme la comtesse DROHOJOV[...] Symon de Latreiche. — 1 vol [...] 26 pages, chez A. Josse; — pr[...]

Nouvelle édition, revêtue de l'im[...] R. P. maître du Sacré Palais apostoli[...] et de l'approbation de Mgr l'évêque d[...]

Fleurs *de sainte enfance*, par M. H. Grimouard DE SAINT-LAURENT. — 2 vol. in-12 de VIII-322 et 348 pages plus 18 gravures, chez C. Douniol; — prix : 8 fr.

Approuvé par NN. SS. les évêques de Poitiers, de Luçon et d'Angoulême.

Guerre (la) *noire, Souvenirs de Saint-Domingue*, par M. J. BERLIOZ D'AURIAC. —1 vol. in-12 de 408 pages, chez Putois-Cretté; —prix : 2 fr.

Bibliothèque Saint-Germain.

Histoire *de la terreur*, 1792-1794, *d'après les documents authentiques et des pièces inédites*, par M. MORTIMER-TERNAUX.— Tome Ier. — 1 vol. in-8° de VIII-438 pages, chez Michel Lévy frères; — prix : 6 fr.

Histoire *de l'empire romain, avec une introduction sur l'histoire romaine*, par M. LAURENTIE. — Tomes III et IV. — 2 vol. in-8° de 490 et 516 pages, chez Lagny frères; — prix : 6 fr. le volume.

Ouvrage complet. — Voir, p. 132 du présent volume, le compte rendu des tomes I et II.

Histoire *de saint Jean-François de Régis, de la Compagnie de Jésus, apôtre du Velay et du Vivarais*, par M. J.-M.-S. DAURIGNAC. — 1 vol. in-12 de VIII-438 pages, chez A. Bray; — prix : 3 fr. 50 c.

Histoire *du tribunal révolutionnaire de Paris*, — 10 *mars* 1793-31 *mai* 1795 (12 *prairial an III*), — *d'après les documents originaux conservés aux Archives de l'empire*, par M. Emile CAMPARDON, archiviste aux Archives de l'empire. — 2 vol. in-12 de IV-450 et 524 pages, chez Poulet-Malassis; — prix : 7 fr.

Jean (le bienheureux) *de Montmirail*, par M. le comte DE LAMBEL. — In-12 de 70 pages plus 1 gravure, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris.

Bibliothèque catholique de Lille, 36e année (1862), 2e livraison, n° 477; — prix : 6 fr. par an, et 7 fr. 50 c. par la poste.

Légende (la) *des litanies de la sainte Vierge*, par M. Louis D'APILLY. — 1re série. — 1 vol. in-12 de XVI-236 pages, chez C. Douniol; — prix : 2 fr.

Légendes *des saintes images de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints*, par M. J. COLLIN DE PLANCY. — 1 vol. in-8° de 400 pages, gravures, chez H. Plon; — prix : 4 fr. cartonné.

Bibliothèque des légendes.

Léontine. — *Histoire d'une jeune femme*, par Mme BOURDON (Mathilde Froment). — 1 vol. in-12 de 238 pages, chez A. Bray; — prix : 2 fr.

Lettres *écrites des régions polaires*, par lord DUFFERIN, *et traduites de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur*, par M. F. DE LANOYE. — 1 vol. grand in-8° de 290 pages, illustré de 25 vignettes sur bois et accompagné de 3 cartes, chez L. Hachette et Cie; — prix : 10 fr.

Livre (le) *de la première communion, contenant les prières, instructions, exercices et avis pratiques propres à préparer les enfants à cette grande action et à assurer leur persévérance*, par M. l'abbé N.-J. CARPENTIER, directeur de l'Ecole moyenne de Saint-Barthélemy à Liége, et inspecteur cantonal des écoles primaires du ressort de la même ville; 2e *édit., revue avec soin*. —1 vol. in-18 de XVIII-510 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 20 c.

Livre (le) *de la première communion, nouveau guide pour la première communion et la confirmation, avec conseils pour la persévérance, précédé de la messe et des vêpres*. — 1 vol. in-18 de LXXXIV-320 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 1 fr.

Lorraine (Marguerite de), *duchesse d'Alençon*, par M. le comte DE LAMBEL. — 1 vol. in-12 de 144 pages plus 1 gravure, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris.

Bibliothèque catholique de Lille, 36e année (1862), 1re livraison, n° 473; — prix : 6 fr. par an, et 7 fr. 50 c. par la poste.

Maintenon (Madame de) *et la maison royale de Saint-Cyr* (1686-1793), par M. Théophile LAVALLÉE; — 2e *édition, revue et augmentée, ornée du portrait de Mme de Maintenon*, gravé par Adrien NARGEOT, *d'après l'émail du Louvre, de trois autres gravures en taille-douce et de trois lettres* fac-simile *de Louis XIV, de Mme de Maintenon et de Napoléon Bonaparte*. — 1 vol. in-8° de VI-484 pages, chez H. Plon; — prix : 8 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Martyrs (les) *du Japon. Histoire des vingt-six martyrs qui vont être canonisés par Pie IX, et aperçu général sur le christianisme au Japon*, par M. J.-M. VILLEFRANCHE. — In-18 de 116 pages, chez Palmé; — prix : 50 c.

Mémoires *sur la vie publique et privée de Fouquet, surintendant des finances, d'après ses lettres et des pièces inédites conservées à la Bibliothèque impériale*, par M. A. CHÉRUEL, inspecteur général de l'instruction publique. — 2 vol. in-8°, ensemble de XVI-1090 pages, chez Charpentier; — prix : 14 fr.

Mère (la bonne), par M. l'abbé MULLOIS. — In-32 de 30 pages, gravures, chez E. Ponge; — prix : 10 c.

Michel-Ange *Buonarotti*, par l'AUTEUR DE *Raphaël*. — 1 vol. in-12 de 142 pages

plus 1 gravure, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris.

Bibliothèque catholique de Lille, 36e année (1862), 2e livraison, n° 475; — prix : 6 fr. par an, et 7 fr. 50 c. par la poste.

Mois (**le**) *de Marie dans les circonstances actuelles, suivi d'une neuvaine aux martyrs du Japon qui seront canonisés le 8 juin, avec note historique et réflexions*, par M. l'abbé ***. — In-32 de IV-136 pages, chez C. Dillet; — prix : 85 c.

Mois *du Sacré-Cœur de Jésus des âmes intérieures, avec une méditation pour chaque premier vendredi du mois et un choix de pratiques, de prières et d'exemples*, par le P. HUGUET; — 2e *édition, notablement améliorée*. — 1 vol. in-18 de LII-408 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Mort (**la**) *et l'immortalité*, par M. l'abbé BERSEAUX, professeur de théologie au grand séminaire de Nancy. — 1 vol. in-12 de 258 pages, chez Thomas et Pierson, et au grand séminaire, à Nancy; — prix : 1 fr. 25 c.

Les grandes questions religieuses résolues en peu de mots.

Œuvres (**les**) *de charité à Paris*, par Mlle Julie GOURAUD; — *nouvelle édition*. — 1 vol. in-12 de VI-384 pages, chez C. Douniol; — prix : 3 fr.

Œuvres *spirituelles de saint* PIERRE D'ALCANTARA, *précédées du portrait historique du saint*, par sainte TÉRÈSE (sic), *traduites en français*, par le P. Marcel BOUIX, de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-8° de XVI-448 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 6 fr.

Pâques (**les**) par Mgr DE SÉGUR. — In-32 de 16 pages, chez Tolra et Haton; — prix : 5 c.

Dans ce petit écrit, Mgr de Ségur, s'adressant surtout *aux retardataires*, leur montre le devoir, répond aux objections, résout les difficultés. Clair, exact, net et précis comme tout ce qui sort de la plume du zélé prélat, cet opuscule, tout à fait de circonstance en ce moment et pendant les semaines qui suivront le temps pascal, ne saurait être trop répandu. Il nous suffit de le signaler pour en faire apprécier l'importance.

Pardon (**le**) *des offenses*, par M. S. Fanjac DE PEAUCELLIER. — In-18 de 96 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 60 c.

Nouvelle Bibliothèque morale et amusante.

Père (**le**) *Lacordaire*, par M. le comte DE MONTALEMBERT, l'un des quarante de l'Académie française. — 1 vol. in-12 de 286 pages, chez C. Douniol; — prix : 3 fr.

Cet ouvrage a paru en trois articles dans le *Correspondant* des mois de décem[bre 18..., jan]vier et mars 1862.

Saints (**les**) *de la Compagn*[...] par M. Adolphe ARCHIER. — [...] de VIII-324 pages, chez A[...] prix : 2 fr. 50 c.

Tableau *de la littérature f*[...] XVIe *siècle, suivi d'études su*[...] *ture du moyen âge et de la* [...] par M. SAINT-MARC GIRARD[IN ...] démie française. — 1 vol. in-[...] pages, chez Didier et Cie; — [...]

Traité (**petit**) *de l'humilité*, [...] L. B. — In-32 de 124 pages, [...] lit; — prix : 40 c.

Unité (**de l'**) *de l'enseigne*[ment ...] *philosophie au sein des éco*[les ...] *ques, d'après les récentes d*[...] *congrégations romaines*, par [...] MIÈRE, de la Compagnie de Jé[sus ...] in-8° de XII-220 pages, chez [...] res, à Lyon, et chez Régis R[...] à Paris; — prix : 2 fr.

Variétés *historiques, religieu*[ses ...] *et scientifiques*, par M. J[...] Cholieux, *avec des notes criti*[...] *toriques*. — 1 vol. in-12 de [...] ges, chez Ant. Mothon, à L[...] Henri Aniéré, à Paris; — pr[...]

Vérités (**les**) *éternelles, Méd*[...] *les fins dernières, à l'usage d*[...] *communautés religieuses et* [...] *qui veulent mener dans le m*[...] *parfaite*, par le P. Joseph P[...] la Compagnie de Jésus; *ouv*[...] *de l'allemand*. — 1 vol. in[...] pages, chez H. Casterman, [...] et chez P. Lethielleux, à Pa[...] 1 fr.

Vie *de Notre-Seigneur Jésus-C*[hrist ...] *complet des Evangiles, avec* [...] *tails historiques, géographiq*[ues ...] *logiques, etc., nécessaires à l'*[...] *des récits évangéliques, à l'* [...] *jeunesse*. A. M. D. G. — 1 v[...] VIII-314 pages, chez Périss[e ...] Lyon, et chez R. Ruffet et C[...] — prix : 60 c.

Vie *de la bienheureuse Lidw*[ine ...] l'abbé COUDURIER, aumônie[r ...] normale de Bourg. — 1 vol. i[...] pages, chez A. Bray; — prix [...]

Vie (**la**) *en famille*, par M[...] FLEURIOT (Anna Edianez); *p*[...] *introduction* par M. Alfred [...] — 1 vol. in-12 de XVIII-280 [...] A. Bray; — prix : 2 fr.

Voyage *d'un catholique autour* [...] *bre*, par M. Léon GAUTIE[R ...] petit in-12 de 202 pages, tit[...] noir, chez V. Palmé; — prix [...]

J. DUPL[...]

Tome xxvii. N° 5. *Mai* 1862.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE V° FAUTEUIL.

(*Suite.*)

DE BOISMONT. — DE RULHIÈRE.

Le successeur de Boyer, l'abbé Thyrel de Boismont, n'eut pas le même courage pour rompre en visière à la secte toute puissante : qu'y a gagné sa gloire ? Il était né à Rouen, où il passa une partie de sa jeunesse, vivant d'une modique prébende. Les agréments de sa figure et de son esprit lui ouvrirent les meilleures sociétés, et il s'y dissipa en plaisirs, en petits vers et en lettres précieuses. La théologie et l'Ecriture sainte ne passaient qu'après, et avaient bien de la peine à suivre. Un succès oratoire qu'il obtint sur ces entrefaites fut une occasion que saisirent ses amis pour l'arracher à cette vie frivole et lui faire prendre le chemin de Paris. C'était vers 1749. A Paris, il resta assez longtemps inconnu, ne prêchant que dans les églises les moins fréquentées ; mais sa brillante imagination perça à la fin ces ténèbres, et il monta dans les plus grandes chaires, au pied desquelles la foule se pressait pour l'entendre. Il avait toutes les qualités pour devenir orateur : esprit facile et éclatant, connaissance fine des caractères, des mœurs et des passions, grande richesse d'idées et grande pureté de langage ; mais il sacrifia tout cela au faux goût du siècle et à la vanité du bel esprit. Il voulut être prédicateur à la mode, et il eut le malheur d'y réussir. L'Académie acheva de le gâter. En 1750, le choix de la Compagnie était tombé sur lui, comme arrhes de ses prochains suffrages, pour prêcher le panégyrique annuel de saint Louis. Il s'en acquitta de manière à justifier les espérances de ses juges, qui ne tardèrent pas à faire de lui leur collègue. Il prit pour sujet de son discours de réception : *De la nécessité d'orner les vérités évangéliques*. Boismont est tout entier dans ce titre, comme presque toute la fausse éloquence de son siècle. Tout son soin fut de masquer cette *face hideuse* de l'Evangile dont parlait si admirablement Bossuet, ou plutôt d'escamoter l'Evan-

gile même, les grandes vérités chrétiennes, pour leur substituer morale presque exclusivement philosophique. Ce fut bien pis lor l'Académie, non contente de l'avoir admis, le nomma son orateı titre. Dès lors, il dépouilla sa parole de tout ce qui pouvait lui r de costume chrétien, et l'habilla au goût de son auditoire, ave oripeaux de l'afféterie et de l'emphase, les ornements empesés style symétrique, le clinquant des images et les *paniers* de l'enflu devint le Thomas de la chaire. — C'est en sa qualité d'orateur de cadémie qu'il prononça les oraisons funèbres du dauphin, de la r de Louis XV et de l'impératrice Marie-Thérèse. N'y cherchons pa loquence de Bossuet, planant au-dessus de toutes les grandeurs c monde au nom de Dieu, de la religion et de la mort. Là se trou tous les défauts de l'orateur, qui n'oublie aucune de ses prétenti même devant la tombe. Toutefois, il y a de la grâce et du ch dans l'oraison funèbre de la douce et vertueuse Marie Leczinsk une habile délicatesse dans celle de Louis XV. Que pouvaient êt est vrai, de pareils discours prononcés devant l'Académie telle qu était alors composée? Aussi l'orateur, bien loin de dominer son a toire, semblait toujours lui demander permission de lui parler de ligion, cuirasser le langage chrétien du triple airain des précau oratoires, et ne plus présenter le christianisme que comme une forme de philanthropie. — Tel se montre Boismont, même da sermon pour la fondation de l'hospice de Montrouge (1782), ser généralement regardé comme son chef-d'œuvre. Il s'agissait d'o un asile à la fois aux vétérans de l'armée et aux vétérans du sacer et de solliciter à cette occasion la charité publique. Or, l'orateı garde bien de développer les motifs chrétiens de la bienfaisance : présente uniquement comme un devoir humanitaire. Malgré tar concessions à l'esprit du temps, il ne satisfit, au rapport de Gri ni les chrétiens ni les philosophes. Il s'éleva pourtant, dans ce cours, à de véritables mouvements de sensibilité et d'éloquenc ce qui vaut mieux, il pénétra jusqu'à la bourse, sinon jusqu'au de son auditoire, puisque la quête produisit la somme de 150,0(vres.

L'éloquence proprement académique de Boismont, presque tou applaudie au sein de l'assemblée, subit un échec, en 1785, séance de réception de l'avocat Target. Quelques-uns de nos lec se rappellent peut-être la séance où le pauvre Gaillard perdit la t son papier devant le mauvais accueil qui était fait à son ennuy

diatribe sur Démosthène (p. 9 de notre t. XXV). Or, Boismont, voulant venger son confrère et donner une leçon au public, lut des *Réflexions sur les assemblées littéraires*. Ce jour-là, la réunion était nombreuse et en partie debout, c'est-à-dire dans toutes les conditions d'une liberté désordonnée. Le maladroit orateur la rendit plus familière et plus audacieuse encore par des plaisanteries de mauvais ton, des quolibets, des épigrammes et des calembours, dont il crut devoir égayer sa mercuriale. En un mot, il persifla le public qui le siffla. Quand il dit que l'oisiveté nous promenait indifféremment à tous les spectacles, « à l'Académie, aux Variétés amusantes, même au sermon, « lorsqu'on pouvait espérer que le talent ferait oublier qu'on y parlait « de Dieu, » une voix s'écria :

Hé quoi ! Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage? »

Alors, murmures et huées, rires et cris interrupteurs. « Messieurs, « dit Boismont, l'Académie n'invite pas le public comme juge, mais « comme témoin, et le public n'a droit de marquer sa désapprobation « que par le silence. » — *Silence! silence!* lui cria-t-on. Plus heureux que Gaillard, il ne se déconcerta point et acheva son discours.— Par suite, l'Académie arrêta qu'on diminuerait désormais le nombre des billets d'invitation, et qu'on n'en distribuerait que dans les proportions des siéges.

Le langage tout à l'heure cité de Boismont montre une fois de plus la frivolité de ses goûts jusque dans sa vieillesse. Laharpe, dans sa *Correspondance littéraire*, a transcrit des vers de lui au comte d'Artois, qui ne sont pas, dit-il, les seuls de sa vie. En public, Boismont était prédicateur; en particulier, poëte de société. Il avait la manie de lire dans les cercles de petits ouvrages de galanterie, des romans et des scènes dramatiques; tout cela, faux et froid. Il était même assez bon comédien, et n'avait pour rival, dans le rôle de *Crispin*, que le garde des sceaux, qui seul était capable de remplacer Préville. Dans ses dernières années, l'abbé Maury, dont l'Académie avait déjà distingué l'éloquence, espérant hériter de son fauteuil et de son titre d'orateur de la Compagnie, lui demandait des détails sur sa jeunesse : « L'abbé, lui dit Boismont en souriant, vous me prenez mesure. » L'abbé Maury, en effet, cherchait des matériaux pour son éloge, qu'il n'eut point à prononcer, n'ayant pas réussi cette fois à réunir sur lui les suffrages. Mais il eut mieux : un prieuré de 40,000 livres, que Boismont lui résigna à sa première attaque d'apoplexie. Boismont, en

mourant, laissait un autre bénéfice et son fauteuil. Qui eut le b fice? Nous ne savons; le fauteuil fut donné à Rulhière.

Rulhière était né à Bondi, près de Paris. Il était fils et petit-fils d pecteurs de la maréchaussée de l'Ile-de-France. Sorti du collége L le-Grand, il entra dans les gendarmes de la garde et servit, à Borde d'aide de camp au maréchal de Richelieu, gouverneur de Guie dont plus tard il écrivit, sous le titre d'*Anecdotes*, les aventures lantes. La recommandation du P. Latour, préfet de Louis-le-Gran de brillants succès de société attirèrent sur lui l'attention du baro Breteuil, qui le prit pour secrétaire. Le voici lancé dans la d matie. En 1760, il accompagne son patron à Saint-Pétersbourg e siste, deux ans après, à la révolution qui précipite Pierre III et Catherine II sur le trône. De retour à Paris en 1765, il raconte les salons tous les détails de cette tragique catastrophe, dont son prit observateur avait suivi tous les détails, et, à la prière de la c tesse d'Egmont, fille de Richelieu, il en écrit une relation qu'i dédie. L'amour-propre d'auteur l'emportant alors sur la prudenc diplomate, il colporte son manuscrit de salon en salon, et le lit ju chez Mme Geoffrin, en présence d'intéressés, avec une naïveté tourderie qui, s'il fallait s'en rapporter à Grimm, serait incroyabl est vrai que Grimm écrivait à l'adresse de Saint-Pétersbourg, o nouvelle de cette indiscrétion avait jeté l'alarme. Grimm n'o donc rien pour discréditer Rulhière, en le présentant comme un pèce de fou vaniteux et mal informé. Il ne réussit pas à rassure augustes correspondants, qui mirent tout en œuvre, sans y réu pour déterminer Rulhière à supprimer, ou du moins à altérer s lation. Rulhière multiplia ses lectures et se contenta de garder s lation manuscrite. Imprimée cinq ans après sa mort, elle fut en jugée un assez agréable livre, quoique incomplet et sans profonde

Voilà Rulhière né à la célébrité : Voltaire, le grand parrain du si va se faire le répondant de sa gloire. Il avait envoyé un discour vers sur les *Disputes* au patriarche, qui lui écrivit, le 26 avril 17
« Je vous remercie, monsieur, du plus grand plaisir que j'aie eu
« puis longtemps. J'aime les beaux vers à la folie : ceux que
« avez eu la bonté de m'envoyer sont tels que ceux que l'on fais
« y a cent ans, lorsque les Boileau, les Molière, les la Font
« étaient au monde. J'ai osé, dans ma dernière maladie, écrire
« lettre à Nicolas Despréaux; vous avez mieux fait, vous éc

« comme lui. » Et ailleurs, Voltaire appela ce discours « l'un des plus « agréables ouvrages de notre siècle. » Il fit plus, il l'inséra tout entier, au mot *Dispute*, dans son *Dictionnaire philosophique*, avec cette phrase de préface : « Lisez les vers suivants sur les disputes; voilà « comme on en faisait dans le bon temps. » Il y a donc là plus qu'un de ces éloges banals dont Voltaire se plaisait à accabler ses plus infimes adulateurs. Deux jours après, il écrivait à son ami Thiriot : « L'épître « de M. de Rulhière est pleine d'esprit, de vérité, de gaieté et de vers « charmants; elle mérite d'être parfaite. Je lui écris ce que j'en « pense. » Et, en effet, pour prouver par la critique la sincérité de la louange, il avait ainsi terminé sa lettre à Rulhière : « Si vous vouliez, « monsieur, vous donner la peine, à vos heures de loisir, de relimer « quelques endroits de ce très-joli discours en vers, ce serait un des « chefs-d'œuvre de notre langue. » — On devine bien, sans que nous ayons à le dire, qu'il doit y avoir dans cette pièce autre chose qu'un mérite poétique, et que certaines plaisanteries sur les disputes de Sorbonne lui valurent surtout les bonnes grâces du sceptique et antisorbonique Voltaire. Du reste, bon sens et bonne plaisanterie, élégance et malice, pensées fines et jolis vers, rien n'y manque, hors le souffle et la couleur, pour en faire un bon morceau du genre; mais les allusions satiriques ou flatteuses, ayant désormais perdu leur adresse, ne peuvent nous plaire comme aux contemporains.

Historien inédit et poëte prôné par le grand hérault du temps, Rulhière vit tous les cercles et toutes les fortunes lui sourire. Il fut fait chevalier de Saint-Louis et obtint la survivance du gouvernement de la fontaine publique de la Samaritaine, sur le Pont-Neuf, ce qui valait cinq à six mille livres : honneur et profit ! Honneur et profit encore, lorsque le ministre Choiseul le chargea d'écrire, pour l'instruction du dauphin (Louis XVI), l'histoire des troubles de Pologne, avec une pension de six mille livres. Sa pension fut momentanément supprimée, il est vrai, à la chute du ministère Choiseul; mais il la fit bientôt rétablir, et il en a joui jusqu'à sa mort. Dans l'intervalle, d'ailleurs, il lui était survenu des compensations et des condoléances. Ayant perdu Choiseul, qu'il appelait son *Mécène*, il trouva *Germanicus*, comme il disait, à savoir Monsieur, plus tard Louis XVIII, dont il fut nommé secrétaire. Puis Chamfort, alors son ami, lui écrivit, et il répondit à Chamfort par une épître en vers, un peu longue, vague et diffuse, où il développait la philosophie d'Horace. Il envoya cette nouvelle pièce à Voltaire. Eloge oblige souvent comme noblesse : en-

gagé par son éloge des *Disputes*, Voltaire répondit avec autant d'e
thousiasme et moins de vérité : « Je vous remercie, monsieur, de tc
« mon cœur. Placé entre votre Germanicus et votre Mécène, vous
« dédaignez pas même un vieux Allobroge qui ne se voit depuis pl
« de vingt ans qu'entre Zuingle et Calvin, et dont la mémoire n'e
« guère à Paris qu'entre Fréron et l'abbé *Sabotier* (Sabatier). C
« pendant j'aime toujours les bons vers passionnément, comme
« j'étais Français, comme si je soupais quelquefois entre vous
« M. de Chamfort. Vous m'avez deux fois traité selon mon goût
« Votre épître est comme elle doit être, et la satire sur la *Dispute* ét
« comme elle devait être. L'une était à la Boileau, et l'autre à la Cha
« lieu. » Et toujours flatteur, toujours mendiant des grands, V
taire ajoutait : « Il me semble qu'il se forme enfin un siècle : et pc
« peu que Monsieur s'en mêle, le bon goût subsistera en France
Rulhière ne négligea rien pour réussir auprès de Monsieur et acqué
ce protecteur à la poésie. Pour le traiter, lui aussi, selon son goût,
lui fit des contes libertins, il lui fit des épigrammes salées. C'était
grand faiseur d'épigrammes que Rulhière; il en semait dans tous
salons, les laissait courir, et ne les avouait jamais, pour leur ajou
le piquant de l'anonyme et du mystère. Mais il en avait tout l'honne
et il pouvait les voir imprimées sous son nom dans tous les recueils
téraires du temps. Il hasardait aussi le poëme de plus longue halei
comme le *Don du contre-temps*, l'*A-propos*, une jolie pièce enco
une allégorie qui ne manque ni de grâce ni de vérité. — Déjà ri
de Boileau dans la satire, au jugement de Voltaire, il voulut au
écrire son *Lutrin*, et il fit les *Jeux de mains*, anecdote de soci
qu'il a tout simplement racontée et divisée en trois chants, sans
vention, sans épisodes, sans aucun effort d'imagination, si ce n'
dans l'expression et le style. Il récitait dans les cercles, avec des
plaudissements assurés, toutes ces pièces, dont la publication
également posthume. Outre que son amour-propre de poëte, loin
perdre, y trouvait largement son compte, parce que la récitation, p
menée de cercle en cercle, donnait à ses vers un perpétuel attrait d
nédit et de nouveauté, l'orgueil de l'homme conservait sa dignité
tière, car, s'il faut en croire Laharpe, il aurait rougi d'être confon
avec les gens de plume et de passer dans le monde pour un sim
homme de lettres. Laharpe ajoute que, bon plaisant dans ses vers
était peu gai en société, s'y montrait lourd et y faisait l'importa
Mme Necker dit de lui : « M. de Rulhière laissait percer dans sa co

« versation une nuance de son état d'historien, qui visait à la pédan-
« terie; il mettait une trop grande importance à l'examen d'un petit
« fait et à toutes ses circonstances; il ne voulait jamais voir l'opéra
« derrière les coulisses. »

Pour faire son métier, sinon d'historiographe, — dont il n'eut jamais le titre, — au moins d'historien d'office, Rulhière, de son propre mouvement et sans autres appointements que ses six mille livres, voyagea en Allemagne et visita les cours de Dresde, de Vienne et de Berlin. De retour à Paris au bout de quelques mois, avant la fin de 1776, il fit pendant dix ans son occupation principale de l'histoire des troubles de Pologne. Il interrogeait les témoins, fouillait les correspondances, rassemblait des matériaux sans nombre, puis disposait tout avec soin, et travaillait chaque partie avec loisir, sans rien retrancher à ses habitudes d'homme d'esprit et d'homme du monde. Aussi ce long travail était-il généralement ignoré en 1787, lorsqu'il fut élu à l'Académie. Pendant ce temps, il cultivait toutes les amitiés, avec les hommes de la résistance et avec les hommes du mouvement, avec les défenseurs du vieil ordre social et avec les philosophes. Ce n'est pas, toutefois, qu'il donnât à plein collier dans toutes les opinions du temps. Partisan des réformes et aristocrate, il ne voulait que des changements graduels, opérés par le gouvernement et les hautes classes, non par le peuple. Dans ses vers et dans sa prose, il ne se gêne pas de railler les « sages de *l'Encyclopédie,* »

Réformateurs avantageux,
Sophistes toujours pleins d'eux-mêmes,
Qui s'en vont criant anathèmes
A qui ne pense pas comme eux,
Et nous répètent que leur gloire
Va faire époque dans l'histoire.

C'est surtout ce fou de Jean-Jacques Rousseau qu'il vouait au ridicule, tout en se maintenant auprès de lui à force de brusqueries et de railleries, jusqu'à ce qu'il eût recueilli dans son commerce assez de matériaux pour une comédie du *Méfiant* où il voulait le jeter. — Un jour qu'il était allé le voir, il le trouva grondant et sur la défensive : « Que
« venez-vous faire ici, lui dit Rousseau? Si c'est pour dîner, il est
« trop tôt; si c'est pour me voir, il est trop tard. » Puis, se ravisant :
« Entrez, je sais ce que vous cherchez, et n'ai rien de caché... même
« pour vous. » Et le voilà qui appelle sa Thérèse, et entre à dessein en mille détails de ménage. Et se retournant vers Rulhière : « Vous

« voilà suffisamment instruit des secrets de ma maison, et je d
« toute votre sagacité d'y jamais rien trouver qui puisse servir à la
« médie que vous faites. » — Il venait d'en fournir le meilleur trait
« Bonsoir, monsieur; allez finir votre *Défiant*. — Je vais vous obé
« dit Rulhière; mais pardon, mon cher Jean-Jacques, est-ce *défi*
« qu'il faut dire, ou *méfiant?* car un habile grammairien, M. l
« mergue, me rend perplexe à cet égard. — Comme il vous plai
« monsieur, comme il vous plaira; bonsoir. » Et Rulhière sortit, e
brassant Rousseau, qui, par mégarde, lui serra la main. — Sans dou
dans son discours de réception, il louera le philosophe dont « la v
« éloquente avait fait revivre les devoirs maternels et ramené le b
« heur sur le premier âge de la vie; » mais Rousseau était mort
puis plusieurs années, et la pensée de Rulhière sur lui est moins d
cet éloge officiel que dans la comédie qu'il avait projetée et qu'on
grette qu'il n'ait pas faite. D'ailleurs, au même endroit, il flétrit l'a
du bel esprit au XVIIIe siècle, c'est-à-dire « une espèce d'emphase m
« gistrale, une audace imprudente, une sorte de fanatisme dans
« opinions, et surtout un ton affirmatif et dogmatique, qui faisait d
« à Fontenelle, alors dans sa centième année et témoin encore
« cette révolution : « Je suis effrayé de l'horrible certitude que
« rencontre à présent partout. » Il y avait quelque mérite à jeter c
ombre dans le tableau, d'ailleurs trop brillant, que Rulhière fit de
révolution opérée dans les lettres vers 1749, à l'époque de l'*Encyc*
pédie. Ce tableau fut l'honneur et le côté original de son discours,
passa pour le meilleur qu'on eût entendu depuis longtemps. Du re
la séance eut grand éclat. Rulhière avait fait retarder sa réception j
qu'après l'assemblée des notables, afin que les ministres assistass
à son triomphe, et honorassent « la dignité d'homme de lettre
qu'il voulait célébrer après une assemblée amenée principalement
le pouvoir nouveau de la littérature. — Voilà toute son histoire a
démique, si on y ajoute sa réponse au président Nicolaï, venant siég
en 1789, à la place de Châtellux, qui lui avait répondu à lui-mê
deux ans auparavant.

Rulhière s'était à peine remis à son histoire de Pologne, lorsq
fut arraché de nouveau à ce travail favori par le ministère, qui, p
venir en aide aux vues de Louis XVI en faveur des protestants, lui
manda une étude sur leur état en France. De là l'ouvrage intitul
Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'É
de Nantes et sur l'état des protestants en France depuis le comm

cement du règne de Louis XIV jusqu'à nos jours (1788), deux volumes tirés des archives du gouvernement, qui exposaient successivement les causes et les effets de l'édit de 1685. Ces causes, suivant lui, étaient accidentelles et étrangères à la religion : tout au rebours de la vérité qui nous montre cette mesure comme le résultat de toute la politique religieuse de Louis XIV et comme une sorte de satisfaction donnée aux vœux de tous les meilleurs esprits, de tous les plus fidèles chrétiens du temps. Ce livre servit les projets du baron de Breteuil et de Malesherbes, et l'état civil fut rendu aux protestants. Rulhière y contribua par ses erreurs mêmes, par l'art habile avec lequel il défendit les droits des *victimes* en excusant les *oppresseurs*.

Cependant les événements avaient marché. Rulhière, dont tous les vœux continuaient de se borner à des réformes partielles et successives, paisibles et lentes, se trouvait dépassé, et tremblait devant la perspective d'un prochain bouleversement social. Suffisamment pourvu, nous l'avons dit, d'honneurs et de fortune, satisfait et sans passions, il aurait voulu fixer le cours du temps à cette heure de son plein bonheur. Laharpe, rimant un mot de l'abbé Arnaud, a bien dit :

Connaissez-vous Chamfort, ce maigre bel esprit?
Connaissez-vous Rulhière, à mine rebondie?
Tous deux se nourrissent d'envie,
Mais l'un en meurt, et l'autre en vit.

Non, Rulhière n'était point envieux, a répondu M. Sainte-Beuve ; il était content ; content du bien dont il jouissait, content du mal qu'il voyait chez les autres, et dont il tirait bon parti pour ses vers ; mais il aurait voulu que le mal n'arrivât pas jusqu'à lui, et s'arrêtât devant la digue de ses épigrammes. C'est pourquoi, voyant le flot toujours monter, il s'attrista et vécut dans la retraite. Il ne fréquentait plus guère à Paris que le club des échecs, et le reste de son temps, il le passait dans une maison qu'il s'était fait faire à Saint-Denis, sous le nom d'Ermitage. Les séances de la constituante, auxquelles il assistait de temps en temps, dans une tribune particulière, achevaient de jeter le désordre dans son corps et dans son âme. Il mourut à temps, et presque subitement, le 30 janvier 1791. Il fut regretté de ce qui restait encore des salons d'autrefois : preuve qu'on ne lui gardait pas rancune de ses épigrammes, et qu'on voyait en lui un homme d'esprit plutôt qu'un méchant. Il semble s'être défini lui-même lorsqu'il a dit : « Les gens d'esprit se permettent quelquefois des bons mots, « mais il n'y a que les sots qui fassent des méchancetés. »

Quinze ans plus tard, en 1806, Napoléon, qui songeait déjà à ses campagnes de Pologne et de Russie, voulut se faire un arsenal d'idées, avant ses grands préparatifs matériels, de l'ouvrage laissé par Rulhière en manuscrit et inachevé après vingt-trois années de travail. Daunou, nommé éditeur, le publia l'année suivante, en quatre volumes, sous le titre d'*Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république*. La paternité en fut aussitôt contestée, et adjugée par quelques-uns à l'ex-capucin Maubert de Gouvert. Par l'ordre du gouvernement et au nom d'un commission de l'Institut, Ginguené fit un rapport qui concluait péremptoirement à la laisser à Rulhière. En 1809 et 1810, à l'occasion des prix décennaux, le livre fut de nouveau livré à la dispute. Un jury, par l'organe de son rapporteur Suard, conclut à lui décerner le prix d'histoire; mais un décret impérial ayant remis l'affaire en question, quatre académiciens, dont deux avaient été jadis attachés à Catherine II et au roi Poniatowski, vengèrent ces souverains des attaques de Rulhière par une amère censure de son livre. En bon éditeur, Daunou le défendit; il avait apporté à sa publication assez de soin et de scrupule pour mettre à sa défense un intérêt tout personnel. Rulhière, en effet, n'avait achevé, revu et corrigé qu'une partie de son livre. Quelques autres morceaux considérables conduisaient l'histoire de Pologne jusqu'à la fin de 1770; mais il n'avait rien laissé sur le démembrement de 1773, moins encore sur le démembrement de 1797, consommé six ans après sa mort, et il avait fallu y suppléer par de simples précis. C'en est assez pour faire comprendre à la fois le travail de Daunou et le vice radical de la composition de Rulhière. Suivant Daunou, cette histoire est comparable aux plus beaux monuments historiques de l'antiquité; J.-M. Chénier, ordinairement si succinct, a consacré six grandes pages de son *Tableau de la littérature française* à la rapprocher de Thucydide et de Voltaire « pour la beauté du plan, pour l'art de mettre en jeu les caractères, pour la chaleur et la grâce du style. » De plan, à proprement parler, il n'y en a pas, et il ne pouvait pas y en avoir, parce que tout plan suppose un but, un dénoûment, et que Rulhière écrivait au milieu de l'*intrigue* sans savoir où aboutirait l'anarchie qu'il mettait en scène. Il lui était facile de voir que le premier démembrement dont il fut témoin n'était pas définitif, que ce n'était qu'une halte dans la voie d'une révolution plus complète et qu'il ne pouvait deviner. Aussi l'ouvrage manque de proportions, d'ensemble et marche un peu au hasard. Ni vues d'homme d'Etat, ni considérations de philosophe; mais

seulement des tableaux et des caractères, sentant quelquefois l'exercice d'école, et peints avec un style de rhéteur. Ce livre ne reste pas moins le vrai titre littéraire de Rulhière. Personne ne lit plus et ne lira jamais les deux volumes dans lesquels Auguis, en 1819, a condensé ses œuvres diverses, en vers ou en prose : on lit encore et on lira longtemps l'histoire de l'anarchie de Pologne, qui, avec l'ouvrage supérieur de M. de Salvandy, forme à peu près tout ce que possède notre langue, en lecture courante et littéraire, sur cet héroïque et malheureux pays. U. MAYNARD.

---

141. **JEANNE DE BRÉGONNES,** *Esquisse,* par M. Raoul OLLIVIER. — 1 volume in-12 de IV-204 pages (1862), chez Ferdinand Sartorius; — prix : 2 fr.

Cet ouvrage est un simple roman d'amour, mêlé de scènes de mœurs dessinées avec un talent d'observateur assez distingué. — Léon de Vauvray, orphelin de bonne famille, élevé par son oncle, le marquis de Brégonnes, qui n'a qu'un enfant, sa charmante fille Jeanne, l'aime d'abord comme une sœur, puis d'une façon toute différente, et veut l'épouser. Jeanne, qui a des sentiments élevés, qui sait que l'Eglise n'approuve pas des alliances entre cousins germains et ne les autorise qu'à regret, hésite longtemps, mais accepte enfin. Voilà toute l'intrigue, avec les détails passionnés qu'on peut supposer. Peu de passages sont inconvenants, cependant cette phrase : « J'aime mieux voir une « aiguille aux mains de ma maîtresse que de découvrir un poignard à sa « jarretière (p. 2), » nous a surpris dans un récit toujours d'un bon ton et de bon style, mais qui, nous n'avons pas besoin de le dire sans doute, ne peut-être confié qu'à un petit nombre de lecteurs mûris par l'âge et l'expérience. Une faute, dont l'imprimeur est peut-être seul coupable, est répétée deux fois, pp. 113 et 122; on y lit « tant « qu'à, » au lieu de « quant à. » J. COLLIN DE PLANCY.

142. **LE CANTIQUE DES CANTIQUES** *vengé des interprétations fausses et impies de M. Ernest Renan, membre de l'Institut,* par M. l'abbé H.-J. CRELIER, ancien professeur de philosophie. — Grand in-8° de 84 pages (1861), chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

M. Renan n'a pas été heureux en métamorphosant le *Cantique des cantiques* en un libretto d'opéra, en y trouvant un jeu analogue à une farce des bourgeois d'Arras. Sans doute, il a fait scandale; il a profondément indigné tous les esprits religieux; les hommes qui res-

pectent sincèrement les droits de la conscience d'autrui se sont sen
blessés au cœur; mais par-dessus tout, en quittant la hauteur d
abstractions métaphysiques pour descendre dans le vulgaire détail
la traduction, il s'est exposé à de nombreux périls. On s'était bien
qu'un homme ne saurait être universel, et que M. Renan, embrass
tant de choses, devait les mal étreindre. Avant de s'essayer à inte
préter *Job* et le *Cantique des cantiques*, il planait si habituellem
dans les nuages des idées générales, que l'esprit ne pouvait ni le sui
ni le saisir. Semblable au Protée antique, il se transformait entre
mains de la critique et s'échappait des doigts :

> Quo teneam vultus mutantem Protea nodo.

Devenu simple traducteur, il se livre pieds et poings liés. Ce n'est p
qu'on veuille lui faire un crime d'avoir souvent erré en s'abaissant
commentaire des textes. Un esprit si supérieur serait-il tenu aux m
destes et patientes recherches d'un pauvre et obscur hébraïsant? C
pendant, dans l'intérêt de la vérité, les érudits ont de toutes parts r
clamé dès qu'ils ont vu leur domaine envahi; et, en particulier, u
savant israélite, M. Franck, s'en est donné à cœur joie, et a été en
chanté de relever les nombreuses fautes de l'interprète du *Cantiq
des cantiques*. Pouvait-on s'attendre à mieux? M. Renan, voulant a
taquer l'inspiration de la Bible, au lieu de se forger des armes, s'
tait contenté d'emprunter la massue des Allemands, en ayant soin d
la couvrir d'or et de pierreries. Cette arme s'est brisée entre ses mai
et il est resté exposé aux coups, au milieu des étincelants débris g
sants à ses pieds.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que M. Renan se contentera
ces premières passes. Lorsqu'il outrage nos saints, nos héros, nos in
titutions; lorsqu'il dénature nos livres sacrés, lorsqu'il insulte
toutes les consciences religieuses, il ne veut permettre à personne
lui répondre. Si quelque savant catholique défend sa foi, M. Rena
malgré toutes les faveurs dont il est comblé, s'écrie qu'il n'est p
libre, que l'indépendance de la pensée est compromise, et ne pa
de rien moins que d'un exil en Hollande (*Etudes d'histoire re
gieuse*, 2e édition, p. XXVII). Cependant, il est membre de l'Instit
conservateur à la Bibliothèque impériale, chevalier de la Légi
d'honneur, professeur au Collége de France, etc., etc.; tandis q
ses adversaires sont de pauvres et désintéressés érudits, dont le se
souci est la vérité, dont la seule ambition est la science. Mais s

est si impatient de la contradiction, pourquoi s'attache-t-il à rabaisser nos saints livres? Pourquoi affiche-t-il sans cesse son mépris pour la foi chrétienne? Pourquoi, avec un air insupportable de supériorité, cherche-t-il à jeter le ridicule sur ceux qui vénèrent le Sauveur? Pourquoi, en particulier, se raille-t-il de l'immortel Bossuet et de Châteaubriand? « Quand Bossuet et M. de « Châteaubriand, dit-il, croient admirer la Bible en admirant des « contre-sens et des *non-sens*, la docte Allemagne a le droit de sou- « rire (*Etudes d'histoire religieuse*, p. 70). » Si les *doctes* se croient permis de sourire ainsi de Bossuet, les simples ne seraient-ils pas autorisés à en faire autant des adversaires de l'Eglise et de la synagogue? Au reste, M. Renan ne ménage personne, si ce n'est M. Maury, « son illustre et savant ami. » M. de Maistre, par exemple, est par lui tourné en ridicule. La chose vaut la peine d'être contée, d'autant plus qu'elle donne la clef du système général d'interprétation de M. Renan. Voici donc sa manière de procéder. — L'illustre de Maistre engage ses amis à lire les Psaumes dans la vieille version latine, comme sentant fortement l'hébreu, comme étant plus rapprochée de la source que les traductions modernes. « Faites « choix, dit-il, d'un ami qui, sans être hébraïsant, ait pu, néanmoins, « par des lectures attentives et reposées, se pénétrer de l'esprit d'une « langue la plus antique sans comparaison de toutes celles dont il « nous reste des monuments, de son laconisme logique, plus embar- « rassant pour nous que le plus hardi laconisme grammatical, et qui « se soit accoutumé surtout à saisir la liaison des idées presque invi- « sible chez les orientaux, dont le génie bondissant n'entend rien aux « nuances européennes; vous verrez que le mérite essentiel de cette « traduction est d'avoir su précisément passer assez près et assez loin « de l'hébreu; vous verrez comment une syllabe, un mot et je ne « sais qu'elle *aide* légère donnée à la phrase feront jaillir sous vos yeux « des beautés du premier ordre (*Soirées*, t. II, p. 60). » Ainsi M. de Maistre aime cette ancienne version, parce qu'en s'attachant étroitement à l'hébreu, elle est en même temps claire, intelligible, rapide. Que veut-on de plus pour les gens du monde? Mais M. Renan dispose autrement la phrase, et, à l'aide d'une suppression et d'un tout petit changement, il prête à son adversaire le plus ridicule paradoxe : « Pour « sentir les beautés de la Vulgate, faites choix d'un ami qui ne soit « pas hébraïsant, et vous verrez comment une syllabe, un mot, et je « ne sais quelle *aile* légère donnée à la phrase feront jaillir des beau-

« tés du premier ordre (*Etudes d'histoire religieuse*, p. 71). » Après cela, il est aisé de triompher modestement. Certes, le procé est fort commode.

Cet exemple suffit pour faire voir comment M. Renan sait interp ter ses auteurs, français ou hébreux. Le but de M. l'abbé Crelier précisement de montrer, appliqué au *Cantique des cantiques*, étrange et habile système de travestissement. Hébraïsant consommé littérateur de mérite, il suit pas à pas son adversaire, et prouve qu'a lieu de nous présenter l'esprit et la lettre du divin poëme, il no offre les illusions de son propre génie et les rêves de la nébuleuse Al lemagne. Enivré de ses idées, M. Renan les prend pour des réalité et, au lieu de la vérité, il nous donne des songes. Il est à la fois inté ressant et profitable d'entendre la solide et sûre réponse de M. l'abl Crelier, de découvrir, signalées par lui, les adroites feintes de l'e nemi. Le livre où l'Eglise a toujours vu les merveilleuses amours d Verbe divin avec les âmes supérieures, devient, entre les mains du p radoxal critique, « l'expression charmante de la vie gaie, heureuse, fra « ment sensuelle d'Israël (*Etudes d'hist. rel.*, p. 101). » Il en compa l'auteur tantôt avec Anacréon (ibid., p. 197), tantôt avec Adam d la Halle (*Cantique*, p. 89). Mais pour cela, ainsi que l'a demont M. l'abbé Crelier, que d'artifices et d'efforts! Le texte, comprimé travaillé, comme une substance malléable, se transforme et pren sous l'empreinte de cette imagination singulière, les plus étrang figures. Ayant adopté *a priori* la bizarre fantaisie de faire du poëm inspiré un mélodrame, il plie de force les paroles de son auteur po les ramener malgré elles à ce thème si invraisemblable. Salomo lui-même, déguisé en bourgeois de nos jours, ressemble fort aux pe sonnages de Molière, et, dit spirituellement et justement M. Franc « représente Georges Dandin doublé de Trissotin (*J. des débats*, 23-2 « octobre 1860). » Au reste, M. Renan lui-même avoue naïvement q Salomon joue dans son poëme un « rôle sacrifié et *parfois presq* « ridicule (*Cantique*, p. 91). » — Mais pourquoi s'étonner des étourd ries sans nombre du traducteur? Evidemment il n'a voulu que moquer un peu. Faut-il prendre sa science et sa critique si au se rieux? Pourvu qu'il taquine, qu'il raille les consciences religieuse pourvu qu'il compatisse, avec une charmante et malicieuse indu gence, à ce qu'il appelle l'erreur du christianisme, il est satisfait; croit avoir montré sa supériorité d'esprit et de critique. Peu lui im porte que les hébraïsants lui fassent toucher du doigt ses innom

brables incohérences, ses contre-sens manifestes, les trop modernes arrangements de sa traduction.; son siége est fait, et il a de son côté les adversaires nés de toute religion. Aussi, les Allemands dont il s'étaie ne croient pas trop à son érudition théologique; Ewald lui-même, qu'il met si souvent en avant, tournant contre lui son procédé habituel, dit assez finement : « L'excellent auteur (de la traduction de « Job) nous paraît encore avoir trop de ces préjugés qui mettent les « Hébreux, et par suite la Bible, infiniment trop bas (*Jahrbüch. der* « *Biblisch. Wissench.*, 10 [te], p. 203), et chez M. Crelier, p. 71). » Rien de plus curieux que la forte manière avec laquelle M. l'abbé Crelier secoue les riches vêtements de son adversaire pour mettre à nu la simple réalité. Ainsi dépouillée de ses brillants ornements, l'œuvre de M. Renan apparaît avec tout son fond d'opposition au génie hébraïque et au sentiment chrétien. Qui sait pourtant si cette guerre faite au catholicisme ne vaut pas mieux que l'insouciance? Il est certain que les choses religieuses tourmentent et poursuivent la pensée de ce philosophe, moins sceptique peut-être qu'il ne voudrait. Dans tous les cas, les amis de la science désintéressée et de l'érudition modeste liront avec fruit le travail de M. l'abbé Crelier, où se trouvent replacés à leur vrai jour les mystiques personnages du poëme inspiré, où sont vengés le caractère israélite et la tradition chrétienne. On sentira un plaisir exquis en voyant si justement réfutées les téméraires assertions du critique. — M. l'abbé Crelier écrit d'ailleurs avec assez de pureté et de fermeté pour se faire goûter par tous. E.-A. BLAMPIGNON.

143. **COURS** *d'instructions paroissiales sur toutes les parties de la doctrine chrétienne, suivi de quelques sermons détachés*, par UN CURÉ DE CAMPAGNE (M. l'abbé VIREL). — 2 volumes in-12 de XXIV-506 et VIII-520-XLVIII pages (1860), chez Théry, à Arras, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 6 fr.

Il n'y eut peut-être jamais un siècle plus fécond que le nôtre en ouvrages destinés à l'enseignement paroissial de la religion : une foule de sermonnaires, de revues, de recueils viennent chaque jour offrir leur secours aux prédicateurs, surtout des campagnes; si ceux-ci ne prêchent pas, — ce que nous sommes loin de dire, — ce n'est pas faute d'ouvrages de prédication. C'est même parce que l'on prêche beaucoup, qu'il paraît tant de livres de ce genre. M. l'abbé Virel a voulu, comme tant d'autres, venir en aide à ses confrères et leur offrir le fruit de ses veilles de vingt ans, « avec le désir, et même, dit-il, avec « un certain espoir d'être utile. » Une longue expérience lui a fait

remarquer la nécessité de donner à l'instruction paroissiale un semble, une direction suivie. Des sermons détachés sur tels et sujets de dogme ou de morale peuvent avoir un grand mérite; n si tous ces sujets viennent comme les présente le hasard de l'inspi tion et des circonstances, sans enchaînement, sans liaison entre e quels peuvent en être les fruits pratiques? L'auteur a donc été am par l'expérience à s'attacher à l'exposition méthodique de la doctri Outre qu'il renferme tous les sujets de morale, vices ou vertus, al désordres, etc., sur lesquels il peut être nécessaire de rappeler temps à autre l'attention des fidèles, ce plan a l'avantage de prése la religion dans son ensemble, d'en rattacher les diverses parties, e faire mieux sentir la liaison des unes avec les autres. Suivant c méthode, l'auteur divise son cours d'instructions en trois parties.

La première comprend d'abord une série de quinze instructions la religion en général, sur Dieu et ses attributs, sur la création nature, la destinée et la chute de l'homme, sur la transmission péché originel et la promesse d'un Rédempteur, sur la corrup des hommes, sur le déluge et la vocation d'Abraham, sur la loi saïque, sur les figures et les prophéties concernant le Messie, sur vénement du libérateur promis et sur l'établissement du chri nisme, sur la doctrine, la sainteté, les miracles et la résurrectio Jésus-Christ, sur la conversion du monde païen au christianisme, la ruine et la dispersion des Juifs. Ainsi, l'auteur a eu la bonne pe de rattacher la religion chrétienne à la religion de Moïse et des triarches, et de n'en faire qu'une chaîne dont le premier anneau attaché au paradis terrestre.— Nous sommes en plein christianisme seize instructions sur le développement du dogme chrétien ou l'ex sition du Symbole complètent la partie dogmatique. — La troisiè partie traite de la grâce et des moyens qui la communiquent, c'est dire des sacrements et de la prière; et cette partie n'a pas moins cinquante instructions, à la suite desquelles, — nous ne savons t pourquoi, — viennent six sermons détachés pour le jour des mo sur les vertus de l'honnête homme sans religion, sur l'immorta de l'âme, sur la sainteté, pour la fête de tous les saints et pour l'é tion du chemin de la croix. Tel est l'ordre des matières conten dans le premier volume.

Dans le second volume, il est question de la morale chrétienne ce qu'elle défend et de ce qu'elle ordonne. Trois instructions don des notions préliminaires sur la loi divine, sur la conscience et su

actes humains; puis, vient une suite de sermons sur ce qu'il faut éviter, c'est-à-dire sur le péché, soit mortel, soit véniel, et sur les causes qui le produisent : passions, vices capitaux, occasions; cette série n'offre pas moins de trente-trois instructions. — Après ce qui est défendu, arrive le tour de ce qui est prescrit, c'est-à-dire le bien à pratiquer. Sous ce titre se classent les vertus théologales, le Décalogue et les commandements de l'Eglise, qui présentent une suite de plus de soixante sermons, auxquels s'ajoutent, comme dans le premier volume, sept instructions détachées : pour la distribution des saintes huiles, pour la fête de l'Assomption, pour la dédicace des églises, sur le compte de conscience paroissiale, sur l'état de situation au point de vue religieux, sur l'état des mœurs privées et sur l'état des mœurs domestiques et sociales. — Ces quatre derniers titres offrent quelque chose de nouveau. Il s'agit ici de comptes et d'examens de conscience que le prédicateur fait de temps en temps avec ses paroissiens, pour établir l'état de perte ou de gain spirituel. « Ainsi fait-on dans les « choses humaines, dit l'auteur; point de genre d'affaires, d'entre- « prise, d'exploitation tant soit peu bien conduite, de quelque nature « qu'elle soit, agricole, commerciale, industrielle, où l'on ne se fasse « une règle de se rendre à soi-même, de temps à autre, un compte « raisonné de son état de situation; de constater, par la comparaison « du *doit et avoir*, si l'on se trouve en perte ou en bénéfice, si l'on « est sur le chemin de la ruine ou sur celui de la fortune, pour, du « résultat obtenu, conclure l'utilité de persévérer dans la même voie, « ou la nécessité de prendre une direction différente. Or, si telle est la « pratique des enfants du siècle, serait-il dit que les enfants de lu- « mière apportent moins de prudence dans une affaire où il y va pour « eux, non d'une fortune d'un jour, mais du bonheur d'une éternité? « Et quand les mondains sont si exacts à faire leur compte d'intérêts, « les chrétiens dédaigneraient-ils de faire leur compte de conscience (t. II, p. XXIII)? » Tout cela est bon, les idées sont excellentes, mais le ton ne sent-il pas un peu le comptoir et le journal? Du reste, disons-le en passant, l'auteur affectionne une tournure originale; son livre est à lui, ses idées sont de lui, et comme il le dit, « si le résultat « ne répond point à ses intentions, la responsabilité n'en devra re- « tomber que sur lui seul, car, il tient à le déclarer, nul, en le lisant, « ne sera en droit de crier : au voleur (t. I, p. IV)! » Quant au style, il n'a précisément aucune qualité qui le distingue, et ce que nous venons de citer peut suffire pour en donner une idée exacte. Ce-

pendant, s'il le faut, nous serons moins sévères, et nous rapporter ce que Mgr l'évêque d'Arras écrivait à l'auteur au sujet de son p mier volume : « J'y trouve un style vif et clair, une doctrine abo « dante et pure, en somme, un genre très-convenable pour l'i « truction des peuples... L'ouvrage paraît mériter des encourag « ments... »

Qu'on nous permette cependant encore de regretter que l'aut ait eu l'idée de mettre les tables des matières, non point à la fin volume, mais au bout de chaque partie, et que son éditeur l'ait si n servi en laissant dans son livre tant de fautes d'impression. Enfi quelques inexactitudes et certaines manières de s'exprimer ont reprochées à l'auteur; il s'en explique franchement en tête de son cond volume. Nous ne voulons pas non plus signaler les expressi suivantes, que le lecteur est prié de supprimer par la pensée. « P « sons sur le chapitre des accidents, qui se compose de tant d'artic « (il s'agit des ivrognes) : chutes dans l'eau ou dans la boue, dans « fossés ou sur les pierres; les yeux pochés, les bras luxés, les jam « cassées, les cervelles fêlées (t. II, p. 153). » Nous préférons rec naître que, malgré nos critiques, malgré de nombreux défauts, m gré une foule d'expressions et de tournures trop vulgaires, t excentriques même, on trouve souvent d'excellentes choses dans *Cours d'instructions paroissiales*. M. Dardy

144. **L'ESPRIT** *des belles-lettres,* ou *Morale et philosophie de la littérature,* *tous les principes de l'art d'écrire,* par M. l'abbé Laveau, ancien professeu seconde au petit séminaire et directeur des sourds-muets à Orléans 1 volume in-12 de 472 pages (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

L'objet particulier que s'est proposé M. l'abbé Laveau, c'est donner un traité de littérature tout philosophique, ne séparant l'enseignement moral aucune partie de l'enseignement littéraire; faire, en un mot, du moins dans les proportions d'un livre classiq « une philosophie de la littérature. » Sans doute tous les auteurs telligents de livres de cet ordre n'ont pas dû négliger ce point vue. Les anciens, en définissant l'orateur *vir bonus dicendi peri* étaient persuadés qu'un lien indissoluble unit la science des lettre celle de la morale; mais M. l'abbé Laveau s'est attaché d'une mani plus spéciale à cet ordre de considérations. Il a obéi au précept bien marqué dans son épigraphe : « Faites que vos études coul « dans vos mœurs, et que tout le profit de vos lectures se tourne

« vertus. » Appartenant au diocèse d'Orléans, il a suivi les recommandations de Mgr Dupanloup, faites dans ces lignes très-remarquables que nous aimons à reproduire : « Former de jeunes esprits à « l'intelligence du vrai, qui est la lumière même de Dieu, de jeunes « cœurs à l'amour du beau, qui est la splendeur du vrai, et la vie « entière à la pratique du bien ; leur faire trouver par là même dans « les impressions et les souvenirs de leur éducation, le bonheur, la « vérité, la vertu ; je le demande, n'est-ce pas là une belle œuvre, « n'est-ce pas là faire humblement une grande et sainte chose ? » L'auteur rappelle ces paroles dans sa dédicace, et c'est un grand titre pour lui que le savant prélat ait donné son approbation au livre qu'elles ont inspiré.

Cet ouvrage n'est pas, à proprement parler, une rhétorique classique ; il n'en suit pas la marche ordinaire ; on pourrait même trouver quelque incertitude dans le plan qui a présidé à ses divisions. Après avoir étudié tour à tour, et sans s'astreindre à un ordre très-motivé, les descriptions, les caractères, les portraits, les parallèles, les dialogues, la conversation, les compliments, les narrations, il aborde dogmatiquement la question des genres, plus particulièrement en vers ; de ce point, il établit les principes du raisonnement dans une courte logique, puis il passe par les règles de l'éloquence ; là se trouvent l'enseignement de la rhétorique, avec les divisions qui ont coutume de se rencontrer dans les traités classiques.

Ce qui donne un intérêt particulier à ce livre, c'est l'esprit littéraire qui domine dans sa rédaction. En enseignant les règles du goût, l'auteur s'attache à les analyser, à en donner la raison en termes intelligibles et simples. De plus, il y a de l'agrément, de l'imagination dans sa manière ; son style est clair et varié ; parfois son procédé sort des voies battues. Par exemple, son chapitre sur l'apologue (p. 183) est traité d'une façon fort ingénieuse, en dialogues entre Ésope, Phèdre et la Fontaine. Les citations, bien choisies, sont fréquentes ; c'est une corbeille abondante de fleurs vives empruntées tour à tour aux textes sacrés et profanes des différentes époques. On a donc ici, dans un même ouvrage, un livre d'étude et un volume d'une lecture attrayante, qui plaira à tous et pourra être donné en prix dans les séminaires, dans les colléges, dans les pensions et dans la plupart des catéchismes de persévérance. Il joint l'utile à l'agréable sans les séparer un seul instant. A. Mazure.

145. **LA NOUVELLE ÈVE,** ou *la Mère de vie, — Souvenirs et prières pour t les jours du Mois de Marie et pour tous les autres jours consacrés à la Mère Dieu*, par le R. P. V. Dechamps, de la Congrégation du très-saint Rédem teur. — 1 volume in-18 de xviii-396 pages (1862), chez H. Casterman Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 80 c.

Cet excellent livre nous est arrivé trop tard pour que nous ayc pu le signaler comme une des meilleures suites de pieuses et solic lectures pendant le Mois de Marie. Non, toutefois, qu'il soit un *M de Marie* proprement dit; mais, dans les trente-quatre chapitres do il se compose, il peut offrir une lecture quotidienne pour toute durée du mois consacré à la Mère de Dieu. Moins spécial, par cons quent, moins limité que les livres si nombreux qui portent le tit commun de *Mois de Marie*, il est d'une utilité plus générale et plu universelle, qu'il est facile d'étendre et d'appliquer à toutes les épo ques de l'année, à toutes les fêtes de la sainte Vierge, — ce qui nou console de n'en avoir pas parlé à un moment en apparence plus op portun. A vrai dire, c'est, dans de si courtes dimensions, un trait complet des grandeurs et du culte de Marie. Tout ce que la foi, l science et la piété de nos pères nous ont légué de siècle en siècle, de- puis les premiers temps de l'Eglise, s'y trouve réuni et condensé : d là son sous-titre de *Souvenirs*. — Mais n'allons pas croire qu'il n'y ait là qu'un écho de la voix d'autrui, qu'une analyse, un résumé im- personnel : pas d'œuvre plus personnelle, plus vivante, plus originale parce que toutes ses pages portent le cachet propre de l'auteur et l'a- dresse particulière de ce temps. Marie en Dieu et dans le plan divin Marie en elle-même, Marie dans l'Eglise et dans son culte : trois par- ties auxquelles on pourrait rapporter ces trente-quatre lectures dog matiques, morales et ascétiques sur les grandeurs de la sainte Vierge e sur les grâces qui répondirent à ces grandeurs; sur sa vie selon les Evan giles et sur les exemples qu'elle renferme; sur le culte qui lui est dû sur ses fêtes, sur les pratiques de piété qui s'y rattachent. Les premie chapitres, dans lesquels le P. Dechamps, d'après une belle théori de saint François de Sales, cherche la grandeur de Marie dans les con seils de Dieu et dans le plan de la création, où, avec son fils, ell tient la première place, sont d'une haute doctrine, trop haute peut être pour les gens du monde à qui l'auteur destine pourtant son livre mais, d'un autre côté, ces chapitres, auxquels il faut joindre les deu sur Marie médiatrice universelle, seront fort utiles aux ecclésiastique en leur fournissant l'analyse de tout ce qu'il y a d'essentiel dans le

's ouvrages théologiques touchant la place unique de la sainte e dans la divine économie du salut des hommes. Du reste, ce pourrait y avoir là d'ardu et d'abstrait pour un certain ordre de rs s'abaisse, pour ceux-là mêmes, dans les autres parties de l'ou-, descend à leur portée et s'empreint d'une pieuse onction les touchantes prières qui terminent chaque chapitre. — Voilà encore un bon livre sur la sainte Vierge, un des meilleurs, répé-e : c'est, sur la mère, un digne pendant à ceux que le R. P. De-ps nous a déjà donnés sur le fils.

A SAINTE FAMILLE, *Chroniques et légendes tirées de la Bible et des giles, ainsi que de différents auteurs qui ont écrit sur les mœurs, usages et onies des Hébreux,* par Mme CERNEAU DE CHAROLAIS. — 1 volume in-12 n-376 pages (1862), chez Gauguet; — prix : 3 fr.

s ce titre, l'auteur a écrit une vie de l'auguste Reine des anges hommes. Mais la vie mortelle de son divin fils, ainsi que celle it Joseph, se rattachent tellement à la sienne, qu'il est impos-e les séparer; et c'est ce qui explique surtout le titre de *Sainte le* donné à ce volume. — Quoique l'Evangile et les écrits des aient peu parlé de Marie, ce qu'on y trouve peut cependant à l'historien des données suffisantes sur une partie de la vie de le Mère de Dieu. Il n'en est pas de même des années de son et de sa vieillesse. Pour y suppléer, il a fallu consulter les des Hébreux, les cérémonies mosaïques, et surtout la tradition miers siècles du christianisme. C'est ce que l'auteur a fait. Tou-a pensée a été uniquement de présenter cette esquisse comme ende instructive et intéressante. Contribuer à la gloire de Dieu, e de la sainte Vierge et à la sanctification des âmes; offrir un pieuses lectures à une foule de personnes qui prennent plus aux malheurs des héros de romans qu'aux scènes si vraies et hantes de la sainte Famille, tel a été le but de son travail. Tout, e récit, est loin d'avoir la même authenticité; mais la vérité lique y a été parfaitement respectée, et quand l'Ecriture est silencieuse le plus haut degré de vraisemblance a été atteint. e nous n'aimions pas cette alliance du certain et de l'incertain, quand il s'agit de mêler l'Evangile à la parole de l'homme, e voulons pas nous montrer sévères envers cette œuvre, dans e le lecteur, pour peu qu'il soit instruit, saura démêler facile-a vérité de ce qui reste à l'état de simple probabilité. Une forme

toute gracieuse, une diction limpide et pure, un reflet de ter
piété, un parfum de pudicité virginale, donnent à ce récit légend
un charme irrésistible. Nous en recommandons la lecture princip
ment aux jeunes vierges chrétiennes : elles y trouveront une foule
touchants exemples, et y puiseront un amour nouveau pour les ve
de leur âge.

147. **HISTOIRE** *de la littérature française depuis le* XVIe *siècle jusqu'à nos jo*
— *Etudes et modèles de style*, par M. Frédéric Godefroy. — Tome IIe, — P
sateurs. — 1 volume in-8° de 684 pages (1860), chez Gaume frères et J. I
prey; — prix : 6 fr. 50 c. (L'ouvrage aura 3 volumes.)

En examinant le premier volume de cet ouvrage (t. XXI
p. 131), nous avons été heureux d'y reconnaître l'inspiration d'
esprit franchement chrétien et le travail d'un homme de savoir et
goût. Cependant, en rendant justice aux excellentes qualités de l'a
teur, nous avons dû présenter quelques observations critiques. (
remarques ne tendaient nullement à déprécier le mérite d'un liv
que nous signalions comme « un précieux travail, » comme « u
« œuvre consciencieuse (p. 135) ; » elles indiquaient seulement
perfectionnements de nature, selon nous, à intéresser les maît
chrétiens, puisqu'il s'agit d'un écrit principalement composé pour
jeunesse catholique. Malgré l'incontestable talent de M. Godefr
malgré sa sûreté de doctrine, il était difficile, dans une suite au
étendue d'extraits et de jugements, d'arriver du premier jet à la p
fection. Quelques passages, à notre avis, réclament donc une sév
révision; et l'auteur, en indiquant, à la fin de ce nouveau volum
soixante-quatorze corrections à faire dans le premier, a paru co
prendre la justesse de nos réflexions.

Le premier volume, on s'en souvient, comprend les prosate
français du XVIe siècle et du commencement du XVIIe. Le seco
complète le siècle de Louis XIV. Il renferme des jugements sur vin
quatre auteurs, et nous offre les meilleures pages de leurs écr
Nous trouvons d'abord les historiens, en très-petit nombre, car
latin était la langue ordinaire des grands érudits, des Montfauc
des Mabillon, des du Cange, des Ruinart, des Sainte-Marthe,
Baluze. M. Godefroy nous en présente trois : Mézeray, Pelliss
Fleury : Mézeray joint le mérite du style à une science étend
chez lui, pourtant, les fautes de détail sont multipliées; Pellis
se distingue par la noblesse des sentiments et par l'exquise pu

du langage ; Fleury, malgré son fâcheux esprit de partialité à l'égard du saint-siége, occupe un rang très-honorable parmi les bons écrivains ; sa pureté d'expression, sa simplicité, sa modestie lui gagnent facilement les esprits et les cœurs. L'auteur parle parfaitement de Fleury et de sa droiture d'intention ; il ne dissimule pas ses regrettables préjugés contre l'Église mère et maîtresse, et il loue convenablement sa candeur, son goût, sa sincérité, sa haute raison. On remarquera particulièrement l'heureuse idée qu'il a eue de nous rappeler la belle préface du *Catéchisme historique*, où l'on trouve les réflexions les plus sensées sur la manière d'instruire les petits enfants (p. 45 et suiv.). Il serait à souhaiter que les historiens ecclésiastiques de nos jours cherchassent à imiter le style correct, coulant, sans affectation, de Fleury.

A la suite des historiens, entre lesquels nous regrettons qu'une petite place n'ait pas été réservée au bon Daniel, viennent les auteurs de Mémoires, la Rochefoucauld, de Retz, Mlle de Montpensier, le romanesque Hamilton et l'incomparable Saint-Simon. Les mémoires ont longuement occupé M. Godefroy ; et il a eu raison, car cette branche de la littérature a conquis une grande importance au temps de Louis XIV. Parmi les auteurs de mémoires figure le roi lui-même ; sans déguiser ses fautes, l'auteur fait très-justement remarquer le grand sens qui dirigea presque constamment ses actes et ses jugements. Une foi sûre et invariable, malgré les tempêtes d'une trop longue partie de sa vie, lui fit trouver la justice, l'équité, la sincérité, la droiture. Dans ses dernières années surtout, il donna des preuves de la plus profonde religion, il apprit même l'humilité chrétienne. Mme de Maintenon, dans ses *Entretiens sur l'éducation*, nous représente le vieux souverain au pied des autels, dans l'attitude la plus modeste et la plus recueillie. « Tout le monde, dit-elle, est pénétré de le voir approcher de la sainte table ; il le fait avec une « si grande humilité qu'il paraît tout anéanti en lui-même à la vue « de ce divin sacrement. Rien ne fait mieux connaître l'abaissement « où tout chrétien doit être devant Dieu, que de le voir en ces occa- « sions (juin 1703, p. 108). »

Des mémoires nous passons aux romans, que nous étudions dans les deux courtes nouvelles de la spirituelle comtesse de la Fayette. Le style délicat et sans apprêt de la *Princesse de Clèves* nous prépare à entendre deux femmes de génie qui ont eu sur la scène du monde un rôle bien différent. Mme de Sévigné, vive, gaie, légère, insou-

ciante comme les oiseaux de son parc, dissipe la piété qu'elle tient son aïeule, sainte Jeanne de Chantal; grave, sérieuse, occupée plus fortes pensées, Mme de Maintenon porte à la cour l'esprit chi tien le plus austère. L'une nous offre dans ses écrits un repas soli et substantiel; l'autre nous présente un dessert exquis où petill les vins mousseux. Mme de Sévigné est plus agréable; Mme de Ma tenon plus utile. Grâce aux travaux considérables entrepris sur deux femmes illustres dans ces dernières années, c'est Mme de Main non qui a vraiment gagné dans l'estime publique.— Mais laissons attrayantes personnes, et arrivons aux plus merveilleuses gloires d lettres françaises. Quelle doctrine, en effet, et quel talent, dans l grands auteurs ecclésiastiques! Bossuet, qui réunit l'éloquence d'i Démosthène à la théologie d'un Augustin; Fénelon, moins sublim mais ravissant d'esprit, d'art et de grâce; Bourdaloue, modèle d moralistes et des prédicateurs, auquel l'antiquité profane ne pe rien opposer; Massillon, si pur et si vrai, malgré son élégance raffin Malebranche, qui porte la poésie dans la métaphysique; Fléchier Mascaron, grands encore après tous ces noms, telle est la suite in posante de génies dont s'honorera à jamais l'Eglise de France, de l'humanité tout entière doit s'enorgueillir. Tous ne sont pas comp tement exempts de reproche : la vertu de l'homme et son gén sont faillibles; mais, malgré les restrictions de la critique, la glo la plus pure et la plus durable environne d'une auréole resplend sante les fronts de ces admirables écrivains, de ces prêtres vénérabl de ces héros de dévouement. Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, Ma branche, Massillon, resteront l'éternel honneur des lettres ecclésias ques. — M. Godefroy a donné une noble et large place à ces gra hommes; il les a appréciés en littérateur et en chrétien. Toutefo pourquoi, dans un recueil spécialement destiné aux écoles catho ques, avoir choisi, au milieu de tant de chefs-d'œuvre de l'évêque Clermont, de tristes portraits de mauvais prêtres, réservés par M sillon pour des conférences et des synodes purement ecclésiastiq (p. 482 et suiv.)? De même, pourquoi extraire du cardinal de Re de Fléchier et de la Bruyère (p. 426, 555, 76, etc.), des passa qui peuvent trop aisément scandaliser des esprits inexpériment

Quelque charme qu'il y ait à relire, avec M. Godefroy, les meille passages des immortels auteurs ecclésiastiques du xviie siècle, il f avancer. Voici d'abord un moraliste unique en son genre : écriv consommé, esprit original, observateur pénétrant et sévère,

Bruyère appartient à l'époque de Louis XIV par la langue et par le caractère; mais on sent déjà en lui le xviiᵉ siècle finissant, tant il aime à critiquer les institutions de son temps et à en raffiner le style. — Nous n'avons rien à dire des beaux morceaux de prose que nous trouvons ensuite : ils sont tirés de Brueys, et surtout de Molière, et ils viennent admirablement après la Bruyère. Nous appuyerons pourtant un peu sur le grand Racine. Racine, en effet, n'est pas seulement un poëte accompli; c'est encore un prosateur d'une ravissante perfection. Ses pages contre Port-Royal, en particulier, sont pleines du meilleur sel attique, et valent les fameuses *Provinciales*. Il y a, par exemple, une histoire de capucins racontée à ravir. Ces bons Pères arrivent à Port-Royal et y demandant l'hospitalité. Comme on les prend d'abord pour des religieux du parti, on leur sert du pain blanc et « du vin des messieurs. » Mais la Mère Angélique entend dire que ce sont des amis des jésuites, et aussitôt elle fait enlever de leur table et le bon pain et le bon vin. Fâcheux retour des choses d'ici-bas! Le lendemain, les sœurs apprennent, sûrement cette fois, que les capucins sont bel et bien d'entêtés jansénistes. Alors, on leur offre un superbe déjeûner, « qu'ils mangèrent de fort bon cœur, bé« nissant Dieu qui ne leur avait pas fait manger leur pain blanc le « premier. » S'indignant et s'élevant à l'éloquence, c'est ainsi, s'écrie Racine en s'adressant au défenseur du jansénisme, que vous avez toujours traité tout le monde. « Qu'une femme fût dans le dé« sordre, qu'un homme fût dans la débauche, s'ils se disaient de vos « amis, vous espériez toujours de leur salut; s'ils vous étaient peu « favorables, quelque vertueux qu'ils fussent, vous appréhendiez « toujours le jugement de Dieu pour eux. La science était traitée « comme la vertu. Ce n'était pas assez pour être savant d'avoir « étudié toute sa vie, d'avoir lu tous les auteurs : il fallait avoir lu « Jansénius, et n'y avoir point lu les propositions (p. 607). »

Enfin cette riche galerie se termine par un prosateur d'un rang inférieur, mais d'une valeur réelle, quoique souvent surfaite. Bayle est clair, spirituel; malheureusement il gâte son style par la prolixité et la négligence; quelquefois même, ce qui est pire, la grossièreté ternit ses meilleures pages. En outre, — car il ne faut pas séparer l'homme moral de l'écrivain, — il est plein de préjugés; son scepticisme railleur admet plus facilement les accusations injustes et ridicules contre l'Eglise catholique, que les principes des mœurs et les vérités sociales. Cependant, ses écrits eurent un succès immense;

on le traduisit partout. Ce fut le Voltaire du XVIIe siècle. On p
tendait, il est vrai, que ses paradoxes ne tiraient pas à con
quence; plus tard la société française en dit autant de Voltaire et
Rousseau. Les événements ont-ils suffisamment éclairé les esp
sur le péril des attaques aux mœurs et à la foi? — On lira avec fr
l'article sur Bayle; c'est un des plus solides du livre.

Il ne nous reste plus qu'à exprimer de nouveau quelques regr
D'abord, la composition ne nous semble pas assez une; malgré
progrès très-visible sur le volume précédent, on trouve dans les ju
ments littéraires un trop grand nombre d'emprunts et de citatio
Au lieu de ces pièces rapportées, de ces extraits si fréquents, n
aurions voulu voir M. Godefroy prendre la parole lui-même p
habituellement et avec plus de suite, à la façon de MM. Villemai
Nisard. Après une appréciation ferme, sortie d'un seul jet, il au
parfaitement fait figurer ses beaux morceaux choisis. Il y a aussi l
des notes qu'il eût mieux valu fondre dans le texte. Le style a be
coup gagné : il est plus clair et plus dégagé; on remarque pour
encore des constructions pénibles et embarrassées. Le défaut d
méthode et du style de M. Godefroy est justement de trahir par
un peu de gêne. Mais on sent facilement qu'avec le temps et le tra
il acquerra plus de grâce et d'aisance; il saura ne prendre qu
fleur des idées; il ne se laissera pas appesantir par la préoccupa
de l'accessoire, et ne nous donnera plus des phrases lourdes et t
nantes comme celles-ci : « Du reste, c'est le style surtout *qui* fit
« connaître la paternité de cet ouvrage *que* quelques-uns attribua
« au faible écrivain Larroque, *lequel* le revendiqua toujours con
« sa production, soit du vivant de Bayle, soit après sa mort, confor
« ment au désir de Bayle même *qui* l'avait prié non-seulement de
« *dire l'auteur*, mais de faire en sorte *que* le public *le* crût (p. 643
— « Il (Massillon) nous a laissé dans *ses* discours synodau
« nombre de vingt, que *sa* mémoire lassée l'obligeait *à se* conte
« de lire, des monuments de *son* éloquence *à* cette époque *dont*
« *parties* au moins ne sont en rien inférieures *à ses chefs-d'œu*
« (p. 481). » — « Grammont, ayant emmené sa jeune femm
« France, Hamilton y fit de fréquents voyages pour les vis
« heureux de *satisfaire* tous ses goûts, qui ne pouvaient avoir pl
« *satisfaction* qu'à la cour de France où les gentilshommes les
« élégants et les plus beaux esprits l'accueillaient avec empresser
« comme un des leurs (p. 135). » — Evidemment, de telles c

structions, nombreuses dans ce livre, manquent d'élégance, de netteté, et même de correction. De plus, l'auteur, si sévère pour les métaphores de Massillon, néglige parfois les siennes. Ainsi il *déroule une galerie* (p. 618), et il fait *lire des* bijoux (p. 187).

Mais n'attachons pas un trop grand prix à ces remarques. Sans doute, dans un travail purement littéraire, un scrupuleux respect des lois du langage et une irréprochable pureté d'expression sont une qualité essentielle. Cependant, rappelons-nous que M. Godefroy a des mérites qui font aisément oublier quelques imperfections, quelques taches. Ses renseignements sont exacts et ses jugements excellents. On trouve en lui un christianisme sincère, une remarquable loyauté, une intention droite et ferme d'instruire solidement. Aussi recommandons-nous ce volume plus instamment encore que le précédent ; c'est un bon livre, à la fois très-utile et très-agréable. Il nous fait désirer vivement le troisième, qui doit contenir le XVIIIe siècle tout entier et le commencement du XIXe. E.-A. BLAMPIGNON.

148 **HISTOIRE** *de la terreur,* — 1792-1794, — *d'après les documents authentiques et des pièces inédites,* par M. MORTIMER-TERNAUX. — T. Ier, in-8° de VIII-438 pages (1862), chez Michel Lévy frères ; — prix : 6 fr.

149. **HISTOIRE** *du tribunal révolutionnaire de Paris,* — 10 *mars* 1793, 31 *mai* 1795, — 12 *prairial an III,* — *d'après les documents originaux conservés aux Archives de l'empire,* par M. Emile CAMPARDON. — 2 volumes in-12 de IV-450 et 524 pages (1862), chez Poulet-Malassis ; — prix : 7 fr.

M. Mortimer-Ternaux, avant de publier l'*Histoire de la terreur*, n'a pas voulu imiter, — il le dit du moins, — la plupart de ses devanciers qui ont cru devoir puiser les principaux éléments de leurs récits dans les mémoires particuliers, dans les pamphlets et les journaux du temps : il se défie de ces sources qui lui semblent incomplètes ou partiales, et il leur préfère ce qu'il croit être des documents inédits. Libre à lui d'accorder cette préférence à ces pièces historiques ; mais peut-être traite-t-il avec trop de dédain les historiens qui l'ont précédé. Sans contredit, il faut se tenir en garde contre les mémoires personnels publiés depuis quatre-vingts ans ; mais, après tout, ces mémoires, lorsqu'ils sont authentiques, se commentent l'un par l'autre, et il n'est pas difficile de rencontrer juste, au milieu de leurs contradictions, en comparant les versions différentes et en tenant compte du point de vue de leurs auteurs. Quant aux journaux de la révolution, la même observation leur est applicable. Expressions d'opinions diverses et de factions contraires, ils se rectifient réciproque-

ment, et c'est de leur opposition que jaillit la vérité. Leur préfér des documents qui n'ont été soumis à aucun contrôle, c'est s'expos soi-même à la contradiction; puiser ses informations dans des pam phlets tellement ignorés qu'ils sont devenus des raretés bibliogra phiques, c'est peut-être trouver le moyen d'être neuf, pas toujou celui d'être vrai. Cette observation n'est d'ailleurs formulée que d'u manière générale. M. Mortimer-Ternaux a eu, moins qu'il ne pense, le privilége exclusif de consulter des archives inédites : plu sieurs de ses devanciers ont eu la même fortune. Il a également e le bon sens de ne dédaigner ni les mémoires spéciaux, ni les gazett du temps, et il en a tiré un fort bon parti. Nous nous plaisons à l' féliciter, car son travail est des plus estimables, et nous semble nature à lui concilier de nombreuses sympathies. Il retrace les annal de la terreur avec autant de sagesse que d'érudition; c'est un homm de bon sens et de cœur, dont nous apprécions les jugements, et q réduit à leur juste valeur les admirations révolutionnaires et les ap logies essayées en faveur du crime au nom du résultat. Il établit u distinction juste entre ceux qui sauvèrent l'indépendance nationale s le champ de bataille et ceux qui prirent le salut du peuple pour pr texte de leurs odieux et abominables attentats. D'un bout à l'autre son livre il écrit en honnête homme et en loyal ami de son pays. Sa se laisser éblouir par des gloires de théâtre, par la manie des réhab litations impossibles, il nous fait voir à l'œuvre les coryphées de convention et de la commune, il nous aide à surprendre leurs secre intimes, lorsque, du fond de leur cabinet, ils écrivaient aux exéc teurs de leurs ordres sanguinaires. Sachons-lui gré de son impartiali courageuse; concluons avec lui que ces personnages, auxquels on tenté de faire un piédestal de leur scélératesse même, n'eurent d'aut mérite que de représenter les passions, les préjugés, les haines et l colères de la tourbe révolutionnaire dont ils furent les héros et l chefs, parce qu'ils étaient faits à son image et à sa ressemblance. E déployant à cet égard une juste sévérité, M. Mortimer-Ternaux s'appui non sans raison, sur l'histoire des chefs révolutionnaires qui eurent bonheur de survivre à la terreur et de ne point porter leurs têtes sur l échafauds qu'ils avaient dressés : il nous les montre jetant aux orties froc du jacobinisme, et transformés en courtisans de la force. Dès lor il leur dénie ces ardentes et terribles convictions dont on leur ava fait honneur. Animé d'un remarquable esprit de justice, il se mont résolu à ne pallier aucun tort, aucune faute, aucun crime, à flétrir

pusillanime faiblesse des uns, la froide cruauté des autres, et à se faire l'organe d'une postérité qui a le droit et le devoir d'être sans miséricorde pour les assassins. — Le premier volume, précédé d'une introduction bien écrite et bien pensée, embrasse les premiers événements de l'année 1792, de l'ovation décernée aux Suisses de Châteauvieux aux attentats du 20 juin. Ce volume n'est pas très-compacte. En faisant abstraction des pièces justificatives, qui sont assez nombreuses, il ne dépasse pas trois cents pages. Si nous regrettons qu'il soit si court, c'est qu'il est bon. Nous ne voyons pas bien quelle sera l'étendue de l'ouvrage, mais à en juger par le développement considérable donné aux premières scènes du drame de la terreur, ce travail sera long. Nous attendrons qu'il ait entièrement paru pour le juger d'une manière définitive.

Celui de M. Emile Campardon intitulé : *Histoire du tribunal révolutionnaire de Paris*, est complet; nous pouvons dès à présent en recommander la lecture, qui ne laissera dans l'esprit que de bonnes et profitables impressions. C'est l'œuvre d'un écrivain consciencieux, honnête, qui n'éprouve ni admiration pour les bourreaux, ni sympathie pour l'injustice, alors même qu'elle se décore des titres pompeux dont certains historiens modernes ont osé la parer. C'est tout ce que nous pouvons dire de ce travail, qui embrasse le récit des principaux drames révolutionnaires de la terreur, c'est-à-dire des procès et du supplice de Charlotte Corday, de Marie-Antoinette, des Girondins, des Hébertistes, des Dantonistes, des terroristes et de leurs sicaires. On y retrouve les noms des juges et des jurés du sanglant tribunal; on y voit déroulée l'histoire de leurs forfaits; on frémit en parcourant la liste nombreuse des victimes, en assistant, par le souvenir, aux abominables orgies de la place de la Révolution. — M. Emile Campardon a consulté, avant d'écrire, les documents originaux qui ont été conservés aux Archives de l'empire. Le titre de son livre l'affirme. Nous nous bornerons à remarquer qu'il a sans doute procédé à ces recherches d'une manière un peu superficielle, car il cite rarement des faits nouveaux, et nous ne remarquons au bas des pages aucune note mentionnant les documents inédits dont il a fait usage. Nous savions à peu près tout ce qu'il nous raconte; à chaque page du grand ouvrage de MM. Buchez et Roux, — ouvrage dont il faut se servir et se défier, — on trouve des détails plus circonstanciés et plus complets, empruntés aux acteurs et aux journaux de la révolution. Que l'on compare l'ouvrage de M. Mortimer-Ternaux

et celui de M. Campardon, et le premier montrera comment on sert utilement et judicieusement des documents administratifs et ju ciaires conservés dans nos dépôts publics.— Le livre de M. Campard offre une lecture pleine d'intérêt, et qui aura son utilité.

AMÉDÉE GABOURD.

150. **HISTOIRE** *de Louvois et de son administration politique et militaire jusq la paix de Nimègue,* par M. Camille ROUSSET, professeur d'histoire au ly Bonaparte. — 2 volumes in-8° de XII-546 et 580 pages (1862), chez Did et Cie; — prix : 15 fr.

Quand la Providence donne à un peuple un grand souverain, el ne fait pas incomplétement son œuvre : elle entoure son *élu* d'un co tége d'hommes *d'élite*. C'est ainsi qu'elle a traité Louis XIV; elle lui choisi une garde d'honneur où elle a fait entrer Louvois, Colbert, Vau ban, Turenne, Condé, Lionne, etc., c'est-à-dire des diplomates et d capitaines de premier ordre, sans compter cette pléiade de génies q ont couronné son règne d'une auréole littéraire et artistique.

M. Camille Rousset s'est senti attiré de préférence vers le marq de Louvois. Il a cru avec raison que l'histoire n'avait pas encore pla dans son vrai jour cette imposante figure, et il s'en explique dans u avertissement avec autant de sagacité que de modestie. Il s'est do mis résolûment à l'œuvre, et, fouillant les archives du Dépôt de guerre, mine trop oubliée, qui, jusqu'à ce jour, avait donné à pei quelques filons d'or, il a étudié toute la correspondance de Lou vois, nous voulons dire neuf cents volumes! Voilà un labeur vraime romain, et pourtant M. Rousset n'a garde de s'en applaudir; il n craint qu'une chose, c'est d'être resté, au milieu de toutes ses r chesses, dans l'indigence de son talent, c'est d'avoir été inégal à tâche et trop au-dessous de son héros. L'aveu de cette crainte l'h nore; fort heureusement pour l'histoire, le livre ne la justifie pa aussi notre critique doit-elle se montrer, sous peine d'être injust pleine d'estime et de bienveillance.

En parlant de Louvois, M. Rousset a tout d'abord rencont Louis XIV, le grand prince avant le grand ministre. Louis XI malgré le prodigieux rayonnement de sa gloire, ne l'a pas ébloui; dirait même que, redoutant la contagion de l'enthousiasme, il a vou s'en préserver par une opposition plus que sévère. Il prodigue au so verain, dans ces deux volumes, les épithètes excessives; il le trou esclave d'un insolent orgueil et d'un égoïsme implacable. A l'

croire, « l'immense égoïsme de Louis XIV absorbait tout le royaume « lui-même (t. I, p. 2). » Certes, les violences de ce prince dans ses relations avec le saint-siége, cet amour passionné de la guerre, dont il fit à son lit de mort le noble aveu, le luxe scandaleux de ses fêtes en présence de la misère publique, la légitimation de ses enfants adultérins, par laquelle il bravait les mœurs jusqu'à couvrir, en quelque sorte, ses fautes de l'inviolabilité royale de sa personne, tous ces actes et bien d'autres trahissent assez l'ivresse de l'orgueil et l'empire égoïste du caractère. Mais ne soyons pas trop absolus, et voyons Louis XIV, pour être justes, sous tous ses aspects. Cet orgueilleux traita l'Espagne et la Hollande avec modération; la première en concluant le traité d'Aix-la-Chapelle, qu'il aurait pu, après ses victoires, imposer avec plus de rigueur; la seconde en lui offrant la paix à plusieurs reprises, en 1675, en 1677 et 1678, aux conditions que son malheur pouvait à peine espérer. Cet égoïste pardonna noblement à Condé, supporta et mit à profit les remontrances des Lionne, des Bellefond, des Turenne, des Louvois et de beaucoup d'autres, quelque enivré qu'il fût, dans l'éclat de la jeunesse et de la victoire, des dithyrambes sans fin de ses courtisans. Cet égoïste ne voulut pas, en 1678, signer la paix générale sans avoir sauvegardé les droits de la Suède, son alliée. Et combien d'autres exemples de modération et de générosité magnanime il a donnés dans cette première et brillante période de son règne, où il n'avait cependant pas reçu encore les leçons du malheur! — M. Rousset ne dissimule pas la vérité à l'égard de Louis XIV, mais souvent il qualifie avec dureté les faits honorables que sa loyauté d'écrivain ne lui permet ni de cacher ni de dénaturer; il le trouve impatient sur l'affaire de la *dévolution* espagnole, alors que cette affaire lui donnait le droit strict d'occuper les territoires que l'Espagne refusait. Si ce prince est lent à se décider, il est irrésolu; s'il change d'avis, il n'a pas de consistance et Louvois le domine; si, conformément à l'avis unanime de ses généraux, il ne livre pas une grande bataille près de Valenciennes, c'est que son *orgueil* craint une défaite. Non-seulement Louis XIV n'est pas un grand général, ce que personne ne conteste, mais il n'est pas même un homme de guerre, bien qu'il ait, de l'aveu de M. Rousset, admirablement présidé, en 1672, au passage du Rhin; bien que, de son aveu encore, il ait étudié profondément tout ce qui concerne l'art des siéges, et qu'on ne le voie jamais laisser à personne la direction des opérations militaires ni le choix des hommes les plus plus propres à les faire réussir. Comment, d'ailleurs, concilier cette

sorte de déchéance intellectuelle dont M. Rousset s'ingénie, pour ain dire, à frapper Louis XIV, avec l'omnipotence qu'il lui attribue en c termes : « C'était de ses ministres surtout qu'il exigeait une dépe « dance absolue; ceux-là étaient bien réellement ses créatures, m « nacés sans cesse de retomber dans le néant d'où son *caprice* l « avait tirés pour les imposer aux grands de l'Etat (t. I, p. 3). » l vérité se place entre ces extrêmes. Louis XIV ne fut envers ses minis tres ni despote ni esclave; despote, il n'eût pas conservé trente an Louvois, malgré les formidables coalitions de passions et d'intérêt que suscitait ce ministre; esclave, il n'aurait su ni choisir, ni garder ni congédier à leur heure les hommes éminents qui servirent si bien sa fortune et la France. La plus belle gloire de ce prince, c'est d'avoi su discerner et mettre à leur place les esprits supérieurs dont la Pro vidence, à cette époque, avait doté si libéralement le pays. M. Rousse l'accuse encore de n'avoir eu pour l'étranger qu'un *insolent* dédain mais il n'achève pas son deuxième volume sans rectifier ce *lapsus;* i va même jusqu'à féliciter Louis XIV d'avoir suivi, en enrichissant l France des dépouilles de l'Espagne, les traditions d'Henri IV, de Ri chelieu et de Mazarin. Enfin, avant de reproduire le mémoire inédi de Louis XIV sur la campagne de 1672, document vraiment royal écrit de la main de Chamlay, mais dans lequel, à travers quelque bouffées d'orgueil, se distinguent nettement une ferme pensée poli tique et une incontestable sagacité militaire; avant de faire jouir se lecteurs de ces vingt-cinq pages admirables, il écrit avec l'accent d'un prévention malheureuse : « Dans ces pages, Louis XIV, d'un ton su « perbe et dédaigneux, veut bien éclairer la postérité sur ses grief « contre la Hollande, sur les préparatifs et les actes de son *implacabl* « *vengeance*. La campagne de 1672 est là tout entière (t. I, p. 516). « Ton superbe et dédaigneux, implacable vengeance, orgueilleu « récit, » tout cela est bien dur; par bonheur encore, l'auteur s'impose avec une franchise qui l'honore, cet *erratum* : « Pour ceux qui regarder « la guerre de 1672 comme la suite nécessaire de la guerre de 1667 « ils ne sauraient considérer comme une erreur l'envahissement de l « Hollande; ils y peuvent blâmer certains excès de conduite, mais il « apprécient les motifs qui en ont dicté la résolution et le plan... S « la Hollande a jugé nécessaire à ses intérêts de s'opposer aux agran « dissements de la France, c'est bien elle qui a provoqué la ruptur « d'une alliance séculaire (t. II, p. 557). »

En acceptant avec reconnaissance cette appréciation judicieuse au

tant que patriotique de la campagne de 1672, nous n'admettons pas qu'il se soit agi alors pour la France d'un agrandissement. La guerre de dévolution, terminée ou plutôt suspendue en 1668 par le traité d'Aix-la-Chapelle, a engendré comme fatalement la lutte gigantesque qui, de 1672 à 1678, a ensanglanté l'Europe, et qui s'est close dans le plus bel épanouissement de la gloire du roi. La Hollande s'est montrée ingrate et séditieuse ; elle s'est déclarée par orgueil hostile à Louis XIV, et lui a cherché des ennemis; il a fallu la dompter. Deux ans plus tard, l'Espagne et l'Allemagne, irritées de nos légitimes succès, se sont ébranlées contre nous. Le champ de bataille s'est agrandi; il a fallu, à force de victoires, faire taire ces rancunes; de là, cet immense effort belliqueux de la France, couronné par ce traité de Nimègue, où resplendit, devant l'Europe éblouïe et soumise, la majesté du prince arrivé au faîte de sa puissance et de sa grandeur.

Toutefois, reconnaissons que l'auteur se rend sans peine quand il est vaincu par une irrésistible évidence, car avant tout la bonne foi l'inspire, et alors il applaudit. Que Louis XIV pardonne à Condé, le héros de la fronde ; qu'il écoute les remontrances de ses généraux et de ses diplomates ; qu'il soit envers le prince d'Orange aussi généreux que cet adversaire est dissimulé, vindicatif et implacable; qu'il se montre modéré et juste envers Bordeaux révolté; qu'en un mot, dans bien des circonstances, sa grande âme se révèle dans une parole, dans un acte de clémence ou de fermeté, M. Rousset ne sait pas, à l'exemple de tant d'autres, dénigrer ou se taire : il est franc dans l'éloge comme dans le blâme.

Autour de Louis XIV, et avant d'arriver à Louvois, remarquons les hommes supérieurs que l'habile historien sait grouper avec bonheur près du ministre, aux pieds du trône. Le Tellier, père de Louvois, Vauban, Turenne, Condé, Luxembourg, Vivonne, Schomberg, la Feuillade, Bellefond, Rochefort, Estrades, Humières, Lorges, Navaille, Coligny, Lionne, Pomponne; les diplomates Courtin et Barillon, Saint-Pouenge et Chamlay; les principaux intendants des armées revivent ici dans l'éclat plus ou moins radieux de leur personne et de leur caractère; ils nous apparaissent dans le double rayonnement de Louis XIV et de Louvois, sans y être absorbés, et avec une lumière qui n'est pas le reflet de deux astres. Nous ne disons pas cependant que chacun d'eux ait toujours sa vraie physionomie. M. Rousset, à coup sûr, est un grand peintre; mais son pinceau, à son insu, trompe quelquefois ses intentions. Il fait de Le Tellier une sorte de prudent

égoïste ; nous préférons, avec Bossuet, croire à son dévouement discret et sage. Il nous semble également surfaire, comme on dit maintenant le caractère de Vauban, sincère et énergique sans doute, mais incontestablement irascible, orgueilleux, souvent impitoyable à ses contradicteurs, et peu digne à l'égard de Clerville, dont il fut le disciple illustre, le disciple beaucoup trop ambitieux d'éclipser un maître. M. de Vivonne a été calomnié, nous le confessons ; mais, n'en déplaise à son apologiste, il était viveur et peu soldat. Luxembourg, que nous ne prétendons pas réhabiliter, n'est-il pas chargé de couleurs trop noires ? Pomponne n'avait-il pas une trop timide prudence, une circonspection parfois compromettante ? Condé n'a-t-il pas, comme homme de guerre, une place trop modeste ? Quoi qu'il en soit, félicitons M. Rousset d'avoir mis dans le grand jour de l'histoire l'un des caractères les plus chevaleresques et les plus fortement trempés de ce temps. Coligny, le héros des expéditions de Hongrie et de Candie, n'avait obtenu qu'à peine, malgré l'attrait de son nom, quelques lignes fugitives ; il paraît ici dans toute la dignité de son rôle ; il a conquis désormais, grâce à M. Rousset, une renommée qu'il ne perdra plus.

Et ce ne sont pas seulement les personnages dont le pays s'honore qui préoccupent l'auteur. On ne saurait mieux juger ce roi d'Angleterre, Charles II, si peu soucieux de sa grandeur et si peu digne, à tous égards, d'un trône ; les Monterey et les Villa-Hermosa, faibles volontés ou insuffisants génies au service de l'Espagne, et surtout ce Guillaume d'Orange, que des préjugés politiques et religieux avaient transfiguré en grand homme, et que nous voyons ici dans les proportions infimes de sa nature envieuse, sournoise et fausse.

Au-dessus de tous s'élève Louvois. C'est avec une très-vive prédilection que M. Rousset, après les rudes labeurs auxquels cette illustre mémoire l'avait convié, l'a mise en scène au centre des rayons de la science historique. Nous osons dire qu'avant cette étude Louvois n'était pas connu ; il posait devant nous sous les traits que lui avaient prêté l'enthousiasme des uns, la haine des autres. Nous avions un Louvois, type anticipé des scélérats de 93, impitoyable comme le destin cruellement égoïste, comme l'ambition, sans conscience ; ailleurs, c'était un autre Louvois de fantaisie, le plus grand génie militaire qui ait veillé près d'un trône, le second Richelieu d'un autre Louis XIII ; le grand monarque empruntait tout au plus quelque célébrité au ministre. Or, M. Rousset a su s'ouvrir, à travers ces préventions contradictoires, une route neuve et sûre. Assurément, nous n

souscrivons pas, ici même, à toutes ses vues ; mais il a incontestablement fixé, et pour toujours, les principaux traits de cette physionomie i étrangement maltraitée par les affections et par les haines.

Ce tableau a bien de l'attrait ; non-seulement il instruit, mais il aisit et entraîne. Avant d'aborder ces onze cents pages, nous étions ffrayés, moins pour nous que pour l'auteur. Comment soutenir l'intérêt dans ces descriptions de batailles ? n'allait-on pas, avant d'arriver la fin du premier volume, s'écrier avec impatience : Qui nous délivrera de ces marches et contre-marches, de ces siéges et de ces combats ? Eh bien, non. Jusqu'au bout le lecteur est sous le charme. Nous vons subi nous-mêmes la fascination de ces récits, et bien souvent, our y échapper, nous avons dû faire appel, dans le calme des souvenirs, à la froide raison. C'est qu'à vrai dire, c'est moins une narration u'une série de petits drames, tantôt ayant le parfum de la vie intime, antôt se produisant dans toute la grandeur d'un intérêt public. Toutes es correspondances, si patiemment fouillées, sont, pour les personages qui figurent dans ces scènes historiques, autant de rôles où ils e montrent, non pas sous le masque et avec les vêtements d'emprunt u théâtre, mais dans la sincérité primesautière de leur nature. Qui 'a pas lu ces lettres ne connaît bien ni Turenne, ni Condé, ni Vauban, ni Luxembourg, ni tant d'autres qui, disciplinés et toutefois indépendants, pour la plupart, sous la forte main de Louvois, concoururent à l'accomplissement de cette merveille à peu près continue qui 'opéra sur les champs de bataille ou autour des tapis de la diplomatie endant quinze années.

Louvois donc, soit qu'il s'inspire de Louis XIV, soit qu'il l'inspire, ous apparaît constamment au centre d'un prodigieux mouvement affaires. Il voit de haut et de loin ; il conçoit beaucoup de projets et surveille sans cesse l'exécution. Son activité dévorante est partout. tous les points de cette vaste circonférence d'événements qui embrasse l'Europe, il reçoit des dépêches ; rien ne passe inaperçu ; s lettres se pressent sans confusion, toujours précises, allant roit au but, échangeant à propos les sévérités inexorables de l'homme e guerre contre les finesses de la diplomatie et les souplesses e l'homme de l'Etat. Rien ne se fait sans lui ni ne languit par lui ; 'un coup d'œil sûr, il embrasse tout l'horizon de la lutte ; il tient omme dans sa main les fils de la trame dont il a, en quelque sorte, ouvert l'Europe, ou, si l'on aime mieux, il conduit, dans ce jeu de la guerre auquel il préside, toutes les pièces de l'échiquier des batailles.

Qu'il médite et écrive dans son cabinet ou qu'il visite les places (
les armées, son regard plonge sur l'Espagne, sur les Pays-Bas, su
l'Allemagne et l'Italie. On le voit d'abord réprimer les abus et réorga
niser l'art militaire. Cette belle réforme, véritable machine de guerr
avec laquelle, le génie de ses généraux et la vaillance de leurs soldats lu
venant en aide, la France, à peu près seule contre tous, sera presqu
invincible, est décrite par M. Rousset dans un chapitre spécial, qu'o
ne lit pas avec moins d'admiration reconnaissante pour Louvois qu
d'émotion patriotique à l'endroit du siècle qui l'a vue naître. — Un
telle réforme s'exécute en 1668, à l'heure où la France se recueill
entre deux guerres avant d'affronter ces hasards qui doivent la fair
si humble ou si grande. En 1771, Louvois, qui a déjà compris le géni
de Vauban, visite les places nouvellement fortifiées; puis, quand tou
est prêt, hommes et choses, il fait lever le rideau sur la scène des évé
nements. Sous la haute direction de Louis XIV, et admirablemen
servi lui-même par les meilleures épées de la France, il commenc
avec la Hollande d'abord, ensuite avec l'Espagne et l'Empire, en fac
de l'Angleterre frémissante qu'il sait contenir, une épopée militair
qui dure six ans, sur laquelle sans doute bien des injustices et de
cruautés peuvent déteindre, mais qui, loin d'être l'amusement d'un
ambition désordonnée, est l'effort d'un patriotisme qui ne veut pa
que la France soit moins fière ni moins forte, dût-on la défier de par
tout. Au-dessus de ces gloires, il en est une autre : Louvois a fai
élever l'*Hôtel des invalides*. On avait oublié son génie; cette bonn
action est restée populaire.

M. Rousset, du reste, ne conteste pas ses écarts; il reconnaît en so
héros plus d'intelligence que de cœur, un dévouement à la chose pu
blique mêlé d'égoïsme, ayant l'activité de la flamme, mais aussi la du
reté du fer. Il lui reproche avec raison, ainsi qu'à Luxembourg, le
procédés farouches avec lesquels, exagérant en Hollande la rigueu
qu'à cette époque on croyait généralement permise, ils promenaie
l'incendie et brûlaient pêle-mêle les personnes et les maisons. De no
jours, ces sortes d'exécutions soulèveraient de toutes parts un c
d'horreur. Le droit des gens a tempéré le droit de la guerre
c'est un progrès moral qui est l'honneur de notre temps. L'auteu
toutefois, a le bon goût d'éviter à ce propos les déclamations phi
losophiques; il prend le XVIIe siècle militaire tel qu'il était, et p
là même il réfute cette censure ignorante qui a vu des crimes e
ceptionnels là où ne s'appliquaient que les règlements terribles de

vie militaire en pays ennemi. Disons-le cependant : *Summum jus, summa injuria*. C'était à Louvois d'adoucir autant que possible l'âpreté de ces coutumes. L'a-t-il fait en 1774, dans l'incendie du Palatinat? Non, assurément. Nous ne pouvons donc, comme M. Rousset, justifier sa conduite par les usages contemporains. Là, comme en Hollande, comme en Flandre, comme dans le pays entre Sarre et Moselle, le droit chrétien devait attendrir le droit de la guerre.

Ces deux volumes, qui nous en promettent deux autres non moins riches sans doute, ne sont pas seulement une histoire de Louvois dans la première période de son gouvernement, mais l'histoire extérieure, vraiment complète de la France, embrassant quinze années fécondes en grandes choses, depuis 1662 jusqu'à 1668. Hommes et faits, tout est pris sur le vif ; c'est comme un très-beau panorama où les sentiers s'égarent et s'entre-croisent, mais sont vus dans le lointain converger de toutes parts vers la grande ligne où ils se confondent. Les généraux écrivent ou agissent, les mécontents se plaignent, les courtisans se prosternent, la cour déploie ses splendeurs, l'Europe éclate en colères, les diplomates se réunissent, les armées s'ébranlent, les places se fortifient ou capitulent ; dans ce va-et-vient de péripéties calculées ou soudaines, Mme de Sévigné jette ses mots heureux qui font sourire en photographiant, — comme nous dirions aujourd'hui, — toute une situation ; mais, dans cette confusion apparente, Louvois établit, de concert avec Louis XIV, l'unité de ses desseins. C'est d'eux que tout part ; c'est vers eux que tout revient.

On nous demandera maintenant si la religion, si la saine philosophie n'ont pas à se plaindre de ces pages. M. Rousset a rendu facile notre réponse. Il respecte le catholicisme, il n'écrit rien dont l'orthodoxie doive s'alarmer ; il a même le courage de dégager la guerre dite de Hollande des fausses imputations dont l'ignorance de l'esprit de secte l'a chargée. On nous a présenté Louis XIV, dans certaines histoires fort peu historiques, comme une sorte de missionnaire allant châtier les hérétiques avec l'épée. Rien de moins fondé ni de plus invraisemblable. Sans admettre, avec M. Rousset, que la guerre de Hollande ait été au fond tout espagnole, nous voyons avec évidence que le grand roi n'a combattu dans le prince d'Orange qu'un adversaire de ses droits et de sa légitime influence. Les rôles du XVIe siècle étaient renversés : l'Espagne, ennemie acharnée de la Hollande, lui venait en aide ; et la France, à qui celle-ci avait dû son indépendance nationale, lui était hostile pour la ramener, sauf des rigueurs passa-

gères, au respect des traités et de la justice internationale. Néanmoins, malgré cette impartialité de vues si remarquable, M. Rousset fait preuve ici et là de quelques tendances que nous le prions instamment, dans l'intérêt d'une belle œuvre, de ne plus accuser. Outre qu'il n'a pas une parole de blâme pour l'orgueilleuse satisfaction que Louis XIV, outrageant la dignité du prince et la majesté du pontife, exigea d'Alexandre VII, il mentionne avec une sorte de dédain l'intervention généreuse du pape Clément IX dans le traité d'Aix-la-Chapelle, qui rapprocha, momentanément du moins, l'Espagne et la France. — Parlant de Messine, dans le chapitre, excellent du reste, qu'il consacre aux affaires de Sicile, il se risque à dire : « Il *était de foi* qu'a« vant son assomption la sainte Vierge avait reçu l'hommage des dé« putés de Messine et leur avait donné, pour satisfaire la dévotion de « leurs compatriotes, une lettre qui était, depuis plus de seize cents « ans, l'objet de la plus ardente vénération (t. II, p. 376). » A l'appui de cette assertion, il cite un document latin où se trouvent les mots *fide magna*, qui ne prouvent nullement, comme il pourra s'en convaincre par une lecture attentive, que la foi qui animait les soi-disant messagers dont il est question dans cette pièce ait jamais été un *article de foi*, même à Messine. — Ailleurs, à propos des contributions en argent que Louvois demande à l'Espagne, il s'amuse aux dépens des pauvres moines, qu'il ne veut voir, en dépit du droit commun, ni bien portants ni riches. Il leur décoche ce sarcasme : « Qu'on se « figure la consternation des bons Pères, si grassement choyés, « pourvus et dotés, dans ce bon pays espagnol, et tout à coup envahis, « dépouillés, mis à sac par ces libertins français (t. I, p. 120). » Cette plaisanterie nous paraît médiocrement équitable, et encore moins conforme à la gravité de l'histoire. Et puisque nous en sommes à formuler des réserves, ajoutons tout de suite que les inconvénients de la vénalité des charges sous l'ancien régime, exagérés d'ailleurs et trop vus sous un seul aspect, n'auraient pas dû inspirer à l'auteur ces paroles très-risquées : « Il fallait (pour abolir la vénalité des charges) « changer les bases de l'impôt, supprimer les priviléges, réformer « la *société de fond en comble*, en un mot, faire une révolution. « Nos pères ont fait cela; Louvois ne pouvait pas le faire (ibid. « p. 180). »

M. Rousset a enrichi la science de deux volumes pris aux sources, et ces sources ont gardé constamment leur limpidité première, sauf certains moments rares et courts où un mauvais souffle les agite, et n

ermet plus d'y voir se refléter aussi fidèlement Louis XIV et Louvois, n magnifique théâtre et des acteurs hors ligne. Puisse-t-il, en re-ıyant ce travail et en l'achevant dans les autres volumes que ceux-ci nt attendre avec une juste impatience, se défier des adjectifs violents i font irruption tout à coup dans sa phrase. Son style, d'ailleurs, a la verve et de la richesse; il est sobre de couleurs et n'a jamais ces s criards que d'autres prennent, avec une fatuité qui est l'un des nes du temps, pour l'opulence du génie. Aussi, en choisissant cette stoire pour lui donner le prix Gobert au mois d'août prochain, l'A-démie récompense-t-elle en même temps la persévérance du labeur, découverte de bien des matériaux d'un prix inespéré, et l'habileté ii a su les mettre en œuvre pour élever à notre XVIIe siècle un nou-au monument digne de son grand nom. Cette fois, nous aimons rticulièrement à le dire, la faveur de notre premier corps littéraire se sera pas égarée.

GEORGES GANDY.

I. HISTOIRE *populaire des papes*, par M. J. CHANTREL. — Collection de 24 volumes in-18 de 216 pages chacun, chez C. Dillet; — prix : 1 fr. le volume *franco*.

En rendant compte des quatre premiers volumes de cet ouvrage (t. XXIV, p. 398), nous avons dit notre pensée sur son mérite général son à-propos. Les six nouveaux volumes dont nous avons à nous cuper s'étendent de saint Grégoire le Grand à saint Grégoire VII, est-à-dire du VIe siècle au XIe.

152. SAINT GRÉGOIRE LE GRAND *et la conversion des Barbares* (VIe *siècle*) (t. V de la collection). — 1 volume (1860). — Jusqu'au VIe siècle, le catholicisme et la papauté ont subi deux phases bien dis-tinctes. Des principes de dissolution et de mort attaquaient la société; monde politique et le monde moral s'écroulaient de toutes parts; au milieu de ces convulsions qui annoncent la chute des empires vieillis, une société nouvelle se forme : c'est le christianisme; un pou-voir fort et jeune en relie les divers éléments : c'est la papauté. Le rôle de ce pouvoir offre successivement deux aspects. Depuis saint Léon jusqu'à saint Melchiade, c'est en résistant jusqu'au sang, selon la pa-role de l'apôtre, que les papes accomplissent leur mission réparatrice; depuis saint Melchiade jusqu'à saint Grégoire le Grand, ils jettent les bases du droit écrit de l'Eglise, et compriment les hérésies qui atta-quent le grand mystère de l'Homme-Dieu. Les premiers sont apôtres martyrs, les seconds sont apôtres législateurs. L'allure du monde po-

litique répond à ces deux phases : pendant la première, l
maine se brise ; pendant la seconde, la société moderne com
travail de sa fondation. Et quand, au VIᵉ siècle, la mona
fondée, quand elle est passée de l'état de fait à l'état de pou
se modifie, et joint au côté religieux le côté politique. Les
été apôtres, législateurs, ils deviennent souverains. — Ainsi
M. de Beaufort dans son *Histoire des papes ;* et c'est sous
tion de ces hautes pensées que M. Chantrel présente à nos
rôle nouveau et toujours civilisateur de la papauté dans le
nous montre le beau siècle de saint Grégoire le Grand, qui
nemment un siècle de transformation sociale, et il n'oubl
faire ressortir l'action universelle de l'Eglise et des papes
œuvre de rénovation. Il est obligé de dire quelques mots des
VIᵉ siècle qui ont précédé saint Grégoire ; mais il se bo
qu'exige la succession historique, et il s'arrête plus spéciale
grandes figures qui brillent dans cette longue liste de pontif
inscrits tant de saints et tant de grands hommes.

153. Les papes *et le monothélisme.* — VIIᵉ *siècle.* — (
collection). — 1 volume (1860). — Saint Grégoire avait ét
pape, législateur et roi ; ses successeurs continuèrent, de 60
suivre avec plus ou moins d'éclat, mais avec une admirabl
la ligne de conduite tracée par ce grand pontife. L'auteur s
prouver par les faits que la papauté, au VIIᵉ siècle, ne ces
mériter la reconnaissance et l'admiration des peuples. Deu
dangers vinrent menacer l'Eglise et la société : le monothél
mahométisme. Ce dernier ne commença à paraître dans tout
qu'au siècle suivant ; mais le premier remplit le siècle pre
entier, et contribua pour une grande part à l'affaiblissemen
glise d'Orient et de l'empire grec, en continuant la série d
des hérésies d'Arius, de Nestorius, de Macédonius et d'Eu
en préparant les voies à une autre hérésie non moins fun
des iconoclastes. Il en résulta, d'une part, la perte complète
pour l'empire et l'inauguration effective de la royauté p
mais malheureusement, d'une autre part, la décadence déf
l'Eglise d'Orient, abattue et ruinée par de si violentes tem
devaient, à la fin, livrer ses membres à la merci des musulma
torien développe ce vaste sujet avec un talent toujours rem
Il regrette de ne pas rencontrer au VIIᵉ siècle une figure de
s'élève assez pour dominer toutes les autres et pour donne

au siècle lui-même. Toutefois, il trouve de quoi former parmi eux plusieurs groupes distincts qui lui fournissent autant de divisions pour son récit.

154. SAINT LÉON III *et la royauté pontificale.* — VIIIe *siècle.* — (t. VII de la collection). — 1 volume (1861). — « A mesure que nous « avançons dans l'histoire de la papauté, nous voyons cette divine « institution recevoir un développement extérieur qui la place peu à « peu, et d'un consentement unanime, au-dessus de toutes les autres. « Indépendante, par sa nature, de toute puissance humaine, puisque « c'est au nom de Dieu qu'elle parle et qu'elle est l'interprète infail- « lible de la parole et de la loi de Dieu, elle acquiert insensiblement « l'indépendance temporelle, qui est la sauvegarde de son indépen- « dance spirituelle : tout y concourt, la raison et la reconnaissance « des peuples comme la folie et les tyranniques exigences des empe- « reurs, les prétentions de l'hérésie et du schisme aussi bien que la « soumission et la fidélité des vrais chrétiens (p. 5). » Commencée depuis longtemps, l'œuvre s'achève au VIIIe siècle. C'est principalement à ce point de vue que l'auteur s'est placé en écrivant ce septième volume. Il y était, du reste, contraint par les faits mêmes. Cette nouvelle partie de son récit historique se divise en sept articles, portant les noms des pontifes qui ont illustré le siége de Rome et leur siècle.

155. SAINT NICOLAS LE GRAND *et son siècle.* — IXe *siècle.* — (t. VIII de la collection). — 1 volume (1861). — Conformément à la méthode qu'il a adoptée précédemment, l'auteur place sur sa route des jalons qui dirigent ses pas ; il divise son nouveau volume en quatre tableaux principaux, dont les traits saillants donnent à sa narration plus de relief, en même qu'ils soulagent l'esprit et fixent l'attention.

156. SYLVESTRE II *et le siècle de fer.* — X^e *siècle.* — (t. IX de la collection). — 1 volume (1861). — Nous arrivons à une douloureuse période de l'histoire de la papauté. Le Xe siècle est un des plus malheureux que l'humanité ait eu à traverser. Quant à la papauté en particulier, privée de son indépendance par les factions qui déchiraient Rome, et représentée plus d'une fois par des hommes peu dignes de s'asseoir sur la chaire de saint Pierre, elle souffrit plus encore que les autres institutions. Cependant, on a exagéré le mal dans des intentions qu'ils n'est pas difficile de deviner. La haine des ennemis de la papauté était d'ailleurs parfaitement servie : un chroniqueur contemporain qui n'aimait pas les papes et qui écrivait des satires

au lieu d'écrire l'histoire, Luitprand, leur fournit des armes, et des historiens catholiques, manquant de témoignages contraires, acceptèrent trop facilement des documents dont la source aurait dû leur paraître suspecte. Aidé des chroniques de Flodoard, M. Chantrel a pu réformer bien des jugements, réfuter de nombreuses calomnies, et montrer que l'action bienfaisante de la papauté n'a pas cessé de se faire sentir, même dans l'une des périodes les plus désastreuses de son histoire, et que le « siècle de fer » n'a pas été une époque dépourvue de vertus et de grandeurs.

157. SAINT GRÉGOIRE VII *et l'indépendance de l'Eglise.*— XIe *siècle* — (t. X de la collection). — 1 volume (1861). — Le volume précédent nous a raconté une longue période d'humiliations pour les Souverains Pontifes ; la première moitié du XIe siècle fut à peu près aussi malheureuse ; mais, après cette longue épreuve, la chaire de saint Pierre resplendit plus brillante que jamais, et les grands siècles du moyen âge commencent. Comme le remarque l'auteur, l'histoire des papes du XIe siècle, jusqu'à la mort de saint Grégoire VII, se divise naturellement en trois parties : la première contient les dernières humiliations de la papauté, jusqu'au pontificat de saint Léon IX ; la seconde est occupée par les papes nommés sous l'influence ou aidés des conseils d'Hildebrand, qui devait être saint Grégoire VII ; la troisième est le pontificat même de ce grand pape. Cependant, ce volume a été divisé en quatre chapitres, dont l'un est tout entier consacré au pontificat de Léon IX, marqué par des événements d'une très-grande importance.

Nous continuerons bientôt l'examen de cette intéressante et instructive publication, dont le dix-huitième volume vient de paraître.

158. SAINT IRÉNÉE *et l'éloquence chrétienne dans la Gaule pendant les de premiers siècles, Cours d'éloquence sacrée fait à la Sorbonne pendant l'an scolaire* **1860-1861, par M. l'abbé FREPPEL, professeur à la Faculté de théol gie de Paris. — 1 volume in-8° de XII-488 pages (1861), chez A. Bray; prix : 6 fr.**

M. l'abbé Freppel défend, avec un remarquable talent de critiq et d'écrivain, le caractère historique du christianisme contre les att ques du rationalisme moderne. Aussi ses ouvrages méritent-ils d'ê recommandés à tous ceux qui désirent connaître à fond l'état prés des controverses religieuses, principalement en Allemagne, ce foy de la guerre contre l'Eglise, où nos philosophes français vont fai

avec plus d'ardeur que jamais, leurs provisions d'idées et d'arguments. Mais il ne se borne pas à signaler leurs dernières conclusions sur les origines chrétiennes : il entre lui-même en cause ; il reprend à son tour anneau par anneau la chaîne de la tradition des deux premiers siècles, pour en démontrer l'inébranlable solidité. Après avoir mis à nu les étranges hypothèses, les artifices et l'impuissance de la nouvelle critique pour expliquer par des causes naturelles la formation et le développement du christianisme, il prouve, les faits en main, qu'il est impossible de lui trouver d'autre raison suffisante qu'une opération immédiate et surnaturelle de Dieu.

L'idée fondamentale du rationalisme, celle qui fait toute son essence, c'est en effet que la religion chrétienne n'a rien de particulièrement divin. Toute la supériorité qu'il veut bien lui reconnaître sur les autres religions, c'est une supériorité morale, une plus grande puissance civilisatrice. A ce titre, elle a rendu d'immenses services à l'humanité, et aucune philosophie ne saurait la remplacer utilement auprès des masses ; mais qu'elle ait été produite par dérogation miraculeuse aux lois de la nature et de l'esprit humain, c'est ce qu'il ne peut se résigner à accepter. Il fera toutes les concessions imaginables, excepté celle-ci, et c'est justement là ce qui établit entre lui et nous une opposition si radicale. Son grand principe, c'est que le christianisme n'a d'autre origine que la raison humaine. Loin d'être né d'un seul coup dans toute sa plénitude essentielle par voie de création divine, il ne serait qu'un heureux mélange de doctrines juives, platoniciennes et orientales ; il lui aurait fallu deux siècles au moins pour mener à terme ce travail de fusion et de synthèse. Pendant toute cette période, on verrait les dogmes de son symbole et les éléments de sa constitution s'agiter dans une sorte de fermentation confuse, sans unité, sans cohésion ; tout y porterait l'empreinte de la lutte, lutte entre le christianisme large et cosmopolite de saint Paul contre le christianisme étroit et judaïque de saint Pierre. A la fin seulement du II[e] siècle cet antagonisme s'effacerait, et l'ère d'une pacification définitive s'ouvrirait. Alors aussi seulement apparaîtraient les Evangiles canoniques, du moins dans leur remaniement actuel, les Actes des apôtres et la plupart des Epîtres qui leur sont faussement attribuées. — Tel est le système dans sa substance. Dès lors il est clair que le débat doit porter uniquement sur la tradition des premiers siècles, et, avant tout, sur les écrits des Pères apostoliques. Les monuments de cette époque sont-ils authentiques? S'ils le sont, comment nous dépei-

gnent-ils le christianisme d'alors? En voie de formation et de labo
rieuse genèse, ou déjà parfaitement défini, organisé, fixé dans tout c
qu'il a d'essentiel? Est-il vrai qu'il y ait là un espace vide, un vast
champ ouvert à toutes ces créations légendaires qu'ont cru y décou-
vrir Strauss et tant d'autres docteurs de la théologie allemande? Tell
est la question.

Ici donc, les faits sont tout. Or, les faits consciencieusement inter-
rogés, loin de justifier l'hypothèse rationaliste, lui donnent, au con
traire, le plus complet démenti. C'est ce que M. l'abbé Freppe
démontre péremptoirement par l'examen critique des monuments d
l'Eglise primitive, par l'analyse des Epîtres de saint Barnabé, de sain
Clément de Rome, de saint Ignace d'Antioche, qui écrivaient a
Ier siècle, et par les écrits de saint Polycarpe, de saint Justin, d
saint Irénée et des docteurs ou apologistes du IIe siècle. Il prouv
que le christianisme y est déjà parfaitement homogène, tout lui
même; que loin d'être un syncrétisme ou un éclectisme des doctrine
de Platon, de Zoroastre et de la cabbale, il est en état constant d'op
position avec elles. De là sa lutte à outrance contre les doctrines gno
tiques qui essaient d'interpréter ses dogmes avec ces mêmes idées d
l'Orient. Quant aux livres du Nouveau Testament, il est incontestabl
qu'ils existaient tous à l'époque de saint Irénée, qui écrivait so
Traité des hérésies sous le pontificat du pape Eleuthère, vers l'an 18(
car il y déclare de la manière la plus explicite que l'Eglise n'a jamai
admis que quatre Evangiles ni plus ni moins, ceux de saint Matthie
de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean. Il en cite de longs frag
ments parfaitement identiques à ceux que nous avons aujourd'hu
De plus, son témoignage s'étend à toutes les autres parties du Nouvea
Testament jusqu'à l'Apocalypse, sans jamais manquer, ce qui est ca
pital, de citer le nom de leurs auteurs. Or, ce témoignage seul n
suffirait-il pas pour renverser l'hypothèse rationaliste? Comme
croire que saint Irénée, le disciple de Polycarpe et de Papias, discipl
eux-mêmes de saint Jean, aurait pu attribuer aux apôtres des écri
fabriqués de son temps par des inconnus et des faussaires, sans
douter que ces écrits avaient tout au plus quelques années de dat
Comment croire que quatre Evangiles nouveaux se seraient glis
tout à coup dans l'Eglise sans réclamation aucune; que celle-ci a
rait été tout entière la dupe d'une si grossière supercherie, et ce
quand une simple divergence liturgique relative à la célébration de
pâque la mettait en feu? Mais les témoignages de saint Clément,

saint Ignace, de saint Polycarpe, de saint Justin, etc., reportent notre démonstration à une époque bien antérieure, au commencement même du IIe siècle. M. l'abbé Freppel note avec soin toutes les parties de l'Ecriture citées par les Pères ; il conclut que le Nouveau Testament, tel que nous le possédons, existait dans la première moitié du IIe siècle ; qu'en conséquence tout l'échafaudage rationaliste croule par la base.

Voilà la vérité à la lumière de l'histoire et d'après la critique la plus sévère, celle du moins qui laisse parler les faits et qui n'a pas la prétention d'en disposer à son gré. Tous ces témoignages, incontestablement authentiques, forment un tel enchaînement de preuves, un réseau si serré, qu'il est impossible d'en détacher un seul anneau. Tout est solide dans cette chaîne d'or de la tradition catholique. Car si le IIe siècle sert de contre-fort au Ier, il est à son tour soutenu par le IIIe, et ainsi de suite. De même que les Clément, les Ignace, les Barnabé témoignent en faveur des Evangiles et des Epîtres canoniques, de même les Polycarpe, les Justin, les Irénée attestent à leur tour les écrits des Pères apostoliques. Impossible de rompre la première ligne de défense si l'on ne rompt aussi la seconde qui l'appuie et qui la couvre, si l'on ne rompt enfin jusqu'au dernier rang cette phalange de témoins qui a dix-huit siècles de profondeur.

C'est sur ce même terrain de la tradition primitive que M. l'abbé Freppel se place pour apprécier le protestantisme. Au point de vue protestant, les quatre premiers siècles sont l'âge d'or de l'Eglise. La révélation y est, dit-on, dans toute sa pureté, le fleuve divin y coule avec l'entière limpidité de sa source. Mais à partir de là commence une période d'altération et d'obscurcissement. Dans ses institutions et dans ses dogmes, le christianisme subit toutes sortes d'innovations humaines. Alors s'établit une nouvelle organisation du pouvoir ; la hiérarchie se fonde sur le modèle de la constitution romaine. La foi elle-même perd le sens du divin. Loin de s'appuyer uniquement sur Jésus-Christ, elle n'a plus confiance que dans les œuvres. En un mot, l'Eglise entière devient pélagienne. — Eh bien, ici encore, que disent les faits ? Qu'était-ce que le christianisme des temps apostoliques, ce christianisme dans sa première séve selon les protestants, et tel encore que l'avaient façonné les mains divines du Christ ? Il était, répond M. l'abbé Freppel, essentiellement et identiquement le même que le christianisme du moyen âge et du XIXe siècle, et il le prouve par l'analyse développée des ouvrages des Pères apostoliques,

de saint Justin et de saint Irénée; car toute la doctrine catholiq est comme réunie dans ces documents de la tradition primitive. Sym bole de foi, constitution de l'Eglise, hiérarchie à ses divers degré sacrements, culte, discipline générale, devoirs de la vie chrétienn conseils de perfection, toute l'économie évangélique s'y trouve ré sumée, expliquée, développée, si bien que Gibbon lui-même e forcé de le reconnaître : « Un homme instruit, dit-il, ne peut alle « contre ce fait que, dans toute la période des quatre premiers siè « cles, les principes catholiques étaient déjà reconnus en théorie « en pratique. »

C'est ainsi que l'étude des monuments de la tradition ruine direc tement la double hérésie rationaliste et protestante, en prouva contre la première que le christianisme ne s'est pas formé par u lente élaboration, par le travail des siècles, par l'évolution naturel des idées et des forces purement humaines; contre la seconde, qu' n'a jamais subi d'altération, mais qu'il est toujours resté parfaitemen un et identique. Aussi le jour se fait-il de plus en plus en Angleterr et en Allemagne sur ces questions. Qui ne sait que ce mouvement retour au catholicisme qui s'est produit à Oxford, au foyer même l'anglicanisme, a été uniquement le fruit d'une étude plus approfond des Pères? Quant au vieux protestantisme allemand, on peut dire qu n'existe plus scientifiquement : par la force des choses et de la log que, il a glissé dans le rationalisme. D'autre part, le rationalisme lu même a subi des désertions et des rétractations nombreuses depuis fameux coup de tonnerre de Strauss, qui a fait tressaillir toute l'Alle magne protestante, épouvantée de n'être plus chrétienne. Bien d esprits, qui se jouaient alors au-dessus de l'abîme sans en avoir mesu la profondeur, ouvrirent les yeux, et désertant une doctrine fond sur la double négation de la métaphysique et de l'histoire, se ralli rent à la religion catholique, pendant que les enfants du ratio nalisme allaient misérablement se perdre dans les derniers ba fonds de la pensée, c'est-à-dire dans le matérialisme et l'athéism Aussi, loin de nous alarmer de cette minutieuse enquête dont christianisme est l'objet de l'autre côté du Rhin, nous nous en réjoui sons, ne doutant pas qu'elle ne conduise à la démonstration la pl encyclopédique, la plus lumineuse qui ait jamais été faite de sa div nité; car si l'erreur est tuée quand elle manifeste ce qu'elle est, qua elle dévoile son essence, la vérité n'a qu'une seule chose à craindr c'est de n'être pas connue.

Nous avons dû nous borner à indiquer l'idée dominante et les grandes lignes du travail de M. l'abbé Freppel. Nous aurions voulu signaler en détail ses belles études sur le rôle providentiel du peuple juif dans l'humanité, sur le polythéisme et ses causes, sur la cabbale et les Evangiles apocryphes, sur la doctrine du *Logos* dans l'antiquité et dans le christianisme; puis encore ses recherches pleines d'intérêt sur les premiers apôtres de la Gaule, sur saint Denis l'aréopagite et ses ouvrages, où l'auteur maintient l'ancienne tradition des Eglises de France contre les nouveautés de Launoy, Baillet, Tillemont et Fleury; enfin, son examen critique du gnosticisme, qui est, à notre avis, un vrai chef-d'œuvre d'analyse et d'exposition. Nous ne pouvons que renvoyer à l'ouvrage lui-même, ouvrage très-remarquable, nous le répétons, et l'un des plus solides qni ait encore paru en France sur le rationalisme et les origines chrétiennes. E. MARICOURT.

[illegible]. **JÉSUS A L'AUTEL**, ou *Lectures pieuses sur l'eucharistie*, par UN PRÊTRE DU DIOCÈSE DE BELLEY. — 2e *édition, revue et augmentée.* — 1 volume in-12 de XXXVI-288 pages (1860), chez Vingtrinier, à Lyon, et chez V. Sarlit, à Paris; — prix : 1 fr.

Faire aimer Jésus dans l'eucharistie, tel est le but de ce petit livre, divisé en quatre octaves, dont chacune est composée de huit lectures pieuses, instructives et intéressantes, soit sur les bienfaits de l'Homme-Dieu, principalement dans le sacrement de son amour, soit sur les devoirs de l'âme fidèle et reconnaissante envers ce généreux bienfaiteur. L'auteur, qui ne se nomme nulle part, y a ajouté quelques réflexions sur la Fête-Dieu, une instruction sur la dévotion envers le saint sacrement, par Mgr Malou, évêque de Bruges; une paraphrase du *Lauda Sion;* des actes pour la visite au saint sacrement et pour la communion; l'ordinaire de la messe et les vêpres du dimanche, et en a fait ainsi le manuel des personnes pieuses; elles y trouveront de quoi nourrir leur piété, en même temps que plusieurs traits historiques bien choisis leur offriront des modèles de toutes les vertus chrétiennes.

[illegible]. **JULES**, ou *l'Enfant trouvé*, par M. Honoré BENOIST. — In-18 de 70 pages plus 1 gravure (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Nouvelle Bibliothèque morale et amusante*); — prix : 30 c.

Encore un de ces enfants trouvés dont le type, toujours reproduit, ne s'épuise pas. Celui-ci n'est pas la moins bonne création du genre; le récit est fort bien conduit; on y trouve des détails curieux,

mais peut-être un peu chargés, sur les falsifications que subissen Paris les denrées alimentaires : ce qui est moins exact, c'est la facil avec laquelle le héros, qui n'eut jamais d'autre maître que le curé (son village, se fait, en donnant des leçons dans la capitale, une pos tion qui lui permet d'envoyer bientôt jusqu'à cinq cents francs p mois à sa famille adoptive. Gare aux illusions ! J. MAILLOT.

161. **LES MANIÈRES DE VOIR** *de Nicolas Tranquille au sujet de la religion* — 2 volumes in-18 de 126 et 120 pages (1861), chez A. Josse; — prix 50 c. le volume.

On ne peut s'empêcher d'applaudir à la pensée toute chrétienn qui a inspiré ce petit ouvrage. Il est de plus en plus nécessaire de r pandre les bons livres dans les différentes classes de la société, afin d prévenir ou de réparer le mal que produisent tant de brochur impies ou immorales. — Déjà, et plus d'une fois, on a répondu vict rieusement aux objections sans cesse renouvelées contre la religion mais on ne s'est pas toujours mis à la portée de toutes les intelligence Les *Manières de voir de Nicolas Tranquille* s'adressent surtout au gens de la campagne. Ce bon paysan, instruit sur la religion et plei de bon sens, sait, avec beaucoup d'esprit et de verve, déjouer tout les attaques et répondre à toutes les difficultés. — D'abord un lecteu du *Siècle*, qu'il rencontre en chemin de fer, prétend devant lui qu les curés, hommes comme les autres, font un métier et ne croient p un mot de ce qu'ils disent; qu'ils demandent toujours de l'argent qu'ils devraient se marier; qu'il y a de mauvais prêtres; que l'Égli a fait son temps; que toutes les religions sont bonnes; que la confe sion est une invention des prêtres et ne sert à rien. Nicolas Tranquil répond à tout cela avec un admirable bon sens. — Dans le second vo lume, il est aux prises avec Matthieu, ancien maître d'école d village, qui a renoncé à toute pratique religieuse et ne cesse d'attaque la piété de son interlocuteur. Celui-ci, tout simple et tout paysan qu' est, a facilement raison de son adversaire; il lui montre que la rel gion n'est pas seulement bonne pour les femmes; — qu'il ne suff pas d'être honnête homme comme on l'entend souvent dans le monde — qu'il est faux que les savants et les hommes éclairés de notre temp ne croient pas à la religion; — que depuis 89 la religion n'est pas (décadence, comme le prétendent certains philosophes au petit pie Après quoi vient une conférence sur l'obligation de chercher et d'en brasser la vérité, et une autre sur la nécessité de la prière.

livre est uniquement fait pour les classes populaires, et surtout celles des campagnes. On regrettera peut-être d'y rencontrer nes expressions trop triviales : il ne s'agit pas seulement de faire s paysans, mais surtout de les instruire. Cependant, c'est un oufort bon à répandre, M. DARDY.

ANUEL *de l'adoration perpétuelle du très-saint sacrement,* par M. l'abbé idée GIRARD; — 3e *édition, augmentée du rosaire eucharistique, de trente es, de la messe, des vêpres et des hymnes du saint sacrement.* — 1 volume 8 de XVI-344 et 284 pages (1862), chez C. Douniol; — prix : 3 fr., relié nglaise.

s avons parlé (p. 139 de notre tome XXVI) de la première édie cet ouvrage, parvenu en quelques mois à l'honneur d'être rimé deux fois. Nous ne pouvons que le recommander de noui l'approche de la fête du saint sacrement, et ajouter qu'aux ze approbations épiscopales qui l'avaient signalé aux âmes s, l'auteur a pu joindre celle de Mgr l'évêque de Marseille. le rosaire eucharistique, cette édition est enrichie d'autres éléS qui seront accueillies avec reconnaissance. Le *Mois du saint ment,* du même auteur, a été placé à la fin de ce Manuel. — Ce ous semble appelé à prendre place dans la bibliothèque pieuse s les chrétiens qui ont le bonheur d'être admis à la fréquente union.

UGUSTE MARCEAU, *capitaine de frégate, commandant de l'*Arche d'al*e, mort le 1er février* 1851, par UN DE SES AMIS; — 2e *édition, considérant augmentée, ornée du portrait du commandant.* — 2 volumes in-12 de 42 et 444 pages plus 1 portrait (1862), chez Briday, à Lyon, et chez es Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 3 fr.

s annonçons avec bonheur la seconde édition de la vie du comant Marceau. Les documents nouveaux dont elle est enrichie ombreux et le plus souvent intéressants; ils racontent des faits pellent des paroles qui peignent l'homme et le révèlent ntier. On remarquera surtout parmi ces additions de tou- renseignements transmis par un officier général. Déjà cet nt livre a remué plus d'un cœur; l'histoire de ce marin c, si pieux, si désintéressé, si noblement dévoué à la religion et levoir, est bien faite pour réveiller la foi et ranimer les sentichrétiens dans tant d'âmes amollies ou indifférentes. Au milieu nde ou à bord de son navire, la vie du commandant Marceau

a été celle d'un missionnaire, d'un apôtre. Qu'il est consolant au sein des tempêtes de ce siècle, des âmes si pures et si s Mêlé aux hommes et aux choses de notre temps, il semble av nous des leçons plus directes, des enseignements plus immédi applicables que les héros des anciens âges, dont le rapprochent u vigueur et une admirable loyauté. — Plein de son sujet, l'aut attaché à reproduire avec simplicité et avec candeur les trait homme de Dieu ; nous lui reprocherons cependant d'avoir i dans cette nouvelle édition quelques hors d'œuvre qui rompe fois les justes proportions d'un récit suivi ; mais ces légers disparaissent devant la parole pénétrée de l'écrivain, et n grettons presque de les signaler. — Nous engageons très-v nos lecteurs à faire connaître cet ouvrage aux gens du mond répandre parmi les jeunes gens des écoles : aucun ne peut l plus utile.

E.-A. Blampign

164. LE MÉMORIAL *de famille*, **par M. Emile Souvestre. — 1 volu de VI-268 pages (1859), chez Michel Lévy frères ; — prix : 1 fr.**

Ce *Mémorial* est le journal intime d'un père de famille, fixées jour par jour, et quelquefois heure par heure, ses imp C'est l'histoire d'un foyer domestique au point de vue rati Dans ce petit drame sans péripéties bien émouvantes, les nages sont peu nombreux. Le mari, qui tient la plume, a a lui Marcelle sa femme, ses deux enfants Claire et Léon, u qui entend à merveille la conduite du ménage, un grand-p ture inflexible et stoïque, puis deux amis du voisinage do Justin, est un politique *humanitaire* fort avancé, et l'autre, é celui-ci, aime à philosopher doctement. — Ces éphémérides sent tout le temps qui s'écoule depuis l'entrée en ménage j mariage de Claire. Rien de suivi ni de lié dans ces notes, qui les vicissitudes d'humeur et de fortune des époux. C'est d'al panouissement des joies d'une première union : tout est r cette vie à deux ; mais bientôt la source des épanchements t âmes ne se comprennent plus ou se lassent ; chacune d'elles s solitaire. Quand un premier-né vient réjouir cet intérieur dé le berceau captive la mère, son enfant l'absorbe, elle devient ciante pour son mari. Autre déception et nouvelle cause de f voici un second enfant, Léon. Que de sollicitudes pour ces chères ! En même temps s'accumulent les peines du cœur e

vers. Il faut quitter des amis bien tendres qu'on aimerait comme frère et sœur ; le cœur saigne ; et puis surviennent les embarras d'affaires. On a fait de folles dépenses ; il faut songer aux économies, et s'imposer la gêne et les sacrifices. Cependant Claire et Léon grandissent ; ils sont élevés à la Jean-Jacques. Leur imagination s'exalte, et un grand vide se fait dans leur âme. Quand s'éveille leur sens religieux ? Lorsqu'ils confinent à la jeunesse. On leur apprend alors la religion que pratiquait Rousseau, lorsque, étant aux Charmettes, il se promenait le matin au lever du soleil pour se livrer à des élans de religiosité philosophique. « Je tâchais, dit l'écrivain du *Mémorial,* de fixer les « yeux de Léon et de Claire sur l'œuvre divine. Nos promenades « m'en fournissaient de continuelles occasions. Je leur montrais la « verdure en fleurs, les moissons, les troupeaux, source éternelle de « vie qui coule toujours et ne s'épuise jamais ; je leur faisais sentir « cette palpitation qui vibre derrière toute chose et annonce une « puissance cachée ; j'ouvrais leur cœur à une reconnaissance attendrie devant ce merveilleux spectacle dont nous devenons le centre « partout (p. 173). » — Cette éducation porte ses fruits : Léon n'a pas de frein ; ses passions l'entraînent et le dominent, jusqu'au moment où, par une de ces conversions merveilleuses qu'on ne voit guère que dans les romans, il se range tout à coup, sans avoir plus de principes qu'auparavant, et il va diriger à Buénos-Ayres une maison de commerce. Quant à la jeune Claire, elle se livre entièrement à la *folle du logis :* elle est acariâtre, fantasque ; elle devient follement amoureuse du neveu d'un négociant avare, nommé Raymond, et grâce à la tante, elle finit par l'épouser.

Ce volume nous montre à nu les tristesses, les désenchantements, les infortunes d'un foyer domestique où la foi religieuse n'est pas souveraine, et qui est ainsi livré sans défense à tous les vents d'orages. C'est là vraiment le matérialisme pris sur le fait dans la famille. Dans celles, au contraire, où le christianisme règne et gouverne, les époux retrempent chaque jour leur affection mutuelle aux sources d'une vie supérieure ; ils portent ensemble vaillamment le poids de l'épreuve ; ils sont résignés dans les catastrophes et modérés dans la bonne fortune ; leurs enfants sont formés sur les genoux d'une pieuse mère ; ils entourent leur table « comme de jeunes plants d'oliviers, » suivant la gracieuse expression du Psalmiste ; dans l'âge mûr, ils seront l'honneur et la consolation de leur vieillesse. La religion fait ainsi épanouir, sous le toit conjugal et paternel, toutes les vertus et

toutes les joies sereines; mais le philosophisme raccornit l'âme, dit M. de Maistre, il ne sait que dessécher et assombrir. — Sous le rapport littéraire, ce livre a un incontestable mérite. Le style en est pur, élégant, trop imagé peut-être et trop uniforme. Le dialogue est souvent animé, spirituel; c'est par là que ces quelques pages de la vie intime sont accentuées et échappent à la monotonie.

GEORGES GANDY.

165. LES MISÉRABLES. — Ire *partie* : FANTINE, par M. Victor HUGO. — 2 volumes in-8° de IV-356 et 382 pages (1862), chez Pagnerre; — prix: 12 fr.

Voici la première partie d'un ouvrage qui doit en avoir cinq d'égale étendue; cinq parties ou actes de deux volumes chaque, divisés en sept à huit livres ou tableaux : en tout, une quarantaine de tableaux et dix volumes; total matériellement considérable. Drame ou roman, rien, néanmoins, dans ces proportions de tableaux ou de volumes, qui soit de nature à effrayer les gens qui ont lu les *Mystères de Paris* et le *Juif errant;* rien surtout, en cela, n'aurait effrayé les intrépides lecteurs du *Grand Cyrus* et de la *Clélie :* dix volumes aussi, mais quels volumes! combien gros et combien remplis! Ici rien de semblable : de minces volumes de trois à quatre cents pages et encore où le blanc cède la moindre place au noir; en sorte que sans vous lever plus tôt ni vous coucher plus tard que de coutume sans rien prendre sur vos repas ni sur votre promenade habituelle vous pouvez lire aisément chaque couple de volumes en un jour Cinq parties, cinq journées : ce n'est donc qu'un demi *Décaméron.* — Mais l'étendue d'une œuvre ne fait rien à sa valeur, pas plus que le temps mis à la composer. — Que dire de celle-ci? Le ridicule et le grotesque s'y étalent à côté et au travers du sublime; le détestable coudoie l'excellent, partout s'y infiltre, et finalement le domine. Et cela, à tous points de vue : religieux, moral, social, littéraire. Élever ce livre au-dessus des plus belles compositions de ce genre, le rabaisser au-dessous des pires, avec preuves et exemples à l'appui tâche en sens contraire également facile, car nulle œuvre, même parmi celles de Victor Hugo, ne s'offre plus en plein soit à l'admiration, soit à la critique. — En deux mots, voici la fable.

Jean Valjean était simple émondeur à Faverolles. Dans un jour de faim et d'angoisse, il a volé avec effraction un pain pour nourrir sept orphelins auxquels il sert de père. De là une condamnation à cinq a

ılères, que trois tentatives d'évasion portent à dix-neuf. Entré ɛnt au bagne, il en sort criminel. Dans son voyage vers la ville ıi a été fixée pour séjour, il arrive un soir à Digne. Son passe-jaune l'a trahi : on lui ferme toutes les auberges; le geôlier : refuse de lui ouvrir; un chien le mord et le chasse de sa « comme s'il était un homme. » Après avoir erré dans la cam-, il rentre en ville, cherche le renfoncement d'une porte, et par se coucher sur une pierre. Une femme, qui sortait d'une où elle s'était attardée, l'aperçoit et lui montre une maison où il eçu même sans frapper, car elle est toujours ouverte. Cette mai-t celle de Mgr Myriel, — lisez de Miollis, — évêque de Digne. ı effet, il est accueilli, non comme un galérien, mais comme un Il s'assied à la table épiscopale, ornée, en son honneur, du luxe tionnel de six couverts et de deux flambeaux d'argent; puis l'é-lui-même le conduit à la chambre des hôtes. Pendant la nuit, il eille. Une affreuse pensée traverse son esprit. Il se lève, se di-ers la chambre de l'évêque endormi, dérobe les six couverts a vu déposer le soir, et s'échappe. Ramené le lendemain matin s gendarmes, quel est son étonnement lorsqu'il entend l'évêque ıtenter de lui dire : « Eh bien, mais! je vous avais donné les ndeliers aussi... Pourquoi ne les avez-vous pas emportés avec couverts? » Et quelle commotion dans le plus profond de son à ces autres paroles de l'évêque : « Jean Valjean, mon frère, s n'appartenez plus au mal, mais au bien; c'est votre âme que ous achète; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdi-ı, et je la donne à Dieu (t. I, pp. 257, 259). » Il sort de la ville. ıtte s'engage entre ses habitudes perverses et ses impressions lles. L'instinct mauvais l'emporte d'abord, et il vole quarante un petit Savoyard; mais le bien reprend le dessus : il tombe à x, pleure et prie : de cet orage intérieur son âme sort rajeunie et ɔrmée. — A quelque temps de là, nous le retrouvons à Montreuil-er. Caché sous le nom de Madeleine, il est riche et honoré, ma-turier et maire. Fortune et crédit, il consacre tout au pays et aux es. Il a admis dans sa manufacture une pauvre fille, Fantine, qui son nom à la première partie de ce roman. Nous connaissons déjà ie : l'auteur nous l'a montrée à Paris, jouant son rôle dans un e quatuor d'étudiants et d'étudiantes, livrée à un Félix Tholo-qui l'a lâchement abandonnée avec une enfant. Cette enfant, e appelle Cosette, elle l'a confiée, en passant, aux Thénardier,

n'osant la ramener avec elle au pays, où elle craint que cette preu vivante de son honteux passé ne lui ferme toute ressource. Mais d Montreuil-sur-Mer elle veille sur Cosette, pour qui seule elle travaill et vit. Malheureusement, tout se découvre. Elle est chassée de la manufacture. Après avoir vendu ses cheveux et ses dents pour assouvi l'avidité des Thénardier, qui sont d'infâmes vampires, elle vend l reste et tombe dans la prostitution. Ramassée un soir par la police, alors qu'elle se défend contre un bourgeois qui l'insulte, elle es sauvée par M. Madeleine. Malade, elle est soignée par la sœur Simplice, dans un hôpital que M. Madeleine a fondé chez lui pour ses ouvrières. Sous l'action de la charité, son corps et son âme se relèvent Qu'on lui rende Cosette, et la voilà reconquise à la vie et à la vertu. Arrive la catastrophe. Le mouchard Javert avait déjà soupçonné Jea Valjean sous Madeleine, lorsque tout à coup le soupçon perd la piste s'égare et va tomber à faux sur un pauvre homme nommé Champmathieu, accusé, aux assises d'Arras, d'un vol de pommes avec escalade, et rétrospectivement de tous les crimes de Jean Valjean qu'o voit en lui. Que fera le vrai Jean Valjean ? Il n'a qu'à laisser les chose suivre leur cours, et Champmathieu, son bouc émissaire, emport son nom et son passé au désert du bagne, et il ne reste plus de lu que M. Madeleine, le maire, le riche manufacturier, voué à Fantine et à Cosette, aux pauvres et aux petits. Oui, mais ce serait l'honneur au dehors et l'infamie au dedans ; l'honneur devant les hommes, l'infami devant Dieu. Il faut choisir. Jean Valjean part pour Arras, se dévoile, délivre Champmathieu, sort de l'audience à la faveur de la stupéfaction de la justice qui n'a pas songé à l'arrêter, revient à Montreuil-sur-Mer, assiste à l'agonie de Fantine qui meurt sans avoir revu Cosette échappe à Javert qui veut ressaisir sa proie, et prend la route de Pari pour aller, probablement, délivrer Cosette et se jeter ensuite dans l aventures nouvelles que la suite du roman nous fera connaître.

Revenons maintenant sur le principal de ce livre, scènes et personnages, négligeant le secondaire et l'accessoire, et dévoilons-en l'e prit. — Le livre se concentre et se personnifie en trois noms : Myri Jean Valjean et Fantine. Qu'avait été l'évêque et qu'était-il ? Une pr testation récente de la famille de Mgr de Miollis dit déjà les couleu fausses et fantasques dont M. Victor Hugo s'est plu à barbouiller figure réelle du personnage. Dans le portrait que sa fantaisie en tracé, il y a, certes, de beaux et grands traits, mais que de petitesse de grimaces, de tons qui blessent la foi autant que la piété de famill

: le simple bon sens ! D'abord, M. Victor Hugo, toujours trahi
ıssion pour l'antithèse, par sa manie de faire de l'exception la
de la règle l'exception, ne nous offre pas son évêque comme
mais comme une sorte d'anomalie dans l'épiscopat. Le type
., — non en droit, mais en fait, — il le voit parmi ces évê-
ien en cour, riches, rentés, habiles, acceptés du monde, sa-
prier, sans doute, mais sachant aussi solliciter, peu scrupu-
e faire faire antichambre en leur personne à tout un diocèse,
'union entre la sacristie et la diplomatie, plutôt abbés que
;, plutôt prélats qu'évêques (t. I, p. 120). » — C'est dans
le cette caricature, où l'on a relevé avec raison tant d'igno-
qu'il faut chercher l'idée que M. Victor Hugo se fait de
iscopat. Aveuglé par sa passion, il semble n'avoir jamais
'évêques dans cet épiscopat qui en compte peut-être plus que
t de la glorification de son Myriel il n'a voulu faire qu'une
tous les autres. Ainsi la sœur Simplice, dont il fait un ange,
ın contraste lumineux destiné à repousser dans une ombre
;sière la sœur Perpétue, « la première villageoise venue, en-
ıez Dieu comme on entre en place, religieuse comme on est
ère. Ce type n'est point très-rare (t. II, p. 170), » ajoute-
ınt dire qu'il est le type commun, devant le culte qui envi-
ıtes les sœurs de la Charité. Mais les carmes, les capucins, les
, que ne protége pas contre lui cette universelle popularité,
n'est, avec une légère transformation, que « lourde poterie
ne (ibid.). » Ses exceptions préférées elles-mêmes, M. Victor
les ménage pas. Ainsi, sœur Simplice, malgré ce nom qu'elle
n imperturbable véracité, fait, — pour le bon motif, c'est
ın ou deux petits mensonges. Mgr Myriel, — pour revenir à
;t loin d'être un idéal de l'évêque catholique. Il a du zèle, de
;; mais ni son zèle n'est sympathique, ni sa charité aimable.
;, quelle est l'inspiration de sa conduite? que pense-t-il, que
Son symbole n'a qu'un article : *Credo in Patrem!* pur
La foi au Fils et au Saint-Esprit semble remplacée chez lui
gue panthéisme de son peintre; panthéisme puéril, qui s'a-
r la laideur d'une araignée, se donne une entorse pour ne pas
ıne fourmi, et ne préjuge pas « la question profonde de la
ıalité antérieure ou ultérieure des êtres qui ne sont pas
me (t. II, p. 65). » Un tel évêque hésiterait entre l'Evangile
ende des siècles; peut-être même préférerait-il aux saintes

paraboles *le crapaud!* Il ne suffisait pas à M. Victor Hugo de rendr son évêque ridicule; il lui a fallu encore le déshonorer. Il le plac quelque part « en présence d'une lumière inconnue. » Cette lumière ne vient pas d'une céleste révélation, mais d'un conventionnel qui oppose les crimes répandus dans tous les siècles, malheur inévitable de l'humanité en marche vers ses destinées, aux crimes accumulés en un point du temps par la terreur, à ces assassinats inutiles autant qu'abominables, à cette halte dans le sang d'où le monde ne peut sortir; qui met en parallèle le frère de Cartouche et le fils de Louis XVI, Marat et Bossuet ! Et à ces brutales théories, à ces dégoûtantes leçons d'histoire, que répond l'évêque? Il se contente de tressaillir, et « il ne « lui vient aucune riposte. » Bien plus, après la confession du conventionnel, terminée par cette question : « Qu'est-ce que vous venez « me demander? — Votre bénédiction, » dit-il, et il s'agenouille devant cet homme! Et l'auteur ajoute : « Personne ne pourrait dire « que le passage de cet esprit devant le sien et le reflet de cette grande « conscience sur la sienne ne fût pas pour quelque chose dans son « approche de la perfection (t. I, p. 108). » Voilà l'évêque de l'écri vain terroriste. Voici l'homme, voici la femme du socialiste.

Jean Valjean a été envoyé au bagne pour le vol d'un pain : ca inouï dans les annales de la justice, ou tellement rare qu'il n'est plu qu'une exception chimérique. M. Victor Hugo le généralise : il n'y plus au bagne que des Jean Valjean, c'est-à-dire des hommes poussé à la faute par une société imprévoyante, et de là conduits à l'endur cissement dans le crime par une société cruelle. Telle est la thèse « Il faut bien que la société regarde ces choses, puisque c'est elle qu « les fait (t. I, p. 211). » Si Jean Valjean travailleur a manqué travail, laborieux, a manqué de pain, c'est la faute de la société. N'a t-il vraiment pu trouver de pain que dans le vol? On ne se le demand pas. « Jamais, est-il dit plus loin, il n'a rencontré une parole amie « un regard bienveillant (ibid., p. 215). » A-t-il cherché? Et, sa chercher, ne trouvera-t-il pas tout à l'heure? Enfin, le voici au bagn Le châtiment a été pour lui féroce et outré, nous le voulons bien; ma en est-il de même pour ses compagnons? et, pour ceux-ci, la sociét est-elle féroce? De plus, depuis saint Vincent de Paul, la socié n'appelle-t-elle pas la religion à son aide pour moraliser le forçat? si le forçat sort du bagne armé contre elle de fureur et de vengeanc est-ce elle qui a « fait méchant cet homme créé bon par Dieu (ibid « p. 216)? » D'ailleurs, la société ni ne connaît le cœur, ni ne pe

' : contre le criminel qui la menace, elle n'a d'autre dé-
: ses prisons; contre le criminel qui a fait sa peine sans re-
:ut-être au crime, elle ne peut se protéger que par une sur-
défiante. Et, malgré tout, le forçat libéré n'est pas repoussé
:omme le Jean Valjean de M. Victor Hugo. Les scènes racon-
le beau chapitre : « Le soir d'un jour de marche, » sont très-
es, mais elles ne sont pas vraies. Puis, Jean Valjean ne
is par rencontrer cette chrétienne qui lui indique une porte,
e qui s'ouvre devant lui et le met en présence d'un évêque
:r jusqu'à l'imprévoyance? car, il faut bien le dire, nous
ns ni cette porte ouverte jour et nuit non-seulement à l'indi-
nnête qui vient demander secours, mais à l'indigence cou-
peut venir chercher l'occasion d'un crime; ni ce puéril éta-
genterie devant un homme qu'on sait être un forçat libéré,
n peut réveiller les mauvais instincts par ce tentant mirage.
, qui ne récitait pas tout le *Credo*, n'avait pas, ce soir-là,
it le *Pater :* il s'était sans doute arrêté au *Ne nos inducas*
ionem. Mais, avouons-le, il y a, dans le récit de cette nuit,
t dans le tableau de la lutte engagée entre la méchanceté de
ean et la bonté, le pardon de l'évêque, un talent unique
et de style. Il y a plus que le talent : il y a l'inspiration sur-
et chrétienne; car, chose remarquable, M. Victor Hugo qui,
ié à sa pente romantique, révolutionnaire et socialiste, tombe
ns le faux, le mauvais et le ridicule, se relève soudain et s'é-
le sublimes beautés, lorsqu'il touche cette terre chrétienne,
atal trop souvent renié, et dont heureusement il ne se peut
ent déprendre. Aussi, tout ce qui est vraiment beau dans ce
chrétien, et les taches, les brisures qu'on y remarque dou-
nent ne viennent que d'un schisme avec le christianisme,
ı outrage à son symbole. Il en est de même dans tout le
l'histoire de Jean Valjean, dans le récit de sa réhabilitation
lle, et notamment dans ce grand drame de conscience si
eusement intitulé : « une Tempête sous un crâne, » où l'ex-
libère s'il entrera dans la sainteté aux yeux de Dieu en ren-
ns l'infamie aux yeux des hommes. Ici, il faudrait citer, ce
s ne pouvons faire; mais on a lu ou on lira ce poëme de l'in-
l'une âme, où il y a, sans doute, des lacunes dans quelques
e la mise en scène, quelques expressions fausses pour n'être
: franchement chrétiennes, mais où l'ensemble est évidem-

ment inspiré de la seule religion qui ait ouvert et éclairé les abîmes de la conscience humaine, y ait fait descendre le remords et l'espérance pour en tirer le repentir et la réhabilitation. Sans doute encore, M. Victor Hugo manque de goût comme de mesure dans ses descriptions et ses analyses psychologiques : ou il force la couleur, la personnification, la prosopopée, — voir, par exemple, sa description de l'échafaud, celle d'un homme qui se noie dans l'Océan (t. I, pp. 40, 228), — ou bien il fouille, il s'acharne et se perd dans le vide ou dans les plis et les replis d'une anatomie excessive. Malgré tout, les chapitres que nous venons d'indiquer sont d'une beauté supérieure, et que seul peut-être M. Victor Hugo pouvait atteindre.

Reste Fantine. C'est toujours la même théorie : « Les fautes des « femmes, des enfants, des serviteurs, des faibles, des indigents et « des ignorants sont la faute des maris, des pères, des maîtres, des « forts, des riches et des savants... (t. I, pp. 33, 34). » — « Qu'est-« ce que cette histoire de Fantine? C'est la société achetant un es-« clave. A qui? A la misère... L'esclavage existe toujours... Il pèse « sur la femme, et il s'appelle prostitution (t. II, p. 109). » Nous la connaissons cette histoire de Fantine qui traîne dans tous les romans, dans tous les drames modernes; histoire fantastique et qui n'a d'existence que dans les rêves d'une imagination corrompue. Qui pousse donc au vice tant de Fantines? La faim? Non, le plus souvent, mais une curiosité perverse et un luxe effréné. Quelle nécessité pour elles de draper leurs vingt ans dans un cachemire, et d'acheter le cachemire au prix de leur virginité? Or, voilà le vrai marché qui s'opère, et dans lequel, on le voit, la société n'entre ordinairement pour rien. M. Victor Hugo lui-même ne nous dit pas que la faim ait poussé sa Fantine à se livrer à ce Félix Tholomyès qui l'a perdue. Qui donc a jeté cette fille, dont on nous fait une image si pure, si virginale, entre les bras de cet être chauve, édenté, sans esprit, sans cœur, de ce Tholomyès si laid, si bête et si odieux? Comment a-t-elle pu respirer plusieurs années cette atmosphère fétide qui nous étouffe pendant les quelques pages où l'auteur nous y retient? comment a-t-elle aimé Tholomyès? comment le regrette-t-elle au moment même où il l'abandonne si lâchement? Et qui expliquera qu'elle n'ait pas « cessé « d'être vertueuse et sainte devant Dieu? » que « cet enfer ait été « pour elle la première forme du ciel, et qu'il lui ait fallu com-« mencer par là (t. II, pp. 137, 143)? » Celles qui commencent par là, presque toujours finissent par là. Pure et sainte comme l'au-

teur nous la peint, jamais Fantine n'eût passé par le Tholomyès; ayant appartenu au Tholomyès, elle ne pouvait se relever à la hauteur où il la monte : il y a là des invraisemblances, des contradictions, des impossibilités. Mais M. Victor Hugo, qui se copie si souvent lui-même, tenait à reproduire sous un autre nom le type constant qu'il a déjà appelé Marion Delorme, Tisbe, et surtout la Sachette dans *Notre-Dame de Paris*. Fantine, c'est la Sachette plus jeune; c'est la même mère moins la bête fauve. Milieu, scène, langage, rien, hélas! n'est changé du XV[e] siècle au XIX[e] : même orgie sans amour et sans goût; même dialogue sans mesure et sans esprit; même insulte jetée à la France soit de Louis XI, soit de Louis XVIII, dont on nous fait la même caricature au moyen de traits exceptionnellement grotesques. Mais, encore une fois, la société, ici, n'est pas en cause. Ce n'est pas la faute de la société si Fantine a livré sa Cosette à des misérables, si elle a été chassée de la fabrique par la délation d'une vieille envieuse, ni même si elle a demandé à la prostitution l'entretien de sa fille qu'elle ne pouvait plus demander au travail; car qui l'empêchait de s'adresser d'abord à M. Madeleine, à la sœur Simplice, qui tout à l'heure seront ses anges et ses sauveurs, au lieu de frapper immédiatement à la porte du vice? Presque toujours la fille restée honnête ou qui veut le redevenir trouve dans le travail l'aliment ou le chemin de la vertu : le reste n'est qu'une exception, et ce n'est pas sur une exception qu'on bâtit une thèse sociale. Aussi, quand il sort du récit et du drame, où il excelle, pour entrer dans ses utopies socialistes, M. Victor Hugo n'a plus à son service que de grands mots qu'il met à cheval, comme des colosses de Rhodes, sur le vide de ses idées, ou bien des antithèses rocailleuses où l'admiration heurte et tombe. Quels chefs-d'œuvre produirait ce puissant esprit, si, abandonnant des erreurs où son talent, naturellement dépourvu de frein et de goût, de plus en plus s'égare et se gâte, il se fixait dans les idées chrétiennes à qui il a toujours dû ses meilleures inspirations, et à qui il devrait tout ce qui lui manque : la voie droite, le garde-fou, la règle préservatrice de tout excès intellectuel et moral! Le fera-t-il? Il n'y a guère lieu de l'espérer. Les seuls titres des autres parties des *Misérables* ne disent rien de bon. Ne préjugeons pas, toutefois. Attendons quelques jours. Nous verrons bien.

U. MAYNARD.

188. **LA MISÈRE** *au temps de la fronde et saint Vincent de Paul,* ou *un Chapitre de l'histoire du paupérisme en France,* par M. Alph. FEILLET, membre

de la Société d'histoire de France. — 1 volume in-8° de VIII-532 p
(1862), chez Didier et Cie; — prix : 7 fr.

Histoire de la fronde, ce livre est fort incomplet, notammen point de vue politique et militaire; histoire du paupérisme, il rempli de détails étrangers à un tel sujet; de plus, il est confus et sordonné : dans chacun presque de ses chapitres, des faits disparate succèdent sans lien logique, et les chapitres se succèdent les uns autres sans qu'il en résulte jamais une vue d'ensemble, un tout h monieux. Nous sommes transportés, au gré du temps et des évé ments, de province en province pour y contempler le spectacle de même misère; l'année suivante nous y ramène invariablement, et de courses douloureuses nous ne rapportons que des traits épars, jan un tableau. — Blâmable dans sa composition littéraire, ce livre l bien davantage dans sa tendance morale. De ce qui n'aurait dû i pirer que pitié et charité, l'auteur n'a guère fait qu'une œuvre d dignation et de haine. C'est un chapitre, nous dit-il, de l'histoire paupérisme en France avant 89, et un croquis des conditions de l'e tence de nos pères jusqu'à cette date fatidique, car, dans cette épo de la fronde, il prétend résumer huit siècles de la monarchie ca tienne. Or, « trois mots, — pour M. Feillet comme pour M. Lou « dre, — résument l'histoire de l'ancienne monarchie : la guerre « peste et la famine (p. 52). » Avant 89, la France était fatalen vouée à une incurable misère; à dater de 89, elle est entrée dans meilleures conditions de prospérité et de bonheur. Voilà la th Avant 89, le mal venait des institutions, et aussi des croyances. « « misère, dans l'opinion du XVII° siècle, est regardée comme « châtiment du péché originel; le désir d'y toucher devient pre « une impiété (p. 53). » Il suffit, pour en faire justice, de trans de pareilles assertions, et de noter qu'elles précèdent de quelques p le récit des prodiges opérés par la charité catholique pour soulag bannir cette misère prétendue sainte et inviolable, prodiges qui mêmes ressemblaient à tant d'autres dont se composait déjà t l'histoire de l'Eglise. Mais non, suivant M. Feillet, les institutions ligieuses engendraient la misère autant que les institutions] tiques : « L'ombre du couvent n'était guère moins nuisible aux cha « voisins que l'ombre du château (p. 55). » Toutefois, c'était su ruines de la féodalité que germait surtout la misère : « Rien de « sible comme cette poussière de petits gouvernements, s'isolan « uns des autres (p. 54). » Ce qui n'empêchera pas l'auteur de

un peu plus bas, — et avec plus de justice, — contre la centralisation (p. 80), car les contradictions pullulent dans son livre. Ainsi, d'un tableau cité par lui des revenus comparés de la propriété foncière, il résulte que ces revenus étaient presque aussi élevés vers le milieu du XVI[e] siècle qu'aujourd'hui, et que, par conséquent, c'est à des causes accidentelles, par exemple aux guerres de religion, à la guerre de trente ans, à la guerre de la fronde, et non aux institutions, qu'il faut attribuer la ruine momentanée de la France. N'importe : M. Feillet répétera que « la féodalité et la royauté avaient imposé « à la France une organisation à contre-sens; » que « l'ancienne « monarchie conduisait à grandes laisses la France à l'appauvris- « sement général (pp. 57, 75); » qu'aux maux publics il n'y avait de remède ni dans les principes fondamentaux, qui n'existaient pas alors en France (p. 87), ni dans les classes élevées, fermées toutes à la pitié. En vain saint Vincent de Paul leur prêche la charité chrétienne : « Son avertissement n'est pas compris; le spectacle d'un « si effroyable malheur ne peut vaincre l'égoïsme de la cour et des « grands, appeler les réformes sur une législation empreinte d'une si « odieuse inégalité... Une société qui ne veut pas introduire la justice « dans la loi, assurer à chacun une part de ce que Dieu a donné à tous, « est une société dont la vie se retire, une société condamnée à « périr : un siècle et demi à peine sépare la fronde de 1789 (p. 205)! » Et, par une nouvelle contradiction, M. Feillet, trois pages plus loin, parlant de l'œuvre de saint Vincent de Paul, ajoute : « En présence « d'une œuvre si grande, si belle, dans toutes les classes de la société « on s'associa à ces nobles et généreux efforts; jamais la charité sécu- « lière ne s'est élevée plus haut (p. 208). » — Les personnes ne sont pas plus ménagées dans ce livre que les institutions. Dès que s'ouvre la régence, Anne d'Autriche, cette reine, cette femme admirable, est aussitôt bafouée. Ce n'est plus qu'une femme galante et irascible, qu'une reine absolue et impitoyable, dont « la plus précieuse préro- « gative est le droit de priver arbitrairement les citoyens de leur li- « berté (p. 90). » MM. Michelet et Henri Martin l'ont dit, ces dieux de l'histoire, et M. Feillet, leur prophète, le répète après eux. Condé n'est qu'un héros « insatiable et insupportable, monté sur des échasses « et prêt à tout tuer pour la moindre prétention d'orgueil ou d'in- « térêt... Le sentiment du bien et du mal, l'amour de la patrie lui « font complétement défaut... La cruauté est le trait dominant de son « caractère, et aussi de sa figure, qui a quelque chose de l'oiseau de

« proie, avec ses yeux à fleur de tête et son nez aquilin (pp. '
« 145, 146). » Et nous ne disons rien des *impiétés sanglantes*, (
habitudes abominables que M. Feillet lui prête, sur le témoignage
quelques pamphlets du temps. En revanche, il cherche à justifi
d'Erlach (p. 137), d'après les lettres de ce chef barbare à sa famille
sa correspondance avec Mazarin, lettres qui, évidemment, ne sauraie
prévaloir contre le cri unanime des populations et des historiens.
veut même justifier Rosen-Worms, lieutenant et successeur du bar
d'Erlach (p. 142). Il est vrai que plus tard il sera forcé de le trait
comme l'histoire, c'est-à-dire en artisan des plus horribles cruaut
(pp. 293-295). En somme, M. Feillet ne fait grâce qu'à Fabe
« premier maréchal *plébéien!* » Dans le premier jet de son trava
confié il y a quelques années à la *Revue de Paris*, il n'épargnait mê
pas saint Vincent de Paul. Aujourd'hui il lui fait réparation (p. 239
Cet acte l'honore, et l'honore seul, car saint Vincent de Paul se ser
aisément passé de l'hommage d'un écrivain qui insulte tout ce qu'i
respecté et aimé.

Nous voici au cœur de notre sujet. La lutte « glorieuse et saluta
« (p. 15) » de Richelieu contre l'Autriche a déchaîné sur la Fra
les horreurs de la guerre de trente ans. A peine cette guerre est-e
fermée par le *glorieux* traité de Westphalie (p. 95), que s'ouvre
guerre de la fronde. Mais, ici, la misère ne sera pas seule : la ch
rité va engager contre elle un admirable duel. Voici saint Vincent
Paul, dont M. Feillet esquisse d'abord la vie. La chose lui était fac
après le grand travail de notre collaborateur M. l'abbé Maynard. To
tefois, M. Feillet veut paraître ne lui avoir rien emprunté. Tout d
bord il écrit : « Des nombreuses vies de saint Vincent de Paul, la p
« intelligemment faite... est une petite brochure de cinquante pa
« environ, par l'ancien rédacteur de l'*Univers* (p. 210). » Qui a
être étonné d'un tel jugement? C'est M. Louis Veuillot, qui naguè
dans la *Revue du monde catholique* (10 avril, p. 30), rendait un
expressif hommage à la « belle et complète *Histoire de saint Vinc*
« *de Paul* par M. l'abbé Maynard, » et qui se prépare à faire de
livre un plus ample compte rendu. Sans doute, la brochure
M. Louis Veuillot est vraiment admirable, comme tout ce qui
sorti de sa plume; mais elles est tout au plus le programme de ce (
M. l'abbé Maynard a très-amplement exécuté; et si « le rôle du sa
« et son influence sur son époque y ont été très-bien entrevus (ibid.
ce rôle et cette influence ont été développés et mis en pleine lumi

lans le seul ouvrage de M. l'abbé Maynard. On pourrait croire que I. Feillet, en écrivant ces lignes, a voulu se venger d'avoir été devancé ar M. l'abbé Maynard; car si M. Feillet a étendu le cadre de la misère y a embrassé un plus grand nombre de provinces; s'il a fait, d'une istoire jusqu'ici particulière, l'histoire générale de la France à cette poque; si même il a cité plusieurs documents nouveaux, directs ou directs, relatifs à saint Vincent de Paul et à son œuvre, il n'est pas oins vrai qu'il ne nous a rien appris de plus ni sur cette œuvre, ni ır les provinces que saint Vincent de Paul a sauvées. Des documents ouveaux qu'il apporte, le plus considérable est une ordonnance de 551, pour protéger l'action des Missionnaires en Picardie et en ampagne (p. 246); mais cette ordonnance n'est pas plus une déaration formelle d'impuissance de la cour qu'une révélation du rôle saint Vincent et de ses prêtres. Elle ne prouve que la charitable licitude d'Anne d'Autriche, niée ailleurs par M. Feillet, et elle ne t que confirmer ce qui était déjà connu par tant d'autres documents, avoir que saint Vincent de Paul a été l'unique sauveur de la France. urquoi ne pas laisser aux autres leur mérite, tout en gardant le n? M. l'abbé Maynard avait été plus courtois envers M. Feillet; car, nous sommes bien informés, c'est sous la dictée de M. Feillet luième qu'il a écrit, à la fin de son quatrième volume, la note si favole à l'auteur d'un *Chapitre de l'histoire de la fronde* inséré s la *Revue de Paris*. M. Feillet ne cite M. l'abbé Maynard que ır le critiquer, — à tort souvent, nous allons le voir, — et, du te, il affecte de ne rien lui prendre, bien qu'il lui ait pris plus ne pièce, notamment pp. 241, 413, 444. S'il l'avait consulté plus vent, il se serait épargné quelques erreurs matérielles. Ainsi, il ait mis saint Vincent de Paul en rapport à Rome, à la date de 08, avec le cardinal du Perron, et non avec le cardinal d'Ossat, qui tait mort dès le 13 mars 1604 (p. 210); — il n'aurait pas dit que ncent « établit le 25 juillet 1617 sa première Mission ou Compagnie pour la prédication des pauvres paysans (p. 212), » l'établisment de la Mission n'ayant eu lieu qu'en 1625, — et non 1624 . 219), — année où le contrat de fondation fut passé entre Vincent la famille de Gondi; — il n'aurait pas ajouté (p. 212) que les Charités de Villepreux, Joigny, Montmirail furent établies de Châtillon « par l'intermédiaire de Mme de Gondi, qui ne cessait de correspondre avec son ancien directeur, » — elle ne correspondait avec lui que pour le ramener à elle, — ces Charités ayant été établies par Vincent

lui-même, de retour dans la maison de Gondi ;— enfin il n'aurait p fait approuver les règlements de toutes par l'archevêque de Par (ibid.), mais seulement de celle de Villepreux. — M. Feillet accus M. l'abbé Maynard (p. 417) d'avoir mal compris les *carnets* de Ma zarin. M. l'abbé Maynard ne les cite que comme preuve d'une oppo sition religieuse très-réelle, très-incontestable, entre le cardinal e Vincent, surtout au conseil de conscience, et aussi d'une oppositio non moins incontestable entre le même Mazarin et une portion notabl de ce que M. Feillet se plaît à appeler, en langage de notre temps, l « parti clérical (p. 421). » Du reste, personne n'a jamais prétend que le clergé eût été frondeur comme il avait été ligueur. Le clerg était fidèle au roi, et, sans aimer Mazarin ni ses alliances protestantes il condamnait, en grande majorité, la révolte. Tout ce que dit sur c point M. Feillet ne prouve donc rien contre M. l'abbé Maynard. Lors qu'il s'agit de l'opposition politique de saint Vincent de Paul, M. l'abb Maynard recourt à d'autres preuves : il cite des pièces et des faits po sitifs, contre lesquels aucune objection n'est possible. M. Feillet lui e a emprunté plusieurs, notamment la lettre à Mazarin, du 11 sep tembre 1652, « dont l'original, dit-il, se trouve aux archives de l « Mission (p. 436). » Cette lettre n'existe plus en original : on n'en qu'une copie authentique; elle ne porte, comme tant d'autres du re cueil, qu'une adresse vague : « A un cardinal; » et c'est M. l'abb Maynard qui, par la date et le sens, en a deviné le premier le véritabl destinataire. Libre maintenant à M. Feillet de remplacer conjectur par conjectures pour l'explication de certains points obscurs de cet lettre.

Abordant le rôle de saint Vincent de Paul, M. Feillet lui prête d idées toutes modernes, qui étaient bien loin de sa pensée. Si le saint f entrer la société de moitié dans la religion et dans les pratiques charita bles, c'est pour la sanctifier, et non parce que « les anciennes institu « tions monastiques, corrompues par le temps, n'avaient plus auc « crédit (p. 213). » Le saint qui, toute sa vie, a tant travaillé s pour l'établissement, soit pour la réformation des communautés rel gieuses, n'exaltait pas moins « l'aspiration à la sainteté des cloîtr « (p. 214) » que la vie utile et dévouée dans le siècle. S'il a « i « troduit l'élément laïque dans les associations de charité (p. 216) c'est que dans l'élément laïque seulement il pouvait trouver riches coopérateurs pour plusieurs de ses œuvres charitables, non parce qu'il partageait la passion rétrospective de M. Feillet con

administration du clergé et les congrégations religieuses. Jamais, du ste, il n'a fait d'autre appel à ce que M. Feillet veut appeler élément laïque. Ce n'est pas lui qui a demandé « à l'élément laïque de la société des témoignages de satisfaction (p. 251) » sur les services rendus par lui ou par les siens : qui ne sait que son milité s'opposa longtemps à ce que ses Missionnaires retirassent de s témoignages des villes qu'ils avaient secourues, et qu'elle ne céda fin qu'à la justice et à la charité, lorsqu'on lui fit craindre les murures, les soupçons sur l'emploi des aumônes, et qu'on lui représenta que ces sortes de pièces, où la misère était signalée à côté du cours, étaient moins une récompense des services rendus qu'un enragement à en rendre de plus grands encore?

Au moment d'entrer dans le récit de l'œuvre des provinces, Feillet reproche encore à M. l'abbé Maynard de ne l'avoir pas prise on origine, et surtout de n'en avoir pas attribué l'initiative à qui de it, c'est-à-dire aux jansénistes. Il a trouvé dans la préface du livre l'*Aumône chrétienne* la mention d'un pieux magistrat qui se serait upé de cette œuvre, avec quelques autres fidèles de Port-Royal, nt saint Vincent de Paul, et il a découvert dans les *Mémoires* de celot le nom de ce magistrat, Charles Maignart de Bernières, ce t il se montre très-fier. — La découverte était facile à faire, car le n de Maignart de Bernières se trouve lié à l'*Aumône chrétienne* s tous les livres de Port-Royal, non-seulement dans les *Mémoires* Lancelot, mais dans le *Nécrologe*, dans l'*Histoire* de Besoi-, etc.; et si M. Feillet eût poursuivi en ce sens ses recherches, il ait appris que le pieux magistrat, son héros, a eu plus de part à la lication de l'*Aumône chrétienne* qu'Antoine Lemaître, dont il t rien dit à cet égard dans tous ces livres du parti.

uoi qu'il en soit, était-ce à M. l'abbé Maynard, historien seulet de saint Vincent de Paul, de faire en même temps l'histoire de arité de Port-Royal, c'est-à-dire d'un parti que le saint a si énerement combattu toute sa vie? Passe pour M. Feillet, qui écrivait histoire générale de la misère pendant la fronde : à chacun son . D'ailleurs, cette histoire de la charité de Port-Royal eût été tôt faite, et en termes presque aussi rapides que l'histoire de la té protestante, sur laquelle de longues recherches personnelles et cherches de la Société d'histoire du protestantisme n'ont presque évélé à M. Feillet (p. 236). Les jansénistes étaient, sans doute, s parleurs de charité, mais ils parlaient plus qu'ils n'agissaient,

s'occupaient plus de disputes que de bonnes œuvres, et l
schisme qu'ils introduisirent alors en France fut aussi nuisil
charité qu'à la foi. Que la maison de Port-Royal, comme to
maisons religieuses, ait exercé la charité à cette malheureuse
que parmi les gens du monde qui lui étaient attachés il se soi
des personnes charitables, comme Ch. Maignart de Bernièr
bonne heure; mais il y a loin de là à la glorieuse initiat
M. Feillet voudrait transférer de ce côté. L'initiative de l'œu
provinces ôtée à saint Vincent de Paul qui, au moment où on
lui substituer le jansénisme, s'occupait depuis quatorze ou qu
de la malheureuse Lorraine! De même de l'œuvre des fille
sur le témoignage de la Mère Angélique, M. Feillet cherche
porter l'honneur à Port-Royal (p. 405) : il y avait qui
que Mlle Le Gras y avait mis la première main! Ce qui a pu
à cet égard en 1649, selon la préface de l'*Aumône chrétie*
laissé aucune trace dans l'histoire, et d'ailleurs ne serait pas
à l'influence de saint Vincent de Paul, puisque, dans cette pr
est question de « dames, » qui ne sont autres, sans doute,
dames de la Charité, établies dès 1634. La grande œuvre des p
ne date que du milieu de 1650 : or, aussitôt saint Vincent
en est la tête et l'âme; et, désormais, si, parmi ses coopér
Paris, se trouvent quelques jansénistes, c'est à titre d'individu
tables et non d'agents de la secte.— M. Feillet oppose à tort à
première de saint Vincent de Paul un prétendu *alibi* : le sa
certainement de retour à Paris avant la fin de 1649, et, par
quent, en mesure de mettre le premier la main à une œuvre
core une fois, ne commença efficacement que dans la dernièr
de 1650. « A la date du 2 novembre 1650, — dit encore M.
« en s'appuyant sur un manuscrit inédit, — la part que pre
« cent de Paul à ce grand œuvre du salut de la France n'a
« notoriété; il n'est question que de M. de Bernières, c'est-à
« l'œuvre janséniste et parlementaire; mais c'est la dernière
« que nous ayons rencontrée (p. 243). » M. Feillet aurait
bien reculer cette notoriété jusqu'à 1653, car c'est alors que
de saint Vincent de Paul est prononcé pour la première fois
Relations. C'est que, par humilité et par délicatesse, Vincent
vait pas les aumônes : elles devaient être versées entre les m
des curés de Paris, soit des dames de la Charité; et voilà pour
lit dans les *Relations* ou ailleurs des noms qui semblent c

chefs de l'œuvre, tandis qu'ils ne désignent que des instruments. L'œuvre elle-même ne nous est connue que par les *Relations*, dont la première est de septembre 1650, deux mois avant ce 2 novembre, date à laquelle la part de saint Vincent n'aurait encore aucune notoriété; or, les lettres dont se compose cette première *Relation*, et aussi celle d'octobre, sont toutes envoyées par les Missionnaires : preuve irrécusable de la part principale, et, en un sens, exclusive, que Vincent a prise à l'œuvre dès le commencement. L'enquête officielle pour 1650 ne parle également que des prêtres de la Mission. Comment donc M. Feillet a-t-il pu écrire : « Dès que Vincent eut pris part à l'œuvre, « il y apporta son activité... Seize Missionnaires partent pour la Pi- « cardie et la Champagne; leurs lettres désolées se retrouvent avec les « *autres* dans les *Relations* (p. 245)? » Quelles *autres?* Des agents du parti, laisse-t-il entendre. Mais la première qu'il cite, et la première aussi du recueil, est d'un Missionnaire! Et ainsi en sera-t-il toujours, à part quelques rares lettres de curés qui mêlent à la voix des fils de Vincent leurs cris de détresse. — Telle se poursuit l'œuvre de salut dans les provinces, et avec plus d'efficacité que ne le dit M. Feillet (p. 290), comme le prouvent tous les témoignages des villes proclamant saint Vincent de Paul leur sauveur. Elle s'étend aux environs et aux faubourgs de Paris, grâce à une admirable organisation dont le *Magasin charitable* est le monument. — Disons en passant que l'hôtel de Bretonvilliers était à la pointe, non de la *Cité* (p. 446), mais de l'île Saint-Louis, appelée alors île Notre-Dame. — L'œuvre finit par embrasser une bonne partie de la France, ainsi qu'il résulte de placards charitables constatant les secours envoyés à dix ou douze autres de nos provinces. Ici encore M. Feillet a critiqué à faux M. l'abbé Maynard qui, suivant lui, aurait mis ces pièces sous la date de 1652 (pp. 515, 519). M. l'abbé Maynard s'est borné à présenter la misère qu'elles décrivent comme une conséquence des guerres de la fronde, ce qui est vrai; mais, pour les pièces elles-mêmes, il leur laisse toute leur incertitude chronologique : « Si, dit-il, malgré leur petit nombre « et leur sobriété, elles ne laissent rien à deviner sur l'étendue et la « profondeur de la misère, elles ne nous disent rien de sa *date ni de « sa durée*. » M. Feillet se trompe bien plus évidemment lorsque, pour prouver qu'elles sont de 1660 et non de 1662, comme l'avait cru M. Clément, il invoque la mort de saint Vincent de Paul, supposant que l'œuvre mourut avec « l'ardent apôtre de la charité (p. 519). » S'il avait consulté le livre de M. l'abbé Maynard dans un autre dessein

que celui de le critiquer, il y aurait vu mentionnée une circulaire d'Alméras, du 26 novembre 1664, qui nous apprend que les aumônes s'étaient continuées dans ces mêmes provinces pendant les années précédentes.

Sur le point de terminer son livre, M. Feillet en résume l'esprit et la portée en quelques expressions renfermant la condamnation de l'ancien régime à cette date glorieuse du XVIIe siècle et en la personne du grand Louis XIV. Affaissement des esprits et des caractères; prostration physique et morale dans toute la nation; absence de principes sérieux et raisonnés, de convictions sincères et arrêtées; despotisme et servilité, etc., etc. : voilà pour lui la belle France du XVIIe siècle, voilà la France d'avant 89 (p. 487)! Et c'est en 1862 qu'on publie ces énormités, malgré tout ce que nous avons vu, tout ce que nous voyons, tout ce qui nous menace! Au terme de ce trop long article, la discussion ne nous est plus possible; puis, dans les pages de ce recueil, elle nous est, à certains égards, interdite. Contentons-nous de poser à M. Feillet une ou deux questions : Si la vieille France était si mal organisée, comment se fait-il que la pauvreté et la misère y fussent si résignées et même si contentes? qu'elles n'aient pas profité, au XVIIe siècle, des troubles civils pour se venger de leurs prétendus oppresseurs? que les 40,000 mendiants de la capitale, — le cinquième de la population d'alors, — n'aient pas pris une seule fois les armes, et que des nombreuses « cours de miracles » on n'ait pas vu sortir, comme de nos faubourgs depuis 89, ces hordes affreuses demandant à la société la bourse ou la vie? Comment se fait-il que ce soit précisément à dater de cette ère heureuse de 89 que le *paupérisme* a remplacé la pauvreté, — car le titre même du livre de M. Feillet est un anachronisme, — que des misères moindres qu'autrefois menacent la fortune et l'existence de tous, et que le socialisme, — pour l'appeler par son nom, — nous pose de plus en plus pressant le problème d'être ou de n'être pas, et ajourne à courte échéance la ruine de toutes les institutions sociales?

Notre critique du livre de M. Feillet a été vive, mais elle n'a pas été, comme la sienne, jusqu'à l'injustice. Pour rester jusqu'au bout dans les limites du juste et du vrai, disons que cet ouvrage, comme œuvre de recherches et d'érudition, est un des plus remarquables de ce temps; nous désirons que ce long article soit une preuve même de son importance. Presque toutes les pièces dont il se compose sont originales ou inédites; pour les réunir, il a fallu des années d'investi

gations et de patience. Désormais, nul ne pourra plus écrire sur la fronde ni sur la misère et la charité à cette époque, sans le consulter et lui faire de nombreux emprunts. C'est là un mérite et une gloire qui nous font d'autant plus regretter qu'il ne soit pas aussi recommandable par son esprit que par sa richesse historique.

J. DUPLESSY.

67. **NOTRE-DAME** *de Liesse*, par M. J. CHANTREL. — 1 volume in-12 de xvi-144 pages plus 1 gravure (1860), chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris (*Bibliothèque catholique de Lille*); — prix : 80 c.

Ce pieux ouvrage est un *ex-voto* de reconnaissance pour une grâce insigne obtenue par l'auteur. Après quelques pages sur le *siècle de Marie* et le *bourg de Notre-Dame de Liesse*, il donne le récit complet de la légende, puis l'histoire du pèlerinage, et enfin tous les détails relatifs à la belle fête du *couronnement* qui eut lieu le 18 août 1857. Une jolie gravure représente le sanctuaire de Notre-Dame de Liesse.

On sait que ce sanctuaire est un des plus vénérables de la France et même de la chrétienté. M. Chantrel n'a rien négligé pour donner de l'intérêt à son opuscule. Il a consulté à peu près tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur Notre-Dame de Liesse, et il a su mettre à profit tous les trésors qu'il a recueillis. On sera charmé de retrouver, dans le chapitre *la Légende*, la naïve complainte que chantaient autrefois les pèlerins, « sans trop s'inquiéter de savoir si la rime était toujours bien riche et la mesure toujours bien observée (pp. 42, 43). »

Faire connaître nos pieux pèlerinages, c'est les faire aimer et augmenter encore le nombre de pèlerins qui vont y prier. Merci donc à M. Chantrel de nous avoir rappelé le chemin et redit la mémorable histoire de Notre-Dame de Liesse!

68. **TROIS NOUVELLES** *pour la jeunesse*, par M. DUBOUCHAT. — 1 volume in-12 de 268 pages (1861), chez V. Sarlit (*Bibliothèque des familles*); — prix : 1 fr. 50 c.

Ces trois nouvelles, *le Procureur*, — *le Commandant Jeannot*, — *M. Delaune*, — ont cela de commun entre elles, malgré la variété qui d'ailleurs les distingue, que leurs héros, tous plus ou moins tués, quelques-uns même plus d'une fois, ou du moins paraissant aussi morts que possible, enterrés même, reparaissent tous bien portants au moment opportun, pour la plus satisfaisante conclusion de l'histoire. Celle du commandant Jeannot est par trop incroyable; on nous

permettra, jusqu'à plus ample informé, de la placer dans la catégorie des contes des *Mille et une nuits*. Rien de tout cela ne déplaira aux lecteurs; ils trouveront ici de quoi satisfaire le besoin qu'ils peuvent avoir d'émotions, et ils recevront, en même temps, beaucoup d'excellentes impressions, résultant des faits mêmes. Le style a le mérite d'être simple et clair; en un mot ce livre, sans avoir grande importance, n'est cependant point une banalité, et pourra être lu avec plaisir et sans inconvénient.

169. **LES ŒUVRES** *de charité à Paris,* par Mlle Julie Gouraud; — *nouvelle édition.*— 1 volume in-12 de VI-384 pages (1862), chez C. Douniol; — prix: 3 fr.

Ce livre a été publié une première fois sous ce titre : *Utilité d'un voyage d'agrément à Paris*. Quelques personnes ayant trouvé que ce titre ne donnait pas une idée suffisante de l'ouvrage et laissait quelque obscurité dans l'esprit, l'auteur l'a remplacé par celui qu'on vient de lire, et a ajouté à son travail un chapitre sur l'œuvre si sainte et si consolante des *Dames auxiliatrices des âmes du purgatoire.*

Plusieurs ouvrages intéressants sur ce même sujet ont déjà fait connaître la fécondité merveilleuse des œuvres de charité à Paris. Celui-ci plaira plus que tous les autres par l'élégance du style et par la forme gracieuse que l'auteur a su lui donner. Qu'on ne craigne pas d'y rencontrer une sèche nomenclature ou de simples esquisses pâles, incolores. Une dame anglaise, faisant avec son mari un voyage d'agrément à Paris, épanche son âme dans une correspondance intime avec une amie qu'elle appelle sa sœur. De là une suite de tableaux animés, pittoresques, dont la vue remplit le cœur d'une douce émotion. On ne peut s'empêcher d'aimer ces œuvres dont ils nous révèlent l'origine, dont ils nous font l'histoire. On est naturellement encouragé à la charité par le spectacle de tout le bien qu'elle produit. — L'œuvre des faubourgs, la Société maternelle, les crèches, les salles d'asile, les écoles, les patronages, les amis de l'enfance, les prisons, le Bon Pasteur, la Société de Saint-François-Régis, les pauvres malades, la visite des pauvres malades dans les hôpitaux, les petites sœurs des pauvres, le couvent des sœurs aveugles de Saint-Paul, l'œuvre des militaires, la Société de Saint-Vincent-de-Paul, l'adoration perpétuelle et l'œuvre des tabernacles, les vestiaires; enfin, les dames auxiliatrices des âmes du purgatoire, telles sont les œuvres de charité dont la voyageuse entretient son amie. Si étendu

semble ce cadre, il est loin de tout embrasser : il laisse dans
bre ou dans l'oubli bien d'autres œuvres. Mais ce défaut, le seul
de cet excellent livre, est très-facile à corriger. Il n'y a qu'à
er quelques nouveaux chapitres à ce volume trop court. Il aura
plus de prix et produira plus de bien, en appelant sur un plus
l nombre d'œuvres l'intérêt et le concours de toutes les âmes gé-
ses.

ŒUVRES *posthumes* du R. P. VENTURA DE RAULICA.—*Conférences, sermons, élies.* — 1 volume in-8° de VIII-516 pages plus 1 portrait (1862), chez n; — prix : 7 fr.

mort, en frappant prématurément le P. Ventura, nous a en-
n orateur vigoureux, un missionnaire zélé, un écrivain d'un
mérite, quoique parfois intempérant et paradoxal. Avec son in-
able énergie, son dogmatisme sévère et extrême, il possédait
ns les plus heureux et les plus attrayants : il savait charmer les
, émouvoir les cœurs et arracher à son auditoire des larmes sa-
s. Son langage même, qui sent si fort le terroir étranger, n'est
s valeur, et sa saveur particulière et piquante a beaucoup con-
au succès du prédicateur. Tel qu'il était enfin, doué de
qualités et malgré d'incontestables défauts, il fixait l'atten-
e la foule, ravissait d'admiration et entraînait à Dieu. Plût au
e, bornant son ardeur à la chaire chrétienne et à la direction
elle, il ne se fût jamais occupé de discussions philosophiques,
esquelles son génie excessif ne savait pas garder la mesure
et précise, et surtout qu'il n'eût pas touché aux choses politi-
où sa fougue l'emportait si loin !

olume posthume nous semble une des plus belles œuvres du
théatin, d'abord parce qu'il ne renferme que des sermons, en-
arce que ces sermons, — sauf un seul, — sont entièrement con-
au développement de la parole divine, à l'enseignement évangé-
Il contient trois conférences, une dizaine de sermons, cinq ho-
, et le panégyrique de saint Fortunat. Tous ces discours, très
par le sujet et par la forme, sont appuyés sur les textes de l'E-
et nourris de la doctrine des Pères. Les homélies ont un intérêt
f et plus spécial ; elles respirent quelque chose de ferme et de
nt qui découle bien des saintes lettres et qui pénètre au fond
es. Qu'on lise surtout la belle homélie sur la parabole de l'éco-
infidèle, et on verra quelle admirable intelligence de l'Evangile

s'y révèle. Nous aimons moins le panégyrique de saint Fortun. évêque de Poitiers; là, l'homme de parti, l'ennemi des lettres clas ques perce trop (p. 511); la chaire catholique ne doit jamais ét l'écho de ce qui nous passionne et nous divise; qu'elle reste immu blement la calme et sereine dépositaire de la pure parole de Dieu; q toutes ces funestes querelles qui troublent parfois les esprits catho ques n'aillent jamais jusqu'à leur cœur et ne remontent, en aucun c jusqu'à la tribune sacrée ! Au reste, ces derniers discours, fruits d'u vieillesse mâle et verte, n'ont point ce caractère politique ou pol mique qu'on a reproché au P. Ventura; ceux surtout qui sont vraime de la fin de sa vie ont une simple et douce quiétude qui réjouit et co sole. Ses sermons sur la croix, sur la résurrection de Jésus-Christ et sur résurrection des morts, montrent à nu l'âme de l'orateur et ses divin espérances. On y sent avec quelle foi et quel amour il se reposait s Jésus crucifié. Aussi, à l'heure de sa mort, cet adorable Christ qu' avait tant prié et tant prêché lui a-t-il donné d'ineffables consolation — Nous recommandons de grand cœur le dernier volume de ce vai lant apôtre : on y trouvera l'instruction et l'édification. Nous regret tons que l'éditeur n'ait pas mis en tête une notice substantielle su l'auteur, et n'ait pas indiqué la date de chacun de ces sermons. — L'ouvrage est soigneusement imprimé, et orné d'un portrait trè ressemblant.

E.-A. Blampignon.

171. **LES SOURCES** (2e *partie*), ou *le Premier et le dernier livre de la scie du devoir*, par M. l'abbé A. Gratry, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculé Conception. — 1 volume in-18 de 150 pages (1862), chez C. Douniol, chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 1 fr. 50 c.

L'année dernière, le P. Gratry proposait aux âmes généreuses viriles un plan d'études; aujourd'hui, il leur propose un plan de vi Cette seconde partie des *Sources* ne se rattache pas autrement à l première. Elle renferme deux livres et une conclusion. Le premi livre est intitulé : *le premier livre de la morale; préparation;* second : *le dernier livre de la morale; aphorismes de la science devoir*. La conclusion exprime de nobles, de généreuses, nous s rions tentés de dire de naïves espérances. Les deux livres et la co clusion, sans être liés par des transitions matérielles, forment un to assez facile à saisir. On peut en juger par le résumé suivant.

Pour embrasser le plan de vie que le P. Gratry propose, il faut d bord la volonté formelle d'être bon, c'est-à-dire de donner sa vie à

justice et à la vérité. Cette volonté formelle exige, dans l'état présent de la société, une bien grande énergie. La première condition fondamentale à remplir, c'est de briser la chaîne qui nous attache à la surface de ce monde tel qu'il est, c'est de rompre avec l'amour de l'argent. Là est le principe de la vie morale, la condition absolue de tout progrès de l'homme et de la société. A l'estime et à l'amour de l'argent, il faut substituer l'estime et l'amour de la pauvreté, laquelle n'est pas la misère, ni l'indigence, mais la vie quotidienne conquise par le travail. L'homme a été placé sur cette terre pour la garder, la défendre et la cultiver. Pourquoi donc s'enfouir dans la honte, la désertion, la trahison, quand il s'agit de cette milice universelle et nécessaire, qui est la vie? L'Evangile appelle pauvre, « pauvre d'esprit, » l'homme riche qui, sachant ce qu'il tient en sa main, respecte ces biens sacrés, et ne les donne qu'au salut des hommes et au progrès du monde. Enfin, après avoir répudié l'idole du siècle, si l'on renonce, en outre, à la grande maladie mentale de notre époque, qui est la manie aveugle et farouche de renverser, de briser et de détruire, pour développer les germes déposés à profusion par la main divine dans la nature, dans les autres hommes et en nous; pour porter la lumière et la sagesse dans les sciences, dans la société et dans la famille, alors on sera préparé à entendre et à pratiquer les aphorismes de la science du devoir, science supérieure, qui se développe même en ce siècle, et qui consiste en ce que l'histoire, la politique, la science économique, le droit, et tout l'ensemble des sciences sociales, tendent à s'unir en se rattachant à l'éternelle justice. « Cette « grande science, la plus féconde de toutes, démontrera en toute « lumière, développera dans le détail des précisions et des applica- « tions, la riche beauté de l'inspiration primitive des consciences, et « la divine fécondité des préceptes et des conseils de Jésus-Christ et « de l'Eglise. La conscience est donnée à tous, en tous temps, en tous « lieux, et elle suffit. Chacun sera jugé sur ce qui lui aura été donné. « Mais l'homme juste doit travailler chaque jour à éclairer sa cons- « cience par la science, et la science doit, par l'effort de la raison et « de la liberté, se développer de siècle en siècle (p. 72). » Le principe de la science du devoir est simple, et il peut s'énoncer ainsi : « Assistance due par tout être à tout être. » C'est qu'en effet, le devoir ne va pas seulement de l'homme à l'homme, mais bien aussi à toute la création, à tout être sans exception. De ce principe simple de la science du devoir sortent les *aphorismes* de cette même science,

c'est-à-dire les résultats scientifiques principaux auxquels, dans l'ord moral, l'esprit public des peuples européens parvient ou sera parve avant un siècle peut-être. Ce principe mène promptement au pr mier de tous les devoirs, qui est d'aimer Dieu par-dessus tout choses, lequel se déploie en deux autres, l'amour de soi-même l'amour du prochain; car, au fond, les trois devoirs sont identiqu — Devoir envers Dieu, devoir de l'homme envers lui-même, dev de l'homme envers autrui; la famille : tels sont les titres des tr chapitres qui, avec le chapitre préliminaire, composent le dernier liv de la morale, et sont traités sous forme d'aphorismes. Mais ce derni terme doit se prendre dans un sens très-vaste; car ici, les aphorism sont plutôt des vues assez générales et détachées que des formu précises et rigoureuses. Ce dernier livre sera, nous dit le P. Grat complété plus tard par deux autres chapitres sur nos devoirs env la patrie et le genre humain; chapitres de politique et de science ciale, très-décidés dans leurs convictions, mais qui demandent enc quelque travail pour devenir, autant qu'il est possible, inattaquab dans leurs énoncés. — Et la conclusion, que contient-elle? Les tr pensées que voici : « La volonté d'abolir la misère conduit à l'Eva « gile, et puis à l'Eglise catholique. — La terre remplie, et trop « tite, tend vers le ciel. — Au fond, la grande terreur et la gran « douleur, c'est la mort. La grande consolation sera donc l'imm « talité manifeste (p. 127). » C'est-à-dire : 1° la misère est inat quable sans moralisation; or, sans religion, point de morale, et axiome est de la plus absolue solidité; mais il n'y a qu'une religi dans le monde, le christianisme, les autres n'étant pas discutables; ce qui est parfaitement vrai. 2° Or, c'est ainsi que l'on va travaille éteindre la misère, et alors, quand la crise qui dure depuis bien un siècle sera terminée, « le genre humain tout entier, dans u « force, une lumière, une liberté croissantes, s'élancera pour rem « plir et dominer le globe... Et lorsque notre terre, vraiment pe « plée et cultivée, fera vivre dix milliards d'hommes, le gen « humain verra de nouveau que la terre est petite, et qu'elle ne su « pas... C'est alors que l'on connaîtra le devoir de transfigurer par « chasteté et par l'innocence réparée le dernier tiers de la vie, au « bien que de maintenir le premier tiers dans la pureté angélique « C'est alors qu'il sera démontré au monde entier : que la pl « grande partie de la félicité doit être recherchée dans l'âme, au « intérieur, et dans les joies de la conscience et de l'esprit... Par

« merveilleux développements des sciences de la lumière, on saura « quelque chose peut-être de l'usage des étoiles, quelque chose de la « vie actuelle, des destinées communes de l'univers entier, quelque « chose de la vie intime du radieux soleil qui nous donne la fécon- « dité (pp. 140, 141, 142, 143) ; » — ce que nous voudrions pouvoir espérer et croire. 3° On ne sait pas si les mondes qui nous environnent ne nous seront point une ressource, ni même tout ce que l'on peut tirer de notre soleil, ni quel travail, un jour, l'homme peut faire faire à ses rayons (p. 144). On ne sait pas encore l'effet en quelque sorte tout-puissant qu'a la prière : jusqu'à présent l'on n'a point prié ! On n'a point demandé la « joie pleine » promise par Jésus-Christ. Or, « qui sait si la science et la foi, et la révélation et la « lumière de l'Esprit-Saint, ne nous montreront pas l'existence du « ciel et de l'immortalité, et sa nature et son rapport à l'univers; et « si de vivantes relations, réelles et personnelles, naturelles ou surna- « turelles, avec les immortels de l'autre vie, ne seront pas l'accom- « plissement de la grande joie?... Au fond, la grande terreur et la « grande douleur, c'est la mort. La grande consolation sera donc « l'immortalité manifeste. Pourquoi la vue de l'immortalité ne nous « serait-elle pas donnée un jour, comme tous les jours nous avons la « vue de la mort? Mais quoi ! est-ce que le fond même du christia- « nisme n'est pas déjà cette vue de la vie éternelle, la vue du Christ « ressuscité ? En se montrant vivant, le Christ met en liberté les « hommes que la crainte de la mort faisait esclaves pendant la « vie entière. Oui, j'ai cette espérance; oui, si l'humanité devient « juste; si, dans la dernière phase de sa vie terrestre, elle renaît « vraiment de l'Esprit, comme Dieu le veut; oui, je l'espère, il en « sera ainsi. Et l'humanité sur cette terre finira comme un saint, « dans la sérénité de la lumière, dans la joie pleine du Christ « (pp. 147, 148) ; » — ce qui nous paraît une espérance aussi gratuite qu'intrépide.

Telle est cette seconde partie des *Sources*. Nous avons cité textuellement en analysant, parce qu'il est des choses qui ne s'interprêtent pas. Est-il nécessaire d'ajouter que nous plaçons ce volume à une grande distance au-dessous du premier? Là, il y avait vraiment un plan d'études : on y disait comment et ce qu'il fallait étudier. Ici, on ne dit précisément ni ce qu'il faut faire, ni comment il faut agir. Ce sont plutôt des aperçus sur le devoir, ou mieux sur la science du devoir, laquelle n'est point encore constituée! Et il faut l'avouer, autant

nous croyons et comprenons que toutes les sciences convergeron se concentreront, comme des rayons lumineux, autour de la vé catholique, autant nous concevons peu une science du devoir rés tant de l'union de toutes les sciences. Le devoir! mais il est dans l vangile et dans la théologie! Est-il donc bien sûr qu'il puisse é ailleurs? Et la science du devoir, qu'est-elle autre chose que le com mentaire approfondi de nos livres saints! N'est-ce pas amoindrir devoir que de lui donner une source naturelle et une origine h maine, même scientifique? Et quel avantage cela aurait-il? Et que efficacité sur la conduite?

Le style de ce travail participe du vague et de l'embarras du fon il est flottant comme l'idée. Il faut excepter les pages où le P. Gra raconte comment il fut amené, jeune homme plein de talent et d venir, à se consacrer à la justice et à la vérité. C'est un des table les plus vivants de la douloureuse histoire de l'âme humaine. L'i pression est complète, trop complète peut-être; car, pleinement ceptée, elle arriverait vite à des conclusions manichéennes, ou moins baïanistes.

En lisant ce livre, nous avons vu, avec une peine réelle, com en lisant « le Lieu des âmes » dans la *Connaissance de l'âme*, M. l'a Gratry s'engager dans cette voie des pures possibilités scientifiques facilement voisines de la rêverie. C. M. **André.**

172. **UN VOYAGE** *de noces, ou Luther et sa fiancée*, par Conrad DE BOLAND *traduit de l'allemand.* — 1 volume in-12 de 206 pages (1861), chez H. C terman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*les Romans honnêtes*) prix : 1 fr. 25 c.

173. **UN VOYAGE** *de noce, roman historique du* XVI*e siècle*, par Conrad BOLANDEN; *traduit de l'allemand sur la* 2*e édition*, par M. Guill. LEBROCQUY — 1 volume in-12 de 340 pages (1860), chez H. Goëmaëre, à Bruxelles chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 2 fr.

Le nombre des romans que l'on peut lire sans danger étant ins fisant pour la dévorante activité des lecteurs frivoles qui repouss toute production sérieuse, M. Casterman a eu une pensée heureuse courageuse à la fois, quand il a résolu de publier une collection *romans honnêtes*, qui pussent être admis sans crainte dans toutes familles. Quelques volumes ont déjà paru; nous les examinerons su cessivement. Tous sont non pas brochés, mais revêtus d'un cartonn léger, qui en rend la conservation plus facile. Nous n'avons pas bes de faire remarquer combien leur prix est modique. Puissions-no

avoir à dire toujours que le fonds est aussi remarquable que la forme extérieure.

Un *Voyage de noces*, dont nous avons sous les yeux une double traduction, offre plus d'intérêt qu'il n'en promet au début. Les grossières invectives, si familières à Luther, presque constamment en scène, ne contribuent pas à lui donner de la grâce, et les luttes réelles ou simulées du réformateur contre Satan, avec lequel il aurait dû, ce semble, être en parfaite intelligence, font naturellement penser à ces vers de Boileau :

Et quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux!

Ainsi se passe plus d'un tiers du volume ; alors seulement apparaît Catherine de Bora, la fiancée de Luther, religieuse défroquée, qui vaut cependant mieux que son futur époux. Malgré son aveuglement, cette femme voit avec peine les scènes de dévastation et les excès de tous genres soulevés par l'hérésiarque; elle a même des velléités de repentir; mais la figure la plus intéressante est, sans contredit, l'angélique Gisela, dont la beauté et les vertus triomphent de la férocité d'un chef de paysans révoltés, et amènent une conversion des plus touchantes. Bien qu'on ait quelque peine à ne pas confondre une multitude de personnages dont les noms germaniques se ressemblent entre eux par leurs consonnances barbares, on poursuit volontiers cette lecture, où tout s'éclaircit à mesure qu'on avance. — Cet ouvrage peut être utile aux personnes qui ne connaîtraient pas ou qui apprécieraient imparfaitement les doctrines de Luther et leurs épouvantables conséquences. On y remonte à l'origine des systèmes subversifs qui menacent encore aujourd'hui l'Eglise et la société ; sous ce rapport, la publication de ce livre est des plus opportunes. — Plusieurs notes justificatives, tirées des écrits même de Luther, attestent qu'on ne lui prête nulle énormité dont il ne soit réellement coupable. On se demande alors comment il a pu faire tant de prosélytes. Par la même raison que le plus hideux des animaux a pu séduire Eve : il a flatté les passions humaines ; voilà tout le secret des succès de l'un et de l'autre.

La traduction de Bruxelles, bien qu'elle ne soit pas supérieure à celle de Tournai, se lit avec plus de facilité ; cela tient simplement à ce que le caractère est moins fin et ne fatigue pas la vue. Cette différence a beaucoup plus d'importance qu'on ne le croit : on doit trouver une distraction plutôt qu'une fatigue dans ces sortes de lectures ;

celle-ci exerce assez l'intelligence du lecteur, pour qu'on n'y ajo
pas une difficulté matérielle qui pourrait lui faire abandonner, (
les premières pages, un livre dont le commencement ne laisse j
d'offrir d'autres causes d'impatience ; et ce serait fâcheux, car le ré
gagne en se développant ; il est de ceux dont on peut dire que la
couronne l'œuvre. Toutefois, malgré le titre général de la collectio
laquelle il appartient, il faut se garder de confier indifféremment
volume à toutes les mains : ce n'est pas pour les jeunes imaginati
encore pures qu'ont été rappelés tant de crimes et de scandales.

J. Maillot.

174. **LE ZOUAVE** *pontifical*, par le P. Bresciani. — 1 volume in-12 de :
pages (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à l
ris ; — prix : 2 fr. 50 c.

Au moment où cet ouvrage nous était remis, nous apprenions
mort du P. Bresciani, dont nous avons successivement examiné tou
les œuvres, et que nos lecteurs regretteront d'autant plus qu'ils
connaissent mieux par ses travaux. Né à Vérone, entré en 1824 d
la Compagnie de Jésus, ce vénérable religieux n'avait que soixan
quatre ans quand la mort l'a enlevé. Sa vie tout entière a été con
crée à l'éducation de la jeunesse et à la culture des lettres : ses ve
étaient d'ailleurs à la hauteur de son intelligence et de sa science
fut, il y a douze ans, un des principaux fondateurs de la *Civiltà c
tolica;* presque tous les articles d'économie sociale publiés par ce
cueil, et si remarqués, sont de lui. C'est également à la *Civiltà* q
donnait, avant de les livrer aux libraires, ces utiles et délici
volumes qui ont rendu son nom populaire, et qui ont été trad
dans presque toutes les langues. — Examinons celui par lequel
terminé sa laborieuse carrière.

Après avoir dévoilé et mis en action le principe révolutionn
dans *Ubaldo et Irène*, dans *Lionello* et dans *le Juif de Vérone*
P. Bresciani a voulu raconter les luttes du principe chrétien, et,
un procédé en harmonie avec les heureuses habitudes de son esp
il l'a personnifié dans *le Zouave pontifical*. — Ce zouave, Breton
haute lignée ayant nom Odéric, est un de ces jeunes hommes qui
au cœur l'impérieux désir de sacrifier à une grande cause toutes
joies terrestres de l'opulence, toutes les délices de la famille, tous
rêves de bonheur qu'éveille l'espoir d'une prochaine union, en
mot, de se donner soi-même. Odéric s'arrrache par un magnani

effort aux embrassements des siens; il part, se rend à Rome, et s'engage parmi les zouaves pontificaux. Il faut lire dans l'ouvrage lui-même les détails pleins de charme et d'émotion sur la vie de ces jeunes hommes placés dans un milieu si différent de celui qu'ils viennent de quitter. Ici se déroule la série des événements connus, depuis l'invasion des Etats du saint-père jusqu'aux champs de bataille de Castelfidardo et d'Ancône. Le P. Bresciani respecte scrupuleusement l'histoire. Chercheur intrépide et très-causeur de sa nature, il a recueilli, de la bouche même d'un grand nombre de témoins, des détails fort curieux, les uns révoltants, d'autres sublimes. Toujours il sait mettre en relief le côté religieux d'une façon admirable. Quel beau chapitre que celui intitulé *l'Arrivée à Lorette;* viennent ensuite les *Funérailles*, les *Cruautés et insultes*, les *Mères et les blessés*, *Douleurs et joies*. Puis le docte écrivain retrouve son héros, le conduit dans les flancs d'un rocher et lui ouvre une chaumière protectrice, où un ancien soldat, franc et dévoué comme un vieux grognard, le guérit de ses blessures, le soigne comme un fils et le fait arriver à Rome sans encombre. Pendant ce temps, on conçoit les alarmes de sa famille. Au moment où elle n'espère plus le revoir, un laquais ouvre soudain toute grande la porte de la salle à manger, et annonce d'une voix éclatante et d'un air joyeux : « M. le vicomte Odéric ! » — « Ah ! » s'écrie-t-on. » Ce monosyllabe est ici plein d'éloquence; il a été celui de bien des pères, de bien des mères surtout, pendant cette épopée chevaleresque que le P. Bresciani a enfermée entre un départ et un retour.

Si les vertus des zouaves semblent surhumaines, si les fragments de leurs lettres, reproduits dans cet ouvrage, expriment des sentiments prodigieux, si leurs chefs ont une grandeur qui étonne, le P. Bresciani explique ces merveilles par la puissance de cette foi qui transporte les montagnes, et surtout par l'influence surnaturelle des sacrements. Lui-même a été ravi, nous dit-il, de ce qu'il a vu et entendu, et il ne regrette qu'une chose, après avoir payé à tant de héros l'hommage de son admiration, c'est de n'avoir pu réunir tous les noms glorieux écrits dans ses plus intimes souvenirs. Du reste, il le déclare, c'est à tort que beaucoup de lettres anonymes lui ont reproché d'avoir exalté de préférence la foi, la bravoure, la piété des zouaves franco-belges; n'ayant en vue que les événements auxquels ce corps a pris part, il n'a dû parler qu'accidentellement des troupes romaines; mais chaque fois qu'il a trouvé l'occasion d'en faire l'éloge, il l'a saisie

avec empressement. On aurait tort de croire que les Romains aient été surpassés par les étrangers dans la fidélité et dans le dévouement au saint-siége.

Que dire maintenant du style ? C'est toujours la manière brillante, pleine de verve et d'imagination, qu'on ne se lasse pas d'admirer dans le P. Bresciani, et qui rend si attachants ses livres si utiles et si remarquables. — Après le *Zouave pontifical*, il devait publier *le Siége d'Ancône,* et terminer ainsi une sorte de trilogie ouverte dans les conciliabules des Sociétés secrètes, continuée sur les collines de Castelfidardo, et qui allait se fermer sur les remparts croulants d'une ville. La mort a surpris sa courageuse vieillesse au milieu de ce travail, et rend ainsi sa perte doublement regrettable.

GEORGES GANDY.

NÉCROLOGIE.

MADEMOISELLE ULLIAC TRÉMADEURE.

Une femme de lettres bien connue de nos lecteurs, au moins par les comptes rendus que nous avons faits d'un assez grand nombre de ses ouvrages, Mlle Ulliac Trémadeure est morte le 20 avril dernier, à l'âge de soixante-neuf ans. Elle écrivait surtout pour la jeunesse depuis 1830, et elle a dirigé pendant plusieurs années le *Journal des jeunes personnes*. Les ouvrages qu'elle a publiés de 1815 à 1861, et dont quelques-uns ont eu jusqu'à cinquante éditions, sont trop nombreux pour que nous puissions en donner la liste. Nous parlions il y a quelques mois (t. XXVI, p. 343) de ses *Souvenirs d'une vieille femme*, par lesquels elle a terminé sa carrière littéraire. — Après avoir exprimé plus d'une fois le regret que nous éprouvions de ne pas la voir appeler assez souvent à son aide dans ses œuvres la puissance des considérations et des sentiments religieux, quand ils auraient pu venir si naturellement sous sa plume, nous sommes heureux de savoir et de dire que cette femme douée de tant de qualités remarquables a reçu avant de mourir les sacrements de l'Eglise, et a été préparée à son sacrifice par les douleurs et les cruelles infirmités dont elle était atteinte depuis plusieurs années.

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 21 avril au 20 mai.

JOURNAUX.

Ami de la religion.

(*Edit. semi-quotidienne*).

AVRIL. Eugène LOUDUN : *Lettres de J.-M. et F. de la Mennais.* — **RIL, 6 MAI.** J. COGNAT : M. Da- et son enseignement. — **26.** P. ROL- M. Renan et la science allemande de- vérité, 2e article. — Victor FOUR- *les Misérables,* par M. Victor Hugo. Ch. MARIE : *le Génie philosophi- littéraire de saint Augustin,* par ry. — **1er MAI.** Ed. DE BARTHÉ- *Histoire d'Angleterre,* par lord Ma- — **3, 8 MAI.** P. ROLLET : *quel- rits de M. Auguste de Gasparin,* an- puté. — **10.** H. FISQUET : l'Abbaye anque. — **17.** H. GAULTIER DE AY : *le Mont Hor, le tombeau d'Aa- ıdès, Etude sur l'itinéraire dans le* par M. le comte de Berton. — Ed. ITHÉLEMY : *Histoire des ducs et des de Champagne,* par M. d'Arbois de rille.

Constitutionnel.

28 AVRIL. SAINTE-BEUVE : *le des champs,* par M. Calemard de La- — **22, 29 AVRIL, 6, 13, 20 MAI.** DE PARVILLE : Académie des scien- ances des 21 et 28 avril. 5, 12, 19 mai. **19 MAI.** SAINTE-BEUVE : *Mme de Coppet et Weymar,* par l'auteur des *irs de Mme Récamier.* — **6, 17, MAI.** DE PARVILLE : Revue des sciences.— INET : Journal mensuel d'astronomie météorologie. — **9** John WILKS : ion internationale de Londres — **13.** VITU : *Récits de l'histoire romaine ècle,* par M. Amédée Thierry. - **14.** TROISMONTS : Peintures décoratives sée. — **19, 20.** SAINTE-BEUVE : , *Œuvres complètes, publiées* par at.

Gazette de France.

AVRIL. Le P. FÉLIX : 6e Confé- de Notre-Dame (extraits). — **27.** , **9. 18 MAI.** Albert DE SELLE : cientifique.— **29 AVRIL, 12 MAI.** GUER : Mouvement littéraire : Ro- oésie, philosophie. — **30.** A. DE ALBIN : *Vie de M. Emery.* — **14.** E SAINT-ALBIN : Mme de Staël. — uis DE LA ROQUE : les Livres nou- — **16.** J. LADIMIR : Chronique artis- industrielle et commerciale — **17.** DE NALÈCHE : *nouvelles Recherches historiques sur la vie et les ouvrages du chancelier de l'Hospital,* par M. Taillandier. — **19.** TIENGOU : *Théâtre de Michel Cervantès, trad. pour la première fois* par M. Alph. Royer. — **29.** V. DE MARNE : *Encyclopédie pratique d'agriculture,* par MM. L. Moll et E. Gayot.

Journal des débats.

26 AVRIL, 17 MAI. Philarète CHASLES : de quelques Ouvrages nouveaux et des signes du temps. — **21.** E. LITTRÉ : *Théorie de l'homme intellectuel et moral,* par M. S.-Ch.-Henri Cros. — **22.** Louis PASSY : *le grand Corneille historien,* par M. Ernest Desjardins. — **24, 27 AVRIL, 9, 13 MAI.** SAINT-MARC GIRARDIN : *Histoire de Louvois,* par M. C. Rousset.— **25.** Henri BAUDRILLART : *les Lois du travail et de la population,* par M. G. de Puynode. — **26.** J.-J. WEISS : *d'Heure en heure,* par M. Alfred Assolant. — **29 AVRIL, 6 MAI.** CUVILLIER-FLEURY : *les Misérables,* 1re partie, par M. Victor Hugo — **1er MAI.** E. SAGLIO : Ouverture du musée Napoléon III. — **3.** John LEMOINE : Exposition internationale de Londres. — **7.** Fs. BARRIÈRE : Prose et Poésie. — **16** Emile DESCHANEL : *Dictionnaire des contemporains* et *Année littéraire,* par M. Vapereau. — **10, 18.** Adolphe VIOLLET-LEDUC : le Palais de l'exposition. Ecole anglaise (beaux-arts) — **11.** PRÉVOST - PARADOL : Représentation des *Perses,* tragédie d'Eschyle, à l'évêché d'Orléans. — Léon FOUCAULT : Revue scientifique. — **14.** Jules JANIN : *les Misérables,* par M. Victor Hugo, 2e et 3e parties. — **15, 16.** Ed. LABOULAYE : *Poésies de l'époque des Thangs, traduites du chinois* par M. le marquis d'Hervey de Saint-Denis. — **26.** Jules DUVAL : Exposition de Londres (industrie).

Journal des villes et campagnes.

26 AVRIL. Mme DE MARRAY : Mme Swetchine jugée par une femme, réponse à M. Sainte-Beuve. — **27.** L'abbé LAVEAU : *Vie du vén. Barthélemy Holzhauser,* par M. l'abbé Gaduel. — **3 MAI.** Léopold GIRAUD : Variétés. — **6.** Louis MOLAND : *Mémoire pour servir d'éclaircissement à la carte des Suessiones,* par M. Stanislas Prioux. — **9, 11 MAI.** Louis MOLAND : *les Misérables,* par M. Victor Hugo. — **10, 13** DE CHAMPEAUX : Jurisprudence ecclésiastique.—**16.** Henri DE L'EPINOIS : *Histoire du tribunal révolutionnaire de Paris,* par

M. Emile Campardon. — 18. Alexis Gaulier : Coïncidence remarquable des phases de la lune avec les principaux événements de la vie de Pie IX. — 17. V. Postel : une Question de grammaire et de philologie, ou de la véritable orthographe du nom de sainte Thérèse. — Léopold Giraud : Revue scientifique.

Moniteur universel.

22 avril, 6, 13, 20 mai. Turgan : Académie des sciences, séances des 21 avril, 5, 12, 19 mai. — 23. Oscar de Vallée : *Discours et plaidoyers* de M. Chaix d'Est-Ange. — 26. A. Du Casse : les trois Maréchaux d'Ornano, 4e et dernier article. — **28 avril, 19 mai.** Henri Lavoix : Revue littéraire. — Ch. Vergé : Académie des sciences morales et politiques, séance du 29 mars. — 29. Ed. de Barthélemy : Bibliographie. — 1er, 15, 17 mai. Alfred Maury : des Missions archéologiques données en 1860 et 1861 par le gouvernement français. — **1er mai.** Ernest Menault : Académie des inscriptions et belles-lettres, séance du 25 avril. — 1er, 7, 8 mai. Ernest Desjardins : le Musée Napoléon III. — 4, 10, 11, 18, 26. Théophile Gautier : Exposition de Londres (Beaux-arts). — 5. Emile Renaut : *Mme de Maintenon et la maison royale de Saint-Cyr,* par M. Th. Lavallée. — 6. Gustave Chaix d'Est-Ange : Revue bibliographique (ouvrages de droit). — 14, 16. Comte Clément de Ris : la Galerie Borghèse à Rome.

Opinion nationale.

26 avril. Antony Méray : *l'Algérie pour les algériens,* par M. Georges Voisin ; — *Géographie physique et politique de l'Algérie,* par M. Achille Fillias. — **27 avril, 11 mai.** Victor Meunier : Sciences. — 2, 17 mai. Francisque Sarcey : les Prédicateurs du carême. — 4. Jules Levallois : les Naïvetés d'un critique religieux. — 6. Hector Malot : Variétés (ouvrages sur l'Angleterre). — 10. Edmond Pelletier : Exposition universelle de Londres. — 12. Ernest Chesneau : le Musée Napoléon III. — 13, 17. Hector Malot : Londres et les Anglais. — 18. Jules Levallois : *les Chefs d'école,* par M. Ernest Chesneau. — 19. Alex. Bonneau : *l'Hygiène philosophique de l'âme,* par M. le doct. Foissac.

Patrie.

28 avril, 12 mai. Sam : Semaine scientifique. — **29 avril, 9, 13 mai.** Edouard Fournier : Semaine littéraire. — **2 mai.** Didier de Monchaux : le Musée Napoléon III (collection Campana). — 12. Théod. Delamarre fils : *Poésies de l'époque des Thangs, traduites du chinois pour la première fois* par M. le marquis d'Hervey Saint-Denis. — 14. Gustave Heuzé : *Encyclopédie de l'agriculteur,* publiée sous la direction de MM. Moll et Gayot. — 17. Le doct. Scelles de Montdései *tionnaire d'histoire naturelle et d mènes de la nature,* par M. le Bossu. — 19. Ed. Fournier : *le Ecrivains de la France. Mme de*

Presse.

22 avril. Gustave Héquet : *de l'Orient,* par MM. Adolphe Emile Lambert. — **26 avril,** Louis Figuier : Revue scientifiqu Théod. de Banville : *les douze l'année illustrés* par M. Bénédict — 17. Louis Figuier : Bibliograp tifique. — 18. Eug. Paignon : *l nement représentatif,* par J. St *trad.* par M. Dupont-White. — Bryet : de la Toilette des femme Guy de Charnacé : *Voyage agr en Russie,* par M. Auguste Jourdi Paul de Saint-Victor : l'Es xviie siècle.

Siècle.

22 avril. Ferdinand de La le Musée Campana. — 23. Hipp cas : Revue bibliographique. — 2 Gouvé : les Gloires sexagénaires. — B. Hauréau : *Dino Compagni, torique et littéraire sur l'époque* par M. Karl Hillebrand. — 2. Au chet : *le Pèlerinage de Child traduit en vers* par M. Eugène — 8. Edmond Texier : Ouvertur position internationale de Lond 12. Henri Martin : *le Monde r révolution, Mémoires de A. Her duits* par M. H. Delaveau. — 9, Thiais. — 12. Victor Borie : les lantes. — 14. Ernest Hamel : *H tribunal révolutionnaire,* par Campardon. — 15. B. Hauréau *que d'Aristote traduite en fra* M. Barthélemy Saint-Hilaire. — Anatole de la Forge : Inaugur statue d'Ary Scheffer à Dordrecht

Union.

23, 29 avril, 6, 13 ma Nettement : *les Misérables,* par Hugo. — 24. Dubosc de Pesqu *Sardanapale* et le *Néron* du boul Italiens. — 27. Léon Bertrand dorf et ses chasses. — **2 mai.** Po *Vie de M. Emery,* par M. l'abbé — 4, 18. Grimaud, de Caux : Aca sciences. — 9. P. Chancelier : *l de Jésus et de Marie,* par le P. *blié pour la première fois sur le crits autographes,* par le P. Cad G. de Cadoudal : *l'Enthousiasme* Marie Gjertz. — 17. Poujoula Nesselrode. — 20. A. Nettem *Symphonies,* par M. V. de Lapr *Purgatoire* de Dante, *trad.* par nam.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

de philosophie chrétienne.

Dom PITRA : *Sur les moyens lates consulaires des inscrip- r premiers siècles de Rome* ır M. le chevalier de Rossi. — NCET : de l'Unité d'origine du , 5e article. — L'abbé DE BAR- ıie science sur l'origine des essemblance de l'homme avec r, et sur l'unité de l'espèce Edm. DE L'HERVILLIERS : *Ca- mères*, par Mgr Gaume. — ATOU : Documents qui prou- ître saint Paul a prêché l'E- pagne. — *Le Nouveau Testa- : Vulgate, trad. en français r, et approuvé par le Saint-* l'abbé Glaire. — Lud. GUYOT : *roit criminel des peuples mo-* . Albert Du Boys. — S. T. : ıée à Simplicius sur les obser- ›miques des Chaldéens.—Nou- ıges. — *Explication des évan- nanches et fêtes principales,* J. Mertian.

ales du bibliophile.

. JOLY : la Bibliothèque com- néville. — Alfred FRANKLIN : ıe de D. Huet. — E. BOUTA- ›s condamnés, suite. — Livres préparation. — Presse biblio- Catalogues de ventes.

le la théologie catholique.

ıUET : Défense de la tradition ›ères (inédit). — L'abbé P. : . Littérature éthiopienne. *Le* ırs. — P. BÉLET : *Œuvres Bossuet*, publiées par M. F. *stoire universelle de l'Église* M. l'abbé Rohrbacher (com- ectifications d'après l'édition Haiskamp et Kumph). — ologiques. — Bulletin biblio-

· *lois civiles ecclésiastiques.*

IAI. Jurisprudence : Curés, tement, presbytère ; observa- res, monuments funèbres. — posées : Eglises, reconstruc- ment ; archives, mairie, dé- ›rvices funèbres, fabriques, tiers ; paroisses, circonscrip- ent, évêque, droit canonique ; ısport des corps, droit de pré- ›riques, marguilliers d'hon- des cultes, cultes protestants. tion fabricienne : Fonctions ır les mois de mai et juin ; ›t réparation des églises et ıbier des charges pour l'exé- cution des travaux, modèle. — Actes du Saint-Siége : Notice sur les diverses congrégations romaines ; lettres apostoliques de S. S. Pie IX établissant la congrégation de la propagande pour les affaires du rite oriental ; actes du consistoire du 7 avril 1862. — Actes de l'autorité civile : Extrait du compte rendu des travaux du conseil d'Etat en ce qui concerne l'administration des cultes ; législation sur les cimetières et sépultures, etc. — 2e livraison de la table générale.

Collection de Précis historiques.

1er MAI. Congrégation de zouaves belges. — Auguste Misson, zouave pontifical, suite. — Chronique contemporaine. — Petits faits religieux. — Bulletin bibliographique.

15 MAI. Le Mois de Marie des zouaves. — Les 23 martyrs franciscains du Japon. — La comtesse Henri de Mérode-Westerloo. — Auguste Misson, zouave pontifical, suite. — Le Mai des ouvriers à Marie. — Petits faits religieux. — Bulletin bibliographique.

Correspondance littéraire.

25 AVRIL. Lud. LALANNE : Chronique. — G. VATTIER : Galerie des académiciens. M. Ponsard. — C. MÉRAINVILLE : *Souvenirs d'un exilé en Sibérie*, par le prince E. Obolenski. — F. LOCK et G. SERVOIS : les Sépultures de Marat et de Mirabeau. — L. RUITER : Ventes de livres, d'autographes et de manuscrits. — L. LAURENT-PICHAT : Revue critique. — Bulletin bibliographique. — Publications nouvelles : livres, journaux périodiques.

Correspondant.

25 AVRIL. L. DE VIEL-CASTEL : le Prince Adam Czartoriski. — Henry MOREAU : les Finances de la France, 3e article. — Vicomte DE MEAUX : Mme Swetchine et sa correspondance. — Ferjus BOISSARD : la Peinture religieuse. M. Hippolyte Flandrin. M. Eugène Delacroix. — X. MARMIER : Hélène et Suzanne, scènes de la vie de province et de la vie de Paris, suite. — P. DOUHAIRE : Revue critique. — Les événements du mois. — Mélanges.

L'Enseignement catholique,
Journal des prédicateurs.

AVRIL. Le P. FÉLIX : Conférences de Notre-Dame (analyse et extraits). — Mgr PAVY : sur les Doutes en matière de foi, suite. — M. l'abbé VINCENT : Joies funestes (3e dimanche après Pâques). — Mgr LYONNET : la Prière (5e dimanche après Pâques). — L'abbé Pierre DE SAINT-VINCENT : l'Année liturgique, suite. — Causes de l'institution de l'eucharistie d'après saint Thomas d'Aquin, suite.

Etudes religieuses, historiques et littéraires.

MARS-AVRIL. A. CAHOUR : le Génie de Corneille. — F. GAZEAU : la Mission de Jeanne d'Arc d'après les historiens de nos jours. — J. GAGARIN : l'Avenir de l'Eglise grecque-unie. — Ch. DANIEL : la Crise du protestantisme en France depuis le jubilé de la réformation (29 mai 1859). — H. MERTIAN : Mélanges : Mgr de Ketteler. — P. TOULEMONT : Bulletin des œuvres catholiques. — Bibliographie. — Revue de la presse.

Journal des jeunes personnes.

MAI. Mlle Julie GOURAUD : Causerie ; — Correspondance parisienne. — J. D'ORTIGUE : F. Halévy. — Emile DESCHAMPS : le Miracle de Santarem, poésie. — Mlle Zénaïde FLEURIOT : le Chemin et le but, nouvelle, suite. — Mlle A. DE MONTGOLFIER : Visites au jardin d'acclimatation du bois de Boulogne, suite. — Mme A. SAZERAC DE FORGE : Logogriphe. — A. V. : l'Enluminure, suite et fin. — Lettres de l'amiral Collingwood. — Mme Marie DE FRIBERG : Modes. — Mme Gabrielle DE LALLE : Travaux. — Gravure de mode, broderies, patrons, travaux à l'aiguille, *fac-simile* d'un manuscrit, musique.

Journal des maîtrises.

15 FEVRIER. J. D'ORTIGUE et Félix CLÉMENT : A nos lecteurs. — J. D'ORTIGUE : un nouveau Journal de musique d'église. — Félix CLÉMENT : de la Mélopée religieuse. — Variétés. — La Société du vendredi à Saint-Pétersbourg.

15 MARS. Lettre circulaire de Mgr l'archevêque de Toulouse concernant le chant dans les églises et son enseignement dans les écoles. — Félix CLÉMENT : sur les huit Modes du plain-chant. — L'abbé Victor PELLETIER : Congrès pour la restauration du plain-chant et de la musique d'église. — Félix CLÉMENT : Joseph de Méhul. — J. D'ORTIGUE : un grand Compositeur inconnu jusqu'à nous (Van den Gheyn). — Correspondance. — J. D'ORTIGUE : Vente de la bibliothèque musicale de M. Gaetano Gaspari. — Faits divers. — *O Salutaris* à deux voix égales, par M. Félix Clément. — *Contemplamini*, antienne pour la fête des saints innocents, à une, deux ou trois voix, avec accompagnement d'orgue, par M. P.-F. Moncouteau. — Offertoire, par le même.

15 AVRIL. L'abbé Victor PELLETIER : Société pour la restauration du plain-chant et de la musique d'église. — Félix CLÉMENT : de la Transposition des modes du plain-chant. — L'abbé Stéphen MORELOT : Lettre à M. d'Ortigue (sur la réforme du plain-chant du P. Lambillotte). — J. D'ORTIGUE : sur les divers Caractères du plain-chant. — Félix CLÉMENT : de l'Influence des jubés sur le chant ecclésiastique. — X. VAN ELEWYCK : un Mot sur Van den Gheyn. — Faits divers. — *Preludium VIII toni, auctore* Van den Gheyn. — *Salve regina, par* M. R. Damcke.

Journal des savants.

MARS. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE : sur l'Origine et les progrès de la religion et des institutions de l'Inde. — FRANCK : *le Guide des égarés*, de Maïmonide. — BEULÉ : le Vase de la reine Bérénice. — PATIN : sur la Vie et les ouvrages du poëte Nævius.

Revue britannique.

AVRIL. Les Chemins de fer en 1862. — Des Clubs. — Les Papes, la république de Rome et les empereurs d'Allemagne au X[e] siècle, suite. — Félix Mendelssohn en Italie, suite. — Etudes sur le système social de l'empire russe. — Memoires d'un chasseur de renards, suite. — L'Aquarium du jardin d'acclimatation. — Une étrange histoire, suite. — Pensées. — Correspondance d'Allemagne, de Londres. — Chronique. — Bulletin bibliographique.

Revue catholique (de Louvain).

MAI. N.-J. LAFORÊT : Aristote. Caractère général de sa philosophie. Sa psychologie et sa théorie de la connaissance. — Bulletin de jurisprudence. — Les vingt-six martyrs japonais. — G.-F.-J. BOUVRY : de la S. Congrégation des rites et de ses décrets. — Lettre de M. l'abbé Glaire au rédacteur de la *Revue catholique*, et observations de M. le professeur Liagre. — Bref de Sa Sainteté touchant les vœux religieux. — Appel au monde catholique en faveur des Eglises bulgare et grecque qui se rallient à Rome. — Nécrologie de M. H.-J. Stassart. — Bulletin bibliographique. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

Revue contemporaine.

30 AVRIL. A. MOULLART : la Légalité en Pologne depuis 1832. — Antonin RONDELET : une Corporation ouvrière au XII[e] siècle. Les Portefaix de Marseille. — Paul DELTUF : les Epreuves de Julie. — Christien OSTROWSKI : Marie-Madeleine, poëme dramatique. — Ed. BOINVILLIERS : des Navires cuirassés. Leurs commencements, leur avenir. — Henri MONTUCCI : Travaux des Académies et Sociétés savantes. — S. ROLLAND et L. BONNEVILLE DE MARSANGY : Revue critique. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — J.-E. HORN : Chronique politique. — Athenæum français.

15 MAI. Oscar DE VALLÉE : M. Royer Collard et la démocratie française, 2[e] partie. — Horace GIRAUD : de l'Inscription maritime. — D'ARAQUY : l'Erreur d'Antoinette. — Henri VIERNE : l'Alimentation de la France. Les céréales et le pain. — Christien OSTROWSKI : Marie-Madeleine, poëme dramatique, 2[e] partie. — HAUTEFEUILLE : le Droit maritime international devant le Parlement britannique. — J.-I

: Finances russes, à propos du
runt. — A. CLAVEAU : Chroni-
re. — J.-E. HORN : Chronique

e d'économie chrétienne.

AVRIL. P. LACORDAIRE : Let-
elles. — A. AUDIGANNE : la Mo-
ire de Franklin considérée au
e du temps actuel. — Fernand
: Question de la réforme des
Antonin RONDELET : les Femmes
le grand monde : Mme Swet-
éon DE MONGE : les Colonies
charité, notamment en Belgi-
omte DE MELUN : Société d'éco-
itable, Rapport sur la loi de suc-
François BESLAY et BOURNAT :
24 février et 10 mars. — Raoul
: le Choix d'une femme, nou-
. — Comte L. D'OSSEVILLE :
s œuvres : le Bon Sauveur de
et fin. — Bibliographie. — Do-
iciels.

evue de l'art chrétien.

Vicomte DE SAINT-ANDÉOL :
cathédrale du Ve siècle et son
Saint-Etienne de Mélas (Ardè-
ographies). — Les Catacombes
u point de vue de la controverse.
I. CORBLET : Précis de l'histoire
étien en France et en Belgique,
— L'abbé PARDIAC : Histoire
cques le Majeur et du pèlerinage
elle — Arnaud SCHAEPKENS :
sins de chandeliers.

de l'instruction publique.

IL. A. MOREL : *le Système du
al,* par M. Charles Lambert. —
NRY : *Questions d'art et de poé-*
Victor de Laprade. — Eugène
Histoire de France au XVIIe *siè-*
Michelet. — Victor CHAUVIN :
le l'exil, par M Etienne Arago;
ron, par M. Achille Millien; —
lien, par M. Léon Rogier. — Si-
: : *de Parasitis apud veteres;
la vie et les poésies de Charles*
par M. Constant Beaufils. — F.
courtes Observations sur quel-
ionnés pour le thème grec, suite.
s diverses. — Documents offi-
amens, concours, épreuves di-

I. Louis BENLOEW : *Æschyli
unt tragœdiæ.* — Victor CHAU-
ée littéraire et dramatique, par
ereau. — A. L. : *le Père Far-*
lme du Bos d'Elbhecq. — J.-M.
de l'Unité de l'espèce, par M. de
. — Correspondance. — Nouvel-
. — Documents officiels. — Exa-
ours, épreuves diverses.

G. VAPEREAU : *les Misérables,*
tor Hugo. — Jules GOURDAULT :
moderne. Héros et poëtes, par
M. Eug. Yéméniz. — C. MALLET : *Séances
et travaux de l'Académie des sciences mo-
rales et politiques,* par M. Ch. Vergé. —
J. LAROCQUE : Académie des inscriptions et
belles-lettres, séances du mois d'avril. —
Lettre de M. Boissonade. — Nouvelles di-
verses. — Examens, concours, épreuves di-
verses.

15 MAI. Paul JANET : *de la Philoso-
phie dans l'enseignement classique,* par
M. Ch. Bénard. — B. JULLIEN : *Œuvres
complètes* d'Apulée, *traduites en français*
par M. V. Bétolaud. — André LEFÈVRE :
Histoire du tribunal révolutionnaire, par
M. Emile Campardon. — Em. FERNET :
Variétés scientifiques. — Charles NISARD :
Conjectures étymologiques, 19e article. —
Nouvelles diverses. — Documents officiels.
— Examens, concours, épreuves diverses.

Revue des Deux-Mondes.

1er MAI. Alphonse ESQUIROS : l'Angle-
terre et la vie anglaise. Les jeux et les exer-
cices athlétiques du sport, les cricketers, les
coureurs et les boxeurs. — Julian KLACZKO :
Souvenirs d'un Sibérien. La déportation et
la vie d'exil en Sibérie. — Paul DE MOLÈ-
NES : les Caprices d'un régulier, scènes de
la vie militaire, 2e partie. — Emile MON-
TÉGUT : *les Misérables,* par M. Victor Hugo.
— Eugène FROMENTIN : Dominique, 2e par-
tie. — Casimir PÉRIER : le Budget de 1863.
— A. DE PONTMARTIN : le Théâtre et les
pièces nouvelles. — E. FORCADE : Chroni-
que de la quinzaine. — L. SCUDO : Revue
musicale. — Essais et notices.

15 MAI. Julian KLACZKO : Souvenirs
d'un Sibérien. L'évasion et le retour. —
Paul DE MOLÈNES : les Caprices d'un ré-
gulier, scènes de la vie militaire, dernière
partie. — O. D'HAUSSONVILLE : deux Epi-
sodes diplomatiques. Le congrès de Vienne
d'après les papiers inédits de M. de Tal-
leyrand. — Eugène FROMENTIN : Domini-
que, dernière partie. — E.-D. FORGUES :
l'Ere des George. — Victor BONNET : les
nouveaux Impôts et le budget de 1863. —
E. FORCADE : Chronique de la quinzaine.
— Ch. DE MAZADE : l'Expédition du Mexi-
que. — L. DE LAVERGNE : *Etudes d'admi-
nistration,* par M. Jules Chevillard. — J.
MILSAND : un Penseur et un critique écos-
sais (M. Patterson).

Revue des sciences ecclésiastiques.

MAI. L'abbé RARA : le Prophète Da-
niel. Sa prophétie touchant l'empire éter-
nel de Jésus-Christ, 2e article. — L'abbé
D. BOUIX : des Vicaires capitulaires. —
L'abbé ARMAND : le Surnaturel; — Ques-
tion liturgique. — L'abbé J. BONHOMME :
les Missels de Vienne, de Ratisbonne et de
Tours. — L'abbé S. F. : *la Métaphysique*
du P. Liberatore. — L'abbé E. HAUTCŒUR :
Rundschau; — l'Université d'Insbruck. —
Correspondance : le traité *de Actibus hu-
manis* de M. Laloux.

Revue du monde catholique.

25 AVRIL. Louis VEUILLOT : *les Misérables*, par M. Victor Hugo. — Le P. RAMIÈRE : l'Existence de la philosophie défendue contre les philosophes rationalistes. — Ernest HELLO : M. de Châteaubriand. — Henri DE L'EPINOIS : une Expédition française en Hongrie sous Louis XIV, suite. — Jean LANDER : Jean d'Armagnac, suite. — A. VAILLANT : la Science en 1861. — E. DE BARTHÉLEMY : les Princes de Lusignan à Chypre. — Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine.

10 MAI. Louis VEUILLOT : deux Confessions. — A. MAZURE : Poëtes et artistes contemporains. — Le P. RAMIÈRE : l'Existence de la philosophie défendue contre les philosophes rationalistes, 2e article. — Jean LANDER : Jean d'Armagnac, suite. — Marquis DE ROYS : de l'Origine des choses, 2e article. — Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

La Vérité historique.

MARS. De l'Inquisition, suite. — MATTER : Rome la ville des peuples. — Le Protestantisme en Picardie. — Variétés : Woodland Grange.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

Année (l') historique, ou *Revue annuelle des questions et des événements politiques de la France, de l'Europe et des principaux Etats du monde*, par M. Jules ZELLER, maître de conférences d'histoire à l'Ecole normale supérieure. — 3e ANNÉE. — 1 vol. in-12 de IV-628 pages, chez L. Hachette et Cie ; — prix : 3 fr. 50 c.

Voir, p. 280 de notre t. XXVI, le compte rendu des deux premiers volumes.

Aventures (les) *du cousin Jacques*, ou *les Récits du grand-père*, par M. Just GIRARD. — 1 vol. in-12 de 140 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris ; — prix : 45 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes ; — 3e série.

Bernard (saint), *sainte Catherine de Sienne et Charlemagne sur le pouvoir temporel du pape. Réponse à M. Bonjean, sénateur*, par Mgr NARDI, auditeur de rote ; *préface* par M. Louis VEUILLOT. — In-8 de 32 pages, chez V. Palmé ; — prix : 1 fr.

Catéchisme *du concile de Trente, traduction nouvelle*, par M. le chanoine D.-G. HALLEZ, professeur au séminaire de Tournai. — 2 vol. in-12 de VIII-448 et 440 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 5 fr.

Chapelain (le) *de la Rovella, suivi d'autres nouvelles* par Giulio CARCANO ; *traduit de l'italien* par M. Louis POILLON. — 1 vol. in-12 de 232 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 1 fr. 25 c.

Les Romans honnêtes.

Chercheur (le) *de trésors, Mémoires d'un émigrant*, par M. Gustave STRAFFORELLO ; *traduit de l'italien* par M. Alfred DE BELLERIVE. — 1 vol. in-12 de 354 pages, chez Vermot ; — prix : 2 fr.

Chrétien (le) *fortifié dans sa foi*, ou *Considérations propres à démontrer la vérité du catholicisme*, par M. l'abbé NAU, missionnaire apostolique. — 1 vol. in-12 de XII-482 pages, chez Cattier, à Tours ; — prix : 3 fr. 50 c.

Approuvé par Mgr l'archevêque de Tours.

Congrégations (les) *religieuses et le peuple*, par M. le comte DE SÉGUR. — In-8o de 64 pages, chez Tolra et Haton ; — prix : 1 fr. 25 c.

Direction *morale et religieuse de l'enfance et de la jeunesse ; conseils pratiques aux parents et aux maîtres*, par le P. FRANCO, de la Compagnie de Jésus ; — *Ouvrage traduit de l'italien et enrichi de nombreux extraits empruntés aux moralistes et aux écrivains chrétiens*, par M. l'abbé LAFFINEUR, chanoine honoraire de Beauvais et missionnaire apostolique. — 1 vol. in-12 de 352 pages, chez A. Bray ; — prix : 3 fr.

Enthousiasme (l'), *roman*, par Mme Marie GJERTZ. — 1 vol. in-12 de 442 pages, chez Gaume frères et J. Duprey ; — prix : 3 fr. 50 c.

Entretiens *familiers d'une mère avec ses enfants touchant les saintes Ecritures*, par Mlle A. HERBERT, ancienne institutrice. — 1 vol. in-12 de X-290 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 1 fr. 20 c.

Ermite (l') *de Beausoleil, coup d'œil sur le département de Tarn-et-Garonne*, par M. BALECK-HAGARDE. — In-12 de 114 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 60 c.

Récits historiques et légendaires de la France.

t le roi, Nouvelle indienne, GIRARD. — 1 vol. in-12 de ns 1 gravure, chez A. Mame rs, et chez Mme veuve Pousnd, à Paris; — prix : 60 c.

s écoles chrétiennes; — 2e série.

Vindex, par Louis VEUIL-*velle édition.* — 1 vol. in-18 , chez Gaume frères et J. Du-t : 1 fr. 25 c.

Irlande contemporaine, par e PERRAUD, prêtre de l'Oramaculée-Conception; *précé-ttre de Mgr l'*ÉVÊQUE D'OR-vol. in-8° de XIV-536 et 608 C. Douniol; — prix : 15 fr.

(simple) *des chemins de* Amédée GUILLEMIN. *Con-· Mécanisme, — Matériel, —* . — 1 vol. in-12 de XII-484 ignettes dans le texte, chez et Cie; — prix : 3 fr.

s chemins de fer.

elles) *morales et religieu-* : Adèle CALDELAR. — 1 vol. le XII-406 pages plus 19 gra-E. Gauguet; — prix : 10 fr.

) qui savent souffrir; avec tion sur la femme dans la ienne, par M. A. BOUCHET.— le XVIII-244 pages, chez E. rix : 1 fr.

Courte apologie du catholi-nt de vue de l'accord de la la foi, par M. C. BIERMANN, : de l'École polytechnique, s ponts-et-chaussées. — 1 vol. -246 pages, chez V. Sarlit; . 60 c.

ms (les), par M. Alex. DE I. — 1 vol. in-12 de VIII-chez E. Dentu, et chez A. x : 3 fr.

marionnettes en Europe, de-tité jusqu'à nos jours, par NIN, membre de l'Institut; *, revue et corrigée.*— 1 vol. pages, chez Michel Lévy frè-: 3 fr.

vingt-six martyrs du Japon, Nangasaqui, le 5 *février* 1597, *çu historique sur les chré-pon depuis cette époque jus-rs,* par M. l'abbé D. BOUIX, théologie et en droit canon. -8° de VIII-298 pages plus 1 ez Périsse frères, à Lyon, et Ruffet et Cie, à Paris; —

vingt-six martyrs japonais onisation doit avoir lieu à r de la Pentecôte 1862, par M. Léon PAGÈS, ancien attaché de légation en Chine. — In-18 de 114 pages, chez B. Duprat, et chez Mme veuve Pousielgue-Rusand; — prix : 75 c.

Extrait de l'*Histoire générale du Japon*, encore inédite, par le même auteur.

Histoire *ecclésiastique des Francs,* par saint GRÉGOIRE, évêque de Tours (*depuis* 573 *jusqu'en* 594); *suivie d'un sommaire de ses autres ouvrages, et précédée de sa vie écrite au* Xe *siècle* par ODON, abbé de Cluni; *traduction nouvelle* par M. Henri BORDIER. — T. II, in-12 de 486 pages, chez Didot frères, fils et Cie; — prix : 3 fr.

Nous avons examiné le 1er volume dans notre tome XXV, p. 480.

Histoire (l') *et l'Eglise en présence des événements arrivés à Toulouse en* 1562; *Ouvrage extrait des écrits de George Bosquet, du maréchal de Montluc, de Raymond Daydé, de la Popelinière, du sieur de Bellegarde, de D. Vaissette, et de plusieurs relations de ces événements, anciennes et modernes.* — In-8° de 44 pages, imprimerie de L. Viguier, à Toulouse.

Dédié à Mgr l'archevêque de Toulouse.

Histoire *populaire des papes,* par M. J. CHANTREL. — Tome XVII : *le Pape Alexandre VI.* — Tome XVIII : *les Papes et le protestantisme.* — 2 vol. in-18 de 208 et 216 pages, chez C. Dillet; — prix : 1 fr. le vol. *franco.*

L'ouvrage aura 24 volumes. — Chaque volume se vend séparément. — Voir p. 398 de notre t. XXIV, et page 391 de la présente livraison, le compte rendu des 10 premiers volumes.

Jésus-Emmanuel, ou *Jésus-Christ connu, aimé, imité et possédé par le chrétien, son disciple.* — Manuale christianorum, *traduit et augmenté de réflexions,* par M. l'abbé E. A., du diocèse de Lyon. — 1 vol. in-18 de XVI-380 pages plus 1 gravure, chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Légendes *des vertus théologales et des vertus cardinales,* par M. J. COLLIN DE PLANCY. — 1 vol. in-8° de 400 pages, gravures, chez H. Plon; — prix : 4 fr. cartonné.

Bibliothèque des légendes.

Lettres *inédites de* J.-M. et F. DE LA MENNAIS, *adressées à Mgr Bruté, de Rennes, ancien évêque de Vincennes (Etats-Unis), recueillies* par M. Henri DE COURCY (de Laroche-Héron), *et précédées d'une introduction* par M. Eugène DE LA GOURNERIE. — 1 vol. in-12 de LXII-178 pages, chez Forest et Grimaud, et chez Mazeau, à Nantes, chez Jacques Lecoffre et Cie, et chez V. Sarlit, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

Livret *de poche du voyageur français à l'Exposition universelle de Londres, en 1862, contenant tous les renseignements indispensables au touriste sur le service des chemins de fer et des paquebots français et anglais; des documents officiels sur l'Exposition, des notices sur les principaux monuments et curiosités des villes de Londres, Calais, Boulogne, Dieppe et le Havre*, etc., par M. Victor ADVIELLE, *suivi de la Physiologie du mal de mer*; par M. Oscar COMETTANT. — In-12 de 100 pages, chez H. Beauvais, au Mans, chez E. Dentu, à Paris, et chez tous les libraires des départements; — prix : 1 fr.

Manuel *de l'Ordinand*, ou *Exercices préparatoires aux saints ordres*, par le P. Benoit VALUY, de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-12 de VIII-408 pages, chez J.-B. Pélagaud, à Lyon, et à Paris; — prix : 3 fr.

Mois *de Marie*, par Mgr L.-A.-A. PAVY, évêque d'Alger; — 2e *édition*. — 1 vol. in-18 de XLIV-200 pages, chez E. Repos; — prix : 1 fr.

Odes *choisies de* KLOPSTOCK, *traduites pour la première fois en français, accompagnées d'arguments et de notes*, par M. C. DIEZ, docteur ès lettres, professeur d'allemand au lycée de Sens — 1 vol. in-12 de 256 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 2 fr.

Pain (le) *des anges offert à l'homme dans la divine eucharistie*, par le P. DUFAU, de la Compagnie de Jésus; — 2e *édition*. — 1 vol. in-18 de 314 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr.

Passe-temps (le joyeux) *des familles, nouveau Recueil d'anecdotes, bons mots, facéties, menus propos et tours de société simples et faciles*, par M. Th. BOURGEAU. — 1 vol. in-12 de VIII-328 pages, chez V. Sarlit; — prix : 2 fr.

Père (le) *Fargeau*, ou *la Famille du peigneur de chanvre*, par Mme C. DU BOS D'ELBHECQ, *précédé d'une préface* par M l'abbé FAUDET, curé de Saint-Roch. — 1 vol. in-12 de VIII-292 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 1 fr. 25 c

Polyxène, *tragédie*, par M. Ludovic DE VAUZELLES, substitut du procureur général près la cour impériale d'Orléans. — In-12 de 62 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 1 fr.

Pontificat *de Pie IX, poésie*. — In-8° de 36 pages, chez Eugène Beyaert, à Courtrai (Belgique); — prix : 1 fr.

Réponse *de Mgr* L'ÉVÊQUE DE POITIERS *à Son Excellence M. Billault, ministre-commissaire du gouvernement dans la discussion de l'Adresse*. — In-8° de 48 pages, chez Etienne Giraud; 1 fr. 25 c.

Révolte (la) *au Bengale en 18 Souvenirs d'un officier irland dés d'une introduction géograp criptive et historique*, par MANGIN. — 1 vol. in-8° de plus 2 gravures, chez A. Mam Tours, et chez Mme veuve P Rusand, à Paris; — prix : 3 fr

Bibliothèque illustrée de la jeunes

Saisset (M.) *et le dogme fo du christianisme*, par le P. BOYLESVE, de la Compagnie d In-12 de 36 pages, chez Péri à Lyon, et chez Régis Ruffet Paris; — prix : 50 c.

Problèmes contemporains. — 1er P

Syrie (la) *et la terre saint siècle*, par le P. Joseph BESS Compagnie de Jésus; *nouvel revue par* UN PÈRE DE LA MÊM GNIE. — 1 vol. in-8° de XVI- chez H. Oudin, à Poitiers, e Palmé, à Paris; — prix : 5 fr.

Tableau (le) *de la mer*, par LA LANDELLE. — *La Vie nava* in-12 de 454 pages, chez L. I Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Théodore *et Louis*, ou *le Ren le remplacé, épisode de la ca* 1813, par M. Théophile MÉNAB in-8° de 236 pages plus 1 gra A. Mame et Cie, à Tours, et veuve Poussielgue-Rusand, à prix : 1 fr. 25 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes;

Tractatus *de Ecclesia Christ dium*, auctore Petro BRUN. — 1 de XIV-198 pages, chez H. Ca Tournai, et chez P. Lethiell ris; — prix : 1 fr. 50 c.

Traité *de la réparation des égl cipes d'archéologie pratique*, p mond BORDEAUX. — 1 vol. in- 400 pages, 90 figures dans le 2e *édition*; — chez Derache e moulin; — prix : 4 fr.

Unité (l') *de l'Italie est-elle pour la France?* par M. la r LA ROCHEJAQUELEIN. — In-8 ges, chez E. Dentu; — prix :

Vie *de sainte Anne, mère d* VIERGE, *d'après Marie de Jésu et d'autres documents auth enti* M. l'abbé A. GROS, missionna lique. — In-18 de 104 pages, c lit; — prix : 50 c.

J. DUPL

Tome xxvii. N° 6. Juin 1862.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADEMICIENS.

LE Vᵉ FAUTEUIL.

(*Suite.*)

CABANIS. – DESTUTT DE TRACY.

Cabanis était né à Conac, dans l'ancien Limousin, d'une famille qui s'était distinguée au barreau et dans les charges secondaires de judicature; son père était renommé comme agriculteur. Après être resté, de sept ans jusqu'à dix, chez deux bons prêtres du voisinage, il fut envoyé au collége de Brive, tenu par les Pères de la doctrine chrétienne. D'une imagination ardente et d'un caractère indocile, il repoussa l'enseignement de ses maîtres pour ne pas obéir, travailla cependant ses humanités sous un professeur plus doux, mais, pendant son année de rhétorique, s'accusa d'une faute qu'il n'avait pas commise pour être rendu par l'expulsion à l'indépendance. Son père l'accueillit d'abord et le traita avec une juste sévérité; puis, voyant qu'il ne gagnait rien sur ce caractère intraitable, il prit un parti extrême, le conduisit à Paris, et l'y laissa seul, à l'âge de quatorze ans, dans la plénitude de sa liberté. Livré à lui-même, Cabanis se jeta dans l'étude avec une sorte de fureur. Pendant deux années, il refit son éducation première. Il lut tout, les anciens et les modernes, les chrétiens et les philosophes; les philosophes principalement, Rousseau par-dessus les autres, ce qui alarmait la piété de son père. Appartenant avec son ami Turgot à la secte des économistes, le bon père le renvoyait aux disciples de Quesnay, qui ne lui auraient guère mieux valu que le reste des philosophes; mais le jeune homme répondait : « J'ai cru « et je crois encore qu'il est très-intéressant pour moi, à quelque état « que le ciel me destine, de savoir écrire passablement. C'est un ar- « ticle que messieurs les économistes ont trop négligé. » Pour l'arracher à Rousseau, son père le rappela à Brive. En même temps, le prince-évêque de Wilna, venu à Paris pour consulter, sur la régénération de son pays, des philosophes en train de perdre le leur, lui proposa de l'accompagner en qualité de secrétaire. Forcé de choisir entre

Brive-la-Gaillarde pour patrie, et Varsovie pour exil, Cabanis opta pour Varsovie. C'était en 1773. Le jeune homme ne put donc qu'assister à la dernière crise de l'anarchie polonaise et à la première mutilation de ce malheureux pays. Attristé de ce spectacle, mécontent de l'évêque de Wilna, peu soucieux de remplir, à l'Académie de Varsovie, une chaire de professeur de belles-lettres qu'on venait de donner à ce jeune homme de seize ans, il partit, après deux années de séjour, « avec un mépris précoce des hommes, dit-il, et une mélancolie « sombre que sa bonté naturelle avait peine à maîtriser. » Arrivé à Paris dans l'été de 1775, il y trouva Turgot, l'ami de son père, ministre des finances. C'était pour lui une promesse de fortune; mais une trop courte administration ne permit pas à Turgot de rien faire pour le fils de son ami, et Cabanis, aidé de quelques subsides paternels, songea à s'ouvrir lui-même une carrière. Il essaya des lettres. Lié avec Roucher, l'auteur du poëme des *Mois*, il se fit poëte. L'Académie française avait mis au concours un fragment de traduction d'Homère : Cabanis, non-seulement se mit au nombre des concurrents, mais entreprit la traduction entière de l'*Iliade*. Il n'obtint aucune mention académique et ne vint jamais à bout de son *Iliade*, bien qu'il y ait travaillé presque toute sa vie. Autant qu'on peut en juger par les fragments qu'il en a publiés, c'est peu regrettable. Noblesse, élégance, régularité, en un mot toutes les qualités de l'école des Delille, des Roucher et des Saint-Lambert, à laquelle il appartenait, voilà ce qui distingue sa versification, c'est-à-dire les qualités les plus antipathiques au génie d'Homère. A défaut d'autres succès, Cabanis eut les louanges des journaux, la vogue des salons et des cercles; il se vit recherché par toute l'aristocratie de la naissance ou des lettres. Lorsque Voltaire vint à Paris, en 1778, chercher le triomphe et la mort, il fut présenté par Turgot au vieillard qui applaudit sa traduction, même aux dépens d'Homère : voilà le goût voltairien ! En même temps, Turgot le conduisit chez Mme Helvétius, qui disputait aux Geoffrin et aux du Deffand l'honneur de servir de mère et de maîtresse d'hôtel à la philosophie. Dans sa maison d'Auteuil, elle réunissait d'Alembert et Diderot, d'Holbach et Condorcet, Condillac et Thomas, sans compter Francklin et Jefferson, venus à Paris pour y semer, au milieu de tant de germes destructeurs, des germes de républicanisme, et elle leur prodiguait des soins presque aussi touchants qu'à ses oiseaux et à ses fleurs. Elle offrit à Cabanis, dont la santé était ébranlée par le travail, un logement chez elle, entre l'ex-bénédictin Laroche,

des mauvais livres de son mari, et l'abbé Morellet : Cabanis — Il venait alors de faire choix d'un état. Son médecin, Du- l'avait déterminé en lui offrant ses leçons et sa succession. Argan, la maladie l'avait fait médecin; mais, sous un habile t dans un travail opiniâtre de six années, il puisa une science assura une plus sérieuse réception. Cette réception, qui eut septembre 1783, offrit néanmoins ce phénomène singulier, ita son serment en vers. Ce *Serment d'un médecin*, imitation celui d'Hippocrate, était un adieu à la poésie sur le seuil de , une profession de sentiments et d'idées auxquels il confor- ate sa vie.

dant la révolution approchait. Il salua avec transport non- nt la convocation des Etats généraux, mais la réunion des lres, et surtout la prise de la Bastille. Il courut à Versailles ioncer ce grave événement à ses amis les constituants Sieyès, Volney. C'est en cette occasion qu'il connut Mirabeau, qui le our auxiliaire et pour médecin. Auxiliaire de Mirabeau, il fit un vaste travail sur l'éducation publique; médecin du tribun, la jusqu'au dernier jour, et publia un très-curieux journal ıladie et de sa mort. Mirabeau emportait avec lui le sort de la ıie et de la liberté, que trop tard il avait voulu défendre a révolution déchaînée par lui. Cabanis vit tous ses rêves u règne de la terreur, et tous ses amis victimes de leurs théo- munes. De Condorcet, qui s'était réfugié dans la mort volon- tre la mort de l'échafaud, il recueillit les derniers écrits, la et l'enfant, et il épousa la belle-sœur, Charlotte Grouchy, général de ce nom. Bientôt il eut à pleurer sur la mort de l'emprisonnement de ceux-là; et lui-même, après avoir re- ır ne pas quitter Mme Helvétius, de se soustraire à tant d'hor- allant représenter la France aux Etats-Unis, ne fut sauvé la reconnaissance du village d'Auteuil. C'est pour se distraire ire son amie qu'il composa alors le seul ouvrage purement de cette seconde part de sa vie, à savoir une traduction de poésies grecques, allemandes et anglaises de Bion, Gœthe — Quand l'ordre commença à renaître avec un semblant é, Cabanis fut nommé successivement professeur d'hygiène es centrales, et de clinique à l'Ecole de médecine, devint de la classe des sciences morales et politiques à l'Institut, en t que, cette classe abolie, il passât, en 1803, dans celle de

grammaire et de littérature qui remplaçait l'Académie française enfin il reçut la mission de siéger au conseil des cinq cents. Quan reparurent l'anarchie et la violence, il s'associa à l'entreprise du 18 bru maire, concertée entre Sieyès, son ami, et Bonaparte qui l'avait flatt et séduit. Le lendemain, il rédigea, au nom du Corps législatif, la proclamation qui recommandait cette révolution à la France, et il entra au Sénat conservateur. Bientôt il se repentit d'avoir contribué à l'élévation d'un maître, et il se consola dans la science et l'amitié. D'ailleurs sa santé s'altérait. Au printemps de 1807, il fut frappé à Auteuil d'une première attaque d'apoplexie, et, au printemps de l'année suivante, il était foudroyé dans son lit, âgé de moins de cinquante-deux ans. Il eut les honneurs du Panthéon, qu'il méritait moins par des qualités de cœur auxquelles tous les biographes ont rendu hommage, que par des doctrines en parfaite harmonie avec un temple et un culte païens. — Voyons donc en Cabanis le médecin et le philosophe, dont il nous reste à parler. Médecin, il avait débuté par une dissertation sur la *Certitude de la médecine*, et il poursuivit par des *Observations sur les hôpitaux*, destinées à en changer l'organisation et le régime. Dans ses *Principes* et ses *Vues sur les secours publics*, il condamne les « ateliers publics de charité, » aînés de nos « ateliers « nationaux. » Enfin, par son *Coup d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine*, ouvrage à la fois historique et théorique, il contribua à l'amélioration de l'enseignement médical en France, ce qu'il acheva par son rapport du 29 brumaire an VII, sur l'organisation des écoles de médecine. Par là il préludait au grand ouvrage qui seul désormais reste attaché à son nom, à ses *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Il avait entrepris de réformer la médecine par la philosophie, en attendant qu'il expliquât la philosophie par la médecine. Dans son ouvrage sur les révolutions et les réformes médicales, il avait dit : « La médecine et la morale reposent sur une base com- « mune, sur une connaissance physique de la nature humaine. C'es « dans la physiologie qu'elles doivent chercher la solution de tous le « problèmes, le point d'appui de toutes les vérités. De la sensibilit « physique découlent les idées, les sentiments, les passions, les vertus « les vices. La source de la morale est dans l'organisation humaine « dont dépendent et notre faculté et notre manière de sentir. » Voil à la fois le programme et le résumé des douze mémoires dont se com pose le livre des *Rapports*. Six de ces mémoires avaient été lus à l'A cadémie des sciences morales, et imprimés dans son recueil; ils rep

t avec les six autres qui les complètent. Les premiers exposent nisation de l'homme; les seconds expliquent les diverses causes fluent sur elle, les unes inhérentes à l'être pensant et constitule cet être, les autres extérieures et accidentelles, c'est-à-dire les ons de l'âge, la différence des sexes, la nature des tempéra-, la diversité des climats, les habitudes du régime ou les désore la maladie. Dans son organisation physique, l'homme a deux la vie de nutrition, qui s'accomplit à son insu, l'entretient et le ; la vie de relation, dont il a conscience, qui s'exécute en accord a volonté et le met en communication avec tous les objets et s êtres. Or, ces deux vies sont l'effet d'une cause unique, la sen-, en sorte que l'homme est de la matière qui pense, de la qui vit; que les phénomènes de sa double vie s'opèrent d'une presque identique, c'est-à-dire que le cerveau digère la, comme l'estomac les aliments. Ainsi la science de l'homme luit à la physiologie. Dans la physiologie doivent s'absorber nais religion, morale, métaphysique : le médecin rempla- prêtre et le philosophe. Les prétendus rapports du physique moral sont ramenés à l'identité, et le titre du livre est aussi que sa doctrine. Voilà l'homme, voilà aussi l'univers, car, lors-'agit d'expliquer la construction du monde, Cabanis développe smogonie aussi mécanique que son idéologie. L'homme sans le monde sans Dieu, tel est, en deux mots, son système. Sysmpie et immoral, qui ne mérite pas une réfutation, malgré l'art able de pensée et de style dont son auteur l'a revêtu; système lequel la philosophie et le simple bon sens humain ne protestent oins que la religion. Du reste, il y a dans ce livre beaucoup d'ins et des contradictions manifestes. C'est bien pis si l'on en rape une *Lettre sur les causes premières*, adressée plus tard à Faur Cabanis. Là, tout en affirmant, — comme il l'avait fait, du dans sa préface, — qu'on ne sait rien de l'essence de la cause selle, ni de « la cause qui nous rend susceptibles de sentir, » il que cette ignorance ne prouve rien contre la croyance à Dieu et ne. Il semble même proclamer une première cause douée de nce, de volonté et de sagesse; puis il se perd en plein spino-. De même pour l'âme : il en fait d'abord une « substance, » un réel; » et tout à coup ce n'est plus qu'une « émanation du ncipe général sensible et intelligent qui anime l'univers, » et qui dans tous les cas, « aller se réunir à cette source commune de

« toute vie et de tout mouvement : » panthéisme encore ! Ainsi ce lettre, quoique contraire à un certain matérialisme, quoique hon rable pour la sincérité de son auteur, ne peut que jeter de nouvell contradictions, de nouvelles incohérences à travers toutes les incoh rences et les contradictions du livre des *Rapports*.

Jamais la « conformité dans les successions, » que voyait avec bon heur Fontenelle au sein de l'Académie, ne fut plus complète qu dans le passage de Cabanis à Destutt de Tracy. Tous deux sont de l même école : l'un en a été le physiologiste, l'autre le métaphysicier — Destutt de Tracy descendait d'une famille écossaise qui était venu se mettre au service de Charles VII disputant la France aux Anglai et qui s'établit sur le sol qu'elle avait contribué à défendre, d'abor en Berry, puis en Nivernais et dans le Bourbonnais. Fondée par l armes, cette famille ne cessa d'en suivre la carrière. Mourant de s blessures, le père de notre philosophe dit à ce fils à peine âgé (huit ans : « N'est-ce pas, Antoine, que cela ne te fait pas peur, et r « te dégoûtera pas du métier de ton père ? » L'enfant pleura promit : ce fut son serment d'Annibal. Conduit à Paris par sa mèr il y commença des études militaires qu'il alla achever à Strasbour Partout il excella dans les exercices du corps par sa dextérité et par grâce : le futur idéologue donna même son nom à une contredans Entré d'abord parmi les mousquetaires de la maison du roi, il f bientôt pourvu d'une compagnie, et, dès l'âge de vingt-deux ans, devint colonel en second. Jusqu'à la révolution, il se partagea entre garnison et sa famille. Dans cet intervalle, il épousa une parente (duc de Penthièvre, qui lui donna le commandement du régiment son nom. Passionné déjà pour les idées nouvelles, il fit l'indispensab pèlerinage de Ferney, où Voltaire, posant la main sur son front, marqua du *tau* philosophique. Le voilà armé en guerre. En effet, e voyé aux Etats généraux par la noblesse de sa province, il déchir dès qu'il put, son mandat, et, se séparant de son ordre, il se réu au tiers. Il fut un des plus empressés à prêter le serment du jeu paume, à livrer tous ses titres à la Saint-Barthélemy du 4 août voter toutes les mesures destructives de la monarchie. Puis, en qu lité de maréchal de camp et sous les ordres de son ami Lafayette, alla défendre à la frontière la révolution qu'il avait, pour sa part, a complie. Pendant ce temps, le trône s'écroulait. Il refusa de sui Lafayette et revint à Paris. Bientôt il fallut se cacher. Sa famille ét

alors retirée à Auteuil : il vint l'y rejoindre. Là il trouva encore Condorcet, Cabanis, tous ces philosophes législateurs qui se reposaient de leur travail loin de l'orage. Que faire en ce gîte? Il étudia; et désormais, mettant l'épée au croc, il prit la plume pour n'être plus qu'un philosophe, et encore, mais par accident, un législateur. Il voulait reconnaître les sources et les bases de nos connaissances, objet de la curiosité de toute sa vie. Ses efforts se portèrent d'abord vers les sciences. Avec Buffon, il étudia les phénomènes du monde physique; mais il passa bientôt de l'histoire naturelle à la chimie avec Lavoisier et Fourcroy. Enfin ce fut le tour de la philosophie, et il prit pour ses derniers maîtres Locke et Condillac. Il semblait laisser la matière pour l'intelligence : nous allons le voir, il ne sortait pas de la matière. La terreur lui avait fait de nouveaux loisirs, mais que ses sanglantes habitudes lui promettaient peu durables. Aussi il se hâta de les mettre à profit. A l'Abbaye d'abord, et ensuite aux Carmes, il se sauva, en quelque sorte, de sa prison, dans une prison intérieure qu'il se fit au sein de l'idéologie. Rien ne put l'en distraire, ni la perspective de la mort, ni l'appel quotidien des victimes qu'on traînait à l'échafaud. Il n'écoutait même pas si son nom avait été porté sur la liste funèbre; et, en effet, il n'avait été inscrit que pour le 11 thermidor, et le 9 l'en effaçait. Voilà le théâtre et le temps choisis par Destutt de Tracy pour son étude de l'homme. Lavoisier l'avait mené à Condillac; Condillac le fit remonter à Locke. Il lut tous leurs ouvrages, et, allant plus loin que ses maîtres, il fit de la sensation non plus l'élément primitif, mais l'élément unique de l'intelligence. A la sensation il réduisit ses quatre opérations de l'entendement humain : perception, mémoire, jugement, volonté, tous nos moyens de connaître et tous nos moyens d'agir, qui ne furent pour lui autre chose que sentir des objets, sentir des souvenirs, sentir des rapports, sentir des désirs. Sur cette idéologie il édifia sa morale, si tant est qu'il faille donner ce nom à une théorie de devoirs fondés uniquement sur l'organisation physique et la loi pénale. Ainsi, en faisant de l'idéologie, comme il s'en est vanté, une partie de la zoologie, et de l'intelligence une dépendance de la physique humaine, il chassait, sous prétexte d'impuissance à les démontrer géométriquement, l'âme de l'homme et Dieu du monde, pour mettre à leur place l'empire exclusif de la matière. — Tel est le système que Destutt de Tracy conçut dans sa prison, et que, rendu à la liberté, il vint achever dans sa solitude d'Auteuil, sous les yeux et avec les conseils de Cabanis. Plus tard, et successive-

ment, il l'exposa dans une suite d'ouvrages : son *Idéologie*, sa *Grammaire générale*, sa *Logique*, son *Traité de la volonté*, qui est en même temps un traité d'économie politique : tristes ouvrages, où d'éminentes facultés de philosophe et d'écrivain s'épuisent à coordonner logiquement et à exprimer en beau langage des idées également arides pour l'esprit et pour le cœur, aussi stériles pour la science que fatales pour la morale et la société. Destutt de Tracy leur donna un couronnement par son *Commentaire de l'Esprit des lois*, qui contient sa politique, politique aussi chimérique, aussi étrangère à la vérité des faits, que son idéologie. Il n'admet que deux formes de gouvernement : les « spéciaux, » fondés, quelle qu'en soit la forme, sur un autre droit que la volonté générale ; les « généraux, » où cette volonté agit soit par elle-même, soit en confiant des pouvoirs à un seul homme, même à vie, même héréditairement, même d'une manière illimitée ; d'où l'on voit qu'il place dans une même catégorie les formes gouvernementales les plus disparates. Du reste, élection, séparation, pondération des pouvoirs, en un mot, quelque chose de fort analogue à tant de constitutions formulées avant et après lui, telle est sa théorie, plus ou moins admirable sur le papier, incapable de fonctionner dans l'Etat. Destinée singulière de ce livre ! Envoyé par son auteur en Amérique et traduit par son ami, le président Jefferson, il fut enseigné aux Etats-Unis, d'où il revint célèbre en France. C'est alors que Destutt de Tracy se décida à le publier.

Pendant qu'il composait ces livres, sa vie, comme la France, avait passé par des phases bien diverses. Elu membre et secrétaire du comité d'instruction publique, il concourut, avec ses amis Ginguené, Garat et Cabanis, à la réorganisation de l'enseignement national. Après le 18 brumaire, auquel sa société d'Auteuil avait si puissamment contribué, il fut nommé l'un des trente premiers sénateurs, se consola d'une opposition impuissante d'abord par une bonne dotation et le titre de commandant de la Légion d'honneur, ensuite par l'opposition de huis clos qu'il entretenait dans la société d'Auteuil, cette opposition des *idéologues*, pour laquelle Napoléon n'avait pas assez de dédains tout en la redoutant. Il se vengea en 1814, en votant des premiers la déchéance de l'empereur, reprit des mains de Louis XVIII son titre de comte qu'il avait déposé, dans la nuit du 4 août, sur l'autel de la patrie, et passa du sénat, avec une bonne pension, à la chambre des pairs. Il ne prit que peu de part aux travaux de la chambre haute et rentra bientôt dans la retraite et l'op

sition. D'ailleurs l'âge avançait et faisait le vide autour de lui ; sa santé déclinait, et aussi sa doctrine, que le spiritualisme renaissant renvoyait dans l'ombre matérielle du chaos ; enfin il perdait la vue. Il ne salua pas moins les barricades de 1830, pour mettre un trait d'union révolutionnaire entre le commencement et la fin de sa vie. Il resta également fidèle au précepteur de sa jeunesse, à Voltaire, qu'il se faisait lire et relire : confirmé par Voltaire, c'est à Voltaire qu'il demanda les secours et les consolations de son agonie.

A la fondation de l'Institut national, il avait été admis dans la classe des sciences morales et politiques, et attaché à la section de l'analyse des idées. C'est là qu'il lut sept mémoires sur l'analyse de l'entendement humain ; il les transporta ensuite dans ses traités. Banni de l'Institut en 1803 par la suppression de sa classe, il ne fut rendu à l'Académie des sciences morales qu'en 1832, et n'y parut qu'une fois. Mais, en 1808, à la mort de Cabanis, la classe qui tenait lieu d'Académie française l'invita délicatement à venir louer son ami au milieu d'elle. Il n'en trouva la force que bien tard, et il ne prit la parole que pour épancher sa douleur. Le comte de Ségur lui répondit, et, brisant une fois avec les usages élogieux de l'Académie, il protesta noblement contre ses doctrines. « Vous prétendez, lui dit-il, que penser « c'est sentir, c'est là votre principe, c'est la base de votre système ; « mais un sentiment qui résiste à tous les raisonnements ne consentira pas facilement à vous l'accorder. » Et s'élevant plus haut encore, il flétrit ce roman de métaphysique, « tout aussi roman que « les autres, mais plus triste et moins consolant, et dont le moindre « inconvénient serait de détruire toute illusion pour le présent, tout « espoir pour l'avenir ; de réduire toute gloire à des combinaisons « d'organes, toute passion noble à des sensations vulgaires, et dont le « résultat serait enfin d'abaisser notre existence, de dépeupler les « cieux et de désenchanter la terre. »

Par une coïncidence remarquable, c'est le fils du comte de Ségur, l'auteur de la *Campagne de Russie*, qui dut répondre à M. Guizot, successeur de M. de Tracy. Toutes les paroles du père étaient trop chères au fils pour qu'il en eût rien oublié. Aussi, rappelant le langage paternel et montrant Destutt de Tracy se survivant dans ses œuvres et dans les honneurs qui lui étaient rendus, M. Philippe de Ségur s'écria : « Ah ! plus que jamais lui-même aujourd'hui se réfute ! Ce qu'il y a d'absent en lui peut-il se comparer à ce qui nous « reste de lui ? Non, tout ce qu'il y avait là de mortel n'est plus,

« l'être sensitif a péri, et M. de Tracy vit encore. » Du reste, to faisant trop de concessions à la gloire de son prédécesseur et à la losophie du dernier siècle, M. Guizot, de son côté, réclama au de la dignité et de la destinée de l'homme. « La philosophi « XVIIIe siècle, dit-il, n'a eu de l'homme qu'une incomplète et p « idée; elle a méconnu ce qu'il porte en lui de plus noble et de « pur, ce que son sort a de plus élevé et de plus beau. Elle n'a p « vu en lui cet être sublime, immortel, animé du souffle divin, « concourt, en traversant cette vie, à une œuvre divine, et doit r « voir ailleurs le prix de son travail. Elle a surtout considéré l'hon « dans ses rapports avec le monde matériel et actuel; et comme « était une philosophie essentiellement sociale, vouée à la missio « changer la condition terrestre de l'homme, elle n'a guère étudi « lui que le côté par lequel il tient à la terre. » Recueillons ces b paroles comme un rafraîchissement au terme de cette étude a comme un antidote contre des doctrines funestes. U. MAYNAR

---

175. **L'AMOUR** *et la femme*, par Mme la vicomtesse DE DAX; *nouvelle éditio* 1 volume in-12 de 174 pages (1862), chez Didier et Cie; — prix : 2 f

176. **LA MÈRE**, par Mme la vicomtesse DE DAX. — 1 volume in-18 de pages (1862), chez E. Dentu; — prix : 2 fr.

Nous avons précédemment parlé de la première édition de *l'Am et la femme*, « ouvrage composé avec goût, disions-nous, d'un « élégant, plein d'utiles détails et de bons conseils (t. XXIV, p. 19 Nous crûmes cependant devoir mettre quelque restriction à nos él à l'égard d'un passage où l'expression offrait quelque chose à prendre. L'auteur, voulant prouver la nécessité de la religion co complément de l'éducation, énumérait les divers cultes, et sem les placer tous sur la même ligne. Dans cette seconde édition équivoque a disparu; hommage est rendu au divin fondateur religion, « reconnu, proclamé par les incrédules comme le « grand et le meilleur des hommes, mais adoré, aimé par nous « tholiques, comme le Fils de Dieu fait homme (p. 14). » La p ainsi complétée, il n'y a plus qu'à louer ce livre intéressant, mérité le succès qu'il obtient.

Voici maintenant, du même auteur, un autre volume, *la M* complément du précédent, frère donné à son aîné. Dans le pre

e de la femme avait été considérée dans ses diverses phases
berceau jusqu'au mariage et au seuil de la maternité; ce
ıvrage va plus loin. Après avoir montré d'une manière géné-
le de la femme dans la vie de famille, Mme la vicomtesse de
t dans les diverses phases de son existence, dans sa vocation de
, ces phases sont naturellement au nombre de trois. D'abord,
s premiers temps, lorsque, délivrée du précieux fardeau, elle
; délicates fonctions de nourrice. Là sont de bonnes prescrip-
ines de sagesse et d'expérience; puis vient la seconde mater-
nd l'enfant a grandi, qu'il faut le cultiver et le faire entrer
ie morale par l'éducation. Que de soins pour former cette
on, pour y jeter la première semence et y faire éclore les
iments! comme l'influence de la mère est grande, et comme
ne la jeune âme et en fait, si elle sait s'y prendre, une em-
'elle-même, un rayon de sa vertu! Quel art de se renoncer
lonner entière à ce qu'on aime! et qui dira tous les biens re-
ır l'enfant, grâce à cette longue abnégation de la mère? Mais
t, le voilà devenu grand; c'est la troisième phase; c'est déjà
homme, une jeune fille : les soins redoublent, et quelle as-
gilante ne faut-il pas alors! Il est nécessaire de diriger les
une amitié fausse et mal placée peut si aisément dissiper ce
de plus pur dans cette âme! Il faut diriger les lectures; un
ıussi un ami plus ou moins sûr ou perfide. Puis il y a les
e chaque jour, ces petits bonheurs que la mère intelligente
ıire trouver uniquement dans la vie domestique, près d'elle,
influence. Tels sont les objets multipliés que l'auteur passe
. — Le défaut de ce livre est d'être trop court; il ne peut
er ce qu'il touche; c'est là, sans nul doute, ce qui a em-
ne la vicomtesse de Dax de parler de l'influence de la reli-
l'éducation maternelle, du devoir de la mère de faire épeler
le aux lèvres innocentes de son enfant, de la nécessité de
ans le cœur de la jeune personne le premier amour de
le faire croître cet amour de manière qu'il soit une flamme
u jour de la première communion. De tels sujets, *la Femme,*
ont besoin d'être étudiés plus longuement. Le public en-
l'auteur; elle pourra quelque jour reprendre son œuvre et
er l'importance d'un traité. Elle a le style, non pas ce lan-
le et fluide qui peut suffire à la nouvelle et au roman plus
s religieux, mais un style où la femme se reconnaît par la

nuance et la finesse de la trame, et qui serait viril au besoin, si, creusant plus profondément dans ce terrain qu'elle effleure, Mme de Dax y plaçait avec plus d'abondance ce qu'elle possède de ressources dans l'art de sentir et de penser. A. MAZURE.

177. **L'ANNÉE** *scientifique et industrielle*, ou *Exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts, qui ont attiré l'attention publique en France et à l'étranger*, par M. Louis FIGUIER. — 6e ANNÉE. — 1 volume in-12 de 520 pages, gravures (1862), chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Nous n'avons pas autre chose à dire de ce volume que ce que nous avons dit des précédents (t. XVIII, p. 62; XIX, p. 331 ; XXI, p. 283): c'est une revue claire et substantielle des faits scientifiques, à laquelle il ne manque que le souffle élevé d'une pensée religieuse. L'année 1861 n'a pas été stérile en faits intéressants pour la science : l'astronomie a étudié une nouvelle comète, observé un passage de mercure sur le disque du soleil, découvert de nouvelles planètes télescopiques entre mars et jupiter, et constaté la chute d'un aérolithe près de Lancastre. La mécanique a enregistré deux triomphes : le forage du puits artésien de Passy et l'exhaussement insensible de toutes les maisons d'une ville des Etats-Unis (Chicago). La chimie s'est enrichie de deux nouveaux métaux, le *cæsium* et le *rubidium*, dont la découverte est due à une analyse plus rigoureuse du spectre solaire. La photographie, la télégraphie, l'histoire naturelle, la médecine, la physiologie, l'hygiène ont fait de nouveaux progrès et d'intéressantes observations. Toutes ces découvertes, toutes ces observations, tous ces progrès sont signalés par M. Figuier, dont la revue annuelle devient d'autant plus intéressante et utile qu'elle compte plus d'années.

178. **A PARIS** *et en province, types et portraits*, par M. Jean LANDER. — 1 volume in-12 de 294 pages (1862), chez V. Palmé; — prix : 2 fr.

Les mœurs se perdent; c'est le cri général, le cri de ceux-mêmes qui travaillent à les pervertir. On se plaint de Paris et on le dénonce comme le suprême démoralisateur du XIXe siècle. Assurément Paris est un grand coupable : le torrent de ses idées envahit la province, l'Europe et presque le monde; mais que de grandeurs à côté de ses bassesses! que de dévouement près de son égoïsme! que d'innocence en regard de ses hontes! Il n'est pas de ville où il se fasse plus de bien qu'à Paris, pas une où la charité catholique soit plus active, où toutes les misères de l'âme et du corps aient plus d'asiles, où l'intel-

ligence, le cœur et la volonté se mettent plus héroïquement au service des grandes choses. Médisons de Paris, puisqu'il le mérite, mais ne le calomnions pas. — Et la province, est-ce vraiment l'antithèse de Paris. La grande ville est-elle l'enfer, et la province le ciel? Non, certes. Celle-ci a souvent les ignominies de la capitale sans en avoir les gloires. On y singe son luxe, ses nudités, ses fêtes, ses modes; on n'y reproduit pas toujours ses admirables œuvres. Ne soyons donc pas excessifs, et ne nous figurons pas la province comme une oasis de vertus. — C'est pourtant ce contraste qui est toute la donnée de ce volume. Au lieu de mettre ainsi, par une sorte de jugement dernier anticipé, la province à la droite et Paris à la gauche, il eût mieux valu tenir compte du bon grain et de l'ivraie qui croissent pêle-mêle dans le vaste champ de la France, et ne pas précipiter l'heure de la moisson.

Cette réflexion faite, nous reconnaissons tout le talent d'observation et toute l'honnêteté de moraliste chrétien que dénotent ces *types* et *portraits*. Il y a là plus d'une esquisse que signerait un maître. On dirait parfois la finesse d'une main de femme alternant avec la verve du conteur et le coloris sobre du peintre. L'auteur fait successivement un portrait, une nouvelle, une tirade philosophique, et en quittant tour à tour la plume pour le crayon, le crayon pour le pinceau, il donne à son ouvrage des aspects variés qui préviennent la fatigue en soutenant l'intérêt. Il passe en revue la plus grande partie de nos types sociaux, et presque toujours c'est à la province qu'il attribue la bonne part et à Paris la mauvaise. Où sont les vieilles filles méchantes? A Paris. Et les jeunes filles saintement aimables? En province. La province a donc recueilli la couronne de vertus que Paris a laissé tomber de son front. Elle a maintenant en partage la simplicité et l'honneur des filles pauvres, la charité des femmes riches, la candeur des enfants, le charme de la bonne grand'mère d'autrefois, le dévouement des domestiques, et bien d'autres trésors que Paris a gaspillés. Cette peinture est vive et saisit; mais la province ne mérite pas « cet excès d'honneur, » ni Paris « cet excès « d'indignité. » Contentons-nous d'avoir sous les yeux une représentation incontestablement fidèle des mœurs générales du jour, à la fois triviales et recherchées, où le clinquant de la vanité remplace l'or pur du mérite.

Du reste, tous ces croquis, portraits ou petits drames, ne sont pas également réussis, bien que toujours ils accusent des qualités sé-

rieuses. La *Vieille fille* révèle un touche peu originale, mais la *Jeune fille* est bien décrite. La *Femme riche* est étudiée avec finesse. Les *Enfants* ont de la prolixité et un style inégal; le lieu commun n'y est pas toujours évité. La *Grand'mère* est délicieuse. « Dans nos grandes « maisons, dit l'auteur, il n'y a plus que de petits appartements, « de petites femmes, de petits hommes, et plus d'enfants. Où donc « placerait-on maintenant le grand fauteuil capitonné de la grand'- « mère? Serait-ce au coin de ce foyer toujours éteint, où seulement « un jour par semaine se succèdent des indifférents? Serait-ce au pied « de ce lit où dort seulement le jour la femme du logis, absente la « nuit? Que ferait la grand'mère dans cette maison où le soleil ne pé- « nètre jamais, par égard pour le sommeil qui règne en maître à l'heure « de l'activité et du travail? A qui parlerait-elle des histoires du temps « passé? sa fille dort le jour et danse la nuit (pp. 106 et 107). » — Voilà bien la maison mondaine; mais ce n'est pas là la grande maison. Dans les plus hautes, au contraire, dans celles qui se recommandent par la majesté des souvenirs et l'éclat des traditions, les bonnes vieilles mœurs ont gardé une place fort honorée. — Les *Domestiques* sont parfaits; chose et style, tout y est remarquable. — L'*Ouvrier* a de la grâce, de la fraîcheur et du coloris. — Quant aux nouvelles ou histoires, sortes de cadres où une leçon morale est entourée d'enjolivures, nous signalerons surtout la *Première messe,* fort belle d'imagination et de sentiment; *Jeanne et Lucie*, joli petit drame; la *Pluie et le beau temps*, qui, sous un titre insignifiant en apparence, traite une question de charité. — Les *Violettes de décembre* sont ingénieuses et se terminent par un dénoûment invraisemblable; enfin le *Prisonnier* est brillant, mais il a une teinte trop romanesque.

Ces *types* et *portraits*, malgré ce qu'ils ont d'excessif et de défectueux, sont l'œuvre d'une main habile, et surtout consciencieuse. S'ils obligent le siècle à être plus humble, ils lui apprennent en même temps ce qu'il vaut encore, et surtout ce qu'il peut valoir sous l'influence chrétienne. GEORGES GANDY.

179. LE CAPITAINE PRUVOST. *Quelques traits de sa vie; — Souvenirs de la guerre de Crimée.* — In-12 de 120 pages plus 1 portrait (1860), chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris (*Bibliothèque catholique de Lille*); — prix : 80 c.

Albert Pruvost, d'Arras, capitaine d'artillerie, tomba glorieuse-

ment devant Sébastopol le 11 mai 1855. L'histoire de ce jeune officier mort à trente et un ans, est le plus souvent écrite par lui-même dans sa correspondance avec sa famille, et principalement avec sa sœur. — Quelques souvenirs de la guerre de Crimée ont été ajoutés à ce volume intéressant, qui convient surtout aux bibliothèques militaires et à celles des campagnes.

180. **CE QUE C'EST QUE LA MESSE** *aux points de vue de la raison, de la philosophie, de la doctrine, de la morale, de l'histoire, de la poésie et de l'art,* par M. Louis Tremblay. — 1 volume in-12 de viii-230 pages (1861), chez C. Douniol; — prix : 2 fr.

Plein de la plus haute estime, de la plus profonde vénération pour le sacrifice de nos autels, M. Tremblay a voulu communiquer ses impressions au lecteur, en appelant son attention sur tous les caractères de beauté que réunit cette partie principale de la liturgie catholique; et pour cela, il s'adresse à tout ce qu'il y a de vital chez l'homme, à la raison, à l'esprit, à l'imagination, au cœur, aux sentiments, aux sens mêmes, mais, toutefois, sans oublier la foi, dont l'intervention est capitale dans un tel sujet. Il a voulu écrire un livre que tout le monde pût lire, qui fût précis, court, concis et à la portée de tous; aussi l'adresse-t-il à ceux qui croient et à ceux qui ne croient pas, à ceux qui se font un devoir d'assister à la messe et à ceux qui n'y assistent jamais ou presque jamais, comme à ceux qui y vont par habitude, par curiosité ou par quelque autre motif encore moins avouable. Son plan est des plus simples : il suit pas à pas l'ordre même des cérémonies et des prières liturgiques, et il donne sur chacune d'elles, au double point de vue historique et symbolique, un aperçu sommaire qui n'est pas dénué d'intérêt. Une foule de choses paraîtront même nouvelles à une certaine classe de lecteurs; le grand nombre y trouvera un profit réel. Nous regrettons seulement une certaine forme qui a une originalité trop marquée, affectée peut-être. Nous voulons parler surtout du style, qui est coupé, brisé dans sa contexture, taillé à facettes, semé de parenthèses, bariolé d'oppositions antithétiques, visant presque toujours à l'effet et atteignant rarement le but. Cette diction entrecoupée fatigue le lecteur et partage son attention, qui, trouvant pêle-mêle une foule d'objets disparates, ne sait plus où s'arrêter ni où se fixer. — C'est l'unique observation que nous ayons à faire sur ce livre, dont nous aimons à reconnaître le mérite et dont nous conseillons la lecture.

M. Dardy.

181. **COURS** *élémentaire de cosmographie, à l'usage des établissements d'instruction publique*, par M. l'abbé Ch. Menuge, professeur de sciences mathématiques et physiques au petit séminaire de Saint-Gaultier. — 1 volume in-12 de VIII-324 pages plus 1 planche (1862), chez Louis Giraud, à Nîmes, et chez Etienne Giraud, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

Voici un livre qui s'occupe de la science comme nous aimons à le voir faire. Pour l'auteur, la science n'est pas le but, elle n'est qu'un des mille moyens donnés à l'homme pour aller à Dieu, et l'esprit religieux qui anime toute son œuvre est loin d'en diminuer l'intérêt. M. l'abbé Menuge a voulu être élémentaire, et il l'est par la méthode, par la clarté; mais il ne faudrait pas croire, à cause de son titre, qu'il ne donne que quelques notions superficielles de cosmographie et d'astronomie; tous les faits qui peuvent intéresser une légitime curiosité se trouvent signalés, étudiés et expliqués dans son livre, que vient compléter fort à propos un chapitre consacré à une histoire sommaire de l'astronomie. — L'ouvrage est divisé en chapitres, dont les divisions sont parfaitement établies, et qui sont suivis d'un résumé très-propre à graver dans la mémoire des élèves les connaissances acquises sur chaque partie de la science. L'auteur dit dans sa préface : « Nous avons souvent entendu exprimer le regret que « la science fût habituellement présentée à un point de vue uni« quement matériel et sans aucune pensée philosophique; nous « avons voulu ne point mériter ce reproche. Il nous a semblé, en « particulier, qu'un traité de cosmographie devait être autre chose « qu'une sèche et aride nomenclature de faits; nous avons été sur« tout inspiré par cette maxime : que toute science qui ne se rapporte « pas à Dieu est une science vaine et même nuisible. Nous avons « tenu, quand l'occasion s'en est présentée, à défendre l'Eglise contre « des accusations sans fondement (p. VII). » — Nous ne saurions trop recommander aux directeurs des maisons d'éducation un *Cours* qui répond si bien aux vues que avons exprimées plus d'une fois.

182. **CRITIQUES** *d'art et de littérature* par M. le comte L. Clément de Ris. — 1 volume in-12 de 484 pages (1862), chez Didier et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Ce livre, comme tant d'autres de son espèce, n'est qu'une série d'articles de revue ou de journal reliés en volume. D'un côté, — le titre l'indique, — la *littérature;* de l'autre, l'*art*. Des deux côtés d'abord quelques individualités et quelques portraits : Duclos, Marmontel, Mme du Deffand, Collé, Mme Récamier, Lamennais, Béran-

ger, G. Sand, Charlet, Delacroix, Nanteuil; puis, sous le titre de *Notabilités*, une sorte de bilan ou de revue du mouvement littéraire et artistique depuis dix ans (1848-1858). L'auteur ne se recommande à la faveur publique ni par le mérite du style, ni par l'attrait de l'actualité et de l'à-propos; et il a raison, car son style ne se rachète pas de quelques incorrections par de grandes qualités, et nous doutons que personne s'intéresse beaucoup en ce moment à Duclos ou à Marmontel; en revanche, il croit valoir quelque chose par l'indépendance de la pensée. Serait-il donc libre penseur? Non, pas tout à fait, car sur bien des points il se sépare du rationalisme; mais il l'est trop encore pour nous, et ce dont il se fait un titre devant un certain public ne lui mériterait qu'une condamnation à notre tribunal. — En pure matière d'art et de littérature, ses doctrines sont généralement saines, et nous nous entendrions sur la plupart des hommes et des œuvres qu'il juge; mais dans les matières mixtes, c'est-à-dire où la religion et la morale sont en cause aussi bien que l'esthétique, nous ne saurions approuver sa tolérance et son libéralisme. Ne damnons personne, à la bonne heure; mais n'accordons pas à Lamennais, au nom de Dieu, le pardon de sa mort impie (p. 149). De l'indulgence pour cet être frivole et léger qu'on appelle le poëte, nous le voulons encore; mais ne voyons pas dans Béranger « une lecture saine, qui « n'empoisonne ni le cœur ni l'imagination (p. 186), » et ne cherchons pas à le disculper d'impiété (p. 201). — Mais la *Bonne vieille*, le *Dieu des bonnes gens,* dit M. Clément de Ris, est-ce là l'œuvre d'un débauché et d'un impie (p. 191)? Avant de croire à la religion et à la morale du *Dieu des bonnes gens*, attendons qu'on nous montre son symbole et son décalogue, et dans ce décalogue un sixième commandement! — Et voyez la force de la vérité et à quelle contradiction elle pousse! C'est de ce même Béranger, du *poëte national*, — M. Clément de Ris ne lui a pas épargné la grotesque épithète (p. 207), — qu'on nous dit quelques pages plus bas : « Un « homme politique, dans la véritable acception de ce mot, pensa-t-il « jamais à ébranler le sentiment religieux ou à pervertir le sens mo- « ral dans l'esprit des masses, comme Béranger l'a fait dans le *Bon* « *Dieu* et l'*Ange gardien*, dans les *Sœurs de charité* ou les *Clefs du* « *paradis* (p. 230)? » Eh! que disons-nous autre chose? — Ni en religion ni en politique, M. Clément de Ris ne paraît avoir d'idées bien arrêtées. Blâmant quelque part M. de Pontmartin de se trop inspirer du trône et de l'autel, il veut qu'on *élève le débat*, qu'on op-

pose « les droits de la liberté de penser au dogme de l'autorité « divine (p. 335). » Voilà du pur rationalisme. Mais M. Clément de Ris s'entend-il bien lui-même? On peut en douter à l'incohérence obscure de certains passages de son livre. S'il n'est pas catholique, que lui fait le « regrettable mouvement qui pousse le clergé français « à abandonner les traditions de l'Eglise gallicane pour adopter les « maximes ultramontaines (p. 158)? » Que lui importe que M. Veuillot fasse plus de mal à sa cause que ses adversaires, et qu'il la défende par les armes du mensonge (pp. 339, 343)? Ce n'est pas lui qui aurait à « rougir d'être de la religion de M. Veuillot (p. 340). » Et s'il est catholique, comment explique-t-il ces oppositions : « Catho« lique plutôt que chrétien, — c'est toujours M. Veuillot, — ultra« montain plutôt que catholique (p. 342)? » Le catholicisme exclut-il donc le christianisme, et ne saurait-on être catholique sans cesser d'être chrétien, de même qu'on cesserait d'être catholique en se faisant ultramontain? Encore une fois, nous doutons que, sur tout cela, M. Clément de Ris sache bien ce qu'il pense et ce qu'il dit. Et nous le regrettons, car, sans avoir une valeur supérieure, son livre, n'étaient ces taches, offrirait une agréable et utile lecture, que nous nous plairions à recommander à tous ceux qui voudraient trouver en quelques pages un tableau de la littérature de ces dernières années.

U. MAYNARD.

183. **DICTIONNAIRE** *encyclopédique de la* **THÉOLOGIE CATHOLIQUE,** *publié par les soins* du docteur WETZER et du docteur WELTE, *traduit de l'allemand* par M. l'abbé I. GOSCHLER. — Tomes IV[e] et V[e], 2 volumes in-8° de 524 et 532 pages (1859), chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 5 fr. 50 le volume. (L'ouvrage aura 25 volumes.)

(*Voir pp.* 206, 379 *de notre t.* XXII, *et p.* 296 *de notre t.* XXIII.)

Nos lecteurs n'ont pas oublié peut-être ce que nous avons dit des premiers volumes de ce grand et important ouvrage. Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont forcés d'interrompre notre examen; mais nous le reprenons aujourd'hui, et nous espérons le poursuivre désormais avec plus de régularité. Notre but était et est encore, sinon d'apprécier ce dictionnaire dans tous ses détails, du moins de signaler les articles les plus remarquables, soit par l'esprit qui les caractérise, soit par la science qu'ils renferment. De plus, nous pensons faire une œuvre utile en vérifiant l'exactitude de la traduction, et en notant quelques-unes des fautes qui ont échappé à l'attention de l'ho-

rable traducteur. Nous n'ignorons pas que ce dernier genre de cri-
que peut faire naître quelque inquiétude dans l'esprit de plus d'un
scripteur; cependant, les volumes se suivant, aux époques an-
ncées, avec une ponctualité rassurante, nous avons la confiance de
voir pas nui au succès de cette vaste publication. Peut-être même
s observations n'ont-elles pas été sans influence sur les améliora-
ns que nous aurons à signaler plus tard dans l'œuvre de M. l'abbé
echler; car, pour cette fois comme précédemment, c'est-à-dire
ns l'examen des quatrième et cinquième volumes dont nous avons
écemment à nous occuper, la moisson, — triste moisson! — des
tes et des négligences, est encore, à notre gré, trop abondante.

Le soin que nous avons pris, dans nos premiers articles, de justifier
s critiques par des citations assez nombreuses, a dû être pour nos
teurs une preuve du soin scrupuleux avec lequel nous accomplis-
ns la tâche que nous nous sommes imposée. Nous jugeons donc dé-
rmais inutile de mettre sous leurs yeux toutes les preuves, si ce
st lorsque la faute est plus grave. Nous nous contenterons de
naler quelques-uns des articles dont la traduction est défectueuse,
it dans un seul passage, soit dans plusieurs. Tels sont les articles
prara, *Capucins*, *Caractère hypostatique*, *Carmel*, *Carmes*, *Cas-
n*, *Catéchisme*, *Ciboire*, *Ciel*, *Cierge bénit*, *Confession*, *Conseils
angéliques*. Dans ce dernier, les mots du texte allemand qui cor-
spondent aux mots français *matériel et formel*, sont remplacés
ns la traduction par les mots *objectif* et *subjectif*, qui sont loin d'être
s équivalents, et dont l'emploi rend obscur un passage important de
t excellent travail. — Dans d'autres, tels que *Catéchèse*, *Catéché-
ne*, *Concile*, la traduction s'éloigne sensiblement du texte; elle l'a-
ège, le mutile, y ajoute; ou bien encore, comme au mot *Conscience*,
it la définition est supprimée ainsi que l'indication du point de
: précis sous lequel la question est envisagée, le sens n'est qu'im-
faitement rendu : ce sont des nuances dont on ne saisit bien l'im-
tance qu'en plaçant les deux textes en regard. — Pourquoi faut-il
: nous venions si tard attirer l'attention sur ces épis vides et irré-
diablement mêlés à la masse du bon grain? car le van de la cri-
ne ne peut plus, hélas! que les mettre en évidence sans parvenir à
rejeter, du moins de l'édition actuelle.

Quant aux articles considérés en eux-mêmes, la plupart de ceux que
ferment les quatrième et cinquième volumes sont assez courts, et
rapportent, sauf un petit nombre, à des questions secondaires. Nous

signalons les suivants comme offrant un intérêt particulier : *Captivité des Hébreux*, article qui donne des détails curieux sur la dispersion des Juifs parmi les nations païennes, et sur leur migration vers les régions orientales de l'Asie, jusque sur les côtes de Malabar, où l'on trouve des juifs nègres ; — *Catéchèse*, *Catéchiste*, *Catéchétique*, *Ecole catéchétique*, *Catéchisme*, *Catholicisme*. Nous nous bornons à recommander ces divers articles se rapportant, à l'exception du dernier, à un même ordre d'idées, surtout pour l'excellente direction qui y est indiquée relativement à l'instructienne chrétienne de la jeunesse ; — *Célibat*, *Clément Ier*, deux dissertations dont il suffit de nommer les auteurs, les docteurs Philipps et Héfelé, pour provoquer l'attention du lecteur. — A l'article *Communisme*, qui renferme, d'ailleurs, des vues très-justes et des développements qui épuisent la question, nous avons remarqué un passage singulier, que l'on s'étonne de rencontrer dans un ouvrage où la mesure et la concision doivent prévenir les moindres écarts. Le voici : « Quand on aura sagement pourvu à l'a-« venir de cette population exubérante, il faudra retenir la popula-« tion de la mère-patrie dans des bornes raisonnables et modérées, « *en n'accordant l'autorisation de se marier qu'à ceux qui pour-« ront établir clairement qu'ils possèdent les moyens d'entretenir « une famille* (t. V, p. 81). » Nous doutons fort que la morale applaudisse jamais à une telle mesure. Il est vrai que, pour couper court aux désordres qui en résulteraient infailliblement, l'auteur de l'article provoque contre les délinquants toutes les sévérités, non-seulement de la loi ecclésiastique, mais encore de la loi civile. Triste ressource ! surtout quand elle ne tend à rien moins qu'à consacrer la violation d'un droit naturel. — On regrette de ne trouver, dans l'article *Concile de Constance*, aucune appréciation motivée sur les fameuses sessions quatrième et cinquième ; ce n'est pas, du reste, la première fois que nous avons été frappés de cette réserve excessive dans certaines questions historiques controversées. — L'article *Confirmation* est digne de remarque pour l'excellence des raisons par lesquelles on y démontre l'importance de ce sacrement et l'obligation *sub gravi* de le recevoir ; son institution divine ne saurait également être mieux établie. — L'article *Congregatio de auxiliis* est consacré au récit des luttes que suscita, au XVIe siècle, entre les dominicains et les jésuites, la question des rapports de la grâce divine et de la liberté humaine. Quel spectacle étrange, ou plutôt quelle énigme insoluble pour notre siècle *positiviste*, que l'émotion profonde ex-

ilée par ces problèmes ardus dans toute l'Eglise catholique, non-seulement dans les écoles de théologie, mais au sein même de la société ique et jusque sur les trônes d'Espagne, d'Allemagne et de France ! ais, en même temps, quelle leçon de modération que la haute imrtialité du saint-siége, appelé à jeter dans un des plateaux de la bance le poids toujours décisif de ses jugements irréfragables ! Il fait abord instruire le procès en s'entourant de toutes les lumières qui euvent l'éclairer ; il temporise malgré les sollicitations les plus puisntes ; et enfin, ne jugeant pas la question suffisamment éclaircie, il efuse de se prononcer sur le fond du débat, qu'il abandonne de noueau à la controverse, avec défense aux partisans des opinions conaires de s'injurier et de se traiter réciproquement d'hérétiques. C'est nsi que procède toujours l'Eglise : ce qui est indubitable dans les hoses de la foi et certainement révélé, elle le déclare nettement, et la use est finie ; mais ce qui est douteux, ce que Dieu n'a pas jugé à ropos de révéler, ce qui, vrai ou faux en soi, n'apparaît que comme ne conjecture, une opinion, elle l'abandonne à la libre discussion et este neutre, recommandant le respect et la charité : *In dubiis libertas, in omnibus caritas.* Telles sont les réflexions qu'éveille naturellement le récit de cette longue controverse, récit conduit avec art et accompagné de tous les éclaircissements nécessaires pour que le ecteur puisse bien comprendre l'état de la question.

Citons trois autres articles qui nous ont paru mériter à des titres divers une mention : le premier sur le mot *Conversion*, où se trouvent parfaitement indiquées les voies admirables par lesquelles le pécheur doit passer pour revenir à Dieu, les évolutions étonnantes de son âme, l'action miraculeuse et transformatrice de la grâce surnaturelle ; — le deuxième sur le mot *Critique*, remarquable comme tous ceux qui se rapportent à l'étude des livres saints ; il se termine par un précis intéressant des travaux que la science a fournis sur cette importante question ; — le troisième, enfin, sur le mot *Culte*, où l'idée, le but, a nécessité, l'organisation ou les formes du culte sont traités de manière à pouvoir servir de thème aux prédicateurs. J. Marchal.

84. **ELEMENTA** *theologiæ dogmaticæ, e probatis auctoribus collecta, et divini verbi ministerio accommodata*, opera Francisci Xaverii Schouppe, S. J. — 2 volumes in-8° de 622 et 680 pages (1861), chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris ; — prix : 10 fr.

En publiant ces *Eléments de théologie dogmatique*, l'auteur s'est laissé guider par une pensée à laquelle applaudiront tous les amis de

la vraie science théologique; nous voudrions, pour notre part, qu son livre fût adopté dans tous les grands séminaires de France comm base de l'enseignement pour le cours de dogme. Il laisse bien loi derrière lui les théologies de Bailly, de Toulouse, d'Angers, etc. Ce n'est point ici, du reste, un livre d'érudition profonde, encore moins de spéculations subtiles : c'est un ouvrage d'une utilité pratique, soit pour les étudiants en théologie, soit pour les prêtres engagés dans les soins du saint ministère, qui n'ont pas beaucoup de temps à donner à des cours plus développés. Le P. Schouppe a voulu composer un manuel de théologie dogmatique bien complet, mais en même temps facile à suivre, et surtout propre à mettre à la portée de chacun les trésors de doctrine déposés et comme cachés dans les savants ouvrages des grands docteurs. Ses *Elementa* sont, en effet, comme la substance des œuvres volumineuses de saint Thomas, de Suarez, du cardinal de Lugo et du P. Perrone. On y trouve tous les dogmes catholiques nettement définis, réduits à leur plus simple expression, et prouvé d'une manière succinte et solide. Puis viennent les explications sco lastiques les plus intéressantes et en même temps les plus utiles, so pour éclaircir les dogmes, soit pour en faire ressortir les beautés e les harmonies. Les notions élémentaires et les termes philosophiqu ou théologiques sont exactement expliqués et définis; tout l'ouvra est rédigé avec une méthode rigoureuse, dans un latin correct et pu mais clair, simple et facile; enfin, les sources où l'on peut puiser pl abondamment, et les ouvrages qui traitent les matières dans toute le étendue sont indiqués à ceux qui voudraient se livrer à des étud moins sommaires. Les prédicateurs et les catéchistes y trouveron pour tous les sujets de dogme : 1° la doctrine de la foi nettement e posée et clairement définie; 2° les opinions théologiques avec le plus ou moins de certitude ou de probabilité; 3° enfin, les explic tions scolastiques les plus propres à mettre sur la voie des considér tions instructives et pratiques qu'il est bon de présenter aux fidèles. Le plus souvent, — et l'on peut même dire toujours, — les cours él mentaires de théologie rejettent aux divers traités de morale les que tions de dogme qui se rattachent aux sujets de ces traités. L'auteu évité ce défaut : son livre renferme, dans un ordre parfait, l'enchа nement et la série complète des vérités de dogme, dégageant ainsi côté dogmatique des sujets de morale. C'est ce que montrera mieu l'exposé, ou plutôt la simple nomenclature qui nous reste à faire d matières traitées dans ces deux volumes.

Ils sont composés de dix-neuf traités, qui forment deux grandes classes, l'une générale, l'autre spéciale. La première s'occupe des lieux théologiques et des autres notions préliminaires, de la religion chrétienne, de l'Eglise catholique et de la règle de foi; la seconde démontre tour à tour l'ensemble des dogmes, et parcourt toute la série des vérités de foi, depuis l'existence et les attributs de Dieu jusqu'aux dernières fins de l'homme.— La théologie dogmatique générale contient quatre traités : le premier présente, en quatre chapitres, la notion, la définition et l'objet de la théologie, la différence qui existe entre elle et la philosophie, ses diverses espèces, sa distinction en théologie positive et en théologie scolastique, son utilité et la fin qu'elle se propose; les lieux théologiques en général et en particulier; les propositions et les conclusions théologiques; l'histoire de la théologie, sa méthode et ses systèmes. — Le second traité, qui s'occupe de la religion chrétienne, examine également en quatre chapitres : 1° la religion en général, sa nature, sa nécessité et son étude; 2° la religion révélée, la possibilité, l'utilité, la nécessité et le critérium de la révélation; 3° la religion mosaïque et sa relation avec le christianisme; 4° la révélation chrétienne, les preuves extrinsèques et intrinsèques de la divinité du christianisme, l'obligation de l'embrasser et la fausseté des autres religions. — Dans le troisième traité, il s'agit de l'Eglise de Jésus-Christ, et deux chapitres font voir la constitution de cette Eglise, son institution, sa nature, ses propriétés et ses notes distinctives, sa parfaite identité avec l'Eglise romaine, la primauté du Souverain Pontife, l'existence des caractères de la vraie Eglise dans l'Eglise romaine et l'absence de ces caractères dans les Eglises non catholiques. — Un quatrième traité est consacré à la règle de foi. Après une introduction où il pose la base fondamentale de ce traité, donne une véritable notion de la règle de foi et fait un exposé de la doctrine catholique sur ce point, ainsi que des erreurs contraires, l'auteur entre en matière et étudie les questions relatives à l'Ecriture sainte, à la tradition et à l'enseignement de l'Eglise, en prouvant que telle est la triple règle de foi. Il examine donc ce qui concerne l'inspiration, le canon, les versions et l'interprétation des saintes Ecritures; puis il traite de la nécessité, du fait et de la transmission de la tradition; enfin il montre la nécessité d'un tribunal infaillible pour prononcer dans les controverses doctrinales, l'existence de ce tribunal, l'objet de son infaillibilité, et les personnes en qui réside cette infaillibilité. Il est inutile de remarquer à ce

sujet que l'auteur reconnaît et prouve l'infaillibilité du pape, et fait bon marché du gallicanisme. Tel est l'objet de la théologie dogmatique générale, qui doit être considérée comme une introduction au dogme proprement dit ou à la théologie dogmatique spéciale. — Cette seconde partie est d'une portée immense : elle embrasse toute l'étendue des vérités objectives de la foi catholique. Nous n'entrerons pas dans tout le détail : les théologiens seront suffisamment renseignés quand nous leur aurons indiqué le titre seul de chacun des traités qui composent cette partie. Le premier a pour objet Dieu et ses attributs; le second, la sainte Trinité; le troisième, la création du monde, des anges, de l'homme, et la chute originelle; le quatrième, l'Incarnation, la Rédemption, les fonctions du Rédempteur et le culte qui lui est dû. Puis viennent successivement la grâce, les sacrements en général et chacun en particulier. L'ouvrage se termine par les vertus en général, les vertus théologales, les vertus morales et les fins dernières de l'homme, c'est-à-dire la mort, le jugement particulier, la communion des saints, la fin du monde, la résurrection des morts et le jugement général.

Rien, on le voit, n'a été oublié, et l'ouvrage dont nous avons rendu un compte si aride est véritablement un manuel complet de théologie dogmatique. On nous pardonnera les détails dans lesquels nous avons cru devoir entrer; nous avions à cœur de montrer l'étendue, l'ordre et le plan de ce livre, que nous croyons réservé à un grand succès. Il serait à désirer que l'auteur nous donnât des *Eléments de théologie morale* conçus et exécutés sur le même plan.

Nous ne voulons pas oublier de dire que les tables placées à la fin de chacun de ces volumes sont une véritable analyse de tout l'ouvrage, dont elles présentent l'ensemble et le plan comme dans un tableau synoptique.

185. **LES ÉPIS DE RUTH,** *Impressions, portraits et récits*, par M. l'abbé Stanislas Fouré. — 1 volume in-8° de 164 pages plus 1 gravure (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Musée moral et littéraire de la famille*); — prix : 1 fr. 20 c.

Ces épis, entremêlés de fleurs poétiques qui ne nuisent pas à leur valeur, forment une gerbe assez compacte, composée de dix-huit sujets détachés, vers et prose, fort variés, et de nature à instruire et à élever la pensée. L'auteur a recueilli çà et là ses impressions, en Grèce, en Egypte, dans nos basiliques, à la vue des glaciers de la Suisse,

la Vendée surtout. Il a glané dans ses souvenirs de famille et ceux de sa province, si féconde en beaux caractères : la petite ire intitulée *trois Cœurs vendéens* est délicieuse. D'autres, qui nt, sont également très-jolies; nous y rencontrons la biographie gentilhomme digne entre tous, et qu'on reconnaît bientôt au de ses œuvres. Tous ces divers épisodes, indépendants les uns utres, ne sont liés entre eux que par l'excellent esprit qui leur e la vie. — Ce livre est charmant; mais nous regrettons d'y voir quefois la leçon venir du bas en haut : ceci devrait être évité dans ècle où les classes inférieures ont trop perdu le respect pour ceux n sont véritablement dignes. Nous aimons bien mieux le vieux i (p. 43), si respectueux pour ses maîtres qu'il entoure de vé- ion, que ce jardinier (p. 117), cette nourrice (p. 183), ces por- (p. 153) posés en modèles des leurs. J. MAILLOT.

ESQUISSES *morales, historiques et littéraires; Souvenirs de quinze années,* 845-1861, — par M. Georges DE CADOUDAL. — 1 volume in-12 de 352 es (1862), chez V. Sarlit; — prix : 3 fr.

LES SIGNES DU TEMPS, *Critiques littéraires et morales,* par LE MÊME. — olume in-12 de IV-404 pages (1862), chez Jacques Lecoffre et Cie; — x : 3 fr.

l'on veut une lecture facile, agréable et utile, on prendra les volumes que voici. Comme bon nombre d'ouvrages de ce temps, nt des fragments qui ont déjà subi l'épreuve de la publicité, des es exhumés du cénotaphe et transportés dans le livre. Mais les ils de M. de Cadoudal ne se confondront pas avec d'autres du genre : ils ont leur caractère. — Il serait assez difficile d'attri- à chacun de ces deux volumes une différence de but bien mar- et même de dire dans quel ordre ils ont été produits. Publiés deux éditeurs, ils portent l'un et l'autre le millésime de et se composent de souvenirs dont l'auteur a fait moisson s quinze ans. Pourtant, les *Esquisses morales*, par leur forme oins, paraissent l'œuvre la plus générale, contenant surtout la e de l'auteur et son enseignement. On y trouve, en effet, des su- morale contemporaine sans subordination marquée aux au- dont les œuvres ont pu les suggérer. Les titres des chapitres, au re de trente-cinq, dont se compose le volume, portent plus par- rement sur les choses de la vie actuelle; tels sont le *Carnaval,* *inzaine de Pâques,* le *Jour des morts*, les *Images*, les *Alma-*, *A l'occasion d'un naufrage*, l'*Esprit du siècle*, *Un peu de*

tout, *un Chemin de fer*, etc. Ces titres donnent peu à prévoir et promettent plus de variété que d'unité. Toutefois, il y a toujours l'unité de sentiment, celle d'intention, celle d'un bon causeur qui s'est promis de suivre la ligne d'une morale droite, et de plaire en instruisant.

Les *Signes du temps* sont plus simplement un recueil d'articles sur les ouvrages publiés. On y voit passer les productions de la littérature contemporaine, et aussi les sujets d'entretien qui ont fait quelque bruit dans ces dernières années; l'exposition nouvelle, les vieux quartiers qui s'en vont, une fête publique, le bal privé, la solennité religieuse et le concert mondain, tous ces mille riens qui sont le tissu de la vie quotidienne se succédent dans ce volume, et cela à propos de quelque livre de plus ou moins de renom qui a paru, qui a passé vite, et dont la trace se cherche et ne se retrouve plus peu de jours après son lendemain. On dirait une abeille diligente, plus occupée à voler sur les fleurs qu'à plonger bien profondément dans leur calice pour en tirer un miel abondant. La méthode du critique est agréable et flexible ; s'il n'approfondit pas les questions, s'il glisse et ne s'arrête jamais, le lecteur s'en plaint peu; avec lui on court, on passe pardessus bien des crêtes, on voyage à la légère et le bâton à la main. Après tout, cette méthode a du bon ; cette littérature à vol d'oiseau a son intérêt. Franchement, que veut la foule en pareille lecture? Garder quelque mémoire de ce qui s'est passé et de ce qui s'est dit ; elle veut le souvenir qui se fixe aussitôt que le moment passe, le trait rapidement lancé et qui demeure. — L'auteur cherche à expliquer dans sa préface ce qu'il entend par *les Signes du temps*, titre quelque peu ambitieux, en effet. « Il ne veut pas, dit-il, formuler la synthèse « d'une époque, mais seulement rechercher, sous une forme analy- « tique et un peu à l'aventure, dans l'art, dans la morale, dans la lit- « térature surtout, quelques-unes des lignes qui peuvent servir à ca- « ractériser le temps présent, à les saisir, à les apprécier selon la me- « sure restreinte de ses forces (p. 1). » Il est bien vrai qu'avec M. de Cadoudal on va quelquefois à l'aventure, à la dérive, « sans suite ni « méthode et comme le vent le pousse (p. 11) ; » mais il faut bien obéir aux obligations journalières de la presse périodique. Il ne va ni très-haut, ni très-loin, mais doucement et sûrement. Bon compagnon de voyage, il cause d'une aimable façon. Ajoutons que sa parole est facile, précise, exacte, non dépourvue de couleur et émue à propos. Il effleure les sujets, il caractérise les hommes et ne lasse pas par des

théories générales. Il y a là une foule de choses qui s'assimilent utilement à ce qui existe de bon dans la mémoire, et qui concourent à faire connaître sinon les signes complets, du moins les linéaments et le profil des choses du temps. A. MAZURE.

188. **HISTOIRE** *des vingt-six martyrs du Japon crucifiés à Nangasaqui le 5 février* 1597, *avec un aperçu historique sur les chrétientés du Japon depuis cette époque jusqu'à nos jours*, par M. l'abbé D. BOUIX, docteur en théologie et en droit canon. — 1 volume in-8° de VIII-298 pages plus 1 gravure (1862), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 5 fr.

189. **HISTOIRE** *des vingt-six martyrs japonais dont la canonisation doit avoir lieu à Rome le jour de la Pentecôte* 1862, par M. Léon PAGÈS, ancien attaché de légation en Chine. — In-18 de 114 pages (1862), chez Benjamin Duprat et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand ; — prix : 75 c.

190. **LES MARTYRS** *du Japon, histoire des vingt-six martyrs qui vont être canonisés par Pie IX, et aperçu général sur le christianisme au Japon*, par M. J.-M. VILLEFRANCHE. — 1 volume in-18 de 116 pages (1862), chez V. Palmé; — prix : 50 c.

Les deux opuscules dont nous donnons le titre à la suite de l'ouvrage de M. l'abbé Bouix, sont un résumé fidèle et très-intéressant de l'histoire des vingt-six martyrs qui viennent d'être canonisés à Rome avec une solennité si extraordinaire. Celui de M. Pagès, extrait d'une histoire générale du Japon encore inédite, contient de précieux documents, et entre autres quelques lettres touchantes écrites par les confesseurs. — Le second, d'uue lecture très-attachante, est excellent à propager. Nous regrettons seulement que l'auteur ait employé les expressions de *saint* Pierre-Baptiste, de *saint* Paul Miki (p. 38). N'eût-il pas été plus convenable d'appeler ces martyrs simplement *bienheureux*, en attendant le décret de leur canonisation?

L'ouvrage beaucoup plus considérable et plus complet de M. l'abbé Bouix a déjà obtenu le succès qu'il mérite. La relation du Père jésuite Louis Froès, témoin oculaire des faits qu'il raconte, l'*Histoire du Japon*, de Charlevoix, les écrits des bollandistes, enfin le rapport fait au pape Urbain VIII par les commissaires de la Rote délégués pour commencer la procédure de la béatification des vingt-six martyrs, sont les principales sources où l'auteur a puisé. On peut dès lors, au point de vue essentiel, celui de la vérité historique, apprécier la valeur de son travail. Quoique trop rapide peut-être, il fait très-bien connaître l'histoire des bienheureux martyrs et de la persécution japonaise à laquelle ils durent leur glorieux triomphe. Un intérêt tout

particulier s'attache au chapitre VI, intitulé : *Noms des vingt-six martyrs*, *leur légende*. On ne peut lire sans émotion la légende de chacun de ces héros de la foi, parmi lesquels figurent des enfants de onze, treize et quatorze ans. — L'auteur n'arrête point son édifiant récit à la mort des généreux martyrs. Après avoir rapporté les brefs de leur béatification par Urbain VIII, en 1627, il rappelle la conduite admirable de quelques chrétiens japonais pendant la persécution de l'empereur Taïcosama, et il termine par un coup d'œil sur l'Eglise du Japon depuis le crucifiement des martyrs de Nangasaqui jusqu'à nos jours, et par quelques notes instructives.

Nous recommandons sans réserve cet édifiant volume, édité d'ailleurs avec un luxe qui fait mieux valoir encore la beauté du fond. C'est un excellent livre à donner en prix dans les colléges aux élèves des hautes classes. Que d'admirables exemples de force, de fidélité et de courage n'y trouveront-ils pas dans l'histoire de jeunes gens de leur âge, ou même d'un âge plus tendre encore!

191. **LES JEUDIS** *de Mme Charbonneau,* par M. A. DE PONTMARTIN ; 2e *édition, augmentée d'une préface.* — 1 volume in-12 de XLIV-288 pages (1862), chez Michez Lévy frères ; — prix : 3 fr.

Ce mince petit volume, armé en tirailleur, est venu, sans le vouloir, se heurter contre l'énorme citadelle des *Misérables*, et, chose singulière, c'est la citadelle, et non lui, qui en a été ébranlée. Les *Jeudis de Mme Charbonneau* ont au moins partagé avec les *Misérables* l'honneur d'être ce qu'on appelle l'événement littéraire de l'année. Les murmures, ou plutôt les hauts cris poussés par leurs victimes ont même couvert un moment les coups de tam-tam et de grosse caisse qui retentissaient autour de l'œuvre socialiste. O *genus irritabile vatum!* disait Horace qui ne connaissait pas encore les journalistes, plus irritables que les poëtes; les journalistes qui passent leur vie à batailler contre tous, même contre Dieu, et dont on ne peut effleurer l'épiderme sans qu'ils crient à l'assassin!

Tu veux que l'on t'épargne, et n'as rien épargné!

leur dit M. de Pontmartin avec l'Auguste de Corneille. Il en est ainsi; et M. de Pontmartin vient d'apprendre à ses dépens que le moyen d'être épargné soi-même n'est pas toujours de trop épargner les autres, parce que vient un moment où la conscience oblige enfin de verser un filet de vinaigre là où l'on n'avait répandu que l'huile

et le baume, et les plaies habituées à un trop doux traitement n'en crient que plus haut lorsqu'on leur applique un plus vif remède.

Si les victimes de M. de Pontmartin ne pouvaient guère s'attendre à ce coup de fouet si bien asséné par cette main habituellement gantée, M. de Pontmartin s'attendait moins lui-même au bruit quasi-posthume fait par ses *Jeudis*. Oui, quasi-posthume, car les *Jeudis* avaient paru d'abord dans la *Semaine des familles* et y étaient restés ensevelis, sans qu'aucun des intéressés allât murmurer sur leur tombe ni un éloge, ni même une malédiction. Les victimes surtout ne soupçonnaient pas, malgré la publicité assez grande de cette revue, que là ils avaient vécu, que là ils gisaient : tant il est vrai que nos ennemis ne nous lisent pas, nous qui nous condamnons à les lire; tant il est vrai, par conséquent, que la liberté égale du mal et du bien ne profite qu'au mal, puisqu'il n'y a pas entre eux de loyal échange, que le mal fuit le commerce salutaire du bien, tandis que le bien ne redoute pas la contagion du mal.

Mais à peine les *Jeudis* sont-ils exhumés et reparaissent-ils à la vie sous le costume du livre, qu'aussitôt tous s'acharnent contre eux et méditent une seconde mort contre ce Lazare et contre son père. Le plus ardent est M. Jules Sandeau, *Eutidème*, à qui ils étaient *dédiés* ou *offerts;* M. Jules Sandeau dont « la célébrité naissante ne dédaignait « pas l'humble appui (p. IV) » que les nombreux articles de M. de Pontmartin prêtaient autrefois à ses romans. Puis ce furent *Euphoriste* (M. Ernest Legouvé), *Caméléo* (M. Paulin Limayrac), *Porus Duclinquant* (M. Taxile Delord), qui coururent plus vite à la rescousse. Ce fut un champ de bataille où tous étaient armés contre un seul. Il y eut des provocations, quelques passes même; heureusement que personne n'a succombé; bien plus, les combattants y ont acquis une sorte d'immortalité : les adversaires, l'immortalité du ridicule; le ressuscité, l'immortalité de la gloire que les gestes de sa première vie ne lui avaient pas assurée.

Dans la préface aigre-douce de la seconde édition, préface promise comme une réparation, et qui ne répare rien, M. de Pontmartin rejette tous ses excès sur le compte de la parodie et de la comédie, dont le verre grossissant exagère toujours le ridicule et le grotesque. Il serait bien fâché, croyons-nous, d'être pris au mot, car il veut, sans aucun doute, que ses portraits nous paraissent ce qu'ils sont, des photographies plutôt que des charges. — En deux mots, voici le livre.

Un dramaturge refusé à tous les théâtres se retire à C..., — Car-

pentras, si vous voulez, — sa ville natale. Là il se propose bien de se venger de ses échecs parisiens sur les ridicules provinciaux. Mais quel n'est pas son désappointement lorsque, dans le salon de Mme Charbonneau, il trouve des gens très au courant des ridicules les moindres de la capitale, qui en tiennent mémoire et journal et les lui jettent à la tête ! Et encore ne sont-ce là que les bagatelles de la porte. C'est bien pis lorsqu'entre en scène *M. le maire de Gigondas*, c'est-à-dire M. de Pontmartin en personne :

> Ce *maire*-là, sire, c'était moi-même.

Avant de se confiner dans son humble château et dans son plus humble hôtel de ville ou de village, le maire de Gigondas a couru les théâtres et les salons parisiens, les palais et les antichambres de la littérature. Or, c'est cette odyssée qu'il raconte; odyssée malheureuse jusqu'au bout, car Gigondas ne lui a pas été une Ithaque, ni sa mairie une Pénélope. Dans son voyage à travers les cercles parisiens, notre nouveau Dante a trouvé son Virgile dans M. Jules Sandeau, — Eutidème, — qui lui montre tous les dessous de carte du jeu des beaux esprits, toutes les ficelles de tous les comédiens. Sous sa conduite, il assiste chez *Marphise* (Mme de Girardin) à une lecture de *Cléopâtre*, en compagnie de tous les illustres du temps, et lui seul il se moque de Marphise. Initié bientôt, grâce aux charitables révélations d'Eutidème, à tous les secrets des gens de lettres, romanciers, dramaturges et critiques, il publie lui-même un volume de romans, et voici les éloges qui pleuvent sur lui, avec accompagnement de livres qui lui réclament le même encens en retour. Il le fait fumer à flots, entre lesquels il contemple le rayon de sa gloire, lorsqu'il rencontre *Théodecte* (M. Louis Veuillot), qui lui reproche ses complaisantes faiblesses. Il promet de laisser l'encensoir et de prendre, sinon le gourdin, du moins la lanière. Mais alors se tournent contre lui mille persécuteurs. C'est *Caméléo*, c'est *Colbach* (M. Louis Ulbach), c'est *Schaunard* (Henri Mürger), c'est *Porus Duclinquant*, c'est *Argyre* (M. Edmont About), c'est *Molossard* (M. Barbey d'Aurevilly), c'est *Iphicrate* lui-même (M. de Falloux), « qui a le bon goût « de préférer les citrons pleins aux citrons *exprimés;* en d'autres « termes, qui n'est pas tout à fait le même le lendemain du service « rendu que la veille du service demandé (p. 166), » etc., etc. — Ici il faudrait citer tant de scènes piquantes de mœurs littéraires, tant de portraits faits d'après nature, et qui, pour cela même, ont arraché

tant de plaintes aux amours-propres bourgeois de leurs originaux. Attaqué jusque dans son honneur et celui de sa famille, notre héros prend enfin une résolution magnanime et se retire à Gigondas, où, hélas! sa mairie, son capitole, lui devient une nouvelle roche tarpéienne. — Ici, au sortir comme à l'entrée des *Jeudis*, autres et très-longues bagatelles de la porte, c'est-à-dire les mésaventures du maire aussi cruelles que les mésaventures de l'homme de lettres. Cela sent le journal plus que le livre, et n'a de littéraire que le style et l'esprit.

En somme, qu'est-ce que le livre lui-même? Une vengeance, sans doute, et de toutes les vengeances la plus légitime; un suicide et un testament dans la première pensée de l'auteur, mais suicide qu'a suivi une éclatante résurrection, testament qui n'a plus sa raison d'être dans ce redoublement de vie; des mémoires pour servir à l'histoire de la littérature contemporaine, et il restera tel heureusement, pour la honte des uns et l'honneur des autres. C'est aussi une confession à laquelle rien ne manque, ni l'intégrité, ni la sincérité, ni la contrition, espérons-le, et le ferme propos. Si nous avions le droit d'imposer une pénitence, nous obligerions M. de Pontmartin à reprendre sa plume, mais sa plume des *Jeudis* et non de ses *Samedis* trop complaisants, et à la laisser courir sous l'inspiration et la conduite de Théodecte, quelques flots d'encre et de colère qu'elle dût soulever encore. Théodecte, que cet exemple l'encourage et le rassure! Comme à Théodecte, les vents et les tempêtes lui deviendront une sérénité, la sérénité d'une bonne conscience et d'un devoir accompli.

U. Maynard.

192. **LÉGENDES** *des litanies de la sainte Vierge*, par MM. Auguste et Léon Le Pas. — 1 volume grand in-8° de 324 pages (1860), chez E. Dentu; — prix : 5 fr.

Nous regrettons d'avoir à faire deux parts dans le jugement que nous avons à porter sur le recueil de MM. Auguste et Léon Le Pas, d'avoir à louer leur talent très-remarquable, et à blâmer le sujet qu'ils ont choisi. Nous ne saurions voir sans déplaisir le culte de la sainte Vierge associé à des inventions toutes profanes, auxquelles font également défaut la vérité morale et la vérité poétique, et qui peuvent prêter trop facilement des armes aux esprits malveillants. Légendes sans vraisemblance, enluminures dépourvues de solidité, la discrétion chrétienne les repousse aussi bien que le bon goût. Sans doute, beaucoup de faits miraculeux sont conservés dans le champ de

la tradition populaire et peuvent être recueillis sans qu'il soit nécessaire de garantir leur authenticité ; mais de tels récits doivent être simples, exciter à la piété et entretenir l'amour ; ils doivent avoir été consacrés par le temps et fidèlement gardés dans les sanctuaires. Il ne saurait être permis d'inventer à loisir et de broder sur un thème si saint de longues histoires pleines d'incidents, et qui appartiennent en propre à l'imagination du romancier. Les litanies, cette belle couronne de prières, sont si pénétrées de contemplations pieuses, contiennent des emblèmes si élevés, si transparents, ouvrent un champ si vaste à la poésie chrétienne, que nous ne voyons pas pourquoi on chercherait à dépasser leurs justes limites. Le fonds de la muse est abondant ; mais, de grâce, ne sortons pas des voies ouvertes pour entrer dans l'aventure. Par exemple, qui pourrait accepter la *Rose mystique*, dont la conclusion est si étrange, nous dirons plus, très-mauvaise ? Et quelles histoires à présenter aux jeunes filles, que la *Nonne*, ou la *Tentation*, légende péniblement prolongée, pièce où il faut tout blâmer, fond et forme ; puis certains détails très-hasardés de la légende du *Sire de Champfleury ;* enfin, et sous un autre point de vue, le *Frère Antoine*, récit léger et moqueur en matière très-grave ?

En dehors de ces réserves, nous nous plaisons à louer la bonne intention des deux auteurs et leur mérite comme poëtes. Ils ont de beaux récits qu'il faut approuver sans restriction. Tels sont : la *Porte du ciel*, l'*Abandonnée*, sujet difficile mais pieux, traité avec un art que l'on peut admirer ; *Reine des anges*, légende douce, aimable, mélancolique et toute charmante. Le style, en général, est élégant, nuancé et varié. Chose étrange que ce livre, composé par deux frères dont le talent est tellement jumeau, qu'il serait difficile de faire à chacun sa part, si elle n'était marquée à la table. Nous connaissions d'ailleurs M. Auguste Le Pas par un cours qu'il a donné cet hiver sur la poésie française, à Saint-Pétersbourg ; c'était très-bien, à tous égards : un poëte sur des poëtes. Nous ne pouvons enfin qu'encourager ces deux talents frères à ne pas cesser de cultiver, mais en s'ouvrant d'autres sentiers, la muse religieuse.

Une autre observation. Pourquoi professer, comme ils le font dans leur préface, des théories si relâchées en matière d'art ? « Il est certaines « règles, disent-ils, qui nous paraissent peu respectables ; de ce nom- « bre, celle qui veut, avant et par-dessus tout, la rime riche, ne nous « range guère parmi ses dévots : cette richesse nous paraît une grande

misère. S'il en faut absolument une, pauvreté pour pauvreté nous préférons celle de la rime à celle du récit (p. 4). » Il ne faut de uvreté en aucune façon chez l'artiste : il doit être riche de fond, he de forme, et il ne lui est pas permis de sacrifier la couleur au sin, et réciproquement, ou même de faire bon marché des règles, ii sont une condition essentielle du génie, lorsqu'il tend à se manister. Cette thèse se trouve trop bien justifiée à la page 136, où le ëte manque coup sur coup au rhythme et à la rime. Hâtons-nous ajouter que des fautes de cette nature sont rares dans ce livre, écrit néralement avec correction, comme le font ceux qui, doués du lent de poëte, n'ont aucun intérêt à éviter les justes entraves imsées aux forts par le code de l'art. A. Mazure.

3. **LETTRES** *écrites des régions polaires* par lord Dufferin, *et traduites de l'anglais* par M. de Lanoye. — 1 volume grand in-8° de VIII-290 pages plus 25 vignettes et 3 cartes (1862), chez L. Hachette et Cie; — prix : 10 fr.

L'âpre nudité du nord a ses charmes aussi bien que l'éclatante vétation du sud : les neiges, les glaces, les banquises avec leurs pâles tristes lueurs, attirent les regards de l'homme de même que les ux et les splendides couleurs des tropiques. Lord Dufferin, cédant u désir qu'il éprouvait depuis longtemps de visiter en curieux et n artiste les froides régions du cercle arctique, fit, durant l'été de 856, la plus intéressante excursion dans les mers polaires. Monté sur ne magnifique corvette qui lui appartient, le jeune et intrépide voyaeur, après avoir séjourné quelques jours en Islande, s'enfonça vers extrême nord jusqu'à l'île Jean de Mayen, à la terre des Ours et au pitzberg, pour revenir le long des côtes de Norwége, dont il explora s beaux fjords (petites baies). Il raconte son expédition dans une ite de lettres pleines d'esprit et d'originalité, qu'on lira sûrement avec n vif plaisir dans la bonne traduction de M. de Lanoye. Lord Dufferin 'est pas, en effet, un touriste vulgaire : il connaît l'histoire des lieux u'il traverse et il les décrit avec art; il a même joint à ses récits de ès-pittoresques dessins crayonnés de sa main. En le lisant, on voit u'il sent profondément la grande poésie des mers glaciales et des rres arctiques; la sorte de passion qu'il met à peindre la merveiluse transparence des eaux du nord, les aspects fantastiques et teribles des banquises dont elles sont couvertes, les nuances finement riées du ciel, offre aux gens de goût un genre de satisfaction dont n ne peut guère se douter avant de l'avoir éprouvé. Il s'attache avec

acharnement aux glaces flottantes pour en esquisser les contours et reproduire les teintes diverses; il nous les montre tantôt se dressa l'instar des pics des Alpes, laissant autour d'elles des vallées ble comme la baie de Naples ou vertes comme les mousses des fo vierges, tantôt s'étendant en larges plateaux où dorment sur une m couche de neige les phoques au regard immobile. Il peint ces ma immenses changeant à chaque heure du jour, souvent sombres et du parfois s'adoucissant en tons rosés ou lilas, enfin scintillant tout à c et lançant d'étranges éclats. Les terres où il aborde n'ont guère plu vie que ces mers glacées. A part l'Islande et les côtes de Norwége o s'arrête quelque temps, mais qui ne sont pas le but principal de voyage, il ne descend que sur des rochers silencieux et sauvages. Spitzberg, en particulier, n'a pour caractères que la mort et le lence; des rochers primitifs aux proportions bizarres et effrayant des neiges éternelles, des pics noirâtres dont les flancs décharnés n' frent pas la moindre verdure, tel est le panorama de ces horrib solitudes. Pas un oiseau, pas un être vivant n'habite ce désert; la n elle-même se tait sur la plage. Et cependant, quelle grandeur d ces scènes de désolation! Ne semble-t-il pas qu'en retirant le soleil ce coin du monde le Créateur ait voulu nous montrer l'image d'u âme privée de sa divine lumière? Le philosophe peut longtemps m diter à la vue de cette nature condamnée à l'immobilité; mais lo Dufferin, plus artiste que métaphysicien, s'y laisse surtout alle l'admiration de la forme et des jeux infinis de la lumière. Son arri à Jean de Mayen lui a particulièrement inspiré des pages de to beauté (pp. 151 et suiv.). L'élévation de la pensée, l'émotion l'âme se joignent à la perfection du style. Ainsi, il décrit en ces term les glaciers d'une des montagnes de Jean de Mayen qu'il contempl bord de son yacht : « Imaginez-vous une puissante rivière d'un v « lume aussi fort que celui de la Tamise, jaillissant des flancs d'u « montagne, surmontant tous les obstacles, roulant ses flots en to « billons, bondissant et se précipitant de terrasse en terrasse en « gères cascades d'écume, puis soudainement arrêtée et congelée d « sa course par une puissance si instantanée que les flocons de l'e « brun et les ondulations bouillonnantes de l'écume ont revêtu « rigidité immuable de la sculpture... A moins d'en avoir été le « moin, il est impossible de concevoir l'étrangeté du contraste q « présente le calme actuel de ces silencieuses rivières de cristal et « violence fougueuse de leur chute apparente (p. 153). » Pour co

prendre la grandeur d'un tel spectacle, il faut se rappeler que ces glaciers sont d'une si prodigieuse étendue, qu'à l'endroit où ils rejoignent la mer ils dominent de plus de huit cents pieds la cime des mâts des vaisseaux. Il est évident que sous ces latitudes l'homme ne peut vivre longtemps; pendant l'hiver le froid est si violent qu'il fait éclater avec un fracas horrible les roches les plus compactes, les granits les plus durs; tous les spiritueux se changent en blocs de glace; et dans une hutte ardemment chauffée, soigneusement close et pleine d'habitants, la vapeur qu'exhalent les poumons de l'homme retombe en épais flocons de neige.

Sans doute ces plages inhospitalières seront toujours désertes; les essais que firent les Hollandais, il y a deux siècles, aboutirent au plus triste résultat. Comment, en effet, lutter contre ce ciel inclément? Cependant, dès qu'on descend un peu la terre se peuple; les golfes de l'extrême Norwége, les plaines désolées de l'Islande ont leurs riverains et leurs habitants. Lord Dufferin nous fait voir au sein des neiges, protégés par leurs humbles cabanes, des hommes actifs, laborieux, ayant comme nous leurs joies et leurs peines, recevant de la main de la Providence la nourriture qui entretient le corps pour donner à l'âme la vigueur, *virtutem*. Ce n'est pas sans un sentiment de bonheur, qu'en suivant le voyageur dans sa périlleuse navigation, on se retrouve avec lui sur une rive animée, on entend quelques conversations humaines, on écoute quelques récits moins pénibles et moins terrifiants.

Nous ne dissimulerons pas qu'il y a dans ces *Lettres* plus d'une appréciation que nous ne saurions approuver, plus d'un sentiment qui nous sépare de l'honorable lord; néanmoins, nous rendons largement justice à son beau talent, à son rare savoir, à son zèle méritoire. Son livre est d'une grande valeur et d'une haute portée artistique; il offre, sous ce point de vue, beaucoup d'agrément; aussi sera-t-il lu avec empressement par tous ceux qui veulent un peu connaître notre planète dans ses extrémités les plus fatalement vouées aux ténèbres et à l'engourdissement.

E.-A. Blampignon.

194. **LETTRES** *inédites* de J.-M. et F. de la Mennais, *adressées à Mgr Bruté, de Rennes, ancien évêque de Vincennes* (*Etats-Unis*), *recueillies* par M. Henri de Courcy (de Laroche-Héron), *et précédées d'une introduction,* par M. Eugène de la Gournerie. — 1 volume in-12 de LXII-178 pages (1862), chez Vincent Forest et Emile Grimaud, à Nantes, et chez A. Bray, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

Ces lettres ont été adressées, de 1806 à 1836, par les deux frères de

la Mennais, à M. Gabriel Bruté, d'abord professeur au gr
naire de Rennes, puis missionnaire aux Etats-Unis, et, en de
évêque de Vincennes, dans l'Etat d'Indiana. A la mort de c
1839, elles passèrent dans les mains de Mgr John Hughes, a
de New-York, puis dans celles de M. H. de Courcy, avec cet
Mgr Bruté : « Soixante-dix lettres des deux frères Jean et
« Mennais, extrêmement intéressantes pour les matières eccl
« et littéraires, et les affaires du temps. — Trésor littérai
« server, même après qu'il aura cessé d'être le trésor de l'
« O mon Dieu ! acceptez cette séparation. Qu'elle m'est sen
« douze années ! » M. de Courcy se préparait à publier c
lorsque la mort le frappa à son tour. Après avoir changé ta
de mains, les voici enfin aux mains de tous, grâce à M. de
nerie, qui les a fait précéder d'une intéressante introductio
sont résumées. — Quel en peut-être l'intérêt général ? M
nous l'a dit dans la note tout à l'heure citée. Sur l'institutio
ques sous l'empire, sur le régime de l'Université et l'état
ecclésiastiques, sur les affaires religieuses et même poli
temps, en un mot, elles offrent quelques précieuses indicati
à leur intérêt plus particulier et en quelque sorte biographi
serviraient moins à l'histoire du malheureux Féli qu'à celle
rable Jean-Marie de la Mennais. Il y a dans ce petit volume
plus de lettres de Jean que de Féli, et les lettres de Jean,
simplicité familière, sont plus spirituelles, et surtout plus
que celles du grand écrivain. De leur lecture comparée,
plus grand que son frère, non-seulement par la vertu et
qualités du cœur, mais même par l'ensemble des qualités
de caractère qui constituent l'homme. C'est l'homme complet,
d'intelligence et d'action, l'homme doux et fort, et fort par
ment chrétien de sa faiblesse. Son intelligence est aussi rich
naturels et en science acquise que celle de son frère ; et s
moins cette chose indéfinissable qu'on appelle le génie, elle
cette mesure, cette netteté, ce bon sens dont Féli fut trop d
— Nous doutons que Féli apparaisse dans ces lettres autr
nous l'a montré sa correspondance déjà publiée. Et c'est
nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit de lui si long
propos de cette correspondance (t. XXI, p. 308). C'est déjà
excessif en tout, dans la vertu d'abord comme il le sera dan
dans les idées aussi bien que dans le caractère. C'est déjà ce

propre infernal qui « renaît sous le couteau même ; » cette imagination ardente et sombre qui exagère en tout le mal, dans l'Eglise et dans l'Etat, comme pour se donner le droit ou le prétexte de porter le remède au delà de toute limite. Du reste, ses lettres sont moins des lettres que des méditations, des invocations ardentes. A peine quelques passages nous initient à la naissance de ses systèmes et au secret de sa composition. Un grand bien qui en sortira, c'est la justification de Mgr Bruté, traité à peu près de fou par le malheureux la Mennais dans deux lettres déjà publiées, et par M. Forgues, son éditeur et son écho. On verra là ce que Mgr Bruté fut toujours pour les deux frères, et en particulier pour ce pauvre Féli qui l'environna de sa confiance et de son respect tant qu'il le vit avec les yeux d'une foi commune, et qui ne passa envers lui au sarcasme et à la colère que pour se roidir contre ses saintes obsessions. — Ce petit livre est donc plein d'intérêt, et comme supplément aux biographies de la Mennais et aux deux volumes déjà publiés de ses lettres, et comme correctif aux mauvais livres de MM. Blaize et Forgues. U. MAYNARD.

196. **LES LIEUX SAINTS** *et les missions que les Pères de la terre sainte entretiennent en Palestine et ailleurs, décrits dans des lettres pieuses et instructives,* par le T.-R. P. F. Joseph ARESO, missionnaire, ex-commissaire de terre sainte, ministre provincial des franciscains en France. — 1 volume in-12 de 332 pages (1862), chez Mme veuve Poussielgue-Rusand ; — prix : 2 fr.

On publie presque chaque année quelque nouveau livre sur la terre sainte, et jamais la curiosité ne s'épuise : l'archéologue, l'historien, le savant, le simple fidèle écoutent avec un égal intérêt les récits qui viennent de ce pays illustré par tant de miracles, honoré de la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voici un nouveau témoin, parfaitement placé pour voir, pour raconter et pour édifier. — Les lettres du P. Areso étaient d'abord adressées à la *Revue catholique* de Barcelone ; il a pensé avec raison qu'elles méritaient d'être recueillies et de recevoir une plus grande publicité. Rien de plus intéressant que ces détails donnés par le Rév. Père : avec lui on assiste pour ainsi dire à la vie des diverses populations de la terre sainte ; on apprend à connaître les différents caractères des Turcs, des Arabes, des schismatiques et des hérétiques ; on suit les travaux des diverses missions catholiques établies à Alexandrie, à Jaffa, à Bethléem, à Ramlé, à Nazareth, à Saint-Jean-d'Acre, à Saïda, en Chypre, etc. Dans ce petit volume, le P. Areso, grâce à sa connaissance du pays, a pu recueillir

bien des faits peu connus et en rappeler d'autres qui étaient oubliés. A ses propres lettres il en a joint quelques autres qui les complètent, plus un mémoire sur les lieux saints et la traduction d'une magnifique bulle du pape Pie VI en faveur de ces lieux consacrés par tant de divins souvenirs. — Le livre du P. Areso convient à tous les lecteurs.

196. **LA LITURGIE** *expliquée*, par M. l'abbé F. Massard, vicaire à Saint-Denis du saint sacrement, à Paris. — 1 volume in-18 de XII-430 pages (1862), chez L. Lesort; — prix : 2 fr.

La piété des fidèles trouve un aliment solide dans la connaissance de la liturgie catholique. C'est donc entrer dans l'esprit de l'Eglise que de faciliter l'intelligence de ces prières sublimes, de ces admirables cérémonies qui accompagnent la célébration de l'office divin et l'administration des sacrements. La récitation de prières particulières peut aider la dévotion et satisfaire des goûts pieux; aucune prière, toutefois, n'est comparable à la prière publique, à la prière liturgique. En assistant à l'office divin, on devrait toujours, au lieu de s'occuper d'exercices particuliers, s'unir de cœur et de bouche à la grande voix de l'assemblée chrétienne, présidée par les ministres de la religion et représentant l'Eglise militante. Jésus-Christ a promis de se trouver avec deux ou trois de ses serviteurs réunis pour prier en commun : à plus forte raison cette divine promesse s'accomplit-elle en faveur d'une foule recueillie en face des autels, priant avec l'Eglise, selon des formes réglées par l'Eglise.

Afin d'aider les fidèles à pénétrer le sens des prières et des cérémonies prescrites, M. l'abbé Massard a entrepris d'expliquer la liturgie. Son ouvrage comprendra quatre parties : liturgie générale, liturgie du dimanche, liturgie des fêtes, liturgie des sacrements. Les deux premières parties composent ce charmant volume, qui sera bientôt, nous n'en doutons pas, entre les mains d'un très-grand nombre de pieux lecteurs. L'auteur s'applique d'abord à faire voir ce qu'est la liturgie proprement dite; puis il donne une courte et intéressante histoire des liturgies orientales et occidentales, et il entre dans quelques détails sur les livres liturgiques, tels que le bréviaire, le missel, le rituel, le pontifical, le cérémonial des évêques. Les notions qu'il donne sur ces livres trop peu connus de beaucoup de laïques, sont précises et claires. On lira avec profit le chapitre consacré à la langue liturgique, et les articles sur les églises, les autels, les vases sacrés, les habits sacerdotaux, les cloches, etc.

La seconde partie traite de la liturgie du dimanche. Après avoir fini les cérémonies de la messe, expliqué ce qu'il faut entendre par messe des catéchumènes et la messe des fidèles, l'auteur, dans au-
it de chapitres distincts, explique les cérémonies qui précèdent la sse solennelle du dimanche et les prières et cérémonies de ses dif-
entes parties. Ici brillent à chaque page l'érudition et la piété ; im-
ssible de faire une lecture plus instructive et plus attrayante. Le le est toujours correct, simple, élégant et noble. Nous félicitons sin-
rement M. l'abbé Massard : son livre est à la fois une belle œuvre une bonne œuvre. — Nous attendons avec impatience les deux au-
es parties : liturgie des fêtes, liturgie des sacrements, qui complé-
ront le plan qu'il s'est tracé.

7. **LOGIQUE CLASSIQUE** *d'après les principes de philosophie de Laromiguière*, par M. J.-F. PERRARD, avocat à la Cour impériale de Paris, ancien professeur au collége de Mâcon ; — 3e *édition, revue et augmentée par l'auteur et par son fils* L.-S.-Athanase PERRARD. — 1 volume in-8° de VI-356 pages (1860), chez Périsse frères, à Lyon et à Paris ; — prix : 5 fr.

C'est avec une extrême surprise qu'on voit rééditer de nos jours un urs de logique appuyé sur l'enseignement de Laromiguière. Au ain dont vont les choses, il semble que ce système aurait dû passer la vieillesse, où depuis longtemps il était parvenu, à la décrépitude à la mort. Il y a bien une cinquantaine d'années que l'habile pro-
sseur donnait ses leçons. Les deux volumes qui les contiennent ont publiés pour la première fois de 1815 à 1818 ; or, depuis cette oque, la philosophie a généralement abdiqué les principes du XVIIIe cle, même lorsqu'ils sont revêtus du séduisant manteau dont savait couvrir Laromiguière. Ce prudent esprit, qui voulait ménager le passé et l'avenir, a eu l'art de jeter sur le vieux sensualisme de atoyantes draperies, croyant le déguiser assez pour tromper les yeux s amis du mouvement spiritualiste, et bien mériter des demeurants un autre âge puisqu'il sauvait ainsi leur idole. Ce sage et discret rivain pensait qu'il est avec la logique des accommodements, et il paraît avoir découvert *dans le sentiment* la sûre et tranquille lisière; ssi la suivait-il avec une rare réserve. Du reste, homme de goût et distinction, il plaisait par un style délicat et par une fine analyse à Condillac. Son secret était de nier ce qu'il accordait : d'une part, il mettait l'activité de l'intelligence, mais, d'autre part, il faisait re-
oser toutes nos idées sur le sentiment, qui est un fait purement pas-

sif. Un disciple de Condillac, Destutt de Tracy, — dont on a pu apprécier le système quelques pages plus haut (446 et suiv.), — disait que penser, c'est sentir. Avec une légère variante, Laromiguière enseignait que penser, c'est se servir de ce que l'on sent. Les idées absolues, nécessaires, universelles, découlent comme les autres, prétend-il, de la faculté de sentir. En réfléchissant, nous voyons qu'il existe des principes si évidemment certains en eux-mêmes, que nous ne pouvons concevoir à leur égard le plus léger doute, et que nous sommes convaincus que tous les hommes partagent notre manière de juger à leur sujet. Ainsi, nous ne saurions imaginer un seul instant où il n'était pas vrai, supposer un seul moment où il ne sera plus vrai, par exemple, que deux fois deux font quatre et que tout phénomène qui commence a sa raison d'être. Nous ne sommes point libres de nier de pareilles propositions; et nous sommes persuadés que ces axiomes sont indépendants et de notre entendement et de notre volonté. Chacun avoue que la vérité n'est ni à lui en particulier, ni à quelque homme que ce soit, Au-dessus des fluctuations des choses et des hommes, l'absolue et immuable vérité est en Dieu et de Dieu. Mais aux yeux de Laromiguière, il n'est pas permis de penser ainsi. Les propositions universelles dont nous nous occupons ont leur origine dans la *capacité* de sentir, et leur cause dans l'action de l'intelligence. Par le sentiment développé au moyen de l'exercice de l'entendement, l'esprit passe des impressions qu'il subit aux notions générales et infinies. Possédant les éléments que lui fournit la sensibilité, l'âme agit, travaille et combine, pour finir par produire les conceptions de l'ordre le plus parfait et le plus élevé; comme si du limité, du contingent, du défectueux, pouvaient sortir les idées de substance illimitée, de cause nécessaire et de bien absolu! C'était se montrer et plus complétement, et plus heureusement encore inconséquent que Condillac. Le fait est qu'avec les principes sensualistes de Condillac et de Tracy, quelque perfectionnement qu'on y apporte, on ne saurait, logiquement parlant, arriver à des conclusions spiritualistes, puisque la conclusion légitime ne peut contenir que les données des prémisses. Sans doute, par le cœur, par le désir, par les tendances religieuses, Laromiguière allait à l'idéalisme; mais s'il eût suivi rigoureusement et sévèrement la pente de sa théorie des facultés de l'âme, il serait fatalement tombé dans l'abîme du plus pur matérialisme.

Il est temps de quitter le maître pour arriver à ses disciples. C'est une troisième édition que publie M. Perrard d'un écrit composé à la

fin de la restauration. Il est vrai que ce livre a été revu dans les meilleures intentions, mais en voulant le mettre, comme dit le prospectus, « tout à fait à la hauteur de la science (p. 4), » on n'a fait que le rendre moins conséquent encore qu'il n'était primitivement, sans pour cela le rendre, au fond, moins sensualiste. Il eût fallu, au lieu de réparer ou de renouveler quelques parties élevées de l'édifice, s'attaquer aux bases mêmes et donner à la construction des fondements tout autres.

Après les prolégomènes obligatoires en semblable matière, M. Perrard divise sa logique en deux parties : la nature et les effets de l'entendement. Dans la première partie, étudiant l'entendement en lui-même, il trouve que cette faculté, essentiellement active, comprend trois modes d'opération : l'attention, la comparaison et le raisonnement. Par l'attention, on se fait des idées exactes et précises; par la comparaison, on découvre les rapports des choses entre elles; enfin, par le raisonnement, on s'élève aux principes ou on descend aux conséquences. Ainsi, voilà, selon M. Perrard (p. 41) et d'après Laromiguière (*Leçons de philosophie,* Ire partie, leçon IVe), toutes les facultés qui constituent l'entendement. On voit que ce système néglige à dessein ce qu'il y a dans l'intelligence d'intuitif et de spontané. Or, ces trois facultés de l'entendement, — attention, comparaison et raisonnement, — ne peuvent agir que sur les éléments que fournit la sensibilité. Cette *capacité,* toute passive, est modifiée de quatre manières suivant qu'elle éprouve l'action d'un objet extérieur, l'impression du jeu des opérations intellectuelles, le sentiment des ressemblances ou des différences, et enfin l'affection du juste ou de l'injuste. De là quatre *produits* sont donnés par la faculté de sentir, à savoir : le sentiment-sensation, le sentiment des opérations intellectuelles, le sentiment-rapport et le sentiment moral. Tels sont les appuis de l'âme. Ces sentiments sont les seuls éléments sur lesquels agit l'intelligence; car, dit Laromiguière, « nous avons une intelligence *parce que nous sentons* (*Leçons de philosophie*, IIe partie, leçon XIIIe). »

De l'entendement considéré en lui-même, arrivons avec M. Perrard à ses effets, ou plutôt examinons les produits de l'action de l'intelligence sur les sentiments. Connaissant toutes les facultés qui se rapportent à la logique, nous n'avons plus qu'à étudier leur jeu, à remarquer quels résultats dérivent du travail de l'attention, de la comparaison et du raisonnement sur les quatre manières différentes de sentir. En élaborant le sentiment, sa puissance active en exprime

l'idée, ou, si l'on veut, en agissant sur le sentiment, l'intell produit l'idée. Ainsi, l'idée en elle-même, dans sa nature, n'est « sentiment devenu distinct, un sentiment aperçu (p. 90). idées prennent des noms divers suivant les sentiments d'où ell rivent. « On les appelle idées sensibles, idées des facultés de l « idées de rapport et idées morales, selon qu'elles ont pour o « ou la sensation, ou le sentiment de nos actes, ou le sentimen « port, ou le sentiment moral (ibid.). » — Pour *former* un sensible, il faut que le *moi actif*, à l'aide de l'attention, rem une *sensation éprouvée*. Les idées des facultés de l'âme sont que je *produis* lorsque, me repliant sur moi-même, j'appliqu attention au sentiment même des actes de l'esprit. Pour que les de rapport soient créées, l'entendement doit rendre distinct le ment-rapport en se dirigeant sur lui avec force et au moyen comparaison. Enfin, les idées morales *naissent* de l'action de l'i gence sur le sentiment naturel du juste et de l'injuste. Parmi les morales se distingue l'idée de Dieu. L'idée de Dieu, selon La guière et son disciple, procède, elle aussi, de la capacité de sent n'est pas, comme dirait Condillac, une sensation transformée, c'est un sentiment transformé. « *Pour acquérir l'idée de* « l'homme appliquera les puissances de son entendement aux « *ments* qui se manifestent en lui..., et bientôt, du sentiment « du juste et de l'injuste, il s'élèvera sans peine à l'idée d'u « rémunérateur de la vertu et vengeur du crime (p. 132). » poursuivant son œuvre, considérant qu'il n'est qu'un effet et qu imparfait, il remontera *naturellement* à l'idée d'une cause pa c'est-à-dire que l'imperfection lui fera découvrir la perfection ab Heureusement l'auteur ne cherche pas à découvrir les idées d'i d'éternel et d'immuable, car il les ferait sortir du fini, du conti et du variable. M. Perrard et Laromiguière ne veulent pa mettre qu'ayant la puissance de s'élever au-dessus de l'expéri au-dessus de ce qui se passe, l'esprit humain conçoit par une intuition, d'une façon directe et immédiate, ce qui existe bornes, sans conditions, sans défauts. Le fini, seul objet de l' rience, ne saurait donner l'infini, avec lequel il n'a nul rappo le relatif, fourni par le sentiment, produire l'absolu, dont il essentiellement distinct.

Tels sont donc les fondements de cette philosophie, fondeme est bon de le répéter encore, bien sûrement sensualistes; et cepen

est ce traité qu'on donne comme supérieur, en certains points du moins, aux livres que l'on étudie dans quelques séminaires (prospectus, p. 2). Quiconque connaît un peu les manuels dont se servent les maisons ecclésiastiques, quiconque a parcouru, par exemple, les excellents travaux des PP. Rothenflue et de Boylève, ou la belle philosophie, si pleinement idéaliste, de M. l'abbé Branchereau, disciple de Mgr Baudry, ne peut en rien comparer leur enseignement élevé et original avec un abrégé de Laromiguière. Trop évidemment, malgré les inspirations auxquelles nous aimons à rendre justice et un bon vouloir dont on doit tenir compte, une telle théorie n'est pas digne d'un chrétien. Ce n'est, en somme, qu'un fâcheux compromis entre le matérialisme et le spiritualisme. Pour réfuter ce système, il suffit de se rappeler le beau traité de saint Augustin, *de Magistro*, où se trouve si magnifiquement expliquée la nature des idées et du langage. L'évêque d'Hippone, distinguant les choses matérielles des choses intellectuelles, sans enlever aux sens leur légitime valeur, montre que, en nous transportant loin du monde fini, en imposant silence aux fantômes de la terre et aux murmures de la création, nous parvenons aux régions pures où se voit l'illimité, le vrai sans mélange, l'inaltérable et l'éternelle beauté. Ainsi, saint Augustin sait garder l'exact tempérament dont il parle dans la *Cité de Dieu : Nec sensibus adimentes quod possunt, nec eis dantes* ULTRA *quam possunt* (VIII, 7).

Après avoir jugé, avec une équité qui n'a rien de trop sévère, le système où s'est égaré M. Perrard, nous sommes heureux de louer ses nobles sentiments et la manière très-claire et très-précise dont il a traité les lois de l'argumentation. De plus, il est juste de dire que son style, pur et élégant, porte l'empreinte de la diction distinguée de Laromiguière. Remarquons en terminant, que, pour bien comprendre un semblable travail et l'estimer à sa vraie valeur, il faut se reporter au temps de sa première publication. Alors, Laromiguière, fort en vogue encore, semblait avoir fait un pas utile à l'encontre du siècle du baron d'Holbach et d'Helvétius; sa théorie paraissait constituer un véritable progrès; le professeur attirait, en outre, par la grâce et le charme de son langage; et un esprit honnête pouvait aisément se laisser éblouir au point d'oublier les grands et larges principes sur lesquels saint Augustin, Bossuet et Fénelon ont établi la pure doctrine du spiritualisme chrétien. E.-A. BLAMPIGNON.

198. **MÉMOIRES** *pour servir à l'histoire de mon temps*, par M. Guizot. — Tome Ve. — In-8° de 522 pages (1862), chez Michel Lévy frères; — prix: 7 fr. 50 c.

(*Voir, sur les quatre premiers volumes, nos tomes XIX*, p. 405; XXI, p. 337; XXIV, p. 495; XXVI, p. 56.)

Ce cinquième volume des Mémoires de M. Guizot ne comprend qu'une partie de l'année 1840, du 27 février au 29 octobre. C'est l'ambassade de Londres jusqu'à la formation du plus long et du dernier cabinet de la monarchie de 1830. Disons-le de suite et franchement : à cette distance des faits et après les faits plus récents qui ont refoulé les premiers dans un lointain plus profond que celui des années, un seul chapitre de ce volume offre un grand intérêt, c'est celui qui est intitulé : *La Société anglaise en* 1840. Là seulement M. Guizot se montre avec ses grandes qualités de penseur et d'écrivain. C'est là, par exemple, qu'abordant le tableau de la vieille aristocratie anglaise, il écrit : « J'ai horreur de l'oubli, de ce qui passe « vite; rien ne me plaît tant que ce qui porte un air de durée et de « longue mémoire. Je puis prendre plaisir aux choses agréables du « moment et qui fuient sans laisser de trace; mais le plaisir qu'elles « me donnent est petit et fugitif comme elles; j'ai besoin que mes « joies soient d'accord avec mes plus sérieux instincts, qu'elles m'in- « spirent le sentiment de la grandeur et de la durée; je ne me désal- « tère et ne me rafraîchis réellement qu'à des sources profondes « (p. 134). » Suivent les tableaux ou les portraits des hommes, des classes ou des institutions; et M. Guizot, armé tantôt du burin, tantôt du pinceau, y montre tour à tour toute la fermeté de son trait, toute la richesse de son coloris. On y lira notamment avec attrait le récit de son entrevue avec O'Connel chez mistriss Stanley. Malheureusement, le protestantisme jette ici quelques dissonances. M. Guizot avoue tout ce qu'il y a de vrai dans les reproches faits à l'Eglise établie sur son odieuse origine, sa tyrannie et son servilisme; mais il veut qu'en fait cette Eglise qui, naguère encore, s'inclinait devant le pouvoir civil sur la question fondamentale du baptême, ait été beaucoup plus indépendante et plus chrétienne qu'on n'aurait dû l'attendre de son institution et de ses premiers actes. Quel que soit le fait il le généralise et le transforme presque en principe, lorsqu'il dit « Tels avaient été les progrès de la civilisation et le mouvement « des esprits, que, dans une grande partie de l'Europe chrétienne

ociété laïque ne voulait plus, même en matière de discipline re-euse, subir sans participation et sans contrôle le pouvoir ab-ı de la société ecclésiastique, du clergé (p. 170). » C'est la jus-ion insinuée de la révolte. — Tout le reste du volume est i par les négociations sur les affaires d'Orient et le traité du llet 1840. Ici, on conçoit la longue insistance de M. Guizot, à oint de vue personnel. Nulle ambassade ne s'était ouverte sous s brillants auspices ; nulle peut-être n'a plus malheureusement .. L'illustre ambassadeur tient surtout à prouver que si le du 15 juillet s'est fait malgré lui, à côté de lui et sans lui, au il ne s'est pas fait à son insu ; s'il a été impuissant, au moins l pas été imprévoyant, ni inactif. — Sur ce tissu trop prolongé uniforme des négociations relatives aux affaires d'Orient, se e la négociation particulière sur la translation des restes de on. Ici encore, M. Guizot se défend d'avoir été aveugle ou Il ne faisait qu'obéir à sa cour. Mais, petitesse des plus grands ! plus de vingt années, il se dépite encore qu'on ne lui ait pas ompte de son succès dans une affaire qu'il désapprouvait, et lui ait refusé, malgré une promesse contraire, sa part de gloire une négociation qu'il taxe d'imprévoyante ! « Ce que je re-que avec surprise, dit-il, c'est l'art avec lequel les journaux istériels, ou de la gauche, ont évité de parler de moi à ce pos. Cela m'arrivera souvent, même quand on m'aura écrit : ssissez dans cette affaire, et nous vous en laisserons tout l'hon-r (p. 118). » — L'humiliation infligée à la politique française traité du 15 juillet excita, comme on sait, l'humeur belliqueuse Thiers, qui devint désormais impossible dans le conseil de u'on a appelé le Napoléon de la paix. De là le ministère du obre. M. Guizot ne veut pas paraître avoir joué auprès de son re le rôle de Châteaubriand auprès de MM. de Villèle et de orency, et il écarte soigneusement de sa conduite en cette cir-ice tout soupçon de trahison. Il n'avait accepté l'ambassade de s, il n'y était resté qu'à certaines conditions plusieurs fois ex-s : ces conditions non remplies, il reprenait sa liberté et pou-consacrer au service de son pays suivant les conseils de ses t des circonstances. Il revint donc à Paris pour prendre en ce long ministère qui ne devait lui être arraché que par la ca-he de 1848.

U. MAYNARD.

199. **LES MISÉRABLES**, par M. Victor Hugo. — 2e *partie* : (
3e *partie :* Marius. — 4 volumes in-8° de 358, 318, 320 et 298 pa
chez Pagnerre; — prix : 24 fr.

(*Voir p.* 404 *de la précédente livraison.*)

Aujourd'hui encore, d'abord l'exposition rapide de la fal
suite la critique morale et littéraire.

Jean Valjean a été repris à sa sortie de Montreuil-sur-Me
tégré au bagne de Toulon. Là, il sauve un matelot qui, a
l'équilibre, est resté suspendu sur l'abîme. Pendant que la
plaudit et crie : Grâce ! il tombe à la mer. On le croit mo
de se sauver de nouveau. Bientôt nous le retrouvons dans
des Thénardier, où Cosette, qui donne son nom à cette par
man, a été laissée par sa mère. Cosette est toujours un so
leurs entre les mains du couple avide : malgré ses huit a
toute la grosse peine dans la gargote. Une nuit de Noël, l
quant aux chevaux, la Thénardier l'envoie en chercher bi
fond d'un bois. La pauvre petite, au milieu de toute sort
tions et de terreurs, exécute la commission. Glacée de p
froid, accablée de fatigue et n'en pouvant plus, elle rapp
seau, s'arrêtant à chaque pas, lorsqu'une main vigoureuse
lève dans l'ombre, et un inconnu, à l'extérieur pauvre, che
à côte avec elle dans la direction de Montfermeil. L'incon
Valjean, qui déjà peut-être a fait un voyage au bois de M
pour y enfouir quelque trésor, et qui revient accomplir la
faite à Fantine morte. La rencontre de Cosette dans la nuit,
gatoire de l'enfant, facilitent et affermissent son dessein,
prendre gîte chez les Thénardier. Il y est d'abord peu accu
a l'air d'un pauvre; mais la tendre protection dont il enve
sette, les riches cadeaux qu'il lui fait, excitent la curiosité d
gistes et leur inspirent des passions contraires. Pendant qu
nardier se sent prise d'une jalousie féroce à la vue de la
enfant mieux traitée par l'inconnu qu'Eponine et Azelma,
qu'elle a affublées de ces noms romanesques, et qu'elle déc
solution de jeter Cosette à la porte, le Thénardier songe à t
leur parti du singulier intérêt témoigné à la pauvrette. L'
dit qu'il se chargeait de l'enfant; mais, répond Thénardier,
fant, je l'aime, ma femme l'aime aussi, malgré les appar
traires; nous l'enlever, c'est nous déchirer le cœur et y c

blessure qu'une somme de quinze cents francs peut seule cicatriser. L'inconnu paye les 1,500 fr., revêt Cosette d'habits de deuil qu'il a apportés avec lui, et l'emmène. A peine est-il parti, que Thénardier se ravise : il n'a pas mis l'impôt assez lourd sur l'intérêt de l'inconnu pour Cosette : ce n'est plus 1,500 fr., c'est 15,000 fr. qu'il lui faut. L'inconnu déjoue cette cupidité et disparaît avec l'enfant. Le soir même, ils sont à Paris, dans la masure Gorbeau, perdue dans un quartier perdu, ombre où le hibou du bagne s'est mis à l'abri de l'œil de la police, nid où il amène aujourd'hui sa fauvette. Ces deux malheurs, mis en commun et mêlés, font un bonheur charmant. Pour Valjean, Cosette est plus qu'une enfant : c'est, dans un premier et unique amour, tous les amours dont son cœur est resté vierge ; pour Cosette, Valjean est plus qu'un père : c'est sa mère ressuscitée, c'est Dieu et sa providence qu'elle voit et sent pour la première fois. Ils vivent donc heureux, se faisant un monde à eux deux et ne désirant rien de plus. Mais, malgré le mystère et les précautions dont Jean Valjean s'enveloppe, il n'a pu échapper aux remarques inquiétantes d'une vieille femme qui remplit les fonctions de portière et de femme de ménage. D'un autre côté, Javert, que ses exploits de Montreuil-sur-Mer ont fait élever à une place d'inspecteur dans la police parisienne, a été ramené sur sa piste par certains indices, si bien qu'il est venu occuper une chambre, ou plutôt un observatoire, à la masure Gorbeau. Trahi par sa charité, trahi par son obscurité même, Jean Valjean prend un soir Cosette par la main et quitte la masure. Javert le suit avec une escouade. C'est, pendant toute la nuit et à travers les rues les plus obscures, une fuite éperdue, une poursuite acharnée, jusqu'à ce que enfin, traqué dans une impasse, Jean Valjean échappe à la meute par une industrie de bagne, et tombe comme du ciel, avec Cosette, dans un lieu plein de mystères, dans le couvent du Petit-Picpus, le couvent même où, quelques années auparavant, il a introduit comme jardinier, après l'avoir arraché à la mort, un homme de Montreuil, le vieux Fauchelevent, lieu vraiment providentiel, où Javert ne viendra jamais le chercher, où il peut faire élever Cosette parmi les jeunes pensionnaires. Aussi veut-il y rester. Vie pour vie, lui dit Fauchelevent, qui ne voit en lui que M. Madeleine. Fauchelevent se dévouera donc. Mais comment faire? D'où vient M. Madeleine et par où est-il venu? Fauchelevent aurait peut-être assez de crédit sur la prieure pour obtenir son entrée au couvent; mais, pour entrer, il faudrait être sorti; et comment sortir?

Pour Cosette, la difficulté n'est pas grande : Fauchelevent l'emporter dans sa hotte de jardinier; ainsi ne peut sortir M. Madeleine. Cependant une religieuse vient de mourir en demandant à être enterrée, contrairement aux règlements de police, dans le caveau de la chapelle. Pour accomplir ce vœu, le concours de Fauchelevent est nécessaire, car lui seul peut ouvrir le caveau et y descendre la morte; lui seul peut renvoyer, veuf de la religieuse, le cercueil de l'administration. Tout en traitant de cette délicate affaire avec la prieure, il a parlé d'un sien frère dont l'adjonction serait bien utile à sa vieillesse cassée dans les travaux du jardinage, d'une nièce qui, élevée au couvent, pourrait se faire religieuse, et la prieure, reconnaissante du service important qu'il s'est engagé à rendre à la communauté, a promis de recevoir le lendemain le frère et la nièce, c'est-à-dire, — on l'entend bien, — Jean Valjean et Cosette. Mais, toujours le même problème : pour entrer, il faut être sorti. Jean Valjean se couche dans la bière vide et est porté au cimetière de Vaugirard. Fauchelevent l'accompagne sans inquiétude, car il connaît le fossoyeur, le père Mestienne, qu'il trouvera moyen d'écarter, et alors il sauvera son sauveur. Fatalité ! le père Mestienne vient de mourir lui-même et est remplacé par un inconnu ! N'importe, après une heure d'angoisses, Fauchelevent trouve une ruse pour éloigner le nouveau fossoyeur et délivre Jean Valjean. Le lendemain, il le présente à la prieure et le fait recevoir ainsi que Cosette. Le couvent est pour Valjean plus qu'un refuge : c'est un ciel. Plusieurs années s'écoulent ainsi. Cosette grandit. — Là nous laisse la seconde partie du roman.

Qu'est-ce que *Marius* dont le nom se lit en tête de la troisième partie? C'est le petit-fils de M. Gillenormand, un vieillard vigoureux qui a la foi et les mœurs du XVIIIe siècle, c'est-à-dire qui n'a ni foi ni mœurs, et qui n'est pas moins un des *ultras* de la restauration, dont il fréquente les salons et le meilleur monde. De ses deux filles, M. Gillenormand a gardé l'une avec lui, une bigote et une prude, et il a laissé l'autre, une tête romanesque, épouser un officier de l'empire. M. Pontmercy, un combattant de Waterloo, plus tard *brigand* de la Loire. De ce mariage est né Marius. M. Gillenormand a gardé cet enfant avec lui, et l'a élevé dans la haine de son père. Cependant le *brigand* va mourir et demande son fils. Marius part à contre-cœur, arrive trop tard et ne trouve qu'un cadavre. Un papier lui est remis, testament du vieux soldat. Là, il lui est enjoint de chercher un certain Thénardier, à qui l'officier croyait avoir dû la vie à Waterloo. En réalité

énardier, goujat maraudeur et non soldat, n'avait fait que tirer
itmercy d'un tas de cadavres pour lui voler sa montre et sa bourse.
airé sur son père par un M. Mabeuf qui l'a connu, et apprenant
t ce que le cœur paternel avait renfermé de tendresse pour lui,
ius se transforme. De royaliste il devient bonapartiste et révolution-
re; du petit-fils de M. Gillenormand il ne reste bientôt plus rien,
que le fils de M. Pontmercy. Son grand'père le chasse. Sans asile,
mbe dans un groupe de jeunes cerveaux brûlés qui achèvent son
cation, et de là dans l'indigence et dans la pauvreté. Mais la misère
est une bonne nourrice; il grandit; c'est un futur héros. Cepen-
t, dans une allée solitaire du Luxembourg, il remarquait un
me âgé et une toute jeune fille presque toujours assis côte à côte
le même banc. Lui, le sauvage, le farouche, qui fuyait toutes les
mes, se prend d'amour pour cette jeune fille. La voir dans son
, passer devant elle en la regardant, sans même la regarder, c'est
occupation, son bonheur de chaque jour. Mais il est indiscret et
arouche le couple, qui disparaît et lui emporte toute sa joie. Ce
le, qu'on a deviné n'être autre que Jean Valjean et Cosette,
, en effet, facile à effaroucher, et pour bonnes raisons. Marius
tait alors cette même masure Gorbeau, d'où nous avons vu Jean
an et Cosette fuir devant Javert. A côté de lui demeurait, sans
y fît attention, une famille indigente, composée du père, de la
e et de deux filles. Un troisième enfant, un garçon, n'avait d'autre
tation que le pavé de Paris. Cette famille, qui prenait tous les
s suivant l'occurrence, excepté le sien propre, était la famille
ardier, tombée de la banqueroute dans la misère, et de la misère
le brigandage. Elle était affiliée à une troupe de voleurs de la
espèce, désignée sous le nom de *Patron-Minette*, qui exploitait
. Mis par un hasard en relation avec cette famille qu'il cherchait
is si longtemps pour acquitter envers elle la reconnaissance de
père, Marius l'observe par une crevasse que la vétusté a ouverte
le mur qui le sépare d'elle. Il ne la connaît pas encore sous son
nom, mais il a pu mesurer toute la profondeur de sa dégradation
sa misère. Il était perché à son singulier observatoire, lorsqu'il
entrer dans le bouge le vieillard et la jeune fille du Luxembourg
appelés là par une lettre de détresse, venaient y verser l'aumône
ur bourse et de leur cœur. Le vieillard doit y revenir le soir pour
rter des secours plus abondants; mais, dans l'intervalle, Marius a
ris un projet sinistre. Il court à la police, et convient avec un

agent d'un signal par lequel il avertira la force publique au mome du flagrant délit. Le soir arrive, et aussi le vieillard. Chacun est à so poste, Marius, les Thénardier et les brigands associés au complot Après une scène hypocrite, l'ex-aubergiste de Montfermeil, qui a re connu Jean Valjean, se nomme à lui et lui demande la bourse ou la vie. Ce nom de Thénardier est un coup de foudre pour Marius. Que fera-t-il ? va-t-il perdre celui qu'il regarde comme le sauveur de son père ? laissera-t-il égorger l'innocent, le père de celle qu'il aime ? La scène horrible se prolonge au milieu de cruelles péripéties, jusqu'à ce que enfin, sur le seuil du bouge, se montre l'agent de police qui n'a pas cru devoir attendre le signal. L'agent, c'est Javert lui-même. Pour Jean Valjean, autant valait *Patron-Minette*. Mais pendant que Javert verbalise, Jean Valjean trouve moyen de s'échapper par une fenêtre que les brigands avaient ouverte et préparée pour leur propre évasion.

On le voit, ni la seconde, ni la troisième partie des *Misérables* n'ont l'unité de la première ; ni l'une ni l'autre ne se termine, comme celle-ci, par quelque scène qui ressemble à un dénoûment. De plus l'action s'étend, se mêle, se complique de nouveaux personnages, ce qui embarrasse l'unité générale du livre, éloigne et relègue de plus en plus dans l'ombre de l'inconnu le but de l'auteur et le dénoûment définitif. *Notre-Dame de Paris*, nous dit-on, c'était la résurrection du moyen âge ; les *Misérables*, c'est la vie du XIX[e] siècle. Voilà pourquoi sans doute, M. Victor Hugo ne craint pas d'ouvrir de larges parenthèses qui ne tiennent au sujet que par le fil le plus léger. Car il ne faut pas croire que l'action marche et se déroule dans le livre avec la même simplicité que dans notre analyse : à chaque instant, elle s'accroche et s'arrête pendant un tiers, une moitié de volume, un volume presque entier. Ainsi, trois livres sur sept de la seconde partie ne sont que des parenthèses, bien qu'un seul en porte le nom. Parenthèse que *Waterloo ;* parenthèse que le *Petit-Picpus ;* parenthèse surtout, — et de l'aveu de l'auteur, — que la *parenthèse* sur, ou plutôt contre le couvent : en tout, 250 pages, c'est-à-dire près d'un volume sur deux, là où vingt pages peut-être auraient suffi. — De même dans la troisième partie. Presque tout le premier volume n'est qu'une parenthèse, ou si l'on aime mieux, qu'une suite d'épisodes. Il faut un livre entier sur le gamin de Paris, à propos du petit Gavroche, l'enfant perdu de Thénardier ; un livre encore sur M. Gillenormand, type du grand *bourgeois ;* un autre sur les *Amis de l'A B C*, ce groupe de jeunes fous où tombe Marius au sortir de chez son grand'père. Retranch

tout cela ; retranchez encore cinquante à soixante pages de blanc par volume, et comptez ce qui reste pour le sujet proprement dit. — Mais, nous dit-on, les *Misérables*, c'est l'épopée du XIXe siècle ; or, dans ce siècle, quoi de plus épique que Napoléon, qu'on peut contempler tout entier, dans sa grandeur et dans sa chute, des hauteurs de Waterloo ? Comment peindre ce siècle, le régime de la restauration, si l'on ne dit rien et des couvents, et des salons, et des ultras, et de la jeune France libérale, mère de la France de l'avenir ? Voilà, sans doute, comment l'auteur justifierait toutes ses parenthèses. Ces parenthèses, malheureusement, ne sont que des traquenards où l'intérêt et l'admiration qu'il sait si bien inspirer sont pris au piége de l'absurde et du grotesque, du mensonge et du paradoxe. Dans ce livre de *Waterloo*, il y a de belles pages, sans doute, mais combien de ridicules, et surtout les dernières, où se résume l'impression ! Savez-vous qui a été vainqueur à Waterloo ? Wellington peut-être ? Blücker ? Non, c'est Cambronne ! et pourquoi ? parce qu'il a dit le fameux mot, le mot *propre*, que M. Victor Hugo ne craint pas d'écrire en toutes lettres ! « Défense de déposer du sublime dans l'histoire ! » s'écrie-t-il alors tout indigné. Non, mais défense d'y déposer des ordures, comme dans tout monument ! Or, il ne lui a pas suffi d'aller contre cette défense ; il lui a fallu encore patauger là dedans l'espace de plusieurs pages, avec cet acharnement qui est dans sa manière. Alors, c'est un clapotement fétide, un cliquetis de mots qui retentit d'autant mieux dans le vide des idées. Tout cela n'est peut-être que ridicule, aussi bien que cette sortie contre la guerre d'Espagne, en 1823, dont il n'a compris ni la nécessité ni la grandeur. — Il y a pis au second volume de *Cosette*, dans les deux livres consacrés soit au couvent du Petit-Picpus, soit au couvent en général. Depuis de longues années, une description de couvent semble un thème obligé pour tous nos romanciers, comme autrefois une tempête, un ciel, un enfer pour les faiseurs d'épopées. M. Victor Hugo ne pouvait manquer de tomber dans ce lieu-commun, et il a fait le *Petit-Picpus*. A part quelques tons criards, quelques notes discordantes, et surtout quelques pages qui sentent la chargé et la caricature, cette description de Picpus est digne et respectueuse, fraîche même et riante en quelques angles du tableau. Le pinceau, ce jour-là, était évidemment tenu par le peintre chrétien d'autrefois ; mais, au livre suivant, il passe au peintre révolutionnaire, qui se charge de barbouiller de couleurs hideuses la face du couvent, pour en inspirer le mépris et l'horreur. Il y a à chaque

instant de ces antithèses-là chez M. Victor Hugo, ce roi de l'antith et elles se montrent surtout dans le passage des faits à la théorie, équivaut presque toujours à la chute de la lumière dans l'ombre, ciel dans l'enfer. Et néanmoins, M. Victor Hugo ne sait pas se défen contre une certaine admiration. Parlant quelque part de la religie prosternée priant pour tous les coupables de l'univers, il dit : « C « est grand jusqu'au sublime (*Cosette*, t. II, p. 97) ; » et il prote de son respect, et il repousse toute intention d'insulte. « Nous somm « à égale distance, dit-il, de l'hosanna de J. de Maistre qui aboutit « sacrer le bourreau, — (Coquelet, toujours Coquelet!) — et du r « canement de Voltaire, qui va jusqu'à railler le crucifix (ibid « p. 157). » Mais tout cela appartient à ce passé touché par la révo lution; tout cela était superstition quand ce n'était pas hypocrisie tout cela donc doit se transformer ou disparaître (ibid., pp. 155-158 Ce qui l'embarrasse, c'est que la question des couvents est complexe « Question de civilisation, qui les condamne; question de liberté, q « les protége (ibid., p. 158). » La liberté les protége, c'est évident mais comment la civilisation peut-elle les condamner? Ce sont e qui l'ont faite, il l'avoue. Bon pour le passé, répond-il, mais déso mais ils gênent sa croissance et sont nuisibles à son développement. Mais comment, encore une fois? — « Ils sont tout remplis du rayo « nement noir de la mort! Repaires de la dévotion terrible, antres « vierges, lieux féroces! sorte de phthisie! claustration, castratio « Froc et voile, deux suaires d'invention humaine! Collége de hibo « faisant face au jour! couvent, marais, etc., etc. (ibid., pp. 16 « 173)! » Et c'est avec ces boursouflures qu'on prétend vider question! Puis viennent, rajeunis par des métaphores et des antithès douteuses, tous les lieux-communs du dernier siècle contre les co vents : ils dépeuplent; ils déflorent la vie; ils tuent la liberté, pensée et l'amour, en un mot, toute cette fantasmagorie à travers l quelle on veut voir le couvent et on n'en voit que la chimère. comme on n'est jamais trahi que par les siens, l'antithèse joue M. Victor Hugo plus d'un méchant tour. Ainsi, ces bagnes d'esclave deviennent tout à coup des républiques fondées par la liberté (ibid p. 177); ces centres de paresse se transforment ailleurs en centres travail : « Pour nous, les cénobites ne sont pas des oisifs, et les so « taires ne sont pas des fainéants... Il n'y a pas d'œuvre plus subli « peut-être que celle que font ces âmes. Et nous ajoutons : Il n' « peut-être pas de travail plus utile (ibid., pp. 163, 192, 193). »

effet, l'œuvre des couvents vaut bien l'œuvre des *Misérables*, et la vendent beaucoup moins cher ! Sans discuter, mettons-nous ulement au point de vue de M. Victor Hugo, et disons-lui : Que ulez-vous ? l'affranchissement du prolétaire, de la femme, de l'en-nt? Eh bien, multipliez les couvents, et vous diminuerez d'autant le ombre des Valjean, des Fantine et des Cosette, c'est-à-dire des ga-riens, des prostituées et des orphelines vouées à l'impure misère. 'où date la réhabilitation des Valjean, sinon de la croix du bon lar-on? Qui a affranchi la femme et l'enfant, sinon le christianisme, et ela principalement par ses institutions monastiques? Sortez du chris-ianisme, et vous retombez dans l'idolâtrie, non pas civilisée, mais arbare et sauvage. Et là, que deviennent la femme et l'enfant ? Il est rai que les voleurs y trônent !— En cent endroits de son livre, M. Victor ugo s'écrie : « De la lumière, de la lumière ! dissipez l'ombre de l'i-gnorance, et vous dissiperez le mal et le crime ! » Mais il y a lu-ière et lumière. Son Thénardier, certes, n'est pas un ignorant : il est rbouilleur, presque peintre ; il écrit sous quatre noms différents prend quatre styles : il ferait un drame ! Et Lacenaire ! un poëte ! d'autres circonstances, il aurait pu être M. Jules Janin, son cama-de de collége. Il y a une lumière pire que l'ignorance, parce qu'elle fait que prêter sa clarté au mal ; il y a une lumière, il est vrai, qui us arrache aux ombres de la terre et nous porte au ciel, mais lle-ci ne sortira jamais des antres révolutionnaires, ni de ces mines, de ces limbes où M. Victor Hugo place les Jean Huss, les Luther, s Voltaire, les ouvriers, suivant lui, de la civilisation. Ses foyers ici-s sont les couvents, et non les clubs de l'A B C ou autres ; les cou-nts, vraies écoles de ce peuple pour qui il professe un si vif amour. is non, en religion et en politique, M. Victor Hugo ne sait plus e bafouer ce qu'il admirait autrefois. C'est ainsi qu'il nous fait des yalistes, des salons et de toutes les choses de la restauration une inture grotesque, où ne manque aucun des traits usés du faux libé-lisme de l'époque ; non, pas une, pas même « M. le marquis de Buo-naparte, lieutenant général des armées du roi (*Marius*, t. I, p. 134) ! » Et il ose encore parler « des souvenirs affectueux et res-pectueux (ibid., p. 137) » qui l'attachent à ce passé ! Il respecte, et ridiculise ! Respect dérisoire, qui a un arrière-goût de sacrilége ! 1 moins y a-t-il ingratitude chez M. Victor Hugo, car le régime i'il bafoue ne lui a pas sans doute donné le génie, qui vient de eu, mais il lui a donné la gloire, qui est pour un tel homme ce

qu'est le soleil pour le germe. — Ce Marius que nous voyons surgir tout à coup dans le roman ; ce Marius élevé dans le royalisme et qui ensuite voit « sortir de l'empire la grande figure de la France, et de la « révolution la grande figure du peuple (ibid., p. 154), » c'est lui, M. Victor Hugo, fils d'une Vendéenne, et à qui son père avait dit qu'il abjurerait un jour la religion de sa mère.

Il y a aussi des beautés dans ces volumes, moins grandes et moins fortes toutefois que dans *Fantine*. L'histoire de Cosette est ravissante. Nous ne voudrions pas faire de rapprochement sacrilége, — comme M. Victor Hugo, qui ose accoler quelque part Marat et, — pardon! — Jésus (*Marius*, t. II, p. 59); mais nous pouvons bien dire que depuis le langage de l'Evangile sur les petits enfants et leurs anges qui voient la face du Père, — cela est d'un autre ordre, — jamais on n'a ainsi parlé de l'enfance. La chasse à travers Paris est haletante d'intérêt, et le drame du cimetière fait frémir. Le premier volume de *Marius* est simplement ennuyeux ; mais le second, notamment l'idylle amoureuse et la scène du guet-apens, est encore de la bonne manière de l'auteur. Là même, sans doute, bien des ombres, bien des taches, bien des choses fantasques surtout, bien des rencontres de circonstances et de personnages trop opportunes pour être vraisemblables ; néanmoins, de tout cela résulte une composition exceptionnelle dans notre littérature contemporaine ; une composition que M. Victor Hugo pouvait seul faire aussi belle, et, hélas ! aussi mauvaise ! U. MAYNARD.

200. **LES TROIS POÈTES**, *nouvelles*, par M. Arthur ARNOULD. — 1 volume in-12 de 224 pages (1860), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 1 fr.

Trois nouvelles composent ce petit recueil, où, malgré le titre, il n'est question que de deux poëtes. — Nous avons d'abord l'histoire d'une pauvre jeune fille qui s'enthousiasme pour un poëte nommé Jacques, qu'elle rencontre par hasard dans un bal public, et pour lequel elle oublie la morale et les convenances. Elle essaie de réparer sa faute par son dévouement, et bientôt elle l'expie cruellement, victime du froid égoïsme et des brutales passions de celui auquel elle s'est livrée. — Le poëte Saturnin, héros de la seconde nouvelle, ne vaut pas mieux que Jacques : il sacrifie également sans trouble et sans remords une femme qui l'aime. — Dans le dernier roman de ce volume, il n'est plus question de poëte, mais l'égoïsme est toujours en jeu et remplit le rôle principal. Une femme qui immole tout à ses

goûts personnels est mariée à un homme d'un caractère faible et indécis ; elle le corrompt aisément et en fait le docile instrument de ses plus mauvais instincts. — L'auteur de ces trois esquisses a voulu principalement analyser le cœur humain, observer les ressorts des passions, peindre l'âme. S'il a quelques-unes des bonnes qualités du romancier psychologue, la force et la finesse, il a aussi, à un degré marqué, les défauts du genre qu'il adopte. Il met en scène non point des êtres vivants, compliqués, mûs par plusieurs ressorts, sollicités par des tendances diverses, luttant sans cesse, attirés par le mal et sentant le prix de la vertu, mais des personnages abstraits, tout d'une pièce, n'ayant qu'une idée, qu'un instinct, et par conséquent froids et faux. Le peu d'étendue de ses compositions ne laisse pas, d'ailleurs, aux caractères le temps de se développer lentement et avec art par l'effet des circonstances, de la volonté, des influences. Quelques réflexions, il est vrai, quelques peintures morales révèlent un certain talent, mais qui a besoin d'étude pour gagner en largeur et en variété. La morale est souvent blessée dans ces récits; les deux femmes qui représentent principalement le dévouement, les vertus désintéressées, sont deux filles perdues; en dehors de leur passion, elles n'ont ni dignité, ni énergie, ni sentiment vrai et juste. Cependant, le dénoûment est généralement heureux; amené par la force même des choses, il montre les inévitables suites du mépris du devoir; mais ce n'est pas assez pour qu'aucun danger ne soit attaché à la lecture de pareils ouvrages. CH. LAVAL.

201. UN PRÊTRE *déporté en* 1792, *épisode de l'histoire de la révolution et de l'histoire des missions,* par M. l'abbé MEIGNAN, professeur à la Sorbonne. — 1 volume in-12 de xii-410 pages (1862), chez C. Douniol; — prix : 3 fr. 50 c.

Ce travail, purement historique et rédigé d'après des documents originaux, offre le récit de la vie toute de dévouement de M. l'abbé Rabeau, prêtre d'Angers. A côté de cette noble et sainte physionomie apparaissent des personnages qui attirent l'attention par leurs vertus sacerdotales. Rappeler ainsi les noms et les mérites de nos pères dans la foi, de ces hommes simples et héroïques qui, au milieu de nos troubles, au prix de toutes les souffrances physiques et morales, ont conservé parmi nous le germe divin ou répandu au loin la semence évangélique, c'est une œuvre tout ensemble patriotique et religieuse, qui doit contribuer à soutenir l'honneur de l'Eglise et du pays.

M. l'abbé Rabeau, né en 1759, entra dans les ordres au moment

où l'orage révolutionnaire commençant à gronder menaçait s]
ment le clergé; mais ni lui ni les siens ne redoutaient les p
tions, lorsqu'il s'agissait du service de Dieu. Un seul fait
pour montrer l'esprit religieux de cette famille. Un jour, M.
Rabeau revenant de Craon avec sa mère, l'habit que portait l
ecclésiastique leur attire les plus grossières injures. L'abbé s
nant alors vers sa mère : « Pardon, ma mère, lui dit-il, c'est
« de moi que vous avez été insultée. — Merci, mon fils,
« cette femme chrétienne, merci de m'avoir procuré l'hon
« souffrir quelque chose pour Jésus-Christ (p. 27). » Avec
sentiments, la famille Rabeau dut se montrer forte et génére
rant les plus mauvais jours. Tandis que le prêtre exerçait son
tère au risque de sa liberté et de sa vie, ses parents donnaient as
proscrits. Cependant M. l'abbé Rabeau fut découvert; on l'ar
fut d'abord déporté à Jersey, puis envoyé en Angleterre; pa
se signala par son dévouement infatigable. Les pages où M.
Meignan représente les scènes révolutionnaires auxquelles l'I
de Dieu fut mêlé, sont pleines d'intérêt et abondent en détail
veaux; ce qui y frappe surtout, c'est le rôle élevé et couragev
jouent les prêtres fidèles. Le désintéressement, la grandeur d'
tant de curés de campagne qui vont avec simplicité et mode
devant de l'exil ou de la mort émeuvent profondément; il
l'empreinte de l'Evangile et de la grâce de Jésus crucifié
phrases comme sans fausse modestie, ils versent leur sang]
Dieu qu'ils ont constamment prêché dans leurs églises rustiq
Quant à M. l'abbé Rabeau, réservé à une mission particulière,
chappe à l'échafaud que pour affronter le soleil et les fièv
l'Asie méridionale. Il parcourt l'Indo-Chine et le royaume de
gagnant les cœurs par sa parole et par sa vie évangélique. En
il va s'enfermer dans une place forte assiégée par les Birman
porter aux blessés et aux mourants les consolations de la religi
ville est prise. Au moment où les vainqueurs entrent dans les
M. Rabeau se présente à la tête des chrétiens, tenant à la main
cifix et l'image de la sainte Vierge, et demandant grâce. Les b
s'arrêtent surpris; mais le bon pasteur est fait captif et emme
un vaisseau dont le capitaine est chrétien. Bientôt, le prêtr
capitaine se lient d'une étroite amitié. Une révolte éclate; les
lots veulent tuer leur chef; M. l'abbé Rabeau se jette au mili
furieux et s'efforce de les rappeler à des sentiments plus hu

is tous ses efforts échouent. Les barbares s'emparent du prêtre et capitaine, les attachent ensemble et les précipitent tous deux dans flots.

Telle fut la vie, telle fut la mort de cet humble et intrépide apôtre. . l'abbé Meignan la raconte avec un charme attendrissant et une nplicité touchante. Ayant entre les mains les renseignements les us exacts et les plus précieux, il a su faire admirablement revivre douce et austère physionomie du prêtre déporté. Il lui convenait, ailleurs, d'écrire cette histoire : son héros lui appartient par les ens du sang; il a recueilli de la bouche des siens des souvenirs en-re vivants. — Le clergé français lira cet ouvrage avec intérêt et le ra connaître avec fruit; ce sont là des pages qui honorent la reli-ion et ses ministres.

1. MARGHERITA PUSTERLA, par César CANTU, *traduit de l'italien* par M. R. — 1 volume in-12 de 238 pages (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*les Romans honnêtes*); — prix : 1 fr. 25 c.

Si aux récits paisibles du foyer et aux scènes de la vie domestique ous préférez les émouvantes péripéties du drame; si, ne connaissant s le prix de votre tranquille bonheur, vous avez besoin de contem-ler une grande infortune pour apprécier à leur juste valeur les pe-tes contrariétés inséparables de la vie humaine; ou encore si vous vez réellement ce que c'est que souffrir, souffrir surtout dans ce que ous aimez, lisez *Margherita Pusterla*, lisez l'histoire de cette mar-re du devoir qu'un tyran a précipitée avec sa famille dans un abîme maux, et vous y apprendrez combien il faut peu compter sur le nheur le plus légitime de ce monde. Vous y verrez tout ce qu'on ut supporter sans consolation sur la terre, en plaçant dans le ciel s espérances.

Emprunté à l'histoire de l'Italie au XV[e] siècle, cet épisode nous itie aux mœurs du temps et aux agitations d'un peuple remuant, i, tout en parlant de liberté, n'a jamais su que se donner des aitres. L'imagination du romancier n'a pas laissé que de créer ou charger ici les rôles de quelques personnages. Il l'a fait avec un contestable talent; mais le lecteur ne peut s'empêcher de remarquer ux invraisemblances. D'abord, le chevalier Buonvicino, qui aime rgherita et qui en paraît aimé, renonce volontairement à sa main ns la crainte de ne pouvoir lui faire une position digne d'elle, et lui oisit lui-même un époux en se préparant d'irréparables regrets. —

Puis Ramengo, qui aimait assez peu son fils pour le jeter à l'eau
même temps que sa femme, se prend tout à coup d'une tendresse
sionnée pour ce même enfant, quoiqu'il reconnaisse en lui son
implacable ennemi. On comprendrait l'effet d'un remords, mais
mengo n'en a point : c'est simplement une inconséquence qu'on
prête ; or, il faut être conséquent, même dans la fiction.

Bien que le traducteur mérite sa part d'éloges, il fera bien de
toucher quelques passages et de faire disparaître un certain nombre
locutions belges, — *places* pour *pièces*, par exemple (p. 13), —
ne peuvent être admises dans un ouvrage écrit en français.

Autre observation qui n'est pas sans importance : le caractère ty
graphique beaucoup trop fin fatigue extrêmement la vue et cha
en un travail pénible ce qui devrait n'être qu'une distraction. On p
faire ce reproche à d'autres ouvrages de la même collection,
l'on a voulu donner en un seul volume ce qui aurait dû faire la m
tière de plusieurs. Les romanciers en vogue, tombant dans un ex
contraire, en feraient au moins quatre. Si l'on veut faciliter
bonnes lectures, il faut les mettre à la portée de tous les yeux au
bien que de toutes les bourses. J. MAILLOT.

203. **LA RÉVOLTE** *des cipayes, épisodes et récits de la vie anglo-indienne,*
M. E.-D. FORGUES. — 1 volume in-12 de VIII-434 pages (1861), chez L.
chette et Cie ; — prix : 3 fr. 50 c.

Quoique la domination anglaise dans l'Inde semble en ce mom
raffermie et consolidée, la révolte de 1857 reste pour les vainque
une formidable leçon, et aux yeux de tous les hommes sérieux
fait qui doit fortement marquer dans les annales de l'humanité et
les tendances qu'il révèle de part et d'autre, et par les flots de sa
qu'il a coûtés. Déjà nous avons examiné le remarquable ouvrage d'
publiciste anglais très-bien renseigné (t. XXV, p. 158) ; voyons
jourd'hui le travail d'un des collaborateurs de la *Revue des Deu
Mondes*.

Considérée à son point de vue général, la lutte de la race ind
contre la race saxonne n'est qu'une nouvelle manifestation d'une
universelle et constante. L'histoire, en effet, n'offre qu'une long
suite de conquêtes et de révoltes : les vaincus s'insurgent, dès qu'il
peuvent, contre leurs maîtres, et essayent de reprendre leurs droits
levés par la force. Souvent les siècles mêmes n'apaisent pas les res
timents, n'effacent pas les distinctions de race. Le conquérant deme

er et implacable ; le vaincu reste impatient du joug : témoin, de nos jours, l'Irlande, la Syrie, la Pologne ; autrefois l'Espagne, l'Afrique, la Gaule surtout. Hélas ! les leçons du passé n'instruisent guère les hommes ; le christianisme ne les touche pas tous dans les profondeurs de l'âme ; et l'on voit se répéter dans notre temps les horreurs commises par les Romains et par les barbares païens. Les dominateurs, oubliant toute justice et toute religion, ont trop fréquemment poussé au désespoir les nations opprimées. — M. Forgues n'a pas craint de montrer, dans l'histoire du gouvernement saxon dans les Indes, les actes qui conduisaient fatalement à des représailles sanglantes. Tout en s'attachant à la marche des événements, il a divisé son travail et présenté sous forme de tableaux séparés l'histoire de la révolte. Destinés primitivement à un recueil périodique, ces récits composent chacun un chapitre à part, relié aux autres par la nature seule du sujet. Une telle manière de procéder permet d'entrer dans les détails les plus intimes, d'aborder les faits particuliers, d'introduire le lecteur au cœur des événements, et de rendre le livre plus intéressant et comme plus humain. Au reste, une triste succession de meurtres, de batailles, de siéges et de massacres, des violences, des révoltes et des répressions, tel est le triste fond de ce tableau, qui comprend cinq parties. — Les deux premiers récits nous racontent le soulèvement de Meerut, la prise de Delhi, les terribles exécutions du Pendjâb, l'insurrection de l'Oude et l'héroïque défense des Anglais à Lucknow. — Dans la troisième partie, analysant la correspondance de M. William Russell, l'auteur raconte la suite de la révolte. M. William Russell, débarqué à Calcutta au commencement de 1858, arrive le 12 février à Cawnpore ; sir Colin Campbell (lord Clyde) achevait ses préparatifs de marche. M. Russel, surnommé par ses compatriotes *Pen of war* (plume de guerre), peut encore apercevoir à Cawnpore les épouvantables effets de l'insurrection ; il visite la ville dévastée, est témoin de la désolation et de la fureur concentrée des Anglais. Bientôt il accompagne l'armée, il assiste au sac de Lucknow et considère de près l'horrible vengeance de ses compatriotes ; il raconte avec feu, et M. Forgues l'imite heureusement. — Viennent en quatrième lieu les campagnes du major W. Hodson. Ce hardi soldat, fils d'un chanoine anglican, alla, suivi d'une faible troupe, s'emparer du roi de Delhi, et fit périr sous les balles, malgré les milliers de partisans armés qui entouraient encore la cour mogole, les trois derniers *shahzadahs* ou princes royaux, réfugiés près du Kootub. Six mois plus tard, le major Hodson péris-

sait à son tour dans les murs de Lucknow. — Le dernier chapit contient l'abrégé des aventures de M. Edwards, juge de Bénarè écrites par lui-même en 1858 ou 1859 sous ce titre : ***Personal ad ventures during the Indian rebellion in Rohilcund, Futteghur an Oude.*** Echappé comme par miracle à la mort qui le menace san cesse, M. Edwards retrace avec une douloureuse émotion les mal heurs sans nom auxquels il a été mêlé; sa relation, simple et véri dique, transporte au milieu même des scènes de carnage qu'il dé peint. — Un style simple, sobre, plein de réserve et de convenance, un récit constamment appuyé sur des documents originaux et souvent varié par de précieuses citations, une grande bonne foi, l'indignation contenue d'un honnête homme, donnent à ce livre un mérite incon testable, en font une œuvre à la fois vraie, — *genuine*, — sérieuse et profondément émouvante. Quoique nous ne partagions pas tous les jugements, toutes les opinions de M. Forgues, nous recommandons son travail comme très-instructif et très-intéressant.

E. A. Blampignon.

204. SERMONS *prêchés en diverses circonstances,* par le P. Newman, recteur de l'Université catholique de Dublin, supérieur de l'Oratoire de Birmingham, etc., *traduits de l'anglais sur la seconde édition*, par un Prêtre du diocèse de Tournai. — 1 volume in-12 de 332 pages (1860), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 60 c.

Dans la pensée du P. Newman, ce recueil est polémique et parénétique plutôt que dogmatique; il s'adresse particulièrement à ceux qui sont hors de l'Eglise. Le titre indique assez, du reste, que ces sermons ont dû leur existence à des circonstances diverses et extérieures, et non point à un dessein formé à l'avance. — Le nom de l'illustre et savant converti étant à lui seul tout un éloge, nous nous contenterons de dire un mot sur les sujets traités, et d'en donner un court aperçu.

Le premier sermon, prêché à l'occasion de la fête de sainte Monique, devant l'Université catholique de Dublin, présente l'intellect comme moyen d'éducation religieuse, et porte même ce titre. L'esprit humain peut être considéré sous deux points de vue : l'un intellectuel l'autre moral. Sous le point de vue intellectuel, il connaît la vérité sous le point de vue moral, il connaît le devoir. La perfection de l'intelligence se nomme capacité, talent; la perfection de notre nature morale, c'est la vertu. Et ce qui fait notre grand malheur ici-bas

st que dans le monde ces deux choses soient séparées et indépen-ntes l'une de l'autre; c'est que le talent puisse se passer de vertu, que la vertu, la bonté, la grandeur morale, puissent se passer de ta-nt. Il faut, au contraire, toujours réunir et ne jamais séparer dans éducation ces deux grandes facultés de l'esprit humain. « Voilà, s'é-crie l'orateur, quel est le but du saint-siége et de l'Eglise catholi-que dans l'érection des Universités : c'est de réunir des choses que Dieu avait unies dans le commencement, et que l'homme avait sé-parées (p. 17). » Que l'intelligence s'exerce avec une liberté en-ière, et que la religion jouisse d'une liberté égale; mais que l'une et autre se rencontrent dans le même lieu; qu'elles se montrent aux eux de tous dans les mêmes personnes; en un mot, que les mêmes eux et les mêmes individus soient tout à la fois les oracles de la phi-osophie et les sanctuaires de la piété.

Dans le deuxième sermon, intitulé : *la Religion du pharisien re-igion du genre humain*, on trouve les idées les plus vraies, les ta-bleaux les plus saisissants sur la religion de l'homme du siècle, de l'homme naturel. « Elle est très-belle à la surface, dit le P. Newman, « mais sans valeur aux yeux de Dieu; bonne, aussi loin qu'elle va, « mais sans mérite et sans espérance, parce qu'elle ne va pas plus « loin, parce qu'elle est fondée sur l'idée que l'homme se suffit à « lui-même, et qu'elle se termine à le rendre satisfait de lui-même « (p. 33). »

Le troisième sermon a pour sujet l'attente du Christ. Nous ne de-vons pas seulement croire en lui, mais le servir; non-seulement l'ai-mer, mais soupirer après lui; non-seulement lui obéir, mais le cher-cher; aspirer avidement vers notre récompense, qui n'est autre que lui-même, veiller et l'attendre. Or, veiller et attendre le Seigneur, c'est avoir pour lui une dévotion vive et affectueuse, c'est se nourrir de sa pensée, se régler sur ses paroles, vivre de son sourire, croître et se fortifier sous sa main; c'est se montrer avide de son approbation, ardent à surprendre ses désirs, jaloux de son honneur; c'est le voir en toutes choses, l'attendre dans tous les événements, et, au milieu des soucis, des intérêts, des affaires de cette vie, éprouver une joie respectueuse à l'annonce de sa venue.

Dans le quatrième sermon, sur la puissance secrète de la grâce, l'o-rateur nous montre la conquête de la terre se faisant sans bruit et sans ostentation par les apôtres de Jésus-Christ. Les armes dont le christianisme s'est servi n'étaient pas charnelles : il est venu par une

visite intérieure et intime, à l'aide d'instruments extérieurs, il est vrai, mais en produisant des effets d'un ordre bien plus élevé que ces instruments; il est venu au moyen de la prédication, du raisonnement, de la discussion, mais, en réalité, par l'action secrète de Dieu. « L'Esprit du Seigneur était descendu et avait rempli la terre, « et il y avait partout des cœurs qui battaient, des pouls agités et des « yeux ardents. C'était le temps de la visite, quand les faibles devaient « devenir forts, et les derniers devenir les premiers (p. 67). » Et le même phénomène qui a été remarqué dans l'établissement du christianisme, s'est toujours continué depuis; car, pendant que l'Eglise priait et travaillait dans son propre champ, des convertis venus du dehors, auxquels elle ne songeait même pas, se joignaient à elle de toutes les classes et de toutes les contrées. Aujourd'hui encore, l'Allemagne et l'Angleterre, siéges principaux de ses ennemis, deviennent les théâtres de cette accession spontanée.— Mais comment les hommes parviennent-ils à croire la parole révélée de Dieu? Pourquoi l'un a-t-il la foi, et pourquoi l'autre ne l'a-t-il pas? C'est qu'avec de bonnes dispositions la foi est facile, et que sans de bonnes dispositions elles ne l'est point. Il résulte de là que ceux qui furent loués pour leur foi avaient déjà ces bonnes dispositions; tandis que ceux qui furent blâmés pour leur incrédulité ne les avaient pas. Ces derniers auraient cru plus tôt, s'ils avaient eu les dispositions nécessaires pour croire, ou s'ils les avaient possédées à un plus haut degré. Or, la première de ces dispositions est de suivre la lumière de la conscience, la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Dans toutes les circonstances, l'homme a dans son cœur un certain *dictamen* qui lui donne des ordres, qui lui parle avec autorité et lui commande de faire certaines choses et d'en éviter d'autres. Suivre cette voix intérieure de la conscience est le premier pas vers ces bonnes dispositions qui conduisent à la foi. La recherche de la révélation, le désir de connaître la parole de Dieu est le second.

Dans son cinquième sermon, sur *les dispositions à la foi*, l'orateur montre en quoi consiste cette recherche, et quelles en doivent être les bornes pour les protestants et pour les catholiques mêmes.

Une considération admirable ressort du mystère de l'incarnation; c'est que, dans ce mystère étonnant, Dieu ne s'est pas seulement fait homme, le souverain maître de toutes choses ne s'est pas seulement rendu pauvre, mais le Tout-Puissant, l'Indépendant, l'Infini s'est rendu et se rend soumis à la créature, et non-seulement soumis, mais

à la lettre captif et prisonnier, non pas une fois, mais en plusieurs occasions différentes. Et cette captivité, cette prison, Jésus a voulu la perpétuer après sa mort jusqu'à la fin des siècles par l'institution de l'eucharistie. Tels sont les aperçus profonds que le P. Newman a développés dans le sixième sermon, qu'il a intitulé : *la Toute-Puissance dans les chaînes.*

Le septième et le huitième sont consacrés à redire le caractère propre et les grandeurs de l'apôtre saint Paul. Nous ne les analyserons pas : il faut les lire. Il aurait surtout fallu entendre l'orateur lui-même démontrant le don caractéristique de saint Paul, le don de sympathie de saint Paul. Il y a des saints chez lesquels la grâce met de côté la nature ; il n'en fut pas ainsi du grand apôtre : en lui la grâce ne fit que sanctifier, qu'élever la nature. Une affection sympathique pour ses frères fait battre son cœur dans toute circonstance ; un amour ardent pour eux se montre partout dans ses écrits. Le P. Newman fait très-bien ressortir ce caractère aimable et sympathique du docteur des nations.

Le neuvième sermon, qui a pour sujet, ou plutôt pour titre : *Jésus sur les eaux*, a été prêché dans l'église de Saint-Chad, à Birmingham, à l'installation du premier évêque de ce siége ; il se lie par conséquent au rétablissement de la hiérarchie en Angleterre. L'auteur s'y est surpassé. Il y montre Jésus marchant sur les eaux et maîtrisant ce qui est encore plus capricieux, inconstant, tumultueux, perfide, c'est-à-dire les flots des volontés humaines, des desseins des cœurs humains ; il y montre la barque de Pierre voguant avec assurance à travers les siècles, assaillie souvent par la tempête, mais dominant toujours les flots, comme son divin époux. Dans ce discours, le P. Newman a déployé toute son éloquence et épanché toute son âme. Qu'il est beau de l'entendre jeter ce défi à la protestante Angleterre : « Nous vous « aimons, ô hommes de cette génération, mais nous ne vous crai- « gnons pas. Comprenez-le et sachez-le bien, nous ferons l'œuvre de « Dieu et nous remplirons notre mission, avec votre consentement si « nous pouvons l'obtenir, mais malgré vous si nous ne l'obtenons « pas (p. 218) ! »

Le recueil se termine par trois autres sermons aussi de circonstance, l'un, — sur le second printemps, — fut prêché à Oscott, au premier concile provincial de Westminster, le 13 juillet 1852 ; l'autre, — l'ordre, témoin et instrument de l'unité, — au premier synode diocésain de Birmingham, le 9 novembre 1853 ; et enfin le dernier, —

mission de saint Philippe de Néri, — à l'Oratoire de Birmingham l'occasion de son premier anniversaire. Quelles circonstances! el étaient bien capables d'inspirer la foi puissante et la grande é quence du P. Newman; aussi ces sermons doivent-ils être regar comme des chefs-d'œuvre du genre.

Nous n'avons rien dit du travail du traducteur, qui, du reste, se nomme pas; un mot nous suffira : à part quelques négligen d'ailleurs peu importantes, on croirait lire des pages écrites sous dictée d'un de nos premiers prédicateurs français.

205. **LE SOMMEIL** *et les rêves, Etudes psychologiques sur ces phénomènes et divers états qui s'y rattachent, suivies de recherches sur le développement l'instinct et de l'intelligence dans leurs rapports avec le phénomène du somme* par M. L.-Alfred Maury, de l'Institut. — 1 volume in-8° ou in-12 de VIII-4 pages (1862), chez Didier et Cie; — prix : 7 fr. in-8°, et 3 fr. 50 c. in-12.

Ce livre est en grande partie une compilation, c'est-à-dire une co lection de mémoires insérés par l'auteur dans les *Annales médic psychologiques du système nerveux;* mais il a cherché, dit-il, à con pléter et à étendre ses observations; de là cette publication nouvell si on peut appeler de ce nom la réimpression de faits et d'idées qui groupent invariablement autour de nous ne savons combien de sy tèmes. Ce qu'il y a peut-être de plus neuf dans ces pages, c'est q M. Maury se décide à y affirmer d'une manière plus éclatante sa pe sonnalité. Pour orienter ses lecteurs, il les initie d'abord à sa méthod Cette méthode signifie que M. Maury, ayant reçu à un degré supérie le don de l'hallucination, a pris la peine de s'étudier beaucoup. Ain le public doit forcément entrer dans la confidence de son tempé ment, pour bien comprendre de quelle série de remarques physiol giques et psychologiques il a enrichi la science. Quand nous sauro que le moindre écart de régime, que le plus léger changement d'h bitudes fait naître en lui des rêves ou des hallucinations hypnago ques (p. 3), nous serons bien près d'avoir le secret de cet ouvrage d'être pénétrés de son importance. Il étudie l'intelligence, — no voulons dire la sienne, — en déshabillé, et il se complaît à nous di avec infiniment plus de vérité qu'il ne le soupçonne sans doute, qu'elle devient « quand elle secoue ce *vêtement d'apparat* que l' « appelle la *raison*, et cette contenance quelque peu *fatigante* qu « appelle la *conscience* (p. 5). » — Mais il ne tient pas seulemen nous donner, en quelque sorte, les bulletins de santé de son inte

gence avant, pendant et après le sommeil : il nous livre encore ses principes, bien qu'il déclare ne hasarder que çà et là, surtout dans l'appendice et les notes, quelques théories que « les progrès de l'ana« tomie et de la physiologie serviront un jour à contrôler (p. VI). »

Admet-il la spiritualité, la liberté de l'âme? Ce grand problème se posait de lui-même au début de son livre; il ne pouvait l'éviter. Donc, il l'aborde, et voici comment. « Il n'est pas possible de distinguer, « dans notre mode actuel d'existence, l'organe de la force par la« quelle il (le cerveau) agit (p. 15). » Il faut voir dans la pensée non pas seulement la *conséquence* de la manière dont le cerveau fonctionne, mais encore le *miroir* de notre *être tout entier*, la résultante de toutes les actions organiques, en un mot, le cri de l'âme, « de cette « force mystérieuse et cachée qui entretient et crée la vie (p. 380). » Ainsi, l'auteur ne sait rien de l'âme; son scepticisme s'en passe; il ne voit que le cerveau et ses opérations; sa psychologie est une physiologie à peu près matérialiste. Il appartient à la triste école médicale de l'ancienne Faculté de médecine de Paris : Broussais est son maître; il l'appelle quelque part un penseur éminent. La science a beau marcher devant lui, il s'attarde dans la vieille ornière, et il paraît heureux et fier d'y rester. — Aussi n'a-t-il garde d'affirmer la liberté de l'âme, *si âme il y a :* il se borne à dire qu'il entend par liberté « la faculté « accordée à l'*être*, à l'*homme*, à l'*animal*, de se déterminer par les « lois de sa *constitution intime*, c'est-à-dire conformément à ses idées « (p. 386). » Or, comme les idées, — nous venons de le voir, — sont la résultante de toutes les actions organiques, nous saisissons assez clairement dans cette logomachie que, pour M. Maury comme pour Broussais, l'organisme est tout l'homme, et qu'en fait de métaphysique, il n'y a de vrai que le mot de d'Alembert : « Qu'en savons« nous? » Ce qui n'empêche pas le savant physiologiste de faire un pas de clerc sur le domaine de la théologie, à propos de la liberté morale et de la grâce (p. 384 et suiv.), et de montrer qu'il est moins fort sur l'Ecriture et les Pères que sur le chapitre, suivant lui inépuisable, de ses propres hallucinations.

Nous voilà bien renseignés. M. Maury n'a foi qu'à l'action du cerveau et aux fonctions du système nerveux. C'est ainsi qu'il explique les rêves, et, par suite, le somnambulisme naturel et artificiel, l'extase religieuse, le magnétisme, l'hypnotisme, les miracles, le spiritisme, en un mot, tout ce qui échappe aux investigations de la science. Mais dans un tel système, que deviennent les faits? — L'empire de l'âme

sur les organes est incontestable; elle *informe* le corps, comme a d de tout temps la philosophie; elle l'assouplit et le fait obéir. S l'homme n'est pas, suivant la belle expression de M. de Bonald, un intelligence servie par des organes, il est du moins par son esprit, pa son cœur, par sa liberté et sa volonté, le roi de la création matériell et le frère des anges. Sans cette énergie de l'âme, on n'explique mêm pas le sommeil et les rêves. Bien loin qu'elle soit plongée dans l'en gourdissement des sens, elle veille, et souvent alors ses facultés sont si puissantes, qu'elles font des choses qu'en d'autres circonstances elle ne sauraient accomplir. Elle se souvient des résolutions prises avant le repos, et, à l'heure où elle a résolu d'éveiller le corps, elle lui rend son activité. N'attribuer les phénomènes du sommeil qu'à l'action cérébrale, sans tenir compte des influences viriles de l'âme sur le cerveau, c'est nier l'expérience, nier la psychologie. Allons plus loin. Un tel système supprime toute la science. Si les faits les plus antinaturels sont *naturels*, si les prodiges dont l'histoire est pleine, — prodiges qui sont en opposition avec les lois constantes du monde matériel, — sont pourtant en harmonie avec ces lois, sur quels principes désormais s'appuiera la science? Jusqu'à présent, elle a reconnu dans la permanence des phénomènes de même espèce une loi de la nature physique. Quelle serait la valeur de ces phénomènes, si beaucoup d'autres, en les contredisant, attestaient également la puissance de la nature? Si les morts ressuscitent naturellement, qu'est-ce que la mort? Si l'imagination guérit subitement les ulcères, rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, qu'est-ce que la cécité, la surdité, la paralysie? La nature n'a plus de lois; elle n'a que des caprices : c'est un Protée qui désespère la science; celle-ci n'a plus ni fondement ni règle.

Ajoutons tout de suite que cette théorie, où l'hallucination a le premier rôle, est aussi contraire à la philosophie qu'à la science. Suivant M. Maury, l'hallucination, l'imagination, les désordres du système nerveux, expliquent tous les prodiges du monde surnaturel. Et pourquoi? Parce qu'ils seraient à ses yeux inexplicables s'ils n'étaient pas les effets de ces causes. Il a une singulière méthode pour faire avancer la philosophie; il nous dit : Si vos extatiques, vos prophètes, vos thaumaturges, n'avaient pas été ou n'étaient pas encore des rêveurs hallucinés, que seraient-ils? Ici, l'intervention divine ne peut être admise; la preuve, c'est que les faits réputés surnaturels sont forcément des phénomènes d'hallucinations plus ou moins hypnago-

giques. Et il est si satisfait d'avoir résolu la question par la question même, qu'il croit illuminer de son sophisme les merveilleuses ténèbres du magnétisme, du spiritisme, en un mot, de toutes les spécialités anciennes et modernes de la magie.

Nous ne le suivrons pas dans ses développements, ou plutôt dans ses redites sur la question du surnaturel; il refait, à cet égard, un autre de ses livres dont nous nous sommes occupés déjà (t. XXVI, p. 139); nous n'avons pas à y revenir. C'est bien assez de signaler l'impuissance d'une pensée hostile au christianisme, et qui, sous prétexte d'ajouter quelque chose au trésor de la science, ne sait que se donner en spectacle dans la monotonie de ses infirmités.

Ce livre renferme-t-il au moins des observations nouvelles qui puissent jeter quelque jour sur notre constitution physiologique, sur la formation des idées, ou seulement sur les phénomènes du sommeil? Nullement. Lors même que son auteur aurait écrit en plusieurs volumes les détails de ses hallucinations ou de celles d'autrui, qu'aurait-il fait? Est-ce que les rêves ne divergent pas sans mesure et sans terme? Quand on éditerait tout ce qu'ont rêvé, à l'état de sommeil, les anciens et les modernes, on n'arriverait qu'à laisser une marge infinie aux divagations possibles de l'âme pendant l'engourdissement des sens? En tout cela, quel peut être le profit de la physiologie? Aussi, le docte écrivain, oubliant la promesse qu'il a faite d'être sobre de théories, a fait précisément de celles-ci l'objet privilégié de ses investigations. Laissant de côté la divinité, dont l'homme, dit-il, n'a qu'un sentiment, qu'une notion vague, bien que vive, « qui ne saurait se « prêter à ces conceptions *claires*, *précises*, qui constituent la con- « naissance (p. III), » il s'est replié sur l'ordre matériel; il a cru voir dans les sens la source ordinaire des idées, et il n'a « guère cherché « que *la loi* » suivant laquelle se produisent les rêves, le sommeil qui les amène, les circonstances auxquelles ils se rattachent. Une loi, une cause générale, c'est-à-dire une théorie, voilà le but principal de ses investigations; et qu'a-t-il trouvé? Le matérialisme, le fatalisme, on l'a vu; puis des solutions contradictoires ou imaginaires, on va le voir.

Il prétend que la mémoire agit seule dans les rêves, et l'expérience prouve que toutes les facultés de l'âme, hors la liberté, et par suite la responsabilité, y sont souvent développées avec une énergie extrême. Il prétend que le sommeil doit être physiquement attribué à l'engourdissement du système cérébro-spinal, à une sorte d'épuisement du fluide

nerveux; et cependant ce fluide exerce, d'après lui encore, une t puissance sur le cerveau, qu'il communique à l'intelligence une a vité exceptionnelle, et donne le mouvement à la pensée, à un de très-remarquable, aux somnambules et aux magnétisés, dont les s sations ont même, à certains égards, une force et une finesse qu'e n'ont jamais à l'état de veille. Il croit se tirer d'embarras en affirm qu'alors le système nerveux est partiellement engourdi et partie ment surexcité; explication inadmissible, car, si le système céréb spinal doit être engourdi pour amener le sommeil et tout ce q plaît à l'auteur d'y assimiler, il doit être évidemment surexcité ou mesure pour déterminer cette fiévreuse exaltation d'intelligence à quelle des poëtes, des artistes, des hommes de science, ont dû chefs-d'œuvre ou des découvertes. En outre, si l'extatique est plo dans un profond sommeil, pourquoi supposer en lui une extr agitation cérébrale, c'est-à-dire une accumulation du fluide nerve à l'heure où l'épuisement de ce fluide peut seul, selon M. Maury, terminer l'engourdissement du système cérébro-spinal, générateur sommeil?

Que d'autres critiques nous aurions à faire! M. Maury, par exem a cru innover dans la science en appelant les phénomènes du rêve hallucinations hypnagogiques. C'est un jeu d'esprit peu sérieux. affirme que l'on croit avoir, pendant le sommeil, des percepti que l'on n'a pas, il se permet une banalité qui confine aux vérité M. de la Palisse; s'il veut dire que le rêve, comme l'hallucinat est un dérangement cérébral qui constitue un délire, une folie pa gère, il prend soin lui-même de se démentir. Après avoir, dan sixième chapitre, cherché à établir les analogies des symptômes rêve et de l'aliénation mentale, il écrit immédiatement : « Je n'ai « prétendu donner le sommeil comme n'étant qu'une folie qui « terne avec la raison (p. 139). » A la page suivante, il distin dans l'aliénation mentale le *délire* et la maladie proprement dit quelques lignes plus bas, le rêve lui paraît, en tant qu'il constitue *délire* passager, se rapprocher de la manie, laquelle est, comme p sonne ne l'ignore, une des formes de la folie; si bien qu'il y a entre l les délires une parenté intellectuelle, et que l'intelligence éprouv quand l'homme s'endort, les premiers vertiges, le rêve *doit* être moins en cela, rattaché psychologiquement *à l'aliénation men* (p. 322).

Tel est donc ce livre : vague, abstrait, obscur, systématique et c

tradictoire, il n'a ni logique, ni clarté, ni méthode; de plus, le style en est froid, sec, alambiqué, avec une audace d'affirmations d'autant plus humiliante qu'elle ne peut rajeunir des théories matérialistes, défroque surannée du XVIIIe siècle, qu'un parti ardent veut remettre en honneur, et qui sont rejetées par la science dans le camp même du rationalisme. Evidemment, M. Maury a un faible pour l'hallucination; il la voit partout; elle est sa bonne fée, sa magicienne, sa thaumaturge; il lui donne tout ce qu'il ôte à Dieu. Qu'il se défie de cette tendresse : elle pourrait le mener loin dans le pays des chimères. Et pourtant, nous avons regret à le dire, il n'a pas cette crainte; bien au contraire, il remercie l'hallucination d'avoir répandu sur son sujet tant de lumières, et de lui avoir dévoilé dans les profondeurs de l'organisme des arcanes jusqu'alors impénétrables. C'est pour lui une vérité de sens commun. « *Il va sans dire*, remarque-t-il, que, pour être « en position de recueillir des observations utiles, il faut être prédis- « posé à la rêvasserie, aux rêves, sujet à ces hallucinations hypnago- « giques... » Tel est précisément son cas. C'est à ce tempérament exceptionnel, il l'avoue ingénument, que nous devons *le Sommeil et les rêves* de M. Maury. GEORGES GANDY.

206. **THÉODORE ET LOUIS**, ou *le Remplaçant et le remplacé, épisode de la campagne de* 1813, par M. Théophile MÉNARD. — 1 volume in-8° de 236 pages plus 1 gravure (1862), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 1re série*); — prix : 1 fr. 25 c.

La jeunesse aimera ce récit guerrier, dont ne sont cependant pas exclues les aimables scènes d'intérieur. L'amour filial y joue un beau rôle; le lecteur y est intéressé par quelque incident imprévu, stimulé par le battement du tambour et le bruit des armes. C'est un noble cœur, peint d'après nature, que celui de Théodore, le principal héros. Un fils qui se dévoue pour rendre sa mère moins malheureuse, cela se voit assez souvent de nos jours, sans qu'il soit nécessaire, pour trouver de tels exemples, de remonter le cours des âges.— Le tableau des guerres de l'empire, fraction si importante de notre histoire, contribue ici, tout en l'amusant, à l'instruction du lecteur, tandis que le caractère de Théodore édifie. La vertu trouve à la fin sa récompense, et tout se termine pour le mieux : le remplaçant, ainsi que le remplacé, qui a été obligé de marcher aussi à cette époque où l'on faisait une si grande consommation d'hommes, revien-

nent comblés de gloire, avec des grades et des décorations qui cilitent de belles alliances. Théodore, en cette occasion, se tr encore le remplaçant de Louis auprès de la fiancée de ce dern du reste, ne demande pas mieux, car il a laissé d'autres affe Allemagne ; et la paix permet à chacun de suivre le penchan cœur et d'embrasser une carrière moins périlleuse que c armes, à la grande satisfaction des deux familles.

207. **LA VIE** *de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la très-sainte Vierge Joseph, et les fêtes de l'Eglise* ; *traduction libre* du R. P. Pierre Rib de la Compagnie de Jésus, par UN SUPÉRIEUR DE GRAND SÉMINAIRE *notice sur le P. Ribadeneira*, par un PÈRE DE LA MÊME COMPAGNIE. — grand in-8° de VIII-566 pages plus 1 portrait (1862), chez H. Ca à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 6 fr.

Le volume qui porte ce titre est extrait du grand ouvrage *les Fleurs des saints*, dont une traduction déjà vieillie, do Duval, a été dernièrement reproduite. Le docteur Canisius traduite en latin avec une grande richesse et une exactitude Mais le nouveau traducteur, qui ne se nomme pas, croyan style de Duval ne rappelait pas assez la belle simplicité de l espagnol, s'est décidé à entreprendre l'ouvrage dont nous rendre compte. Le public lui en saura gré et lira avec intér lume, où il trouvera résumée la doctrine spirituelle répan *les Fleurs des saints* et l'admirable théologie mystique d jésuite.

On doit au P. Ribadeneira une *Vie de saint Ignace*, un *l'Institut* du même saint, une *Vie du P. Laynez*, une *Vie François de Borgia*, une *Histoire du schisme d'Anglet Traité de la tribulation*, un autre traité intitulé *le Prince* un *Catalogue des écrivains de la Compagnie*, et enfin *les F saints*, dans lesquelles il s'agit, à proprement parler, des fê cipales de l'Eglise, et surtout de celles qui ont un rapport p chain avec la vie de Notre-Seigneur et celle de sa divine l tête est placé un récit de la vie, de la mort et de la passion c Christ, simple abrégé du récit évangélique; mais il y a là vacité de foi et un sentiment de piété qui touchent et en Nous en dirons autant des récits sur la glorieuse résurre Notre-Seigneur, sur son ascension, sur la descente du Sain sur la fête de la sainte Trinité et sur celle du saint Sa

Quelques pages sont ensuite consacrées à la vie de la glorieuse Vierge Marie. Outre ce qu'en dit l'Evangile, on a consulté les traditions des premiers siècles, et l'on a pu ainsi donner une histoire à peu près complète. Nous avons remarqué cependant quelques différences entre ce récit et celui d'un autre ouvrage dont nous avons parlé dernièrement, et qui est intitulé : *La sainte Famille* (p. 373 du présent volume). Ainsi, selon cet ouvrage, saint Joseph aurait, dans sa jeunesse, épousé une jeune parente et en aurait eu deux enfants morts en bas âge, tandis que le P. Ribadeneira soutient que saint Joseph conserva la chasteté virginale (pp. 216 et 252) ; il dit aussi qu'il épousa dans sa vieillesse l'auguste Mère de Dieu, tandis que, selon la *sainte Famille*, plus conforme en cela à la tradition, il n'avait guère alors plus de quarante ans (ibid.) ; tant il est vrai que l'on ne doit admettre comme certain, en ce qui concerne la sainte Vierge et saint Joseph, que ce qui se trouve dans l'Evangile ! — Quoi qu'il en soit, le P. Ribadeneira dit avec raison qu'il a tiré des plus graves auteurs l'abrégé sommaire qu'il donne de ces deux vies (p. 233) ; car naturellement la vie de saint Joseph vient après celle de sa glorieuse épouse. Suivent, dans l'ordre liturgique du bréviaire romain, toutes les fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et quelques autres. — Nous ne pouvons juger du mérite de la traduction, n'ayant pas le texte original sous les yeux ; mais nous pouvons dire que le style est généralement correct, simple, sans prétention, et à la portée de tous les lecteurs. — Nous recommandons cet excellent ouvrage, ou plutôt nous nous contentons de rappeler qu'il a reçu l'approbation de Mgr l'évêque d'Orléans, qui a bien voulu en accepter la dédicace. « Ce « dont je vous remercie surtout et vous félicite, dit le prélat au tra- « ducteur, c'est de la bonne et excellente œuvre que vous avez faite, « en consacrant vos travaux et vos veilles à un ouvrage qui sera cer- « tainement fort utile, et qui offrira à l'esprit et au cœur des pieux « fidèles un aliment non moins solide qu'agréable. »

208. **VIE** *du vénérable Louis du Pont, de la Compagnie de Jésus ; traduite de l'espagnol* du R. P. Cachupin, de la même Compagnie. — 1 volume in-12 de II-392 pages (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Bibliothèque biographique de la Compagnie de Jésus*) ; — prix : 1 fr. 60 c.

La vie du vénérable Louis du Pont fut écrite environ vingt-cinq ans après sa mort, par le P. Cachupin, jésuite espagnol. Le P. Roger, jé-

suite lorrain, la traduisit en français et la publia en 1663. On en a une autre par le P. Longara Delli Oddi, en italien, imprimée à Rome en 1761. Nous ne savons si c'est la traduction du P. Roger qui vient d'être reproduite. Le volume ne renferme ni préface, ni introduction, ni avant-propos, ni le moindre avertissement. Si c'est celle du P. Roger, nous supposons qu'elle a été retouchée et corrigée, car nous ne remarquons rien du style suranné que doit avoir l'édition de 1663. Quoi qu'il en soit, on a bien fait de remettre en lumière les actions d'un des plus grands maîtres de la vie spirituelle qu'ait fourni la Compagnie de Jésus dans la catholique Espagne, à laquelle on dut, dans le cours du XVIe siècle, tant de pieux et remarquables personnages. — Louis du Pont, né à Valladolid, en 1554, appartenait à une famille distinguée, et ses parents honoraient leur condition par la pratique des vertus chrétiennes. Il perdit son père de bonne heure, mais sa mère prit grand soin de son éducation et le forma à la piété dès son jeune âge. Deux de ses frères devinrent religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et sa sœur entra dans un couvent de filles du même ordre. Il songeait lui-même à se donner aux dominicains, lorsque les jésuites ouvrirent un cours de théologie à Valladolid. Le célèbre Suarez en était le professeur; Louis l'entendit et assista en même temps aux sermons du P. Martin Guttierez, autre jésuite remarquable par sa sainteté. L'estime qu'il conçut pour eux le détermina à choisir la Compagnie de Jésus. On l'envoya faire son noviciat à Medina del Campo; il y trouva de jeunes novices très-fervents, formés par le P. Baltasard Alvarez de Paz, ce digne confesseur de sainte Thérèse. Bientôt il devint leur modèle, et pendant tout ce temps d'épreuve il pratiqua les vertus religieuses avec une perfection exemplaire. De retour à Valladolid au bout de deux ans, il y termina ses études théologiques, pendant lesquelles il brilla par la vivacité de son esprit et la solidité de son jugement. Reconnu très-capable d'enseigner, il occupa successivement diverses chaires, et ses supérieurs lui confièrent le gouvernement de colléges, puis l'emploi si important de maître des novices. Ces diverses fonctions ne l'empêchèrent pas de se livrer au soin du salut des âmes, science à laquelle sa piété et ses lumières le rendaient si propre. Il s'en occupa tout le temps qu'il passa en religion, ne se contentant pas de diriger les consciences avec une habileté remarquable, mais publiant des ouvrages ascétiques très-estimés, tels que *la Guide spirituelle* et des *Méditations sur les mystères de la foi*. Son zèle et son courage le soutenaient au milieu de ses travaux, bien que sa santé f

habituellement débile. Il mourut à Valladolid, le 16 février 1624. Sa réputation de sainteté était si grande que le peuple se porta en foule pour vénérer son corps. La cause de sa béatification a été introduite à la congrégation des rites, ce qui lui a donné le titre de vénérable.

Cette vie est bien écrite et très-édifiante. Le P. Louis du Pont ne s'est pas contenté de donner dans ses ouvrages des leçons de perfection, il en a été lui-même un modèle accompli. Les personnes pieuses liront ce livre avec plaisir; il pourra leur être utile.

209. **LA VIE EN FAMILLE**, par Mlle Zénaïde FLEURIOT (Anna-Edianez); *précédé d'une introduction* par M. Alfred NETTEMENT. — 1 volume in-12 de VIII-280 pages (1859), chez A. Bray; — prix : 2 fr.

L'idée de ce livre est à peu près la même que celle qui a inspiré Mme Bourdon dans le *Droit d'aînesse;* seulement, Mlle Fleuriot la développe sous une forme beaucoup plus légère et plus gaie. Elle a obéi, avant tout, on le voit, au désir de ne pas attrister ses jeunes lecteurs; mais, dominée par cette pensée, et obéissant un peu aussi à sa tendance naturelle, elle donne beaucoup trop d'importance à de frivoles détails de la vie domestique, et trop peu quelquefois aux circonstances graves sur lesquelles elle semble craindre de s'arrêter. — La première partie, c'est-à-dire, presque la moitié de ce volume se passe en dialogues et en récits qui montrent sans doute chez l'auteur un talent réel d'observation, mais qui ont le tort d'avoir pour objet des futilités. On y décrit avec amour et la manière de faire le feu, et chaque mouvement des poules, des canards et d'une petite fille qui chauffe les pieds de sa poupée, fait casser ses noisettes par le chien, et reproduit des phrases d'enfant terrible depuis longtemps usées. Tous ces incidents et d'autres semblables, qui causent quelque impatience au lecteur et lui font crier : Au fait! au fait! sont racontés sous forme de lettres à une amie qui se meurt de la poitrine, et qu'il eût paru à propos d'entretenir de pensées plus élevées. Quand ce journal est interrompu par la mort de celle à qui il s'adressait, l'auteur mentionne en quelques lignes et comme à la hâte ce triste événement, pour passer aussitôt à d'autres détails. — Quand une autre jeune fille, sur laquelle reposaient toutes sortes d'espérances, est, quelques pages plus loin, prématurément enlevée par une catastrophe imprévue, sa mort, encore trop brièvement racontée, ne produit pas d'autre effet qu'un *mal de tête* (p. 142) sur les compagnes qui conduisent la défunte à sa dernière demeure, et il n'en

est plus question. On aurait craint d'attrister les jeunes *têtes blondes.* Mais, à ce point de vue, on a peut-être trop réussi.

L'éminent écrivain dont la préface est en tête de ce livre nous paraît aller un peu loin quand il compare le talent de Mlle Fleuriot à celui de Mlle Bremer. Sans doute, on découvre dans la *Vie en famille* une certaine intention d'imiter la manière de l'auteur des *Voisins*; mais qu'il y a loin de là à l'original! Les voisins de la famille Duchâtenel pâlissent singulièrement à côté des figures mises en scène par le romancier suédois; et quelle différence, surtout, entre le caractère si fortement trempé de la mère de Bruno avec ses maximes pleines de sens, et cette bonne Mme de Rocheblanche, qui ne sait que tricoter et dormir, dormir et tricoter, et dont la longue expérience n'aboutit qu'à donner des recettes contre les rhumes! Deux mères, dont l'une fut la fille de cette respectable douairière, ont laissé successivement un vide à ce foyer domestique, et pourtant jamais un mot d'allusion, une parole de souvenir et de regret, soit de la part des enfants, soit de la part du père ou de l'aïeule, à l'adresse de ces mémoires si chères; tandis qu'on ne fait pas grâce au lecteur d'un seul détail puéril, pas même de tout ce qui compose un haricot de mouton mal réussi!

Après avoir signalé ce que nous regardons comme un défaut, ce que d'autres peut-être loueront comme un mérite, disons que ce volume est empreint d'un parfum de bonne compagnie qui marque sa place au salon; l'esprit n'y manque pas, et tout y est d'un grand naturel. Malgré la simplicité des situations, on y rencontre assez d'imprévu pour que la curiosité soit satisfaite; l'idée chrétienne y préside et s'y développe même parfois d'une manière touchante. En un mot, ce livre fera généralement plaisir, et peut être recommandé à tous.

J. MAILLOT.

210. LA VIE ÉTERNELLE *commencée ici-bas*, ou *Connaissance du seul Dieu véritable et celle de Jésus, qu'il a envoyé comme son Christ et sauveur des hommes, puisée dans les livres du Nouveau Testament*, par M. l'abbé DALLIER, ancien supérieur du grand séminaire de Versailles, etc. — 2 volumes in-8° de VIII-564 et 532 pages (1861), chez Beau, à Versailles, et chez A. Bray, à Paris; — prix : 11 fr.

Ce long titre, qu'on aurait pu remplacer par celui de *Nouveau Testament expliqué*, a sans doute paru à l'auteur plus propre à faire mieux sentir le dessein qu'il s'est proposé : donner aux chrétiens si distraits de nos jours l'occasion d'étudier nos livres saints, afin d'y

puiser la connaissance de Dieu et de son divin Fils. Cette pensée n'est pas nouvelle ; elle date de la naissance même du christianisme, et Jésus-Christ l'a confiée à son Eglise lorsqu'il s'écriait dans cet entretien merveilleux avec son Père : « La vie éternelle, c'est que l'on « vous connaisse, ô mon Père, comme le seul Dieu véritable, et que « l'on connaisse aussi Celui que vous avez envoyé comme le Christ et « le Sauveur. » Mais du moins cette pensée est de tous les temps, et répond à un besoin de tous les siècles jusqu'à la fin du monde. Heureux donc celui qui la prend pour guide et cherche à la faire fructifier! Elle est d'une application plus nécessaire encore dans nos jours, où les esprits tendent sans cesse à se matérialiser pour ainsi dire, en s'attachant exclusivement aux choses terrestres. Comme le remarque M. l'abbé Dallier, on peut faire aujourd'hui à bien des chrétiens le reproche que Notre-Seigneur adressait à ses apôtres : « Il y a si long« temps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas en« core ! » Où sont ceux qui ont fait une étude particulière et approfondie de l'Evangile? Un grand nombre en ont lu quelques passages à la hâte, en ont entendu par hasard quelques explications faites du haut de la chaire ; « mais ces lectures et ces explications détachées ne « leur ont donné ni la suite de la vie et des instructions du Sauveur, « ni le sens réfléchi des paroles du texte sacré (p. v). » — Pour remédier à cet inconvénient, l'auteur, comme il en fait lui-même l'aveu, a puisé toutes ses explications et ses réflexions dans l'analyse du P. Mauduit; ne faisant souvent autre chose que donner une forme plus convenable à un ouvrage purement scientifique, et par cela même sec et aride. Sous cet autre rapport, ce livre n'est donc pas précisément nouveau. Cependant il convient aux pieux fidèles, qui le liront avec amour et avec bonheur, comme leur donnant une connaissance plus complète de Jesus-Christ ; aux personnes du monde, qui, n'ayant reçu qu'une instruction religieuse superficielle, seront heureuses de puiser ici la science du salut qu'elles n'ont jamais possédée suffisamment; aux personnes imbues de préjugés contre les vérités de la foi, qui trouveront dans ce livre une doctrine saine et pleinement satisfaisante pour l'esprit et pour le cœur ; aux hommes élevés et nourris dans une société séparée de l'Eglise, qui seront étonnés de voir la doctrine catholique si conforme à la droite raison, et dans une harmonie si parfaite avec l'idée qu'ils ont naturellement de Dieu, de sa sagesse et de sa bonté ; enfin et surtout aux prêtres, qui trouveront dans ce commentaire des livres saints une intelligence facile et abon-

dante de la parole divine qu'ils sont obligés eux-mêmes d'expliquer aux autres. C'est principalement à eux que ce livre est destiné. Cependant il convient encore aux maîtres chargés d'instruire et de former les jeunes chrétiens : il leur offrira des lectures utiles pour leurs élèves et un grand fond de doctrine pour eux-mêmes.

Le premier volume est tout entier consacré à la concordance évangélique. Il est divisé en trois parties, qui correspondent aux trois époques de la vie de Notre-Seigneur ; sous chaque époque se déroule successivement, et selon l'ordre des temps, la suite des différentes circonstances et des faits divers de l'Evangile. Rien n'a été oublié, et on a eu soin d'insérer au bas de chaque page le texte sacré. Sous ce rapport, ceux qui ont lu le savant travail du P. Mauduit et la belle *Vie de Notre-Seigneur* par le P. de Ligny, peuvent se faire une idée du genre de ce nouvel ouvrage sur le même sujet. La science, sans être trop profonde, y est suffisamment exacte ; le style en est simple et sans recherche ; peut-être y trouvera-t-on un peu de monotonie, pas assez de variété dans la forme, et surtout trop peu de ces aperçus lumineux qui frappent l'esprit et entraînent la conviction ; mais l'auteur ne se proposait point de parler comme Bossuet ; il s'est contenté d'une allure simple et modeste. On comprend qu'en deux volumes il ne pouvait tout dire ; dans plusieurs passages, cependant, le silence ne satisfait pas complétement l'esprit. Nous ne voulons ni ne pouvons les signaler tous ; mais qu'il nous soit permis de regretter qu'à l'occasion des noces de Cana, par exemple, on ne trouve pas la moindre allusion à un sens donné par beaucoup de commentateurs à cette parole de Notre-Seigneur à sa sainte Mère : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » L'auteur doit savoir que le texte, soit latin, soit grec, permet de traduire autrement, et qu'on peut dire par exemple : « Que vous importe à vous et à moi? » Quoique la remarque ne soit peut-être pas d'une très-grande importance, on sent qu'il y a ici le moyen de faire disparaître la dureté apparente qu'offre l'autre traduction. On pourra regretter encore que dans la promesse de l'institution du sacrement de l'eucharistie, l'auteur ait oublié d'expliquer ces mots dont les protestants se servent comme d'une objection contre la présence réelle : « Mes paroles sont esprit et « vie ; la chair ne sert à rien, c'est l'esprit qui vivifie. » Cette explication trouvait naturellement sa place dans un commentaire des Evangiles. Enfin on se demandera pourquoi dans ce texte si souvent cité de nos jours : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » le mot *nunc* n'a

ni expliqué. — Nous avons pris ces passages au hasard : n citer beaucoup d'autres où l'explication n'est pas comtisfaisante.

volume est le commentaire ou la suite historique des des apôtres. Nous nous demandons pourquoi l'Apocalacée immédiatement après les Actes des apôtres. Rien de la laisser à sa place, et tout, au contraire, semblait ir de suivre l'ordre du canon des saintes Ecritures. On ne nnaître la justesse et l'exactitude des explications de cette res saints, qui offre tant de difficultés. Le P. Mauduit et articulier avaient déjà porté sur ce point leurs profondes s. Quant au reste, l'ordre du canon a été suivi; partout ne lumière abondante, dont les principaux rayons sont ar l'auteur sur la divine figure de Jésus-Christ; car la isée de tous ces commentaires avait pour but de le faire d'inspirer à l'âme chrétienne un chant d'amour et d'al'honneur de celui à qui appartient toute gloire, maintenais. — Tel est le sentiment qui reste dans l'âme chréla lecture sérieuse et réfléchie du Nouveau Testament et ons pieuses qu'elle trouve dans cet ouvrage. C'est là pour uccès dont nous ne croyons pas que personne puisse lui légitimité ni le mérite. Son livre porte à Dieu et le fait lairera les esprits ignorants ou égarés, il confirmera dans ui chancellent, il donnera un aliment à la piété de tous, ous la science qui, en résumé, est la seule véritable, la nt nécessaire. M. DARDY.

en Australie, par le P. SALVADO, bénédictin, évêque de Port- *duit de l'italien* par M. Charles AUBERIVE. — 1 volume in-12 de 1861), chez V. Sarlit (*Nouvelle Bibliothèque de voyages et de ro-* rix : 1 fr.

e, on le sait, est une des contrées principales de cette artie du monde que Malte-Brun a nommée l'Océanie, aît désormais adopté. Les premières découvertes dans ces ontent au commencement du XVIe siècle ; mais on n'a récemment se rendre un compte exact de l'étendue de istrales. On les divise le plus généralement en Australie, Archipel indien. — L'Australie, que l'on considère rincipal continent de l'Océanie, a d'abord appartenu à la

Hollande. Les Anglais s'en sont emparés, et y ont fondé Botany-Bay et d'autres centres, mais se sont peu occupés de civiliser les indigènes qu'on nous a peints sous de tristes couleurs. Cet honneur était réservé aux missionnaires catholiques. Les premiers qui touchèrent cette terre furent deux prêtres romains, exilés à Sidney en 1805, par sentences des tribunaux anglais. En 1817, un prêtre irlandais, le Rév. Flyn, se rendit dans ce pays, où il trouva déjà des catholiques; mais l'intolérance protestante ne lui permit pas d'y rester. Les catholiques réclamèrent si vivement, que le gouvernement anglais y transporta deux prêtres en 1820, MM. Connelly et Théry. — En 1834, Grégoire XVI envoya en Australie, avec le titre de vicaire apostolique, le savant bénédictin anglais Bède Polding, qui s'établit à Sidney, et divisa la colonie en cinq grands districts, dans chacun desquels il envoya un prêtre. Cette mission avait en 1840 dix-neuf prêtres; neuf églises y étaient bâties, plus un séminaire et trente écoles. Deux bénédictins espagnols, le P. Serra et le P. Salvado, étant venus à Rome en 1844, le pape les envoya aussi en Australie, où ils arrivèrent le 7 janvier 1846, amenant avec eux trois compagnons. Ce livre est le récit de cette mission. — Après de très-curieux détails sur les précédents historiques de l'Australie, le P. Salvado raconte d'une manière intéressante comment lui et son collègue fondèrent la nouvelle Norcie, siége de leur mission, dans quel déplorable état ils trouvèrent les sauvages indigènes, et comment, par la grâce de Dieu, ils les amenèrent à eux et à la vraie lumière. — Tout est attachant dans ce livre. La nature du pays, si différente de la nature du nôtre, ses animaux, ses oiseaux, sa végétation, tout est nouveau pour nous. Les sauvages, dont les PP. Salvado et Serra entreprirent la conversion, ou, pour être plus exact, la civilisation, n'avaient aucun culte. Ils ont pourtant l'idée d'un être tout puissant, créateur du ciel et de la terre, qu'ils appellent *Motogon*. Ils disent que ce Motogon, qu'ils croient un homme très-fort, grand, sage, de leur couleur et de leur pays, créa le kangourou, le soleil, les arbres, etc., en usant de cette seule parole : Terre, parais dehors ! Il souffla, et la terre fut créée. Eau, parais dehors ! Il souffla, et l'eau fut créée; et ainsi de tous les autres êtres. On reconnaît là une tradition de la formule de la Genèse. — Ils ont, par opposition, l'idée d'un être malfaisant, qu'ils nomment *Cienga*. C'est l'auteur de toutes les calamités; mais ils ne font rien pour l'apaiser, comme ils ne rendent aucun hommage à leur créateur Motogon. Ils croient qu'ils ne seraient jamais malades sans l'intervention de Cienga, et qu'ils ne

jamais si quelque boglia (sorcier) ne les tuait pas au
ıarmes. Ils sont, pour la plupart, antropophages, mais ils
guère que leurs parents ou leurs amis morts, et deux ou
près qu'ils les ont enterrés. Ajoutons qu'ils croient l'âme
mais qu'ils la font errer dans les bois et dans les plaines,
u'elle trouve à se placer dans le corps d'un nouveau-né.
ɔèce de métempsycose. — Tels sont les infortunés que les
:s civilisent, et en qui ils trouvent d'heureuses disposi-

ɔmbien ce voyage offre d'intérêt; tout y est bien exposé,
e qui n'est pas sans charme. On peut donc lui prédire du
recommander à tous les lecteurs.

E DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 21 mai au 20 juin.

JOURNAUX.

de la religion.

semi-quotidienne).

. FISQUET : le Prince de
— **31**. SCHWARTZ : *Notes*
Chine et l'Inde, par M. le
e Chassiron. — Ramon Lo-
l'exploration de M. Liais
du Brésil. — P. PELLE-
ınotive du siècle dernier. —
FISQUET : l'Abbaye Saint-
d'œil sur l'ancien Paris. —
' : la Voyante de Dulmen.
Religion a cessé de paraître

nstitutionnel.

BINET : Astronomie et mé-
2. Alexandre TARDIEU : le
III. — **23**. P. DE TROIS-
littéraires et politiques de
iva. — **28**. SAINTE-BEUVE :
ınté du roi Louis XIV, écrit
uin et Fagon, *publié, avec*
n tes, par M. Le Roi. —
ı **JUIN**. Henri DE PAR-
ie des sciences, séances des
ı. — **27 MAI**. Octave LA-
octobre, par M. Paul Juil-
31 MAI, 8 JUIN. GRE-
ıbles, par M. Victor Hugo.
an DE LA ROCCA : *l'Hôtel*
bourgeoisie de Paris, par
1 MAI, 14 JUIN. Henri
DE PARVILLE : Revue des sciences. — **24, 31 MAI, 7 JUIN**. Jacques VALSERRES : Revue agricole de la semaine. — **2, 9 JUIN**. SAINTE-BEUVE : M. Ernest Renan. — **3**. Emile CHÉDIEU : *Notes sur le Japon, la Chine et l'Inde*, par M. le baron Ch. de Chassiron. — **4**. BABINET : Journal mensuel d'astronomie et de météorologie. — **16**. SAINTE-BEUVE : *Histoire du roman dans l'antiquité*, par A. Chassang ; — *Œuvres d'Apulée, traduites* par M. V. Betolaud. — **19**. BABINET : Astronomie et météorologie.

Gazette de France.

25 MAI. Ernest GERVAIS : *la Comédie sans comédiens*, par M. Victor Kervani. — **27**. J. LADIMIR : Bulletin artistique et d'édilité. — **28**. Gaston DE MONTHEAU : *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice. — **29, 30 MAI, 4, 6, 7, 9 JUIN**. François LENORMANT : le Monténégro et ses habitants. — **1er, 15 JUIN**. Albert DE SELLE : Revue scientifique. — **2**. TIENGOU : *les Symphonies, — Idylles héroiques*, par M. Victor de Laprade. — **4**. Alex. DE SAINT-ALBIN : *Abélard et saint Bernard, la Philosophie et l'Eglise au* XIIe *siècle*, par M. Ed. Bonnier. — **11**. Le docteur BÉRARD : *Mois de Marie de Pie IX et avec Pie IX*, par M. G. Alcyoni. — **12**. DE BELLOMAYRE : de l'Enseignement primaire du droit. — **14**. TIENGOU : *Cornélie*, par M. Ch. Gouraud.

Journal des débats.

21 MAI. CUVILLIER-FLEURY : *Histoire de la terreur*, par M. Mortimer-Ternaux. — **22**. Jules JANIN : *Histoire de l'ordre royal et militaire de Saint Louis*, par MM. Alexandre Mazas et Théodore Anne. — **24**. Emile DESCHANEL : Dans les Vosges. — **25 MAI, 3, 14 JUIN**. Adolphe VIOLLET-LE-DUC : Exposition de Londres (beaux-arts). — **26 MAI**. SAINT MARC-GIRARDIN : *Histoire de la censure théâtrale en France*, par M. Victor Hallays-Dabot — **29 MAI, 4, 6 JUIN**. Ad. FRANCK : *Histoire des institutions de Moïse*; — *Lois morales et dogmes religieux*, par J Salvador. — **31 MAI, 11 JUIN**. Jules DUVAL : Exposition de Londres (industrie). — **1er, 15 JUIN**. Philarète CHASLES : de quelques Ouvrages nouveaux et des signes du temps. — **5**. Amédée ACHARD : *Dick Moon, Journal d'un anglais à Paris*; — **8**. Les courses d'Epsom — **10**. PRÉVOST-PARADOL : *l'Histoire romaine à Rome*, par M. Ampère. — **13**. Amédée ACHARD : *Exposition de Londres*.

Journal des villes et campagnes.

29 MAI. L.-F. KUHN : *un Prêtre déporté en* 1792, par M. l'abbé Meignan. — **31**. Victor PIERRE : *Poésies chrétiennes*, par M. Felix Gaudin. — L'abbé V. POSTEL : une Question de grammaire et de philologie, ou de la véritable Orthographe du nom de sainte Thérèse, 2e article. — L'abbé BARRAUGET : *Catéchisme des familles*, par M. l'abbé Moriet. — **2, 16 JUIN**. DE CHAMPEAUX : Jurisprudence ecclésiastique. — **3**. Louis MOLAND : *Henri IV et sa politique*, par M. Ch. Mercier de Lacombe. — **4**. Léopold GIRAUD : un Ouvrier géologue. — **6**. Henri DE L'EPINOIS : *Voyage d'un catholique autour de sa chambre*, par M Léon Gautier. — Anicet DIGARD : les vingt six Martyrs de l'Eglise du Japon. — **10**. Louis MOLAND : *la Peinture française au* XIXe *siècle. Les chefs d'école*, par M. Ernest Chesneau. — **12**. Louis MOLAND : *Chronique des croisades La Chanson d'Antioche*, trad. par Mme la marquise de Sainte-Aulaire. — **16**. Les Bouches à feu de Rhodes.

Moniteur universel.

21 MAI. Comte Clément DE RIZ : la galerie Borghèse à Rome. — **21, 25, 29 MAI, 1er, 14 JUIN**. Paul DALLOZ : Exposition universelle de Londres (industrie). — **24, 27 MAI, 2, 5, 11 JUIN**. Théophile GAUTIER : Exposition universelle de Londres (beaux-arts). — **25 MAI**. Henri LAVOIX : *Paris*, par M. Gustave Claudin. — **26**. NISARD : *Mémoires sur Fouquet*, par M. Chéruel. - **27 MAI, 3, 10, 17 JUIN**. TURGAN : Académie des sciences, séances des 26 mai, 2, 9 et 16 juin. - **31 MAI, 4, 12 JUIN**. J. DE WITTE : les Vases peints du musée Napoléon III. — **11 JUIN**. BOILAY : *Histoire de la censure théâtrale en France*, par M. Hallays-Dabot.—PENGUILLY L'HARIDON : Notice sur les bouches à feu venant de Rhodes. — **13**. Henri LAVOIX : *Athènes*, décrite et dessinée par M. Ernest Breton. — **14**. Louis MOLAND : *Civitas Suessionum, Mémoire pour servir à la carte des Suessiones*, par M. Stanislas Prioux. — **16**. NISARD : *Correspondance de Napoléon Ier*. — Théophile GAUTIER : *Vues de Savoie et de Suisse*, par MM. Bisson frères.

Opinion nationale.

24, 30 MAI, 7 JUIN Hector MALOT : Londres et les Anglais. — **25 MAI, 8 JUIN**. Victor MEUNIER : Sciences. — **28 MAI**. Antony MÉRAY : *les Dogmes nouveaux*, par M. Eugène Nus. — **7 JUIN**. Alex. BONNEAU : *Atlas sphéroïdal et universel*, par M. F.-A. Garnier. — **9**. Charles JOUFFROY : *les Chevaliers-poëtes de l'Allemagne*, par M. Octave d'Assailly. — **11**. Francisque SARCEY : les Prédications du carême, 3e article. — **13**. Jean MACÉ : *Observations sur le poids et la forme du cerveau*, par M. Pierre Gratiolet. — **15**. J. CARVALLO : *la Banque de France dans ses rapports avec le crédit et la circulation*, par M. Gustave Marqfoy. — **15** Jules LEVALLOIS : Royer-Collard et Benjamin Constant.

Patrie.

24, 25 MAI, 3, 4, 9 JUIN. Didier DE MONCHAUX : le Musée Napoléon III. — **26 MAI, 17 JUIN**. SAM : la Semaine scientifique. — **26 MAI**. Edouard FOURNIER : la Semaine littéraire. — **27 MAI**. Arthur MANGIN : la Science dans les livres, Bulletin de bibiographie scientifique. — **30 MAI** A. DE LAUZIÈRES : *Tacite et son siècle*, par M E.-P. Dubois-Guchan. — **3 JUIN**. Richard CORTAMBERT : Revue des voyages. — **4**. SAM : Chronique scientifique. — **12**. Alfred BUSQUET : Exposition de Londres. — **16**. Alfred MICHIELS : les Prisonniers de Windsor.

Presse.

24 MAI. Paul DE SAINT VICTOR : l'Espagne au XVIIe siècle. — **24 MAI, 1er, 7, 14 JUIN**. Louis FIGUIER : Revue scientifique. — **25 MAI**. Charles DE MOUY : Revue littéraire du mois. — **29** Paul DELTUF : *Toujours tout droit*, par M. Ed. Delessert; *les Frais de la guerre*, par M. A. DE BERNARD; *les Joies dédaignées*, par M. Manuel. — **11**. Auguste CALLET : *nouveaux Essais de politique et de littérature*, par M. Prévost-Paradol.

Siècle.

24, 25 MAI, 6, 7 JUIN. Louis CUZON : *Œuvres et correspondances inédites de Jean-Jacques Rousseau, publiées* par M. Streickeisen-Moultou — **24, 25 MAI, 13 JUIN**. Oscar COMETTANT : Variétés japonaises.— **28 MAI, 7, 12 JUIN**. F. DE

.: Exposition universelle de Lon-ux arts). — 29 MAI. Jules *les Girondins*, par M. J. Gua-ppolyte LUCAS : *les Misérables*, ;tor Hugo. — 2 JUIN. Charles *Voyage scientifique autour de ma* par M. Arthur Mangin. — 6, 15. LUCAS : Revue bibliographique. atole DE LA FORGE : Profils po-hâteaubriand. — Louis NOIR : Va-riennes. Les Touaregs. — 13, 14. LA BÉDOLLIÈRE : *Histoire de* *formée de Montpellier*, par M. orbière.

Union.

1. Henry DE RIANCEY : *les Sources*, par le P. Gratry. — 27 MAI, 2, 9 JUIN. Alfred NETTEMENT : *les Misérables*, par M. Victor Hugo. — 28 MAI. Henri DE VANSSAY : *Histoire du journal* la Mode, par M. le vicomte E. de Grenville. — 1er JUIN. G. GRIMAUD, de Caux : Académie des sciences. — 2. POUJOULAT : *Vie de M. Emery*, par M. l'abbé Gosselin, 2e article. — 4. Genty DE BUSSY : *Notes sur le Japon, la Chine et l'Inde*, par M. le baron Ch. de Chassiron. — 7. MOREAU : *les Vieux auteurs castillans*, par M. le comte Théodore de Puymaigre. — 12. G. DE CADOUDAL : *les Jeudis de Mme Charbonneau*, par M. A. de Pontmartin.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

Annales archéologiques.

et AVRIL. Le baron F. DE Y : le Roi Charles V et la reine Bourbon sa femme (2 gravures). DURAND : le Trésor de Saint-nise. Manuscrits bysantins. — Al-:EL : Email du XIIe-XIIIe siècle). — Le baron DE LA FONS-MÉ-yage archéologique au XVe siècle. et Italie. — L'abbé A. HUREL : et les Palinods du moyen âge. Les le Rouen (1 gravure isolée et 1 ins le texte). — Bibliographie d'art ologie.

es de philosophie chrétienne.

A. BONNETTY : Quelques Docu-uveaux sur les sept propositions es par la congrégation du Saint-l'ontologisme et le traditiona-Quelques Documents historiques gion des Romains et sur la con-qu'ils ont pu avoir des traditions par leurs rapports avec les Juifs, — L'abbé Th. BLANC : Explica-verre trouvé dans les catacombes, int les apôtres Pierre et Paul, et ets bibliques, par le P. Garucci. — ETTY : la Philosophie tradition-s rationalistes chrétiens en France. E. BEUF : le Dogme de la chute mpsycose de M. Jean Reynaud. — et mélanges.

Annales du bibliophile.

Abel JEANDET : Bibliothèque d'un XVIe siècle. — Antoine VOISIN : ration des prix de certains ou-bibliographie. — Antony MÉRAY : t du bibliophile Huet. — Presse hique. — Catalogues de ventes et ies.

ues de la théologie catholique.

BOSSUET : Défense de la tradi-s saints Pères (inédit). — P. BÉLET : les Mystères du christianisme, d'après le *Catholique* de Mayence; — des Vicaires paroissiaux, d'après les *Analecta*. — L'abbé H.-J. CRELIER : le Psaume LXVII (hébr. LXVIII) traduit de l'hébreu et expliqué. — Bibliographie. — Nouvelles théologiques. — Bulletin bibliographique.

Collection des précis historiques.

1er JUIN. Quelques traits des martyrs japonais. — Auguste Misson, zouave pontifical. — Bulletin bibliographique.

15 JUIN. La Fête-Dieu à Anagni en 1861. — Le P. NAMPON : Au sacré Cœur, poésie. — Discours inédit de saint Louis de Gonzague aux jeunes gens de la congrégation de la très-sainte Vierge au collége de Sienne. — Trois lettres inédites de saint Louis de Gonzague. — Chronique contemporaine. — Nécrologie : le P. Moeremans, supérieur du pensionnat Saint-Michel, à Bruxelles. — Bulletin bibliographique.

Correspondance littéraire.

25 MAI. Ludovic LALANNE : Chronique. — Un Episode du ministère du cardinal de Richelieu. — Anatole DE BARTHÉLEMY : la Numismatique en 1862. — DUGAST-MATIFEUX : Note à propos de certains droits féodaux. — Correspondance. — Questions et réponses. — Amédée ROUX : Courrier italien. — LAURENT-PICHAT : Revue critique. — G. SERVOIS : Erudition. — Bulletin bibliographique. — Publications nouvelles : livres, journaux, périodiques.

Correspondant.

25 MAI. Lucien DUBOIS : les dernières Découvertes dans l'Afrique centrale, suite. — Henry MOREAU : les Finances de la France, 4e partie. — G. DE BOURBOULON : le Théâtre et les représentations dramatiques en Chine. — X. MARMIER : Hélène et Suzanne, scènes de la vie de province et de la vie de Paris, 2e partie. — Baron E. DE WOGAN : six Mois dans le Far-West, 2e par-

tie. — F. LENORMANT : les *Perses* d'Eschyle et la fête de Jeanne d'Arc à Orléans. — Victor FOURNEL : *Jésus au milieu des docteurs*, tableau de M. Ingres. — P. DOUHAIRE : Liberté de l'enseignement. Pétitions au Sénat de Mgr l'archevêque de Rennes et de M. le comte de Tournon. — Bibliographie. — Léopold DE GAILLARD : Rome et Naples au mois de mai 1862.

L'Enseignement catholique, Journal des prédicateurs.

MAI. L'abbé BOURRET : Objet du pouvoir religieux (leçon à la Faculté de théologie de Paris) — S. Em. le cardinal DONNET : Oraison funèbre du P. Lacordaire. — Mgr PARISIS : la vraie et la fausse Compassion. — Le P. FÉLIX : Conférences de Notre-Dame, analyse et extraits.

Etudes religieuses, historiques et littéraires.

MAI-JUIN. J. FÉLIX : le Prince Adam Czartoryski. — A. DUTAU : les Origines du christianisme en Arabie d'après les nouveaux Bollandistes, 2e article. — P. TOULEMONT : M. Ernest Renan. — H. MERTIAN : le Robinson de la légende. — P. TOULEMONT : Bulletin des œuvres catholiques. — Bibliographie. — H. MERTIAN : Revue de la Presse.

Journal des jeunes personnes.

JUIN. Mlle Julie GOURAUD : Causerie; — la Pluie et le beau temps; — Correspondance parisienne. — Mme E. DE VILLERS : Voyageurs célèbres. Guillaume de Rubruquis. — Mlle Ernestine DROUET : Père et fille, poésie. — Mlle Zénaïde FLEURIOT : le Chemin et le but, nouvelle, suite. — P. G. : Géographie. Vienne. — Mme A. SAZERAC DE FORGE : Explication du logogriphe. — Mme Valentine DE LORNOVE : Retour d'un Sibérien. — Mme Alice DE SAVIGNY : Modes. — Mme Gabrielle DE LALLE : Travaux. — Gravure de modes, dessins de broderies, patrons, travaux à l'aiguille, planche de tapisserie (prie-Dieu).

Journal des maîtrises.

15 MAI. J. D'ORTIGUE : Société pour la restauration du plain-chant et de la musique d'église. — Lettre de M. l'abbé Tesson et réponse de M. Félix Clément à l'occasion des quatorze modes du plain-chant. — J. D'ORTIGUE : Inauguration de l'orgue de Saint-Sulpice. — Félix CLÉMENT : les Concerts populaires de musique classique; — Enseignement musical. — Faits divers. — MONCOUTEAU : *Offertoire pour le grand orgue ou l'harmonium.*

15 JUIN. J. D'ORTIGUE : *Messes en musique*, par M. Morel de Volcine. — L'abbé ARNAUD : Lettre à M. J. d'Ortigue. — Le P. LESCŒUR et M. l'abbé PERREYRE : du Chant liturgique et de la musique d'église considérés dans leurs effets. — Faits divers.

— Giovanni GABRIELLI : *Canzo gano;* — Ant. LOTTI : *Vere lan*

Journal historique et litt (de Liège).

JUIN. Journal historique du 1862. — Jugement du tribunal ci sur les quêtes pour les pauvr églises. — Jugement du tribun Gand sur le logement des curés *de Mme Swetchine.* — *L'Esprit ture*, par M. Ch. Oersted, tr M. J. Guillaume. — Monitoire d grégation du Concile à l'évêque La Maladie du roi. — Nouvelle et religieuses. — Nouvelles des sciences et des arts.

Revue britannique.

AVRIL. Calvin à Genève. — en 1862. — Richard Porson. — de l'Australie centrale. — Féli sohn en Suisse. — Du Commer de la Belgique. — Mémoires d' de renards, suite. — Une étran suite. — Des Sociétés en comma tions. — Pensées. — Corresponda nique.

Revue catholique (de Lou

JUIN. Ph. GILBERT : les Né missions catholiques dans l'Afriq — Bulletin de jurisprudence. — VALLÉE-POUSSIN : le Vivipar question des générations sponta ticle. — Léon DE MONGE : *les* par M. Victor Hugo. — L'abb *Histoire de M. Vuarin et du rét du catholicisme à Genève*, pa Fleury et M. l'abbé Martin. — *nales du commissariat de la t* — Nouvelles religieuses et ecclé

Revue contemporaine

31 MAI. D'ARAQUY : l'Erre nette, 2e partie. — NORTH PEAT cation populaire en Angleterre. cateurs en plein vent. — Le bar BEAUVERGER : les Finances de avant, pendant et depuis le p pire. — Christien OSTROWSKI : deleine, poëme dramatique, 3e p baron ERNOUF : la 2e et la 3e *Misérables*, par M. Victor Hu DES VERGERS : Musée Napoléon et terres cuites. — A. CLAVEA que littéraire. — J.-E. HORN : politique. — Athenæum français

15 JUIN. TROPLONG : un l'histoire romaine. — Alexandre Schmerling et l'unité allemande D'ARAQUY : l'Erreur d'Antoinet tie. — Eugène ASSE : Louvois, nistration et sa politique. — A. les Débris du XVIIIe siècle. — E BERT : dernières Explorations e — Guillaume FROCHNER : Trava démies et Sociétés savantes. —

:. — WILHELM : Revue musicale. — ur BAIGNÈRES : Fêtes musicales de Co- :. — J.-E. HORN : Chronique politique.

Revue de l'art chrétien.

IAI. Le P. DASSY : Sarcophages du ie de Marseille : N° 6. Jésus enfant fié (gravure). — L'abbé COCHET : nou- s Particularités relatives à la sépulture tienne du moyen âge (gravures dans le :). — L'abbé PARDIAC : Histoire de Jacques le Majeur et du pèlerinage de postelle, 2e article. — Élie PETIT : ise de Nogent les Vierges, note addi- ielle. — Bibliographie.

Revue de l'instruction publique.

MAI. Francisque BOUILLIER : *Essai hilosophie religieuse*, par M. Saisset.— ROBINET : *la Suède au XVIe siècle*, par . de Flaux, 3e article. — Victor CHAU- : *Dick Moon en France, journal d'un ais à Paris*, par M. Francis Wey. — les ASSELINEAU : *Inventaire de tous neubles du cardinal Mazarin*. — Eu- FOURNIER : *Zoologie du jeune âge*, M. A. Lereboullet. — B. JULLIEN : re sur la question du baccalauréat ès- :s. — Nécrologie : M. Olry Terquem. Nouvelles diverses. — Documents offi- . — Examens, concours, épreuves di- s.

MAI. G. VAPEREAU : *les Miséra-* par M. Victor Hugo, 2e partie. — Ch. s : *Mémoires de Francisco de Enzi- texte inédit avec la traduction fran- du XVIe siècle en regard, publiés avec e et annotation*, par M. Ch.-Al. Cam- — P. GARNIER : *Réponse de la France é de la Belgique relativement à l'au- de l'Imitation de Jésus-Christ*, par . Mangeart. — D.-L. GILBERT : *Lec- à l'Académie*, par M. E. Legouvé. — ais : Faculté des lettres de Paris. Doc- . Thèses de M. Charles. — L. QUICHE- : une Inscription du Musée Napo- III. — A. LESIEUR : Lettre sur la ion du baccalauréat ès-lettres. — Nou- s diverses. — Documents officiels. — ens, concours, épreuves diverses.

JUIN. Eugène VÉRON : *Chronique du Francoys premier de ce nom, publiée la première fois, avec une introduc- et des notes*, par M. Georges Guiffrey. ul BOITEAU : *Béranger et Lamennais. respondance, entretiens et souvenirs*. — les VIEN : *Journal d'un Voyage à Pa- n 1657-1658*, publié par M. A.-P. Fau- . — Julien AMÉRO : *le Monténégro*, par Henri Delarue. — X. : *Histoire de la de Reims*, par M. Ed. Fleury. — Si- n LUCE : Faculté des lettres de Paris. rat. Thèses de M. Karl Hillebrand. — URNIER : courtes Observations sur quel- sujets donnés pour le thème grec. — les NISARD : Conjectures étymologi- . — B. JULLIEN : Lettre sur la question du baccalauréat ès-lettres. — Nouvelles diverses. — Examens, concours, épreuves diverses.

12 JUIN. C. MALLET : *Mémoires d'un homme du monde*, par M. Antonin Rondelet; — *Théorie logique des propositions modales*, par le même. — J.-M. GUARDIA : XIXe *siècle. Les Œuvres et les hommes*, par M. J. Barbey d'Aurevilly. *Les Historiens politiques et littéraires*. — Jules GOURDAULT : *Dombey père et fils*, par Charles Dickens, *trad.* par Mme Bressant. — Richard CORTAMBERT : *Recherches historiques et philosophiques sur l'écriture des différents peuples*, par M. Léon de Rosny. — Adolphe BOTTE : *l'Année musicale*, par M. P. Scudo. — Edm. ROBINET : *la Propriété littéraire sous le régime du domaine public payant*. — J. LAROCQUE : Académie des inscriptions et belles-lettres, séances du mois de mai 1862. — Nouvelles diverses.— Documents officiels.

19 JUIN. Julien GIRARD : *Lettres de Mme de Sévigné*, recueillies et annotées par M. Monmerqué. — B. JULLIEN : *Addenda lexicis latinis investigavit, collegit, digessitque* L. Quicherat. — Edm. ROBINET : *Marguerite d'Angoulême (sœur de François Ier), son livre de défenses* (1540-1549), *étude sur ses dernières années*, par M. le comte H. de la Ferrière-Percy. — Em. FERNET : Variétés scientifiques. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

Revue des Deux-Mondes.

1er JUIN. Victor CHERBULIEZ : le comte Kostia. — Duc D'AYEN : de la Constitution anglaise et des conditions du gouvernement représentatif. — L. SIMONIN : la Maremme toscane, souvenirs de voyage. — Xavier RAYMOND : les Marines de la France et de l'Angleterre depuis 1815. — Comte Bernard D'HARCOURT : la première Ambassade de France en Chine. — Alfred JACOBS : la Région des grands lacs de l'Afrique équatoriale. — Émile MONTÉGUT : de la Musique. — G. POUJARD'HIEU : une Réforme de législation commerciale. Les transactions financières. — E. FORCADE : Chronique de la quinzaine. — P. SCUDO : Revue musicale. — Léopold PALLU : une Colonie militaire annamite.

15 JUIN. Ch. DE MAZADE : la Russie sous l'empereur Alexandre II. — Adalbert DE BEAUMONT : les Arts décoratifs en Orient et en France. — Xavier RAYMOND : les Marines de la France et de l'Angleterre depuis 1815. — Charles MARTINS : de l'Unité organique dans les animaux et les végétaux.— L. SIMONIN : la Maremme toscane, souvenirs de voyage. — Élisée RECLUS : le Brésil et la colonisation. — Victor CHERBULIEZ : le comte Kostia, 2e partie. — E. FORCADE : Chronique de la quinzaine. — P. SCUDO : Revue musicale. — Paul JANET : une nouvelle Défense du spiritualisme.

Revue du monde catholique.

25 MAI. Henri DE LÉPINOIS : du Gouvernement et de l'administration des États pontificaux au XIIIe et au XIVe siècle, fragments historiques. — L. GIRAUD : l'Unité de l'espèce humaine d'après des travaux ré-ents. — Jean LANDER : Jean d'Armagnac, suite. — A. VAILLANT : le Christianisme en Chine. — Ernest HELLO : *Voyage d'un catholique autour de sa chambre*, par M. Léon Gautier. — Paul VRIGNAULT : le Réveil du prisonnier, poésie. — J. LHESCAR : Revue des revues théologiques. — Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine.

10 JUIN. Dubosc DE PESQUIDOUX : la Comédie philosophique, 3e article. — Ernest HELLO : Etudes contemporaines. Victor Hugo. — Henri DE L'ÉPINOIS : du Gouvernement et de l'administration tificaux au XIIIe et au XIVe s Jean LANDER : Jean d'Armaş Eugène VEUILLOT : Chroniq zaine. — A. VAILLANT : Bull phique. — Revues françaises

Revue théologiqu

MAI. Tractatio de sacr tentiæ, suite. — Solution des posées dans les conférences Rome, suite et fin. — De for vocantur *Agnus Dei*. — R l'*Ordo* imprimé à Lyon pour cisions récentes de la S. Co concile.

La Vérité historiq

AVRIL. Charles SAINTE-F toire (fragments d'un manusc

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU I

Adèle, ou *l'honnête Ouvrière, histoire contemporaine*, par Mme Stéphanie ORY. — 1 vol. in-12 de 138 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 45 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes ; — 3e série.

Amitiés (des) *dans le jeune âge*, ou *du Choix des compagnons*, par le P. Antoine PELLICANI; *traduction de l'italien*. — 1 vol. in-18 de VIII-156 pages plus 1 gravure, chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr.

Choix *de fables, texte grec accompagné de notes en français; suivi des racines par ordre des fables et de leur table alphabétique, et d'un lexique grec-français dans lequel les mots à flexion se trouvent coupés de manière à parler aux yeux des élèves*, par MM. V. PARISOT et L. LISKENNE, membres de l'Université. — *Nouvelle édition*. — 1 vol. in-12 de 136-66 pages, chez A. Poilleux, et chez V. Sarlit; — prix : 90 c

Ouvrage adopté paa le conseil de l'Université.

Culte *et pèlerinages de la très-sainte Vierge en Alsace*, par M. le vicomte M. Th. DE BUSSIERRE. — 1 vol. in-8° de VIII-408 pages, chez H. Plon; — prix : 6 fr.

3e volume de *Notre-Dame de France*, dont les deux premiers volumes sont de M. le curé de Saint-Sulpice (Voir p. 66 de notre t. XXVI, et p. 222 du présent volume).

Délassements *dramatiques de l'enfance*, par M. MOREAU, professeur de rhétorique au petit séminaire de 1 vol. in-12 de 384 pages frères, à Lyon, et chez Régi à Paris; — prix : 2 fr.

Dictionnaire *universel de l à la ville et à la campa les notions d'une utilit d'une application journali renseignements usuels, etc. la collaboration d'auteurs* M. G. BELEZE. — SUPPLÉ de 30 peges à 2 col., che et Cie; — prix : 50 c.

Nous avons rendu compte de c moment de sa publication, t. XXII

Diocèse *ancien de Châlo Histoire et monuments, su laires inédits de la con la Neuville-au-Temple, d Toussaints, de Monstiers de Vinetz*, par M. Edouar LEMY. — 2 vol. in-8°, en pages plus 1 carte et 8 g Cavaniol, à Chaumont, e Châlons, et chez Aubry, à l 13 fr.

Discours *de circonstance* Mgr PLANTIER, évêque c 1 vol. in-8° de XII-328 pag Giraud, à Nîmes, et chez E à Paris; — prix : 4 fr. 50 c

Droit (du) *de l'Eglise tou session des biens destinés souveraineté temporelle c* S. Em. le cardinal GOUSSE de Reims. — 1 vol. in-8°

ues Lecoffre et Cie; — prix :

(l') *de la première enfance,* *ıme appelée à la régénération* *ır le progrès, étude morale et* par M. Henri NADAULT DE — 1 vol. in-12 de XIV-546 pa- Périsse frères, à Lyon, et chez fet et Cie, à Paris; — prix :

| *et les Eglises,* par Jean-Jos - LINGER; *traduit de l'allemand* bbé BAYLE, docteur en théolo- ınier du lycée de Marseille. — 2 de XXXIV-368 pages, chez H. ı, à Tournai, et chez P. Lethiel- aris; — prix : 2 fr. 50 c.

de la grammaire française en- *ır la chronologie de l'histoire* *:, de 420 à 1830; méthode en-* *nouvelle,* par MM. C.-C. JOU- h. GUÉRIN. — 1 vol. in-12 de ıages, chez Dezobry, F. Tandou prix : 1 fr. 75 c.

r). *Mœurs et paysages, his-* *:onuments,* par M. l'abbé Léon professeur d'histoire et d'archéo- rand séminaire de Langres. — ınd in-8° de 348 pages plus 4 chez A. Mame et Cie, à Tours, me veuve Poussielgue-Rusand, - prix : 3 fr.

n) *et un cœur vivifiés par le* *ne,* par M. l'abbé Stanislas ·aire général, missionnaire apos- · 1 vol. in-8° de 148 pages plus 1 :hez H. Casterman, à Tournai, Lethielleux, à Paris; — prix :

l et littéraire de la famille.

la vie et les ouvrages de Mgr *Joseph-Gaston de Partz de* *êque de Boulogne,* par M. l'abbé AIGNERÉ, archiviste de la ville ne. — 1 vol. in-8° de 256 pa- A. Courtin, à Arras, et chez , à Paris; — prix : 3 fr.

ronné par l'Académie d'Arras, dans nnelle du 26 août 1857.

nvelle), ou *la* Mère *de la vie,* *et prières pour tous les jours* *de Marie et pour les autres* *ıcrés à la Mère de Dieu,* par DECHAMPS, de la congrégation int Rédempteur. — 2e *édition.* in-18 de XVIII-396 pages, chez man, à Tournai, et chez P. Le- à Paris; — prix : 1 fr. 80 c.

1re édition, p. 372 de notre précé- n.

n *des Evangiles pour tous les* *r et les principales fêtes de* *: l'usage des écoles, des caté-* *chismes et des pensionnats, suivie de la* *messe et des vêpres du dimanche,* par M. l'abbé SABATY, du diocèse de Nîmes. — 2e *édition.* — 1 vol. in-18 de IV-228 pages, chez Louis Giraud, à Nîmes, et chez Etienne Giraud, à Paris; — prix : 80 c.

Approuvé par Mgr l'évêque de Nîmes.

Fabliaux *à l'usage des enfants,* par le P. CHAMPEAUX, salvatoriste de Sainte-Croix. — 1 vol. in-12 de 260 pages, chez V. Sarlit; — prix : 1 fr 50 c.

Fêtes (les) *d'enfants, scènes et dialo-* *gues, avec une préface* de M. l'abbé BAU- TAIN; *ouvrage illustré de 41 vignettes* par M. FOULQUIER. — 1 vol. in-12 de XII-362 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 2 fr.

Bibliothèque rose illustrée.

Génie (le) *de de Maistre, de Bonald et* *Châteaubriand,* ou *Dictionnaire de mo-* *rale, résumant les pensées, maximes et* *réflexions de cet illustre triumvirat lit-* *téraire,* par M. WOILLEZ, auteur de plu- sieurs ouvrages d'éducation. — 1 vol. in-12 de XII-318 pages, chez Périsse frè- res, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 2 fr.

Histoire *de la Compagnie de Jésus de-* *puis sa fondation jusqu'à nos jours,* par M. J.-M.-S. DAURIGNAC. — Tome Ier. — In-12 de 356 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 3 fr. 50 c.

L'ouvrage aura 2 volumes.

Histoire *de la terreur,* 1792-1794, *d'a-* *près des documents authentiques et iné-* *dits,* par M. MORTIMER-TERNAUX. — Tome II, in-8° de 516 pages, chez Mi- chel Lévy frères, et à la Librairie nou- velle; — prix : 6 fr.

Voir, sur le 1er volume, p. 379 de notre précé- dente livraison.

Histoire *de l'Eglise catholique en France,* *d'après les documents les plus authenti-* *ques, depuis son origine jusqu'au con-* *cordat de Pie VII,* par M. l'abbé JAGER, ancien professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne. — Tome Ier, in-8° de XXXVIII-542 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 4 fr. 50 c. pour les sous- cripteurs.

L'ouvrage aura 18 volumes.

Histoires *et causeries morales et instruc-* *tives à l'usage des jeunes filles chré-* *tiennes,* par M. Laurent DE JUSSIEU. — 1re *partie,* in-12 de 194 pages, chez De- zobry, F. Tandou et Cie; — prix : 1 fr. 50 c.

Hortus *eucharisticus, seu Anima fidelis* *Jesum in eucharistia adorans et orans,* **ab auctore operis cui titulus : THRENI SACERDOTALES.** — 1 vol. in-32 de 648

pages, chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 2 fr.

Instructions *sur l'eucharistie*, par M. l'abbé GRIDEL, chanoine de Nancy. — 1 vol. in-12 de 438 pages, chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 3 fr.

Iréna, ou *la Vierge lyonnaise*, par M. A. DEVOILLE. — 2 vol. in-12 de 322 pages chacun, chez Vermot; — prix : 4 fr.

Juanna, suivie de *Julie de Salerange*, par Mme Stéphanie ORY. — 1 vol. in-8° de 234 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Pousielgue-Rusand, à Paris; — prix : 1 fr. 25 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes.

Juris canonici *universi, per faciliorem methodum ad veram praxim sincere redacti*, COMPENDIUM *ex probatissimis auctoribus catholicis*, auctore Francisco-L.-M. MAUPIED, missionario apostolico, etc.; accurante J.-P. MIGNE. — 2 vol. grand in-8° de 862 pages à 2 col., à l'imprimerie catholique du Petit-Montrouge; — prix : 12 fr.

Laurentia, *histoire japonaise*, par lady Georgina FULLERTON; *traduit de l'anglais* par Mme Edouard DE LABOULAYE. — 1 vol. in-12 de VI-282 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr.

Légendes *infernales, relations et pactes des hôtes de l'enfer avec l'espèce humaine*, par M. J. COLLIN DE PLANCY. — 1 vol. in-8° de 400 pages, gravures, chez H. Plon; — prix : 4 fr. cartonné.

Bibliothèque des légendes.

Lettre *de* Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS *au clergé de son diocèse sur l'esclavage*. — In-8° de 16 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 50 c.

Lettres *spirituelles* de M. OLIER, curé de la paroisse et fondateur du séminaire Saint-Sulpice. — 2 vol. in-32, ensemble de 1124 pages, chez Mme veuve Pousielgue-Rusand; — prix : 2 fr. 50 c.

Lorette *et Castelfidardo. Lettre d'un pèlerin*, par M. Ed. LAFOND. — 1 vol. in-8° de XVI-436 pages plus 1 gravure, chez A. Bray; — prix : 5 fr.

Manuel *du directeur spirituel de la jeunesse chrétienne pour le choix d'un état de vie*, par le P. Auguste DEMANET, de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-12 de VIII-358 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr.

Marie-Madeleine (sainte), *études*, par M. l'abbé COULIN, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Marseille. — 1 vol. in-18 de XX-282
H. Casterman, à Tournai, e
thielleux, à Paris; — prix :

Opuscules *de* Mgr DE SÉGU
in-12 de X-510 et 620 page
Pélagaud, à Lyon et à Pa
7 fr.

Pensées *de* J. JOUBERT, *pr*
correspondance, d'une noti
son caractère et ses travaux
DE REYNAL, *et des jugemen*
de MM. SAINTE-BEUVE, S
SAINT-MARC GIRARDIN, GÉR
TOU. — 3e *édition, revue e*
— 2 vol. in-12 de 12-CXLVI
pages, chez Didier et Cie; —

Poésies religieuses, par
prêtre du diocèse de Lyon.
édition. — 1 vol. in-12 de
chez Girard et Josserand, à
C. Douniol, à Paris; — prix

Politique (la) *du cœur*, sui
Destinées, une Dette de jeu
nique, par Mme Marie EME
in-12 de 144 pages plus 1
L. Lefort, à Lille, et chez A
et Cie, à Paris.

Bibliothèque catholique de Lil
(1862), 2e livraison, n° 176; — pri
et 7 fr. 50 c. par la poste.

Tableau *de l'empire romai*
fondation de Rome jusqu'à l
vernement impérial en
M. Amédée THIERRY, sénat
bre de l'Institut. — 1 vol.
484 pages, chez Didier et
7 fr.

Victimes (les), par M. A.
2 vol. in-12 de 638 pages, c
— prix : 4 fr.

Vie *et imitation de l'Enfant*
R. P. Dom RAPHAEL; *ouvr*
tous les âges et à toutes le
— 1 vol. in-32 de 504 pages
de Notre-Dame d'Aiguebe
gnan (Drôme), et de Notre-
près Dôle (Jura); — prix :

Ville (la) *des neiges*, par
LAGARDE. — In-12 de 120
gravure, chez H. Casterma
et chez P. Lethielleux, à P
60 c.

Récits historiques et légendaires

Voyage à Madagascar,
PFEIFFER, *traduit de l'al*
l'autorisation de la famill
par M. W. DE SUCKAU, *et*
notice historique sur Mad
M. Francis RIAUX. — 1 v
LXXXIV-312 pages plus 1
Hachette et Cie; — prix : 2

J. DU

TABLES.

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie Catholique, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir

à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette Table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, tels que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — — aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.
Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être *lu que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

M.

T.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

PARIS, IMPRIMERIE DIVRY ET COMP., RUE NOTRE-DAME DES CHA

BIBLIOGRAPHIE
CATHOLIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE DIVRY ET Cie.
RUE NOTRE-DAME DES CHAMPS, 49.

BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
X BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME XXVIII.

JUILLET A DÉCEMBRE 1862.

PARIS,
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,
RUE DE SÈVRES, 31.

1862

BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE.

VINGT-HUITIÈME VOLUME.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE Ve FAUTEUIL.

(*Suite.*)

M. GUIZOT.

ici le nom peut-être le plus considérable de ce temps. D'autres u exercer sur les affaires de leur pays une action aussi longue et profonde, jouer un rôle aussi éclatant dans les luttes de l'esprit, ser également par le caractère de l'homme et du citoyen : nul rte à nos yeux, avec des titres si incontestés, cette triple auréole litique, d'écrivain et d'homme privé; nul n'a été, dans cette re, mêlé aux plus grands intérêts de l'Etat, engagé dans tous les ements de la pensée sur tous les domaines de la philosophie, de oire, de la littérature et de l'art, et nul, en même temps, par grité de la vie publique, par la dignité de la vie privée, n'a con- n'a gardé une telle autorité, n'a commandé un si universel res- Aujourd'hui, qui ne respecte, qui n'estime profondément uizot, parmi tous ceux dont l'estime et le respect ont quelque Le respect! ce sentiment austère qui suppose tant d'élévation l'esprit, tant de dignité dans le cœur, M. Guizot s'en est inspiré ıême toujours et partout : il est juste qu'il en recueille le béné- et que, si on le discute, lui, ses œuvres et ses actes, avec cette té qu'il a également proclamée, ce soit aussi avec ce respect qu'il efusé à rien et à personne qui y eût quelque droit.

M. Pierre-François-Guillaume Guizot est né à Nîmes, d'une famille protestante, le 4 octobre 1787. Il n'avait pas sept ans encore, lorsque, le 8 avril 1794, son père, avocat distingué, monta sur l'échafaud de la terreur. Quelques jours après, sa mère l'emmenait à Genève, chez ses grands parents. C'est là, entre le souvenir de l'échafaud paternel et les rudes influences de ce berceau de la religion de Calvin, que se forma sa première jeunesse. Faut-il s'étonner qu'il n'ait pas eu d'enfance, que tout en lui, dans sa pensée, dans son âme, dans son attitude, sur son visage et jusque dans son sourire, ait pri ce ton, ce pli austère qui n'ont jamais permis que la grâce adouci la force, que la sympathie s'attachât à sa personne en compagnie de l'admiration? Placé au gymnase de Genève, les livres furent ses seul jouets. Après quatre années d'études, il pouvait lire, dans leur langue originale, les classiques de la Grèce et de Rome, et les principau chefs-d'œuvre de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Ses deu dernières années furent consacrées à l'histoire et à la philosophie qu'il étudia malheureusement sous l'inspiration des préventions e des doctrines protestantes, dont il gardera toujours l'empreinte. En 1805, à dix-neuf ans, il vint à Paris pour y faire son droit.

Déjà, nous pouvons prendre pour guide ses récents mémoires s impersonnels, de tous les livres de cette nature le plus sûr documen sur la vie publique de leur auteur, la seule que nous devions ic juger. Dans ses mémoires, on le sait, M. Guizot, par fierté et par puritanisme, dédaigne de nous entretenir de tout ce qui n'a pas été public dans sa vie, ou ne sert pas à l'expliquer. Rien de sa famille, n de son enfance et de sa jeunesse; rien d'intime ni de familier mœurs, âme, vie privée, tout y est muré et fermé à triples verrous tout y est écrit à la manière des anciens, qui racontaient leur rôle dan les affaires de l'Etat souvent en langage indirect, sans entrer jama dans les détails personnels et domestiques. M. Guizot n'y pose ni n s'y drape; il parle avec l'impassibilité d'un témoin plutôt qu'avec l complaisance d'un acteur; il ne s'y montre que par ses idées, qu' expose en professeur plus qu'en avocat; et c'est pourquoi nous pou vons recourir à ce livre comme à une source originale et sûre d renseignements. M. Guizot a trop d'orgueil pour descendre à ces petits calculs de vanité qui altèrent le compte d'une vie au profit d'un gloire menteuse et trop peu riche d'elle-même.

Pauvre et fier, austère et ambitieux, M. Guizot resta une année da un triste isolement, aspirant à tout et ne voulant rien devoir qu'à lu

nême. Mis, par son caractère, à l'abri de la frivolité et de la licence, l s'enfonça dans des études solitaires et refit toute son éducation. L'année suivante, en 1806, il entra comme précepteur chez Stopfer, ancien ministre de la confédération suisse, l'homme de ce temps le plus riche en connaissances philosophiques. Tout en donnant à ses élèves des soins dont témoigne son *Dictionnaire des synonymes* (1809), monument de ce préceptorat, il exploita le trésor qu'il trouvait en son patron. Stopfer lui ouvrit le commerce de Kant et de la philosophie allemande, et il y prit déjà cet amour pour les idées générales, auxquelles il sacrifia toujours les faits particuliers. De plus, Stopfer l'introduisit chez Suard, et par Suard il pénétra dans les salons où se réunissaient les débris du monde philosophique et de l'aristocratie libérale du XVIIIe siècle, les salons de Mme d'Houdetot et le Mme de Rumford. Etranger à la révolution par son âge, à l'empire par ses idées, il ne devait entrer qu'en 1814, quoi qu'on en ait dit, dans la vie publique; mais, dès lors, il vivait dans une société d'opposition où, malgré son obscurité, il s'était fait accueillir avec bienveillance par son esprit, son instruction, son goût très-vif pour les plaisirs nobles, les lettres et la bonne compagnie. Ses idées et ses études, toutefois, n'étaient pas en parfaite harmonie avec ce milieu voltairien et frivole. Elevé à Genève dans des sentiments très-libéraux, mais dans des habitudes et des croyances sérieuses, en réaction contre la philosophie du XVIIIe siècle plutôt qu'en admiration de ses œuvres et de son empire, il se gardait tel à Paris, et, sous l'influence allemande de Stopfer, il lisait Kant et Klopstock, Herder et Schiller, beaucoup plus que Condillac et Voltaire. Aussi, que de plaisanteries tombaient des lèvres de Suard, de Morellet, du marquis de Boufflers et les autres habitués des salons qu'il fréquentait, sur ses traditions chrétiennes et son enthousiasme germanique, sans dommage, néanmoins, pour la bienveillance dont il était l'objet! Suard, en particulier, l'attirait de plus en plus dans son salon de la place de la Concorde, et s'efforçait de l'arracher à ses rêves germaniques pour le pousser dans la littérature française. Il lui avait ouvert le *Publiciste*, et appris à exprimer clairement et en un bref délai sa pensée trop nuageuse et trop lente. M. Guizot lui-même, dès 1806, s'était pris de goûts plus littéraires. Une de ses premières fantaisies avait été d'adresser à Châteaubriand une épître en vers, dont l'illustre auteur, suivant sa coutume, s'était empressé de le remercier en prose artistement modeste et polie. Cette lettre flatta la jeunesse de M. Guizot; les

Martyrs redoublèrent son zèle. Les voyant si violemment attaqués, il les défendit dans le *Publiciste*, et ses articles devinrent entre lui et Châteaubriand l'objet d'une correspondance dont il a inséré quelques lettres dans ses mémoires. Presque en même temps, recommandé par Suard, il écrivait dans d'autres journaux, tels que les *Archives littéraires*, le *Mercure*, le *Journal de l'empire*, la *Gazette de France*. Il prenait goût à tout, sauf à jouer dans *Andromaque*, suivant la singulière invitation que lui en adressa Mme de Staël dans une visite qu'il lui faisait en Suisse. Il traduisit de l'allemand de Rehfues l'*Espagne en* 1808; il rédigea, sur l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, de Gibbon, des *Notes critiques* (1812), par lesquelles il préludait à son prochain rôle d'historien; il collabora aux *Annales de l'éducation*, recueil périodique où le futur ministre de l'instruction publique aborda quelques-unes des grandes questions d'éducation publique et privée; il entreprit, sous le titre de *Vies des poëtes français du siècle de Louis XIV*, une collection dont le premier volume (1813) seul a été publié : c'est le volume réédité en 1852, sous le titre de *Corneille et son temps*, et comprenant trois parties : de l'Etat de la poésie en France avant Corneille; — Essai sur la vie et les œuvres de Corneille, avec éclaircissements et pièces historiques dus à M. Floquet; — Essai sur trois contemporains de Corneille : Chapelain, Rotrou et Scarron. Ce dernier essai avait été préparé et en grande partie rédigé par celle à qui M. Guizot « a dû long- « temps le bonheur, et à qui il doit toujours les plus chers souvenirs « de sa vie, » c'est-à-dire par Pauline de Meulan qu'il avait épousée l'année précédente, après sept ans d'une cour qui rappelle les longues amours de Julie d'Angennes et du duc de Montausier. On sait l'histoire de ce mariage si romanesque et si disproportionné pour l'âge : la maladie de Pauline de Meulan, les articles anonymes que lui envoya M. Guizot pour lui continuer les ressources du *Publiciste*, la révélation de leur auteur, la reconnaissance de l'obligée, l'amour réciproque et l'union qui s'ensuivirent. Tous deux s'étaient connus chez Suard, et c'est chez Suard qu'ils se retrouvèrent. Sans fortune, Pauline de Meulan ne possédait de plus que son mari qu'une douzaine d'années; mais elle lui apportait en dot, outre ses qualités personnelles, des relations et une influence que nous retrouverons tout à l'heure. — Les *Vies des poëtes français* furent sévèrement accueillies par Dussault dans le *Journal des débats*. A quoi bon, demanda crûment le critique, un livre qui ne peut échapper à la trivialité la plus

gaire que par l'originalité la plus hasardeuse? A quoi bon cette npilation de faits et d'idées, écrite en style *pensé*, quelquefois heuıx, mais souvent lourd, martelé, difficile et obscur, en somme pas nçais? L'avertissement n'est que du galimatias; l'introduction, indée, prise de trop haut, qu'un hors d'œuvre sans rapport avec le et, qu'une rapsodie de ce qui a été écrit sur les mœurs et les lets de la France avant Corneille, qu'un amas de quelques bons maiaux dont il n'est résulté aucune construction. Plus galant envers uteur féminin des trois vies, Dussault lui reconnaissait un style oins pénible, plus correct et plus pur, un ton plus enjoué et plus nusant; mais il lui refusait encore le naturel; et, se résumant sur deux auteurs, il disait : l'un affecte plus de naturel, l'autre plus philosophie qu'il n'en a. — Sans doute, le livre a été beaucoup rrigé en 1852, mais, dès 1813, il valait bien mieux que ne le disait ıssault. M. Guizot a bien cherché dans l'histoire de notre ancienne ésie le secret des beautés comme des erreurs de Corneille; il a saisi ec clairvoyance les lois particulières et les rapports généraux, les uses premières et secondes d'où est résulté son génie; il a démêlé ec une haute philosophie le grand ressort cornélien : l'admiration, nt il a apprécié la valeur tragique; il a embrassé dans son étendue son unité l'œuvre de Corneille se dégageant de l'ignorance et de la rbarie de son temps, pour monter à son éclatant midi et s'effacer suite dans les ombres de son couchant. Inférieure à l'étude sur akspeare que nous retrouverons à sa date, l'étude sur Corneille notait, — de l'aveu même de Dussault, — un esprit judicieux et ge, et aussi un esprit très-littéraire, à qui rien ne manquait des nésités de son sujet, qu'un peu d'animation dans la grandeur.

A la même époque, M. Guizot apprenait à admirer, à aimer et à nprendre les arts dont notre gloire, en se promenant à travers le onde, avait conquis et rassemblé chez nous les chefs-d'œuvre. Il ivit alors un *Examen critique du salon de* 1810, l'une des plus llantes expositions de notre école; un *Essai sur les liens qui unisnt et les limites qui séparent les beaux-arts;* enfin la *Description tableaux d'histoire et des tableaux de genre et de paysage osés dans le Musée royal.* Ces divers écrits, moins la description tableaux de genre et de paysage, ont été recueillis de nouveau par r auteur en 1851 et réunis en un même volume, que Gustave nche a durement jugé. C'est l'œuvre, dit le critique, d'un esprit n vulgaire, mais peu familiarisé avec son sujet, qui s'appuie sur

des auteurs dont il ne discerne pas la valeur inégale. Et il releva ce qu'il appelait assez irrévérencieusement des *bévues* dans les jugements et les idées techniques, notamment la distinction entre la sculpture et la peinture, dont l'une aurait pour domaine les attitudes calmes, et l'autre tous les genres d'action : — double formule, disait le critique, contredite par toute l'histoire de l'art. En somme, concluait-il, ce livre, où l'absence d'idées neuves n'est rachetée que par des idées fausses, passerait, signé d'un autre nom, tout à fait inaperçu ; signé du nom de M. Guizot, il en est honoré plus qu'il ne l'honore, et il ne méritait pas une réimpression.

M. Guizot avait accompli tous ces travaux avant l'âge de vingt-cinq ans, et par là s'était attiré l'attention des hommes sérieux. Déjà ses amis s'étaient pris du désir de le faire nommer auditeur au conseil d'Etat, et, pour l'essayer, lui avaient demandé un mémoire sur une question internationale. Ce projet venait d'échouer, lorsque Fontanes, alors grand maître de l'Université, le nomma professeur adjoint à la chaire d'histoire qu'occupait Charles de Lacretelle dans la Faculté des lettres de l'Académie de Paris ; et peu après, avant même l'ouverture du cours, il divisa la chaire en deux, et le nomma professeur titulaire d'histoire moderne, avec dispense d'âge, car M. Guizot n'avait pas encore vingt-cinq ans. Quand le cours dut commencer, en décembre 1812, Fontanes parla au jeune professeur de son discours d'ouverture, et lui insinua qu'il devrait y mettre une ou deux phrases à l'éloge de l'empereur : « C'est l'usage, lui dit-il, surtout à la création d'une « chaire nouvelle, et l'empereur se fait quelquefois rendre compte « par moi de ces séances. » M. Guizot s'y refusa. « Eh bien, dit Fon- « tanes, avec un mélange visible d'estime et d'embarras, faites comme « vous voudrez ; si on se plaint de vous, on s'en plaindra à moi ; je « vous défendrai, vous et moi, comme je pourrai. » Le discours fut prononcé le 11 décembre, sans éloge officiel, au collége du Plessis, en présence des élèves de l'école normale et d'un public peu nombreux : ce fut la première leçon d'histoire du professeur appelé à tant de célébrité, et sa première parole publique. — On est frappé, à cette distance d'un demi-siècle, de la fermeté d'idées du jeune professeur, du coup d'œil déjà si sûr qu'il portait sur l'histoire, du programme qu'il traçait de son enseignement, programme si large qu'on y découvre non-seulement le cours de 1812, mais les cours de 1820 et de 1829, conçus déjà dans cette tête si jeune d'années, mais mûrie par la réflexion et des habitudes généralisatrices. « Nous chercherons

« dans l'histoire des peuples, disait-il, celle de l'espèce humaine; nous « nous appliquerons à démêler quels ont été, dans chaque siècle, « dans chaque état de civilisation, les idées dominantes, les principes « généralement adoptés qui ont fait le bonheur ou le malheur des « générations soumises à leur pouvoir, et qui ont ensuite influé sur le « sort des générations postérieures. » Et, à ce point de vue, il parcourait rapidement l'histoire moderne pour en indiquer le caractère et l'intérêt. On pressent la future histoire de la civilisation. En 1812, le professeur s'arrêtait à étudier les premiers siècles de l'histoire moderne, dont il allait chercher le berceau dans les forêts de la Germanie, patrie de nos ancêtres. Puis, après avoir tracé un tableau de leurs mœurs, il jetait un coup d'œil sur la situation de l'empire romain au moment où les Barbares y pénétrèrent. Il devait exposer ensuite la longue lutte qui s'éleva entre eux et Rome jusqu'à la fondation des principales monarchies modernes. Cette fondation devenait ainsi pour lui un point de repos, d'où il partirait pour suivre la marche de l'histoire de l'Europe. La maturité du professeur dans une telle jeunesse, son extérieur grave, son ton sentencieux et affirmatif, saisirent l'auditoire; et les éloges de Suard, les analyses des feuilles publiques, donnèrent la vogue à son enseignement. Son entrée dans l'Université le mit en rapport avec un homme qui devait influer sur ses idées et sa conduite, Royer-Collard, alors professeur d'histoire de la philosophie et doyen de la Faculté des lettres, qui le prit en prompte et vive amitié. Ils ne se connaissaient pas auparavant, l'âge et l'isolement de Royer-Collard ayant toujours mis entre eux une grande distance; mais, à la première rencontre, ils furent nouveaux et attrayants l'un pour l'autre. Royer-Collard introduisit son jeune collègue dans la petite société philosophique dont il faisait partie avec Maine de Biran. Là, on parlait librement de toutes choses, de politique aussi bien que de philosophie, et M. Guizot y prenait part à cette opposition d'idées qui éclatait de plus en plus ferme à la fin de l'empire. La logique de son esprit, l'ambition calme de son cœur laissaient entrevoir sa fortune, que Royer-Collard lui annonça dès lors avec une sorte de divination. D'un autre côté, par sa femme, par Royer-Collard encore, il connaissait l'abbé de Montesquiou, un des membres du comité royaliste qui correspondait avec Louis XVIII. Par lui-même et par ses relations, il était donc prêt à entrer dans les affaires, lorsque l'empire menacé ferait place à un autre ordre de choses. En attendant, las de rester immobile à sa place devant un spectacle dont il ne prévoyait

pas la fin si prochaine, il se rendit auprès de sa mère vers le milieu de 1814. Il apprit à Nîmes les événements accomplis à Paris, et une lettre de Royer-Collard le pressa de revenir. Il partit sur-le-champ, et, peu de jours après son arrivée, il fut nommé secrétaire général du ministère de l'intérieur, que le roi venait de confier à l'abbé de Montes quiou. — En abordant dans ses mémoires le récit de sa vie publique M. Guizot fait cette déclaration qui résume assez bien sa pensée et s conduite : « Aucun engagement antérieur, aucun motif personnel n « me portait vers la restauration. Je suis de ceux que l'élan de 178 « a élevés, et qui ne consentiront point à descendre. Mais si je ne tie « à l'ancien régime par aucun intérêt, je n'ai jamais ressenti cont « l'ancienne France aucune amertume. Né bourgeois et protestan « je suis profondément dévoué à la liberté de conscience, à l'égalit « devant la loi, à toutes les grandes conquêtes de notre ordre social « mais ma confiance dans ces conquêtes est pleine et tranquille, et j « ne me crois point obligé, pour servir leur cause, de considérer l « maison de Bourbon, la noblesse française et le clergé catholiqu « comme des ennemis. » — Tel l'avait pris l'abbé de Montesquiou qui répondait à ceux qui lui reprochaient la qualité de protestant d son secrétaire général : « Croyez-vous que je veux le faire pape? Plein de confiance en lui, Montesquiou le chargeait, dans le départe ment de l'intérieur, de beaucoup d'affaires étrangères à ses attribu tions naturelles, et lui eût volontiers laissé prendre une bonne part d pouvoir. M. Guizot intervint ainsi, durant ce ministère, dans troi circonstances importantes : l'exposé de la situation de la France, au quel il travailla avec l'abbé de Montesquiou; le projet de loi sur l presse, qu'il rédigea avec Royer-Collard et qu'il défendit dans un courte brochure citée en partie à la fin du premier volume de ses mé moires; et enfin la réforme du système général de l'instruction pu blique, réforme qu'on appellerait aujourd'hui la décentralisation d l'Université.

En 1815, le roi parti et l'empereur rentré à Paris, M. Guizot, qu qu'on en ait dit, ne conserva pas ses fonctions sous le ministè Carnot, et ne signa pas l'acte additionnel; il retourna à la Faculté d lettres, décidé à rester en dehors de toute menée secrète, de toute ag tation vaine, et à reprendre ses travaux historiques et son cours, no toutefois, sans un vif regret de la vie politique à peine ouverte po lui et tout à coup fermée. Quelque temps après, il y était engagé nouveau par les royalistes constitutionnels qui se réunissaient alo

autour de Royer-Collard : de là le voyage de Gand si amèrement et si aveuglément reproché. A la seconde restauration, il conserva auprès de Barbé-Marbois, qu'il avait beaucoup connu chez Mme de Rumford et chez Mme Suard, le poste de secrétaire général du ministère de la justice, auquel M. Pasquier, d'abord garde des sceaux, l'avait fait appeler sous le cabinet du prince de Talleyrand. On lui a souvent attribué, dans le gouvernement de cette époque, un rôle plus grand que celui qui lui a réellement appartenu. Le parti monarchique et constitutionnel qui se forma en 1815 devint aussitôt le sien. Il le défendit contre M. de Vitrolles dans un écrit intitulé : *du Gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France* (1816), où il exposait à sa manière les principes essentiels du gouvernement représentatif, leur sens, leur action et les conditions de leur développement dans l'état où nos révolutions et nos dissensions avaient jeté le pays. Sur ces entrefaites, Barbé-Marbois étant sorti du pouvoir, il quitta en même temps le poste de secrétaire général du ministère de la justice, et rentra, comme maître des requêtes, dans le conseil d'Etat. Il contribua à la rédaction de la loi d'élection du 5 février 1817, travailla à l'exposé des motifs, et, trop jeune pour siéger dans la chambre, il défendit cette loi, au nom du gouvernement, dans plusieurs articles insérés au *Moniteur*. C'est en 1819, dans la discussion des lois sur la liberté de la presse, qu'il monta pour la première fois à la tribune, où il avait été chargé de les soutenir, avec Cuvier, en qualité de commissaire du roi. Il s'acquitta convenablement, mais froidement de cette mission. A la même époque, il défendait les idées et la conduite de ses amis au conseil d'Etat, dans les salons et dans la presse. Il prit une grande part aux journaux et recueils périodiques du parti doctrinaire : le *Courrier*, le *Globe*, les *Archives philosophiques, politiques et littéraires*, la *Revue française*, où il discutait, suivant ses principes et ses espérances, tantôt les questions générales, tantôt les incidents de la politique active. Mais sa situation était un peu incertaine : à la fois en dedans et en dehors du gouvernement, ministériel et indépendant, agissant tantôt de concert avec l'administration, tantôt à côté de l'opposition, il n'avait à son usage ni toutes les armes du pouvoir, ni toutes celles de la liberté. La chute du ministère Decazes, après l'assassinat du duc de Berry, le tira de cette position fausse en l'éliminant du conseil d'Etat, et le jeta dans une plus franche opposition.— Il résolut d'abord de reprendre, à la Faculté des lettres, son cours d'histoire moderne. C'était à la fin de juillet 1820. Pour s'y préparer, il

accepta de Mme de Condorcet la *Maisonnette*, à dix lieues de I
près de Meulan, où il s'établit dans les premiers jours d'août et
ses travaux. Les visites fréquentes de ses amis, les voyages qu'il f
quelquefois à Paris, le détournaient souvent de ses études d'hi
et le reportaient vers la politique. L'envie lui vint alors de dir
haut ce qu'il pensait du nouveau régime de la France, de ce
était, de ce qu'il devait être. Encore étranger aux chambres, il v
d'avance y marquer sa place : d'un seul coup, il servait sa ca
son propre succès. Après deux mois de séjour à la *Maisonne*
publia sous ce titre : *du Gouvernement de la France depuis la*
tauration et du ministère actuel, son premier écrit d'oppo
contre la politique qui prévalait depuis sa sortie des affaires. Qu
rait le pouvoir, des classes moyennes élevées à leurs droits o
classes jadis privilégiées? Il soutint avec ardeur la cause de la s
nouvelle, ayant l'égalité devant la loi pour premier principe
classes moyennes pour élément fondamental. Il transporta la lu
1820 dans les treize siècles de notre histoire, où il ne voulut voi
vainqueurs et vaincus, s'efforçant toutefois d'adoucir tout ce qui
ses idées et son langage, pouvait tourner au profit des passions
lutionnaires. — Tout en maintenant, quant au fond des chos
écrit de 1820, M. Guizot reconnaît aujourd'hui qu'il était trop a
et trop rude, trop exclusivement inspiré de l'esprit d'oppositi
s'en douta même un peu au moment où il le publia. Aussi, pa
tinct plutôt que par une intention réfléchie et précise, le dés
vint, après avoir fait acte d'opposition déclarée, de prouver qu
prit de gouvernement ne lui était pas étranger, et, en 1821, il
son ouvrage *des Moyens de gouvernement et d'opposition dans*
actuel de la France, destiné à établir qu'on pouvait contrôler l'
rité sans la détruire, et user des droits de la liberté sans ébranl
bases de l'ordre établi; écrit qu'il relit aujourd'hui « avec un
« tisfaction presque sans mélange. » — Cependant, les conspir
et les procès politiques éclataient de jour en jour et amenaient
tragiques conséquences. Dans une alternative de jugement sév
d'émotion indulgente, il publia, en 1821 et 1822, deux écrits
tulés, l'un, *des Conspirations et de la justice politique*, l'autre,
Peine de mort en matière politique, où, sans chercher à désar
pouvoir dans sa légitime défense, il avait à cœur de le convainc
son intérêt comme la vraie justice lui conseillaient de rendre les
politiques et les exécutions capitales très-rares, en attendant la s

tution graduée des peines du bannissement et de la déportation à la peine de mort. Ces quatre ouvrages, publiés coup sur coup dans l'espace de deux ans, frappèrent vivement l'attention publique.

Dans le même intervalle, cet esprit plus souple, plus naturellement applicable qu'on ne croit aux études les plus diverses, annota une édition de Rollin (1821); puis il entreprit de revoir, dans la traduction de Le Tourneur, les principaux ouvrages de Shakspeare, six tragédies, dix drames historiques et trois comédies, pendant que M. de Barante traduisait, de son côté, *Hamlet*, et que M. Amédée Pichot se chargeait de revoir tout le reste du théâtre. De ces travaux réunis résulta une édition française des œuvres complètes de Shakspeare publiée à Paris en 1821. En tête, M. Guizot mit un *Essai sur la vie et les œuvres de Shakspeare*, réimprimé en 1858. A la suite de l'*Essai*, dans l'édition récente, il a placé les *Notices* qui précédaient chacun des principaux ouvrages traduits ou revus par lui, notices assez insignifiantes séparées des ouvrages mêmes, et dans lesquelles il se borne, en général, à indiquer les sources où a puisé le poëte, et à bien faire ressortir l'originalité qu'il a su garder dans l'imitation, le cachet de propriété absolue dont a il marqué tous ses emprunts. — L'*Essai sur la vie et les œuvres de Shakspeare* souleva dans le camp classique un cri de fureur. Hoffman, dans le *Journal des débats*, l'appela une débauche d'esprit, et l'attaqua au nom d'Aristote, d'Horace, de Boileau et de Voltaire. Rien là pourtant qui n'eût été dit ou indiqué déjà par W. Schlégel; mais, quoique Schlégel eût traduit lui-même en français son cours de littérature dramatique, ce cours était peu connu, moins encore populaire en France. C'est M. Guizot qui a ouvert chez nous, sur le théâtre anglais, le courant d'idées qui a fini par prévaloir. Jamais encore on n'avait aussi bien apprécié Shakspeare, ni démontré si péremptoirement la nécessité d'une rénovation dramatique dont Shakspeare, sans doute, n'est pas le modèle, — il était trop de son temps, — mais dont il contient le système. Après des préliminaires trop longs peut-être sur le règne d'Elisabeth, sur les premiers temps du théâtre grec, sur les origines du théâtre en Europe, M. Guizot aborde l'étude de Shakspeare et y jette tout ce qu'il sait, tout ce qu'on peut savoir sur sa vie. Arrivé à son œuvre, il explique bien par la fantaisie la comédie shakspearienne, qui ne ressemble en rien aux peintures de caractères et de mœurs de Molière. Avec beaucoup de discernement, il distingue les cinq chefs-d'œuvre : *Othello*, *Hamlet*, *Romeo*, *Lear* et *Macbeth*, des drames historiques. Quant aux *Histoires*, ce ne sont,

dit-il très-bien, à l'exception de *Richard III*, que des chroniques dialoguées où le génie éclate, et non des tragédies, parce qu'il n'y a en elles ni concentration ni unité, parce qu'elles ne sont qu'un tissu d'événements sur lequel ne se détache pas une action régie et commandée par un seul personnage. Avec un peu plus d'imagination et de poésie, l'*Essai sur Shakspeare* serait le chef-d'œuvre de la critique philosophique et littéraire.

En même temps que M. Guizot publiait ces divers écrits, il préparait ou faisait son cours d'histoire moderne, qu'il ouvrit le 7 décembre 1820. Il rentrait dans l'enseignement avec la supériorité d'études plus longues et plus approfondies, d'un talent plus mûr, d'une expérience due à la pratique des affaires. Cette expérience lui était particulièrement utile et même nécessaire pour corriger ce qu'il y avait de trop abstrait et de trop absolu dans son esprit. L'histoire n'est pas une inflexible géométrie appliquée à des êtres lancés fatalement dans une invariable orbite; c'est un drame où s'agitent des acteurs libres et changeants; drame soumis, sans doute, à quelques lois éternelles comme la providence, mais mêlé de péripéties soudaines et imprévues, et souvent conduit, par des causes et des circonstances secondaires, à quelque dénoûment qui déroute la philosophie de cabinet. L'étude de l'histoire ne doit donc pas être une morte anatomie, mais une physiologie vivante; elle doit se porter moins sur les organes constitutifs de l'homme et de la société que sur leur jeu et leur action. Malheureusement, malgré les leçons qu'il avait reçues des faits, M. Guizot appartenait toujours par la nature de son esprit, par ses habitudes intellectuelles, par ses engagements politiques, à cette école, à cette opposition doctrinaire qui devait jeter tant d'utopies à travers ses théories les plus sages, et gâter ses meilleures idées par tant de préventions dont son impartialité même ne pouvait le défendre. C'est ce que nous verrons en étudiant chez lui le professeur et l'historien.

U. Maynard.

---

1. **ADÈLE**, ou *l'honnête Ouvrière, histoire contemporaine*, par Mme Stéphanie Ory. — 1 volume in-12 de 140 pages plus 1 gravure (1862), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 3e série*); — prix : 45 c.

Voici qui sort un peu du cercle banal dans lequel s'enferment trop souvent les auteurs qui écrivent pour la jeunesse : nous assistons

d'abord à un dialogue de jeunes gens, dont l'un, membre du Jockey-Club, confie à son ami ses embarras et ses contrariétés, car tout n'est pas roses dans la vie des habitués du boulevard Italien de Paris. Il a perdu un portefeuille contenant environ 6,000 francs, ce qui, joint à un pari également perdu et à une escroquerie dont il a été victime (il est un peu naïf, le dandy), dérange fort l'équilibre de son budget. Mais tout cela n'est qu'une bagatelle en comparaison des obsessions d'une vieille tante, dont il est le futur héritier à la condition qu'il se mariera dans un bref délai. Une pauvre ouvrière, réduite aux plus durs sacrifices pour faire vivre sa mère infirme, a trouvé le portefeuille et le fait restituer par l'intermédiaire du commissaire de police. Touché de sa probité et tenté par le plaisir si neuf pour lui de faire une bonne œuvre, le jeune homme emploie les voies les plus délicates pour faire accepter à la jeune fille ces 6,000 francs, destinés à former sa dot. Une dame respectable intervient dans cette négociation ; mais notre héros, qui a quelquefois entrevu la jeune ouvrière chez cette dame, s'avise de penser qu'elle pourrait être, moyennant un peu de culture, une femme convenable pour lui. Heureusement, Adèle, — c'est le nom de la jeune ouvrière, — n'a pas moins d'esprit que de bon sens : prévoyant d'un coup d'œil toutes les conséquences de cette union mal assortie, elle refuse, et épouse un homme de sa condition, dont le caractère honorable lui offre toutes les garanties de bonheur. — Il y a là, — si cela n'a déjà été fait, — de quoi composer une petite comédie pleine de naturel.

1. **L'AMI DES CATHOLIQUES,** *livre où sont contenues l'exposition et les preuves de la vérité religieuse,* par M. l'abbé FOURGEZ, chanoine honoraire de Montauban. — 1 volume in-12 de XII-316 pages (1862), chez Aug. Lévesque; — prix : 1 fr. 75 c.

Résumer dans un cadre restreint, et cependant d'une manière à peu près complète, l'ensemble des vérités religieuses et des principes sur lesquels elles s'appuient, tel est le but que s'est proposé l'auteur de cet ouvrage. Il a voulu présenter dans un seul volume toute la doctrine catholique avec l'enchaînement rigoureux de ses dogmes et de ses pratiques, la démonstration précise des faits appuyée sur des preuves irréfragables, la discussion lucide des points contestés par les dissidents. Ce livre renferme donc l'histoire raisonnée de la religion, et met le chrétien en mesure de défendre avec avantage l'enseignement de l'Eglise, et, par conséquent, d'asseoir sa foi sur les bases les

plus solides (p. vi). C'est le résultat de longues recherches et
approfondies. De nombreuses citations des défenseurs de la v
tholique viennent, toujours à propos, appuyer l'argumentat
sonnelle de l'auteur, et lui donnent à la fois une variété qui
l'esprit, une autorité qui subjugue la raison, et une érudition
fond la demi-science du philosophe rationaliste. Malgré s
peu étendu, on peut dire de cet ouvrage qu'il présente une
tration complète de l'enseignement catholique, non pas en
qu'elle suffise pour le théologien, à qui des études plus dév
sont nécessaires, mais au moins en ce que le fidèle y trouve
les preuves dont il a besoin pour éclairer sa foi, et la défendr
casion, contre les attaques de l'incrédulité.— Dans une longue
chapitres, dont l'enchaînement n'est peut-être pas assez rigo
présentent d'abord les questions capitales de l'existence de Di
création du monde, de la chute de l'homme, de la promesse
dempteur, de la nécessité de la révélation, des livres qui la
nent, c'est-à-dire de la Bible, dont on prouve l'authenticité
ractère divin, de la nécessité d'une religion en général, et de
de la religion chrétienne en particulier. Ces grands principes
posés, l'auteur étudie l'Eglise catholique avec les caractère
distinguent de toutes les sectes; puis il développe les prom
Jésus-Christ, principalement en ce qui concerne l'infaillibilit
doctrine et l'indéfectibilité dans la durée. Revenant ensuite
pas, il traite de la possibilité, de la vérité et de l'autorité
phéties et des miracles, de la tradition comme règle de foi, d
cessité d'un tribunal infaillible pour terminer les controve
gieuses. Alors se présente naturellement une étude sur les
sur la papauté et sur l'épiscopat, avec un mot sur le pouv
porel des papes. Enfin, on trouve un exposé doctrinal sur l'h
le schisme, sur les mystères, sur la foi, sur l'indifférence en
de religion, sur l'action de la Providence à l'égard des créat
le gouvernement de l'Eglise et la hiérarchie ecclésiastique,
raison dominicale, sur le dogme de l'éternité des récompens
châtiments dans l'autre vie, sur l'invocation des saints, les re
les images, sur le culte que nous rendons à la sainte Vierg
sur le purgatoire et la prière pour les morts. — Outre le dé
nous avons signalé, nous regrettons que certains assages
pas d'une exactitude absolue. Voici, comme exemples,
distractions échappées à l'auteur : « Le péché originel n'est d

« de positif ; c'est tout simplement une *négation des rapports qui « existaient entre Dieu et l'homme*, rapports qui produisaient la « sainteté et la justice (p. 24). » Pourquoi n'avoir pas dit avec les docteurs catholiques que le péché originel, qui, évidemment, comme tout autre péché, « n'est rien de positif, » consiste dans la *privation* de la justice originelle, de la sainteté dont Dieu avait enrichi Adam? M. l'abbé Fourgez n'a pu vouloir dire que la justice originelle n'avait rien de positif, et consistait dans les rapports qui existaient entre Dieu et l'homme. Ce serait là une erreur. — Il nous semble également inexact de dire que « la vérité religieuse consiste dans certains points « fondamentaux (p. 34) ; » la vérité religieuse est plutôt l'ensemble de tous les dogmes révélés de Dieu. — Nous n'aimons pas non plus la distinction de « deux sortes de révélation : l'une naturelle et l'autre « surnaturelle (p. 46). » On entend par révélation, au point de vue religieux, la manifestation extérieure, faite par Dieu même, d'une vérité qui a rapport à la religion, soit que nous puissions, soit que nous ne puissions pas connaître cette vérité par les lumières de la raison seule ; et cette révélation est surnaturelle dans les deux cas. Par le fait, il n'y a eu ni révélation naturelle, ni même loi de nature, puisque dès la création Dieu instruisit lui-même l'homme et lui enseigna ce qu'il avait besoin de connaître ; la loi qu'on veut appeler loi de nature est évidemment une loi révélée. — Enfin, nous n'admettons pas que le gouvernement de l'Eglise soit « une théocratie, « dont l'autorité se partage en autant de portions qu'il y a de pas« teurs préposés à la conduite des Eglises particulières (p. 219). » Le gouvernement de l'Eglise est reconnu par tous les théologiens catholiques comme « une monarchie tempérée. » — En somme, cet ouvrage est instructif ; le style en est clair, correct et à la portée de toutes les intelligences ; la lecture en est intéressante, et il est propre à dissiper bien des préjugés trop accrédités, même parmi les catholiques.

M. Dardy.

1. **CAMILLE**, par Mme L. de Montanclos. — 1 volume in-8° de 186 pages plus 1 gravure (1862), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 2e série*) ; — prix : 80 c.

C'est l'éternelle histoire, bien racontée d'ailleurs, d'une enfant riche et gâtée, qui, se retrempant dans l'adversité, découvre dans son cœur des qualités ignorées, et dans la vie de sacrifices qu'elle em-

brasse avec énergie, un intérêt puissant qui manquait à sa vie frivole et désœuvrée.

4. **LE CHATEAU DE WILDENBORG**, ou *les Mutinés du siége d'Ostende*, par M. le baron Jules DE SAINT-GENOIS; — 3e *édition*. — 1 volume in-12 de 220 pages (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*les Romans honnêtes*); — prix : 1 fr. 25 c.

Ce roman, qui aurait tenu une digne place dans les collections illustrées qui réclament avant tout des scènes émouvantes, telles que guerres, brigandages, fantômes, souterrains, personnages énigmatiques, etc., se recommande aussi par des mérites plus sérieux. C'est un épisode de l'histoire des Pays-Bas au XVIe siècle. Les péripéties du siége d'Ostende, soutenu par l'archiduc Albert contre Maurice de Nassau, et tout ce qui s'y rattache, en font les principaux frais. Tout y témoigne de l'érudition de son auteur, qui décrit avec amour certaines localités de son pays, et des coutumes dont on retrouve encore des traces. La seule figure de femme introduite dans les scènes agitées et souvent sanglantes qui se succèdent dans ce dramatique récit, Marie Wyst, est d'une pureté exquise. On regrette de la voir s'attacher autant à son cousin Jacques, constamment rebelle à toutes les tentatives pour le ramener à de meilleurs sentiments, et qui finit mal, comme on pouvait le prévoir. Ici, le vice ne devient intéressant que par le repentir, et c'est ce qui distingue ce livre de beaucoup de romans malsains, auxquels il est loin d'être inférieur en talent.

5. **L'ÉDUCATION** *de la première enfance*, ou *la Femme appelée à la régénération sociale par le progrès. Etude morale et pratique*, par M. Henri NADAULT DE BUFFON. — 1 volume in-12 de XVI-546 pages (1862), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 3 fr. 50 c.

Ce titre est long, et un peu vague dans sa seconde partie. *Education de la première enfance par la mère*, ou *Régénération sociale par l'éducation maternelle*, tel il aurait dû être; car, ainsi exprimé, il dirait toute la pensée de l'auteur. Dans ce vaste domaine de l'éducation si souvent exploré, M. Nadault de Buffon a bien compris qu'un nouveau voyageur devait se choisir une région, s'il voulait creuser plus avant que ses devanciers, et retirer de ses fouilles quelques découvertes inédites, quelques conseils pratiques. Il s'est donc renfermé dans la famille; et encore dans la famille, aujourd'hui si divisée et si déchue, il s'est attaché à la mère qui, plus que le reste, a résisté à la dissolution, qui seule peut la reconstituer et aider par là

la reconstitution sociale. Il est peu question du père dans ce traité. æ père protége la maison, assure sa vie, l'enrichit; il ne veille que le haut et de loin sur l'éducation, dont il abandonne le ministère la mère. Il ne s'agit donc ici que de l'éducation maternelle. Le iron maternel, voilà tout notre horizon; la mère et l'enfant, voilà otre univers. Mais tout est là, puisqu'il y a Dieu dans la mère, qu'il a l'homme dans l'enfant : Dieu qui inspire la mère, lui prête son utorité, sa dignité, son amour; l'homme qui sortira de l'enfant, omme la fleur et le fruit du germe. Car c'est un homme, *vir*, remarque très-bien l'auteur, que l'éducation doit faire de l'enfant, et on, comme dans nos jours de matérialisme utilitaire, un ingénieur u un magistrat (p. IX). Or, cette formation de l'homme, de l'homme noral, appartient essentiellement à la mère, et elle s'accomplit peuttre, suivant l'expression si connue du comte de Maistre, dans les louze premières années de l'enfance.— Quelle doit être la mère pour ne si haute mission? M. Nadault de Buffon s'attache à le lui dire. vant d'être mère, elle est femme : de là une sorte de noviciat à son ôle maternel. Mère, son rôle commence alors que l'enfant est encore ans son sein; mais, l'enfant à peine né, il l'absorbera tout entière. ducation physique, éducation intellectuelle, éducation morale : riple objet de tous ses soins successifs et simultanés. Et en même emps elle a à défendre son œuvre contre les sept ennemis qui sans esse l'attaquent et la menacent, c'est-à-dire contre les sept péchés apitaux. Enfin arrive pour elle l'heure d'un repos relatif. L'éducaon maternelle s'achève, et, pour les garçons du moins, commence éducation publique. Pour les garçons, M. Nadault de Buffon est artisan du collége, apprentissage, dit-il, de la société, école de la ègle et de la discipline; mais, pour les filles, qui ne sont pas destiées à la vie publique, il ne veut pas qu'elles quittent leur mère. ur ces deux points, quelles que puissent être nos prédilections personnelles, nous ne le contredirions pas, s'il ne s'était cru obligé, ans le dessein de mieux établir les avantages de l'éducation domestique prolongée pour les filles, de faire la satire des pensionats et des couvents. Oui, peut-être est-il vrai que la mère peut, ieux que toute institutrice, préparer la jeune fille à sa vie future; e, dans l'expérience de son triple état de fille, d'épouse et de mère, e trouve des leçons et des conseils interdits, ce semble, à une institrice de couvent. Sur ce point même, toutefois, n'allons pas exagé-. Qui ignore que nul n'a pénétré plus avant dans les abîmes du

cœur de l'homme, de ses devoirs et de ses misères, que tel ou tel moraliste chrétien qui ne savait rien pourtant par expérience personnelle? Pourquoi, de la même manière, une institutrice cloîtrée, une institutrice vierge, serait-elle incapable de former la jeune fille à ses devoirs de femme du monde et de mère de famille? Ici, du reste, les faits ne sont pas d'accord avec la théorie de M. Nadault de Buffon. Il veut le collége pour les garçons, et il proscrit le couvent pour les filles : or, quels les garçons sortent-ils du collége, et quelles les filles du couvent? Du couvent et du collége, lequel est la meilleure école d'éducation, à les juger l'un et l'autre d'après la règle évangélique: *A fructibus eorum cognoscetis eos?* En général, les femmes sont bien élevées en France, et presque toutes ont été formées au couvent; le contraire doit être dit des hommes, presque tous sortis du collége. — D'ailleurs, à quoi bon ces critiques de l'éducation de couvent, la seule possible à la plupart des familles chrétiennes? Car, il faut bien le dire, beaucoup de traités d'éducation ne s'adressent qu'aux classes privilégiées, et oublient trop le peuple et les classes moyennes. Combien de mères, par exemple, sont en état de se consacrer à l'éducation de leurs filles suivant la théorie de M. Nadault de Buffon, et de se faire suppléer, quant à l'enseignement intellectuel, par des maîtres appelés dans la famille? N'allons donc pas, dans un traité général d'éducation, faire de l'exception la règle; n'allons pas surtout, en répétant les critiques de nos ennemis, jeter le discrédit et le ridicule sur ces couvents dont la France, qui ne vit plus que par les femmes, est presque toute sortie et est destinée à sortir encore.

Nous ne voudrions pas que ces réflexions parussent une condamnation d'un livre d'ailleurs excellent. Dans aucun autre on ne trouverait ce sujet de l'éducation maternelle traité avec plus de profondeur et d'étendue, d'ensemble et de détails, d'idées élevées et de conseils pratiques. Destiné principalement aux femmes, qui aiment l'éclat et l'abondance, il est écrit en un style où la métaphore déploie toutes ses couleurs et la phrase tous ses plis ondoyants. D'autres lecteurs demanderaient peut-être plus de sévérité et de précision, quelque chose de plus accusé dans le plan, de plus net dans la forme. Mais ce qui est au-dessus de tout éloge, c'est l'inspiration si franchement chrétienne du livre. Ici, la religion, dans la personne de la mère, prend l'enfant au berceau, dirige tous ses pas, tous les mouvements de son esprit et de son cœur, et toujours lui montre le ciel comme l'unique but de la terre. Faut-il donc s'étonner que le Souverain

Pontife ait béni le projet d'un pareil travail? Cette bénédiction a déjà profité au livre, qui en a pris son accent si pur et si religieux; elle lui profitera encore dans sa publicité, en lui assurant auprès des lecteurs non-seulement un succès littéraire, mais ce succès de saint prosélytisme auquel surtout il aspire. U. MAYNARD.

6. L'ÉTERNEL FÉMININ, *nouvelles*, par M. Ed. GRIMARD. — 1 volume in-12 de II-360 pages (1862), chez Poulet-Malassis; — prix : 2 fr.

Ce volume est plein d'ingénieuses extravagances, de paradoxes très-admissibles et d'inconvenances habilement sauvées; il aborde les plus graves questions de la philosophie, de l'ordre social, de l'histoire naturelle, de la littérature, sans compter qu'il s'occupe des beaux-arts, de la médecine et des théâtres, de sorte qu'au mérite de l'originalité il joint celui de la variété; enfin, il est tour à tour jovial, patriotique, sérieux et frivole; mais, en somme, est-il un bon livre? Non, assurément; de principes, il n'en a aucun; il ébranle toutes les croyances sans les remplacer; il pose les questions sans les résoudre; il raconte et loue de belles choses sans expliquer ce qui les a inspirées; ses caractères sont inadmissibles; on ne voit rien de ce qui les a fait naître ou se développer; on ne comprend pas mieux les passions qu'il met en scène, et l'on s'étonne également de les voir si violentes et si brusquement éteintes. Ce qu'il dit des femmes, — que néanmoins il prétend bien connaître, — nous paraît en particulier erroné, ou du moins faussé par l'exagération, à moins qu'il ne s'agisse de celles qui ont cessé d'appartenir au monde honnête. Certes, nous ne lui demandions pas de nous révéler le cœur féminin: la science humaine ne va pas jusque-là; mais nous avions droit d'exiger qu'il acceptât comme vrai le peu qui nous en est connu, et qu'il ne réfutât point l'expérience par des rêveries.

La première des nouvelles par lesquelles M. Grimard veut recommander ses doctrines, est de beaucoup la meilleure, parce qu'elle repose sur une vérité dont la gracieuse allégorie de Psyché est le développement, et parce qu'elle est le récit d'un acte d'héroïsme, chose aujourd'hui plus rare que jamais. L'épigraphe de cette nouvelle en indique le sujet : « Elle et lui..... puis un autre. » Deux jeunes époux s'aiment tendrement; mais, oubliant que le travail est une des conditions du bonheur, ils passent leur temps à analyser le sentiment qui les unit, et à disserter sur une chose dont le plus grand charme est d'être mystérieuse. Il leur arrive ce qui arriva à la trop curieuse

Psyché : à mesure qu'ils acquièrent une plus grande connaissance d
l'amour, ils s'aiment moins, et ils auraient fini par ne plus s'aime
du tout si un ami commun, cachant d'abord très-soigneusement
passion qu'il a pour la femme à demi délaissée par son mari, pu
feignant de s'éloigner, n'eût, du fond d'un exil imaginaire, veillé
salut du ménage, pour ne reparaître que quand le péril est conjur
— Cette donnée est heureuse ; mais l'auteur a négligé de la rend
vraisemblable ; il ne nous dit point où puise sa force une amitié q
triomphe de l'amour ; il ne nous dit pas non plus comment c
amour, malgré sa violence, n'est pas même soupçonné, chose étrang
de la femme qui en est l'objet. De là moins d'intérêt dans le dram
car l'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas, et surtout de c
qu'il ne voit pas.

Une autre nouvelle a pour héros un singe de la Guyane qui se fai
son propre historien, à l'exemple de nos grandes célébrités contem
poraines qui, n'étant pas sûres du zèle et de l'intelligence d'autru
pour assurer leur gloire, se chargent elles-mêmes de l'exalter. Dé
barqué au Havre, nous dit-il, il ne fut d'abord qu'un *homme de
bois ;* mais, étant richement pourvu de bank'notes, il devint bientô
un *seigneur brésilien ;* plus tard, son hôtel aux Champs-Elysées, s
loge à l'Opéra, son équipage et des parchemins *moyen âge* qu'il pay
sans marchander, lui valurent le titre de *duc ;* en trois mois il devin
l'homme à la mode, dont les habits les plus extravagants servaient d
modèles aux gens de goût ; on lui acheta ses *mémoires* qu'on avai
d'avance écrits et qui se vendirent comme du pain ; il restait à lui fair
la réputation d'un homme de *lettres :* un journal qui entreprit la cho
y réussit, puis il prépara son entrée à l'Institut, où sa figure ne pa-
raîtra pas plus étrange qu'une autre.

L'auteur, dans celle de ses nouvelles qui a pour titre *Claudin*, com-
mence par nous faire remarquer judicieusement que son héros qua-
lifié d'*innocent* était regardé aussi comme un *imbécile*. Nous recon-
naissons qu'en faisant de ces deux mots deux synonymes, M. Grimar
se conforme aux idées du temps ; nous reconnaissons volontiers en-
core que son père *Galoubet*, esprit fort du village, a toute raison de
ne pas croire irrévocablement assurée la guérison d'un malade pou
lequel on brûle des cierges ; mais nous lui reprochons d'avoir livr
au ridicule de pieuses croyances qui ont au moins le mérite d'êtr
consolantes, de témoigner d'une foi vive en la Providence et de porte
ceux qui souffrent sur la terre à lever les yeux vers le ciel ; nous lu

reprochons surtout de se montrer plus crédule que ceux qu'il accuse de superstition, en se faisant l'apôtre du *fatalisme* des anciens et de l'*illuminisme* des modernes. Il est moins excusable encore dans ce qu'il fait dire du *suicide* à celui de ses personnages qui va se jeter du haut de l'arc de triomphe de l'Etoile, dans ce qu'il fait dire de la *fascination* à son vieux *naturaliste*, et enfin de ce qu'il fait dire de l'*idéal* à quelques-unes de ses héroïnes dont il raconte des actions très-prosaïques; il a beau nous les donner pour des colombes, ce sont des colombes *dont une aîle s'agite dans l'air, mais dont l'autre traîne dans la poussière.* ANOT DE MAIZIÈRE.

7. **L'ÉTOILE DE LA MER**, par Mme Marie DE BRAY. — 1 volume in-12 de 260 pages (1862), chez V. Sarlit; — prix : 1 fr. 25 c.

Petit roman très-pur, très-touchant, très-agréablement écrit, dans lequel se trouve enchâssée l'histoire du célèbre pèlerinage de Notre-Dame de Boulogne. Tour d'ivoire, sentinelle avancée, la Vierge incomparable dont une main pieuse a récemment relevé le temple et l'autel, semble, de ce promontoire où elle règne depuis des siècles, exercer une attraction de grâce sur les contrées qui furent autrefois l'*île des saints*. La conversion d'une Anglaise, due à cet auguste pèlerinage, n'est assurément pas une fiction, mais un fait qui a dû se renouveler plus d'une fois.

Tout serait parfait dans ce livre sans l'obstination de l'écrivain, d'ailleurs si correct, à répéter à tout instant la qualification de *matelotes* appliquée aux femmes de pêcheurs et de marins. Que ce soit une expression usitée parmi le peuple boulonnais, et que les personnes parlant correctement l'emploient aussi parfois dans le langage familier, cela se conçoit et se tolère; mais il est choquant de rencontrer à chaque page cette expression ridicule : *la pauvre matelote, — la vieille matelote, — la jeune matelote, — les deux matelotes*, etc. L'ouvrage gagnerait beaucoup à être purgé d'un certain nombre de ces grotesques répétitions. J. MAILLOT.

8. **EXPOSITION** *abrégée et populaire de la philosophie et de la religion positives*, par M. Célestin DE BLIGNIÈRES, ancien élève de l'école polytechnique. — 1 volume in-12 de XVI-580 pages (1857), chez Chamerot; — prix : 3 fr. 75 c.

Ce livre a quelque chose de lugubre : il offre le spectacle d'un esprit distingué, d'un cœur généreux, ayant embrassé l'erreur avec une espèce de sécurité candide, avec dévouement, avec foi! On y voit

aussi ce qu'il faut que la raison devienne pour pouvoir se plonger dans ces froides ténèbres qui règnent partout au delà du radieux empire de la vérité.

Les tristes doctrines de cet ouvrage sont connues : ce sont celles de M. Auguste Comte. M. de Blignières n'a eu dessein que de les exposer brièvement, avec clarté, et il y a réussi ; mais il n'a pas réussi à les rendre populaires. Les positivistes peuvent savoir beaucoup, être, d'une certaine façon, très-savants, mais ils manquent, comme les saint-simoniens, leurs très-proches parents, de la connaissance des hommes. Pour s'imaginer que les désespérantes élucubrations de l'infortuné M. Comte seront un jour la religion et la philosophie de l'humanité, il faut vraiment une faculté spéciale, ce sens *sui generis* qui permet de les concevoir ou de les embrasser avec une aveugle ferveur. Toutefois, M. de Blignières a cru devoir dissimuler ou adoucir certaines idées trop crues ou trop bizarres du maître à la suite duquel il s'est mis ; non pas qu'il apporte des restrictions à la doctrine qui le ravit, mais il veut sans doute laisser discrètement dans l'ombre certains détails, après tout secondaires, afin de ne pas indisposer tout d'abord contre ce qu'il appelle « la bonne nouvelle (p. XIV) ! »

« La bonne nouvelle, » qui serait plus justement appelée « la cu- « rieuse nouvelle, » peut se résumer ainsi. Toute société suppose nécessairement l'existence de deux pouvoirs, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, essentiellement distincts, et devant être, par là même, essentiellement séparés. Le pouvoir temporel veille à l'ordre matériel et n'exige qu'une capacité très-ordinaire ; le pouvoir spirituel préside aux choses intellectuelles et morales, et exige la double et rare condition d'un esprit supérieur et d'un caractère puissant et irréprochable. Cette division des deux pouvoirs, motivée, non plus par « l'opposition entre les intérêts terrestres et de chimériques inté- « rêts célestes (p. 2), » doit être le principe fondamental de la société. C'est le seul moyen de mettre un terme à l'anarchie et au désordre qui règnent maintenant dans les idées parmi les hommes ; le seul moyen d'amener dans la philosophie morale l'accord unanime qui s'est fait sur toutes les parties de la philosophie naturelle. Toutes les sciences abstraites et positives, actuellement reconnues, sont réunies en un système et forment un tout complet. Ce résultat n'a été obtenu qu'à la condition d'observer impartialement, de n'admettre que des choses démontrables et en quelque sorte palpables, et de bannir rigoureusement les anciennes hypothèses par lesquelles on expli-

qua longtemps les faits de la nature. Surtout, il faut chasser de la philosophie les questions oiseuses et insolubles de l'absolu, des causes premières et finales, de la nature intime des êtres, du mode essentiel de la production des phénomènes, en un mot, l'*inconnaissable,* vaine pâture de la curiosité d'une nature visiblement défectueuse. Dans ces conditions, par l'observation attentive et impartiale des phénomènes, on découvrira les lois de celles des sciences qui n'ont pas encore atteint toute leur exactitude ; car, à proprement parler, il n'y a que des sciences exactes, ou plutôt il n'y a que la SCIENCE, dont le caractère et l'essence sont l'exactitude et la démonstration intrinsèque. Des sept sciences fondamentales, abstraites et positives, embrassant tous les ordres possibles de phénomènes, quatre ont atteint de vastes développements et un degré supérieur d'exactitude : les mathématiques, l'astronomie, la physique et la chimie. En appliquant aux trois autres, c'est-à-dire à la science de l'homme individuel, ou *biologie*, à la science de la société, ou *sociologie*, et à la science de la morale les mêmes procédés, on leur donnera la même autorité qu'à leurs aînées plus heureuses. Et alors commenceront les merveilles de la philosophie et de la religion positives. Heureux temps, où les préceptes de la morale auront la même autorité pratique que les axiomes de la géométrie ! où la propriété, la fraternité humaine, la sincérité, la sobriété, la continence n'auront pas plus de contradicteurs et d'ennemis que l'attraction universelle ou la raison inverse du carré des distances !

Hélas! ces temps heureux, nous n'y touchons pas encore, à ce qu'il paraît! Il y a, on daigne le reconnaître, de terribles difficultés à vaincre pour donner à la biologie et à la sociologie, sinon à la morale, le haut degré d'exactitude et d'évidence auquel elles doivent être portées! Le fait est que l'exposition des doctrines de M. de Blignières sur la biologie laisse voir qu'il y a encore du chemin à parcourir avant d'en avoir fait une science qui s'impose à tous de sa propre autorité. La sociologie, ou l'histoire expliquée, est encore plus *inexacte*, c'est-à-dire plus en désaccord, s'il est possible, avec les faits. C'est un tissu de contradictions, de simplicités et de non-sens ou d'impossibilités. Là, en effet, règne exclusivement l'influence de « la doctrine. » Et il est remarquable comme le ton et la manière de M. de Blignières changent à partir de la biologie. Dans l'exposé succinct des quatre sciences exactes, il y a de l'ordre, du savoir, de la lucidité, et à peu près toujours de l'exactitude; c'est que, au fond,

il est difficile de détourner ces sciences au profit d'une doctrine erronée. Ces sciences, en ce qu'elles ont de définitivement constitué, étant des lois établies par le Créateur lui-même et aperçues par le génie de l'homme, ne sont rien autre chose que des formes du vrai. L'esprit de système n'a donc pu mordre beaucoup sur cette lime; mais il afait tout au monde pour dénaturer l'homme, la société, l'histoire et la morale, et les affubler de sa doctrine. Devant ces grands objets qui l'écrasent, l'ancien élève de l'école polytechnique se trouve, non point certes déconcerté, mais fort dépaysé. L'infortuné, du reste, ne s'en doute guère, et il n'en dogmatise pas avec moins d'intrépidité. Il promulgue, ce qui n'est point une nouveauté, que l'humanité a commencé par le fétichisme, pour atteindre d'abord le polythéisme, ensuite le monothéisme, lequel finit aujourd'hui par disparaître pour faire place au positivisme. A chacune de ces formes religieuses a correspondu un développement analogue dans les sept sciences fondamentales, abstraites et positives. Ainsi, la numération et les premiers éléments de l'arithmétique datent du fétichisme; le polythéisme poussa jusqu'aux fractions et créa la géométrie. A mesure que le monothéisme, dont la forme la plus complète et la plus haute est le catholicisme, s'est affaibli, un état métaphysique qui commence au XIVe siècle lui a succédé. Cet état n'est point, comme les précédents, un état régulier, défini, dominé par des croyances claires, intelligibles, acceptées de tous et susceptibles de présider à une certaine organisation sociale : il ne constitue qu'une époque de transition, d'anarchie chronique quand elle n'est pas aiguë, pendant laquelle un ordre précaire et imparfait, maintenu surtout par la force, laisse surgir des mœurs et des opinions réellement susceptibles de devenir la base d'un régime nouveau, le régime de la « bonne nou« velle! » — En abordant la morale, les embarras de M. de Blignières deviennent des perplexités. Il se demande candidement si nous, qui connaissons les planètes et les propriétés de la matière, sommes condamnés à toujours nous ignorer nous-mêmes. Et le fervent adepte du positivisme ne comprend pas qu'il est précisément condamné à cette douloureuse ignorance en vertu de son propre système, qui consiste essentiellement à confondre les lois et les conditions de la connaissance intime avec les lois et les conditions de la connaissance extérieure. Son maître lui-même lui offre ici moins de secours. Ayant longtemps pensé que la morale rentrait dans les conclusions de la sociologie, M. Auguste Comte ne crut pas d'abord qu'elle for-

nât une science à part; ce fut plus tard qu'il reconnut qu'elle devait être séparée; et en y appliquant ses méditations, il découvrit qu'elle se trouve naturellement comprendre deux parties distinctes, ayant pour but, l'une, l'étude de l'homme individuel, l'autre, les applications à la détermination de la conduite, en d'autres termes, la morale positive, ou la science morale proprement dite, et l'art moral. « Jamais, en vérité, s'écrie M. de Blignières, il n'y eut pareille dé- « couverte, car cette science suprême donne enfin la solution défini- « tive du plus grand, du plus difficile et du plus important de tous « les problèmes : la systématisation de la conduite, la systématisation « de l'existence personnelle, domestique et sociale. Et les difficultés « de la situation résolues, les angoisses du moment dissipées ne se- « ront que la conséquence naturelle d'une telle découverte (p. 461). » Mais la mort n'ayant pas laissé à M. Comte le temps de rédiger sa découverte, nous ne savons pas si quelqu'un de ses rares disciples, si même M. Littré, le plus fameux, pourra suppléer le maître sous ce rapport. Quoi qu'il en soit, M. de Blignières s'efforce de mettre un peu de lumière dans les vagues aperçus du révélateur de l'avenir, et il se livre, non sans tâtonnements, à l'étude de l'âme, ou mieux du cerveau, source unique de la morale. — Les tendances affectives sont les premières dans l'ordre moral : elles se résument en égoïsme et en altruisme. Les différents égoïsmes se compriment mutuellement en se combattant; mais les altruismes s'excitent les uns les autres. L'accroissement indéfini des nobles penchants de la sociabilité en énergie et en activité est toujours possible et ne dépend que de la volonté, sachant demander à la science positive les moyens de le produire; car les éléments de l'altruisme, l'attachement, la vénération, la bonté étant les fonctions de trois organes du cerveau, sont soumis en cette qualité à toutes les lois de la vie, dont la plus sûre et la plus importante est que l'exercice fortifie les organes de la vie animale, et que l'inaction les affaiblit. Telle est la base de l'art moral, qui systématise et détermine la conduite. Mais où la volonté puisera-t-elle la force nécessaire pour comprimer l'égoïsme sous toutes les formes qu'il sait revêtir? Dans le sentiment religieux. La société ne saurait vivre sans religion; mais jusqu'ici toutes les religions n'ont été que des formes vides, des hypothèses plus ou moins ingénieuses, mais toutes chimériques, qui suppléaient la science encore absente. Or, aujourd'hui, le seul véritable être suprême, le seul adorable, est connu : c'est l'humanité. La religion de l'humanité sera donc la religion du positivisme.

On adorera désormais le dévouement et le génie. « Nos dieux, s'écrie « M. de Blignières, nos dieux sont nos grands hommes (p. 544). » Comme tout culte, celui de l'humanité aura des prières, des sacrements, des fêtes, et même des prêtres. — Telle est la religion positive à laquelle M. de Blignières, ravi, promet que les martyrs, autant qu'il en faudra, ne manqueront pas (p. 547). Puis, il ajoute : « Quant aux « désirs que notre religion ne satisfait pas, je ne veux pas dire tant « pis pour qui les a, mais tant pis pour ces désirs (p. 551) ! »

Ainsi, point de Dieu, point d'âme, point d'immortalité : l'adoration de l'humanité, tel sera le symbole religieux de l'avenir ! Des effets sans cause, des lois sans législateur, des mouvements sans but et sans fin, des raisonnements sans principes, des contradictions invincibles, des impossibilités flagrantes, l'homme impitoyablement sacrifié à un mot, à une abstraction : telle en sera la philosophie !

Nous ne pouvons entrer dans la discussion détaillée d'un pareil entassement d'énormités; il suffit, heureusement, qu'elles soient exposées. Qui ne serait frappé de cette effrontée mutilation de la nature humaine! et qui pourrait prendre une telle doctrine pour l'œuvre d'une raison saine et sérieuse? Ces hommes qui se donnent comme les fidèles de la science, qui prétendent ne relever que d'elle seule, la remplacent par les plus folles imaginations ; ils se vantent de ne rechercher que des faits pour ne constater que des lois, et ils ne posent que des affirmations pour arriver à des décrets ; ils proscrivent l'absolu réel, et ils proclament le relatif absolu ; ils rejettent le principe de causalité et de la raison suffisante, et ils n'établissent que des causes et n'allèguent que des raisons soi-disant suffisantes ! Ils bouleversent la logique, et cependant ils raisonnent ! Ainsi, M. de Blignières, ce puritain de la science rigoureuse, émet en principe que « s'il n'y a de connaissances « réelles que celles qui reposent sur des faits observés, il est tout aussi « certain que, pour observer utilement, notre esprit a besoin d'une « théorie quelconque (p. 312) ; » et il l'applique fréquemment, à chaque page, ce principe d'une « théorie quelconque. » Ayant, par exemple, à rechercher quel fut le premier état religieux de l'humanité, il dit pour toute preuve : « Il est indubitable que l'homme a « partout commencé par l'anthropophagie la mieux caractérisée et le « plus grossier fétichisme (p. 325). » Mais les faits, M. de Blignières? mais l'observation? mais la rigueur scientifique? mais l'exactitude? Notre esprit a besoin d'une « théorie quelconque! » Elle découvre bien d'autres choses cette théorie quelconque ! Le mo-

›théisme est né de l'opposition entre les prêtres et les guerriers, ›ux-ci trouvant plutôt la satisfaction de leur intelligence et de leur nbition dans le polythéisme. Le polythéisme est, en effet, supérieur ›us beaucoup de rapports au monothéisme, et par conséquent au ›tholicisme. C'est au polythéisme que les hommes ont dû l'apo›éose, cette admirable institution (p. 371)! Jamais, d'ailleurs, le ›lythéisme ne consacra dans aucune classe une seule opinion vrai›ent immorale, et il fournit de fréquents exemples de toutes les ›rtus, dont les monothéistes s'attribuèrent ensuite le privilége ex›usif (p. 354)! Malgré son « irrationalité et son infériorité même à certains égards vis-à-vis des doctrines antérieures, » le catholi›sme, « qui a eu pour auteur saint Paul, » a constitué cependant un ›ogrès : il a introduit la notion de miracle, et réduit la vie théolo›ique au strict nécessaire (p. 394). L'humanité lui doit le livre de ›Imitation, « sublime peinture de la nature humaine, dans laquelle il suffit de remplacer Dieu par l'Humanité pour y reconnaître le pressentiment de notre existence normale (p. 431), » c'est-à-dire ›e l'existence positiviste ! Mais le catholicisme, après avoir rendu de ›els services à la société humaine, dont il a été une des époques né›essaires, a disparu comme le polythéisme ; toutefois son fantôme, ›ui s'agite encore, est une entrave au progrès humain, et la science, ›ui a démontré l'impossibilité de ses dogmes, va le remplacer à jamais.

Voilà ce que devient la science entre les mains des positivistes ! ›oilà ce qu'ils savent voir dans la nature humaine, dans l'histoire, ›ans les faits contemporains, en eux-mêmes ! Voilà comment ils sa›ent lire, ces prophètes, dans le livre de la vérité ! Quoi, la religion ›tholique n'est plus? les hommes ont cessé de la pratiquer et de la ›oire? Les dogmes ont été démontrés inconciliables avec les décou›ertes de la science? Quels sont donc ces dogmes et quelles sont ces ›écouvertes?... Est-ce que les noms d'Ampère, de Cauchy, de Biot, ›e Geoffroy-Saint-Hilaire ne valent pas, en fait de science, ceux d'Au›uste Comte, de M. Littré, de M. de Blignières? Ce dernier traite si ›valièrement l'histoire, qu'il ne s'occupe pas même du plus grand ›s faits sans contredit qui la dominent : la personne de Notre-Sei›eur Jésus-Christ et l'établissement du christianisme ; il ne nomme ›s même notre divin Sauveur ; il se contente de le signaler par une al›sion haineuse, comme le ravisseur de la divinité, et c'est saint Paul ›ui devient le fondateur du christianisme ! Tout ceci s'écrivait à ›uai, le 23 Homère 69 (20 février 1857) : c'est la date qu'emploie

M. de Blignières lui-même. Les positivistes ont, en effet, leur calendrier, dont les mois portent les noms des plus grands hommes; tandis que les hommes d'un degré inférieur sont rememorés un des jours de la semaine.

Nous avons cru devoir parler assez longuement de ce livre, car, hélas! nous sommes loin de le regarder comme étant sans danger. Sans doute, si bas qu'elle soit tombée de nos jours, la raison humaine n'adoptera jamais les théories du positivisme comme sa religion et sa philosophie; mais l'état d'hébétement et d'ineptie morale dans lequel de trop nombreux esprits sont maintenant plongés peut mener assez naturellement à la pratique de ces ignobles doctrines. Nous les avons vues, quant à nous, pratiquées, et, chose inexplicable! avec un fanatisme sinistre, par de simples ouvriers! Ils avaient été séduits par le mot tout puissant et sacré devant lequel il semble reçu que tout front doive s'incliner et presque tout genou fléchir : la science! sous lequel tout livre de l'école positiviste se présente abrité. A raison des circonstances où nous sommes, le volume de M. de Blignières est même plus dangereux qu'il ne l'était quand il parut. La désorganisation sociale et la barbarie résultent directement de ces doctrines, qui montrent une fois de plus que notre époque est vraiment prise de la passion du néant.

Et pourtant, ce n'est pas sans un sentiment de douloureuse commisération que nous avons étudié ces pages : elles ont été écrites au prix de grandes souffrances et de grands sacrifices. Une jeunesse, une destinée sans doute, une vie peut-être a été ensevelie sous ces tristes erreurs! Mais M. de Blignières lui-même nous révèle que si le positivisme est funeste à la raison, il n'est pas moins malsain pour le cœur. Il avait une sœur, Mme Gabrielle de S***, qui mourut à 23 ans, en 1846 : c'est à elle que le livre est dédié, et l'auteur reconnaît que c'est à cet « ange » qu'il a dû le courage et la force nécessaires pour l'écrire. Or, cette sœur tendrement aimée était évidemment chrétienne, comme le prouvent ces paroles qu'elle répétait souvent et qui servent d'épigraphe au volume : « J'ai bien peu de foi, mais je donnerais bien volontiers « tout ce qui me reste de vie pour que mon mari et l'aîné de mes « frères en eussent autant. » Puis elle écrivait à ce frère chéri pour le fortifier et le consoler aux heures de lutte, de découragement et d'épreuve : « Je demande pour toi au bon Dieu le courage et la force « morale aux choses de la vie et au travail (p. 555). » M. de Blignières est-il resté sourd à ces pieuses et fraternelles paroles? Voici sa

ponse : « Ah ! pour arriver où je suis, du courage et de la force morale aux choses de la vie et au travail, plus qu'il ne paraît peut-être il m'en a fallu. Mais ce que j'en ai eu, ce n'est pas le bon Dieu, c'est ta prière toujours rappelée, toujours présente ; c'est toi, type adoré d'abnégation, de dévouement et de pureté, qui me l'as donné. Toi ! malgré la mort, consolatrice chérie de mes longs jours d'isolement, de travail et de souffrance, et seule consolatrice (ibid.) ! » Puisse l'âme tendre et dévouée de celle qui fut la sœur de .de Blignières, et qui, nous en avons la confiance, continue plus ardemment sa prière devant Dieu, obtenir à son malheureux frère un rayon la lumière qui éclaire jusqu'au fond les secrets des ténèbres, *absndita tenebrarum !* Puisse-t-il sentir et comprendre que la raison, nature et la science réprouvent une doctrine où celle qui l'aima 'est plus rien qu'une froide poussière et un vain souvenir !

Comme beaucoup de livres soi-disant scientifiques écrits de nos urs, celui de M. de Blignières démontre clairement, pour ceux qui fléchissent, qu'après avoir sauvé la raison et le cœur de l'homme, Eglise sauvera aussi la science, que perdraient les savants.

C.-M. André.

LES FÊTES D'ENFANTS, *Scènes et dialogues, avec une préface* de M. l'abbé Bautain ; *ouvrage illustré de* 41 *vignettes* par M. Foulquier. — 1 volume in-12 de xii-362 pages (1862), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque rose illustrée*) ; — prix : 2 fr.

Les fêtes d'enfants ! Ce titre est charmant et sourit au cœur. En le yant, on se représente aussitôt les simples et purs plaisirs de ces nées innocentes dont le souvenir fait encore la plus sincère joie de ime, à quelque âge de la vie que l'on soit. A ces fêtes spontanées, est bon pourtant de fournir de temps en temps un aliment tout la fois sain, profitable et attrayant. Aussi, une femme éclairée, e religieuse édifiante, sœur d'un de nos plus érudits professeurs Faculté et directrice d'une école importante, a eu l'excellente ée de donner aux petits élèves dont elle est chargée quelles scènes, quelques dialogues, matière d'une utile et intelligente création. C'était à Juilly, dans la division des *minimes*, c'est-dire des écoliers de cinq à dix ans, encore confiés aux soins des urs, que se jouaient quelques-uns de ces drames naïfs, où la tendre ndeur des cœurs naissants se reflète si nettement. Les autres ont é destinés aux pensionnaires des dames de Saint-Louis, dont la

maison principale est aussi à Juilly.—Voici qu'aujourd'hui on convie à ces fêtes de l'âge ingénu le grand public, le public sévère, et un guide éprouvé de la jeunesse chrétienne veut bien nous en faire les bonneurs. Ce patronage éminent portera sûrement bonheur à ce livre. Elles sont d'ailleurs si vives, si animées, si ravissantes de grâce et de naturel ces onze jolies pièces, qu'elles se recommandent bien par elles-mêmes. Leur style limpide et délicat, l'immense bienveillance qu'elles respirent, la bonté de cœur qui s'y répand iront droit à l'âme des mères et des enfants, des maîtres et des élèves. Lisez, chers petits huitièmes, et même vous, grands garçons de sixième, les émouvantes aventures du *Mousse*, du *Prince* et de l'*Enfant de troupe* et avouez, si vous avez ouvert le vieux Berquin, que votre nouvelle amie vous connaît mieux que lui et parle plus franchement à votre cœur. Et vous, jeunes écolières, *Tante Flora*, *Rosette*, *Mme Jacquard*, *Mme Fichet* et *Jacquette* vous séduiront plus vivement que les contes de Bouilly, d'autant mieux qu'un habile crayon vous a esquissé tous les personnages d'après nature. Mais, qu'est-ce donc lorsque, sous l'ombre d'un épais marronnier ou dans un vaste salon, on appelle les Talma de six ans et les Rachel de dix printemps à représenter les héros et les héroïnes de ces drames enfantins? Quel bonheur brille dans ces yeux largement ouverts, et quel bon rire éclate sur ces lèvres roses! Quant à ceux qui ne sont plus, hélas! sur les bancs du collége, ils retrouvent ici les fraîches impressions du vieux temps; la douce ivresse du commencement de la vie semble monter à leur tête; ils se réjouissent pour eux et pour leurs jeunes amis, leur recommandant de tout leur cœur ce merveilleux petit théâtre, et remercient à la fois l'auteur et le parrain de ce gracieux recueil. — Certes, l'excellente et spirituelle femme qui découvre de si belles choses et des sentiments si attendrissants dans ces petites consciences régénérées par la religion, mérite bien la gratitude des parents. Le dévouement aux soins de l'éducation a seul pu lui révéler ces sources pures, ignorées du vulgaire; elle a vraiment le secret de l'âme des enfants; elle sait rencontrer les claires et franches veines et aussi deviner sous des rochers sauvages de riches filons d'or. Car, pour nous servir d'une de ses poétiques images, les enfants ressemblent tous plus ou moins aux noisettes : une coque dure et revêche les recouvre; le tout est de l'enlever adroitement. Heureux donc qui possède l'art de l'ouvrir! Il trouve au dedans une amande aussi blanche que le lait, et d'un goût exquis. Assurément, l'auteur de ce volume

est du nombre de ceux qui savent ainsi dépouiller peu à peu et délicatement la rude enveloppe de l'enfance, et en faire sortir un fruit utile aux hommes et savoureux au cœur de Dieu.

18. LA GUERRE NOIRE, *Souvenirs de Saint-Domingue*, par M. J. Berlioz d'Auriac. — 1 volume in-12 de 408 pages (1862), chez Putois-Cretté (*Bibliothèque Saint-Germain*); — prix : 2 fr.

Raynal, dans son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, avait dit d'un ton de prophète, à propos des esclaves noirs si odieusement opprimés par les blancs : « Un jour viendra où les noirs rendront aux « blancs tout le mal qu'ils leur ont fait. » Ce jour est venu en 1792. Cent mille nègres révoltés se levèrent à la fois en armes ; à Saint-Domingue, leur chef portait à la main le livre de Raynal, ouvert à la page que nous citons, et s'écriait en l'élevant en face des blancs : « Nous « sommes annoncés là ! » Cette guerre fut horrible ; les atrocités des blancs contre les noirs eurent leur complet retour. — Ce sont les tableaux les plus saillants de cette guerre effroyable que retrace M. Berlioz d'Auriac, avec un intérêt soutenu jusqu'à la fin. Ces épisodes, si vivement peints, ne sont pas toute l'histoire de cette grande tempête ; ils suffisent néanmoins pour en donner au lecteur une connaissance assez complète. L'auteur a peint de grandes atrocités qui ont le malheur d'être vraies, et qui, on doit l'avouer, n'ont été que des représailles. L'équité exigeait qu'on n'accumulât pas toute l'horreur sur les nègres ; aussi, l'auteur a-t-il dépeint de monstrueux colons, de la classe de ceux qui ont attiré ces désastres.

Mgr Dupanloup vient de rappeler, dans une remarquable lettre pastorale, qu'il y a encore, chez des peuples qui se disent chrétiens, six millions d'esclaves noirs rachetés comme nous par le sang de Jésus-Christ. Si l'attentat qui ôte à l'homme sa liberté et qui le traite comme la brute, est, en quelque sorte, comparable à l'homicide, prions pour les maîtres chargés de ce crime, en même temps que nous prierons pour la délivrance des pauvres esclaves.

Le livre de M. Berlioz est écrit avec chaleur, avec pureté, avec un charme qui entraîne. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir quelquefois, à la manière de Walter Scott, chargé quelque peu l'héroïsme de ses personnages, et aussi d'avoir poussé trop loin quelques vertus. Il y a dans ces récits un certain Castaing, mulâtre sans pitié, couvert de sang et de meurtres, qui se glorifie du nom de

chauffeur (*quemador*), parce qu'il a brûlé plusieurs prisonniers, entre autres la fille de Mme de Reillère, et commencé de la brûler elle-même. Eh bien ! elle demande sa grâce lorsqu'il est arrêté, et elle le laisse en liberté. Cette générosité n'est ni dans la nature ni dans la raison morale. Louis XIV avait fait grâce à un assassin qui, rentré dans la société, commit tant d'autres meurtres qu'il fut repris enfin et de nouveau condamné à mort. En parlant de cette sentence au duc de Montausier, Louis XIV disait : « Ce misérable a tué vingt hommes! « — Non, Sire, répondit le duc ; il n'en a tué qu'un ; c'est Votre Ma-« jesté qui a tué les dix-neuf autres. »

Nous conseillons à l'éditeur de remplacer, au moyen d'un carton, la première page de ce volume, afin de faire disparaître le mot *poissons* qui, mis pour *poisons*, produit là un singulier effet.

J. COLLIN DE PLANCY.

11. **HISTOIRE** *de la révolution de* 1848, par M. GARNIER-PAGÈS. — Tomes IV, V, VI et VII. — 4 volumes in-8° de VIII-424, 444, 464 et 420 pages (1861-1862), chez Pagnerre ; — prix : 6 fr. le volume.

(*Voir, sur les* 3 *trois premiers volumes,* notre t. XXVI, p. 41.)

Nous avons rendu compte des premiers volumes de cet ouvrage en nous abstenant d'entrer dans le détail des appréciations et de discuter les questions qu'il soulève. Nous devons également nous borner ici à un simple exposé des matières traitées par M. Garnier-Pagès, et limiter notre compte rendu à l'examen de la pensée morale et religieuse, et à des jugements littéraires. Au surplus, le nom de l'auteur peut suppléer de lui-même à toutes les lacunes que la loi nous impose. Le rôle que M. Garnier-Pagès a joué dans les événements qu'il raconte, ses fonctions de membre du gouvernement provisoire de 1848, suffisent pour indiquer à quel point de vue exclusivement laudatif et apologétique il se place : nous ne le suivrons pas sur ce terrain.

Par une singulière faute de composition ou d'exposition, que nous avons déjà reprochée à cette histoire, les premiers volumes ont été consacrés à raconter les révolutions dont les pays étrangers furent le théâtre en 1848, et rien n'indiquait alors de la part de l'auteur l'intention de s'occuper de ce qui s'était passé en France. Quelle était son intention ? Voulait-il se réserver de livrer au public des volumes isolés, formant plus ou moins une espèce de tout, et pouvant être vendus séparément ? On le croirait volontiers. Aujourd'hui, toute incertitude

cesse. L'ouvrage aura huit volumes; les sept premiers ont paru. Le premier, nous l'avons vu, est consacré à l'Italie; le second à l'Allemagne; le troisième à divers Etats de l'Europe ; les cinq derniers à la France. De ces cinq volumes, l'un raconte le déclin de la royauté de juillet, l'autre les événements du 24 février, trois sont destinés à redire les faits et gestes du gouvernement provisoire. Il y a dans cette composition un renversement regrettable de l'ordre logique. La révolution de 1848 est, par son origine, un événement français; c'est donc par la France que l'auteur devait commencer, c'est autour de la France que devait pivoter le récit tout entier. Raconter les révolutions secondaires issues d'une révolution française, sans parler d'abord de ce qui passait en France, et souvent sans y faire allusion, c'est s'exposer à de grandes obscurités, c'est rendre le point de vue incomplet et imparfait. Nous eussions conseillé à l'auteur de prendre la France pour point de départ, et de rattacher peu à peu, mais toujours avec ensemble, aux événements généraux les événements de second et de troisième ordre qui en étaient la conséquence et le contre-coup dans le reste de l'Europe. La composition eût été sans doute plus complexe, elle eût exigé des efforts que nous appellerons synoptiques, s'il est permis d'associer ces mots; mais l'historien, en procédant ainsi, aurait fait de son travail une œuvre d'ensemble, et non une suite de chapitres juxtaposés. C'eût été moins commode assurément, et plus d'une fois il aurait fallu suspendre le récit pour changer de lieu d'observation et de théâtre; il aurait fallu quelque peine pour maintenir l'unité d'intérêt en faisant passer sous nos yeux des notions et des questions diverses; mais les conditions de l'histoire eussent été mieux remplies, et l'ouvrage aurait gagné à proportion de la fatigue imposée à l'écrivain.

Nous ne faisons, néanmoins, aucune difficulté de constater que cet ouvrage a un mérite réel; sa lecture attache vivement; la mise en scène ne laisse jamais l'attention inoccupée; le style, un peu embarrassé et un peu solennel au début, a vraiment gagné à mesure que l'auteur a poursuivi son travail : il est devenu plus naturel et plus simple. Bien que M. Garnier-Pagès ne professe nullement nos opinions religieuses, il se montre respectueux et réservé à l'égard des choses saintes. Dans toutes les questions et envers tous les hommes, il est modéré et de bonne compagnie; s'il a des antipathies invincibles, s'il est dominé par des prédilections un peu exclusives, on ne saurait lui en faire un crime, car sa bonne foi ne cesse d'appa-

raître, et il faudrait être bien sévère pour lui reprocher, d'une part, de n'avoir pas su comprendre la grandeur de ses ennemis; d'autre part, d'avoir naïvement cru à la grandeur de ses coreligionnaires et d'avoir érigé sur des piédestaux imaginaires des figures que la postérité ne maintiendra jamais à ce rang. Pardonnons-lui également de s'être mis quelquefois en scène avec une certaine complaisance, de ne s'être pas assez oublié : il serait bien dur d'exiger qu'il n'eût pas tenu compte de ses propres actes et de ses propres paroles. Quand un auteur de drames politiques se trouve personnellement en scène, il est excusable de faire un peu trop attention à lui-même et d'accroître involontairement son rôle.

Notre tâche ne pouvant être de démolir pierre à pierre l'édifice élevé par M. Garnier-Pagès à la gloire des hommes et des principes de 1848, nous nous bornons à signaler son livre comme une œuvre sérieuse, honnête, loyale, et qui offre un intérêt réel.

AMÉDÉE GABOURD.

12. **L'HOMME** *dans sa triple vie d'être intelligent, social et religieux*, par M. l'abbé THOUNISSOUX, vicaire de Corrèze. — 1 volume in-8° de 382 pages (1860), chez V. Sarlit; — prix : 5 fr.

Le titre de cette œuvre, c'est l'œuvre même. Ce titre, en effet, n'est ni clair, ni précis, ni correct. Laissons de côté cette construction tourmentée : une *triple vie d'être intelligent*, etc., et remarquons d'abord que l'auteur passe du *subjectif*, comme dit la philosophie allemande, à l'*objectif*. Le subjectif, c'est l'être intelligent; l'objectif, c'est ce même être en tant qu'il se conforme aux lois de la religion et de la société. Ensuite, qu'est-ce que l'être *social*? On avait cru jusqu'à présent que l'homme est *sociable* par nature, et qu'il faut appeler social ce qui concerne la société. Et puis, ces trois divisions : *intelligent, social et religieux*, ne sont pas nettement tranchées. Est-ce que l'homme *social*, pour parler le langage de l'auteur, n'est pas forcément intelligent et religieux? Est-il même possible de lui démontrer ses droits et ses devoirs sociaux sans les appuyer sur la religion, leur base nécessaire? Pour cela même, pourquoi dire *social et religieux*, et non pas *religieux et social*? Enfin le mot *intelligent* n'est pas heureux. Il y a incontestablement dans les bêtes une certaine intelligence. C'est *raisonnable* et non *intelligent* qu'il fallait écrire. — Voilà pour le titre. Avant d'examiner le fond, deux mots sur la forme.

L'auteur, craignant d'être un peu sérieux pour le commun des ecteurs, a eu recours au genre épistolaire. Il dogmatise par corres-ondance. Comme dans les traités élémentaires de philosophie et de héologie, il y a ici l'*objicies* et le *solvuntur objecta*. Seulement, '*objicies* s'appelle M. de Berthy, et le *solvuntur objecta* se nomme on plus M. Thounissoux, mais M. l'abbé Richard, auquel l'auteur ède courtoisement la place. Toutefois, on dirait que M. de Berthy st l'*alter ego* de M. Richard. On n'est pas plus généreux pour un utre soi-même. Non-seulement il lui laisse le meilleur style (et uel style, souvent!), mais il lui abandonne le privilége d'avoir par-ois un peu d'ordre et d'enchaînement dans les idées. De son côté, I. de Berthy n'est pas en reste de dévouement : il consent, par ratitude, à des métamorphoses immédiates de libre penseur qui euvent coûter à son intelligence, mais que sa bonté excuse. Dans ses ettres, ce bon M. de Berthy n'admet pas d'abord que la vie intelli-ente soit un caractère distinctif de la nature humaine, et il méprise ssez cette pauvre nature pour la confondre, dans le commun des ommes, avec celle des animaux parfaits; peu après il monte de ce uasi-bestialisme au scepticisme ; bientôt il daigne croire à la vérité, ais en tant qu'elle a trait au domaine de la vie sensible. Comme on voit, M. de Berthy est encore dans les langes de la vie animale : ais patience! Toujours en vertu de ses évolutions propres et sans erdre son attitude d'athlète vis-à-vis de l'abbé Richard, le complai-nt et pourtant terrible antagoniste entre enfin de plain-pied dans la oie de ce progrès *intellectuel* que sa sensibilité pour la gent ani-ale lui faisait nier il y a quelques minutes. Bien plus, il est très-rt sur le progrès moral par la liberté, sur le progrès industriel par bien-être. L'abbé Richard lui dit ensuite : *Ascende superius*, et i, toujours aimable, consent à devenir essentiellement religieux; il onte jusqu'au rationalisme, et enfin jusqu'au progrès humanitaire. rrivé là, que pourrait-il donner encore à son contradicteur? Son hésion à la vérité catholique. Et pourtant, ô douleur! l'abbé Ri-ard nous laisse ignorer si son *objicies* est récompensé de son dévoué cours épistolaire par une bonne conversion « intellectuelle, sociale et religieuse, » ou si, malgré son excellent cœur, il meurt dans mpénitence finale.

Esquissons maintenant ces dialogues. Ils composent, on l'a compris jà, une dissertation en trois points. Quant à l'intelligence, M. l'abbé ichard a des idées confuses; il croit que la simple *pensée* dis-

tingue l'homme de la brute. Cette assertion n'est pas exacte. L'animal a de la mémoire, des affections, une sorte d'intelligence; mais tout en lui a pour objet et pour fin la matière. La conscience, la réflexion, la raison, la liberté lui manquent; voilà ce qu'il fallait dire et ce que M. Richard ne dit pas. Bien mieux, il s'attache à son idée fausse, ou plutôt confuse : il prétend que l'animal n'est pas intelligent parce qu'il n'est pas libre, et confondant, par une équivoque tout à fait involontaire, l'activité intellectuelle avec la conscience et la libre volonté, « voilà pourquoi, s'écrie-t-il, l'homme est destiné à se nourrir « de la vérité par la *connaissance* et par l'amour (p. 374). » — Continuant sa démonstration, M. Richard affirme que la *connaissance* de l'homme, — nous parlons son langage, — est « réelle sur la plupart « des *points essentiels*, qu'il a encore la puissance de se déterminer « librement, et que la liberté est une conséquence de l'intelligence « (p. 375). » Que signifient ces points pour la plupart essentiels? La raison de l'homme livré à ses forces ne peut arriver certainement à la connaissance que d'un petit nombre des *points* essentiels qu'il a besoin de savoir, pour s'expliquer suffisamment son origine, sa nature et ses destinées. Si la religion doit l'aider à dissiper ces incertitudes, nous voici forcément sur le terrain religieux, et pourtant M. l'abbé Richard n'en est encore qu'à la première division : « l'homme intelli« gent. » En outre, on n'est pas libre par cela seul qu'on pense. Est-ce que les anges et les saints n'ont plus d'intelligence parce qu'ils ne sont pas libres de ne point aimer Dieu? — Après ces investigations, l'abbé Richard s'élève jusqu'à la science, et, sur ces hauteurs, il n'est guère plus heureux que dans la plaine. Il prétend (parlons encore son singulier langage) « que nous contempler par les lumières de la « science, c'est nous voir dans notre être tout entier, c'est-à-dire avec « les priviléges de notre immortalité (p. 376). » Puis, rabattant son vol et consentant à être intelligible pour tomber, hélas! dans le lieu commun, il nous apprend qu'il faut nourrir notre esprit par l'instruction et notre cœur par l'éducation. A ce dernier mot, il ouvre une parenthèse sur l'éducation de la femme, et, — grâces lui soient rendues, — il nous ramène par Fénelon à la prose et aux idées du meilleur XVIIe siècle. — Il arrive ensuite au domaine social. Il affirme que l'homme *est fait* pour vivre en société, parce qu'il est perfectible. Mais cette perfectibilité, attestée par l'expérience, constate plutôt qu'elle ne démontre la nécessité de l'état social. L'homme est sociable parce que seul il ne pourrait ni penser ni vivre : voilà le grand fait qui

atteste les origines divines de la société; pourquoi le taire? Examinant ici les éléments essentiels de sa thèse, l'auteur mentionne avec tous les gens « honnêtes et modérés » la religion, la famille et la propriété; mais pour rajeunir un peu cette matière, il ajoute l'autorité; addition malheureuse, car il veut nommer le pouvoir politique, et il l'appelle du nom générique d'autorité, comme si de l'autorité religieuse, c'est-à-dire divine, ne découlaient pas forcément tous les pouvoirs dans la famille et dans la société. — M. l'abbé Thounissoux va plus loin. Il emprunte à l'école révolutionnaire le dogme de la souveraineté du peuple; il parle confusément du droit divin, en justifiant toutefois l'influence de la papauté au moyen âge. Glissons sur ces charbons ardents, et constatons sans discuter.

Après toutes ses pérégrinations sur les terrains vagues ou effondrés comme sur le sol plantureux de la haute philosophie, l'abbé Richard se prend successivement, à la même page (113), d'horreur et d'amour pour la guerre. Il s'écrie : « Nous couvrons de « nos applaudissements celui qui s'est montré le plus ardent à égor- « ger des frères que l'on force à combattre ! Ces *préjugés* ap- « prouvés par les siècles passés ne finiront-ils pas par s'évanouir? « J'aime à croire que, dans l'avenir, l'humanité comprendra toute « l'horreur que doit inspirer la guerre... Cela veut-il dire que toute « guerre soit un crime? Evidemment, non (cet *évidemment* est adorable!); il en est de la guerre comme des tribunaux et des prisons : sa légitimité se déduit de sa nécessité. S'il faut des répressions et des châtiments pour les *coupables d'une famille*, *d'un Etat*, il en faut aussi pour les oppresseurs de l'humanité, pour les violateurs des grands droits sociaux. (Encore les mots vagues et ronflants)... C'est pourquoi... Dieu... s'appelle particulièrement le « *Dieu des armées*. »

Nous devrions maintenant suivre l'auteur dans l'ordre des idées religieuses; mais, à coup sûr, quand même nous aurions devant nous un long espace, nous nous refuserions à le parcourir. Qu'aurions-nous à dire encore? Là, plus qu'ailleurs peut-être, il y a d'excellents détails, des réponses péremptoires à beaucoup de préjugés contemporains, en un mot des rayons épars, mais non pas une pleine et abondante lumière. Tout est décousu, *membra disjecta*. Presque toujours la forme oratoire domine; l'auteur glose plus qu'il ne discute; au lieu de s'en tenir aux principes, il se jette sur les détails, et plût à Dieu qu'il nous fallût dire seulement :

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Même en se bornant, M. l'abbé Thounissoux écrit mal, très-n
langue philosophique. Ses fleurs de rhétorique, quand il ve
parer son sujet, sont fanées ou communes; la précision et la
cision lui sont lettres closes; *sur* ce rapport, — pour nous
d'une de ses expressions favorites, — il a énormément ma
partir avec la syntaxe. En outre, on l'a vu, sa doctrine n'est pas
aussi ce livre n'est pas de ceux qu'on puisse confier sans craint
esprits ou aux cœurs égarés. Malgré de nombreuses considér
d'une utilité incontestable, on ne voit dans ces pages ni un ens
de raisonnements qui subjuguent l'esprit, ni une série de tal
allant au cœur par l'imagination. Voulant trop embrasser, l'au
mal étreint. Nous aurions compris un exposé didactique des lo
président au développement de l'homme considéré en lui-mê
dans ses rapports avec la société; nous eussions aimé à voir ai
religion féconder son intelligence, ennoblir son cœur, diriger e
tifier sa volonté, harmoniser toutes ses facultés intellectuel
morales, puis lui apprendre, comme être sociable, ses devoirs
droits, définir avec une précision rigoureuse les origines, la nat
le but de l'autorité et de la liberté dans la famille, dans la cité e
l'Etat; réfuter les théories subversives qui aboutissent, par la
cration de la licence dans la société domestique, civile et politi
justifier tous les despotismes; si bien que la religion eût domin
le sujet et l'eût baigné de sa lumière. Toutefois, après avoir ph
phiquement démontré qu'il est impossible sans la religion, c'
dire sans le catholicisme, d'expliquer l'homme et la société, il
rait eu lieu de se demander d'où s'échappe ce rayon nécessair
éclaire tout homme venant en ce monde et toute société qui veu
grande et forte par le respect de tous les devoirs, et, par suite, d
les droits. C'eût été le cas de répondre en reproduisant les lett
créance que l'Eglise fait voir au monde depuis dix-huit siècles,
lesquelles elle révèle ses célestes origines à quiconque, ignorant
vant, riche ou pauvre, puissant ou faible, a des yeux pour voir
oreilles pour entendre. — Au lieu de mûrir un plan de ce gen
tout autre, M. l'abbé Thounissoux a préféré saisir la plume avant
tendre l'heure où, après une convenable gestation intellectuelle
œuvre s'élance, pour ainsi dire, tout armée, comme la Minerve
que, du cerveau d'un penseur sous la plume d'un écrivain. No

ettons son impatience, et nous l'engageons à mettre son œuvre sur métier non pas vingt fois, comme dit le poëte, mais une bonne fois, l veut qu'elle fasse quelque bien. GEORGES GANDY.

. **INSTRUCTIONS** *en forme de retraite pour les congréganistes des deux sexes*, par M. l'abbé Ch. GIROU, chapelain de Sainte-Geneviève. — 1 volume in-12 de 424 pages (1862), chez V. Sarlit; — prix : 3 fr. 50 c.

Voici encore un de ces bons livres dont on est heureux d'annoncer pparition, une de ces œuvres dont le but est de continuer, au sein s paroisses, l'édifice de la piété et de la sanctification dans les jeunes nes. L'auteur a voulu rendre un service à ses confrères dans le sacerce, en faveur d'un des plus chers objets de la sollicitude pastorale, s congrégations de l'un et de l'autre sexe. Il a compris que les entiens destinés à ces congrégations réclament une forme spéciale, s peine de produire moins de fruit; et trouvant peu de livres ries en matériaux de ce genre, il a essayé d'en réunir et d'en offrir de écieux. Les bornes qu'il s'est tracées ne lui ayant pas permis de t dire, il a laissé forcément un champ encore vaste à défricher.

Ce cours d'instructions offre une retraite de neuf jours, consistant conférences, sermons et méditations. Cette neuvaine s'ouvre par e conférence sur la sainte Vierge envisagée comme modèle des nes personnes, et par une instruction, tout à la fois pratique et trinale, sur la conception immaculée de Marie. Pour les jours vants, viennent par ordre : une méditation sur le même mystère; une conférence sur la nécessité de donner à Dieu le temps de la nesse; — un sermon et une méditation sur le salut; — une conence sur l'orgueil; — un sermon sur le désordre du péché rtel, suivi d'une méditation sur le même sujet; — une conférence la chasteté; — un sermon suivi d'une méditation sur les suites estes du péché mortel; — une conférence sur l'œuvre de la Propation de la foi; — une allocution sur l'œuvre de la Sainte-Ence; — une conférence sur le respect humain; — un sermon sur conversion de sainte Madeleine; — une conférence sur le zèle; — un sermon et une méditation sur la mort du pécheur; — une férence sur les mauvaises lectures; — un sermon sur le sacré ur de Jésus, accompagné d'une méditation sur le même sujet; — conférence sur la communion, — et enfin, pour clôture, un sern sur la très-sainte Vierge.

In regrettera sans doute le manque de suite dans les diverses ins-

tructions dont nous avons donné la simple nomenclature; l'auteur semble s'être trop laissé conduire par le hasard dans le choix de ses sujets. Ce reproche aura cependant moins de force, si l'on ne perd pas de vue que ce livre est destiné aux différentes congrégations des deux sexes, auxquelles on a voulu donner quelque chose de particulier. Quoi qu'il en soit, M. l'abbé Girou a, du moins, su ramener parfaitement à son but, et nous dirons presque l'unité, toute la série des instructions qui composent sa retraite. D'ailleurs, il sait toujours parler au cœur; son langage est un glaive qui pénètre jusqu'à l'âme des auditeurs pieux auxquels il a consacré son œuvre. Il les prend au sein de la société, à la fleur de l'âge; il peint à leurs yeux les dangers qui les entourent; et, par une parole entraînante, par le charme d'une diction douce, onctueuse, simple et correcte tout à la fois, par le choix frappant des traits historiques, il conserve ou ramène à la piété et à la vertu ces âmes jeunes, inexpérimentées, menacées par tant de périls et combattues par tant d'ennemis.

Malgré quelques négligences, sur lesquelles il suffit d'appeler l'attention de l'auteur pour qu'une nouvelle édition les fasse disparaître, nous devons reconnaître que ce livre se distingue par un style pur, châtié, quelquefois même élégant, mais toujours à la portée des auditeurs. Nous en exceptons cependant le sermon sur le pardon des ennemis, dont la troisième partie surtout est faible, incomplète et d'un style peu soigné. Que ces défauts disparaissent, et nous n'aurons plus qu'à souhaiter à cet ouvrage le succès qu'il mérite. M. Dardy.

14. **LEÇONS** *sur la Bible*, ou *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, suivies de l'explication des cérémonies de l'Eglise*, par Mlle Gavairon, ancienne maîtresse de pensionnat. — 3 volumes in-12 de 406, 464 et 224 pages (1854), chez C. Douniol; — prix : 10 fr.

L'auteur de cet ouvrage a adopté la forme du dialogue. Entourée de ses élèves, une *gouvernante* leur raconte les faits les plus saillants de l'Ancien et du Nouveau Testament, y compris les Actes des apôtres jusqu'au martyre de saint Pierre et de saint Paul. Elle est fréquemment interrompue par son jeune auditoire, qui tantôt manifeste ses impressions, et tantôt soumet des objections sur les difficultés qui naissent des faits eux-mêmes ou des circonstances au milieu desquelles ils se sont accomplis. Cette méthode, si l'œuvre était bien conduite, ne pourrait manquer de jeter une certaine animation dans

récit, dont elle briserait la monotonie, en permettant d'y introduire une foule de réflexions pieuses, et même de digressions utiles; mais, nous devons à la vérité de le déclarer franchement, nous n'avons remarqué, dans le rôle que Mlle Gavairon assigne à ses élèves, ni naturel ni art; rarement leurs questions naissent de ce qu'elles entendent. Les difficultés qu'elles proposent ne sont pas toujours à leur portée; elles sont quelquefois exprimées en un style recherché, qui fait contraste avec l'âge et la tournure d'esprit d'une jeune fille; tantôt, par suite d'une distraction inexplicable, il n'y est pas répondu, tantôt la réponse est loin d'être satisfaisante. Nous pourrions relever aussi plus d'une expression inexacte au point de vue de la doctrine. Enfin le style est incorrect; et si l'on rencontre çà et là des pages bien écrites, auxquelles un goût littéraire exercé et délicat n'a rien à reprocher, trop souvent des fautes impardonnables viennent distraire le lecteur et mettre sa patience à l'épreuve. — Malgré tous ces défauts, et grâce à quelques corrections indispensables qu'un maître ne manquera pas d'y faire, cet ouvrage peut être employé avec profit, comme livre de lecture, pour compléter la leçon d'histoire sainte, soit dans les écoles de l'un et de l'autre sexe, soit dans les établissements où l'instruction est plus développée. A. MARCHAL.

15. **LÉGENDES** *des saintes images*, par M. J. COLLIN DE PLANCY. — 1 volume in-8° de 396 pages plus 2 chromolithographies (1862), chez H. Plon (*Bibliothèque des légendes*); — prix : 5 fr.

16. **LÉGENDES** *des sacrements*, par LE MÊME. — 1 volume in-8° de 384 pages plus 2 chromolithographies (1862), chez le même éditeur (*Bibliothèque des légendes*); — prix : 5 fr.

17. **LÉGENDES** *des vertus théologales*, par LE MÊME. — 1 volume in-8° de 396 pages plus 2 chromolithographies (1862), chez le même éditeur (*Bibliothèque des légendes*); — prix : 5 fr.

18. **LÉGENDES** *infernales*, par LE MÊME. — 1 volume in-8° de 396 pages plus 2 chromolithographies (1862), chez le même éditeur (*Bibliothèque des légendes*); — prix : 5 fr.

M. Collin de Plancy, continuant ses intéressantes et instructives publications, vient de nous donner quatre nouveaux volumes de récits légendaires. Nous ne reviendrons ni sur le charme poétique qui s'attache à ces vieilles traditions populaires, ni sur l'esprit profondément religieux qui a inspiré l'auteur. Son but, nous l'avons indiqué précédemment (p. 395 de notre t. XXVI), est de faire mieux connaître les siècles de foi, en nous rappelant ce qui était l'objet des conversations et des lectures de nos pères. Heureux âges, si on les juge par

ces petits poëmes pleins de naïveté, d'aspirations à un monde supé rieur, de malicieuse bonhomie, où l'on se console des misère hélas! inhérentes à tous les pas de la vie humaine, par la consta pensée des justices et des miséricordes divines! Ce recueil si riche si varié nous fait pleinement pénétrer dans ces temps qui s'éloigne de plus en plus de nous. Grâce à lui, les cathédrales gothiques, manuscrits enluminés, les ravissantes orfévreries, les briques in gées, les éblouissants vitraux, la roide et majestueuse statuaire, l'art et tous les monuments du moyen âge s'entendent mieux; traditions pieuses nous en livrent le secret et l'intention.

Voici d'abord les *Légendes des saintes images*. Notre-Dame com surtout une foule de sanctuaires remplis de chers et gracieux sou nirs. Fourvières, Chartres, Saragosse, Guadelupé, Boulogne, le P la Délivrande, la Garde, Roc-Amadour, Almudena, Peyragude, qu galerie de glorieux noms passés en revue par le légendaire, et a bien d'autres encore! Il y a particulièrement de douces et ém vantes histoires d'enfants de chœur, qui peignent à merveille les s timents dont était alors animé le jeune âge lorsqu'il pouvait ser aux saints autels. Mais aussi, en voyant les angéliques dispositions ces petits clercs appartenant souvent aux meilleures familles, on forcé de faire de tristes rapprochements. — Les *Légendes des sac ments* contiennent, après un bon historique tiré de dom Chardon, faits miraculeux qui s'y rapportent. Elles nous expliquent ainsi grand nombre de sujets chers aux anciens artistes, et servent à m montrer l'amour des chrétiens envers les sacrements, ces abonda canaux de la grâce et de la sanctification, ces sources des généreux d vouements. — Aux sacrements se relient naturellement les ver dont ils sont le principe et l'aliment. La charité, cette divine fille l'Evangile, nous présente surtout une longue suite de héros. L'aut a heureusement mêlé les représentants du désintéressement chrét aux différentes époques de l'histoire. Ainsi, les reines hospitalière les bonnes châtelaines coudoient la princesse Poniatowska, et le saint Louis servant les *mezels* tend la main à nos missionnaires. D ce volume, d'ailleurs très-soigné, nous avons cependant remarq quelques *lapsus :* un passage de Châteaubriand est cité deux f (pp. 145 et 179) et un vers d'Horace est attribué à Phèdre; de pl on l'a mal reproduit quoiqu'il soit fort connu (p. 320). Le ve rétabli :

> Raro antecedentem scelestum
> Deseruit pede pœna claudo. (Lib. III, od. II.)

Viennent enfin les *Légendes infernales*. On sait combien le moyen âge racontait de choses merveilleuses au sujet du diable et de ses apparitions. M. Collin de Plancy a recueilli dans ce volume les plus piquantes de ces aventures, dont un carrefour isolé ou quelque coin de bois sont habituellement le théâtre. Il a joint aux anciennes légendes des faits plus récents appartenant à ce ténébreux domaine.

Ces quatre volumes, approuvés par Mgr l'évêque d'Arras, seront lus avec plaisir et avec profit; ils s'adressent à toutes les classes de lecteurs; mais on peut spécialement les indiquer à la jeunesse chrétienne.

20. **LEXIQUE COMPARÉ** *de la langue de Corneille et de la langue du* XVII*e* *siècle en général*, par M. Frédéric GODEFROY, auteur de l'*Histoire de la littérature française depuis le* XVI*e siècle jusqu'à nos jours, couronné par l'Académie française en* 1859 *et* 1861. — 2 volumes in-8° de VI–CXXIV–404 et 466 pages (1862), chez Didier et Cie; — prix : 14 fr.

Le titre de ce livre en dit exactement l'objet et la nature; il dit, par conséquent, l'impossibilité où se trouve la critique d'en donner une analyse adéquate et d'en bien juger tous les détails. Nous n'avons point ici un lexique complet, une sorte de *concordance* ou d'*apparatus* de Corneille, mais seulement un lexique de ses locutions difficiles, particulièrement de ses locutions depuis longtemps tombées en désuétude, et, à cette occasion, la solution, par la méthode historique, de nombreux problèmes de la langue générale du XVIIe siècle. C'est donc plus qu'un commentaire du plus grand de nos poëtes, plus même qu'une suite d'essais de grammaire générale; c'est encore, et surtout, un ensemble de monographies toutes neuves sur des points difficiles de lexicographie, où l'histoire de certains mots, de certaines formes, de certaines locutions est exposée par des exemples pris dans tous les monuments de notre idiome depuis les premiers temps jusqu'à Corneille, et souvent jusqu'à nos jours. Du reste, une introduction étendue résume à la fois et complète le livre. L'auteur y signale, outre les caractères principaux de la langue de Corneille, les caractères généraux de la langue de son temps, relativement à la signification des mots, à l'usage des diverses parties du discours, à la syntaxe et à la construction des phrases. Il y réunit surtout et y développe tous les éléments d'une sentence définitive à porter sur le trop fameux *Commentaire* de Corneille par Voltaire. Il y dit dans quelles dispositions d'esprit et dans quelles intentions avouées ou secrètes Voltaire entreprit, écrivit et refit à plusieurs fois son ouvrage; comment cette

censure du grand poëte fut accueillie au XVIIIe siècle, comment elle a
été jugée depuis, et comment elle doit l'être par tout esprit impartia
et éclairé. Certes, malgré l'hommage rendu à certaines notes de Vol
taire empreintes de justesse et de goût, le *Commentaire* lui-même
ressort fort diffamé, sinon condamné à mort, du procès que lui in
tente M. Godefroy; et néanmoins, nous craignons que la juste sév
rité du juge n'ait fléchi un peu devant les complaisances voltairienn
de ceux qui devraient le juger à son tour. Pour nous, nous aurions in
sisté davantage sur le charlatanisme et la spéculation de l'entrepris
sur l'envie et la jalousie évidentes qui, bien plus que la muse, o
presque toujours inspiré le commentateur; enfin, sur l'ignorance
l'inintelligence dont il fait preuve à chaque page. Déjà, et depu
assez longtemps, les bons esprits ne font aucun cas de la partie pur
ment poétique du *Commentaire*, et il ne faut plus de courage pour
condamner à ce point de vue; mais il en aurait fallu pour déclar
nettement que Voltaire manquait du sens poétique, et pour développ
les preuves qu'il en a données lui-même. Quels considérants à u
sentence qui le bannirait du monde des poëtes, que ces deux axiom
posés par lui : « Toute métaphore, pour être bonne, doit fournir u
« tableau à un peintre. — Les vers, pour être bons, doivent avo
« l'exactitude de la prose; pour juger si des vers sont mauvai
« mettez-les en prose : si cette prose est incorrecte, les vers le sont.
Voilà qui est au-dessous de Buffon, — plus poëte, d'ailleurs, q
Voltaire, — s'écriant devant de beaux vers : « C'est beau comme c
« la belle prose ! » — Tout en abandonnant à leur malheureux so
la plupart des remarques purement poétiques du *Commentaire*, o
avait continué d'accorder grande estime aux remarques grammat
cales. Eh bien, celles-ci même, pour le plus grand nombre, doive
être également rejetées. Au XVIIIe siècle, — du moins dans le mond
encyclopédique, — on n'étudiait plus, on ne savait plus le latin qui
laissé une si forte empreinte sur le style de Corneille; on ignorait da
vantage encore la langue du XVIe siècle et des siècles antérieurs, siè
cles barbares, disait-on, dignes seulement d'anathème ou de risée;
peine connaissait-on la langue de la première moitié du XVIIe siècle
langue déjà appauvrie par les réformes trop timides de Malherbe, d
Ménage et de Vaugelas : on ne datait l'origine du vrai français que d
Boileau, qui lui-même avait tant aidé à la proscription du *gaulois*
Comment donc eût-on compris cette langue de Corneille qui plong
ses fortes racines dans tout le vocabulaire de son temps, et même de

ges antérieurs, et y puise des richesses depuis ignorées ou méconnues, qu'elle accroît par sa séve propre ? De là la condamnation ignorante d'une foule d'expressions et de tours, que M. Godefroy a relevée à tant d'endroits du *Commentaire*. — On ne saurait trop louer et encourager de semblables travaux, qui supposent le concert de tant d'étude, de sens et de goût. Que les philologues et les vrais lettrés, que les amateurs de notre grande langue et de nos grands classiques les dédommagent avec usure de ce que leur refusera la foule ignorante et frivole. U. MAYNARD.

0. LORETTE *et* **CASTELFIDARDO**, *Lettres d'un pèlerin*, par M. Edmond LAFOND. — 1 volume in-8° de XVI-436 pages plus 1 gravure (1862), chez A. Bray ; — prix : 5 fr.

A raison de son objet, qui est surtout politique, cet ouvrage ne saurait être complétement apprécié dans cette revue : c'est un tableau très-vif des événements qui ont achevé de faire tomber les provinces du saint-père au pouvoir de la révolution italienne, et de la sanglante catastrophe qui a donné à la cause pontificale ses nouveaux martyrs ; mais c'est aussi un voyage pittoresque de Rome à Lorette, en passant par Narni, Terni, Spolète, Macerata. La route est semée d'incidents divers, et il faut louer chez M. Lafond le double talent d'observateur et d'écrivain avec lequel il raconte ses impressions. Toutes les circonstances qui concernent la Madone et la maison de Nazareth, les vicissitudes de la statue, celles du saint monument, les trésors qu'il renferme, les témoignages qu'il a reçus, les personnages célèbres qui l'ont visité, ont ici leur relation, et pleine d'intérêt. Comme Castelfidardo est dans le voisinage de Lorette, les détails du mémorable fait d'armes, ses suites, et bon nombre d'épisodes héroïques et touchants trouvent leur place naturelle dans ce livre. — La manière de l'auteur est celle du voyageur qui va pédestrement, et ne laisse rien passer sans jeter son regard et dire son mot ; il a son lecteur auprès de lui, assidu compagnon ; il voit, il raconte, il peint, surtout il cause. On pourrait lui reprocher de ne pas s'arrêter suffisamment et de ne décrire que par les traits ; mais comme il y a ici le sentiment de la nature, et que ces traits sont le résultat d'impressions, ils pénètrent. Il a aussi un art particulier de semer l'anecdote, ainsi que bien des fleurs d'érudition, des citations empruntées aux poëtes italiens, à Dante surtout, avec lequel il est familier. Ajoutons la connaissance et le sentiment de l'art, bagage de fond qu'il faut toujours posséder quand on voyage en Italie.

A ce sujet, nous recommandons le quatrième chapitre, « la Madone « de Foligno, » où l'on trouvera d'intéressants détails sur le Sanzio et sur le grand et céleste peintre ombrien, fra Angelico. A. Mazure.

21. **MÉDAILLES SANS REVERS.** *Romans plus vrais que l'histoire*, par un vieux chrétien. — 1er roman : DIEU. — 1 volume in-12 de 490 pages (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

Ce livre, assez excentrique, offre pourtant de l'intérêt. Le chrétien qui nous le présente, et qui est un vieux Breton, se donne très-volontiers ses aises avec son lecteur, qu'il interpelle fréquemment, et devant qui il paraît se plaire à suspendre des situations intéressantes par des sorties assez longues, et le plus souvent originales. Il se permet (p. 184), en vers singuliers pour ne pas dire plus, une invective contre la brillante jeunesse de notre époque, qui pourtant vaut bien celle de son temps, s'il est vrai qu'il soit *très-vieux*. Mais il est *laudator temporis acti*, et il aime les vers. C'est dommage qu'il les fasse quelquefois boiteux. Au surplus, il est plein d'esprit; et s'il impatiente souvent son lecteur, il le charme aussi quelquefois.

L'action de ce roman est assez compliquée. En voici néanmoins le plan. Guennael (un jeune Breton), après avoir poussé ses études jusqu'à vingt ans, sent sa vocation pour l'état ecclésiastique s'éteindre devant une jeune et brillante coquette, et veut l'épouser. Mais sa tournure et ses manières naïves le font refuser. Désolé de cet échec, il s'engage comme matelot, avec l'espoir d'expier sa désertion du service de Dieu en se faisant l'apôtre de quelque peuplade sauvage. On le descend dans une île à peu près déserte de l'Océanie. Il y a là une curieuse petite *robinsonnade*. Bientôt des sauvages se présentent : leur chef, qui a connu Dumont d'Urville, le grand navigateur, entend par hasard un peu le Bas-Breton. Guennael se fait comprendre, et en même temps se fait aimer; en assez peu de temps il parvient à entreprendre son apostolat. Des épisodes très-intéressants varient la situation. Matangui, le chef, se fait chrétien avec toute sa maison, moins son fils, prêtre de la divinité endiablée de ces bons sauvages, qui conspire la perte de l'apôtre dont l'influence détruit la sienne. Il va chercher dans une île voisine, où les Anglais ont une station, un auxiliaire dans un missionnaire protestant, et il est dupe de son stratagème, car Guennael convertit aussi ce missionnaire dissident. Le prêtre sauvage, Tobi-Tapou, n'en devient que plus furieux,

ve moyen de livrer Guennael et ses plus habiles adhérents aux
s, qui les emmènent en Angleterre. Ils en reviendront, comme
errez, et on les retrouvera à l'œuvre, dans une nouvelle *mé-*
sans revers, qui nous est promise et qui sera intitulée : *la Foi.*

J. Collin de Plancy.

3 MISÉRABLES, par M. Victor Hugo. — 4ᵉ *partie :* L'Idylle rue Plu-
:t l'Epopée rue Saint-Denis ; — 5ᵉ *partie :* Jean Valjean. — 4 volumes
de 432, 400, 400 et 312 pages (1862), chez Pagnerre ; — prix : 24 fr.

(*Voir p. 404 et 486 du précédent volume.*)

evons le récit abrégé de ce roman.

le lendemain du guet-apens de la masure Gorbeau, Marius éménagé, ne voulant pas figurer dans un procès quelconque et nené à déposer contre Thénardier, qu'il regardait toujours e le sauveur de son père. Reverrait-il la jeune fille du Luxem- qui s'était montrée de nouveau à lui dans la masure pour dis- e encore dans une ombre si funèbre? Question qui l'absorbait iisait rentrer dans la misère par le chemin continu de la rê- Il était sur l'escarpement de l'abîme, lorsque Eponine, une des e Thénardier, qui lui avait promis de découvrir la demeure « de emoiselle, » le conduisit rue Plumet, devant une maison ca- u fond d'un jardin fermé d'une large grille. Là, au sortir du it, s'était retiré Jean Valjean avec Cosette dont l'éducation était e, et une vieille domestique. En même temps, pour dérouter lion, il avait loué deux modestes appartements aux deux bouts is, l'un rue de l'Ouest, l'autre rue de l'Homme-Armé. La mai- la rue Plumet était une retraite où l'ex-forçat s'enfonçait dans e de plus en plus sombre et dure, un nid où Cosette allait e des ailes et essayer l'essor dangereux de la jeunesse. D'abord , encore presque enfant, se partageait entre le jeu du jardin et r de son « père, » heureux de son ignorant bonheur. Mais r, se regardant au miroir, elle avait eu une révélation de sa ite beauté, et, par un instinct encore innocent de coquetterie, ait essayé ses armes sur le jeune inconnu du Luxembourg, sur . Effrayé de cet amour qui, comme un voleur, menaçait de lui a Cosette, toute sa vie, Jean Valjean avait quitté sa station de la : l'Ouest pour rentrer dans l'obscurité de la rue Plumet. Mais cet abandon du Luxembourg Cosette était triste, et Jean Val- ouffrait de cette tristesse à la fois mystérieuse et effrayante.

Leur vie, jusqu'alors si bonne et si douce, était piquée au cœur et s'aigrissait. Dans leurs seules visites aux pauvres, ils retrouvaient quelque chose de leur premier épanchement. Depuis plusieurs jours, Cosette, plongée dans un amour à l'état encore inconscient et flottant, avait cru, se promenant dans le jardin, entendre des bruits de pas, apercevoir des ombres humaines, lorsqu'un soir, à sa place accoutumée sur un banc, naguère laissée, elle voit une pierre, et sous cette pierre un écrit. C'était une sorte de chant d'amour; ce lui fut une révélation. De qui était cet écrit? Elle n'hésita pas. De lui! de l'inconnu du Luxembourg. Le lendemain au soir, elle descend au jardin, coquettement parée, s'assied sur le banc, sent quelqu'un derrière elle se retourne : c'était bien lui! Ici commence l'*Idylle*. Cela ne s'analyse plus. — Cependant Thénardier et ses complices de *Patron-Minette* ont réussi à s'échapper de prison, et un de leurs premiers exploits est de venir un soir attaquer la maison mystérieuse de la rue Plumet, où on leur a fait espérer une *bonne affaire*. Mais Eponine est là qui veille et les écarte en menaçant de crier. Eponine ressent une passion inavouée pour Marius. C'est pour lui plaire et obtenir quelque retour qu'elle l'a conduit rue Plumet; c'est pour le sauver — car il est là comme tous les soirs, — qu'elle vient d'écarter la bande de son père. Cependant l'amour pour Cosette, qu'elle a servi d'abord dans l'espoir de quelque ricochet pour elle-même, va trop loin et laisse trop en arrière : sa passion, devenue jalousie, a résolu de séparer Roméo et Juliette. Déjà Jean Valjean a découvert, gravée sur un mur, une adresse inquiétante; et sur un billet mystérieux tombé à ses pieds, il a lu ce mot : Déménagez! Il est décidé à partir de la rue Plumet, et même à passer en Angleterre. Il en a prévenu Cosette, cette nuit-là même, pendant que les voleurs assiégeaient la maison Cosette l'annonçait à Marius. Que faire? Passer en Angleterre, lui aussi? Mais il n'a même pas de quoi payer le passe-port! Une idée lui vient, dont, dans deux jours, il fera part à Cosette. Il a pris un parti violent, et il se rend chez son grand-père. Ce vieux cœur, vide depuis quatre ans, l'attendait. Il demande à épouser celle qu'il aime. « Fais-« en plutôt ta maîtresse! » répond l'ancien beau du directoire. — « Il y a cinq ans, vous avez outragé mon père, répond Marius; au-« jourd'hui, vous outragez ma femme. Je ne vous demande plus « rien. Adieu! » Le soir du second jour, il retourne rue Plumet Plus personne! seulement, une voix lui crie : « Vos amis vous atten-« dent à la barricade de la rue de la Chanvrerie. » Il a reconnu la

voix d'Eponine; il regarde : c'était l'aspect d'un jeune homme. C'était bien Eponine pourtant, qui, pour qu'il ne fût pas à une autre ne pouvant être à elle, cachait un secret et l'envoyait se faire tuer à la barricade. Ici finit l'*Idylle* et l'*Epopée* commence. — L'épopée, c'est simplement l'insurrection de 1832, à l'occasion de l'enterrement du général Lamarque; et M. Victor Hugo lui donne pour principal théâtre la barricade de la rue de la Chanvrerie, auprès de la rue Saint-Denis. Là vont se réunir presque tous nos *héros*, les uns pour y mourir, les autres pour y trouver le point de départ de leur dernière destinée. C'est devant le cabaret de *Corinthe*, un des rendez-vous ordinaires de la société de l'A B C, que la barricade s'élève : inutile, par conséquent, d'ajouter que les jeunes fous de notre connaissance en seront les chefs et les principaux combattants. Au milieu d'eux se glisse Javert, qui est reconnu par Gavroche, — Gavroche qui va, ce jour-là, gagner des éperons pour lui et pour toute cette gaminerie parisienne par laquelle M. Victor Hugo semble vouloir remplacer notre antique chevalerie. Puis voici Marius qui est arrivé là à travers la nuit, les rues encombrées et les hésitations plus sombres encore et plus agitées de sa conscience. Il n'est pas jusqu'au vieux Mabeuf, le marguillier bibliomane à qui Marius doit de connaître son père, qui, à bout de ses livres et de ses rêves, ne vienne là se faire tuer en arborant le drapeau rouge. L'attaque est commencée, et tous, Gavroche, Marius surtout, font merveille. Ce sont des scènes qui ont la prétention d'être plus que homériques. Un canon de fusil était braqué sur Marius : la main d'un jeune ouvrier le bouche; mais le coup part, traverse la main et l'ouvrier lui-même, qui tombe. A quelques instants et à quelques pas de là, une voix appelle Marius : c'était la voix d'Eponine cachée sous le costume du jeune ouvrier son sauveur. La jalouse Eponine veut bien qu'il meure, mais elle a voulu mourir avant lui; et, en attendant, elle lui apprend que Gavroche est son frère, elle lui remet un billet de Cosette qu'elle a retenu, et elle lui révèle sa passion secrète. Marius lit le billet, où Cosette lui dit qu'elle est avec son père rue de l'Homme-Armé, et que dans huit jours elle sera en Angleterre. Puisqu'elle est perdue pour lui, il n'a plus qu'à mourir ; mais il lui reste deux devoirs à accomplir : l'informer de sa mort, lui envoyer un suprême adieu, et sauver de la catastrophe imminente le frère d'Eponine, le fils de Thénardier. Il écrit un billet et charge Gavroche de le porter à son adresse. Après quelque hésitation, l'*héroïque* enfant part, dans l'espoir d'être revenu à temps pour

la grande attaque de la barricade. Cependant, Jean Valjean veillait rue de l'Homme-Armé. La réflexion d'une glace lui avait fait lire le billet à Marius, demeuré empreint sur le buvard de Cosette. Ainsi, Cosette échappait à sa tendresse de père et allait à un autre amour. Dans son désespoir, il descend dans la rue et s'assied sur une borne. Gavroche arrive, et il intercepte la lettre de Marius. Il la lit et tressaille de joie, car cet homme qu'il hait, le ravisseur de sa Cosette va mourir sans que lui, Jean Valjean, ait autre chose à faire que de garder le billet dans sa poche. Néanmoins, il s'habille en garde national et se dirige vers la barricade. — Ici finit la quatrième partie. L'*Epopée* est loin de finir au même endroit, car elle se prolonge dans la partie suivante, dont elle remplit, avant d'arriver à son dénoûment, plus de la moitié d'un volume.

Jean Valjean arrive à la barricade juste à temps pour passer son habit de garde national à un père de famille qu'on veut arracher à la mort. C'est toujours un sauveur. Avec son vieux talent de braconnier, il fait d'incroyables prouesses; mais il ne prend part à aucune scène homicide. Tout à coup Gavroche retombe dans la barricade. Le jour est venu. Le combat redouble et les munitions de la barricade s'épuisent. Gavroche sort, se glisse dans la rue, vide les gibernes des gardes nationaux dans un panier, et tombe sous les balles. Marius s'élance et rapporte le cadavre de l'enfant. Jean Valjean, pour récompense de ses services, demande à brûler la cervelle de Javert, condamné à mort. Il entraîne le mouchard hors de la barricade, se venge en lui rendant la liberté, tire en l'air et revient assister à l'agonie de l'émeute. Tous les combattants sont tués. Marius, un des derniers, tombe sous un coup de feu. Une main vigoureuse l'enlève. C'est Jean Valjean qui le charge sur ses épaules, soulève une grille, et, pour échapper aux poursuites, se précipite avec lui dans l'égout de Paris. Pendant de longues heures, il serpente, à travers mille dangers, dans ces ténèbres fétides, ne sachant pas s'il porte un vivant ou un cadavre. Cependant un agent de police poursuivait un homme sur une berge de la Seine l'homme, muni d'une clef, s'échappe par une grille de l'égout. Or c'est à cette grille que Jean Valjean vient aboutir. Il se trouve en face de l'homme en qui il reconnaît Thénardier. Dans l'ombre, sous la souillure du sang et de la boue, Thénardier, lui, ne le reconnaît pas et, à la vue de son fardeau, il le prend pour un assassin. Au prix de sa part du meurtre présumé, il lui ouvre la grille; mais, à peine dehors, Jean Valjean tombe sur l'homme de police : c'était Javert. En

échange de la vie qu'il lui a accordée le matin, il ne lui demande qu'une chose : de l'aider à rapporter Marius chez son grand-père; et, cela fait, il demande encore à rentrer un instant chez lui, après quoi il sera à sa disposition. Il voulait, sans doute, avertir Cosette, lui dire où était Marius, lui donner quelque autre indication utile et prendre de certaines dispositions suprêmes, — ce qu'il aurait dû faire peut-être avant d'aller à la barricade. Javert consent encore, l'accompagne chez lui et l'y laisse libre. Voyant, pour la première fois de sa vie, deux routes devant lui, la route du règlement et la route d'un devoir imposé par la nature, Javert ne sait laquelle prendre : pour échapper à toutes les deux, il se précipite dans la Seine. — En ce moment, chez M. Gillenormand un transport de joie succède à une scène de désespoir. Marius renaît à la vie. Le premier usage de ses forces est de revenir à la charge auprès de son grand-père et de lu redemander la permission d'épouser Cosette. Dans la joie d'avoir recouvré son petit-fils, dans l'admiration de la conduite de la jeune fille qui, tous les jours, est venue avec son père déposer un paquet de charpie et prendre des nouvelles du blessé, M. Gillenormand consent à tout. La joie des fiançailles s'accroît d'une dot de six cent mille francs que Jean Valjean remet inopinément à Cosette, — six cent mille francs gagnés à Montreuil-sur-Mer, enterrés depuis dans la forêt de Montfermeil, et récemment retirés de leur cachette. Le mariage se célèbre. Rien ne manque plus au bonheur de Marius que de retrouver deux hommes : son sauveur inconnu à la barricade, et Thénardier, le sauveur de son père à Waterloo. — Cependant Jean Valjean a feint un mal au bras pour ne pas signer le contrat de mariage, et une maladie pour ne pas assister au repas de noce; il a refusé la chambre que sa fille lui a préparée auprès d'elle, et il est rentré dans sa retraite de la rue de l'Homme-Armé. Il est en proie à une lutte nouvelle, la dernière. S'imposera-t-il au bonheur de Cosette pour en prendre sa part? Ou, par une révélation mettra-t-il entre elle et lui un abîme? Puisqu'elle n'a plus besoin de lui, continuera-t-il de la river à sa chaîne? Ne doit-il pas plutôt s'enfoncer dans un irrémédiable engloutissement? Le lendemain, il va trouver Marius, et lui dit : « Je suis un ex-forçat! » Il aurait pu échapper à cet épouvantable aveu en disparaissant; mais il n'a pas eu la force de se résigner à ne plus voir Cosette, et l'honnêteté ne lui permet pas, croit-il, de pénétrer chez son mari sans s'être fait connaître. Au bout de cet entretien, où la dignité surnage mystérieusement à l'humiliation, il obtient de revoir sa fille, mais seule-

ment dans la double obscurité du soir et d'une chambre isolée. Cette visite furtive suffisait à son bonheur, quand il s'aperçoit que Marius, qui a regretté un moment de pitié, détache peu à peu de lui Cosette, et que Cosette elle-même oublie le rendez-vous de chaque soir. Il s'éloigne aussi et se renferme pour vivre encore dans les souvenirs du passé. De son côté, Marius s'épouvante des obscurités que son imagination et quelques circonstances trompeuses font sortir de la révélation de Jean Valjean. Les six cent mille francs, en particulier, n'ont-ils pas leur origine dans le crime? Il en était là, lorsque Thénardier vient lui dénoncer dans Jean Valjean un assassin et un voleur. Mais Thénardier ne parle que de la scène de l'égoût, et, dans l'assassin prétendu, Marius retrouve son sauveur. Il chasse l'infâme Thénardier, mais à coups de billets de banque, pour acquitter la reconnaissance paternelle qu'il croit toujours lui devoir, et Thénardier va se faire négrier en Amérique. Pour lui, il appelle Cosette, et court avec elle rue de l'Homme-Armé. Il était trop tard! La perte de Cosette avait été pour Jean Valjean la perte de la vie : il agonisait. Après quelques instants d'épanchements tendres et délicieux, d'éclaircissements et de recommandations suprêmes, il expire entre les bras de ses enfants.

Dans ces deux dernières parties, on le pressent, plus encore que dans les précédentes, il y a de tout : théories et faits, discours et récits, beau et laid, sublime et atroce, œuvre et hors d'œuvre. De quel côté est la plus grosse part? On ne saurait le dire. Ici encore, les hors d'œuvre remplissent des livres entiers. Dans la quatrième partie, il y a tout un livre sur la révolution de juillet, proclamée légitime et magnifique dans son élan, mais fausse et étroite dans son arrêt de monarchie bâtarde, et sur Louis-Philippe, qui n'eut que le tort d'être roi; un livre encore sur l'argot, son histoire et sa théorie, sa poésie et sa portée sociale. Dans la cinquième partie, un autre livre sur l'égout de Paris, son histoire encore et sa description, sa géographie et son avenir économique. M. Victor Hugo nous retient pendant plus de cent pages dans ce souterrain ténébreux et fétide; il est fier de prouver qu'il connaît son Paris de dessous aussi bien que son Paris de dessus; il veut étaler surtout sa science économique en calculant que de richesses vont se perdre par l'égoût dans la mer, lesquelles, mieux dirigées, comme il arrivera dans l'avenir démocratique et social, décupleraient la fécondité de la terre. — Après les larges hors d'œuvre, il y a les épisodes encore plus nombreux : l'épisode du père Mabeuf roulant de désillusion en désillusion, de la bibliomanie à l'indigo-

manie, de la pauvreté à la misère, jusqu'à ce qu'il aille se faire tuer, sans qu'on sache pourquoi, sur la barricade; l'épisode de l'évasion des prisonniers de la masure Gorbeau; l'épisode, très-émouvant du reste, de la Cadène; l'épisode surtout, ou plutôt les épisodes multiples du petit Gavroche. Plus que Jean Valjean, plus que Marius, ce gamin semble être le héros de M. Victor Hugo. C'est un atome, dit-il, mais atome qui, en raccrochant ses semblables, formera un nouveau monde. Qu'est-ce que Gavroche? ou plutôt que n'est-il pas? Il est poëte, il est émeutier, il est sauveur. Sans le connaître, il sauve son père; sans les connaître davantage, il sauve ses frères, vendus par sa mère à quelque entremetteuse, il les loge avec lui dans l'éléphant de la Bastille; il les égare, c'est vrai, mais, sans doute, ce n'est pas sa faute, et d'ailleurs l'auteur, après nous les avoir remontrés un instant au Luxembourg, les égare à son tour et les laisse se perdre dans le flot de la gaminerie parisienne.

Si l'on s'en tient à l'action du roman plus haut analysée, on trouve de nombreux sujets d'admiration, à la condition, toutefois, de passer par-dessus bien des rencontres trop hasardeuses, bien des invraisemblances, bien des contradictions, et surtout bien des petits moyens, dont M. Victor Hugo, romancier ou dramaturge, aime toujours à tirer ses plus grands effets. Tel ce pan d'habit déchiré qui aidera Marius à reconnaître la vérité sur son évasion. Du reste, plusieurs des plus beaux morceaux de ces deux parties ne sont qu'une sorte d'imitation ou de contre-épreuve de morceaux analogues des parties précédentes. Ainsi, la fuite dans la nuit souterraine de la cinquième rappelle la fuite dans la nuit sublunaire de la seconde : mêmes péripéties, mêmes surprises, mêmes périls; c'est toujours la fuite à deux, du sauveur et du sauvé, à cette différence près que le sauvé, ici, est Marius et non plus Cosettte. Ainsi encore, le livre intitulé : *Javert déraillé* n'est qu'une autre forme d'*une Tempête sous un crâne*, mais avec moins de grandeur, parce que la lutte ici n'est plus au fond de la conscience humaine, entre le bien et le mal, mais dans la tête étroite d'un agent de police, entre un sentiment naturel et le règlement, et que le dénoûment n'en est pas le retour héroïque à la vertu, mais le suicide. Néanmoins, c'est, dans son ensemble, une création fort originale que celle de Javert. Dans un genre différent, la description de la maison de la rue Plumet, l'éclosion de Cosette à la beauté et à l'amour, les rendez-vous et les entretiens des deux enfants, leurs fiançailles et leur noce, offrent de bien fraîches peintures, ou, comme dit l'auteur, une bien

charmante idylle. Seulement, si tout cela est pur, s'il y a à peine un serrement de doigts, une rencontre de lèvres irréfléchie, il faut songer que nous sommes dans le romanesque et non dans le réel, et qu'ainsi ne se passent pas ni ne peuvent se passer les rendez-vous furtifs de deux enfants de vingt ans, n'ayant pour témoin que la nuit et pour défense que leur amour. Il faut pourtant savoir gré à M. Victor Hugo de cette pureté relative, surtout après la théorie qu'il professe, « qu'une des magnanimités de la femme, c'est de céder (t. VIII, p. 4). » Pourquoi a-t-il gâté, souillé tout cela par le dévergondage cynique de M. Gillenormand, à qui on pardonne son intempérance de langue parce que c'est un vieillard, mais à qui, par cela même, on ne saurait pardonner ses discours lubriques? La souillure de ces cheveux blancs était-elle donc un contraste nécessaire pour mieux faire briller la pure auréole des deux enfants? Non, sans doute; mais M. Gillenormand ne méritait aucun respect de la part de M. Victor Hugo, car il n'était qu'un grand bourgeois, qu'un aristocrate et qu'un royaliste! — Le meilleur, à tout prendre, des dix volumes, — à part quelques beautés supérieures du premier, que M. Victor Hugo n'a ni surpassées ni atteintes, — c'est le dixième, et, dans ce dixième, particulièrement les trois derniers livres. La grande scène de la révélation, quoique non suffisamment motivée; les dernières scènes entre Jean Valjean et Cosette, ces scènes où l'éloignement entre eux se fait d'une façon si mélancolique, où le bonheur de l'épouse pâlit peu à peu l'amour de la fille et s'étend sur le père en ombre crépusculaire qui sera bientôt l'ombre funèbre; enfin, les dernières palpitations de ce vieux cœur, ses derniers jeux avec ses souvenirs, avec le petit costume de Cosette enfant, son agonie retardée par un retour de tendresse et aboutissant ainsi plus doucement à la mort: tout cela est d'un maître, et d'un grand maître.

Mais, à côté du narrateur et du peintre, il y a malheureusement le théoricien; ou, pour mieux dire, au-dessus du poëte, il y a le révolutionnaire. — On a dit que les *Misérables* étaient écrits depuis trente ans, et qu'un calcul financier en avait seul retardé la publication. A bien étudier la composition singulière de ce livre et le heurt manifeste de deux courants d'inspiration, on le croirait volontiers. Le fond du roman, récit et drame, doit remonter à cette époque; puis, sur ce fond, le démagogue de 1848 a tracé, avec le sang de 93, toute sorte de hideuses arabesques. En tête ou au travers des principales scènes, nous trouvons des dissertations échevelées, des discours à perte de vue; dis-

cours rentrés, évidemment, en 1852, et qui, n'ayant pu s'exhaler à la tribune républicaine, s'épanchent aujourd'hui, à flots verbeux, dans les pages de ce livre, par la bouche des Enjolras, des Combeferre et des autres jeunes fous de la société de l'A B C; dissertations qui ne sont que les méditations sombres et irritées de l'exil, sous forme de souvenirs des plus sanglantes époques, de prophéties d'un avenir effrayant, d'utopies menaçantes : dix années d'alluvions révolutionnaires qui se sont amassées sur le sol antérieur du roman, et qui se logent comme elles peuvent dans tous les hiatus des faits, quand elles ne s'ouvrent pas au travers de larges crevasses qu'elles remplissent d'abord, pour s'élever ensuite, contre le passé et le présent social, en terribles barricades. Tous les échos de la tribune de 1848, réveillant eux-mêmes les échos de 93, retentissent dans ce livre, particulièrement dans ces deux dernières parties; toutes les théories sur la république démocratique et sociale, le droit au travail, l'instruction gratuite et obligatoire, s'y pressent et s'y entassent. Entre ce livre et tant de discours dont le souvenir seul nous fait frémir, tant de brochures folles et incendiaires, pas d'autre différence, sous ce rapport, qu'une différence de forme et de style. Sur ce fond commun, M. Victor Hugo se borne à entasser le Pélion et l'Ossa de ses grands mots; dans ce courant banal, il se contente de jeter, pour faire des cascades, des brassées de métaphores et d'antithèses. Sur chaque chose, il redouble, il multiplie jusqu'à épuisement les expressions et les figures; il ne peut rien décrire, rien chanter, sans des effluves de couleurs et de sons, à moins qu'il ne recoure à une métaphysique alambiquée. Tout le passé monarchique et catholique de la France n'est pour lui qu'une époque de ténèbres et d'esclavage. L'aube et la liberté ne se lèvent qu'au XVIIIe siècle, dont « l'œuvre est tout entière saine et « bonne, » quels qu'aient été les ouvriers, encyclopédistes, physiocrates, philosophes, utopistes : « quatre légions sacrées (t. VII, « pp. 112, 113). » Ils ont amené la révolution, qui « a fermé la porte « du mal et ouvert la porte du bien, promulgué la vérité, chassé le « miasme, assaini le siècle, couronné le peuple,... créé l'homme une « deuxième fois, en lui donnant une seconde âme, le droit (ibid., « p. 115). » Mais, dans la révolution, le point culminant, la date vraiment épique, c'est 93 (t. IX, p. 50); et, parmi les hommes de 93, les héros de l'épopée, ce sont les conventionnels, devant qui comparaît cette « formidable accusée, » la monarchie, ce « pauvre tyran, » Louis XVI, innocent peut-être personnellement, mais ni plus ni moins

que ceux qui le condamnèrent (t. VII, pp. 34, 35). N'excl
même de notre admiration les bandes déguenillées et
de 93 : « C'étaient les sauvages, oui; mais les sauvages de l
« tion. Ils proclamaient avec furie le droit; ils voulaient, f
« le tremblement et l'épouvante, forcer le genre humain au
« Ils semblaient des barbares, et ils étaient des sauveurs.
« maient la lumière avec le masque de la nuit (ibid., p. 78
pour le passé. — Quant au présent, la société est loin d'êt
dans l'éden que la révolution est censée lui avoir ouvert. Ell
constituée pour tout ce qui est petit et faible, pour tout ce
vaille et qui souffre; à elle seule sont imputables toutes les
toutes les fautes. Aussi, contre elle, légitime et nécessaire es
volution universelle et fondamentale. Le peuple le sent, et
trop prompte et trop indiscrète impression quelquefois; et c
quoi nous l'avons vu, en 1848, s'insurger même contre
blique et les représentants du suffrage universel. Il oub
« selon que les Tuileries contiennent le roi ou contiennent l
« tion, elles sont justement ou injustement attaquées (t. VIII,
— Et, néanmoins, il est à plaindre plus qu'à blâmer, même
aveugle démence, « faute de ceux qui règnent plutôt que faut
« qui souffrent; faute des privilégiés plutôt que faute des
« (t. IX, p. 6). » Donc, pour toute révolution, ou glorifi
amnistie; car la révolution seule nous prépare cet avenir sans
où il n'y aura plus ni ignorance, ni crimes, ni souffrance,
(ibid., p. 80). « Dans l'avenir, personne ne tuera personne
« rayonnera, le genre humain aimera;... tout sera concou
« monie, lumière, joie et vie (t. VIII, p. 268). » Et par q
arriverons-nous à cet avenir édénique ? Nous l'avons dit : p
du socialisme, si, avant de toucher le but, nous ne restons
quelqu'un de ces *fontis* décrits par M. Victor Hugo, où le so
drera sous nos pas pour nous laisser tomber et périr dans le
— Chez M. Victor Hugo, on a dû le voir, la théorie est nulle
nouit dans de vaines déclamations. Des faits, du roman,
rien non plus qui aille à une régénération sociale. Voyez Jea
qui seul fait le lien de ces dix volumes. C'est le type du mis
la société travaillant à se rédimer et à rédimer les autres,
rable parti de la suprême ombre, comme parle l'auteur, pou
à la suprême aurore. Il s'est rédimé par le repentir, les bo
vres, l'humilité, la mortification, en un mot, quoi qu'ait fai

contre l'auteur, par le seul christianisme catholique. Eh bien ! au moment de l'agonie, M. Victor Hugo n'a pas eu le courage de la bonne femme venant proposer à Jean Valjean un prêtre, et à Jean Valjean il a soufflé cette sotte réponse : « J'en ai un (t. X, p. 296) ; » voulant dire par là que l'évêque assistait et suffisait à son agonie ! De plus, Jean Valjean est un sauveur des autres ; il a sauvé Cosette, il a sauvé Marius ; et, à tout résumer, son rôle se borne, en dehors de sa régénération personnelle, à ce double sauvetage et à l'union de ces deux êtres sauvés par lui. Elever Cosette pour Marius, arracher Marius à la mort pour le donner à Cosette ; marier la fille de la prostituée au fils de l'officier mort pour l'empire ou pour la révolution, la victime du passé au représentant de l'avenir : encore une fois, voilà sa mission, laquelle une fois accomplie, il n'a plus qu'à mourir. Marius et Cosette, voilà donc le nouveau couple d'où doit sortir la nouvelle humanité. Or, à ce couple type, quelle recommandation suprême fait Jean Valjean le sauveur ? quel grand devoir lui impose-t-il pour lui-même et pour les autres ? Ecoutons : « Il faudra vous amuser beau« coup, mes enfants... Il faudra avoir une voiture, de temps en temps « une loge aux théâtres, de belles toilettes de bal, ma Cosette, et puis « donner de bons dîners à vos amis, être très-heureux (t. X, p. 299) ! » Ah ! vraiment, voilà tout ce qu'il y a à faire pour être le couple modèle de M. Victor Hugo ! La régénération sociale est à ce prix ! Du dedans d'une bonne voiture on relèvera ceux qui rampent dans toutes les fanges ! avec de belles toilettes de bal on vêtira ceux qui sont nus ! et les reliefs des bons dîners suffiront, sans doute, à repaître tous ceux qui ont faim ! Et devant cet égoïste bonheur s'évanouira comme une ombre le malheur universel ! et c'est par là qu'on veut remplacer, non-seulement toutes les institutions sociales, mais l'Eglise, et ses couvents, et ses établissements charitables ! Quelle dérision ! Et, sans tant de peintures et de théories d'un tragique sanglant, quelle comédie qu'un roman aboutissant à un pareil mariage ! U. MAYNARD.

22. **MŒURS CHAMPENOISES**, par M. H. ROUX-FERRAND. — *Du roman dans ses rapports avec les mœurs en France. — Deux Ménages.* — 1 volume in-12 de 248 pages (1861), chez L. Hachette et Cie ; — prix : 1 fr. 50 c.

La nouvelle de M. Roux-Ferrand est précédée d'une longue étude sur *le roman* et sur *ses rapports avec les mœurs en France*. L'intention de ce travail préliminaire est louable ; l'auteur y rappelle que les mauvaises productions romanesques dont nous sommes inondés ont con-

tribué à la décadence de l'esprit de famille; mais on regrette d'y rencontrer de nombreux lieux communs, de fréquents hors d'œuvre et un pompeux étalage d'érudition facile. Attristé par le mal que produisent tant de livres corrupteurs, voyant se glisser partout, dans les salons comme dans les mansardes, les feuilletons les plus périlleux pour les mœurs publiques, l'auteur souhaite que les hommes de lettres honnêtes fassent, par de bonnes et intéressantes compositions, un juste contrepoids au désordre de pensées et de sentiments où conduisent les œuvres perverses. Lui-même a pris la plume dans cet excellent dessein. « Convaincu, dit-il, que l'imagination doit être guidée « et contenue, que le meilleur moyen de faire quelque plaisir et un peu « de bien, est de retracer les lieux et les mœurs au milieu desquels « nous avons vécu, et, en les faisant connaître, d'y attacher de l'intérêt « par une fable simple et morale, nous avons écrit ces quelques pages « (p. 45). » — Si nous comprenons bien, M. Roux-Ferrand demande quatre choses à l'écrivain qui descend dans l'arène, et il se propose à lui-même quatre règles principales : discipliner l'imagination, peindre avec fidélité, choisir une action simple, enfin tendre à un but moral. Rien de mieux assurément, sauf que sa théorie de la peinture des lieux et des mœurs manque de netteté, et peut-être de justesse. Veut-il, en effet, qu'on saisisse le caractère général des physionomies, ou qu'on dessine seulement les types exceptionnels? S'appliquera-t-on aux bons ou aux mauvais côtés des choses? Nous allons le voir à l'œuvre dans les *deux Ménages*, et nous reconnaîtrons une fois de plus qu'il est aisé de se tromper avec les meilleurs systèmes, et qu'il y a loin de la théorie à la pratique.

Un ouvrier d'Epernay fait fortune, grâce à la fabrication et au commerce des vins blancs. Il a deux fils; l'un se marie à une noble héritière, l'autre épouse une paysanne. Tous deux voient fondre sur eux une terrible tempête; le premier se ruine, le second n'a pas trouvé le bonheur domestique. Les années s'écoulent : l'ouvrier meurt laissant une fortune considérable, mais il déshérite celui de ses enfants qui s'est allié à la noblesse. Ainsi divisés d'intérêts, les frères vivent séparés; l'un dans le luxe et l'opulence, l'autre dans une position très-médiocre. Voilà deux tristes ménages. Heureusement le dénoûment vient réunir les cœurs, rendre à tous la paix et la richesse. Lorsque les personnages sont en jeu, nous voyons un homme qui soufflète sa femme, une femme qui fuit la maison de son mari, une comtesse sans cœur et sans tête, égoïste, intrigante et prodigue, un

re grotesque et vulgaire, et d'autres figures exagérées par un idé réaliste qui fausse les aspects et dénature les traits. Quelques moins outrés et plus honnêtes ne rachètent qu'imparfaitement ise en scène de personnages grossiers, de caractères sans éléva- morale. Ainsi les quatre règles que s'est tracées l'auteur ne sont e suivies : l'intérêt n'est pas simple; il se porte d'un ménage à re, et même du père aux enfants; l'imagination manque d'idéal, ureté, de retenue; les descriptions n'ont ni charme ni profon- .—En ouvrant un livre intitulé *Mœurs champenoises*, qui n'eût é trouver quelques fraîches et vives descriptions des sites de la npagne, quelques aimables tableaux de ses collines si gaies et si s, avec leurs vignes et leurs vergers? Qui ne se fût surtout attendu contrer çà et là de charmantes et pures images de la vie cham- , le souvenir des saines et honnêtes traditions, la trace des anti- usages? Au lieu de scènes et de peintures pleines de poésie vérité, nous avons des querelles de ménage, des conversations rriers rendues dans un horrible jargon, un cours complet de fa- tion *des vins mousseux et crémants*. L'auteur n'a pas représenté llages de la Champagne, et n'a pas non plus donné une idée de ieilles cités aux rues tortueuses, aux curieuses maisons de bois evêtrées les unes dans les autres, aux belles et nombreuses églises ques. Enfin l'ensemble n'a pas d'intérêt et n'apporte nul profit l. Ce n'est point là, assurément, un roman destiné à remédier au signalé dans l'introduction; ce ne sont pas là non plus, grâce au les *mœurs champenoises*. La crudité de l'expression et la gros- té des scènes ne donnent pas à un ouvrage la vérité et la vie. teur a cependant le germe d'un heureux talent; mais ce ta- a besoin d'être fécondé par la méditation et développé par l'ob- ation, pour mettre dans une composition plus d'unité, de suite et ergie, animer les caractères en les rendant plus dignes, répandre out des couleurs plus délicates et plus fines, tendre enfin plus ment au but, c'est-à-dire parvenir à l'utile par l'agréable.

Ch. Laval.

NOTICE *sur la vie de la révérende Mère Marie-Elisabeth de la Croix, car- élite déchaussée du monastère de Nîmes*, par M. l'abbé de Cabrières. — 1 vo- me in-18 de x-128 pages (1862), chez Louis Giraud, à Nîmes, et chez ienne Giraud, à Paris; — prix : 1 fr.

e petit ouvrage, bien écrit et très-attachant, a été inspiré par une

pensée heureuse, qui répond bien aux besoins de notre ter
bon que le monde, dominé par le sensualisme, soit appelé à
ces âmes héroïques qui, éclairées par la foi et embrasée
amour, ont placé leur bonheur dans les humiliations, dans
tion d'elles-mêmes, dans les souffrances et la mortification c
dans la croix, en un mot. Comme le dit si éloquemment Mg
de Nîmes dans l'approbation qu'il donne à cette notice,
« peut-être la fausse philosophie du siècle n'avait parlé de l
« tique avec plus de scepticisme ou de dédain qu'elle ne l'a
« jours. On ne veut ni admettre les faits qui la constituen
« prendre la sagesse des règles qui la dirigent, ni croire
« deurs qui l'accompagnent. On appelle toutes ces nobles
« illusions ou du fanatisme, et l'on se figure avoir fait preu
« d'esprit parce qu'on a dit un blasphème. Mais fort heu
« Dieu ne tient aucun compte des dénégations ou des mép
« gueil, et sa grâce fait toujours éclore des âmes dont l'in
« plein de gloire, ainsi que le disait le prophète... Les me
« anciens jours sont renouvelées; et, quoique dans des p
« plus modestes, on voit en quelque manière revivre l'
« sainte Catherine de Sienne et de sainte Thérèse. » — Ce
qui retrace la vie d'une humble carmélite, fera admirer le
extraordinaires dont le Seigneur se plaît à éclairer ses filles p
les voix intérieures qu'il leur fait entendre, les consolations
prodigue, les angoisses à la fois désolantes et bénies par l
les fait passer, les visions et les ravissements dont il les fa
en retour, les efforts généreux que font ces saintes âmes pou
à tant de grâces, les grandes choses que le Saint-Esprit op
et par elles, l'empressement avec lequel elles mortifient sa
nature pour ne laisser vivre en elles que la grâce, l'amour
frances et d'une vie toute pénitente, leur mépris pour les
passent et leurs saintes aspirations pour une vie meilleure.
bon que le souvenir de ces merveilles soit rappelé de temps
afin que le monde sache que les miracles de la grâce n'ont
que l'Eglise, aujourd'hui comme dans tous les temps, a la
fanter des âmes saintes, et que le désert fleurit toujours. —
de M. l'abbé de Cabrières sera donc partout le bien venu, e
qu'il ne produise les plus heureux fruits.

25. **LE PARDON DES OFFENSES**, par M. S. Fanjac DE PAUCELLI
de 98 pages plus 1 gravure (1861), chez H. Casterman, à Tou

P. Lethielleux, à Paris (*Nouvelle Bibliothèque morale et amusante*); — prix : 60 c.

La jeune pensionnaire dévorera ce livre, et la femme du monde ne le dédaignera pas. On y trouve une suite d'incidents romanesques, la plupart plus intéressants que vraisemblables, et une variété de tableaux qui fourniraient matière à de jolies illustrations, sans que rien blesse la plus scrupuleuse réserve.

28. **PENSÉES** *de* J. JOUBERT, *précédées de sa correspondance, d'une notice sur sa vie, son caractère et ses travaux,* par M. Paul DE RAYNAL, *et des jugements littéraires de* MM. SAINTE-BEUVE, S. DE SACY, SAINT-MARC GIRARDIN, GÉRUZEZ et POITOU. — 3e *édition, revue et augmentée.* — 2 volumes in-12 de 12-CXLVIII-282 et 436 pages (1862), chez Didier et Cie; — prix : 7 fr.

Voilà près de vingt-cinq ans qu'on parle de Joubert, qu'on le lit, qu'on le goûte, qu'on le savoure. Qu'aurions-nous à en dire après tous les maîtres de la critique, dont les principaux jugements se lisent en tête même de cette édition? Pour beaucoup d'autres livres, une tâche encore, — la plus noble et la plus importante, — nous resterait à remplir : ce serait de traiter la question religieuse et morale, négligée ordinairement par nos littérateurs trop profanes. Mais heureusement ici la foi et la vertu chrétiennes n'ont aucune restriction à opposer aux éloges littéraires que les *Pensées de Joubert* se sont unanimement acquis. — Compatriote de Maine de Biran et venu jeune à Paris, Joubert fréquenta les d'Alembert et les Diderot sans rien perdre de sa foi, sans rien prendre de leurs idées; il traversa la révolution sans se laisser séduire, nous ne disons pas par de monstrueuses erreurs, mais par la moins imprudente utopie. Ami de Châteaubriand et de Fontanes, il vaut mieux qu'eux en religion et en politique : en religion, il est de l'école de Joseph de Maistre; en politique, de celle de Bonald. Que nous reste-t-il donc à faire ici? Simplement la bibliographie de ce livre.

Joubert n'a rien publié de son vivant : homme d'étude et de réflexion profonde, il épanchait toutes ses richesses dans sa correspondance et sa conversation; richesses d'un tel prix, que ses amis, — Fontanes surtout, — l'engagèrent à les fixer, à les enchâsser comme diamant dans l'or pur d'une phrase, à mesure qu'elles sortaient de la mine inépuisable de son esprit, lui assurant que de là résulterait un livre d'une suprême valeur. Il obéit, mais le livre est resté à l'état des *Pensées de Pascal*, avec moins d'unité encore, et d'autres, une fois

de plus, ont dû se charger de réunir, de mettre en ordre tou
cieux fragments, pour en enrichir une littérature qui poss
avec les *Pensées de Pascal* tout à l'heure nommées, les *M*
la Rochefoucauld, les *Caractères de la Bruyère* et les écri
venargues. — Joubert était mort en 1824. Ce n'est qu'en 18
veuve, dépositaire de ces fragments, en fit préparer u
que Châteaubriand prit sous son patronage par une a
et éloquente préface. Ce premier recueil, qui ne formait qu
volume in-8°, ne fut pas livré à la publicité et se renferm
cercle de la famille et de l'amitié. Mais, dénoncé par M. Sain
il ne put garder longtemps ce huis-clos sacré. Ce fut alors
veu par alliance de Joubert, M. Paul de Raynal, se consacr
vouement et passion à recueillir de nouveaux fragments et
de la correspondance, à choisir la meilleure version de chaq
à jeter le tout dans un meilleur ordre, et il réunit ainsi le
d'une collection plus étendue et mieux suivie que celle de
plus, il écrivit, sur la vie et les travaux de Joubert, une an
téressante notice. De là deux volumes qui parurent en 184
l'éditeur retrouva quelques lettres et quelques pensées ; d'a
M. Sainte-Beuve avait publié des lettres inédites qui lui ven
famille de Chênedollé, l'un des correspondants de Joubert :
velle édition était devenue nécessaire. Elle parut, augmen
découvertes récentes, en 1850, quelques années après la
M. Paul de Raynal. Cette édition s'est elle-même épuisée,
troisième ou la quatrième, suivant qu'on tient compte ou n
bauche de 1838. — Dans les éditions précédentes, les *Pens*
partagées entre les deux volumes, et la *Correspondance* co
terminait le second. Dans celle-ci, due aux soins de M.
Raynal, avocat général à la cour de cassation, les volumes
d'une manière plus logique. La notice et la correspondanc
sent le premier; les pensées remplissent le second. D'un
avons ainsi la personne de Joubert et le cercle d'amitiés
s'est écoulée sa vie; de l'autre, le penseur et l'écrivain : l'
l'écrivain, rarement d'accord parmi les plus grands noms d
rature, et ici dans un rapport si parfait qu'ils ne se distin
l'un de l'autre, et qu'on ne sait lequel des deux le plus a
plus aimer.— Cinq correspondances particulières se détache
correspondance générale : celles avec Fontanes, Chênedollé e
celles avec Mmes de Beaumont et de Vintimille. Nous pour

inguer encore les trois lettres d'un caractère si délicatement singuier adressées par Joubert à celle qui devait être sa femme. Les letres à Fontanes et à Chênedollé nous montrent l'ami, le littérateur et e conseiller de l'Université; celles à M. Molé, le métaphysicien profond, mais aussi un peu subtil et quintessencié; les lettres à Mmes de Beaumont et de Vintimille sont des chefs-d'œuvre de tendresse et de grâce. Si l'amour platonique existe quelque part, c'est là. — Les *Pensées* sont ou religieuses, ou morales, ou philosophiques, ou politiques, ou littéraires. Quel qu'en soit la nature ou l'objet, la valeur en est la même, et aussi la forme, vive, courte, frappante, résumée en un trait, et le plus souvent encadrée dans une brillante image. — Le premier volume peut se lire d'une haleine; il n'en est pas ainsi du second, de ce volume de *Pensées*, dont la lecture trop continue éblouit et entête. C'est une liqueur trop concentrée, qui bientôt enivre; c'est cette odeur de tubéreuse, dont Joubert parle si souvent à Mme de Vintimille, qui, respirée trop longtemps, porte au cerveau et asphyxie. Mais, pris à petites doses, rien de plus substantiel ni de plus délicieux. D'abord on devra se borner à une lecture courante; ensuite on reviendra à loisir sur chaque série de pensées ou sur chaque pensée particulière, ce en quoi on sera merveilleusement aidé par l'excellente table alphabétique et analytique que M. Wallon, — un des admirateurs de Joubert, — a composée avec un soin et un scrupule le bénédictin.

C'est donc là un livre non de frivole curiosité, mais d'étude et de méditation; et c'est pourquoi il doit trouver place dans toute bibliothèque sérieuse, sur le même rayon que les grands moralistes et les grands écrivains nommés plus haut, et qui sont à notre littérature française une gloire que nulle autre ne saurait lui disputer.

U. MAYNARD.

7. SAINT FRANÇOIS DE SALES *modèle et guide du prêtre et du pasteur,* ou *Choix de pensées et d'exemples tirés de la vie et des écrits de ce saint, et propres à former aux vertus et aux fonctions ecclésiastiques,* par UN DIRECTEUR DE SÉMINAIRE. — 1 volume in-12 de VIII-388 pages (1861), chez A. Jouby; — prix : 2 fr. 50 c.

Comme l'annonce le titre, il s'agit ici d'un recueil de pensées et exemples empruntés à un saint éminemment digne d'être proposé pour guide et pour modèle à tous les prêtres. Il n'est pas de maître l'on écoute plus volontiers que saint François de Sales; il n'en est

pas qui inspire une sympathie plus méritée. Aussi ne se lasse-t-on jamais d'écouter ses avis, d'admirer et de chercher à suivre se exemples. Tout ce que l'on présente sous ses auspices trouve toujour un excellent accueil, surtout quand on le fait avec l'autorité et le ta lent, la piété et la science de l'auteur. Sa modestie a beau lui fair dire qu'il ne méconnaît point les défauts de son travail, qu'il ne dis convient pas de la monotonie et de la disparité tout à la fois qu'o peut reprocher à ses citations (p. 7); nous aimons, au contraire, signaler le mérite véritable de cet ouvrage, c'est-à-dire l'ordre le pl sage, le choix le plus varié, la méthode la mieux suivie. On s'y est pro posé spécialement d'offrir des leçons et des exemples aux ecclésiast ques, et ce but n'a jamais été perdu de vue. Les prêtres y trouveron les leçons les mieux appropriées à leurs besoins, les exemples les pl en harmonie avec leurs saintes fonctions.

L'ouvrage se divise naturellement en cinq parties. La première ex pose les exemples et la doctrine de saint François de Sales sur les de voirs du sacerdoce. On y voit successivement l'estime qu'il avait de s vocation, le souvenir qu'il conservait de ses ordinations, sa piété dan la récitation du saint office et dans la célébration des augustes mys tères, sa fidélité et sa ferveur dans les exercices de piété, enfin son application à l'étude, malgré les occupations si nombreuses d sa vie de prêtre, de missionnaire et d'évêque. — Dans la second partie sont recueillis les exemples du saint et sa doctrine relativement au saint ministère. Une suite de chapitres déroule à nos yeux la pu reté de ses vues dans ses divers emplois, son zèle et l'estime qu'il fai sait du zèle sacerdotal, sa conduite si pleine de condescendance et de charité à l'égard du clergé, des enfants et des pauvres; ses disposi tions pour les sociétés religieuses et les confréries, sa prudence dans toutes les occasions, sa simplicité admirable et tout évangélique, son affabilité, sa bonté d'âme, sa douceur, et, par-dessus tout, son dé vouement inébranlable et sa religieuse affection pour le saint-siége.— Puis viennent, dans la troisième partie, les exemples et la doctrine du saint évêque touchant la confession et la direction des âmes. C'est là, en particulier, qu'il se montre admirable et digne d'être proposé à l'imitation de tous les siècles. Aussi l'auteur a-t-il eu soin de nous rappeler et ce qu'il a dit et ce qu'il a fait à cet égard, de mettre ses avis sur le ministère si difficile de la confession en regard de sa conduite dans le saint tribunal; de nous montrer ses talents et son zèle pour la direction des âmes; sa discrétion, son habileté dans les moyens

qu'il employait pour exciter et soutenir la ferveur, pour surmonter les obstacles et prévenir les écarts et les illusions. — Le prêtre qui a charge d'âmes se doit aussi à l'instruction des peuples confiés à ses soins. Il trouvera dans la quatrième partie les exemples et la doctrine de saint François de Sales sur ce point important. Il y verra l'idée que le saint avait de la prédication, le zèle qu'il apportait dans l'accomplissement de ce devoir, la droiture de ses intentions, la manière dont il s'y préparait; sa pensée sur la matière et la forme des sermons; les deux qualités qu'il préférait, c'est-à-dire la simplicité et la clarté; combien il recommandait de toucher et d'édifier; avec quelle énergie il désapprouvait les invectives et les reproches blessants; comment il jugeait les longs sermons, quelle estime il faisait de l'action oratoire, mais surtout combien il reconnaissait la nécessité pour le prédicateur l'appuyer ses paroles sur la sainteté de sa conduite. — La sainteté est lonc absolument nécessaire au prêtre qui veut obtenir quelque fruit, ;t il est bien juste qu'en travaillant au salut des autres il pense surout à son propre salut. Il trouvera, à cet égard, les plus sages avis et es exemples les plus touchants dans la cinquième partie. L'auteur y a assemblé avec soin ce que saint François de Sales a fait et enseigné elativement à la pratique des principales vertus chrétiennes et sacerlotales. Le désir de la perfection, la foi, l'espérance et la charité, la lévotion envers Notre-Seigneur, envers la bienheureuse Vierge et les aints, l'amour du prochain, le détachement, le recueillement, l'humilité, la mortification, la paix intérieure, la modestie, le désir du iel : tels sont les sujets qu'embrasse cette cinquième et dernière artie.

Rien n'est omis, on le voit; et nous n'avons fait nous-mêmes cette ngue et sèche énumération que parce que nous avions à cœur de ire comprendre l'abondance des matières qui sont traitées, le choix ui a présidé et l'ordre parfait qui règne d'un bout à l'autre du vome. Notre but a été de prévenir une objection, de répondre d'ance à ceux qui prétendraient que ce livre n'apprend rien de nouau, puisque tout le monde connaît et les exemples et la doctrine de int François de Sales. Nous croyons ne pas nous tromper en affirmt que cette œuvre est vraiment nouvelle, qu'elle offre une lecre pleine d'attrait, et qu'elle doit produire l'effet désiré par l'auteur : s fruits d'édification et de sainteté.

28. SECRETS *du foyer domestique*, par Mlle S. Ulliac Trémadeure. — lume in-12 de 262 pages (1861), chez L. Maillet; — prix : 1 fr.

Mlle Ulliac Trémadeure avait une réputation depuis longtemp blie, que ce livre contribue à justifier. Nous nous sommes étonné bord de la voir placer la scène de son roman en Angleterre : mais avons cru bientôt en comprendre le motif : le chef de la famil elle nous introduit s'abandonne à une habitude vicieuse bien commune dans ce pays qu'en France; voulant peindre les épr de l'épouse d'un homme abruti par l'ivresse, elle a fait ses pe nages anglais, et partant protestants. — Georges Stanley est me et exerce au besoin l'art chirurgical; mais se trouvant assez so dans une position où l'esprit est troublé et la main peu sûre, il bientôt réputation et clientèle. On conçoit quelle voie de souffi doit parcourir sa jeune femme, qu'on avait mariée sous de riant pices. Sans appui moral suffisant dans sa famille et dans ses pri religieux encore imparfaits, la pauvre Elinor ne supporte d'abo sans impatience ses premières douleurs et son amer désenchante Mais les reproches lui réussissent mal, et qui sait où le désespo rait pu la conduire, sans les bons conseils d'une amie éclairée courage qu'inspirent les devoirs de la maternité? A travers tout difficultés de la misère, elle élève de son mieux ses enfants, elle apprend à respecter leur père, dont elle dissimule les fautes, e parvient ainsi à le toucher, à le convertir et à ramener le bo dans son intérieur. Catholique, elle eût été encore plus puissam aidée et consolée. Du moins l'esprit protestant ne domine pas d livre, qui peut être utile aux jeunes femmes, et même aux jeunes mais qu'elles sachent bien que, pour pratiquer les vertus d'Elin faut les puiser à leur véritable source. J. Maillo

29. LE SOLEIL *de la terre sainte, lumière, amour, poésie*, par le R. P. J Marie-Louis Enjelvin, de l'ordre des frères mineurs. — Tome Ier. — lume in-12 de XXVIII-434 pages (1861), chez Périsse frères, à Lyon, e Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 3 fr.

L'auteur de cet ouvrage n'est plus; l'Eglise a perdu récem en lui un de ses plus dignes et fidèles enfants. Né en 1795, une petite ville d'Auvergne, le jeune Enjelvin paya le tribu idées philosophiques de l'époque; mais, après des études clas brillantes, il eut le bonheur, à vingt-deux ans, d'ouvrir les yeu lumière par le travail de sa haute intelligence, et surtout par le s

le la grâce qui, d'un voltairien incrédule, devait faire un croyant plein de ferveur, un apôtre plein de zèle. Tour à tour prêtre, curé, missionnaire, puis pèlerin à Jérusalem, où il devient religieux franciscain gardien du saint Sépulcre, il est, après quelques années de séjour à Jérusalem, envoyé en France, et y reprend sa vie d'apôtre, prodiguant partout la parole évangélique. Appelé à Paris pour l'établissement d'une nouvelle maison franciscaine au commissariat de terre sainte, il s'y fait bientôt remarquer par sa profonde instruction, par son éminente charité, par la distinction de sa parole et par l'aménité de son caractère. Mais, usé par un travail excessif, et soutenu seulement par un courage surhumain, il sent s'épuiser chaque jour le peu de santé qui lui reste, et, entouré des soins affectueux de sa famille, il rend sa belle âme à Dieu le 23 août de l'année 1860. — Le P. Enjelvin avait débuté dans la carrière des lettres sous les auspices de Delille, de Châteaubriand, etc.; il écrivit dans le *Mercure du* XIXe *siècle* et dans la *Biographie universelle*. Après sa conversion, il trouva le loisir, au milieu de ses travaux apostoliques, de publier plusieurs ouvrages : les *Fleurs à Marie*, le *Voyant*, l'*Ami des peuples*, le *Prêtre* (Voir p. 33 de notre t. VIII), les *saintes Larmes*, le *Sage*, et enfin le premier volume de son voyage en Orient, sous le titre de *Soleil de la terre sainte*; le deuxième et le troisième volume sont terminés, mais n'ont pas encore paru.

Le P. Enjelvin a voulu donner à cet ouvrage un titre oriental; rien de plus naturel, en effet, à propos d'un voyage en terre sainte et d'un livre écrit en grande partie à Jérusalem. Une longue préface, où l'on remarque une teinte particulière d'originalité, nous fait connaître la pensée, la méthode de l'auteur, l'objet qu'il s'est proposé, le plan qu'il a suivi, bien qu'on puisse dire qu'il ne s'est astreint à aucune règle, ni soumis à aucun cadre tracé d'avance. « Quand les trois mages, dit-il, ces vrais savants, ces vrais philosophes, allaient à la recherche du roi mystérieux qui venait de naître à Bethléem et qui leur avait été révélé par une nouvelle étoile, quels pouvaient être, soit durant la route, soit dans leurs haltes, leurs pensées, leurs sentiments et leurs entretiens? — Je me figure quelque chose de semblable à cette diversité que Dieu a mise dans la création : tantôt de profondes réflexions, de hautes vues sur l'économie de l'univers, sur le plan divin du salut des hommes, sur le mystère dont ils avaient eu révélation; tantôt des élans d'admiration, de reconnaissance et d'amour pour la grâce

« insigne dont ils étaient l'objet ; tantôt des moments d'u
« qui médite ou qui contemple ; l'instant d'après, des chants
« celui peut-être de quelqu'un de ces psaumes de David, vra
« blement connus au delà de la Judée... Eh bien ! cher lect
« voyage en terre sainte quelque peu à la manière des ma
« que vous soyez, philosophe ou poëte, incrédule ou cr
« trouverez-vous mauvais (p. xii) ? » Il a donc voulu se lai
à l'inspiration du moment, et épancher sur le papier
d'amour et de poésie qui débordaient de son âme et ch
à s'en échapper. Aussi fait-il bon marché de toute mét
nature n'est pas faite pour subir le joug d'une règle qu'elle t
bitraire. Si même, dans ses morceaux de poésie, les règles
sification le gênent, il passe par-dessus, non point par ig
mais par haine du frein. Toutefois, il aurait pu facilement
à quelque règle, s'attacher à quelque plan, et cela n'a
nui à son ouvrage. Il a beau nous dire que si l'on y trouv
quentes digressions, des épisodes à chaque pas, des exhortat
sermons, d'interminables longueurs, bref, un peu de tout, e
qu'on y souhaiterait peut-être avant tout, c'est-à-dire métho
veté, narration qui marche à son but, voyage qui n'emb
la Palestine, au lieu d'embrasser l'univers, on a la ressourc
la promenade ennuiera, de fermer le livre, de le laisser là
pourra tout au plus que reconnaître sa franchise et lui en sa
mais on n'ira pas jusqu'à le louer de prendre pour règle d
aucune règle, pour plan de n'avoir aucun plan. Le voyage
trouver des jalons sur sa route, et s'ennuie de marcher t
l'aventure. — Voilà pour la forme, et l'on peut juger quel se
embarras si nous voulions, non pas rendre compte, mais fai
ment l'énumération des objets sur lesquels l'auteur a laissé
plume. Disons donc seulement que l'ouvrage se divise en tr
Le premier contient de nombreux récits, en prose et en vers
ce qui se présente aux yeux ou à la pensée de l'auteur depui
part d'Avignon pour Lyon, jusqu'à son départ de Marseille
second livre, il continue à écrire ses impressions de voyage
seille à Beyrouth, et dans le troisième de Beyrouth à Nazare
quoi, il dit au revoir à son lecteur, et lui donne rendez-vous
nouvelles excursions. — Nous aimons à le reconnaître, cet
renferme d'excellents passages, des appréciations justes des
et des choses ; on y remarque une connaissance étendue et

l'histoire ancienne et moderne, de grands aperçus et de nobles pensées, et avec cela une foi ardente, un amour sans bornes pour la religion, une piété sincère et un cœur éminemment catholique. Du reste, l'auteur discute sur tout; à côté de la description d'un monument antique, il engage un entretien de controverse entre un incrédule et un croyant; après un mot aux hommes du progrès, il examine à quelles marques indubitables on pourra reconnaître Hénoch et Elie; une élévation sur la liberté succède à une élévation sur Alexandre le Grand, et tout cela mêlé à l'histoire et aux souvenirs personnels du révérend Père. Cependant, malgré ce caractère frappant d'originalité, — et peut-être même à cause de ce caractère, — nous croyons qu'on voudra lire le *Soleil de la terre sainte*, et nous ajoutons qu'on fera bien; en faveur des choses qu'il renferme, on glissera légèrement sur le manque d'ordre et sur quelques négligences de style. M. Dardy.

30. **SOUVENIRS** *d'un sous-officier. La Fille à Mme Lardin.* — 1 volume in-12 de 208 pages (1861), chez C. Dillet; — prix : 1 fr. 50 c.

Ce gracieux volume est parvenu en peu de temps à sa deuxième édition, et il en aura d'autres. La fille à Mme Lardin est le nœud qui relie, avec beaucoup de charme, de ravissantes scènes de garnison, peintes avec esprit, avec gaieté, avec entrain, par un de ces jeunes braves soldats qui sont chrétiens tout en conservant une bonne humeur que les tapageurs n'ont jamais. — Mme Lardin, vivandière mariée au caporal des tambours, use peu des ressources de la religion. Sa fille a été élevée presque malgré elle dans une maison chrétienne; aussi, quand elle la rappelle dans sa cantine, veut-elle en faire une coquette. Mais la jeune personne, quoique soumise à sa mère, évite tout ce qui peut blesser son âme pure et dévouée. Sa conduite lui attire les respects en même temps que l'affection de tous ces bons soldats qui fréquentent la cantine. Dans un bal de garnison, où Mme Lardin veut obliger sa fille à danser, la pauvre femme, véritable colosse, se trouve frappée subitement d'apoplexie. Elle doit aux prières de sa fille le bonheur de recouvrer assez de lucidité pour recevoir les derniers sacrements au milieu même du bal dispersé. Elle meurt, et l'honnête jeune fille, guidée par son cœur qu'elle a donné à Dieu, se retire dans un couvent de sœurs de Charité.

Rien ne languit, tout intéresse dans ce livre. L'auteur anonyme s'est placé tout d'un coup, s'il n'y était déjà, dans les rangs des bons écrivains, en même temps qu'il grossit la phalange des littérateurs que tout le monde peut lire, et qu'on lira toujours.

31. **TABLEAU** *de la littérature française au* XVI° *siècle, suivi d'études sur la littérature du moyen âge et de la renaissance,* par M. SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française. — 1 volume in-8° de IV-428 pages (1862), chez Didier et Cie; — prix : 7 fr.

Le morceau capital de ce volume est un discours composé à l'occasion d'un concours proposé, en 1828, par l'Académie française, sur la littérature du XVI° siècle. Ce concours est célèbre moins par les ouvrages couronnés, que parce qu'il marque les débuts de M. Sainte-Beuve dans l'histoire et la critique littéraire. Avant de composer son discours, M. Sainte-Beuve voulut naturellement étudier l'époque littéraire qu'il avait à juger : il rassembla donc de nombreux matériaux; mais il s'attarda dans l'étude de la poésie, n'eut pas le temps d'étudier la prose et ne put être prêt pour l'heure du concours. Quelques mois après, il faisait des riches matériaux qu'il avait amassés son *Tableau de la poésie française au* XVI° *siècle.* Parmi les nombreux concurrents qu'il avait débarrassés d'un redoutable rival, deux furent distingués, M. Philarète Chasles et M. Saint-Marc Girardin, qui se partagèrent le prix. — Le discours de M. Saint-Marc Girardin a le mérite de la brièveté : il ne se compose guère que d'une centaine de pages. Impossible, dans de si courtes limites, d'embrasser toute la littérature d'un siècle. M. Saint-Marc Girardin néglige donc les détails, pour s'attacher uniquement aux chefs d'école en politique et en religion, en philosophie et en morale, en histoire et en poésie. Pasquier, Bodin et la *Ménippée*, Montluc et de Thou, Montaigne et Ramus, voilà pour la prose; Villon et Marot, du Bellay et Ronsard, Regnier et Malherbe, voilà pour la poésie considérée dans ses trois écoles gauloise, savante et française; Rabelais forme à lui seul toute une poésie, toute une littérature et représente le drame que M. Saint-Marc Girardin, faute d'étude suffisante, avait presque absolument négligé dans son discours. Il y a suppléé plus tard par une étude sur le théâtre au XVI° siècle, contenue dans ce volume. — Chacun de ces chefs d'école est peint en quelques traits hardis ou ingénieux. Les portraits sont vivants, quelquefois dramatiques, lorsque le peintre met les originaux en scène et les laisse parler. L'auteur suit l'ordre des genres plus que des dates, ou plutôt c'est une idée qui lui sert de fil conducteur à travers les noms et les années : le développement du vieil esprit français. Malheureusement, l'esprit français de M. Saint-Marc Girardin, esprit libre penseur, n'est pas le pur esprit catholique. Cet esprit français, il le voit dans le parti politique et dans les auteurs

de la *Ménippée ;* dans la morale « simple et élevée » des philosophes anciens, plutôt que dans la casuistique, dont « la précision, aussi fu« neste que l'indulgence, désigne le crime en même temps qu'elle « l'absout (pp. 41, 42) ; » dans les libertés gallicanes et non dans l'ultramontanisme ; dans les écrivains de Port-Royal et non dans les jésuites ; enfin et surtout dans Rabelais, dont « les moralistes diront : « C'est de la bonne philosophie (p. 102) ! » Quand les moralistes diront cela, quand l'esprit français ira chercher son type dans Rabelais et se réalisera sur ce modèle, nous serons à la veille de la dissolution de la France dans la corruption. Ce discours sent sa date de 1828. — Hélas ! après trente-quatre ans, après tant d'événements si pleins de lumière, M. Saint-Marc Girardin ne paraît pas être devenu plus sage. Dans un *Epilogue*, il ne blâme que sa trop grande confiance d'autrefois dans la marche progressive et libérale de l'esprit français ; mais, du reste, il confirme et aggrave toutes les mauvaises idées du discours de 1828. Ainsi, il regrette que l'opposition protestante et l'opposition janséniste n'aient pas eu plus d'influence sur l'esprit français au commencement du XVIIIe siècle, et n'aient pas alors animé et guidé notre littérature : par là, suivant lui, le XVIIIe siècle aurait évité l'irréligion licencieuse et serait revenu aux vertus chrétiennes (pp. 414-424). Comment un esprit si distingué ne voit-il pas que rien ne fut moins français que le protestantisme et le jansénisme ; que rien n'a plus contribué parmi nous à l'affaiblissement de la foi, et, par suite, au relâchement des mœurs ?

Que de réserves nous aurions à faire contre les pages de 1828 et contre le post-scriptum de 1862 ! Nous aimons mieux les pages intermédiaires, d'ailleurs les plus nombreuses, c'est-à-dire cette série de morceaux écrits ou professés en différents temps, sur les poésies, les romans, les épopées chrétiennes, les drames, les mémoires au moyen âge et au XVIe siècle : autant de matériaux recueillis par M. Saint-Marc Girardin pendant trente années de sa vie littéraire et professorale, et destinés dans sa pensée à rebâtir, sur de plus vastes et plus complètes proportions, l'œuvre de 1828. Trop vieux, dit-il dans une spirituelle préface, pour entreprendre cette reconstruction, il se contente de nous livrer telle quelle l'ébauche de sa jeunesse et les pierres plus ou moins nombreuses et taillées qui devaient entrer dans l'édifice. Nous acceptons avec reconnaissance, mais sous bénéfice d'inventaire. U. MAYNARD.

12. **TRAITÉ** *de la réparation des églises ; principes d'archéologie pratique,* par M. Raymond BORDEAUX. — 2e *édition.* — 1 volume in-12 de XII-400 pages,

90 figures dans le texte (1862), chez Derache et chez Dumoulin; — 4 fr.

La connaissance des premiers principes de l'archéologie chré est fort répandue aujourd'hui parmi le clergé. Le prêtre, en trouve, plus que tout autre, intérêt et plaisir à distinguer les car archéologiques des édifices consacrés au culte. Appelé chaque j chaque heure du jour, pour ainsi dire, dans le temple, afin d'y plir les fonctions du saint ministère, pourrait-il rester étrange science qui lui permet de reconnaître et d'apprécier le travail d cles qui l'ont précédé? Les monuments religieux forment une assez importante de l'héritage de nos pères pour exciter l'int respect, l'admiration. — Il ne suffit pas cependant d'apercevoi manière générale le mérite d'un édifice, d'en fixer l'âge, d'en s les qualités et les défauts : il faut être en état d'en surveiller le tions. Restaurer une église ancienne, réparer le mobilier ec tique, faire exécuter des meubles nouveaux de manière à ne rompre l'harmonie de l'ensemble, est une opération délicate. Il à désirer que les ecclésiastiques fussent assez versés dans les qu d'archéologie pratique pour guider les artistes ou les simples ou Dirons-nous même toute notre pensée? Nous aimons peu voir ques s'immiscer trop complétement dans des questions de litu de discipline, qu'ils ne sont guère en état de bien comprendre glise n'est pas une institution concernant uniquement les âges p l'Eglise est toujours vivante. Dans la suite des siècles, et par l'e circonstances qu'elle apprécie dans sa sagesse, elle a cru devoir c plusieurs prescriptions de la discipline. Ignorer ou méconnaî règlements qui en découlent est une faute que ne commettro les ecclésiastiques : pour eux, les nécessités du culte dominent l gences purement historiques de l'archéologie. — Ces réflexions sont inspirées par les prétentions étranges de quelques admirateu sionnés, mais peu intelligents, des usages d'autrefois, qui voud par exemple, qu'on ne plaçât pas de tabernacle sur nos autels e du XIe, du XIIe ou du XIIIe siècle, parce que, à ces époques, la r eucharistique était déposée dans une colombe en métal, dans *marium* creusé dans la muraille, ou dans une pyxide recouverte espèce de tente de soie ou de toile de lin. La présence des conf naux les contrarie, parce que, avant le concile de Trente, les tents venaient s'agenouiller aux pieds du confesseur près du tuaire ou dans une chapelle, sans que confesseur et pénitents f

enfermés comme à présent. Nous aurions à signaler plus d'une bizarrerie de ce genre. Arrivons au petit volume que nous avons l'intention de faire connaître à nos lecteurs.

Le *Traité de la réparation des églises* est divisé en quatre parties : la première est consacrée aux idées générales ; la seconde s'occupe de l'entretien des églises à l'extérieur ; la troisième des travaux généraux à l'intérieur ; la quatrième a pour titre : distribution et ameublement. Dans les trente-cinq chapitres qui forment son livre, l'auteur donne d'excellents conseils. Il ne craint pas d'entrer dans les détails. Il passe en revue toutes les parties de l'édifice, s'arrêtant sur tous les points qui lui paraissent dignes de remarques particulières. Les avis qu'il donne sont, en général, très-justes et d'une utilité incontestable. On pourrait lui reprocher cependant de se laisser trop entraîner à la critique, et même à une critique amère ; personne ne saurait tolérer des injures comme celle-ci : « Les fabriques, composées en général de « gens ignares (p. 66). » Il faut chercher à instruire sans blesser personne. Comment l'auteur fera-t-il goûter sa doctrine aux membres des fabriques, composées des curés, des maires, des hommes les plus honorables de chaque paroisse, précisément ceux auxquels s'adresse son livre ? Nous recommandons néanmoins cet ouvrage, dont la lecture sera utile. J.-J. Bourassé.

32. LA TRÊVE DE DIEU, *Souvenirs d'un dimanche d'été,* par M. J.-T. de Saint-Germain. — 1 volume in-18 de 176 pages (1862), chez J. Tardieu ; — prix : 1 fr.

C'est la question, à la fois religieuse et morale, du dimanche et de son emploi, que traite M. de Saint-Germain dans le nouveau volume dont il vient d'enrichir sa collection. Tandis que des publicistes catholiques établissent, sur des raisonnements solides mais abstraits, la nécessité du jour du Seigneur, du repos après les fatigues de la semaine, l'auteur de la *Trêve de Dieu* soutient la même cause avec la manière qui est à lui, et que ses nombreux lecteurs goûtent si bien. Ce n'est pas le précepte, c'est le fait qu'il se plaît à établir. Spirituel conteur, observateur délicat et fin, il nous fait voir comment le dimanche, par un beau jour d'été, a coutume d'être employé par ce qu'il y a de plus honnête et de plus travailleur dans Paris ; comment le repos du dimanche est pour la plupart la condition du bon travail de la semaine, un effet de la clémence de Dieu qui, ayant dit à l'homme : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, » lui fait une loi d'es-

suyer son front le dimanche, et de vaquer à deux obligations, prier et se reposer. Quant à l'obligation de prier, on lira volontiers une page bien inspirée et que nous aimons à reproduire : « Avez-vous remar-
« qué que les cloches du dimanche matin ont une voix plus douce
« que celles qui nous éveillent pendant la semaine pour nous appeler
« au travail? L'*Angelus* du dimanche matin dit aux enfants de la
« terre : « Vous qui travaillez, soyez en paix. Les hommes n'ont rien
« à exiger de vous; donnez à Dieu votre première pensée; cherchez
« en lui secours, protection, courage. Là seulement vous trouverez
« toute grâce, tout amour, toute affection. Montez, montez toujours.
« Les nuages s'ouvrent, les séraphins vous portent. — Quand vous
« vouliez parler aux puissants de la terre, souvenez-vous, les courti-
« sans vous arrêtaient au passage et vous demandaient : Que voulez-
« vous? Mais quand vous vous adressez, vous, faible créature, au Dieu
« tout-puissant, les anges vous accompagnent, les anges vous tendent
« la main, le ciel est en joie; montez encore et confondez votre âme
« immortelle aux pieds de votre Père qui est dans les cieux. N'est-ce
« pas ce que dit l'*Angelus* du dimanche? — Celui qui aura ainsi
« compris cette voix aura un heureux jour. Nous le prendrons pour
« compagnon, et les heures que nous passerons avec lui seront sanc-
« tifiées par son amitié (p. 15). »

Aussi fera-t-on bien de prendre « pour compagnon » de quelque beau dimanche d'été un livre qui place si bien et si haut sa première pensée. — Après cela, et les devoirs de l'Eglise remplis, M. de Saint-Germain ouvre la grande volière, et voilà que les oiseaux s'envolent et se répandent où les porte la fantaisie, où les entraîne le souffle aérien. C'est un plaisir, vraiment, de les suivre par la pensée et avec ce livre, si, voué soi-même à des heures plus austères, on ne peut les suivre en réalité. — Il y a bien « des mondes » dans cette ville de Paris, et chacun de ces mondes sait ce jour-là comment il doit se répartir. Il y a les promenades endimanchées sur les boulevards, aux Champs-Elysées, où tant de distractions sont réunies; aux fortifications, dans ce beau Paris tout neuf qui maintenant rit et convie. Mais non, on ne reste pas dans les murs; il y a l'*extra muros*, il y a le waggon, cette bénédiction de tant de familles qui ne sont pas riches, mais qui savent que parfois dépense inutile faite à propos est profit. Quelle foule! et propre, et joyeuse, et bruyante! Comment n'en serait-il pas ainsi? On va chercher la verdure, et le rayon de soleil trop rare peut-être cette année-là. Que la fatigue est bonne ainsi supportée en pleine na-

re! et qui pourrait se plaindre de ces fatigues qui délassent et ndent plus acceptables les labeurs de la semaine? — L'auteur décrit ut cela avec charme. On trouverait difficilement un sentiment plus time de la nature, une gaieté plus sereine, plus doucement émue; 'est un disciple de Sterne, avec le sentiment chrétien et la solide moalité qui manquent pour beaucoup à l'humoriste anglais. Les titres ux-mêmes engagent par leur énoncé mystérieux et piquant. Qui ne oudrait faire connaissance avec la Semaine des sept dimanches, les leurs qui chantent, les Pierres qui parlent, la Forêt qui marche, le Seret des bois, l'Etoile du soir, le Dessus du panier? titres qui prometent et qui donnent non-seulement la fleur, mais de bons fruits auessous. On ne lira pas sans une sérieuse et douce émotion les deux erniers chapitres, le dernier surtout, « l'Etoile du soir, » qui clôt, par n sentiment mélancolique et très-élevé, les aimables esquisses dont livre est plein. Puis, un bon titre général que celui-ci : la *Trêve de ieu!* La vie est un combat; elle est le champ de l'épreuve et la condition du triomphe. Heureux ceux qui trouvent dans le jour du Seieur une véritable trêve, pour reprendre ensuite et sans trop d'effort rme et le bouclier, et se préparer au combat du lendemain! — joutons un éloge pour la typographie des petits livres publiés par I. J. Tardieu, un bon parfum enfermé dans un vase élégant.

A. MAZURE.

L VIE DE SAINT CHRISTOPHE, *d'après la légende et les monuments écrits des premiers siècles* (193-251), par M. l'abbé H.-P. HUOT. — 1 volume in-18 de 120 pages (1861), chez Cervaux, à Soissons, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 60 c.

Dans ce livre, qui sera bien reçu, car il manquait, M. l'abbé Huot nd à saint Christophe le bon office que dom Guéranger a rendu sainte Cécile. Par de sérieuses études, il a pu reconstituer l'histoire ie de saint Christophe. En la lisant, on comprendra que cette ait inspiré la curieuse légende de ce grand martyr, légende qui est la poésie, et dont tout lecteur chrétien saisira désormais le sens cieux et élevé. Ce petit ouvrage n'est pas seulement un travail rudit, c'est aussi une œuvre littéraire : il est bien écrit et consmment semé de fleurs. — La vie n'occupe que soixante pages; este du livre contient la vieille légende, des fragments curieux, le égyrique du saint par saint Pierre Damien, la liste des soixante et n bourgs, villes ou villages de France qui portent le nom de saint

Christophe, diverses notes qui ont toutes leur intérêt, et qui rappellent que saint Christophe était chez nos pères le type du vrai chrétien. Sa statue, avant la révolution, était à la porte de toutes nos cathédrales, et ceux qui avaient pu le saluer le matin se croyaient pour le reste du jour en sécurité ; ce qui s'exprimait par ce vers :

Christophorum videas, postea tutus eas.

35. **UNE VOCATION.** *Lettres à un ami*, par UN NOVICE. — 1 volume grand in-18 de XVI-176 pages (1862), chez Vrayet de Surcy ; — prix : 1 fr. 20 c.

Comme l'insinue le titre de cet ouvrage, l'auteur s'est proposé de raconter, sans se faire connaître, les divers incidents ménagés par la Providence pour le détacher des faux plaisirs du siècle, et le faire entrer dans une voie plus conforme à sa vocation que, du reste, il ignorait lui-même, ou du moins il méconnaissait. On lira avec plaisir ces quelques pages écrites sous l'inspiration de la grâce et publiées par obéissance. Cependant, avouons-le franchement, — et l'auteur le reconnaîtra peut-être avec nous, — ses demi-confidences portant trop l'empreinte de la gêne imposée par la discrétion, laissent planer sur le livre quelque chose de vague et d'indécis, et ne satisfont pas complétement le lecteur. Dans un récit de ce genre, qui n'offre aucun trait saillant dont l'âme soit frappée, il était nécessaire de suppléer à ce défaut et d'en atténuer les effets soit par le charme de la diction, soit par l'intérêt du drame, soit surtout par l'attrait des épanchements personnels et des révélations intimes : ici, rien de semblable. On remarquera çà et là quelques pages excellentes, un style coulant et pur, un cœur tendre et pieux, une âme droite et sincère ; mais, nous le répétons, la plume de l'écrivain a souvent hésité et s'est arrêtée quand on attendait d'elle davantage. Puisque l'auteur était autorisé, pressé même, dit-il, par ses amis de parler de lui, il pouvait, surtout en gardant l'anonyme, mieux dessiner les caractères et les faits ; il pouvait, tout en suivant les règles de la prudence et sans blesser l'humilité, donner plus de précision à l'exposé des diverses aspirations vers lesquelles son âme s'était portée tour à tour, et, par un contraste plus frappant, faire mieux ressortir la vanité des joies et des espérances terrestres, le bonheur d'une âme appelée a une vie plus parfaite, et surtout les circonstances providentielles qui l'avaient lui-même arraché au monde pour en faire un novice de l'Oratoire. Son œuvre eût été ainsi, ce nous semble, plus particulièrement utile. Nous reconnaissons cependant qu'elle est loin d'être dénuée de mérite : on la lira

avec fruit. L'expérience de l'auteur fera rentrer en eux-mêmes plus d'un de ces jeunes gens qui, au milieu du tourbillon du monde, n'entendent plus la voix de Dieu qui les appelle dans la solitude! — C'est le vœu que nous formons avec lui. M. Dardy.

36. VOYAGE *d'un catholique autour de sa chambre*, par M. Léon Gautier. — 1 volume in-12 de 202 pages (1862), chez V. Palmé; — prix : 2 fr.

En écrivant ce titre au frontispice de son charmant volume, M. Gautier s'est quelque peu inquiété d'un souvenir : il s'est rappelé le très-spirituel Xavier de Maistre, et il a redouté l'épithète de plagiaire. Qu'il se rassure : l'ombre du frère aimable de l'écrivain de génie ne sera pas courroucée. Xavier de Maistre a visité sa chambre en homme du monde; M. Gautier la parcourt en chrétien. *Cuique suum*.

Une autre crainte de l'estimable auteur, c'est qu'on ne voie dans son œuvre un de ces produits de la vanité qui pullulent par le temps qui court. Un voyage autour d'une chambre! pourrait-on s'écrier, et qui se soucie de vos goûts, de l'arrangement de vos meubles et de votre vie de famille? Heureusement pour M. Gautier,— et il s'empresse de le dire,— c'est avec sa foi qu'il voyage autour de son foyer domestique; et si quelquefois on entend ici les épanchements du fils, de l'époux et du père, peut-on s'en plaindre? Nous plaindrions à notre tour ceux qui verraient là de l'égoïsme. Cette pérégrination est marquée, à vrai dire, d'un caractère impersonnel, ou si l'homme s'y trouve, il s'y transfigure en quelque sorte pour ne laisser voir que le catholique. Comme le dit M. Gautier avec un piquant néologisme, il y a de l'*égotisme*, mais non de l'égoïsme dans son livre. Voyageons donc, sans prévention aucune, avec le consciencieux touriste.

Et d'abord, où va-t-il? Près de son lit, pour y réhabiliter la souffrance et la mort, la souffrance obscurément supportée, la mort sans éclat, et qui pourtant lui fait dire : « Il est beau de mourir dans son « lit. » C'est bien commencer que d'honorer ainsi la douleur qui ennoblit l'âme, la mort qui fait échanger l'existence contre la vie.

Allons maintenant à la bibliothèque. En compagnie d'un érudit et d'un bibliophile, nous devons y faire une station un peu longue; mais notre cicerone est si disert qu'il est impossible de s'ennuyer un instant. Voici d'abord l'antiquité sous forme de livres. M. Gautier ne la déteste vraiment pas. Ainsi, ne nous effrayons pas de ses quasi-anathèmes : Homère, Eschyle, Hérodote, Aristophane, Platon, Cicéron,

Virgile, Horace, Tite Live, Sénèque ont beau réciter leur *mea culpa* sous son regard sévèrement chrétien ; au fond, M. Gautier les aime, parce qu'ils font contraste, par leurs ténèbres mêmes, avec la lumière divine dont le christianisme nous inonde. Il est plus âpre pour les modernes sophistes et corrupteurs, et cela se conçoit. Comment retenir une véhémente indignation quand on pense à leurs pompes et à leurs œuvres, qui ne sont autres que celles de Satan? Ah ! que cet homme nous a fait de mal ! s'écriait douloureusement Joseph de Maistre en pensant à Voltaire. M. Gautier, lui aussi, laisse échapper de son cœur, à l'égard des écrivains pervers, plus d'une parole noblement émue. Ne damnons personne cependant, et en faveur des plus coupables invoquons la clémence plutôt que la justice de Dieu.

Après le paganisme des lettres, regardons la science chrétienne. Arrivés là, nous entendons le concert harmonieux des sciences, et la théologie y préside. Félicitons M. Gautier de lui avoir restitué cet honneur.

Chemin faisant, nous trouvons une pendule. Ce meuble élégant met en verve notre voyageur. Dis-moi quel est ton sujet de pendule, dit-il avec *humour*, et je te dirai qui tu es. C'est peut-être appuyer un peu sur le trait ; mais, franchement, la platitude et le matérialisme contemporains s'affichent si sottement au-dessus des pendules, que nous ne regrettons pas ce coup de cravache infligé à la fatuité niaise de l'esprit bourgeois. Ainsi, M. Gautier, ou plutôt le catholique, comme il aime à se nommer, a exilé de sa chambre les fades symboles de la mollesse et du paganisme de nos mœurs. Il montre son grand crucifix d'ivoire, ses images peintes, surtout saint Pierre, ce saint qu'il aime entre tous. En saluant le prince des apôtres, il voit défiler à sa suite les papes du moyen âge au visage doucement énergique, et les papes des temps modernes tristes et résignés, humbles et forts.

Après les sciences, les arts. En se tournant vers ses tableaux, M. Gautier s'inspire de l'esthétique chrétienne, car le Seigneur est le maître des arts comme des sciences. A ce propos, et dans le laisser-aller de sa causerie, il s'élève jusqu'à la philosophie artistique ; il proclame l'égalité des arts dans le temple où ils se donnent rendez-vous pour raconter les gloires du catholicisme et passionner saintement les âmes ; puis il demande la fondation au collége de France d'une chaire nouvelle pour les arts comparés ; enfin, sans la moindre prétention au pédantisme, il se met à deviser doctement et en quatre

points touchant la définition, l'idéal, le but et la sanction de l'art. Oh! comme il voudrait le relever de sa fange! N'est-ce pas lamentable, en effet, de le voir, lui enfant du ciel, traîner dans les ruisseaux du *réalisme* les franges d'or de sa robe?

A la suite de l'intelligence, le cœur reprend ses droits. Voici le portrait d'une mère, le portrait d'un ami. Savez-vous bien ce que c'est qu'une mère, ce que c'est qu'un ami, et connaissez-vous l'histoire de l'amour chrétien? C'est là vraiment que, dans le trésor des affections de la vie de famille, reluit la générosité impersonnelle du catholique. La mère de M. Gautier, c'est la femme douce et forte que le christianisme a faite; et aussi, pour chacun de nous, une mère est le reflet de la Vierge sainte, si Dieu nous l'a donnée pieuse. L'ami de M. Gautier, c'est l'ange que la Providence a placé sur le chemin de la vie, qui est le chemin de la croix, pour qu'en mettant sa main dans notre main, en appuyant son cœur sur le nôtre, nous rendions notre pèlerinage moins amer et notre âme moins accessible aux séductions du voyage.

Avant de finir, M. Gautier dit anathème à la mappemonde décolorée, sèche et sans vie, où s'étiole l'intelligence de la jeunesse; il la veut chrétienne et racontant, comme le ciel astronomique, la gloire du Dieu créateur, mieux que cela, les merveilles du Dieu sauveur et de la sainte Eglise.

Finalement, il ouvre sa fenêtre et contemple les cieux; puis, franchissant tout ce qui sépare la terre d'exil de la patrie, il s'écrie : « En « haut les cœurs! » Mais qu'a-t-il entendu? Une voiture s'arrête à la porte! « Ma femme, mon enfant, ce sont eux! » Adieu donc la mélancolie qui invoquait la mort; la tristesse s'évanouit dans les joies de la famille. « Si ce n'est pas le ciel dans le ciel, c'est le ciel sur « la terre. »

Ce voyage, on le voit, commence et finit par un élan de poésie chrétienne. On y respire tout le long de la route un parfum qui réjouit l'âme et la fortifie; on y est constamment dans une atmosphère de pensées hautes et de sentiments suaves. Sans doute, en plusieurs endroits, une critique sévère pourrait émonder quelques détails; la végétation des idées est parfois excessive; mais à quoi bon ce travail? Peut-être nuirait-il au succès de cette promenade intime, et nous en serions désolés. Avec un guide si intelligent et si pieusement affectueux, il y a trop à gagner pour rester à l'écart. Saisissons donc cette occasion de faire naître en nos âmes, à la vue des objets qui nous en-

tourent le plus habituellement, des pensées solidement chrétiennes. En voyageant autour de la chambre de M. Gautier, nous apprendrons à voyager saintement et savamment autour de la nôtre.

GEORGES GANDY.

CHRONIQUE.

SÉANCE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

La séance annuelle de l'Académie française, fixée cette année non plus à la fin du mois d'août, mais au 3 juillet, a eu lieu sous la présidence de M. le comte de Montalembert, qui a prononcé le discours sur les prix de vertu; M. Villemain, secrétaire perpétuel, a lu le rapport sur les ouvrages couronnés. Voici la liste de ces ouvrages, et de ceux que l'Académie a jugés les plus utiles aux mœurs. Nous avons parlé de quelques-uns, et nous renvoyons aux articles que nous leur avons consacrés; nous espérons parler bientôt des autres.

PRIX D'ÉLOQUENCE.

L'Académie avait proposé pour sujet d'un prix d'éloquence à décerner en 1862 : *une Etude sur le roman en France depuis l'Astrée jusqu'à* René.

Le prix a été décerné à Mme Du Parquet, auteur de l'ouvrage inscrit sous le n° 3, et portant pour épigraphe :

Non inferiora secutus.

(Devise de *Marguerite de Navarre.*)

PRIX DESTINÉS AUX OUVRAGES LES PLUS UTILES AUX MŒURS.

L'Académie française décerne deux prix de 3,000 fr. :

A M. de Pressensé, pour son ouvrage en 2 vol. in-8°, intitulé : *Histoire des premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, deuxième partie;

A M. Augustin Cochin, pour son ouvrage en 2 vol. in-8°, intitulé : *l'Abolition de l'esclavage.*

Deux médailles de 2,500 fr. :

A M. Duruy, pour son ouvrage en 2 vol. in-8°, intitulé : *Histoire de la Grèce ancienne;*

A M. Bénard, pour son ouvrage intitulé : *de la Philosophie dans l'éducation classique*, 1 vol. in-8°.

Quatre médailles de 2,000 fr. :

A M. Duilhé de Saint-Projet, auteur d'un ouvrage intitulé : *des Études religieuses en France*, 1 vol. in-8° (Voir p. 470 de notre t. XXVI, et p. 41 de notre t. XXVII);

A Mme Marie de Bray, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Pouvoir de la charité*, 1 vol. in-12 (Voir p. 290 de notre t. XXIII);

Au recueil de poésies de feu M. Ed. Arnould, intitulé : *Sonnets et poëmes*, 1 vol. in-12;

A M. Calemard de Lafayette, auteur d'un poëme intitulé : *le Poëme des champs*, 1 vol. in-12.

PRIX EXTRAORDINAIRE

provenant des libéralités de M. de Montyon.

L'Académie avait proposé en 1857 un prix de 10,000 fr. à décerner en 1862, pour une œuvre dramatique en vers et en trois actes au moins, qui, représentée avec succès, réunirait le mieux, à l'utilité de la leçon morale, le mérite de la composition et du style.

L'Académie a décerné le prix à M. Jules Lacroix, pour sa tragédie l'*Œdipe roi*, traduite de Sophocle.

PRIX FONDÉ PAR M. LE BARON GOBERT.

Ce prix, conformément à l'intention expresse du testateur, se compose des neuf dixièmes (9,000 fr.) du revenu total qu'il a légué à l'Académie, l'autre dixième étant réservé pour l'écrit sur l'*Histoire de France* qui aura le plus approché du prix.

L'Académie a décerné, cette année, le grand prix de la fondation Gobert à M. Camille Rousset, auteur d'un ouvrage intitulé : *Histoire de Louvois et de son administration*, etc., 2 vol. in-8° (Voir p. 382 de notre t. XXVII).

Elle décerne le second prix de la même fondation à M. Jules Caillet, pour son ouvrage intitulé : *l'Administration en France sous le cardinal Richelieu*, 2 vol. in-12.

PRIX FONDÉ PAR M. BORDIN.

Le prix spécial de 3,000 fr., fondé par feu M. Bordin, pour encourager la haute littérature, a été partagé cette année entre M. Léon Halévy, pour sa *Traduction en vers des tragiques grecs*, et M. Auguste Lacaussade, pour son recueil de poésies intitulé : *Poëmes et paysages*.

PRIX FONDÉ PAR M. LAMBERT.

Par décision de l'Académie, la récompense honorifique fondée par

feu M. Lambert, pour rémunération de travaux littéraires, a été décernée cette année à M. Philoxène Boyer.

PRIX FONDÉ PAR M. LE COMTE DE MAILLÉ-LATOUR-LANDRY.

Le prix institué par feu M. le comte de Maillé-Latour-Landry, en faveur d'un écrivain ou d'un artiste, est, cette année, dans les conditions de la fondation, décerné à M. Frédéric Godefroy.

PROGRAMME DES PRIX PROPOSÉS.

PRIX D'ÉLOQUENCE POUR 1863.

L'Académie rappelle qu'elle avait proposé pour sujet d'un prix d'éloquence, à décerner en 1861, une *Etude littéraire sur le génie et les écrits du cardinal de Retz.* — Le prix n'ayant pas été décerné, le même sujet a été remis au concours pour 1863. — Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 2,000 fr. — Les ouvrages envoyés à ce concours seront reçus jusqu'au 1er décembre 1862. Ce terme est de rigueur.

PRIX DE POÉSIE.

L'Académie propose pour sujet du prix de poésie qui sera décerné en 1863 : *la France dans l'extrême Orient.* — Les ouvrages envoyés à ce concours seront reçus jusqu'au 1er mars 1863. Ce terme est de rigueur.

PRIX D'ÉLOQUENCE POUR L'ANNÉE 1864.

L'Académie propose pour sujet d'un prix d'éloquence à décerner en 1864, l'*Eloge de Châteaubriand.* — Les ouvrages envoyés à ce concours seront reçus jusqu'au 1er mars 1864. Ce terme est de rigueur.

PRIX MONTYON POUR L'ANNÉE 1863.

Dans la séance publique annuelle de 1863, l'Académie française décernera les prix et les médailles provenant des libéralités de feu M. de Montyon, et destinés par le fondateur à récompenser les actes de vertu et les ouvrages les plus utiles aux mœurs qui auront paru dans le cours des deux années précédentes.

PRIX DE L'OUVRAGE LE PLUS UTILE AUX MŒURS.

Ce prix peut être accordé à tout ouvrage publié par un Français dans le cours des années 1861 et 1862, et recommandable par un caractère d'élévation morale et d'utilité publique. — Deux exemplaires de chaque ouvrage présenté pour le concours devront être adressés

ancs de port, avant le 15 décembre 1862, au secrétariat de l'Institut. e terme est de rigueur.

PRIX EXTRAORDINAIRE POUR 1863.

L'Académie française rappelle, qu'elle a proposé pour sujet d'un rix extraordinaire de 3,000 fr., qu'elle décernera en 1863, la question suivante : « De la nécessité de concilier, dans l'histoire critique des lettres, le sentiment perfectionné du goût et les principes de la tradition avec les recherches érudites et l'intelligence historique du génie divers des peuples. » — Les ouvrages manuscrits présentés à e concours devront parvenir francs de port au secrétariat de l'Institut ant le 1er décembre 1863. Ce terme est de rigueur.

PRIX FONDÉS PAR FEU M. LE BARON GOBERT.

A partir du 1er janvier 1863, l'Académie s'occupera de l'examen nnuel relatif aux prix fondés par feu M. le baron Gobert, pour *le orceau le plus éloquent d'histoire de France*, et pour *celui dont le érite en approchera le plus*. — L'Académie comprendra dans cet xamen les ouvrages *nouveaux* sur l'histoire de France qui auront aru depuis le 1er janvier 1862. Les concurrents devront déposer au ecrétariat de l'Institut trois exemplaires de leur ouvrage avant le 1er janvier 1863. — Les ouvrages précédemment couronnés conserveront les *prix* annuels, d'après la volonté expresse du testateur, jusqu'à déclaration de meilleurs ouvrages.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. LE COMTE DE MAILLÉ-LATOUR-LANDRY.

Le prix institué par feu M. le comte de Maillé-Latour-Landry, en veur d'un écrivain ou d'un artiste, sera, dans les conditions de la ndation, décerné par l'Académie, en 1864, à l'écrivain dont le talent, déjà remarquable, méritera d'être encouragé à suivre la carrière s lettres.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. BORDIN.

La fondation annuelle de 3,000 fr., instituée par feu M. Bordin, et nt l'emploi, sous la forme d'un prix unique, a eu lieu pour la première fois en 1856, sera spécialement consacrée à encourager la haute térature : — Soit que l'Académie dispose de ce prix en faveur d'un vrage publié dans les deux années ou dans l'année précédente, et marquable, quels qu'en soient l'objet ou la forme, par l'étendue s connaissances littéraires et le talent d'écrire ; — soit que, dans

d'autres cas préalablement annoncés, l'Académie ait jugé convenable de proposer le sujet même du prix par la mise au concours d'une question d'histoire ou de critique littéraire empruntée soit à l'antiquité, soit aux temps modernes. — Pour la huitième application du prix, en 1863, l'Académie statuera exclusivement par l'examen comparatif des ouvrages imprimés dans les deux années précédentes, qui lui paraîtraient rentrer dans les conditions indiquées ci-dessus, et dont l'envoi, à trois exemplaires, lui aurait été adressé par les auteurs avant le 1er janvier 1863.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. LAMBERT.

L'Académie a décidé que le revenu annuel de cette fondation serait, dans les limites de la pensée du testateur, convenablement affecté, chaque année, à tout homme de lettres ou veuve d'homme de lettres auxquels il serait juste de donner une marque d'intérêt public.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. ACHILLE-EDMOND HALPHEN.

L'Académie décernera pour la deuxième fois, en 1863, le prix triennal de 1,500 fr. fondé par feu M. Achille-Edmond Halphen, et se composant des arrérages de trois années d'une rente de 500 fr. pour être attribué à l'auteur de l'ouvrage que, selon les termes de l'acte de fondation, *l'Académie jugera à la fois le plus remarquable au point de vue littéraire ou historique, et le plus digne au point de vue moral.* — Les ouvrages adressés pour ce concours devront être envoyés avant le 1er janvier 1863. Les concurrents devront en déposer 3 exemplaires au secrétariat de l'Institut.

CONDITIONS POUR TOUS LES CONCOURS DE L'ACADÉMIE.

Les ouvrages manuscrits destinés à concourir aux divers prix devront être déposés ou adressés francs de port au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit, et porter chacun une épigraphe ou devise, qui sera répétée dans un billet cacheté joint à l'ouvrage, et contenant le nom de l'auteur, qui ne doit pas se faire connaître. Si quelque concurrent manquait à cette dernière condition, son ouvrage serait exclu du concours.

Les concurrents sont prévenus que l'Académie ne rendra aucun des manuscrits qui auront été envoyés aux concours; mais les auteurs auront la liberté d'en faire prendre des copies, s'ils en ont besoin.

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 21 juin au 20 juillet.

JOURNAUX.

Constitutionnel.

JUIN, 10 JUILLET. Henri DE
ILLE : Académie des sciences, séan-
:s 16 juin et 7 juillet. — **21 JUIN,**
UILLET. Jacques VALSERRES : Re-
gricole de la semaine. — **22 JUIN.**
ENIER : *les Misérables*, par M. Victor
— **29 JUIN, 16 JUILLET.**
DE PARVILLE : Revue des sciences.
JUIN. Louis ENAULT : *Journal de*
de deux jeunes Hollandais à Paris,
7-1658, publié par M. P.-A. Faugère.
JUILLET. — BABINET : Journal
el d'astronomie et de météorologie.
P. DE TROIMONTS : Séance publique
lle de l'Académie française. —
mte DE MONTALEMBERT : Discours sur
ix de vertu (Académie française). —
A. GRENIER : des Improvisateurs dans
uité. — **8.** Doct. Al. MAGNE : *Hygiène*
ophique de l'âme, par M. P. FOISSAC.
. P. DE TROIMONTS : *du Travail,*
. Victor Franklin-Berger. — **17, 20.**
dre TARDIEU : le Musée Napoléon III.
DE TROIMONTS : *Etudes sur le com-*
ment, par M. Marty. — **20.** Emile
EU : *Etude sur Malebranche*, par
bbé Blampignon.

Gazette de France.

JUIN, 20 JUILLET. Paul COQ :
ustrations financières de la France.
de Villèle, suite. — **24.** TIENGOU :
lie, par M. Ch. Gouraud. — **30 JUIN,**
UILLET. Albert DE SELLE : Revue
fique. — **5 JUILLET.** DE MONTA-
RT : Discours sur les prix de vertu
mie française). — **7.** VILLEMAIN : Rap-
r les ouvrages couronnés. — **8.** Alex.
INT-ALBIN : deux Conteurs. — **15.**
is LENORMANT : Exposition univer-
Londres. — **10.** TIENGOU : *Henri IV*
olitique, par M. Charles Mercier de
be.

Journal des Débats.

JUIN. CUVILLIER-FLEURY : le Mot
abronne. — **20.** Philarète CHASLES :
ques Ouvrages nouveaux et des signes
ps. — **30.** Jules JANIN : *les Miséra-*
par M. Victor Hugo. — Fs. BAR-
Variétés historiques et littéraires. —
UILLET. SAINT-MARC GIRARDIN :
ère au temps de la fronde et saint
t de Paul, par M. Alphonse Feillet.
RÉVOST-PARADOL : *Histoire du gou-*
ent parlementaire en France, par
M. Duvergier de Hauranne. — **3.** Ernest BERSOT : *Souvenirs de soixante années*, par M. E.-J. Delécluze. — **4.** Comte DE MONTALEMBERT : Discours sur les prix de vertu (Académie française). — **5.** VILLEMAIN : Rapport sur les ouvrages couronnés. — **6.** Aimé GIRARD : Académies des sciences. — **7.** Jules JANIN : *les Saints Evangiles*, publiés par M. Curmer. — **9, 16.** Jules DUVAL : Exposition universelle de Londres (industrie.) — **9.** Jules JANIN : *la Chasse et les chasseurs*, par M. Léon Bertrand. — **10.** Louis ALLOURY : *le Gouvernement représentatif*, par J. Stuart Mill, traduit par M. Dupont-White. — **11.** PRÉVOST-PARADOL : *Mémoires d'un Mormon*, par M. L.-A. Bertrand. — **12.** Philarète CHASLES : *la vraie Vie de Guillaume Penn*, par Hepworth Dixon. — **14.** Jules JANIN : *Discours et plaidoyers* de M. Chaix-d'Est-Ange. — **15, 17, 19, 20.** Ch. DAREMBERG : de quelques Ouvrages récents relatifs à l'hygiène, et particulièrement à l'hygiène des malades ou des convalescents. — **19.** PRÉVOST-PARADOL : Variétés. Romans. — **20.** Amédée ACHARD : Exposition de Londres.

Journal des Villes et Campagnes.

21 JUIN. CHAMPEAUX : Jurisprudence ecclésiastique. — **26.** Léon MARET : *Sermons, mandements, lettres pastorales, instructions diverses* de Mgr Gros. — **4 JUILLET.** Anicet DIGARD : *Etudes religieuses, historiques et littéraires*, par des Pères de la Compagnie de Jésus. — **6.** Comte DE MONTALEMBERT : Discours sur les prix de vertu (Académie française.) — **9.** VILLEMAIN : Rapport sur les ouvrages couronnés. — **18.** Louis MOLAND : *les Misérables*, par M. Victor Hugo, 2e et 3e partie.

Moniteur Universel.

21 JUIN. Emile RENAULT : *les Vertes Feuilles, nouvelle*, par M. A. Maquet. — **22 JUIN, 1er, 10 JUILLET.** Paul DALLOZ : Exposition de Londres (industrie) — **24 JUIN.** Henri LAVOIX : *le Poëme des beaux jours*, par M. Autran. — **24 JUIN, 8, 15 JUILLET.** Académie des sciences, séances des 23 juin, 7 et 14 juillet. — **26 JUIN.** Ernest MENAULT : Académie des inscriptions et belles lettres. — **30 JUIN, 14 JUILLET.** Ed. THIERRY : de l'Influence du théâtre sur la classe ouvrière. — **3 JUILLET.** Emile RENAULT : la Fête de la Fontaine. — **4.** Comte DE

MONTALEMBERT : Discours sur les prix de vertu (Académie française). — 9. Henri LAVOIX : Don de l'empereur à la Bibliothèque impériale. — 9. RAPETTI : Récits de l'histoire romaine au Ve siècle, par M. Amédée Thierry. — 12. Théophile GAUTIER : Exposition de Londres (beaux-arts.) — 13. Ernest MENAULT : *Physiologie de la pensée*, par M. Lélut. — 19. Henri LAVOIX : *les Ecossais en France, les Français en Ecosse*, par M. Francisque Michel. — 20. Gustave CLAUDIN : *Vichy-Sévigné. Vichy-Napoléon*, par M. Albéric Second.

Opinion Nationale.

22 JUIN, 6, 20. JUILLET. Victor MEUNIER : Sciences. — 24 JUIN. Antony MÉRAY : *Voyages*. — 29. Jules LEVALLOIS : *Antoine Quérard*, par M. Charles Bataille. — 1er, 5, 12, 19. JUILLET. Hector MALOT : Londres et les anglais. — 4. Hector MALOT : *les Misérables*, par M. Victor Hugo. — 9. Francisque SARCEY : *Horace, Odes gaillardes, traduites en vers* par M. Armand Barthet. — 13. Jules LEVALLOIS : Royer-Collard et Benjamin Constant. — 14. Ed. GOUMY : *Dick Moon en France*, par M. Francis Wey. — 16. Ernest CHESNEAU : le Musée Napoléon III au Louvre. — 20. Antony MÉRAY : *Mémoires* sur Carnot, par son fils, 2e partie.

Patrie.

22 JUIN, 5 JUILLET. Alfred BUSQUET : la Semaine à Londres. — 23, 30 JUIN, 7 JUILLET. SAM : la Semaine scientifique. — 24 JUIN. LE BREUIL : Londres et les prédicateurs en plein vent. — 1er. 7 JUILLET. Edouard FOURNIER : la Semaine littéraire. — 4. Comte DE MONTALEMBERT : Discours sur les prix de vertu (Académie française). — 5. Ernest DRÉOLLE : Académie française, séance du 3 juillet. — 7. Arthur MANGIN : les Terres de l'or. — 8. Richard CORTAMBERT : Revue des voyages. — 15. Alexandre DUCROS : *les Iambes d'aujourd'hui*, par M. Hippolyte Philibert.

Presse.

29 JUIN, 5 JUILLET. Louis FIGUIER : Revue scientifique. — 1er, 4 JUILLET. Paul DE SAINT-VICTOR : l'Espagne au XVIIe siècle, suite. — 5 JUILLET. Francis RIAUX : Académie française, séance annuelle du 3 juillet. — 9. Charles DE MOUY : Revue littéraire du mois. — 13. MÉRY : *le Livre de la vie*, par M. Hector de Callias. — 14. Paul DELTUF ; *Voyages*. — Paul DE SAINT-VICTOR : Théâtres et livres. — 15. Charles HABENECK : de Saint-Nazaire à Malaga — 16. REGNAULT : *l'Hôtel de Ville et la bou[rse] de Paris depuis les temps les pl[us re]culés jusqu'en* 1789, par M. F. Ritt[...] 17. Gustave HÉQUET : *les Bleus [et les] Blancs*, par M. Etienne Arago. — 1[...] les MAHIAS : *Voyage à Madagasc[ar ...]* Mme Ida Pfeiffer. — Louis FIGUIE[R : Bi]bliographie scientifique.

Siècle.

23 JUIN. Louis CUZON : *Princi[pes de] droit public administratif, de 17[...] jour*, par M. Bouchené-Lefer. — 2[...] 3, 4 JUILLET. Henri MARTIN : *[...] res sur Carnot*, par son fils. — 29 JU[IN ...] 19 JUILLET. Ferdinand DE LAST[EYRIE :] Exposition de Londres (beaux-ar[ts] 1er JUILLET. B. HAURÉAU : *P[...] Vénérable, sa vie et ses œuvres*, par [...]paray. — 2. D'ORMANT : *Mme de [...] la grande duchesse Louise*, par l'aut[eur des] *Souvenirs de Mme Récamier*. — 2, 2[...] COMETTANT : Variétés japonaises, s[...] 5. Taxile DELORD : Académie Fr[ançaise,] séance annuelle. — 6. Emile DE [LA BÉ]DOLLIÈRE : Fête de Jean la Fonta[ine ...] 7. Taxile DELORD : *la Grammato[...]* 6e chant. — 9. Benjamin GASTINEA[U : les] *Bleus et les Blancs*, par M. Etienne [...] — 10. Taxile DELORD : *les Econ[...] modernes*, par M. Louis Reyba[ud ...] 11, 12. Emile LENDEL : *Droit m[...] dans l'antiquité*, par M. Ferdinand B[...] — 12. Anatole DE LA FORGE : Pro[...]litiques. Châteaubriand, suite. — 13[...] les BALLET : le Droit et la pratiq[ue ...] Ouvrages nouveaux. — 14. Taxile D[ELORD :] *Histoire de la révolution de* 184[8 ...] Daniel Stern. — 16. Auguste LUC[...] *Drame de la jeunesse*, par M. Pau[...] — 19. Emile DE LA BÉDOLLIÈRE : [...] *tes d'un rimeur*, par M. H. de Saint[...] — 20. Léon PLÉE : *Album unive[rsel des] eaux minérales et des bains de m[er ...]* M. Joanny Berthier.

Union.

23, 30 JUIN, 2, 9, 15 JUI[LLET.] Alfred NETTEMENT : *les Misérab[les ...]* M. Victor Hugo. — 5 JUILLET [...] DE BELLEVAL : Lettres d'un bibliop[...] 6. VILLEMAIN : Rapport sur les o[uvrages] couronnés (Académie française). — G. GRIMAUD, de Caux : Acadén[...] sciences. — 10. DUBOSC DE PESQU[IDOUX :] *Jésus parmi les docteurs*, tabl[eau de] M. Ingres. — 14. A. ESCANDE : *[...] de la censure théâtrale en Fran[ce ...]* M. V. Hallays-Dabot. — 19. Tanc[rède de] HAUTEVILLE : *l'Eglise et la civi[lisation] moderne*, par le P. Ramière.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

ales de philosophie chrétienne.

. Description de la cérémonie de la tion des martyrs japonais, — Allo- ononcée par S. S. le pape Pie IX consistoire du 9 juin 1862 (texte et n). — A. BONNETTY: Progrès et état ilosophie traditionnelle en Améri- en Angleterre. — Comte LAFER- ERCY : Preuves que Marguerite léme, sœur de François 1er, n'est pas rotestante. — A. BONNETTY : rendu aux abonnés.

Annales du bibliophile.

UIN. Ph. SALMON : d'un Livre . Almain (1506). — E. BOUTARIC : s condamnés, relevé d'après les do- originaux. — Archives, bibliothè- rairies, notes au jour le jour. — ibliographique. Recueils pour les les. — Catalogues.

ives de la théologie catholique.

LET. L'abbé BOURQUARD : Entre- les rapports de la logique et de la sique, suite. — L'abbé DÉSORGES : eil sur la controverse chrétienne. — . BÉLET : des Vicaires paroissiaux, es *Analecta*, suite ; - les Mystères tianisme, d'après le *Catholique* de . — L'abbé P.: *la sainte Commu-* le P. Dalgairns. — Bibliographie. elles théologiques.

n des lois civiles ecclésiastiques.

JUILLET. Actes officiels. Légis- lécret impérial qui confère aux pré- les réserves y exprimées, le droit er l'acceptation des dons et legs nt pas mille francs, faits aux fabri- églises. — Instruction ministérielle écution de ce décret et autres actes taires sur cette matière. — Circu- : archevêques et évêques sur le ujet. — Jurisprudence : Legs, autorisations. — Questions propo- ntes sur l'Etat, achat pour la cure, n. — Cimetières, protestants, inhu- - Administration fabricienne : De- conseils de fabrique et des mar- pour le mois de juillet et pour le ét. — Actes officiels : Décrets por- ption des bulles d'institution cano- vêque. — Casuel, pétition et rap- Sénat demandant la suppression. ent des curés et desservants; pé- apport au Sénat demandant que ce soit exclusivement à la charge unes. — 3e livraison de la table gé-

ection des précis historiques.

LLET. Rome au 8 juin 1862. — Consistoire du 9 juin 1862. Allocution du pape. — Auguste Misson, zouave pontifical, suite.

15. JUILLET. Les dix premiers Pères de la Compagnie de Jésus. — Adresse pré- sentée à Sa Sainteté par S. Em. le cardinal Mattei, doyen du sacré-collége, au nom de tous les évêques présents à Rome. — Auguste Misson, zouave pontifical, fin. — Petits faits d'Italie.

Correspondance littéraire.

25 JUIN. Ludovic LALANNE : Chroni- que. — Anatole DE BARTHÉLEMY : la Nu- mismatique de 1859 à 1861, suite. — Noël DES VERGERS : les Maremmes toscanes. — G. SERVOIS : Documents inédits sur Racine. — Aug. BERNARD : les Imprimeurs n'ont jamais été pris pour des sorciers à Paris. — Des Portraits de Malherbe. — Questions et réponses. — Gustave MASSON : Nouvelles littéraires de la Grande-Bretagne. — LAU- RENT-PICHAT : Revue critique. — Bulletin bibliographique. — Publications nouvelles : livres, journaux, périodiques.

Correspondant.

25 JUIN. Henry MOREAU : les Budgets de 1862 et de 1863. — FOISSET : *Bossuet, Œuvres complètes, purgées des interpola- tions et rendues à leur intégrité d'après les manuscrits*, par M. F. Lachat. — X. MARMIER : Hélène et Suzanne, scènes de la vie de province et de la vie de Paris, 2e par- tie. — Charles DE RIBBE : Mgr de Miollis. — V. DE LAPRADE : l'Age d'or, poésie. — J. REBOUL : la Pentecôte de 1862, poésie. — François LENORMANT : la Question mexi- caine. — Victor FOURNEL : *l'Art chrétien en Flandre*, par M. l'abbé C. Dehaisne. — P. DOUHAIRE : Revue critique. — Léopold DE GAILLARD : les Evénements du mois. — Augustin COCHIN : Rome, les martyrs du Japon et les évêques du XIXe siècle.

L'Enseignement catholique,
Journal des prédicateurs.

JUIN. L'abbé Pierre DE SAINT-VIN- CENT : l'Année liturgique. — L'abbé COM- BALOT : Mission de la femme dans le monde. — Le P. FÉLIX : Conférences de Notre- Dame, analyse et extraits. — L'abbé DA- VIN : Lecture sur les Evangiles. — Causes de l'institution de l'eucharistie, d'après saint Thomas d'Aquin, suite.

Journal des jeunes personnes.

JUILLET. Mlle Julie GOURAUD : Cau- serie ; — Correspondance parisienne. — Mlle A. DE MONTGOLFIER : Mlle Ulliac Tréma- deure — Mlle Zénaïde FLEURIOT : le Che- min et le but, nouvelle, suite. — Mme Raoul DE NAVERY : Eustache Lesueur. — Mme

Louise Sw. BELLOC : Souvenirs contemporains. Grace Darling. — Fabien DE SAINT-LÉGER : la première Pierre lithographique. — Mlle Marie O'KENNEDY : l'Eglise du verre d'eau, légende. — J. D'ORTIGUE : un Chapitre de mes mémoires, suite. — Mme Alice DE SAVIGNY : Modes. — Mme Gabrielle DE LALLE : Travaux. — Gravure de modes coloriée, dessins de broderies, patrons et travaux à l'aiguille, musique.

Journal historique et littéraire (de Liége).

JUILLET. Supplément au Journal historique des mois de mars et d'avril. — Journal historique du mois de mai. — *Vie du vén. serviteur de Dieu Barthélemy Holzhauser*, par M. l'abbé Gaduel, et *Opuscula ecclesiastica*. — Canonisation des martyrs du Japon. — Allocution de N. S. P. le pape Pie IX, dans le consistoire du 9 juin. — Adresse des évêques. — L'Eglise. — Nouvelles politiques et religieuses. — Nouvelles des lettres, des sciences et des arts.

Revue britannique.

JUIN. Sir Hughes Myddelton. — Les Papes allemands. — Souvenirs d'un hussard prussien. — Etudes sur le système social de l'empire russe. L'Emancipation. — Mémoires d'un chasseur de renards, suite. — L'Hyppodrome et le mont Olympe. — Une étrange histoire, suite. — Du commerce et de la production des céréales en Angleterre. — Pensées. — Correspondances d'Espagne, d'Allemagne, de Londres. — Chronique et bulletin bibliographique.

Revue contemporaine.

30 JUIN. D'ARAQUY : l'Erreur d'Antoinette, 4e partie. — L. Bonneville DE MARSANGY : la Magistrature pendant la révolution. — Léo JOUBERT : la Fin de la république romaine et l'établissement de l'empire. — Hippolyte VATTEMARE : l'Amerique centrale, son état actuel, son avenir, suite. — Alfred DE BOUGY : un Prétendant turc au XVe siècle. Le prince Djem. — Leconte DE LISLE : le Présage; la Matinée, poésies. — André LEMOYNE : la Mare enchantée, poésie. — E. LEVASSEUR : Travaux des Académies et des Sociétés savantes. — Ernest DOTTAIN : Revue critique. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — J.-E. HORN : Chronique politique. — Athenæum français.

15 JUILLET. A. BELLEMARE : Abd-el-Kader. Sa vie politique et militaire. — E. DE PARIEU : des Impôts de consommation, 10e partie. — Arthur DESJARDINS : l'Histoire législative de l'Italie. — Baron ERNOUF : *les Misérables*, par M. Victor Hugo, 4e et 5e parties. — Arthur BAIGNIÈRES : le Chevalier de la joyeuse figure. — Alphonse DE CALONNE : la Politique de M. de Cavour et ses continuateurs en Italie. — Revue critique. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — J.-E. HORN : Chronique politique.

Revue d'économie chrétienne.

MAI-JUIN. Vicomte DE MELUN : la Charité en France. — L'abbé PERREYVE : Panégyrique de Jeanne d'Arc. — Fernand DESPORTES : Question de la réforme des prisons, suite. — Docteur C. ALLARD : Souvenirs d'Orient. Les Echelles du Levant. — BOURNAT : Société d'économie charitable. Procès-verbaux des séances des 24 mars, 7 et 28 avril. — Antonin RONDELET : la Littérature de rencontre, étude de mœurs. — Bibliographie. — Congrès international de bienfaisance de Londres. — Bulletin bibliographique.

Revue de l'art chrétien.

JUIN. Arnaud SCHAEPKENS : Monument funéraire du chanoine Ruyschen, à Saint-Gervais de Maëstricht (1 gravure). — H. Grimoard DE SAINT-LAURENT : la Prière de Marie et le bon Pasteur, étude sur un sarcophage d'Arles. — Mme Félicie D'AYZAC : Zoologie mystique. L'Agneau (gravures dans le texte). — L'abbé PARDIAC : Histoire de saint Jacques le Majeur et du pèlerinage de Compostelle, 3e article (gravure dans le texte). — J. CORBLET : Bibliographie (gravures dans le texte). — Chronique.

Revue de l'instruction publique.

26 JUIN. G. VAPEREAU : *les Misérables*, par M. Victor Hugo, 3e article. — Ch. GIDEL : *le Prince de Ligne, ou un Ecrivain grand seigneur de la fin du* XVIIIe *siècle*, par M. N. Peetermans. — L. DERÔME : *Essai sur les municipes dans le droit romain*, par M. Georges Dubois. — Ed. BRUNOT : *Recherches sur l'origine des noms de nombre japhétiques et sémitiques*, par M. Louis Benloew. — J.-M. GUARDIA : *le Pentateuque, ou les cinq Livres de Moïse, traduction nouvelle avec le texte hébreu*, par M. L. Wogue. — F. DUBNER : courtes Observations sur quelques sujets donnés pour le thème grec. — Enseignement international. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

3 JUILLET. F. BAUDRY : *la Science du beau étudiée dans ses principes, dans ses applications et dans son histoire*, par M. Charles Lévêque. — Ch. GIDEL : *le Prince de Ligne, ou un Ecrivain grand seigneur à la fin du* XVIIIe *siècle*, par M. N. Peetermans, 2e article. — Ch. DREYSS : *la Misère au temps de la fronde et saint Vincent de Paul*, par M. Alph. Feillet. — Edm. ROBINET : *un Prédicateur catholique au* XVe *siècle*, par M. Adolphe Schaffer. — Enseignement international, suite. — Fr. DUBNER : Lettre sur la question du baccalauréat. — Louis BENLOEW : Lettre sur l'enseignement des langues anciennes et des langues modernes dans les études classiques.

Nouvelles diverses. — Examens, concours, épreuves diverses.

10 JUILLET. GÉRUZEZ : *Pensées de Joubert.* — A. CLAVEAU : Académie française. Séance publique annuelle. — MALLET : *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques,* par M. Ch. Vergé. — J. LAROCQUE : Académie des inscriptions et belles lettres, séances du mois de juin. — Enseignement international, suite. — Louis BENLOEW : Lettre sur l'enseignement des langues anciennes et des langues modernes dans les études classiques, suite.—Nouvelles diverses. Examens, concours, épreuves diverses.

17 JUILLET. F. BAUDRY : *la Science du eau étudiée dans ses principes, dans ses applications et dans son histoire,* par M. Charles Lévêque, suite. — Arthur ARNOULD : *Histoire de Mürger, pour servir à l'histoire de la vraie Bohême,* par trois buveurs d'eau. — Victor CHAUVIN : *le Mariage au* XIX[e] *siècle. Ce qu'il est, ce qu'il doit être,* par M. Evariste Thévenin. — Frédéric LOCH : *Collection des Guides-Joanne.* — Eugène FOURNIER : *Mémoires et souvenirs d'Augustin Pyramus de Candolle,* publiés par son fils. — C. MALLET : *Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques,* par M. Ch. Vergé, 2[e] article. — A. JULLIEN : Lettre en réponse aux deux articles de M. Benloew. — F.-G. VAN HUYDEN : Lettre sur l'état de l'instruction publique en Prusse. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

Revue des Deux-Mondes.

1er JUILLET. Amédée THIERRY : trois ministres de l'empire romain sous les fils de Théodore. — Alphonse ESQUIROS : l'Angleterre et la vie anglaise. L'exposition universelle de 1862. — Xavier RAYMOND : les marines de la France et de l'Angleterre depuis 1815, suite. — Victor CHERBULIEZ : le Comte Kostia, 3[e] partie. — L. VILLERMÉ : les Animaux dans l'agriculture. Les bêtes de rente. L'acclimatation des espèces nouvelles. — L. VITET : Encore un mot sur la fresque S. Onofrio. — Ernest RENAN : l'Art du moyen âge et les causes de sa décadence. — E. FORCADE : Chronique de la quinzaine. — Ch. de MAZADE : les Romans nouveaux. — A. GEOFFROY : deux Poëmes populaires de la Finlande.

15 JUILLET. GUIZOT : un Projet de mariage royal. — Victor CHERBULIEZ : le Comte Kostia, 4[e] partie. — René DE COURCY : la Grèce depuis l'avénement du roi Othon. — Elisée RECLUS : le Brésil et la colonisation, suite. — Xavier RAYMOND : les Marines de la France et de l'Angleterre depuis 1815, suite. — Mme E. DU PARQUET : le Roman en France depuis *l'Astrée* jusqu'à *René.* — Eugène MANUEL : Pages intimes, poésies. — E. FORCADE : Chronique de la quinzaine. — P. SCUDO : les Sopranistes Gizziello et Guadagni. — SAINT-RENÉ TAILLANDIER : Saint Augustin et la liberté de conscience.

Revue du monde catholique.

25 JUIN. Louis VEUILLOT : l'Art poétique, poésie. — L'abbé THOMAS : de la Sécularisation de la philosophie. — A. VAILLANT : l'Afrique orientale et ses grands lacs. — A. TILLOY : de l'Organe de la souveraineté du pouvoir dans l'Eglise. — G. LANDER : Jean d'Armagnac, fin. — Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine.

10 JUILLET. Ernest HELLO : la Canonisation des martyrs du Japon. — HENRI DE L'EPINOIS : du Gouvernement et de l'administration des Etats pontificaux au XIII[e] et au XIV[e] siècle, suite. — A. TILLOY : de l'Organe de la souveraineté du pouvoir dans l'Eglise, suite. — P. FABER : l'Ange qui pleure. — J. LHESCAR : Revue des revues. — Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue indépendante.

15 JUILLET. G. VÉRAN : Introduction. — G. DE CHAULNES : *La Revue indépendante.* — L.-R. DE LOMBARÈS : au Directeur. — A. FAYET : du But et des formes de la polémique philosophique et religieuse. — A. DE SELLE : Chronique scientifique. — H. D'ANSELME : *La Fascination de Gulf,* par M. Bergmann. — G. VÉRAN : le Rire jaune, voyage humoristique autour du monde moral. — G. FEROGIO : Revue musicale. — Jules CANONGE : l'Edifice, poésie. — Adhésions à la *Revue indépendante.*

La Vérité historique.

MAI. Charles SAINTE-FOI : la Mythologie dans ses rapports avec l'histoire (fragments d'un manuscrit inédit). — L'Esclavage aux Etats-Unis. — Lacordaire conférencier de Notre-Dame de Paris. — Edmond DE L'HERVILLIERS : Coup d'œil général sur les catacombes de Rome et leur histoire jusqu'à nos jours. — Variétés.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

Abrégé *des méditations* du vénérable P. Louis DU PONT, de la Compagnie de Jésus, par le P. D'ORLÉANS; *nouvelle édition, revue et augmentée d'une retraite*

par le P. Marcel BOUIX, de la même Compagnie. — 2 vol. in-12 de XXXVI-318 et 396 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 5 fr.

A Ernest Filalète (Passaglia) *sur l'obligation du Souverain Pontife de résider à Rome. Réponse de* Mgr François NARDI; *traduit de l'italien* par M. Amand CHAURAND. — In-8° de 32 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 1 fr.

Ange (le bon) *de la confirmation; ouvrage complétant le* Bon Ange de la première communion, par M. l'abbé V. POSTEL. — 1 vol. in-12 de VIII-224 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 2 fr.

Catéchisme *pratique*, ou *Doctrine chrétienne en exemples, courtes explications, textes, paraboles et comparaisons, d'après le Catéchisme* du R. P. J. DEHARBE, de la Compagnie de Jésus, *à l'usage des prêtres, des instituteurs et des familles chrétiennes*, par M. l'abbé Louis MEHLER, chanoine et ancien professeur royal au collége de Ratisbonne; *traduit de la quatrième édition allemande*, par M. Louis SCHOOFS, ancien professeur au petit séminaire de Saint-Tron et curé du diocèse de Liége. — 3 vol. in-8° de VIII-544, 618 et 468 pages, chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, G. Mosmans, à Bois-le-Duc, et J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 15 fr.

Cerises (les), par M. l'abbé D. PINART, chanoine honoraire de Beauvais. — In-18 de 102 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 30 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes.

Connaissance *des temps*, ou *des Mouvements célestes, à l'usage des astronomes et des navigateurs, pour l'an* 1863, publiée par LE BUREAU DES LONGITUDES. — 1 vol. in-8° de LXXXVI-490 pages, chez Mallet-Bachelier; — prix : 5 fr.; avec additions, 7 fr. 50 c.

Contrebandiers (les) *du val des Trois-Hêtres, traduit de l'allemand* de Franz HOFFMANN, par M. Alfred D'AVELINE. — 1 vol. in-8° de 140 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 20 c.

Musée moral et littéraire de la famille.

Cours *d'instructions familières prêchées dans la métropole de Milan*, par Ange RAINERI; *traduites de l'italien*, par M. l'abbé CHARBONNIER. — *6e édit., soigneusement revue, corrigée, et augmentée d'une table alphabétique*. — 4 vol. in-12 de 400 à 500 pages chacun, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 18 fr.

Cousin (M.) *et le dogme fon... du christianisme*, par le P. ... BOYLESVE, de la Compagnie de ... In-12 de 36 pages, chez Périsse ... Lyon, et chez Régis Ruffet ... Paris; — prix : 50 c.

Problèmes contemporains. — 2e Pr...

Cousin (M.) *et l'explication ... choses, en particulier du dog... Trinité. — La Trinité dans la ...* par le P. Marin DE BOYLESVE, d... pagnie de Jésus. — In-12 de ... chez Périsse frères, à Lyon, et ... gis Ruffet et Cie, à Paris; — p...

Problèmes contemporains. — 3e Pro...

Cromwell, *protecteur de la ... anglaise, tragédie en cinq ac... vers*, par M. ANOT DE MAIZIÈR... inspecteur d'Académie. — In-... pages, chez L. Hachette et Cie; ... 2 fr.

Dictionnaire *analogique de l... française, répertoire complet ... par les idées et des idées par ...* par M. P. BOISSIÈRE, ancien pro... *Utilité du dictionnaire plus qu... et adaptée à tous les besoins po... ceux qui lisent ou écrivent, ... parler ou parlent eux-mêmes ... çais.* — 1 vol. grand in-8° de ... pages à 2 col., chez Larousse ... — prix : 20 fr.

Discours *prononcé* par M. l'abbé ... MILLOD, recteur de Notre-Dam... nève, *en faveur des pauvres d'I... Paris, dans l'église Sainte-Cl... jeudi* 22 *mai* 1862. — In-8° de ... chez L. Lesort; — prix : 1 fr. ...

Se vend au profit des pauvres d'Irla...

Epis (les) *de Ruth, Impressions, ... et récits*, par M. l'abbé Stanisla... vicaire général, missionnaire ap... — 1 vol. in-8° de VIII-164 p... 1 gravure, chez H. Casterman, ... nai, et chez P. Lethielleux, à ... prix : 1 fr. 20 c.

Musée moral et littéraire de la famill...

Ermonville (Léonie d'), ou *la ... en Dieu*, par Mme Stéphanie ... 1 vol. in-12 de 188 pages pl... vure, chez A. Mame et Cie, à ... chez Mme veuve Poussielgue-R... Paris; — prix : 60 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes; ...

Filles (les jeunes) *et les jeunes...* par Mme BRISSET DES NOS. — ... tie : *les Jeunes filles*. — 1 vol. ... II-290 pages, chez Périsse frères ... et chez Régis Ruffet et Cie, à ... prix : 2 fr.

Guide (le) *de la vraie piété a... du monde*, ou *Règles de condu...*

diriger les personnes pieuses *urs rapports avec Dieu, avec les* *, avec la famille et la société,* P. HUGUET, Mariste. — *Nouvelle* . — 1 vol. in-18 de 468 pages, chez et Josserand, à Lyon, et chez C. l, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

e de la canonisation des saints *s du Japon et de saint Michel de* *,* par M. J. CHANTREL. — 1 vol. le 564 pages, chez V. Palmé; — 2 fr. 50 c.

e de la Compagnie de Jésus de- *fondation jusqu'à nos jours,* par M.-S. DAURIGNAC. — Tome II. — de 362 pages, chez Périsse frères, , et chez Régis Ruffet et Cie, à Pa- prix : 3 fr. 50 c.

complet.

e de Montmirail-en-Brie, faisant *l'*Histoire du bienheureux Jean, *l'année* 1311 *jusqu'à nos jours,* par bbé BOITEL, chanoine titulaire de édrale de Châlons-sur-Marne, etc. l. in-12 de 432 pages plus 1 carte, Brodard, à Montmirail, et chez de Surcy, à Paris; — prix : 3 fr.

e populaire des papes, par M. J. REL. — Tome XIX : *Saint Pie V* *te-Quint.* — Tome XX : *les Papes* *ansénisme.* — 2 vol. in-18 de 216 chacun, chez C. Dillet; — prix : vol. *franco.*

e aura 24 volumes. — Chaque volume séparément. — Voir p. 398 de notre et page 391 de notre t. XXVII, le du des 10 premiers volumes.

e religieuse, civile et politique du *is,* par M. l'abbé ROUCHIER, cha- honoraire de Viviers. — Tome Ier, le XXXII-622 pages, chez Firmin rères, fils et Cie, et chez Dentu; — 7 fr. 50 c.

e formera 3 volumes ornés de gravu- lanches représentant des monuments, d nombre d'inscriptions, sceaux, bla- mmaies baronniales. 3 cartes du Viva- spondant à chacune des principales pé- ette histoire, et gravées tout exprès pour intelligence du texte, feront suite à

s du Bréviaire romain traduites *nçais,* par M. l'abbé P.-A. RE- T, chanoine de Metz. — 1 vol. in-18 -494 pages, chez H. Casterman, à i, et chez P. Lethielleux, à Pa- prix : 1 fr. 20 c.

de Mme DE SÉVIGNÉ, *de sa fa-* *et de ses amis, recueillies et anno-* ar M. MONMERQUÉ, membre de ut; — *Nouvelle édition, revue sur* *tographes, les copies les plus au-* *ques et les plus anciennes impres-* *et augmentée de lettres inédites,* *nouvelle notice, d'un lexique des* *mots et locutions remarquables, de portraits, vues et fac-simile.* — Tome III, in-8°, papier vergé, de 548 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 7 fr. 50 c. le vol. broché.

Cette édition en 12 vol. fait partie de la Collection des grands écrivains de la France, publiée sous la direction de M. Ad. Regnier, membre de l'Institut, sur les manuscrits, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions, avec variantes, notes, notices, portraits, etc. — 200 volumes in-8°. — Voir sur ces *Lettres de Mme de Sévigné* notre t. XXVII, p. 59.

Lettres *inédites de* Jean RACINE et de Louis RACINE, *précédées de la vie de Jean Racine et d'une notice sur Louis Racine,* etc., par leur petit-fils, l'abbé Adrien DE LA ROQUE, chanoine titulaire d'Autun et ancien vicaire général honoraire du même diocèse. — 1 vol. in-8° de 460 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 7 fr. 50 c.

Madone (la) *de la forêt,* suivie de : *une Epreuve,* — *Sophie Laurent,* — *les deux Branches de lierre,* par Mme Marie MULLER. — 1 vol. in-12 de 140 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 45 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes; — 3e série.

Manuel *du libraire et de l'amateur de livres, contenant : 1° un nouveau dictionnaire bibliographique, dans lequel sont décrits les livres rares, précieux, singuliers,* etc.; *2° une table en forme de catalogue raisonné, où sont classés, selon l'ordre des matières, tous les ouvrages portés dans le dictionnaire,* etc., par M. Jacques-Charles BRUNET. — *5e édition, refondue et augmentée d'un tiers pour l'auteur.* — Tome III, 1re et 2e PARTIES. — (Haag-Myvyrian). — In-8° de IV-992 pages à 2 colonnes, chez Firmin Didot frères, fils et Cie.

L'ouvrage formera 6 gros volumes et sera publié en 12 parties; — prix : 120 fr. — 100 exemplaires sont tirés sur grand papier vergé, dit de Hollande; — prix : 200 fr.

Manuel *pratique des indulgences, à l'usage des ecclésiastiques, des communautés religieuses et des personnes qui font profession de piété,* par M. l'abbé CARON, ancien directeur au grand séminaire de Soissons. — 1 vol. in-32 de 186 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 60 c.

Au profit de l'Œuvre de la Propagation de la foi.

Marcelline, ou *les Leçons de la vie,* par Mme DE CHABREUL. — 1 vol. in-8° de 188 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 80 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes; — 2e série.

Mémoires *de* FLÉCHIER *sur les grands-*

jours d'Auvergne en 1665, *annotés et augmentés d'un appendice* par M. CHÉRUEL, *et précédés d'une notice* par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. — 1 vol. in-12 de L-452 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Voir, sur la précédente édition, notre t. XVII, p. 204.

Part (la meilleure), *scènes de la vie réelle*, par Mme Valentine VATTIER. — 1 vol. in-8° de 188 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 80 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes; — 2e série.

Père (le Rév.) *de Ravignan : sa vie, ses œuvres*, par M. POUJOULAT. — 2e *édition*. — 1 vol. in-12 de XIV-418 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 3 fr. 50 c.

Voir, sur la 1re édition, notre t. XXI, p. 68.

Photographie (la) *considérée comme art et comme industrie. Histoire de sa découverte, ses progrès, ses applications, son avenir*, par MM. MAYER et PIERSON, photographes de S. M. l'empereur Napoléon III. — 1 vol. in-12 de IV-244 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Pommes (les) *rouges, suivies de l'Epagneul* et des *Fraises*, par M. l'abbé D. PINART, chanoine honoraire de Beauvais. — In-18 de 102 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 30 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes.

Religieuse (la) *dans la solitude*, ou *Retraite spirituelle selon les Exercices de saint Ignace, pour les religieuses*, par le P. PINAMONTI, de la Compagnie de Jésus, *traduite* par le P. DE COURBEVILLE, *et revue* par le P. Marcel BOUIX, de la même Compagnie. — 1 vol. in-12 de X-502 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — — prix : 3 fr. 50 c.

Rome, *les martyrs du Japon et les évêques du* XIXe *siècle*, par M. Augustin COCHIN. — In-8° de 30 pages, chez C. Douniol; — prix : 1 fr.

Extrait du *Correspondant*.

Sac (le) *aux armes de Bourges*, par M. Aymé CÉCYL. — In-12 de 104 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 60 c.

Récits historiques et légendaires de la France.

Sans beauté, par Mlle Zénaïde FLEURIOT (Anna Edianez). — 1 vol. in-12 de 274 pages, chez C. Dillet; — prix : 2 fr.

Sidonie, ou *Orgueil et repentir*, par Mme Valentine VATTIER. — 1 de 140 pages plus 1 gravur Mame et Cie, à Tours, et chez Poussielgue-Rusand, à Paris; 45 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes

Sources *de la prédication, s traité sur la direction reli* Mgr REY, évêque d'Annecy.— de VIII-376 pages, chez V. prix : 5 fr.

Tableaux *d'intérieur*, par M DON (Mathilde Froment). — 1 de 262 pages, chez H. Cas Tournai, et chez P. Lethielleu — prix : 1 fr. 50 c.

Vie *des hommes illustres de* PLUTARQUE, *traduction de* I *Nouvelle édition, avec des ap des notes, des médailles antiq d'illustrations et d'éclaircisse le récit, et une notice sur Plu* M. DAUBAN, ex-professeur membre du comité des trava ques près le ministère de l'inst blique. — 2 vol. in-8 de VIII- pages, chez Dezobry, F. Tand — prix : 10 fr.

Edition spéciale pour la jeunesse.

Vierge (la très-sainte) *Mar comme modèle aux femmes et chrétiennes*, par le docteur HIRSSCHER, doyen de la Facult logie à l'Université de Fribour *duction expressément autorisé teur, et faite sur la* 4e *édition* par M. l'abbé Ph. REINHARD cèse de Strasbourg. — 1 vol. VIII-494 pages, chez Périsse Lyon, et chez Régis Ruffet et ris; — prix : 1 fr. 50 c.

Yvonne, ou *la Foi récompensé bretonne*, par Mme Valentine — 1 vol. in-12 de 140 pages p vure, chez A. Mame et Cie, à chez Mme veuve Poussielgue- Paris; — prix : 45 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes;

Zèle (le) *catholique, ses motif lités, ses principaux objets, s ments et ses œuvres, ou l'Apo versel du prêtre et du chrétien; spécialement destiné au clergé, simples fidèles, et en particuli sociations pieuses et charita* M. l'abbé GENTHON, chanoine de Valence, ancien directeur d séminaire et curé-archiprêtre. in-12 de II-460 pages, chez Puti — prix : 3 fr. 50 c.

Bibliothèque Saint-Germain.

J. DUPLE

Tome xxviii. N° 2. *Août* 1862.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE Ve FAUTEUIL.

(*Suite.*)

M. GUIZOT.

(*Suite.*)

L'influence orale que M. Guizot allait trouver dans sa chaire devait lépasser de beaucoup l'influence écrite qu'il avait conquise par ses lernières brochures. Là, à tous les moyens d'action qu'il trouvait ans sa pensée et ses études, se joignaient la puissance du geste et de accent, du regard et de la physionomie. Le sujet du cours de 1820 tait bien choisi et merveilleusement approprié au professeur et aux rconstances : c'était l'histoire des origines du gouvernement repréntatif et des institutions politiques de l'Europe depuis la chute de mpire romain; sujet on ne peut plus personnel pour l'homme qui, ır ses écrits et son rôle politique, travaillait depuis plusieurs années ı triomphe des formes représentatives en France; sujet plein d'acalité à une époque où toutes les discussions, à la tribune et dans la esse, roulaient sur la nature, l'étendue, les limites et les garanties : cette sorte de gouvernement. Toutefois, M. Guizot s'efforça d'érter de son cours toute allusion aux circonstances, au système et ıx actes du ministère; il s'interdit toute pensée d'attaque ou seuleent de critique des affaires et des luttes du moment, et se renferma rupuleusement dans la sphère des idées générales et des faits anns. Mais l'allusion devait naître d'elle-même; d'eux-mêmes, et ılgré toutes les précautions du professeur, les traits devaient partir ın tel sujet comme d'une machine de guerre. — Quoi qu'il en soit, Guizot mena de front un travail philosophique et un travail plus écialement historique. D'un côté, il voulait combattre les théories ıpables, et rappeler, sur le passé de la France, l'intérêt et le rest; il voulait, chemin faisant, aborder tous les grands problèmes rganisation sociale, passer au crible les idées de notre temps, et sé-

parer les ferments ou les rêveries révolutionnaires des progrès de justice et de liberté conciliables avec les lois éternelles de l'ordre ; d'autre part, il s'appliquait à mettre en lumière les efforts intermittents, mais toujours renaissants, de la société française pour sortir du chaos au sein duquel elle était née, tantôt la lutte, tantôt l'accord de ses divers éléments, royauté, noblesse, clergé, bourgeoisie et peuple, dans les diverses phases de cette rude destinée, et le développement de la civilisation française à travers tant de combats et de vicissitudes. Il émettait ces idées devant un auditoire moins nombreux et moins varié qu'il ne le fut quelques années plus tard, et composé surtout de jeunes gens, élèves des diverses écoles, et de quelques groupes de curieux, amateurs des grandes études historiques. Parmi ces auditeurs, les uns n'étaient point préparés, les autres étaient imbus de préjugés et d'idées philosophiques et révolutionnaires, ou même plus ou moins engagés dans les sociétés sécrètes et les complots politiques. Des uns il n'était pas compris ; chez les autres il rencontrait indifférence et suscipion. Néanmoins, il gagnait de plus en plus sur tous à force de lumière et de sincérité, lorsque le cabinet de 1822, par l'organe de M. Frayssinous, que, peu de mois auparavant, M. de Villèle avait fait grand maître de l'Université, ordonna, le 12 octobre, la suspension du cours. Ce fut une faute, dit aujourd'hui même M. Guizot : « Dans la « lutte que le gouvernement soutenait contre l'esprit révolutionnaire, « les idées que propageait mon enseignement lui étaient plus salu- « taires que mon opposition par la presse ne pouvait lui être embar- « rassante, et elles apportaient plus de force à la monarchie que mes « critiques sur des questions ou des situations de circonstance n'en « pouvaient ôter au cabinet. » Cela est vrai à cette distance, et ce cours, lu aujourd'hui, paraît libéral, sans doute, mais aussi antirévolutionnaire. De 1820 à 1822, il n'en pouvait être ainsi. Dans sa chaire, M. Guizot était moins un professeur qu'un homme d'opposition déclarée, et ses auditeurs ne séparaient pas aussi nettement que cet esprit abstrait, dans leurs impressions, le passé du présent. — Recueilli dans le *Journal des cours publics*, le cours de 1820-1822 ne fut pas revu alors par M. Guizot. Les analyses en étaient courtes et incomplètes, souvent inexactes et confuses. Il a été soumis récemment par son auteur à un grand travail de révision, et publié en deux volumes aussi exacts et aussi complets que le cours de 1827 à 1830, recueilli et revu sur l'heure. Dans la préface que M. Guizot a mise en 1851 en tête de cette publication, il avoue qu'il y aurait bien à modifier au-

ırd'hui, après les leçons de l'expérience, dans quelques idées sur conditions et les formes du gouvernement représentatif, trop pré-ıté, en 1820, d'après un type unique et seul bon qu'il ne saurait ›ir partout et toujours; mais il y trouve encore les principes essen-ls et nécessaires de ce gouvernement. Tel que nous l'avons, ce ırs, brusquement interrompu, est nécessairement incomplet. Il rête au xıvᵉ siècle. Il ne dit plus rien de la France après les Carlo-giens, ni de l'Espagne au delà de la monarchie wisigothe, et tout second volume est consacré à l'Angleterre. Inutile d'ajouter que les jugés protestants ont laissé là leur empreinte. M. Guizot, faisant istoire de la liberté, ne rend pas suffisante justice à l'Eglise, véri-ıle émancipatrice des peuples. Dans sa sage et toujours applicable ɔeption, le gouvernement représentatif vient des papes, des évêques, s conciles, qui en ont posé les principes et donné l'exemple.

Son cours fermé, toute influence politique un peu prochaine deve-ıit impossible à M. Guizot. Ne voulant ni conspirer, ni descendre à ıe opposition aveugle, taquine et vaine, il renonça complétement ıx luttes de parti, même philosophiques et abstraites, pour chercher lleurs des moyens de servir encore sa cause dans les esprits et dans venir. Ce fut à cette époque qu'il s'adonna sérieusement à l'étude l'Angleterre, de ses institutions et des longues luttes qui les ont ıdées, étude qu'il avait déjà commencée dans son cours sur l'his-re du gouvernement représentatif. C'était se jeter encore dans le ımérique et l'inapplicable, que de vouloir faire à l'Angleterre des prunts si complets et si précipités, sans tenir compte du caractère ›pre et des conditions spéciales de la société française. Il est vrai en publiant en 1823 et années suivantes sa Collection de Mémoires atifs à l'histoire de la révolution d'Angleterre, M. Guizot entrait ɔc ardeur dans l'étude et l'exposition de l'ancienne société française, ses origines, de ses lois, des phases diverses de son développement. publiait une collection parallèle de Mémoires relatifs à l'ancienne ıtoire de France, depuis l'origine jusqu'au xıııᵉ siècle, avec notes notices, et ses *Essais sur l'histoire de France*, vrai germe de son urs de 1827 à 1830. Dans ce livre, comme dans toutes ses études storiques, il se préoccupait de cette question : Pourquoi, entre ıngleterre et la France, entre deux peuples si voisins et si mêlés l'un l'autre, des destinées si diverses? Pourquoi, en Angleterre, le ferme ablissement de la liberté politique avec le maintien des éléments es-ntiels de la vieille société anglaise, et, en France, le mauvais succès

des tentatives de liberté politique avec la destruction à peu près complète de l'ancienne société française ? Sans faire entre elles un parallélisme artificiel et systématique, il les étudie séparément. Dans les cinq premiers des six *Essais* dont se compose ce livre, il expose successivement le régime municipal romain, l'origine et l'établissement des Francs dans les Gaules, les causes de la chute des Mérovingiens et des Carlovingiens, l'état social et les institutions politiques en France sous ces deux premières races, et enfin le caractère politique du régime féodal. Là, il se dégage, par l'étude des faits et des monuments, des idées préconçues et systématiques de Boulainvilliers, Dubos, Montesquieu et Mably, faisant découler nos institutions et le développement de notre histoire soit de la conquête, soit du régime romain. Dans un sixième *Essai*, il développe les causes de l'établissement du gouvernement représentatif en Angleterre, et alors la comparaison entre l'Angleterre et la France se fait naturellement : on les voit l'une et l'autre se séparer dès leur berceau et graviter, à travers des accidents contraires et des déviations momentanées, l'une vers la monarchie pure, l'autre vers le gouvernement parlementaire, parce que, en France, aucun principe d'unité, aucun équilibre de forces ne purent naître et se développer de bonne heure en dehors de la monarchie, seule capable de tout absorber en elle et de mettre un terme au morcellement de la société et du pouvoir, tandis que, en Angleterre, après la conquête normande, les forces de même nature, les situations analogues ont été contraintes de se rapprocher, de se coaliser, d'arriver à l'unité par l'association. Grande étude qui, cette fois, tient compte des traditions nationales, met en garde contre les imitations étrangères, et fait de l'histoire une science applicable, pleine de lumière sur les intérêts du présent et les chances de l'avenir.

Voilà comment M. Guizot employa ses années d'inaction politique. En 1827, il fonda encore, avec ses amis, la *Revue française*, et dirigea l'*Encyclopédie progressive*. La *Revue française* avait pour épigraphe ce vers d'Ovide :

Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit,

qui en exprimait l'esprit dominant en philosophie, en histoire, en littérature et en politique : plus rien des passions impétueuses du XVIIIe siècle et de la révolution, mais continuation calme et raisonnée de leur œuvre. A cette même époque, M. Guizot entra avec ses amis dans la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, dont la seule prétention af-

hée était d'amener, par les moyens légaux, le changement de la
ıjorité dans la chambre des députés et la chute du cabinet Villèle.
cabinet tomba, en effet, bientôt, et fit place au ministère Marti-
ıac. M. Guizot ne rentra point alors dans les affaires; mais sans le
ppeler aux fonctions de conseiller d'Etat, on lui en rendit le titre, et
ministre de l'instruction publique, M. de Vatimesnil, autorisa la
ouverture de son cours. C'est le plus beau moment de la Sorbonne,
ɔpuis qu'elle n'est plus exclusivement théologique. En 1828, un
iumvirat professoral comme on n'en verra peut-être jamais se par-
geait le domaine de l'intelligence humaine. Pendant que MM. Ville-
ain et Cousin exploitaient les champs de la littérature et de la phi-
sophie, M. Guizot reprenait devant un auditoire nombreux et varié,
mposé de jeunes gens et d'hommes faits, de Français et d'étrangers,
tte étude de l'histoire abordée en 1810, reprise en 1820, continuée
ır la presse à défaut de la parole, et qui allait avoir enfin tout son
lat et tout son retentissement. Il ne s'agissait de rien moins que d'é-
dier et de peindre, dans leur développement parallèle et leur ac-
ın réciproque, les éléments divers de notre société française, le
ɔnde romain, les Barbares, l'Eglise, le régime féodal, la papauté,
chevalerie, la royauté, les communes, le tiers état, la renaissance,
réforme; et cela, non-seulement dans un dessein scientifique
philosophique, mais dans le double but pratique et actuel de
ıdre au passé de la France souvenir et honneur, et de servir ses as-
ations présentes, c'est-à-dire de rétablir entre les éléments divers
notre société, anciens et nouveaux, cette estime mutuelle et cette
rmonie sans lesquelles rien de grand ni de durable ne se fonde.

Des deux cours qui ont rempli les trois années 1828, 1829 et 1830,
premier seul est complet en quatorze leçons : c'est l'*Histoire de la
vilisation en Europe*, qui va depuis la chute de l'empire romain
squ'à la révolution française. Le second, l'*Histoire de la civi-
sation en France*, malgré ses quatre volumes, ses quarante-
uf leçons et les deux années qu'il a duré, s'arrête au XIVe siècle.
ı reste, mêmes idées dans les deux cours. Seulement, le pre-
ier, — plus étendu quant au fond et plus restreint quant à la forme
ı l'a circonscrit le professeur, — n'est qu'une esquisse vigoureuse
ec quelques coups de pinceau, ou, si l'on veut, qu'une sorte de
rte routière où sont marquées les principales étapes de l'histoire;
ıdis que le second, ayant plus d'espace pour développer une civi-
ation particulière et non plus la civilisation générale de l'Europe,

nous la peint avec tous ses traits et toutes ses couleurs, en en
tous les points et n'en laisse aucun sans le marquer d'une vi
preinte. — Dans la civilisation, M. Guizot distingue deux co
ou deux symptômes : le développement de l'activité sociale
de l'activité individuelle, le progrès de la société et le progrès
manité ; deux ordres de faits, à la fois distincts et unis, qu'il
cher dans l'histoire. Son point de départ est la chute de l'em
main. Trois éléments s'offrent alors à lui : la civilisation r
l'Eglise chrétienne et les Barbares. La civilisation romaine
l'Europe son régime municipal, principe de liberté, et sa lé
civile, principe d'ordre et aussi de servitude. A l'Eglise ch
l'Europe est redevable de l'idée et de la réalité du pouvoir m
la séparation des deux pouvoirs et de la liberté de conscience,
troduction de la loi divine supérieure aux lois humaines et l
vant d'idéal. Les Barbares apportent l'indépendance individue
patronage militaire, d'où sortira la féodalité. Du reste, tout es
mêlé et confus. L'Europe est comme une vaste cuve où tous
ments sont en ébullition, jusqu'à ce que, les invasions cessa
idées communes, les conditions de sociabilité pénétrant dan
prits et dans les faits, la civilisation en sorte sous ses formes
sives et diverses. La première forme, — seule possible après
barie, si indépendante et individuelle, — est féodale. Les tro
éléments qui la remplaceront, l'Eglise, les communes, la ro
font féodaux eux-mêmes. En attendant, la population passe d
aux campagnes, où se forment de petites agglomérations comp
seigneur et de sa famille, du prêtre et des colons. Développer
cessif de l'individu chez le seigneur, développement meil
mœurs domestiques au foyer du château et de l'influen
femme dans la famille : tels sont les résultats de ce régim
soumission d'un côté, la protection de l'autre, établissaient
seigneur et les serfs une société plus réelle que ne l'a dit M.
où l'action du prêtre, plus grande encore dans la réalité que
leçons du professeur, venait tout adoucir et élever. Toutes ce
sociétés féodales n'étaient pas sans relations entre elles. Néa
trop indépendantes les unes des autres, trop livrées au seul ré
la force, elles étaient incapables de supporter le difficile go
ment fédératif. Aussi la féodalité, favorable au développemen
duel, ne put fonder d'ordre légal, et n'eut d'autres garanties p
que le droit de résistance. — Après cette étude de la féoda

chef-d'œuvre et un vrai chef-d'œuvre de clarté, d'ordre et de science sur un sujet si obscur et si désordonné, M. Guizot passe à l'étude de l'Eglise. Il commence par séparer la morale de la religion qui en est la source, le fondement, la sanction unique. Son esprit religieux, fourvoyé par le rationalisme de son temps, se jette dans bien des erreurs dont il reviendra. Déjà il rend hommage à l'organisation de l'Eglise; il pose, sur les rapports du temporel et du spirituel, quelques principes que ne désavoueraient pas les défenseurs de la papauté; il reconnaît en partie les services rendus par l'Eglise au développement de l'individu par l'éducation, à l'amélioration de l'état social par l'émancipation des serfs, la réforme de la législation civile et criminelle, la suppression de la violence. Il arrive à proclamer que l'action de l'Eglise a été, en somme, grande et salutaire dans l'ordre intellectuel et moral, sinon dans l'ordre politique. Impartiale pour le temps, bienveillante dans l'intention du professeur, cette étude est non-seulement un progrès, mais une révolution en histoire, un schisme presque absolu avec l'école voltairienne, dont les idées fausses et étroites prévalaient encore, en dehors des rangs catholiques, chez tous les maîtres de la science; et, dans une préface de 1855, M. Guizot a pu se rendre le témoignage qu'il a essayé de peindre le rôle de l'Eglise dans le développement de la civilisation européenne « avec un profond sentiment d'équité et de respect; » il ajoute même « avec le dessein de ramener vers l'Eglise catholique le « respect et l'équité qui lui sont dus, et que, depuis un siècle, on lui « a tant refusés. Peut-être, dit-il en finissant, mes efforts en ce sens « n'ont-ils pas été tout à fait vains. » Cela est vrai, et nous nous plaisons à le dire avec ce sentiment toujours croissant de reconnaissance que les catholiques professent pour M. Guizot. Aujourd'hui il ferait mieux encore, parce qu'il n'est plus sous l'action des mêmes circonstances, et que son intelligence religieuse s'est élevée avec sa foi; mais, en chaire ou la plume à la main, il redirait quelques-unes des erreurs fondamentales qu'il a maintenues dans les éditions récentes de ses cours. Parmi ces erreurs, il en est de purement profanes dont nous faisons bon marché : telle l'influence exagérée accordée à la civilisation romaine, qui n'a guère été qu'un principe d'anarchie et de servitude; tel le rôle prêté aux Barbares, qui n'ont guère apporté que leurs mœurs brutales et guerrières, et qui n'ont contribué à la civilisation qu'après avoir été soumis et civilisés par l'Eglise. Mais il est des erreurs religieuses sur lesquelles nous devons particulièrement insister. Parmi

de M. Guizot roulent sur la hiérarchie de l'Eglise et sur s
avec les gouvernements temporels. Sous prétexte de se renf
des considérations humaines, il lui refuse presque tout ce
cordent les faits. Il divise son histoire en trois périodes q
démocratique, aristocratique et monarchique. Dans la p
christianisme, encore dénué de doctrine et de magistrature
rapidement en démocratie, et, du Ier au ve siècle, le peupl
rien, quaker, indépendant, a la principale part dans les a
gieuses. Du ve au IXe siècle, le haut et le bas clergé règn
ensemble; puis tout plie sous le despotisme épiscopal, e
que l'épiscopat lui-même plie sous la papauté, qui, déjà p
fait, fonde sa suprématie sur les fausses décrétales et ouvre
monarchique. Chose étonnante ! parlant du christianisme
omet de parler du Christ de qui tout découle, parce qu'il
sa condamnation, Jésus-Christ n'ayant pu manquer de
même à son Eglise des chefs et une doctrine. M. Guiz
guère davantage du Nouveau Testament; il le cite peu, sar
peur d'y voir et d'y rencontrer, dès la première origine,
trats institués : les apôtres avant tout; et déjà des évêqu
tres, des diacres, distincts entre eux et formant une hiéra
et complète. Pas de traces, dans cette période dite démocrat
prétendue prépondérance des fidèles, ni même d'une aut
conque dont ils auraient joui; pas de traces de ces presby
ces quakers, de ces indépendants que M. Guizot y a vus à t
tique du protestantisme anglican. La doctrine y est aussi

seconde ne vient ni de l'ambition du clergé, ni de l'ignorance des laïques, mais du grand nombre des chrétiens qu'il n'était plus possible de consulter. Là n'est pas la seule erreur de M. Guizot au sujet de sa période aristocratique. Il se trompe également sur la part du clergé inférieur dans les affaires de l'Eglise; sur le prétendu despotisme épiscopal, auquel il assigne pour base des hypothèses et non les faits; sur l'état de l'administration ecclésiastique à cette époque, et jusque sur le nom qu'il lui donne : de ce que le peuple était alors moins en contact avec l'évêque, il ne suit pas que l'épiscopat fût souverain, car, nous allons le voir, il avait au moins au-dessus de lui la papauté. — Cherchant à pénétrer ce gouvernement de l'Eglise, M. Guizot lui applique les utopies politiques de 1828. Deux conditions, dit-il, d'un bon système de gouvernement : organisation du pouvoir, garanties pour la liberté. Bien organisée du ve au xiie siècle, l'Eglise respectait peu la liberté de ses sujets. Déniant à la raison ses droits, elle transmettait les croyances de haut en bas. — Et d'où donc, venue de Dieu, parlant au nom de la foi et non de la raison, l'Eglise aurait-elle transmis ses croyances? C'est l'accuser de n'avoir pas été protestante ! Un autre mode de transmission eût été destructif non-seulement de la société chrétienne, mais de toute révélation et de toute religion. Du reste, la raison n'était pas pour cela *mutilée*. Contre une telle accusation, la théorie et les faits protestent, et aussi la conduite de l'Eglise, qui s'est toujours adressée à la raison autant qu'à la foi; qui, dans ses écoles et dans ses conciles, a fait une si large part à la liberté de discussion, et qui ne s'est jamais opposée qu'à une licence mortelle à la raison même. C'était l'erreur seule, et non la raison, qu'elle poursuivait dans les Scott, les Roscelin, les Abailard et tous les hérétiques. Contre eux, elle n'usait que d'armes spirituelles, et ses sentences d'excommunication n'étaient que la déclaration juridique de ce que le coupable avait fait lui-même par la négation de son dogme. Elle n'empêchait que la manifestation de l'erreur, sans imposer jamais la foi. Du reste, aucune secte, du ive au xiie siècle, n'a été persécutée pour ses doctrines, mais pour des délits que tout gouvernement aurait punis avec la même rigueur. Dans cet espace de temps, les lois pénales n'ont été portées que par le pouvoir politique. Il est vrai qu'à partir du xiie siècle, le pouvoir ecclésiastique, soit seul, soit de concert avec le pouvoir civil, a puni l'hérésie, mais les circonstances le justifient pleinement. La garde de la société était alors confiée en grande partie à l'Eglise par la force des choses ; l'Eglise avait donc

le devoir de la défendre contre des désordres qui, aujourd'hui même, répétons-le, ser ient presque tous également réprimés; et si, dans cette défense, elle se liguait avec le souverain politique, c'est que leur intérêt était commun.

Au IXe siècle, suivant M. Guizot, commence pour l'Eglise la période monarchique. Il ne tient aucun compte de tous les témoignage en faveur de l'autorité pontificale qui remontent, comme un chaîne ininterrompue, du IXe siècle à Jésus-Christ, ou il les déclare sans discussion, incertains. En vain lui oppose-t-on cette multitud de Pères et de conciles qui ont toujours fait du pape la tête et le centre de l'Eglise, qui ont toujours proclamé sa primauté d'honneur et de juridiction : il aime mieux recourir aux fausses décrétales, qui ne font que constater un fait accompli dès le commencement de l'Eglise. Pas plus de vérité dans les autres origines qu'il assigne à la papauté : le pape n'est arrivé à sa suprême puissance ni comme unique patriarche d'Occident, ni comme bénéficiaire de la fausse tradition suivant laquelle saint Pierre aurait habité Rome, ni comme prince temporel ajoutant le pouvoir spirituel à sa prérogative, ni comme héritier des glorieux souvenirs de Rome et de la liberté. D'ailleurs. notons en passant que M. Guizot prend l'effet pour la cause dans la généalogie des deux pouvoirs temporel et spirituel, et qu'il côtoie la vérité en la faussant lorsqu'il recourt à la tradition du séjour de saint Pierre à Rome : ce séjour est un fait certain, et c'est vraiment comme successeur de saint Pierre que l'évêque de Rome est revêtu de la suprématie apostolique. A quoi bon maintenant parcourir avec M. Guizot l'Italie, l'Espagne, les Gaules? Dans chacun de ces pays nous trouverions, dès le commencement et à toutes les époques, la prééminence du saint-siége invariablement reconnue, et il en serait de même dans tout l'Occident.

M. Guizot n'a pas été plus heureux dans son explication des rapports de l'Eglise avec le gouvernement temporel. Il l'accuse de s'être montrée despotique, soit en séparant en deux classes les gouvernants et les gouvernés, soit en proclamant l'omnipotence de la royauté, soit en tâchant d'établir une théocratie. Or, la séparation des gouvernants et des gouvernés était nécessaire au spirituel; et, quant au temporel, l'Eglise enseignait par son exemple à mettre à la tête du gouvernement des chefs agréés par les peuples. Il n'était pas moins nécessaire, dans l'absence de tout autre pouvoir fort, d'aider le développement de la puissance royale; et, d'ailleurs, l'Eglise ne s'opposait à aucune liberté

t bénissait toutes les formes légitimes de gouvernement. Enfin, si lle s'est emparée elle-même du pouvoir, ce fut par nécessité encore, arce qu'il ne restait plus rien du pouvoir temporel; et, en cela, I. Guizot l'a reconnu, elle a rendu service à la civilisation. Du reste, lle n'a jamais supplanté le pouvoir temporel; jamais elle n'a levé de roupes ni d'impôts, ni exercé les diverses magistratures civiles, ce ui seul serait proprement la théocratie. Par ses prêtres agissant omme citoyens, et dans l'abandon des chefs, elle a pris part queluefois au gouvernement sans aspirer à la théocratie. Elle n'y aspirait as davantage en abaissant les chefs coupables, car elle réunissait les euples en associations contre la tyrannie féodale. Elle n'intervenait ue pour protéger contre les ruines l'édifice européen, que pour réfréner de grands criminels et préparer les libertés modernes.

Après l'Eglise, les communes, autre élément de la civilisation euopéenne. Leur origine fut plus multiple et plus diverse que ne la fait I. Guizot, et leur organisation moins riche en droits. Ici encore le ôle de l'Eglise n'est pas justement apprécié. Sympathique au midi our les libertés communales, l'Eglise ne leur fut point hostile au entre; et, au nord, son opposition ne fut provoquée que par les ciyens.

Avant d'aborder la royauté, M. Guizot traite des croisades et de la evalerie avec une supériorité de justice et de vues qui montre encore uelle distance nous sommes du XVIIIe siècle. De la royauté il montre niversalité et la diversité, double cause de sa fortune. Il en étudie types et les phases jusqu'à Louis le Gros, d'où date la royauté mone : belle et haute étude, où se remarque peu l'empreinte des préupations contemporaines.

l est en possession désormais des divers éléments de la civilisation. dant une période d'origine, de la chute de l'empire au XIIe siècle, e sont dégagés; pendant la période suivante, période d'essai, du au XVIe siècle, ils se sont combinés, sans régularité, toutefois, ni ée; à partir du XVIe siècle, commence la période de développeit, pendant laquelle la société prend sa forme définitive et suit direction déterminée vers un but clair et précis. C'est ce dévelopient des éléments divers de la civilisation que M. Guizot s'attache lors à suivre. Les efforts tentés, dit-il, pour les coordonner en un l système n'ont pas réussi : ni l'organisation théocratique, dont il voit pas assez le caractère temporaire et nécessaire, tout en lui dant une sorte de justice; ni l'organisation mixte, où tous les élé-

ments devaient vivre, sans qu'aucun prévalût. Enfin, il n'y a plus en présence que nations et gouvernements. Les peuples et les territoires se forment, les pouvoirs se concentrent. Alors éclate la réforme religieuse, soit tentée par l'Eglise, soit violemment essayée par le peuple l'esprit antique reparaît dans la société avec la renaissance : trois grands faits que favorisent encore les grandes découvertes des xve et xvie siècles. L'Europe est en travail de sa civilisation définitive.

M. Guizot étudie alors le protestantisme, c'est-à-dire la révolte contre l'autorité dans l'ordre spirituel. Protestant lui-même, il use ici d'une modération et d'une bienveillance dont il faut lui tenir compte Il avoue que jamais le gouvernement du saint-siége n'avait été plus tolérant, les plaintes contre lui moins fondées; il avoue que la réforme ne se serait arrêtée devant aucune satisfaction. Reste donc pour l'expliquer le seul principe révolutionnaire, auquel il faut joindre,—ce que M. Guizot ne fait pas, — la rapacité des princes avides des biens de l'Eglise, et la réaction féodale contre la royauté. Le pouvoir politique plus concentré que jamais, reçoit le choc d'où sortira l'affranchissement qu'il était de mode, en 1828, d'attribuer au protestantisme M. Guizot suit ce mouvement en Angleterre, où nous irons le joindre plus tard, puis en France. Il fait grand éloge du siècle de Louis XIV dont il condamne l'absolutisme. Il reconnaît bien ce qu'il y avait d'excessif dans l'élan du xviiie siècle, qu'il ne proclame pas moins très beau, très-bon et très-utile ! Nous aimons à croire qu'il serait moins enthousiaste aujourd'hui pour un siècle si coupable en religion, en morale, en politique, en économie sociale. Le xviiie siècle n'a fait que détruire; c'est ailleurs qu'il faut chercher des éléments de reconstruction.

Malgré tous les ménagements de M. Guizot, la résultante de son cours tend trop à exclure l'autorité en religion et en politique. Et lui même l'a insinué en répondant, ou plutôt en refusant de répondre à ses contradicteurs. Rappelant, dans une préface de 1855, les ouvrages de Balmès, de Donoso Cortès et de l'abbé Gorini, il déclare qu'il n'y répondra pas par deux raisons, l'une personnelle, l'autre générale La raison personnelle, c'est qu'il n'a nul goût à disputer avec des convictions qu'il honore sans les partager, et contre des puissances morales qu'il voudrait bien plutôt fortifier qu'affaiblir, quoiqu'il ne serve pas sous leur drapeau. Il est convaincu que, pour son salut moral et social, il faut que la France redevienne chrétienne, et qu'en redevenant chrétienne, elle restera catholique. Il ne se pardonnerait pas de

rien faire qui pût nuire à son progrès dans cette voie. — Sa raison générale, c'est que deux grandes forces et deux grands droits, l'autorité et la liberté, coexistent et se combattent naturellement au sein des sociétés humaines. Dans son cours, il n'a pris parti, prétend-il, ni pour l'un ni contre l'autre des deux principes qui ont présidé simultanément à l'histoire de la civilisation. Or, il lui paraît que les écrivains qui lui ont fait l'honneur de le combattre sont des avocats déclarés du principe d'autorité, et de francs adversaires du principe de liberté. Il ne pourrait leur répondre qu'en imitant leur conduite et en soutenant la thèse contraire, ce qui serait manquer à la vérité historique et à sa propre pensée. — Ses contradicteurs ne sont pas plus adversaires de la liberté qu'il n'était avocat de l'autorité en 1828, et il voit un peu ses idées d'autrefois à travers ses impressions présentes. C'est cette dernière évolution de M. Guizot que nous devons exposer pour achever étude qui lui est consacrée. U. Maynard.

ALEXANDRIADE, ou *Chanson de geste d'Alexandre le Grand, épopée romane du* XIIe *siècle,* de Lambert Le Court et Alexandre de Bernay, *publiée pour la première fois en France, avec introduction, notes et glossaire,* par MM. F. Le Court de la Villethassetz et Eugène Talbot. — 1 volume in-12 de XXII-528 pages (1861), chez Huart, à Dinan, et chez A. Durand, à Paris; — prix : 3 fr.

Le guerrier du moyen âge semblait ne pouvoir combattre qu'assisté de la poésie épique; d'où le très-grand nombre de poëmes de longue haleine, de chansons de geste, que nous ont légués le XIIe et le XIIIe siècle. Ces romans plus ou moins bien rimés sont d'un faible secours pour l'histoire. Alors, ils émerveillaient les chevaliers et les écuyers; de nos jours, ils ne servent qu'à exercer la patience des érudits. Qu'importait l'histoire à ces soldats et à ces poëtes qui passaient tant de choses à la fiction, pourvu qu'elle contribuât à embellir la vie et à glorifier la mort? Les trouvères normands, les minnesinger de la Germanie, s'inquiétaient peu de se mettre en contradiction avec la vérité; ils aimaient à ne tenir compte ni du temps, ni de l'espace, et confondaient volontiers plusieurs traditions en un seul récit. Dans le cycle de l'époque héroïque du moyen âge, on voit dominer tantôt la figure historique de Théodoric, tantôt celle de Charlemagne; mais on charge à plaisir les traits, et, à force de suivre les inspirations de la légende, on s'écarte de la vérité et de la réalité. — Or, parmi les

figures héroïques qui appartiennent au cycle de l'antiquité, auque Jean Bodel donne le nom de *matières de Rome la grant*, il n'y en pas une dont l'éclat surpasse celui que répand le type légendaire d'A lexandre. Du roi de Macédoine, occupé de la conquête du monde livré aux fabuleuses aventures de la guerre, les poëtes du moyen âg ont fait l'un des pères de la chevalerie errante, l'un des prototypes d la bravoure des preux. Né d'un mélange de traditions grecques et d légendes bretonnes, emprunté aux croisades plus encore qu'à la litté rature antique, l'Alexandre des romans et des épopées du XII[e] siècl est une création hybride, dont l'étude ne laisse pas d'être curieuse; l vainqueur de Darius, le dominateur de l'Inde, le rival des Athénien quitte le domaine de la réalité pour entrer, comme Hector, comm Roland, comme Charlemagne, dans celui de la fiction et de la poésie les chansons de geste l'appellent *Sire de l'univers*.

Nous avons lieu d'être surpris qu'on n'ait pas publié plus tô en France le *Roman d'Alexandre* qu'éditent aujourd'hui MM. L Court de la Villethassetz et E. Talbot, et que, avec une grande appa rence de certitude, ils attribuent à Lambert Le Court et à Alexandr de Bernay. Ces deux noms ne sont nullement obscurs dans nos an nales littéraires. Alexandre de Bernay, au témoignage de Fauchet e de Pasquier, paraît avoir composé le premier en français le vers d douze syllabes, qui, du nom de son inventeur, aurait été appel alexandrin. Lambert Le Court était clerc, et passe pour l'un des meil leurs rhapsodes du moyen âge. Quant au *Roman d'Alexandre*, Claud Fauchet dit qu'il fut « composé par gens vivant environ l'an MCL « sous Louis le Jeune, roi de France; » et dom Liron en fixe égale ment le premier jet à l'année 1150 ou 1165. Cependant, Le Gran d'Aussy et Lévesque de la Ravallière croient y voir des allusions à l bataille de Bouvines, et affirment que cette composition ne remont pas au delà de 1214. Des savants modernes, MM. Paulin Pâris et Am père, ont, à leur tour, déclaré que la chanson d'Alexandre était né cessairement connue avant 1188, puisqu'il en est fait mention dans l chanson de Florimont, composée alors par Aymès de Varenne. Au fond, il serait très-possible de mettre d'accord ces diverses autorités en constatant ce fait, que les chansons de geste étaient longtemp chantées, modifiées, étendues, raccourcies, rajeunies, selon le capric des trouvères et l'imagination des ménestrels, et que l'on ne saurai soumettre l'origine de ces compositions à toutes les sévérités de la cri tique historique. Ajoutons qu'un très-grand nombre de romans on

té composés par les poëtes du moyen âge, sur les faits et gestes d'Aexandre de Macédoine, et que la priorité de l'idée appartient évidemnent au poëme de Lambert Le Court et d'Alexandre de Bernay.

En 1846, la Société littéraire de Stuttgart avait déjà donné une prenière édition du *Roman d'Alexandre*. Les érudits français qui, en e moment, ont voulu doter notre pays de ce monument de la poésie éroïque, ont fait subir à la publication de Stuttgart des retranchenents et des corrections ayant surtout pour but de dégager le poëme le ce qui le faisait languir, de ce qui en altérait l'économie biograhique. Ils ont également voulu ajouter tout ce qui leur a paru de naure à en rendre le texte plus clair, d'une lecture plus attrayante et lus expéditive. Auront-ils atteint ce double but? Nous n'osons guère ous prononcer, car il nous semble bien démontré qu'un très-petit ombre de lecteurs patients, de curieux rétrospectifs autant qu'érulits, se complaisent à de pareils travaux et cherchent à démêler les aits et les détails vraiment historiques au milieu des longues et fastilieuses obscurités de la légende. C'est pour cette élite d'amis de la cience que les éditeurs ont eu le courage d'accomplir leur œuvre et le reviser d'un bout à l'autre l'*Alexandriade* du XIIe siècle. C'est une bligation réelle pour nous de les remercier et de les encourager. A oup sûr, de pareils travaux sont ingrats, et, ne fût-ce qu'à ce titre, ils néritent l'approbation des érudits. AMÉDÉE GABOURD.

8. **L'APOTRE MISSIONNAIRE** *évangélisant toutes les classes de la société et parlant à tous, aux hommes surtout, le langage de la foi, de la raison et du cœur*, par M. l'abbé GRISON. — 5 volumes in-12 de 404, VI-410, IV-428, 374 et IV-388 pages (1860-1862), au bureau de la *Tribune sacrée*; — prix : 3 fr. le volume.

Si nous n'avions pas à juger très-sévèrement ce livre, nous pourons peut-être nous arrêter à discuter le titre sous lequel il s'anonce. L'idée de missionnaire n'entraîne-t-elle pas celle d'apôtre, et éciproquement? Evidemment, l'auteur n'a pas pris garde que ces eux termes se valent ici; mais, ce qui est plus grave, le choix seul e ce titre ne révélerait-il pas clairement le peu de fond qu'on doit ire sur tout l'ouvrage? Voyons. — En 1860, M. l'abbé Grison ubliait un premier volume, composé, — lui-même l'annonce, — ı vue des classes pauvres et souffrantes. Il s'agit donc d'une spéalité. En soi, l'idée était bonne; mais fallait-il en poursuivre la alisation pour les autres classes de la société? Etait-ce chose vrai-

vriers, lesquelles ne sont possibles que dans les grands centr
pulation ou dans les villes manufacturières, partout, gens du
indifférents, incrédules, se trouvent confondus autour de l
chaire, et c'est un devoir pour le prédicateur, s'il veut pro
fruit dans les âmes, de disposer si bien la trame de son disco
instruise, qu'il édifie et qu'il satisfasse à la fois les indifférе
gens du monde, les incrédules et les vrais chrétiens. Si chacu
auditeurs peut dire en sortant : « A la bonne heure ! j'en ai pu
« ma part, » voilà un sermon excellent, car l'orateur a frap
Mettons à la place du prêtre dont nous parlons un pré
comme le voudrait M. l'abbé Grison : il n'aura en vue que c
gories, point la masse ; il en sera pour son temps et pour sa p

S'il n'y avait dans l'*Apôtre missionnaire* que ce seul défa
allons au cœur du livre, parcourons, sans parti pris, bien enten
quatre, six instructions ; en trouvons-nous une qui nous s
à peu près ? N'allons pas plus loin, car notre demi-satisfacti
rait risque de se changer en une déception véritable. — Nous
rons en toute franchise, la lecture de cet ouvrage nous a la
impression de désenchantement que nous ne pouvons rend
n'est plus vide, plus froid que cette phraséologie lourde,
rassée, où rien ne révèle l'apôtre, le missionnaire. A part c
textes clairsemés de la sainte Ecriture, jamais un mot e
aux maîtres de la parole catholique, aux Pères de l'Egli
presque toujours l'homme qui parle, et dans quel style
en juge : il s'agit de l'intempérance et de ses victimes :
« si cela était possible toutefois, avez toutes les vertus, to

« pait tout entier d'un manteau d'ignominie, tout le bien qui
« peut se trouver en vous disparaît; on n'aperçoit en vous que cette
« écorce grossière d'un instinct, d'un penchant plus que brutal, et
« l'on se dit de suite en parlant de vous : C'est un pauvre homme!
« c'est un misérable! et avec ce seul mot vous êtes jugé; c'en est fait
« de vous et de votre nom, la sentence est portée; la tache est ineffa-
« çable. Soyez, après cela, homme de talent tant que vous voudrez;
« soyez bon ouvrier tant que vous voudrez, on n'en dira pas moins :
« C'est un homme qui se dérange, c'est un homme qui s'amuse;
« moitié du temps il n'a plus sa raison avec lui! Et alors, faites
« tout ce qui vous plaira, soyez un prodige de talent, soyez un génie,
« un héros, un saint, si cela se pouvait avec un pareil vice — (n'est-ce
« pas une profanation qu'une supposition pareille, malgré le correctif
« qui l'accompagne?), — plus d'estime, plus de confiance, plus de
« réputation, etc... (t. I, pp. 168 et 169). — Si vous ne tremblez pas
« pour vous-mêmes au milieu de tant d'écueils et d'orages (il s'agit
« du monde et de ses périls), de tant de débris et de ruines; si vous
« ne craignez pas de voir votre ciel s'assombrir et votre félicité s'en-
« gloutir dans un commun et universel naufrage, avancez quelques
« pas encore, jetez les yeux un peu plus loin, sur cette riante carrière
« de la vie, où vous allez prendre l'essor sur les ailes de l'espérance
« et du bonheur... (t. II, p. 46). » A la page 49 du même volume se présente à nous un voyageur qui, en traversant *les vastes plaines* du nouveau monde, rencontre sur sa route des *plages* riantes. Même volume, page 228, « le Dieu fait homme donne les gouttes et les flots de
« son sang pour laver les iniquités du monde. » A la page 405, on nous montre « la cupidité de l'enfant de la terre prostitué aux pieds
« d'une infâme idole. » Dans le tome III, il s'agit de lèvres qui,
« après avoir été longtemps les organes de l'impiété et du blasphème,
« resteront livides et muettes dès que le trépas les aura effleurées de
« son souffle glacial; » de mains qui, « après avoir été l'instrument
« de tant d'iniquités, resteront désormais immobiles et décharnées
« dans la poussière du tombeau (p. 197). » Nous ne parlons pas du *péager* Matthieu, des *étiolements* de la maladie, des fléaux *dévasteurs*, d'une âme qui passe de la mort du temps à la mort de l'éternité (t. V, 297), etc., pour ne point franchir les bornes que nous nous sommes tracées.

Que dirons-nous des certificats d'orthodoxie, de talent, d'à-propos, etc., que la réclame met sur le compte d'admirateurs anonymes?

Qu'un bon confrère, émerveillé de l'action vive d'un prédicateur et de l'effet qu'elle produit sur un auditoire accoutumé à un de ces débits dont la monotonie endort, félicite chaudement l'orateur et lui adresse par lettre compliments sur compliments, on se l'explique jusqu'à un certain point : l'amitié, la reconnaissance pour un service rendu, inclinent à l'indulgence, ou, mieux encore, ne laissent pas apercevoir les défauts; mais qu'on vienne nous dire à son de grosse caisse : « L'*Apôtre missionnaire* parle à toutes les classes de la société, aux « hommes surtout, le langage de la foi, de la raison et du cœur, » — ce que nous déclarons faux de tous points; — qu'on ajoute : « Cet ou« vrage a été honoré de l'accueil le plus favorable de la part de « NN. SS. les évêques, des supérieurs de grand séminaire, des mis« sionnaires diocésains, des aumôniers d'établissements publics, et du « clergé des villes et des campagnes; » qu'on ose affirmer que « telles « instructions de l'*Apôtre missionnaire* ont été classées parmi les « plus remarquables de ce temps; » qu'on se dresse ainsi un piédestal à la hauteur de celui des prédicateurs les plus illustres, en imprimant des appréciations telles que celle-ci : « Vous réalisez pour « moi l'idéal de l'orateur chrétien... Votre livre est un ouvrage hors « ligne; » voilà ce qui ne peut se tolérer. Où sont les approbations épiscopales? où sont les lettres laudatives des supérieurs des grands séminaires, des missionnaires diocésains qu'on invoque? Ces pièces sont pour un livre la meilleure des recommandations : pourquoi ne pas les publier? Ici, pas l'ombre d'un nom connu. Il est temps que la critique indépendante signale sans pitié ces abus, surtout quand on y joint, comme on ne craint pas de le faire ici, en dépit de la pensée bien connue de l'épiscopat, l'appât des intentions de messes. N'eussions-nous que ce grief contre l'*Apôtre missionnaire*, il nous suffirait pour nous empêcher de le recommander. L. BONARD.

39. **LA CABANE** *de l'île d'Helgoland, imité de l'allemand* de Gustave Nieritz, par M. Alfred d'AVELINE. — 1 volume in-12 de 262 pages (1862), chez Magnin, Blanchard et Cie; — prix : 3 fr.

Les Allemands se laissent aussi inspirer par Walter Scott; à leurs romans nuageux succèdent maintenant des scènes animées et des caractères fortement trempés. Peut-être les exagèrent-ils et forcent-ils un peu les situations; mais, néanmoins, la *Cabane de l'île d'Helgoland*, par exemple, est un livre plein d'intérêt, honnête, et qui peut être lu par tout le monde. Nous ne lui reprocherons rien; car si le dénoûment

onne le lecteur, il le charme aussi. L'héroïne, petite Anglaise placée ıns un baril pendant un naufrage, et recueillie par un pêcheur, t élevée dans la cabane de l'île d'Helgoland; fille de riches parents, le subit sa condition nouvelle et mérite que Dieu vienne à son aide. ›us n'analyserons pas ce récit habilement conduit; en faire conıître à l'avance le dénoûment serait enlever aux lecteurs le plaisir de ımprévu.

Ce livre est traduit avec talent; le style du traducteur est tellement ns l'esprit français, qu'on ne croirait pas lire une production alleande.

. **LE CHAPELAIN DE LA ROVELLA**, *suivi d'autres nouvelles*, par Giulio Carcano; *traduit de l'italien* par M. Louis Poillon. — 1 volume in-12 de 232 pages (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*les Romans honnêtes*); — prix : 1 fr. 25 c.

La valeur d'un récit ne se mesure pas à son étendue. Voici une suite ə petites nouvelles détachées, dont la réunion forme un des volumes s plus intéressants de la collection des *Romans honnêtes*. Ce n'est pas, ›utefois, que la première, celle qui donne son titre à l'ouvrage et ıi n'a que trente pages, soit précisément la plus remarquable; elle est pas écrite avec beaucoup de clarté et présente peu de vraisemance. Une jeune fille se meurt d'un mal incompris; son père, qui obstine à se dissimuler le danger qui la menace, forme pour elle s projets d'avenir et refuse les avances charitables d'un prêtre, le apelain de la Rovella; mais bientôt des symptômes plus alarmants manifestent, et le malheureux père appelle l'homme de Dieu, dont s entretiens donnent à la jeune fille la force de révéler à son père la aie cause de son chagrin. Ce n'est pas parce que le fiancé auquel on refusé sa main s'est fait tuer de désespoir, et parce que son frère, ni de ce dernier, s'est exilé sans espoir de retour, qu'elle est dé›ûtée de la vie. Voir son père vivre dans l'oubli de Dieu, voilà ce ıi la conduit au tombeau; elle meurt parce qu'il ne prie pas. Un cri angoisse, d'espérance et de repentir s'échappe alors de la poitrine ə ce père menacé dans sa dernière et plus chère affection : il tombe genoux, ne demande pas moins qu'un miracle, et le miracle a lieu ssitôt : sa fille est sauvée. Pour rendre l'heureux dénoûment plus omplet, les deux personnages qu'on croyait morts reparaissent ssi; le prêtre les tenait là tout prêts pour les appeler au moment vorable. C'est là qu'est l'invraisemblance. A Dieu ne plaise que nous

voulions nier les fruits d'une prière faite avec foi : ce serait nier l'expérience des siècles, méconnaître ce qui se réalise encore tous les jours et douter de la puissance de Dieu ; mais les dons du ciel doivent s'acheter par un peu plus de persévérance, et ne sont pas, en général une réunion aussi complète de toutes les joies de ce monde.

Les nouvelles qui suivent sont charmantes et d'un naturel parfait Décrivant avec amour sa chère Lombardie, l'auteur, par le talent avec lequel il sait peindre les plus menus détails et y intéresser le lecteur nous a rappelé la manière de Topffer, surtout dans le touchant épisode intitulé : *Souvenirs d'enfance*. — *Thécla*, ou *une Famille milanaise en* 1848, — *Rachel*, — *Anna*, — *l'Honnête homme*, — *la Vieille villageoise de Mazeppa*, sont de petits drames pleins de vérité, que domine toujours une forte idée morale. *La Mort d'une mère*, qui paraît une production du traducteur, ajoutée là pour compléter un volume déjà bien compacte, ne dépare pas le reste. J. Maillot.

41. **LE CHAPELET**, *de virginité*, *précédé d'une introduction* de M. Louis Veuillot, *et suivi d'un glossaire* par M. Frédéric Godefroy. — In-12 de 64 pages (1862), chez René Muffat ; — prix : 1 fr. 50 c.

Ce petit livre n'est que la réimpression scrupuleusement exacte d'un opuscule anonyme du xv[e] siècle, faite sur un exemplaire probablement unique. — « Viens dans mon jardin, » dit l'Epoux à l'Epouse. Dans ce jardin, l'Epouse trouve « innumérables fleurettes. » Elle en cueille cinq seulement : lis, violette de mars, rose, soussie et muguet, dont elle compose un chapelet, c'est-à-dire une couronne, pour le présenter au céleste Epoux. Chacune de ces fleurs est symbolique : la fleur de lis signifie *virginité* ; la violette de mars, *humilité* ; la rose vermeille, *charité* ; la « noble soussie » (tournesol), *patience* ; le « joli muguet, » *vraie foi*. Ce symbolisme des cinq fleurs est expliqué en autant de courts chapitres. Les fleurs cueillies, l'Epouse les arrange sur « une belle et gente esclicette, » qui n'est autre qu'elle-même, les lie du fil de la persévérance, et les présente « en grand « joye » à l'Epoux. « Lors vient le loyal ami, » reçoit le « joly cha« pellet, » puis prend par la main celle que « si doulcement » il appelle sa sœur et son épouse, et la mène en sa gloire, « laquelle est « sans finer. » — Ce livret, on le voit, est un gracieux échantillon du symbolisme dont s'inspiraient volontiers les littérateurs dévots et l'art chrétien du moyen âge, et dont saint François de Sales est le dernier et le plus suave interprète. Il est donc très-curieux en hi-

même pour les littérateurs et pour la langue, comme le montrent M. Louis Veuillot dans son intéressante introduction, et M. Frédéric Godefroy dans son savant glossaire. Ajoutons que le goût passionné de l'éditeur pour les bons et vieux livres nous l'offre dans le plus gracieux costume, et paré de jolies vignettes représentant chacune des fleurs du chapelet et le chapelet lui-même.

42. **UNE COURONNE D'ÉPINES**, par M. Michel MASSON. — 1 volume in-12 de 284 pages (1862), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 2 fr.

Quoique le nom de Samuel Johnson ne soit pas une seule fois mentionné dans tout le volume, ce roman est le récit dramatisé d'un des plus intéressants chapitres de ses *Vies des poëtes anglais* (*the Lives of the english poets*). Rien, en effet, de plus étrange et de plus émouvant que la destinée de Richard Savage. Abandonné de sa mère, et même poursuivi de sa haine, il ne trouva les moyens de subsister que dans les ressources de sa plume ou dans les dons plus précaires encore de l'amitié et de la compassion. Il est vrai qu'à côté d'un incontestable talent, le poëte Savage se laissa misérablement atteindre par des faiblesses morales dont le sombre reflet glisse sur ses meilleures pages. Il ne sut rester ferme et élevé ni dans sa vie ni dans ses écrits. Condamné par la comtesse de Macclesfield à la pauvreté et à la plus fausse des positions sociales, il ne domina jamais la gêne de sa situation par le goût du travail et la dignité du caractère. Sans doute, cette affreuse et persévérante horreur d'une femme dénaturée à l'égard de son fils a fatalement agi sur ses sentiments et troublé violemment les inspirations de son âme; car, comme lui-même l'a dit d'une façon si attendrissante dans son chef-d'œuvre, *le Bâtard*, jamais la sollicitude maternelle n'a couvert de la prière l'innocence de ses premières années; jamais la main protectrice d'un père n'a soutenu sa jeunesse, le portant vers la vertu et le détournant du mal :

No mother's care
Shielded my infant innocence with prayer;
No father's guardian hand my youth maintain'd,
Call'd forth my virtues, or from vice retain'd.

Savage trouva, toutefois, quelques appuis, quelques amis éclairés, parmi lesquels il faut particulièrement signaler l'illustre Pope; mais il les lassait par sa conduite bizarre et par son esprit soupçonneux; aussi fut-il parfois livré à la plus triste détresse. Souvent il écrivait au ca-

baret, sur le comptoir d'une boutique, sur une borne même, ces vers pleins pourtant de feu et de vigueur. Il était poëte, en effet; il avait le pathétique, l'originalité, l'enthousiasme; heureux si, par l'austérité de la vie, par la dignité de la conduite, par le dévouement complet à l'art, il eût mérité l'estime que le talent seul n'obtient pas, et la beauté morale qui vient de la bonté du cœur! Ses derniers jours s'assombrirent encore; et il mourut à Newgate, en 1743, âgé de moins de cinquante ans.

On conçoit aisément que l'intérêt qui s'attache à une existence aussi extraordinaire puisse être vif; mais les incidents qui la remplissent sont le plus habituellement de nature à remuer jusqu'à la lie les mauvaises passions. Ce ne serait donc point sans une agitation fâcheuse que les esprits impressionnables liraient une telle histoire. Cependant, l'auteur de *la Couronne d'épines* l'a contée avec honnêteté. Quoiqu'il soit difficile de lutter contre le docteur Johnson, le travail de M. Michel Masson n'est pas sans mérite. Il a eu, en particulier, l'art d'introduire dans son récit un très-habile contraste. Il oppose à la vie de Savage, toujours isolée, irrégulière et bruyante, le tranquille tableau d'un intérieur modeste, mais vertueux et calme. Quoi de mieux fait pour reposer et consoler des scènes violentes et désordonnées où le poëte nous entraîne, que de pénétrer chez cet excellent tailleur qui lui est si sincèrement dévoué, que de voir cette famille où le travail donne le contentement? Il y a là une intention honnête qu'il faut louer; littérairement parlant, l'effet est très-heureux. Quant à nous, cependant, nous aurions préféré à ce roman historique une bonne traduction des pages si simples et si touchantes où Johnson expose en narrateur expérimenté les aventures de Richard Savage, et juge en critique habile ses divers écrits. CH. LAVAL.

43. **CROMWELL,** *protecteur de la république anglaise, tragédie en cinq actes et en vers,* par M. ANOT DE MAIZIÈRE, ancien inspecteur d'Académie. — In-8° de 94 pages (1861), chez L. Hachette et Cie; — prix : 2 fr.

Peu de sujets, dans l'histoire moderne, sont dramatiques comme la catastrophe qui renversa la monarchie anglaise, et fonda sur ses débris la dictature du Protecteur. Ce grand drame historique figure, comme chacun le sait, en traits fiers et sublimes dans une page mémorable de Bossuet. Le même sujet a inspiré à la jeunesse d'un grand poëte de ce temps-ci une longue composition en vers, participant de l'épopée et du drame, de l'histoire et de la légende, brillante inven-

tion, malgré les fautes et les négligences de parti pris. — Voici maintenant une œuvre poétique d'un ordre tout autre, une tragédie classique, régulière et conforme à la tradition. Après une carrière donnée à la pratique de l'enseignement et à la culture des lettres, l'auteur, appelant sur ses années de repos les paisibles inspirations de la muse, a fait sur Cromwell une tragédie pour laquelle il sollicite, non pas un théâtre, mais des lecteurs. Les personnages étant donnés par l'histoire, il n'a eu qu'à les mettre en scène ; aussi sa pièce a-t-elle surtout un caractère historique. On y trouve une sorte de personnification des partis politiques du temps, qui se sont retrouvés depuis. Il donne à Olivier Cromwell des traits connus et réels, s'attachant à peindre « l'hypocrite raffiné, capable de tout feindre et de tout dissi- « muler, politique vigilant et prêt à tout, un de ces génies iniques et « remuants qui semblent nés pour changer le monde. » Aussi a-t-il ôté à cette figure tout ce que l'imagination pouvait lui prêter d'émotion puritaine et de fanatisme sincère mêlés au mensonge. Les autres personnages ont aussi leur vrai caractère. Charles Ier est noble et fier ; il ne fléchit pas sous la révolte ; il demeure inébranlable dans les maximes du droit divin, et ne croit pas qu'il y ait au-dessus des rois un pouvoir légitime autre que celui de Dieu. Fairfax est le général républicain qui veut la liberté, mais exempte de violences et pure de sang versé. Le comte de Richemond, ancien ministre du roi, est le parlementaire voué au progrès politique, mais qui n'ignore pas que ce progrès, s'il s'engage dans des voies criminelles, n'arrivera qu'à la ruine et à la barbarie. Milton est le poëte, le fanatique égaré, mais sincère, poussé par une fatale conviction jusqu'à vouloir, jusqu'à voter le régicide. Le rôle de la jeune Francis, qui était royaliste et le remords vivant de Cromwell son père, rôle d'ailleurs bien saisi et bien traité chez M. Victor Hugo, a fourni aussi à M. Anot de Maizière les situations touchantes, quoique cet aimable personnage s'efface rop vite et ne paraisse pas dans la catastrophe.

La pièce, bien conduite, se déroule sans effort ; seulement, elle suit l'inconvénient du sujet. La situation ne change pas, le dénoûnent étant prévu. Le roi est arrêté, jugé, condamné et mis à mort, ans qu'il y ait de résistance ou d'alternative, sinon une fuite du roi, pposition contraire à l'histoire, et qui ne saurait, au point de vue ramatique, constituer un changement de situation. Les discours, sez fréquents, indiquent un écrivain familier avec les orateurs classiques ; la versification, bien qu'inégale, offre de beaux passages et

des vers qu'on peut citer. Tel est celui où Cromwell, parlant du cours qu'il attend de la fureur du peuple, dit :

> Elle m'ouvre une route, et fauche devant moi (p. 29).

Plus loin, un trait énergique et vrai : « Le peuple est tout- « sant, » s'écrie Milton ; Cromwell répond :

> Oui, quand il se fait homme,
> Quand de peuple d'Athène ou de peuple de Rome,
> Pour sa gloire il devient Alexandre ou César.

Et Milton :

> L'un mort par le poison, l'autre par le poignard (93).

La scène des adieux de Charles Ier est touchante ; on y trou beaux vers ; par exemple, quand le roi étend ses mains sur ses e agenouillés, et prononce cette parole d'un grand sens, r quable alliance d'idées et de mots :

> Fais leur grâce, ô mon Dieu, des grandeurs de la terre (p. 88

Disons un mot d'une préface spirituelle et bien écrite, mise e de la pièce, et dont voici l'objet. L'auteur suppose qu'un ami o il y en a tant fait la critique de son *Cromwell*, alléguant que époque corrompue ne permet pas de comprendre les sentiment vés, héroïques, qui doivent être le caractère d'une tragédie clas Pour réfuter son adversaire, il montre que notre époqu rien à envier aux précédentes à aucun point de vue. Il établ de beaux exemples de vertus et de vrais talents se sont montré éclat sous les divers régimes, et que les lettres et les arts ont en l une grande école en ce moment. « De même que Dieu, atter « maintien de son œuvre, fait de loin en loin apparaître de g « vertus dont le conseil et l'exemple exercent sur les moralist « gaires une salutaire influence et arrêtent les flots montants « corruption, de même il place, comme autant de flambeaux « route des temps, de grands génies chargés de l'éclairer (p. —M. Anot de Maizière ne pense pas que les flambeaux qui brill nos jours le cèdent en éclat à ceux qui ont éclairé les gloires et l tastrophes des anciens âges, et il trouve qu'il ne s'est fait « « abaissement dans les caractères (p. 20). » Un tel optimis heureux ; nous souhaitons à l'auteur de ne pas s'en départir ; cette assurance du progrès ne serait-elle pas mêlée de q doute ? Ne serait-ce pas tout simplement une espérance, un vœu

par le sentiment d'un patriotisme haut placé, l'auteur aspirerait à voir se convertir en réalité? A. Mazure.

44. **LA DUCHESSE DE PORTSMOUTH** *et la cour galante des Stuarts*, par M. Capefigue. — 1 volume in-12 de xxiv-200 pages plus 1 portrait (1861), chez Amyot; — prix : 3 fr. 50 c.

45. **MARIE DE MÉDICIS**, par le même. — 1 volume in-12 de iv-222 pages plus 1 portrait (1861), chez le même éditeur (*les Reines de la main droite*); — prix : 3 fr. 50 c.

Si nous ne craignions de profaner un mot sacré, nous dirions de M. Capefigue ce qu'on disait de ce bon Père jésuite si indulgent : *Ecce qui tollit peccata mundi!* M. Capefigue, en effet, veut étendre à toute l'histoire la méthode d'indulgence excessive que le casuiste était accusé d'appliquer aux consciences; et, sans conditions possibles de repentir et de changement, puisqu'il s'agit des morts, il octroie, il impose à toutes les mémoires souillées ses absolutions. Après avoir promené son tribunal en cassation de tous les arrêts historiques de boudoir en boudoir, et ouvert sa main pleine d'indulgences sur la tête des courtisanes royales, Agnès Sorel et Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées et Mlle de la Vallière, Mme de Pompadour et Mme Du Barry, il sort enfin de France, et, se donnant une juridiction universelle, il transporte ses assises en Angleterre, et dresse son fauteuil de juge au beau milieu de la *cour galante des Stuarts!* Là encore il aura fort à faire, et le bras de tout autre se lasserait bien vite à absoudre. Mais un procès à réviser ne lui coûte pas plus qu'un livre à écrire. Or, Dieu sait ce que lui coûte un livre ! affaire de quelques jours à laisser courir sa plume ! Mais, hélas! tant vaut le livre, tant vaut la sentence : bien pauvres l'un et l'autre !

Il y avait pourtant du vrai et du juste dans l'idée première qui a inspiré le livre sur les Stuarts. Sinon le triste Jacques Ier, au moins Charles Ier et ses deux fils Charles II et Jacques II valent mieux que leur réputation longtemps traditionnelle, réputation qui leur a été évidemment faite par le protestantisme en haine de leurs tendances catholiques, et par la révolution, qui deux fois les a renversés par la mort et par une guerre parricide. Telle est l'idée que M. Capefigue développe dans sa préface, où il montre les Stuarts victimes innocentes de deux principes qui depuis ont triomphé en Angleterre : l'alliance avec la France, la liberté religieuse. Voilà la thèse posée, voilà la cause des Stuarts à instruire à nouveau. Comment

s'y prendra notre grand juge? Chose incroyable! Il ira chercher la justification des Stuarts dans ce qui les condamne! De leur prodigalité immorale, de leur galanterie adultère, de tout ce qui souille leur mémoire, il fera autant de titres à leur réhabilitation et à leur apologie! Voyez plutôt la couverture de ce livre, sur laquelle s'étalent en autant de médaillons, et pour encadrer le nom de la duchesse de Portsmouth, les noms de toutes les autres maîtresses des Stuarts, sans compter, toutefois, les comédiennes! Ordinairement, pour réhabiliter un roi, on entre dans les conseils de sa politique, on parcourt les monuments qu'il a élevés à la grandeur du pays, à la prospérité du commerce et de l'industrie, au bien-être du peuple. M. Capefigue a changé tout cela : le boudoir de la maîtresse royale, voilà pour lui le siége du gouvernement, le centre d'où partent, où aboutissent tous les ressorts de la politique, le foyer d'où rayonne toute lumière et toute gloire! Qu'à la cour d'un roi, que sous un règne il aperçoive une courtisane : quelle cour et quel règne! s'écrie-t-il. Et si la courtisane est *femme d'Etat*, ses exclamations montent à l'enthousiasme; et si, de plus, elle est artiste et protége les artistes, il se pâme! Que lui parlez-vous de ce que coûtent ces femmes : « Cette prodigalité, vous « répond-il, fait la richesse publique (p. 73)! » Que les nobles « dé- « vorent leur patrimoine pour plaire aux dames de la cour; » qu'ils se livrent à un jeu effréné : tant mieux, dit-il, il faut cela « pour activer « l'industrie, » et la circulation facile de l'argent par le jeu « agrandit « la richesse publique (ibid.). » — Et la moralité publique? allons donc! « Pour gouverner un peuple il ne faut pas agir en trap- « piste austère et se condamner aux privations monacales; un gou- « vernement doit diriger les vices de son époque, en laissant aux mo- « ralistes le soin de les corriger (p. 94). » — Diriger les vices, à la bonne heure! mais s'y livrer soi-même, et aux yeux de tous, et quand on est roi! — C'est trop sévère : « Charles II avait eu tant de malheurs « dans sa jeunesse, qu'on pouvait un peu lui pardonner ce goût ef- « fréné des plaisirs, coupe d'oubli pour le passé... L'austérité presby- « térienne l'effrayait tant, qu'il se jetait dans tous les désordres par « contraste, et qu'il vivait le plus vite possible, parce que le front de « sa race était marqué des stigmates de l'infortune (p. 109). » — Et si les stigmates de l'infortune avaient poussé sur les stigmates de la débauche! — Puritains! nous répond M. Capefigue. — Mais Mme de Sévigné, qui n'était ni puritaine ni prude, l'a pourtant dit! — Mme de Sévigné n'était qu'une *médisante* et une *jalouse* (p. 104)! — Im-

moral en conduite, Charles II, « fort indifférent en matière religieuse, « un peu déiste, avait compris avec un sens très-droit que la royauté « ne pouvait avoir quelque force, quelques chances de durée en An- « gleterre, qu'avec l'appui d'une Eglise établie sur la puissance des « évêques et du roi (p. 54). » Pas plus du côté religieux que du côté moral, M. Capefigue ne nous le rend donc bien sympathique. Reste sa politique extérieure ou intérieure, se résumant dans une inclination pour l'alliance française et dans une inclination plus vive encore à se passer des Parlements. Mais l'amour de l'alliance française n'était pour lui que l'amour de l'argent que Louis XIV prodiguait à ses plaisirs, ou que l'obéissance à sa maîtresse bretonne. C'est le mot de Saint-Evremond : « Le ruban de soie qui serrait la taille de Mlle de « Kéroual unissait la France à l'Angleterre. » Lien fragile et honteux, qui ne pouvait guère unir l'Angleterre à son roi! Par amour de l'argent encore, et non par principe de gouvernement et d'autorité royale, Charles II voulait agir sans ce Parlement qui ménageait les subsides à ses insatiables plaisirs. Très-peu parlementaire, M. Capefigue eût conseillé à Charles II « une rupture hautaine et absolue avec les com- « munes, qu'il fallait, dit-il, traiter à la façon de Cromwell (p. 100); » et il trouve que « la première faute de Jacques II fut l'immédiate « convocation d'un Parlement (p. 158). » Grave question pour un pays où le régime parlementaire n'est pas exotique ni implanté d'ailleurs comme chez nous, mais indigène et traditionnel ! Et d'ailleurs, il reste toujours à chercher pourquoi Charles II demandait des subsides à son Parlement, et pourquoi son Parlement les lui refusait. M. Capefigue, dont un jupon de courtisane est tout l'horizon, n'est allé au fond de rien, et, quand il a voulu toucher aux grandes choses de la politique, il est tombé dans de grossières erreurs. Ainsi, ne nous présente-t-il pas la révocation de l'édit de Nantes en France comme un résultat et une revanche du triomphe de Guillaume d'Orange en Angleterre, comme une mesure de salut d'Etat correspondant à la ligue d'Augsbourg (pp. 165 et 166) ! C'est le contraire qui serait le vrai, à en juger du moins par les dates, puisque la révocation de l'édit de Nantes est de 1685, et que le triomphe de Guillaume et la ligue d'Augsbourg ne sont que de 1686 et 1688.

Rien donc de vraiment historique dans ce livre; rien non plus de littéraire dans des pages dont pas une n'est écrite en bon français. Les mots y sont impropres, les figures disparates, les phrases mal construites; les répétitions y pullulent. Le style vaut la chose : style et litté-

rature de la *main gauche!* — En avons-nous fini de cette littérature et de ces *reines?* Dieu le veuille, et M. Capefigue aussi! Passons donc *à droite* et tâchons d'y trouver mieux. Aussi bien, voici une nouvelle série : *les Reines de la main droite*, que commence M. Capefigue. De celle-ci nous ne sommes pas au bout, car on nous annonce une galerie dont les figures seront prises aux musées de tous les peuples et de tous les temps; on doit même remonter jusqu'aux âges poétiques et fabuleux, jusqu'à Didon et Sémiramis! A en juger par les noms qu'on nous livre d'avance, nous avons peur que la *main gauche* et la *main droite* ne s'ignorent pas toujours et se joignent trop souvent : Messaline, par exemple, ou telle *femme* de Henri VIII, peuvent être indifféremment classées des deux côtés, et, où qu'on les mette, elles feront plus sale figure que telle reine de la main gauche, comme Mlle de la Vallière.

Quoi qu'il en soit, il ne s'agit aujourd'hui que de Marie de Médicis, assez triste reine, dont M. Capefigue fait un éloge contradictoire, car si, régente, elle mérite l'admiration pour avoir inauguré, avec le maréchal d'Ancre, la politique de Richelieu, elle ne mérite plus, après la majorité de Louis XIII, que la condamnation de l'histoire pour avoir cherché à combattre cette même politique. Telle est, en effet, la pensée très-problématique de ce livre. Pour notre part, nous ne croyons pas qu'il y eût chez Concini, qui n'était qu'un ambitieux et un avide, les hautes vues que lui prête rétrospectivement M. Capefigue, et que, d'ailleurs, médiocre d'esprit, étranger et haï, il était incapable de réaliser. — Quant à la seconde partie de la vie de Marie de Médicis, nous plaignons sincèrement la mère trop durement traitée, mais nous laissons M. Capefigue chercher la glorification de la reine brouillonne dans ses relations avec Rubens et dans son amour des arts. Du reste, nous insistons peu sur ces livres trop légèrement faits pour avoir une autorité historique. On cite bien les archives de Simancas, les manuscrits Béthune ou Colbert : en réalité, rien dans ces pages qui ne fût connu ; nulle nouveauté, si ce n'est sophistique, comme le parallèle odieux des huguenots et des Vendéens (p. 44), comme le *bavardage* sans valeur qu'on voudrait nous montrer dans les *Mémoires de Retz* (p. 186), comme la glorification essayée de ces duels du XVIIe siècle qui décimaient la noblesse (p. 169), comme enfin la persécution de la pièce du *Cid* expliquée par une raison d'honneur national, parce que Richelieu voyait dans le héros espagnol et dans Corneille une exaltation des ennemis de la patrie (p. 179). Ce

qui est vraiment nouveau, c'est de dire que Louis XIII, né en 1601, n'avait que *six* ans le 15 mai 1610, au lendemain de l'assassinat de son père (p. 23). — Encore une fois, n'insistons pas sur un livre qui, moins incorrect de style que le précédent, n'offre rien de sérieux à la critique. — A vrai dire, toutes ces *collections* de M. Capefigue ne sont que de la pacotille; de la pacotille ils ont la production hâtive, la négligence et la médiocrité. Les volumes font tout pour attirer l'œil et forcer un peu l'attention. Ils se servent de réclame l'un à l'autre et se font écho par de perpétuels renvois. A toutes les pages, nous lisons : « Voyez mon *Cardinal de Richelieu !* Voyez ma *Catherine de Médicis !* Voyez ma *Gabrielle d'Estrées*, etc. » Quand aurons-nous tout vu ? U. MAYNARD.

46. **L'ENTHOUSIASME**, *roman*, par Mme Marie GJERTZ. — 1 volume in-12 de II-442 pages (1861), chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 3 fr. 50 c.

L'amour du pays donne le mouvement et la vie à cet intéressant récit. Descendante des anciens rois norwégiens, héritière de leurs nobles sentiments, Brigitte s'adjoint quelques cœurs enthousiastes, et essaie avec eux d'inspirer à son pays le goût des grandes et nobles choses, de le passionner pour les idées généreuses. Mais, hélas ! la nature humaine est pleine de faiblesses; les âmes les mieux trempées sont toujours, par quelque endroit, accessibles à nos misères. Un des jeunes gens que l'élan patriotique entraîne se sent amollir par une tendre affection pour Brigitte, et l'énergique fille du Nord est elle-même troublée. Après avoir longtemps flotté entre le légitime attrait d'une union assortie et le sacrifice absolu de ses goûts, elle devient la femme d'Olof; mais elle s'est offerte en holocauste, et le ciel agrée la victime. Elle succombe donc de bonne heure; mais quelle mort enviable et abondante en favorables présages ! Cependant, elle laisse une fille, Marie-Norgina. Cette languissante et frêle enfant, qui tient de sa mère une nature ardente, traversant Christiania, force son père et ses amis à entrer dans l'humble demeure d'un exilé polonais. Là, au fond d'un pauvre réduit, Norgina et ceux qui l'accompagnent voient comme l'annonce du salut de leur pays dans une image du cœur de Jésus placée au-dessus d'un antique médaillon de la sainte Vierge, vieille relique des temps chevaleresques. Puissent, en effet, ces signes vénérables, modestes et solitaires ornements du culte catholique dans le Nord, être l'augure d'une renaissance désirée ! Que le patriotisme de Mme Gjertz, si éclairé et si sincère, ne soit pas perdu pour ses conci-

toyens, et que le rayon de confiance qui s'échappe de son livre soit l'aurore de jours plus sereins ! Que, du moins, la Norwége accorde une pleine liberté et une honnête hospitalité aux ministres et aux disciples de la religion de ses pères ! Malgré la conquête, les Norwégiens seraient toujours admirés de ceux qui ont le sens de la grandeur morale, si, comme les Irlandais et les Polonais, ils s'unissaient à cette Eglise catholique qui donne la véritable dignité du caractère et l'indépendance de la conscience. Nous voulons donc partager les espérances de Mme Gjertz, et nous osons croire que sa conversion à notre foi est un consolant indice. Dans tous les cas, son remarquable ouvrage doit aider à la régénération religieuse de la Norwége. Par son style et la chaleur de ses pensées, l'auteur rappelle souvent Mme de Staël ; elle a d'ailleurs sa fierté, sa force, ses attendrissements. Heureuse pourtant si elle n'eût pas, comme l'auteur de *Corinne*, laissé couler de son brillant pinceau des couleurs trop passionnées et même dangereuses pour les natures délicates. Il est vrai qu'un tel ouvrage ne s'adresse qu'à des lecteurs sérieux et pleinement formés, qui, en dehors de ces descriptions amollissantes, n'auront plus à regretter dans ce livre qu'un mysticisme parfois outré et voisin de la superstition. A part ces observations, que nous faisons sans embarras et en toute franchise à un auteur qui mérite d'entendre la vérité, nous louons sincèrement cette œuvre élevée, fruit d'une âme fécondée par la grâce. Brigitte est digne par sa vertu de préparer à se jeter dans le sein de l'Eglise ces généreuses intelligences qui se tiennent si tristement à l'écart du mouvement des grands cœurs. L'appel de Mme Gjertz a peut-être déjà touché plus d'un de ses compatriotes. En effet, tandis qu'un charme mélancolique s'attache à ces pages qui peignent au vif les angoisses intérieures d'une âme héroïque, le ciel, en s'éclaircissant vers le terme du récit, réjouit l'esprit ; on se sent presque exaucé. En fermant cet attrayant volume, nous n'avons plus qu'à souhaiter qu'il ait en Norwége et ailleurs de nombreux lecteurs. Combien il laisse loin de lui les productions trop vulgaires du roman contemporain ! C. LAVAL.

47. **ENTRETIENS** *et conseils avant et après le catéchisme*, par M. l'abbé V. DEMAX. — 1 volume in-12 de 248 pages (1860), chez V. Palmé ; — prix : 1 fr. 50 c.

Cet ouvrage, dédié aux mères chrétiennes, est destiné à leur rendre plus facile la tâche qu'elles aiment à s'imposer quand il s'agit de préparer un enfant bien-aimé à la première communion. Une mère

chrétienne, en effet, ne se contente pas d'envoyer son enfant aux catéchismes de la paroisse : elle se plaît à l'interroger elle-même de temps en temps, à faire avec lui de pieuses lectures ; elle cherche à lui inspirer un vif désir de se livrer avec ardeur à l'étude de la science religieuse ; elle veille sur sa première éducation, non-seulement pour qu'il se dispose d'une manière convenable à la plus importante démarche de la vie, mais encore pour qu'il se mette en état de résister plus tard aux séductions du monde et à l'entraînement du mauvais exemple. Telle est la tâche de la mère chrétienne, tel doit être l'objet de ses soins les plus assidus. Or, cette tâche, elle la remplira plus facilement à l'aide de ces *entretiens* et de ces *conseils* adressés à son enfant, qui les lira et les sentira mieux sur les genoux de sa mère. — Le volume se divise en quatre séries d'entretiens qui marchent graduellement et avec ordre : importance de l'étude de la science religieuse ; — premier degré de cette étude, ou examen du catéchisme ; — deuxième degré de cette étude, ou les catéchismes de paroisse ; — troisième degré de cette étude, ou lecture des bons livres et des commentaires de la science religieuse.

Qu'est-ce que la science de la religion, et quel est son objet ? — beauté du nom qui lui a été donné ; — excellence de cette science ; — ses avantages inappréciables ; — sa nécessité, moyens de l'acquérir, — telles sont les matières traitées dans la première série, qui a pour but d'exciter le zèle du jeune chrétien pour cette étude si importante, si nécessaire de la religion.

La deuxième série a pour objet l'examen d'un livre que l'on devrait sans cesse entourer de respectueuse estime, dont il serait nécessaire de faire toujours sentir la haute importance aux jeunes gens : nous parlons du catéchisme, de ce livre qui est entre les mains de tous, et que tous à peu près regardent comme ennuyeux à étudier. Pour leur donner du catéchisme l'idée qu'il mérite, on leur fera voir ce qu'il est et ce qu'il renferme ; quelle est son origine, et de quelle autorité il est revêtu. C'est ce que l'auteur a soin de montrer. Son sujet l'amène naturellement à chercher quels sont les catéchismes dont l'histoire intéresse davantage le jeune chrétien ; il donne à cette occasion une notice historique sur le *Catéchisme du concile de Trente*, sur celui du diocèse de Paris, sur le *Catéchisme de Rome*, et il finit par un aperçu général des catéchismes de France. — S'il ne va pas jusqu'à désirer un catéchisme unique pour toute l'Eglise, il trouve du moins heureuse la pensée de faire précéder le

catéchisme de l'histoire de ce petit livre : ce serait un moyen tout simple de montrer que les divers catéchismes viennent tous d'une même source, du *Catéchisme du concile de Trente*. « Peut-être un « jour verra-t-on réunie dans un même recueil, ajoute-t-il, la collec- « tion de ces histoires séparées. Quel intérêt n'offrirait pas ce livre? « Ce serait l'histoire religieuse du monde chrétien dans ce qu'elle a « de plus sacré et de plus divin, dans le soin que l'Eglise a toujours « eu et qu'elle aura toujours de conserver intact le dépôt de la foi; et « l'Eglise pourrait dire à ses ennemis, en leur présentant ce livre: « Ouvrez et lisez; voici l'histoire de ce que j'enseigne. Je ne crains « pas de vous faire remarquer moi-même la variété de forme et « d'expressions qui frappe tout d'abord; mais dans cette variété de « forme et d'expressions, reconnaissez et proclamez l'unité la plus « parfaite d'enseignement et de doctrine (p. 95). » — Le caté- chisme est donc l'abrégé de toute la science religieuse; l'enfant qui le possède et le comprend en sait plus que tous les philosophes de l'antiquité sur les points qu'il importe le plus à l'homme de connaître. L'auteur n'a pas manqué de faire ressortir cette supériorité de l'enseignement élémentaire du catéchisme sur l'enseignement des sages du paganisme, et il l'a fait de manière à être compris même des intelligences les plus rebelles.

Dans la troisième série, nous voyons ce que c'est qu'un catéchisme de paroisse, quelle en est l'origine et quels en ont été les principaux fondateurs. En première ligne, il faut citer deux illustres cardinaux, saint Charles Borromée et Bellarmin, puis saint François de Sales et saint Ignace de Loyola. On ne doit pas oublier non plus les noms vénérables des Alain de Solminiac, des Olier, des Tronson. Ces hommes savants et pieux ont compris toute l'importance de cette institution, et lui ont donné une attention toute particulière : ils regardaient l'œuvre des catéchismes comme une des principales de leur saint ministère. Avant eux, Gerson l'avait aussi compris, et se plaisait à s'entourer de jeunes enfants pour leur apprendre les premiers éléments de la religion.

Mais le fruit des instructions du catéchisme sera bientôt évanoui, si le jeune chrétien n'a pas soin de continuer et de confirmer ses premières études religieuses par la lecture de quelques livres instructifs et pieux. On trouve malheureusement trop souvent des jeunes gens qui, après leur première communion, s'imaginent n'avoir plus rien à apprendre, croient posséder une instruction religieuse complète, et beau-

›up de parents les laissent dans cette illusion déplorable. Sans doute, s sermons, les instructions faites au prône doivent être mis au remier rang parmi les moyens de connaître la religion ; mais comien de personnes ne peuvent pas suivre les sermons avec exacti›de! Un bon livre, au contraire, est toujours là ; c'est un ami avec ›quel on peut causer à tout instant. Il est donc très-utile, et souent nécessaire, de mettre quelques livres d'instruction religieuse t de piété entre les mains des jeunes gens. Ce point important n'a as été oublié par l'auteur : il y a consacré la quatrième série de ses *ntretiens*, et s'est même donné la peine de dresser le catalogue 'une *Bibliothèque du jeune chrétien* qui comprend : 1° les livres ıstructifs ; 2° les livres de piété ; 3° les livres qu'il appelle récréatifs pieux ; 4° les vies des saints.

Nous ne dirons qu'un mot de la forme de ce bon livre : le style t ce qu'il devait être pour le sujet ; à la clarté il joint une éloquente mplicité. Mais ce qui nous a le plus frappés, c'est un ensemble atayant, qui rendra cette lecture agréable même pour la jeunesse la us dissipée.

L'ERMITE *et le roi, nouvelle indienne*, par M. Just GIRARD. — 1 volume in-12 de 188 pages plus 1 gravure (1862), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 2e série*) ; — prix : 60 c.

Charmant apologue, suite de celui de la Fontaine rappelé dans l'in›duction (*le Berger et le roi*). Conduit avec esprit, ce volume et notes instructives qui le complètent accusent une connaissance ›ez approfondie des mœurs indiennes. Plusieurs maximes védiques ıcées fort à propos dans le dialogue méritent aussi l'attention.

LÉONIE D'ERNOUVILLE, *ou la Confiance en Dieu*, par Mme Stéphanie ORT. — 1 volume in-12 de 186 pages plus 1 gravure (1862), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 2e série*) ; — prix : 60 c.

LUCILLE, *ou la jeune Artiste en fleurs*, par Mme Stéphanie ORT. — 1 volume in-12 de 188 pages plus 1 gravure (1862), chez les mêmes éditeurs (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 2e série*) ; — prix : 60 c.

Ces deux petits volumes sont aussi bons que le comporte leur genre. ne donnent lieu à aucune critique, sont suffisamment bien écrits, enseignent que de bonnes choses, occupent même agréablement, ais font plus ou moins double emploi avec beaucoup d'autres. Trop

quelles le conduit une invisible main, et s'il était docile à cette direction, pourrait se reconnaître l'enfant de la Providence trop souvent notre amour-propre déconcerte ses vues mis dieuses, et nous sommes ainsi les auteurs de bien des maux doı osons nous plaindre. Tout concourt à l'avantage de celui q Dieu, dit l'auteur de l'*Imitation*. Cette vérité se réalise dans le tures de Geneviève, si fidèle aux inspirations de la grâce, si s aux volontés de ceux qui ont sur elle autorité! Mise en deme jour de choisir elle-même entre deux destinées qui lui sont c elle consulte l'Evangile, et son choix non douteux concour que tout ce qui lui arrive, à son plus grand bien et à celui de mille, cruellement éprouvée.

La tendre et naïve piété de Geneviève et de plusieurs autr sonnages mis en scène, est à la fois exempte de tout mysticisme et empreinte d'une véritable élévation. On ne saurait offrir aux un plus excellent livre. Ajoutons qu'il charmera et édifiera l âges. Il a surtout cette suavité qui manque aux ouvrages d'édı les plus renommés des pays protestants. L'élément catholiq troduit depuis peu dans la littérature anglaise, crée une n école, dont les productions ne peuvent manquer d'être recher

52. **GILDAS**, *roman inédit*, par M. Francis Wey. — 1 volume in-12 pages (1861), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de* prix : 2 fr.

On connaîtra suffisamment l'action, les personnages et le ca de cet opuscule, en lisant les lignes qui suivent, et qui sont en

es soins du ménage; il ordonnait les repas, et, deux fois par jour, on cabinet de travail se transformait en réfectoire : si l'on recevait un tranger, il cédait sa chambre et cherchait un gîte ailleurs. Le caractère de ses deux compagnons explique l'ascendant qu'ils exerçaient ur lui. — Zénon de Mortain, — le moins âgé, — prétendait, ainsi que bien des gens sans état, trouver un métier dans les lettres, ambiion dont la nature n'était point complice. Jugement faux et borné, ussi satisfait de sa personne que de son mérite, il avait pris a vanité pour une vocation; son caractère dénué de principes, son sprit paradoxal, ses enthousiasmes même, tout en lui paraissait facice, comme la noblesse dont il s'était octroyé le brevet. Ce qu'il demandait aux lettres, c'était, non la gloire, chose improductive, mais a vogue, dont on se crée un revenu et un moyen de séduction auprès es femmes. — Un singulier personnage complétait ce triumvirat : 'était un joli blondin, aux joues roses, au front de marbre et aux eux transparents comme l'agate. Indifférent à ses avantages personels, Saint-Ursanne déguisait l'inflexibilité d'une volonté absolue sous s traits délicats d'une femme et l'inquiétante placidité d'un sphinx. ne fréquentait point sa famille, qui était pauvre; quoiqu'il eût d'abord été élevé par un prêtre charitable, il abhorrait tous les curés; es succès de collége l'avaient conduit jusqu'à l'école polytechnique, 'où un essai d'émeute l'avait fait renvoyer. Il n'en avait emporté u'un jugement faussé par une mauvaise application des mathémaques, qui lui faisait nier tout ce que celles-ci ne pouvaient pas rouver. Voilà, quelque peu abrégé, le début de notre histoire.

Or, il advint qu'un jour, Carpolot, dont le nom en cachait un autre, érita d'une grande fortune et d'un titre de marquis. « Ne me quittez point, dit-il à ses amis; j'ai peu à vivre; la science me l'a dit; après moi, vous partagerez en frères. » Ce dédain des choses de la e obtint les éloges du sage Zénon de Mortain, qui, dès lors, s'occupa plus d'acheter la renommée que de la mériter, et ceux du maématicien Saint-Ursanne, qui ne songea plus qu'à se créer, avec rgent de Carpolot, une position et du crédit. Du reste, les convences furent gardées; le calcul des deux ambitieux ne cessa pas de se uvrir d'un voile d'amitié; l'homme exploité put continuer à se oire aimé, en y mettant, il est vrai, beaucoup de bonne volonté.

Cependant, un accident permit de le croire mort. Ses amis, qui, de n, en avaient été témoins, auraient pu le secourir : « Mais, dit Saint-Ursanne, nous serions arrivés trop tard; il était impossible de

« le sauver. — Et très-imprudent, » reprit Zénon de Mortain. Là-dessus, ses héritiers rentrent au château, et, assis au coin d'un bon feu, après un bon dîner, se partagent en idée sa succession. Cette scène est la première du drame; elle a pour dénoûment le retour du noyé. Au moment où Saint-Ursanne, resté seul, poursuit le cours de ses rêves dorés, Zénon de Mortain entre dans sa chambre et prononce ces mots d'une voix funèbre : « Carpolot n'est pas mort ! » Retiré de l'eau, en effet, avec la jeune fille qu'il avait voulu sauver, il était soigné par la mère de celle-ci comme un second enfant.

Telle est l'exposition de ce petit roman, qui nous montre les deux personnages principaux avec leurs belles qualités, et les deux personnages secondaires sous des traits peu rassurants; ainsi sont d'avance expliqués les périls des uns et les succès des autres, attendu que, dans tous les temps, le mérite a eu ses épreuves, et qu'aujourd'hui même, dans les châteaux des financiers, les choses ne sont pas changées. A mesure que l'action se développe, les caractères se dessinent, les passions contenues se montrent, et ceux-ci, pas plus que celles-là, ne se démentent pas; ainsi, Gildas continue d'être bon, et ses deux amis ne cessent pas d'être habiles : l'un, Saint-Ursanne, veut lui enlever la jeune fille qu'il aime; l'autre, Zénon de Mortain, se contente, en philosophe qu'il est, de lui prendre une partie de sa fortune, comme moyen de s'en faire une plus grande ailleurs. — L'auteur fait du premier un économiste, ce qui lui permet de dire épisodiquement son mot sur certaines théories modernes d'agriculture et d'industrie; il lance le second dans le monde littéraire, ce qui l'amène à nous confier que la littérature elle-même est aujourd'hui une industrie. Quant à son héros Gildas, il le laisse au milieu du monde breton, où il est occupé de bonnes œuvres invisibles pour des yeux peu attentifs. Gildas est pour la foule un *jeune homme qui ne fait rien*, comme celui de M. Legouvé. Ses bons amis n'ont garde, de leur côté, de trahir *l'incognito* qu'il impose à sa bonté; ils craindraient de contrarier sa modestie. Il est toutefois deviné par ce qu'il y a de plus clairvoyant au monde, le cœur d'une jeune fille aimée et aimante; il est deviné aussi par les parents de celle-ci, que leur propre bonté éclaire sur celle des autres. L'auteur amène ces révélations avec la plus gracieuse habileté : il se borne à nous mettre sur la voie, et il nous fait l'honneur de nous croire assez intelligents pour comprendre à demi-mot ce qui est noble et délicat.

Comme tous les bons écrivains, M. Francis Wey connaît la puis-

sance des contrastes ; aussi ne s'est-il pas contenté de celui qui résulte de la différence de caractère, de position et de vues de trois amis, de celle de trois mondes aussi peu semblables que le monde breton, le monde des affaires et le monde littéraire : il a mis face à face, dans le premier, l'honnêteté la plus exquise du gentilhomme et l'honnêteté plus simple du paysan ; dans le deuxième, la convoitise rusée du roué exercé et l'avidité franche du scélérat ; dans le troisième, la vanité du lettré de province et la vanité du boutiquier parisien.

Nous ne suivrons pas nos personnages dans la voie que chacun d'eux s'est tracée ; mais nous engageons les lecteurs à les y accompagner s'ils veulent passer quelques heures agréables ; ils trouveront dans l'économiste et dans le romancier des gens qu'ils connaissent et qu'ils reverront avec plaisir, et dans Gildas une des meilleures connaissances qu'ils puissent faire.

Ce roman est un des meilleurs que nous ayons lus depuis dix ans. Il est difficile d'unir plus de finesse d'esprit et de délicatesse de cœur à plus d'enjouement et de sensibilité. — Nous reprocherons seulement à l'auteur d'avoir, dans son héros, porté la vertu jusqu'à l'invraisemblance : si l'on veut être cru aujourd'hui, il ne faut pas raconter de trop belles choses. ANOT DE MAIZIÈRE.

53. **HISTOIRE** *de la canonisation des saints martyrs du Japon et de saint Michel de Sanctis,* par M. J. CHANTREL. — 1 volume in-18 de 564 pages (1862), chez V. Palmé ; — prix : 2 fr. 50 c.

Les fêtes de Rome sont déjà loin de nous ; heureux ceux qui ont pu en être les témoins ! Ils en garderont longtemps le souvenir. Ceux, en bien plus grand nombre, qui n'ont pas eu le bonheur d'y assister, peuvent se dédommager en lisant dans ce livre le récit exact et détaillé de tous les faits relatifs à l'acte mémorable qui vient de s'accomplir. L'estimable auteur n'a rien négligé, rien omis pour enrichir son travail de documents précieux, et le rendre aussi complet que possible. Après l'histoire des martyrs vient celle de leur canonisation racontée dans toutes ses circonstances et toutes ses parties, depuis la convocation des évêques jusqu'à leur retour au milieu de leurs diocésains.

Le livre de M. Chantrel offre un résumé fidèle des impressions du monde catholique, et reproduit dans leur majestueux ensemble les témoignages de foi qui viennent d'éclater dans l'Eglise tout entière. Sous le titre *Documents*, une sorte d'appendice offre dans leur propre

texte les mémorables allocutions du Saint-Père, des 6 et 9 juin, la déclaration des évêques, la réponse du Saint-Père à cette déclaration, le vote de l'épiscopat napolitain, l'inscription commémorative de la canonisation, et enfin l'adresse de la jeunesse romaine (texte italien), documents précieux, qui, joints à un grand nombre d'autres de divers genres semés dans les divers chapitres, donnent à ce volume un véritable attrait.

On regrettera sans doute que M. Chantrel se soit trop hâté de mettre au jour son travail. On y trouve bien des traces d'une précipitation toujours fâcheuse : l'impatience du public sera son excuse. — Nous recommandons son livre, malgré ces défauts, car les faits qu'il raconte sont destinés à former une des pages les plus glorieuses de l'histoire de l'Eglise. MAXIME DE MONTROND.

54. **HISTOIRE** *de la liberté religieuse en France et de ses fondateurs*, par M. J.-M. DARGAUD. — 4 volumes in-12 de VIII-448, 476, 432 et 484 pages (1859), chez Charpentier; — prix : 14 fr.

On n'a peut-être pas assez remarqué, l'année dernière, la décision par laquelle l'Académie française a partagé d'une manière égale entre deux ouvrages les neuf dixièmes d'un prix qui ne devaient être attribués qu'à un seul d'après la volonté expresse et formelle du donateur, M. le baron Gobert (Voir p. 261 de notre t. XXVI). Nous avons examiné (ibid., p. 314) les titres de l'*Histoire de la littérature française* de M. Géruzez à cette faveur sans précédents; voyons aujourd'hui quels sont ceux de M. Dargaud, et montrons ainsi, par l'étude de ces deux publications, à quels mobiles l'Académie a obéi en les couronnant d'une manière si inusitée.

Avant d'aborder l'*Histoire de la liberté religieuse en France et de ses fondateurs*, posons d'abord quelques questions préalables, et demandons à son auteur quelle est sa religion, quelle est sa morale, quelle est sa tolérance. M. Dargaud va nous répondre et nous donner la clef de son livre. — Dans une introduction dont le style est très-ampoulé, il met en avant ses pieuses intentions, et il se croit sûr que personne ne lui contestera l'exactitude ni la loyauté. Il déclare même qu'il voudrait « être humilié jusque dans la poussière, pourvu « que Dieu, le Dieu éternel soit glorifié (p. VIII). » A la fin de son quatrième volume, il n'hésite pas à nous dire qu'avant de prendre la plume il a dit son *Veni, sancte Spiritus;* et d'ailleurs, il a choisi une dévote épigraphe : *Credidi, propter quod locutus sum :* il croit,

onc il a parlé, ni plus ni moins que le prophète David. Mais quelle st sa foi? « L'Etat, dit-il, l'Etat qui, auparavant, était d'un culte particulier, est entré dans la *religion naturelle*. L'Etat dit maintenant à tout homme : Soyez de ma religion, ou du culte soit catholique, soit protestant, soit hébraïque, selon votre conscience. Voilà ce que protége l'Etat. Il étendra de plus en plus, je l'espère, la liberté (t. I, p. I). » — Chaque foi aura son culte, chaque culte son difice, « et lorsqu'on verra un croyant quelconque monter où le mènera son cœur, à l'autel de son choix, l'*approbation de tous* sera *sur* lui (ibid., p. I-II). » Les protestants, au XVI[e] siècle, it traversé, « intrépides, les légendes de leur éducation, afin de s'élever des *terreurs* à la *lumière de Dieu* (ibid., p. 3). » — Le ›re examen est « le cachet personnel d'indépendance sur toute foi et sur tout esprit (ibid., p. 338). — Les protestants suscitaient la charité, la foi, l'espérance (t. II, p. 6). — Pour ceux qui croient à la révélation *permanente de Dieu dans l'humanité*, et à l'acquiescement successif de l'humanité à cette révélation; pour ceux qui ne sont *d'aucune secte*, car les sectes sont des divisions qui varient avec les méridiens; pour ceux qui n'adhèrent aux religions que par ce qu'elles ont d'immuable et d'universel, par leur fond éternel, non par leur forme éphémère; pour ceux dont la piété consiste à mettre leur raison d'accord avec la *raison du genre humain*, dont ils préfèrent l'autorité à l'autorité de quelques peuples;... pour ceux qui ne s'enrôlent pas dans une foi particulière *à un sacerdoce*, mais qui embrassent les dogmes communs à tous les sacerdoces, c'est-à-dire la seule religion dégagée des erreurs soit d'espace, soit de temps, la seule religion en esprit et en vérité ; eh bien! pour ceux-là même qui ne sont ni huguenots, ni catholiques, c'est un spectacle d'un intérêt saisissant que la naissance de la réforme (t. II, p. 46). » - L'Hôpital « ne fut ni catholique, ni protestant... Il était *simplement chrétien* dans l'acception la plus pure et la plus haute de ce grand mot. En cela, il dépassait son siècle de plusieurs siècles. Il n'y avait pour lui qu'un dogme dans le christianisme, et ce dogme le voici : « Aimez Dieu par-dessus tout, et les hommes, vos frères, comme vous-même, voilà toute la loi. » Au-dessous de ce dogme trois fois saint par son évidence, son *éternité*, son universalité, et dans lequel il renfermait tout l'Evangile, le chancelier de l'Hôpital ne voyait que des doctrines *libres*. Ces doctrines étaient le droit de chacun, mais elles n'étaient pas, comme le dogme souverain, le

« devoir de tous (ibid., p. 87). — L'Hôpital n'est-il pas un pontife ma-
« jestueux de l'*Eglise* future (ibid., p. 90) ? — Il ne rêvait que la
« réconciliation des *deux religions* ennemies, dont il dominait les
« *superstitions et les textes* de toute la hauteur de son âme inacces-
« sible (ibid., p. 189). — Je me sens leur frère (des protestants); je
« ne saurais me détacher de leur *destin*. Leur Iliade... est unique; il
« ne s'en est *jamais* chanté de *semblable*. Elle serait digne d'avoir
« *le Saint-Esprit* pour poëte, et d'être contemplée à la *lumière de*
« *tous les astres*... Les protestants s'arment pour leur *foi*, pour leur
« culte, pour leur prière, pour le plus spontané, le plus intime batte-
« ment de leur cœur (ibid., p. 190). — Que firent les docteurs (pro-
« testants)? Ils rapetissèrent le ciel, le dogme miséricordieux, et ils
« supprimèrent le purgatoire, le dogme équitable... Le sombre génie
« du moyen âge avait dérobé le dogme tout palpitant (celui de
« l'enfer) aux feuillets de la *Bible* (ibid., p. 192). — Seulement,
« que cette contradiction ne nous empêche point *d'admirer* le protes-
« tantisme dans ses soldats et dans ses *martyrs* (ibid., p. 193). » —
Le Paris de 1789 a condamné en quelques semaines la monarchie ab-
solue et le catholicisme sous le vent de Dieu (ibid., p. 248). —
Les catholiques sont « les tyrans de la conscience humaine et de la *foi*
« véritable (ibid., p. 254). » — L'ultramontanisme est « la négation des
« conciles et le gallicanisme la négation du pape (ibid., p. 307). — O
« sainte raison humaine, pur rayon du Dieu vivant, jamais tu ne seras
« anéantie. Ton double foyer est dans la conscience de l'infini et dans
« la conscience des peuples. Comment ne pas te respecter, *t'adorer*, te
« défendre?... Le pape, en tuant son rival, le concile de Trente, et en
« ne tuant pas la raison, n'a rien conquis définitivement (ibid., pp. 314,
« 315). » Au concile de Trente, la papauté « prend des proportions in-
« connues. Elle y devient la dictature universelle et immuable... Elle
« est le despotisme sacré auquel se rattacheront tous les despotismes
« futurs (ibid., p. 314). » En votant le concile de Trente, les Etats de
Paris, en 1593, « immolèrent au saint-siége les libertés de l'Eglise gal-
« licane (t. IV, p. 327). — Le succès de la vulgarisation de la Bible
« fut d'affranchir la pensée. Car, mettre la Bible entre les mains de
« l'homme, c'était le constituer juge des textes, ce qui fait le protes-
« tant, et si les textes venaient à ne plus le satisfaire, c'était le cons-
« tituer juge de l'esprit, ce qui fait le philosophe (ibid., pp. 425
« et 426). » — Il y a cinq journées dont les hommes successifs sont
Luther et Calvin, Coligny, l'Hôpital et Henri IV, Descartes, Vol-

re et Rousseau, Mirabeau... (ibid., p. 428). — « Avant-hier, c'était le protestantisme, hier, c'était la philosophie, aujourd'hui, c'est la révolution française. Demain, après-demain, toujours, ce sera autre chose, quelque chose de plus parfait. Là est toute la question. Le moyen âge, c'est l'obéissance aveugle. Le XVIe siècle, c'est le réveil de la liberté... Il n'y a plus qu'une loi, l'évidence, plus qu'une faculté, la conscience; et, sur cette pente, le protestantisme glisse dans le *rationalisme* (ibid., p. 429). — Le plus grand malheur de l'idolâtrie après *l'erreur*, c'est l'intolérance... C'est cependant l'indulgence mutuelle qui serait juste et que cette histoire enseigne. Que tous les cultes brûlent leurs parfums et les fassent fumer avec leurs prières, l'un à côté de l'autre, ces prières *multiples plairont* à Dieu; car, tandis que nous ne voyons que les dissidences, Dieu voit *l'harmonie*. Les idiomes de l'adoration sont divers, mais le sens est le même (ibid., p. 430). — Ah! que je préfère la foi de 'humanité! Depuis les édens primitifs, depuis les religions de 'Inde, de l'Egypte, de la Perse, de la Grèce, et de Rome, et de la Judée; depuis Pythagore, et Platon, et Aristote; depuis saint Thomas d'Aquin, depuis Bacon et Leibnitz; depuis Kant, Fichte, Schelling et Hégel, ces *destructeurs* venus après des fondateurs pour susciter des fondateurs *nouveaux;* depuis les Védas et la Bible, en un mot, jusqu'à la philosophie allemande, il y a bien eu les théodicées dans le monde. Il y en aura d'autres sans que la *foi* soit détrônée ni ébranlée... Comment périrait-elle, puisqu'elle est *de Dieu*, qu'elle est tout l'homme et qu'elle *fonde* la vie éternelle (ibid., p. 432)? — Je ne veux pas attaquer le culte ancien, je veux établir les droits de la conscience (t. Ier, p. 3). »

Nous avons choisi ces textes entre mille autres. Il fallait les citer ur faire promptement toucher du doigt toute l'incohérence de ce re. M. Dargaud se prétend exact et tolérant; nous verrons tout à eure comment il tient ses promesses. En attendant, notons ces ses : il est pour toutes les religions et pour la seule religion du re humain, pour la foi *nouvelle*, pour l'Evangile *nouveau,* pour religion *nouvelle* des protestants, et pour, c'est-à-dire contre le holicisme, dont toute la morale consiste à aimer Dieu et les hommes; st pour le progrès qui modifie nécessairement les idées religieuses, pour la religion éternelle, immuable et universelle du genre huin; pour tous les peuples de l'antiquité, car leur culte a fait partie la religion générale, et contre l'idolâtrie qui fut l'erreur non moins

générale de ces peuples; enfin pour l'idée chrétienne et pour toutes les autres idées religieuses formant ensemble la religion unique et générale. Il est encore pour l'apothéose de l'humanité et pour les droits imprescriptibles de la raison et de la conscience dans l'individu. Il estime que le catholicisme possède le seul dogme chrétien, celui de la charité, en dehors duquel toutes les divergences de culte sont insignifiantes, et il écrit dix-huit cents pages pour glorifier dans les protestants des *martyrs*, des *révélateurs*, s'inspirant d'une foi *neuve*, venant régénérer le monde avec un dogme *nouveau*, et mettant la France, pendant un demi-siècle, à feu et à sang pour conquérir à des futilités suivant lui sans valeur et en même temps magnifiques, une place au soleil. Vraiment on se demande, en lisant ces aberrations étranges, si elles n'ont pas été écrites en pleine hallucination; mais non, gardons-nous de le croire. Dans tout ceci il y a une idée, celle de déshonorer le catholicisme; un projet, celui de le présenter, en le défigurant, au mépris et à la haine des lettrés et de la multitude. C'est le double but de ce travail; ne serait-ce pas la cause de la triste célébrité qu'on a voulu lui faire?

M. Dargaud se flatte d'avoir publié un livre en l'honneur de la tolérance. Voilà le grand mot banal qui, dans son école, dissimule un autre mot d'ordre. Liberté dans les phrases, despotisme dans les actes, c'est la manœuvre habituelle de la libre pensée. Loin de prêcher la tolérance, la charité et la paix, ce livre respire d'un bout à l'autre la compression, la haine et la guerre. M. Dargaud ne peut parler de l'Eglise qu'avec des colères qui, grâce à Dieu, révèlent son dessein aux plus inattentifs. — Ici encore, si nous voulions citer, nous n'aurions que l'embarras du choix. L'auteur comprend la liberté des cultes à la façon des grands hommes, — Mirabeau en tête, — de la révolution française. Il applaudit à la confiscation des biens de l'Eglise; il repousse, comme prince étranger, le chef du catholicisme; il estime que les gallicans, ses amis, nient le pape, et, par suite, c'est une Eglise nationale qu'il veut. D'après lui, les évêques, c'est-à-dire ceux qui ont fait le royaume de France, même suivant le rationaliste Gibbon, auraient dû être, au XVIe siècle, exclus totalement de la conduite des affaires; c'est ainsi qu'il entend la liberté civile. Les jésuites sont à ses yeux une secte de tyrans, d'intrigants et d'assassins; sa plume ne les rencontre pas sans devenir frénétique. Le concile de Trente, cette sublime et pacifique manifestation du droit de l'Eglise d'affirmer sa foi et de se réformer elle-même, soulève

s fureurs. Il calomnie ses prélats, il insulte ses dogmes, il dénature ses décrets, il fait de cette assemblée une odieuse et absurde caricature. Il va plus loin : non content de faire preuve, dans tout ce qu'il dit de ces augustes assises du catholicisme romain, d'une ignorance qu'il faut à chaque ligne renvoyer au catéchisme, il ne craint pas de falsifier. Après avoir dit (t. II, p. 410) que le concile de Trente *proscrivait* le protestantisme ; que ce concile (ibid., p. 420) était le despotisme, une apparence d'unité et une réalité d'oppression ; après avoir, à ce propos, comme en parlant du colloque de Poissy, bafoué nos plus saintes croyances, il écrit ces lignes : « Le jésuite Bellarmin ne « recule pas. « Si le pape, dit-il, tombait dans une erreur telle qu'il en « vînt à *commander les vices* et à interdire les vertus, l'Eglise, à moins « de pécher, devrait croire en conscience que les *vices sont bons et* « *que les vertus sont mauvaises* (*Du Pontife romain*, liv. IV, ch. V) « (ibid., p. 305). » Or, voici le texte latin de Bellarmin : *Quod autem non possit Pontifex errare in moribus per se bonis vel malis probatur... Secundo, quia tunc necessario* ERRARET ETIAM CIRCA FIDEM. *Nam* FIDES CATHOLICA DOCET OMNEM VIRTUTEM ESSE BONAM, OMNE VITIUM ESSE MALUM ; *si autem Papa erraret præcipiendo vitia vel prohibendo virtutes, teneretur Ecclesia credere vitia esse bona et virtutes mala, nisi vellet contra conscientiam peccare. Tenetur enim in rebus dubiis Ecclesia acquiescere indicto omnis Pontificis, et facere quod ille præcipit, non facere quod ille prohibet, ac ne forte contra conscientiam agat, tenetur credere bonum esse quod ille præcipit, malum quod ille prohibet.* — On le voit, M. Dargaud a dénaturé audacieusement le texte de Bellarmin pour calomnier toute l'Eglise. L'illustre docteur affirme que le Souverain Pontife, par cela seul qu'il est infaillible quant au dogme, doit l'être quant à la morale ; car autrement l'Eglise, en écoutant sa parole, risquerait d'appeler mal ce qui est bien et réciproquement. M. Dargaud, lui, voulant tenir ses pompeuses promesses d'exactitude et de loyauté, désirant aussi faire voir qu'il n'a pas l'intention d'attaquer l'Eglise, suppose que Bellarmin a eu la folie d'écrire qu'il faut croire, pour être catholique, que les vices sont bons et les vertus mauvaises, si tel est l'enseignement du pape !... Quelques lignes plus haut, il fait dire à Grégoire IX : « Dans les choses qu'il veut, la volonté du pape est raison. Il peut dispenser du droit, il peut faire que l'injustice devienne justice (*Décrétales*, liv. I, VII). » Eh bien, ces Décrétales de Grégoire IX, on les trouve dans le tome II du *Corpus juris*

canonici. Le titre VII du livre I traite *de Translatione episcopi*, et ne contient pas un mot de ce que dit M. Dargaud. Aucun des chapitres de ce titre VII ne renferme la moindre allusion à la question de savoir si le pape peut faire que l'*injustice devienne justice*. Au surplus, nous avons parcouru sans plus de succès les cinq livres de ce volume, tout entier consacré à Grégoire IX. Donc, ou M. Dargaud a mal indiqué sa source, et dans ce cas que devient son exactitude? ou il a falsifié le texte comme il l'a fait pour Bellarmin, et que dire de sa loyauté?

Sa tolérance est aussi sincère que sa bonne foi historique. Ce n'est pas *pour*, mais *contre* la liberté religieuse qu'il a écrit ce livre. Nous n'avons pas là un récit, mais un hymne continu, chanté sur tous les tons, en l'honneur des huguenots. Quelquefois, il est vrai, ils oublient la tolérance et la charité; mais ce ne sont là, de leur part, que des représailles; il dissimule habilement plus des trois quarts de leurs excès, et loin de nous signaler, avec une impartialité qui ne serait que vulgaire, les ruines dont ils ont couvert la France, leurs attentats continuels à la liberté du culte catholique, leurs spoliations, leurs implacables vengeances, il célèbre leurs vertus, il les transforme en martyrs : les victimes sont les bourreaux, et les bourreaux les victimes. M. Dargaud entend la liberté de conscience à la façon des sanguinaires disciples de Luther et de Calvin; c'est assez dire, et nous ne sachions pas que jamais auteur ait flagellé son œuvre avec cette justice.

La morale de cette histoire est à l'avenant. Luther n'est pas pour M. Dargaud un révolté impudique : c'est un moine raisonnable, qui, en épousant Catherine Boré, rend hommage à la dignité de la famille. Pas un mot sur les mœurs abominables de Calvin. Les huguenots représentent le parti des austères, Antoine de Bourbon et Condé exceptés; encore l'auteur est-il facile sur les débauches de ce prince, jusqu'au moment où celui-ci rentre dans le catholicisme. Quant aux catholiques, ils cumulent la plus effrontée luxure, la perfidie, la cruauté; ils dépassent Néron et Héliogabale. Croyez-vous donc M. Dargaud bien sévère pour les amours? Oh! non; il ne rencontre pas une beauté de la cour, même parmi les plus immondes, sans la détailler, et ce qu'il n'en dit pas est encore plus significatif que ce qu'il en dit. En calomniant les mœurs de Catherine de Médicis, que des écrivains rationalistes eux-mêmes ont respectées, il a une phrase libertine qui défie toute citation. Il nous parle avec vénération du huguenot d'Aussun qui accomplit son suicide abîmé de honte, mais *rehaussé* par son re-

ords et par son expiation (le remords et l'expiation pour s'être shonoré en secourant M. de Guise contre une charge de Coligny!) II, p. 208). Le capitaine huguenot de la Noue est loué d'avoir joué un uble jeu avec une loyauté parfaite, étant à la fois grand diplomate ur le roi auprès des Rochelais, et grand capitaine contre lui (t. III, . 379). Et qu'on remarque qu'à tout instant M. Dargaud met en ène le machiavélisme catholique. Quant aux protestants, lorsqu'ils entent avec impudence comme Condé, ils n'ont que « des diplomaties; » lorsqu'ils sont violents, ils usent du droit de défense ou ils béissent au *destin*, mot souvent répété, et bien digne d'avoir ici sa lace. — Indépendamment de coupables connivences avec l'immoralé des huguenots, il y a, dans ces quatre volumes, des effluves ervantes de sensualisme. On y est presque toujours, non pas simplement avec le demi-monde du XVIe siècle, mais en plein lieu de déuche. Loin de se borner aux révélations nécessaires, M. Dargaud se aît à colorer des tableaux lubriques; il nous fait assister aux shonnêtes intrigues de ruelles, de boudoirs et d'alcoves. Encore s'il ait véridique! mais, dans le but de rassasier ses haines anticatholiues, il souille des venins de sa plume les plus pures réputations. A l'enndre, François de Guise et le cardinal de Lorraine furent des libertins, s amants de Catherine; Paul III et Pie III des débauchés; le légat de aul III un homme perdu de mœurs; le cardinal d'Ossat un roué; le rdinal du Perron n'eut pas de conscience : prêtres, évêques et cardiaux firent du confessionnal, sous les Valois, la succursale des mauais lieux du Louvre; ils se prêtaient avec autant d'hypocrisie que de issolution aux plus laides intrigues; ils les couvraient d'absolutions crilèges. Et nous ne disons pas ici la centième partie de ces récits ou e ces mensonges scandaleux avec lesquels on essaie de traîner tout catholicisme, hommes et choses, dans la boue des pamphlets huenots, au risque de souiller l'innocence, en faisant de ces tableaux tant d'annexes des scènes malsaines de nos boulevards. En dehors ême de toute autre considération, nul père, nulle mère honnête ne ut permettre à son fils et à sa fille une telle lecture.

Entrons maintenant au cœur de la question. Ce livre, au point de e de la liberté de conscience, est une perpétuelle duperie. En effet, liberté de conscience est parfaitement distincte de la liberté des ltes. La première n'est autre chose, suivant la doctrine même de glise, que l'inviolabilité du for intérieur. La seconde, suivant les mes de M. Dargaud, est une absurdité en droit, une impos-

sibilité en fait; et c'est pourquoi son histoire n'est qu'un
Pourquoi l'homme a-t-il une conscience? Pour choisir le
fuir le mal. Donc, plus il y a d'obstacles entre sa conscie
bien, moins elle a de liberté. A mesure que les erreurs et les
répandent avec plus de licence, sa faiblesse native la met de
plus en danger de se pervertir; elle est alors plus près du v
loin de la vertu, et conséquemment moins libre: sa liberté e
son inverse de la liberté extérieure du mal. — Absurde en
théorie absolue non de la liberté de conscience, mais de la m
tion de toutes les doctrines et de tous les cultes, théorie dével
1800 pages, est encore, avons-nous dit, impossible en fait
était un *droit* naturel, tout ce qui la gêne serait nul de ple
Les cultes les plus séditieux, les plus immoraux devraient se
sans entrave. Aussi, on ne la trouve ni dans les édits de tolé
faveur des huguenots, ni dans l'édit de Nantes, ni même
constitutions modernes. Aujourd'hui encore, l'Etat ne se ré
pas, en France, la faculté d'approuver ou d'interdire tout cu
veau? La royauté au XVI[e] siècle ne prétendait pas autre cho
donc cette histoire, lors même qu'elle ne serait pas un tissu
rations calomnieuses et de déclamations extravagantes, ne se
core qu'un roman en quatre volumes. — Mais examinons-l
point de vue historique.

Les protestants, dit M. Dargaud, ont usé de représailles et
droit. — Non; ils ont été agresseurs et séditieux. — Les pro
dit-il encore, voulaient la liberté de conscience. — Non; ils
laient que la tyrannie religieuse entée sur la tyrannie politi
montrons-le en peu de mots.

Le calvinisme, dont le protestant Bayle a signalé la nature
et séditieuse, était directement hostile aux institutions, aux r
à l'esprit de la France, comme l'a prouvé M. Polenz dans son
du calvinisme en France, écrite en 1858 dans un sens pr
S'il se propagea si rapidement dans notre pays, c'est qu'il pr
à la noblesse, en grande partie ruinée par la guerre, les rich
l'Eglise; c'est qu'il servait de prétexte aux factions princière
ambitions aristocratiques; c'est qu'il s'adressait aux vices de
à tous ceux qui voulaient, par l'abolition de la confessio
jeûne, s'affranchir des chaînes du catholicisme. Quant à
rité morale des huguenots, ce fut pour la secte un moyen
croire qu'elle voulait uniquement réformer l'Eglise. Les

les débauches que le luthéranisme déchaîna en Allemagne, celles es calvinistes en France pendant les horreurs des guerres civiles u'ils suscitèrent, prouvent manifestement la profonde immoralité de réforme. Sa doctrine, du reste, allait droit à courber la France, en as de victoire, sous le plus brutal et le plus odieux despotisme. Prolamant l'inamissibilité du salut, c'est-à-dire la certitude d'obtenir, nalgré tous les crimes, la félicité éternelle, pourvu qu'on eût fait une ois dans sa vie un acte de foi ardent; dépouillant l'âme de son libre rbitre; vouant les hommes, de toute éternité et par une prédesnation fatale, les uns au ciel, les autres à l'enfer; punissant les noindres fautes d'un supplice éternel au delà de cette vie, et autoisant les *élus*, c'est-à-dire les protestants, à commettre tous les forfaits, le calvinisme tendait à pervertir complétement le sens moral, à auser un débordement général de licence, à rendre inutile tout effort ers le bien.

D'autre part, les calvinistes ne voulaient pas, comme on dit, une lace au soleil, mais la domination absolue ; ils ne prétendaient pas disuter, mais s'imposer : la liberté des cultes eut en eux des ennemis vioents. M. Dargaud reconnaît lui-même le despotisme de Luther, et surout celui de Calvin, sur les consciences; mais il a soin, tout en avouant ue Théodore de Bèze fut en France l'âme de la réforme, le docteur es Condé et des Coligny toujours écouté, de laisser dans l'ombre son ntolérance. Sa franchise, à cet égard, eût nui à sa thèse. Soyons sinères à sa place. De Bèze se disait, à la manière des autres prédicants alvinistes, successeur des apôtres, envoyé de Dieu pour réformer le hristianisme. Il prononça ces paroles au colloque de Poissy : « La véritable Eglise se reconnaît en notre doctrine comme en nos personnes. » Suivant lui et ses collègues, le pape est un antechrist, Eglise une Babylone, une vaste idolâtrie dont il faut purger la terre; s calvinistes sont seuls les *élus;* tout catholique est réprouvé, omme faisant partie d'une secte horrible de païens. C'est là un aricle du symbole calviniste, et de Bèze l'expose sans détour dans la onférence de Saint-Germain. Donc, tout huguenot doit avoir une haine mortelle pour ces damnés papistes, « pour la vermine des blasphémateurs papisants. » Telles sont, incontestablement, les pensées de la masse des sectaires et de leur chef. Aussi, quelle intolérance contre les atholiques! Défense aux fidèles d'épouser des papistes et ordre aux arents d'empêcher ces mariages, même en refusant tout secours pécuniaire; défense aux imprimeurs et aux libraires de prêter aux ca-

tholiques le concours de leur industrie; défense aux artistes de faire une œuvre quelconque pour les chapelles et les églises; défense au avocats de plaider dans des causes bénéficiales et autres semblables défense enfin de tenir à ferme les biens ecclésiastiques, quand la re devance est en cire ou en encens, car ce serait favoriser l'idolâtrie Tout schismatique qui s'écarte, même légèrement, de la confessio calviniste, est livré au supplice, et cependant le schismatique est bie moins coupable aux yeux de la secte que le papiste. Locke et Tillotson les protestants les plus libéraux des premières années du XVIIIe siècl désiraient l'extermination des catholiques. L'intolérance était si bie le fond même des sectes réformistes, qu'elle se résume dans c axiome de Théodore de Bèze : « *Libertas conscientiarum diaboli* « *cum dogma :* la liberté de conscience est un dogme diabolique. Que pense M. Dargaud de ce libéral axiome des *martyrs* de la liber de conscience? Avons-nous besoin de dire qu'il n'a eu garde de produire, bien qu'il ait usé ses yeux pendant six ans, — comme nous le raconte avec une humilité de bibliophile, — pour colliger l matériaux de son loyal et impartial ouvrage? — Aussi, partout où i dominent, les protestants sont impitoyables. Luthériens, calvinistes zwingliens persécutent à outrance. En 1527, on brûle les hérétiqu à Zurich. L'article 36 de la confession helvétique est celui-ci : *Stringa magistratus gladium in omnes blasphemos, coerceat et hæreticos* Tout le monde connaît l'épouvantable tyrannie que l'orgueilleux e féroce Calvin fit régner à Genève; mais ce qu'on ne sait pas asse comme l'a fait remarquer le *Correspondant*, à qui nous empruntons plusieurs de ces détails, c'est que trois protestants seulement impro vèrent la mort du célèbre médecin; c'est que deux de ces trois n concédaient même pas le droit de punir les hérétiques; c'est que leur réclamations ne produisirent pas dans le protestantisme la plus légèr sensation. « Ceux qui ne veulent pas, disait de Bèze, que les hérétique « soient mis à mort, sont tout autrement coupables que ceux qu « réclament l'impunité des parricides. L'autorité catholique peu « abuser du droit de glaive, *qui appartient au magistrat en matièr* « *de foi.* Eh bien! nous acceptons l'abus, mais nous voulons pouvoi « *exterminer* ceux qui troublent les Eglises! »

Exterminer! Et voilà les hommes que M. Dargaud pose en libé rateurs de la conscience! voilà les sectaires impitoyables qu'il pré sente à notre admiration et à notre attendrissement comme des ami de la charité évangélique, ayant aux mains l'olivier de paix, aux lèvre

e suaves paroles fraternelles ! Ce livre, pour parler le langage de son uteur, n'est qu'une *vaste étude* et une *amplitude* mensongères ; c'est n défi jeté à l'histoire et au bon sens ; sa thèse ne supporte pas le lus léger examen. Toutefois, puisque le premier corps littéraire de ı France l'a couronné, non sans faire des réserves que nous apprécie-ons ; comme aussi il faut en finir avec ces absurdes apothéoses dé-ernées avec une fatuité croissante aux tyrans, aux démolisseurs et aux éditieux du XVIᵉ siècle, qui ont fait les tristes ruines de toute sorte ont nous sommes témoins, nous demandons à nos lecteurs de nous uivre avec leur bienveillance habituelle dans la seconde partie de notre ritique. Nous jetterons un coup d'œil rapide sur l'histoire de nos uttes religieuses ; nous ferons voir à M. Dargaud, par M. Dargaud lui-nême, qu'il a dénaturé complétement le sens des faits, qu'il a prodigué pleines mains la calomnie et l'outrage aux hommes et aux choses les lus vénérables, qu'il a manqué, dans le choix et la mise en œuvre de es matériaux, aux notions les plus vulgaires de la sincérité ; qu'il est resque toujours étranger à la dignité de l'histoire ; qu'enfin il se con-redit de volume à volume, de page à page, de ligne à ligne ; nous erons ensuite une légitime et large part à la gaieté française, avec les échantillons d'un style dont l'auteur a le secret, et qui ouvre une oie nouvelle, paraît-il, au genre *académique*. GEORGES GANDY.

5. **LETTRES** *inédites de Jean* RACINE *et de Louis* RACINE, *précédées de la vie de Jean Racine et d'une notice sur Louis Racine*, etc., par leur petit-fils l'abbé Adrien DE LA ROQUE, chanoine titulaire d'Autun, et ancien vicaire général honoraire du même diocèse. — 1 volume in-8° de 460 pages (1862), chez L. Hachette et Cie ; — prix : 7 fr. 50 c.

Le glorieux nom de Racine n'est plus porté par personne, mais sa amille subsiste encore, en ligne collatérale et en ligne directe. Sa œur Marie, demeurée fidèle au foyer paternel, a laissé postérité à la 'erté-Milon ; Marie-Catherine, sa fille aînée, se survit par les femmes lans une descendance encore nombreuse. Louis, son plus jeune fils, erdit, dans le tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, l'héritier le son nom ; mais il lui restait deux filles qui chacune ont formé une ranche toujours vivante. C'est de l'aînée, — Anne Racine, — que lescend l'auteur de ce livre ; sa mère, née Anne-Pauline de Taillevis le Jupeaux, est aujourd'hui la seule, parmi les descendants de Racine, ui ait connu la belle-fille du grand poëte, sa bisaïeule, morte seule-nent en 1794.

On conçoit quelles précieuses traditions M. l'abbé de la Roqu doit avoir recueillies de la bouche d'une telle mère. De ces tradition jointes à quelques monuments écrits conservés religieusement parn les siens, il a composé ce livre, œuvre de famille en même tem qu'œuvre littéraire. — Ces écrits, tous inédits, consistent en deux co respondances : l'une de l'auteur d'*Athalie* avec sa sœur Marie, ving quatre lettres, dont plusieurs datent de sa première jeunesse et jette quelque jour sur cette partie de sa vie, jusqu'ici la plus ignoré l'autre, de Louis avec sa fiancée et sa femme, soixante-quatre lettr suivies de trois billets à Mme de Neuville de Saint-Héry, sa fille aîné — M. l'abbé de la Roque ne s'est pas contenté d'éditer et d'annot ces deux correspondances : il les a fait précéder d'une ample biogr phie de Jean Racine, dans laquelle il complète et rectifie les mémoi si intéressants de Louis sur la vie de son père, soit à l'aide de trad tions de famille, soit surtout au moyen des lettres inédites tombé entre ses mains, lettres qu'il y insère déjà presque toutes, — ce q pour le dire en passant, a l'inconvénient de faire double emploi av la publication qui doit suivre. Cette biographie a pour compléme quelques mots sur la femme et sur la sœur unique du poëte. - Vient ensuite une cinquantaine de pages sous ce titre : *La Famille d Racine*. Là on trouve une notice sur Louis Racine, abrégée d'une vi plus abondante publiée par l'auteur en 1852 ; des notices sur le autres enfants de Racine ; enfin, une généalogie de toute la famill Les lettres inédites remplissent la seconde moitié du volume.

Disons-le d'un mot : l'œuvre propre de M. l'abbé de la Roque malgré quelques négligences de style, quelques fautes regrettables d typographie, est pleine d'intérêt. Faisons-lui observer seulement qu Chapelain,

Le mieux renté de tous les beaux esprits,

n'a pas été un représentant si *désintéressé* des gens de lettres a XVIIe siècle (p. 39) ; que l'*inflexibilité* prétendue de la hiérarchi sociale sous Louis XIV n'empêchait pas des hommes comme Colbe de parvenir aux premières charges de l'Etat, qu'elle maintenait se lement chacun à sa place, et qu'il n'est pas sûr qu'avec les confusio et les empiétements contemporains « les fils du XIXe siècle respire « un air plus libre que celui de la cour du grand roi (pp. 151, 152). Nous savons moins de gré encore à M. l'abbé de la Roque de son en thousiasme pour Molière, dont le nom, à l'en croire, « éclipse tous le

« autres (p. 127), » même ceux de Bourdaloue et de Fénelon! D'un prêtre est-ce là le langage? Est-il d'un prêtre également d'user de précautions oratoires pour dire que Racine croyait au purgatoire et priait pour les morts (p. 147)? Enfin, un prêtre, parce qu'il est petit-fils du janséniste Louis Racine, a-t-il le droit de tomber dans ce lieu commun de sensiblerie sur la persécution et la destruction de Port-Royal (p. 170)? Il y a eu excès peut-être; mais aussi, quel autre moyen d'étouffer ce nid d'hérésie qui troublait tout dans l'Eglise et dans l'Etat? — Du reste, dans ses lettres inédites, Louis Racine ne paraît pas un janséniste trop farouche. Il se montre sagement occupé des affaires de ce monde, galant avec sa fiancée, enjoué avec sa femme, jusqu'à se permettre la plaisanterie délicate sur la fidélité conjugale. — Plus dignes sont les lettres de Jean Racine, sans atteindre toutefois la hauteur et le charme des lettres, déjà publiées, à son fils aîné, où l'homme, où le père, marchent de pair avec le poëte. Cependant, c'est bien déjà, dès cet âge de vingt ans, cette simplicité, cette tendresse, cette perfection morale, et aussi ce talent de style, qui se révéleront plus tard dans un jour plus complet.

A tout prendre, ce livre est un trésor. Rien n'avait été publié d'aussi intéressant sur Racine depuis 1747, année où parurent les mémoires de Louis sur la vie de son père; désormais la reconnaissance de la postérité, toujours si justement curieuse de détails sur la vie et les œuvres des grands hommes, doit se partager entre le fils et l'arrière petit-fils de l'illustre poëte. U. MAYNARD.

58. **LE JEUNE LOUIS**, ou *les Leçons d'un bon maître*, par M. Honoré BENOIST. — In-12 de 116 pages plus 1 gravure (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Nouvelle Bibiothèque morale et amusante*); — prix : 60 c.

Un enfant s'avise d'avoir le *spleen* : las du château, du parc, des bois, des prés de ses parents, il a des aspirations vers l'inconnu et déploie beaucoup d'éloquence pour convaincre son précepteur de la nécessité de le faire voyager. Une maladie lui vient en aide pour persuader aussi son père et sa mère. Ce prologue un peu emphatique est suivi de quelques chapitres consacrés aux excursions de l'élève avec son maître, qui s'applique à les lui rendre profitables. La Côte-d'Or et le Morvan sont tour à tour l'objet de leur exploration. — Sans avoir rien de bien remarquable, ces leçons contiennent, principalement sur l'histoire naturelle, des détails utiles, et seront plus profitables à l'en-

fance que les récits plus ou moins romanesques qu'on met trop souvent sous ses yeux.

Nous ne voudrions pas faire une guerre trop acharnée aux fautes typographiques, cependant nous ne pouvons nous empêcher d'en signaler une trop souvent répétée ici : c'est le mot *nase*, mis au lieu de *nasse* (sorte de filet) ; ce barbarisme est répété jusqu'à trois fois (pp. 77 et 80).

J. MAILLOT.

57. **UN DERNIER MOT** *sur Voltaire*, par M. Romée D'AVIREY. — 1 volume in-8° de IV-172 pages (1862), chez C. Douniol ; — prix : 2 fr. 50 c.

A la lecture de ce titre, on s'attend à une sentence définitive, résumant en quelques mots justes et fermes les jugements si multiples et si contradictoires portés sur la personne et sur les œuvres de Voltaire. Illusion ! Ici, de sentence, de jugement, pas l'ombre ! A peine quelques mots banals jetés en vague épiphonème à la fin d'un récit. Rien, du reste, qui apprenne ce qu'il faut penser de l'homme et de l'écrivain, de son temps et de son influence. C'est que de tout cela l'auteur paraît ne rien savoir et n'avoir rien étudié. — Qu'est-ce donc que cet opuscule ? Une simple biographie de Voltaire, sans plan, sans ordre, sans vérité, sans intérêt. A part la correspondance de Mme du Deffant, on dirait que l'auteur n'a consulté aucun des documents originaux et contemporains. Sur plusieurs des principaux faits de la vie de Voltaire, comme les débats avec le président de Brosses, le séjour à Cirey, etc., il s'en tient aux *Causeries* de M. Sainte-Beuve, qu'il analyse mal, au lieu de recourir, par exemple, au livre de Mme de Graffigny et à la publication de M. Foisset. Sur la mort de Voltaire seulement il paraît mieux renseigné ; mais il a pris tous les détails qu'il donne dans un feuilleton de l'*Univers*, qui lui-même n'était qu'un extrait du livre de M. Nicolardot : *Ménage et finances de Voltaire*. Et encore, sur ce point, aurait-il fallu conclure, et ne point se contenter de citer les diverses versions touchant la mort de Voltaire, sans en adopter aucune. Du reste, il n'a pas connu autrement le livre de M. Nicolardot, dont la lecture lui aurait épargné bien des erreurs. Car il n'a pas suffi à M. d'Avirey de faire un opuscule insignifiant, sans portée et sans but ; il a encore fallu qu'il le semât d'erreurs matérielles sans nombre. Quelques exemples. — Voltaire est né à Paris, et non à Châtenay ; — il est né le 21 novembre et non le 20 février 1694 : M. d'Avirey n'aurait pas dû adopter sur ce point (p. 2) le mensonge trop souvent imprimé. Le nom de *Voltaire* n'é-

tait probablement qu'un anagramme ; en tout cas, ce ne pouvait être le nom d'un fief qui n'a jamais existé (p. 10). — Suivant M. d'Avirey (p. 22), Voltaire, amoureux de Mlle Aurore de Livry, aurait publié sous son nom la première édition de *la Ligue.* — Ici, d'abord, il y a confusion de deux familles. Voltaire fut bien l'amant de la jeune Gravet de Livry, mais c'est d'un autre Livry, sécretaire du roi, qu'il fut le parasite. De plus, il est faux qu'il ait publié une édition de *la Ligue* sous le nom de Livry, qu'on ne trouve même pas parmi ses innombrables pseudonymes. — Si M. d'Avirey avait lu les pièces originales du procès de Jore, il n'aurait pas laissé *inexpliquée* (p. 27) l'apparition des *Lettres anglaises.* — Le père et le frère de Voltaire ne sont morts ni l'un ni l'autre en 1741 (p. 31) : le père était mort dès 1722 ; quant au frère, il ne daigna mourir qu'en 1745. M. d'Avirey ferait bien de nous indiquer sur quoi il s'appuie pour évaluer leur double succession à 40,000 livres de rente (ibid) : nous avions toujours cru que la fortune du frère était restée inconnue, et que l'héritage du père ne s'était pas élevé au-dessus d'une rente de 4,250 livres. — Il n'est pas plus heureux sur la date de la pension de 2,000 livres que Voltaire reçut du roi, pension dont le brevet n'est pas de 1745 (p. 47), mais remonte à 1722. — Au moins, devrait-il se mettre d'accord avec lui-même. Ainsi, comment Voltaire, banni à la page 53, demande-t-il son congé au roi à la page 59 ? Voltaire n'a jamais été banni. — M. d'Avirey n'est pas plus fort en géographie qu'en chronologie. Il place à Berlin (p. 61) une scène qui avait eu lieu précédemment à Paris, et qui occasionna le départ pour la Prusse, comme le raconte Marmontel dans ses *Mémoires.* Il fait de Marc-Michel Rey, libraire de Hollande, l'imprimeur de Voltaire à Paris (p. 119). Il ne sait même pas bien le nom de ce libraire, qu'il écrit *Ray*, comme il écrit *Ruffec* (p. 75), le nom du président de Ruffey. — Et voici encore de fausses dates et de faux calculs. La veuve Denis avait soixante-huit ans, et non soixante-dix ans, lorsqu'elle convola en secondes noces, et le *jeune* officier qu'elle épousa avait cinquante-huit ans bien sonnés, ce qui serait de la jeunesse bien prolongée (p. 171). — Au chiffre de 15,000 francs, prix prétendu auquel l'impératrice de Russie aurait acheté la bibliothèque de Voltaire (p. 158), que M. d'Avirey ajoute un zéro, s'il veut avoir le prix réel de cette acquisition, et qu'il n'oublie pas dans son calcul une pareille valeur en pierreries. — Comment le président de Brosses, se présentant à l'Académie en 1770, pouvait-il offrir parmi ses titres littéraires une tra-

duction de Salluste qui ne parut qu'après sa mort, en 1777 (p. 124)? — Que M. d'Avirey sache bien aussi que Voltaire ne se défit pas de toutes ses acquisitions en Suisse avant d'acheter Ferney, et qu'il les conserva plusieurs années encore ; que l'acquisition de Ferney précéda celle de Tourney, et que le bail de Tourney ne fut jamais résilié par lui, mais par sa famille (pp. 78-79). Enfin, qu'il lise les *Mémoires sur le jacobinisme* de Barruel, et il apprendra l'histoire de la mort de Diderot, qui fut loin d'être subite (p. 165). Nous en passons, et des plus grosses, car il faut en finir. — Et on appelle cela le *dernier mot* sur Voltaire ! Pas plus le dernier que le premier. Le peu de vrai et de bon de cette brochure se trouverait partout, jusque dans le moindre dictionnaire historique. Pour avoir le droit de dire le dernier mot sur Voltaire, il faudrait de l'étude, il faudrait de la pensée, qui font ici complétement défaut. Comment, avec des intentions excellentes, peut-on se résoudre à encombrer la librairie de pareilles publications? J. Duplessy.

58. **LE MOULIN** *de l'aveugle, ou les Miracles de la cécité,* par M. Just Girard. — 1 volume in-18 de 104 pages plus 1 gravure (1862), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes*); — prix : 30 c.

Episode de la vie réelle, ce petit volume a plus de caractère que beaucoup d'autres destinés à la jeunesse; il donnera lieu de bénir la providence qui attache des compensations admirables aux plus tristes infirmités.

59. **ODES CHOISIES** *de* Klopstock, *traduites pour la première fois en français, accompagnées d'arguments et de notes,* par M. C. Diez, docteur ès-lettres, professeur d'allemand au lycée de Sens. — 1 volume in-12 de 256 pages (1861), chez L. Hachette et Cie; — prix : 2 fr.

« Dans la poésie sentimentale, dit Schiller, peu de poëtes modernes, « et moins encore de poëtes anciens, pourraient être comparés à notre « Klopstock (t. III, p. 20, éd. de 1847). » Tous ceux qui liront ce volume ratifieront ce jugement d'un des plus grands poëtes de l'Allemagne. On trouve, en effet, dans ces odes du chantre de la *Messiade*, le ton de l'antique poésie des bardes, la simplicité grandiose des hymnes bibliques et l'esprit véritable de l'antiquité grecque et romaine.

Le traducteur, laissant de côté l'ordre chronologique, a divisé les chants en trois grandes catégories : 1° chants d'amour; 2° chants phi-

losophiques et religieux ; 3° chants patriotiques. — Les chants d'amour n'ont rien de commun avec les rêves érotiques d'Anacréon : c'est de l'amour chaste et pur, ordinairement chrétien, ou du moins platonique, dans lequel le sensualisme ne joue aucun rôle. Toutefois, comme c'est de l'amour tendre et expressif, les mères chrétiennes feront bien de ne pas confier à leurs enfants ces pages trop brûlantes. L'*Année future* est l'aspiration chrétienne, mais passionnée, de deux âmes vertueuses qui veulent unir leurs destinées ; — *Selmar et Selma* rappellent, par la lutte de deux amants exprimant leur passion, les églogues de Théocrite et de Virgile ; — le *Rossignol*, l'ode *A Dieu*, *A Fanny*, sont comme l'explosion d'un cœur sans espoir, qui demande à la foi des consolations à ses maux. — Tout cela est ravissant de poésie, et le poëte ne blesse en rien, malgré ses hardiesses, le sentiment chrétien, qui se complaît en dernier ressort dans l'amour et la contemplation de Dieu. On peut en juger par le début, qui donnera une idée de Klopstock et de son traducteur :

« Un secret frissonnement, produit par ta présence universelle, « m'agite, ô Dieu ! Un doux tremblement parcourt mon cœur et mes « membres. Je sens que tu es là même où je pleure, ô Dieu !

« De ta face, ô infini, part un regard scrutateur qui pénètre mon « cœur toujours ouvert pour toi. Sois saint devant lui, ô mon cœur, « sois sainte, ô mon âme échappée du souffle de l'éternel !

« Une illusion m'égare-t-elle, etc. (p. 34). »

Le poëte, s'élevant à la pensée de la présence de Dieu qui voit tous les secrets de notre cœur, se demande s'il est coupable dans cet amour si ardent. Bientôt, se tranquillisant à la pensée que c'est Dieu qui fixe ainsi les désirs du cœur, il s'épanche devant celui qui est tout amour. Résigné d'abord à être séparé de la personne qu'il aime, il demande ensuite à Dieu de l'unir à celle qui doit le soutenir et l'aider un jour dans le chemin de la vertu.

« O Dieu, fais fuir cette vie comme un souffle léger ! — Non, pas « cela !... Donne-moi celle que tu as créée semblable à moi... Aimé « d'elle, je proclamerai la vertu belle et bienheureuse... je chanterai « avec plus d'élévation le chant du médiateur (pp. 37 et 38). » Allusion à la *Messiade*. Rien donc de sensuel dans cette poésie ; mais elle n'en aura pas moins le tort grave d'amollir les âmes, et d'exalter l'imagination et le cœur au profit d'un sentiment qui a plutôt besoin d'être comprimé.

Les chants philosophiques et religieux renferment des beautés du

premier ordre. L'ode *A Ebert sur la disparition des amis*, le *Lac de Zurich*, la *Fête du printemps* surtout, et l'ode *A l'infini*, égalent les plus belles odes d'Horace et de Pindare. Ecoutons ces paroles que le poëte adresse à l'infini :

« Comme le cœur s'élève quand il te médite, ô être infini ! comme « il s'affaisse quand il redescend pour se considérer ! C'est la misère « gémissante et la nuit du tombeau qu'il aperçoit...

« Arbre de vie, souffle sur les harpes sonores ! Fleuve à l'onde cris- « talline, mêle ton murmure au son des harpes ! Jamais ni votre mur- « mure, ni votre frémissement, ni vos accords, ô harpes, ne le « chanteront dignement ; car c'est Dieu que vous louez (pp. 77 « et 78) ! »

Rien de beau, de lyrique, comme la description de l'orage dans la *Fête du printemps* (p. 74). — Ainsi que dans l'ode *A l'infini*, Klopstock, dans l'hymne sur l'*Avenir*, se représente le vaste système des corps célestes formant un chœur harmonieux à la gloire du créateur (p. 79). Les anges et les élus mêlent leurs voix à ce magnifique concert. Cette pensée, éveillant chez le poëte l'espérance d'unir un jour sa voix à ces voix sublimes, lui montre la mort comme une douce et compatissante libératrice.....

Les *Tombeaux prématurés*, le *Psaume*, commentaire poétique de l'oraison dominicale, la *Bénédiction*, toutes ces odes si riches de style complètent dignement la série des chants religieux.

Dans les chants patriotiques, l'auteur célèbre tour à tour la littérature allemande et la poésie biblique, « dont la beauté, dit-il, sur- « passe toutes les gloires de la littérature profane. »

« Qu'est Pindare près de toi, enfant de Bethléem, vainqueur du « disciple de Dagon et fils de berger, fils d'Isaïe, chantre de Dieu ; toi « qui pouvais chanter l'infini ! Ecoutez-nous, ô ombres (p. 117) ! »

Nous regrettons que ce beau mouvement soit interrompu par une malédiction contre Charlemagne : « Disparais, ô ombre qui nous fis « chrétiens en nous mettant à mort ! » Les catholiques regretteront encore que le traducteur, en faisant son choix, ait conservé l'ode protestante à Luther traducteur de la *Bible allemande*. « *Vénérable* Luther, *prie* pour ces pauvres hommes chez lesquels n'a « point retenti le cri de l'âme (p. 134). » Sans doute, il ne s'agit que de littérature ; mais pourquoi, lorsqu'on fait de l'éclectisme, blesser inutilement le sens catholique du pays auquel on adresse son œuvre ?

rès les gloires littéraires viennent les gloires nationales. Henri leur, Frédéric V, le barde de Vitikin et tous les bardes allemands ent la muse du nouvel Ossian dans ses chants de guerre, de ou de victoire. Ce qui domine le poëte, c'est l'amour de la pallemande et l'amour plus grand de la liberté. Aussi, partout et ırs salue-t-il la France comme l'émancipatrice des peuples et des ıalités. La *Parole des Allemands* (p. 234), *Hermann* (p. 236), ne ɥu'un appel à la conciliation de l'Allemagne et de la France pour erté. L'hymne intitulé *Ma douleur* (p. 249) reproduit plus ıent cette pensée; il est daté de 1796. Un esprit supérieur, le de la liberté, descend au sein de l'assemblée nationale qu'il insmais bientôt un autre esprit vient le rappeler du ciel, dans la ıion des horreurs qui doivent ensanglanter la France et tuer la ... Le poëte veut 89, mais il anathématise 93.

peut maintenant juger Klopstock au point de vue religieux, philique et littéraire. Le sentiment chrétien très-exalté, mais gâté ıe teinte de luthéranisme, l'amour de la patrie dominé par celui iberté, des qualités lyriques de premier ordre, entachées parfois ›eu d'obscurité et d'enflure; tel est, en résumé, ce livre cuintéressant, admirable à plus d'un titre, et si digne de prendre à côté de la *Messiade;* seulement, nous ne le conseillons point ›unes gens : à cet âge, l'esprit et le cœur n'ont besoin d'être s ni par le libéralisme, ni par l'amour, même immatérialisé.

C. Poussin.

ı **MEILLEURE PART**, *Scènes de la vie réelle*, par Mme Valentine Vat- . — 1 volume in-8° de 188 pages plus 1 gravure (1862), chez A. Mame e, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque* *coles chrétiennes*, 2e *série*); — prix : 80 c.

Meilleure part est l'histoire de deux orphelines, dont l'une sait uire courageusement à la condition d'ouvrière, l'autre veut deune grande dame, atteint ce but avec une facilité peu vraisem- , et ne sait pas, au sein de cette fortune étonnante, trouver le ›ur ni le répandre autour d'elle. — La conclusion se prévoit d'a-

PÈRE FARGEAU, *ou la Famille du peigneur de chanvre*, par Mme C. Du d'Elbhecq; *précédé d'une préface* par M. l'abbé Faudet, curé de Saint- ı. — 1 volume in-12 de viii-292 pages (1862), chez L. Hachette et Cie; rix : 1 fr. 25 c.

ci une histoire touchante, racontée avec simplicité, et dont le

sujet, pris dans la vie réelle, met sous nos yeux la vie de famille avec ses amertumes et ses joies.

Etienne, honnête et laborieux ouvrier, vivait avec sa femme et ses trois enfants. Par les diverses industries qu'il exerçait selon la saison, tantôt jardinier, tantôt moissonneur ou peigneur de chanvre, il était toujours occupé; les soirées d'hiver s'employaient à fabriquer des ustensiles en bois qu'il allait vendre dans les départements voisins. Jamais la paresse n'avait franchi le seuil de l'heureuse maisonnette, où une laborieuse ménagère entretenait sans cesse l'ordre et la propreté. Ce tableau d'une famille chrétienne attire dès le début et excite tout d'abord l'intérêt. — Rien ne semble manquer à cette humble félicité, lorsque la femme d'Etienne, frappée d'un mal soudain, meurt en quelques jours. Quelles difficultés pour un homme veuf d'avoir à soigner et à élever trois enfants! Gilette, l'aînée, a quatorze ans; Nicolas, gros réjoui de neuf ans, à la chevelure ébouriffée, s'annonce comme un terrible étourdi; le petit Marcelin, si tendre et si aimant, trop jeune pour comprendre la perte qu'il vient de faire, cherche partout sa mère et pleure en demandant ses caresses. La providence veille sur l'honnête Etienne, et lui vient en aide dans la personne de son beau-père. Veuf lui-même, quand il apprend la mort de sa fille, de sa chère Catherine, le père Fargeau songe aussitôt à ses petits-enfants. Etienne accueille son beau-père avec cordialité : sa noble nature ne s'arrête pas un instant à l'idée que le vieillard peut lui devenir à charge; il ordonne à ses enfants de le respecter et de lui obéir. Ceux-ci sont moins bons pour ce grand-père qu'ils ne connaissent pas et dont ils redoutent la morale sévère. Gilette, légère et négligente, craint qu'on ne lui reproche son manque d'activité et son bavardage; Nicolas, malicieux et futé, veut faire ses fredaines sans contrôle; quant à Marcelin, *le pleurard*, ses sept ans ne lui permettent pas encore de comprendre qu'un grand-père est une protection. Pauvres enfants, dans l'ignorance et la légèreté de leur âge, ils ne savent pas encore « que l'enfance ne saurait marcher seule dans la vie:
« qu'il lui faut un œil toujours ouvert, qui l'éclaire et la guide; une
« main ferme et douce à la fois qui la soutienne; un conseiller pru-
« dent qui la redresse quand elle s'égare, et qui l'encourage dans ses
« bonnes résolutions (p. 14). » — Le père Fargeau n'est pas un savant, mais il possède la science la plus utile, l'expérience de la vie; il a su tirer profit de ses longues années par le calme et la réflexion. Persuadé que son devoir est là, près de ses petits-enfants, il entreprend

le les corriger tout en s'en faisant aimer; persuadé aussi qu'au sacrifice imposé par la pratique du devoir est attachée une grande jouissance, la seule véritable, il vend sa montre, et monte un petit commerce de boissellerie; il va s'approvisionner à la ville voisine, et les ménagères trouvant chez lui tous les ustensiles qui leur sont nécessaires, lui donnent bientôt leur pratique. — Peu à peu, les natures s'assouplissent, les bonnes leçons, jetées à propos, commencent à porter leurs fruits; Gilette, voyant à chaque instant l'exemple du travail, devient plus laborieuse; Nicolas apprend qu'il a de grands devoirs à remplir et de grands efforts à faire sur lui-même pour se disposer à sa première communion; Marcelin, dont le caractère s'affermit, apprend sur les genoux de son grand-père ce que c'est que le courage moral : enfin, la bénédiction du ciel est sur cette famille.

Une foule d'épisodes, d'incidents bien amenés sont semés avec intelligence dans le corps du récit. Les commandements de Dieu et de l'Église y sont expliqués d'une façon claire et pratique, dans un style aisé, naturel, et souvent pénétré d'émotion. Les enfants y trouveront d'excellents exemples pour se corriger de leurs défauts; les parents y apprendront quel bonheur une famille éprouvée peut trouver dans la pratique de la religion, si elle sait se contenter de peu et modérer ses désirs. Simonet le forgeron, Denyse, sa mère, sont de délicieuses figures empreintes de la vraie charité: Firmin, le fils du condamné, le petit ange que Dieu appelle à lui dans un âge bien tendre, fait voir combien sont cruels les préjugés qui rendent les enfants responsables des fautes de leurs parents. Tout cet épisode de Firmin le petit vacher est empreint d'un sentiment doux et profondément religieux, de détails touchants et choisis, qui charmeront le lecteur.

Une préface de M. l'abbé Faudet, curé de Saint-Roch, est pour l'auteur de ce livre un précieux encouragement. Mme Du Bos d'Elbhecq a contracté une dette avec le public, qui attend maintenant la suite du *Père Fargeau*. A. MAZURE.

12. **LA PRISON DU LUXEMBOURG** *sous le règne de Louis-Philippe. Impressions et souvenirs*, par M. l'abbé GRIVEL, ancien aumônier de la chambre des pairs, etc. — 1 vol. in-12 de XXIV-366 pages (1862), chez A. Vaton; — prix : 3 fr.

M. l'abbé Grivel, aumônier de la chambre des pairs sous le gouvernement de juillet, donna les soins de son ministère de charité aux auteurs des six attentats commis contre la vie de Louis-Philippe. S'il

sincère, et qui relève aux yeux de leur propre conscience des
flétris par les arrêts de la justice humaine. En publiant ses im
sur les grands coupables dont il fut le suprême consolateur,
aumônier ne met au jour rien de ce que les condamnés ont v
cher; mais il montre par ces terribles exemples la force fu
passions qu'ont enflammées des lectures pernicieuses ou des
exécrables, et aussi le pouvoir vivifiant et réparateur de l'e
ment chrétien, même lorsqu'il ne vient qu'à la dernière heur
ces criminels, la plupart étaient des natures à demi-cultivées
savoir borné n'avait servi qu'à les mettre en contact avec de
livres et de vicieux amis; plusieurs avaient même senti quel
bles instincts, bientôt étouffés par une folle ambition ou u
envie.

Malgré le mélancolique intérêt et la haute portée de cet
quelques personnes se sont demandé s'il était vraiment bon
venable que le confident des pensées suprêmes de ces gran
pables vînt rappeler sur eux l'attention. Elles n'avaient sans d
suffisamment remarqué avec quelle scrupuleuse délicatesse M
Grivel évite de toucher à ce qui tient aux épanchements de
cience, avec quelle compassion il traite ceux que la religi
confiés, avec quelle force il combat les funestes erreurs de le
ment faussé par la passion. Quoi qu'on en pense, on ne sau
qu'il ne soit utile de montrer les effets merveilleux de
sur ces âmes corrompues, sur ces esprits égarés. — S'il est
de rappeler de si tristes événements, il est consolant aussi

nbrasser et bénir. — Le miséricordieux prêtre qui a touché le cœur : si profonds scélérats, a rempli la tâche qu'il s'était imposée dans ce vre comme il avait accompli son pénible mandat au Luxembourg, rec simplicité, avec dévouement, avec foi. La société humaine n'a ien pour récompenser de tels zèles; Dieu seul le peut, car Dieu seul ait ce qu'il faut de vertu chrétienne et sacerdotale pour accepter une harge si lourde.

3. **Mgr de Quélen**, *archevêque de Paris*, par l'Auteur de la *Vie de Mme de Méjanés*. — In-12 de VI-72 pages plus 1 gravure (1860), chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris (*Bibliothèque catholique de Lille*); — prix : 60 c.

Cette trop courte notice est loin sans doute de reproduire tous les raits de la vie de Mgr de Quélen. Elle donne cependant une esquisse idèle des vertus, des travaux, et surtout de la charité de l'illustre ontife dont la mémoire est restée en vénération dans l'Eglise de Pais. Nous recommandons cet opuscule pour les bibliothèques popuaires. Il sera lu avec intérêt et profit. Mais pourquoi l'estimable édieur a-t-il placé en tête un portrait qui, loin d'orner l'ouvrage, le épare? Nous conseillerions de supprimer cette caricature, qui ne onne aucune idée de la noble figure qu'elle est censée représenter.

4. **Les Salons d'autrefois**, *Souvenirs intimes*, par Mme la comtesse de Bassanville, *avec une préface* de M. Louis Enault. — 1 volume in-12 de XII-328 pages (1862), chez P. Brunet; — prix : 2 fr. 50 c.

C'est chose fragile et légère qu'une conversation de salon. Les enretiens les plus charmants, les plus vifs et les plus gais, s'y dissipent l'air comme dans un beau jour d'été s'envolent au gré du vent les étales des fleurs champêtres. Ce serait une œuvre impossible que de ecueillir ces causeries rapides et fugitives; on peut tout au plus esuisser le contour, marquer le trait, indiquer le mouvement de cette rte de cascade multiforme et aérienne. Cependant, des esprits délits ou tendres ont su donner des images attrayantes de ces ensemles fugitifs. Ainsi, le groupe chrétien dont Mme Swetchine fut la e; les réunions plus mondaines que présidaient Châteaubriand et me Récamier, ont trouvé leurs peintres. Voici maintenant qu'une mme de goût et un écrivain chrétien vient nous parler des *salons autrefois*. Mais ce mot « d'autrefois » est bien vague, bien indéteriné. S'agit-il du XVIIe siècle, de l'hôtel de Rambouillet et de la ice Royale ? ou est-il question du XVIIIe siècle, de Mme Geoffrin, de

Mme du Deffant, de Mme Dupin? Mme de Bassanville recule moi loin : son « autrefois » est le temps de l'empire et de la restauratio Elle nous introduit dans quatre salons assez célèbres alors, un p oubliés aujourd'hui, et où se trouvent réunis tous les contrastes commencement de ce siècle.

A tout seigneur tout honneur. Nous entrons d'abord chez Mme princesse de Vaudemont, née de Montmorency, une grande dame en fut. Ello réunissait, l'hiver rue de Provence, et dans la belle sais à Suresnes, la fine fleur de l'aristocratie, et entre autres personna distingués cet aimable comte de Narbonne, dont M. Villemain a si f tement et si délicatement retracé la physionomie. Le caractère ind gent, l'esprit délié et éclairé de Mme de Vaudemont conserva lon temps à ses soirées un ton digne et élégant, se tenant habituelleme dans la modération, mais sachant monter à la hauteur des plus gra sujets. — De l'hôtel de la princesse, nous passons chez Isabey, q poussa l'art de la miniature jusqu'aux dernières limites de la perfe tion. Nous y rencontrons un monde moins aristocratique, mais anim par les figures originales, spirituelles, accentuées de grands artistes. — Mme de Rumfort, à qui nous présente ensuite Mme de Bassanville, reçoit rue Vendôme, au Marais, des hommes de tous les rangs, de toutes les opinions, de tous les goûts : c'est le républicain Laya, le docteur Ferrus, le musicien Paër, le général Manhès; et, en femmes, la comtesse de Cayla, la duchesse de Cussé et cette étrange Mme de Genlis. — Enfin, nous terminons nos visites en entrant chez Bourrienne, rue Hauteville. Son salon fut célèbre de 1813 à 1830. Ancien compagnon de Napoléon à Brienne, M. de Bourrienne éprouva les fa veurs et les disgrâces de la fortune. Durant ses temps heureux, tou les grands personnages accourent à son hôtel; lorsque l'orage éclate il est à peu près seul.

Tels sont les quatre salons que nous fait connaître notre guide qui sait merveilleusement unir la grâce à la réserve, l'esprit à la dis crétion et à la dignité. Les nombreuses anecdotes, les fines reparties les bonnes actions qu'elle raconte, tout est présenté avec goût. San vouloir approfondir, sans chercher à suivre les traces plus durabl de M. de Falloux, et en restant attachée à une forme plus légère moins sérieuse, Mme de Bassanville se montre fidèle à l'inspiratio morale et religieuse. Aussi, les mains les plus pures peuvent, sans l moindre inquiétude, feuilleter son attrayant volume. On y puisera un idée, sinon complète, du moins juste, des physionomies qu'elle nou

montre surtout par le côté extérieur. Ces récits, où la bagatelle, la science, la vertu, les chimères, le rien même ont part, car

Il faut de tout aux entretiens,

ont cependant leur instruction, leur moralité, aussi bien que leur attrait. Comme l'abeille, Mme de Bassanville fait du miel de toute chose. Son style, limpide et rapide, parfois un peu trop précipité, est toujours franc et net. CH. LAVAL.

65. **SERMONS,** *mandements, lettres pastorales, instructions diverses* de Mgr GROS, évêque de Versailles, ancien évêque de Saint-Dié, *précédés d'une notice sur sa vie et ses écrits.* — 3 volumes in-8° de XCVI-420, 608 et 688 pages (1862), chez A. Jouby; — prix : 16 fr. 50 c.

Une vie éminemment sainte et régulière, une exactitude parfaite de doctrine, un talent supérieur d'administration, un zèle ardent pour les intérêts des Eglises dont il fut chargé, soit comme vicaire général, soit comme évêque, un jugement sûr dans la gestion des affaires les plus difficiles, une modération pleine de sagesse, mais inflexible sur les principes, une vigoureuse impulsion donnée aux œuvres diocésaines, une vigilance toujours attentive sur l'observation des règles disciplinaires et des saints canons, et, en outre, les relations les plus heureuses, soit avec ses collègues dans l'épiscopat, soit avec les diverses administrations civiles, soit avec les ecclésiastiques des diocèses qui ont eu le bonheur de l'avoir pour guide et pour chef, voilà, en quelques mots, les titres bien fondés que Mgr Gros offre à l'admiration de tous, et qui lui assurent après sa mort l'estime dont il a joui si légitimement pendant sa vie. Peu de prélats ont eu une carrière aussi occupée. Quoiqu'il fût d'une santé délicate, on peut dire que tous ses jours ont été comptés par de nobles et saints travaux. Mais il travaillait en vue de Dieu seul, et jamais la pensée ne lui serait venue de donner au public aucune de ses œuvres. C'est donc en portant une heureuse atteinte à sa modestie que sa famille a publié ses ouvrages. Les évêques, les prêtres, les laïques, les administrateurs, les hommes voués à la bonne littérature et à la saine philosophie, tous gagneront à leur étude. Après avoir lu les sermons, étudié surtout les mandements, où brillent tout à la fois les qualités qui paraissent souvent le plus opposées, mais qui se trouvent ici réunies par un sage tempérament, la douceur et la fermeté, la condescendance et le ton du maître, la prudence et la force, la bonté et la charité, la simplicité et la modestie, parcouru enfin les quelques lettres écrites à des reli-

gieuses, à des communautés, et dans lesquelles on trouve tant de tact, tant de sagesse, tant de précision en ce qui concerne soit le gouvernement de ces asiles de la piété, soit la direction des âmes qui s'y sanctifient, nous n'avons pu nous empêcher de reconnaître que publier les œuvres de Mgr Gros est un service réel, un véritable bienfait pour le clergé surtout.

La notice qui les précède a de beaucoup abrégé notre travail en traçant le plan de tout l'ouvrage. Ce plan, suivant une marche méthodique et classant toutes choses par ordre, comprend en premier lieu les écrits du prêtre, puis ceux de l'évêque, et à la fin quelques pages consacrées à des souvenirs de famille ou d'amitié.

Pendant les dix-neuf années qu'il exerça le saint ministère à Reims, sa ville natale, Mgr Gros prêcha dans différentes paroisses et dans la plupart des maisons religieuses. Quoique donnés à certains intervalles, ses sermons paroissiaux forment, dans leur ensemble, un cours assez suivi d'instructions sur les vérités qu'il importe au chrétien de connaître, et sur les devoirs qu'il doit pratiquer. Ainsi, la nature et les destinées de l'âme conduisent logiquement à l'obligation du culte envers Dieu; la qualité de divin législateur prouvée en Jésus-Christ, et les caractères de son Eglise reconnus dans l'Eglise romaine seule, établissent l'autorité de Pierre, et, par suite, celle du sacerdoce; puis les doctrines consolantes et les avantages inappréciables de la religion catholique, en confirmant sa céleste origine, nous la font aimer, et nous portent à pratiquer les vertus qu'elle enseigne, à nous élever même aux hautes régions de la perfection chrétienne. — Viennent ensuite les grands enseignements de la foi sur l'énormité et les suites funestes de la violation des lois divines, et principalement du péché mortel, sur le jugement particulier, le jugement général et les peines de l'enfer. Pénétrés d'une juste et salutaire frayeur, nous comprenons mieux l'importance du salut, la nécessité d'une véritable conversion: nos égarements appellent notre retour. Mais, pour accomplir l'œuvre de notre sanctification et de notre salut, nous avons besoin de secours puissants, et l'orateur nous les montre dans les sacrements et la prière. — Ses instructions sur les principales fêtes de l'année nous préparent et nous associent aux solennités de l'Eglise. Enfin, ses exhortations de première communion et ses entretiens familiers sur des pratiques de dévotion respectables et touchantes, offrent un précieux aliment à la piété des enfants et des fidèles. — Dans les communautés religieuses, le prédicateur adresse aux servantes privilégiées

du Seigneur des instructions qui regardent plus particulièrement leur saint état ; il y établit l'utilité des cloîtres pour la société, il y montre l'excellence, la sûreté, les avantages, les délices de la vie religieuse ; il y explique les premiers engagements de la vêture, la consécration d'une vierge, le besoin et les fruits du renouvellement des vœux. Faisant ensuite l'éloge des saints fondateurs et fondatrices de différents ordres, il présente aux pieuses vierges qui s'y sont vouées des modèles de vertu ; il leur propose des règles de conduite conformes à leur haute vocation, puis il leur donne de sages et paternels avis à l'occasion, soit de l'élection d'une supérieure, soit des visites régulières et canoniques. — Tel est le plan général et l'analyse rapide de ce que contiennent les deux premiers volumes.

L'épiscopat de Mgr Gros à Saint-Dié a duré trop peu de temps pour qu'il fût possible à l'éditeur de classer les écrits de cette courte période par genre de matières ; il les publie par ordre de dates. Mais pour Versailles, il a fallu adopter une marche différente. Un laborieux apostolat de treize années dans ce diocèse fournit des pages utiles et remarquables. Cette partie, quoique moins étendue que la première, n'est cependant ni moins riche, ni moins intéressante par l'importance et la variété des sujets traités ; elle est, pour ainsi dire, la vie de l'évêque en action, l'histoire de ses travaux apostoliques écrite par lui-même. Plusieurs ordonnances et circulaires rappellent les principaux actes de son administration ; ses lettres pastorales, ses mandements, ses circulaires au sujet des conférences ecclésiastiques, ses entretiens pendant les retraites sacerdotales, ses instructions de confirmation ou de bénédictions particulières dans le cours de ses visites diocésaines, ses pieuses exhortations dans les réunions de charité, ses allocutions aux distributions de prix, tous ces écrits retracent sa vive et constante sollicitude pour son diocèse, son zèle infatigable pour l'instruction du troupeau confié à ses soins, depuis les pasteurs et les fidèles jusqu'aux enfants du catéchisme et des écoles. Ses instructions pour la confirmation sont complètes : l'évêque y donne des avis tendres et paternels avant et après l'administration du sacrement ; il en explique les cérémonies, expose les caractères propres de chacun des sept dons du Saint-Esprit, exhorte les confirmés aux devoirs et aux vertus de leur âge, et leur indique les moyens de conserver et de faire fructifier en eux la grâce qu'ils ont reçue.

Disons aussi un mot de la partie qui termine le troisième volume, et qui est réservée aux souvenirs. C'est une chose vraiment touchante

de voir la part si large que le pieux évêque prit constamment aux événements de sa famille et à tout ce qui pouvait la concerner, et le doux souvenir qu'il conserva toujours pour ses amis, et en particulier pour sa ville natale. Une sœur bien-aimée, de pieuses parentes se vouent au service du Seigneur et au soulagement des malades ; il se réjouit de leur donner le saint habit, de recevoir leurs vœux et d'exalter par de nobles paroles la grandeur de leur sublime vocation. D'autre part, plusieurs de ses frères contractent d'autres alliances : il s'empresse de venir lui-même bénir leurs mariages et d'appeler sur eux les grâces du ciel. Plus tard, il confère le baptême, puis la confirmation à leurs enfants, et enfin il bénit encore l'union de plusieurs d'entre eux. A cette occasion, il adresse de touchantes exhortations, qui ont été recueillies et insérées à la fin de ses œuvres. On y retrouve, avec le parfum de la piété, le sentiment si doux des affections de famille ; ce sont quelques pages pleines d'intérêt et d'enseignements, sur des sujets qui sont si rarement traités. Souvent on se met en quête d'ouvrages renfermant des sujets qu'on appelle de *circonstance ;* aucun recueil d'instructions de ce genre n'offrira une plus riche et plus abondante matière que le livre dont nous rendons compte. Ce qui a permis de conserver tant d'instructions diverses, c'est l'habitude où était Mgr Gros de ne jamais parler en public sans avoir préparé son sujet, et même écrit ce qu'il devait dire.

Cet ouvrage est de tous les temps et convient à tous ; il charmera les loisirs de l'homme lettré, sera le guide et la consolation du chrétien, la règle et les délices des pieuses servantes du Seigneur ; le prêtre chargé d'une paroisse y puisera des éléments précieux et abondants pour l'instruction des âmes confiées à ses soins ; le directeur de communautés religieuses y trouvera une mine féconde de sages conseils et de règles sûres ; enfin, les évêques eux-mêmes pourront y recueillir des choses utiles pour le gouvernement et l'édification de leurs diocèses.

66. **SIDONIE**, ou *Orgueil et repentir*, par Mme Valentine VATTIER. — 1 volume in-12 de 140 pages plus 1 gravure (1862), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 3e série*) ; — prix : 45 c.

Ce petit volume, dont le titre fait connaître le programme, ressemble à beaucoup d'autres de ce genre ; l'analyse en est superflue.

: caractère de l'orgueilleuse est un peu chargé. L'auteur a quelque-is mieux réussi ; nous le verrons en examinant ses autres pro-ıctions.

. **SOUS LE CHAUME**, *nouvelles*, par Mme la comtesse R. de la Tour-du-Pin. — 1 volume in-12 de 224 pages (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*les Romans honnêtes*); — prix : 1 fr. 25 c.

Sous le chaume se développent trois petits romans, — la Laitière, Glaneuse, la Faneuse, — pleins de simplicité, de grâce et de fraîıeur. Humbles comme les sujets qu'ils traitent, ils n'ont cependant :n de vulgaire ; ils offrent, au contraire, des caractères d'une véri-ble élévation. A la chaste innocence qui caractérise ces trois nou-lles, les deux dernières ajoutent le mérite qui naît de situations peu mmunes et de conclusions inattendues. L'une des deux héroïnes mmole à la fidélité qu'elle croit devoir à une promesse jurée et in-stement arrachée par un mourant; l'autre renonce au sort le plus luisant selon le monde pour suivre la vocation que le ciel lui a ré-lée, et son sacrifice en entraîne un autre non moins touchant. — en de plus chrétien que ces petites nouvelles, où ne manquent ni ı gracieux détails ni les frais tableaux.

. **LA SYRIE** *et la terre sainte au* XVIIe *siècle*, par le P. Joseph Besson, de la Compagnie de Jésus; *nouvelle édition, revue* par un Père de la même Compa-gnie. — 1 volume in-8° de XVI-462 pages (1862), chez V. Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris ; — prix : 5 fr.

. **LA SYRIE** *en* 1861. *Condition des chrétiens en Orient*, par M. Saint-Marc Girardin, de l'Académie française. — 1 volume in-12 de VIII-448 pages (1862), chez Didier et Cie ; — prix : 3 fr. 50 c.

Imprimé pour la première fois vers le milieu du XVIIe siècle, le livre ı P. Besson n'a point vieilli avec les années; le style seul rappelle par pureté et sa sobriété l'époque où il a été écrit; car, pour le fond, il t toujours vrai, puisqu'il s'agit du Levant qui ne change guère. On y it, comme de nos jours, les chrétiens montrer un incomparable dé-uement au milieu d'épreuves sans cesse renaissantes, entourés d'en-mis animés par la haine et le fanatisme. Aussi, en rééditant cet ou-age devenu presque introuvable, le P. Carayon (qui ne se nomme l'indirectement) a-t-il rendu un véritable service au lecteur dont foi s'intéresse aux lieux bénis entre tous par le passage du Sauveur s hommes. Son auteur, en effet, a droit à notre confiance. Il tra-illa, durant les commencements du XVIIe siècle, en missionnaire

dévoué, sur cette terre dont il expose les gloires; il y vécut en apôtre et il y mourut en martyr; car, après avoir longtemps prêché la parole évangélique, il alla chercher la mort en soignant les pestiférés. Ce ne sont donc point ici les rapides impressions d'un voyageur qui traverse un pays : c'est le fruit d'une étude persévérante, faite par un homme qui y demeure et qui parle la langue de ses habitants.

L'ouvrage comprend deux parties : la première dépeint le florissant état des missions des jésuites en Syrie et en terre sainte, au moment où l'auteur écrivait; la seconde offre l'itinéraire, ou plutôt le pieux inventaire des sanctuaires de Palestine. — La Compagnie de Jésus avait alors en Orient cinq grandes missions : Tripoli, Seyde (Sidon), Damas, Alep et Antoura. C'était de là, comme d'autant de centres principaux, que les missionnaires rayonnaient pour s'étendre sur toutes les régions voisines et les féconder. Le P. Besson expose avec modestie les labeurs, les épreuves, les consolations et les succès de cet apostolat. Sa foi vive, sa sincère humilité, sa confiance sans bornes, touchent et édifient; on sent, comme il le dit avec candeur, que l'air de la terre sainte adoucit les travaux des ouvriers évangéliques, et inspire leur dévotion. Cependant, parmi tous ces récits instructifs et émouvants, ce qui, de nos jours, doit paraître plus particulièrement attachant, c'est ce qui se rapporte aux maronites, à leur ferveur et à leur zèle. Etablis dans le Quesroan, les jésuites du Liban voyaient autour d'eux les belles églises de ce peuple généreux. L'auteur nous décrit l'ordre admirable dont jouissait alors la montagne, gouvernée par un excellent prince maronite, nommé Abounoufel, et la profonde religion de cette nation d'élite, malgré le voisinage des druses et des mahométans. Avec quelle complaisance il recueille les miracles de foi qui éclatent parmi eux, et il nous les montre pleins de tendresse envers la France, « priant tous les jours à la messe pour le roi de France « (Louis XIV), qui est appelé le *roi des chrétiens* (p. 442)! » Ce dévouement au catholicisme, cet attachement envers notre pays, ne se sont point affaiblis; et, si quelque jour le P. de Damas nous raconte à son tour ce qu'il a vu en Syrie, il nous consolera par la peinture de sentiments dont la persécution et le martyre ont ravivé l'ardeur, loin de l'éteindre.

Quittant enfin les missions de la Syrie proprement dite, le pieux narrateur nous fait marcher sur les pas des personnages bibliques, et principalement sur ceux du divin Sauveur, à travers toute l'étendue de la Palestine. Il s'arrête d'abord à Jérusalem, l'honneur de la terre

inte et la gloire du monde entier, pour y rechercher les lieux sanc-
fiés par la présence du Seigneur, consacrés par ses sueurs et arrosés
e ses larmes ; puis, il parcourt toute la Judée. Les antiques demeures
l'Abraham, les prophétiques stations de l'Arche et les solitudes de
aint Jean-Baptiste, les humbles bourgades de Bethléem et de Naza-
eth, si petites au regard des profanes, si prodigieusement grandes
pour les élus et pour les anges, nous attirent par leurs doux mystères
et leurs précieux souvenirs. Les rives du lac de Tibériade, théâtre de
la vie publique de Jésus-Christ, le Jourdain, Emmaüs, le chemin de
Samarie, tous les endroits marqués par les traces du Messie et de sa
très-pure mère, s'offrent successivement à nous dans ce musée sacré,
dans cette bienheureuse galerie. Des réflexions pleines de justesse, des
détails précis, de curieux récits, reposent çà et là le lecteur et le ré-
créent agréablement. En méditant ces pages, en entendant ces paroles
pleines d'onction et de grâce, puisées aux sources des eaux vives, qui
ne partagerait les sentiments de notre pieux missionnaire ? La seule
approche de la ville sainte l'agitait et l'oppressait ; agenouillé au pied
du divin sépulcre, succombant tout à la fois à la tristesse et à la joie,
il ne pouvait ni s'arracher à cette pierre bénie ni cependant y rester.
Mouillant de ses pleurs ce glorieux rocher, « je ne pouvais y de-
« meurer, dit-il, pressé d'une violente douleur qui me serrait le
« cœur ; et je ne pouvais en sortir, attaché par une admirable douceur
« qui est au-dessus de toutes les expressions (p. 242). » — Il est
inutile de dire quel fruit, quelle consolation, quelle joie spirituelle on
recueillera d'une telle lecture. En effet, les livres écrits par une main
chrétienne sur Jérusalem et sur la Palestine forment le commentaire
naturel de la Bible ; ils font voir les prophéties accomplies, les événe-
ments sacrés et miraculeux réalisés. Ainsi, ils réfutent les objections
des ennemis de l'Eglise, et ils éclairent, fortifient et réjouissent les
disciples du Dieu de Bethléem et de Jérusalem. Quand aujourd'hui
l'esprit humain voudrait tout savoir, quand surtout sa curiosité le
pousse vers tant de sciences frivoles, est-il permis au chrétien de ne
rien connaître de cette contrée privilégiée qu'ont foulée les patriar-
ches, les justes, les prophètes et les apôtres, où, par-dessus tout, le
fils de Marie a daigné converser avec les enfants des hommes, ré-
pandre pour nous ses sueurs, ses larmes, ses paroles et son sang ?

Il serait piquant de rapprocher de ce pieux et naïf récit le travail
récent de M. Saint-Marc Girardin ; mais nous ne pouvons nous occu-
per ici de la partie principale de ce remarquable ouvrage : elle a

trait aux affaires politiques dont nous devons éviter de parler. Toutefois, il nous est permis de louer le souffle chrétien et généreux qui anime ces pages, la pensée profonde qui les a dictées. Cet important écrit, uniquement composé d'après les documents diplomatiques et officiels du Parlement anglais contenus dans le *Blue-Book*, comprend deux parties : la première expose ou discute les faits qui se rattachent à notre expédition en Orient et à notre départ de Syrie; la seconde indique quelle est la condition des chrétiens de l'Asie mineure, et comment on pourrait remédier à leurs misères. Les vues élevées de l'auteur et son style si plein de charme et de noblesse donnent à ce volume un puissant intérêt; le défenseur des chrétiens orientaux est digne de la grande cause à laquelle il se consacre, par la droiture de ses jugements, la hauteur de ses aperçus et la parfaite intelligence de son sujet. Mais, hélas! qu'il est triste d'avoir ainsi à gémir sur le sort de tant d'hommes de notre religion voués à l'asservissement et au mépris d'une race ennemie! Quelle mélancolique méditation nous fait faire M. Saint-Marc Girardin, en nous montrant le douloureux état des chrétiens assujettis au joug des Ottomans! Aussi, tandis qu'en Amérique le désert recule chaque jour devant l'activité des settlers, en Orient le désert s'avance, comme attiré par l'incurie et l'avidité des pachas; les marais, les ronces, les joncs, sources d'infection et de fièvre, s'étendent de plus en plus sur les champs cultivés et sur les lieux habités. « J'ai vu, disait en 1860 M. Skene cité par « M. Saint-Marc Girardin (p. 325), vingt-cinq villages dévastés et « dépeuplés par une seule incursion du cheik Mohammed-Dukhy à « la tête de deux mille cavaliers de la tribu des Beni-Sachar. J'ai « parcouru un district très-fertile qui, il y a vingt ans encore, pos« sédait cent villages, et je n'y ai trouvé que quelques fellahs. » — A ces maux, on oppose, il est vrai, des systèmes variés d'organisation et de réforme; chacun veut prévoir ce qui se fera et ce qui se produira si l'on adopte ses plans. Il est curieux d'examiner ces projets et de lire ces prédictions; il est plus curieux, et surtout plus humain, d'étudier, avec M. Saint-Marc Girardin, les causes et les effets présents de la situation misérable qui est faite aux chrétiens d'Orient, de chercher consciencieusement le remède sérieux et efficace à y apporter pour assurer enfin la dignité, le calme, l'indépendance religieuse aux Eglises d'Asie si abaissées et si malheureuses. — Un travail qui respire un si vif dévouement à ceux qui souffrent persécution pour la justice, qui appelle si vivement l'attention sur le droit du faible et

de l'opprimé, mérite la reconnaissance de tous les cœurs catholiques, dont la prière quotidienne appelle dès ici-bas le règne du Dieu de toute justice : *Adveniat regnum tuum.* E.-A. Blampignon.

70. **LE VICOMTE DE CHATEAUBRUN,** par M. Gabriel Ferry. — 1 volume in-12 de 384 pages (1861), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 2 fr.

Il y avait une fois, — car le style des contes est permis à certaines histoires, — il y avait donc une fois un seigneur moscovite qui se nommait le comte de Roscoff, et qui, pourvu d'une belle fortune et d'un beau nom, employait l'une à souiller l'autre. Pour y arriver plus vite, il était venu habiter Paris, et il s'y était donné pour auxiliaire Mlle Camélia, dont il tenait à honneur de satisfaire toutes les fantaisies, fantaisies qui avaient cela d'agréable qu'elles changeaient d'objet sans cesse et qu'elles le mettaient au courant du prix des belles choses. Ainsi, elle avait souhaité une rivière de diamants, et, dès le lendemain, ladite rivière ruisselait sur ses épaules; elle avait voulu un équipage, et, deux jours après, ses chevaux émerveillaient l'avenue des Champs-Elysées; enfin, l'idée lui était venue d'avoir un nombreux domestique, un hôtel entre cour et jardin, et ce qu'elle appelait un mobilier convenable, et cette idée avait paru si naturelle au comte qu'il s'était fait un devoir de la réaliser. Entre la capricieuse jeune fille et son opulent admirateur, la lutte établie se prolongea longtemps, pour le bonheur de tous deux et pour la joie des fournisseurs; on ne devinait pas à qui resterait la victoire, car on savait des plus fertiles l'imagination de Camélia, et inépuisable la fortune du comte. — Ce fut notre compatriote qui l'emporta : Roscoff fut mis à Clichy, parce qu'il ne put payer à leur échéance les billets souscrits au plus ponctuel des israélites, le czar retenant ses revenus.

D'autres malheurs lui arrivèrent après celui-là. Il n'était pas le seul admirateur de la belle Camélia; celle-ci, tout en l'adorant, recevait les soins et les cadeaux d'un vicomte de Chateaubrun. Roscoff, l'ignorant, croyait Chateaubrun aimé de Mme de Roscoff, et, servi dans sa vengeance par des gens qu'il trompait ou qu'il payait, il réussit à faire incarcérer son rival dans la prison où il était lui-même détenu. — Les instruments, volontaires ou non, de sa colère, les personnages secondaires du roman, sont le capitaine espagnol Pillavidas, hôte habituel des tripots; le coulissier Boncourt et Mlle Paméla, amie de Camélia. Du fond de sa prison, il les fait mouvoir à son gré, travailler

à sa libération, au rétablissement de sa fortune, et surtout à la perte de Chateaubrun..

Par le caractère de ses agents, nous jugeons dans quel monde vit chacun d'eux ; aussi sommes-nous peu surpris d'avoir à suivre Pillavidas dans un cabaret hors barrières, Boncourt au passage de l'Opéra, et Mlle Paméla dans la rue Bréda. Par là, le romancier nous initie aux mystères de ces trois mondes, qui lui paraissent un peu trop résumer le monde contemporain, mais qui en sont la partie la plus remarquable, nous en convenons. — Pourtant, il y a de la réserve dans les révélations de l'auteur, et, sauf quelques crudités de langage, quelques traits de pinceau trop vifs, il garde, en général, les convenances : il est lisible pour des hommes seulement. — Nous le louerons d'avoir laissé quelques traits de beauté primitive aux natures dépravées qu'il dépeint : les instincts honnêtes qui reparaissent par intervalle dans l'âme des bandits, les *douleurs vertueuses* qui saisissent les Madeleines au milieu de leurs joies, sont tout à la fois ici un mérite littéraire et une justice rendue à la nature humaine, qui rarement est entièrement perverse. Boileau disait :

> Achille déplairait moins bouillant et moins prompt ;
> J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
> A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
> L'esprit avec plaisir reconnaît la nature.

Nous dirons à notre tour qu'il faut laisser au vice même et au crime quelque réminiscence d'un passé honorable et quelque reste de l'empreinte divine dont toutes les créatures ont été marquées. Seulement, si nous reconnaissons dans M. Ferry un peintre fidèle de certaines parties de la société contemporaine, nous regrettons qu'il les ait préférées à d'autres ; il eût trouvé ailleurs des caractères et des mœurs plus dignes de son talent; il eût dû laisser aux esprits subalternes le soin d'enluminer les figures des viveurs, des spadassins et des lorettes dont on est las, pour nous peindre la vraie France, la France honnête, dont le tableau exciterait un si vif intérêt, parce qu'il aurait au plus haut degré le mérite de la nouveauté et de l'utilité morale. Il eût pu mieux choisir son sujet; il eût dû aussi le traiter avec plus de soin.— D'abord, il a eu le tort de ne l'expliquer ni assez tôt ni assez clairement ; il lui a laissé des obscurités qu'on a peine à dissiper, des accessoires qu'il eût mieux fait d'élaguer ; son œuvre manque de cette unité qui fait converger vers un même point toutes les parties d'un ensemble. En second lieu, il a deux héros entre lesquels le cœur hésite et se partage, parce que

ucun des deux n'a de droits visibles à la sympathie du lecteur. Il a, nal à propos également, deux héroïnes qui, pour appartenir à deux classes de la société fort différentes, n'en sont pas moins assez semblables et dignes de figurer dans la tribu si populeuse des Julie d'Etanges. Un tel dualisme nuit à l'intérêt, qui ne sait où se prendre et qui en est plus faible. — Outre qu'il manque d'unité, le drame de M. Ferry est aussi trop chargé de commentaires sur la contrainte par corps et le régime des prisons, lesquels peuvent être fort sensés, mais sont peu amusants et avaient leur place ailleurs. — Nous pourrions ajouter, si nous voulions être sévères, que certains caractères manquent de vraisemblance ; par exemple, la scélératesse finale de Roscoff et la chute morale de Daria ne sont pas assez préparées par ce qui précède. L'auteur a beau nous répéter que Roscoff est un tartare et Daria une princesse, il n'en rend pas pour cela plus croyable ce qu'il nous raconte le l'un et de l'autre. Enfin, nous ne voyons pas pourquoi il demande l'Espagne, pays d'honneur et de loyauté s'il en fut, son *bravo* illavidas, qui appartenait de droit à l'Italie, — à l'Italie ancienne, en entendu.

Chateaubrun est une œuvre spirituelle et amusante, où l'on trouve aucoup de scènes comiques et émouvantes, des récits bien faits, et usieurs dialogues qui font penser à ceux du jovial et inimitable exandre Dumas. Pourquoi M. Ferry resterait-il dans la voie assez ste où il s'est engagé ? N'y a-t-il que les *viveurs*, les *lorettes* et les *uissiers* qui soient dignes d'attention ? n'a-t-il de pitié que pour les tenus de Clichy ? Nous lui conseillons de viser plus haut. De plus bles causes attendent un défenseur : qu'il se charge de celles-là, qu'il abandonne les autres aux tristes plagiaires de Balzac.

Anot de Maizière.

1. **VIE** *du vénérable serviteur de Dieu Barthélemy Holzhauser, curé doyen de Saint-Jean de Léogenthal, puis de Bingen sur le Rhin, fondateur de l'Institut des clercs séculiers vivant en communauté, avec une étude sur cet Institut*, par M. l'abbé J.-P.-L. Gaduel, chanoine et vicaire général d'Orléans. — 1 vol. in-12 de xviii-450 pages (1861), chez C. Douniol ; — prix . 3 fr.

2. **OPUSCULA** *ecclesiastica venerabilis servi Dei Bartholomæi* Holzhauser, fundatoris Instituti clericorum sæcularium in communi viventium et canonicæ disciplinæ in Germania ardentissimi zelatoris, *juxta romanam editionem 1684 sedulo collata et denuo edita*, accurante J.-P.-L. Gaduel. — 1 vol. in-12 de xii-240 pages (1861), chez C. Douniol ; — prix : 1 fr. 50.

Le pieux M. Olier mourut le 2 avril 1657 ; Barthélemy Holzhauser

mourut le 20 mai de l'année suivante : la vie de l'un et de l'autre fut assez courte, mais pleine de mérites. Comme le fondateur de Saint-Sulpice, Holzhauser eut, dès sa jeunesse, la pensée de consacrer sa vie à la réforme du clergé, et il employa pour y réussir les mêmes moyens : la fondation d'une communauté de prêtres et les séminaires. Comme M. Olier, il accepta la charge pastorale, avec l'intention bien arrêtée de travailler à ce grand ouvrage. Ce fut à Tittmoning qu'il jeta les fondements de son Institut, dans le temps même où M. Olier commençait à établir la Compagnie de Saint-Sulpice. Tous deux avaient compris la nécessité de ranimer dans le clergé séculier le véritable esprit ecclésiastique et la solide dévotion. Le souffle de la Réforme ayant passé sur les couvents, dont les hôtes étaient en partie dispersés, il fallait à l'Eglise une milice dévouée, composée de prêtres qui, sans avoir le titre de réguliers, fussent capables de comprendre la force que donnent une règle et l'esprit de communauté. Mais l'œuvre de Holzhauser fut autre que celle de M. Olier. Il ne se contenta pas de former des prêtres ayant passé par la vie de communauté avant d'entrer dans le siècle : il voulut que ses clercs séculiers pussent conserver la vie commune dans les presbytères, au milieu des occupations d'un ministère actif. Il les soumit à l'Ordinaire; il les destina à vivre par deux, ou par trois lorsqu'il se pourrait; il ne leur imposa pas l'obligation, mais il leur communiqua le désir d'instruire des enfants et de leur enseigner les lettres latines, afin de susciter des vocations sacerdotales; il laissa à chacun la libre disposition de son patrimoine, mais il mit en commun les revenus ecclésiastiques; il institua des maisons de retraite, afin de prendre ainsi le prêtre au début de la carrière et de le conduire jusqu'à sa dernière heure, en le plaçant toujours au milieu de la vie commune, autant qu'il est permis, du moins, lorsqu'il s'agit du ministère des paroisses, et surtout des paroisses rurales. — Voilà ce que M. l'abbé Gaduel a voulu faire connaître pour édifier ses lecteurs en leur racontant la vie d'un prêtre pieux et zélé; mais, en outre, en manifestant le désir de voir renaître, non pas seulement en Allemagne, mais en France, l'Institut des clercs séculiers ou quelque chose d'analogue. Les vocations pour l'état ecclésiastique diminuent; les petits séminaires ne recrutent pas dans tous les diocèses un nombre suffisant d'élèves; et, d'autre part, l'éducation première, l'éducation donnée par la famille, est loin de préparer, dès l'enfance, l'âme du futur ministre des autels. Le besoin de notre époque est donc de multiplier les pe-

tits séminaires par la création de nombreuses écoles sacerdotales, où les enfants seraient instruits à peu de frais, en demeurant près de leurs familles. La vie de communauté commencerait ainsi avant le petit séminaire, et sans déplacement de l'enfant. Et, de même, plus tard, après le grand séminaire, la vie de communauté ne cesserait pas. D'ailleurs, la plus grande liberté serait laissée d'entrer dans cette forme de vie ou de demeurer dans la vie sacerdotale ordinaire avec les inconvénients d'un isolement que supprimerait l'Institut des clercs séculiers vivant en communauté.

M. l'abbé Gaduel a écrit la vie de Holzhauser en montrant « l'âme, « le cœur, l'onction des vertus, la bonne odeur de Jésus-Christ qui « était en lui, le secret et la beauté de ses œuvres, » non en substituant l'écrivain et ses préoccupations littéraires au personnage lui-même. On doit s'en réjouir et l'en féliciter. Mais nous ne savons pourquoi il s'est complétement abstenu d'indiquer les sources auxquelles il a puisé pour le récit des événements. Il est vrai que ce serait encore le signe d'une préoccupation d'auteur, et qu'il semble avoir pris à tâche de disparaître, pour ne laisser en présence que le lecteur et le livre.

Les *Opuscula ecclesiastica* sont le complément de la vie de Holzhauser, et, en quelque sorte, un appendice ou un recueil de pièces justificatives comprenant : 1° *Constitutiones clericorum sæcularium in communi viventium;* 2° *Constitutiones pro spirituali temporalique directione clericorum sæcularium in communi viventium;* 3° *Stationes quotidianorum exercitiorum spiritualium omnibus huic vitæ addictis communes ;* 4° *Instructiones de via perfectionis et principiis practicis pro statu clericali et pastorali.*

Ces opuscules peuvent être considérés comme un règlement de vie sacerdotale et cléricale. Tout y est marqué en détail : le temps du sommeil, sept ou huit heures, la prière et les parties dont elle se compose, la demi-heure de méditation, l'étude, suivie des répétitions et des examens, les classes de chant, le soin de la propreté, l'exagération qu'il faut éviter dans l'entretien de la chevelure, les repas, la récréation, l'examen, la lecture spirituelle, la récitation de l'office, l'exercice de la direction, les sermons prononcés au réfectoire, la manière dont les enfants doivent se tenir dans leur lit. C'est tout un ensemble de prescriptions et de conseils qui mettent, pour ainsi dire sous nos yeux, la vie de l'Institut jusque dans ses plus minutieuses circonstances.

Un point sur lequel Holzhauser insiste tout particulièrement, c'est l'exclusion des femmes de toutes les maisons de l'Institut. Il recommande la prédication, les catéchismes, les pratiques du zèle dans les paroisses, et notamment la dévotion du rosaire. Il bannit de la conversation les équivoques, les restrictions mentales, tout ce qui s'éloigne de la vérité. Le *Combat spirituel* est un des livres qu'il a en haute estime. Il trace des règles pour le choix des enfants qu'il faut admettre, et forme trois divisions des élèves : la première jusqu'à la rhétorique, la deuxième composée des philosophes, et la troisième des théologiens et des canonistes. On reçoit la tonsure quand on devient philosophe ; on fait la promesse ou le vœu particulier à l'Institut lorsqu'on entre dans la troisième division. Nul, autant que faire se peut, n'a *seul* la charge des âmes aussitôt après l'ordination. Des règles spéciales déterminent ce qui concerne les supérieurs. Enfin, on attache la plus grande importance à la connaissance éclairée des voies de l'ascétisme, et le fondateur trace lui-même quelques règles pratiques pour le discernement de l'inspiration d'en haut, pour aider à distinguer les mouvements de la grâce et ceux de la nature, etc.

HOROY.

73. **VOYAGE A MADAGASCAR**, par Mme Ida PFEIFFER; *traduit de l'allemand par M. W. DE SUCKAU, et précédé d'une notice sur Madagascar, par M. F. RIAUX.* — 1 vol. in-12 de LXXXIV-312 pages plus 1 carte (1862), chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Ce dernier ouvrage de Mme Ida Pfeiffer est une œuvre posthume. Cette courageuse femme, célèbre par ses deux tours du monde, succomba, il y a bientôt quatre ans, emportée par les suites d'un mal contracté à Madagascar même. Son fils, M. Oscar Pfeiffer, a pieusement recueilli le journal de sa mère, et l'a publié en le complétant et en le faisant précéder et suivre de détails pleins d'intérêt sur l'infatigable voyageuse. Il y a joint un tableau en raccourci de Madagascar; mais c'est M. Francisque Riaux qui s'est chargé du soin de donner en détail l'histoire des Malgaches, de peindre leur caractère, leurs mœurs et leur pays. On y remarque surtout la repoussante figure de cette cruelle reine Ranavalo, qui termina le 18 août 1861 son long et terrible règne, également couverte du sang des chrétiens et de celui des idolâtres. Le roi Radama II, son fils, qui lui succède, a ouvert ses ports aux Européens, et a assuré la sécurité de ses sujets; grâce à lui, les chrétiens ont pu pratiquer ouvertement

leur religion, et, dit M. Riaux, « on fut étonné de leur nombre « (p. LXXVI). » Les pages écrites par M. Riaux sont fermes, élevées, dictées par le sentiment chrétien et national. Le trait caractéristique, le mérite éminent de l'auteur est d'allier à la précision des recherches l'impartialité et la droiture de l'âme. Son introduction est une étude pprofondie sur l'île de Madagascar; elle éclairera sur le rôle des missionnaires anglicans et sur celui des missionnaires catholiques; on apprendra à distinguer ceux qui ont l'esprit des affaires et du comerce, de ceux qui ont le génie de la charité, du désintéressement et l'apostolat évangélique. Par là, M. Riaux ajoute aux récits de me Ida Pfeiffer la gravité et la haute moralité dont ils semblent paris ne pas assez porter l'empreinte.

On sait avec quelle rapidité se sont répandus les écrits de cette femme trépide. Un style vif, simple, un récit fait sur des notes prises en couant et réunies sans art, des détails très-positifs et même très-réalistes, nt attiré l'attention sur elle et l'ont détournée des narrations plus poétiques et plus délicatement travaillées. Mme Pfeiffer méritait bien de fixer les regards par la hardiesse inouïe de ses entreprises. Pour parcourir ces immenses étendues de pays, elle dut, il est vrai, les traverser rapidement, sans pouvoir analyser et observer à fond les mœurs, les races, les climats, les productions. Elle ne recherche nullement l'effet artistique; ce qu'elle aime, ce sont les faits eux-mêmes, *the matter of fact*, comme disent les Anglais, et non la poésie des descriptions. Malgré tant de voyages, elle ne sut jamais se débarrasser des préjugés de secte et de clocher. De là, de temps à autre, une critique superficielle des vêtements, des coutumes, des religions même. Citons un exemple frappant de cette manière légère de juger. Mme Pfeiffer, avant de partir pour Madagascar, resta dix jours tout au plus à Paris, et encore visita-t-elle durant ce temps les villes des environs; cependant elle veut parler de Paris. Quoiqu'elle trouve le loisir d'entrer à la Morgue, dont elle s'occupe longuement, elle ne put, dit-elle, aller que dans un petit nombre d'églises. Ce qu'elle y remarque, — et à peu près uniquement, — c'est qu'on paie les chaises, et que les sous de ces chaises « *doivent* faire une somme assez ronde qui *doit* fort ré« jouir les respectables serviteurs de l'église (pp. 71, 72). » N'avaitelle vraiment pas autre chose à faire, en pénétrant sous les voûtes de Notre-Dame, de Saint-Sulpice, de Sainte-Geneviève, — car elle a négligé les vieilles et curieuses églises des deux Saint-Germain, — que de s'appliquer à de si petites et si insignifiantes observations? Suivons

maintenant, sans nous écarter, Mme Pfeiffer dans son voyage à Madagascar; nous n'aurons plus qu'à nous incliner devant ce cœur dont rien ne fit plier la constance et n'affaiblit l'ardeur.

Ce fut le 21 mai 1856 que Mme Pfeiffer quitta Vienne, où elle ne devait plus rentrer que pour mourir, après une absence de deux ans et quatre mois. Avant de s'embarquer pour sa longue navigation, elle visite Linz, Salzbourg, Munich, Berlin, Hambourg, Amsterdam, Utrecht, Saardam, La Haye, Leyde, Rotterdam, Londres et Paris; puis elle revient à Amsterdam et à Rotterdam, d'où elle monte sur son vaisseau. Elle nous entretient de toutes ces villes, et de bien d'autres lieux encore. — Enfin, nous voici en mer. Nous traversons la ligne équatoriale, nous stationnons un instant au Cap; nous ne faisons que saluer les belles chaînes de montagnes de notre colonie de la Réunion; mais nous nous arrêtons à Maurice, qui a perdu son doux nom d'Ile-de-France, et dont Bernardin de Saint-Pierre a si merveilleusement dépeint le climat enchanteur. De Maurice, nous arrivons en quelques jours à Madagascar, terme de ce pénible voyage qui dure près d'un an. Sur cette terre, que Richelieu et Louis XIV essayèrent de coloniser, Mme Pfeiffer trouve des Français qui l'aident généreusement. Grâce à M. Lambert, elle peut pénétrer dans l'intérieur, qui lui eût été inaccessible sans cet appui bienveillant. On navigue d'abord sur des lacs et des rivières entourés de hautes et verdoyantes forêts; puis des hommes adroits et forts sont chargés du soin de porter les voyageurs à travers des routes parfois fangeuses et presque impraticables. M. Lambert, dont le crédit était grand, recevait partout un admirable accueil; sa richesse et sa générosité procuraient à cette expédition de merveilleux adoucissements. Arrivée à Tananariva, capitale de l'île, la caravane descend chez M. Laborde, qui lui offre la plus large hospitalité. Mme Pfeiffer peut y bien voir la ville, la reine, le prince royal; les notes qu'elle y prend sont très-instructives. La cruauté de Ranavalo y est peinte avec de fortes couleurs; les atrocités commises envers les suspects, empoisonnements, confiscations, gens vendus, brûlés, bouillis, décapités, horreurs dont elle fut presque témoin, tout est exposé avec fidélité et indignation. Au milieu de ces massacres et de ces exécutions continuelles, le cœur des hommes honnêtes se souleva contre cette abominable souveraine qui se jouait ainsi de la liberté et de la vie de ses peuples. Hélas ! Ranavalo était aussi rusée qu'avide de sang. Les projets formés pour le salut de cette nation par les Français, par le fils de la reine et par des sujets torturés,

ment déçus. La reine préluda à sa vengeance en faisant
ıuvre femme et charger de fers de malheureux chrétiens.
rt et Laborde et Mme Pfeiffer étaient dans une vive inquié-
aient que leur vie dépendait de cette reine impitoyable.
ut moins sévère cependant qu'ils n'avaient lieu de le re-
leur signifia de s'éloigner au plus vite. Le 18 juillet,
. et Mme Pfeiffer quittèrent Tananariva; en traversant la
rché, ils virent dix chrétiens lapidés et décapités. Leur re-
s pénible que leur arrivée; on laissait longtemps les deux
ans les bas-fonds, où les exhalaisons pernicieuses des ma-
ivations de toute sorte ruinèrent pour jamais la santé de
Telle fut la triste expédition de Mme Pfeiffer; commencée
spices favorables, elle se termina de la manière la plus fu-
oins, les renseignements qu'elle nous donne sont-ils rem-
t et d'instruction. Ces esquisses, vivement tracées, égayent
t, selon qu'elles représentent des scènes agréables, comi-
ıentables. On peut dire que Mme Pfeiffer a été victime de
e recherche et de curiosité. Ceux qui aiment ses récits ne
c pas oublier ce qu'ils lui ont coûté, ni méconnaître le
ɔn dévouement. CH. LAVAL.

OUVRAGES

INÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

écret en date du 20 juin dernier, approuvé par le Souve-
le 28 du même mois, la S. Congrégation de l'Index a
es ouvrages suivants :

vi adunati in Roma, *Lettera cattolica* per Giovanni
TOR, senatore del regno. — Milano, maggio 1862. (*Aux
nis à Rome*, *Lettre catholique*, par Jean SIOTTO PINTOR,
royaume. — Milan, mai 1862.)

par Auguste CALLET. Paris, 1861. (Voir le compte rendu
ıge dans notre t. XXVI, p. 292.)

t mentionne ensuite que l'auteur de l'ouvrage intitulé :
es de 89 et la doctrine catholique s'est honorablement
nme nous l'avons annoncé au mois d'avril dernier (p. 344
XXVII) et a condamné son œuvre.

CHRONIQUE.

SÉANCE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a tenu sa séance publique annuelle le 1er août, sous la présidence de M. le vicomte E. de Rougé. — Nous donnons, comme nous l'avons fait le mois dernier pour l'Académie française, la liste des ouvrages couronnés.

PRIX ORDINAIRES DE L'ACADÉMIE.

L'Académie avait proposé en 1860, pour sujet du prix annuel ordinaire à décerner en 1862, la question suivante : « Recueillir les faits « qui établissent que les ancêtres de la race brahmanique et les an- « cêtres de la race iranienne ont eu, avant leur séparation, une reli- « gion commune; mettre en lumière les traits principaux de cette « religion, sous le rapport des rites, des croyances et de la mytho- « logie; exposer les lois qui ont présidé de part et d'autre aux trans- « formations des vieilles fables, et qui fournissent une méthode as- « surée pour les comparer. »

Cinq mémoires ont été adressés à l'Académie.

L'Académie a décerné le prix, de la valeur de 2,000 fr., à l'auteur du mémoire inscrit sous le n° 5, M. Michel Bréal, ancien élève de l'école normale supérieure.

Une mention honorable a été accordée au mémoire inscrit sous le n° 1, dont l'auteur est M. Charles Schœbel.

L'Académie avait prorogé de 1860 à 1862 la question suivante : « Déterminer, par un examen approfondi, ce que les découvertes « faites depuis le commencement du siècle ont ajouté à nos connais- « sances sur l'origine, les caractères distinctifs et la destination des « monuments dits *celtiques* (menhirs, dolmens, allées couvertes, tu- « muli, etc.). Rechercher les différences et les analogies des monu- « ments ainsi désignés qui existent sur le territoire de l'ancienne « Gaule, et de ceux qui ont été trouvés en d'autres contrées de l'Eu- « rope, notamment en Angleterre. »

Quatre mémoires ont été adressés à l'Académie.

L'Académie a décerné le prix, de la valeur de 2,000 fr., à l'auteur

ı mémoire inscrit sous le n° 3, M. Alexandre Bertrand, ancien embre de l'école française d'Athènes.

Une mention honorable a été accordée au mémoire inscrit sous le ' 2, dont l'auteur est M. A. Carro, bibliothécaire de la ville de .eaux.

L'Académie avait également prorogé de 1860 à 1862 la question ıivante : « Rechercher les plus anciennes formes de l'alphabet phénicien; en suivre la propagation chez les divers peuples de l'ancien monde; caractériser les modifications que ces peuples y introduisirent, afin de l'approprier à leurs langues, à leur organe vocal, et peut-être aussi quelquefois en le combinant avec des éléments empruntés à d'autres systèmes graphiques. »

Un seul mémoire a été envoyé; l'Académie, ne l'ayant point jugé ligne du prix, remet la question au concours pour l'année 1864.

ANTIQUITÉS DE LA FRANCE.

L'Académie décerne la première médaille à M. Germain, pour *Histoire du commerce de Montpellier antérieurement à l'ouverture du port de Cette*. 2 vol. in-8°.

La deuxième médaille à Mme Félicie d'Ayzac, pour l'*Histoire de 'abbaye de Saint-Denis en France*. 2 vol. in-8° (Voir p. 300 de ıotre t. XXVI).

La troisième médaille est partagée entre M. Robert, pour son ourage intitulé *Numismatique de Cambrai*, 1 vol. gr. in-4°, et M. le olonel Favé, pour ses *Etudes sur le passé et l'avenir de l'artillerie*, . III : *Histoire des progrès de l'artillerie*, 1 vol. in-4°.

Des rappels de médailles sont accordés : 1° à M. Viollet-le-Duc, ɔour le *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du* XI° *au* XVI° *siècle*, t. V, 1 vol. in-8°; 2° à M. de la Quérière, pour ses deux ıotices, l'une imprimée, *sur l'ancienne église collégiale du Saint-Sépulcre de Rouen, dite la chapelle Saint-Georges, supprimée en* 1791, br. in-8°; l'autre manuscrite, *sur l'ancienne église paroissiale le Saint-André de la Ville, supprimée à Rouen en* 1791.

Des mentions très-honorables sont accordées :

1° A M. Baudot, pour son *Mémoire sur les sépultures des barbares le l'époque mérovingienne, découvertes en Bourgogne, et particulièrement à Charnay*. 1 vol. in-4°;

2° A MM. Deschamps de Pas et Hermand, pour l'*Histoire sigillaire de la ville de Saint-Omer*. 1 vol. in-4°;

3° A M. Prioux, pour son livre intitulé *Civitas Suessionum. Mémoire pour servir d'éclaircissement à la carte des Suessiones.* 1 vol. in-4°;

4° A M. Clément, pour son *Histoire générale de la musique religieuse*, et un *Choix des principales séquences du moyen âge.* 2 vol. in-8° (Voir p. 318 de notre t. XXVI);

5° A M. Andrieux, pour le *Cartulaire de l'abbaye de Bonport.* 1 vol. in-8°;

6° A M. de Ring, pour les *Tombes celtiques de l'Alsace.* 1 vol. in-folio;

7° A M. Semichon, pour l'*Histoire de la ville d'Aumale.* 1 vol. in-8°;

8° A M. Domairon, pour son ouvrage intitulé : *Guerre de cent ans. Etude historique et biographique. Le captal de Buch*, manuscrit;

9° A M. Forgeais, pour sa *Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine.* 1re *série. Méreaux des corporations de métiers.* 1 vol. in-8°;

10° A M. Loriquet, pour son ouvrage intitulé : *la Mosaïque des promenades et autres trouvées à Reims.* 1 vol. in-8°.

Des mentions honorables sont accordées, par ordre alphabétique, à

M. Ed. de Barthélemy, pour son ouvrage ayant pour titre : *Diocèse ancien et moderne de Châlons-sur-Marne.* 2 vol. in-8°.

M. Bladé, pour ses recherches sur *Pierre de Lobaner et les quatre chartes de Mont-de-Marsan.* 1 vol. in-8°.

M. Boutiot, pour ses *Etudes sur la géographie ancienne appliquées au département de l'Aube.* 1 vol. in-8°.

M. Charles, pour son travail intitulé : *Administration d'une ancienne communauté d'habitants du Maine*, manuscrit.

M. Chaverondier, pour l'*Inventaire des titres du comté de Forez.* 2 vol. in-8°.

M. Deribier du Chatelet, pour le *Dictionnaire historique et statistique du Cantal.* 5 vol. in-8°, plus une livraison supplémentaire.

M. Liebich, pour son étude sur *le Patois cévenol. Grammaire raisonnée*, manuscrit.

M. Mannier, pour ses *Etudes étymologiques, historiques et comparatives sur les noms des villes, bourgs et villages du département du Nord.* 1 vol. in-8°.

M. Menault, pour ses *Etudes historiques sur la Beauce. Morigny. Son abbaye, ses cartulaires et sa chronique*, manuscrit.

I. de Monteyremar, pour ses deux manuscrits intitulés : *Cartu-re de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle d'Orléans*, et *Notice sur lise Sainte-Croix, cathédrale d'Orléans.*
I. Prost, pour son livre intitulé : *Albestroff. Siége d'une châtel-ie de l'évêché de Metz.* 1 vol. in-8°.
I. Salmon, pour l'*Histoire de Saint-Firmin.* 1 vol. in-8°.

PRIX FONDÉS PAR LE BARON GOBERT,

ur le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent.

L'Académie décerne le premier de ces prix à M. L. de Mas Latrie, ur l'*Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la ison de Lusignan*, t. I, in-4°.
Le second prix est décerné à M. d'Arbois de Jubainville, pour l'*His-ire des ducs et des comtes de Champagne.* 3 vol. in-8°.

PRIX DE NUMISMATIQUE.

Le prix de numismatique (fondation de M. Allier de Hauteroche) t décerné à M. Henry Cohen, pour son ouvrage intitulé : *Descrip-n historique des monnaies frappées sous l'empire romain, com-unément appelées médailles impériales.* 5 vol. in-8°, 1859-1861.

PRIX FONDÉ PAR M. BORDIN (ANCIEN NOTAIRE).

L'Académie avait avait proposé pour sujet du prix qu'elle devait cerner en 1862 la question suivante : « Faire connaître, d'après les textes publiés ou inédits, lesquels de nos anciens poëmes, comme *Roland*, *Tristan*, *le Vieux chevalier*, *Flore et Blanche-fleur*, *Pierre de Provence* et quelques autres, ont été imités en grec depuis le XIIe siècle, et rechercher l'origine, les diverses formes, les qualités ou les défauts de ces imitations. »
Un seul mémoire a été envoyé; l'Académie, ne l'ayant point jugé gne du prix, remet la question au concours pour l'année 1864.

DÉLIVRANCE DES BREVETS D'ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE.

En exécution de l'arrêté de M. le ministre de l'instruction publique du en 1833, et statuant que les noms des élèves de l'école des artes qui, à la fin de leurs études, ont obtenu des brevets d'archi-te paléographe, devront être proclamés dans la séance publique de cadémie des inscriptions et belles-lettres qui suivra leur promo-

tion, l'Académie déclare que les élèves de l'école impériale des chartes qui ont été nommés *archivistes paléographes* par arrêté du 17 février 1862, rendu en vertu de la liste dressée par le conseil de perfectionnement de cette école, sont :

MM. Viollet, Pâris, Du Veyrier du Murand, Pélicier, Saige, Buchère.

NÉCROLOGIE.

M. L'ABBÉ TRESVAUX DU FRAVAL.

La mort vient de nous enlever le plus ancien, et,— nous ne craignons pas de dire, — le plus vénérable de nos collaborateurs. M. l'abbé Tresvaux du Fraval, secrétaire de l'archevêché de Paris pendant la plus grande partie de l'épiscopat de Mgr de Quélen, dont il était le compatriote et l'ami, chanoine de l'église métropolitaine depuis 1825, ancien vicaire général et official du diocèse, a rendu paisiblement son âme à Dieu le 11 de ce mois, à l'âge de quatre-vingts ans. — Nos lecteurs le connaissaient par les articles qu'il voulait bien nous donner, et par ses ouvrages, tous relatifs à l'histoire de l'Eglise en France, dont nous avons exactement rendu compte ; mais ce qu'ils n'ont pu tous connaître, c'est sa rare aménité, ses douces vertus, sa régularité exemplaire, son esprit éminemment sacerdotal, l'exquise urbanité de ses manières. — Absent de Paris au moment de sa mort, et n'ayant pas eu la consolation d'assister à ses funérailles, nous voulons du moins déposer sur sa tombe l'expression de nos regrets et de notre reconnaissance pour l'intérêt qu'il n'a cessé de témoigner à notre œuvre pendant plus de vingt ans. Nous espérons pouvoir donner bientôt une notice plus détaillée sur la vie et les travaux de ce saint prêtre, dont le souvenir vivra longtemps dans le clergé de Paris et dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu. J. D.

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 21 juillet au 20 août.

JOURNAUX.

Constitutionnel.

21, 22 JUILLET. SAINTE-BEUVE : Châteaubriand jugé par un ami intime en 1803. — **28, 29 JUILLET, 5, 18, 19**

OT. Henri DE PARVILLE : Académie des nces, séances des 21, 28 juillet, 4, 11, 18 t. — 28. SAINTE-BEUVE : *les Jeudis de e Charbonneau*, par M. de Pontmartin. 29 JUILLET, 12 AOUT. Henri DE VILLE : Revue des sciences. — 4 AOUT. NTE-BEUVE : *Lettres inédites de Jean cine et de Louis Racine, précédées de ices*, par M. l'abbé de la Roque. — 5. DE TROIMONTS : *Principes de la mu-ue*, par M. Augustin Savard. — 8. Jo-h DELAROA : *Essai sur l'histoire de la ilisation en Italie*, par M. Auguste Boul-r. — 9. Jacques VALSERRES : Revue ricole de la semaine. — 11, 18. SAINTE-UVE : *Souvenirs de soixante années*, par E.-J. Delécluze. — 15. P. DE TROI-NTS : *Mémoires et correspondance du roi rôme et de la reine Catherine.*

Gazette de France.

22 JUILLET. Louis DE LA ROQUE : les gistrats hommes de lettres. — 30. Char-GARNIER : *Histoire de l'empire romain*, r M. Laurentie. — 30 JUILLET, 2, 19 AOUT. François LENORMANT : Ex-sition universelle de Londres. — 31. Alex. SAINT-ALBIN : Mme de Staël, suite. — r AOUT. Raymond BORDEAUX : *Con-ête des Gaules, analyse raisonnée des mmentaires de Jules César*, par M. Léon llue. — 2. H. DE BIZARD : Bibliogra-ie. — 3. GUTTINGUER : *le Bonheur des ige*, par M. Paul de Molènes. — 4. GUT-GUER : Mouvement littéraire. Romans et ésie. — L. POUGET : le Jubé de la cathé-ale de Rodez. — 6. A. DE LA FOREST : *jeunes Filles et les jeunes femmes*, par ne Brisset des Nos. — 7. E. BONNIER : *erre le vénérable, abbé de Cluny*, par B. Duparay. — 8. Augustin GALITZIN : *erre Tchadaief, ou un Fou qui ne l'était*, par le P. Gagarin. — 12. Jules D'AN-LME : Lettres d'un zouave pontifical à Renan, 1re lettre.

Journal des Débats.

19, 26 JUILLET. CUVILLIER-FLEURY : *moires pour servir à l'histoire de mon ps*, par M. Guizot. — 23. Amédée BARD : Exposition de Londres. — 24. briel BENOIT-CHAMPY : une Question pé-le à propos des *Misérables*. — 25, 27 ILLET, 8 AOUT. Henri BAUDRIL-RT : de la Condition des femmes dans le vail. — 28 JUILLET. Albert PETIT : *Fond de mon carnier, histoires et nou-les de chasse*, par M. Léon Bertrand. — JUILLET, 8 AOUT. PRÉVOST-PARA-L : Variétés. — 30 JUILLET. SAINT-ARC GIRARDIN : *Paris moderne*, par M. Couturier, de Vienne ; — *les anciennes isons de Paris sous Napoléon III*, par Lefeuve. — 31. Emile DESCHANEL : *rtraits et souvenirs*, par M. de Belloy; *Physionomies contemporaines*, par le me; — *les Toqués*, par le même. — 1er AOUT. H. TAINE : *Daniel Vlady. Histoire d'un musicien*, par M. Camille Selden. — 7. SAINT-MARC GIRARDIN : *Pensées et Maximes de Christine, reine de Suède.* — 9. Fs BARRIÈRE : *Journal et mémoires du marquis d'Argenson*, publiés par M. Rathery. — 10. Philarète CHASLES : *la vraie Vie de Guillaume Penn*, par Hepwoith Dixon, 2e article. — 12. Jules DUVAL : *le bon Fermier*, par M. J.-A. Barral. — 17. Adolphe VIOLLET-LEDUC : le Musée de Kensington, à Londres. — 19. SAINT-MARC GIRARDIN : M. Pasquier.

Journal des Villes et Campagnes.

1er AOUT. Léopold GIRAUD : Revue musicale. — 11. CHAMPEAUX : sur le Mariage des prêtres. — 13. Louis MOLAND : *les Misérables*, par M. Victor Hugo, 4e et 5e partie. — 17. Henri DE L'EPINOIS : *Histoire des papes*, par M. Baptistin Poujoulat.

Moniteur Universel.

21 JUILLET. NISARD : *les Campagnes de Jules César dans les Gaules*, par M. de Saulcy. — 22 JUILLET, 5, 12, 19 AOUT. TURGAN : Académie des sciences, séances des 21 juillet, 4, 11, 18 août. — 22 JUILLET, 4, 9 AOUT. Paul DALLOZ : Exposition universelle de Londres (industrie). — 24 JUILLET. Emile RENAULT : *deux Volumes de nouvelles*, par M. Maxime du Camp. — 28. Oscar DE VALLÉE : *de l'Education des enfants assistés par la charité publique*, par M. le comte de Tourdonnet. — 29. Henri LAVOIX : Revue littéraire. — 30. Emile RENAULT : *Légende des Flandres*, par M. S. Henry Berthoud. — 31 JUILLET, 7 AOUT. Gustave CHAIX D'EST-ANGE : *nouvelles Recherches historiques sur la vie et les ouvrages du chancelier de l'Hôpital*, par M. Taillandier. — 2, 6 AOUT. Séance annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — 4, 5. Armand BASCHET : l'Ambassade extraordinaire des Vénitiens à la cour de France en 1492. — 17. WOLOWSKI : un grand Economiste français au XIVe siècle.

Opinion Nationale.

22 JUILLET. Jules COFFAR : Philosophie ascendante, transcendante et amusante, à propos du *Nouvel Emile* par M. Alexandre Weill. — 22, 29 JUILLET, 5, 19 AOUT. Alexis AZEVEDO : J.-J. Rousseau et la musique. — 25 JUILLET. A. CHARGUÉRAUD : Bibliographie économique. — 26. Hector MALOT : *les Misérables*, par M. Victor Hugo, suite. — 27. Jules LEVALLOIS : Royer Collard et Benjamin Constant, suite. — 26. Jacques DEMOGEOT : *Mémoires d'un homme du monde*, par M. Antonin Rondelet. — 29 JUILLET, 4 AOUT. Antony MÉRAY : Variétés. — 30 JUILLET. Ernest CHESNEAU : Livres d'art. — 1er, 10 AOUT Francisque SARCEY : Jouffroy, philosophe et écrivain. — 1er, 2, 9.

Hector MALOT : Londres et les Anglais. — **2**. Paul JANET : *Etudes orientales*, par M. Adolphe Franck. — **3**. Charles JOUFFROY : *les Chevaliers poëtes de l'Allemagne*, par M. O. d'Assailly.—Victor MEUNIER : Sciences. — **9**. Alfred BLOT : *Lexique comparé de la langue de Corneille*, par M. Godefroy. — **10**. Jules LEVALLOIS : *Tableau de l'empire romain*, par M. Amédée Thierry. — **11**. Ed. BRENOT : *Précis d'une théorie des rhythmes*, par M. Louis Benlœw.

Patrie.

21, 28 JUILLET, 4, 11 AOUT. SAM : Semaine scientifique. — **21, 28 JUILLET, 4, 18 AOUT.** Edouard FOURNIER : Semaine littéraire. — **22 JUILLET.** Didier DE MONCHAUX : Exposition de Londres (beaux-arts). — **27**. Alfred BUSQUET : Exposition de Londres (photographie).— **30**. Arthur MANGIN : les Terres de l'or, 2e article. — **6 AOUT.** Alexandre DUCROS : *deux Educations. Sacrifice et résignation*, par M. Roux-Ferrand. — **10**. Comtesse DE BASSANVILLE : les premières Voitures publiques.

Presse.

22 JUILLET. Eugène PAIGNON : *les Chemins de fer aujourd'hui et dans cent ans chez tous les peuples*, par M. A. Audiganne. — **25**. Charles HABENECK : de Saint-Nazaire à Malaga, suite. — **26**. Francis RIAUX : *Correspondance de Napoléon Ier*. — **26 JUILLET, 2, 9 AOUT.** Louis FIGUIER : Revue scientifique. — **27 JUILLET.** Paul DELTUF : *le Bonheur*, par M. le vicomte de Gasparin. — **29**. Frédéric LOCK : *le Fou Yégof*, par M. Erckmann-Chatrian. — **29**. E. DE POMPÉRY : *Destinée de l'homme dans les deux mondes*, par M. Hippolyte Renaud. — **31 JUILLET, 2 AOUT.** Paul DE SAINT-VICTOR : l'Espagne au XVIIe siècle, suite. — **3 AOUT.** Charles DE MOUY : Revue littéraire du mois. — **4**. Paul DE SAINT-VICTOR : Livres. — **7**. Paul DELTUF : *Florence et Turin*, par Daniel Stern. — **10**. Jules JUIF : *l'Amérique devant l'Europe*, par M. le comte Agénor de Gasparin; — *un grand Peuple qui se réveille*, par le même.

Siècle.

21 JUILLET. Taxile DELORD : *Histoire de la campagne de 1815*, par M. Edgard Quinet. — **22**. LOCFT : le vieux Paris. Quartier Saint-Antoine. — **22, 27 JUILLET, 7 AOUT.** Ferdinand DE LASTEYRIE : Exposition universelle de Londres (beaux-arts). — **22 JUILLET.** L. CUZON : Jean-Jacques Rousseau, suite. — **23**. Oscar COMETTANT : Variétés japonaises, fin. — **24, 26**. Charles BALLOT : les Etudes juridiques. — **24**. Hippolyte LUCAS : *les Misérables*, par M. Victor Hugo. — **29**. Taxile DELORD : *Histoire des Italiens*, par César Cantu, trad. par M. Armand Lacombe. — **29**. Henri MARTIN : Variétés historiques. — **31**. Louis NOIR : Variétés algériennes, suite. — **1er AOUT.** Emile DE LA BÉDOLLIÈRE : *Etude sur l'armée française*, par M. Amédée Charpentier. — **3**. Anatole DE LA FORGE : *Favole*, di Antonio Rosa. — **5**. B. HAURÉAU : *des Traités de* 1815 *et d'un nouveau droit européen*, par M. T. Mamiani, trad. par M. Léonce Lehman. — **6**. Léon PLÉE : *l'Hôtel de ville et la bourgeoisie de Paris*, par M. F. Rittiez. — **7**. Alfred MICHIELS : *Histoire des peintres de toutes les écoles. Ecole hollandaise*, par M. Charles Blanc. — **9**. A. HUSSON : les Races humaines. — **11**. Taxile DELORD: *Histoire de France au* XVIIe *siècle*, par J. Michelet; — *Louis XIV et le duc de Bourgogne*, par le même. — **14**. L. CUZON: *les Sources*, par le P. Gratry. — **10**. Léon PLÉE : *le Travail*, par Franklin-Berger.

Union.

22 JUILLET. Alfred NETTEMENT : *Henri IV et sa politique*, par M. Charles Mercier de Lacombe. — **23**. MOREAU : *Debtes et créanciers de la royne-mère Catherine de Médicis, documents publiés pour la première fois d'après les archives de Chenonceau*, par M. l'abbé Chevalier. — **26**. POUJOULAT : le baron de Damas. — **27**. L.-C. DE BELLEVAL : Lettres d'un bibliophile. — **29 JUILLET, 5, 12, 19 AOUT.** Alfred NETTEMENT : *Histoire de la terreur*, par M. Mortimer-Ternaux. — **1er AOUT.** MOREAU : *le Canada sous l'administration française*, par M. L. Dussieux. — **2**. Augustin GALITZIN : les saints Cyrille et Méthode. — **3, 17**. G. GRIMAUD, de Caux : Académie des sciences. — **4**. POUJOULAT : le duc Pasquier. — **9**. LAURENTIE : une Muse chrétienne.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

Annales du bibliophile.

JUILLET. Les Manuscrits de Henri de Mondeville (avec gravure). — De la Poussière des bibliothèques et du nettoyage des livres. — Archives, bibliothèques, librairies, notes au jour le jour. — Presse bibliographique. — Catalogues de libraires.

Archives de la théologie catholique.

AOUT. L'abbé P. BÉLET : les Mystères du christianisme, d'après le *Catholique* de Mayence, suite; — des Vicaires paroissiaux, d'après les *Analecta*, suite; — Théologie pratique. Les Cas réservés, d'après le *Catholique* de Mayence. — L'abbé BOU-

Entretiens sur les rapports de la de la métaphysique, 4e article.— hie. — Nouvelles théologiques.— ibliographique.

ction des précis historiques.

UT. Suppression de la Compagnie en France en 1764. — Chasses Cœurs-d'Alène, 59e lettre du R. et. — Noms des évêques signatairesse à Pie IX. — Chronique cone.

JT. Vœu d'une jeune élève enfant avant la distribution des prix, Suppression de la Compagnie de France en 1764, suite. — Société ires et de l'Affranchissement. — ibliographique.

Correspondance littéraire.

ET. Ludovic LALANNE : Chro- G. VATTIER : Galerie des acadé- M. Saint-Marc Girardin. — L. *es Mémoires d'Alexandre Hert-* — Siméon LUCE : Cahier d'ex- extraites par Jean Racine de la de Quinte-Curce de Vaugelas.— et réponses. — L. LAURENT-PI- Ludovic LALANNE : Revue criti- ulletin bibliographique. — Publi- uvelles : livres, journaux, pério-

Correspondant.

ET. Augustin COCHIN : de la des ouvriers français d'après les ravaux. — A. DE REUMONT : les confédération italienne de 1847 à Baron E. DE WOGAN : six Mois r-West, 3e partie. — A. DE PONT- *les Misérables,* par M. Victor Claude VIGNON : les Complices, — FOISSET : *Mémoires pour ser- toire de mon temps,* par M. Gui- lémence LEYMARIE : *Coppet et* — P. DOUHAIRE : Revue criti- éopold DE GAILLARD : les Evéne- mois.

Enseignement catholique, ournal des prédicateurs.

ET. Le P. FÉLIX : Maternité de 'ierge ; — Conférences de Notre- L'abbé CHARIL : Panégyrique de ce de Loyola. — L'abbé Pierre -VINCENT : l'Année liturgique, s, suite. — Causes de l'institution ristie d'après saint Thomas d'A-.

s religieuses, historiques et littéraires.

ET-AOUT. A. MATIGNON : la e de la foi. — A. CAHOUR : Théâ- les jésuites à la fin du XVIe siècle mencement du XVIIe. — C. SOM- : le Maréchal de Bellefonds. — IL : un Rationaliste protestant : M. Edmond Scherer. — Mélanges. — Bibliographie et revue de la presse.

Journal des jeunes personnes.

AOUT. Mlle Julie GOURAUD : Causerie; — Correspondance parisienne. — Encore un mot sur Mlle Ulliac Trémadeure. — Mme Raoul DE NAVERY : Eustache Lesueur, suite. — Mlle Zénaïde FLEURIOT : le Chemin et le but, nouvelle, suite. — Fabien DE SAINT-LÉGER : l'Horlogerie. — X. MARMIER : Comment les mariages sont écrits dans le ciel. — Une Commission bien faite. — Mme Alice DE SAVIGNY : Modes.—Mme Gabrielle DE LALLE : Travaux. — Gravure de modes coloriée, dessins de broderies, patrons et travaux à l'aiguille, planche de lingerie.

Journal des maîtrises.

JUILLET. Lettre de Mgr l'évêque d'Hétalonie. — Félix CLÉMENT : la Maîtrise de l'église cathédrale d'Arras. — J. D'ORTIGUE : le Patron musical d'un grand séminaire. — Correspondance. — Le trente-neuvième Festival de Cologne. — Félix CLÉMENT : grand Festival de Londres. — L'Archéologie musicale en Hollande. — Dominique Cavaillé, facteur d'orgues. — Faits divers. — Ch.-H. RINK : Pièce fuguée.

15 AOUT. T.-J. DEVROYE : Orgue de la tribune de la cathédrale d'Arras. — Félix CLÉMENT : les Correcteurs de manuscrits. — J. D'ORTIGUE : de l'Influence des jubés sur le chant liturgique. — Correspondance. — Ecole de musique religieuse fondée par M. L. Niedermeyer. — Faits divers. — *Litaniæ beatæ Mariæ Virginis.* — Deux petits versets (fuguettes) de Kirnberger.

Journal historique et littéraire (de Liége).

AOUT. Journal historique du mois de juin. — Allocution du Saint-Père dans le consistoire du 9 juin (texte latin).—Adresse des évêques au Saint-Père et réponse de S. S. (texte latin). — *De l'Education,* par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans.—Lettre de S. Em. le cardinal-archevêque de Malines au Saint-Père, et bref de S. S. en réponse (au sujet de l'Université catholique de Louvain). — *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps,* par M. Guizot. — De la guerre américaine. — Nouvelles politiques et religieuses. — Nouvelles des lettres, des sciences et des arts.

Revue britannique.

JUILLET. Grégoire VII. — W.-M. Turner. — L'Emancipation en Russie. — Mémoires d'un chasseur de renards, suite. — Pensées misanthropiques. — Un Automne à OEdt. — Une étrange histoire, suite.— Correspondance d'Allemagne, de Londres. — Chronique et bulletin.

Revue catholique (de Louvain).

JUILLET. Allocution de Sa Sainteté

Pie IX aux cardinaux, primats, archevêques et évêques réunis dans le consistoire du 9 juin 1862. — Adresse des évêques présents à Rome lue et remise à Sa Sainteté le 9 juin 1862. — Noms des évêques signataires de l'adresse. — N.-J. LAFORÊT : des Erreurs philosophiques contemporaines, à l'occasion de l'allocution prononcée par Sa Sainteté le pape Pie IX dans le consistoire du 9 juin. — Lettre de S. Em. le cardinal-archevêque de Malines et bref du Souverain Pontife concernant l'Université de Louvain. — Canonisation des martyrs du Japon. Retour de S. Em. le cardinal-archevêque de Malines et de NN. SS. les évêques de Namur et de Gand. — Thèses et promotions à l'Université catholique de Louvain. — Lettre de Mgr l'archevêque de Tours à Mgr l'évêque de Nantes (sur les sept propositions condamnées le 18 septembre 1861 par le Saint-Office). — Mélanges.

Revue contemporaine.

31 JUILLET. Baron AMBERT : Portraits militaires. Le feld-maréchal Souvarow. — Arthur BAIGNÈRES : le Chevalier de la joyeuse figure, 2e partie. — Alexandre PEY : la Poésie allemande au moyen âge. Les Minnesingers. — L. DE G. : le Flacon d'or. — A. BELLEMARE : Abd-el-Kader. Sa vie politique et militaire, 2e partie. — R. LANCON : les Institutions impériales après dix ans d'expérience. — Henry MONTUCCI : Travaux des Académies et des Sociétés savantes. Sciences physiques, naturelles et médicales. — E. DE V. : Revue critique. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — J.-E. HORN : Chronique politique. — Athenæum français.

15 AOUT. J. TISSOT : la Physiologie et la psychologie. — E. LEVASSEUR : quatre Ages de la civilisation en Ecosse. — Ferdinand FABRE : Méniquette. — A. BELLEMARE : Abd-el-Kader. Sa vie politique et militaire, 3e partie. — VIVIEN DE SAINT-MARTIN : le Mexique, son passé, son présent, son avenir. — LECONTE DE LISLE : Thestylis, poésie — Revue critique. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — J.-E. HORN : Chronique politique.

Revue de l'art chrétien.

JUILLET. Ch. DE LINAS : les Sandales et les bas (1 planche). — Raymond BORDEAUX : des Voûtes en bois et de leur réparation (gravures dans le texte). — Mme Félicie D'AYZAC : Zoologie mystique L'antilope (gravures dans le texte). — L'abbé PARDIAC : Histoire de saint Jacques le Majeur et du pèlerinage de Compostelle.

Revue de l'instruction publique.

24 JUILLET. L. QUICHERAT : *Etude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*, par M. Gaston Paris. — F. BAUDRY : *la Science du beau étudiée dans ses principes, dans ses applications et dans son histoire*, par M. Charles Lévêque, suite. — Arthur ARNOULD : *Histoire de Mürger, pour servir à l'histoire de la vraie Bohème*, par trois buveurs d'eau, 2e article. — F. DUBNER : courtes Observations sur quelques sujets donnés pour le thème grec. — J. LAROCQUE : premiers Résultats de la mission scientifique d'Asie mineure. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

31 JUILLET. E. DE SUCKAU : *Œuvres de Leibniz*, publiées par M. Foucher de Careil. — J.-M. GUARDIA : *Journal de la santé du roi Louis XIV, avec introduction, notes*, etc., par M. J.-A. Leroi. — Edm. ROBINET : *Ouvriers et ouvrières*, par M. E. Levasseur. — Charles HENRY : *Aux enfants; — Ouvrons notre âme à la pitié*, par M. Hector Fleury. — L. ROBERT : *l'Année scientifique et industrielle*, par M. Louis Figuier. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

7 AOUT. E. DE SUCKAU : *Œuvres de Leibniz*, publiées par M. Foucher de Careil, 2e article. — Ch. GIDEL : *Châteaubriand et son groupe littéraire sous l'empire*, par M. Sainte-Beuve. — Ch. FIERVILLE : M. Charma, ses cours de philosophie et ses œuvres. — Edm. ROBINET : *les Républiques de l'Amérique espagnole*, par M. J.-M. Guardia. — Jules GOURDAULT : *de la Malice des choses*, par M. Arthur de Gravillon. — J. LAROCQUE : Académie des inscriptions et belles-lettres, séance annuelle du 1er août 1862. — Correspondance. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

14 AOUT. Edm. ROBINET : Distribution des prix du concours général et de divers établissements d'instruction publique. — A. LESIEUR : *Lettres inédites de Jean Racine et de Louis Racine, précédées d'une notice par leur petit-fils*, l'abbé A. de la Roque. — Jules GOURDAULT : *l'Année historique*, par M. Jules Zeller. — GRÉARD : *Histoire abrégée de la littérature française*, par M. Géruzez. — Arthur ARNOULD : *Histoire de Mürger, pour servir à l'histoire de la vraie Bohème*, par trois buveurs d'eau, 3e article. — J. LAROCQUE : Académie des inscriptions et belles-lettres, séances du mois de juillet 1862. — Nouvelles diverses.

Revue des Deux-Mondes.

1er AOUT. Victor CHERBULIEZ : le Comte Kostia, fin. — GUIZOT : un Projet de mariage royal, 2e partie. — SAINT-RENÉ TAILLANDIER : le roi George de Podiebrad, épisode de l'histoire de Bohême. — Louis DE LOMÉNIE : la Littérature romanesque. — E.-D. FORGUES : Littérature anglaise. Dégénérescence du roman. — Henri CANTEL : le Prince Domenti. Scènes de la vie géorgienne. — Ch. DE MAZADE : la Guerre du Mexique et les puissances européennes. —

E. FORCADE : Chronique de la quinzaine.— A. GEFFROY : *Tableau de l'empire romain*, par M. Amédée Thierry. — Ch. DE MAZADE : *Essai sur la situation russe*, par M. N. Ogaref.

15 AOUT. Octave FEUILLET : Histoire le Sibylle. — Albert RÉVILLE : le Mythe le Prométhée et les études modernes sur 'humanité primitive. — DUPONT-WHITE : 'Administration locale en France et en Angleterre, 2e article. — SAINT-RÉNÉ TAILLANDIER : le Roi George de Podiebrad, épisode de l'histoire de Bohême, 2e partie. — Emile SAISSET : Recherches nouvelles sur l'âme et sur la vie. — J. MILSAND : un Philosophe poëte. — E. FORCADE : Chronique de la quinzaine. — P. SCUDO : *Mendelssohn et sa correspondance.*

Revue des sciences ecclésiastiques.

JUIN. L'abbé C. DEHAISNES : le Saint-Siége devant le protestantisme, 2e article. — L'abbé E. HAUTCŒUR : la Théologie de l'Ancien Testament. — L'abbé P. R. : des Messes de *Requiem*, 4e article.— Mélanges. — Bibliographie. — Bref apostolique sur les professions religieuses dans les monastères d'hommes.

JUILLET. L'abbé C. DEHAISNES : le Saint-Siége devant le protestantisme, 3e article. — L'abbé D. BOUIX : la Liturgie de Lyon au point de vue de l'histoire et du droit. — L'abbé P. R. : des Messes de *Requiem*, 5e article. — L'abbé E. GRANDCLAUDE : Louis de Grenade et l'ascétique chrétienne. — L'abbé DANCOISNE : le P. Ribadeneira. — L'abbé S. VALADIER : un mot sur la tenue au chœur, ou réponses à diverses questions. — L'abbé D. BOUIX : Décision de la S. Congrégation du concile relative au binage et à l'honoraire de la seconde messe. — Bibliographie. — L'abbé E. HAUTCŒUR : les Revues de théologie catholique en Allemagne. — Livres mis à l'index.

Revue du monde catholique.

25 JUILLET. Léon AUBINEAU : Port-Royal et M. Sainte-Beuve.—Ernest HELLO : Coup d'œil sur l'histoire. — A. TILLOY : de l'Organe de la souveraineté du pouvoir dans l'Eglise, suite. — Urbain DIDIER : Jérôme Gauvain. — L'abbé P. GUÉRIN : M. Tissot et l'animisme. — CHAUVELOT, *Etudes d'un antiquaire pour la défense de Dieu, de la religion et du pape*, par M. Joaquin de Virizar. — J. Raballet DE CHAMPLAURIER : A Saint Vincent de Paul le jour de sa fête, poésie. — Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine.

10 AOUT. A. MAZURE : M. de Lamartine poëte et philosophe. — Léon AUBINEAU : Port-Royal et M. Sainte-Beuve, suite et fin. — Henri DE L'ESPINOIS : du Gouvernement et de l'administration des Etats pontificaux au XIIIe et au XIVe siècle, suite. — Georges SEIGNEUR : les Soirées de M. de la Palisse. — Urbain DIDIER : Jérôme Gauvain, suite et fin.— Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue indépendante.

1er AOUT. G. VÉRAN : les deux Sciences. — L'abbé A. FAYET : du But et des formes de la polémique philosophique et religieuse. — G. DE CHAULNES : Unité de l'espèce humaine. — B. POUJOULAT : Saint Léon et Attila. — M. DE LESCURE : *Poëtes et artistes contemporains*, par M. Alfred Nettement.—Vicomte DE NUGENT : les Chevaliers errants des échecs, trad. de l'anglais. — G. VÉRAN : le Rire jaune, voyage humoristique autour du monde moral, suite. — G. DE CHAULNES : Revue des revues.

15 AOUT. G. VÉRAN : une Réfutation du panthéisme dédiée à la jeunesse des écoles. — G. DE CHAULNES : Unité de l'espèce humaine, suite. — H. D'ANSELME : les trois Vierges indépendantes. — DE PLASMAN : M. Renan, à l'occasion de son discours au collége de France et de sa lettre à ses collègues. — G. DE CHAULNES : M. Arsène Houssaye et le P. Letellier. — *Les Beautés de la poésie ancienne et moderne*, par M. l'abbé A. Fayet.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

[Â]me (l') *chrétienne aux pieds de Jésus, ou Elévations sur un choix de textes de la sainte Ecriture propres à faire connaître et aimer Jésus*, par M. l'abbé VINCENT, chanoine honoraire de Soissons, supérieur de l'institution Saint-Charles, de Chauny. — 2 vol. in-12 de 316 et 348 pages, chez Eugène Belin ; — prix : 5 fr.

[A] quoi bon *la révélation du mystère de la Trinité ?* par le P. Marin de BOYLESVE, de la Compagnie de Jésus. — In-12 de 30 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris ; — prix : 50 c.

Problèmes contemporains ; — 4e problème.

Beautés (les) *de la poésie ancienne et moderne ; traduction en vers* par M. l'abbé A. FAYET, chanoine honoraire de Moulins, *avec des notices sur les auteurs, et des notes critiques et littéraires tirées des meilleurs écrivains français et étrangers.* — POÉSIE ALLEMANDE. — 1 vol. in-8o de

xx-484 pages, chez Martial Place, à Moulins, chez Mothon, à Lyon, et chez Paul Boyer, à Paris; — prix : 4 fr.

Voir, sur le 1er volume (poésie hébraïque), p. 22 de notre t. XXVII.

Biographie *de S. S. Pie IX*, par M. VENET. — In-8° de 16 pages plus 1 portrait, chez J. Callou; — prix : 50 c.

Christ (le) *roi temporel*, par M. DUBOSC DE PESQUIDOUX. — In-8° de 46 pages, chez V. Palmé; — prix : 1 fr.

Chroniques *du patronage*, par M. Maurice LE PRÉVOST. — 1 vol. in-12 de 228 pages, chez C. Dillet; — prix 1 fr. 25 c.

Bibliothèque de l'ouvrier.

Collectio *declarationum sacræ congregationis cardinalium sacri concilii Tridentini interpretum, quæ consentaneæ ad Tridentinorum Patrum decreta, aliasque canonici juris sanctiones seculo* XVIII, *in causis propositis prodierunt; huic accedunt constitutiones apostolicæ præsertim novissimæ ad concilii Tridentini decreta spectantes*, etc.; *Opus ad majorem facilitatem alphabetico ordine per materias et tractatus dispositum accurateque collectum, ac in tres partes de declarationibus, de titulis causarum, deque conclusionibus divisum*, opera et studio Joh. Fortunati de comitibus ZAMBONI, romani jurisconsulti. — 2 vol. grand in-8° de 600 à 700 pages à 2 colonnes, chez Rousseau-Leroy, à Arras; — prix : 12 fr. 50 c. le volume.

L'ouvrage aura 4 volumes.

Concordance *des Epîtres de saint Paul*, par M. l'abbé P. LECICOMTE DE LA HOUSSAYE, missionnaire apostolique, ancien directeur de séminaire. — 1 vol. in-12 de xx-364 pages, chez A. Jouby; — prix : 3 fr.

Constantin le Grand, par l'Auteur de l'*Histoire de Charlemagne*. — In-12 de 144 pages plus 1 gravure, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris.

Bibliothèque catholique de Lille, 26e année (1862), 3e livraison, n° 478; — prix : 6 fr. par an, et 7 fr. 50 c. par la poste.

Cours (nouveau) *d'histoire universelle*, par M. J. CHANTREL. — T. VI. — *Histoire moderne, 2e partie: depuis la mort de Charles-Quint jusqu'à nos jours.* — — 1 vol. in-12 de 470 pages, chez Putois-Cretté; — prix : 2 fr. 25 c.

Bibliotheque Saint-Germain. — Ouvrage complet.

Dévotion *au sacré cœur de Jésus en exemples*, ou *Excellence des prières et des pratiques en l'honneur du sacré cœur démontrée par un grand nombre de miracles authentiques et par des traits empruntés à la vie des saints et à l'histoire contemporaine*, par le P. HUGUET. — 1 vol. in-12 de VIII-314 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Dictionnaire *encyclopédique de la théologie catholique, rédigé par les plus savants professeurs et docteurs en théologie de l'Allemagne catholique moderne, publié par les soins* du docteur WETZER, professeur de philologie orientale à l'Université de Fribourg en Brisgau, et du docteur WELTE, professeur de théologie à la Faculté de Tubingue; *traduit de l'allemand* par M. l'abbé GOSCHLER, chanoine, docteur ès-lettres, ancien directeur du collége Stanislas, etc. — Tome XV, MÉSOPOTAMIE. — 1 vol. in-8° de 492 pages à 2 colonnes, chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 5 fr. 50 c. le volume.

Ce dictionnaire est approuvé par Mgr l'archevêque de Fribourg, et sera publié en 25 volumes, paraissant de trois mois en trois mois. — Voir pp. 216 et 379 de notre t. XXII, p. 296 de notre t. XXIII, et p. 458 de notre t. XXVII, le commencement de nos articles sur cet important ouvrage.

Ecole (l') *de la piété filiale*, ou *la Religion, la nature et l'exemple enseignant à l'homme ses devoirs envers les auteurs de ses jours ; Ouvrage propre à faire naître et à nourrir les plus beaux sentiments dans tous les âges, et spécialement dans la jeunesse*, par M. A. VALLOS. — 1 vol. in-8° de 236 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 1 fr. 25 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes; 1re série in-8°.

Edith, *la fille du recteur*, ou *Piété filiale et devoir*, par le Rév. Thomas-J. POTTER, professeur d'éloquence sacrée au collége des Missions étrangères d'All Hallows (Dublin); *traduit de l'anglais* par M. Guillaume LEBROCQUY, professeur de poésie au collége de Thuin. — 1 vol. in-12 de 318 pages, chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, chez G. Mosmans, à Bois-le-Duc, et chez J.-B. Pélagaud, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

Emotions *religieuses d'un pèlerinage à Rome*, par Mme Th. DE VILLENEUVE, marquise DE VILLENEUVE-ARIFAT, dame de l'ordre royal et impérial de la Croix-Etoilée. — 1 vol. in-12 de 244 pages, chez Delboy, à Toulouse, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 5 fr. (Au profit du denier de Saint-Pierre.)

Ennemis (les) *de Dieu et de l'Eglise. Méditations et aperçus historiques sur les combats de l'Eglise et ses victoires, suivis des opuscules du même auteur sur la question romaine*, par N.-H. GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT. — 1 vol in-8° de 170 pages, chez H. Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Entretiens *spirituels sur des textes choi-*

Ecriture, pour tous les jours de Extraits du P. SEGNERI, de la nie de Jésus, par UN PÈRE DE E COMPAGNIE. — 1 vol. in-18 de ıges, chez H. Casterman, à Tour- :hez P. Lethielleux, à Paris; — fr. 20 c.

r), par Mme la comtesse DRO- KA, née Symon de Latreiche. — ı-12 de 216 pages, chez H. Cas- à Tournai, et chez P. Lethiel- Paris; — prix : 1 fr. 25 c.

ıs honnêtes.

· *le Portus Itius de Jules César. on d'un mémoire de M. F. de* par M. l'abbé HAIGNERÉ, archi- la ville de Boulogne. — In-8° de ·s, chez Mme veuve Renouard; — fr. 50 c.

médité et expliqué chaque jour ée, d'après les écrits des Pères ise et des auteurs ascétiques les ıarquables, par M. l'abbé EYMAT, se de Bordeaux. — Tome VI. — *e de la cinquième semaine après côte jusqu'à la huitième inclusi-* — 1 vol. in-8° de 340 pages, chez frères, à Lyon, et chez Régis t Cie, à Paris; — prix : 5 fr.

les quatre premiers volumes. nos to- p. 470; XIV, p. 531; XV, p. 562; 5.

chœur, ou *petit Cérémonial se- it romain, à l'usage des laïques s au service divin dans les égli- issiales,* par M. l'abbé H DUTIL- teur du *petit Catéchisme liturgi-* In-18 de 136 pages, chez V. Sar- rix : 80 c.

par Mgr l'evêque de Versailles.

e) *du pénitent,* ou *Exercices confession et la communion, ex-* r Confessions de saint Augustin, l'abbé MERTIAN, curé de Juilly. in-18 de 404 pages, chez A. Mo- prix : 1 fr. 20 c.

par Mgr l'évêque de Meaux.

des papes, depuis saint Pierre 'a formation du pouvoir temporel, un aperçu historique de la ques- ıaine depuis 1848 jusqu'en 1862, Baptistin POUJOULAT. — 2 vol. XX-388 et 444 pages, chez Adr. : et Cie; — prix : 10 fr.

du consulat et de l'empire, par HIERS. — Tome XX. — In-8° de ·s, chez Paulin, Lheureux et Cie; 5 fr.

— seconde abdication, — Sainte-He-

d'Urbain V et de son siècle, d'a- manuscrits du Vatican, par é MAGNAN, aumônier du lycée de Marseille. — 1 vol. in-8° de 490 pages, chez A. Bray; — prix : 7 fr.

Histoire *universelle de l'Eglise et des papes,* par M. l'abbé JORRY. — 2e *édition, corrigée, entièrement refondue, augmentée des événements actuels jusqu'à nos jours.* — 1 vol. in-8° de 500 pages, chez Putois-Cretté; — prix : 4 fr., et in-12, 2 fr. 50 c.

Instructions *simples et pratiques sur les commandements de Dieu et de l'Eglise,* par M. l'abbé CLAIRIN, curé du diocèse de Troyes. — 1 vol. grand in-8° de 544 pages, chez V. Sarlit; — prix : 6 fr.

Jean, ou *l'Etat le plus heureux.* — In-12 de 70 pages plus 1 gravure, chez Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris.

Bibliothèque catholique de Lille, 26e année (1862). 3e livraison, n° 480; — prix : 6 fr. par an, et 7 fr. 50 c. par la poste.

La Trémoille (Louis de), ou *les Frères d'armes. Histoire chevaleresque du temps de Louis XI et de Charles VIII,* par M. Théophile MÉNARD. — 1 vol. grand in-8° de 336 pages plus 4 gravures, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 3 fr.

Bibliothèque illustrée de la jeunesse.

Lettres pastorales *et mandements* de Mgr Louis RENDU, évêque d'Annecy; *précédés d'une notice biographique* par M. l'abbé G. MERMILLOD, recteur de l'église de Notre-Dame de Genève. — 1 vol. in-12 de XXXII-478 pages, chez A. Vaton; — prix : 3 fr.

Lucile, ou *la jeune Artiste en fleurs,* par Mme Stéphanie ORY. — 1 vol. in-12 de 188 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 60 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes; — 2e série, in-12.

Manuel *des sacrements,* ou *Conseils pratiques concernant les sacrements et l'accomplissement des rites qui en accompagnent la réception,* par M. l'abbé H. DUTILLIET. — In-32 de 34 pages, chez V. Sarlit; — prix : 50 c.

Approuvé par Mgr l'évêque de Versailles.

Manuel *du patronage, à l'usage des conférences de Saint-Vincent-de-Paul.* — 1 vol. in-18 de 356 pages, chez V. Sarlit; — prix : 1 fr. 60 c.

Martyr (un) *sous Néron et le parjure, premier et deuxième commandement de Dieu,* par M. J. CHANTREL. — In-12 de de 140 pages plus 1 gravure, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris.

Bibliothèque catholique de Lille, 26e année (1862), 3e livraison, n° 479; prix : 6 fr. par an, et 7 fr. 50 c. par la poste.

Mathilde *et Marthe*, par Mme Valentine VATTIER. — 1 vol. in-12 de 140 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 45 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes; — 3e série, in-12.

Meditationes *brevissimæ in usum sacerdotum, religiosorum, missionariorum, iter agentium, etc., in totum annum distributæ*, a P. Michaele CUVELHIER, Societatis Jesu. — 1 vol. in-32 de VI-516 pages, chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr.

Mot (un dernier) *sur Voltaire*, par M. ROMÉE D'AVIREY. — In-8° de IV-172 pages, chez C. Douniol; — prix : 2 fr. 50 c.

Moulin (le) *de l'aveugle*, ou *le Miracle de la cécité*, par M. Just GIRARD. — In-18 de 104 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 30 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes.

Mystère (le) *de la croix*, ou *Méditations extraites de saint Augustin*, par M. l'abbé MERTIAN, curé de Juilly. — In-18 de 64 pages, chez A. Morin; — prix : 40 c.

Noms (des) *de Jésus-Christ dans la sainte Ecriture, œuvre capitale de* Louis de LÉON, *et l'un des chefs-d'œuvre théologiques de l'Espagne; traduite pour la première fois en français sur la 25e édition espagnole, enrichie de notes*, par M. l'abbé V. POSTEL. — 1 vol. in-12 de XVI-560 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris.

Voir, sur la précédente édition, notre t. XVIII, p. 113.

Notice *sur la vie et les ouvrages du P. Jean-Nicolas Grou, de la Compagnie de Jésus*, par le P. Antoine-Alphonse CADRÈS, de la même Compagnie. — In-8° de 294 pages, chez V. Palmé; — prix : 1 fr. 50 c.

Cette notice, tirée à 250 exemplaires sur papier vergé, est accompagnée d'un *fac-simile*.

Orphelin (l'), ou *une Existence courageuse*, par Mme Valentine VATTIER. — 1 vol. in-8° de 188 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 80 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes; — 2e série, in-8°.

Prêtre (le) *dans ses rapports avec le monde*, par M. N..... — 1 vol. in-12 de 404 pages, chez V. Sarlit; — prix : 2 fr. 50 c.

Prière (la) *du cœur*, ou *Méditations et élévations extraites des opuscules de saint Augustin*, par M. l'abbé MERTIAN, curé de Juilly. — 1 vol. in-18 de 348 pages, chez A. Morin; — prix : 30 c.

Roman (le) *d'un chrétien au* par M. Edouard BERGOUNIOU in-12 de VI-326 pages, chez C — prix : 3 fr.

Romans grecs. *Contes et nou* M. Alexandre RANCAVIS; *tr grec moderne*, par M. J.-S. DE — 2 vol. in-12 de VIII-370 et chez H. Casterman, à Tourn P. Lethielleux, à Paris; — pr

Scander-Bey, ou *le Héros ch* M. l'abbé C. GUÉNOT. — 1 vo 174 pages plus 1 gravure, ch terman, à Tournai, et chez l leux, à Paris; — prix : 1 fr.

Musée moral et littéraire de la fami

Scènes *intimes*, par M. Emile GRAVE. — 1 vol. in-12 de 332 Amyot; — prix : 3 fr. 50 c.

Sous le chaume, *nouvelles*, p comtesse R. DE LA TOUR DU vol. in-12 de 224 pages, ch terman, à Tournai, et chez l leux, à Paris; — prix : 1 fr. 2

Les Romans honnêtes.

Souvenirs *de l'ancienne Egli que, ouvrage traduit en parti lien*, par un PÈRE DE LA COM JÉSUS. — 1 vol. in-12 de 428 Périsse frères, à Lyon, et chez fet et Cie, à Paris; — prix :

Vérité (la) *de l'Evangile*, par TEMENT. — 1 vol. in-8° de XVI chez Périsse frères, à Lyon, et Ruffet et Cie, à Paris; — prix

Vie *de la sœur Marie Ock, en re Marie-Albert de la Croix de fesse tertiaire de l'ordre du mel*, par le R. P. Albert DE S MAIN, provincial des Carmes de de France. — 1 vol. in-12 de X plus 1 gravure, chez H. Castern nai, et chez P. Lethielleux, à prix : 1 fr. 60 c.

Vie *du R. P. D. Bernard, fonda mier abbé de la trappe de* par M. le vicomte GOUZILLO ZAL. — 1 vol. in-12 de 272 1 portrait, chez C. Douniol; 1 fr. 50 c.

Vie (une), par R. D'AIGUY, co cour impériale de Lyon. — *No tion.* — 3 vol. in-8° de 396, pages, chez Girard et Josserau à la Librairie nouvelle, et rue à Paris; — prix : 10 fr.

Waterloo, par M. A. THIERS. — 12 de 358 pages, chez Paulin, et Cie; — prix : 2 fr.

Extrait du 20e et dernier volume *du Consulat et de l'Empire.*

J. DUPL

TOME XXVIII. N° 3. *Septembre* 1862.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE V° FAUTEUIL.

(*Suite.*)

M. GUIZOT.

(*Fin.*)

Popularisé par son cours et ses écrits politiques, M. Guizot fut élu député de l'arrondissement de Lisieux le 23 janvier 1830. Le lendemain du jour où son élection était connue à Paris, il fut accueilli en Sorbonne par des applaudissements unanimes. Il se hâta de ramener son auditoire à la pensée de la science pure, la politique devant avoir un autre théâtre. En effet, il continua tranquillement son cours, tenant plus que jamais son enseignement étranger à toutes les questions de circonstance. Mais, hors de là, il ne se croyait pas astreint à la même réserve. Il continua de faire partie de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, et chercha à user au profit de sa cause de la popularité dont il jouissait alors auprès des jeunes gens et des libéraux. Il monta pour la première fois à la tribune dans la discussion de l'adresse des 221, en même temps que M. Berryer qui, lui aussi, venait d'entrer à la chambre. Il vota l'adresse, et partit pour Nîmes, où ses amis l'appelaient. C'est là que lui vint la nouvelle des ordonnances. Il reprit le chemin de Paris, où il arriva le 27 juillet, et il rédigea, ce jour même, la protestation des députés, dans laquelle il parlait encore de son dévouement « pour le roi et son auguste dynastie. » Le lendemain, chez Laffitte, il fut nommé commissaire provisoire de l'instruction publique. Quelques jours après, sur l'appel du duc d'Orléans, il passa, au même titre, à l'administration de l'intérieur, dont il devint ministre le 11 août. Au bout de trois mois, il sortit du ministère Laffitte et se dévoua à la politique de Casimir Périer. Bientôt il trouva dans d'autres attributions un intérêt et un travail plus doux : le 11 octobre 1832, il entra, avec MM. Thiers et de Broglie, dans un nouveau cabinet, comme ministre de l'instruction publique. M. Molé lui con-

serva ce portefeuille, qu'il garda pendant quatre ans. C'est une des plus belles périodes de la vie politique de M. Guizot; c'est le plus grand, le plus libéral, le plus religieux ministère de l'instruction publique du régime de 1830. A ce ministère appartient la loi de 1833, dont on connaît le terme et le résultat. Mais M. Guizot, toujours plus grand et meilleur que son rôle et ses actes officiels, n'en est pas personnellement responsable. Il a fait ce qu'il pouvait, et avec un zèle dont des volumes de circulaires témoignent assez. Sans la crainte d'une corporation fameuse, ce qu'il se montra dans l'instruction primaire, il l'eût été dans l'instruction secondaire, dont il ne comprenait pas moins les conditions religieuses et libérales. S'il a plus tenté qu'accompli, c'est moins sa faute que celle du public auquel il avait affaire, adversaires et amis, — amis surtout. En même temps, il déployait une pareille activité pour l'avancement de l'instruction supérieure, pour les académies et établissements littéraires, pour les études historiques. — C'est pendant son ministère de l'instruction publique, — le 28 avril 1836, — qu'il fut élu pour remplacer Destutt de Tracy à l'Académie française. Le 22 décembre suivant, il y faisait son entrée solennelle par l'éloge, non-seulement de son prédécesseur, — chose obligée, — mais du XVIIIe siècle, qu'il jugeait, sans doute, avec une certaine indépendance, mais aussi avec « un respect reconnaissant. » Et pourtant, les demeurants de ce siècle, nombreux alors dans l'Académie et dans son public, trouvèrent sec et dur un discours que nous trouvons, nous, d'une indulgence aveugle. Deux ans après, l'Académie des sciences historiques, antiquités et belles-lettres de Stockholm, le nommait l'un de ses membres, et le roi Bernadotte joignait ses félicitations aux suffrages de la Compagnie.

Cependant, un conflit s'étant élevé entre lui et M. Thiers, tous les deux furent écartés du ministère. M. Guizot rentra dans la vie privée, dont il ne sortit que pour se signaler à la chambre par la plus violente opposition. En 1840, il fut envoyé ambassadeur en Angleterre, où il eut d'abord de grands succès; mais il échoua dans la question d'Orient, vit un traité se signer à côté de lui et sans lui, et, impossible désormais à Londres, il revint à Paris pour succéder à M. Thiers. Alors commença ce long ministère de sept années, auquel la catastrophe de 1848 put seule mettre fin. — Nous n'avons pas à juger la politique de M. Guizot, que ses ennemis ont caractérisée en deux mots infamants : corruption au dedans, abaissement au dehors. Pour nous, laissant de côté le ministre et ses actes, il nous est plus doux de nous

occuper de l'orateur.— M. Guizot transporta ses doctrines de professeur dans la politique. Epris des institutions anglaises et du développement du tiers état en France, il voulut élever la bourgeoisie à la hauteur de l'aristocratie qui manquait à son pays. Ennemi par sa naissance, par ses études austères, par ses relations de société, de la démocratie que flattait M. Thiers, son rival, il la combattra en tout et partout. Son idéal, c'est le pouvoir en haut, environné de respect et faisant l'unité sociale, subordonnant les individus par la loi et répartissant les droits et les libertés suivant les capacités et les besoins. Mais, fils du protestantisme et de la révolution, dont il proclame la légitimité, il ne pourra arrêter l'individualisme, le flot démocratique et révolutionnaire qui bientôt l'emportera avec son chimérique idéal. La lutte n'en sera pas moins glorieuse, d'autant plus glorieuse même qu'elle s'attaquera à d'insurmontables obstacles. Dans cette lutte, à M. Guizot incombe la plus belle part, presque la part unique, la part à la fois du capitaine et du combattant. D'abord, sa parole était tâtonnante, longue, scolastique, abstraite, et, par conséquent, monotone et roide; mais bientôt, au contact des affaires et de l'expérience, elle se dégage, se prête aux tons les plus divers, tout en demeurant affectionnée aux synthèses politiques et philosophiques. Elle s'assouplit sans dépouiller son ampleur et sa gravité, se colore sans se charger d'ornements, se remplit de faits et d'exemples sans rien perdre de l'idée. Toujours maîtresse d'elle-même dans tous les accidents de la discussion, elle garde un ordre naturel et savant, et marche droit au but avec une grande sûreté de logique et d'expression. Pure et châtiée, elle se soutient encore à la lecture. C'est aussi qu'elle a rarement ces élans, ces traits, ces emportements du grand orateur qui exigent la tribune pour théâtre, sont dépaysés et sonnent quelquefois faux dans un livre. C'est une éloquence de tête, qui sent le penseur et l'écrivain plus que l'improvisateur politique. Qu'on ne croie pas, néanmoins, que M. Guizot orateur puisse être jugé complétement à la lecture et qu'il n'ait rien dû à l'extérieur ni à l'action. Il est d'une assez grêle stature, mais sa figure est expressive; son front s'élargit sous l'effort de la pensée; son œil est beau et plein de feu; sa voix forte, sonore, affirmative; son teint pâle se colore d'une flamme intérieure; son geste commande; tout l'ensemble de sa personne, grave et sévère, a quelque chose de dictatorial. Il dominait l'assemblée du front et du regard, du geste et de l'accent, surtout de la pensée. Quand il paraissait à la tribune, avec son air méditatif et religieux, son visage sillonné d'études, il ressem-

blait bien d'abord quelque peu au pédagogue dans sa chaire, au calviniste dans son prêche; mais bientôt il ne paraissait plus qu'orateur et homme d'Etat. Toutefois, doué de plus de puissance que d'agrément, il subjuguait l'auditoire plutôt qu'il ne l'entraînait. Du reste, il aimait à se dresser contre les obstacles, à poser sans ménagement, avec roideur, les thèses les plus blessantes pour ses adversaires et pour l'esprit national. Dans son humeur agressive, il provoquait les interruptions plus qu'il ne les craignait, puis il les écrasait sous ce dédain de la nature humaine qu'il avait puisé dans l'étude abstraite de l'histoire et de la philosophie. C'est alors qu'il s'écriait, aux prises avec la droite et la gauche : « Vous aurez beau accumuler vos injures, jamais elles « ne s'élèveront à la hauteur de mon dédain. » Ce dédain de tempérament et de système, ce sang-froid, cette présence d'esprit, cette attitude haute, tout cela avait quelque chose de superbe et d'olympien. Jamais il n'y eut plus grandes joutes d'éloquence.

Pendant la période que nous venons de parcourir, M. Guizot publia peu d'écrits. En 1838, il mariait quelques pages à un livre de sa femme sur Abailard, récemment réédité, dans lequel, si nos lecteurs s'en souviennent, tous deux, prenant pour eux le sectaire, laissent l'amant à M. Oddoul (Voir notre t. XIV, p. 513). Là, ils s'efforcent de rattacher leur protestantisme à Abailard qui, le premier, aurait proclamé les droits de l'intelligence contre l'absolutisme des doctrines établies, contre cette Eglise qui devait « déclarer à la liberté « de l'esprit une guerre à mort, et détruire l'homme pour se dé« fendre de la pensée. » Triste héros pourtant que cet Abailard, à qui il ne reste que son orgueil et ses erreurs, et qui, on l'avoue, n'a attaché son nom à aucune idée ! Mais, nous dit-on, « il a fondé le rationa« lisme ! » — En 1841, M. Guizot publiait une étude sur Washington, reproduite en tête de l'histoire du fondateur de la liberté américaine par M. Cornelis de Witt. Cette histoire, écrite par le gendre sous les yeux et sous l'inspiration du beau-père, est le récit de ce que M. Guizot avait résumé en quelques pages, le développement de ce qu'il n'avait pu qu'indiquer. L'étude sur Washington ouvre encore une collection de lettres et d'écrits de l'illustre général (6 vol. in-8°), collection traduite et réduite d'une plus ample publiée en Amérique de 1834 à 1837. C'est même comme introduction à la collection française, qui lui avait été proposée par les éditeurs américains, que M. Guizot composa cette étude. L'événement, le héros, et aussi une chimérique analogie cherchée entre l'établissement américain et l'é-

tablissement de 1830, tout cela intéressa vivement M. Guizot et lui fit écrire ces pages avec amour. Il en fut récompensé par une lettre signée des plus illustres citoyens des Etats-Unis, et par l'envoi du portrait de Washington. Son portrait lui était demandé à lui-même, pour être placé à Washington, dans la bibliothèque du congrès.

Après la révolution de 1848, M. Guizot se réfugia en Angleterre, et s'exila en même temps dans un silence dont il ne sortit que par son crit intitulé : *de la Démocratie en France.* Cette brochure, protestaion contre le socialisme au nom de Dieu qu'il nie, de l'homme qu'il égrade, de la société qu'il détruit, était un grand hommage à des octrines que naguère on ne traitait pas avec ce sérieux et ce respect, ne preuve que la société ne peut prendre assiette que sur les bases aites par le catholicisme ; elle marquait aussi le passage de M. Guizot une nouvelle phase politique. N'ayant pu rentrer dans la politique ctive malgré son appel : *M. Guizot à ses amis*, il reprit sa plume, éédita ses anciens ouvrages, et en tira, à quelques modifications près, les brochures ou articles de revue : *Pourquoi la révolution d'Angleterre a-t-elle réussi* (1850)? — *Cromwell sera-t-il roi* (1852)? — *Nos mécomptes et nos espérances* (1855). — *La Belgique en* 1857, etc. On le voit, c'est à ses études anglaises, à ses études de choix et de nature, soit comme protestant, soit comme publiciste, que M. Guizot aimait surtout à revenir. Après avoir publié, en 1823 et années suivantes, les Mémoires originaux de la révolution d'Angleterre (25 vol. in-8°), il avait entrepris d'en écrire l'histoire. En 1826 et 1827, il en livrait la première partie sous le titre d'*Histoire de Charles Ier*, puis il laissait ce travail interrompu pendant vingt-cinq ans. Toutefois, en 1837, dans un entr'acte politique, il publiait dans la *Revue française*, *Monk*, étude historique, rééditée en 1851 comme œuvre de circonstance, dans laquelle il racontait la chute de la république et le rétablissement de la monarchie anglaise. En 1850, il rentrait définitivement dans son sujet par un *Discours sur l'histoire de la révolution d'Angleterre*, mis bientôt en tête d'une nouvelle édition de l'*Histoire de Charles Ier* (1853). L'année suivante, il y ajoutait des *Portraits politiques des principaux personnages des divers partis : Parlementaires, Cavaliers, Républicains, Niveleurs*, études biographiques dispersées jusqu'alors dans sa *Collection des Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, et qu'il réunissait en un seul volume. — Dans le *Discours* mentionné tout à l'heure, il envisage la révolution d'Angleterre dans son en-

semble et à travers ses diverses phases, depuis l'avénement de Charles Ier jusqu'à l'élévation de Guillaume III, et même au delà, c'est-à-dire jusqu'à l'entière consolidation de l'établissement de 1688 et à la séparation des Etats-Unis d'Amérique. Là, il fixe, à son point de vue, le caractère et le sens général de la révolution d'Angleterre, et il explique ainsi le drame dont il se dispose à dérouler les péripéties successives : c'est pour lui la philosophie de cette histoire. Cette histoire ou ce drame de soixante-trois années (1625-1688) se divise naturellement en quatre périodes ou actes : 1° le règne de Charles Ier, sa lutte contre le Long Parlement, sa défaite et sa mort; période pendant laquelle la révolution se prépare, éclate et s'accomplit sans rien fonder; 2° la république tantôt aux mains du Long Parlement, tantôt sous le joug de Cromwell : là la révolution essaie d'établir son propre gouvernement, et, personnifiée dans les divers partis ou dans le protecteur, elle succombe également à la tâche; 3° le rétablissement des Stuarts, à la suite d'une courte anarchie parlementaire et militaire; 4° le règne des deux derniers Stuarts, Charles II et Jacques II, période de réaction monarchique, mal exploitée par la prudence égoïste de Charles II et par le zèle maladroit et aveugle de son frère, qui tous les deux poussent à la chute de leur race et à l'avénement de Guillaume III, terme de la révolution. A chacune de ces quatre périodes correspond, dans le plan de M. Guizot, un ouvrage spécial. Les trois premiers, six volumes, ont été publiés de 1853 à 1856, y compris la réédition de l'histoire de Charles Ier. Reste à venir l'*Histoire des règnes de Charles II et de Jacques II, et de la révolution de* 1688 (3 vol.). Tous les quatre réunis formeront l'histoire complète de la révolution d'Angleterre, et la preuve dramatique du discours de 1850. Telle est la bibliographie des travaux historiques anglais de M. Guizot, auxquels il est bon d'ajouter l'*Amour dans le mariage*, touchant épisode qui n'aurait pu trouver place dans une si grave histoire, et où il voulait montrer la compatibilité de l'amour et des sentiments les plus exaltés avec les lois morales et les convenances sociales : leçon qui ressortirait plus utile et plus pure, dégagée des passions protestantes et des sympathies excessives pour la révolution de 1688. Ajoutons encore *Guillaume le Conquérant, Edouard III, les Bourgeois de Calais*, opuscules composés ou revus pour la *Bibliothèque des chemins de fer*. Enfin, n'oublions pas l'étude sur *Robert Peel*, lue en partie à l'Académie des sciences morales, publiée dans la *Revue des Deux-Mondes*, puis éditée en volume (1856), avec des corrections et

des additions notables. Là, M. Guizot fait ressortir l'importance de ce grand homme d'Etat, lien entre l'Angleterre contemporaine et celle du XVIIe siècle; puis, mû par un intérêt personnel, il invite à un parallèle entre lui et son héros, et fait la justification de sa politique sous le couvert de l'histoire, sans réussir, toutefois, à se mettre au niveau de Robert Peel, moins théoricien que lui et plus libéral; livre remarquable, à tout prendre, où la biographie prend les proportions de la grande histoire, où les thèses de gouvernement et d'économie sociale, quoique gâtées par le protestantisme, s'élèvent à la hauteur d'un ouvrage de philosophie.

Et maintenant il ne nous reste plus qu'à dire le sens et la valeur de l'*Histoire de la révolution d'Angleterre*. L'*Histoire de Charles Ier* (1826) avait été le premier ouvrage vraiment littéraire de M. Guizot. Avant ce livre, on connaissait la puissance de son esprit, l'éclat de sa parole comme professeur, son talent même d'expression dans ses écrits polémiques et ses essais de critique et d'histoire, mais non l'écrivain proprement dit. Ecriture et parole, tout, même la littérature, ne lui avait été qu'un moyen d'action. Il ne visait pas à la perfection littéraire, mais à bien dire ce qu'il voulait. Peu soucieux de la forme, il n'en atteignait quelquefois le mérite que par la vigueur et la décision de la pensée. Dans l'histoire de Charles Ier apparaît le premier accord complet entre la forme et le fond. C'est une œuvre d'art en même temps que de pensée, bien que l'artiste n'ait jamais atteint la mesure du penseur. Ici, M. Guizot laisse la langue abstraite et métaphysique, la langue des idées; il prend le burin, sinon le pinceau, pour marquer des physionomies; il assouplit son style pour le plier à tous les besoins du récit. Nul n'est plus habile à grouper les détails d'une scène historique, d'une scène tragique surtout, et cela sans effort, avec un art sévère dont on ne découvre pas aisément le secret. Il ne saisit pas avec moins d'habileté les détails d'un caractère et d'une figure, pour en former un portrait. Sa nature et son éducation calviniste lui faisaient comprendre ces natures protestantes de la révolution d'Angleterre. Il y a dans ces pages un bon nombre de figures burinées pour toujours avec une fermeté, une précision, une beauté de forme admirables. Les yeux peut-être demanderaient un peu plus de pittoresque, l'imagination un peu plus d'éclat et d'animation : la vue de l'esprit est pleinement satisfaite. Enfin, il est impossible d'exposer avec plus de clarté et d'assurance la stratégie des partis dans le Parlement ou sur le champ de bataille. Les idées en lutte, les débats, les

discussions, tout cela passe devant nous, au moment donné, dans la savante manœuvre de l'historien. L'ensemble, toutefois, manque un peu d'âme, comme presque toutes les œuvres du protestantisme. Il en est de même du style, qui, toujours savant, ferme, vigoureux, pousse quelquefois ces qualités jusqu'à la roideur. Il est juste d'ajouter que le talent croît avec les années, et qu'il y a grand progrès littéraire de *Charles Ier* à *Cromwell*.

Il n'y a pas le même progrès dans le fond que dans la forme. On se rappelle au milieu de quel courant d'idées parurent les deux premiers volumes : la restauration suffirait-elle à donner la liberté, ou faudrait-il à la France un 1688 ? Trente ans après, 1688 avait passé et le but n'était pas atteint. Mais les événements ne touchent guère M. Guizot. Il reprend son livre où il l'avait laissé, comme au sortir d'un long sommeil, et il ne change rien à son inflexible pensée. Cette pensée, quelle est-elle ? C'est que les révolutions d'Angleterre et de France, malgré les erreurs et les crimes qui les souillèrent, ont été grandes dans leur origine, dans leur action et dans leurs conséquences religieuses et politiques. Nous savons ce que la révolution a fait de la France, et il est facile d'entrevoir ce que, sans la révolution, la France eût été par le développement calme, successif et providentiel de ses institutions. Quant à l'Angleterre, elle renfermait depuis longtemps en elle-même les éléments de ce qu'on appelle le régime constitutionnel, et elle aurait nécessairement grandi et progressé suivant ses lois organiques. La révolution, — il serait facile de le prouver, — n'a rien fondé. Et pourtant elle triomphe enfin, dit M. Guizot, en 1688, et la monarchie constitutionnelle s'établit en Angleterre sur des bases solides. Oui, sans doute ; mais 1688 est séparé de 1660 par de longues années de restauration, et, dans notre pensée, c'est au régime des Stuarts, malgré leurs fautes, au jeu naturel des institutions, fonctionnant toujours, quoique plus ou moins entravé, qu'est dû ce solide succès, et non à la révolution, qui, abandonnée à elle-même, n'aurait jamais réussi.

A-t-elle réussi, d'ailleurs ? M. Guizot s'arrête à 1688, et il s'arrête trop tôt, car 1688 n'est pour la révolution d'Angleterre qu'une suspension et non un dénoûment. Si l'Angleterre a prospéré depuis deux siècles, c'est parce qu'elle a enchaîné la révolution par deux inconséquences : l'Eglise établie, inconséquence au principe de la réforme ; la monarchie, inconséquence au principe révolutionnaire. M. Guizot envisage l'établissement anglais de trop haut et de trop loin pour voir

toutes les misères et toutes les causes de ruine qu'il recouvre. Mais approchons-nous ou attendons la fin ! Quelle moisson de catastrophes préparent à l'avenir de l'Angleterre le paupérisme toujours grandissant et les principes semés par les niveleurs, ces vrais héritiers du protestantisme ! Et c'est ici que, tout en nous rencontrant avec M. Guizot, nous sommes au nœud de la difficulté et au point de divergence de nos idées. La liberté, dit-il, est née au XVI[e] siècle dans le domaine de la religion, pour entrer ensuite dans le domaine de l'Etat. Oui, sans doute, c'est du protestantisme que datent les révolutions modernes, religieuses d'abord, politiques ensuite, sociales aujourd'hui ; mais ce n'est pas du protestantisme que date la liberté. La liberté religieuse de Henri VIII et d'Elisabeth ! La liberté politique de Cromwell ! quelle dérision ! Et n'est-ce pas parce qu'ils voulaient la liberté religieuse que les Stuarts furent renversés ? Est-ce la liberté religieuse qu'a fondée Guillaume d'Orange, en renouvelant les plus tyranniques mesures contre tout ce qui n'était pas l'Eglise établie ? Liberté religieuse et liberté politique ont une autre origine que le protestantisme. — Evidemment, ici, un monde nous sépare, M. Guizot et nous. Le régime constitutionnel et la liberté de conscience, voilà le but, dit-il, qu'a touché la révolution d'Angleterre, et que la révolution poursuit dans le reste de l'Europe. Or, par régime constitutionnel, il entend un roi mis dans l'impossibilité permanente de gouverner contre le vœu du Parlement, c'est-à-dire, en définitive, la souveraineté du peuple ; par liberté de conscience, il entend l'affranchissement de l'esprit humain de toute autorité autre que l'Evangile interprété par lui-même, de toute forme extérieure de religion, si ce n'est un très-élastique presbytérianisme, c'est-à-dire, en fin de compte, la souveraineté de la raison. C'est le protestantisme poussé à ses dernières conséquences, bien que M. Guizot ne veuille pas des conséquences nouvelles que celles-ci, devenues principes à leur tour, menacent de produire sous le nom de socialisme.

L'ordre naturel des idées nous amène à rechercher quelle est au juste, à l'heure qu'il est, la foi religieuse de M. Guizot. C'est dans les *Etudes morales* (1851), livre formé de morceaux écrits en divers temps, c'est dans les discours prononcés au sein des réunions protestantes, qu'on pourra trouver les articles dont se composerait son symbole d'aujourd'hui. Mais, dans cet examen, il est nécessaire de suivre un ordre chronologique, si l'on veut voir les progrès de ce grand esprit vers le catholicisme. — Dans ses cours et ses diverses composi-

tions historiques, il avait été peu explicite en professions de foi, tellement qu'on pouvait le regarder comme un protestant de nom, ne croyant ni à la révélation ni au surnaturel, comme un pur déiste. Son premier morceau religieux un peu significatif est de 1828 : *Sens du mot foi*. Ici encore, pas la moindre idée du surnaturel. Il y considère la foi moins dans son origine, moins dans son objet, que comme un état spécial de l'esprit humain, c'est-à-dire qu'il la détruit en la confondant avec toute croyance. Quant à son origine, elle est d'abord, suivant lui, une croyance naturelle et spontanée qui passe à l'état de foi soit par l'émotion, soit par la pratique, soit par la réflexion, et non par ce qu'on appelle grâce, mot dont se couvre notre ignorance sur le mode d'intervention de Dieu dans le monde moral. Même vague sur l'objet de la foi, qui, bien que borné presque exclusivement aux choses religieuses, ne requerrait que deux conditions : beauté intellectuelle et valeur pratique; d'où il suit que non-seulement les doctrines morales, mais la science et la politique pourraient susciter la foi dans l'âme des hommes. Et c'est pourquoi M. Guizot refuse à la théologie la puissance d'entrer dans le monde surhumain, et veut maintenir constamment la foi « sous le contrôle de l'intelligence libre. » Il ne voit donc pas que la foi est essentiellement surnaturelle et quant à son origine, soit générale qui est la révélation, soit individuelle qui est la grâce, et quant à son objet, ou qui échapperait éternellement à la raison tant instinctive que réfléchie, qui, comme dit saint Thomas, ne pourrait être atteint que par quelques-uns, et cela après un long temps et avec beaucoup d'erreurs.

Nous trouvons mieux, en 1838, dans un article de la *Revue française : de la Religion dans les sociétés modernes*. Cet article fut dans tous les journaux, l'occasion d'une vive polémique : les uns y virent de la politique pure, les autres une sorte d'abjuration. Ni l'un ni l'autre, en réalité. Il y avait plus que de la politique dans ce cri d'alarme poussé vers la religion, dont on proclamait la nécessité individuelle et sociale; dans cet éloge général du catholicisme, non plus dans son passé, mais dans son présent; dans cet éloge particulier d'une œuvre catholique, — l'*Université*, — louée précisément comme catholique, et invitée à rester rigoureusement orthodoxe. Mais les éloges, quoique plus mesurés et plus restrictifs, donnés en même temps à des œuvres protestantes, écartaient toute idée d'un retour au catholicisme. Dans cet article encore, M. Guizot, tout en accordant à la forme catholique une supériorité sur toute autre forme

religieuse, n'en avouait pas l'exclusive, ni surtout la définitive légitimité, car il semblait, comme toujours, aspirer à placer en dehors de toute forme extérieure le but définitif du christianisme. Le point le plus neuf et le plus remarquable de cet article, c'était l'aveu de l'impuissance de l'humanité, malgré toutes les ressources de la science et de la civilisation, à se faire à elle-même sa destinée.

Du reste, toute illusion sur la conversion de M. Guizot dut disparaître, lorsque, au mois de juillet de la même année, parut encore dans la *Revue française* l'article intitulé : *du Catholicisme, du protestantisme et de la philosophie en France*. Là, M. Guizot invitait catholiques, protestants et philosophes à vivre en paix entre eux et avec la société ; en paix non-seulement matérielle, mais morale ; non-seulement obligée, mais volontaire, sans abdication, toutefois, ni apostasie. Et pour faciliter cette paix et faire à chacun sa part, il divisait la société en trois catégories, correspondantes à trois états de la civilisation : aux âmes dégoûtées de l'incertitude et des désordres de l'esprit, le catholicisme ; à celles qui ont besoin de plus d'activité intellectuelle et personnelle, le protestantisme ; à celles enfin qui ne veulent d'aucune foi religieuse obligée, la philosophie. Sans doute, parlant à la France catholique, et catholique à toujours, il y faisait la part la plus belle au catholicisme, « la plus grande, la plus sainte école de respect qu'ait « jamais vue le monde ; » mais, du reste, il y exprimait la même indifférence pour toute forme religieuse, le même dédain pour l'unité spirituelle, « belle en soi, disait-il, mais chimérique en ce monde, » nuisible même en ce qu'elle tuerait la liberté et l'indépendance de l'esprit. Pas d'autre unité désirable que « l'harmonie dans la liberté. » —Nul n'a remarqué que les idées d'un écrit récent, auquel nous arriverons tout à l'heure, étaient déjà dans cet écrit de 1838. — A la même époque, M. Guizot exprimait des idées analogues dans les réunions protestantes. Le 20 avril 1836, il faisait appel au véritable esprit religieux, qui a pour objet l'âme humaine et son salut éternel ; mais il demandait encore que l'esprit religieux s'alliât avec les droits de l'intelligence humaine, avec la liberté de conscience ; que les croyances contraires pussent vivre en paix et en amitié sur le même sol et sous les mêmes lois, qu'une charité universelle planât au-dessus de toutes les diversités. Deux ans après, le 25 avril 1838, il proclamait dans le christianisme bien plus qu'une discipline : il y voyait une vie véritable, une vie intérieure, animée et féconde. Plus tard, le 17 avril 1850, il recourait au christianisme comme à l'unique dépositaire de

la foi, de l'espérance et de la charité dont a besoin notre âge démocratique, et il disait : « La question est aujourd'hui posée entre le christianisme et l'impiété cynique ou hypocrite qui se prétend *humanitaire*. Toutes les forces chrétiennes doivent se réunir contre l'ennemi commun. » Il ne faisait donc que suivre une pensée désormais habituelle, lorsque, le 30 avril 1851, il posait de nouveau et plus nettement la question entre ceux qui reconnaissent et ceux qui ne reconnaissent pas l'ordre surnaturel, entre les rationalistes et les chrétiens; entre ceux qui ne gardent de Dieu, dans l'âme humaine, qu'une statue, une image, un marbre, et ceux qui y veulent Dieu lui-même, le Dieu vivant. Le lendemain, les uns lui dirent : « Le protestantisme est un rationalisme inconséquent ;» les autres : « Qu'est-ce que le christianisme? c'est l'autorité. Qu'est-ce que le protestantisme? c'est le libre examen? » — « Je ne discuterai point, » répond M. Guizot dans la préface de ses *Etudes morales;* et, néanmoins, il discute. Confondant l'ordre religieux et l'ordre civil, il se jette dans des considérations sur l'autorité et la liberté qui ne sauraient s'appliquer au même objet. Il ne comprend pas que la religion, par cela seul qu'elle vient de Dieu, ne repose que sur l'autorité et exclut nécessairement la liberté ; que l'individu lui-même n'est libre, à son égard, que dans l'obéissance et par l'obéissance, et qu'il ne peut être libre autrement qu'à la condition de rompre avec elle. Erreur et chimère, par conséquent, dans l'alliance proposée à toutes les communions chrétiennes. Enfin, le 16 avril 1856, il confessait la divinité des livres saints dans leur origine, leur inspiration et leur efficacité sur l'âme humaine. — Il n'y avait rien d'inouï, on le voit, dans le livre récent : *l'Eglise et la société chrétienne en* 1861, dernier mot de M. Guizot en matière religieuse ; rien qu'il n'eût dit et répété en maintes circonstances; et si cette profession de foi a été plus remarquée, c'est qu'elle se liait, dans cet écrit, à la question politique qui fixe en ce moment l'attention du monde. Qu'y voyons-nous, en effet? Voulant rassurer ses coreligionnaires et obtenir d'eux un sauf-conduit pour ses idées favorables à la papauté, M. Guizot s'y dit protestant, et protestant sincère, protestant de conviction comme d'origine ; puis il s'adresse à toute l'Eglise chrétienne, c'est-à-dire à tous ceux qui croient au surnaturel, et il convoque toutes les communions à une sorte de croisade en faveur de la société. Non qu'il ne tienne aucun compte de leurs dissidences, ni qu'il croie à un rapprochement entre elles : comme homme et comme protestant, il ne croit pas plus à ce rapprochement qu'il ne

le désire. La variété, dit-il, est la condition naturelle des hommes sur la terre, et aussi la condition d'existence du protestantisme, qui s'évanouirait dans le néant s'il faisait d'une confession de foi la règle de son Eglise et repoussait les dissidents. Encore une fois, rien de nouveau dans ces idées, déjà émises dans plusieurs ouvrages, notamment en 1851. En résumé, M. Guizot, aujourd'hui, n'est pas seulement un esprit religieux, c'est un chrétien : Il aime à dire *Notre-Seigneur Jésus-Christ* en pleine Académie ; il croit à une révélation divine contenue dans les livres saints, mais abandonnée à l'interprétation libre des communions diverses, ou même des individus doués d'intelligence supérieure. — A tout prendre, il est à lui seul son Eglise.

En dehors des ouvrages mentionnés dans le cours de cette étude, — et que nous avons d'ailleurs successivement examinés dans nos divers volumes, au moment de leur publication, — il n'y a plus que les *Mémoires*, dont la *Bibliographie* a trop souvent et trop longuement parlé pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici autre chose qu'une mention, qu'une appréciation générale. Ce qu'on admire dans ce livre, c'est une pensée plus haute que les personnages et les événements les plus élevés ; ce sont des éclats de génie politique dans l'apologie ou l'excuse obstinée de faits et de principes qui conduiraient aisément un pays à l'anarchie et à la ruine ; c'est un style magistral, ample comme une toge consulaire, sobre comme la force, solide, pur, harmonieux comme les lignes d'une statue antique ; c'est une impartialité qui ressuscite les adversaires d'autrefois sans ressusciter les passions et les vengeances, qui débat et juge avec estime sans s'abaisser à autre chose qu'à un sarcasme contre ce qui est méprisable ; c'est une sérénité superbe, qui, réveillant les tempêtes, les traverse sans que rien trouble le calme d'une âme et d'un front olympiens. Là, ni ficelles gouvernementales montrées après coup au spectateur d'abord dupe et victime ; ni dessous de cartes révélés tardivement après chacune de ces grandes parties dont l'enjeu est la gloire et la prospérité d'une nation ; ni déshabillé, dans des pages qui sont les coulisses de l'histoire, de ces héros de théâtre si fièrement drapés, trop souvent dans un manteau d'emprunt, dans un costume hypocrite. M. Guizot est de cette école du respect qu'il a si bien définie, et qui compte si peu de disciples. Il respecte la foi, le droit, la vérité, la justice ; il respecte les autres, même lorsqu'il les flagelle, même lorsqu'il les stigmatise pour l'éternité dans ces portraits, tantôt indiqués par une simple ligne, tantôt se déployant dans toutes les

proportions de la nature et avec tout l'éclat de la couleur; il respect les autres parce qu'il se respecte lui-même. Il n'est ni comédien, n avocat. Il raconte moins ses actes que son âme, sa pensée, ses inten tions. S'il explique et justifie, c'est sans faux-fuyants et sans men songes. Il pose moins devant des juges que devant lui-même; il fa moins un plaidoyer qu'un examen de conscience; ou si l'on veut qu' s'adresse à un tribunal par cela seul qu'il pense tout haut et publie s pensée, il s'adresse à la postérité plutôt qu'au présent; il ne parlera pas autrement, si, enseveli depuis un siècle, il sortait du tombea pour exposer une vie désormais dépouillée de toute préoccupatio contemporaine. Le respect le met en garde contre ce personnalism ambitieux ou coquet qui s'étale avec tant de complaisance, et aussi d ridicule, dans nos modernes autobiographies. Il parle à la premiè personne, mais c'est pour plus de simplicité; il dit ses gestes, parc que, mêlé à toutes les affaires, il ne pourrait autrement dire so *temps*. Du reste, il se tait sur les mérites et les grâces de sa personn sur sa vie privée et de famille; il montre non l'individu, ma l'homme public. Non qu'il ne puisse exceller dans ces détails c qu'il les regarde comme au-dessous de lui; mais il n'y voit que va nité pour lui-même, inutilité pour le lecteur. Puis il est retenu p quelque chose de plus délicat : la pudeur, si nous osons dire, la p deur de la douleur et de la joie.

« Dieu et le malheur! » s'écrie quelque part M. Guizot. Dieu et malheur! deux grands mots et deux grandes choses, deux grand lumières et deux grandes forces, qui ont dissipé bien des ténèbres d son esprit, affermi et développé les nobles instincts de sa riche n ture, et achevé en lui l'homme éminent qu'on s'honore de louer l'homme sur qui les catholiques n'ont plus à former que le vœu e primé dans le mot de saint Paul à Agrippa : « Plût à Dieu que tout « fait vous fussiez tel que je suis! »

U. MAYNARD.

---

74. **LES AVENTURES** *du cousin Jacques*, ou *les Récits du grand-père*, p M. Just GIRARD. — 1 volume in-12 de 140 pages plus 1 gravure (1862 chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusan à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes*, 3e *série*); — prix : 45 c.

Les Aventures du cousin Jacques ne sont pas très-piquantes, bie qu'il y soit beaucoup question d'épingles et d'aiguilles; une tren taine de pages, — presque le tiers du volume, — sont employées

décrire leur fabrication. Nous n'en faisons pas du tout un reproche à l'auteur, qui fait ainsi connaître une branche d'industrie fort utile et trop peu appréciée peut-être ; c'est d'ailleurs un des meilleurs chapitres de son livre. Les espiègleries un peu forcées du cousin Jacques dégénèrent bientôt en escroqueries, et le conduisent à une triste fin. Après avoir volé son père pour s'enrôler avec plus d'éclat dans les hussards, il éprouve de grandes déceptions en face des réalités de la vie militaire ; encore ici un bon chapitre à recommander aux jeunes gens fascinés par le prestige de l'uniforme. Mais la fin du livre ne couronne pas l'œuvre : Jacques passe la frontière pour se rendre à l'armée des princes émigrés, avec un autre mauvais sujet, qui lui dit : « Ce n'est pas déserter, ni manquer à son serment, mais, au con-« traire, le remplir et rentrer dans les rangs de la véritable armée « française. — Jacques, ajoute l'auteur, n'était pas un profond poli-« tique ; il se laissa facilement entraîner (p. 125). » Rentré plus tard en France avec le marquis de Moussac, son protecteur, il conspire avec lui contre la vie du premier consul ; cette conspiration est découverte, et les deux complices subissent la peine capitale. — Le caractère équivoque sous lequel les royalistes sont représentés dans ce livre, accuse chez l'auteur des idées peu justes, que nous abandonnons à l'appréciation du lecteur. J. MAILLOT.

75. **LE CHRÉTIEN** *de nos jours, Lettres spirituelles* par M. l'abbé BAUTAIN. — 2e PARTIE. — *L'âge mur et la vieillesse.* — 1 volume in-12 de 424 pages (1862), chez L. Hachette et Cie ; — prix : 3 fr. 50 c.

Nous n'avons point à revenir ici sur le genre spécial que M. l'abbé Bautain adopte dans ces *lettres :* nous avons eu plus d'une fois l'occasion de l'apprécier (t. XXII, p. 37 ; t. XXVI, pp. 30 et 198). Qu'il nous suffise, à l'égard de cette seconde partie du *Chrétien de nos jours*, d'examiner les différents sujets qui sont traités par l'auteur avec sa supériorité accoutumée. — Continuant à s'adresser à cette classe si nombreuse d'hommes du monde, qui, sans avoir entièrement perdu la foi de leurs jeunes années, ont cessé de la pratiquer au milieu du tourbillon des affaires et de l'entraînement des plaisirs, il s'attache à leur venir en aide, à les suivre de ses conseils dans les diverses situations morales et religieuses qu'une indifférence complète ou une demi-incrédulité ont faites à leur âme. — Ici, comme dans la première partie, ce sont des sujets détachés, des lettres isolées, qu'on suppose écrites à des personnages différents, mais qui n'embrassent

pas moins dans leur ensemble à peu près toutes les positions où peu
vent se rencontrer de nos jours les chrétiens du grand monde, soi
dans l'âge mûr, soit dans la vieillesse. L'auteur trouve ainsi une nou
velle et ample matière à des études de caractère, à des peintures d
mœurs, et, par suite, à des conseils pratiques et à de sages leçons
qu'il sait merveilleusement approprier aux convenances des personne
et aux besoins du moment.

Ainsi, les lettres sur le mariage chrétien, sur le duel et sur la répa
ration d'une faute font passer sous nos yeux trois jeunes hommes plu
ou moins engagés dans des positions critiques et délicates, d'où
s'agit de sortir au plus tôt avec avantage, avec honneur, en sau
vegardant les droits de la conscience et la dignité du chrétien. I
prêtre, leur ami, fait appel à leur raison et à leur foi, analyse minu
tieusement leur état, porte la lumière dans ces secrets ténébreux o
la passion aime à se réfugier, aplanit les difficultés, résout les objec
tions, fait briller, en un mot, dans tout son jour, la nécessité,
beauté du devoir. Ces trois lettres sont autant de petits traités spéciau
sur la matière, qu'on citerait volontiers comme des modèles de di
cussion amicale, incisive, moitié philosophique et moitié religieuse
pleine de justesse et d'à-propos, — Deux autres lettres, que nous ra
prochons à cause de la parité du sujet, adressées l'une à un jeun
prédicateur, l'autre à un député (avant 1848) peuvent être consid
rées comme d'intéressantes études qui rappellent, en le complétan
le livre de l'auteur sur l'*Art de parler en public*. Dans ces con
seils éminemment pratiques donnés ici soit à l'orateur de la chair
soit à l'orateur de la tribune, on reconnaît sans peine l'homme
tact et d'expérience, le prêtre éloquent habitué à manier la parole
face des auditoires les plus divers, ayant longtemps pratiqué lui-mêm
l'art difficile qu'il enseigne aux autres.

La paternité chrétienne fait le sujet de deux lettres spéciales q
embrassent les devoirs d'un père à tous les points de vue et so
toutes les formes. On y considère successivement les périodes
phases principales de la vie humaine pendant lesquelles l'autori
paternelle doit s'exercer sur l'enfant, depuis la naissance jusqu'à l'
ducation proprement dite; puis jusqu'à l'âge de puberté, jusqu
l'établissement de l'enfant dans le monde, enfin depuis son éman
pation jusqu'à la mort du père. On ne saurait rien dire de plus vra
de plus fort et de plus instructif touchant l'influence décisive qu
peuvent avoir la parole et l'exemple d'un père vraiment chrétien su

l'avenir de ses enfants. « Comme vous le voyez, dit l'auteur à son ami « en finissant, je me suis laissé entraîner par mon sujet, puisque vous « prenant au moment où vous avez l'honneur d'être père, je vous ai « conduit dans la voie qui s'ouvre devant vous jusque après le ma- « riage du fils qui vient de vous naître. A votre âge, cher ami, on ne « sait pas prévoir les choses de si loin. Mais au mien, vingt années « sont comme un jour. La vie coule comme un fleuve qui se précipite « vers l'Océan, et une longue expérience donne la faculté d'apercevoir « les effets dans leurs causes longtemps avant qu'ils n'en sortent. Con- « servez donc cette lettre qui contient une esquisse de vos devoirs de « père dans toute lenr étendue, et quand vous arriverez aux époques « critiques qui nous sont signalées, vous la relirez pour y trouver des « lumières et des secours. Comme votre piété s'affermira avec l'âge, « vous reconnaîtrez chaque fois, par votre propre exemple, je l'es- « père, ce que la foi chrétienne, sincèrement pratiquée, ajoute de « force, de dignité et de vertu à la puissance naturelle de la pater- « nité (p. 185). » — La lettre adressée à un industriel est peut-être plus remarquable encore, plus profonde du moins en enseignements et en conseils pratiques adaptés aux temps particuliers où nous vivons. « J'apprends vos succès avec grand plaisir, mon cher Louis, et « personne ne se réjouit plus que moi de la prospérité de vos affaires. « Vous voilà lancé en pleine mer, et vos pêches, à ce qu'il paraît, « sont merveilleuses. Cela ne m'étonne point ; je connais votre habi- « leté, et aussi votre décision... Mais je voudrais... que vous com- « prissiez qu'on ne fait pas tout avec de l'argent ; que nous ne sommes « pas ici-bas uniquement pour en gagner ; qu'il y a autre chose à y « chercher qu'on ne trouve point à la Bourse et que toutes les fabri- « ques du monde ne façonnent point ; que les chemins de fer, si ra- « pides qu'ils soient, courent à la surface de la terre sans mener au « ciel, comme les télégraphes électriques, qui relient si merveilleuse- « ment les extrémités du globe, ne peuvent nous servir de rien pour « communiquer avec Dieu (p. 215). » Et partant de là, avec sa franchise accoutumée, le sage conseiller lui rappelle sa première éducation, la foi et la piété de son enfance ; il lui montre maintenant le vide toujours plus profond et l'agitation toujours croissante de son âme, ses troubles, ses dégoûts intérieurs, ses hontes, l'abaissement intellectuel et moral sur la pente duquel il se laisse insensiblement entraîner. Puis, le plaçant tour à tour en face de lui-même, de sa femme, de ses enfants, de son intérieur de famille, il le force d'avouer que, malgré

les délicatesses du luxe et les prospérités de la fortune il n'est pas heureux et il ne peut pas l'être. Peu à peu il lui découvre la bonne voie où il faut rentrer ; il lui en indique les moyens, — des moyens simples, efficaces, parfaitement à sa portée, — qui le rapprocheront de Dieu sans le retirer du monde ni de la pratique des affaires. Enfin il se donne lui-même comme exemple et lui parle d'après sa propre expérience : « Je vous conseille encore, cher Louis, ce que j'ai fait « moi-même dans le temps... J'ai vécu aussi plusieurs années dans « l'incroyance, dans l'abandon de toutes les pratiques chrétiennes, et « alors, livré à mon sens et à ma volonté propre, je me suis lancé « dans la vie et y ai fait de pénibles expériences, dont j'ai failli mou- « rir. Dieu m'a rappelé à lui par la souffrance et par les secours de la « charité qui l'ont adoucie... J'ai donc l'expérience du remède que je « vous recommande, et j'espère qu'il vous réussira comme à moi « (p. 248). » Il serait difficile, croyons-nous, de combattre avec plus de force et de bon sens cette passion fatale, cette fièvre de l'industria- lisme moderne, qui dévore et abrutit tant de belles intelligences et tant de cœurs d'élite, et qui, en dernier résultat, contribue si triste- ment aux désordres des familles et à la démoralisation de la société.

Le ton change et varie un peu dans les lettres qui sont adres- sées à un vieux garçon et à un demi-incrédule. Toujours grave et sérieuse, la discussion prend un caractère plus familier, plus piquant plus incisif, parfois même légèrement railleur, et peut-être aussi, dans quelques passages, un peu excessif et outré. Mais certains côtés de notre société contemporaine sont dépeints en traits si caractéristiques et si vrais, que beaucoup ne manqueront pas de s'y reconnaître, et y trouveront certainement d'utiles conseils et de très-salutaires leçons.

Les trois lettres sur la vieillesse s'adressent à un vieillard que l'au- teur tutoie avec une décente bonhomie, qu'il appelle souvent son vieil ami, son vieux camarade. « Tu es chrétien, mon cher ami, lui « dit-il, et jusqu'à présent tu n'as guère pensé aux devoirs que ce « titre glorieux t'impose... Ta religion s'est bornée à entendre une « messe basse les dimanches et fêtes pour faire plaisir à ta femme et « ne pas scandaliser tes enfants quand ils étaient petits, ou la popula- « tion du village si tu étais à la campagne... Je ne veux pas te ser- « monner, je désire seulement reconnaître avec toi ta position et ce « qu'elle demande pour devenir vraiment heureuse (p. 322). » Après avoir mis sous ses yeux le tableau trop fidèle de la vieillesse mondaine, d'une vieillesse décrépite et frivole, qui s'ennuie d'elle-

ême, qui ennuie et fatigue les autres, qui finit par inspirer le dé-
ût et le mépris, il oppose le contraste d'une vieillesse pleine de
cence, de sagesse, de sérénité et de bonnes œuvres, la vieillesse
rétienne, qui « monte avec courage au Golgotha, parce qu'elle voit
poindre l'aurore de la résurrection, et que déjà les premières lueurs
de l'éternité éclairent les ténèbres de la tombe (p. 355). » Trois
aux modèles contemporains viennent à l'appui de cette doctrine
blime : un général, le général Drouot; un médecin, le docteur Ré-
mier; un prêtre, le vénérable curé de Notre-Dame des Victoires,
. Desgenettes; trois portraits nobles et touchants, qui font merveil-
usement ressortir tout ce qu'il y a de beau dans les derniers mo-
ents d'une vieillesse que la religion épure et console.

Enfin, sous le titre de conclusion, quelques réflexions sur la mort
rminent la correspondance de l'auteur avec la chrétienne et le chré-
n de nos jours. « Mon cher lecteur, dit-il, qui que vous soyez, c'est
à vous que je m'adresse en terminant cette correspondance; car
j'ai à parler d'une chose qui intéresse tout le monde, et où chacun
doit tâcher d'aider son semblable quand il le peut (p. 389); » et
rappelle ce que c'est que mourir au point de vue de la foi, le
s différent qu'attachent à ce mot l'homme du monde et le chré-
n, en quoi consiste le vrai courage de la mort. Puis, en forme d'a-
u à ses lecteurs, il exprime ce vœu qui caractérise assez bien le
t de l'œuvre tout entière : « En me séparant de vous, je vous
souhaite donc une bonne mort, soit une pieuse mort qui couronne
une vie honnête, soit une mort pénitente qui répare une vie cou-
pable en la remettant en rapport avec le ciel, hors duquel il n'y a
ni repos, ni bonheur... Oh! qu'il en soit ainsi, et que j'aurais de
joie si les pauvres paroles que vous venez de lire y avaient un peu
contribué (p. 421). »

Assurément, si ces intentions ne se réalisent pas, ce ne sera pas la
ute du pieux écrivain, qui n'a rien négligé dans ces lettres pour
ener à la pratique sincère du devoir ceux qu'il avait spécialement
vue. On peut dire que la nature de ces intentions explique, si elle
justifie pas entièrement, le ton un peu libre et profane qu'il a cru
avoir se permettre en plusieurs endroits, et dont les personnes
uses seraient tentées de se scandaliser. Nous ne voudrions pas nous-
mes, nous l'avouons, conseiller à tous indistinctement la lecture
ces pages. Il y a, par exemple, dans le volume qui nous occupe,
tout dans les lettres qui concernent le mariage chrétien, la pater-

nité et la réparation d'une faute, des expressions, des images, et même des tirades entières qui seraient de nature à produire des impressions fâcheuses sur certains esprits, et que, pour notre part, nous n'aurions pas hésité à faire disparaître dans un pareil ouvrage. Cette réserve faite, hâtons-nous de le répéter, ce qu'on ne saurait contester à l'auteur, ce qu'on admire d'un bout à l'autre de ces lettres, outre le charme des tableaux et les agréments du style, c'est la pureté irréprochable de la doctrine, la haute sagesse des conseils, la force des raisons, le désir manifeste de venir en aide par des moyens efficaces à tant de belles intelligences dévoyées et malheureuses. Grâce à ces qualités inappréciables, le résultat donnera raison, nous l'espérons, aux procédés de l'auteur. Puissent les gens de monde auxquels il s'adresse spécialement, ceux qui ne lisent et n'entendent jamais la parole du prêtre, lire du moins celle-ci, la lire d'abord avec curiosité et plaisir, et, par suite, la grâce de Dieu aidant, se l'appliquer à eux-mêmes et en faire le point de départ d'une vie plus sérieuse et plus chrétienne !

P. JANVIER.

76. **LES CONTREBANDIERS** *du val des Trois-Hêtres, traduit de l'allemand* de Franz HOFFMANN, par M. Alfred D'AVELINE. — 1 volume in-8° de 140 pages plus 1 gravure (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Musée moral et littéraire de la famille*); — prix : 1 fr. 20 c.

Les bons romans dégagés de tout élément dangereux se multiplient d'une manière tout à fait digne d'éloges : en voici un qui captivera l'attention du lecteur par un intérêt vif et soutenu, en même temps qu'il lui donnera d'excellentes leçons de morale chrétienne. On y retrouve avec plaisir les bons types de cet honnête peuple allemand dont le chanoine Schmid nous a fait aimer le caractère, si bien que l'on croirait lire une de ses plus jolies nouvelles. Ce livre plaira particulièrement aux jeunes garçons : le leur donner en prix, c'est leur offrir à la fois l'utile et l'agréable.

77. **COURS TRIENNAL D'INSTRUCTIONS** *à l'usage des pensionnats, des écoles dominicales et des congrégations de jeunes personnes*, par M. le chanoine D.-G. HALLEZ. — 5 volumes in-12 de VIII-380, 388, 384, 376 et 370 pages (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 3 fr. le volume.

En établissant que, dans la littérature parénétique, les spécialités sont l'exception, non la règle (p. 112 du présent volume), nous en avons dit la nécessité vis-à-vis certains auditoires. Les réunions exclu-

sivement composées de jeunes filles sont, à notre avis, de ces derniers. Devant ceux-là on ne doit pas, on ne peut pas parler comme on fait aux chrétiens ordinaires. Les catéchismes régulièrement suivis chaque semaine répondent largement à tous les besoins de l'instruction proprement dite : le prédicateur a donc le devoir de diriger tous ses efforts d'un autre côté. Mais lequel? Former à la piété, faire connaître dans le détail les diverses pratiques qui l'alimentent, en inspirer l'esprit, profiter d'une fête, d'une circonstance particulière pour placer un enseignement utile, tel est le but qu'il s'agit pour lui d'atteindre. Nous ne craignons pas de l'affirmer : tout prêtre chargé de la délicate mission de diriger les jeunes filles d'un pensionnat ou d'une confrérie, et qui suivra le plan tracé par M. l'abbé Hallez, peut être assuré du succès, pourvu qu'il soit homme de tact et de mesure. Nos lecteurs vont en juger.

La prière et les sacrements de pénitence, d'eucharistie et de confirmation sont le principe de la piété dans une jeune âme et lui donnent une vigueur spirituelle incomparable ; aussi, l'auteur du *Cours triennal* a-t-il consacré à la prière huit entretiens, neuf à la pénitence, quatre à l'eucharistie et cinq à la confirmation. Le premier volume du *Cours* contient de plus huit allocutions pour la première communion, le renouvellement des vœux du baptême et la consécration à la sainte Vierge.

Quand la jeune fille est une fois entrée dans la vie chrétienne, on doit l'initier aux secrets de l'oraison mentale. Nous avons lu avec grand plaisir, dans le deuxième volume, six instructions sur ce sujet si important. Le pieux auteur se met parfaitement à la portée de son jeune auditoire ; des comparaisons fort heureusement empruntées aux faits de la vie journalière, lui fournissent des applications pratiques faciles à saisir même par les esprits les plus légers. Viennent ensuite huit allocutions sur le saint sacrifice de la messe, source de toutes les grâces. Un entretien sur les indulgences, un autre sur le zèle pour les bonnes œuvres terminent ce volume, qui, pour réaliser son titre de *Cours triennal*, renferme aussi, n'oublions pas de le dire, seize autres discours variés, parmi lesquels nous en avons remarqué six sur les différentes scènes de la Passion.

Les solennités chrétiennes forment le troisième volume, intitulé avec toute sorte de raison, *Esprit de l'Eglise*. En réalité, c'est dans le cycle de la liturgie sacrée que se découvrent le caractère propre, les enseignements dogmatiques et moraux, en un mot les mysté-

rieuses beautés de nos fêtes catholiques. Ce vaste sujet embrasse vingt-cinq discours. Il est traité de la vraie piété dans les six derniers.

Sous le titre de *Dévotions particulières à la jeunesse*, la quatrième partie nous offre dix-huit entretiens sur les faits principaux de la vie et sur le culte de la sainte Vierge ; un sermon sur le sacré cœur, un autre sur les anges gardiens, six méditations sur les privilèges et les vertus de saint Joseph, six discours sur les vertus de saint Louis de Gonzague.

Ce simple énoncé suffit pour montrer quel riche trésor renferme cet ouvrage. Et cependant, comme si son plan n'eût pas été rempli, son but atteint, M. l'abbé Hallez a voulu faire plus encore : le cinquième volume renferme les matériaux d'une retraite de six jours, sans parler de quatre ou cinq discours de circonstance. Rien ne manque donc au *Cours triennal* pour qu'il devienne le manuel des directeurs des confréries ou des pensionnats de jeunes filles. Nous ne voulons pas le quitter sans louer la sage économie des plans, la netteté des divisions, la clarté et le naturel du style, et surtout la rigoureuse orthodoxie de toute l'œuvre.

L'avenir de cet excellent livre serait assuré si l'auteur voulait bien, dans une prochaine édition, emprunter à l'histoire quelques traits vifs et saillants, pour donner à son enseignement un peu plus d'attraits encore.

78. **DIRECTION** *morale et religieuse de l'enfance et de la jeunesse. Conseils pratiques aux parents et aux maîtres,* par le R. P. Franco, de la Compagnie de Jésus; *ouvrage traduit de l'italien et enrichi de nombreux traits empruntés aux moralistes et aux écrivains chrétiens,* par M. l'abbé Laffineur, chanoine honoraire de Beauvais, missionnaire apostolique. — 1 volume in-12 de 352 pages (1862), chez A. Bray ; — prix : 3 fr.

Ce petit livre fut composé à la prière des dames de Florence, qui, pendant une retraite prêchée par le pieux jésuite, avaient pu apprécier la sagesse de ses conseils. Laissant de côté les vaines théories sur l'éducation, l'auteur a voulu indiquer les moyens pratiques d'obtenir un résultat sérieux. L'ouvrage se divise en quatre parties, sous ces titres qui n'excluent pas les subdivisions naturelles : la *religion*, — les *mœurs*, — les *moyens généraux d'éducation*, — la *vocation* ; — en voici le développement.

L'éducation est sans contredit une des affaires les plus importantes de la vie domestique, au triple point de vue de l'enfant, de la société et de la famille. Aussi, quelle responsabilité terrible pour ceux

qui négligent, ou, même involontairement, dégradent ces jeunes âmes dont nous devons répondre un jour devant les hommes et devant Dieu! Et cependant, la tâche n'est point absolument difficile, quand on veut mettre à profit toutes les ressources que fournit la religion pour combattre les mauvais penchants et les passions naissantes. Les exemples de la famille, surtout, ont une influence considérable sur l'enfant. Ce qu'il voit faire aux autres, il le fait volontiers lui-même. De là l'importance d'un milieu chrétien, pour faciliter à l'enfance les habitudes de religion et de vertu; car, sans religion point d'éducation morale possible. L'enfant est d'ailleurs admirablement disposé par l'état de son âme à recevoir cette première teinture de la vérité religieuse. On lui a dit que Dieu voit tout; il le croit, et, s'il y pense, le voilà déjà troublé au moment de faire une faute en secret. Instruire les plus jeunes enfants de la religion, leur en rappeler l'idée sans cesse, éloigner d'eux tous les maîtres non chrétiens, tous les amis ou les serviteurs suspects, telle est la conséquence pratique de cette vérité. — Mais comment faut-il procéder dans l'éducation religieuse? L'auteur indique plusieurs moyens gradués. Le premier, c'est d'inspirer l'amour et l'estime de la religion, de façon qu'elle apparaisse comme un objet vénérable à l'esprit et au cœur. Les conseils, les exhortations, les bons exemples surtout et la pratique complète de la religion, telle est la condition essentielle de l'enseignement chrétien. C'est surtout par les sens qu'il faut arriver au cœur de l'enfant; c'est en entourant la jeunesse, même à son insu, de livres et d'objets chrétiens, en frappant son imagination par l'appareil de ses belles cérémonies, qu'on prévient ou que l'on répare les ravages que l'imagination, les sens et les objets extérieurs exercent sur ces âmes encore neuves et si impressionnables. « Suivez la méthode de « l'Ecriture, dit Fénelon, frappez vivement leur imagination; ne « leur proposez rien qui ne soit revêtu d'images sensibles.... Il faut « montrer aux enfants une maison, et les accoutumer à com- « prendre que cette maison ne s'est pas bâtie d'elle-même (*Edu- « cation des filles*). » Les mères, quand elles le peuvent, doivent se faire les catéchistes de leurs enfants, ou du moins les envoyer exactement, dès le plus bas âge, aux catéchismes de la paroisse. La crainte du mélange des riches et des pauvres, qui arrête certaines familles, est aussi opposée à la piété chrétienne qu'à la saine raison. La confession faite à un prêtre pieux et choisi, l'eucharistie surtout et la prière, la soumission à toutes les prescriptions de l'Eglise, l'attention

à prémunir l'enfant contre les préjugés et les erreurs courantes, tels sont les moyens indispensables pour établir dans son cœur le seul fondement solide de l'éducation morale.

Mais la religion perd bientôt toute son influence si la dépravation des mœurs ou les orages du cœur viennent, à l'aurore de la jeunesse, renverser l'édifice élevé dans le cœur de l'enfant. Comment éviter ce danger? En fixant énergiquement dans l'esprit le principe de l'autorité et du devoir; en affaiblissant l'amour du plaisir dont on dirigera l'usage; en tenant la pureté de l'enfance en garde contre tous ses ennemis, c'est-à-dire contre le luxe, contre les exigences indécentes de la mode, contre la légèreté et la dépravation des domestiques, des étrangers, des amis et des familiers de la maison; surtout en écartant avec soin de leurs regards les tableaux, les statues et les objets d'art qui pourraient les enflammer. Si l'enfant a déjà des passions qui s'éveillent, il n'a point cependant encore assez de malice pour les dérober longtemps à l'œil de sa famille. La fin de l'éducation consistant à vaincre et à dompter ces penchants désordonnés, les parents doivent procéder avec autant d'énergie que de douceur. Les mauvais livres, les romans, les spectacles, les histoires suspectes, les bals, les festins, les conversations, et jusqu'aux jeux innocents, doivent être l'objet d'une surveillance sévère. L'auteur, dans autant de chapitres intéressants, traite de ces matières si importantes, objets d'une foule de préjugés mondains et de relâchements déplorables.

Il ne suffit point de montrer le mal, il faut insister sur les moyens pratiques d'éducation. Peu content de les avoir effleurés dans le cours de son livre, le P. Franco veut approfondir la question et entrer dans les détails. Toutes les mères liront avec profit ce qu'il dit de la correction, proportionnée à tous les âges et à tous les caractères; des récompenses et de leur usage; de l'action religieuse de la prière et de la fréquentation des sacrements; de la parole de Dieu et des pieuses lectures; enfin, du choix des maîtres et des relations avec le monde, auquel les jeunes gens doivent être forcément initiés un jour. Il est impossible, en effet, de tenir la jeunesse isolée; inévitablement arrivent à ses oreilles bien des faits coupables et bien des scandales; il est important de ménager la transition, et, si l'on ne peut laisser d'abord les crimes inaperçus, d'en tirer d'utiles enseignements.

Mais le présent n'est pas tout dans la vie humaine; il faut penser à la vocation et à l'avenir; c'est l'objet de la 4e partie. — Guider les

jeunes gens dans le choix d'un état de vie, les aider dans la direction de leur esprit et de leur cœur, soit pour le mariage, soit pour la vie religieuse; réconcilier surtout le monde avec le cloître, et empêcher les familles chrétiennes de partager les préjugés du siècle, quoi de plus important? Le P. Franco a eu raison de consacrer ses dernières pages à résoudre cette question si décisive de la vocation. Ses conseils aux parents qui contrarient trop leurs enfants sont dictés par la sagesse et l'expérience. Si les jeunes gens s'aveuglent et ont besoin de guides, souvent aussi la famille, emportée par l'intérêt propre ou par l'amour de l'argent, impose des unions mal assorties, dans lesquelles l'affection est parfois remplacée par une profonde antipathie. D'autres, par excès d'égoïsme ou de tendresse mal entendue, ne veulent point se séparer de leurs enfants, ferment les yeux sur leurs désordres, et les condamnent à un dangereux célibat; double écueil qu'il s'agit d'éviter à tout prix. De plus, quelle vigilance à exercer sur les dernières relations préalables entre jeunes gens qui, cependant, doivent se connaître avant de se marier! Quel malheur, d'autre part, si l'on contrarie la vocation d'un enfant pour l'état religieux ou le sacerdoce! — Après avoir montré la fausseté des maximes du monde en cette délicate matière, l'auteur prouve clairement, dans un appendice, l'utilité des ordres religieux pour certaines âmes privilégiées, et pour la société elle-même.

Cette analyse suffit pour établir le mérite de cet ouvrage si plein d'actualité, écrit d'un style simple, facile, et élégamment traduit; il est surtout rempli de conseils pratiques, tous dictés par la sagesse et par une longue expérience. Le traducteur a eu la bonne idée de l'enrichir de citations heureuses, empruntées aux écrivains dont les noms font autorité, tels que Balmès, de Maistre, Lacordaire, M. Louis Veuillot, M. l'abbé Bautain, Mgr Dupanloup, etc.

9. **ÉDITH** *la fille du recteur*, ou *Piété filiale et devoir*, par le Rév. Thomas J. Potter, professeur d'éloquence sacrée au collége des Missions étrangères d'All-Hallows (Dublin), *traduit de l'anglais* par M. Guillaume Lebrocquy. — 1 volume in-12 de 318 pages (1862), chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, et chez J.-B. Pelagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 2 fr.

Ceci n'est pas un roman protestant, comme le titre pourrait le faire supposer : il s'agit bien, il est vrai, d'un pasteur anglican, M. Mason, et de sa famille, mais d'un pasteur aussi peu protestant que possible. Sa fille Edith, dont les sentiments sont ceux de son père, le

seconde dans le dessein que développe en lui une maladie mortelle, d'embrasser le catholicisme. Pour cela, il faut que la pauvre enfant lutte courageusement contre l'opposition d'une mère encore non convaincue, et effrayée des conséquences matérielles de cette détermination qui prive les siens de toutes ressources. Les épreuves de tout genre ne sont pas épargnées à cette intéressante jeune personne, que sa qualité d'aînée et les infirmités de son père constituent l'ange actif de la famille. Que de sacrifices héroïques faits par elle au devoir, jusqu'au moment où tout change subitement de face ! Un oncle revenu des Indes arrive à propos pour récompenser dès ici-bas tant de vertus, et faciliter à Edith un mariage selon son cœur. Cette conclusion, facile à prévoir de loin, n'est pas précisément ce qui constitue l'originalité du livre, lequel se recommande par un caractère particulier né d'une situation peu commune, traitée avec une heureuse simplicité qui n'exclut pas le talent. Non-seulement la lecture d'*Edith* est propre à encourager les personnes qui, ayant connu la vérité, se trouvent obligées, pour obéir à leurs convictions, d'adopter la voie des sacrifices ; mais la courageuse conduite de l'héroïne peut encore servir de modèle à toute jeune fille appelée à exercer son dévouement au sein d'une famille éprouvée. J. MAILLOT.

80. **ÉMOTIONS** *religieuses d'un pèlerinage à Rome*, par Mme Th. de VILLENEUVE, marquise de VILLENEUVE-ARIFAT. — 1 volume in-12 de 244 pages (1862), chez Delboy, à Toulouse, et chez C. Douniol, à Paris ; — prix 5 fr. (au profit du denier de Saint-Pierre).

Dans quelques pages rapidement tracées, Mme de Villeneuve épanche les sentiments dont son âme a été remplie en visitant la ville éternelle, en étudiant ses pieux souvenirs, en vénérant son chef auguste. C'est avec une joie inexprimable que son cœur tendrement et profondément religieux a salué la cité de Pierre ; à Rome, comme elle se plaît à le redire, elle a savouré dans ses sources inépuisables les saintes voluptés de la foi, goûté les consolations de l'espérance chrétienne, bu au calice divin de la charité. Le parfum de la vie pure et désintéressée, la poésie du dévouement aux grandes choses, que la noble femme a puisés au foyer du catholicisme, se répandent sur les lignes charmantes dont elle gratifie aujourd'hui le public. Ce sont simplement ses *émotions* qu'elle livre ; il ne faudrait donc pas chercher dans ce petit volume l'érudition curieuse, les détails approfondis, ni même un plan suivi avec un art savant. Son ouvrage, malgré son

air naïf et sans prétention, n'en a pas moins beaucoup d'élévation et de distinction. Tout en fuyant la recherche et la science, l'auteur n'est jamais tombée dans la vulgarité. Son goût du beau moral et chrétien, et, par-dessus tout, l'inspiration pieuse qui l'anime, pénètrent son travail d'une grâce ineffable et d'une merveilleuse douceur.

Les cérémonies de la semaine sainte, les fêtes de Pâques, la solennité du *Corpus Christi*, la béatification du vénérable Labre, toutes ces douleurs et ces joies de l'Eglise auxquelles elle a pris part, sont reproduites en traits de feu, et le lecteur s'échauffe à la flamme qu'on lui communique. Les églises où elle nous conduit, mille fois plus éclatantes par leur sainteté que par leur beauté artistique, ont particulièrement attiré ses regards et touché son cœur. Saint-Pierre, qu'un souffle puissant a élevé dans les airs; Saint-Paul, dont les murs somptueux, abattus par l'incendie, sont si splendidement relevés; le pauvre Saint-Pierre *in Montorio*, qui garde l'endroit où l'apôtre fut crucifié; l'antique et solitaire Saint-Etienne le Rond, qui renferme les restes du premier martyr de Jésus-Christ; la basilique de Sainte-Marie-Majeure, qui possède le divin berceau d'où s'échappent la paix et la grâce, tels sont les principaux sanctuaires où l'auteur a rajeuni sa foi et d'où elle a rapporté les plus fraîches, les plus fermes et les plus vives impressions. Le Colisée, imbibé du sang des saints, les glorieuses catacombes d'où est sorti le christianisme en Occident, ont aussi une larme et un hommage. — Si elle accorde un regard à l'antiquité antérieure à la croix, ce n'est pas à la Rome des césars et des Cicéron que s'attache le cœur de la pieuse femme : Auguste, Mécène, Horace, Virgile, ces glorieuses personnifications de la politique, du savoir et de l'art des hommes, malgré leur attrait et leur influence, lui semblent peu de chose en face d'un Pierre et d'un Paul; pour elle, les plus brillants édifices ne valent pas les catacombes. La foi en Jésus-Christ, le martyre, l'apostolat qui ont conquis les cœurs généreux en les transformant, qui leur assurent non pas un bien-être et une suprématie de quelques années, mais une éternité d'amour et de contemplation, voilà ce qui seul, à son sentiment, est véritablement grand, beau, radieux. — Nous ne faisons qu'un acte de stricte justice en accueillant et en recommandant cet intéressant et remarquable ouvrage.

I. **ENTRETIENS** *sur le bonheur et l'excellence de l'état de virginité*, par le **P. Jean-Dominique CANDELE, de la Compagnie de Jésus;** ***traduction nou-***

velle, par M. l'abbé BONESPEN. — 1 volume in-12 de 294 pages (1860), chez Briday, à Lyon, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 2 fr.

Exclusivement composé pour les religieuses et les personnes qu Dieu appelle extraordinairement à se lier à lui par le vœu de virgi nité, cet ouvrage, ainsi que son titre l'indique, est la traduction d'u livre dû à la plume d'un vieil auteur de la Compagnie de Jésus. Il s divise en onze entretiens, où l'auteur a eu l'art de faire entrer u grand nombre de traits d'histoire, ce qui en rend la lecture assez a trayante. Toutefois, elle le serait davantage si le traducteur av évité les longueurs, et si, moins esclave du mot à mot, il avait don des allures plus franches à son style. L. BONARD.

82. **L'ESCLAVE**, par Mme la comtesse DROHOJOWSKA, née Symon de L treiche. — 1 volume in-12 de 216 pages (1862), chez H. Casterman, à Tou nai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*les Romans honnêtes*); — prix : 1 fr. 25

Dans ce roman un peu sérieux et plein d'études instructives, plume féconde de Mme la comtesse Drohojowska nous initie à la v de nos colonies américaines, dont elle reproduit avec talent les pitt resques tableaux. Cherchant le vrai encore plus que l'émouvant, el n'a pas voulu nous attendrir sur le malheur exagéré de l'esclave; mai elle nous montre combien, sous des maîtres bons et humains, tel que le christianisme sait les faire, les nègres sont réellement plu heureux que livrés à une liberté dans laquelle ils ne trouvent que l misère. Rien ne manque à ce livre de ce qui peut animer un pa reil sujet, ni les épidémies qui visitent régulièrement ces contrée d'ailleurs si favorisées du ciel, ni les trahisons des négres marrons, r le dévouement sans bornes de l'esclave fidèle, ni les ouragans dév tateurs, si redoutables dans les Antilles, ni le serpent à sonnettes et sauvage peau-rouge, hôtes des forêts de la Louisiane. C'est avec u intérêt soutenu et croissant que le lecteur suit les colons à trave toutes ces émouvantes péripéties si bien décrites. — Ce livre méri d'être distingué parmi ceux de la collection dont il fait partie : il pe être confié sans inconvénient à des lecteurs de tous les âges.

83. **L'ESPAGNE.** *Mœurs et paysages, histoire et monuments*, par M. l'ab Léon GODARD, professeur d'histoire et d'archéologie au grand séminaire Langres. — 1 volume grand in-8° de 348 pages plus 4 gravures (1862), ch A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Pa (*Bibliothèque illustrée de la jeunesse*); — prix : 3 fr.

Ce volume, remarquable sous tous les points de vue, peut occup

dans toute bibliothèque honnête une place d'honneur. Le curieux pèlerinage de M. l'abbé Léon Godard à travers l'Espagne, raconté avec talent, avec charme, avec sincérité, nous fait connaître enfin, sous tous ses points de vue, ce beau pays sur lequel tant de voyageurs frivoles ou hostiles nous ont donné de si fausses idées et des préjugés si stupides. On voit ici les Espagnols chez eux, et on peut reconnaître, aux détails variés et spirituellement offerts, que ce grand peuple, s'il a sommeillé quelque temps, n'est pas dégénéré. — Mais ce ne sont pas seulement des impressions de voyage et des anecdotes de touriste que l'on recueille à la suite de M. l'abbé Godard; on y rencontre, exposés avec agrément, de précieux redressements historiques; les lecteurs qui ont un peu le sens artiste goûteront fort les monuments décrits par le voyageur, à la fois archéologue et peintre. Les jeunes gens et les hommes mûrs de tous les goûts pourront donc, avec ce beau livre, savoir enfin l'Espagne, ce qu'elle fut sous les Romains, sous les Visigoths et sous les Maures, qui ne donnèrent pas à ces peuples leur architecture, mais la reçurent d'eux, puisque l'Espagne conserve encore des monuments, dits mauresques, qui ont été élevés avant les invasions arabes. — Enfin, le lecteur chrétien trouvera dans ces pages des renseignements vrais sur l'inquisition, si monstrueusement défigurée par les démolisseurs du dernier siècle, et reconnaîtra que l'Espagne aujourd'hui est plus heureuse, plus digne et plus florissante, malgré sa prétendue pauvreté, que l'Angleterre avec ses millions de guinées et son immense orgueil.

84. LES FEMMES *devant l'échafaud,* **par M. Louis Jourdan. — 1 volume in-12 de 320 pages (1862), à la Librairie nouvelle; — prix : 3 fr.**

La préface de ce livre en est la partie la plus remarquable par son côté « social » et « humanitaire. » Elle n'est rien moins, en effet, que la théorie d'une réforme de la société par les femmes, qui, dit l'auteur, sont supérieures aux hommes en bonté comme en sagesse. Mais comment les femmes seront-elles mises en état de remplir la difficile mission que M. Jourdan, après Saint-Simon, voudrait leur confier? Par la liberté. Les femmes, une fois *émancipées*, mèneront à bien une entreprise qui, tentée par les plus habiles et les plus forts, est restée, depuis le commencement du monde, à l'état de projet. — Malheureusement, un obstacle s'oppose à l'émancipation des femmes. M. Jourdan ne craint pour elles ni l'Etat ni leurs maris, mais il craint leur soumission aux prêtres, qui ont intérêt à les tenir dans une sorte

d'enfance pour mieux les dominer, et pour avoir, par cette domination, celle de la société tout entière.

Nous ne demanderons pas à l'auteur pourquoi il croit les femmes supérieures aux hommes; mais nous lui demanderons comment les femmes nous sont supérieures en se soumettant à la domination des prêtres, qu'il juge *déplorable*, et dont il croit les hommes affranchis; nous lui demanderons pourquoi les femmes de Sparte et de Rome, qui n'ont point subi le joug de nos prêtres, n'ont pu réformer la société; nous lui demanderons pourquoi les femmes chrétiennes, les sœurs de Charité, qui sont plus que d'autres soumises à l'influence des prêtres, sont aussi meilleures que d'autres, et ont sur nous le plus d'empire; nous lui demanderons enfin si les héroïnes dont il nous raconte l'histoire ne sont pas, pour la plupart, des femmes que des religieuses avaient élevées, des femmes que des prêtres avaient enseignées?

Laissons de côté cette théorie, et bornons-nous à examiner le livre qui nous présente les *femmes devant l'échafaud*. Le plus grave reproche qu'il mérite, c'est de ne pas assigner à certains courages leur vrai mobile, c'est de méconnaître, entre autres, la part qu'a eue la foi chrétienne dans l'héroïsme de femmes comme Marie-Antoinette, Mmes Elisabeth, de Lamballe, de Sombreuil, etc. Qu'on loue dans Charlotte Corday et dans Mme Roland une fermeté toute romaine, rien de mieux; mais pourquoi ne pas louer dans les autres la fermeté de martyres chrétiennes? Il y aurait eu loyauté à rendre une justice au moins égale aux deux principes de grandeur. M. Jourdan nous paraît trop froid dans ses appréciations du mérite de ses adversaires, et trop enthousiaste de celui de ses amis. Il prétend avoir été impartial: il nous semble, à nous, qu'il ne l'a pas été en affirmant, à propos d'imprudences et de légèretés chez Marie-Antoinette, ce qui, pour les ennemis même de cette reine, n'est que conjecture et présomption; ne devait-il pas, au moins, à cette malheureuse reine le bénéfice du doute qu'il accorde si généreusement à Mme Roland?

M. Jourdan parle convenablement de Mme Elisabeth; son admiration pour elle, ainsi que pour Mme de Lamballe et d'autres victimes de la révolution, est franche; il n'y mêle aucune de ces restrictions qui attiédissent celle qu'il a pour la reine; seulement, il oublie de remarquer ce qu'il y a de plus beau dans le courage de celles qu'il loue, nous voulons dire la simplicité, le naturel, et nous pourrions ajouter la modestie de leur héroïsme. Il aurait dû comparer cette modestie à

l y a de fastueux et de théâtral chez Mme Roland, à laquelle e ce que donne seul le christianisme, nous voulons dire l'hu- dans la vertu. Son antipathie contre le clergé va jusqu'à le injuste envers la religion que le clergé enseigne.

a cru devoir nous parler de femmes qui, comme Mme Tal- nt bravé l'échafaud sans y monter, ne devait-il pas citer au titre quelques-unes de ces héroïnes qui, dans la Vendée, à à Nantes et ailleurs, ont eu le même mérite? Nous lui deman- e réparer cette omission dans la prochaine édition de son livre, ce qu'au profit de Mme de la Rochejacquelein.

n, nous comprenons que, pour faire contraste, il ait mis aussi : de l'échafaud la malheureuse comtesse du Barry; mais n'a- nt privé ainsi son œuvre du mérite de l'unité, et affaibli l'im- n qu'il doit produire? Buffon, pris pour juge de cette question, solue affirmativement; car il veut que « dans toute composi- il y ait dépendance harmonique d'idées et convergence d'ef- vers un même but. »

ivre est donc un récit des *belles* choses auxquelles a donné itre révolution, et qui valent mieux que celles qu'on appelle s; il nous montre qu'il y a eu alors d'autres vertus que les guerrières; que les bulletins et les journaux ne sont pas toute re de France de cette époque, et que ce qu'il y a de moins chez nous est précisément ce qui nous fait le plus d'honneur. ourdan a ouvert une voie où d'autres marcheront après lui; ils travers les cités et les villages, recueillir ces actes de dévoue- qui ne sont encore que des traditions de famille, que ni les pri- i les ambulances, ni les pontons britanniques, ni l'exil, n'ont révélés; ils nous donneront les éléments d'une histoire de la ion prise au cœur même de la nation. Nous n'en connaissons aucune qui ait ce mérite. ANOT DE MAIZIÈRE.

; FLEURS *de la vie de pension*, par M. Henri VAN LOOY. — 1 volume de 146 pages plus 1 gravure (1861), chez H. Casterman, à Tournai, z P. Lethielleux, à Paris (*Musée moral et littéraire de la famille*); — 1 fr. 20 c.

igit ici d'un collége dirigé comme les petits séminaires et les s des Pères jésuites; la méthode d'éducation est la même. Là ient germent et croissent des *fleurs* qui plus tard doivent devenir iits; là point de *pensums*, point de corrections abrutissantes,

mais seulement de douces et paternelles admonestations de la part des maîtres, unis dans une même pensée et exempts des défauts que l'on trouve trop souvent chez les auxiliaires des instituteurs dont la spéculation est l'unique mobile; là, point de rixes parmi les élèves, mais des leçons de politesse et de courtoisie; jamais d'autres luttes que des concours de sagesse et d'application. Dans ce troupeau choisi, s'il se rencontre une brebis galeuse elle est immédiatement exclue du bercail. Une petite conférence de Saint-Vincent de Paul formée par les élèves les exerce à la pratique de la charité, parfois même les initie à la vocation de l'apostolat. Des compositions littéraires, dont quelques-unes ne manquent pas de mérite, entretiennent une noble émulation parmi les membres de cette petite académie, en leur procurant de nobles plaisirs. — Voilà ce qui se passe au collége de Saint-Sébastien, près de Tournai, miroir fidèle de toute maison d'éducation qui a pour base la religion, sans laquelle les meilleures dispositions se corrompent et les mauvaises prennent un accroissement effrayant, pour le malheur des familles dont les chefs n'ont pas mieux su choisir les guides auxquels ils ont confié leurs enfants.

86. **FLEURS** *de sainte enfance*, par M. H. Grimouard de Saint-Laurent. — 2 volumes in-12 de VIII-322 et 348 pages plus 18 gravures (1859), chez C. Douniol; — prix : 8 fr.

Voici deux charmants volumes, qui nous semblent appelés à produire dans les familles chrétiennes les plus heureux fruits. Leur auteur a recueilli dans les vies des saints, et plus encore des saintes, quelques-unes des fleurs dont elles sont tissues, et en a formé une série de bouquets qu'il offre aux regards de l'enfance.

Après quelques entretiens préliminaires dans lesquels un oncle explique familièrement à ses jeunes nièces comment on est saint, comment se font les saints, et comment on doit les imiter, il leur présente pour premiers bouquets la *très-sainte enfance de Jésus* et la *très-sainte enfance de Marie*, ces modèles divins de toute sainteté. Les autres bouquets rappellent les saints enfants martyrs, les vertus des saints enfants, les enfants de bénédiction, les miracles des saints enfants. — Puis viennent séparément, plus au long et avec leurs plus charmants détails, les vies particulières de sainte Elisabeth de Hongrie, de sainte Rose de Viterbe, de sainte Claire de Montefalco, de sainte Catherine de Sienne, de saint Stanislas Kostka, de saint Louis de Gonzague, de la bienheureuse Germaine Cousin, et enfin de la bienheureuse Marianne de Jésus.

Nous aurions aimé voir l'auteur arrêter ici sa marche, et sacrifier, en vue de la plus grande unité du sujet, un dernier chapitre, sorte d'appendice où sont relatés quelques faits contemporains et des souvenirs de voyage. Nous aurions voulu aussi trouver dans ces deux volumes un style généralement plus élégant et plus correct; mais malgré ces légères taches, nous n'avons que des éloges à donner au pieux auteur, et qu'à recommander vivement son excellent ouvrage. S'il convient principalement aux enfants qui se préparent à leur première communion, d'autres plus âgés en recueilleront également des fruits. Les charmantes et pieuses gravures de l'éditeur Alcan doivent contribuer elles-mêmes à conserver dans l'esprit des jeunes lecteurs le souvenir des leçons et des exemples des saints et des saintes qu'on propose à leur imitation. En faut-il davantage pour engager les parents et les maîtres à offrir à leurs enfants ou à leurs élèves, soit au jour de leur fête, soit en étrennes, ces *bouquets de fleurs?* Quel autre cadeau pourrait leur être plus agréable et plus utile?

MAXIME DE MONTROND.

17. **FOI ET RAISON.** *Courte apologie du catholicisme au point de vue de l'accord de la raison avec la foi,* par M. C. BIERMANN, ancien élève de l'école polytechnique, ingénieur des ponts et chaussées. — 1 volume in-12 de VI-VIII-246 pages (1862), chez V. Sarlit; — prix : 1 fr. 60 c.

Ce modeste volume se présente appuyé de l'approbation de Son Éminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, et escorté du suffrage de vingt-deux évêques et archevêques. Il n'est point indigne de cette distinction flatteuse, et il mérite d'être accueilli tant par les croyants, qu'il fortifiera, que par les incroyants, qu'il éclairera, ou du moins qu'il fera réfléchir. Sans être un chef-d'œuvre, c'est un livre tout à fait excellent. Ce qui nous y est particulièrement agréable, c'est qu'il vient d'un homme de science, chez qui la raison, loin d'être comprimée, s'est largement épanouie, et a parcouru cette carrière des sciences exactes, où il semble reçu, par suite d'un préjugé déplorable, et aussi, hélas! d'une expérience trop commune, que la foi ne puisse entrer sans y périr. La foi de M. C. Biermann, demeurée pure et tendre, semble n'avoir trouvé dans la science, — ce qui, du reste, devrait toujours être, — qu'un moyen de conserver toute sa fraîcheur à sa vie. Cet heureux privilége, joint à l'habitude des raisonnements et du langage scientifique, donne à la lecture de ces pages un charme puissant.

L'auteur s'est proposé de rapprocher de l'Eglise catholique ceux que le rationalisme, ou le culte exclusif de la raison humaine, et le sensualisme, ou le culte exclusif des intérêts terrestres, en tiennent éloignés. Aux rationalistes il montre, d'une façon assez rigoureuse pour être appelée géométrique, que les mystères ne sont pas absurdes et que les miracles sont possibles. Aux sensualistes il prouve, avec la même rigueur, que la destinée de l'homme s'étend plus loin et plus haut que la terre. Une question sort de cette démonstration : Quelle est la voie qui conduit l'homme à sa véritable destinée? Et la réponse, appuyée sur les raisons les plus invincibles, montre que l'Eglise catholique est investie de cette divine prérogative. — Cette étude se subdivise en plusieurs autres dont les titres seuls indiquent *a priori* la liaison intime avec le sujet capital : l'Incarnation, le Péché, la Rédemption, la Trinité, le Protestantisme, la Vierge Marie. — Après ces différentes études, l'auteur est parfaitement en droit de conclure, comme il le fait, que, pour les hommes qui réfléchissent et qui raisonnent, ce n'est point l'entendement qu'il est difficile de convaincre, mais le cœur. « Or, dit-il excellemment, le cœur a ses preuves comme la raison a « les siennes, et les preuves du cœur, les preuves vraiment con« cluantes de la mission divine de l'Eglise catholique, c'est dans la « pratique franche et ouverte de ses préceptes qu'on les trouve. Qui « ne va pas jusque-là, s'arrête à moitié chemin du but, et ne saurait « l'atteindre (p. 245). » C'est, en effet, la preuve la plus irrécusable peut-être de la divinité de l'Eglise catholique, que la satisfaction des facultés intellectuelles, le calme du cœur, la paix et la sérénité de la conscience, qu'elle fait goûter à ses vrais fidèles.

L'étude sur les mystères est sous la forme d'un dialogue entre un catholique et un incrédule. Nous aurions préféré la forme d'exposition et de discussion employée dans le reste de l'ouvrage. Mais cela n'ôte rien à la force des raisons. De même, toute victorieuse que soit la polémique au sujet du fait de Lourdes, nous l'écarterions comme trop subsidiaire dans un livre consacré uniquement à une discussion plus générale. Enfin, nous voudrions que l'auteur changeât l'expression « né dans une écurie » en parlant de Notre-Seigneur. Il y a des mots qu'on ne peut employer sans blesser la délicatesse de l'âme catholique, qui est extrême. Ces réserves un peu méticuleuses une fois faites, nous félicitons bien sincèrement M. Biermann de son travail, et nous le recommandons à tous ceux qui savent lire.

C.-M. André.

88. **LE GÉNIE DE** *de Maistre, de Bonald et de Châteaubriand,* ou *Dictionnaire de morale résumant les pensées, maximes et réflexions de cet illustre triumvirat littéraire,* par Mme Woillez, auteur de plusieurs ouvrages d'éducation. — 1 volume in-12 de xii-348 pages (1861), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 2 fr.

Avec peu d'efforts on peut faire un ouvrage qui a beaucoup de mérite, quand on met dans cet ouvrage d'excellentes choses que l'on a prises ailleurs, et qui, choisies avec goût, disposées avec méthode et formant un tout harmonieux, sont une vraie corbeille de fleurs dont la variété augmente le charme. C'est là ce qui a valu un si beau succès aux *Cours de littérature* de Laharpe, de Marmontel et de Lemercier, et un si grand débit aux *Leçons de littérature* de Noël et Chapsal; il leur a suffi, pour être riches, de prendre avec intelligence le bien d'autrui.

Mais au-dessus de ces compilateurs vulgaires il y a des critiques qui savent non-seulement choisir ce qu'il y a de mieux dans les chefs-d'œuvre, mais le mettre en lumière, et qui sont créateurs par la manière dont ils usent de ce qui leur tombe sous la main; ils ne paraissent pas avoir emprunté, tant ils transforment heureusement en leur propre substance ce qu'ils ont butiné au dehors, comme les abeilles; ils sont originaux. C'est là ce qui a placé si haut les Châteaubriand, les baronne de Staël, les Villemain, les Saint-Marc Girardin, qui, en jugeant les productions du génie, en ont si souvent montré eux-mêmes; leur appréciation d'un mérite qui n'est pas le leur ne les empêche nullement d'en avoir un qui leur est propre, comme la Fontaine et Molière, qui ont si souvent travaillé sur un fond qui n'était pas à eux.

Ce n'est point parmi ces derniers critiques, c'est uniquement parmi les compilateurs utiles que Mme Woillez a prétendu se placer. Elle n'a ambitionné que la gloire modeste que donnent la patience et le bon goût, et pourtant avec cela seul elle nous a donné un livre excellent. Elle aurait dû sans doute, — du moins c'est notre avis, — moins fragmenter son œuvre, nous présenter par plus grandes parties les trois figures qu'elle nous donne à juger, et qu'elle nous laisse à recomposer, après les avoir en quelque sorte dépecées. Elle y eût réussi en restreignant le nombre de ses divisions, et en faisant entrer dans des cadres moins nombreux, mais plus larges, toutes les choses ayant un objet commun ou analogue. Pourquoi, par exemple, n'avoir pas réuni sous un mot commun, *âme*, ce qui se rapporte à l'*esprit*,

au *caractère*, à la *volonté*, à l'*idée*, au *jugement*, et pourquoi n'avoir pas réuni sous celui de *religion* tout ce qui se rapporte à la *foi*, à la *morale*, à la *conscience*, au *devoir*, au *mérite?* — On eût obtenu ainsi des contours, des surfaces et des lignes d'un caractère aisé à déterminer, au lieu d'avoir seulement quelques points aisés à confondre; pour bien juger de trois statues, il est inutile de les comparer dans leurs moindres parties, dans leurs mains, dans leurs pieds, dans leurs cheveux, etc. — Il nous eût paru bon également de ne pas traiter comme égaux en mérite des hommes qui ne le sont pas, et de ne pas les citer dans la même mesure, quand ils sont si inégalement instructifs et intelligibles. Tous trois sont des esprits d'élite; mais de Bonald est surtout philosophe, comme de Maistre est surtout homme d'Etat, et Châteaubriand surtout poëte. Leur pensée à tous trois est élevée et profonde; mais de Bonald en s'élevant au ciel se perd souvent dans les nuages, et en creusant trop sur la terre y rencontre parfois les ténèbres; de Maistre, qui porte loin ses regards, ne voit, au contraire, pas assez ce qui est proche et actuel; mais Châteaubriand, tout en s'élevant, ne disparaît jamais à la vue, et quand il sonde les abîmes, il y porte un flambeau pour en rendre, suivant une belle expression de Milton, *les ténèbres visibles;* en embrassant l'avenir de son œil d'aigle, il explique merveilleusement le présent; il est donc plus complet que les deux autres; avec autant d'intelligence, il a plus d'âme; il a la double clairvoyance de l'esprit et du cœur; il voit plus de choses et les voit mieux: une place plus large lui était due. A un autre titre encore, il méritait d'être plus cité que ses rivaux: il leur est supérieur comme écrivain; au lieu de fatiguer ses lecteurs, il les enchante, parce que son langage, au lieu d'être celui d'une froide raison, est celui d'un sentiment chaleureux; parce que sa pensée, au lieu d'être nue et sèche, est revêtue d'images ou splendides ou gracieuses qui la rendent plus intelligible. Du reste, si des divers monuments élevés par ces beaux génies Mme Woillez ne nous présente dans son livre que des pierres détachées, ces simples fragments sont encore d'admirables sujets d'étude et d'imitation. — Ce qui est utile au point de vue intellectuel ne l'est pas moins au point de vue moral; d'une belle pensée peut naître aussi une noble résolution, et nous ne savons pas même si les conseils de la sagesse formulés en peu de mots comme ceux que cite Mme Woillez, ne produisent pas un effet plus sûr que ceux qui sont plus développés; ils se retiennent mieux, ils reviennent plus souvent à l'esprit, et on en reçoit, par conséquent,

ıne plus forte impression. C'était l'avis des sages à qui on dut les ıentences gravées sur le frontispice des temples et au bas des sta-ues qui indiquaient sa route au voyageur dans les solitudes de la Chébaïde. Ce qui reste dans la mémoire des hommes à travers les iges, ce qui est, comme on l'a dit, la sagesse des nations, c'est sur-out ce qui est bref, concis, ce qui peut devenir proverbe.

En même temps qu'il est un enseignement au double point de vue lu beau intellectuel et du beau moral, ce livre est un consolateur; ıon-seulement il éclaire, mais il raffermit les âmes, chose précieuse lans les temps de tristesse et de défaillance où nous sommes; il ex-celle à nous prouver par l'histoire que le mal est borné dans sa puis-ance comme dans sa durée, et, par l'Evangile, qu'au delà de ce nonde il y en a un autre. Les trois beaux génies qu'il cite sont pour ui trois prophètes, et par ce qui s'est déjà accompli de leurs prédic-ions il nous conduit à espérer l'accomplissement du reste.

Anot de Maizière.

I. **L'INTÉRIEUR** *de Jésus et de Marie*, par le P. Jean Grou, de la Compagnie de Jésus; *ouvrage publié pour la première fois sur les manuscrits originaux, avec un* fac-simile *et une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur*, par le P. Antoine-Alphonse Cadrès, de la même Compagnie. — 2 volumes in-12 de cviii-284 et viii-372 pages (1862), chez V. Palmé; — prix : 4 fr.

S'il paraît surprenant que nous consacrions un article à un livre ınt le succès est marqué par seize éditions, on ne s'en étonnera plus uand nous dirons que celle-ci est véritablement la première édition riginale. Le P. Grou, dont la réputation est si bien faite, a composé et ouvrage dans l'exil, en Angleterre, pendant nos grandes tempêtes e la fin du dernier siècle. Il l'a fait pour une sainte religieuse qui l'a ommuniqué à des amies; mais ce n'était là que le premier manus-rit, et une dame, qui le copia et le fit imprimer à Paris en 1815, ne publia que singulièrement mutilé. Ces premières fautes se multi-lièrent dans les réimpressions qui suivirent; et, malgré tant d'im-erfections, ce livre est si beau qu'il s'est toujours de plus en plus ré-andu. Enfin, le P. Cadrès, l'un de ces savants qui ne reculent pas evant les recherches et les fatigues, a retrouvé le manuscrit définitif stiné à voir le jour, s'est procuré le premier, qui n'était qu'une auche, et a restitué au P. Grou l'honneur qu'il mérite.

On jugera du travail qu'a dû faire le P. Cadrès, si l'on compare la uvelle édition à celles qui l'ont précédée. Nous ne citerons que elques-unes des fautes qu'on y compte par centaines. Ici (p. 35)

on lisait : « Jésus-Christ s'est donné pour mère une Vierge qui, par « un privilége unique, *a conçu sans péché*, » au lieu de *a été conçue;* là (p. 59), que « Jésus se rend le plus *indépendant* des hommes, » quand l'auteur a écrit « le plus dépendant; » plus loin (p. 95) : « Ce « principe est vrai, mais *l'opération* en est délicate, » au lieu de « l'application. » Ailleurs (p. 100) : « Jésus-Christ *soumis* à son « Père en tant que Dieu, » au lieu de « *égal* à son Père; » Jésus-Christ fonde « l'aurore, » au lieu de « l'œuvre » de la conversion du monde. Prédicateur de « *l'humilité*, » on le fait prédicateur de « l'humanité (p. 142). » Quand il dit qu'il est « en son Père, » on lui fait dire (p. 164) qu'il est « son Père; » quand il dit (p. 250): « Aimez-vous *mutuellement*, » on lui fait dire : « Aimez-vous *natu-* « *rellement.* » Des *ne*, des *que* supprimés fréquemment dénaturent le sens des plus beaux passages. Jésus triomphe par sa résurrection « du diable et de la mort; » dans les éditions qui se sont succédées il triomphe « du temple et de la mort (t. II, p. 28). » Nous pourrions remplir plusieurs pages de ces errata inconcevables. C'est donc un véritable service que le P. Cadrès vient de nous rendre en publiant cette première édition correcte et digne de son auteur.

Les chrétiens ne sont pas seuls à reconnaître le mérite supérieur du P. Grou : les savants sérieux le comptent aussi dans leurs rangs. Cette édition est précédée d'une notice intéressante, parfaitement écrite, qui montre que le P. Grou a eu enfin un éditeur digne de lui. L'ouvrage est correctement imprimé; on ne peut faire de reproche qu'au papier, qui devrait être plus solide et plus fort.

90. JOURNAL *d'un voyage à Paris en 1657-1658, publié* par M. A.-P. Faugère. — 1 volume in-8° de xvi-518 pages (1862), chez Benjamin Duprat; — prix : 7 fr. 50 c.

Voici encore un livre inédit touchant le xviie siècle, publié sur un manuscrit de la Bibliothèque de la Haye, déjà signalé, en 1847, dans un rapport adressé par M. Jubinal à M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, puis examiné plus sérieusement par M. Faugère, qui l'a cru digne d'entrer dans le trésor d'investigations historiques et littéraires que notre âge se plaît à accumuler sur la plus belle époque de nos annales. C'est, — le titre le dit, — le journal d'un voyage de Hollande en France et d'un séjour d'environ dix-huit mois à Paris, de la fin de 1656 au commencement de 1658. Les voyageurs étaient deux jeunes gens, MM. de Villiers, appartenant à une des premières

familles de Hollande. Neveux d'un M. de Sommelrdick, ancien ambassadeur des Pays-Bas à Paris, correspondant de Mazarin et ami de la France, ils devaient être introduits dans le meilleur monde, que leur compagnon de voyage et leur guide était si capable de leur bien montrer. Ce guide était un M. de Brunel, homme expérimenté et instruit, qui, quelques années auparavant, avait accompagné leurs cousins en Espagne, et a consigné le récit de ce voyage dans un livre encore estimé. En venant en France, ces jeunes gens voyaient moins l'agrément que l'utilité d'un tel voyage : ils voulaient achever de polir leurs mœurs et de compléter leur éducation. Du reste, ils étaient déjà Français par la langue et la sympathie, grâce aux rapports généraux de leur pays, aux rapports plus intimes de leur famille avec nous. On le voit à leur style qui sent peu l'étranger, à l'admiration qu'ils expriment, dès leur premier pas, pour la France, qui leur paraît « un « paradis terrestre, » et pour sa capitale, « où l'on trouve tout ce qu'il « y a de plus rare au monde. »

Le sujet de ce journal et la singularité d'une telle forme de documents en sont, suivant nous, le principal intérêt. Il s'agit de cette France du XVIIe siècle, vers laquelle se reportent si volontiers, au risque même de ne rien apprendre de nouveau, tous ceux qui aiment la grande histoire et la grande littérature ; de ce Paris qui, seul alors, était le centre du bon goût, le séjour de la vie élégante et des bonnes manières, le foyer de l'esprit et de la civilisation. Pour la première fois, le tableau de Paris et de la France à une époque donnée était encadré dans cette forme de journal qui, sous ce titre, ou sous ceux de *Mémoires secrets* et de *Nouvelles à la main*, devait être si à la mode au XVIIIe siècle, en attendant les impressions de voyage de nos contemporains. — Mais, au fond, qu'y a-t-il dans ce livre ? Franchement, peu de chose ; et si, à suivre nos voyageurs il y a souvent de l'agrément, il y a rarement profit. Ceux qui savent n'y trouveront presque rien que de fort connu, et ceux qui ne savent pas auront bien de la peine à s'instruire dans des récits hachés et sans développement. Songeons d'abord que ces voyageurs sont des jeunes gens, incapables, par leur âge, de pénétrer bien avant dans la société qu'ils visitent. Ce sont des protestants, plus incapables encore de comprendre ce catholicisme qui faisait alors l'âme et la grandeur de la France. Aussi, des questions, des institutions religieuses du temps, presque aucune trace dans leur journal, bien qu'ils aient été en relation avec quelques ecclésiastiques. De temps en temps, quelques mots banals sur les abus du clergé et sa

prétendue dépravation, sur, ou plutôt contre les moines et surtout les jésuites, et c'est à peu près tout. Ils mentionnent une assemblée du clergé, l'enregistrement de la bulle qui condamnait Jansénius, mais ils effleurent à peine les choses, loin de les approfondir. S'ils assistent à des cérémonies religieuses, comme un *Te Deum*, la Fête-Dieu, les offices de la semaine sainte, évidemment ils n'en ont pas l'intelligence. Donc, rien de la religion dans ce livre. — Rien non plus de la littérature, cette autre grandeur de la France à cette époque. Et cependant, nos voyageurs étaient reçus dans le monde de Mme de Lafayette et de Mme de Sévigné qui, sans être encore célèbres, avaient déjà tout leur esprit et pouvaient leur ouvrir les mystères des lettres. Ils assistent au spectacle, nomment la pièce, et, du reste, n'en portent aucun jugement littéraire, excepté quelques mots bien sentis sur Corneille (p. 190), recueillis, sans doute, de la bouche de la grande admiratrice du grand poëte, Mme de Sévigné.

Qu'y a-t-il donc dans ce gros volume ? D'abord beaucoup de banalités et de répétitions. Nos voyageurs reçoivent toutes les semaines des lettres de Hollande, y répondent toutes les semaines, et ne manquent pas de nous le dire. Tous les dimanches ils vont à Charenton pour entendre Daillé ou Mestrezat, et, s'ils gardent le logis, ils y suppléent par la lecture de quelque sermon, ce qu'ils nous apprennent encore invariablement. Presque tous les jours, nous sommes obligés de les accompagner à l'académie, où ils prennent leur leçon d'équitation, ou à l'école de danse. Ils nous tiennent au courant de la santé de leurs chevaux, ne nous font grâce d'aucune de leurs visites, même les plus insignifiantes et les plus habituelles, et nous donnent le menu des dîners auxquels ils assistent, etc. Tout cela, on le voit sans peine, n'offre pas grand intérêt. Même les parties de leur journal plus sérieuses et plus intéressantes en soi, très-piquantes, sans doute, pour eux et pour les Hollandais à qui il les destinaient, sont pour nous insignifiantes et inutiles, après tant de travaux plus approfondis et plus complets ; ainsi la description des ponts et des rues, des églises et des monuments, de l'hôtel Mazarin, de l'hôtel de Bretonvilliers, du palais du Luxembourg, etc., description d'ailleurs toute matérielle, sans instinct de l'art, et que nous trouvons plus ample dans tant d'ouvrages du temps ou publiés de nos jours. L'audience de Louis XIV, à laquelle ils accompagnent leur ambassadeur, les ballets, les fêtes de la cour, des princes et des grands personnages, ne brillent pas de couleurs plus neuves et plus attrayantes. Les nouvelles militaires et poli-

tiques qu'ils reçoivent de Hollande ou qu'ils recueillent à Paris, n'ajoutent rien à l'histoire. Restent les peintures de portraits et de mœurs, la chronique secrète et anecdotique. Si nous n'avions pas les *historiettes* que Tallemant des Réaux colligeait à la même époque, il y aurait ici des détails curieux à recueillir. Mais le journal confirme tout au plus, et avec infiniment moins de verve et de couleur, les récits de Tallemant; rarement il les complète. Ajoutons, à l'honneur de nos deux journalistes, que, sans négliger tout à fait la chronique galante de l'époque, ils ne sont pas scandaleux et orduriers comme Tallemant, et que presque jamais il ne leur échappe une histoire ou même une expression inconvenante. A vrai dire, nous n'avons remarqué de renseignements nouveaux dans le Journal que sur le séjour de Christine de Suède à Fontainebleau et à Paris, sur le meurtre de son favori et sa visite à l'Académie française.

Néanmoins, M. Faugère a assez trouvé dans le Journal pour établir entre le XVIIe et le XIXe siècle une comparaison toute à l'avantage du temps présent. Que ne s'est-il borné à louer son manuscrit, ce qu'on permet à tous les *découvreurs !* Mais, non, il fallait ajouter une note à l'hymne, au pont-neuf de la tolérance et du progrès. « Quelle satisfaction pour eux, dit-il de ses voyageurs, s'ils vivaient de nos jours, d'aller au prêche en toute liberté, et non plus seulement à Charenton, dans un temple relégué hors des murs de la ville comme un établissement insalubre, mais au centre même de la capitale ! » Etablissement insalubre ! Eh ! sans doute ! M. Faugère ne comprendrait-il pas la nécessité, en certains temps du moins, des léproseries morales ? Il ajoute : « A tout prendre, la vie de Paris d'aujourd'hui leur paraîtrait préférable à celle de leur temps, et notre époque, malgré ses défauts, son scepticisme et ses défaillances trop favorables aux révolutions, vaut mieux dans son ensemble que celle où ils ont vécu (p. XIV). » Et cela, à cause d'une police mieux faite, de constructions plus étendues et de promenades plus nombreuses ! Progrès tout matériel, — si même il y a en tout progrès, — qui compense, et au delà, pour M. Faugère, toutes nos pertes morales ! Toutes les infériorités prétendues d'une époque de foi, de courage et d'honneur, n'humilient pas trop, suivant nous, le XVIIe siècle devant les supériorités trop vantées d'une époque de scepticisme, de lâcheté et de bassesse. Dans la balance d'un siècle, tous les ingénieurs et tous les économistes ne pèsent pas autant que deux hommes comme Corneille et saint Vincent de Paul. Les croquants et les coupe-

bourse nous seraient moins redoutables que les révolutionnaires. — M. Faugère a édité avec le plus louable soin le Journal des jeunes de Villiers; il l'a enrichi de notes et de documents diplomatiques que lui fournissait le ministère des affaires étrangères; mais sa préface, morceau d'ailleurs très-remarquable, n'est pas digne, dans quelques-unes de ses assertions, d'un homme qui appartient, par la pensée habituelle et par le style, au XVIIe siècle plus qu'au nôtre; n'est pas digne de l'éditeur de Pascal. U. MAYNARD.

91. **JUANNA**, suivi de *Julie de Salerange*, par Mme Stéphanie ORT. — 1 volume in-8° de 234 pages plus 1 gravure (1862), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes*); — prix : 1 fr. 25 c.

Les deux épisodes dont se compose ce livre forment ensemble un roman dont la donnée sort tout à fait du vulgaire. Dès le début, un homme de naissance et de cœur compromet son bonheur par un mariage irréfléchi. La famille peu honorable dans laquelle il est entré lui suscite toutes sortes de désagréments et de hontes. Sa femme est mal élevée; elle a de grands défauts, qui mettent fort à l'épreuve l'amour-propre et la patience de son mari; mais, jeune encore, elle n'est pas corrompue, et toute espérance n'est pas perdue de modifier cette mauvaise éducation. Détruire des préjugés, déraciner de mauvaises habitudes, c'est une rude tâche; Charles de Salerange, qui est avant tout chrétien, accepte ce devoir et l'accomplit avec une patience angélique, dont il finit par recueillir les fruits. L'affection, le respect qu'il a su inspirer lui viennent en aide, et la naissance d'un enfant ajoute au bonheur domestique qu'il a su se créer. — Néanmoins, les conséquences d'un engagement imprudent doivent rejaillir sur toute sa vie; et lorsque, sur le point de marier honorablement sa fille unique avec le gendre de son choix, il se croit au comble de la félicité, les frères de sa femme mettent le sceau à leur déshonneur par un crime qui les fait traduire en cour d'assises et les conduit au bagne. Sans le rapport irréfléchi et peu bienveillant d'une dangereuse amie, le public aurait pu ignorer les malheureux liens qui existaient entre une famille respectable et celle qui venait d'être mise au ban de la société; mais un mot imprudent a rendu inutiles toutes les mesures de la discrétion, et Julie de Salerange, qui avait déjà eu des velléités de vocation religieuse, renonce d'elle-même au mariage projeté par ses parents, pour se consacrer à Dieu dans le

saint ordre des carmélites. Holocauste pur, mais sacrifice douloureux au cœur d'un père, cette immolation, qui doit expier une imprudence, témoigne de la solidarité que l'on contracte avec les familles auxquelles on s'allie, et montre quelle circonspection il faut apporter dans un engagement dont dépend le bonheur de la vie entière. — Une fois cette faute irréparable consommée, que reste-t-il de mieux à faire que d'imiter la résignation chrétienne du baron de Salerange, qui s'applique à porter courageusement son fardeau, et réussit à tirer le bien du mal. Cette considération, qui naît d'elle-même de cette lecture, la rendra aussi profitable à ceux qui ne peuvent plus revenir sur le passé, qu'à ceux à qui elle pourra encore servir d'avertissement salutaire. J. MAILLOT.

92. LAURENTIA, *histoire japonaise*, par lady Georgina FULLERTON ; *traduit de l'anglais* par Mme Edouard DE LABOULAYE. — 1 volume in-12 de VI-282 pages (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 2 fr.

Ce roman historique et religieux emprunte un attrait de plus à l'opportunité de son apparition. C'est l'histoire des martyrs japonais que l'Eglise vient de placer sur ses autels. Peu de personnages d'invention sont mêlés au récit véritable et éminemment dramatique qui n'a besoin que d'être bien raconté pour exciter l'intérêt. Lady Fullerton a su rechercher et grouper avec un art qui paraît sans effort toutes les circonstances qui se rattachent à cette belle page de l'histoire de l'Eglise. Les sentiments exaltés que développe la persécution sont exprimés d'une manière naturelle ; les situations s'enchaînent avec vérité ; rien de forcé, rien d'exagéré dans ce livre. Laurentia, Grace et la jeune reine d'Arima sont des créations ravissantes. On comprend que, dans les circonstances où elles se trouvent placées, la foi les élève au-dessus de la nature. Qui ne partagerait les angoisses de Laurentia, menacée de voir périr ou son frère ou son fiancé? La substitution de l'un à l'autre Matthias, dont l'auteur a su tirer un parti très-dramatique, est des plus émouvantes.

Sauf quelques *lapsus*, qui sont peut-être des fautes d'impression, « Sa hardiesse lui avait bien mieux *réussie* (p. 81) ; » — « Elles « s'étaient *promises* d'imiter le Christ (p. 82), » la traduction ne laisse rien à désirer. J. MAILLOT.

93. LETTRES *de Mme* **DE SÉVIGNÉ**, *de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées* par M. MONMERQUÉ, membre de l'Institut ; *nouvelle édition, revue sur*

les autographes, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions, et augmentée de lettres inédites, d'une nouvelle notice, d'un lexique des mots et locutions remarquables, de portraits, vues et fac-simile, etc. — Tome III. — In-8° de 548 pages (1862), chez L. Hachette et Cie (*les grands Ecrivains de la France, nouvelles éditions, publiées sous la direction de M. Ad. Régnier*); — prix : 7 fr. 50 c.

Nous n'avons rien à apprendre de plus à nos lecteurs sur cette magnifique publication, après le compte rendu détaillé que nous en avons fait il y a quelques mois (p. 59 de notre précédent volume), sinon qu'elle se continue dans les mêmes conditions, soit typographiques, soit littéraires. Dans ce beau volume encore, une vingtaine de lettres inédites, des corrections sans nombre, une annotation courante, d'un soin et d'une richesse incomparables. — Mais, puisque l'occasion s'en présente, réparons une omission de notre premier article. Nous ne songeons à rien ôter à M. Régnier, dont le nom paraît seul sur la couverture de ces volumes, et nous voulons croire que, puisqu'il a tout l'honneur, il a au moins une large part à la peine; néanmoins, nous croyons savoir que c'est à M. Rochebillière, — collaborateur de M. Monmerqué pendant les années où la vieillesse interdisait à l'illustre savant les recherches personnelles et le travail assidu, — que l'on doit principalement la réunion des lettres nouvelles, la confrontation et la révision des différents textes, et aussi la meilleure part de l'annotation. Sans doute, le nom de M. Rochebillière est mentionné avec honneur dans la préface mise par les éditeurs en tête du premier volume, mais pas avec une insistance suffisamment significative, à notre avis, ni sur le premier plan qu'il méritait d'occuper. Plus le *sic vos non vobis* se fait vieux et cherche à consacrer par là même ses usurpations incessantes, plus c'est un devoir pour la critique de protester généreusement, afin d'empêcher au moins la prescription.

U. Maynard.

94. **MARIE ET MARGUERITE**, *Histoire du* XIIIe *siècle*, par M. F. Villars. — 1 volume in-8° de 236 pages plus 1 gravure (1861), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 1re série*); — prix : 1 fr. 25 c.

Dans cette nouvelle pleine d'intérêt, l'auteur nous initie à la vie privée des Français au XIIIe siècle; il retrace leurs mœurs et leurs usages. Le caractère de saint Louis y est mis en relief avec quelques circonstances de son règne. Les fêtes publiques, les mystères joués en plein vent y sont pittoresquement décrits; en un mot, le livre est

à la fois amusant et réellement instructif dans toutes ses parties. L'intrigue y est bien conduite et bien dénouée. Puisque les esprits légers veulent absolument que l'histoire soit assaisonnée de quelque fiction, on ne saurait en offrir de plus saine et en même temps de plus attrayante que celle-ci. Un épilogue sur la sainte couronne complète le volume.

95. **MIROIR** *des sages et des fous*, par M. Etienne CATALAN ; *préface* de M. Louis ULBACH. — 1 volume in-12 de XXIV-342 pages (1862), chez C. Douniol; — prix : 3 fr.

Comment un sage et un fou peuvent-ils également se reconnaître dans un miroir? Un sage est humble, et, en voyant ses œuvres, il gémit de les trouver imparfaites; un fou n'avoue pas sa folie, et, si un miroir la lui montre, il le traite d'insensé. Est-ce à dire que M. Catalan ait créé une chimère? Nullement. A la place du mot *miroir*, lisons *manuel*, et nous saisirons parfaitement sa pensée. En six parties, il s'occupe successivement de la vie, des passions, du commerce du monde, de l'esprit et de la sottise, de la sagesse et de la folie, et enfin de Dieu. En indiquant toutefois cette classification, nous sommes loin de la présenter comme exacte : son grand défaut, c'est précisément de ne pouvoir être clairement exposée. Il eût fallu, pour l'ordre des pensées et de leurs développements, renfermer sous un même titre des matières qui sont éparses dans chaque partie. De cette façon, nous n'aurions pas, par exemple, dans la première partie la *bonté* et la *méchanceté*, dans la seconde, la *libéralité* et la *prodigalité*, ce qui divise l'étude des qualités et des défauts du cœur; puis, dans la quatrième partie, les *pensées* et les *réflexions*, et, dans la cinquième, la *science* et l'*ignorance*, ce qui scinde l'analyse de l'esprit humain. Ainsi, les lignes de démarcation entre une partie et une autre ne sont pas nettes, et il en résulte dans l'ensemble une sorte de confusion.

Quant au sujet considéré en lui-même, il présentait de grandes difficultés. Saisir sur le vif toute la société à l'aide de la philosophie et de l'observation, c'était une grande tâche. L'auteur a-t-il réussi? Voyons, en premier lieu, comment il se pose devant le public. Ce n'est pas lui, d'abord, qui est en scène. Il se fait annoncer, ou plutôt présenter par un sien ami, M. Louis Ulbach. M. Ulbach est un écrivain du *Temps ;* il est sceptique et il ne s'en cache pas. Singulière recommandation ! M. Catalan est catholique, on le sait, et M. Ulbach a

la complaisance de recommander son livre. Au fait, ne voit-on pas des clients confier leur défense, devant la justice, à des avocats ennemis de leurs idées? Pourquoi la tolérance chrétienne ne permettrait-elle pas à l'amitié d'un libre penseur de rendre un service de plume à l'amitié d'un catholique? Aussi acceptons-nous sans conteste la recommandation de M. Ulbach. Seulement, par bienveillance pour M. Catalan, nous nous permettrons d'écarter de sa personne, et surtout de son œuvre, certains éloges compromettants. M. Ulbach, fidèle à ses habitudes, déclare sans façon que des voix graves, autorisées, devraient se faire entendre tout à coup pour attester la folie de chaque parti, la bonne volonté de toutes les opinions, la méchanceté des hommes, la bonté de l'humanité, et il félicite M. Catalan d'être l'écho de ces voix (pp. VI et VII) ; plus loin, il flagelle avec la tolérance et la piété de son ami le fanatisme de certains dévots et l'hypocrisie des tartufes du jour (ibid., p. XVII) : on sait lesquels; enfin, il voit avec satisfaction que « trois pages après une déclaration explicite d'ortho-« doxie, le moraliste tire à part le catholique pour lui souffler cette « pensée qui termine le premier chapitre du recueil : La vie est un « long doute dont l'issue est la mort, c'est-à-dire un grand peut-« être (ibid., p. XII). » Il se peut qu'aux yeux de M. Ulbach tout cela soit très-flatteur pour M. Catalan ; mais nous estimons que ce sont là, pour un écrivain catholique, des éloges cruels. Il est vrai que l'auteur, en parlant de M. Ulbach « dans le style de Montaigne et en lui « faisant la place de la Boëtie (ibid., p. XVI) » sur un piédestal dont sa modestie n'a même pas calculé toute la hauteur, l'a mis dans un tel embarras que celui-ci n'a pas cru, en retour d'une libéralité si abusive, pouvoir faire moins que de lui prêter à son tour son socialisme et son scepticisme. Mais qu'importe? c'est toujours le cas de répéter : Mieux vaut un ennemi déclaré qu'un imprudent ami. Et ce qui forme un antithèse que M. Hugo envierait, c'est que M. Catalan prend ensuite la parole pour nous dire : « Je suis un fou de la folie de la croix; « l'*Imitation de Jésus-Christ* est le manuel de toute ma vie... J'attends « les bras ouverts quiconque se croirait le droit de jeter la première « pierre à mon humilité chrétienne (avant-propos). » M. Ulbach ne met pas à cette rude épreuve la charité de son ami : il encense son humilité et tombe dans ses bras. Toutefois, cette bizarrerie de mise en scène ne nous rend pas injustes. M. Catalan est catholique sincère, dans le sens vrai du mot. Nous aimons à l'affirmer. Si sa plume ne l'est pas toujours, c'est à son insu. Il était d'ailleurs bien difficile de

formuler constamment en apophthegmes, durant trois cents pages tant de sentiments et d'idées, sans faire subir à la vérité aucun dommage. Il fallait viser, en effet, à la finesse du sarcasme, à l'originalité du trait, au relief de la ciselure, à l'éclat des contrastes, toutes choses pour lesquelles il était difficile de ne pas demander au catholicisme de se prêter à quelques complaisances. Au surplus, M. Catalan a des qualités précieuses. Il réfléchit et il observe. Son commerce assidu avec les moralistes, et surtout avec Pascal, Vauvenargues, Montaigne, la Bruyère, la Rochefoucault, Joubert, Sénèque, etc., l'a beaucoup instruit sur les hommes et sur les choses. Il sait être délicat, délié, précis et énergique. Mais il eût bien fait d'écouter plus souvent les maîtres de la vie spirituelle, qui ont éclairé de si éclatantes lumières les mystères du cœur et les phénomènes de la vie morale.

Ses guides, en effet, ne sont pas toujours sûrs, et quand il marche seul, plus d'une fois il s'égare. C'est ainsi qu'il bigarre son catholicisme et sa philosophie de certaines teintes que M. Ulbach avouerait. A la page 260, il affirme qu'on *croit savoir* quelque chose du passé, qu'on sait peu de chose du présent et rien de l'avenir; qu'ainsi, la science même des savants est presque nulle; et à la page suivante il célèbre les prodiges toujours croissants de cette même science. Il dit encore : « Les flegmatiques sont les enfants gâtés de la nature « (p. 13); » — il faut vivre avec les bons et *laisser vivre* les méchants (p. 20); — on doit se préserver *de tout* commerce avec les égoïstes (p. 30); — lorsque les lois de la raison et de la justice semblent avoir perdu leur empire sur l'esprit et le cœur des hommes, la conscience fait en quelque sorte au sage un *devoir* de rompre tout commerce avec le monde (p. 38); — toute passion est un *commencement* de déraison (p. 39); — « la modestie est la « première de toutes les *grâces*, et la chasteté la *première* de toutes les « vertus (p. 42); — vices et vertus, *tout cela n'est plus, de nos jours,* « qu'une simple affaire de mode (p. 46); » — un homme de bien rend grâce à Dieu de l'avoir fait naître honnête homme (p. 47); un de nos moralistes a bien fait d'avoir donné l'amour-propre pour *commun père* aux vertus et aux vices (p. 54); — la vertu prescrit à une femme de piété de repousser et de haïr les outrages que sa religion lui commande de pardonner, et ainsi elle est à plaindre (p. 156); — « toute femme qui se montre faible *sans* « *amour* (quelle condition!) est une femme qui s'avilit et se désho- « nore (p. 160); — il n'y a de parfait dans l'univers que ce qui n'a

« pas été créé, c'est-à-dire, la *nature*, le *grand tout*, le *seul réelle-*
« *ment étant* (p.262); — celui-là qui se donne pour le plus digne ami
« de la sagesse, à moins qu'il n'en soit venu à douter un peu *de tous*
« et beaucoup de soi-même, pourrait bien n'être que le roi des fous
« (p. 248); » — il faut être tantôt sage avec les sages, tantôt fou avec les fous, et n'être ni fou ni sage chaque fois que le hasard nous jette à travers quelque réunion mi-partie de sages et de fous (p. 249); — la foi d'un vrai chrétien estime, suivant le langage de Montaigne, les dogmes et les mystères de la religion, *d'autant plus selon raison, qu'ils sont contre l'humaine raison* (p. 309). — Nous pourrions multiplier les citations : c'en est assez pour montrer que M. Catalan cultive beaucoup trop l'antithèse, qu'en cherchant l'effet, il oublie quelquefois la mesure, la justesse, et qu'il sacrifie la vérité du fait ou de l'idée à la finesse ou à l'éclat du trait. Nous lui reprocherons encore d'être pessimiste, d'assombrir le tableau, déjà suffisamment noir, de nos misères; de donner le caractère rigoureux d'une maxime à des phénomènes d'observation essentiellement variables; de voir trop le monde à travers la misanthropie d'un homme de cour blasé, la Rochefoucauld; de louer immodérément Montaigne, Molière, Erasme, la Boëtie, dont le malheureux Lamennais s'est servi pour écrire le catéchisme de la révolte; d'être excessif contre les académies, et de ne pas se rappeler, en parlant des femmes, que l'Eglise dit : *Devoto feminæo sexu;* d'analyser, avec une complaisance trop mondaine, cette triste passion égoïste qui usurpe le beau nom d'amour, et de n'avoir pas, en général, mis assez de christianisme dans ses maximes et dans ses peintures.

Voilà bien des critiques; mais elles seraient mal comprises si elles pouvaient faire méconnaître les rares qualités d'intelligence et de cœur qui brillent dans ce volume. Nous avons reproduit des pensées blâmables; si l'espace nous le permettait, nous pourrions remplir des pages de toutes celles qui révèlent, avec l'énergie de la pensée, le tour heureux de la phrase. Ce qui est dit, par exemple, des lois sociales, atteste autant d'élévation de sentiment que de sûreté de coup d'œil et de rectitude d'idées. Souvent, pour varier la forme sévère et un peu abstraite de ses sentences, l'auteur emprunte à l'éloquence l'interrogation et l'apostrophe, et il éclate en magnifiques tirades, tonnant contre la vie et exaltant la vertu. Il est alors énergique sans dureté, sublime sans emphase, véhément sans déclamation. Que de belles choses dans sa dernière partie, qu'il a réservée à

Dieu ! Là surtout se manifeste le catholicisme convaincu, et même ardent, de l'honorable écrivain. C'est bien avec le regard de la foi qu'il sonde les redoutables problèmes du bien et du mal, de la vie et de la mort. La tombe surtout lui inspire de nobles accents. « Ecoutez, s'é-
« crie-t-il, ce que disait l'antique voix des sépulcres à certain ambi-
« tieux d'outre-tombe : Insensé, lui criait-elle,... eussiez-vous choisi
« pour asile suprême le plus somptueux monument de la nécropole
« des césars ; eût-on, avant d'y déposer vos précieuses dépouilles,
« pris soin... de les ensevelir dans un suaire de pourpre tyrienne, de
« les entourer d'un triple cercueil de cèdre, d'ébène et d'airain, hé-
« las ! si, en dépit des honneurs qui vous étaient réservés jusqu'au
« sein du tombeau, votre conscience n'avait dû reconnaître en vous
« que le moins vertueux des humains, que seriez-vous, de bonne foi,
« vous, le plus glorifié même après votre vie, que le plus méprisable
« des morts ? Lors donc que, nouveau prodige d'un art impie, sur-
« passant même les proportions de l'altière Babel, votre mausolée
« porterait au plus haut des nues vos impurs ossements, assurez-
« vous que Satan saurait bien y atteindre, et qu'il ne laisserait pas de
« se saisir de ce riche butin légué par la réprobation des cieux à l'é-
« ternité des enfers... Rois ou pâtres, ajouteront nos lèvres pro-
« fanes... selon que, les temps accomplis, vos œuvres pèseront pour
« vous ou contre vous dans la balance de son infaillible justice,
« Dieu, n'importe où soit et quelle que soit votre tombe, y fera
« parvenir votre lot de bénédictions ou de malédictions éternelles
« (pp. 330-331). »

Une jolie pièce de vers, l'*Adieu au monde,* parfumée d'une suave mélancolie chrétienne, termine la sixième et dernière partie.

Tel est le *Miroir*, avec ses qualités et ses défauts. Si M. Catalan veut bien le polir encore, il sera plus fidèle, et ses vrais amis en seront heureux. Du reste, nous espérons échapper au terrible dilemme qu'il pose au lecteur dans sa courte préface : Si vous me trouvez sage, lui dit-il, c'est vous peut-être qui serez fou ; et si vous me trouvez fou, c'est peut-être vous qui serez sage. En signalant dans cette œuvre une sagesse mêlée, non pas, certes, d'un grain de folie, mais d'éléments hétérogènes, nous avons fait effort pour nous tenir à égale distance des extrêmes, dans un juste milieu. N'est-ce pas pour M. Catalan l'idéal de la sagesse ? GEORGES GANDY.

98. **LA PHILOSOPHIE** *de Leibniz,* par M. NOURRISSON, professeur de logique au lycée Napoléon ; *ouvrage couronné par l'Institut* (*Académie des sciences*

morales et politiques). — 1 volume in-8° de VIII-502 pages (1860), chez L. Hachette et Cie; — prix : 7 fr. 50 c.

Une étude approfondie sur Leibniz, lors même qu'elle n'apprendrait rien de vraiment nouveau sur le dernier génie universel des temps modernes, sera toujours bien reçue des amis de la philosophie. Elle excitera, en outre, une légitime curiosité, quand elle viendra, comme celle de M. Nourrisson, d'un disciple de l'école éclectique et d'un professeur de l'Université. Au fond, c'est de là que l'ouvrage couronné récemment par l'Académie des sciences morales et politiques tire, non pas sans doute son unique, mais son principal intérêt. Naturellement, la philosophie de Leibniz « attendait encore, selon M. Nourrisson, « une complète exposition et une critique définitive (p. I). » Naturellement aussi, elle n'attend plus cela depuis le travail du lauréat de l'Académie. Le rapporteur de la savante assemblée, M. Damiron, est même allé jusqu'à dire que maintenant « on connaît Leibniz par « Leibniz, et peut-être mieux que par Leibniz ! » Le fait est que, si le grand philosophe de Hanovre se revoyait dans les pages de M. Nourrisson, il n'y reconnaîtrait pas facilement son image. Ce ne serait pas sans ébahissement, à coup sûr, qu'il apprendrait, par les paroles qui servent d'épigraphe et qui sont la conclusion, l'âme de tout l'ouvrage, qu'il a été « le dernier et le plus grand des cartésiens ! » Incontestablement, ceci est un Leibniz qui ne fut guère soupçonné du vrai Leibniz lui-même. Mais tel est le résultat d'un système embrassé et d'idées préconçues : les choses apparaissent sous un jour trompeur, on tire tout à soi, on fait violence à la réalité, et, lors même qu'on n'a mis dans le creuset qu'un métal net et pur, il se trouve de l'alliage dans la statue qui sort du moule, et l'on cherche en vain la parfaite ressemblance. Quand M. Cousin a dit que Leibniz est le dernier et le plus grand des cartésiens, il n'a très-certainement prétendu exprimer qu'un de ces aperçus spirituels qui lui sont assez familiers, et faire, comme bien souvent, un rapprochement pittoresque et purement littéraire. Est-ce parce que sa démonstration *a priori* de l'existence de Dieu rentre, au fond, dans celle de Descartes, que l'on voudrait faire de Leibniz un cartésien ? Mais on serait beaucoup plus fondé à prétendre qu'il est un disciple de Platon, ou plutôt de saint Thomas d'Aquin. Veut-on simplement dire que Leibniz dut beaucoup à Descartes ? Alors, il faut s'entendre. Ce qui sembla à Leibniz inexact, imparfait, erroné, dans les doctrines de Descartes, provoqua sa pensée et son génie à sonder les mêmes questions et à traiter les mêmes su-

ets : le doute sur cela n'est pas possible; mais que les points de dé- ›art et les doctrines des deux philosophes soient les mêmes, c'est ce [ui ne peut se soutenir. Il est certain que les philosophes antérieurs ont fréquemment une occasion d'études, et même un secours, pour es philosophes qui suivent; mais cela ne donne aucunement le droit le faire des seconds les disciples des premiers. Leibniz est venu de Des- :artes, comme, sans aucune comparaison, Joseph de Maistre viendrait le Voltaire ! Leibniz avait en lui-même assez de séve et de génie pour leurir et pour porter tous ses fruits lors même que Descartes ne l'eût ›oint précédé. La philosophie leibnizienne est beaucoup plus une ·éaction contre le cartésianisme qu'une émanation de ce système. M. Nourrisson aura beau dire que le philosophe de Hanovre fut « émerveillé des horizons que lui révéla ce puissant initiateur qui « s'appelle Descartes (p. 433) : » il n'est pas plus facile d'en faire un :artésien qu'il ne le serait de trouver dans la Fontaine un disciple de Malherbe, parce qu'une ode du poëte normand fut l'étincelle qui fit aillir le génie du poëte de Château-Thierry. On est d'autant plus étonné que M. Nourrisson se soit laissé abuser par des apparences, ju'il a de la pénétration, des vues souvent justes, moins de préjugés que beaucoup de ses confrères, une certaine indépendance, et même une admiration relativement modérée pour le génie de Descartes. Mais l'influence, l'autorité, la parole du maître étaient là : *Ipse dixit.*

On s'explique encore moins par quelle préoccupation M. Nour- risson rejette, sans hésitation aucune, comme une rêverie, les ten- dances ou même les opinions catholiques de Leibniz. « Les faits, « s'écrie-t-il, contredisent absolument ces pieuses interprétations « (p. 6). » Ces *faits*, ce sont : l'*opinion* de M. Guhrauer, biographe de Leibniz; 2° la non-abjuration de Leibniz; 3° l'*opinion* des amis de Leibniz. De ces *faits*, M. Nourrisson conclut, avec une satisfaction toute haletante, comme si la gloire de Leibniz venait d'échapper à un grand péril : « On doit donc se résigner à ne voir dans Leibniz qu'un « spéculatif et un politique (p. 7). » L'éducation de M. Nourrisson et ses idées préconçues l'empêchent ici d'apercevoir la vérité, qui est frappante. C'est un fait, un vrai fait, que la philosophie de Leibniz, dans son fond et dans ses tendances, relève de la doctrine catholique. Que l'on compare sa manière avec celle de tous les philosophes pro- testants, sans aucune exception; que l'on compare surtout son dieu avec le dieu de Luther, Leibniz conçoit partout Dieu comme un abîme

de bonté et d'amour, comme provoquant l'âme qui réfléchit à l'adoration la plus tendre : c'est là notre Dieu, à nous catholiques. C'est encore un vrai fait que Leibniz a admis dans sa plénitude la liberté de l'homme, ce que n'a point fait le chef de l'hérésie luthérienne. Mais par quelle préoccupation bizarre M. Nourrisson, qui rapporte lui-même que Leibniz croyait fermement et par nécessité logique à la transsubstantiation dans le mystère de la sainte eucharistie, s'obstine-t-il à le décréter luthérien ? Est-ce que la transsubstantiation est un dogme de la croyance luthérienne ? Ignore-t-il que Luther rejetait cet article de notre foi ? Et quel docile et fidèle luthérien que celui qui écrivait ces paroles citées cependant par M. Nourrisson lui-même : « Moi qui appartiens à la confession d'Augsbourg, comme « je travaillais à trouver la démonstration de la possibilité de la pré- « sence réelle, je tombai, contre mon espoir et du même coup, sur la « démonstration de la transsubstantiation ; il y a plus, je découvris « que la transsubstantiation et la présence réelle s'impliquent l'une « l'autre dans une intime et suprême analyse, et que tous les débats « qui s'agitent dans l'Eglise tiennent à ce qu'on ne s'avise pas d'ex- « pliquer ces deux mystères l'un par l'autre (p. 42). » Il y aurait à citer des milliers de passages. Il est vrai que, malgré tout, Leibniz ne fit jamais formellement abjuration de luthéranisme, et qu'il *appartint* toujours extérieurement à la confession d'Augsbourg ; mais la question est de savoir à quelle doctrine *appartenait* son âme. Il y a bien souvent, au sein du schisme et de l'hérésie, des âmes que l'Eglise catholique revendique, et qui, spirituellement, sont bien à elle. Etait-ce le cas de Leibniz ? Dieu le sait. Mais ce qui nous paraît hors de doute, ou plutôt invinciblement établi, c'est que Leibniz a été catholique dans son intelligence et dans sa pensée. On pourrait même très-légitimement ajouter qu'il l'a été dans sa méthode. Et c'est un point que M. Nourrisson a fort bien, quoique implicitement, fait ressortir. Leibniz, en effet, n'a jamais goûté ni pratiqué ce principe rationaliste et désastreux, que l'homme a en lui-même, par sa raison seule, indépendamment de ce qui l'a précédé et de ce qui l'environne, les moyens naturels et vrais de se mettre en possession de la vérité. Il a toujours cru et professé que c'est un devoir pour le philosophe d'interroger le passé et les autres hommes, de tenir compte de la tradition, en un mot, et de la tradition tout entière. Aussi, ne s'est-il point placé dans cette situation déraisonnable et contre nature, qui consiste à faire abstraction de la révélation di-

vine, à raisonner comme si ce fait immense, ce fait souverain, n'existait pas, et n'a-t-il jamais hésité à faire pénétrer dans les obscurités de la philosophie les lueurs vivifiantes de ce flambeau mystérieux. « Descartes, disait-il, a décliné artificieusement les mystères de la foi, « alléguant que son objet était la philosophie et non point la théo-« logie, comme si l'on devait admettre une philosophie qui fût in-« conciliable avec la religion, ou comme si la vraie religion pouvait « se trouver en opposition avec des vérités ailleurs démontrées ! » Paroles précieuses, que plus d'un contemporain ferait bien de méditer et d'approfondir ! Elles donnent le droit de soutenir que Leibniz a été un très-grand esprit, un génie supérieur, surtout pour avoir donné place à la tradition philosophique et à la religion dans son éducation et son développement intellectuels. Il avoue lui-même le profit qu'il retira de son commerce avec les grands docteurs catholiques du moyen âge, dans l'enseignement desquels il avait, en quelque sorte, trempé son génie; tandis que Descartes, initié de son côté, par ses études de la Flèche, à ces mêmes enseignements, les répudia, et, comme dit M. Nourrisson (p. 351), ne s'en releva jamais.

M. Nourrisson exprime des idées judicieuses et sensées sur le système philosophique de Leibniz, système dans lequel il ne relève rien de nouveau, et qu'il envisage comme nous le connaissons tous. Là est pour Leibniz, comme pour tous les philosophes, le côté faible, le point vulnérable, l'infirmité du génie. On peut le prophétiser à coup sûr : malheur au philosophe qui forge et construit un système ! Les doctrines salutaires qu'il aura soutenues en souffriront. C'est une conclusion qu'on peut se permettre maintenant, puisque Leibniz y a si misérablement échoué. La sagesse est d'exposer des vues, d'approfondir, de développer, d'enrichir les vérités inébranlablement établies; mais il est trop évidemment au-dessus des forces humaines de dresser la théorie complète de la vérité, de donner l'explication inattaquable du mystère de l'être, à quoi vise, au fond, tout système de philosophie. Dieu s'est réservé dans la science une région bien autrement étendue que celle qu'il nous a donné la faculté d'y parcourir !

L'auteur a divisé son travail en quatre livres, dans lesquels il examine et expose les origines de la philosophie de Leibniz, ses polémiques, sa doctrine générale, et enfin sa théodicée. Le tout se termine par une conclusion où la philosophie de Leibniz est discutée. En suivant M. Nourrisson pas à pas dans ce long trajet, nous aurions l'occasion de recueillir un assez grand nombre de bonnes et vraies paroles,

d'excellents aveux, et aussi de faire d'assez nombreuses réserves. Ce que nous avons dit laisse suffisamment deviner ce qui nous resterait à dire. Bien souvent, son érudition est incomplète, ses appréciations manquent de largeur, et ses conclusions ne tiennent pas toujours solidement aux faits, parfois d'ailleurs assez minimes, sur lesquels il se fonde. En un mot, malgré sa modération et sa réserve, qui sont convenables, ce livre envisage généralement les choses sous l'angle éclectique. C.-M. André.

97. **POLYXÈNE**, *tragédie en vers*, par M. Ludovic de Vauzelles, substitut du procureur général de la Cour impériale d'Orléans. — In-12 de 62 pages (1862), chez L. Hachette et Cie ; — prix : 1 fr.

Réclamer l'intérêt de nos lecteurs pour une tragédie, pour une tragédie en vers, pour une tragédie imitée du grec, c'est nous exposer à un refus; ils nous diront : La tragédie se meurt, la tragédie est morte; les héros qu'elle a jadis offerts à notre admiration ne sont plus de notre temps; ce qu'ils pourraient nous dire a cessé de nous intéresser : grâces à l'ordre de choses qui nous a délivrés des Grecs et des Romains. Avec les personnages des tragédies ont disparu aussi les auteurs tragiques; comme on n'a plus d'admiration pour les Polyeucte, les Joad, les Régulus, les Corneille et les Racine n'auront plus de spectateurs; les uns et les autres appartiennent à l'histoire : ceux qui sont morts sont bien morts. — Erreur profonde, pouvons-nous répliquer à tous ceux qui nous parleraient ainsi; ce qui paraît mort est vivant au fond des cœurs; les grands hommes, pas plus que les grands poëtes, s'ils se montraient parmi nous, ne nous trouveraient indifférents ni à leur héroïsme ni à leur génie; seulement, nous voulons, pour admirer, qu'on nous en donne sujet, et c'est là ce que nous paraît avoir fait l'auteur de *Polyxène*, pièce aussi bien conçue que bien conduite et bien dénouée; l'*Hécube* d'Euripide lui en a fourni le sujet et les personnages; mais qu'importe? au lieu de l'en blâmer, il faut l'en louer, car il a suivi l'excellent conseil d'Horace:

Rectius iliacum carmen deducis in actus,
Quam si proferres ignota indictaque primus,

comme aussi il a suivi l'exemple de Racine, dont l'*Iphigénie* est tout à fait grecque, ce qui ne l'empêche pas d'être un chef-d'œuvre. — Il est, en outre, absous de ses larcins par l'habileté avec laquelle il a su s'approprier le bien d'autrui: il n'y a pas une beauté dans l'original

qu'il n'ait su lui enlever et placer heureusement dans son trésor personnel. — De plus, si nous ne craignions de courroucer les Athéniens de notre âge, nous dirions que M. de Vauzelles est plus dramatique qu'Euripide, sans être moins touchant; qu'il a plus que lui la science de ces péripéties qui donnent à l'action plus de mouvement, aux situations plus de variété, aux passions une meilleure occasion d'éclater avec violence. Cette science, il l'a montrée surtout dans les scènes où il met en présence l'astuce d'Ulysse et la fougue d'Ajax, la pudique indignation de Polyxène et le timide repentir d'Hélène. La pièce entière a ce genre de mérite; ainsi, on y craint d'abord pour Polyxène le sort d'Iphigénie, mais on y espère aussi qu'un oracle non encore rendu la sauvera; quand on apprend qu'elle est condamnée, on sait qu'Ajax la défendra; quand on la voit refuser l'appui d'un tel homme, on présume qu'elle l'acceptera, suppliée qu'elle en est par sa nourrice et par sa mère; quand enfin elle résiste à toute prière, on se persuade qu'Ulysse, arrivant pour l'emmener au supplice, se souviendra qu'il doit la vie à Hécube; cet espoir s'évanouit-il? on se reprend à celui que donne le serment fait par Ajax de la sauver en dépit d'elle-même et des Grecs. On se redit ces vers de Racine :

Et quoique seul enfin, Achille furieux
Epouvantait l'armée et partageait les dieux.

Ainsi, on reste en suspens jusqu'au dernier moment, et sous l'impression de ces sentiments de terreur et de pitié que doit exciter la tragédie.

Il est un troisième sentiment que M. de Vauzelles, élève de Corneille, a cherché à faire naître de la lecture de son œuvre, c'est l'admiration, qui ajoute à l'effet des deux autres. Il y a réussi en ennoblissant son Ajax et en relevant un peu son Hélène; il rend le premier généreux, ce qui est logique, puisqu'il le fait brave; il suppose à la seconde le repentir, qui est presque l'innocence, sans compter qu'il lui prête une merveilleuse inspiration au moment où tout le monde demande sa mort : « Sauve-moi ! » crie-t-elle à celui-là même qui lui doit le moins de pitié. Ménélas est grand ici de la confiance qu'il inspire. — Quand à Polyxène, elle nous paraît avoir gardé la pure beauté d'une vierge troyenne et pris quelque chose à l'idéale beauté des vierges chrétiennes.

Lors de la réimpression de sa pièce, nous engageons M. de Vauzelles à supprimer dans le discours de Ménélas l'allusion qu'il fait à la tra-

hison d'Hélène : cette allusion provoque un sentiment peu tragique; à retrancher de la prédiction de Cassandre tout ce qui n'est pas grec, et enfin à poétiser quelques vers prosaïques qui lui sont échappés à de longues distances. Nous serions étonnés qu'il n'y eût pas à l'évêché d'Orléans un helléniste de notre avis. . ANOT DE MAIZIÈRE.

98. **LA PRATIQUE** *charitable et discrète du sacrement de pénitence proposée aux confesseurs comme un moyen de se sanctifier en travaillant à la sanctification des âmes.* — 1 volume in-18 de x-294 pages (1856), chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 1 fr.

Cet ouvrage se compose de deux lettres : la première, divisée en cent trente-trois articles ordinairement très-courts, expose les qualités dont un confesseur prudent et éclairé doit être revêtu pour remplir ses fonctions avec succès; elle fait connaître en même temps les règles de conduite et les saintes industries qu'il doit employer dans certains cas difficiles et embarrassants, et les précautions les plus efficaces pour se sanctifier lui-même dans l'exercice de son périlleux ministère. La deuxième renferme, dans une série d'articles au nombre de quarante-quatre, une appréciation comparée très-judicieuse des deux systèmes de morale connus en théologie sous les noms de *probabilisme* et *probabiliorisme*, non pas en eux-mêmes et dans leurs principes généraux, mais au point de vue de leur application au tribunal de la pénitence et des tendances opposées qui sont propres à l'un et à l'autre, et par lesquelles un confesseur inattentif et peu discret se laisserait facilement entraîner. La forme épistolaire que l'auteur a adoptée lui permet d'employer le discours direct, et de donner à ses avis ce tour vif et familier qui, tout en éveillant l'attention, va droit au cœur et le dispose à les mieux accueillir.

Il serait difficile de trouver ailleurs, sous une forme plus concise et plus attachante, plus de science unie à plus de bon sens, à plus de discernement et de vrai zèle. Ce n'est ni un abrégé de toute la morale, ni un traité spéculatif et aride des devoirs du confesseur; cependant on devine, à chaque décision ou règle de conduite que l'auteur propose, le théologien solide et instruit, connaissant les opinions diverses et quelquefois contradictoires qui se sont partagé les écoles, et parmi lesquelles il a dû lui-même choisir celle qu'une longue pratique du tribunal de la pénitence lui a révélée comme la seule praticable, c'est-à-dire la seule utile au salut des âmes : *A fructibus eorum cognoscetis eos.* Mais cette science profonde se fait deviner plutôt qu'elle

s'étale; et, pour avoir cette réserve, elle n'en inspire que plus de nfiance, car elle ne s'affirme qu'après avoir subi l'épreuve décisive l'expérience. Du reste, la vraie science est circonspecte et connaît ; limites ; elle se met en garde tout à la fois et contre cette sévérité trée si naturelle aux jeunes prêtres et à certains caractères, dont premier résultat est de rendre le tribunal de la pénitence redou- ›le aux pécheurs qui le fuient avec une sorte d'effroi, et contre cette ndescendance excessive, non moins funeste dans ses effets, qui affai- t tous les ressorts de la discipline, transforme le remède en poison, fait du saint tribunal un piége où le pécheur trouve la consomma- n de sa perte éternelle. C'est entre ces deux abîmes que l'auteur a cé d'une main ferme la ligne de conduite que doit suivre son dis- le. Les conseils qu'il donne respirent un tel zèle pour le salut des es et sont accompagnés d'exhortations si pressantes, qu'on ne it s'en pénétrer sans se sentir bientôt animé du feu divin qui les a tés.

)'abord imprimé à Turin, avec autorisation de l'Ordinaire, cet ex- lent ouvrage a été traduit en italien et publié à Rome avec une ap- bation honorable. Nous sommes heureux d'en recommander la luction française à tous les prêtres qui ont charge d'âmes, et par- llièrement à ceux qui débutent dans la carrière du saint ministère. n'est pas un livre qu'il suffise de lire une fois; nous l'appellerions ontiers le *vade mecum* du confesseur.

PRÉCIS DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE, par M. l'abbé BERTRAND, aumônier de Leurs Majestés le roi Louis et la reine Hortense, précepteur de . M. Napoléon III, ancien vicaire général de Nancy. — 3 volumes in-8° de 84, 362 et 362 pages (1860), chez A. Bray; — prix : 12 fr.

.es combats livrés au rationalisme, au panthéisme, à l'indiffé- ce, à toutes les erreurs, à tous les systèmes, sont des manifestations la vie de l'Eglise, à laquelle ne manquera point le secours d'en t, mais à laquelle aussi la lutte et les épreuves ne feront point dé- t. Néanmoins, la défense du catholicisme par les apologistes, soit s la chaire, soit dans les livres et les publications périodiques, n'est le seul besoin du temps présent. Il faut instruire, et instruire so- ment, les enfants d'abord, puis la jeunesse, puis l'âge mûr, et n la vieillesse. C'est une mission moins brillante peut-être que ; de l'apologétique; on est assuré d'avance de ne pas occuper les voix de la renommée si, dans ses écrits ou du haut de la chaire,

on s'attache, sans tenir compte des passions ou simplement des agitations contemporaines, sans emprunter même la forme de la polémique pour stimuler, pour réveiller l'attention, à exposer une doctrine qui demeure toujours la même; mais les intelligences qu'un pieux orateur ou un modeste auteur aura éclairées, en leur présentant un enseignement qui vient de Dieu, sans y mêler ce qui vient de l'homme et ce en quoi l'homme aurait mis sa complaisance, les cœurs qu'il aura touchés et qui s'attacheront à Dieu d'une manière durable, récompenseront les efforts d'un zèle qui n'a point ambitionné l'éclat et le bruit.

Un traité dans lequel serait exposée ainsi la doctrine catholique dans son ensemble, sera toujours une sorte de catéchisme; mais si l'on écrit un ouvrage que l'on aura « particulièrement destiné aux « gens du monde (t. III, p. 146), » le style en sera plus relevé, plus soutenu; les développements seront moins concis; ils seront, au contraire, suffisants et complets; les citations et les renvois à la sainte Ecriture ou aux Pères de l'Eglise pourront être nombreux au bas des pages, à la condition de ne jamais embarrasser le texte, qui offrira partout une lecture courante, sans un mot de latin; le plan général serait celui du *Catéchisme du concile de Trente*, sauf à s'en écarter sur quelques points de détail et de minime importance; enfin, le papier et l'exécution typographique devraient être convenables, car il ne faut pas dédaigner absolument ces conditions matérielles.— Nous n'avons pas besoin d'ajouter, sans doute, que tout ce qui vient d'être dit s'applique au *Précis* de M. l'abbé Bertrand : on l'aura compris tout d'abord.

Qu'on ne s'attende pas à rencontrer dans ce livre la réfutation de MM. Strauss, Renan ou autres antagonistes de notre foi. Sauf le millésime et un petit nombre de pages, le *Précis de la doctrine catholique* pourrait être regardé comme appartenant au XVIIe siècle plutôt qu'au XIXe. Il y a pourtant tel passage significatif qui n'eût point été écrit il y a deux cents ans, assurément, mais qui n'est pas moins ici à sa véritable place. Il s'agit du quatrième commandement et de l'obligation de prier pour les dépositaires du pouvoir (t. III, p. 194). — Un des côtés par lesquels le *Précis* rappelle le XVIIe siècle, c'est la sobriété avec laquelle il parle du pape. Il nomme l'évêque de Rome le chef visible de l'Eglise, le successeur de saint Pierre et le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, lorsqu'il explique ces mots du Symbole : *Je crois la sainte Eglise.* En parlant de l'unité, il cite un texte très-ex-

plicite de saint Cyprien et un texte de saint Jérôme, desquels il résulte qu'un seul a été établi au-dessus de tous les autres, et que l'unité découle d'un seul, qui est Pierre. L'apostolicité est indiquée comme étant « la succession non interrompue des pasteurs, » mais sans que l'on fasse voir, toutefois, cette succession manifeste et évidente dans le seul siége de saint Pierre. Enfin, il explique dans quel sens l'Eglise est dite romaine : « Rien dans l'Ecriture sainte et dans la tradition « n'assure à la ville de Rome une durée permanente et indéfinie ; elle « peut être détruite et renversée de fond en comble, comme l'ont « été beaucoup d'autres villes dont on chercherait inutilement les « traces. S'il en était ainsi, le siége de Rome serait transféré ailleurs, « et là se trouverait le centre de communion où viendrait s'établir le « successeur légitime du prince des Apôtres, premier évêque de Rome. « En passant de cette ville à son nouveau siége, il emporterait avec « lui les prérogatives attachées à la prééminence de saint Pierre et de ses successeurs, prérogatives que Pierre lui-même avait fait marcher à sa suite dans la translation de son siége d'Antioche à Rome. Voici donc le véritable sens dans lequel l'Eglise de Jésus-Christ est dite romaine : 1° elle doit nécessairement professer la même doctrine que saint Pierre a prêchée à Rome ; 2° elle doit reconnaître que le siége épiscopal de saint Pierre établi à Rome surpasse, de droit divin, en dignité et en autorité, tous les autres siéges du monde chrétien ; 3° elle doit être unie de communion avec la chaire de saint Pierre établie à Rome, et la regarder comme le centre de l'unité catholique (t. I, p. 166). » Voilà tout ce que le *Précis de la* [do]*ctrine catholique* enseigne sur les prérogatives du saint-siége : [rie]n de plus.

Nous n'oublions pas que l'étude de la religion, comme l'a dit [M]. l'abbé Bertrand, n'est pas une étude spéculative. En effet, si l'é[tu]de de la religion se bornait à classer simplement dans la mémoire [u]n certain nombre de vérités, ces vérités obtiendraient aisément les [ho]mmages et l'assentiment de tous (t. I, p. 21) ; mais il n'en est pas [ai]nsi, et c'est pourquoi on saura gré à l'auteur de l'onction et de la [pi]été qu'il a mises dans le *Précis*, et qui gagnent les cœurs pendant [qu]e l'exposé de la doctrine est présenté à l'intelligence. Par cette [pi]été et cette onction, par la forme des *dissertations* qui partagent les [ch]apitres, le *Précis* ressemble un peu à une suite de prônes écrits [da]ns un bon langage, pénétrés d'une douce chaleur, substantiels et [co]urts, méthodiques, nourris d'enseignement théologique et d'Ecri-

ture sainte. De même que nous le croyons utile à la classe de fidèles ou de chrétiens à laquelle il a été destiné, nous l'estimons avantageux pour le prêtre qui voudrait adresser au peuple une série d'instructions sur le dogme et sur la morale. — Nous conseillerions aussi très-volontiers aux maîtres et aux maîtresses de pension qui sont chargés d'un cours d'instruction religieuse, de recourir au *Précis de la doctrine catholique :* ce livre leur tiendrait lieu de beaucoup d'autres; mais nous ne placerions pas entre les mains des jeunes gens les dissertations qui sont relatives au mariage. HOROY.

100. LES PROPHÈTES, ou *les Poëtes hébreux, traduction d'après l'hébreu*, par M. MALLET DE CHILLY. — 1 volume in-12 de 778 pages (1862), chez Blériot; — prix : 6 fr.

On voit clairement par le titre de ce livre que l'auteur n'envisage les prophètes hébreux qu'au point de vue purement poétique. C'est sans doute pour ce motif qu'il a mis David en tête de son ouvrage, et que, d'un autre côté, il en a exclu Daniel, qui, bien que faisant un usage fréquent d'images paraboliques, s'en sert seulement en prophète, annonçant l'avenir par des visions et sous le voile de l'allégorie, sans y joindre le coloris poétique. Mais dans ce cas n'aurait-il pas fallu intituler ce volume : les *Prophètes poëtes des Hébreux?* — L'auteur nous assure qu'il a fait sa traduction *d'après l'hébreu*. Cette assertion cependant a besoin de quelques explications. D'abord, il ne suit nullement la division des exemplaires hébreux, mais celle des Septante, laquelle, comme on le sait, diffère de la première depuis le psaume IX jusqu'au CXLVII. En second lieu, c'est parfois à la Vulgate et non au texte primitif qu'il se conforme, comme, par exemple, lorsqu'il traduit par *poussière* le mot hébreu qui signifie *glume* ou *balle* (*Ps.* I, 4); par *joug*, le terme original qui veut dire *cordes*, et par extension *chaînes* d'un prisonnier (*Ps.* II, 3). Enfin il donne à une infinité de mots et de phrases un sens qu'ils n'ont réellement pas dans l'idiome hébraïque. Ainsi, pour n'en citer que quelques exemples entre mille, il met *destinée* au lieu de *voie* (*Ps.* I, 6); — *la tombe*, pour *l'enfer, les limbes* (*Ps.* XV, *Hébr.* XVI, 10); — au même verset 10 : *Voir la fosse*, traduction des rationalistes, au lieu d'*éprouver la corruption;* — *Une femme* pour *la vierge* (*Isaïe*, VII, 14); car, quoi qu'en disent les rationalistes, la philologie aussi bien que la tradition prouve qu'il s'agit ici de la Vierge par excellence, c'est-à-dire de celle qui a été annoncée dès l'origine du monde comme de-

vant briser la puissance du démon, en mettant au monde le Messie. Mais poursuivons; — *Beaucoup me disent : Ton Dieu ne te sauvera pas* (*Ps.* III, 3); il y a dans l'hébreu : *Disent de moi* (littér. *de mon âme*) : *Point de salut pour lui en Dieu;* — *Tu me protéges de tout danger* (*Ps.* III, 4); l'hébreu porte : *Tu élèves ma tête;* — *Comme des lions, dévorant mes pieds et mes mains* (*Ps.* XXI, *Hébr.* XXII, 17); en supposant avec les Juifs que la vraie leçon du texte soit *caarî*, c'est-à-dire, *comme le lion* (ce que la critique même rationaliste démontre être une faute), le mot *dévorant* est une pure invention de notre traducteur français; — *Au milieu de ton peuple* (*Ps.* CIX, *Hébr.*, CX, 12); l'hébreu lit : *Au milieu de tes ennemis;* — *Il a été délivré par la mort de sa détresse et du châtiment, sans qu'aucun de son temps y fît attention, et se doutât qu'il eût succombé à cause des péchés des peuples* (*Isaïe*, LIII, 8); sans relever toutes les fautes que cette traduction renferme, nous ferons remarquer seulement l'omission de la phrase : *Il a été retranché de la terre des vivants*, et la substitution de l'expression *des peuples* à celle *de mon peuple*. — On voit par ce court aperçu l'idée qu'on doit se former du travail de M. Mallet de Chilly. Cependant, nous aimons à dire qu'il y a dans son livre une grande quantité de passages très-heureusement traduits, tant sous le rapport de la fidélité qu'au point de vue du style; ce qui nous fait vivement regretter que cette traduction ne puisse être lue sans péché par les catholiques; car elle ne contient pas une seule note explicative. — Ajoutons que, fût-elle exempte de ce défaut, sa lecture n'en serait point encore permise. Il faudrait en outre qu'elle portât l'approbation de l'Ordinaire; or, nous doutons qu'aucun évêque osât l'approuver, l'auteur ayant suivi l'hébreu, et l'Eglise, depuis que la Vulgate a été déclarée authentique, n'ayant jamais autorisé que les versions faites d'après son texte. On remarquera en outre l'absence des titres et des sommaires, souvent d'une si grande utilité pour l'intelligence des matières, et dont l'omission, sans être aussi grave que celle des notes, a cependant une certaine importance.

J.-B. Glaire.

101. LE SAC *aux armes de la ville de Bourges, légendes du Berry*, par M. Aymé Cécyl. — In-12 de 103 pages plus 1 gravure (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Récits historiques et légendaires de la France*); — prix : 60 c.

102. L'ERMITE *de Beau-Soleil, Coup d'œil sur le département de Tarn-et-Garonne*, par M. Baleck-Lagarde. — In-12 de 114 pages plus 1 gravure (1862),

chez les mêmes éditeurs (*Récits historiques et légendaires de la France*): — prix : 60 c.

Le premier de ces deux ouvrages, petit extrait des annales berrichonnes agréablement écrit, ne laisse à regretter que son extrême brièveté. Il a fallu grossir outre mesure le caractère typographique pour parvenir à former un volume avec des éléments d'aussi peu d'étendue. Trois morceaux seulement le remplissent : une charmante légende, la *Fiancée d'Austresigile*, l'*Hôtel Salvi*, étude archéologique, et l'histoire d'un antique pèlerinage connu sous le nom de Notre-Dame de Salles.

Quoique n'ayant guère plus de pages, l'*Ermite de Beau-Soleil* contient au moins le double de matière. Nous eussions préféré en avoir un peu moins et voir disparaître ces dialogues, qui ne sont rien moins que spirituels, quoiqu'ils en aient la prétention. Pourquoi vouloir absolument encadrer l'histoire, d'ailleurs intéressante, d'une province, dans des conversations oiseuses, qui nous montrent sous un aspect ridicule le narrateur érudit qui y remplit le principal rôle? Cela ne satisfait ni les gens sérieux, ni même les lecteurs qui cherchent dans un livre ce que les artistes appellent *la petite bête*, et qui trouvent ici très-peu d'aliment pour leur frivole curiosité. Retranchez ces superfétations, reste une histoire locale où rien ne manque : faits militaires, biographies, légendes, variétés de tout genre. Peu d'histoires sont mieux conçues : celle-ci pouvait parfaitement se passer des détails superflus par lesquels on a cru à tort l'embellir. J. MAILLOT.

103. **SCÈNES VILLAGEOISES** *du pays de la Gueldre*, par M. J.-J. CREMER; *traduites du hollandais, avec l'autorisation de l'auteur*, par M. André CAL. — 1 volume in-12 de 206 pages (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*les Romans honnêtes*); — prix : 1 fr. 25 c.

Ces scènes villageoises sont ce que nous avons jusqu'ici rencontré de plus parfait dans la collection des *Romans honnêtes*. On y retrouve ce type à la fois candide, ferme, généreux et fier de la race flamande, déjà signalé par les études d'Henri Conscience, et, nous oserons le dire, empreint ici de plus d'élévation. Le sentiment chrétien est l'âme de ce livre, d'autant plus récréatif que ses histoires détachées reposent l'esprit. Quelque bon que soit un long roman, il a toujours l'inconvénient de causer une distraction trop prolongée, tandis que ces scènes touchantes, distinctes l'une de l'autre quoique unies par un même esprit, absorbent beaucoup moins l'attention du lecteur.

104. AGNÈS SOREL, par M. Capefigue. — 1 volume in-12 de XII-228 pages (1862), chez Amyot (*les Reines de la main gauche*); — prix : 3 fr. 50 c.

M. Capefigue écrit trop pour bien écrire; il a eu une grande fortune intellectuelle, et il l'a dissipée en constructions multipliées, auxquelles il néglige de donner, par des fondements solides, des conditions suffisantes de durée; on pourrait voir en lui un de ces décorateurs d'opéra qui bâtissent en toiles peintes, et dont les monuments, temples ou palais, ne sont que des surfaces sans profondeur; il se contente d'ébauches et d'esquisses qu'il n'achève pas, comme s'il laissait à des manœuvres le soin d'exécuter ce qu'il a conçu en maître.

Ce tort de composer trop vite est surtout visible dans l'essai qu'il vient de nous donner sur Agnès Sorel, essai où les accessoires l'emportent sur le principal, où trop de personnages nous cachent l'héroïne, où les événements politiques tiennent trop la place des détails sur la vie privée, qui semble être, en un mot, le fragment d'une histoire de France quelconque. — Il nous raconte ce que nous savons et il se tait sur ce qui piquerait notre curiosité, sur ce que lui-même nous avait promis; nous voulions de lui ce qu'on trouve dans les Mémoires, et il nous le refuse; il reste historien au lieu de devenir conteur; enfin, il nous parle des reines de la *main gauche* comme des *vraies reines*, et il est un Mézeray au lieu d'être un Saint-Simon. Eh quoi! pouvons-nous lui dire, pour connaître Agnès Sorel avions-nous besoin de relire toute l'histoire de Charles VI, toute l'histoire des guerres qui ont ensanglanté et des traités qui ont déshonoré ce règne déplorable? M. Capefigue ne s'est pas contenté de ces moyens d'amplification; à la biographie d'Agnès, sans doute comme une excuse préliminaire de ses désordres, il a rattaché celle d'Isabeau de Bavière, puis celle de Jeanne d'Arc, peut-être comme contraste. Il a été plus loin : à son récit historique il a mêlé des considérations sur le système féodal, sur l'origine et le caractère de la chevalerie, sur les poëtes du moyen âge, toutes choses sur lesquelles se disperse une attention que l'héroïne avait droit de réclamer pour elle seule.

Nous l'entendons nous dire : « Le mérite d'Agnès a été d'intervenir, pour la changer en mieux, dans la politique de son royal « amant, et, puisqu'elle a aidé à réparer les erreurs d'Isabeau, puis« qu'elle a concouru aux services de Jeanne d'Arc, il était naturel « de la rapprocher de deux femmes qui la font mieux comprendre

« et juger plus favorablement. » Nous l'entendons ajouter : « J'ai « dû parler de la féodalité, puisque, suivant moi, Agnès a contribué « à la détruire ; de la chevalerie, puisqu'elle était une des expres« sions de cette institution, et enfin des poésies de son temps, puisque, « dans ces poésies c'était sa beauté qu'on avait chantée. » — Nous n'admettons qu'à demi la première de ces explications, attendu que l'auteur ne nous donne aucune raison sérieuse de croire à l'intelligence politique d'Agnès ; que plus loin il la dise honteuse d'aimer un roi *fainéant*, rien de mieux, il reste dans la vraisemblance, sinon dans la vérité, mais il devait s'en tenir là. — Nous n'admettons pas non plus tout à fait la deuxième. La féodalité et la chevalerie, considérées comme institutions, et c'est ainsi que M. Capefigue les considère, ne pouvaient même être comprises d'une femme aussi futile qu'Agnès Sorel, d'une femme occupée de parures, de fêtes et de plaisirs, comme il nous la représente lui-même tout le premier ; la seule partie du gouvernement qui fut à sa portée et où elle nous paraît avoir vraiment marqué son influence, c'est la partie financière ; oui, elle a aidé l'argentier Jacques Cœur à rester à son poste ; mais si c'est là un service qu'elle a rendu à la France, tout prouve que ce service profita à sa fortune, qui fut splendide et dont elle eut grand soin.

Il est naturel que M. Capefigue attribue quelque mérite et témoigne quelque bienveillance à ces reines de la « main gauche » dont il se fait l'historien, tâche longue, par parenthèse, à supposer même qu'il n'aborde point le terrain moderne ; mais qu'il se garde de tirer de leurs faiblesses une raison de croire à leur intelligence et à leur amour du bien ; les vices se tiennent comme les vertus. Donner à croire que là où une de ces vertus faiblit les autres sont plus vivaces, c'est vouloir persuader que le mal produit le bien, c'est méconnaître la nature de l'homme et les vues de la providence, c'est mentir à l'histoire.

Ceci nous conduit à parler du plus grand grief que nous ayons contre M. Capefigue ; ce grief, c'est d'avoir, pour grandir Agnès, atténué l'influence et le mérite de Jeanne d'Arc. Nous ne lui pardonnons ni l'injurieux parallèle qu'il établit entre ces deux femmes, ni la supériorité politique qu'il accorde à l'une sur l'autre. Il veut qu'Agnès ait conseillé la guerre au roi ; soit ; mais Jeanne d'Arc a fait mieux que conseiller la guerre, elle y a pris part et y a trouvé la mort ; — Agnès a haï les Anglais ; mais Jeanne d'Arc a fait mieux que de les haïr, elle les a vaincus ; — Agnès a plaidé la cause de la noblesse

opprimée par les chefs de bandes ; mais Jeanne d'Arc a fait mieux que le rendre à la royauté l'appui de la noblesse, elle lui a rendu l'appui du peuple, après avoir révélé à celui-ci quelle est sa puissance et quel est son devoir.

Une dernière raison de placer Jeanne d'Arc à une hauteur où une courtisane ne peut atteindre, c'est qu'elle a entretenu parmi nous le respect pour les femmes, respect éminemment national, parce qu'il est naturel que la faiblesse soit plus respectée là où il y a plus de force ; respect éminemment chrétien, parce que, dans le christianisme, la vierge Marie est la patronne de la femme qui est timide et de l'enfance qui est pure, et que le respect pour la protectrice profite aux protégés.

Ce livre atteste une étude consciencieuse et habile des faits ; l'esprit qui l'anime est honnête et national ; on y trouve beaucoup d'aperçus judicieux, qui rappellent l'*homme d'Etat* non oublié de l'*Assemblée nationale*.

Nous ne terminerons pas sans adresser encore à M. Capefigue deux petits reproches : 1° il a cherché à réhabiliter Chapelain comme poëte : c'est d'un bon cœur et d'un esprit original ; mais y est-il parvenu? Nous en doutons, car ce qu'il nous cite à l'appui de son dire ne s'élève guère au-dessus du médiocre, et pourtant nous supposons qu'il a cité ce qu'il a trouvé de mieux ; 2° pour excuser Agnès et ses protégés, qu'il avoue s'être attribué une part trop large dans le partage du modeste budget de Charles VII, il signale comme déprédateurs de la fortune publique certains généraux, et entre autres Antoine de Chabannes ; oublie-t-il que ces nobles généraux demandaient, non pour eux, mais pour leurs soldats, auxquels ils donnaient une solde que souvent l'Etat ne pouvait leur payer? Oublie-t-il que si les récompenses octroyées à ces mêmes hommes ont été grandes, il n'y a eu ni fin ni mesure dans leurs services? ANOT DE MAIZIÈRE.

36. DU STOICISME *et du christianisme; Rapports et différences,* par M. l'abbé L. CORDIER. — 1 volume in-32 de XVI-320 pages (1860), chez J. Callou ; — prix : 1 fr.

Ce très-petit volume contient un grand nombre de choses. Une lettre en réponse à une dédicace, des jugements flatteurs sur un premier écrit de l'auteur, des observations sur les vertus des philosophes, une préface, une introduction poétique, deux pièces de vers, des réflexions sur les poésies allemandes de Krummacher, une seconde pré-

face, un abrégé de l'histoire du Portique, un exposé de sa croyance et de sa morale, une dissertation indiquant l'influence respective du stoïcisme et du christianisme, un appendice sur Epictète, une thèse scolastique, une analyse d'un sermon prêché par le P. Félix, trois paraboles en vers, — tels sont les principaux sujets successivement abordés dans cet in-32. Ce prodigieux amas de thèses, de sermons, de fables, d'histoires, de philosophie, de prose, de poésie, ne semble nullement l'effet de l'art et du goût; les innombrables notes, les citations dont le volume abonde, augmentent encore la confusion. Nous ne parlerons des pièces de poésie que pour dire qu'elles sont médiocres; voici trois vers, par exemple, dont la rime est insuffisante :

Quand le cœur est touché, qu'il fait bon de prier !
A ce divin attrait pouvais-je résister?
A ma demeure enfin *quand* il fallut rentrer... (p. 19).

Mais ces morceaux, fussent-ils meilleurs, fussent-ils excellents, ne sont pas à leur place dans un semblable ouvrage. Arrivons donc au but principal de l'auteur, c'est-à-dire à la comparaison du stoïcisme et du christianisme dans la doctrine, dans la morale, dans les résultats obtenus.—L'historique présenté par M. l'abbé Cordier est trop incomplet; on trouve mieux dans les dictionnaires et les manuels. Son exposé doctrinal et moral est préférable, quoique dépourvu de portée et d'enchaînement. Enfin, sa dissertation sur l'influence comparée du stoïcisme et du christianisme marque quelque talent et quelque savoir; mais elle n'indique ni recherches originales, ni méditations soutenues. Pour combattre cette fière philosophie qui compte encore des admirateurs et peut-être des partisans, il fallait une longue application à l'étude des différents systèmes, une raison clairvoyante et attentive, une grande connaissance de tous les textes originaux. Quand on voit de toutes parts se produire sur les questions historiques des œuvres si sérieuses, comment ose-t-on mettre au jour quelque chose d'aussi rapide, d'aussi défectueux, d'aussi insuffisant? Sans doute, l'auteur n'avait tracé ces pages que dans le but de concourir au prix de la fête des écoles; mais alors, pourquoi les publier? Autant on aurait eu de plaisir à louer le jeune prêtre de se livrer, dans le silence du cabinet, à de semblables études, autant on a de regret d'être obligé de le blâmer pour avoir fait imprimer une œuvre où rien n'est assez profondément creusé, où rien n'est assez logiquement enchaîné. Lorsqu'il donnait sa traduction du *Manuel d'Epictète* (Voir p. 187 de

notre tome XV), malgré de nombreuses imperfections et une inexpérience visible, il était permis d'espérer de lui un plus solide examen du stoïcisme. E.-A. Blampignon.

106. LES TOQUÉS, par M. le marquis de Belloy. — 1 volume in-12 de 344 pages (1860), chez Michel Lévy frères; — prix : 3 fr. 50 c.

Ce livre est original sans doute, mais un peu moins toutefois qu'il n'en a l'air. Tout le monde a lu un ouvrage anglais plein d'humour et d'esprit, intitulé les *Snobs* : or, un *snob*, de l'autre côté de la Manche, est ce que M. le marquis de Belloy appelle ici un *toqué*. M. Thackeray voit beaucoup de snobs en Angleterre, et même en France ; M. de Belloy rencontre une infinité de toqués en France, et même en Angleterre. Dire qu'un homme a le cerveau fêlé, c'eût été un peu dur ; il semble plus poli de substituer à cette expression trop énergique quelque chose de moins accentué : ce pauvre garçon a reçu deux petits coups sur le crâne, — toc-toc, — et le voilà toqué. Une foule de gens ont senti sur la tête ce léger coup de marteau; des personnes surtout d'une organisation délicate, d'une sensibilité excessive, d'un système nerveux surexcité, éprouvent un malencontreux petit choc : clic ! cette charmante cervelle est étoilée. Il y a particulièrement une étoile très-commune, qui porte à embrasser la carrière pour laquelle on est précisément le moins fait. Cette manie appartient, en France, à une multitude d'entrepreneuses de mariages qui, ne pouvant trouver un mari pour elles-mêmes, cherchent en faveur d'autrui ; — à un grand nombre de maîtresses de piano, de professeurs d'anglais, de faiseurs de vers ou de brochures politiques. Fort honnêtes gens, d'ailleurs, ils n'ont que l'idée fixe de se mêler de ce qu'ils n'entendent pas. Nous avons aussi la catégorie des inventeurs : l'un s'imagine avoir trouvé le secret de faire à la mécanique des Raphaël, des Titien, des Véronèse ou des Lebrun ; l'autre invente une marmite, un pot-au-feu qui s'écume lui-même; celui-ci veut bâtir des cathédrales en papier mâché, celui-là fabrique des orgues qui composent et exécutent seules des morceaux à grand fracas; le dernier a découvert le bilboquet indéfectible, un bilboquet avec lequel personne ne peut manquer son coup. M. de Belloy a aussi remarqué de curieuses « toquades » chez des gens qui ne portent pas l'enseigne d'inventeurs, puisqu'ils s'annoncent comme traducteurs. D'abord, *leur* auteur est toujours le plus admirable, le plus incomparable de tous les auteurs. Un traducteur ou un commentateur, —

c'est tout un, — parle-t-il de la prodigalité de Catulle qui avait dévoré, à vingt ans, toute sa fortune? il lui en fait un talent, un art, un mérite : « Catulle, dit-il, *sut* dissiper jeune encore ce qui lui restait « de patrimoine (p. 109). » Nous en demandons humblement pardon à M. le marquis de Belloy, mais cela ne vaut pas ce que, selon la remarque de Malebranche, les disciples d'Aristote au moyen âge disaient de leur maître : « Il nous a été donné de Dieu pour que nous « n'ignorions rien de ce qui peut être connu, » et peut-être aussi pour que nous apprenions ce qu'il n'est pas possible de savoir. — Comme il y a l'homme d'un livre, remarque l'auteur des *Toqués*, il y a aussi l'homme d'une idée. A l'un, c'est sa maison de campagne : il ne rêve que peupliers, naïades et coudrette ; à l'autre, c'est la pièce de vers qu'il veut écrire : il ne parle que des Muses, d'Apollon, de Pégase, du Parnasse, etc. — Malheureusement, nous ne pouvons nous arrêter devant tous les portraits qui composent la nombreuse galerie de M. de Belloy. Cependant, le coin qui est réservé aux personnages graves demande un coup d'œil. Il ne s'agit ni de la gravité de Genève, ni de la gravité de Port-Royal; l'auteur n'en dit rien : pas si grave! il est question d'une gravité particulière à notre temps et à notre pays. « Un habit noir légèrement râpé et arriéré de deux ou trois modes au plus, avec une cravate blanche, » en voilà assez déjà pour paraître grave. Mais ce qui donne du poids, c'est une bonne paire de lunettes d'or, ou même d'écaille. Le pince-nez va très-bien aussi aux jeunes gens des écoles; seulement, si ce meuble leur donne un air sérieux et important, il use singulièrement la vue. « Quant à la loupe tirée avec solennité de son étui de chagrin vert-pomme, c'est l'enseigne du connaisseur en curiosités, du « Mécène coureur de ventes (p. 301). » . . . .

M. le marquis de Belloy est un écrivain spirituel, gai, charmant. On sera ravi de ses *Toqués*, et n'était certain chapitre final, nous engagerions volontiers nos lecteurs à y chercher le portrait de leur voisin. Au demeurant, l'auteur est plein d'honneur et des meilleurs sentiments; mais pourquoi ce dernier chapitre? Serait-ce pour sauver les apparences aux yeux des lecteurs de romans? Quoi qu'il en soit, l'ironie douce et fine se joint souvent chez lui à une sensibilité vraie; sans doute il parle avec enjouement des choses sérieuses; mais quelquefois aussi il mêle une larme aux sourires. La plume qui a tracé les *Portraits et sourires*, et qui a esquissé les *Physionomies contemporaines* a, dans *les Toqués*, montré de la grâce, de la viva-

cité et de la souplesse ; mais sous ce masque si joyeux, si railleur, se cache un esprit profondément observateur. En voyant la sottise des hommes, M. de Belloy dit comme Figaro, mais avec plus de réserve et de désir de voir le monde changer : « Dépêchons-nous de rire de « tout, de peur d'avoir à en pleurer. » Aussi, malgré ce malencontreux dernier chapitre, les hommes sérieux liront son piquant volume avec profit et avec charme : *castigat ridendo*. Ch. Laval.

107. **LE TRÉSOR** *de l'île des Flibustiers, traduit de l'allemand* de Franz Hoffmann, par M. Alfred d'Aveline. — 1 volume in-12 de 216 pages (1861), chez M. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*les Romans honnêtes*) ; — prix : 1 fr. 25 c.

Est-il bien à sa place dans une collection de romans, ce livre qui accuse toute la naïveté des contes du chanoine Schmid ? Quant à sa moralité, on va en juger. — Les principaux d'entre ces flibustiers sont de vrais agneaux, des cœurs de patriarche ; c'est même dans un accès d'indignation vertueuse qu'ils ont embrassé leur genre de vie. Le vieux comte de Lichtenstein ayant eu le malheur de tuer par accident son garde Knorring à la chasse, il n'est sorte de dédommagements qu'il ne veuille offrir à la famille de sa victime ; mais on ne lui répond que par des invectives et des malédictions. Antoine, fils du garde, va même jusqu'à l'insulter dans son château. Le comte retient son vassal en prison pour ce délit. Alors Hugo, fils du comte, prenant fait et cause pour Antoine, son ami, favorise son évasion, et déserte avec lui pour protester contre les procédés de son père. Devenu capitaine de flibustiers, Hugo, blessé à mort dans un combat naval, confie à son lieutenant Antoine son enfant, âgé de quatre ans, et une cassette contenant des papiers qui peuvent le faire reconnaître de sa famille et le remettre en possession de ses droits. Mais Roden, autre bandit moins honnête, qui a été témoin de cet entretien confidentiel, veut s'emparer de la cassette. Pour cela rien ne lui coûte : il met le feu à la maison où sont la nourrice et l'enfant, qui, heureusement, sont sauvés par le *vertueux* Antoine ; celui-ci, désormais, veut consacrer son existence à l'éducation du jeune Hugo, lequel, toujours poursuivi par la haine de celui qui a intérêt à sa perte, après bien des vicissitudes, tombe dans une bande de bohémiens, parmi lesquels il grandit sans que sa candeur soit le moins du monde altérée. Ignorant son vrai nom, Jeannot de la Branche-Verte est un garçon modèle, qui devient à son tour l'ami de la fa-

mille dont il est, sans le savoir, le proche parent. Par son adresse, son courage et son dévouement, il parvient à déjouer les intrigues de Roden, dont cette famille est comme lui la victime, et il se trouve ainsi avoir, à son insu, travaillé pour ses propres intérêts, car un signe des mieux conditionnés attesterait son identité à défaut d'autre preuve. On aurait pu lui faire épouser sa cousine pour mettre fin au combat de générosité qui s'élève entre les héritiers du vieux comte; mais l'auteur n'a pas eu cette hardiesse. — Ce livre peut être lu de toute pensionnaire sans troubler le moins du monde son imagination.

Le mérite de cet ouvrage consiste surtout en divers tableaux pittoresques habilement tracés, tels qu'un combat maritime, la chasse au lynx, de splendides paysages; la scène où Jeannot reconquiert la fameuse cassette est réellement émouvante. J. MAILLOT.

108. **UNITÉ** *de l'espèce humaine*, par M. A. DE QUATREFAGES, membre de l'Institut (Académie des sciences). — 1 volume in-12 de XVI-420 pages (1861), chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

109. **UNITÉ** *de l'espèce humaine*, par M. Gabriel de Fages DE CHAULNES. — In-12 de 14 pages (1862), chez Mme veuve Pellisson-Niel, à Orléans; — prix : 50 c.

110. **UNITÉ** *de l'espèce humaine d'après des travaux récents*, par M. Léopold GIRAUD. (*Revue du monde catholique*, 25 mai 1862.)

111. **UNITÉ** *de l'espèce humaine démontrée par la science moderne*, par MM. J.-J. THONISSEN, professeur à l'Université catholique de Louvain. (*Revue catholique de Louvain*, février et mars 1862.)

112. **UNITÉ** *d'origine du genre humain*, par M. Hyacinthe DE CHARENCEY. (*Annales de philosophie chrétienne*, juillet, août et septembre 1861.)

Le problème que M. de Quatrefages se propose d'étudier est celui-ci : « Les particularités physiques, intellectuelles, morales, qui distinguent les groupes humains disséminés à la surface du globe, « accusent-elles entre ces groupes des différences radicales? ou bien, « malgré les apparences contraires, l'homme est-il partout le même « au fond? En d'autres termes, existe-t-il une seule espèce, ou bien « plusieurs espèces d'hommes? » L'énoncé seul de ces questions en montre l'importance. Grande au point de vue de l'histoire naturelle et de la philosophie, cette importance grandit encore au point de vue religieux, et l'on peut dire que c'est surtout sous ce rapport qu'elle offre l'intérêt le plus considérable. En présence des témoignages de la science et de l'histoire, la diversité des espèces humaines, si elle n'était pas un démenti à la croyance chrétienne et à la Bible, n'aurait

guère de partisans ; le dogme de la fraternité humaine n'a d'adversaires que parce qu'il est un des dogmes du christianisme. La science, qui a aujourd'hui de très-fières prétentions, le contredit-il ? Quelques savants l'ont prétendu. M. de Quatrefages, armé de toutes les ressources des sciences naturelles, de tous les témoignages, parmi lesquels le sien est d'une incontestable autorité, conclut à l'unité : cette conclusion de l'un de nos savants les plus distingués et les plus estimés restera acquise au débat ; elle est trop favorable à la religion pour que nous ne l'accueillions pas avec joie.

Il ne faut pas, toutefois, s'abuser sur l'importance du témoignage de la science. M. de Quatrefages lui accorde une très-haute autorité : c'est un savant, il est dans son rôle de savant ; il faut lui pardonner cette faiblesse. Mais, d'abord, nous devons faire observer que la science ne va pas jusqu'à démontrer l'*unité* d'un premier couple humain ; elle démontre seulement, — on ne peut plus le contester après ce beau livre, — l'*unité* de l'espèce ; or, l'unité de l'espèce n'est pas l'unité d'un premier couple ; Dieu pourrait avoir créé à la fois plusieurs couples humains de même espèce, comme on l'admet volontiers pour les végétaux et les animaux. Le débat se restreint donc entre la pluralité des couples ou l'unité d'un seul couple ; pour aller plus loin, il faut sortir de l'histoire naturelle, il faut s'appuyer sur la comparaison des langues, et surtout, et nous devrions dire uniquement, sur l'histoire. Mais la science rejette l'histoire quand elle n'a d'autre témoignage que celui de la Bible et de la tradition. Nous disons hautement que c'est une faute contre la vraie science. L'homme a différents moyens de connaître : l'histoire est un de ces moyens, puisque l'histoire est comme la résultante du témoignage des hommes ; or, peut-on prouver l'authenticité de la Bible ? peut-on prouver sa véracité ? Si on le peut, pourquoi rejeter son témoignage ? — Maintenant, la Bible nous présente-t-elle tous les hommes descendants d'un seul couple ? Oui ; donc, à moins d'une preuve positive contraire, qui mettrait évidemment en défaut la véracité de la Bible, il faut admettre l'unité de couple. Nous n'avons donc pas besoin des découvertes modernes de la science pour croire à la fraternité humaine, mais, chrétiens et accoutumés à vénérer la Bible, nous n'en sommes pas moins heureux de constater que la science se reconnaît impuissante à apporter contre les affirmations du saint livre aucune affirmation contraire, qu'elle aura même été conduite aux conclusions de la Bible. C'est-à-dire qu'ici, comme en tout, la vraie science vient

rendre témoignage à la parole de Dieu et confirmer notre foi, qui subsiste d'ailleurs indépendamment d'elle.

M. de Quatrefages dit avec raison qu'il faut laisser à chacun son domaine, « au savant la science, au théologien la théologie (p. IV); » mais il appuie son dire de raisons que nous ne saurions accepter. Il trouve du danger à souder trop intimement le dogme à la science, et il a raison, s'il entend par là que le dogme ne dépend pas des découvertes plus ou moins authentiques de la science; mais il va trop loin, s'il croit que la science, dans son propre intérêt, n'est pas obligée de regarder le dogme comme une limite infranchissable. Il dit: « Le « premier (le dogme) relève avant tout de la foi, *et par conséquent* « *du sentiment;* il est de sa nature absolu et *affiche la prétention* « d'être immuable. La science, au contraire, est fille de l'expérience « et du raisonnement; elle a ses doutes et ses réserves; elle est sur- « tout essentiellement progressive, c'est-à-dire changeante et sujette « à des transformations. Toute union entre elle et le dogme ne peut « donc que préparer des déchirements inévitables et douloureux. » Nous n'admettons pas les propositions que nous avons soulignées, et nous contestons formellement la conclusion de l'auteur: ce qu'il dit de la science, essentiellement changeante et sujette à des transformations, est parfaitement vrai, et prouve la supériorité du dogme sur elle, sa subordination vis-à-vis du dogme; l'union n'est donc pas impossible, mais elle ne peut se faire sur un pied d'égalité; et c'est quand la science refuse de se subordonner au dogme, ou quand le dogme compte trop sur une des transformations de la science, que les déchirements sont inévitables; ce n'est pas quand les choses restent dans leur ordre naturel. La science se meut dans une autre sphère que le dogme; mais quand, dans ses découvertes, elle se trouve en présence d'un dogme, c'est-à-dire d'une vérité, elle doit s'incliner, et, si ses découvertes lui paraissent contraires au dogme, elle doit en conclure qu'elle a fait fausse route. Il ne peut y avoir deux vérités contradictoires: celle du dogme étant prouvée, celle de la science doit céder, ou plutôt le savant doit reconnaître que ce qu'il prenait pour une vérité n'est qu'une erreur.

Cela dit, nous ajoutons que M. de Quatrefages repousse énergiquement l'accusation qu'on pourrait lui intenter de croire « à un antagonisme entre la science et la religion. » Tout en reprochant à la religion révélée son intolérance vis-à-vis de la science, il montre que les libres penseurs se sont montrés plus intolérants encore, et que

cette intolérance pour tout fait, tout témoignage, toute doctrine qui se présentent à eux associés à quelque idée dogmatique, les a plus d'une fois conduits à soutenir les plus profondes erreurs.

L'auteur veut se tenir dans le domaine pur de la science, et même des sciences naturelles. En se plaçant exclusivement sur ce terrain, il lui paraît « impossible de ne pas conclure en faveur de la doctrine « monogéniste, c'est-à-dire de celle qui regarde tous les hommes « comme appartenant à une seule et même espèce (p. XIII). » La ecture de son livre ne permet pas, en effet, de conclure autrement. La discussion est approfondie et complète, la marche qu'il a suivie est sûre et ne pouvait que le mener à la vérité. Après avoir rappelé les principales lois communes à tous les êtres vivants, les règles physiologiques les plus essentielles, recherché les phénomènes d'hérédité, es actions des milieux qui jouent un rôle si important dans toutes les questions secondaires d'où dépend la solution du problème général, l arrive à l'homme, il arrive à la question capitale de son livre. Chemin faisant, on peut trouver la route longue; arrivé au terme, on reste convaincu qu'il a eu raison de la prendre, et l'on dit avec lui : « Cette voie est la seule sûre, et ceux qui auront bien voulu la par« courir avec nous reconnaîtront que l'unité de l'espèce humaine « n'est pas seulement un point de doctrine philosophique inspiré par « les sentiments les plus honorables, une conception philosophique « élevée, un dogme respectable par cela seul qu'il se rattache aux « croyances religieuses de la plus noble portion de l'humanité; mais « que cette unité est surtout, — avant tout, pouvons-nous dire, — « une grande et sérieuse vérité scientifique (p. XVI). »

Oui, l'unité de l'espèce est un grand point scientifique acquis; mais l'unité du premier couple? Les sciences naturelles ne pouvaient mener M. de Quatrefages aussi loin. Tout ce qu'il dit, surtout dans le chapitre consacré à réfuter la théorie de M. Agassiz, prouve que la croyance à un seul couple primitif a pour elle, scientifiquement parlant, la plus haute probabilité. Confiant dans le résultat de ses observations, il s'exprime ainsi : « L'homme, ce type à « part, cette espèce privilégiée entre toutes, alors même que l'on ne « voit en lui que l'être physique, pouvait-il naître à la fois en tout « lieu? non; ou bien il eût constitué une de ces exceptions uni« ques dont nous ne connaissons pas encore d'exemple. — Voilà pour« quoi, après avoir dit : « Tous les hommes ne forment qu'une seule « espèce, » nous pouvons ajouter : « Cette espèce est originaire d'une

« seule contrée du globe, et *probablement* cette contrée est propor- « tionnellement assez peu étendue (p. 400). » Notre savant montre parfaitement que tous les hommes viennent probablement de l'Asie centrale ; mais pour arriver à cette conclusion, il sort du domaine des sciences naturelles, il s'appuie sur l'histoire. D'ailleurs, il croit à plusieurs centres primitifs de création, et nous n'aurions rien à objecter à cela, si le déluge universel n'avait ramené ces centres, au moins pour un certain nombre d'espèces animales, à un centre unique. Il y a là une difficulté qui nous empêche d'accepter ses arguments comme absolument inattaquables. — Ces réserves indiquées, nous dirons que ce livre est l'une des meilleures études qui aient été faites, au point de vue scientifique, sur l'unité de l'espèce humaine ; qu'il renferme une multitude de notions intéressantes sur les questions les plus importantes relatives aux origines de l'homme ; qu'il renverse toutes les fausses théories sur lesquelles on a voulu établir la diversité des espèces humaines ; enfin, qu'il constitue l'une des thèses les plus convaincantes soutenues sur l'unité de l'espèce, et la très-haute probabilité de l'unité d'un premier couple humain. Nous avons fait quelques observations à propos de la séparation que M. de Quatrefages croit devoir établir entre la science et le dogme ; mais nous n'en sommes pas moins heureux de voir la science, se plaçant à dessein en dehors de toute idée dogmatique, arriver à la confirmation de l'un des dogmes fondamentaux du christianisme. Cet ouvrage est digne d'entrer dans la collection des apologistes de la religion.

Nous devons recommander, à côté du grand travail de M. de Quatrefages, une brochure de quelques pages qui arrive aux mêmes conclusions par une voie plus courte. M. de Chaulnes répond en peu de mots aux principales objections, et ajoute des considérations nouvelles qui achèveront de porter la conviction dans l'esprit des lecteurs de bonne foi.

D'autres travaux, suscités par le livre de M. de Quatrefages ou par un ouvrage que MM. Nott et Gliddon ont publié aux Etats-Unis, sous ce titre : *Types of Mankind* (*Types de l'espèce humaine*), méritent encore d'être signalés ici.

M. Léopold Giraud, dans la *Revue du monde catholique*, a fort bien critiqué les systèmes contraires à l'unité de l'espèce, et établi cette unité sur des preuves convaincantes. Il tire une de ces preuves, avec M. Ladevi-Roche, qui a aussi publié une brochure sur ce sujet, de l'adhésion même des différentes races humaines à la foi chré-

enne; « car toutes y ont adhéré, dit M. Ladevi-Roche, ou partiellement ou collectivement. Or, il n'y a que des intelligences homogènes, gouvernées et régies par les mêmes lois et s'appuyant sur les mêmes principes, qui puissent faire acte d'acquiescement, acte d'adhésion à une seule et même doctrine. L'unité de doctrine implique l'unité d'acte d'adhésion, et l'unité d'adhésion implique l'unité des facultés qui adhèrent... Ainsi, le christianisme, qui enseigne l'unité des races humaines, démontre cette unité en adressant son enseignement à tous les hommes, de quelque couleur qu'ils soient, et en obtenant de tous bon accueil, acceptation, acquiescement, adhésion et croyance. » — M. Thonissen, dans la *Revue atholique* de Louvain, analyse très-exactement le livre de M. de uatrefages, dont il fait ressortir l'importance. — M. de Charencey, ans les *Annales de philosophie chrétienne*, s'occupe plus spécialement du livre publié par MM. Nott et Gliddon. Les Américains partims de l'esclavage ne veulent pas de l'unité de l'espèce; il n'est pas ifficile d'en découvrir la raison. M. de Charencey réfute fortement e système nouveau, qui ne prétend plus contredire la Bible, mais tablir la légitimité intrinsèque de l'esclavage. Sa thèse se divise en rois parties : dans la première, il expose les preuves qui militent en aveur de l'unité spécifique et originelle de l'espèce humaine; dans la econde, il recherche les causes qui ont pu donner naissance aux vaiétés qu'on rencontre aujourd'hui; dans la troisième, il émet les hyothèses qui lui paraissent réunir en leur faveur le plus d'éléments de raisemblance au sujet de la race et de la civilisation primitives. Il ésulte de cette étude, comme de celles que nous avons indiquées plus aut, comme du livre de M. de Quatrefages : 1° que l'unité de l'espèce umaine est scientifiquement démontrée; 2° que l'unité de couple 'appuie sur les plus saines et les plus convaincantes données de la inguistique et de l'histoire. La religion enseignait ces vérités, et elle es démontrait par des preuves non moins convaincantes; la science, n confirmant à sa manière son enseignement, se montre une fois de lus sa servante : *Philosophia theologiæ ancilla*. Quoi qu'elle fasse, a science humaine est condamnée à ce rôle, si elle veut rester une cience : et ce n'est pas pour elle une humiliation, c'est un honneur.

J. Chantrel.

13. **LUCY VERNON**, par M. Félix Roquain. — 1 volume in-12 de 422 pages (1862), chez Pagnerre; — prix : 2 fr. 50 c.

Ce livre est tout à la fois un exposé et une application de la reli-

gion humanitaire; son but est la réforme de la société actuelle, et l'instrument de la réforme qu'il propose c'est la femme; à ces deux indications nous reconnaissons une œuvre saint-simonienne, et à ce titre aussi elle a droit à notre attention.

Que l'humanité soit aujourd'hui souffrante, ce n'est pas nous qui le mettrons en doute, car nous voyons défaillir en elle deux principes de force, la foi et la volonté. Elle a cessé de connaître son devoir et l'énergie lui manque pour le remplir. Ce qu'il y a de plus difficile en ce moment pour elle, c'est de *vouloir;* elle est dans cet état de vue indécise et de somnolence que donne une demi-ivresse; nous convenons de cette vérité. — Nous sommes également disposés à reconnaître toute l'étendue de l'empire que les femmes exercent sur nous et des services moraux qu'elles peuvent rendre; oui, nous disons avec Joseph de Maistre : « Le moyen le plus efficace de perfec-« tionner l'homme, c'est d'ennoblir et d'exalter la femme; les « femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité; elles « peuvent même prétendre au sublime, si ce sublime doit rester « *féminin;* le plus grand défaut d'une femme étant d'être homme. » Mais s'ensuit-il que les femmes, à les prendre telles qu'elles sont, telles que notre époque les a faites, aient la puissance réformatrice qu'on leur suppose? Nullement. S'ensuit-il surtout que la puissance réformatrice soit dévolue aux femmes saint-simoniennes? Pas davantage, si du moins nous les jugeons par l'héroïne du roman que nous avons à faire connaître ici.

Elle nous apparaît, en effet, pour la première fois, dans des circonstances peu propres à nous rassurer sur sa moralité, c'est-à-dire dans un bal masqué de Florence, où elle se promène seule et noue une longue conversation avec un jeune inconnu. Cet inconnu, en qui se personnifie la société actuelle dont elle médite la réforme, elle le rencontre ensuite dans un des jardins publics de Paris, où elle est encore errante; puis enfin elle va résolûment le trouver dans sa chambrette d'élève en droit. Son rôle de Minerve comportait sans doute un déguisement; mais nous trouvons celui qu'elle a pris assez étrange et peu digne de sa mission. Ainsi en juge son Télémaque, qui a d'abord quelque peine à voir en elle une créature céleste, et la sagesse elle-même sous les traits d'une telle femme. Nous, lecteurs, qui savons Minerve mariée et mère de famille, nous nous en étonnons plus encore.

Le héros du roman nous paraît, de son côté, mériter peu d'intérêt. Il est, sans doute, le représentant d'une société malade, et il doit

voir ses vices; mais ne devait-il pas en avoir aussi les qualités? Or, ous ne lui en voyons aucune. Il fronde les travers qu'il partage; recommande des vertus qu'il n'a pas; il se plaint du scepticisme t il n'a aucune croyance; il est toujours à la veille de faire de randes choses, mais il se borne à les promettre sans les exécuter; t, en attendant, il donne des leçons de droit et de grec, et cherche séduire la femme de son ami, toutes choses peu méritoires.

Si nous devons une faible sympathie à la nouvelle Minerve et u nouveau Télémaque, nous accordons aussi peu de confiance aux ioyens de salut qu'emploie la première. Ces moyens de salut, les oici : Minerve se fait aimer, parce que l'amour corrige de l'égoïsme; uis elle cherche à inspirer le goût de la nature qui distrait d'un ionde corrompu, le goût des arts parce qu'il élève les âmes, le goût e la musique parce qu'il les épure, enfin le goût des lettres parce u'il les console et les fortifie. Nous ne dirons pas que ces moyens de dut sont vulgaires, car le fréquent emploi qu'on en a fait prouve, au ntraire, leur puissance; mais nous dirons qu'ils sont employés par . Roquain d'une manière peu propre à leur ôter leur caractère de banalités; ils sont chez lui un enseignement, qui, au lieu d'être donné rec mesure et de se mêler au récit de faits intéressants qui l'aurait eureusement caché, est doctoralement formulé, comme celui d'un éomètre. Le roman de M. Roquain n'est qu'une série de dissertaons; il manque de mouvement et de chaleur; d'abord, parce que fable en est mal conçue et dénuée de ces péripéties qui excitent la iriosité et ravivent l'intérêt; ensuite, parce que les deux principaux ersonnages paraissent au fond ne rien éprouver de ce qu'ils disent; s prétendent s'aimer, ils mentent : cela est visible.

La fatigue qu'on ressent à lire ce volume s'accroît encore quand auteur en vient à ces attaques contre le catholicisme et le mariage, ui ne sont, les unes qu'un larcin mal déguisé fait à la *Profession de i du vicaire savoyard*, les autres que la répétition des erreurs happées à la jeunesse de Mme Sand. Cela n'empêche pas la prêheuse saint-simonienne, arrivée à la fin de son sermon, de se féliiter du succès imaginaire qu'elle a obtenu, de prêter à celui qui l'a outée une foule de qualités et de vertus dont il n'a donné aucun moignage. Maintenant, s'écrie-t-elle avec une orgueilleuse comlaisance, maintenant que je t'ai rendu bon, généreux et humain, ia tâche est remplie; puis elle tombe malade, fait ses adieux au éros, lui montre le ciel, ferme les yeux et meurt.

Qu'on ne s'étonne pas de nous voir examiner à fond des ouvrages auxquels nous reconnaissons peu de valeur et que nous finissons par déclarer dangereux : ne faut-il pas étudier les plantes pour distinguer et signaler celles qui sont saines et celles qui sont vénéneuses? n'est-il pas bon de montrer au talent ses erreurs pour qu'il les corrige? Un auteur commence par s'indigner des critiques ; mais quand ses intentions sont droites et pures, il finit par examiner si elles sont fondées, et souvent il en profite. ANOT DE MAIZIÈRE.

114. **YVONNE,** *ou la Foi récompensée, légende bretonne,* par Mme Valentine VATTIER. — 1 volume in-12 de 140 pages plus 1 gravure (1862), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 3e série*); — prix : 45 c.

Ce petit récit breton ne manque pas de couleur locale : les superstitions du pays y sont mentionnées; mais l'histoire de la dévotion à Sainte-Anne d'Auray y occupe surtout une large place, ainsi que certains miracles obtenus par son invocation. Les côtes pittoresques du Finistère servent de cadre et de décoration. L'auteur a su tirer bon parti de toutes ces ressources. Un épisode d'histoire réelle, doublé d'un enseignement moral, sera toujours préférable à des récits imaginaires et rebattus, dont on a vraiment abusé.

115. **LE ZÈLE CATHOLIQUE,** *ses motifs, ses qualités, ses principaux objets, ses instruments et ses œuvres, ou l'Apostolat universel du prêtre et du chrétien; ouvrage spécialement destiné au clergé, utile aux simples fidèles, et en particulier aux associations pieuses et charitables,* par M. l'abbé GENTHON, chanoine honoraire de Valence, ancien directeur de grand séminaire. — 1 volume in-12 de II-460 pages (1862), chez Putois-Cretté (*Bibliothèque Saint-Germain*); — prix : 3 fr. 50 c.

La sainte et si grave question du zèle parmi les chrétiens de toutes les classes est traitée dans cet ouvrage d'une manière plus complète, ce nous semble, que dans aucun de ceux qui ont paru avant lui. Il se divise en quatre livres. Le premier traite des motifs, des obligations et des récompenses du zèle; c'est, en quelque sorte, la partie dogmatique, ou, plus exactement, la base et les fondements de tout l'édifice. Le chapitre VIe énumère fort à propos les tristes stimulants du zèle, en nos jours si effroyablement tourmentés : l'ignorance, la dépravation, les mauvaises lectures, les complots incessamment formés contre l'Eglise au nom de l'enfer. Nous aurions préféré que ce tableau servît de point de départ et précédât toute autre considération; il a une élo-

quence que rien n'égale, d'autant plus forte que le mal ainsi présenté est tout de suite reconnu pour vrai ; pas un lecteur qui ne l'ait vu, constaté, touché de la main, pas un qui n'en ait cent fois gémi, et qui, à cette exhibition nouvelle, ne se sente pressé de le combattre par tous les moyens qu'on lui suggérera. — Le livre second est intitulé : « Des caractères et des qualités du zèle. » L'homme apostolique doit mener une vie sainte, où tout confirme sa parole et la fortifie ; il se gardera bien de ce zèle imprudent, amer, défectueux, qui cause toujours plus de mal que la torpeur elle-même ; il s'appliquera à imprégner de charité tous ses actes ; il sera dévoué, mais circonspect quand il faut l'être, et surtout ferme et courageux une fois le but saintement défini. Le chapitre IX° entre dans d'utiles détails sur les formes que revêtira le zèle dans la famille : époux, parents, enfants. Un peu plus loin, voici les chefs d'une administration municipale, les chefs d'atelier, etc. L'auteur sème d'histoires et de traits bien amenés la route qu'il parcourt : son travail et ses conseils y gagnent. — Avec le livre troisième, nous abordons les principaux objets de la sollicitude apostolique : enfants, maisons d'éducation, orphelins, jeunes gens, jeunes personnes, hommes surtout, pécheurs, indigents, malades, vieillards, etc. — Le quatrième livre, qui est le plus considérable, traite des instruments et des œuvres apostoliques ; c'est la partie pratique, qui formerait à elle seule un volume, et un volume aussi intéressant qu'utile comme manuel de charité. Toutes les œuvres, associations, congrégations, confréries, établissements pieux de tout genre, y ont leur article, contenant les règlements aussi bien que la manière la plus convenable de les établir dans une paroisse, une ville, un village même. Une section, qui n'est pas la moins précieuse, s'arrête spécialement à l'apostolat laïque et en décrit les avantages et les moyens. Un dernier paragraphe, d'une cinquantaine de pages, embrasse de nouvelles industries du zèle, signalées par le respectable auteur à l'attention des âmes ferventes. Nous y remarquons le vœu de voir fonder un recueil périodique de toutes les œuvres, institutions, études et essais apostoliques. Ce recueil existe dans la *Revue d'économie chrétienne*, qui se propose précisément tout cela, et qui se met en mesure de le réaliser prochainement d'une façon plus complète. Nous sommes heureux de l'apprendre à M. l'abbé Genthon ; lui-même en parle à la page 366.

Telle est l'analyse de cette excellente publication, honorée d'ailleurs de l'approbation de NN. SS. les évêques de Valence et de Saint-Brieuc. Il serait puéril d'insister sur une certaine inexpérience de style qui se

fait remarquer en sept ou huit endroits, notamment à la fin de l'introduction, où l'on rencontre ces lignes embrouillées : « Nous serions heureux « si ce travail enflammait d'une sainte ardeur quelques âmes d'élite « pour continuer, étendre ces recherches, développer ces études que « nous prions instamment de bénir Celui au nom, pour la gloire et l'a- « mour duquel nous les avons entreprises, en les faisant fructifier pour « le salut des âmes... » Nous ne nous arrêterons pas davantage à une ponctuation trop souvent défectueuse et fatigante, ni à des citations d'ouvrages dont les titres sont indiqués sans rien qui les distingue, pas même une majuscule, encore moins des italiques (pp. 149, 184, 249, 330, 386), non plus qu'à certains noms propres défigurés (*Ligori* pour *Liguori*, *Viali Prela* pour *Viale-Prela*); ce sont là délits de correcteurs d'imprimerie. Peut-être eût-il été meilleur de faire deux ouvrages, l'un pour les laïques, l'autre pour les prêtres. Peu de laïques achèteront celui-ci, et c'est un malheur. On devrait en extraire à leur usage un manuel court, méthodique; nous restons convaincus qu'il ferait le plus grand bien dans le monde. V. POSTEL.

VARIÉTÉS.

OPINION DE LA FONTAINE SUR SES CONTES DEUX ANS AVANT SA MORT.

Nous lisions il y a quelques temps la lettre suivante dans le journal *le Monde :*

« Vous avez signalé, avec grande raison, comme un outrage à la morale publique, les étranges *primes* offertes par l'*Opinion nationale* à ses abonnés (les *Contes* de la Fontaine et les Œuvres complètes de Voltaire). On vous a répondu que ces livres, si imprudemment jetés au milieu des familles, n'étaient pas destinés à des enfants. La conscience publique jugera cette excuse. Pour en faire mieux sentir l'inanité, il serait utile, ce me semble, de mettre sous les yeux des lecteurs honnêtes une pièce historique souvent publiée, il est vrai, mais trop instructive pour ne l'être pas une fois de plus, dans la circonstance présente. C'est un extrait de la relation adressée par le R. P. Poujet, de l'Oratoire, à l'abbé d'Olivet, de l'Académie française,

sur la grande maladie qui a précédé de deux ans la mort de Jean de la Fontaine. On y verra comment, dans la plénitude de ses facultés et en présence du Sauveur qu'il allait recevoir, l'auteur des *Contes* jugea son œuvre.

« Quand le saint sacrement fut arrivé dans la chambre du malade, « lequel était sur son fauteuil, elle fut aussitôt remplie de monde, et « d'un monde choisi ; car le bruit de l'action que M. de la Fontaine « allait faire s'était répandu, et un grand nombre de personnes de « qualité et de gens d'esprit se joignirent à MM. les académiciens, et « voulurent être les témoins du spectacle. — Je mis le saint sacre- « ment sur la table ; je fis les prières prescrites dans le Rituel ; je « m'approchai de M. de la Fontaine pour lui faire, selon l'usage, une « courte exhortation ; il me prévint, et prononça ces propres paroles : « Monsieur, j'ai prié MM. de l'Académie française, dont j'ai l'honneur « d'être un des membres, de se trouver ici par députés, pour être les « témoins de l'action que je vais faire. Il est d'une notoriété trop « publique que *j'ai eu le malheur de composer un livre de Contes* « *infâmes*. En le composant, je n'ai pas cru que ce fût un ouvrage « aussi pernicieux qu'il est. On m'a sur cela ouvert les yeux, et *je* « *conviens que c'est un livre abominable*. Je suis très-fâché de « l'avoir écrit et publié. J'en demande pardon à Dieu, à l'Eglise, à « vous, monsieur, qui êtes son ministre, à vous, messieurs de l'Aca- « démie, et à tous ceux qui sont ici présents. Je voudrais que cet « ouvrage ne fût jamais sorti de ma plume, et qu'il fût en mon pou- « voir de le supprimer entièrement. Je promets solennellement, en « présence de mon Dieu que je vais avoir le bonheur de recevoir « quoique indigne, que je ne contribuerai jamais à son débit ni à son « impression. Je renonce actuellement, et pour toujours, au profit « qui devait me revenir d'une nouvelle édition, par moi retouchée, « que j'ai malheureusement consenti que l'on fît actuellement en « Hollande. Si Dieu me rend la santé, j'espère qu'il me fera la grâce « de soutenir authentiquement la protestation publique que je fais « aujourd'hui ; et je suis résolu à passer le reste de mes jours dans les « exercices de la pénitence, autant que mes forces corporelles pour- « ront me le permettre, et à n'employer le talent de la poésie qu'à la « composition d'ouvrages de piété. Je vous supplie, messieurs « (ajouta-t-il en se tournant vers les députés de l'Académie), de « rendre compte à l'Académie de ce dont vous venez d'être les « témoins. »

« L'*Opinion nationale* nous dira si cette noble et franche rétractation s'adressait à des enfants, et si l'homme qui la faisait était lui-même tombé en enfance. Quant à nier l'authenticité du document, cela n'est jamais venu, que je sache, à l'esprit de personne. Lorsqu'il fut rendu public, en 1717, presque tous les témoins vivaient encore, et bon nombre d'entre eux étaient gens de lettres et écrivains.

« Quant aux *Romans, Contes* et *Facéties* de M. de Voltaire, à ces ignobles turlupinades dont il rougissait lui-même pendant sa vie; à ces dégoûtantes parodies de la sainte Ecriture dont regorgent ses Œuvres complètes, je redoute, pour les hommes imprudents qui les introduiront dans leur famille, la plus cruelle de toutes les punitions: c'est que leurs enfants n'y jettent les yeux, et n'y apprennent comment on méprise et ses parents, et sa patrie, et son Dieu. »

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 21 août au 15 septembre.

JOURNAUX.

Constitutionnel.

22, 25 AOUT, 8 SEPTEMBRE. SAINTE-BEUVE : Waterloo et Sainte-Hélène, par M. Thiers. — **23.** Jacques VALSERRES : Revue agricole de la semaine. — **23 AOUT, 6 SEPTEMBRE.** Henri DE PARVILLE : Revue des sciences. — **27 AOUT, 3, 9 SEPTEMBRE.** Henri DE PARVILLE : Académie des sciences, séances des 25 août, 1er, 8 septembre. — **1er SEPTEMBRE.** SAINTE-BEUVE : Maurice et Eugénie de Guérin frère et sœur. — **3.** LEGEAY : Travaux académiques. — **14.** P. DE TROIMONTS : *Histoire populaire de la France.* — **15.** SAINTE-BEUVE : Charles-Quint après son abdication au monastère de Saint-Just.

France.

22 AOUT, 2 SEPTEMBRE. Baron DE BAZANCOURT : Expédition du général américain W. Scott contre Mexico en 1847, suite. — **24 AOUT, 7 SEPTEMBRE.** Louis FIGUIER : Sciences. — **1er SEPTEMRBE.** Gustave MERLET : *Maurice de Guérin*, par M. Trébutien. — **8.** Louis BAUDENT : François-Henri Temple, vicomte Palmerston. — **11.** Comte H. DE VIEL-CASTEL : Alfred de Musset.

Gazette de France.

23 AOUT. Victor FOURNEL : *les Œuvres de charité à Paris*, par Mlle Julie Gouraud. — **24.** DE LATENAY : *Considérations sur l'Italie*, par M. J.-H. de Guigné. — **29 AOUT, 9 SEPTEMBRE.** François LENORMANT : Exposition universelle de Londres. — **31 AOUT.** GUTTINGUER : Poésies. — **2 SEPTEMBRE.** Jules D'ANSELME : Lettres d'un zouave pontifical à M. Renan, 2e lettre. — **3.** Alex. DE SAINT-ALBIN : le grand Corneille. — **5.** Eugène GAYOT : *de l'Education des enfants assistés par la charité publique*, par M. le comte de Tourdonnet. — **9, 10.** Léon ARBAUD : *Paris il y a 200 ans, Journal d'un voyage à Paris en 1657-1658.* — **10, 13.** Eugène GAYOT : Exposition universelle de Londres (agriculture). — **12.** GUTTINGUER : *les Beautés de la poésie ancienne et moderne*, par M. l'abbé Fayet.

Journal des Débats.

21, 22 AOUT. SAINT-MARC GIRARDIN : M. Pasquier, suite. — **26, 27.** Edouard LABOULAYE : *l'Amérique devant l'Europe*, par M. le comte Agénor de Gasparin; — *les Etats-Unis en 1861*, par Georges Fisch. — **27.** Jules DUVAL : *Atlas sphéroïdal et universel*, par M. J.-A. Garnier. — **5, 12.** PRÉVOST-PARADOL : *l'Angleterre et la vie anglaise*, par M. Alphonse Esquiros; — *la Vie de village en Angleterre*, par l'auteur de

l'*Etude sur Channing*. — **6**, **7**. J.-J. WEISS : *Histoire de la littérature française*, par M. D. Nisard. — **14**. Philarète CHASLES : *la vraie Vie de Guillaume Penn*, par Hepwoith-Dixon, 3e article.

Journal des Villes et Campagnes.

22 AOUT. Victor PIERRE : *du Suicide en France*, par M. Hippolyte Blanc. — **28 AOUT, 10 SEPTEMBRE**. A. PILLET et CHAMPEAUX : Jurisprudence. — **29 AOUT**. Léopold GIRAUD : Revue scientifique. — **14 SEPTEMBRE**. H. WALLON : Lettre au *Journal des Débats* en réponse à M. Renan, sur l'authenticité des Evangiles.

Moniteur universel.

21 AOUT, 3, 14 SEPTEMBRE. Edouard DALLOZ : Exposition de Londres (industrie). — **22 AOUT**. GUIGNIAUT : Notice historique sur la vie et les travaux de M. Augustin Thierry (lue à l'Académie des inscriptions et belles-lettres). — **25**. Henri LAVOIX : Revue littéraire. — **26 AOUT, 2 SEPTEMBRE**. TURGAN : Académie des sciences, séances des 25 août et 2 septembre. — **29 AOUT**. Ernest MENAULT : Académie des inscriptions et belles-lettres. **31 AOUT, 14 SEPTEMBRE**. A. DE ROVRAY : Beethoven, lettres et notice. — **1er, 2, 3 SEPTEMBRE**. Comte L. Clément DE RIZ : Exposition de Kensington. — **4**. Ernest MENAULT : Bibliographie. — **8**. Oscar DE VALLÉE : *la Magistrature française aux diverses époques*, par M. Camoin de Vence. — **9**. Ernest MENAULT : *le Développement de l'idée religieuse dans le judaïsme, le christianisme et l'islamisme*, par le docteur L. Philippson, trad. par M. Lévy Bing. — **10**. Ch. POISSON : *Traité d'hygiène publique et privée*, par M. le docteur Michel Lévy. — **15**. Léo MICHEL : *Ruines historiques de la France*, par M. Alexandre de Lavergne.

Opinion nationale.

25 AOUT. A. TOUSSENEL : *Plaintes d'un muselé traduites par son maître*. — **27 AOUT, 2, 9 SEPTEMBRE**. Alexis AZEVEDO : Jean-Jacques Rousseau et la musique, suite. — **31 AOUT, 14 SEPTEMBRE**. Victor MEUNIER : Sciences. — **2 SEPTEMBRE**. Antony MÉRAY : *la Vie réelle en Chine*, par le révér. William-C. Milne. — **3**. Francisque SARCEY : *Causeries d'un curieux*, par M. Feuillet de Conches. — **7, 12**. Jules LEVALLOIS : la Vérité sur Waterloo.

Patrie.

30 AOUT. Arthur MANGIN : la Science dans les livres. — **1er, 8, 15 SEPTEMBRE**. SAM : la Semaine scientifique. — **1er, 8, 15 SEPTEMBRE**. Edouard FOURNIER : la Semaine littéraire. — **2**. Alfred BUSQUET : South Kensington Museum. — **3**. L. RENARD : l'Exploration du pôle sud. — **12**. A. DE LAUZIÈRES : *les Evangiles des dimanches et fêtes*, édition de M. Curmer.

Presse.

24 AOUT. Xavier AUBRYET : les Athées au XIXe siècle. — **28, 30**. Paul DE SAINT-VICTOR : l'Espagne au XVIIe siècle, suite. — **31**. Charles DE MOUY : Romans nouveaux. — **1er SEPTEMBRE**. Paul DE SAINT-VICTOR : *Histoire de Louvois et de son administration politique et militaire*, par M. Camille Rousset. — **2, 3**. Gustave HÉQUET : *de l'Esclavage dans ses rapports avec l'Union américaine*, par M. Auguste Carlier. — **12**. Arsène HOUSSAYE : *Odes d'Horace*, traduction de M. Armand Barthet. — **14**. Eugène PAIGNON : *de l'Indépendance civile chez les Français en 1862*, par M. Tessier de Rauschenberg.

Siècle.

22 AOUT. L. CUZON : Jean-Jacques Rousseau, suite. — **24**. Eugène D'AURIAC : *Bibliothèque héraldique de la France*, par M. Joannis Guigard. — **25**. Taxile DELORD : Voyages et voyageurs. — **1er SEPTEMBRE**. Taxile DELORD : *Histoire de la terreur*, par M. Mortimer-Ternaux. — **2**. Adrien PAUL : Exposition universelle de Londres (sculpture). — **3**. Emile DE LA BÉDOLLIÈRE : *Monsieur X... et Madame ****, par un inconnu. — **4**. Charles DURIER : *Voyage au pays des Mormons*, par M. Jules Rémy. — **6**. Anatole DE LA FORGE : *le Livre du soldat*, par MM. J. Picard et Huré. — **8**. Félix HÉMENT : *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes*, par M. Louis Figuier. — **14**. Anatole DE LA FORGE : *Jeanne d'Arc*, par M. l'abbé Deguerry. — **15**. Taxile DELORD : le Comte de Cavour.

Union.

24 AOUT. MOREAU : *Histoire artistique, industrielle et commerciale de la porcelaine*, par MM. Albert Jacquemart et Edmond Leblant. — **25**. G. DE CADOUDAL : *Mémoires du marquis de Chouppes, suivis des Mémoires du duc de Navailles et de la Valette* (1630-1682), *revus*, etc., par M. C. Moreau. — **26**. Alfred NETTEMENT : *Histoire de la terreur*, par M. Mortimer-Ternaux, suite. — **1er SEPTEMBRE**. LAURENTIE : *de l'Education des jeunes filles sous l'influence de la foi*, par Mme Augustine de G. R. — **1er, 14**. G. GRIMAUD, de Caux : Académie des sciences. — **2**. Alfred NETTEMENT : *la Vérité de l'Evangile*, par M. F. Nettement. — **6**. POUJOULAT : *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, par M. Guizot. — **9**. Alfred NETTEMENT : *les Misérables*, par M. Victor Hugo, suite.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

Annales de philosophie chrétienne.

JUILLET. BONNETTY : Progrès et état de la philosophie traditionnelle en Amérique et en Angleterre, 2e article. — Edmond DE L'HERVILLIERS : *Histoire générale de l'Eglise*, par M. l'abbé Darras. — Jules OPPERT : les Inscriptions des Sargonides traduites pour la première fois. — Lettre de Son Eminence le cardinal Sterckx, archevêque de Malines, au Saint-Père, et réponse de Sa Sainteté sur la doctrine de l'Université catholique de Louvain. — Comte LAFERRIÈRE-PERCY : Preuves que Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, n'est pas morte protestante, 2e article. — Nouvelles et mélanges.

AOUT. Mgr MABILE : le Catholicisme et l'histoire. — Edmond DE L'HERVILLIERS : *Histoire générale de l'Eglise*, par M. l'abbé Darras, suite. — Ph. TAMISEY DE LARROQUE : Mémoire sur le sac de Béziers et sur le mot « Tuez-les tous, » attribué au légat du pape Innocent III. — Dom PITRA : Notice sur les divers cycles et computs ecclésiastiques. — A. BONNETTY : Progrès et état de la philosophie traditionnelle en Amérique et en Angleterre, 3e article. — Vicomte DE ROUGÉ : Discours sur les traditions primitives recherchées par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Concordance de quelques observations astronomiques en Chaldée et en Chine. — *Voyage d'un catholique autour de sa chambre*, par M. Léon Gautier. — Nouvelles et mélanges. — Bibliographie.

Annales du bibliophile.

AOUT. Table alphabétique des principales matières contenues dans le *Mascurat* de Naudé, édition de 717 pages in-4o, par l'abbé Mercier de Saint-Léger. — L'Origine du *Journal de la librairie*. — L'Ecole typographique des femmes. — Description d'un manuscrit des archives de Loir-et-Cher, par M. A. de Martonne. — Livres en préparation. — Science du bibliothécaire et du bibliophile. — Presse bliographique. — Catalogues de librairies.

Archives de la théologie catholique.

SEPTEMBRE. BOSSUET : Défense de la tradition et des saints Pères (inédit). — L'abbé P. BÉLET : les Mystères du christianisme, d'après le *Catholique* de Mayence, suite. — L'abbé DÉSORGES : des divines Ecritures. Authenticité et véracité des Evangiles. — L'abbé P. BÉLET : le Droit coutumier. Ses fondements, ses sources, sa notion, ses formes, ses différentes espèces. — *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, de M. l'abbé Rohrbacher (compléments et rectifications d'après l'édition allemande de Huiskamp et Kumph). — Nouvelles théologiques.

Bulletin des lois civiles ecclésiastiques.

AOUT et SEPTEMBRE. Approbation du *Code des fabriques et de l'administration paroissiale* par Son Eminence le cardinal archevêque de Paris. — Dissertation canonique sur la question de savoir si les décrets des congrégations romaines ont force de loi, indépendamment de toute promulgation authentique. — Jurisprudence : Dons et legs; nomination des prédicateurs. — Eglise, bancs et chaises, produit, prélèvement du sixième pour les prêtres âgés et infirmes. — Quels curés sont de droit curés de 1re classe. — Dons et legs, missions. — — Fabriques, séances légales. — Devoirs des conseils de fabrique et des marguilliers pour les mois de septembre et d'octobre. — Autorisation des dons et legs et de quelques autres actes d'administration, bordereau des pièces à produire. — Chapelles, érection. — Actes officiels : Décret qui ouvre un crédit extraordinaire pour concourir aux frais de la béatification du bienheureux Labre. — Congrégations religieuses de femmes, autorisation. — Chapitre de Saint-Denis, évêques *in partibus*, institution canonique. — Fêtes, réduction, Savoie, décrets y relatifs. — Fête du 15 août, circulaire. — Evêques, nomination. — Clergé, légion d'honneur. — Pétition et rapport au sénat demandant l'établissement des retraites légales pour le clergé.

Collection des précis historiques.

1er SEPTEMBRE. Un Révolutionnaire devenu saint. — Bulle du rétablissement de la Compagnie de Jésus en 1814. — Chronique contemporaine. — Bulletin bibliographique. — Elégie sur la mort d'une jeune fille.

15 SEPTEMBRE. Etude sur le suicide. — Petits faits d'Italie. — Bulletin bibliographique.

Correspondance littéraire.

AOUT. Nic. LAMBERT : Chronique. — Amédée ROUX : Vincenzio Gioberti d'après sa correspondance. — C. MÉRAINVILLE : les *Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV*. — Lettres inédites de Guy Patin. — Questions et réponses. — Gustave MASSON : Nouvelles littéraires de la Grande-Bretagne. — Revue critique. — Bulletin bibliographique. — Publications nouvelles : livres, journaux, périodiques.

Correspondant.

AOUT. François LENORMANT : la Servie. Son indépendance, ses droits et les derniers

vénements. — Maurice RAYNAUD : Molière t les médecins. — Marquis BOURBON DEL IONTE : Joseph Montanelli. — A. DE PONT-LARTIN : *les Misérables*, par M. Victor Hugo, 2ᵉ article. — RAUDOT : Contradictions politiques. — Claude VIGNON : les complices, nouvelle, suite. — P. DOUAIRE : *les Principes de 1789, discours e Mgr Nardi, traduit* par M. l'abbé Léon iedard. — Prince Augustin GALITZIN : une eligieuse russe. — Le cours d'études supérieures au petit séminaire d'Orléans. — levue critique. — P. DOUHAIRE : les Evénements du mois. — Augustin COCHIN : Garibaldi.

L'Enseignement catholique, Journal des prédicateurs.

AOUT. L'abbé P. DE SAINT-VINCENT : 'Année liturgique, conférences, suite. — L'abbé THOMAS : Divinité de Jésus-Christ prouvée par les prophéties et les miracles. — L'abbé DAVIN : de la Vie de l'Esprit aint dans l'Eglise.

Journal des jeunes personnes.

SEPTEMBRE. Mlle Julie GOURAUD : Causerie ; — Correspondance parisienne ; — ne jeune Femme, trois tableaux. — Mme Valentine DE LORNOVE : Jean Sobieski. Le iège de Vienne. — Mlle Zénaïde FLEURIOT : le Chemin et le but, nouvelle, suite. — Fabien DE SAINT-LÉGER : Explication de l'énigme historique. La famille Godwin. — Mlle A. DE MONTGOLFIER : Visite au jardin d'acclimatation. Les poules. — Mlle Agnès VERBOOM : Modes. — Mme Gabrielle DE LALLE : Travaux. — Gravure de modes coloriée, dessins de broderies, patrons et travaux à l'aiguille, musique, aquarelle (paysage).

Journal des maîtrises.

SEPTEMBRE. Félix CLÉMENT : l'Orgue au XIIIᵉ siècle. — *Messe du XIIIᵉ siècle composée pour la confrérie des notaires de Tournai, traduite en notation moderne,* par M. de Coussemaker. — L. Morel DE VOLEINE : du Rhythme et de la valeur absolue des notes dans le plain-chant. — Correspondance. — Louis ROGER : les Arrangeurs. — J. D'ORTIGUE : Mission de M. Robert Van Maldeyhem. — Faits divers. — *Te decet hymnus*, motet à trois voix, par M. Félix Clément.

Revue britannique.

AOUT. La Cour et le Parlement sous Georges III et ses successeurs. — Souvenirs d'un hussard prussien. — Un Beau de l'autre siècle. — Les Delaval. — Une Fête chez une dame turque. — Les petits Propriétaires en Russie. — Mémoires d'un chasseur de renards, suite. — Une étrange histoire, suite. — Correspondance d'Espagne et de Londres. — Chronique et bulletin bibliographique.

Revue catholique (de Louvain).

AOUT. Bulletin de jurisprudence. — *Adrien VI, sa vie et sa doctrine*, par M. E.-H.-J. Reusens. — De sepultura et cœmeteriis, par M. l'abbé F.-G. Moulart. — Ad. DELVIGNE : *Cours complet d'histoire universelle*, par J. Moeller. — Ch. DE LA VALLÉE-POUSSIN : le Viviparisme et la question des générations spontanées, suite. — Léon DE MONGE : *les Misérables*, par M. Victor Hugo, 2ᵉ article. — Le Sanctuaire de la sainte famille au Vieux-Caire, par le P. Bassi (traduction). — Adresse de soixante-un évêques de Naples à Sa Sainteté Pie IX. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

Revue contemporaine.

31 AOUT. Ad. FRANCK : des Principes philosophiques du droit pénal. — A. BELLEMARE : Abd-el-Kader. Sa vie politique et militaire, 4ᵉ partie. — Ferdinand FABRE : Méniquette, 2ᵉ partie. — Baron ERNOUF : Romanciers anglais contemporains. Wilkie Collins. — Edouard BOINVILLIERS : les Chemins de fer à bon marché. — Revue critique. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — J.-E. HORN : Chronique politique. — Le 153ᵉ anniversaire de la bataille de Pultawa, en Russie et en Suède. — Athenæum français.

15 SEPTEMBRE. Ad. FRANCK : des Principes philosophiques du droit pénal, 2ᵉ partie. — Emile COLOMBEY : Assemblées littéraires du XVIIIᵉ siècle. Mme de Tencin. Mme Geoffrin. — A. BELLEMARE : Abd-el-Kader. Sa vie politique et militaire, 5ᵉ partie. — J. LAYRLE : la Pêche cotière en France. — Ferdinand FABRE : Méniquette, 3ᵉ partie. — W. FROHNER : Travaux des Académies et Sociétés savantes. Archéologie, histoire. — Léon DIERX : la Vision d'Eve, poésie. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — J.-E. HORN : Chronique politique. — Docteur BAMBERG : *Solution de la crise hongroise*, par M. le chevalier Debranz de Saldapenna.

Revue d'économie chrétienne.

JUILLET-AOUT. Vicomte DE MELUN : la Foi catholique au XIXᵉ siècle. — A. DE MARGERIE : Etudes sur les moralistes anciens. Les moralistes populaires. — Victor FOURNEL : Souvenirs de Hollande. Utrecht. — Fernand DESPORTES : Question de la réforme des prisons, 3ᵉ article. — Louis DE SERBOIS : Etude littéraire et morale à propos de Racine. — Nigon DE BERTY : de l'Histoire de la statistique religieuse. — Raoul DE NAVERY : Mignon. — Comte D'ALFARO : sur la Bienfaisance en Espagne. — Vicomte DE MELUN : Distribution des prix de vertu à l'Académie française. — Bibliographie. — Documents officiels.

Revue de l'art chrétien.

AOUT. Th. LEJEUNE : Notre-Dame de Miséricorde à Familleureux (Hainaut) (gravure hors du texte). — J. CORBLET : Histoire de l'art chrétien en France et en Bel-

gique, 10e article (gravures dans le texte).— A. ASSELIN et C. DEHAISNES : Recherches sur la vie et l'œuvre de Jean Bellegambe, peintre douaisien du XVIe siècle. — Bibliographie.

Revue de l'instruction publique.

21 AOUT. Edm. ROBINET : Distribution des prix dans les lycées et colléges de Paris. — Ch. GIDEL : *Châteaubriand et son groupe littéraire sous l'empire*, par M. Sainte-Beuve, 2e article. — P. GARNIER : *Notes sur le Japon, la Chine et l'Inde*, par M. le baron de Chassiron. — André LEFÈVRE : *la Conquête d'une âme*, par M. Eugène Lataye. — Victor CHAUVIN : *le Bouquet de cerises, suivi des Souvenirs de l'Oberland*, par M. Francis Wey. — E. CORTAMBERT : *Atlas sphéroïdal de géographie*, par M. F.-A. Garnier; *Atlas universel de géographie ancienne et moderne*, par M. H. Dufour. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

28 AOUT. A. MOREL : *Physiologie de la pensée*, par M. Lélut. — Ch. GIDEL : *Châteaubriand et son groupe littéraire sous l'empire*, par M. Sainte-Beuve, 3e article. — Charles NISARD : les Revenants de la bibliographie. — J. LAROCQUE : *le Philosophe Damascius*, par M. Ch.-Em. Ruelle. — Jules GOURDAULT : Collection des guides-Joanne. — Em. FERNET : Variétés scientifiques. — A. LEGRELLE : Au delà des Alpes. Le mois de janvier à Florence. — Nouvelles diverses. — Documents officiels.

4 SEPTEMBRE. G. VAPEREAU : *les Misérables*, par M. Victor Hugo, suite.— Ch. GIDEL : *Châteaubriand et son groupe littéraire sous l'empire*, par M. Sainte-Beuve, 4e article. — J.-M. GUARDIA : Document inédit pour servir à l'histoire du protestantisme en Espagne. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

11 SEPTEMBRE. Eugène LATAYE : *Pierre le vénérable, abbé de Cluny, sa vie, ses œuvres, et la société monastique au XIIe siècle*, par M. B. Duparay. — Charles NISARD : les Revenants de la bibliographie, 2e article. — V. BÉTOLAUD : *Œuvres complètes d'Isocrate, traduction nouvelle*, par M. le duc de Clermont-Tonnerre.— J. LAROCQUE : Académie des inscriptions et belles lettres, séances du mois d'août. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

Revue des deux mondes.

1er SEPTEMBRE. Maxime DU CAMP : Naples et la société napolitaine sous le roi Victor-Emmanuel. — Octave FEUILLET : Histoire de Sybille, 2e partie. — Charles DE RÉMUSAT : Rome et son nouvel historien. — SAINT-RENÉ TAILLANDIER : le Roi George de Podiebrad, épisode de l'histoire de Bohême, suite. — L. VITET : la Collection Campana. — André COCHUT : les Finances des Etats-Unis. — E. FORCADE : Chronique de la quinzaine. — P. SCUDO : Pergolèse et la *Serva padrona*. — Essais et notices.

15 SEPTEMBRE. Octave FEUILLET : Histoire de Sibylle, 3e partie. — SAINT-MARC GIRARDIN : la Question d'Orient en 1840 et en 1862. — Henri GALOS : la Marine marchande en France d'après l'enquête de 1862. — H. TAINE : la Poésie moderne en Angleterre. — A. AUDIGANNE : les Chemins de fer à l'exposition de Londres. — O. D'HOSSONVILLE : M. de Cavour et la crise italienne. — L. DE CARNÉ : la Révolution et la république de 1848. — E. FORCADE : Chronique de la quinzaine. — Henri DELABORDE : le Tombeau de l'archevêque de Paris. — Eugène LATAYE : Revue littéraire.

Revue du monde catholique.

25 AOUT. A. RAMIÈRE : du Procédé philosophique. — Henry DE RIANCEY : le R. P. Félix. — L'abbé CHEVOJON : le Crucifix. — Ernest HELLO : Coup d'œil sur l'histoire, 2e article. — Léopold GIRAUD : Identité du principe pensant et du principe vital. — J. LHESCAR : Revue des revues.— Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine.

10 SEPTEMBRE. B. CHAUVELOT : le P. A. Gratry, prêtre de l'oratoire de l'Immaculée-Conception. — B. BOUNIOL : la Caverne de Vaugirard. — A. VAILLANT : le Canada. — A. TILLOY : de l'Organe de la souveraineté du pouvoir dans l'Eglise, suite. — L'abbé Ant. RICARD : la Piraterie barbaresque et Notre-Dame d'Afrique. — Louis VEUILLOT : Arcachon (extrait). — Léon AUBINEAU : le premier Monastère de la Visitation à Paris. — Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue indépendante.

1er SEPTEMBRE. Lettre de Mgr Dupanloup. — G. VÉRAN : les Principes et les faits. A nos amis. — L.-R. DE LOMBARÈS : les libres Penseurs. — G. DE CHAULNES : *Etudes sur l'Irlande contemporaine*, par le P. Adolphe Perraud. — DE PLASMAN : M. Renan, à l'occasion de son discours au collége de France et de sa lettre à ses collègues, 2e article. — Louis DE LAINCEL : Réflexions d'un provincial à propos des lundis du *Constitutionnel*. — G. VÉRAN : le Rire jaune, voyage humoristique autour du monde moral, suite.

15 SEPTEMBRE. G. VÉRAN : Philosophie des lois au point de vue chrétien, par M. l'abbé Bautain. — Du Fresne DE BEAUCOURT : Etudes historiques. Etienne Marcel et la révolution de 1356-1358. — DE PLASMAN : M. Renan, à l'occasion de son discours au Collége France et sa lettre à

gues, 3e article. — M. Laurentie
émie.— H. D'Anselme : un Homme
. — G. de Chaulmes : Revue des

Vérité historique.

Juin. Edmond de l'Hervilliers : A travers les catacombes de Rome.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

(l') *nouvelle. Récents voyages, moral, intellectuel et social dans le ent noir*, par M. Alfred Jacobs. — in-12 de 408 pages, chez Didier et — prix : 3 fr. 50 c.

... *de l'atelier pour l'année 1863.* ...16 de 144 pages et vignettes, chez ...ay; — prix : 25 c., et 1 fr. 80 c. la ...ine.

... *du laboureur et du vigneron l'année 1863.* — In-16 de 128 pages ...gnettes, chez A. Bray; — prix : ..., et 1 fr. 80 c. la douzaine.

...le Mgr L.-A.-A. Pavy, évêque d'Al... *en faveur de la chapelle de Notre-... d'Afrique; orné d'une vue de la ...lle.* — 2e *édition.* — In-8o de 78 ... et planche, chez Bastide, à Alger, ...z Challamel, à Paris; — prix : 1 fr.

... *des écoles,* ou *Histoire sainte à l'u... de l'enfance chrétienne,* par M. l'abbé ...ad, chef d'institution et membre de ...démie de Stanislas de Nancy. — ...*tion, revue et augmentée d'un questionnaire.* — 1 vol. in-12 de xii-240 pa... chez H. Casterman, à Tournai, et chez ...thielleux, à Paris; — prix : 60 c.

...e couronné à Nancy et approuvé par les évêques de Nancy, de Metz et de ...g.

... (des) *des hommes*, par Silvio ...co; *traduction nouvelle*, par M. Van Looy. — 1 vol. in-64 de xxiv-...ages, chez H. Casterman, à Tour... et chez P. Lethielleux, à Paris; — ... 40 c.

...naire *grec-français, composé sur ...uveau plan, où sont réunis et coor...s les travaux de Henri Estienne, de ...ider, de Passow et des meilleurs ...graphes et grammairiens anciens ...ernes; augmenté de l'explication ...rand nombre de formes difficiles, ...vi de plusieurs tables nécessaires ...'intelligence des auteurs*, par M. C. ...andre, membre de l'Institut. — ...*dition, entièrement refondue par ...ur et considérablement augmen...* — 10e *tirage.* — 1 vol. in-8o de xvi-... pages chez L. Hachette et Cie; — ... 15 fr.

Études *littéraires, aperçus historiques et critiques sur les origines des littératures modernes et les écrivains qui les premiers usèrent de la langue française, y compris les poètes du* xvie *siècle*, par M. Ph. de Montenon. — 1 vol. in-12 de 272 pages, chez Gauguet; — prix : 3 fr.

Histoire (**nouvelle**) *de la révolution de 1789*, par M. F. Nettement. — 2 vol. in-8o de xxviii-490 et 590 pages, chez A. Vaton; — prix : 12 fr.

Histoire *de l'Eglise catholique en France, d'après les documents les plus authentiques, depuis son origine jusqu'au concordat de Pie VII*, par M. l'abbé Jager, ancien professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne; *ouvrage revu et approuvé à Rome par une commission spéciale autorisée par N.-S. P. le pape.* — Tome II, in-8o de xl-528 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 4 fr. 50 c. pour les souscripteurs.

L'ouvrage aura 18 volumes.

Histoire *du bienheureux Pierre Fourier et des désastres de la Lorraine*, par M. l'abbé Chapia, curé de Vitel. — 3e *édition.* — 2 vol. in-12, ensemble de 732 pages, grav., chez Humbert, à Mirecourt et à Paris; — prix : 3 fr.

Histoire *populaire de la Pologne*, par M. H. Roux-Ferrand. — 1 vol. in-12 de x-386 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

Histoire *populaire des papes*, par M. J. Chantrel. — Tome XXI : *les Papes et le philosophisme.* — Tome XXII : *Pie VI et la révolution.* — Tome XXIII : *Pie VII et Napoléon Ier.* — 3 vol. in-18 de 216 à 234 pages chacun, chez C. Dillet; — prix : 1 fr. le vol. *franco.*

L'ouvrage aura 24 volumes. — Chaque volume se vend séparément. — Voir p. 398 de notre t. XXIV, et page 391 de notre t. XXVII, le compte rendu des 10 premiers volumes.

Historiettes *et fantaisies*, par M. Louis Veuillot. — 1 vol. in-12 de 482 pages, chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 3 fr. 50 c.

Les Nattes. — Petite Philosophie. — Divers morceaux inédits.

Joseph (**le petit**), suivi de *Fanny et son chien Neptune, les Petits moqueurs, le*

Respect de la vérité, par Mme Louise LAMBERT. — In-18 de 102 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 30 c.
Bibliothèque des écoles chrétiennes.

Journal *inédit du règne de Henri IV*, 1598-1602, par Pierre DE L'ESTOILE; *publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale*, par M. E. HALPEN. — 1 vol. in-8° de XXII-296 pages, chez Aubry; — prix : 10 fr.

Larmes (les) *de Rachel*, *Espérances et consolations aux mères affligées*, par le P. GAY. — 1 vol. in-12 de X-336 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 2 fr.

Lettres *de* PLINE LE JEUNE, *traduites en français* par MM. DE SACY et J. PIERROT; — *nouvelle édition*, *revue avec le plus grand soin* par M. CABARET-DUPATY, professeur de l'Université. — 1 vol. in-12 de XVI-464 pages, chez Garnier frères; — prix : 3 fr. 50 c.
Bibliothèque latine française.

Livre (nouveau) *d'exemples accompagnés de réflexions*, *suivi d'un index adapté aux leçons du* Catéchisme de Malines, *et d'une table analytique des matières*, par M. l'abbé MULLIER, auteur du *Répertoire du prêtre*. etc. — 2 vol. in-12 de VIII-384 et 276 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

Méditations *à l'usage de la jeunesse pour tous les jours de l'année*, par UN AUMONIER DE PATRONAGE. — 1 vol in-12 de VIII-460 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr.

Mémoires *de littérature ancienne*, par M. Emile EGGER, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). — 1 vol. in-8° de XXIV-520 pages, chez A. Durand ; — prix 7 fr.

Mosaïque. — *Anecdotes et propos comiques. Traits de satire et moralités.* — 1 vol. in-12 de 500 pages, chez Gaume frères et J. Duprey ; — prix : 3 fr. 50.

Napoléon Ier *dans sa vie intime*, par M. le vicomte DE MARICOURT. — 1 vol. in-12 de 228 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 25 c.

Œuvres *complètes* de MALHERBE, *recueillies et annotées* par L. M. LALANNE, ancien élève de l'Ecole des chartes. — *Nouvelle édition, revue sur les autographes, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions, et augmentée de notices, de variantes, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables*, etc. — Tome Ier, in-8° de CXXXVIII-494 pages, chez L. Hachette et Cie ; — prix : 7 fr. 50 c.
Les grands Ecrivains de la France. Nouvelles éditions, publiées sous la direction de M. Ad. Régnier, membre de l'Institut. — Papier vergé. Titre rouge et noir.

Œuvres *complètes de saint Alphonse* DE LIGUORI, *traduites de l'italien et mises en ordre* par Léop. S. DUJARDIN, prêtre de la congrégation du très-saint Rédempteur. — ŒUVRES ASCÉTIQUES, Tome VII : *Gloires de Marie*, tome 1er : *Explication du* Salve, Regina. *Discours sur les sept principales fêtes.* — Tome VIII : *Gloires de Marie*, tome 2e : *Douleurs, vertus, pratiques. Exemples. Réponses aux critiques. Dévotion à saint Joseph. Neuvaine de sainte Thérèse. Neuvaine des trépassés.* — 2 vol. in-12 de XII-494 et 504 pages, plus 2 grav., chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 3 fr. le volume.

Optimisme (l'), par le P. Marin DE BOYLESVE, de la Compagnie de Jésus. — In-12 de 40 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris ; — prix : 50 c.
Problèmes contemporains. — 8e Problème.

Ouvriers (les jeunes), par M. Maurice LE PRÉVOST. — 1 vol. in-12 de 212 pages, chez C. Dillet ; — prix : 1 fr. 25 c.
Bibliothèque de l'ouvrier.

Raimbaut (Philippe), par M. H. ROUX-FERRAND. — 1 vol. in-12 de 216 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 1 fr. 25.
Les Romans honnêtes.

Tableau *de la Cochinchine, rédigé sous les auspices de la Société d'ethnographie*, par MM. E. CORTAMBERT et Léon DE ROSNY ; *précédé d'une introduction* par M. le baron Paul DE BOURGOING, sénateur ; *avec cartes, plans et gravures.* — 1 vol. in-8° de XX-354 pages, chez Le Chevalier ; — prix : 10 fr.

Traité *de l'art épistolaire, à l'usage des maisons d'éducation*, par M. J. l'abbé VERNIOLLES, chanoine honoraire de Tulle, supérieur du petit séminaire de Servières. — 1 vol. in-12 de VIII-224 pages, chez L. Giraud, à Nîmes, et chez E. Giraud, à Paris ; — prix : 1 fr. 75 c., cartonné.

Vie *de Mgr Alexis-Basile Menjaud, ancien évêque de Nancy et de Toul, premier aumônier de S. M. Napoléon III, archevêque de Bourges*, par M. l'abbé BLANC, chanoine. — 1 vol. in-12 de X-334 pages, chez A. Bray ; — prix : 1 fr. 50 c.

Vie *de saint Jean de Kanti*, par Mlle E. BENOIT. — 1 vol. in-8° de XXXII-264 pages, chez Brissart-Binet, à Reims, et chez Gaume frères et J. Duprey, à Paris ; — prix : 5 fr.

J. DUPLESSY.

Tome xxviii. N° 4. *Octobre* 1862.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE XIII[e] FAUTEUIL.

M[gr] DUPANLOUP.

Principales œuvres de Mgr Dupanloup :

116. DE L'ÉDUCATION. — 3 volumes in-8° ou in-12 de xxviii-446, 660 et 642 pages (1860-1862), chez C. Douniol et chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 22 fr. 50 c. in-8°, et 10 fr. 75 c. in-12.
117. DE LA HAUTE ÉDUCATION INTELLECTUELLE. — Tome I[er]. — 1 volume in-8° de 580 pages (1855), chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 7 fr. 50 c.
118. DÉFENSE DE LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE. — 2 volumes in-8° de viii-530 et 448 pages (1861), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 15 fr.
119. ŒUVRES CHOISIES. — 4 volumes in-8° de 540, 550, 594 et 554 pages (1862), chez les mêmes éditeurs; — prix : 30 fr.

Si l'on parcourt les annales de l'Académie et la liste de ses membres, on voit que l'Eglise l'a honorée plus qu'elle n'a honoré l'Eglise. A côté de quelques noms d'ecclésiastiques obscurs sur lesquels elle a pu jeter un éclat littéraire bientôt évanoui, que de noms splendides, les Bossuet, les Fénelon, les Fléchier, les Massillon, dont le rayonnement lui fait une immortelle auréole! Puisqu'elle se décidait à renouer le fil d'une de ses plus glorieuses traditions, brisé depuis la mort de NN. SS. de Quélen et Frayssinous, elle ne pouvait mieux choisir que Mgr Dupanloup. Ce candidat s'imposait plus qu'il ne se proposait à elle par ses qualités ecclésiastiques et ses qualités littéraires. Toujours, comme saint Basile, il a pu dire à tous les Modeste de ce monde : « Vous n'avez donc jamais rencontré d'évêque! » car, évêque, il l'est éminemment et par-dessus tout. Mais, en même temps, il a la passion littéraire et le mérite de l'écrivain à un degré presque égal; en sorte que, dans notre Eglise de France, nul, de nos jours, n'offrait un type plus accompli d'évêque académicien.

Mgr Félix-Antoine-Philibert Dupanloup est né le 3 janvier 1802, à

Saint-Félix, près de Chambéry, dans cette Savoie devenue aujou d'hui française, qu'il a toujours tant aimée, et qu'il peut revoir dé sormais sans avoir à partager son cœur entre deux patries. Ce n'e qu'en 1833 qu'il a été naturalisé Français. Il avait huit ans à pein lorsqu'un oncle curé l'envoya à Paris, rue du Regard, dans cet maison que le saint abbé Tesseyre avait fondée et ouverte, une d premières, à l'éducation chrétienne ressuscitée parmi nous. Il y ent en sixième, et s'y distingua également dans les études grammatical et les études religieuses. Il suivait ces catéchismes de Saint-Sulpic dont il devait augmenter lui-même plus tard la juste et permanen célébrité. Là, comme à la rue du Regard, il brillait au premier ran Le futur membre de l'Académie française, — était-ce une marque d prédestination ? — y faisait partie d'une petite académie composée d meilleurs écoliers, et y remportait des prix nombreux. C'est après u de ces concours académiques triomphalement soutenu, qu'il fu nommé, le 5 janvier 1817, intendant du grand catéchisme des gar çons. L'année suivante, il passa, comme élève de quatrième, au peti séminaire de Saint-Nicolas, alors dirigé par l'abbé Thavenet. Or, cett classe, il l'avait déjà faite, et avec succès, à la petite communauté d la rue du Regard ; mais l'abbé Thavenet avait pour système de n'ad mettre à une classe supérieure qu'après de difficiles épreuves. Pa exemple, il fallait lui présenter dix thèmes sans la moindre faute Dans un de ses thèmes, le jeune Dupanloup laissa échapper, dit-on un mot d'élégance déplacée, et fut condamné à faire une seconde qua trième. « Eh bien ! je ne travaillerai plus, » s'écria l'enfant irrit d'une sévérité excessive. Il tint d'abord parole, puis bientôt se soumit travailla avec ardeur, ne quitta plus la première place ; si bien que au bout de trois mois, il fallut l'envoyer en troisième. Dans cette clas nouvelle, il fut encore le premier. En grec, en latin, dans toutes le branches d'études, il se montrait le plus habile, sinon le plus ap pliqué. Non qu'il demeurât jamais oisif, mais son activité naturelle s dépensait en mille fantaisies. Il est vrai qu'en un quart d'heure il fai sait autant et mieux que les autres après un long travail : facilité à laquelle il continuait de devoir tous les premiers prix. Du reste, il se portait avec la même ardeur à la récréation qu'à l'étude, et à la prière qu'à la récréation. Bon élève, bon camarade, il était encore l'enfant pieux prédestiné au sanctuaire. — Ses humanités achevées, il alla faire sa philosophie et sa théologie au séminaire de Saint-Sulpice. Il passait ses vacances à la Roche-Guyon, chez l'abbé de Rohan, le

futur cardinal archevêque de Besançon, où il tempérait la vivacité native qu'il avait aspirée avec le souffle de ses Alpes, où il adoucissait l'énergie tenace du montagnard, où il se préparait à l'apostolat qu'il devait exercer dans le grand monde.

Pendant son cours de théologie, il fut remarqué par M. Feutrier, qui se l'adjoignit pour fonder, à la Madeleine, un catéchisme de persévérance. Il transporta dans la chapelle Saint-Hyacinthe les catéchismes de Saint-Sulpice, et y attira la foule; il s'acquit par là une estime et une affection si générales, que, devenu prêtre, il fut aussitôt attaché par M. Feutrier à la paroisse de l'Assomption, sans abandonner, bien entendu, sa chère académie de Saint-Hyacinthe. Vers le même temps, il fut choisi pour confesseur du duc de Bordeaux. Il resta à l'Assomption sous les successeurs de M. Feutrier. Mais l'un de ceux-ci se crut éclipsé par l'éclat de son jeune vicaire, qui dut se retirer provisoirement au séminaire de Saint-Nicolas, où il exerça les fonctions de préfet des études. Bientôt il passait, toujours en qualité de vicaire, à la paroisse Saint-Roch. Ce fut alors, en 1834, que M. de Quélen le mit au nombre de ces prédicateurs qui devaient inaugurer les conférences devenues depuis si célèbres. M. Dupanloup les ouvrit par un discours brillant sur la transfiguration permanente du Sauveur dans le monde. Il présenta Jésus-Christ comme la lumière des hommes sur la terre et aux cieux, et, dans une suite de tableaux pleins d'éclat, il sut peindre son langage des couleurs du sujet. Des lettres de vicaire général honoraire récompensèrent l'orateur; et, en 1841, Mgr Affre le nomma successeur de l'évêque de Maroc dans la chaire d'éloquence sacrée à la Sorbonne. Dès le début, il se traça le plus large programme. « Un cours d'éloquence sacrée, dit-il, embrasse et com« prend la religion tout entière, comme la forme embrasse et com« prend le fond : car, ici, le fond est essentiellement inséparable de « la forme. Autrement, la forme serait vaine, ce qui ne peut con« venir à un fond divin. » Il se proposait d'étudier successivement l'éloquence sacrée dans son origine, sa nature et son but; dans ses diverses sources, dans ses genres multiples, dans ses modèles, dans son histoire et son influence depuis dix-huit siècles; enfin, dans ses règles et ses préceptes. On sait que ce cours, qui s'ouvrait avec cette large envergure, fut interrompu par l'intolérance voltairienne. Il n'était pas permis alors de dire de Voltaire la moindre partie de ce qu'il avait dit de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Le professeur partit pour Rome. A son retour, il était nommé supérieur du séminaire de Saint-Ni-

colas, grand vicaire titulaire et président de la commission des livres. En 1845, il échangeait ces titres contre un canonicat titulaire de Notre-Dame. Quatre ans après, il était porté sur le siége d'Orléans qu'il occupe avec tant d'éclat et de courage.

En quelques mots, voilà la biographie de Mgr Dupanloup; en quelques traits, voici l'homme. Sa taille est ordinaire, mais svelte et noble; si ses épaules commencent à fléchir, sa tête reste libre et fière sur un cou droit et nu qui en favorise les mouvements et l'expression. Sur son front large et haut, ni l'âge ni le travail n'ont creusé le moindre sillon; seulement, ses cheveux sont devenus rares ou blanchissent. L'énergie de son caractère est peinte dans la couleur cuivrée de son teint. Ses yeux grands et noirs brillent d'ardeur et de tendresse. Ses lèvres fines et pincées sont comme un arc d'où partirait aisément l'ironie. Son sourire est grave et aimable, comme il convient à un évêque. Sa voix, bien qu'un peu voilée, est souple, et se plie aux mille inflexions de la conversation familière aussi bien qu'elle s'élève au timbre sonore du discours public. Dans toute sa personne, il y a dignité et abandon, noblesse et simplicité. La simplicité seule brille dans ses habits et son ameublement. Sa chambre est celle d'un séminariste, et toujours sans feu. Mais il lui faut un vaste cabinet, où l'air pénètre à flots et se renouvelle par des fenêtres ouvertes même dans les plus grands froids, où il y ait assez d'espace pour lui permettre de larges enjambées qui reposent son corps et son âme. C'est là, d'un lever qui précède toujours le soleil à un coucher qui le suit d'aussi près que possible, que s'écoule sa vie entre la prière et le travail. Le travail n'est même pas interrompu pendant un frugal repas que toujours une lecture accompagne. Avec un tel emploi du temps, une activité inépuisable, une conception rapide, que ne peut produire un tel esprit, et que n'a-t-il pas produit? Il aurait produit davantage encore sans une sévérité excessive dans la composition, qui le force à revenir vingt fois sur une œuvre d'abord esquissée à grands traits, puis successivement et infatigablement remaniée. Mais qu'un besoin impérieux de l'Eglise réclame subitement son concours, qu'une crise éclate : en quelques jours, en quelques heures, il est prêt! Contre la fatigue de tant de travaux, pas d'autre remède pour lui que l'espace. *Arpenter* le sol, comme il dit, suffit à le reposer; si c'est en vue de la mer et des montagnes, il y conquiert, avec le repos, plus d'étendue, d'élévation et de force.

N'écrivant jamais pour écrire, mais seulement sous le coup d'une

impression toujours la même, il n'arrive ni à la perfection, ni à la variété qui font le grand écrivain. « Vous n'avez qu'un style, lui a dit « M. de Salvandy, parce que vous écrivez avec quelque chose d'in« variable, l'intérêt saint qui vous anime. Mais l'uniformité de ri« chesse dans l'expression se lie à une richesse si vraie de la pensée, « qu'on songe bien moins à regretter la diversité absente, qu'à jouir « de ce rare éclat. Le sentiment, la pensée, surabondent toujours. Ce « luxe intérieur se trahit, en quelque sorte, malgré vous, dans la « pompe des formes et des images. Si vous étiez occupé de gloire, si « vous aviez le temps de vous prémunir contre vos qualités, vous se« riez bien près d'être défendu de vos défauts. » Sous cette critique élogieuse, comme est toujours la critique académique, surtout un jour de réception, on entrevoit le côté faible de l'écrivain, qui est quelquefois le lieu-commun pompeux, l'abus de l'amplification, choses essentiellement monotones, en un mot, un peu de rhétorique.

En Mgr Dupanloup, distinguons plusieurs hommes, si nous voulons bien apprécier son œuvre. Il y a chez lui le catéchiste, il y a l'orateur, il y a le polémiste, il y a l'évêque, il y a l'homme d'éducation. C'est comme catéchiste qu'il a débuté et dans le sacré ministère et dans la presse : « Catéchiste éminent, lui a dit encore M. de Sal« vandy, catéchiste renommé, l'ambition des mères ! » Par là il commença à se former cette clientèle d'âmes chrétiennes qui lui a été partout et toujours une gloire et un puissant appui. De là sortirent ses premiers écrits : les *Evangiles pour tous les jours de l'année* (1831), le *Manuel des catéchismes* (1832), la *Méthode générale des catéchismes* (1841), recueillis chez les Pères et les catéchistes les plus célèbres, de saint Augustin jusqu'à nous; la *Journée du chrétien* (1838), composée d'extraits de Bossuet; le *Manuel des petits séminaires et des maisons d'éducation chrétienne*, composé sur le plan, mais plus développé, du *Manuel des catéchismes*. Bientôt, il voulut élever son enseignement des enfants aux pères, et, dans son culte pour Fénelon, il songea à s'aider du grand archevêque. Il savait que Fénelon était mort avec le regret de n'avoir pas fait un livre auquel il avait pensé toute sa vie, une exposition du christianisme à l'usage des gens du monde; et, en cherchant dans ses œuvres les traces de ce regret et quelques indications de sa pensée, il remarqua que tous les matériaux du livre s'y trouvaient, qu'il suffisait de les en extraire et de les dresser en édifice. De là une série d'ouvrages tirés de Fénelon et enrichis d'un excellent traité sur Fénelon lui-même et sur son temps

comparé au nôtre : *Exposition des principales vérités de la foi catholique* (1838); le *Christianisme présenté aux gens du monde* (1844); la *Vraie et solide piété* (1846), et enfin la *Vraie et solide vertu sacerdotale*. Dans ces ouvrages, tout se trouve, le dogme et la morale, les devoirs rigoureux communs à tous et les conseils de perfection à l'usage seulement soit des ecclésiastiques, soit des communautés religieuses, soit des gens du monde d'une haute piété. — C'est à Fénelon qu'est due encore la *Rhétorique sacrée* (1841), dont les préceptes et les modèles sont également pris dans ses œuvres.

Dans les catéchismes, Mgr Dupanloup avait fait l'apprentissage de l'éloquence religieuse et était devenu un véritable orateur. Alors il reçut, nous l'avons vu, l'héritage de Mgr d'Hermopolis, le célèbre conférencier de Saint-Sulpice, et, après y avoir ajouté lui-même, il le passa aux Lacordaire et aux Ravignan. Alors les principales chaires de Paris retentirent de sa parole, qui tenait le milieu entre la parole romantique et la parole des grands orateurs du XVIIe siècle, qui reliait ainsi toutes nos traditions oratoires, et appliquait, en les rajeunissant, les formes consacrées du passé aux besoins des temps nouveaux. De cette éloquence il ne reste pas seulement un souvenir brillant dans la mémoire de ceux qui l'ont entendue; nous en avons aujourd'hui un monument imprimé : c'est ce volume d'*Œuvres oratoires*, le premier des six tomes d'*Œuvres choisies* publiées par l'auteur dans ces deux dernières années, et comprenant ses divers écrits, moins les écrits du catéchiste et du compilateur intelligent de Fénelon, mentionnés tout à l'heure, moins encore les ouvrages sur l'*Education* et sur la *Souveraineté pontificale*, auxquels nous arriverons bientôt. Par cette publication, Mgr Dupanloup semble avoir voulu remplir une partie du vœu de M. de Salvandy, qui lui disait au jour de sa réception à l'Académie : « Je vous demande de compléter et de réunir vos « œuvres, au nom de la religion, des lettres et de la patrie. » Dans ce volume d'*Œuvres oratoires*, etc., on remarque le panégyrique de Jeanne d'Arc si magnifiquement conçu, où l'orateur montre que, dans toutes les grandes œuvres entreprises pour la gloire du ciel ou le salut des nations, il se rencontre toujours trois grandes choses : l'inspiration, qui fut ici accordée à l'innocence; l'action, où se trouve la gloire; enfin, la passion, la souffrance, où est la vraie grandeur; trois grandes choses qui s'appellent ici Domremy, Orléans, Rouen; trois actes du plus beau des drames, ou plutôt trois drames formant la plus belle des trilogies. On remarque encore l'oraison funèbre du P. de Ravi-

gnan, où l'éloquence ressuscite l'éloquence et la fait sortir vivante et parlante du cercueil : *Defunctus adhuc loquitur;* l'oraison funèbre des morts de Castelfidardo; le discours en faveur de l'Irlande, contre lequel un évêque anglican crut devoir prendre de si singulières précautions, histoire de la catholique Irlande et tableau de sa misère aussi glorieuse que son histoire. On remarque enfin des discours faisant contraste avec l'éclat des précédents par leurs teintes plus douces et plus poétiques : des discours en faveur d'églises de campagne ou de salles d'asile; des discours pour bénédictions de chapelles et de croix, ou pour distributions de prix; des discours prononcés dans des congrès scientifiques ou des comices agricoles. A l'éloquence nous pourrions rattacher encore les tomes II et III des *Œuvres choisies*, intitulés *Œuvres pastorales*, et particulièrement cette lettre inaugurale ou d'installation, que M. de Salvandy n'a pas craint de louer en ces termes : « Il me faudrait faire violence à ma pensée pour ne pas « dire qu'il est peu de plus belles pages. » Mais ici, dans ces œuvres si exclusivement épiscopales, le respect et la soumission hiérarchique nous retiennent, et nous font craindre jusqu'à l'apparence de vouloir nous constituer les juges de nos juges.

Les *Œuvres polémiques* de Mgr Dupanloup remplissent, sous le titre de *Défense de la liberté de l'Eglise*, deux des six volumes de notre collection. Là se trouvent d'abord tous les écrits de l'auteur sur la liberté de l'enseignement et les questions qui s'y rattachent, à savoir les deux lettres à M. le duc de Broglie, rapporteur, à la chambre des pairs, du projet de loi relatif à l'instruction secondaire (1844), défense éloquente de l'existence et de l'indépendance des petits séminaires, du clergé de France et de l'Eglise catholique, de leurs services et de leurs travaux, de leurs droits dans l'ordre des sociétés, contre tous les préjugés et tous les dédains; parallèle encore spirituellement ironique de la société ecclésiastique et de la société civile, défi triomphant et resté sans réponse jeté à celle-ci, d'où il résultait que le clergé n'avait à redouter aucune concurrence. Dans le même ordre d'idées, citons l'écrit sur les *Associations religieuses* (1845), qu'on ne pourrait attaquer sans blesser l'homme dans la liberté de sa conscience, le citoyen dans l'exercice de ses droits, le chrétien dans la dignité de sa foi; — l'opuscule sur la *Pacification religieuse* (1845), où est résumée l'histoire de la querelle, où la responsabilité du clergé est dégagée, où les conditions de la paix sont posées et renvoyées, quant à leur exécution, au temps, au hasard, à l'opinion qui, en effet,

les ont en partie réalisées; — enfin, trois opuscules au sujet ou à l'occasion du projet de loi de 1847, où l'auteur cite plus qu'il ne discute. A en croire M. de Salvandy, ces écrits n'eurent pas le seul succès du talent; ils pénétrèrent encore dans les conseils de l'Etat, et y devinrent pour les convictions une lumière et une arme puissante. — Dans le second volume de la *Défense de la liberté de l'Eglise*, on remarque particulièrement toute la polémique ayant pour objet la question des classiques et de la presse religieuse, puis les brochures récentes en réponse aux brochures fameuses *le Pape et le congrès*, — *la France*, *Rome et l'Italie*. Rien donc ne manque là de ce qui a fortement passionné dans ces derniers temps l'attention publique, pas même les lettres relatives aux deux évêques d'Orléans si malheureusement exhumés contre leur illustre successeur; rien, sinon quelques écrits postérieurs, comme la lettre sur la Société de Saint-Vincent de Paul et la lettre sur l'esclavage. — Ce n'est pas sans avoir eu à surmonter quelques répugnances, que Mgr Dupanloup s'est déterminé à refaire du combat un récit qui le forçait à parler des combattants. Il a trouvé dans la lutte deux sortes d'adversaires, les uns en dehors, les autres en dedans des rangs catholiques. Des premiers, il dit noblement : « Les adversaires que nous eûmes alors, la Provi-« dence en fit un jour nos alliés. Ils le sont encore, et avec une fidé-« lité rare dans le temps où nous sommes. Je ne me consolerais « point si cette réimpression pouvait les affliger. » Des seconds il dit plus simplement : « Je ne parlerai pas d'autres adversaires, que je « ne devais point m'attendre à rencontrer sur ma route dans les « causes que je défendais alors, ni de ces luttes si pénibles que j'ai dû « soutenir contre des alliés naturels, tandis que je combattais l'en-« nemi commun. Sans perdre tout souvenir du passé, j'aime mieux « m'en taire aujourd'hui, espérer qu'à l'avenir on ne verra plus « désunis les défenseurs de l'Eglise, et demander à Dieu pour tous la « vraie lumière dans les esprits et la paix dans les cœurs. » On voit ici une différence de ton et de langage. Mgr Dupanloup, si entier et si absolu dans ses idées, a fait plus de sacrifices que personne à la conciliation, mais pourvu que ses adversaires fussent des *ennemis*. Pour les *amis*, il a été toujours plus que sévère, sans doute en vertu de l'adage sacré : *Qui bene amat*, *bene castigat*. L'attaque contre les amis éclata en 1849, à propos de la loi présentée par M. de Falloux, par des lettres adressées à l'*Ami de la religion*, dont Mgr Dupanloup avait reçu la direction à la fin de l'année précédente, des mains de

Mgr Veyssière, et elle devint accablante, en 1852, dans la querelle des classiques. Oublions ces tristes débats, et ne gardons que le souvenir de l'appel chrétien à la lumière et à la paix formulé tout à l'heure par Mgr Dupanloup.

Cette esquisse de la vie polémique de l'illustre prélat ne serait pas complète, si nous ne rappelions au moins ses travaux sur la souveraineté pontificale. Il les inaugura par huit articles publiés d'abord dans l'*Ami de la religion*, réunis ensuite en une mince brochure (1849), et qui sont le programme du livre publié en 1860 sur cette même souveraineté pontificale selon le droit catholique et le droit européen. Il n'y avait plus qu'à ajouter au plan de 1849 la partie contemporaine, historique et polémique, c'est-à-dire le récit des derniers événements et le résumé de toutes les questions agitées dans les brochures, les journaux et les circulaires diplomatiques, au Sénat et au Corps législatif.

Reste l'homme d'enseignement, ou, pour employer une expression de Grégoire XVI, l'apôtre de la jeunesse, *Apostolus juventutis*. « Le « soin d'élever la jeunesse, a dit Mgr Dupanloup, aura été sur cette « terre mon premier et mon dernier amour. » Et M. de Salvandy lui a répondu : « Vous avez été, pendant plus de vingt-cinq années, un « corps enseignant à vous seul, menant de front les deux missions du « ministère évangélique et de l'éducation de la jeunesse, de manière « à ce qu'on eût pu vous croire tout entier à chacune d'elles. » Aussi, abordant le livre de l'*Education*, qui résume à la fois et développe les lettres sur le même sujet écrites par l'illustre auteur, M. de Salvandy ajouta : « Il ne faut pas vous attendre à ce que j'en parle froidement ; « il m'a été une consolation, une joie, un repos. » Et il en parla en termes riches de raison et de sentiment. Ce livre, nous en avons parlé nous-mêmes, moins bien, il est vrai (Voir nos tomes XI, p. 401, et XVIII, p. 368). L'épigraphe seule est déjà saisissante : « L'éducation « est une œuvre d'autorité et de respect. » L'introduction nous transporte dans les régions les plus hautes, en nous marquant le but suprême de l'éducation, qui n'est autre que la formation de l'homme. Puis viennent ces grandes thèses : de l'éducation en général, développement de l'épigraphe ; du respect religieux dû à l'enfant et à la dignité de sa nature ; des moyens d'éducation, ou de la formation de l'homme dans son corps, dans son intelligence et dans son âme ; du respect dû à la liberté de la nature de l'enfant, ou de la vocation ; des diverses sortes d'éducation, industrielle, commerciale, artistique, po-

pulaire, ecclésiastique. Et reprenant son épigraphe, Mgr Dupanloup en fait le sujet de tout un volume : *de l'Autorité et du respect dans l'éducation*, ou du personnel investi du droit et du devoir d'accomplir cette grande œuvre, investi de l'autorité, qui est toujours le plus grand des droits et des devoirs, principe et terme du respect qui doit présider à tout, car il faut respecter pour être respecté soi-même. L'autorité et le respect, ces mots disent encore le mérite et les qualités de l'auteur et de son œuvre. Si Mgr Dupanloup s'est élevé à des considérations si hautes, s'il est descendu à des applications si précises, si nettes, si vivantes, c'est qu'il parlait avec autorité et respect : avec l'autorité de son caractère sacré et de sa longue expérience; avec le respect dû à la plus aimable des créatures de Dieu et à la plus grande de toutes les œuvres. De là la dignité, l'élan, l'éloquence d'un grand nombre de ses pages; de là aussi ces histoires émues de tant de jeunes âmes élevées par lui, ces récits aimables de tant d'expériences personnelles, qui font descendre des hauteurs de l'abstraction et de la théorie à la réalité et à la pratique, et qui, en même temps, procurent au lecteur, par leur variété, un si agréable repos. — Dans un troisième et dernier volume, récemment publié, Mgr Dupanloup revient sur ce sujet du personnel de l'éducation, et l'épuise. Il y traite particulièrement du supérieur, âme et vie de toute maison d'éducation; puis des maîtres et de leurs fonctions, qu'il veut être à la fois, — et c'est là l'idée originale du livre, — diverses et simultanées; enfin, une dernière fois de l'enfant, du fond de sa nature et des difficultés radicales de son éducation; et il termine en indiquant quelques grands moyens d'action, pris du domaine soit de la nature, soit de la grâce.— A ce bel ouvrage, auquel il ne manque qu'un plan mieux arrêté, qu'un dessin plus net et plus ferme, Mgr Dupanloup a donné deux couronnements : l'un pour tous les élèves, qu'ils se destinent à l'Eglise ou au monde, l'autre spécial aux ecclésiastiques. Le premier a pour titre : *de la haute Education intellectuelle*. — Dans le livre de l'*Education* paraissent surtout l'instituteur et l'évêque, bien que l'éloquence et le style y révèlent encore le littérateur consommé; dans le livre de la *haute Education intellectuelle*, c'est le littérateur et l'académicien qui brillent au premier plan, bien que l'instituteur leur vienne en aide par son expérience, et l'évêque par une conviction ardente, qui montre bien qu'il s'agit ici non pas seulement d'une vaine culture de l'esprit, mais des intérêts éternels de l'âme. Relever l'autorité et le respect dans l'éducation, ou l'éducation elle-même, avait été l'inspiration particu-

lière du premier ouvrage; relever les humanités au moment même où, battues en brèche de toutes parts, elles menacent ruine, c'est l'objet propre de celui-ci. Les *Humanités !* ce mot seul montre le lien des deux ouvrages. Car qu'entend-on par *humanités?* Un cours suivi d'enseignements et d'études, servant à faire, par le perfectionnement de la pensée et du langage, la haute éducation intellectuelle. Qu'on pèse tous les termes de cette belle définition, et l'on verra que les *humanités* ont pour but le développement, l'élévation intellectuelle et morale de l'homme, comme l'éducation elle-même. — Cela dit, il s'agit de décider quel sera l'objet essentiel et principal, ou secondaire et accessoire, de l'enseignement et de l'étude; puis, dans l'enseignement et l'étude de tel ou tel objet, quelle sera la meilleure méthode à suivre : c'est-à-dire quels sont les moyens de succès, dans l'enseignement pour le maître, et dans l'étude pour le disciple. Jamais le vieux système de nos pères et de toutes les nations civilisées, attaqué aujourd'hui si imprudemment par le système professionnel et utilitaire, n'avait été défendu avec tant de logique et d'éloquence. Jamais on n'avait si triomphalement démontré que, par ce système seul, se forment et se perfectionnent chez l'homme les deux priviléges distinctifs de sa nature, la pensée et la parole; que par ce système seul il est mis en possession de toutes ses facultés. Jamais non plus on n'avait tracé une méthode plus pratique et plus utile d'enseignement et d'étude, ni prescrit des règlements d'un détail si minutieux et si sage, d'un résultat si infaillible. — Un volume tout entier, — le IV[e] des *Œuvres choisies*, — est consacré aux *études ecclésiastiques*. C'est une encyclopédie des sciences sacrées, depuis les plus bas degrés des lettres jusqu'aux plus hauts sommets de la théologie. Mgr Dupanloup voit tout parce qu'il regarde de haut, et il embrasse toute la vie studieuse du prêtre. Il prend l'enfant destiné à l'Eglise sous l'humble toit du presbytère, balbutiant la grammaire latine et française; il l'amène au petit séminaire, le suit de classe en classe, attentif à le maintenir au niveau des lettres et des sciences, ce qu'il constate par des examens et des grades; l'accompagne au grand séminaire, où il lui fait parcourir toutes les branches de la science sacrée, de la philosophie qui en est l'introduction aux trois langues saintes qui en sont l'instrument. Il ne l'abandonne pas au milieu du monde et dans l'exercice du saint ministère: par des examens durant six ans, par des conférences, par des bibliothèques particulières, presbytérales, cantonales, diocésaines, il entretient chez lui l'habitude de la science et lui en fournit les

moyens. Voilà pour la science compétente nécessaire à tous. Pour la science éminente, il institue des grades, conférés après des épreuves qui, telles que les règlements les exigent, sont de nature à élever très-haut la science sacrée.

Mgr Dupanloup avait publié la plupart de ces ouvrages, et, par conséquent, avait à offrir ces titres surabondants, lorsqu'il sollicita les suffrages de l'Académie. Sa pensée était de renouveler l'antique alliance de l'Eglise et des lettres, de l'épiscopat et de l'Académie française, et d'être l'humble anneau, dit-il, en qui se renouerait cette chaîne, que l'on avait pu croire un moment interrompue. Aussi, il ne voulut voir dans le choix de l'Académie qu'un honneur rendu en sa personne à l'amour des lettres, le premier, le plus ancien, du moins, dans son cœur, après celui de l'Eglise. Et c'est pourquoi aussi, dans l'ample discours qu'il prononça au jour de sa réception, il s'attacha à développer le grand esprit des lettres humaines, à montrer le côté divin de leur nature et de leur mission, et la haute estime que l'Eglise en a toujours faite. Il les suivit jusque dans l'alphabet du genre humain, dans la grammaire d'un enfant, dans le dictionnaire d'une nation, pénétré d'un sentiment indéfinissable de respect et de reconnaissance pour celui qui a donné à l'homme ces lettres, cette parole, cette pensée. — Il ne se trompait pas. C'était bien, répondit M. de Salvandy, l'évêque que l'Académie avait appelé dans son sein, l'évêque cher à l'Eglise de France, en même temps qu'elle avait voulu honorer en lui le disciple et le maître des grandes littératures; c'était bien l'alliance de la religion et des lettres qu'elle avait entendu consacrer en sa personne; et parce qu'il était trempé à la fois aux pures sources des lettres et aux eaux vives de la religion, elle l'avait choisi de préférence pour être l'anneau, non pas humble, mais digne et ferme qui renouerait en son sein la chaîne interrompue.— Ce fut une grande séance que celle du 9 novembre 1854; grande par le caractère et l'éloquence du directeur et du récipiendaire; grande aussi et retentissante à cause des circonstances au milieu desquelles elle eut lieu. C'était au milieu des bruits mal éteints de la guerre des classiques. Aussi les journaux impies ne manquèrent pas d'y voir la défaite des nouveaux *barbares*, et ils poussèrent si haut leurs cris de victoire, que l'*Ami de la religion* dut protester au nom de Mgr Dupanloup, et dire que, entre la tolérance de l'illustre évêque et celle de ces journaux, il y avait une différence *essentielle*. La vérité est que les prétendus barbares ni n'étaient ni ne se sentaient vaincus.

Ils applaudissaient plus sincèrement, sinon aussi bruyamment que personne au noble et beau langage de Mgr Dupanloup et de M. de Salvandy. Seulement, ils désiraient, — sans l'espérer beaucoup, — que l'alliance entre la religion et les lettres fût aussi sincère et aussi réelle au sein de l'Académie que dans le cœur et la parole des deux orateurs. U. MAYNARD.

---

120. ALAF LE CHEVRIER, *traduit de l'allemand* de Gustave NIERITZ, par M. Alfred D'AVELINE. — 1 volume in-12 de 220 pages (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*les Romans honnêtes*); — prix : 1 fr. 25 c.

Ce livre très-bien fait plaît tout d'abord, indépendamment de sa valeur intrinsèque, par la netteté du caractère d'impression, aussi bien que par la clarté du style. Les circonstances de ce roman historique se rattachent à l'histoire de Charles XII, roi de Suède, qui en fournit surtout l'introduction. Dès lors, on pressent qu'il y sera question de guerre; guère folle, obstinée, désastreuse, comme celle où devait périr ce monarque aventureux. Nous assistons d'abord à des escarmouches dans les montagnes de la Norwége, et nous rencontrons une famille patriarcale, qui nous reporte au temps d'Abraham et d'Isaac, avec l'Evangile en plus. Mœurs touchantes, grands caractères, simplicité et force d'âme, voilà ce qui donne au récit une originalité vraiment digne d'attention. Nous arrivons ensuite au camp des Suédois, devant Drontheim dont ils font le siége. Que de longues souffrances ! Et quand on croit être au but, quelle désastreuse retraite !... Presque pas un n'échappe : le froid et la faim suffisent pour faire périr toute cette malheureuse armée. En lisant ces pages, on ne peut s'empêcher de se dire : Et voilà les fruits de la guerre ! qu'on les connaisse au moins pour les déplorer, si l'on ne peut les éviter ! Que les jeunes gens sachent ce que l'on rencontre en poursuivant la gloire, et qu'ils lisent ce livre, ne fût-ce que pour y prendre des leçons de constance et de générosité. Les femmes y verront jusqu'où peut aller le dévouement conjugal. Enfin, les pures et saintes affections, s'élevant jusqu'à un héroïsme qui s'ignore, se montrent toutes naturelles chez ces montagnards norwégiens, qui n'ont point usé leurs cœurs au contact des nations plus civilisées. Un siècle et demi écoulé depuis l'époque où l'on place ce récit n'a pas dû beaucoup changer ces mœurs antiques, que nous savons gré à l'auteur et au traducteur de nous faire si bien connaître.

121. **LES AMOUREUX** *de Mme de Sévigné et les femmes vertueuses du grand siècle*, par M. Hippolyte Babou. — 1 volume in-8° de VIII–430 pages (1862), chez Didier et Cie; — prix : 7 fr.

Ce titre dit mieux l'esprit de ce livre qu'il n'en indique le contenu. Nous n'avons ici qu'une suite d'études historiques sur le XVIIe siècle, nées l'une de l'autre sans filiation bien rigoureuse, et jetées dans ce volume sans véritable unité de famille. D'abord, les amoureux de Mme de Sévigné : Ménage, l'Abailard, le Saint-Preux de celle qui, grâce à Dieu, n'avait rien d'Héloïse et de Julie; Bussy-Rabutin, dont tout l'esprit et toute la galanterie n'eurent pas plus de succès auprès de sa cousine que sur Mme de Miramion. C'est que si Mme de Miramion était une sainte, Mme de Sévigné fut une femme vertueuse, et nous ne comprenons pas que M. Babou ait sacrifié à un bon mot douteux l'honneur de sa principale héroïne, lorsqu'il a écrit : « Mme de « Sévigné tenait sous la même clef son argent et sa vertu. Qui sait « même si sa vertu ne fut pas tout simplement de l'économie (p. 93)? » Ce n'est pas le bon mot seulement qui séduit M. Babou, mais encore le lieu commun. Aussi, à propos de Bussy-Rabutin, élevé par les jésuites, ne manque-t-il pas de ramasser dans la rue le trait *sine ictu* contre l'indulgence accommodante des bons Pères, comme si c'était à leur école que Bussy avait appris l'art de la séduction et de l'enlèvement. Rien de ridicule comme le rigorisme affecté de tant d'auteurs, dont pas un n'aurait le courage de pratiquer le plus doux chapitre de la morale d'Escobar. — Quelques lignes plus bas, M. Babou, rappelant un mot prétendu de Bussy : « Pascal ne sera « jamais réfuté, » ajoute : « Aujourd'hui, le moindre grimaud de « sacristie prononce dédaigneusement le nom de l'auteur des *Provin-* « *ciales* (p. 67). » Que pense M. Babou des moindres grimauds de lettres, tranchant d'un mot dédaigneux les graves questions qu'ils n'entendent pas? Les moindres « grimauds de sacristie » ont fait un peu de théologie, et entendent au moins la langue du débat. — De chez Mme de Sévigné, nous entrons chez toutes les femmes vertueuses du grand siècle : Mme de la Guette, dont on vient de publier les Mémoires; Mme de Motteville, l'auteur des charmants Mémoires depuis longtemps connus; la reine Marie-Thérèse, Mme de Miramion, la comtesse de Dalet, Mme de Maintenon, la mère du Régent. Ah! si nous voulions plaisanter à notre tour, M. Babou nous ferait-il la partie belle en appelant saint François de Sales « mer-

« veilleux *romancier* de la vie spirituelle et de l'amour divin « (p. 191) ! » Et pourtant, M. Babou garde encore un rayon, un écho de son éducation chrétienne, par exemple lorsqu'il écrit avec tant de sens : « Dans l'éternelle maison de Lazare, qui est la figure « de l'humanité, il y aura sans cesse des Marthe et des Marie, et l'on « peut ajouter que Marie est non-seulement la grande sœur, mais la « mère spirituelle de la famille. Si Marie ne comprenait et ne contem- « plait, Marthe refuserait de servir et de travailler, de se dévouer et « d'agir (p. 200). » — Chez la mère du Régent, M. Babou trouve tous les princes allemands qu'elle introduisait bon gré mal gré à la cour de Versailles, et il nous les présente ; aux mercredis de Ménage, il rencontre Guy Patin, et il nous fait faire connaissance avec ce bourgeois de la fronde ; il nous en montre le chansonnier dans Marigny, que Mme de Sévigné a pu voir à côté de Bussy ; enfin, il nous raconte une vie de chanoine au temps de Bossuet, dans l'étude sur Maucroix, que Mme de Sévigné encore a dû connaître par la Fontaine et Fouquet.

Ce livre, léger de ton, est néanmoins aussi réservé que le comportent quelques-uns de ses sujets ; écrit d'un style dont l'affectation ne détruit pas tout le mérite, il est, à tout prendre, intéressant comme tout ce qui nous entretient des caractères et des mœurs au XVIIe siècle.

U. MAYNARD.

122. **BOUQUET** *de nouvelles*, par Mlle V. NOTTRET, maîtresse de pension. — 1 volume in-12 de 264 pages (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 1 fr.

Ce bouquet de nouvelles, aux couleurs plus douces qu'éclatantes, aux parfums plus purs qu'enivrants, est composé de fleurs modestes, bien choisies et disposées avec goût. Si la perfection résulte de l'harmonie des proportions, il faut reconnaître qu'elle se rencontre ici dans la juste mesure que comporte un ouvrage destiné à la jeunesse. Ces trois petits romans en miniature : *une Famille d'artisans*, — *Flora*, *ou l'heureuse rencontre*, — *Générosité et reconnaissance*, — donnent plus que leurs titres sans prétention ne semblent promettre, et l'âge mûr que des lectures excitantes n'ont point blasé ne les dédaignera pas. Le vrai plaît toujours ; et il y a beaucoup de naturel dans les tableaux tracés par Mlle Nottret, beaucoup de vraisemblance dans l'enchaînement providentiel des faits qu'elle raconte. Piété simple et vraie, point de phrases oiseuses, rien

qui fatigue, point d'emphase, mais aussi rien de trivial, voilà ce qui distingue ces nouvelles, d'ailleurs pleines d'intérêt. Des gens de la classe ouvrière y sont fréquemment en scène : sans les faire grossiers, l'écrivain ne les a cependant pas trop idéalisés; ce sont des artisans tels que les fait l'éducation du cœur, l'esprit chrétien et la culture qu'on leur donne généralement aujourd'hui. Ce n'est pas la première fois que nous remarquons les qualités de Mlle Nottret, mais nous constatons encore ici un progrès. — Après lui avoir rendu avec plaisir une aussi complète justice, nous nous permettrons une légère observation, qui s'adresse probablement moins à elle qu'à son imprimeur. *Natalie* (du mot latin *natalis*, *Noël*) ne prend pas d'*h* comme doivent faire, au contraire, *Athalie*, *Nathanaël*, noms hébreux ; — et l'*y* d'*Hippolyte* (*qui dompte les chevaux*) ne doit pas se placer à la première syllabe. J. MAILLOT.

123. **LE CHEVALIER DE CHASOT**, *Mémoires du temps de Frédéric le Grand*, par M. Henri BLAZE DE BURY. — 1 volume in-12 de 320 pages (1862), chez Michel Lévy frères; — prix : 3 fr.

Né à Caen, en 1716, élevé au collége des jésuites de Rouen, puis bientôt incorporé aux cadets gentilshommes, le chevalier de Chasot servait à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Berwick, lorsque, pour échapper aux suites d'un duel, il alla cacher sa tête dans le camp du prince Eugène. Bien accueilli, il se fit présenter au prince royal de Prusse, qui campait alors sur le Rhin. Mieux accueilli encore par le futur Frédéric le Grand, il le suit au château de Rheinsberg, dont il devient le boute-en-train ; plus tard, il accompagne le prince, devenu roi, sur les champs de bataille et le sauve à Mollwitz ; il tombe encore en disgrâce pour un duel, et passe un an à la forteresse de Spandau ; rentré en faveur, il est de toutes les fêtes et de toutes les campagnes ; il se brouille de nouveau avec son maître et va faire un tour en France ; puis il se rend à Lubeck, où il meurt à quatre-vingt-un ans, commandant de place, lieutenant général, et chargé de titres et d'honneurs récoltés par toute l'Europe. Pendant les longues années passées à Lubeck, il avait renoué quelques rapports avec son royal ami. Après vingt-cinq ans de séparation, ils se revirent, mais combien changés ! Frédéric surtout, qui ne put pardonner à Chasot de se mieux porter et d'avoir un meilleur estomac que lui. Bientôt Frédéric mourait, et Chasot, au lieu de faire son éloge académique, comme, dix ans auparavant, Frédéric avait fait pour Voltaire, écrivait des Mémoires

où revivent tant bien que mal les personnages et les événements de son temps. — Ce sont ces Mémoires, épars et tronqués, mais étendus, complétés et reliés entre eux à l'aide de documents recueillis dans les diverses correspondances de l'époque, qui forment le fond de ce volume. On sent bien que, si romanesque qu'ait été l'existence de Chasot, sa personnalité ne tient pas ici la meilleure place et ne fournit pas le principal intérêt. La vie de Ruppin ou de Rheinsberg, de Potsdam ou de Berlin; les soupers et les opéras; les comédiens et les comédiennes de trône ou de théâtre, de cabinet ou d'académie, voilà ce qu'il faut chercher dans ce livre, un des plus courts et des plus intéressants qui aient été écrits pour servir à l'histoire de Frédéric et de son temps.

U. MAYNARD.

124. LE CHRÉTIEN *fortifié dans sa foi,* ou *Considérations propres à démontrer la vérité du catholicisme,* par M. l'abbé NAU, missionnaire apostolique. — 1 volume in-12 de VIII-482 pages (1862), chez Cattier, à Tours; — prix : 3 fr. 50 c. *franco.*

Cet ouvrage excellent est une véritable démonstration évangélique. L'auteur s'y est proposé de fortifier le chrétien dans sa foi, en lui présentant l'ensemble raisonné des preuves qui établissent la vérité de la religion catholique, mais surtout de ramener à la foi une foule d'hommes égarés par les préjugés, ou qui, par suite de funestes circonstances, ont oublié les vérités saintes qu'on leur avait apprises dans leur enfance, et négligé les pratiques religieuses auxquelles on avait eu soin de les former. Malgré les nombreux et savants écrits qui ont été publiés en faveur de la religion, et où les vérités qu'elle enseigne se trouvent exposées, développées et démontrées avec une clarté qui fait disparaître tous les doutes, M. l'abbé Nau a pensé qu'on lui saurait gré de condenser ces démonstrations et d'en publier un résumé lumineux, en faveur d'une classe de lecteurs peu accoutumés aux ouvrages de longue haleine, du moins en ce genre. Il a voulu offrir à ceux qui n'ont plus la foi les moyens de s'éclairer sur les vérités de la religion, et à ceux qui ont le bonheur de croire des armes pour repousser les attaques de l'incrédulité, ou se défendre contre les piéges de l'erreur. Pour atteindre plus facilement ce double but, il présente une suite d'entretiens entre un père de famille plein de foi et de vertu, ayant de plus une connaissance parfaite de l'enseignement catholique, et ses deux fils qui, après une éducation chrétienne, ont quitté pour un temps la maison paternelle, afin de se créer un éta-

blissement convenable dans le monde, et ont perdu de vue les principes religieux dans lesquels ils avaient été elevés. L'un, livré au commerce, n'a pas tardé à oublier les notions qu'il avait reçues sur la religion, et est tombé dans une profonde ignorance sur tout ce qu'il importe le plus à l'homme de connaître; l'autre, appelé à fréquenter les écoles, a puisé dans la lecture d'ouvrages irréligieux tous les poisons de l'incrédulité. Le père, à leur retour, ne se contente pas de gémir; il cherche et parvient à établir avec eux une suite d'entretiens propres à dissiper leurs préjugés et leurs erreurs. — Ainsi se présentent tour à tour, mais dans un ordre logique et avec un enchaînement parfait, les vérités capitales de la religion et les preuves sur lesquelles elles reposent. Ce sont : l'existence de Dieu, le besoin de l'enseignement pour l'homme, la supériorité de la doctrine catholique, le rôle propre de la raison et de la foi dans les investigations et les croyances religieuses, l'autorité des saintes Ecritures, la vérité de la création, l'action de la providence, la chute et la réhabilitation de l'homme, les mystères de la trinité, de l'incarnation et de la rédemption, la royauté et le sacerdoce de Jésus-Christ. Tel est l'objet des douze premiers entretiens, où nous avons remarqué une science profonde, une dialectique irréprochable, une démonstration irrésistible, mais, le plus souvent, au-dessus de la portée d'une intelligence peu cultivée : l'auteur suppose dans son lecteur une instruction plus que ordinaire.

Il faut en dire autant des entretiens suivants, qui ont pour but de montrer la nécessité et les principaux caractères de la religion, la vanité et l'origine de l'idolâtrie, l'abrogation de la loi mosaïque, l'établissement divin de l'Eglise, ses triomphes et son autorité infaillible. — La sainteté et la beauté du culte catholique, la légitimité du culte de la sainte Vierge, l'institution divine et la nature des sacrements, le mystère de l'eucharistie, le sacerdoce catholique, telles sont les grandes vérités que l'on s'applique ensuite à démontrer et à défendre contre les attaques des incrédules; car on a soin de réfuter toutes les objections. Enfin, l'examen de l'éternité des récompenses et des peines est le sujet du dernier entretien et termine l'ouvrage.

Ces conférences embrassent ainsi les vérités dogmatiques les plus fondamentales de la religion et qu'il importe le plus de connaître à fond, et forment un ensemble imposant, qui satisfait pleinement l'esprit. « La méthode de l'auteur, dit le rapporteur chargé de « l'examen de ce livre par Mgr l'archevêque de Tours, est d'aller

« toujours au fond des choses et de prouver tout ce qu'il avance,
« exposant et développant ses preuves avec abondance et clarté,
« réfutant au besoin les objections, et faisant ressortir par des
« tableaux ou des mouvements éloquents les avantages, les beau-
« tés et les grandeurs du sujet qu'il traite. Partout il est grave,
« sérieux, solide, d'une logique exacte, rigoureuse, et, on peut le
« dire, irrésistible. Il serait difficile, croyons-nous, de le suivre et de
« le lire avec attention sans être comme saisi par la force de la vérité
« et convaincu. Le style est facile, abondant, d'une lucidité parfaite,
« et en même temps très-correct et très-noble. Sous le rapport de
« l'orthodoxie, nous n'avons rien remarqué qui ne fût irrépro-
« chable. » Tout en adhérant volontiers à cet éloge, nous demande-
rons cependant la permission d'appeler l'attention de l'auteur sur
un ou deux passages où, sinon le fond, du moins la forme nous pa-
raît susceptible de plus de précision, et même d'exactitude doctrinale.
Ainsi, nous n'aimons pas, quand il est question du corps enseignant
de l'Eglise, y voir comprendre les ministres inférieurs, même en ajou-
tant qu'ils enseignent sous l'autorité et la direction des premiers pas-
teurs (p. 19). Le corps enseignant, constitué il y a dix-huit siècles,
ne se compose que du Souverain Pontife et des évêques. Du reste,
plus loin, M. l'abbé Nau a soin de parler autrement, et de dire
« qu'il n'y a que les évêques qui puissent être reconnus comme
« membres de l'Eglise enseignante (p. 219). » — En cet endroit
même, il y aurait encore à faire une réserve sous un autre point de
vue. Selon l'auteur, « les successeurs légitimes des apôtres sont tous
« les évêques de l'univers en communion avec l'évêque de Rome.
« Car l'évêque de Rome a seul succédé, succède seul au prince des
« apôtres, que Jésus-Christ a établi le chef de son Eglise, sur lequel
« il l'a fondée, qu'il a chargé de diriger les autres pasteurs ; et il n'y
« a que les évêques en union avec le Pontife romain qui *succèdent*
« *aux autres apôtres*, etc. (ibid.). » L'auteur n'a pas, sans doute,
voulu dire que les évêques succèdent aux apôtres de la même manière
que le Pontife romain succède à saint Pierre. Ils n'ont point succédé
aux apôtres dans toute la plénitude des pouvoirs qui avaient été con-
fiés aux apôtres ; ils ont encore moins succédé à leurs siéges ; du temps
des apôtres il y avait déjà un grand nombre d'évêques, que l'on n'ap-
pellera certainement pas, sans restriction, les successeurs des apôtres.
Nous préférons le langage du concile de Trente. Il ne dit pas, en par-
lant de ceux qui appartiennent aux premiers rangs de la hiérarchie,

que les évêques ont succédé aux apôtres, mais qu'ils ont succédé au lieu et place des apôtres : *Episcopos qui in apostolorum locum successerunt* (Sess. XXIII, cap. 4). — On pourrait demander encore à l'auteur ce qu'il entend quand il dit que dans l'humanité il y a deux raisons : la raison humaine et la raison divine, appelée un peu plus loin la raison catholique ; pourquoi il prend la raison pour l'ensemble des vérités qui éclairent et fécondent l'intelligence ; pourquoi, dans la même page et sans en prévenir, il présente la raison, tantôt subjectivement, tantôt objectivement ; pourquoi enfin il ne se contente pas de distinguer simplement la raison d'un côté et la foi de l'autre (pp. 37 et 38).

Sans vouloir insister sur ces réserves, nous nous empressons de répéter que le *Chrétien fortifié dans sa foi* est un livre excellent, offrant les plus grands avantages à ceux qui croient comme à ceux qui ne croient pas, de nature à fortifier les uns et à ramener les autres, en leur faisant mieux connaître et mieux apprécier une religion si ferme et si majestueuse dans ses preuves, si précieuse et si magnifique dans ses bienfaits.

DARDY.

125. **CONTES A DORMIR DEBOUT**, par M. Auguste VITU. — 1 volume in-12 de 310 pages (1860), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*) ; — prix : 2 francs.

126. **LES AMOURS PERMISES**, par M. Marc MONNIER. — 1 volume in-12 de 290 pages (1861), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*) ; — prix : 2 fr.

Ces deux volumes offrent chacun un recueil de six ou huit nouvelles contées avec vivacité et avec esprit ; mais le genre et le goût des auteurs sont très-différents. M. Marc Monnier s'attache aux faits de la vie commune et réelle, tandis que M. Auguste Vitu nous transporte dans le monde de la fantaisie et des chimères. Cependant, le ton de M. Vitu est plus simple, plus naturel, plus juste que celui de M. Monnier, qui recherche trop le mot et l'effet. — Les huit nouvelles qui composent les *Contes à dormir debout* parurent pour la première fois dans les journaux et les revues entre 1845 et 1850 ; M. Vitu l'a constaté dans une *postface*. La date a ici quelque importance, puisqu'elle prouve que l'auteur prend rang dans le genre fantastique avant M. Erckmann-Chatrian. Le premier de ces récits est intitulé *le Mandarin*. M. le marquis Georges d'Aubremel suppose qu'il lui suffit de lever le doigt pour faire mourir un mandarin de la Chine ; il suppose encore que la mort de ce fonctionnaire du céleste empire le rendra

riche à millions, sans que jamais personne puisse soupçonner la cause de sa fortune. Il lève donc le doigt, et des richesses immenses tombent sur lui. Mais l'ombre du mandarin le poursuit partout, lui fait manquer son mariage et ne lui pardonne que touchée par son repentir. — *Bénédict* est un héros aussi fantastique que M. d'Aubremel ; il se compare sans cesse à un malheureux placé en équilibre sur la pointe aiguë d'un rocher qui côtoie l'abîme ; il craint de tomber fasciné par le précipice ; enfin, il met un terme à ses terreurs en se jetant tête baissée dans le mariage. — Sur cette route à travers le monde imaginaire, nous rencontrons encore bien d'autres personnages extravagants ; mais le plus fou de tous est assurément le grand aliéniste de l'Allemagne, le docteur Trintzius. Tourmenté, lui aussi, par une idée fixe, il fait une abominable expérience : il demande qu'on lui livre un condamné à mort ; il le couche sur le marbre de la table de son amphithéâtre ; place près de lui une poupée en cire, et de son *khandjiar* pique trois fois l'image au cœur. Le condamné et le professeur Trintzius ont l'imagination assez impressionnée pour succomber tous les deux des suites de cette belle opération. — Puis, pour nous distraire un moment de ces scènes horripilantes, viennent les aventures pleines de gaieté de *Mascarille en Afrique*. Mais ce n'est là qu'un entr'acte, et *les trois Visites* ramènent les lugubres couleurs du drame. Heureusement tout est dit avec grâce, avec convenance, avec entrain.

La manière de M. Monnier est plus leste ; mais il gâte l'esprit qu'il a par des plaisanteries déplacées et des traits prétentieux. On reconnaîtra bien vite qu'il s'inspire de M. About ; mais, malgré sa bonne volonté, il ne le suit que de loin. S'est-il creusé la tête longtemps pour trouver cette jolie phrase qui lui méritera les applaudissements de tout Chignac : *Le premier souverain du monde est un vieux garçon mîtré* (p. 93) ? Il faut avoir bien besoin de plaire à certaines gens, pour se parer d'une telle sottise. Au reste, les nouvelles de ce recueil ne sont pas non plus des primeurs ; l'auteur nous prévient assez gauchement qu'elles ont été publiées dans quelque feuilleton, en mettant à la fin du plus court de ses récits le mot *inédit* (p. 184). Cependant, le fond des *Amours permises* vaut mieux que la forme. — *Le Soldat suisse* est l'histoire de l'amour d'un pauvre Fribourgeois au service du roi de Naples, et de la fille d'un pêcheur de corail. Par malheur, au milieu d'une émeute, la baïonnette du soldat suisse enferre le père de la jeune Napolitaine, et ce coup fatal brise leurs relations et leur bonheur. — De ce triste récit nous passons à l'*Annexion*, dont la donnée est moins

sombre. Emilie et Robert se connaissent depuis leur enfance et s'aiment sans se l'avouer; les parents désirent vivement leur union, mais il y a des difficultés. Le petit roman se termine par un déplorable jeu de mot : « l'Emilie est annexée, » c'est-à-dire la jeune fille épouse Robert. — *Les Demi-Mots* sont un dialogue fort bien conduit, où les dangers des sous-entendus apparaissent si visiblement, que M. Laurent finit par mettre ses gants blancs pour aller officiellement demander la main de Mlle Juliette. — Dans *un Sujet de nouvelle*, nous voyons les étranges aventures d'un jeune homme assez fou, assez fanatique pour se jeter dans l'insurrection afin de plaire à une demoiselle de magasin qu'il a vue une fois, mais dont il est si peu connu qu'elle ne le reconnaîtrait pas s'il entrait dans sa boutique. — *Le Docteur a priori* nous met en présence d'un philosophe « esthéticien » qui se convertit aux idées communes et à la vie de famille sous l'influence d'une simple fille du Transtévère, dont le dévouement le touche profondément. — Le dernier conte a pour titre la *Madone de Piope*. Il y avait un musicien allemand, nommé Ulric, qui, banni à Piope, y rencontre une physionomie douce et mélancolique, dont les traits purs et calmes lui rappellent le tableau d'un vieux maître de son pays. Une vieille fille curieuse et maussade se place comme un obstacle entre ces deux cœurs vraiment faits pour se comprendre; mais ses visibles manœuvres, ses comiques démarches n'aboutissent qu'à hâter le moment du mariage. — Toutes ces nouvelles ne démentent pas trop leur titre, et du moins le dénoûment est convenable; mais que viennent faire dans des romans d'amour ces mots lancés contre l'Eglise? à quoi bon aussi cette manie de mêler la politique au feuilleton? Si M. Monnier laissait de côté ces flèches usées, si, au lieu de se contenter d'esquisses trop rapides, il élargissait son cadre et achevait sa composition, si, enfin, il se montrait plus simple, plus naturel, il pourrait publier quelques romans finement tracés, qu'on lirait sans crainte de se heurter contre un malencontreux caillou.

C. Laval.

127. **ENTRETIENS** *familiers d'une mère avec ses enfants touchant les saintes Ecritures*, par Mlle A. Herbert, ancienne institutrice. — 1 volume in-12 de x-290 pages (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 20 c.

Mlle Herbert était déjà avantageusement connue par plusieurs excellents ouvrages, tels que *l'Ange du sanctuaire*, ou *Réflexions et*

prières pour aider à bien entendre la messe; — Souvenirs, ou *Lectures religieuses pour tous les âges; — Espérance*, ou *Livre du jeune âge*. Celui que nous annonçons ne le cède à aucun des précédents. Frappée de la facilité avec laquelle beaucoup de familles chrétiennes laissent leurs enfants s'adonner à la lecture des productions les plus futiles, quelquefois même les plus dangereuses, tandis que le livre par excellence, la sainte Bible, qui contient la parole de Dieu, ne leur est guère connue que de nom, elle a voulu essayer, par ses *Entretiens familiers*, de faire sentir l'importance de nos saintes Ecritures, afin d'en inspirer plus sûrement le goût. Mais écoutons les termes mêmes dans lesquels elle exprime sa plainte à ce sujet : « Enseignons donc à nos enfants les droits de la sainte Ecriture à l'admiration et au respect de tous, et qu'ils sachent aussi à quelles conditions la lecture leur en deviendra véritablement fructueuse. Jamais l'opportunité de telles leçons se fit-elle mieux sentir que de nos jours? Sans doute, la lecture des auteurs sacrés devra toujours être réglée et dirigée par la prudence. Mais peut-on maintenant différer jusqu'à l'âge mûr l'initiation à nos saintes lettres? N'est-il pas indispensable que tous aujourd'hui soient précautionnés contre le danger de ces ouvrages que l'hérésie et l'impiété répandent avec une incroyable profusion; de ces livres qui, sous l'abri d'un titre vénéré, portent l'erreur jusque dans le sanctuaire du foyer domestique et menacent de l'inoculer dans toutes les veines de la société (pp. VI, VII)? » — Mais, se demandera-t-on, est-il possible de rendre accessible à l'intelligence des enfants un livre aussi sérieux et aussi élevé que l'est la Bible? A cette question, qui paraît fort naturelle, nous répondrons que ce qui aurait été impossible ou au moins très-difficile pour bien d'autres, ne l'a pas été pour Mlle Herbert, à qui une connaissance approfondie de la matière et une longue habitude de parler à la jeunesse ont aplani beaucoup de difficultés. D'ailleurs, comme elle le remarque elle-même, cet âge heureux est susceptible de s'occuper de graves objets beaucoup plus volontiers qu'on ne le pense. Nous ajouterons que ces entretiens sont présentés sous la forme la plus simple, la plus familière possible, sans oublier le respect dû à la sainteté de la matière. En effet, c'est la mère d'une famille très-chrétienne qui, aidée de bons conseils et de bons ouvrages, converse avec ses enfants; voici à quelle occasion. — L'un d'eux a témoigné le désir d'avoir un ouvrage de *grande valeur*. Le père promet de le donner en prix à

celui qui soutiendra avec honneur un examen sur *des notions élémentaires touchant nos livres saints*. Le vénérable curé présidera l'examen. Les enfants veulent s'y préparer, et ils supplient leur mère de les diriger. Elle s'engage à étudier avec eux le programme qui sera tracé. On comprend aisément que l'idée d'un prix à obtenir après l'examen auquel on se prépare, rend les plus jeunes enfants très-attentifs; tandis que les aînés, par des connaissances déjà acquises, soutiennent le dialogue selon le besoin du sujet. Quant au programme dont nous venons de parler, ce n'est autre chose que les sommaires des chapitres dont l'ensemble forme une introduction complète, générale et particulière, aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. — Ce simple exposé prouve suffisamment l'utilité du livre qui nous occupe en ce moment. Il n'est pas en effet une seule famille chrétienne, pas une seule institution de la jeunesse qui ne puisse en tirer parti. L'auteur qui, pendant sa longue carrière d'institutrice, a su former un si grand nombre de cœurs à la vertu par ses instructions et par ses exemples, continue ainsi, après sa mort, sa belle et sainte mission par ses excellents ouvrages.

J.-B. GLAIRE.

128. **L'ESPRIT FRAPPEUR**, *Scènes du monde invisible*, par le docteur A. BROWNSON; *ouvrage traduit de l'anglais!* — 1 volume in-12 de 232 pages (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*les Romans honnêtes*); — prix : 1 fr. 25 c.

Le docteur Brownson, auteur de ce livre, n'a pas besoin de nos éloges. C'est un des esprits les plus vigoureux qui honorent les lettres catholiques aux Etats-Unis. A la fois polémiste, savant et écrivain distingué, il a fait briller ses qualités éminentes dans cette publication qui n'est, comme il nous le dit dans sa préface, ni une nouvelle, ni un roman, ni la biographie d'un personnage réel, ni une dissertation, ni un essai, ni un traité régulier, mais quelque chose de tout cela. L'*Esprit frappeur*, s'il n'appartient à aucun genre littéraire, n'est pas pour cela du genre ennuyeux. Il n'y a de fiction que dans la forme. Tous les faits sont authentiques ou considérés comme tels par l'auteur. Il a vu ce qu'il rapporte. En outre, il a une théorie, il fait des raisonnements qu'il livre à l'appréciation du lecteur.

La partie expérimentale de cet ouvrage est destinée, on le comprend par le titre même, à mettre en lumière les diableries étranges de ces lutins de toute espèce qui, depuis nombre d'années, remplissent les

deux mondes du bruit de leurs folies. Nous n'avons pas à revenir sur le répertoire des représentations que donne Satan par ses *mediums*, avec ou sans tables; nous l'avons à peu près épuisé dans notre étude sur le spiritisme (t. XXIV, pp. 240, 332, 422; t. XXVI, p. 51; voir aussi pp. 151 et 318 de notre t. XXVII). Ici nous sommes placés à un point de vue nouveau. Nous n'assistons pas seulement au spectacle excentrique des évolutions de l'esprit malin; nous franchissons la scène, nous entrons dans les coulisses et nous dérobons leur secret aux artistes sataniques, secret plus infernal encore que leurs prodiges. Quel est-il? Ecoutons-les se plaindre au docteur qui tient la plume, comme s'il écrivait sa vie et qu'il voulût nous dire, non-seulement : *Quæque ipse miserrima vidi*, mais encore *: Et quorum pars magna fui.*

Donc l'esprit frappeur se plaignait au docteur Brownson, ou au personnage inconnu que le docteur représente, et lui disait : « Le « siècle est philosophique, et l'amour est le grand thaumaturge de « notre temps. Par l'amour, vous vous mettez en harmonie avec la « source de toutes choses, vous devenez un avec Dieu et possesseur « de sa toute-puissance. Apprenez à aimer, associez-vous, cœur et « âme, au mouvement de l'époque, et vous vous rendrez bientôt à « même de recevoir une réponse à vos questions et à vos désirs (p. 44). » — Cet homme, nouvellement initié aux manifestations des esprits, est un adepte de la « philosophie positive, » un disciple de M. Comte; il a tout ce qu'il faut pour être un « sujet, » mais il doit marcher, s'il veut arriver jusqu'aux splendeurs de la *scienza nuova;* il avance donc, et ici nous entrons dans le drame philosophique et social du spiritisme. Le docteur propagera la « bonne nouvelle; » il sera l'apôtre révolutionnaire et socialiste du mesmérisme.

La scène se passe en Amérique, où les spiritualistes, — comme ils se nomment eux-mêmes, — comptent près d'un million de croyants; dans cette grande cité de Philadelphie, où il y a 300 cercles ou clubs dévoués aux esprits. Nous ne sommes qu'en 1842, et déjà la nécromancie, la divination est une religion pour les uns, un amusement pour les autres. La maladie gagne toutes les classes, les ministres de la religion, les avocats, les médecins, les juges, les comédiens, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants. Le mouvement a ses feuilles trimestrielles, mensuelles, hebdomadaires; les esprits, par la plume des médiums, ont déjà fourni des écrits nombreux (p. 85). — Aussi, c'est de l'Amérique, quartier général des esprits, que le mes-

mérisme du XIXe siècle va partir à cette époque pour faire le tour de l'Europe, établir partout des cercles magiques, et préparer, par une immense affiliation de nécromanciens démonolâtres, un cataclysme universel, où les *nobles* intelligences puissent renverser la tyrannie de l'Eglise et de l'Etat, et relever de la poussière des millions d'hommes (p. 44). Or, comment se noue cette intrigue exécrable? Ce même docteur, qui est le grand premier rôle du drame, nous l'apprend.

Après s'être mêlé à tous les cercles où le magnétisme animal est à l'ordre du jour, il est fier de compter parmi ses associés et ses amis presque tous les philosophes et les partisans de la réforme du monde; il a autour de lui des voyants et des voyantes, des enthousiastes et des fanatiques, des socialistes et des communistes, des abolitionnistes et des ennemis de la peine de mort, des radicaux et des défenseurs des droits de la femme; tous, professant le plus vif amour pour l'humanité, veulent renverser tous les pouvoirs religieux, civils et politiques, proclament le merveilleux progrès de la race humaine durant les cent dernières années, et prédisent pour le monde une ère nouvelle; mais, en dehors de ces sentiments, ne sont d'accord entre eux sur aucun point (p. 32).

Entouré de cette légion d'apôtres, le docteur marche toujours. Il entre en communion d'idées avec une femme libre, nommée Priscilla, dont les mœurs sont pures, mais la tête totalement perdue. Cette femme a un mari. Comme elle se doit tout entière à l'humanité, elle n'a pour son époux qu'indifférence et systématique froideur. Sa philosophie est large comme le spiritisme qu'elle a embrassé. A ses yeux, Satan est un déshérité, un proscrit qu'il faut réhabiliter par le progrès; rien n'est vicieux ou criminel que ce qui réprime la libre activité des individus et empêche ainsi le développement et l'accroissement de la race : « Voyez ici, mon cher « ami, dit Priscilla, l'œuvre que vous avez à accomplir, vous et vos « compagnons, vous les réformateurs du monde. Allez et brisez ce « vaste système de tyrannie; émancipez l'Etat de l'Eglise, l'homme « et la société de l'Etat, et la femme de l'homme et de la société... « Tout bien imaginable est renfermé dans ce seul mot : Liberté « (p. 54). »

Dans l'une de ces réunions que la belle Priscilla illumine des rayons de sa philanthropie, la *Jeune Italie* a son fondé de pouvoir; c'est le signor Urbini. Ce démocrate a pour mission de greffer le car-

bonarisme sur l'arbre de la science universelle. Il parle avec feu : « L'Italie, dit-il, est le boulevard du papisme ; en arrachant l'Italie « au pape, tout l'attirail de la superstition et des pieuses impostures « croule immédiatement. Mais cela ne peut se faire par des attaques « directes contre la religion nationale, ni par un appel manifeste aux « doctrines de la réforme sourde de l'Italie. On peut s'adresser au « sentiment protestant ; mais là, par la voix des chefs du parti ita- « lien, on ne peut qu'invoquer l'amour de la patrie contre l'Au- « triche ; l'amour de la liberté, la démocratie, contre le pape et les « princes. Sans aucun doute, il faut faire la guerre au pape, mais « seulement comme prince temporel. Une fois privé de ses Etats « transformés en république, l'Eglise, soutien de la tyrannie sur le « continent, serait anéantie ; la démocratie universelle triompherait, « et une religion universelle rallierait le monde entier (p. 74). » — Après ces révélations, le docteur prend la parole : « Le plan de la « *Jeune Italie*, exposé avec plus de détails et réalisé en substance de « 1845 à 1849, lorsque, contrairement à toute prévision humaine, la « France républicaine supprima la république romaine et rétablit le « pape, frappa Priscilla et moi, il nous parut admirable, et nous ré- « solûmes d'y donner notre concours (p. 75). » De là une association politico-religieuse dont le magnétisme ou le culte de Satan est l'âme, suivant le docteur Brownson.

La caravane philanthropique et réformatrice se met en route, visite tous les Etats de l'Europe, trouve surtout en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie de puissants concours, établit partout des centres d'illuminés, liés fatalement les uns aux autres par la chaîne du mesmérisme. Par leurs efforts, l'Europe s'ébranle, — c'est toujours à M. Brownson que nous laissons la parole ; — elle s'agite dans un grand mouvement de réforme, et s'écroule au bruit des révolutions. — A cette œuvre, le docteur, fasciné par l'esprit malin, et Priscilla, son amie, qu'il tient captive sous un charme diabolique, travaillent sans relâche avec une activité dévorante. Pendant que Priscilla est à Rome, un excellent prêtre, à qui elle a donné une hospitalité généreuse, lui adresse des paroles saintes et fortes, qui l'éclairent et la subjuguent ; bientôt elle le voit tomber mort à ses pieds, sous le poignard démagogique. La voici changée ; elle échappe aux étreintes de l'enfer ; la paix rentre dans son âme avec la raison et la foi catholique. C'est vainement que le docteur, toujours esclave de Satan, veut reprendre sur elle son empire : dans l'une de ces tenta-

tives, il reçoit de l'époux indigné de Priscilla un coup de poignard. Cette blessure lui est précieuse : il se replie douloureusement sur lui-même, il sonde ses plaies morales, il se voit malheureux et trompé en compagnie des anges de l'abîme; il remonte donc courageusement vers la liberté et la lumière; un homme de sens et de cœur, M. Merton, achève, par ses doctes entretiens, de l'élever jusqu'à ces régions supérieures de la vérité et de l'amour, d'où le calme et le repentir descendent enfin dans son cœur. Depuis ce temps, il ne songe qu'à faire son salut dans l'humilité et les larmes. « Après tout, dit-il, « le bien est plus grand que le mal, et l'amour plus fort que l'enfer « (p. 230).

On comprend la portée de ce livre. C'est à la fois un tableau et une thèse dans un roman. Au tableau brillent les pompes et les œuvres des médiums du magnétisme et du spiritisme. Ces deux formes d'une même action satanique, sauf les circonstances où la nature et le charlatanisme les font agir, portent au front le signe de l'ange déchu. La thèse, c'est que la révolution a pour promoteur et directeur suprême, Satan, et pour agents et propagateurs des hommes qui ont fait avec lui un pacte explicite; si bien que l'Europe, quand elle est bouleversée, est littéralement sous le charme des esprits de ténèbres. Le docteur Brownson va plus loin : il estime que ce n'est pas la philosophie du XVIII[e] siècle, mais la magie de Mesmer, de Cagliostro et de Weishaugt qui a produit la grande révolution française; il y a mieux: tous les sectaires qui ont ravagé le monde ont été des hommes terriblement sérieux et convaincus, témoin Mahomet, Luther et Calvin, les Camisards, Wesley et Knox, Cromwell et les Têtes-Rondes. C'est qu'ils avaient tous une exaltation satanique; tous étaient liés à l'enfer et avaient fait un pacte avec la mort. — En tout cela, nous paraît-il, le docteur Brownson exagère. Sans doute la magie, la démonolâtrie, a eu son rôle dans la préparation et l'accomplissement des catastrophes antireligieuses et antisociales de tous les âges; sans doute encore on la retrouve dans les complots mystérieux de la rébellion moderne. Le P. Bresciani, de si regrettable mémoire, nous l'a montrée dans les profondeurs comme au faîte des sociétés secrètes, dans le *Juif de Vérone*, dans la *République romaine* et dans *Lionello*, dont nous avons parlé. De plus, il est incontestable que le magnétisme et le spiritisme ont pour but de propager, par une consécration satanique, les doctrines perverses du jour, et de les opposer, non plus seulement comme philosophie, mais comme religion ayant ses pon-

tifes, ses temples, ses oracles et son culte, à la religion divinement révélée. A ce double point de vue, nous sommes d'accord avec le docteur Brownson; mais nous ne pouvons admettre avec lui et comme lui que tous les sectaires, parce qu'ils ont obéi aux suggestions des esprits du mal, ont fait avec eux une convention explicite ou ont subi invinciblement leur influence; nous ne pouvons croire, en les supposant même livrés à la magie, qu'ils aient été nécessairement sérieux et convaincus. Comment les esclaves du « père du men« songe, » de celui qui a menti « dès le commencement » seraient-ils sincères? Ensuite, le père de l'imposture n'a pas toujours besoin d'une action visible et tangible pour séduire les âmes, pour s'attacher les gouvernements et les peuples. Les ressources de la tentation suffisent souvent à ses projets. En surexcitant l'orgueil et la volupté, il arrive à ses fins; en se choisissant des hommes qui lui obéissent sans le savoir, il répand à profusion l'erreur et le vice; il est ainsi à la tête des ligues scélérates et les fait agir. Signalons la magie partout où elle se montre avec évidence; mais ne l'affirmons pas *a priori*.

Nous aurions encore à reprocher au docteur Brownson quelques jugements peu exacts sur les hommes et les choses de la France; mais comme il faudrait, pour justifier nos réserves, entrer dans un ordre de discussions qui n'est pas de notre domaine, nous nous bornerons à lui signaler les pages 124, 125 et 127.

En résumé, l'*Esprit frappeur*, malgré ce qu'il peut y avoir de systématique et de forcé dans ses théories, est un livre excellent. Nous en conseillons vivement la lecture à tous ceux qui se font encore illusion sur le spiritisme, qui considèrent des expériences condamnables et condamnées comme une récréation permise ou comme une utile apologie de nos dogmes. Ils comprendront, s'ils veulent se donner la peine de lire attentivement ces pages d'ailleurs fort attrayantes, l'identité, sous bien des aspects, de la magie, du magnétisme et du spiritisme, puis leur influence sur les doctrines subversives de notre temps, et sur des complots qui ont pour objet immédiat de traduire ces doctrines en révolutions.

GEORGES GANDY.

129. ÈVE, par Mlle Zénaïde FLEURIOT (Anna Edianez). — 1 volume in-12 de 230 pages (1861), chez C. Dillet (*Lectures pour tous*); — prix : 2 fr.

On ne peut contester à Mlle Fleuriot le talent de délayer agréablement une idée que d'autres resserreraient dans un cadre beaucoup

plus étroit. Ses broderies, qui plaisent assez à la partie féminine du jeune public, n'excluent cependant pas, au moins dans ce volume, un certain fond solide qui est la principale valeur du livre. Nous ne pouvons mieux comparer celui-ci qu'à une petite table couverte de viandes délicates, qui disparaissent en quelque sorte sous l'abondance des ornements dont elles sont surchargées.

Il se compose de cinq nouvelles déjà publiées dans diverses revues. La plus importante n'est pas précisément celle qui lui prête son titre. *Eve* est l'histoire d'une jeune malade qui veut dissimuler à son père sa triste position, mais que ni ses efforts, ni ceux d'amis dévoués ne peuvent sauver. Longtemps livré au désespoir, le malheureux père, déjà cruellement éprouvé, refuse de se résigner à cette dernière perte, jusqu'à ce qu'une bonne œuvre provoquée par le souvenir de sa pieuse fille lui révèle le secret d'inépuisables consolations. — *Heur et malheur* est le tableau d'une de ces catastrophes qui ruinent en un instant toutes les espérances terrestres d'une famille. — Le *Fou du bois* est une touchante légende bretonne, présentée avec talent et empreinte de couleur locale. — Dans la *Dernière cause*, — qui est véritablement ici la pièce de résistance, le mets savoureux auprès duquel les autres semblent des hors-d'œuvre, — le talent d'observation de l'auteur n'a pas seulement pour objet de futiles détails, il retrace avec vérité quelques traits de la vie du monde réel. — *Ce qui console* est une causerie dont la conclusion laisse à désirer. Nous convenons que la vue d'un visage enfantin a pu ranimer plus d'un cœur flétri ; mais de tous les troncs brisés ne naissent pas toujours de frais rejetons. Mlle Fleuriot aurait pu offrir aux malheureux un motif de consolation plus à la portée de tous, ayant surtout plus d'élévation, en comblant par les espérances chrétiennes et l'exercice des œuvres de charité les vides que la mort avait creusés aux cœurs de ses héros. J. Maillot.

130. LES JEUNES FILLES *et les jeunes femmes*, par Mme Brisset des Nos. — 1re partie : *les jeunes Filles*. — 1 volume in-12 de II-290 pages (1862), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris ; — prix : 2 fr.

Quelques-unes des études morales qui composent ce volume ont été insérées dans la *Gazette de France*, où elles furent fort remarquées. Les nombreux chapitres par lesquels l'aimable auteur vient de compléter ces esquisses répondent bien au reste, et forment une œuvre digne d'être recommandée tout d'abord aux mères et aux in-

itutrices, bien que ce premier volume ait spécialement pour objet les unes filles. Celles-ci le liront aussi avec plaisir et le reliront sou- ;nt, parce qu'elles y contempleront leur image morale réfléchie mme dans un miroir, et y reconnaîtront leurs instincts, leurs ten- nces, leurs rêves, leurs vœux secrets, à la lueur d'une expérience ii éclairera leur avenir. Quoi de plus sympathique à ces jeunes ima- nations pour qui tout est encore mystère! Eminemment chaste et rétienne, la langue de Mme Brisset des Nos est encore celle du eilleur monde : un talent d'observation exquis, une bienveillance ute maternelle, voilà ce qui distingue ces précieux avis dictés par cœur.

Les premiers chapitres nous montrent la jeune fille entrant dans la e morale, à l'époque de sa première communion, puis les premiers chastes sentiments qui se développent en elle. Vient ensuite la lestion du travail : outre la part de devoirs laborieux dont la jeune le est chargée dans la maison paternelle, et qui la prépare à son le futur d'épouse et de mère, l'auteur passe en revue les diverses ofessions auxquelles la jeune fille peut être ou peut se croire appe- :. Les plus humbles rangs de la société ont leur part dans cette menclature. Ce qui concerne la condition de l'institutrice y est veloppé. Viennent ensuite les jeunes filles artistes dans leurs spé- ilités : là sont, à juste titre, signalés bien des écueils, mais rien n'y note le parti pris; les peintures sont si vraies, les appréciations si stes, que la jeune fille elle-même sera capable d'en décider.

Le chapitre qui traite de l'influence des lectures dans cet âge où sprit se forme, est profondément senti et frappant de vérité. Après oir donné une idée de la lutte que se livrent le bien et le mal dans jeune cœur qui s'épanouit au printemps de la vie, « qui fera, dit l'auteur, pencher la balance et entraînera cet esprit encore indécis et mobile? Ce sera le conseiller mystérieux qu'elle consultera en secret, le livre qui lui parlera aux heures de la solitude (p. 174). »

Les derniers chapitres concernent les jeunes filles de quinze à vingt s. Leur parler mariage, c'est répondre à leurs pensées secrètes; iis en les préparant à cette vocation, la plus présumable pour la ipart d'entre elles, Mme Brisset des Nos ne leur en dissimule pas graves devoirs; loin de leur présenter cet avenir comme le com- ;ment de leur bonheur et le but de leur existence, elle ne le leur ontre que comme l'obligation d'un renoncement dont elles doivent re l'apprentissage dans la maison de leurs parents. Aussi, de ce que

ce mot mariage est prononcé dans ce livre, il ne s'ensuit pas qu'il ne faille pas l'introduire dans les maisons d'éducation. Répondre sagement aux questions des jeunes personnes sur cet important sujet prévient bien des idées fausses, et ne les laisse pas désarmées dans la lutte qui attend la plupart d'entre elles. Le cas où l'on ne se marie pas et la vocation de la vierge chrétienne sont aussi l'objet de quelques considérations; mais ce livre semble surtout destiné aux jeunes filles qui ne doivent pas entrer dans le cloître. Il nous paraît un des meilleurs guides que l'on puisse offrir à celles qui, sortant des paisibles retraites où elles n'ont eu d'autre devoir que l'obéissance, vont commencer à encourir la responsabilité de leurs actes, et à marcher seules dans la carrière qui s'ouvre devant elles. J. MAILLOT.

131. **LE GUIDE DU PÉNITENT,** ou *Exercices pour la confession et la communion, extraits des Confessions de saint Augustin,* par M. l'abbé MERTIAN, curé de Juilly. — 1 volume in-18 de 404 pages (1862), chez Morin; — prix : 1 fr. 20 c.

132. **LA PRIÈRE DU CŒUR,** ou *Méditations et élévations extraites des Opuscules de saint Augustin,* par LE MÊME. — 1 volume in-18 de 348 pages (1862), chez le même éditeur; — prix : 30 c.

C'est une pensée qu'on ne saurait assez louer, de mettre entre les mains des fidèles, comme formules de prières pour tous les besoins et toutes les situations de la vie, ces admirables pages des saints Pères, auprès desquelles languissent tant de productions trop facilement acceptées par la piété des peuples, et qui finissent par s'établir en reines dans nos recueils, eucologes, manuels, *vade mecum*, etc. Divers essais ont été tentés dans ce genre depuis plusieurs années et accueillis avec bonheur. Les deux volumes de M. l'abbé Mertian méritent-ils une sympathie semblable? Oui, certainement; car ils sont empruntés au plus grand, au plus sublime, au plus tendre et au plus saint des maîtres; ils ont été édités dans un format commode et portatif.

Le premier renferme quelques prières, les exercices pour la confession et la communion annoncés au titre, les psaumes de la pénitence commentés et médités, plusieurs litanies, les prières pour la sainte messe et le chemin de la croix.

Le second volume contient, de saint Augustin, trente et une méditations et trente et une élévations. Il est impossible de trouver de plus touchantes prières, de plus merveilleuses aspirations vers Notre-Seigneur et vers le ciel. A ce point de vue, des deux publications de M. l'abbé Mertian, celle-ci est de beaucoup la meilleure, d'autant

ue le *Guide du pénitent* reproduit plusieurs des pages de la *du cœur* (p. 239), avec un changement de caractères dont on end pas compte.

s eussions aimé quelques lignes au moins de préface, pour ire sur quelles données a travaillé M. le curé du Juilly, le but qu'il s'est proposé, à quelle classe de fidèles il s'adresse, si la tion des opuscules est sienne ou s'il l'a empruntée à des devan-ꞁa part qui lui revient est et demeure une énigme. Cette tra-ı nous a semblé aisée, naturelle, heureuse, bien qu'en plu-endroits la délicatesse de la phrase latine n'ait pas été saisie, ou ins rendue par les tournures propres à notre langue.

titres ne sont pas bien choisis; il est infiniment plus question itence dans la *Prière du cœur* que dans le *Guide du pénitent*. e distingue les méditations des élévations, si ce n'est l'étiquette ire sous laquelle on a rangé les unes et les autres. Et puis, on annonce un livre extrait de saint Augustin, on devrait bien ıs consacrer une bonne partie à des litanies, à des psaumes, à ères qui ne lui appartiennent aucunement. — Voilà bien des dé-lls sont malheureusement réels et accusent un travail trop hâté, ıors de tout plan sérieux et de toute idée bien arrêtée.

V. Postel.

ISTOIRE *de la liberté religieuse en France et de ses fondateurs*, par -M. Dargaud. — 4 volumes in-12 de VIII-448, 476, 432 et 484 pages ꞉), chez Charpentier; — prix : 14 fr.

(*Voir p. 134 de notre présent volume.*)

livre, disions-nous dans notre premier article, est une per-le insulte à la vérité. Ce jugement est sévère; achevons de le ꞉r. — Déjà nous avons prouvé que les novateurs, au XVIe siè-ꞁin de vouloir affranchir les consciences, ne songeaient qu'à ꞁervir. Nous continuerons cette intéressante étude en exami-l'abord la pensée politique des soi-disant réformateurs. Si ces ıes de *paix* et d'*amour* ont été séditieux, s'ils se sont insurgés les lois et les institutions de la France, s'ils ont attenté à la é royale pour obtenir par la violence la suprématie dans les af-le l'Etat, il sera évident que M. Dargaud a dissimulé la question ꞁle, et qu'il ne s'agissait pas, entre eux et la royauté française, oir si un prétendu Evangile nouveau devait avoir ses prédica-ses temples et ses écoles, mais s'il était loisible à des factieux

de bouleverser la France par la guerre civile, jusqu'à ce qu'il leur fût permis de gouverner et de régner pour s'imposer par la force à la fille aînée de l'Eglise, en satisfaisant toutes les ambitions, toutes les vengeances coalisées sous leur drapeau. Telle est, nous le répétons à dessein, la question vraie, complétement dénaturée dans cette prétendue histoire. Or, à cette question, voici la réponse que donnent les faits.

Le protestantisme voulait changer le système politique de la France. C'est ce qu'atteste Marillac, archevêque de Vienne, un de ces demi-huguenots dont l'auteur fait l'éloge quand ils inclinent vers la secte. « Mutation de religion, disait-il, emporte mutation de l'Etat. » Et une telle parole n'était que l'expression, à cette époque, du sentiment de tous. Citons, à cet égard, un historien peu suspect, M. Lavallée. « Le protestantisme, dit-il, avait d'abord trouvé faveur « en France ; parce que son principe était en harmonie avec le « *génie national ;* mais son alliance avec les factions de cour, son « caractère aristocratique, ses allures arrogantes, ses projets de des« truction lui avaient enlevé toute popularité. La société française « était fondamentalement catholique. Depuis le roi jusqu'au serf, tout « était lié hiérarchiquement par la religion. Le catholicisme était « l'âme de la famille, de la cité, de la nation ; il s'était profondément « insinué dans toutes les veines du corps social ; il était pour le peuple « la sanction du passé et de l'avenir, la garantie de tous les droits, la « source de toutes les jouissances ; il était la vie entière. Lois, mœurs, « actions, pensées, arts, cérémonies, foyer domestique, existence pu« blique, tout était imprégné de catholicisme. Aussi le peuple regar« dait-il les protestants comme des sacriléges, des infidèles, des sau« vages, qui voulaient détruire toute la société. A ses yeux, ce « n'étaient pas des novateurs qui différaient de sa croyance seule« ment par quelques dogmes, c'étaient des ennemis, des étrangers « qui l'insultaient par leur mépris pour tous les objets de sa vénéra« tion ; et quand il les vit détruire églises, croix, tombeaux, quand il « les vit s'attaquer à tout ce qui était pour lui civilisation, gloire, « bonheur, c'est-à-dire à ces innombrables chefs-d'œuvre des arts « que la foi du moyen âge avait enfantés, il les prit pour des bar« bares semblables aux Sarrasins, et les traita comme tels (*Histoire « des Français*, t. I, p. 560). » — Il serait difficile de mieux signaler le caractère de la réforme. Que voulait-elle établir en France? Une théocratie despotiquement oligarchique. Bèze, son oracle, déclarait que l'Etat doit surtout régler les mœurs, punir l'idolâtrie, et faire

régner la vraie et unique religion; d'où il suit qu'à ses yeux les luttes de ses coreligionnaires étaient essentiellement politiques. Cette théocratie fut établie et maintenue à Genève par la terreur. Bèze, disciple soumis de Calvin, l'eût fait régner en France, à l'exemple de son maître, s'il avait triomphé. C'est ce que fait voir avec une pleine évidence l'organisation tout oligarchique des consistoires, ce qu'attestent les deux principaux manifestes politiques du calvinisme, à savoir le *Franco Gallia* d'Hotman et les *Vindiciæ contra tyrannos* de Languet. « Quelques tyrans et un peuple d'esclaves surveillés, dit « avec raison un écrivain rationaliste, M. Baudrillart, telle fut en « réalité la démocratie calvinienne, rigoriste, formaliste, inquisito« riale, comme l'est la foi sans la charité, comme devait l'être à « plus forte raison la foi dans le Dieu tyrannique qu'avait rêvé l'a« trabilaire réformateur. » — Un publiciste éminent qu'on ne peut suspecter d'intolérance, M. le comte de Carné, reconnaît ainsi l'esprit politique de la réforme : « Débarrasser les princes électeurs du « joug que faisaient peser sur eux les constitutions de l'empire ger« manique, faciliter à Henri Tudor ses sanglants hyménées, per« mettre à Gustave Wasa de rémunérer les services de ses pauvres « compagnons par le pillage des églises et la distribution des terres « ecclésiastiques, livrer à la dévastation, des bords de la Baltique à « ceux de la Méditerranée, les vieilles abbayes, les nobles comman« deries et les menses épiscopales, ce n'était pas faire de la théologie, « et je ne sais pas d'œuvre plus exclusivement politique que celle« là..... Quelques efforts qu'aient tentés pendant près d'un siècle les « chefs successifs des réformés, depuis le premier prince de Condé « jusqu'au dernier duc de Rohan, pour provoquer le morcellement « du territoire, leurs projets de fédéralisme n'en ont jamais altéré « l'intégrité (*Les Fondateurs de l'unité française*, t. II, pp. 13, 15 « et 16). » C'était là, en effet, un autre côté antinational de la réforme. Elle voulait briser par des séditions entreprises de compte à demi avec l'étranger cette belle unité que la France s'était conquise par ses rois, par sa diplomatie et par son épée. Si la réforme eût vaincu, c'en était fait de la France comme grande nation; elle reculait jusqu'au morcellement féodal du xe siècle. — Et de quels moyens disposaient les calvinistes pour arriver à déchirer la France et à la courber sous le despotisme oligarchique de leur minorité? Ils étaient un Etat dans un Etat. Une formidable organisation secrète reliait leurs consistoires par une correspondance incessante, par des émis-

saires infatigables. Ils levaient des troupes, ils avaient des places fortes, beaucoup d'argent. A un signal donné, ils mettaient en mouvement des centaines de villes et disposaient d'une armée puissante. Au commencement de 1567, ils purent, grâce à la force d'une association occulte que l'autorité ne contrôlait pas, faire éclater une révolte à peu près générale, qu'ils accompagnèrent, suivant leur habitude, de massacres et de pillages.

Jetons maintenant un rapide coup d'œil sur l'histoire des huguenots depuis leur apparition en France jusqu'à la publication de l'édit de Nantes, et nous trouverons dans les faits la traduction des principes de révolte, de tyrannie, d'anarchie et d'intolérance que nous avons signalés. — Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que M. Dargaud lui-même peut ici nous servir de témoin contre ceux qu'il croit justifier. Quelles que soient, en effet, ses « diplomaties » et ses réticences, il doit faire des aveux.

Partout où les protestants furent les maîtres, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, en Ecosse, en Bohême, en Hollande, en Danemark et en Suède, ils interdirent le culte catholique sous des peines cruelles. Ce fut leur premier acte après la victoire. En France, ils commencèrent non par demander pour eux-mêmes la liberté religieuse, mais par l'interdire aux catholiques. Le premier d'entre eux poursuivi pour hérésie, fut Jean Leclerc, déclaré coupable d'avoir affiché à la porte de la cathédrale de Meaux un placard rempli d'abominables injures contre la religion de l'Etat. En 1528, les sectaires abattirent une image populaire de la Vierge. La même année, deux misérables, payés pour briser des statues, en détruisirent plusieurs tout près de Paris. Des placards, pleins d'outrages pour la religion catholique, furent affichés dans toute la France et jusqu'à la porte de la chambre du roi. Plus le nombre des protestants augmentait, plus ils insultaient en paroles et en actes, comme on peut le voir dans une lettre de Sturm à Mélanchton, aux croyances des catholiques et à tout ce qu'ils vénéraient. — Sous Henri II, leur audace redoubla; ils brisèrent les images, pillèrent les églises et insultèrent les prêtres. Partout où ils purent s'établir, ils supprimèrent immédiatement le culte catholique, comme l'avoue ingénument de Bèze dans son *Histoire ecclésiastique*. « Ce culte, dit-il, *cessa de soi-même.* » Le mot est heureux; sans doute, il vaut la chose. Ainsi firent-ils à Castres, à Montpellier, à Nîmes, en Normandie, dans le Béarn, au centre de la France, etc. Dès que la « destruction des idoles » se fait avec ordre, Calvin ne se

plaint pas ; Bèze ne blâme dans ses amis qu'une brutalité maladroite. Il écrit à la reine de Navarre que les brisements d'images sont tellement ordonnés par Dieu, qu'une inspiration divine peut seule inspirer cette universelle ardeur pour le renversement des idoles, et que l'enthousiasme des petits doit humilier la tiédeur des grands. « Envoyez-« nous des troupes, écrit-il aux Suisses en 1561, et nous verrons la « ruine complète du papisme. »

Arrivons aux guerres religieuses. La première eut pour prétexte, sinon pour origine, le massacre de Vassy, massacre dont l'insolence des protestants fut la première cause, et que la modération du duc de Guise ne put arrêter. Un de leurs chefs, Languet, écrivit à l'électeur de Saxe, un mois avant le massacre de Vassy, qu'en Gascogne et dans le bas Languedoc, ainsi qu'en Provence jusqu'aux Pyrénées, à quarante lieues à la ronde, pas un prêtre romain n'osait se montrer en public, et que partout les idoles étaient abattues. Il raconte, en 1560, que plusieurs hommes armés ont proclamé l'abolition de la messe devant le peuple rassemblé à la foire de Falaise, et ont ordonné à tous de ne se rendre qu'au prêche.

Avant l'affaire de Vassy, le complot d'Amboise avait éclaté. Condé en était le chef ; il voulait enlever le roi, s'emparer des Guise et les assassiner s'ils résistaient. Le secrétaire Renaudot, c'est-à-dire l'exécuteur en chef de cette conspiration, a même avoué que le roi lui-même, suivant les instructions qu'il avait reçues, devait être égorgé. Or, Condé, — M. Dargaud l'avoue, — n'était alors qu'un homme de plaisir sans croyance. Son complot était donc politique ; il voulait renverser les Guise, se défaire du roi ou le mettre en sûreté, et gouverner la France. Voilà comment la liberté de conscience était en cause. Après des châtiments que M. Dargaud exagère, et qui sont pour lui des cruautés abominables, Condé est pardonné. Pour témoigner sa reconnaissance, il reprend en sous-œuvre le complot d'Amboise ; dénoncé par un des siens, il est saisi, et la magnanimité du duc de Guise lui sauve encore la vie et lui rend la liberté. Dans ces circonstances, Charles IX succède à François II. La cour et les Guise sont tellement débonnaires pour les protestants, qu'on leur promet, dans l'assemblée des notables à Fontainebleau, d'examiner leurs requêtes sur le libre exercice de leur culte ; que Coligny peut impunément, dans cette réunion, insulter le duc de Guise et demander qu'il congédie sa garde de sûreté ; que le cardinal de Guise déclare qu'il faut convertir les dissidents par des missions et réprimer seulement par la force leurs ten-

tatives séditieuses; qu'enfin les deux demandes de ceux-ci, à savoir la convocation d'un concile national et celle des états généraux, leur sont concédées. Encore une fois, les chefs des catholiques amnistient les séditieux et offrent la paix. Bientôt, par une indulgence excessive, le colloque de Poissy, vain tournoi de paroles, est accordé aux factieux. Eh bien ! que dit Stuekins, envoyé de Zurich à ce colloque? Il affirme avec bonheur dans une de ses lettres, qu'en Normandie comme en Gascogne l'intolérance calviniste est des plus florissantes et que la messe y est généralement abolie. C'est au milieu de ces espérances qu'éclate le massacre de Vassy, et qu'à propos de cette échauffourée les huguenots, comme nous le disions tout à l'heure, mettent la France en feu. Guise est vainqueur : il va exterminer la faction dans Orléans, son dernier abri. Alors Coligny, comme nous pourrions le prouver, arme le bras de l'assassin Poltrot; Guise succombe en pardonnant à son meurtrier; et, pour tout châtiment de cet attentat, un édit de pacification tout à l'avantage des sectaires est publié. Sont-ils satisfaits? Moins qu'auparavant. Le roi et Catherine ayant eu à Bayonne avec le duc d'Albe un entretien religieux et politique où les propositions sévères du général espagnol avaient été repoussées, les huguenots répandent perfidement les plus mauvais bruits et somment le gouvernement d'avoir à congédier les Suisses. On était en 1553. Alors Condé s'allie à Coligny, et ce dernier n'hésite pas, en se mettant à la tête des factieux, à précipiter son pays dans toutes les horreurs d'une guerre civile. Après la mort du connétable de Montmorency à Dreux, c'est-à-dire après un succès des catholiques, les protestants sont traités en vainqueurs. Ils obtiennent « la paix *fourrée,* » une paix qui ne sera pour eux qu'une trêve. En dépit de leurs promesses, ils refusent de restituer les places fortes. De là d'autres malheurs. Battus à Jarnac et à Moncontour, ils sont récompensés de leur défaite par la paix de Saint-Germain, et alors la France humiliée se demande si les huguenots, lors même qu'ils eussent été complétement vainqueurs, auraient pu espérer pour eux des conditions aussi favorables, et pour les catholiques des clauses plus honteuses. De ce jour, l'orgueil séditieux de Coligny n'a plus de bornes. Il est introduit à la cour. Nommé lieutenant général, il y règne et gouverne. Charles IX est à ses pieds : il l'appelle son père; il n'est plus roi et a trouvé son maire de palais. — Cette inconcevable faiblesse enhardit les huguenots et prépare d'autres catastrophes. Coligny, dès lors, est un Richelieu anticipé, mais au profit de ceux

que le terrible cardinal saura réduire au silence. Il commande au roi. Il veut le forcer d'attaquer l'Espagne, de s'allier à l'Angleterre, de soutenir les révoltés des Pays-Bas; et quand Charles IX se permet d'hésiter, il n'hésite pas, lui, à proférer des menaces. Cet orgueil insensé précipite sa chute. Nous touchons à la Saint-Barthélemy. Catherine de Médicis et les siens, abritant des ambitions et des vengeances égoïstes derrière ce grand intérêt religieux et national qui passionnait la France, méditent l'assassinat de Coligny. L'amiral n'est que blessé. Charles IX, étranger à ce crime, en témoigne la plus sincère indignation; il entoure Coligny d'une garde nombreuse. Mais les protestants s'irritent; ils prennent les armes, ils se réunissent devant la maison de leur chef et dans plusieurs quartiers de la capitale; ils outragent et menacent le roi avec autant de violence que d'ingratitude. Sur ces entrefaites, le conseil de Catherine décide, pour exterminer tout d'un coup et par un grand crime la faction protestante, que Coligny et tous les chefs huguenots seront mis à mort. Charles IX arrive; il résiste d'abord; mais comme on lui annonce qu'un complot va éclater, et que, s'il ne le prévient, c'en est fait de son trône et peut-être de sa vie, il déclare qu'il faut en finir et égorger tous les protestants; parole violente, qui exagérait la pensée du roi; impatience fébrile, que le conseil, en dépit de son projet exécrable, considéra comme une de ces boutades si familières à Charles IX. En effet, les instructions données par le conseil même aux égorgeurs n'ont trait qu'à Coligny et aux autres chefs protestants spécialement désignés. Toutefois, avant l'heure fixée, Charles IX et Catherine même s'effraient. Un contre-ordre est donné; il arrive trop tard. Le méprisable duc d'Anjou, le futur Henri III, exécute à sa guise les ordres de la cour; il ne tue pas en masse, mais il frappe tous ses ennemis. Bientôt les colères, accumulées dans l'âme du peuple par tous les crimes des factieux et par les concessions de la cour, débordent à Paris et de toutes parts. Les scélérats eux-mêmes sont déchaînés. C'est l'anarchie du meurtre, du vol et de la vengeance. Dès le premier jour, Charles IX ordonne de réprimer sévèrement les désordres; mais il ne peut contenir la tempête qu'il a déchaînée. Vainement écrit-il aux gouverneurs de provinces de prévenir ou d'arrêter les égorgements; la situation est plus forte que ses désirs. — Voilà, en quelques mots, la vérité *vraie* sur la Saint-Barthélemy; forfait à jamais exécrable, sans doute, mais que l'équitable histoire ne doit pas imputer seulement à Catherine et à

sa faction. Après les crimes de Coligny et de sa secte, une Saint-Barthélemy était inévitable. Un jour ou l'autre, le peuple exaspéré, saturé en quelque sorte de ressentiments, eût éclaté comme un ouragan. Certes, il faut maudire ces représailles! mais qui donc avait, depuis plus de trente ans, fatigué et irrité la France par les massacres, les pillages et les sacriléges? Voilà ce qu'il faut dire et ce qu'on n'a pas assez dit. Est-ce que, pendant le règne de François II, les sectaires n'ont pas troublé tout le pays? Est-ce qu'en 1561, au moment où leurs demandes étaient écoutées, ils ne redoublèrent pas de fureur, massacrant à Montpellier environ deux cents personnes, pillant la cathédrale et interdisant le culte aux environs, si bien que Calvin lui-même les dit furieux et poussés par des démons; mettant à sac les églises de Nîmes, de Montauban, de Castres et de bien d'autres lieux (Voir Languet, historien du parti); exterminant les Aquitains, suivant Bèze lui-même (6 janvier 1562); abattant les *idoles* et massacrant les prêtres à Bazas; enfin, se livrant dans le midi, selon Bèze encore, à des fureurs inimaginables? Les gouverneurs de provinces ont reçu ordre de ne pas punir les violations des édits par les huguenots. En fait, la tolérance est à peu près complète. Que font les sectaires? Plus que jamais ils brûlent d'exterminer les catholiques, de susciter d'autres guerres, et Bèze, toujours Bèze, l'oracle du parti, annonce en novembre 1561 de nouveaux troubles comme imminents, pendant que Languet convient, dans une de ses lettres, que les catholiques font tous leurs efforts pour amener une tolérance mutuelle; aussi, pendant toute l'année suivante, les huguenots pillent et massacrent partout. C'est l'éternelle redite des documents. Et ce sont les chefs qui commandent les crimes, qui font même traîner les catholiques au prêche par des soldats. En 1567, le 27 septembre, ils s'arment en silence; ils veulent prendre Charles IX, qui avait tant fait pour eux, et se défaire *par tous les moyens* des catholiques qui l'environnent. Sans un heureux hasard, la famille royale était perdue; les catholiques sans défiance auraient été égorgés en masse, volés ou expulsés. Veut-on la preuve de ce qu'ils auraient fait? Voici ce qu'ils firent alors. Le 30 septembre, ils prirent Nîmes, emprisonnèrent sans la moindre provocation des centaines de catholiques, puis retirèrent des cachots, pendant la nuit, plus de cent cinquante personnes, les taillèrent en pièces, et comblèrent presque un grand puits avec des cadavres. Par ordre des chefs, ils assassinèrent les principaux notables de la ville. Le lendemain, ils saccagèrent les

églises et livrèrent au pillage toutes les maisons des catholiques. Telle fut la Michelade, une des Saint-Barthélemy du fanatisme calviniste. Les jours suivants, mêmes horreurs dans une foule de villes. A Soissons, l'on pille; à Alais, à Auxerre, à Bagnols, à Viviers, à Rochefort, à Uzès, etc., on pille et on tue, non par entraînement populaire, comme firent plus tard les catholiques, ni sous la pression d'une circonstance imprévue, mais avec une froide préméditation et une férocité réfléchie.

Mais qu'arriva-t-il après cette Saint-Barthélemy qu'on nous oppose sans cesse, bien que ce crime, — un historien non suspect, M. Soldan, l'a démontré, — n'ait pas été le résultat d'une combinaison politique, et qu'il soit démontré que l'Eglise n'y a pris aucune part, tandis qu'au contraire tout le parti huguenot fut coupable du complot de 1567; qu'arriva-t-il enfin? Après cet orage où ils devaient périr, les protestants furent plus forts; on traita de puissance à puissance avec eux; mais toujours mécontents, ils méprisèrent les décisions des états généraux de 1580, eux qui, peu d'années auparavant, avaient affecté tant d'enthousiasme pour ces assises de la nation. Parce qu'ils y furent condamnés à rendre ces places-fortes où leur sédition s'abritait, ils déclinèrent cette juridiction souveraine, sous prétexte qu'elle était le produit d'une cabale, et de cette nouvelle révolte sortirent d'autres guerres civiles que le roi Henri IV ne put ou ne voulut terminer qu'en livrant aux huguenots, par le fameux édit de Nantes, cent dix places de sûreté. M. Dargaud salue, dans cet acte, le triomphe de la liberté de conscience; il se trompe deux fois. D'abord, cette liberté fut restreinte et ne ressembla nullement à cette liberté religieuse dont il fait un droit de l'homme, un droit imprescriptible. Ensuite, la sédition, plus que la tolérance, reçut alors la sanction d'un édit. Qu'advint-il, en effet, sous Richelieu? Prétextant, comme toujours, la violation de quelques privilèges, les réformés, grâce à l'organisation formidable que leur avait laissée l'édit de Nantes, prirent les armes dans le Poitou, le Dauphiné et le Languedoc. L'assemblée générale des *églises* protestantes se transféra à Nîmes malgré la cour. Elle exigea, comme condition de sa fidélité au roi, qu'il fût donné satisfaction aux seigneurs coalisés dont le triomphe eût été la ruine de l'unité française; que l'on suspendît l'accomplissement d'un mariage projeté; que des explications catégoriques fussent données sur le serment du sacre. Ainsi les réformés, alors comme toujours, n'étaient pas seulement une hérésie, mais une

faction; est-ce là ce qui provoque l'enthousiasme de M. Dargaud?

On le voit avec une incontestable évidence : partout et toujours, pendant tout le temps qu'embrasse cette histoire, les protestants se montrèrent, dans les faits comme dans leurs théories, intolérants, exterminateurs et séditieux. Qu'en pense M. Dargaud? Il croit tout simplement qu'il doit bouleverser le vocabulaire, non pas seulement de l'Académie française, mais du bon sens et de l'honnêteté. Il appelle tolérance la tyrannie, patriotisme la sédition, esprit chevaleresque la cruauté des guerres civiles, nécessité la félonie, diplomatie l'astuce. Ne pouvant pas tout à fait changer l'histoire, puisque, enfin, elle est rebelle à sa romanesque imagination, il prend le parti de *dorer*, non pas la guillotine, mais les attentats à la majesté royale, aux lois et à la constitution française, mais les spoliations et les tueries qu'il dissimule presque toujours, mais les provocations qui ont motivé des répressions sévères et les complots antinationaux qui ont appelé sur le sol français les bandes étrangères pour l'inonder de sang et le couvrir de ruines. Depuis la conspiration d'Amboise qu'il déclare nécessaire, jusqu'aux dernières explosions de la guerre civile, il donne toujours tort aux catholiques qui se défendent, raison aux protestants qui attaquent. Quand les édits de tolérance sont accordés avec une si imprudente faiblesse, il a bien soin d'inventer une perfidie gratuite, une arrière-pensée, quelque chose enfin qui puisse toujours lui permettre de poser ses chers huguenots en victimes et en martyrs. Il se tait sur l'organisation politiquement séditieuse des protestants, sur leurs principes destructeurs de toute religion, profondément immoraux et anarchiques, sur leur intolérance farouche, sur le despotisme qu'ils prétendaient exercer non-seulement en matière de culte, mais à l'égard des consciences. Une fois, il remarque qu'ils voulaient imposer aux dissidents une confession religieuse, et il faut bien qu'il les en blâme; mais, en compensation, il les félicite d'avoir préparé l'affranchissement des consciences en les tyrannisant, ce qui veut dire, et c'est là tout l'enseignement de ce livre, qu'en détruisant la liberté religieuse, en se révoltant contre l'autorité de l'Eglise, ils ont facilité aux libres penseurs du XVIII[e] siècle et du XIX[e] la tâche d'anéantir le catholicisme, ou, en d'autres termes, la religion divinement révélée et l'ordre social dont elle est le fondement.

Mais c'est surtout dans ses jugements sur les personnes que M. Dargaud met en lumière ses vrais sentiments. Quand il apprécie les

choses, il dissimule, ou, s'il est franc, il appelle bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien; mais lorsqu'il s'explique sur les personnes, il verse à larges doses la calomnie; car, continuant d'élever un piédestal au crime, il exalte ceux qu'il nomme des *héros de guerres civiles* : Condé, séditieux, ingrat, félon et parjure, sans autre foi qu'une ambition implacable; Coligny, le plus coupable des huguenots; traître à son pays, sur qui il appelle et déchaîne les bandes étrangères; traître à son roi, auquel il promet fidélité en lui faisant la plus impie et la plus dangereuse des guerres; foulant aux pieds toute justice et toute compassion, quand il fait vivre ses hordes en ravageant les provinces par tous les excès, quand il les enrichit ou les paie avec les biens d'église, avec les objets sacrés du culte catholique; Coligny, enfin, dont il faut louer les vertus d'époux et de père, mais dont l'ambition et le fanatisme violents et dissimulés méritent les anathèmes de l'histoire et de tout bon citoyen. M. Dargaud a surtout un fétiche, l'Hôpital. Son enthousiasme à son égard est inépuisable; sa rhétorique a des tropes toujours nouveaux. Il ne s'agit pas ici, on le conçoit, de l'homme privé ni du magistrat, mais du chancelier à peu près sceptique, qui, par une condescendance impassible et persévérante, viola constamment les lois et la constitution de la France, et fomenta, sans le vouloir assurément, la sédition et la guerre civile, par des transactions que ses devoirs de chancelier, et même de citoyen, lui interdisaient de conclure. L'Hôpital! ce nom est magique pour M. Dargaud. Ce héros est pour lui le *fond de son histoire*, la liberté de conscience, l'humanité, la raison, la justice. C'est un prophète des temps nouveaux, un révélateur, et finalement un *sursum corda* (sic); nous croyons même qu'il le transfigure en Atlas, et qu'il fait reposer sur ses robustes épaules l'idéal et l'infini.

M. Dargaud, toutefois, n'est pas ennemi des *saints;* il se plaît à en faire : il propose donc aux hommages de ses fidèles saint Coligny, saint Lanoue, saint Montgommery, le charmant exécuteur des massacres du Béarn, sainte Jeanne de Navarre, la tolérante reine qui n'eut rien de plus pressé que d'interdire dans ses Etats l'exercice du culte catholique, et à qui ses contemporains ont communément attribué, sans que M. Dargaud la disculpe autrement que par une affirmation sans valeur, les tueries de l'ex-capitaine des gardes de Henri II. D'autre part, la duchesse Renée d'Este, si elle n'est pas tout à fait dans le calendrier de M. Dargaud, est du moins admirable comme protestante. Marguerite, sœur de François Ier, est une très-digne et

très-chaste huguenote, se divertissant fort agréablement avec les contes de Boccace, et n'ayant que le tort, si léger du reste, d'avoir publié des nouvelles un *peu risquées ;* ailleurs, néanmoins, Boccace est tancé vertement, quand il ne trouve plus dans les sympathies d'une aimable princesse le bénéfice de circonstances atténuantes. Les hommes du tiers-parti, les Montmorency, par exemple, qui finirent par se jeter dans la félonie et la guerre civile, s'inspirent trop de l'incomparable l'Hôpital pour que la cassolette de M. Dargaud leur soit avare d'encens. En vrai chevalier français, il présente ses devoirs à Mme la princesse de Condé, à Mme l'amirale; il visite avec attendrissement l'intérieur de leurs châteaux, et il écrit des odyssées sur ces existences patriarcales. Mais ne lui parlez pas des pillages et des dissolutions calvinistes, de tous les fléaux que ces châtelains et ces châtelaines déchaînaient sur la France : en galant homme, le véridique historien couvre ces choses d'un voile complaisant.

Et que dit-il de notre populaire Henri IV? Oui et non, blanc et noir. Tant que le Béarnais est un héros de guerre civile, il est admirable. Quand il se fait catholique, il est apostat, sceptique, sans conscience. Quand M. Dargaud nous parle de sa conduite privée, il en fait un débauché brutal, dont les faiblesses n'ont jamais le cœur pour complice, et qui promène d'auberge en auberge ses abjectes amours. Fidèle à ses habitudes, il soigne de son mieux ce répugnant tableau. Quant au caractère de ce roi si éminemment français, il le flétrit par ses éloges bizarres plus encore que par ses calomnies. C'est à la fois, à ses yeux, un *grand* prince, pour qui le but est toute la morale, et dont nul moyen destiné à l'atteindre n'alarme la loyauté : un prince qui, en abjurant et pendant tout son règne, a joué la comédie religieuse. Parce qu'il a prononcé quelques paroles joviales et légères sur le *canon de la messe* et le *saut périlleux*, il le transforme en pharisien du catholicisme, malgré ses lettres si senties et si franches, où son âme s'épanchait avec le P. Cotton, son confesseur. Il le représente comme ingrat et sans cœur même pour ses intimes, et en même temps comme ami de son peuple et dévoué à son bonheur. Suivant lui, il est certainement méprisable par sa fourberie, par son égoïsme, par son immoralité profonde d'esprit et de cœur, et, d'après lui encore, il est aussi un admirable monarque, un délicieux vert galant qui sait boire et se battre, qui a autant de conscience que de machiavélisme ; qui, enfin, pour brocher sur le tout, couronne la liberté religieuse avec l'édit de Nantes,

Par contre, toutes les physionomies de nos rois, de nos héros catho-iques, sont défigurées à plaisir, souvent même hideuses à voir. Franois II et Henri II sont d'affreux libertins, qui assaisonnent leurs oluptés avec la persécution; pas un mot de justice sur leurs quaités brillantes et généreuses. François II est un enfant royal, bon out au plus à mettre en relief la *grande* figure de Condé. Quant Charles IX, l'auteur le fait naître fou furieux et à peu près enragé. atherine de Médicis est un de ses boucs émissaires. C'est une Mesaline, une scélérate, un type du plus abominable machiavélisme, me de ces furies qui apparaissent comme une vision de l'enfer. xagération ridicule! Catherine fut irréprochable dans ses mœurs, t c'est Davila, un des chefs de file de M. Dargaud, qui l'a calomiée. Ses lettres écrites aux Médicis dans l'abandon de l'intimité, ous la représentent indécise, irrésolue, ne sachant pas comment enir la balance entre les partis qui se disputent la France. D'ailleurs, I. Dargaud a bien peu de gratitude. Nul ne favorisa plus que cette rincesse les transactions de la cour avec les huguenots. A ce titre, lle avait en même temps l'oreille et le cœur de l'Hôpital. Mais elle a écrété la Saint-Barthélemy; donc elle fut toute sa vie, suivant notre udicieux écrivain, un tison d'enfer. Aussi, comme, à propos de ses filles 'honneur, il fait pirouetter gentiment sa phrase! Dans ce mauvais eu du Louvre, il trouve un *escadron* féminin qui lui rend des serices. A-t-il besoin de déshonorer le parti catholique dans ses chefs t même ses héros? Il lance cet escadron volant, et voici venir une ntrigue bien noire où il y a de la boue et du sang; c'est du haut tragique. Le cardinal de Guise est un misérable hypocrite, dissolu et ruel, vindicatif, ambitieux, ce qui signifie, aux yeux de la vérité, qu'il fut un prince de l'Eglise aussi vénérable que vénéré pour son zèle et ses vertus, l'une des lumières du concile de Trente, l'un de ces hommes qui souvent firent preuve, loin d'être cruels, d'une magnanimité excessive pour les huguenots. Les Guise, à en croire M. Dargaud, furent des ambitieux. Encore une calomnie en ce qui concerne François de Guise. Jamais ce grand homme ne voulut le pouvoir pour satisfaire ses intérêts personnels; il mettait une intelligence supérieure et une âme héroïque au service de la religion et de la France; c'est un dessein que M. Dargaud ne lui pardonne pas, mais auquel un patriotisme éclairé ne peut qu'applaudir. Henri le Balafré, son fils, n'eut sans doute ni la dignité de vie, ni le désintéressement de son illustre père; mais s'il avait désiré, comme M. Dargaud le prétend,

usurper la couronne, il l'aurait fait après la journée des Barricades, en 1587, alors qu'il était plus roi que Henri III. Il ne le voulut pas, et l'auteur fait observer lui-même qu'il ne pouvait le vouloir. Ce qui reste vrai, c'est que les Guise avaient la prétention, bien justifiée du reste par leurs éclatants services, d'arriver au trône en cas d'extinction de la famille des Valois.

Achevons en quelques traits l'examen du tableau que l'auteur nous présente : presque toujours des tons criards, des débauches de coloris, des exagérations de dessin. Ce n'est pas assez qu'Henri III soit le triste prince qu'on connaît : il doit être ici le dernier des hommes, excepté au moment où il s'unit, contre le catholicisme, avec le Béarnais ; la ligue est séditieuse et anarchique, bien qu'elle eût pour objet de faire respecter les lois et la constitution nationale, et que Henri III lui-même, la reconnaissant éminemment française, s'en fût constitué le chef ; la ligue, dit-on encore, fut vendue à Philippe II, et l'histoire nous dit, au contraire, qu'aux états généraux de Paris, les prétentions de l'Espagne furent écartées : son chef, le duc de Mayenne, tout en acceptant les secours de Philippe II, parce qu'il était reconnu alors par le droit public européen que pour la défense des intérêts catholiques toutes les couronnes devaient s'unir, combattit toujours ses prétentions au trône de France. Les Seize, dont il faut blâmer les excès mais qui ne furent pas des brigands, ni même en totalité des scélérats, étaient la partie la plus militante, et souvent même la plus exagérée de la ligue. Mais, en définitive, cette vaste association, où s'étaient ralliées toutes les forces vives du pays, maintint à peu près toujours, — M. Dargaud en convient forcément, — un ordre matériel admirable et une puissante organisation administrative ; loin d'être anarchique, la ligue fit cesser l'anarchie protestante ; voilà l'histoire.

Il va de soi que les personnages de cette époque sont systématiquement dénigrés. On est encore indulgent pour Mayenne ; mais la duchesse de Montpensier, princesse pieuse et véritable providence des pauvres, est représentée comme ayant poussé Clément à assassiner Henri III, en lui vendant son honneur de femme. C'est le clergé parisien qui, dans les emportements des Seize, joue le premier rôle, qui, du haut des chaires, prêche l'assassinat et commande le régicide, de même que, dans la tragédie de la Saint-Barthélemy, il s'est mis à la tête des égorgeurs et a plongé sans pitié ses mains dans le sang. Pendant les guerres religieuses, prêtres, évêques, légats et cardinaux mènent de front l'hypocrisie, la cruauté et la débauche. On dirait

d'un vaste coupe-gorge, où le clergé, au sortir des plus infâmes orgies, présente aux libertins et aux courtisanes les poignards qui doivent frapper les *martyrs*, et partage lui-même l'ivresse du sang. Pas un mot sur la victoire catholique de Lépante : il eût fallu rendre hommage à saint Pie V, sauveur de la civilisation européenne, et ce pape n'est qu'un fanatique; il eût fallu aussi reconnaître qu'en ce glorieux combat don Juan représentait Philippe II; or, ce dernier prince est l'une des plus scélérates mémoires qu'il soit possible de présenter aux malédictions d'un honnête homme. Lors même que Philippe II pleure sur son fils, il est absolument nécessaire que ses larmes soient machiavéliques, ainsi que la sensibilité du duc d'Albe, autre « monstre » dont les torts, avons-nous besoin de le dire, sont grotesquement exagérés. En compensation, tout ce qui est protestant dans les Pays-Bas est admirable de patriotisme et de tolérance. L'auteur s'incline devant la franchise et la justice de Guillaume le Taciturne, de Marnix de Sainte-Aldegonde, des saccageurs et des pillards d'églises et de couvents : de ce côté encore est la liberté, et du côté de l'Espagne le fanatisme.

Nos lecteurs se demanderont sans doute si ces jolies choses sont sorties toutes vives d'une pensée créatrice, ou à la suite de quels guides M. Dargaud a pu faire de telles explorations et colorier en passant de telles images. Eh bien ! il a pris soin de leur répondre dans les dernières pages de son œuvre. Là il a étiqueté une à une ses sources historiques. Il en compte cent dix, ce qui veut dire qu'il a eu le bonheur de faire une collection à peu près complète de ce qui peut égarer les meilleures intentions. Sur cette liste fastueusement étalée, plus des trois quarts des documents sont suspects; l'hérésie et la libre-pensée ont fait alliance, très-fraternellement sans doute, pour les colliger. C'est assez dire si M. Dargaud a su puiser des eaux limpides à ces sources troublées et souvent infectes. Il trouve Marnix sublime; rencontrant les *Tragiques* de d'Aubigné, composition où rugissent toutes les haines calomnieuses du sectaire, il en exalte la vérité, la justice; il joint ses colères à celles de ce fanatique pour en flageller les papistes. Parmi les œuvres catholiques qu'il nomme, il y a l'*Histoire des variations des Eglises protestantes*, par Bossuet; or, veut-on savoir ce qu'il en a fait? Il s'en est servi, on doit le croire, pour déclarer ces choses : pendant le règne de François Ier, les luthériens et les calvinistes ne composaient qu'une Eglise sous le nom collectif de protestants; ils étaient des héros quand ils quittaient l'Eglise et des *apostats* quand

ils y rentraient; enfin le cardinal de Lorraine n'était qu'un disciple de Machiavel, lorsqu'il reprochait aux soi-disant réformateurs leurs divergences et leurs luttes intestines. M. Dargaud nous cite, à propos de la Saint-Barthélemy, un ouvrage du regrettable Audin sur cet épisode de nos guerres civiles. L'aurait-il consulté, par hasard, pour nous dire qu'en ces jours néfastes la religion et le clergé assouvirent leur furie sur des martyrs et des saints, et que le pape Sixte-Quint ordonna des prières publiques, non pas pour remercier Dieu, suivant le récit qu'on lui avait fait, d'avoir sauvé l'autorité et les jours de la famille royale, mais bien pour rendre grâce au ciel d'avoir fait réussir d'abominables massacres? Voilà l'équité de M. Dargaud dans le choix et la mise en œuvre de ses auteurs. Ajoutons cette preuve de loyauté historique : puisqu'il lui plaisait de faire, avec la plume, un si grand carnage de réputations, au moins fallait-il qu'il nous fît voir la main honnête qui l'avait conduite. Or, dans ces quatre volumes, trois ou quatre citations au plus, encore sont-elles peu rassurantes. Tout le reste, à ce qu'il paraît, doit être cru aveuglément. On pourra désormais, conformément à la justice sommaire de M. Dargaud, noircir les plus intègres renommées, réhabiliter les plus détestables mémoires, sans même se donner la peine de produire, à l'appui de ces arrêts nouveaux, les textes mêmes qui les motivent. Ces sortes d'*exécutions* n'ont besoin, pour être décrétées, que du pouvoir discrétionnaire d'un écrivain qui prendra, volontairement ou non, le stylet du pamphlétaire pour la plume de l'historien. Peut-être M. Dargaud répugnait-il à embarrasser de toutes ces pièces justificatives la marche de son mélodrame; du moins aurait-il dû renvoyer ces notes au bas des pages, et rejeter à la fin de chaque volume, s'il avait tenu à conserver quelque apparence de justice, tous les documents qui étaient de nature à justifier son œuvre. Dans ce cas, nous aurions eu de singulières révélations. Davila, l'Estoile, Lanoue, d'Aubigné, Marnix, la *Satire Ménippée*, les plus immondes comme les plus passionnées élucubrations des huguenots, auraient éclairé de leur lumière ces hécatombes d'hommes et de choses que M. Dargaud a su accomplir, nous l'avouons, d'une manière impitoyable, mais sans avoir l'imprudence de nous dire dans quel arsenal il a pris ses armes.

Il ne nous reste, pour dédommager nos lecteurs de ce qu'un tel spectacle a d'affligeant, qu'à esquisser, malheureusement d'une façon trop rapide pour leur délassement, la physionomie littéraire de cette

publication. C'est le beau idéal du grotesque dans l'exagération, du prétentieux dans le lyrisme déclamatoire. L'auteur, ex-secrétaire de M. de Lamartine, a voulu s'élever jusqu'à la manière de l'illustre écrivain. Il ne copie pas son modèle, il le parodie. Un léger coup de crayon peut faire d'un chef-d'œuvre une caricature. Ces coups de crayon désobligeants, il a eu l'infortune de les prodiguer. Avec de l'imagination, de la verve, et même du talent, il est habituellement à son modèle ce que le pathos est au sublime, le phébus à la poésie, le grotesque à l'originalité, l'injure de carrefour au bon ton. Nous nous trompons cependant; il s'est créé une spécialité pittoresque : il a transporté dans l'histoire le réalisme de la peinture. C'est ce qu'il annonce, à la fin du quatrième volume, sous ce titre pompeux : « Peintures, « dessins, estampes, documents figurés. » C'est là surtout qu'il a usé ses yeux, hélas! pour ne pas voir l'histoire. A ce point de vue, sa méthode invariable est celle-ci : introduit-il en scène un personnage, homme ou femme? Il en fait le portrait à sa guise, puis il nous mène à l'estampe : « Voyez ce front où la pensée s'illumine, ce nez crochu « comme un bec d'oiseau de proie, ces yeux retirés, profonds, d'où « s'échappe une flamme sombre, ces lèvres où couvent des éclairs, « ce menton qui frissonne. » Dès lors il triomphe; il est en histoire un Lavater mêlé de Gall. Si tel ou tel fut noble ou pervers, modéré ou fanatique, sot ou intelligent, c'est le bonheur ou le malheur d'un menton, d'un front, d'un nez. Cette méthode, au moins, aurait dû conseiller à M. Dargaud quelque indulgence pour nos misérables grands hommes, si pervers et si cruels; mais point. Quand il est devant un Philippe II, une Catherine de Médicis ou un Charles IX, c'est pour leur dire toutes les injures que la colère et la vengeance peuvent adresser à un portrait; *saint* Coligny ne fut pas plus maltraité au gibet de Montfaucon. D'autres fois, il varie le spectacle : il produit d'abord une physionomie, il la passe en revue, et, quand chaque trait l'a renseigné, il a tiré son horoscope, ou, si vous aimez mieux, il a consulté ses augures. La nature lui a parlé par cette bouche et par ces sourcils, et il en fait passer les *frissonnements* et les *éclairs* dans son style. Tout personnage est ainsi fouillé dans le vif. Le moyen, après cela, de n'être pas *ruisselant* d'exactitude, et comment ne pas reconnaître qu'enfin M. Dargaud a photographié la vérité historique, au milieu des embrassements de l'histoire et de l'art!

Nous faisons grâce au lecteur des *a parte* déclamatoires avec les-

quels il brise capricieusement la trame fantastique de ses récits. Ce que c'est que d'avoir de l'âme et de sentir vivement, comme a dit M. Villemain! Un homme illustre reparaît, il faut lui répéter les *vivat* et redire le pourquoi et le comment de ses œuvres. Rabâchages, direz-vous; dettes du cœur, effusion d'enthousiasme, dira M. Dargaud. Par contre, si l'un des mauvais sujets du livre se présente encore, nouveau déluge de vociférations, nouvelle revue de scélératesses. Ainsi satisfait, l'auteur reprend son fil historique, jusqu'à ce qu'une figure quelque peu émouvante l'oblige à le couper pour recommencer ses enthousiasmes ou ses malédictions. Bien souvent aussi les *a parte* de l'auteur sont *impersonnels*. Il lui plaît de jeter brusquement, à propos d'un fait ou seulement d'un nez ou d'un œil qui l'impressionne, une tirade de réflexions ou de sentences. Lieux-communs, non-sens ou contre-sens, elles se recommandent à peu près toutes au même titre à la justice souriante du public. Voici quelques pâles rayons de ce style fulminant : « Celui qui allume comme une lampe la « moindre bonne intention m'éclairera de sa lumière (t. Ier, p. 1).— « Les sectaires traçaient sur la chair ruisselante de leurs ennemis le « sarcasme ou l'anathème (ibid., p. 363). »—Damville avait, « même « à travers ses sourires, des éclairs aux lèvres comme aux yeux « (ibid., p. 367). » —La plus belle part de la vie de Coligny, avant « celle où il fut l'Annibal chrétien des guerres civiles, était encore « noyée dans les ombres de l'avenir (ibid., p. 377). — Jamais chef « d'Etat (Coligny) ne porta d'un front plus tranquille de si redou- « tables atteintes (t. II, p. 12). — En 1562, l'implacabilité enfanta « l'implacabilité (ibid., p. 148). — Ce fut l'amiral qui respira le « dernier soupir de son père (t. III, p. 74). — Le teint de Margue- « rite (épouse du Béarnais) éclatait sous le soleil de l'esprit qui ruis- « selait du front (ibid., p. 162). » A Viguay (château de l'Hôpital), « on respire dans les souffles l'âme exquise » du chancelier (ibid., p. 185). — « Ses cheveux longs (de Retz) se recourbent et se tordent « comme des reptiles ou comme des sophismes. Ses lèvres sont « minces et noyées de plis (ibid., p. 237). — C'est la conscience qui « fait dormir (ibid., p. 281).»—Et c'est ainsi presque à chaque page. Les métaphores extravagantes se heurtent dans le vide ambitieux de la pensée; feux d'artifice bizarres, qui éclatent et *ruissellent*, comme on nous dit, au milieu d'une nuit profonde de l'esprit.

Pour être complet, M. Dargaud n'a pas même voulu récuser l'agrément de l'antinomie. Aimez-vous des antithèses de choses? Il en a mis

partout. Déplorons ici encore la nécessité de nous arrêter, mais ne nous refusons pas un rapide coup d'œil sur ce magnifique jeu des lumières et des ombres.

M. Dargaud a horreur des guerres civiles, et ses héros les allument. Il les maudit, et il en trouve le spectacle sublime. Il vante la Bible, et il outrage l'Ancien Testament; il ne sait pas que l'Evangile, que les Epîtres des apôtres nous parlent d'une Eglise infaillible, des traditions qu'il faut observer, des nouveautés qu'il faut fuir, des hérétiques qu'on ne doit même pas saluer, des lettres de saint Paul difficiles à entendre, et qui ne peuvent être livrées à tous les sens de l'interprétation individuelle. — Voici maintenant des alliances de jugements en lutte : « Calvin disciplinait surtout l'*anarchie* du protestantisme dans « l'*unité* de la doctrine (t. I, p. 23). » Ainsi, M. Dargaud a écrit quatre volumes pour glorifier une *anarchie* à laquelle Calvin opposait l'effroyable *unité*, non de sa doctrine, mais de sa tyrannie. Quelle contradiction et quel aveu! La Bible, dont une partie, l'Ancien Testament, est déclarée quelque part tout à fait propre à exalter le fanatisme, est un « livre divin » à la page 74 (t. I). Coligny était « l'homme qui « devait donner un chef aux factions, à l'anarchie même (ibid., « p. 377). » Donc les protestants étaient des factieux, des anarchistes, et ils ont fondé la liberté religieuse, et on chante ces héros! Suivant l'auteur il est démontré, par les aveux des coupables, que la conjuration d'Amboise avait au moins pour but d'assassiner les Guise, de prendre sinon d'égorger la famille royale, et de transformer la France en république, à l'exemple de la Suisse (t. I, p. 312); et voilà comment les soi-disant réformateurs n'ont voulu fonder que la liberté religieuse! « La conscience fut sans doute le principal élément de sa « foi nouvelle (de Condé), mais c'est la *haine* inextinguible, ce « sont les *ressentiments implacables*, *l'ambition sans bornes*, qui « firent de cette lumière un feu dévorant (t. I, p. 330). » C'est ainsi qu'un des premiers héros de la réforme travaillait à émanciper les consciences! — Veut-on entendre maintenant M. Dargaud condamner lui-même toute sa thèse? Ecoutons. « Le chancelier de l'Hôpital « arracha son pays à ce fléau étranger (l'inquisition), en réservant « aux tribunaux ecclésiastiques la compétence de tous les crimes « d'hérésie... Il plaça entre le protestantisme et l'inquisition qui s'ap- « prochait, les évêques, c'est-à-dire des juges connus, accessibles à la « pitié, à l'*opinion*, des juges dont beaucoup penchaient vers les « idées nouvelles, des juges d'ailleurs qui se contentaient d'appliquer

« des *peines canoniques*, et qui, même indirectement, s'interdisaient « de condamner à mort (t. I, p. 358). » Donc l'Hôpital lui-même est loué par M. Dargaud de n'avoir pas reconnu la liberté de conscience, d'avoir pensé, avec tout son siècle, avec ceux même qui penchaient vers les nouveautés, que le crime d'hérésie devait être puni. « N'eût-il fait que cela, veut-il bien ajouter, l'Hôpital aurait *mérité* « des statues (ibid.). » Soit; mais alors, que mérite l'œuvre de M. Dargaud? — « La France, dit-il ailleurs, tournait à une *anarchie* « *armée et violente* (ibid., p. 364). » Quelle liberté et quelle ère nouvelle! C'est ainsi que les novateurs « suscitaient la *charité*, la foi, « l'espérance (t. II, p. 6). » — Avec cette charité, ils furent *les pères, par les théories*, des guerres de religion, qui sont des *guerres épiques* (ibid., p. 7). — Ce fut là le droit nouveau qui s'appelle « liberté de conscience (ibid.). » — Veut-on juger du respect démocratique de M. Dargaud pour les multitudes, cette souveraineté vivante? Le protestantisme avait contre lui le peuple et l'immense majorité de la bourgeoisie; il était surtout aristocratique; mais le vulgaire profane n'embarrasse pas M. Dargaud. C'étaient là « les populaces de tous les « carrefours (ibid., p. 8). » En revanche, la noblesse huguenote était « incomparable en *caprices éclatants* et en *fougues aristocrati-* « *ques* (ibid., p. 27). » — Les femmes du XVI[e] siècle furent des héroïnes, « parce qu'elles surent *aimer*, haïr, chanter, *prier*, se *venger*, se « *dévouer*, parce qu'elles furent femmes, en un mot, à une plus « haute puissance que les femmes de *tous les autres siècles ensemble* « (ibid., pp. 45, 46). » Un événement de palais aurait pour Coligny les chances d'attirer « son oncle le connétable, non pas *religieuse-* « *ment*, mais *politiquement*, dans la *faction* des princes du sang, qui « était *l'avant-garde du protestantisme* (ibid., p. 48). » O la magnanime liberté religieuse, qu'une intrigue *politique* au profit de la FACTION protestante! M. Dargaud ne peut ruser longtemps avec la vérité : il sent le besoin d'être naïf; qu'il en soit loué! — Voici d'autres aveux : « Le colloque de Poissy est la véritable ère de Calvin; il em- « preint dès lors le protestantisme de son cachet personnel, le con- « tient et le définit avec une tyrannie aussi odieuse que celle de Rome, « il l'arrache au libre examen, il le foule aux pieds et l'anéantit en « prétendant le régler et le borner (ibid., p. 82). — De son *Sinaï* « *de despotisme et de sainteté* (contradiction et blasphème!), Cal- « vin... domine tout le parti de la réforme, *déchiré de disputes et de* « *conjurations* (quelle liberté et quelle charité!); il entrevoit, au

« lueurs prophétiques de son génie, l'avenir de ce prodigieux mou-
« vement, qu'il arrête et qui se continue dans l'action, à travers *les*
« *batailles*, *les incendies*, *les massacres*, *les torrents de feu et de*
« *sang*... Malgré ses lacunes et ses usurpations, il est un écho de l'*in-*
« *visible esprit* qui gronde sourdement dans les nuées du ciel et du
« siècle (ibid., p. 3). » En somme, Calvin et le protestantisme ont touché au fond de l'âme M. Dargaud; il a donc chanté la délivrance des âmes par le fer et le feu, par les plus horribles crimes de la guerre civile et de l'anarchie. N'est-ce pas épique? — Son humanité cependant lui arrache un soupir. « Nous touchons, s'écrie-t-il, à des jours bien
« douloureux, à *tous les désastres publics et privés* : des divisions
« mortelles, les haines, les rapines, les viols, les meurtres vont ra-
« vager les cités et les campagnes, les foyers et les carrefours, la
« famille et la patrie..... Le *fanatisme* secouera *partout* sa torche et
« *couvrira l'Europe* de cendres (ibid.). » Mais il est une circonstance atténuante, c'est qu'au moins on pillera et on tuera sans masque. Que le crime ne soit pas hypocrite, et il fondera la liberté de conscience. Ne mentez pas, sinon peut-être par *diplomatie*, mais égorgez sincèrement; ensanglantez la France d'un bout à l'autre, ce sera l'ère sublime. A cette vue, M. Dargaud monte sa lyre : « On ne reniera pas sa foi re-
« ligieuse, on la confessera jusqu'au *martyre*... Hors de là tous,
« dans les armées, dans la noblesse, dans la bourgeoisie et dans
« le peuple, *chaque* homme sera une conscience qui combattra, non
« pour un salaire ou un grade, mais pour la *liberté religieuse* et pour
« le *salut éternel* (ibid., p. 184). » La *liberté religieuse* est celle-ci :
« Après l'édit de janvier, les protestants ne se contentèrent pas des
« faubourgs, ils s'emparèrent des villes pour l'exercice de leur culte,
« ils conquirent par force des églises. *Quelquefois* (le mot est joli!),
« ils allèrent même jusqu'à en exclure l'ancienne religion. Dans l'ex-
« plosion de leur joie, ils se moquèrent du pape et des évêques. Leur
« triomphe de Poissy, qui n'était pas douteux selon les témoins de
« leur secte, ils le célébrèrent par des dérisions et des insolences où
« éclatait leur orgueil. Ils imprimèrent une caricature qui représen-
« tait le cardinal de Lorraine à quatre pattes et broutant l'herbe, tan-
« dis que Théodore de Bèze, debout sur le dos du prélat qui lui ser-
« vait de piédestal, prêchait la parole de Dieu aux fidèles disciples de
« Calvin (ibid., pp. 93, 94). » Eh bien, que dit M. Dargaud d'une si belle tolérance? « Les protestants, de leur côté, ne *se défièrent pas*
« *assez*. Lorsque rien n'était encore commencé, ils crurent que tout

« était fini (ibid., p. 93). » Ainsi donc, imprudence, fausse tactique, voilà tout le crime des huguenots, et c'est avec ces « diplomaties » qu'on fait une épopée sur les fondateurs de la liberté religieuse, dont le *fanatisme* précipitait dans tous les cœurs et redoublait l'élan de la guerre (ibid., p. 444)! Du reste, soyons indulgents pour la guerre civile, c'est bien « la plus *épouvantable de toutes* (ibid., p. 100), » puisqu'elle extermine les frères par les frères; mais elle garde « deux « grandes consolations aux victimes : » quelle que soit leur cause, les victimes ont la foi et l'amour (ibid.). Il est donc des accommodements avec la plus *épouvantable* des luttes; les protestants la suscitent : heureux tueurs et heureux tués! En même temps, « la « guerre a ses fatalités : » les calvinistes pillent les églises; Condé et Coligny profitent « par nécessité » des rapines qu'ils ont défendues et flétries « par générosité et par raison (ibid., p. 142). » Morale facile en vérité, et tout à fait digne de tels héros et d'un tel livre!

Nous ne finirions pas si nous voulions tout dire. Dans le chaos de ces pages, c'est une confusion inexprimable d'idées. Si nous pouvions publier ici un volume et non un article, il serait vraiment curieux de mettre sans cesse M. Dargaud en face de lui-même; on le verrait se refléter avec une variété agréable dans une infinité de miroirs, si bien qu'il lui serait impossible d'y reconnaître sa personnalité d'écrivain; toute son habileté à deviner l'œuvre par l'homme et l'homme par l'image serait absolument vaine.

Soyons justes, néanmoins. Dans cette publication malheureuse, il y a quelques bonnes qualités d'écrivain coloriste; s'il est plutôt conteur d'anecdotes qu'historien large et fort, si sa phrase prétentieuse, chargée d'hyperboles et de métaphores, n'est ni assez sobre ni assez grave pour les grands récits, elle est souvent animée, pittoresque, quelquefois même entraînante. Les guerres de François de Guise, les derniers instants de Montmorency, la journée des barricades, la mort de Henri de Guise, bien d'autres faits encore dénotent une puissance d'imagination et même de sensibilité qui ferait de belles choses, si elle n'était égarée par l'esprit de parti et gâtée par cette manie du clinquant, aujourd'hui à la mode dans la littérature fantaisiste.—Malgré ces étincelles de talent, l'*Histoire de la liberté religieuse* est un livre mal fait non moins qu'un mauvais livre. Elle déprave les lettres autant qu'elle défigure nos annales et bouleverse toutes les idées de justice, de vérité et de dignité qui doivent conduire, surtout en matière si sérieuse, la plume d'un historien. — Que si maintenant on

nous demande, avec un étonnement indigné, comment de telles choses et un tel langage ont pu avoir l'honneur d'être couronnés par notre premier corps littéraire, nous ne pouvons répondre à notre tour que par le silence de la stupéfaction et de la tristesse. Nous aimons à croire que la religion des juges a été surprise, et nous en appelons de l'Académie française honorant de ses faveurs un pamphlet, à l'Académie française recommandant aux sympathies du monde lettré les magnifiques travaux religieux et philosophiques du P. Gratry. — Et puis, n'oublions pas une chose : M. Villemain, dans son rapport sur l'ouvrage de M. Dargaud, a laissé échapper un de ces jugements élogieusement persifleurs qui, sous sa plume ingénieuse et mesurée, ont un grand sens. L'auteur, a-t-il dit, exagère. Eh bien, oui, voilà le mot spirituellement vengeur qui résume cette œuvre : M. Dargaud exagère. Ajoutons qu'en exagérant pour *réformer* il *déforme* tout, hommes, choses et style, et attendons le jugement réparateur que le goût et la justice demandent à l'Académie. GEORGES GANDY.

124. **HISTORIETTES** *et* **FANTAISIES**, par M. Louis VEUILLOT. — 1 volume in-12 de 382 pages (1862), chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 3 fr. 50 c.

Ce nous serait un charme de parler de ce livre tout à notre aise; mais il y a tant de livres, — peu comme celui-ci, toutefois, — et si peu de place dans la *Bibliographie*, que le *bis in idem* nous est absolument interdit. Or, nous avons déjà parlé de ce volume à propos des *Nattes* et de la *petite Philosophie* (t. IV, p. 33, et VIII, p. 420), qui reparaissent ici sous un titre nouveau. Il y a bien aussi une partie inédite : les *Petits voyages* et les *Lettres à un ami* (M. Segretain); mais tout le monde a lu récemment les *Petits voyages* dans la *Revue du monde catholique;* et, quant aux *Lettres à un ami*, que la mort, qui ordinairement emporte tout, vient de rendre à leur auteur et à nous, il faudrait les citer pour montrer tout ce qu'il y là d'esprit, de cœur et de foi. — Après tout, il suffit d'annoncer un livre de M. Louis Veuillot, pour qu'aussitôt les nombreux amis de ses doctrines et de son admirable talent s'empressent de le lire d'abord, puis de le déposer sur le meilleur rayon de leur bibliothèque, parmi ces volumes choisis auxquels on se propose de revenir.

125. **UNE JAMBE DE BOIS**, *épisode de la campagne d'Italie*, par M. Ernest SERRET. — 1 volume in-12 de IV-328 pages (1861), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 2 fr.

Ce roman nous conduit, à travers des récits fort gais, à une con-

clusion fort triste ; il commence, en effet, par couvrir ses personnages des plus gracieuses apparences, puis, peu à peu, il les déshabille et nous montre en eux d'assez mesquines réalités. — Ce n'est pas tout : avec une malicieuse bonhomie, il donne à ces gracieuses apparences quelque chose d'assez semblable aux mérites que nous croyons avoir; il nous invite à nous reconnaître dans tel homme de cœur, dans tel homme d'esprit, dans telle femme charmante, dans telle bonne et naïve jeune fille; nous cédons à cette tentation ; chacun de nous, mis en face de son portrait, se dit : C'est bien cela! c'est bien moi! Mais quand l'homme d'esprit ou l'homme de cœur s'évanouit, quand l'un fait des sottises et l'autre des lâchetés, quand la femme charmante devient une femme commune et la naïve jeune fille une jeune personne très-avisée, quand, chez tous, les défauts se trahissent au milieu des qualités comme les chardons au milieu des légumes et les épines autour des roses, trouvons-nous encore que les portraits auxquels nous avons souri sont les nôtres? Pas du tout. L'auteur, lui, continue à le croire, mais pour nous, c'est autre chose ; il a beau nous le laisser entendre et donner de sa croyance les meilleures raisons du monde, nous refusons nettement de la partager; c'est en pure perte qu'il nous dit : Levez les yeux sur le frontispice du temple de Delphes, où est écrit le plus sage des conseils en trois langues :

Γνωθι σεαυτον, *nosce te ipsum,* connais-toi toi-même;

ou bien qu'il ajoute : Lisez les vers suivants de Boileau sur la comédie :

> Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
> S'y voit avec plaisir et croit ne s'y point voir.
> L'avare des premiers rit du tableau fidèle
> D'un avare souvent tracé sur son modèle :

il nous trouve indociles ou incrédules; aussi un autre satirique a-t-il raison de s'écrier :

> L'amour-propre est, ma foi, le plus sot des amours.

Quant à nous, critiques, nous sommes trop polis pour dire à nos lecteurs : Reconnaissez-vous dans ces Limousins et dans ces Limousines que la *Jambe de bois* met en scène. Nous nous contentons de leur dire : Ces Limousins et ces Limousines sont seulement des gens de votre connaissance, des gens avec lesquels vous dînez en famille, avec lesquels vous réglez, au cercle, le destin de l'Etat, avec lesquels vous louez un général de sottises qu'il n'a pas faites, avec

lesquels vous blâmez Berryer d'un trait d'éloquence que vous n'avez pas compris; ce sont vos parents, vos amis. — Ainsi, par exemple, c'est votre voisine, cette madame de Bussière, qui se pose en Cornélie romaine, à qui son fils Louis, — le héros du roman, — suffit pour parure, qui ne pense qu'à lui, qui n'a d'ambition que pour lui, qui ne respire que pour lui, et qui pourtant, mise à l'épreuve, comprendra et cherchera à faire comprendre :

Que, sans l'argent, l'*amour* n'est qu'une maladie,

et voudra, en un mot, sacrifier à son vaniteux égoïsme le bonheur de ce fils si emphatiquement aimé.

Vous connaissez également Mme Dupré! C'est, je vous en préviens, la mère de notre héroïne, de la charmante Lucie. Vous savez comme quoi cette prudente épouse a refusé à son mari une signature qui eût prévenu sa ruine, mais qui eût exposé à de grands risques sa fortune à elle. Bientôt vous saurez aussi comme quoi la prudente Mme Dupré, en revoyant son mari devenu millionnaire pendant un exil volontaire de quinze ans, se hâte de reprendre auprès de lui le cours interrompu des vertus conjugales.

Vous connaissez aussi de naïves et bonnes jeunes filles comme Lucie Dupré, qui aiment d'*amour tendre* le beau Dunois partant pour une guerre quelconque, et qui, voyant qu'à son retour le Dunois est balafré, boiteux ou manchot, commencent à réfléchir, à craindre les doucereuses moqueries de leurs amies, à sentir les inconvénients d'une carrière brisée et d'un éternel tête-à-tête avec un invalide :

On fait beaucoup de bruit, et puis on se console;
Sur les ailes du temps la tristesse s'envole.

En fait de serments d'amours éternels, il y a des éternités qui sont de bien peu de jours. Mlle Lucie ne vous paraîtra donc pas une jeune fille invraisemblable ni exceptionnelle; cela suffit. Il en sera de même pour le beau lieutenant de Bussière; ses juvéniles faiblesses, — faiblesses qui pouvaient être plus laconiquement racontées, — sont malheureusement dans la vérité des mœurs contemporaines; Bussière fera donc dire, comme les autres : Voilà quelqu'un que nous connaissons.

Il le fera dire surtout quand, après avoir rêvé la gloire et le maréchalat, il nous apparaîtra soutenu par une jambe de bois, à la porte d'un hôpital; puis quand nous le verrons renoncer à épouser une belle jeune fille qu'il aime et dont il est aimé. Pourquoi? Parce qu'il

doute que, dans le monde, on puisse croire que celle-ci continuera de l'aimer. Oui, nous dirons-nous alors : Voilà bien la jeunesse actuelle, qui a perdu même la foi aux généreuses tendresses, même la foi à la constance des femmes !

Un autre homme dont la figure nous est familière, c'est le balafré capitaine Trumeau, l'ami et le frère d'armes de Bussière. Vingt fois nous lui avons entendu raconter ses campagnes avec ces hardiesses de style, avec ce superbe dédain des règles de la grammaire qui en font un historien si remarquable à Limoges, et si fort au-dessus des Thiers, des Michelet, des Thierry, des Poirson et des Guizot.

Ce n'est pas non plus un inconnu pour nous que le roi des célibataires, le Lovelace limousin Dumarsais ; vous l'entendez d'ici, avec la naïve fatuité qui lui sied si bien, répéter avec quelques variantes : « J'ai quelque fortune, mes amis veulent bien reconnaître « que j'ai quelque esprit, on ne donne guère une fête où l'on ne « croie devoir m'inviter, les dames me jugent avec beaucoup d'in- « dulgence, mais je laisse tout cela, je n'ai garde de m'en faire ac- « croire, et, si quelques qualités me sont tombées en partage, *celle « dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie* (Montesquieu). »

Voici venir après lui le petit Gabriel Trublet, vêtu, chaussé, ganté et cravaté avec cette exquise élégance que nous avons si souvent admirée chez lui ; il a toujours ce même mouvement de la tête et des yeux qui le tirent de la foule des jeunes gens ; il est le gendre souhaité par les mères les plus difficiles, et il ne l'ignore pas. — Deux figures seulement nous paraissent nouvelles : celle de Mlle Céline, qui s'améliore en prenant des années, et celle de Mme Breton, qui n'a souci que de son mari, et qui, entourée de femmes qui l'éclipsent, n'a pas même un mouvement d'envie. Oui, voilà deux personnes que nous n'avons pas vues souvent ; tous les autres personnages nous sont connus.

Nous les trouvons d'abord réunis dans une soirée que donne Mme de Bussière, et où se noue l'intrigue du roman. Deux grands événements y amènent ensuite des péripéties : la guerre d'Italie, d'où Louis de Bussière revient blessé, et le retour imprévu de M. Dupré devenu millionnaire. Une autre soirée donnée à la préfecture en voit le dénoûment, que nous n'avons garde de faire connaître d'avance ; contentons-nous de dire qu'il a le double mérite d'être tout à la fois préparé et imprévu, chose excellente et chose rare.

Maintenant concluons : la *Jambe de bois* est-elle, en somme, un

roman digne d'éloges? Oui, si, dans un roman, on ne cherche que de la gaieté, de l'esprit et de l'intérêt; oui encore, si on se borne à lui demander le mérite ordinaire de ces sortes de compositions, la peinture des mœurs contemporaines et des passions de tous les temps; mais il n'en sera pas de même s'il s'agit de la portée morale de l'œuvre; sur ce point, elle laisse beaucoup à désirer. Il y a, par exemple, peu d'élévation dans les caractères et peu de distinction dans les sentiments. Les officiers y sont braves sans doute, mais n'ont rien de chevaleresque; l'héroïne n'est guère qu'une jeune fille d'un bon naturel et honnêtement élevée; les Milanaises soignant les blessés diffèrent peu, trop peu même, des vivandières; l'appréciation des grands événements où sont mêlés les personnages est aussi beaucoup trop celle des bulletins et des bivouacs, pour qui une tuerie de cinquante mille soldats, exécutée savamment par divisions et suivant les règles, est une chose admirable. L'auteur devait, par quelques mots du moins, et ne fût-ce qu'en passant, opposer à cette appréciation celle de la raison, de la morale et de la religion. La guerre a un côté sérieux dont *même* un romancier doit tenir compte. M. Serret n'y a pensé qu'en nous peignant le veuvage de la bonne Mme Breton, et encore n'a-t-il fait à son désespoir qu'une aumône de quelques phrases, oubliant que derrière elle il y avait bien d'autres veuves, bien d'autres mères, bien d'autres désespoirs. Ajoutons qu'il a eu tort, puisqu'il voulait rendre cette figure touchante, de ne pas lui donner un caractère religieux. — Comme nous voulons que, dans une certaine mesure, le sentiment religieux se mêle, pour les attendrir, à ceux qui animent toute œuvre littéraire, nous voulons aussi que la raison s'y fasse entendre, qu'elle y ait un personnage chargé plus particulièrement de plaider sa cause. Ainsi pensait Molière, qui, dans toutes ses pièces, a un personnage semblable; ainsi avaient pensé les anciens, chez lesquels cette mission sacrée était confiée au chœur, comme en témoigne Horace, auquel nous renvoyons M. Serret.

ANOT DE MAIZIÈRE.

136. JEAN L'IVOIRIER, par M. Raoul DE NAVERY. — 1 volume in-12 de 208 pages (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*les Romans honnêtes*); — prix : 1 fr. 25 c.

Des deux personnages qui remplissent ici les principaux rôles, l'un, Noël Roulis, brave marin, au bras de fer, au cœur d'or, offre soit à son bord, soit au sein de sa famille, le type de l'homme du de-

voir et du dévouement; l'autre, Jean l'Ivoirier, son rival, est d'une trempe plus vulgaire : c'est un faiseur de statuettes qui ne manque pas de talent, mais que d'imprudents conseils portent à quitter la grève natale, où il vivait heureux et avait inspiré une sincère affection, pour se lancer à Paris dans tous les hasards de la vie d'artiste. Les difficultés auraient pu le former, des succès trop hâtifs le gâtent : il oublie ses amis, dissipe une fortune trop aisément acquise, ruine sa santé, perd son talent et revient bientôt mourir à l'hôpital, tandis que Noël recueille les fruits d'un dévouement longtemps mal récompensé. — Cette rapide analyse peut faire connaître la leçon si utile qui ressort de ce récit, mais ne saurait donner une idée de la manière attrayante dont les détails y sont traités. On y trouve les scènes les plus variées, les mieux décrites, qui se passent tantôt sous l'humble toit des pêcheurs de la côte, tantôt au milieu des périls de la vie maritime, tantôt au sein de l'orageux Paris, autre océan fécond en tempêtes et en naufrages. Tous ces tableaux, à la fois émouvants et chastes, vrais néanmoins et contenus, empreints de la science du monde, plairont à tous les lecteurs, même blasés. C'est une véritable œuvre d'art.

Ce livre fait honneur à la collection des *Romans honnêtes*, et à la plume si active et si féconde de son auteur. Nous regrettons cependant qu'il y ait fait mention de *Viatrice*, qui n'est pas le meilleur de ses ouvrages, et qu'il ait remis en scène quelques personnages secondaires parfaitement oubliés de ceux qui ont lu cette œuvre. — C'est la seule observation que nous ferons sur ce volume, digne à tous égards de l'attention de nos lecteurs. J. Maillot.

137. **JOURNAL** *d'un écolier de la Manche*, par Mme la baronne de Chabanne. — In-12 de 116 pages plus 1 gravure (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Récits historiques et légendaires de la France*); — prix : 60 c.

Mme de Chabanne s'efforce de relever un peu cette collection, dont plusieurs volumes laissent fort à désirer. Mais de quelque cadre fictif que l'on s'efforce d'envelopper ces récits historiques, on ne réussira guère à en faire autre chose que des espèces de *guides* plus ou moins habilement disposés. Le *Journal d'un écolier de la Manche* est écrit avec ordre, élégance et clarté ; il accuse un bon esprit et un travail consciencieux : que peut-on demander de plus à ces sortes d'ouvrages?

138. **LES LARMES** *de Rachel, Espérances et consolations aux mères affligées*, par le P. Gay. — 1 volume in-12 de x-336 pages (1862), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cᵉ, à Paris; — prix : 2 fr.

Le succès de ce livre, qu'on nous dit être déjà grand, prouve une fois de plus la puissance d'un titre. *Larmes de Rachel!* N'y a-t-il pas dans ces trois mots un parfum biblique qu'on aime à respirer, et vers lequel sont attirées surtout les mères affligées, toujours, hélas! en si grand nombre? On désire (chose étrange et naturelle, cependant!) être consolé par celle qui *pleure ses fils, et ne veut pas se consoler parce qu'ils ne sont plus.* « Lisez ce livre, femmes qui gé-« missez, dirons-nous donc avec le pieux auteur : il vous consolera; « les larmes de Rachel tariront peut-être les vôtres. Lisez-le aussi, « vous qui n'avez point encore souffert, car il est bon de se prémunir « d'avance et de se fortifier contre les amertumes de l'avenir. La vie « est pleine de douleurs... (p. ix). » — Rien de plus vrai que cette dernière et triste parole. Voilà pourquoi tant d'âmes courent aux sources des consolations; voilà pourquoi aussi nous devons bénir la main et le cœur qui les répandent sur nous sous des formes si diverses, cachées sous les noms les plus chers et les plus doux.

Nous voudrions n'avoir qu'à louer dans ce livre, « fruit d'un cœur « qui essaie d'être charitable (ibid.). » Nous aimerions à pouvoir dire à tous indistinctement : Goûtez de ce fruit, il est parfaitement sain et salutaire, et ne laisse rien à désirer. — Mais un tel langage ne nous est pas permis. Dans l'intérêt même du respectable auteur et de ses travaux à venir, tout en louant ce que son livre a de bon, nous signalerons avec notre franchise ordinaire ses imperfections et ses défauts.

Donnons-nous d'abord le plaisir de dire qu'il y a dans ce volume, et en grand nombre, de délicieuses pages. Telles sont, entre autres, celles des chapitres intitulés : *l'Enfant*, — *la Moisson des anges*, — *Vision maternelle*, — *l'Adolescence*, — *la Séparation*. Tout ce que l'esprit et le cœur éclairés, dirigés par la foi, peuvent découvrir de lumières pour faire comprendre à la mère sa haute dignité, la sublimité de ses devoirs, et la consoler dans la perte ou l'éloignement de ses enfants, est ici rappelé dans un langage pur, élégant, pittoresque, sous des formes attrayantes. Au reste, cette forme imagée, fleurie, qui fortifie les leçons par des exemples empruntés à l'antiquité ou à l'histoire contemporaine, est, en général, celle de l'ouvrage tout

entier. Nous sommes loin d'en faire un reproche à l'auteur. Pour être lu et compris aujourd'hui, ne faut-il pas s'accommoder quelque peu aux goûts du siècle, et voiler sous les fleurs du langage l'austérité des préceptes et des leçons?

Arrivons maintenant aux remarques critiques. Et d'abord, si heureusement choisi que paraisse ce titre : *les Larmes de Rachel*, il ne se rapporte guère qu'à quelques chapitres de l'ouvrage, qu'on pourrait appeler plus justement peut-être un *Traité d'éducation maternelle*, ou *des devoirs des mères*, puisqu'on y trouve un exposé complet des devoirs de la mère envers son enfant, depuis le berceau jusqu'à la tombe, et même *après la mort* (c'est le titre de l'un des derniers chapitres). Mais cette remarque est peu importante. En voici une plus grave.

Nous le disons à regret, ce livre, séduisant de forme, nous semble trop léger de fond et de doctrine. Le cœur, le sentiment et l'imagination en font trop souvent les frais. On le louerait plus volontiers, peut-être même sans restriction, s'il était l'œuvre d'une femme, d'une mère. A elles le langage du sentiment et du cœur ; elles n'en connaissent guère d'autre. A elles surtout les détails intimes des joies ou des souffrances physiques et morales de la maternité. Mais de la part d'un prêtre, d'un religieux, on attend mieux et plus. On veut une doctrine toujours parfaitement sûre, et point de ces exagérations de pensées et d'expressions auxquelles entraînent trop souvent le sentiment et le cœur, ces conseillers toujours aimables, mais non toujours sûrs et infaillibles.

Ces réflexions générales résument à peu près notre critique et nous dispensent des détails. Citons pourtant à l'appui quelques exemples : « Quand Dieu veut faire des saintes... nous dit l'auteur, il « ne les place au sommet de la perfection qu'avec le concours de « leur volonté... Mais quand Dieu fait une mère, il agit sans sa coo- « pération, sans sa volonté, quelquefois même contre sa volonté, et « un seul instant suffit à son œuvre (p. 22)..... L'union conjugale « frappée de stérilité ne ressemble-t-elle pas à une malédiction « (p. 78)?... Nourrir son enfant, c'est une transformation qu'on « suit d'heure en heure et d'un œil hébété; les cris, vous ne les « entendez point par les oreilles, mais par le cœur;... il n'y a plus « rien dans le monde qui vous intéresse... On est à soi seule le « monde pour cet enfant, comme l'enfant est le monde pour vous « (p. 83). »

Nous trouvons dans le chapitre qui a pour titre : *le Deuil d'une mère*, un récit étrange que nous voulons bien croire vrai, quelque invraisemblable qu'il soit ; mais n'est-il pas lui-même une nouvelle preuve de la tendance trop fréquente à cette exagération des pensées et du langage que nous signalons en ce moment ? C'est l'histoire d'une femme, d'une mère, qui, dans l'espoir de sauver une âme bien chère (celle de son époux), offre en sacrifice successivement à Marie *quatre enfants qui faisaient son bonheur* (pp. 242 et suivantes). Non, ce genre d'héroïsme, s'il a jamais existé, ne saurait être cité pour modèle. Comment un cœur de mère chrétienne a-t-il pu s'ouvrir et obéir sans murmure à une voix secrète qui lui demandait un pareil sacrifice ? Dieu a commandé au père d'Isaac d'immoler son propre fils : ainsi qu'on l'a fait remarquer justement, il n'aurait point imposé ce sacrifice à une mère.

Terminons en signalant une petite erreur historique. A la fin d'un des premiers chapitres : *les Modèles et les protectrices des mères*, M. l'abbé Gay donnant une liste des saintes femmes et des saintes mères depuis sainte Anne, mère de la sainte Vierge, y comprend SAINTE *Blanche, mère de saint Louis* (p. 50). Or, jusqu'ici, le nom de la pieuse mère du plus saint de nos rois ne figure pas dans le martyrologe.

Grâces à Dieu, nous en avons fini avec la critique, et nous n'hésitons pas, malgré ces réserves, à recommander un livre où l'on trouve un très-grand nombre de sages leçons, d'utiles conseils donnés sous des formes gracieuses, aimables et attrayantes. On doit comprendre maintenant à quel genre de lecteurs, ou plutôt de lectrices, il convient ; c'est surtout et presque uniquement aux femmes et aux mères qu'il s'adresse. Il ne siérait guère dans la bibliothèque d'une jeune fille, moins encore dans celle d'une communauté de religieuses. La jeune fille et l'épouse de Jésus-Christ ne peuvent ignorer qu'aux yeux de la religion il y a au-dessus de la mère un être plus grand, plus élevé encore : c'est la vierge chrétienne. Il est à regretter qu'après la lecture de cet ouvrage, on sente s'élever dans le cœur comme un doute à cet égard. C'est, en effet, l'une des impressions qu'il produit à la suite de tant d'autres si nobles, si chrétiennes, si propres à consoler les mères affligées, en faisant pénétrer dans leur cœur les divins rayons de l'espérance et de la foi. MAXIME DE MONTROND.

139. **LOUIS DE LA TRÉMOILLE,** *ou les Frères d'armes, histoire chevaleresque du temps de Louis XI et de Charles VIII*, par M. Théophile MÉNARD. — 1 volume grand in-8° de 336 pages plus 4 gravures (1862), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque illustrée de la jeunesse*); — prix : 3 fr.

C'est là une histoire dramatisée à la manière de Walter Scott, mais avec plus de bonne foi et plus de fidélité. Le titre en indique le sujet. Deux jeunes seigneurs se font frères d'armes au début de leur carrière militaire, sont élevés ensemble à la dignité de chevaliers et demeurent constamment unis et dévoués l'un à l'autre. Une intrigue habilement conduite soutient l'attention du lecteur jusqu'à la fin; aucune de ces dissertations qu'on subit dans la plupart des récits de ce genre ne vient, dans celui-ci, suspendre désagréablement l'intérêt. Cependant, les mœurs du xve siècle y sont bien peintes, et ressortent d'autant mieux qu'elles sont en action et dans l'action.

Nous ne voulons pas faire ici une analyse qui enlèverait tout intérêt à la lecture de ce livre. Quelques-uns reprocheront peut-être à M. Théophile Ménard d'avoir peint Louis XI bien en noir; mais il n'est pas tombé dans l'horrible et dans la caricature, comme Walter Scott dans *Quentin Durward*, comme Casimir Delavigne dans son drame: il a été fidèle à l'histoire, où l'on voit ce prince qui a tant fait pour la France, obligé à la défiance parce qu'il était entouré de trahisons; à la dissimulation, parce qu'il était à une époque de transition, au milieu de fourberies et de piéges de tout genre. On s'égare si on veut juger Clovis ou Louis XI au point de vue de la civilisation actuelle. La France du temps de Louis XI et l'Europe elle-même ne ressemblaient en rien à la France et à l'Europe d'aujourd'hui.

140. **LA MADONE** *de la forêt*, suivie de : *une Epreuve*, — *Sophie Laurent*, — *les deux Branches de lierre*, par Mme Marie MULLER. — 1 volume in-12 de 140 pages plus 1 gravure (1862), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 3e série*); — prix : 45 c.

Ce livre n'est point une banalité comme la plupart de ceux avec lesquels son titre pourrait le faire confondre : même innocence sans doute, mais beaucoup plus de talent, d'originalité. *La Madone de la forêt* surtout mériterait une grande part d'éloges. C'est le touchant récit des injustes préventions d'une jeune fille envers sa belle-mère, ce type si calomnié, et de l'action qu'exerce, dans un moment critique,

a mémoire d'une mère défunte pour faire rentrer dans une meilleure 'oie la jeune fille égarée. Ce petit chef-d'œuvre de naturel et de déli-atesse montre qu'on peut être pur sans fadeur et simple sans vul-;arité.

41. **OPUSCULES** *de Mgr* DE SÉGUR. — 2 volumes in-12 de x-510 et 620 pages (1862), chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 7 fr.

On désirait depuis longtemps la réunion de ces charmants petits ivres, que Mgr de Ségur appelle ses *opuscules*, et qui sont autant de :hefs-d'œuvre où l'on trouve un entraînement si généreux, une man-uétude si tendre, une charité si douce, un zèle si ardent et une force le raisonnement si entraînante. On peut juger du bien que ces *Opus-:ules* ont fait, quand on sait que plusieurs ont été réimprimés en peu l'années vingt ou trente fois, et répandus, en France seulement, à rois ou quatre cent mille exemplaires.

Le premier est intitulé : *la Religion enseignée aux petits enfants;* :t l'on sait que plus d'un enfant, en lisant ces pages à son père, l'a ırraché à l'indifférence. — Le second : *Y a-t-il un Dieu qui s'occupe le nous?* a éclairé bien des aveugles; c'est une grande charité de ré-›andre ce petit livre dans les masses. — A la suite viennent les *Ré-ponses courtes et familières aux objections les plus répandues contre la religion;* tout le monde a pu constater les succès prodigieux de ces :harmantes causeries. — Les *Considérations familières sur la per-sonne, la vie et le mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ* termi-nent le premier volume.

Dans le second volume, les traités familiers *de l'Eglise*, *du Pape*, *le la Cour romaine* réfutent avec la plus grande facilité les objections et suppositions des mauvais livres et des feuilles empoisonnées si ré-pandus en France et ailleurs. — Les *Causeries sur le protestantisme d'aujourd'hui* sont si claires, si nettes, si attachantes, qu'il est impos-sible qu'un protestant sincère les lise sans regarder sa secte comme un désert ténébreux dont il faut se hâter de sortir. — Ces savantes et spiri-tuelles causeries sont suivies d'un autre livre aussi concluant, intitulé *la Révolution*. Tout adolescent, tout jeune homme qui lira ces courts chapitres si saisissants, sera surpris d'y apprendre une foule de choses toutes nouvelles pour lui. Grâce à des faits incontestés, à des citations extrêmement curieuses, à des secrets de l'ennemi dévoilés par une grâce providentielle, il saura quel parti il doit prendre à propos de ce qu'on appelle la révolution, sur laquelle tout chrétien doit être

éclairé s'il veut éviter les piéges mystérieux sans cesse tendus autour de lui. — Après ces grands enseignements, on rencontre avec plaisir une excellente allocution de Mgr de Ségur aux soldats français, sur Rome et ses usages saints; puis l'aimable auteur clôt son second volume en s'adressant aux fidèles, qui accueilleront avec reconnaissance et avec bonheur son *Prie-Dieu pour l'adoration du saint sacrement* et son traité sur *la très-sainte communion* : ils y trouveront des considérations qui les guideront vers la vraie piété, et les délivreront des fâcheuses théories que produisent les scrupules.

Il n'y aurait qu'un léger reproche à faire à la forme toujours belle et correcte de ces pages : c'est l'emploi du *tutoiement*, qui choquera plus d'un lecteur, et qu'il faudrait peut-être laisser à ceux de nos frères qui se disent réformés. — On comprend que nous disions cela en passant seulement, et que nous insistions de toutes nos forces, au contraire, sur l'utilité de ces *Opuscules* qu'on ne saurait trop répandre, et qui sont appelés à continuer, réunis, le bien immense qu'ils ont déjà fait séparés.

142. **LE PÈRE** *aux bêtes, ou l'Ami des animaux*, par M. A. Martin; *Ouvrage couronné par la Société protectrice des animaux, de Lyon.* — 1 volume in-12 de 188 pages (1862), chez E. Dentu; — prix : 3 fr.

Celui qui nous a dit : « Aimez-vous les uns les autres, » ne nous a pas seulement enseigné où est le devoir, il nous a aussi enseigné où est le bonheur. Aimer et être aimé donne seul quelque prix à la vie; en dehors des affections, les félicités humaines ne sont rien ou sont peu de chose. — Sans doute, les sens ont leurs satisfactions; une prairie émaillée de fleurs et l'azur d'un beau ciel parsemé d'îles de lumière offrent des plaisirs aux yeux; le chant de l'homme et celui des oiseaux charment les oreilles; notre palais trouve de la saveur aux fruits, aux végétaux, au lait, au miel, aux œufs des animaux; nos champs et nos jardins nous donnent de suaves parfums à respirer; l'air a pour nous de douces caresses. Notre intelligence a également ses jouissances : un Herschell, à qui son télescope dévoile de nouveaux cieux qui s'étendent dans l'immensité; un Swammerdam, à qui son microscope montre des myriades d'animaux invisibles pour ses yeux; un Cuvier qui descendu, le flambeau de la science à la main, dans les entrailles de la terre, y lit l'histoire de ses révolutions intérieures; un Montesquieu qui croit, grâce à l'étude de l'histoire, avoir découvert les lois du monde politique; un Laplace, s'expliquant la mécanique céleste;

un Galien, analysant la composition et les fonctions du corps humain; des poëtes, des orateurs, des peintres, à qui viennent d'heureuses inspirations, en ressentent, sans doute, une vive satisfaction; le travail et le génie ont leur récompense, parce qu'il entre dans les vues de la Providence de les encourager. Mais que sont les plaisirs des sens et de l'esprit en comparaison de ceux du cœur? Quelles joies valent celles qui nous viennent de nos affections? Nous en appelons à toutes les mères: n'est-ce pas au moment où elles ont entendu le premier cri de leur enfant arrivant au monde, qu'elles ont senti leur âme inondée des plus pures et des plus ineffables délices? Pour quel père le plus doux moment de la vie n'a-t-il pas été celui où il a vu sa fille au berceau lui tendre ses petits bras avec un sourire? Les meilleurs souvenirs qui nous restent au déclin de la vie ne sont-ils pas ceux de nos amitiés du foyer paternel, du collége et des camps?

Mais nos affections ne nous sont pas seulement une source de joies, elles nous sont aussi une source de consolations. Ce qui soutient Œdipe dans son désespoir, c'est la présence de sa fille Antigone; ce qui fait supporter la vie au roi Lear, chassé, lui aussi, par ses enfants, c'est la voix de sa fille Cordélia; ce qui aide à comprendre la résignation d'Hécube à ses infortunes, c'est le respect dont l'entoure sa fille Polyxène, qui lui rend ceux qu'elle a perdus: elle est pour elle une patrie, un soutien, un guide, une nourrice, *elle lui est toute chose*, comme le disait de sa fille Mme de Sévigné, comme l'avait dit avant elle le plus touchant des poëtes, Euripide, si admirablement interprété par M. de Vauzelles:

Πόλις, τιθηνη, βακτρον, ηγεμίων οδου
Ταυτη γεγηθα κ'απιληθωμαι κακων.

Ces affections nous sont un besoin si impérieux, que, quand elles nous font défaut, nous les demandons aux animaux eux-mêmes, comme à une partie inférieure de l'humanité; le chien est un ami pour le pâtre solitaire, l'oiseau pour le prisonnier, le cheval pour l'Arabe vagabond, l'hirondelle pour l'exilé.

C'est là ce qu'a voulu nous faire comprendre l'auteur de ce livre, qui nous donne, avec la plus aimable et la plus touchante bonhomie, d'excellentes leçons de morale. Il nous prouve ou nous rappelle, — et cela sans réplique, — que les animaux sont nos bienfaiteurs; qu'ils partagent nos travaux et nos périls; qu'après nous avoir donné leur lait et leurs œufs, ils nous donnent leur chair; qu'enfin, sans eux, au bout

d'une semaine, nous serions tous morts; il en conclut que, si ce n'est par justice, du moins par intérêt, nous devons être bons pour eux et ne pas les maltraiter sans nécessité. — Il met ses leçons sous la protection de petites histoires auxquelles il les rattache avec une habileté qui a le grand et rare mérite d'être invisible. — L'homme qu'il charge de raconter ces histoires aux enfants est des mieux choisi : c'est un vieux soldat; la vieillesse et l'enfance se rapprochent par une commune faiblesse et par une commune innocence, l'une ne commettant plus et l'autre n'ayant point encore commis de fautes; la vieillesse aime autant à conter que l'enfance à écouter; puis, enfin, il est naturel de supposer plus compatissant qu'un autre un homme qui a été plus malheureux, un homme, par exemple, qui a souffert toutes les souffrances humaines, c'est-à-dire un soldat du premier empire, survivant à la retraite de Russie. L'auteur n'a pas cru, non plus, que son soldat dût être un homme irréligieux; loin de là, il lui a prêté les bons sentiments auxquels nous ramène le malheur; il en a fait l'auxiliaire du curé qui catéchise ses petits auditeurs, et du maire qui maintient l'ordre dans la commune.— Les lignes qui suivent achèveront de faire connaître ses vues et son style.

« Que dirai-je des vertus morales des animaux? Ne serait-on pas « un parfait honnête homme, si on réunissait en soi l'innocence de « la brebis, la fidélité du chien, la modestie de l'âne, la patience du « bœuf, la bravoure du cheval, la diligence de l'abeille et le dévouement « maternel de la poule? A combien de ménagères la fourmi « ne donne-t-elle pas l'exemple de l'économie et de la prévoyance? « A combien d'hommes de notre temps la mule n'aurait-elle pas à « prêcher la fermeté de caractère? »

En somme, *le Père aux bêtes* est un excellent livre à joindre aux étrennes des enfants. ANOT DE MAIZIÈRE.

143. **POÉSIES RELIGIEUSES**, par M. A. B***, prêtre du diocèse de Lyon; — *nouvelle édition*. — 1 volume in-12 de 372 pages (1862), chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 3 fr. 50 c.

L'auteur de ce volume n'a demandé ses inspirations, comme il convenait à son caractère, qu'aux idées religieuses : d'abord à l'Ancien Testament, puis à l'Evangile, et enfin à la nature sanctifiée par la religion. — De là trois parties qui se recommandent toujours aux sympathies du lecteur par l'élévation et la piété des sentiments, souvent aussi par les idées et le style.

En essayant, non pas de traduire, mais de développer avec la liberté du poëte l'épisode de Ruth et de Noémi, la prophétie de Balaam, les grands traits de la vie de Moïse, les exploits de Judas Machabée; en suivant même le prophète Elie jusque dans le char de de feu qui le dérobe à la terre, l'auteur s'est chargé d'une rude tâche. Comment rivaliser de grandeur, de simplicité, de naturel avec la Bible? Comment transplanter, — si prudente et habile que soit la main, — ces fleurs si délicates ou si opulentes, sans qu'elles se fanent et se décolorent sur un terrain nouveau? — M. l'abbé B*** s'est même senti l'honorable courage de nous donner six *oratorio* en vers, pour nous faire pleurer avec les captives, *cùm recordarentur Sion*. Il nous a donc prodigué sa tristesse; mais, à vrai dire, cette lamentation en 172 pages est excessive; on se lasse vite de ces modulations en ton mineur. Ici les captives se succèdent, laissant tomber l'une après l'autre leurs pleurs harmonieux. C'est une *autre*, puis une *autre* et toujours une *autre* qui chante les soli de ce concert attristé. Nous avons peur qu'avant le troisième oratorio le lecteur ne soit plus attendri, que l'impatience ne sèche ses larmes, et qu'il ne *saute* sinon *vingt feuillets*, du moins quelques pages, pour *trouver la fin*.

Abordant les récits évangéliques, l'auteur s'est vaillamment attaqué aux plus difficiles, nous voulons dire à ceux dont le charme incomparable, semblable aux plus subtils parfums, ne se laisse transvaser, si nous pouvons ainsi dire, dans aucune paraphrase. Ayez l'harmonie et la sensibilité de Racine, la sublimité de Corneille, les splendides couleurs de Lamartine, vous ne nous rappellerez pas la Samaritaine, l'enfant prodigue, la résurrection de Lazare, les disciples d'Emmaüs, ni tant d'autres épisodes frappés de l'empreinte divine, sans qu'aussitôt le modèle ineffaçablement gravé dans nos souvenirs n'y fasse pâlir la copie. — Certes, nous ne blâmons pas l'auteur d'avoir traité des sujets bibliques; mais nous le trouvons plus gracieux, plus riche, plus pénétrant, lorsqu'il élève son âme et la nôtre sur l'aile de sa prière. Quand il contemple l'étoile de la mer, quand il s'agenouille au pied de la croix, devant la lampe du sanctuaire ou sur les tombeaux, quand il écoute les cloches ou se prend à regarder un papillon, une fleur, un insecte, il est touchant de suavité, d'amour, de mélancolie, de grâce et de naturel, — Ecoutons-le s'adressant à la lampe du sanctuaire :

Salut, humble sœur des étoiles;
Tu reluis dans ce temple obscur

Comme elles dans un ciel d'azur,
Quand la nuit a tendu ses voiles.

Quelle douce paix goûte l'âme
Lorsqu'elle a pu dans le saint lieu
Se répandre devant son Dieu
Aussi brûlante que ta flamme.

Là, simple enfant, avec mon père,
Près de toi je venais m'asseoir;
Là, sous l'œil de ma tendre mère,
J'aimais à prier chaque soir.

Devant le roi seul immortel,
Veille, immobile sentinelle,
Veille ici pour l'humble fidèle,
Veille pour moi près de l'autel.

Prête encor longtemps ta lumière
Au vieillard faible et chancelant,
Qui vient, comme il venait enfant,
Redire le soir sa prière.

La poésie de l'auteur n'est ni maniérée ni attifée, point fardée ni prétentieuse, jamais troublée par les orages du cœur, mais belle de gravité et de noblesse, n'aimant que la modeste parure qui lui sied, lorsqu'elle veut prier, chanter les saintes joies et les immortelles espérances. Elle charme, instruit et édifie. Qu'elle soit donc la bienvenue auprès des familles. GEORGES GANDY.

144. **LA RELIGIEUSE DANS LA SOLITUDE,** *Retraite spirituelle* par le P. PINAMONTI, *traduite de l'italien sur la 12e édition,* par le P. Joseph DE COURBEVILLE. — 1 volume in-12 de II-368 pages (1859), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 3 fr. 50 c.

145. **RETRAITE DE DIX JOURS** *à l'usage des religieuses et des prêtres qui les dirigent; ouvrage manuscrit du* XVIIe *siècle, revu, corrigé et publié* par M. l'abbé GOBAILLE, chanoine de Soissons, ancien supérieur du grand séminaire. — 1 volume in-12 de XII-314 pages (1861), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 2 fr.

Voici deux ouvrages dont nous pouvons dire qu'ils se complètent l'un par l'autre. — Le P. Pinamonti, l'auteur si connu du *Directeur dans les voies du salut*, a dans les lettres chrétiennes une réputation faite depuis longtemps. Il y a chez lui de la doctrine et de l'onction tout ensemble, et ces deux qualités se retrouvent à toutes les pages de la *Religieuse dans la solitude*. Quant à l'auteur anonyme de la *Retraite de dix jours*, il a, quelque pieux et savant qu'il soit, une façon

un peu sèche, que ne dissimule point son éditeur lui-même, M. l'abbé Gobaille.

La méthode du P. Pinamonti est celle de saint Ignace dans ses *Exercices :* c'est indiquer suffisamment tout le plan de son livre. Pendant les dix jours qu'il veut voir consacrés à la retraite, il donne pour chacun quatre méditations, une lecture et un examen. Tout cela est fort et substantiel à la manière des anciens, ce qu'on ne connaît plus guère aujourd'hui, il faut bien le dire.

L'auteur de la *Religieuse dans la solitude*, ne traitant guère que de la vie purgative et illuminative, pour nous servir des termes de l'école, les âmes désireuses de la perfection trouveront ouverts pour elles les secrets de la vie unitive dans le livre publié par M. l'abbé Gobaille, dont la retraite se compose de trente méditations sur des textes de l'Evangile. Un chapitre préliminaire, intitulé *Préparation à la retraite*, commence l'ouvrage; puis viennent des règles et des conseils fort sages sur les divers exercices qui doivent composer la journée des retraitantes. Le livre se termine par une série d'examens très-détaillés sur les devoirs principaux de la vie religieuse, et par un chapitre sur la fin et la sortie de la retraite.

Nous formons des vœux pour que ces deux volumes si pleins de choses fassent du fruit dans les âmes, et nous les recommandons tout particulièrement aux directeurs de communautés et aux communautés elles-mêmes comme des guides sûrs.

146. LE ROMAN D'UN CHRÉTIEN *au* XIXe *siècle*, par M. Edouard Bergounioux. — 1 volume in-12 de VI-326 pages (1862), chez C. Douniol; — prix : 3 fr.

L'auteur de ce volume a voulu prouver que dans les crises de toute société, domestique, civile ou religieuse, la solution des difficultés est dans la loi chrétienne; que le divorce, l'insurrection, la guerre, la persécution et le schisme ne sont pas des moyens de salut, mais de nouveaux malheurs; que le vrai lien de toute société est la religion; que tous les autres liens sociaux, affections, habitudes, intérêts, n'ont eux-mêmes de force que par elle, et que, si ses dogmes, sa morale et son culte ne suffisaient point à le prouver, la preuve en résulterait de l'histoire même de l'Eglise, la seule société qui soit *permanente*. Il y a peut-être de l'audace, mais assurément il y a du mérite à avoir formé une pareille entreprise, et nous en félicitons celui qui l'a conçue. — Nous le louons également d'avoir osé mar-

cher au bien par la voie qu'il a suivie, et dont, au premier abord, le choix paraît étrange ; il a pris la société par son faible ; il l'a vue incapable d'accepter des leçons sous la forme austère que Bossuet donnait aux siennes, et il lui en présente sous une forme gracieuse. Quoi de plus sensé ? quoi de plus permis ? Le condamner, serait condamner la *Cyropédie* de Xénophon, le *Télémaque* de Fénelon, qui, pour être des romans, n'en sont pas moins des œuvres morales ou chrétiennes, et, en somme, d'utiles enseignements qu'on n'eût pas eu le courage d'aller chercher dans les œuvres des philosophes et des Pères de l'Eglise.

Comme il ne suffit pas à un moraliste d'avoir eu des vues élevées et de les présenter sous la forme la plus propre à les faire accepter, examinons si le fond du livre a quelque valeur au point de vue littéraire.

A notre avis, le plan en est défectueux et l'unité manque au drame dont il est le récit ; l'héroïne, Hélène de Pierrepont, y intervient rarement ; elle n'est presque pour rien dans ce qui se passe autour d'elle ; elle n'en est ni la cause ni l'objet, d'où il résulte que sa destinée ne se lie qu'imparfaitement à celle des autres personnages. En outre, — et c'est là un défaut dans un roman comme dans un drame, — l'action est double ; elle a deux parties distinctes, l'une qui est l'histoire de Mme de Pierrepont, l'autre qui est l'histoire de Mme de Verville, toutes deux se suivant sans se lier, si ce n'est par un léger fil qui se brise ou qu'on ne voit plus. — Le deuxième défaut en amène un troisième : le trop grand nombre de personnages importants, entre lesquels l'intérêt se partage et diminue pour chacun. Ainsi, Mmes de Pierrepont et de Verville ont chacune un mari et chacune un adorateur ; de là six nouvelles figures qui masquent celle de l'héroïne ; de là un peu de confusion dans le tableau, confusion qui s'accroît par l'apparition du curé Boulevraye.

L'excuse de l'auteur, dira-t-on, est dans le désir qu'il a eu de mettre sous nos yeux le plus possible de ces moralités mondaines que ne pourront sauver d'une défaillance l'éducation, l'honneur et l'orgueil, et au secours desquelles il veut amener la religion ; mais une telle excuse n'est pas admissible, la critique littéraire ne tenant nul compte à un écrivain de ses bonnes intentions morales et lui disant, au contraire : Libre à vous de mettre en scène autant de personnages que vous voudrez, autant, par exemple, qu'il y en a dans l'*Iliade*, dans la *Jérusalem délivrée* et dans le *Roland furieux*, dans *Clarisse*, dans

don Quichotte et dans *Gil Blas*, mais à condition de les subordonner, comme dans ces chefs-d'œuvre, à un personnage principal; libre à vous encore de multiplier les événements, mais à condition de les rattacher tous à un fait dominateur auquel ils concourent et aboutissent. — Une telle exigence est gênante, mais elle est de droit; une telle loi est cruelle, mais obéissance lui est due : *dura lex*, *sed lex;* Horace l'a formulée en ces termes :

Denique sit quod vis simplex duntaxat et unum.

Si dans le *Roman d'un chrétien* les personnages sont trop indépendants les uns des autres et participent trop peu à l'action principale, — quoiqu'ils servent épisodiquement à prouver la thèse de l'auteur, nous en convenons, — ils ont aussi trop peu d'originalité et trop peu de relief; leurs caractères manquent d'énergie et leurs passions de violence; ainsi, les deux femmes, dont l'une ne se croit pas aimée parce qu'elle a un mari glacial en apparence, et dont l'autre se voit sacrifiée à une aventurière, se résignent trop silencieusement à leur destinée; les deux amants qu'elles éconduisent n'en ont pas assez de douleur; les deux maris se corrigent ou se repentent trop aisément; la part faite à la sagesse humaine dans ces changements est trop grande. — L'auteur a-t-il eu tort de les expliquer ainsi? a-t-il eu tort de supposer que ceux qu'il veut amener à *croire* et à *pratiquer* y sont disposés sous la seule influence des mécomptes qu'ils éprouvent et des conseils qu'ils reçoivent? Oui, suivant nous, et par là il s'est donné une tâche trop facile; il a trop préparé sans la religion les conversions qu'il veut expliquer plus tard par elle; il a semé le bon grain sur des terres trop naturellement fécondes; par là aussi il a méconnu la nature humaine, surtout la nature humaine de notre temps; car les incrédulités et les corruptions actuelles sont tout autres que celles de son roman, et c'est avec celles-là qu'il devait mettre la religion aux prises.

Quand du tableau des dissensions domestiques il passe à celui des discordes civiles et des émeutes d'ouvriers, il n'ose pas davantage en présenter les terribles et sanglantes réalités : on dirait qu'il n'a jamais vu de révolution. Nous qui en avons vu cinq, nous pouvons lui dire que les orages politiques, pas plus que les orages domestiques, ne s'apaisent comme il le prétend, et qu'ils entraînent bien d'autres désastres matériels et moraux que ceux qu'il raconte; là, comme ailleurs, il est donc resté au-dessous de la vérité; il n'a pas donné à la

religion d'assez grands périls à conjurer; la vérité est plus dramatique que son roman.

Si des généralités nous passons aux détails, nous lui soumettrons un doute sur la convenance du cadre où il place ce qu'il dit des communions sacriléges, et du passage où il fait parler le comte Adrien d'un ton si rogue à un digne ecclésiastique, sous prétexte que l'un doit être franc et l'autre patient; nous n'admettons pas qu'un général, surtout quand il est gentilhomme, manque de politesse, ni que l'homme le plus évangélique manque de dignité.

Nous lui soumettrons un autre doute sur la vraisemblance du caractère qu'il prête au marquis de Pierrepont; il en fait un mari qui raisonne l'amour, c'est-à-dire ce qui comporte le moins le raisonnement, soit; qui suit sa théorie avec le flegme imperturbable d'un géomètre, soit encore; mais que sa femme ne devine pas qu'elle est aimée, voilà ce qu'il nous est impossible d'admettre; l'amour est un feu qui se voit parce qu'il brille, et qui se sent parce qu'il est chaleur.

Nonobstant ses imperfections, le *Roman d'un chrétien* est un livre remarquable. Il l'est au point de vue religieux, parce qu'il a un but élevé, et que l'auteur, en marchant à ce but, sème sur sa route une foule d'utiles vérités auxiliaires de celle qu'il veut établir : c'est là son grand mérite; il l'est au point de vue catholique, parce que dans sa polémique, — polémique trop prolongée peut-être, — il sait concilier ce qui est dû à la foi avec ce qui est dû à la charité, ce qui est dû à l'immuable fixité du dogme avec ce qui est dû, sur d'autres points, à l'état des esprits ou au malheur des temps; il l'est au point de vue philosophique, parce qu'il dénote une grande étude des passions humaines, et en particulier du cœur des femmes, sans que, bien entendu, il ait réussi à deviner ce cœur mystérieux tout entier, la chose dépassant la portée des intelligences masculines; il l'est enfin sous le rapport du style, toujours élégant et correct, sous celui de la pensée, toujours juste et animée de cette douce chaleur qui tient à la vivacité des sentiments, sans que jamais ce qui est passionné dépasse la mesure des convenances.

M. Bergounioux a suivi dans son livre le programme d'enseignement religieux que lui avait tracé un philosophe, le malheureux Jouffroy, dans un moment de loyauté et de justice envers le catholicisme; seulement, au lieu d'enseigner par des préceptes, il a enseigné par la pratique. Voici les paroles de Jouffroy, qu'on ne saurait

trop souvent reproduire : « Il y a un petit livre qu'on fait apprendre « aux enfants, et sur lequel on les interroge à l'église; lisez ce petit « livre, qui est le catéchisme; vous y trouverez une solution de toutes « les questions, de toutes, sans exception. Demandez au chrétien « d'où vient l'espèce humaine, il le sait; où elle va, il le sait; com« ment elle va, il le sait; demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y « a songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort, « il vous fera une réponse sublime, qu'il ne comprendra pas, mais « qui n'en est pas moins admirable; demandez-lui comment le monde « a été créé et à quelle fin; pourquoi Dieu y a mis des animaux, des « plantes; comment la terre a été peuplée, si c'est par une seule « famille ou si c'est par plusieurs; pourquoi les hommes parlent plu« sieurs langues, pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et com« ment tout cela finira, il le sait; origine du monde, origine de l'es« pèce, question des races, destinée de l'homme en cette vie et dans « l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers « ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien, « et, quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit « naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens; car tout cela « sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du « christianisme. »

Tout cela, dit Voltaire lui-même, quand chez lui le génie fait taire l'impiété, tout cela est clair; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour.
ANOT DE MAIZIÈRE.

147. **SANS BEAUTÉ**, par Mlle Zénaïde FLEURIOT (Anna Edianez). — 1 volume in-12 de 274 pages (1862), chez C. Dillet; — prix : 2 fr.

Les ouvrages de Mlle Fleuriot se succèdent rapidement et sont accueillis avec faveur. Celui que nous examinons aujourd'hui nous paraît supérieur aux précédents; il est beaucoup moins prodigue de certains détails futiles que nous avons signalés dans d'autres productions de l'auteur. Ce n'est pas que les traits de la vie réelle prise sur le fait manquent ici; mais ils ont leur raison d'être : le cœur les a tracés, et ils vont à leur tour remuer les fibres du cœur. Comme ces émotions enfantines, surtout, sont vraies et naturelles! En vérité, si l'héroïne est *sans beauté*, le livre est charmant.

Tant que Gabrielle était restée dans la maison de sa grand'tante qui l'avait élevée, elle ne se doutait pas qu'elle était laide. Une méchante belle-mère, et plus tard de petites compagnes sans pitié, se

sont chargées de le lui apprendre. Des qualités solides ont racheté ce défaut, et l'ont rendue bien plus digne d'estime et d'affection que la belle personne sans cœur qui porte le nom de son père. Ce n'est pas seulement le lecteur qui en juge ainsi : un ancien camarade d'enfance désire faire d'elle la compagne de sa vie et obtient son consentement. René n'est pas homme du monde; son cœur l'entraîne vers Gabrielle dont il apprécie le mérite ; mais il ne l'a jamais comparée avec d'autres jeunes filles, quand tout à coup une autre fort séduisante, dont la beauté le subjugue et change toutes ses dispositions, se rencontre dans son chemin. Gabrielle renonce à la parole reçue et au bonheur rêvé. Sa belle-mère, après avoir ruiné par ses prodigalités le bonheur et la fortune du père de Gabrielle et compromis la fortune de celle-ci, quitte le toit conjugal pour finir plus tard misérablement, et son mari devient fou en acquérant la conviction de son malheur. Pourquoi, au lieu de se dévouer à lui, Gabrielle se retire-t-elle chez sa tante et laisse-t-elle son père mourir loin d'elle dans une maison de santé? Mais tout le monde n'est pas doué d'un esprit de dévouement qui aille jusqu'au sacrifice complet de soi-même. — Après avoir été le bon ange de la famille en détresse de René, Gabrielle finit par retrouver son ancien prétendu devenu veuf, et lui accorde sa main par amour pour l'orpheline qui lui avait été léguée, et aussi un peu sans doute pour lui-même, qu'elle n'avait pu à tout jamais bannir de sa pensée.

Ce livre plaira et attendrira, fera rire et pleurer ; il charmera la jeune fille et la femme du monde. Nous ne pouvons que complimenter l'auteur et l'éditeur; l'imprimeur seul mérite un reproche. On peut tolérer quelques fautes d'impression, mais voici un logogriphe qu'on pourrait prendre pour un mot mexicain dans le genre de celui qu'a signalé M. de Humboldt. Qui pourra deviner que *repronnocentes cavalcaéhmesc ides* (p. 146) veut dire : *reproché mes innocentes cavalcades*?

J. Maillot.

148. **SERMONS** *et* **DISCOURS** de l'abbé Achon, vicaire général du diocèse de Strasbourg, *publiés avec l'approbation de Mgr l'évêque de Strasbourg*, par M. l'abbé P. Mury, professeur au petit séminaire de Saint-Louis. — 3 volumes in-8° de xx-472, 458 et 536 pages plus 1 portrait (1857-1858), chez A. Bray; — prix : 18 fr.

M. l'abbé Achon a laissé dans le diocèse de Strasbourg, surtout parmi le clergé, les souvenirs les plus honorables. Enlevé par une mort subite à la vénération de tous ceux qui l'ont connu, au moment

où, du haut de la chaire, il proclamait le dogme de l'Immaculée Conception récemment défini, il n'eut ni le temps, ni même la pensée de publier les sermons que tous ses auditeurs avaient écoutés avec édification et profit, mais que lui n'avait écrits avec tant de soin que par respect pour la parole de Dieu et pour la grandeur et l'importance du ministère qui lui était confié. Ils ont donc été composés sans aucune préoccupation de publicité, dans le but unique de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. M. l'abbé Mury a cru rendre un service à ses compatriotes, en fixant un souvenir qui leur est toujours cher, et à la postérité, en sauvant de l'oubli le fruit d'un travail dû au zèle sacerdotal le plus désintéressé.

Le premier volume renferme les sermons de circonstance. Il s'ouvre par une *retraite pastorale* que M. l'abbé Achon avait préparée pour 1854, mais que l'invasion du choléra en Alsace l'empêcha de prêcher. Vient ensuite un sermon de dédicace; puis trois discours adressés à des sœurs de diverses communautés religieuses. Ces sujets forment une première série. — La deuxième comprend les sermons de charité adressés soit aux conférences de Saint-Vincent de Paul de Strasbourg, soit à d'autres associations pieuses; les discours prononcés au petit séminaire diocésain, à l'occasion d'une première communion, des fêtes de l'Eglise ou des distributions de prix; ceux pour des cérémonies de bénédictions de mariage, de chapelle ou de drapeau, etc.; enfin des panégyriques, au nombre de trois, en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, de saint Arbogast et du B. Jean de Britto. — Comme on le voit, ces différents sujets n'ont aucun rapport entre eux, et ne présentent à l'étude que des points de doctrine ou de morale tout à fait indépendants les uns des autres, comme les circonstances qui ont donné lieu de les traiter. Tous écrits avec un soin égal, et pouvant servir d'exemples pour des circonstances semblables, ils sont une preuve de l'importance extrême que M. l'abbé Achon attachait au ministère de la parole, même lorsque l'auditoire devant lequel il devait l'exercer n'était composé que d'enfants, comme au petit séminaire.

Les deux autres volumes renferment les sermons pour les dimanches et les fêtes; le deuxième, depuis l'avent jusqu'au temps pascal, et le troisième, depuis le temps pascal jusqu'à la fin de l'année ecclésiastique. Cependant nous devons faire observer que M. l'abbé Achon n'a pas laissé des sermons pour chaque dimanche de l'année, ni pour toutes les fêtes; ainsi, ni l'avent, ni le carême, — pour ne citer que ces

deux époques plus particulièrement importantes, — ne sont complets; mais certains dimanches et quelques fêtes ont plusieurs sermons. Les sujets sont également indépendants les uns des autres, comme dans le premier volume; tous sont tirés de l'Evangile du jour ou du mystère dont l'Eglise célèbre la mémoire. Dès lors, on ne s'étonnera pas qu'ils traitent presque tous des sujets de morale. D'ailleurs, le genre d'esprit de M. l'abbé Achon et sa méthode de prédication le portaient plus naturellement de ce côté. Nous ne pouvons, du reste, mieux caractériser sa manière qu'en disant avec M. l'abbé Mury que ceux qui assistaient à ses sermons croyaient entendre un écho lointain de Bourdaloue et de Massillon, qu'il s'était proposés pour modèles, et dont il a reproduit plus d'une qualité. En effet, comme chez ces deux princes de la chaire chrétienne, son plan est toujours parfaitement dessiné, et les développements, régulièrement conduits, attestent une rare connaissance du cœur humain. Sa diction est pure, large et abondante. On y retrouve parfois le même fond d'idée, et certains sermons ont un tel air de ressemblance avec quelques-uns de ceux des maîtres de la chaire chrétienne, qu'ils les rappellent comme un souvenir. Ceci est le résultat inévitable du commerce journalier que M. l'abbé Achon n'a cessé d'entretenir avec ces grands orateurs. Mais s'il dit les mêmes choses, il les dit, non à la façon d'un écolier qui récite de mémoire une leçon, mais comme un disciple qui reproduit avec intelligence et conviction la doctrine du maître. D'ailleurs, ni écart d'imagination, ni hardiesse téméraire de style ou de pensée : tout est mesuré et pesé au poids de la raison et du bon sens.

Telles sont les qualités très-réelles de ces excellents sermons. Aux yeux de certains prédicateurs, ce genre a peut-être, hélas ! un peu vieilli. Nous croyons, nous, que c'est plutôt le goût littéraire qui tombe, dès lors que cette forte et substantielle nourriture des esprits du grand siècle paraît affadie. Du reste, l'auditoire même le moins cultivé ne s'y trompe pas: il sent d'instinct ce qui est sérieux et grave, et il l'écoute, non pour le plaisir des oreilles, mais pour le profit qu'il en retirera. Ainsi, on continuait à suivre avec la même assiduité les sermons de M. l'abbé Achon à l'époque où il partagea le ministère de la prédication avec M. l'abbé Bautain, dont la parole éloquente et fleurie avait certainement plus de charme et frappait plus vivement l'intelligence et l'imagination.

Nous faisons des vœux pour que ces trois volumes soient accueillis favorablement par le public spécial auquel ils sont adressés, et pour

que leur écoulement prochain décide M. l'abbé Mury à publier ce qui reste encore des sermons du vénérable prédicateur. A. Marchal.

149. **VIE** *du R. P. dom Bernard, fondateur et premier abbé de la trappe de Thymadeuc*, par M. le vicomte Gouzillon de Bélizal. — 1 volume in-12 de xxi-272 pages plus 1 portrait (1862), chez C. Douniol; — prix : 3 fr. 50 c.

Il est impossible, croyons-nous, de rencontrer une figure plus fortement expressive et plus noblement posée que celle du portrait placé en tête de ce volume. Voilà bien, dans toute sa majesté monastique et sacerdotale, ce généreux, ce ferme, cet habile fondateur d'une maison de pénitence et de prière, au milieu des landes incultes du Morbihan. Cette première vue prépare bien le lecteur au livre intéressant et nourri de M. de Bélizal.

Le P. dom Bernard (Claude-Prosper-Jacques Dugué), naquit à Laigle, diocèse de Seez, le 1er janvier 1799. Le vénérable abbé Desgenettes, plus tard fondateur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, alors vicaire d'Argentan, fut un des premiers à le former à l'étude et à la piété, parmi les autres jeunes gens dont il s'était fait, dans cette petite ville, le maître zélé. Claude fut remarqué par un caractère jovial et franc, qu'il conserva toujours, et qui le rendait cher à tous ses compagnons. Il avait aussi un certain goût d'élégance et de propreté qui lui fut plusieurs fois reproché par ceux qui ne savent pas distinguer les nuances et qui ne vont point au fond des choses. Le fait est que la mortification, l'austérité même (on peut l'appeler ainsi) du jeune séminariste, bientôt vicaire à la Ferté-Macé, ne souffrit point de ce qui n'était chez lui que le besoin d'une âme naturellement élevée, qui se plaisait dans l'ordre et la perfection des détails en tout. — Rapproché de sa ville natale par la charge de curé de Saint-Symphorien des Bruyères, il fut là pendant quelques années le modèle de ses confrères et l'âme de toutes les saintes œuvres. Là aussi se développa en lui un goût ancien pour la retraite; la vue des bons Pères de la grande trappe de Mortagne, ses voisins, qui l'invitèrent plus d'une fois à leur distribuer la parole de vie, le détermina à entrer dans cette admirable maison, où il fit profession le 2 juillet 1834. Tour à tour maître des frères convers et prieur du monastère, il fut enfin choisi pour aller fonder en Bretagne, dans le vieux manoir de Thymadeuc, une colonie nouvelle d'enfants de saint Bernard. L'auteur a omis ici, — et on le regrettera, — de nous dire l'origine de cette donation et de toucher à l'histoire antérieure de l'antique domaine

que la piété consacrait à Dieu. Serait-ce de sa part une réticence imposée par l'humilité? Nous sommes tentés de le croire; car sur tout autre point ses descriptions sont détaillées et ne laissent dans l'esprit aucun vague. — C'est dans le livre même qu'il faut chercher le tableau des sacrifices, des épreuves, du courage, de l'intelligence supérieure du P. Bernard, mort le 15 octobre 1859, jour de la fête de sainte Thérèse.

Cette *Vie du R. P. dom Bernard* restera; les fidèles, les prêtres, les religieux aimeront à s'y retremper dans les saintes ardeurs de la mortification et du courage. Nous avons besoin d'exemples de générosité dans ces temps abaissés, et Dieu nous les donne. — Mettons encore au compte de l'auteur d'excellentes épigraphes en tête de chaque chapitre, une division des matières tout à fait convenable, une étude préliminaire sur l'influence des ordres religieux, où l'Eglise est dignement vengée dans les plus vertueux et les plus attaqués de ses enfants. Le style est en général animé, clair, entraînant, assez heureux en images. Nous lui reprocherions seulement une certaine irrégularité; les points d'arrêt et de reprise sont trop visibles; certaines phrases (pp. 36, 154, etc.) sont d'une incorrection inexcusable; mais on ne saurait sans injustice s'arrêter à ces légères taches dans un travail louable à tous égards, édifiant, utile, intéressant, qui produira certainement du bien partout où il pénétrera. V. POSTEL.

NÉCROLOGIE.

M. LE BARON HENRION.

M. Henrion, conseiller à la cour impériale d'Aix, vient de mourir dans cette ville, à l'âge de 57 ans. Avocat d'abord, puis juge à la Martinique, conseiller à la Guadeloupe, et enfin à Aix en 1852, il consacrait tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions à des travaux d'histoire. — On a de lui une *Histoire littéraire de la France,* une *Histoire des ordres religieux*, un *Tableau des congrégations religieuses*, une *Vie de Mgr Frayssinous*, une *Vie de Mgr de Quélen*, une *Histoire de la papauté* et une *Histoire générale des missions catholiques*. La mort ne lui a pas permis d'achever sa grande *Histoire de l'Eglise* que publie M. l'abbé Migne, et qui est arrivée à son 18e volume.

M. Henrion avait reçu du Souverain Pontife, en 1837, le titre héréditaire de baron. Il était commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand et chevalier de l'ordre des SS. Maurice et Lazare de Piémont.

A la retraite de M. Picot, en 1840, il fut chargé pendant quelque temps de la direction de l'*Ami de la Religion*.

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 16 septembre au 20 octobre.

JOURNAUX.

Constitutionnel.

6, 22 SEPTEMBRE, 1er, 7, 14 TOBRE. Henri DE PARVILLE : Acadé- des sciences, séances des 15, 22, 29 tembre, 6, 13 octobre.— **20 SEPTEM-E, 4, 15 OCTOBRE.** Henri DE PAR-LE : Revue des sciences. — **21 SEP-MBRE.** Charles DESMAZE : *la France ale*, par M. A. de Malarce. — **22.** NTE-BEUVE : Connaissait-on mieux la re humaine au XVIIe siècle, après la de, qu'au XVIIIe, avant et après 89? — . SAINTE-BEUVE : *les saints Evangiles*, uction de Le Maistre de Sacy, édition l'imprimerie impériale. — **1er OCTO-E.** BONNEVILLE : *les Codes criminels rprétés par la jurisprudence et la doc-e*, par M. Rolland de Villargues. — **6, , 14.** SAINTE-BEUVE : *Entretiens de the et d'Eckermann.* — **20.** SAINTE-IVE : *Poésies d'André Chénier*, édition ique, par M. L. Becq de Fouquières.

France.

8, 24 SEPTEMBRE, 5, 14, 19 TOBRE. Louis FIGUIER : Sciences. **17 SEPTEMBRE.** Louis BAUDENT : nçois-Henri Temple, vicomte Palmers-suite. — **19, 20.** Baron DE BAZAN-RT : le Maréchal comte de Castellane. **18.** Stéphane DE ROUVILLE : Lettres de e le jeune. — **29.** Louis FIGUIER : Bi-graphie scientifique. — **2 OCTOBRE.** VERRIER : *Documents sur l'histoire de nce.* Œuvres de Lavoisier. — **8.** E. O : *Tableau de la littérature française XVIe siècle*, par M. Saint-Marc Girar- — **6.** Stéphane DE ROUVILLE : *Histoire trale de l'architecture*, par M. Daniel iée. — **9, 20.** Charles AUBERTIN : Louis Veuillot publiciste et romancier.— H. COQUAND : Variétés scientifiques.

Gazette de France.

9, 25 SEPTEMBRE, 5, 7, 11, 12, OCTOBRE. Eugène GAYOT : Exposi- universelle de Londres (agriculture). **24 SEPTEMBRE, 15 OCTOBRE.** RAMBOSSON : Revue scientifique. — **4 TOBRE.** Alex. DE SAINT-ALBIN : J. Ra- dans sa famille. — **14.** Jules D'AN-ME : Lettres d'un zouave pontifical à Renan (3e lettre).

Journal des Débats.

8 SEPTEMBRE, 2 OCTOBRE. Fs IRIÈRE : *Histoire du palais de Compiègne. Chronique du séjour des souverains dans ce palais*, par M. Pellassy de l'Ousle. — **16 SEPTEMBRE.** Aimé GIRARD : Académie des sciences. — **17.** Ch. DAREMBERG : *les saints Evangiles, traduction de Le Maistre de Sacy*, édition de l'imprimerie impériale. — **18, 20.** Docteur CERISE : Ouvrages de médecine. — **19 SEPTEMBRE.** Ernest VINET : *Ephesus and the Temple*, par Edouard Falkener. — **21 SEPTEMBRE, 5 OCTOBRE.** Philarète CHASLES : *la vraie vie de Guillaume Penn*, par Hepworth Dixon, suite et fin. — J.-J. WEISS : *Miroir des sages et des fous*, par M. Etienne Catalan.— **22 SEPTEMBRE.** Albert PETIT : le comte de Castellane. — **24, 28 SEPTEMBRE, 8, 12, 18 OCTOBRE.** PRÉVOST-PARADOL : *la Diplomatie vénitienne*, par M. Armand Baschet. — **25, 26, 30 SEPTEMBRE, 1er OCTOBRE** Saint-Marc GIRARDIN : M. Pasquier, 2e partie. — **29 SEPTEMBRE.** Ernest BERSOT : nouvelle édition des *Œuvres de Bossuet*, par M. F. Lachat. — **4 OCTOBRE.** Paul DE REMUSAT : *le Commencement du monde, la vie, les déluges*, par M. Paul de Jouvencel. — **7, 11.** E. LITTRÉ : *la Centralisation*, par M. Dupont-White. — **9.** Ch. DAREMBERG : *Recherches archéologiques à Eleusis*, par M. François Lenormant. — **17.** Henri BAUDRILLART : *Traité des impôts*, par M. de Parieu. — **19.** Philarète CHASLES : de quelques Ouvrages nouveaux et des signes du temps, suite.

Journal des Villes et Campagnes.

26 SEPTEMBRE. Léopold GIRAUD : Bibliographie scientifique. — **6, 12 OCTOBRE.** C.-F. AUDLEY : un Dimanche à Londres.

Moniteur universel.

16, 22, 30 SEPTEMBRE, 7, 14 OCTOBRE. TURGAN : Académie des sciences, séances des 15, 22, 29 septembre, 6, 13 octobre. — **17.** Ernest MÉNAULT : *le Livre du soldat*, par MM. Huré et Picard; — *Biographie du général Travot*, par M. C.-S. Jeannin. — **18.** RAPETTI : *Sainte-Hélène*, par M. E. Masselin. — **23.** J.-A. BARRAL : Exposition de Londres (le coton). — **27.** Henri LAVOIX : *Tableau de la Cochinchine*, par MM. E. Cortambert et Léon de Rosny. — **29 SEPTEMBRE, 1er, 6 OCTOBRE.** Paul DALLOZ : Exposition de Londres (industrie). — **4 OCTOBRE.**

Léon MICHEL : le Commerce parisien avant 1789. Les marchands de vin, suite. — **5.** BEULÉ : Notice sur la vie et les ouvrages de M. F. Halevy (Académie des beaux arts, séance du 4 octobre). — Théophile GAUTIER : Exposition des envois et des prix de Rome. Nouvelle salle du palais des beaux-arts. — **10.** Oscar DE VALLÉE : les grands Ecrivains de la France. Mme de Sévigné. — **11, 12.** E. DE MOFRAS : Expéditions des Espagnols et des Américains au Mexique, en 1829 et en 1847. — **13.** Henri LAVCIX : Revue littéraire. — **16.** J.-A. BARRAL : Exposition de Londres (le tabac). — **20.** Ernest MENAULT : *Ontologie naturelle, ou Etude philosophique des êtres: — de la Raison, du génie et de la folie*, par M. P. Flourens.

Opinion nationale.

22 SEPTEMBRE. Ed. GOUMY : *de la Philosophie dans l'éducation classique*, par M. Bénard; — *du Principe vital et de l'âme pensante*, par M. Bouillier. — **25.** Francisque SARCEY : une Promenade à faire. — **28.** Ernest CHESNEAU : la Gravure à l'eau forte et la photographie. — **29.** Antony MÉRAY : *le Bestiaire d'amour*, par Richard de Fournival. — **2 OCTOBRE.** Ed. GOUMY : le Testament de l'empereur Auguste. — **3.** Ed. GOUMY : Variétés. — **4, 11.** Ernest CHESNEAU : l'Art moderne en Europe. Exposilion de Londres. — **5.** Jules LEVALLOIS : Revue littéraire. Genève et les Génevois. — **12.** Victor MEUNIER : Sciences. La piocheuse à vapeur. — **14.** Antony MÉRAY : *Histoire de la Restauration*, par M. Louis de Vieil-Castel, 2e article. — **19.** Jules LEVALLOIS : *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann.*

Patrie.

22 SEPTEMBRE, 6 OCTOBRE. Edouard FOURNIER : Semaine littéraire. — **18 SEPTEMBRE.** DU CASSE : Observations à propos du 20e volume de M. Thiers. — **29 SEPTEMBRE, 6, 12 OCTOBRE.** SAM : Semaine scientifique. — **4 OCTOBRE.** FRANC-MARIE : *Pensées chrétiennes, politiques et philosophiques* de don José y Renté. — **12.** Didier DE MONCHAUX : Revue des beaux arts. — **20.** Edouard FOURNIER : la Photographie et ses progrès.

Presse.

17 SEPTEMBRE. Théodore DE BANVILLE : *Causeries artistiques*, par M. Ferdinand de Lasteyrie. — **20.** Emmanuel DES ESSARTS : *les Poëtes français, recueil des chefs d'œuvre de la poésie française.* — **22.** Arsène HOUSSAYE : Pages inédites de Gérard de Nerval. — **29.** Charles DE MOUY : Revue littéraire du mois. — **1er OCTOBRE.** Paul DE SAINT-VICTOR : *les Misérables*, par M. Victor Hugo. — **3.** Emile CANTREL : *Bibliothèque de l'administration française.* — **4.** Eusèbe DE SALLES : Balzac aux lanternes. — **15, 16.** Emmanuel DES ESSARTS : *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann.*

Siècle.

17 SEPTEMBRE. Emile DE LA BÉDOLLIÈRE : Notes bibliographiques à propos de la saisie des *Mémoires de Canler.* — **23.** Anatole DE LA FORGE : *les Chevaux du Sahara et les mœurs du désert*, par M. le général Daumas. — **22 SEPTEMBRE, 1er, 13, 19 OCTOBRE.** Adrien PAUL : Exposition universelle de Londres (la sculpture). — **19.** DE BÉNAZÉ : *Sur la perpétuité de la propriété littéraire*, par M. Ferdinand Hérold. — **26 SEPTEMBRE.** Louis NOIR : Variétés algériennes, suite. — **29.** Emile DE LA BÉDOLLIÈRE : *Chronique de Guines et d'Ardres*, par M. l'abbé Lambert. — **1er OCTOBRE.** Léon PLÉE : *le Tour du monde parisien*, par M. Henri Maret. — **4.** B. HAURÉAU : *Précurseurs et disciples de Descartes*, par M. Emile Saisset. — **14.** EUGÈNE D'AURIAC : *Enseignement du discours latin et de la version latine*, par M. Andrieu. — **18.** Oscar COMETTANT : Variétés spirites. Découverte d'un nouveau monde. — **20.** Henri MARTIN : *la Vie de village en Angleterre*, par l'auteur de la vie de Channing.

Union.

16, 25, 26 SEPTEMBRE, 7, 14 OCTOBRE. Alfred NETTEMENT : *les Misérables*, par M. Victor Hugo. — **17 SEPTEMBRE.** Léon GODARD : *du Droit de l'Eglise touchant la possession des biens destinés au culte et la souveraineté temporelle du pape*, par S. Em. le cardinal Gousset. — **22.** Dubosc DE PESQUIDOUX : Lettres de Londres. L'art et la réforme en Angleterre. — **27.** Henry DE RIANCEY : *Œuvres complètes d'Isocrate, traduction nouvelle*, par M. le duc de Clermont-Tonnerre. — **29 SEPTEMBRE, 6 OCTOBRE.** Théodore ANNE : *Histoire des Girondins et des massacres de septembre*, par M. Granier de Cassagnac. — **3 OCTOBRE.** MOREAU : *Description raisonnée d'une collection choisie d'anciens manuscrits, de documents historiques et de chartes, recueillie par les soins* de M. Techener. — **9.** POUJOULAT : *Histoire de l'empire romain*, par M. Laurentie, suite. — **13.** J. GRIMAUD, de Caux : Académie des sciences.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

Annales archéologiques.

MAI-JUIN, JUILLET-AOUT. DIDRON : la Vierge dans une église (gravure de la Vierge du maître C. H., du musée d'Anvers). — Baron DE LA FONS-MÉLICOQ : Voyage archéologique au XVe siècle, suite. — L. JACQUEMIN : Orfèvres et orfèvrerie du moyen âge à Arles (1 gravure). — Encensoir de la renaissance (1 gravure). — Félix DE VERNEILH : l'Art du moyen âge et les causes de sa décadence d'après M. Renan. — E. BŒSWILWALD : Vitrail du XIIIe siècle dans la chapelle de Saint-Germer (1 gravure). — Julien DURAND : Inscriptions de la divine liturgie. — La Résurrection avant le XIe siècle, sculpture sur ivoire (1 gravure). — L'abbé COCHET et le baron DE GUILHERMY : Cœur du roi Charles V. — DIDRON : Nicolas de Verdun, émailleur du XIIe siècle. — Charles SARVY : Grille du XIIIe siècle, dans le cloître de la cathédrale de Pampelune (1 gravure). — Bibliographie d'art et d'archéologie.

Annales de philosophie chrétienne.

SEPTEMBRE. J. DELANOUE : de l'Ancienneté de l'espèce humaine et des races que l'on trouve de l'homme et de ses travaux dans les terrains diluviens. — Jules OPPERT : les Inscriptions assyriennes des Sargonides, dernière dynastie des rois de Ninive, 2e article. — A. BONNETTY : *Œuvres complètes de Bossuet publiées d'après les écrits originaux*, par M. F. Lachat. — V. DE CHAULNES : *le Pape Alexandre VI*, par M. J. Chantrel. — Funeste influence de l'enseignement païen proclamée à Rome. — Découvertes géologiques. — Nouvelles et mélanges.

Annales du bibliophile.

SEPTEMBRE. Les Bibliothèques de boudoir. — Le Trésor des chartes de France. - L'abbé Val. DUFOUR : un Livre introuvable. — Un Erratum du *Manuel du libraire*. — Archives, bibliothèques, librairies : notes au jour le jour. — Presse bibliographique. Recueils pour les bibliophiles.

Archives de la théologie catholqiue.

OCTOBRE. BOSSUET : Défense de la tradition et des saints Pères (inédit), suite. — L'abbé P. BÉLET : Théologie pratique. Des cas réservés, suite. — L'abbé P. BELET : Droit coutumier. Condition de la coutume. Usage. Opinion de la nécessité. Erreur. — L'abbé CRELIER : le Cantique des Juifs sur la chute du roi de Babylone, traduit de l'hébreu et expliqué. — Mélanges. Bibliographie. — Nouvelles théologiques.

Collection des précis historiques.

1er OCTOBRE. H. VANDERSPEETEN : Corneille Visbaven, premier jésuite belge. — Ed. CARPENTIER : Monument de Singan-fou, ou le Christianisme en Chine. — Le sacré cœur au Caucase. — Chronique contemporaine. — Petits faits d'Italie. — Bulletin bibliographique.

15 OCTOBRE. P.-J. DE SMET : Causes de la guerre entre les Cœurs-d'Alène et les Etats-Unis, et rôle pacificateur des missionnaires (60e lettre). – Décès de volontaires pontificaux, suite. — Chronique contemporaine. — Nécrologie.

Correspondance littéraire.

SEPTEMBRE. Ludovic LALANNE : Chronique. — P. VISERNY : Nicolas Fouquet. — Amédée ROUX : *Histoire de Philippe II*, de Prescott. — Lettres inédites de Guy Patin. — Questions et réponses. — G. du Fresne DE BEAUCOURT : Revue critique. — Publications nouvelles : livres, journaux, périodiques.

Correspondant.

SEPTEMBRE. Justin AMÉRO : l'Exposition universelle à Londres. — Baron DE WOGAN : six Mois dans le Far-West, 4e partie. — V. DE CHALAMBERT : la Philosophie rationaliste et le surnaturel. — A. DE LATOUR : une *Tertulia* littéraire à Séville. — L. DE LOMÉNIE : Chateaubriand et l'Académie française. — Augustin COCHIN : une Question à propos des élections. — Nécrologie : M. Ferjus Boissard. — L'abbé Henri PERREYVE : un Monument théologique. — Bibliographie. — Léopold DE GAILLARD : les Evénements du mois.

Enseignement catholique,
Journal des prédicateurs.

SEPTEMBRE. Mgr PAVY : sur l'Indifférence systématique en matière de foi. — L'abbé P. DE SAINT-VINCENT : l'Année liturgique, conférences, suite. — Le P. VENTURA : Culte de Marie source d'espérance, source de joie. — Mgr DE DREUX-BRÉZÉ : de la Messe. — Solennité de la canonisation des martyrs du Japon racontée par un protestant. — Causes de l'institution de l'eucharistie d'après saint Thomas d'Aquin.

OCTOBRE. L'abbé CRABOT : Renouvellement d'une première communion. — Mgr DE DREUX-BRÉZÉ : de la Messe, suite. — L'abbé P. DE SAINT-VINCENT : l'Année liturgique, conférences, suite. — Mgr DE LA BOUILLERIE : sur l'Eglise. — Mgr PAVY : sur l'Indifférence systématique en matière de foi, suite.

Etudes religieuses, historiques et littéraires.

SEPTEMBRE et OCTOBRE. H. MERTIAN : de la Valeur historique des Actes des apôtres. — P. TOULEMONT : M. Renan et le miracle. — V. DE BUCK : Lexicologie

latine. — F. RAVARY : la Mort de l'amiral Protêt. — LE LASSEUR : Mlle Perriquet.— Bulletin des œuvres catholiques. — Bibliographie. — H. MERTIAN : Revue de la presse.

Journal des jeunes personnes.

OCTOBRE. Mlle Julie GOURAUD : Causerie; — Correspondance. — A. YSABEAU : Géographie. Le Mexique. — X. MARMIER : la Cathédrale de Strasbourg. — Mlle Zénaïde FLEURIOT : le Chemin et le but, nouvelle, suite et fin. — Comtesse DE BASSANVILLE : Jadis et aujourd'hui. — Mme Raoul DE NAVERY : la Plume et l'encrier. — Mme Agnès VERBOOM : le Coton. — Gaston DE MONTHEAU : Bibliographie. — Mme Agnès VERBOOM : Modes. — Mme Gabrielle DE LALLE : Travaux. — Economie domestique. — Gravure de modes coloriée, feuille de dessins de broderies, patrons, travaux à l'aiguille, grande planche de crochet, tapisserie coloriée, carte du Mexique.

Journal des maîtrises.

15 OCTOBRE. J. D'ORTIGUE : de quelques Ordonnances du siége épiscopal de Paris sur le chant religieux. — L. Morel DE VOLEINE : du Rhythme et de la valeur absolue des notes dans le plain chant, 2e article. — L'abbé Victor PELLETIER : la Maîtrise de la cathédrale de Sainte-Croix d'Orléans. — Correspondance. — Nécrologie. — Faits divers. — *Jesu rex admirabilis*, à trois voix égales, par Palestrina.

Journal historique et littéraire (de Liége).

(*Le numéro de septembre ne nous est pas parvenu.*)

OCTOBRE. Journal historique du mois d'août. — Annales de la propagation de la foi. — Cour de cassation de Belgique. Congrégation religieuse. Société civile. Personne interposée. — Question des cimetières. — Etablissement d'une mission belge en Chine. — Bref du pape aux évêques de Portugal. — Cour de cassation de Belgique. Quête. Eglise. Bureau de bienfaisance. Curé. Donation. Nullité. Preuve testimoniale. — Défaite et prise de Garibaldi. — Nouvelles politiques et religieuses. — Nouvelles des lettres, des sciences et des arts.

Revue britannique.

SEPTEMBRE. Les Forêts antédiluviennes et le combustible moderne. — Le Visionnaire Blacke. — Les Etats à esclaves de la confédération américaine. — Souvenirs d'un hussard prussien, suite. — Félix Mendelsshon à Paris. — Mémoires d'un chasseur de renards, suite. — Le fleuve Amour. — Une étrange histoire, fin. — Le Château de Tancarville. — Correspondance d'Allemagne et de Londres. — Chronique et bulletin bibliographique.

Revue catholique (de Louvain).

SEPTEMBRE. De la Sépulture religieuse. — De l'Invocation du Saint-Esprit dans la liturgie arménienne. — P. DE HAULLEVILLE : *les Sources de l'histoire germanique au moyen âge*, par M. Wattenbach. — L'abbé CLAESSENS : le Pape Adrien VI. — T.-J. LAMY : la Chaire d'hébreu au collége de France, courtes observations sur un nouvel écrit de M. Renan. — Association des amants de la sainte pureté. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

Revue contemporaine.

30 SEPTEMBRE. Ad. FRANCK : des Principes philosophiques du droit pénal, 3e partie. — Ferdinand FABRE : Méniquette, fin. — A. BELLEMARE : Abd-el-Kader. Sa vie politique et militaire, 6e partie. — A. CLAVEAU : la Correspondance de Mme de Staël. — R. LANÇON : les Elections et l'exercice normal du suffrage universel en France. — Em. LEVASSEUR : Travaux des Académies et Sociétés savantes. Sciences économiques et politiques. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — J.-E. HORN : Chronique politique. — A. DE CALONNE : la 1re Session de l'association internationale pour le progrès des sciences sociales, à Bruxelles. — Eugène ASSE : *les Plaidoyers de Démosthènes*, par M. Albert Desjardins. — Athenæum français.

15 OCTOBRE. Paul PERRET : les Vert galants de la Thulaye. — A. BELLEMARE : Abd-el-Kader, sa vie politique et militaire, 7e partie. — Henri VIERNE : l'Alimentation de la France. Les bestiaux et la viande. — Ernest DOTTAIN : un Chapitre de l'histoire de la marine sous Louis XIV. La justice et les galères. — Jules GRENIER : l'Expédition française au Mexique. — A. DE CALONNE : M. Rattazzi et la crise italienne. — Leconte DE LISLE : Etudes antiques, poésie. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — WILHELM : Revue musicale. — J.-E. HORN : Chronique politique.

Revue de l'art chrétien.

SEPTEMBRE. A. SCHAEPKENS : Ivoire sculpté du trésor de l'église de Tongres (1 gravure isolée et 2 gravures dans le texte). — A. ASSELIN et C. DEHAISNES : Recherches sur la vie et l'œuvre de Jean Bellegambe, peintre douaisien du XVIe siècle, 2e article. — Ch. DE LINAS : les Sandales et les bas, 2e article. — L'abbé PARDIAC : Histoire de saint Jacques le Majeur et du pèlerinage de Compostelle, suite.

Revue de l'instruction publique.

18 SEPTEMBRE. GÉRUZEZ : *Œuvres complètes de Malherbe, recueillies et annotées* par M. Lud. Lalanne. — G. VAPEREAU : *les Misérables*, par M. Victor Hugo, dernier article. — C. GIDEL : *Châteaubriand et son groupe littéraire sous l'empire*, par M. Sainte-Beuve, suite. — B. JUL-

: *Grammaire moderne des écrivains* :*ais*, par M. Aubertin. — Em. Fer- : Variétés scientifiques. — Nouvelles ›ses. — Documents officiels. — Exa ;, concours, épreuves diverses.

› **SEPTEMBRE**. L. Derôme : *les* ›*es d'Occident*, par M. le comte de Mon- ›bert. — Charles Henry : *Poésies de* *que des Thangs, traduites du chinois* M. le marquis d'Hervey Saint-Denis. Charles Asselineau : *les Jeudis de* *Charbonneau*, par M. de Pontmartin. ictor Chauvin : Poésies. — J. Denis : *ogétique chrétienne au* IIe *siècle.* *t Justin philosophe et martyr*, par B. Aubé. — Em. Fernet : Variétés tifiques. — Nouvelles diverses. — Do- ›nts officiels. — Examens, concours, ›uves diverses.

OCTOBRE. L. Derôme : *les Moines* ›*ident*, par M. le comte de Montalem- 2e article. — C. Mallet : *Turgot, sa* ›*on administration, ses ouvrages*, par . Tissot. — Georges Perrot : *Voyage* '*hiopie, au Soudan oriental et dans la* *itie; atlas*; — *Parallèle des édifices* *ns et modernes du continent africain*, M. P. Trémaux. — Louis Dépret : le ›oëte Jacques Ier d'Ecosse. — Charles ›RD : Conjectures étymologiques, 21e ar- — Nouvelles diverses.

OCTOBRE. J.-M. Guardia : *Etudes* ›*ues sur la Bible*, par M. Michel Nico- – Louis Enault : Causeries d'un cu- ., par M. F. Feuillet de Conches. — ›ROCQUE : Académie des inscriptions et › lettres, séances du mois de septem- — Fréd. Dubner : Correspondance ›ème grec). — E. Cortambert : Né- gie : M. Jomard. — Nouvelles diverses. ›cuments officiels.

› **OCTOBRE**. Ch. Drion : *Histoire* *rois premiers siècles de l'Eglise chré-* *e*, par M. E. de Pressensé. — Ed. ›OT : *Précis d'une théorie des rhyth-* par M. Louis Benloew. — *Les Ennéa-* *le Plotin, traduites* par M. Bouillet. :. Mallet : *Séances et travaux de* *démie des sciences morales et politi-* *compte rendu* par M. Ch. Vergé. — ›LLIEN : de l'Etude des éléments de ›ature, à propos d'une définition fausse ›man. — Charles Nisard : Conjectures ›ologiques, 22e article. — Nouvelles di- ›. — Documents officiels. — Examens, ›urs, épreuves diverses.

Revue des Deux-Mondes.

' **OCTOBRE**. Guizot : un Projet de ›ge royal, 3e partie. — Octave Feuil- : Histoire de Sibylle, 4e et dernière e. — E. du Hailly : une Station sur ›ôtes d'Amérique. New-York pendant ›erre. — L. de Carné : la Révolution république de 1848, suite. — Alphonse ›ROS : l'Angleterre et la vie anglaise. Les beaux arts à l'exposition de 1862. La peinture et les peintres dans le royaume-uni. — Henri Cantel : Nuits d'Orient, poëmes et souvenirs. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — A. d'Avril : la Question des monastères dans les principautés-unies. — C. Lavallée : Madagascar et le roi Radama II. — P. Scudo : les Sopranistes. Gasparo Pacchiarotti. — L. Vitet : Lettre au directeur de la *Revue des Deux-Mondes* (à propos de la collection Campana).

15 OCTOBRE. Georges Sand : Antonia. — A. Trognon : Campagne de l'armée du Potomac, mars-juillet 1862 (avec 1 carte). — Maxime du Camp : l'Ile de Capri, souvenirs du golfe de Naples. — H. Taine : la Poésie moderne en Angleterre. Lord Byron. — Saint-Marc Girardin : la Question d'Orient en 1840 et en 1862, 2e article. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — L. de Lavergne : la Vie de village en Angleterre. — Ch. de Mazade : *l'abbé Dubois*, par M. le comte de Seilhac ; — *nouveaux Essais de politique et de littérature*, par M. Prévost-Paradol. — P. Scudo : Publications musicales de l'Allemagne.

Revue des sciences ecclésiastiques.

SEPTEMBRE. L'abbé L. Dancoisne : Cyrille Lucar et le protestantisme en Orient au XVIIe siècle. — L'abbé D. Bouix : la Liturgie de Lyon au point de vue de l'histoire et du droit, 3e article. — P. R. : des Oratoires, questions discutées à la S. Congrégation du concile. — L'abbé d'Autun : Philologie et révélation, 2e article. — L'abbé E. Hautcœur : de l'Institut des clercs séculiers vivant en communauté. — Mélanges.

OCTOBRE. L'abbé d'Autun : Philologie et révélation, 3e article. — L'abbé D. Bouix : la Liturgie de Lyon au point de vue de l'histoire et du droit, 4e et dernier article. — L'abbé P. R. : des Fêtes dont la solennité est transférée à un dimanche. — L'abbé P.-P. Armand : les sept Propositions notées par le Saint-Office, 3e article. — L'abbé C. Dehaisnes : *Sixte-Quint et Henri IV*, par M. Segrétain. Introduction du protestantisme en France. — L'abbé Dancoisne : *Histoire générale de l'Eglise*, par M. l'abbé Darras. — L'abbé E. Hautcœur : Chronique.

Revue du monde catholique.

25 SEPTEMBRE. Louis Veuillot : Vignettes. — P. Ramière : des trois Degrés de l'analyse philosophique. — L'abbé J. Sagnier : les Variations du goût littéraire au XIXe siècle. — B. Bouniol : la Caverne de Vaugirard, suite et fin. — Ernest Hello : Etudes contemporaines. Gœthe. — B. Chauvelot : Mélanges. — J. Lhescar : Revue des revues théologiques. — Eugène Veuillot : Chronique de la quinzaine.

10 OCTOBRE. Louis Veuillot : Vi-

gnettes, suite. — Comte Charles DE VILLERMONT : le Prix d'un traître en 1639. — J. JORÈS : la Presse catholique en Allemagne. — Le P. W. FABER : les derniers Enfants, ou le splendide Minuit. — B. CHAUVELOT : nouvelle Attaque contre l'authenticité de l'Evangile. — A. TILLOY : de l'Organe de la souveraineté du pouvoir dans l'Eglise, suite. — Paul VRIGNAULT : *Primulæ veris*, poésie. — Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue indépendante.

1er OCTOBRE. G VÉRAN : *Philosophie des lois au point de vue chrétien*, par M. l'abbé Bautain. — G. du Fresne DE BEAUCOURT : Etienne Marcel et la révolution de 1356-1358, 2e article. — L'abbé A. FAYET : de la Paix entre la raison et la foi. — Ch. DELONCLE : *la nouvelle Babylone*, par M. Eugène Pelletan. — G. DE CHAULNES : Rencontre.

15 OCTOBRE. G. VÉRAN : *Philosophie des lois au point de vue chrétien*, par M. l'abbé Bautain, suite. — G. du Fresne DE BEAUCOURT : Etienne Marcel et la révolution de 1356-1358, 3e et dernier article. — L'abbé A. FAYET : de la Paix entre la raison et la foi, 2e article. — G. DE CHAULNES : Revue des revues. — G. DE CHAULNES : Mœurs contemporaines

Vérité historique.

JUILLET. Qu'est-ce que l'humanité doit aux moines. — Les Origines de la souveraineté temporelle des papes, 5e article. — *Tilly, ou la Guerre de trente ans*, par M. le comte de Villermont. — *Les Traditions de l'humanité, ou la Révélation primitive de Dieu parmi les païens*, par M. Henri Lucken, trad. par M. Ph Van der Haeghen. — Le Paganisme ancien et le paganisme moderne, discours par le R. P. Curci. — Variétés.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

Almanach *chrétien pour* **1863**. — In-16 de 64 pages, chez Tolra et Haton, — prix : 20 c.

Almanach *de l'apprenti et de l'écolier pour* **1863**. — 13e *année*. — In-18 de 62 pages, vignettes, chez A. Bray; — prix : 25 c., et 1 fr. 80 c. la douzaine.

Almanach *de tout le monde pour* **1863**, par M. l'abbé MULLOIS. — In-16 de 64 pages, vignettes, chez Emile Ponge; — prix : 25 c.

Almanach *religieux, étrennes catholiques pour l'an de grâce* **1863**. — 8e ANNÉE. — In-18 de 128 pages, chez Collignon; — prix : 50 c.

Annuaire *historique universel*, ou *Histoire politique pour* 1858, *fondé* par C.-L. LESUR; *publié par* M. Thoisnier-Desplaces. — In-8° de VI-984 pages, chez Lagny frères; — prix : 18 fr.

41e année de la collection. 3e série, 11e année.

Aventures *des os d'un géant, histoire familière du globe terrestre avant les hommes*, par M. S.-Henry BERTHOUD. — 1 vol. in-12 de 296 pages, chez Dupray de la Mahérie; — prix : 2 fr.

Cantiques *les plus usités dans les retraites et les missions, recueillis* par le P. H. LEVÉ, de la Compagnie de Jésus. — In-32 de VI-90 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 20 c.

Chalet (le) *d'Auteuil, légende*, par M. J.-T. DE SAINT-GERMAIN. — 1 vol. in-18 de 178 pages, chez J. Tardieu; — prix : 1 fr.

Chancelier (le) *d'Aguesseau*, par M. J.-J.-E. ROY, auteur de l'*Histoire de Louis XIV*. — 1 vol. in-12 de 144 pages plus 1 gravure, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris; — prix : 1 fr.

Ciel (au) *on se reconnait; lettres de consolation écrites* par le R. P. BLOT, de la Compagnie de Jésus. — In-18 de 176 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 75 c.

Conférences *religieuses offertes à la jeunesse lettrée*, par M. F.-M.-C. LECLERC, juge de paix à Auxerre. — 1 vol. in-8° de VIII-380 pages, chez Gallot, à Auxerre, chez Jouby et chez Diard, à Paris; — prix : 3 fr. 50 c.

Conférences *sur l'Oraison dominicale et traduction du Traité* de saint CYPRIEN *sur le même sujet*, par M. l'abbé Th. PIERRET, chanoine honoraire, docteur en théologie. — 1 vol. in-12 de 332 pages, chez V. Sarlit; — prix : 2 fr. 50 c.

Cours *élémentaire et classique de philosophie*, par M. l'abbé LE CLERC, chanoine de la cathédrale de Saint-Brieuc, ancien professeur de philosophie. — 1 vol. in-12 de 312 pages, chez L. Prud'homme, à Saint-Brieuc, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

Dictionnaire (nouveau) *de poche français-anglais et anglais-français, contenant tous les mots généralement en usage et autorisés par les meilleurs auteurs, ainsi que l'accent des mots anglais, les*

prétérits et les participes passifs des verbes anglais irréguliers, le genre des noms français, les termes de marine et d'art militaire, avec un dictionnaire mythologique et historique, et un dictionnaire géographique, par M. Th. NUGENT; — *nouvelle édition, entièrement refondue et corrigée sur les dictionnaires de Laveaux, de Lévizac, de Boniface et de Fain, d'après l'édition publiée à Londres par J. Ouiseau* — *46e édition, revue* par TIBBINS et NIMMO. — 1 vol. in-18 de 630 pages, chez Dramard-Baudry et Cie; — — prix : 3 fr. 50 c.

Droit (**le**) *canonique et le droit ecclésiastique dans leurs rapports avec le droit civil*, par M. Félix LE RUSTE, avocat à la cour impériale de Paris. — In-12 de 68 pages, chez E. Dentu et chez V. Palmé; — prix : 1 fr.

Exercices *spirituels tirés de la règle du* B. Père saint BENOIT, *en faveur des personnes qui désirent vivre selon l'esprit de la même règle.* — In-32 de 116 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 50 c.

Expéditions (**les**) *de Chine et de Cochinchine d'après les documents officiels*, par M. le baron DE BAZANCOURT. — 2e *partie*. — 1857-1858. — 1 vol. in-8o de VIII-414 pages, chez Amyot; — prix : 6 fr.

Fêtes (**les**) *de nos pères*, par M. Alfred DES ESSARTS. — 1 vol. in-12 de 374 pages, chez Dupray de la Maherie; — prix : 2 fr.

Guérin (**Eugénie de**), *Journal et lettres publiés, avec l'assentiment de sa famille*, par M. G.-S. TRÉBUTIEN, conservateur adjoint de la Bibliothèque de Caen. — 1 vol. in-8o de XII-500 pages, chez Didier et Ce; — prix : 7 fr.

Hier *et* **aujourd'hui** *dans la société chrétienne*, par M. l'abbé ISOARD. — 1 vol. in-12 de XII-322 pages, chez C. Douniol; — prix : 3 fr.

Histoire *de la religion en preuve de la révélation divine*, par le P. G. WILMERS, de la Compagnie de Jésus; *traduite de l'allemand sur la* 3e *édition*, par le P. F. CATOIRE, de la même Compagnie. — 1 vol. in-8o de II-396 pages, chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, chez G. Mosmans, à Bois-le-Duc, et chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 3 fr.

Histoire *de Louvois et de son administration politique et militaire jusqu'à la paix de Nimègue*, par M. Camille ROUSSET. — 2e *édition*. — 2 vol. in-12, ensemble de XII-1134 pages, chez Didier et Cie; — prix : 7 fr.

Voir sur cet ouvrage, auquel l'Académie a décerné le grand prix Gobert en 1862, notre t. XXVII, p. 381.

Histoire *populaire des papes*, par M. J. CHANTREL. — Tome XXIV : *Pontificat de Pie IX*. — 1 vol. in-18 de 364 pages, chez C. Dillet; — prix : 1 fr. *franco*.

Ouvrage complet. — Chaque volume se vend séparement. — Voir p. 398 de notre t. XXIV, et page 391 de notre t. XXVII, le compte rendu des 10 premiers volumes.

Imitation (**de l'**) *de Jésus-Christ; traduction nouvelle, accompagnée de courtes réflexions ou explications insérées dans le texte, en forme de commentaire*, par UN VICAIRE GÉNÉRAL. — 1 vol. in-32 de XII-496 pages, chez Tolra et Haton; — prix : 1 fr. 20 c.

Jacques (**Pauvre**), par MARY. — 1 vol. in-12 de 234 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 25 c.

Les Romans honnêtes.

Jardin *spirituel*, ou *Recueil d'instructions et de prières contenant tout ce qu'un fidèle catholique doit savoir et pratiquer pour devenir parfait*, par M. l'abbé BLANC, chanoine titulaire de Rodez; *ouvrage très-utile aux communautés religieuses et aux personnes du monde qui ont à cœur leur avancement dans la piété.* — 3e *édition, revue et notablement améliorée dans le fond et dans la forme.* — 1 vol. in-18 de XVI-760 pages, chez A. Jouby; — prix : 1 fr. 50 c.

Judaïsme *et* **Christianisme**, par M. Julien JAVAL, docteur en droit. — 1 vol. in-12 de 330 pages, chez Victor Bertuot, à Montauban, et chez C. Dillet, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Approuvé par Mgr l'évêque de Montauban.

Lettres *de Mme* DE SÉVIGNÉ, *de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées* par M. MONMERQUÉ, membre de l'Institut; — *Nouvelle édition, revue sur les autographes, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions, et augmentée de lettres inédites, d'une nouvelle notice, d'un lexique des mots et locutions remarquables, de portraits, vues et fac-simile.* — Tome IV, in-8e, papier vergé, de 570 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 7 fr. 50 c. le vol. broché.

Cette édition en 12 vol. fait partie de la Collection des grands ecrivains de la France, publiée sous la direction de M. Ad. Regnier, membre de l'Institut, sur les manuscrits, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions, avec variantes, notes, notices, portraits, etc. — 200 volumes in-8o. — Voir sur ces *Lettres de Mme de Sévigné* notre t. XXVII, p. 59, et notre present volume, p. 231.

Manuel *du libraire et de l'amateur de livres, contenant* : 1o *un nouveau dictionnaire bibliographique, dans lequel sont décrits les livres rares, précieux, singuliers*, etc.; 2e *une table en forme de catalogue raisonné, où sont classés, se-*

lon l'ordre des matières, tous les ouvrages portés dans le dictionnaire, etc., par M. Jacques-Charles BRUNET. — *5e édition, refondue et augmentée d'un tiers par l'auteur*. — Tome IV, 1re PARTIE. — (NAASEFÉ-POMPONIUS MELA).— In-8e de 400 pages à 2 colonnes, chez Firmin Didot frères, fils et Cie.

L'ouvrage formera 6 gros volumes et sera publié en 12 parties; — prix : 120 fr. — 100 exemplaires sont tirés sur grand papier vergé, dit de Hollande; — prix : 200 fr.

Mois (**le**) *du saint sacrement*, par M. l'abbé COULIN, prêtre, missionnaire apostolique et chanoine honoraire de Marseille. — *Nouvelle édition*. — 1 vol. in-12 de XVIII-324-120 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 80 c.

Ce volume, approuvé par Mgr l'évêque de Marseille et déjà examiné par nous (t. XI, p. 28), fait partie de l'*Année du pieux fidèle*.

Mois (**le**) *libérateur des âmes du purgatoire, contenant, pour chaque jour de novembre ou de tout autre mois : texte de l'Ecriture, lectures intéressantes sur le purgatoire, trait historique ou révélé, prière, pratique et aspiration indulgenciée*, par M. l'abbé CLOQUET, missionnaire. — 1 vol. in-32 de 217 pages, chez Mmes Boisset, à Lyon, et chez l'auteur, à Sancerre; — prix : 50 c.

Neuvaine *en l'honneur du bienheureux Thomas Hélye, aumônier de saint Louis, extraite de sa vie*, par Mme la baronne DE CHABANNES. — In-18 de 52 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 20 c.

Approuvé par Mgr l'évêque de Coutances.

Pape (**un**) *au moyen âge. Urbain II*, par M. Adrien DE BRIMONT. — 1 vol. in-8o de 430 pages plus 1 portrait, chez A. Bray; — prix : 6 fr.

Parfums (**les**) *du sacerdoce*, ou *le Prêtre méditant sa grandeur et sa dignité*, par M. l'abbé DE GEEST. — 1 vol. in-12 de 204 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 1 fr. 25 c.

Peintres (**les grands**), par M. Alfred DES ESSARTS; *illustré* par M. HADAMARD. — 1 vol. grand in-8e de 492 pages plus 10 planches, chez Vermot; — prix : 13 fr. 50 c.

Piété *envers les morts*, ou *Recueil de prières et d'instructions pour soulager les âmes du purgatoire*, par M. l'abbé J.-A. GUYARD, vicaire général de Montauban. — 1 vol. in-32 de XX-494 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Poésie (**de la**) *latine en France au siècle de Louis XIV*, par M. l'abbé VISSAC, docteur ès-lettres, ancien professeur de philosophie, etc. — 1 vol. in-8e de VIII-310 pages, chez A. Durand; — prix : 4 fr.

Preuves *que Thomas a Kempis n'a pas composé l'Imitation de N.-S. J.-C.*, par M. Philippe TAMIZEY DE LARROQUE. — In-8o de 86 pages, chez Durand; — prix : 1 fr. 50.

Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*.

Samedi (**le**) *consacré à Marie*, ou *Considérations sur les vertus et les gloires de la très-sainte Vierge, pour tous les samedis de l'année*, par le P. F. CABRINI, de la Compagnie de Jésus; *traduit de l'italien sur la seconde édition*, par M. le chanoine D.-G. HALLEZ, professeur d'éloquence sacrée au séminaire de Tournai. — 1 vol. in-12 de XIV-384 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix: 1 fr. 25 c.

Succès (**les**) *d'un jeune militaire*, ou *de l'Influence de la morale évangélique sur les destinées de l'homme*, par M. le docteur FIGAYROLLES. — 1 vol. in-12 de XII-316 pages, chez V. Sarlit; — prix : 8 fr.

Approuvé par Mgr l'évêque de Rodez.

Soins (**des**) *à donner aux malades. Ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter*, par miss NIGHTINGALE. — *Ouvrage traduit de l'anglais, avec autorisation de l'auteur. précédé d'une lettre de* M. GUIZOT, *et d'une introduction* par M. DAREMBERG. — 1 vol. in-12 de LXXX-302 pages, chez Didier et Cie; — prix : 3 fr. 50.

Syrie (**la**) *en* 1860 *et* 1861, *Lettres et documents formant une histoire complète et suivie des massacres du Liban et de Damas, des secours envoyés aux chrétiens et de l'expédition française, recueillis et coordonnés* par M. l'abbé JOBIN. — 1 vol. in-8o de XX-292 pages plus 1 carte de la Syrie, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris; — prix : 3 fr.

Vendeville (**Mgr Jean**), *évêque de Tournai*, 1587-1592, *et notice sur le P. Eleuthère du Pont, de la Compagnie de Jésus*, par le P. Alexis POSSOZ, de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-8e de XII-224 pages plus 1 portrait, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris; — prix : 3 fr.

Zèle (**du**) *de la perfection religieuse, des moyens de l'exciter, de l'accroître, de le conserver*, par le P. Joseph BAYMA, de la Compagnie de Jésus; *traduit du latin* par le P. Pierre OLIVAINT, de la même Compagnie. — 3e *édition*. — 1 vol. in-32 de 256 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 80 c.

J. DUPLESSY.

XXVIII. N° 5. *Novembre* 1862.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE XIII° FAUTEUIL.

Noms et prénoms.	Dates de Naissance.	Réception.	Mort.
Sirmond	1589	1634	1649
le Montreuil	1611	1649	1651
ois Tallemant	1620	1651	1693
n de la Loubère	1642	1693	1729
e Sallier	1685	1729	1761
Gilles de Coetlosquet	1700	1761	1784
-Pierre, marquis de Montesquiou-Fezenzac	1741	1784	1798
ne-Vincent Arnault	1766	1799	1835
nd-Emmanuel-Sophie-Septimanie Plessis, duc de Richelieu	1766	1816	1821
Joseph, baron Dacier	1742	1822	1833
e-François Tissot	1768	1833	1854
-Antoine-Philibert Dupanloup	1802	1854	»

SIRMOND. — DE MONTREUIL. — TALLEMANT. — LA LOUBÈRE. — SALLIER. — COETLOSQUET. — MONTESQUIOU-FEZENZAC.

n Sirmond était neveu de Jacques Sirmond, le savant jésuite. jeune à Paris de Riom, sa ville natale, il fut recommandé par ncle au cardinal de Richelieu, qui employa sa plume, réputée e, à répondre aux pamphlets de Mathieu de Morgues, plus connu e nom de sieur de Saint-Germain. Mathieu de Morgues, après servi le ministre, l'avait abandonné pour rester fidèle à la cause arie de Médicis, qu'il suivit dans son exil de Bruxelles. Sirmond rt maltraité par la plume caustique de Saint-Germain, notam- dans la pièce intitulée l'*Ambassadeur chimérique;* mais il se

consola par le titre d'historiographe du roi et un traitement de 1,200 écus qu'il reçut en récompense, et, par surcroît, il entra un des premiers dans la naissante Académie. Il fit partie de la commission des statuts et de celle du *Cid*. Un premier projet de critique du chef-d'œuvre de Corneille ayant été présenté à Richelieu, le cardinal, après avoir expliqué sa pensée, chargea, dit Pellisson, d'une rédaction nouvelle Jean Sirmond, « qui avait en effet le style fort bon et fort « éloigné de toute affectation; » mais le travail de Sirmond ne le satisfit point encore, et la rédaction définitive revint, comme on sait, à Chapelain. Pellisson raconte encore de lui une chose « fort étrange, » quoiqu'il fût « homme d'ailleurs d'un jugement fort solide, » c'est qu'il voulait « que tous les académiciens fussent obligés, par serment, « à employer les mots approuvés par la pluralité des voix dans l'as- « semblée : de sorte que si cette loi eût été reçue, quelque aversion « particulière qu'on eût pu avoir pour un mot, il eût fallu nécessai- « rement s'en servir, et qui en eût usé d'autre sorte aurait commis « non pas une faute, mais un péché. » Si nous ajoutons qu'il logea chez lui une des deux commissions du dictionnaire, qu'il lut à l'assemblée un discours pour justifier la guerre contre les Espagnols, nous aurons terminé son histoire académique. Le reste de son histoire ne demande pas plus de détails. — Après la mort de Richelieu et de Louis XIII, l'abbé de Saint-Germain était revenu à la cour. Ne pouvant y demeurer en faveur auprès de son ennemi, Sirmond se retira en Auvergne, où il mourut. Son fils a publié un recueil de ses poésies latines. Quant à ses autres écrits, tous de circonstance, ils sont oubliés avec les événements qui en furent l'occasion. Mentionnons, toutefois, ce *Coup d'Etat*, « une des premières choses, raconte le re- « connaissant Pellisson, qui m'ont donné goût pour notre langue. « J'étais, ajoute-t-il, fraîchement sorti du collége; on me présentait « je ne sais combien de romans et d'autres pièces nouvelles, dont, tout « jeune et tout enfant que j'étais, je ne laissais pas de me moquer, « revenant toujours à mon Cicéron et à mon Térence, que je trouvais « bien plus raisonnables. Enfin, il me tomba presque en même temps « quatre livres entre les mains, qui furent les *huit Oraisons de Ci- « céron*, le *Coup d'Etat* de M. Sirmond, le quatrième volume des *Let- « tres de M. de Balzac* que l'on venait d'imprimer, et les *Mémoires « de la reine Marguerite*, que je lus deux fois, depuis un bout jus- « qu'à l'autre, en une seule nuit. Dès lors je commençai non-seule- « ment à ne plus mépriser la langue française, mais encore à l'aimer

« passionnément, à l'étudier avec quelque soin, et à croire, comme « je fais encore aujourd'hui, qu'avec du génie, du temps et du tra- « vail, on pouvait la rendre capable de toutes choses. » Pellisson dit ailleurs de Sirmond : « Sa prose marque beaucoup de génie pour l'é- « loquence; son style est fort et mâle, et ne manque pas d'orne- « ments. » Mais cet éloge ajoute peu à la gloire qu'aurait eue Sirmond de révéler un des premiers le génie de notre langue à un de ses meilleurs écrivains.

Son successeur, Jean de Montereul, ou plutôt de Montreuil, appartenait à une famille d'avocats au Parlement de Paris et de poëtes. Son grand-père, Jean, a laissé une pièce de vers : *Tombeau de Philippe Des Portes*, un *Plaidoyer* pour l'archevêque et le chapitre de Rouen, dans la cause de la Fierte de Saint-Romain, et une oraison funèbre du cardinal de Joyeuse; son père a traduit l'*Histoire grecque* de saint Nicéphore, patriarche de Constantinople. Chose singulière, de tous les Montreuil, le nôtre est littérairement le moins célèbre, et lui seul a fait partie de l'Académie française. Tous ses frères se plurent à rimer; une sœur même, avant d'entrer chez les ursulines, rima un sonnet qui trahit un vrai talent poétique : de lui seulement il ne nous reste pas une ligne imprimée, à moins qu'on ne veuille, avec l'abbé Goujet, voir sa main dans quelques pièces signées simplement Montereul dans les recueils du temps, et que son frère Mathieu n'a pas réclamées dans l'édition qu'il a donnée lui-même de ses œuvres. C'est ce Mathieu, et non Jean, qui aurait dû être de l'Académie. On le trouve partout, dans les sociétés et dans les recueils de l'époque. Spirituel et aimable, d'une figure charmante, il faisait l'agrément des réunions de Mme de Sévigné, à qui il adressait de jolies lettres et de plus jolis madrigaux. Le désir de plaire l'emportait chez lui sur son humeur paresseuse; il envoyait ses vers à tous les faiseurs de recueils, surtout au libraire Sercy, ce qui lui a valu l'honneur de fournir une rime à Boileau :

> On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,
> Grossir impunément les feuillets d'un recueil.

Il ne s'en fâcha point, et il eut raison, car à cette rime, plus qu'aux deux éditions de ses ouvrages, il doit la survivance de son nom.

Son frère Jean, l'académicien, n'a guère été qu'un diplomate. Il avait débuté par le barreau; mais, très-jeune encore, il alla en Italie

avec notre ambassadeur de Bellièvre, qui le donna au cardinal Antoine Barberini, neveu d'Urbain VIII. Grand aumônier de France et archevêque de Reims, le cardinal Antoine le fit chanoine de Toul, ce qui le ramena en France. Il repartit pour Rome avec le marquis de Fontenay-Mareuil; puis il accompagna encore de Bellièvre en Angleterre, et fut laissé résident en Ecosse. Devenu secrétaire du prince de Conti, il se dévoua à sa fortune, ainsi qu'à celle du prince de Condé et du duc de Longueville pendant leur détention. Plus que personne, il contribua à leur délivrance, mais il n'en put recevoir le prix, car, les princes à peine sortis de prison, il mourut âgé d'environ trente-sept ou trente-huit ans. « Il semblait n'en avoir que vingt ou vingt-cinq, « dit Pellisson, — fidèle interprète en cela de tous les contemporains, « notamment du cardinal de Retz; — car il était naturellement fort « beau, et avait conservé jusques alors le teint et la fleur de la pre« mière jeunesse. » Les portraits qui nous restent de lui nous en donnent, en effet, cette idée.

François Tallemant était frère cadet de Tallemant des Réaux. Né protestant, il embrassa de bonne heure le catholicisme et se destina à l'état ecclésiastique. Son abjuration aida à sa fortune. Pourvu déjà d'un riche patrimoine, il obtint l'abbaye de Val-Chrétien, ainsi que le prieuré de Saint-Irénée de Lyon, qui valait 1,200 écus; et, au commencement de la régence, vers 1643, il devint aumônier du roi. Malgré de tels revenus, il se vit réduit, au bout de vingt-quatre ans, à vendre sa charge d'aumônier du roi, et il fut ensuite nommé premier aumônier de Madame. Comment arriva-t-il à tant d'honneurs et d'avantages? Par des voies peu honorables, s'il faut en croire des Réaux, qui l'a traité en frère ennemi. « L'ambition, dit-il, lui fit « changer de religion... C'est un des plus grands paresseux qui soient « au monde... aussi frileux que malpropre... Je ne sais si c'est la sou« tane qui lui a communiqué l'avarice des gens d'église, mais aussitôt « il eut une âpreté étrange pour le bien. » Puis des Réaux raconte comment il aurait tourmenté son beau-frère Ruvigny pour que celui-ci fît servir son crédit auprès du cardinal à lui obtenir un évêché. Ce serait pour mieux avancer en cour qu'il aurait postulé son entrée à l'Académie, qu'il aurait fait tant de sonnets et de madrigaux sur tout ce qui arrivait à la famille *Mazarine*. Ainsi parle des Réaux tout le long de cette historiette, ayant bien soin d'atténuer le moindre éloge par une critique. Par exemple, il dira : « L'abbé Tallemant est un

« garçon qui a de l'esprit et des lettres; il fait même des choses « agréables; mais, ajoute-t-il aussitôt, il n'y a rien d'achevé. C'est le « plus grand *inquiet* de France. » Aussi l'appelait-on Son Inquiétude, comme d'autres Son Excellence ou Sa Grandeur. — Ce fut bien pis au retour d'un voyage à Londres qu'il avait fait par *inquiétude*. « Un garçon qui était déjà inquiet, déjà chagrin, raconte toujours « son frère, n'avait garde qu'il ne le devînt encore davantage : il en « devint sec, il en eut et a encore une chaleur d'entrailles qui le dé- « vore; il n'a jamais lu depuis un livre tout du long; vous en trou- « verez vingt sur sa table, tous différents de matière, les uns grecs, « les autres latins, quelques-uns italiens et même espagnols; ils se- « ront presque tous ouverts, car il les lit tous à la fois. » — De ces plaisanteries mêmes il résulte que l'abbé Tallemant ne manquait pas d'érudition. Toutefois, en 1651 il avait peu de titres aux honneurs académiques, n'ayant rien fait imprimer, sinon quelques vers dans les recueils du temps. Il travaillait cependant, malgré sa paresse. Sa vie se consumait sur les vies de Plutarque, dont rien n'avait paru encore en 1662; car Chapelain, dans sa liste des gens de lettres, écrivait sur lui cette note qui achève de nous le faire connaître : « Il « sait assez la langue grecque et latine; et pour la française ce qu'il « écrit n'est pas naturel. On n'a rien vu de lui qu'il ait fait de son « chef, que quelques lettres et quelques préfaces, dont on ne saurait « dire ni bien ni mal. Il s'est jeté dans la traduction des vies de Plu- « tarque, à quoi, par un grand travail, il réussit fort bien. D'autre « entreprise où il faut du fond et du dessein, il ne s'en tient pas lui- « même capable. » Cette version de Plutarque parut bientôt après, et fut mal accueillie, malgré le concours qu'Huet lui avait prêté. Huet raconte, en effet, dans ses Mémoires, que l'abbé Tallemant le pria de revoir avec lui son travail; que bien des nuits y furent consacrées; et que, malgré leurs soins et leurs peines, l'ouvrage, écrit d'un style languissant et diffus, ne fut pas approuvé de la cour. On alla jusqu'à prétendre que la version avait été faite non sur l'original, peu compris du traducteur, mais sur celle d'Amyot, que Tallemant s'était borné à gâter; ce que Boileau consacra en appelant l'abbé Tallemant

..... le sec traducteur du français d'Amyot.

L'abbé Tallemant voulut prendre sa revanche en traduisant de l'italien une partie de l'*Histoire de la république de Venise*, de Nani, tra-

vail qui fut un peu mieux reçu du public. — Il ne manquait plus à l'abbé Tallemant que de tomber, sur la fin de sa vie, sous les plaisanteries sanglantes de Furetière. Il avait commencé par écrire contre le schismatique académicien une lettre relative à ses démêlés avec la Compagnie, et avait concouru à son exclusion. Furetière s'en vengea en le mettant, dans ses *Factums*, au dernier rang des *jetonniers*, et en racontant de lui des traits singuliers d'avarice. On ne lit plus Tallemant; mais on lit toujours Furetière; on lit surtout Boileau et les *Historiettes* de des Réaux; et ce n'est qu'à travers le feu croisé des sarcasmes de ceux-ci que la mémoire de celui-là nous arrive toute meurtrie.

Celle de la Loubère ne traîne après elle qu'une épigramme de la Fontaine. La Loubère était né à Toulouse et fut élevé au collége des jésuites, où il avait un oncle de son nom célèbre par son érudition géométrique et ses débats avec Pascal. Son père, l'un des principaux officiers du présidial de cette ville, et homme lettré lui-même, n'épargna rien pour son éducation, et, mort trop jeune, fut heureusement remplacé par une mère incomparable. De tels soins portèrent leurs fruits. Passionné pour la langue d'Homère, la Loubère, dans sa première jeunesse, composa pour son usage une grammaire et des racines en vers français, dans le goût de celles de Port-Royal. A l'âge de quinze ou seize ans, il avait composé une tragédie latine tirée de l'Ecriture sainte, et une comédie française imitée de Plaute. De bonne heure il put également composer dans les langues italienne, espagnole et allemande, qu'il possédait parfaitement. Mais, arrivé à Paris et répandu dans le monde, il condamna au feu tous ces essais, dont la comparaison lui avait révélé la faiblesse. Pour polir son langage et payer tribut à la galanterie du temps, il composa à tort une foule de poésies que les meilleurs compositeurs, et *Lambert qui plus est*, s'empressèrent de mettre en musique, et que chantèrent à l'envi les meilleures sociétés. « J'aurais été, disait-il ensuite, le premier chan« sonnier de France, si la fondation de l'Opéra ne m'en eût enlevé la « gloire. » Il se tourna alors vers l'étude du droit public, et accompagna bientôt en Suisse notre ambassadeur Saint-Romain, qui, au retour, joignit au témoignage authentique de ses services de secrétaire, celui de l'estime qu'il s'était acquise dans ce pays, « quoiqu'il ne bût « presque que de l'eau. » Ainsi raconte son panégyriste de Boze. — En 1687, Louis XIV, sous prétexte de relations commerciales, mais

dans un intérêt religieux, le députa à Siam avec le titre d'envoyé extraordinaire. Pendant un séjour de trois mois seulement, la Loubère put rassembler des notions si exactes sur l'histoire naturelle du pays, sur l'origine, la langue, les usages, les mœurs, l'industrie et la religion des habitants, que la relation qu'il en publia à son retour fit oublier toutes les précédentes et conserve sa valeur malgré tant d'autres qui l'ont suivie. Le succès de cette mission lui en valut une autre auprès de la cour de Madrid, dont l'objet principal était de détacher l'Espagne et le Portugal de l'alliance anglaise. Soupçonné, il fut arrêté à Madrid, et n'obtint sa délivrance qu'à raison des représailles dont on usa envers les Espagnols présents à Paris. A son retour d'Espagne, le contrôleur général des finances Pontchartrain, qui était déjà en liaison avec lui, l'attacha à la personne de son fils, reçu en survivance de la charge de secrétaire d'Etat. La Loubère accompagnait le jeune comte, égayait ses travaux par des récits et des lectures, lui allégeait le poids des affaires par l'enjouement de son esprit et le charme de son commerce. Une telle charge semblait devoir le fixer à Paris. Aussi l'Académie choisit-elle ce moment pour l'introduire au nombre de ses membres. Etait-ce estime pour la Loubère? Oui, sans doute, mais aussi et surtout déférence pour son protecteur, à en croire, du moins, l'épigramme de la Fontaine :

Il en sera quoi qu'on en die :
C'est un impôt que Pontchartrain
Veut mettre sur l'Académie.

L'année suivante, la Loubère fut nommé à l'Académie des inscriptions, qui ne comptait encore que huit membres, tous de l'Académie française. Mais ce nouveau lien ne put le retenir. Atteint bientôt du mal du pays, il commença par solliciter le rétablissement de l'Académie des jeux floraux, autrefois si célèbre à Toulouse et alors dégénérée. Il en rechercha l'origine avec une telle érudition et en démontra l'utilité avec tant d'évidence, qu'on le chargea d'en dresser lui-même les nouveaux statuts, les lettres patentes, et d'en désigner les membres, parmi lesquels il n'oublia que lui. Mais l'Académie répara cette omission modeste en déférant d'une commune voix à son second fondateur la première place vacante. Cet honneur fut comme le signal de sa retraite. Sous prétexte de remercier ses nouveaux confrères, il se rendit à Toulouse. L'amour, sous les traits d'une parente aimable, l'y retint. Marié à soixante ans, il ne reparut plus à Paris

qu'à de rares intervalles, et seulement pour affaires. Rendu à sa province, il devint et l'arbitre des jeux floraux par la supériorité de son goût et de ses connaissances, et le charme des meilleures compagnies par l'agrément de son commerce. Pour les uns et pour les autres, il composa de nombreuses poésies réunies en un gros recueil qui ne lui a pas survécu, et des pièces d'éloquence où il donnait à la fois des préceptes et des exemples. Discours et poésies n'étaient pour lui qu'un amusement : son étude sérieuse avait pour objet les mathématiques, sur lesquelles il a laissé un gros livre également oublié. Il survécut, malgré son grand âge, un an à sa femme. Chargé du poids de quatre-vingt-sept ans, ses mains ne tremblaient pas comme celles des parjures : « Aussi, répondit-il à quelqu'un qui lui en faisait la remarque, « n'ai-je jamais fait de faux serment, pas même en amour. »

Moins que lui encore, son successeur l'abbé Sallier méritait d'appartenir à deux académies, et il n'avait sa place naturelle que dans celle des inscriptions. Sallier avait fait ses premières études dans la petite ville de Saulieu, où il fonda plus tard une bibliothèque, en souvenir des embarras que lui avait causés le manque de livres, et en reconnaissance pour ses anciens maîtres. Après ses cours de philosophie et de théologie, qu'il suivit à Dijon, il vint à Paris, où toutes les sources de l'érudition lui furent ouvertes. Il s'y abreuva avec avidité. Bientôt, non-seulement le grec et le latin, mais l'italien, l'espagnol, l'anglais, et même le syriaque et l'hébreu lui devinrent familiers. L'Académie des inscriptions se hâta de lui ouvrir ses portes, et désormais il en fut le membre le plus autorisé par la profondeur de son érudition et le plus écouté par le charme de son style. A défaut d'ouvrages importants, vingt-deux volumes sur les vingt-cinq premiers de cette Compagnie renferment de lui, sous le titre de *dissertations*, de *remarques*, de *traductions*, de *recherches*, des morceaux du plus grand intérêt. Les académies étrangères se firent honneur de se l'adjoindre. En même temps, il professait l'hébreu au collége royal, donnait des leçons de syriaque au duc d'Orléans, qui le nommait secrétaire-interprète, et était chargé de la garde des manuscrits à la bibliothèque du roi. Cette dernière fonction, qu'il remplit avec un zèle, une prévenance et une libéralité admirables, le mit en relations avec tous les savants de l'Europe. Elle lui attira surtout les regards reconnaissants de l'Académie française, qui se fit applaudir du public en donnant entrée dans son sein à ce savant si lettré.

C'est à sa place plus qu'à son mérite, que Coetlosquet, — il l'avouait modestement lui-même, — dut sa nomination à l'Académie. Né en Bretagne, comme son nom l'indique assez, il fut appelé, en 1739, à l'évêché de Limoges, dont il se démit en 1758, pour devenir précepteur du duc de Bourgogne. A la mort de ce jeune prince, il fut chargé de l'éducation du duc de Berry, plus tard Louis XVI, et de ses frères. Il mourut à l'abbaye de Saint-Victor, où il s'était retiré dès 1774. Il ne reste de lui que son discours de réception et sa réponse à Saint-Lambert, qu'il dut recevoir en qualité de directeur. Son discours de réception ne fut guère qu'un éloge du jeune duc de Bourgogne, mort entre sa nomination et son entrée à l'Académie ; c'est de cet éloge même qu'il partit, par un habile prétérition, pour faire les compliments d'usage et célébrer son prédécesseur. Le duc de Nivernais lui répondit. A la même séance, — 9 avril 1761, — fut reçu l'abbé Batteux.

La succession ouverte de l'évêque de Limoges excita un nombre plus grand que jamais de concurrents. Tous y prétendaient, depuis les premiers seigneurs de la cour jusqu'aux derniers barbouilleurs de papier. A défaut d'un homme de lettres clairement recommandé par son mérite et l'opinion publique, on élut de Montesquiou-Fezenzac, grand seigneur, sans doute, mais aussi homme d'esprit et de goût, auteur de jolis ouvrages de poésie et de quelques comédies qui avaient réussi sur des théâtres de société. Sans être du métier, Montesquiou était donc un amateur. Son mérite réel ne le mit pas à l'abri des épigrammes, entre lesquelles se distingue celle-ci :

Montesquiou-Fezenzac est de l'Académie.
Quel ouvrage a-t-il fait? Sa généalogie.

Et, effectivement, soutenant un procès contre les sieurs de Boulbène, qui s'arrogeaient le nom et les armes de Montesquiou, il avait établi dans un mémoire qu'il descendait de Clovis en ligne directe. Quand il eut gagné son procès : « Maintenant, lui dit le comte de Maurepas, « nous espérons qu'au moins vous voudrez bien ne pas retraire le « royaume de France. » — Montesquiou trouvait encore dans les liens qui l'attachaient aux augustes élèves de Coetlosquet un titre particulier à lui succéder. Elevé à la cour, il y grandit comme menin des enfants de France; et, depuis 1771, il était premier écuyer de Monsieur, dont son goût pour les lettres lui avait mérité la bienveillance

et la faveur. — Ce fut une grande séance que celle du 15 juin 1784. On l'avait différée pour attendre l'arrivée à Paris du roi de Suède, voyageant alors sous le titre de comte de Haga, qui déjà, n'étant que prince royal, avait honoré l'Académie de sa visite. Dès midi, le Louvre était envahi par plus de deux cents femmes de la plus haute noblesse, entraînant à leur suite autant d'hommes du même rang; en sorte que les gens de lettres ne purent guère s'introduire dans ce sanctuaire de la littérature que comme marchandise de contrebande. Le discours de Montesquiou, bien pensé et bien écrit, justifia le choix de l'Académie. Ayant peu à dire de son prédécesseur, il le loua moins pour ses qualités personnelles que pour l'importance de la grande éducation qui lui avait été confiée. Le résultat de cette éducation amena naturellement l'éloge des trois princes, dont l'un était alors assis sur ce trône encore si brillant, et l'éloge du roi de Suède servit de péroraison. Suard, — un lettré celui-là, — répondit au grand seigneur avec beaucoup moins de goût et d'élégance. Aussi, par son exemple même, il prouva l'avantage qui résulte pour la langue et la littérature de la communication réciproque des gens du monde et des gens de lettres. Louons-le, au moins, de l'adresse et du courage avec lesquels il s'éleva contre le *Mariage de Figaro*, dont cette pauvre France était alors affolée. Chose singulière, ce passage fut aussi applaudi que l'était la comédie, et, hélas ! par les mêmes mains ! Seul, le comte de Haga n'applaudit pas, réservant, comme il le dit plus tard avec franchise, ses applaudissements pour la pièce elle-même. Laharpe lut ensuite un chant de son *Poëme sur les femmes*, qui fut mal accueilli de cet auditoire en si grande partie féminin. Le duc de Nivernais eut plus de succès dans la lecture de plusieurs de ses jolies fables. Après la séance, le comte de Haga se rendit dans la salle particulière des académiciens, où, parmi les portraits des membres de la Compagnie et des princes qui l'avaient honorée de leur présence, il remarqua le sien à côté de celui de la reine Christine. A chacun des académiciens qu'il avait connus à son premier voyage, il dit un mot heureux; à chacun, il rappela quelqu'un de ses ouvrages. — Ici, et dès le début, s'arrête la vie académique de Montesquiou. Nous voudrions taire sa vie politique, pour laquelle nous éprouvons peu de sympathie. Comme trop de grands seigneurs, il donna dans les utopies révolutionnaires, au point de forcer Monsieur à lui demander sa démission de la charge de premier écuyer. Ses complaisances pour le parti conventionnel, dont il commanda les troupes, ne purent le soustraire à un décret d'accu-

sation, auquel il échappa par la fuite. Rayé de la liste des émigrés à la suite d'un mémoire justificatif qu'il adressa, en 1795, à la convention, il revint à Paris, où il mourut trois ans après, clubiste et candidat malheureux à la députation.

---

150. L'ABBÉ DUBOIS, *premier ministre de Louis XV*, par M. le comte DE SEILHAC, *d'après des mémoires manuscrits de l'abbé d'Espagnac, accompagnés de lettres inédites de la mère du régent et de papiers nombreux de la famille Dubois.* — 2 volumes in-8° de L-358 et 312 pages plus 1 portrait (1862), chez Amyot ; — prix : 12 fr.

Annoncé, il y a quelques mois, par un article intéressant sur *deux Commensaux du cardinal Dubois*, inséré par M. Louis Veuillot dans l'*Ami des livres*, cet ouvrage était vivement attendu. Appartenant lui-même à la famille Dubois, M. le comte de Seilhac a travaillé sur des manuscrits de l'abbé d'Espagnac, dont un frère avait épousé une nièce du cardinal. C'est donc là une sorte d'*opus familianum*, composé d'après toute sorte de pièces et de traditions intimes et inconnues. Et que l'origine de ce livre, que sa portée évidemment apologétique ne le rendent pas suspect : les documents sur lesquels il s'appuie sont d'abord d'une irrécusable authenticité, et de plus en parfait accord avec les seuls monuments publics dont doive tenir compte l'histoire sérieuse. — Evidemment, nous n'entendons pas parler ici de tant de Procopes de bas étage qui ont écrit la chronique scandaleuse de la régence, ni même de Saint-Simon, qui a enfanté Duclos et Marmontel, puis défrayé, par lui-même ou par ses copistes, tous les prétendus biographes de Dubois. Plus on étudie, plus s'amoindrit l'autorité historique de Saint-Simon, dont les Mémoires finiront par n'être plus guère qu'une grande œuvre littéraire.

Voilà à peu près un demi-siècle que le respectable M. Emery, supérieur général de Saint-Sulpice, avait provoqué un appel du procès de Dubois, et c'est sous son inspiration que M. Picot rédigea, en 1822, un long article qu'on peut lire au XXXII[e] volume de l'*Ami de la religion*, où il battait en brèche les principales pièces du monstrueux échafaudage auquel la mémoire du cardinal était clouée comme à un pilori d'infamie. M. Picot, après M. Emery, s'appuyait surtout de l'autorité de Fénelon, qui, à toutes les époques de sa vie, de près comme de loin, en public comme en particulier, a toujours traité Dubois avec une affectueuse estime. Un écrivain philosophe, très-hos-

tile partant à l'Eglise, très-jaloux de jeter sa poignée de boue sur tout ce qui lui aurait appartenu, même par contrebande, Lémontey, dans son *Histoire de la régence*, n'a pu s'empêcher cependant de rendre quelque justice au ministre. Vains efforts! pour tous les historiens et biographes, même religieux, Dubois n'est encore que le *sacre* de Saint-Simon, un débauché et un corrupteur, un ambitieux d'aussi bas étage par son mérite que par sa naissance, un ministre vénal, traître à sa patrie, un prêtre sacrilége, un évêque et un cardinal simoniaque, impie, abominable; en un mot, une sorte de monstre où se disputent le ridicule et l'horreur.

Fantasmagorie que tout cela! fantasmagorie créée par Saint-Simon, et vue désormais à travers le verre grossissant de l'orgueilleux duc et pair, de l'ambitieux évincé, du sectaire, enfin, qui n'a jamais pu pardonner à Dubois sa naissance, sa fortune et sa lutte courageuse contre le jansénisme. De là tous les contes dont il a frappé les livres et les esprits, qui ne peuvent plus s'en désinfecter.

Mais aujourd'hui, grâce à M. de Seilhac, voici ce qui est acquis, dans ce procès en révision, à la décharge de Dubois. — Fils d'un médecin et non d'un apothicaire, issu même, par sa mère, d'une famille noble, Guillaume Dubois, après ses premières études, quitta Brives à quinze ans pour n'y plus revenir, et n'eut pas, par conséquent, à faire disparaître plus tard, par le procédé de mélodrame raconté par Saint-Simon, et sa femme et l'acte public d'un mariage impossible. Boursier du collége Pompadour à Paris, il y conquit par son travail, sa conduite et ses succès, l'amitié de ses maîtres, qui lui procurèrent des emplois honorables, sans qu'il ait eu jamais à passer par les rangs de la valetaille. Précepteur agréé de Louis XIV pour suivre l'éducation du duc Chartres, il remplit sa charge avec un zèle dont cinquante volumes de compositions manuscrites témoignent outre mesure, et l'on ne peut plus croire que, sous les yeux du roi et de Mme de Maintenon, à côté de Fénelon occupé à l'éducation d'un autre prince, en proie à la surveillance de tant de convoitises jalouses, il ait jamais pu être le corrupteur ou le compagnon de débauche de son élève. Eût-il échappé à tant de témoins, qu'il n'aurait pu tromper également une mère. Or, la Palatine, princesse ordurière dans son langage, mais sévère dans ses mœurs, a témoigné toute sa confiance et toute son estime au précepteur de son fils, pendant une période de plus de quinze ans, qui embrasse non-seulement l'éducation du duc de Chartres, mais son service à l'armée. C'est là la partie la plus

neuve et la plus péremptoire du livre de M. de Seilhac. Il faut lire cette correspondance inédite, devant laquelle tombent forcément tant d'accusations infamantes. Plus tard, il est vrai, la Palatine a traité Dubois de *coquin*, mais c'est après avoir su la part qu'il avait prise au mariage de son fils avec la *bâtarde*. Et encore est-il remarquable que, même alors, elle n'accuse ni ses mœurs ni son préceptorat. — Et ce mariage lui-même, impérieusement voulu par Louis XIV, Dubois n'est pas coupable d'y avoir poussé son élève, car si par là il se frayait un chemin à la faveur, il assurait la fortune de la maison d'Orléans.

Nous ne pouvons suivre ni Dubois dans tout le cours de sa prodigieuse carrière, ni M. de Seilhac dans tous les développements de son livre. Mais il est deux points sur lesquels il est bon d'insister, parce qu'ils sont précisément ceux sur lesquels s'entassent des montagnes de calomnies : à savoir, la politique de Dubois et son cardinalat. Les traités de la Haye, de Londres et de Madrid, ou la triple et quadruple alliance, tels sont les termes ou les pivots de cette politique, menée avec tant d'habileté, d'audace et de résolution; politique nécessaire dans l'état où Louis XIV et les traités d'Utrecht avaient laissé la France; politique faussement accusée d'avoir sacrifié les intérêts du pays à l'alliance anglaise; politique, enfin, qui a donné la paix au monde. On n'a plus besoin d'ajouter qu'elle ne fut pas vénale, que Dubois ne s'est pas laissé acheter ni pensionner par l'Angleterre, moins intéressée que la France à la conclusion du traité : et, en effet, c'est aux hommes d'Etat d'outre-Manche et non à Dubois qu'il fallut donner deux millions en échange d'un diamant. Du reste, l'administration de Dubois ne fut pas moins remarquable à l'intérieur qu'à l'extérieur, qu'on l'étudie soit rétablissant l'ordre dans nos finances épuisées, soit réprimant l'orgueil des légitimés, des ducs et des Parlements, soit pacifiant les querelles religieuses. — Et c'est ici qu'il nous faut voir en lui l'homme d'Eglise. Longtemps abbé et possesseur de plusieurs bénéfices sans être dans les ordres, Dubois finit par aspirer aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Avouons franchement qu'il ne s'y portait pas par vocation religieuse, mais par ambition politique, pour suppléer au vice de sa naissance, et s'asseoir ainsi, dans une société où la noblesse était tout, au rang que même son titre de premier ministre ne suffisait pas à lui assurer. Mais son entrée dans l'Eglise, son arrivée au cardinalat, ne furent ni l'intrusion qu'on a dite, ni le résultat de manéges et de pactes simoniaques. Il ne reçut pas les ordres en un jour, mais seulement en une semaine, et l'épiscopat ne lui fut conféré qu'après infor-

mation sérieuse. Pour titres au cardinalat il offrit tout ce qu'il avait fait dans l'intérêt de la religion en France, et non l'or et la corruption. Son chapeau est loin d'avoir coûté les huit millions dont parle Lémontey. A vrai dire, — si l'on excepte certaines libéralités au cardinal Albani et à quelques membres du sacré collége qu'on cherchait à gagner dans l'intérêt de la France plutôt que de son premier ministre, — il ne coûta que le rétablissement d'une dette contractée par Louis XIV en faveur du prétendant d'Angleterre, dette que le saint-siége avait prise à sa charge et sous laquelle il fléchissait; dette que la régence devait reprendre à son tour, ne fût-ce qu'en expiation de la sévérité cruelle qu'elle s'était laissé imposer contre le malheureux chevalier de Saint-Georges. — Toutefois, M. de Seilhac n'a pas abordé et traité la question avec assez de plénitude et de courage. Il nous est démontré désormais que Lémontey a tronqué, et falsifié par conséquent, plusieurs des dépêches de la longue négociation du cardinalat. M. de Seilhac en rétablit quelques-unes; mais il en néglige d'autres d'où semblent ressortir des insinuations contraires à ses principales assertions. Il ne discute pas, par exemple, le pacte en vertu duquel le cardinal Conti serait arrivé à la tiare. En général, il manque de verve et d'audace dans son livre. En pareille matière, il faut, suivant le mot vulgaire, saisir le taureau par les cornes, si l'on veut le terrasser. Nous aurions voulu le voir se prendre corps à corps avec toutes les calomnies, les tâter dans leur fort et dans leur faible, puis avouer le mal avec une franchise égale à l'imperturbable courage qu'il aurait mis à défendre le bien. Son style, un peu terne et languissant, y eût gagné une animation et un éclat qui auraient empêché d'apercevoir de trop nombreuses incorrections, et on eût laissé au compte de l'imprimeur les fautes grossières qui dénaturent de temps en temps les dates, les noms et jusqu'au sens des phrases. — Ainsi il nous eût promenés à travers toutes les phases de la vie publique de Dubois, nous eût introduits dans sa vie intime, si laborieuse, si simple et si sobre, qu'il néglige trop de nous peindre; ainsi il nous eût conduits, sans prendre, comme la calomnie, la débauche pour compagne, jusqu'à son lit de mort pour nous le montrer finissant, non en saint, certes, mais non davantage en blasphémateur et en impie. Enfin, il eût fait un plus complet inventaire de la fortune du cardinal, fortune toute mobilière, qui n'excédait pas deux années de ses revenus, et qui, d'ailleurs, s'est purifiée de toute souillure en passant des mains de ses héritiers dans celles des pauvres. De là seraient

ressorties plus victorieusement les grandes conclusions de son livre, à savoir que Dubois, à tout prendre, vaut mieux, nous ne disons pas que sa réputation, mais que la plupart de ses contemporains; qu'homme, il fut loin d'être un infâme; qu'évêque et cardinal, il ne souilla jamais son caractère par des scandales; que ministre enfin, il doit être mis à côté, sinon au-dessus, des plus grands qui ont gouverné la France. U. MAYNARD.

154. L'AFRIQUE NOUVELLE. *Récents voyages, état moral, intellectuel et social dans le continent noir,* par M. Alfred JACOBS. — 1 volume in-12 de 408 pages (1862), chez Didier et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Depuis le commencement de ce siècle, l'Afrique centrale fixe tout particulièrement les regards du monde civilisé, et attire d'intrépides explorateurs. Ces dernières années surtout ont amené d'importantes découvertes. L'intérieur du continent africain, si longtemps fermé aux Européens, s'entr'ouvre enfin, et laisse apercevoir de magnifiques rivières, de vastes lacs, de hautes montagnes, des vallées étendues et fertiles. Mais à côté des splendeurs physiques et des richesses de la nature, que de misères morales sur cette terre vouée à l'esclavage et à la barbarie! Cependant, faut-il désespérer de voir un jour ces peuples tour à tour oppresseurs et opprimés, sortir du chaos où ils sont plongés, pour arriver à une organisation sociale, à une forme politique et à la vie religieuse? Dans le dessein d'étudier de près ce grand problème, M. Alfred Jacobs a examiné les faits principaux acquis à la science par les expéditions dirigées vers le cœur de l'Afrique, recueilli les observations des voyageurs les mieux renseignés sur les mœurs et sur la condition actuelle des races indigènes, et, s'appuyant sur ces données, essayé de conjecturer ce que l'avenir réserve à ces misérables contrées.

Il débute par le nord-est du continent africain, et suit les hommes dévoués qui ont entrepris de rechercher les sources mystérieuses du Nil. S'ils n'ont pu deviner encore la dernière énigme du sphinx, ils ont du moins remonté très-haut vers la ligne équatoriale, signalant pour la première fois de très-curieuses régions. Dans les lointaines contrées où l'on est parvenu, le Nil n'est plus ce large fleuve dont s'enorgueillissent l'Egypte et la Nubie : c'est un cours d'eau étroitement resserré dans un lit hérissé de pointes de rochers ou rempli de bancs de sable. Parmi les merveilleuses découvertes dues à ces tentatives hardies, on doit spécialement remarquer un fait d'une immense importance : le

révér. Rebmann a distingué, près de l'équateur, dans la partie orientale du continent noir, une chaîne de montagnes dont les pics les plus élevés sont couverts de neige, malgré les feux brûlants du soleil. De ces hauteurs s'échappent, alimentés par la fonte des neiges et des glaces, de nombreux cours d'eau qui portent la fraîcheur et la vie dans les vallées environnantes, faisant croître le riz, les palmiers et les plantes utiles à la vie. A l'orient, l'Afrique a été attaquée vigoureusement par les officiers anglais Burton et Speke, qui ont atteint les lacs Tanganyika et Nyanza, sortes de méditerannées de ce monde équatorial; leur intéressante relation a été très-soigneusement résumée par M. Alfred Jacobs. Sur un autre point, le docteur Livingstone et M. Anderson n'ont pas eu un moindre succès : ils ont visité, au sud-ouest, le lac N'Gami et le bassin du Chobé. L'illustre Barth, de son côté, en reconnaissant les régences de Tunis et de Tripoli, les Touaregs, le Tchad et le Soudan central, a ouvert à la science géographique un nouvel horizon. Quand à la Tunisie, on regrettera que M. Jacobs n'ait pas pu faire usage du voyage archéologique que vient de publier M. Victor Guérin, et dont nous parlerons bientôt. — Enfin les plans et les essais de M. Duveyrier, qui veut frayer une route entre l'Algérie et le Sénégal par Tomboctou, terminent cette partie de l'ouvrage. —Ainsi, l'Afrique se voit envahie aux quatre points de l'horizon: au nord par M. Barth, au sud-ouest par le docteur Livingstone, au nord-est par les nombreux savants qui veulent trouver les sources du Nil, et à l'est par MM. Burton et Speke.

M. Alfred Jacobs a condensé dans un récit rapide, clair, substantiel, les principaux résultats de ces grandes explorations. Sans doute, ceux qui voudront sérieusement s'appliquer à cette grave étude, recourront avant tout aux belles relations de MM. Barth, Livingstone et Burton, toutes trois récemment traduites en français; mais on a ici une excellente analyse, très-suffisante pour le commun des lecteurs. Nous la recommandons avec plaisir; nous la recommanderions plus complétement encore, si l'auteur n'avait pas laissé dans ses pages plus d'une description trop libre, plus d'une expression trop crue.

Quittant l'Afrique continentale, M. Jacobs s'est ensuite tourné vers Madagascar. Dans l'étude qu'il fait de cette île importante, il se sert exclusivement du journal d'un ministre anglican, le révér. William Ellis (*Three Visits to Magadascar*, *during the years* 1853-1856, London, 1858). C'est bien mal choisir. Le révér. W. Ellis, —que

l'auteur, nous ne savons pourquoi, appelle le révér. *Père* Ellis, — est on ne peut plus défavorable à la France et aux missionnaires catholiques. Ainsi, tout le monde sait que Radama II, souverain actuel de Madagascar, est animé des plus généreux sentiments. Elevé par un prêtre français qui lui a inspiré l'amour de notre religion et de notre pays, il ouvre son royaume aux Européens qui en étaient si impitoyablement éloignés par sa mère Ranavalo; or M. Jacobs, avec le révér. W. Ellis, lui trouve un esprit un peu faible. En retour, il loue fort cette exécrable reine Ranavalo, dont on connaît les cruautés, et dont nous avons dit quelques mots à propos du dernier voyage de Mme Ida Pfeiffer (p. 172 du présent volume). C'est d'elle que M. Jacobs dit, toujours d'après le ministre anglican W. Ellis : « Ranavalo a été *la femme des circonstances;* elle a eu, comme par « intuition, le sentiment de la politique qui convient à Madagascar « (p. 348). » Sur tout ce qui touche aux Malgaches, on ne saurait être plus malheureux que M. Alfred Jacobs. Il a suivi un mauvais guide, qui l'a cruellement trompé. Que n'a-t-il connu l'ouvrage de Mme Ida Pfeiffer et l'introduction de son intelligent éditeur? Heureusement, dans le reste de son travail, il a rencontré des voyageurs plus éclairés et plus impartiaux. E.-A. Blampignon.

152. LE BON ANGE *de la confirmation, ouvrage complétant le* bon Ange de la première communion, par M. l'abbé V. Postel, chanoine honoraire, docteur en théologie, missionnaire apostolique, etc. — 1 volume in-12 de VIII-224 pages (1862), chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 2 fr.

Ainsi que l'annonce son titre, le *bon Ange de la confirmation* est le complément d'un autre ouvrage du même genre dont nous avons rendu compte (tome XXVII, p. 18). Après avoir donné au jeune chrétien un manuel préparatoire à la première communion, l'estimable auteur a voulu couronner son œuvre en publiant un manuel pour la confirmation, cet autre sacrement si important à la vie surnaturelle. Toutefois, le second ouvrage devait être moins long que le premier. Il suffisait d'une retraite de quelques jours, consacrée à de pieuses méditations sur les dons du Saint-Esprit : c'est à quoi l'auteur s'est borné. Quant à la méthode, elle est la même que dans le manuel de la première communion. Des préceptes courts, disposés avec ordre et dans une gradation croissante, sont accompagnés d'un grand nombre de récits édifiants et instructifs, qui les expliquent et les mettent en action, et qui toujours ont un rapport parfait avec l'objet des

méditations successives du confirmand. Ce qui nous a frappés le plus dans la lecture de cet ouvrage, c'est un caractère particulier d'opportunité et d'actualité, qui répond bien aux circonstances présentes. En face des tempêtes soulevées contre l'arche divine qui porte notre salut, il est bon de redire aux générations nouvelles que tout chrétien est un soldat qui doit sans cesse être prêt à se dévouer pour la défense de la foi et le soutien de l'Eglise. Un zèle plein d'ardeur pour la religion, une soumission entière et inébranlable à son autorité et à sa doctrine, un respect et un amour de ses lois saintes qui, au besoin, aillent jusqu'au martyre : tels sont les grands principes que l'auteur cherche à déposer dans les jeunes âmes qui viennent d'être sanctifiées par la première communion, et qui, en recevant le Saint-Esprit, vont, pour ainsi dire, prendre possession d'elles-mêmes et de leurs destinées. C'est vers cette fin principale que tout est ramené; c'est à cette haute pensée que se rapportent, comme à un but unique, les maximes et les réflexions, les traits historiques et les exemples. — Nous ne dirons rien de plus de la forme du livre. Pureté du langage, vivacité du style, exactitude de la doctrine, parfum de la piété, charme d'une onction toute pénétrante, voilà surtout ce qui distingue les œuvres de M. l'abbé Postel. C'est donc encore un bon ouvrage de plus, après tant d'autres dus à sa plume féconde.

153. **L'APOSTOLAT** *dans le monde, Conférences prêchées à l'église Saint-Thomas d'Aquin, à Paris, aux membres de l'œuvre de l'adoration nocturne du très-saint sacrement,* par M. l'abbé C. Alix. — 1 volume in-12 de xii-306 pages (1862), chez Borrani; — prix : 2 fr. 50 c.

Parmi les belles et pieuses associations de prières suscitées en si grand nombre parmi nous dans ces derniers temps, une des plus salutaires et des plus fécondes en espérances pour l'Eglise, c'est assurément l'adoration nocturne du très-saint sacrement. Quel touchant, quel sublime spectacle aux yeux de la foi, de voir, non pas des religieux, non pas des prêtres, mais de simples fidèles, des hommes du monde s'organiser entre eux comme une milice sacrée, pour veiller la nuit devant le Dieu de l'eucharistie, et là, prosternés au pied des autels, s'offrir en victimes d'expiation et s'efforcer d'écarter les fléaux de la justice, et de faire descendre l'effusion de la divine miséricorde! Œuvre éminemment catholique, inspirée par une foi digne des premiers âges, l'adoration nocturne apparaît aux regards attristés par les crimes et les scandales du présent comme un gage de réconciliation

et un signe de triomphe pour l'avenir. — M. l'abbé Alix s'adresse spécialement aux généreux chrétiens, aux hommes de piété et de dévouement qui font partie de cette pieuse association. Son but est de les exhorter, en leur qualité de fidèles serviteurs et de bons disciples de Notre-Seigneur, à exercer en son nom autour d'eux cet apostolat de la prière, de la parole et de l'exemple, dont la société actuelle a si grand besoin pour se régénérer et s'arrêter sur la pente de l'abîme où elle est entraînée. — Mais cet apostolat salutaire, où doit-il prendre sa source, sinon au tabernacle et à l'autel, au lieu même où le divin Maître convoque et réunit ses adorateurs et ses enfants? De là une série de huit conférences sur les principaux devoirs des fidèles au milieu du monde, et sur les secours particuliers qu'ils peuvent retirer de la dévotion au très-saint sacrement.

Les trois premières ont pour but de faire ressortir l'action que les adorateurs du très-saint sacrement doivent exercer autour d'eux, contre les vices du monde, contre le langage du monde, contre la fausse prudence du monde. — Les vices du monde sont ceux que le démon lui inspire : l'orgueil, la cupidité, l'impureté; il faut les combattre, et, pour cela, employer les armes de la foi, du détachement, de la mortification unie à la prière, triple grâce que les associés de l'adoration nocturne apprennent de l'humilité, du détachement et de la pureté de Jésus au très-saint sacrement (pp. 1-58). — Au langage du monde qui égare les esprits sur Dieu, sur l'Eglise, sur le ciel, par les trois grandes erreurs contemporaines du rationalisme, du protestantisme et du sensualisme, il convient d'opposer la parole de vérité qui affirme Dieu, qui glorifie l'Eglise, qui proclame un bonheur à venir. Le langage du monde est une parole de haine qui divise par les partis, par les intérêts, par l'opposition des caractères; il faut le combattre par le langage chrétien, qui est la parole de vérité, laquelle sait condescendre, se sacrifier et souffrir, et cette vivifiante parole trouve son écho immédiat et puissant dans la parole du Verbe incarné qui réside sous les voiles de l'eucharistie (pp. 58-103). — Quant à la prudence du monde, saint Grégoire la caractérise en trois mots : hypocrisie, ambition, cruauté; autrement, savoir mentir, prospérer, puis se venger en rendant avec usure le mal pour le mal. A cette prudence perfide et menteuse, le chrétien oppose, comme dit l'Evangile, la prudence du serpent et la simplicité de la colombe. Le monde est hypocrite, ambitieux, cruel : « Vous, dit M. l'abbé Alix à ses chers « associés de l'adoration, soyez vrais, soyez modérés, soyez bons. »

L'exemple et la grâce de cette prudence divine se trouvent en Jésus au très-saint sacrement de l'autel (pp. 103-143). — Dans chacune de ces trois premières conférences, les plus importantes par le sujet et les plus considérables par l'étendue, la manière de procéder de l'orateur est, comme on voit, à peu près toujours la même; il commence par faire le tableau des vices ou des dangers qu'il signale, puis il expose le moyen de les combattre ou de s'en prémunir, et enfin il montre les secours, et pour ainsi dire les armes spirituelles que présente l'œuvre si précieuse de l'adoration.

Les trois conférences suivantes s'attachent plus directement encore aux effets de la divine eucharistie. M. l'abbé Alix la considère dans ses rapports particuliers avec les pieux associés et dans les secours qu'ils y trouvent pour leurs besoins personnels. Elle est pour eux un remède et un préservatif contre l'influence délétère du monde, — un moyen de vivifier et de féconder leurs œuvres de miséricorde et de charité; — le chef-d'œuvre par excellence de la providence de Dieu dans l'ordre surnaturel. — Les deux derniers discours, plus courts que les précédents, ont un cachet à part : ce sont comme deux allocutions où l'orateur, sous forme d'homélie, commente et explique d'une manière ingénieuse et pratique deux traits historiques empruntés à l'Ancien Testament, l'histoire des soldats de Gédéon et la lutte nocturne de Job contre l'ange. — Ainsi, dans la septième conférence, comparant les adorateurs de l'eucharistie aux soldats choisis par Gédéon : « Sommes-nous courageux? leur demande-t-il. « Sommes-nous détachés de la terre? Prenons-nous à peine, dans « le creux de la main, sur les bords glissants et perfides du fleuve « de la vie, un peu d'eau pour étancher notre soif, sans cesser « de continuer notre marche et de tenir la tête élevée vers le ciel? « S'il en est ainsi, nous vaincrons..... (p. 279). Au signal donné par « Gédéon, les trois cents soldats sonnèrent de la trompette autour du « camp des Madianites en trois endroits différents, et rompirent leurs « vases de terre en les heurtant les uns contre les autres. Ils tinrent « alors leurs lampes de la main gauche, et de leur main droite leurs « trompettes dont ils sonnaient, et ils crièrent tous ensemble : L'é« pée du Seigneur et de Gédéon!..... (p. 280). — Ne dois-je pas « avoir la confiance de dire que vous êtes parmi nous cette troupe « d'élite que Dieu confie à Gédéon?... Jésus-Christ vous appelle, « vous enrôle sous ses drapeaux et marche à votre tête. Faites reten« tir bien haut le cri de la vérité; livrez vos corps aux coups impi-

« toyables de la mortification, du martyre sanglant, s'il le faut, et « que la lampe de votre charité fasse succéder aux ténèbres dont le « monde est couvert la vivifiante lumière de Jésus-Christ (p. 282)! »

Dans la huitième conférence, l'apostolat des pieux associés est comparé, par un spirituel et ingénieux rapprochement, à la lutte de Jacob contre cet ange dont parle l'Ecriture, et qui n'était autre que Dieu même : « C'est contre Dieu lui-même, dit-il, que vous luttez « lorsque, la nuit, vous adorez le très-saint sacrement, lorsque vous « priez avec instance, avec ferveur, avec larmes, le Dieu de l'eucha- « ristie. Lutte toute morale, il est vrai, mais au fond non moins « réelle que celle de Jacob, et dans laquelle sont engagés les intérêts « éternels de vos frères; lutte où vous rivalisez avec Dieu, soit pour « égaler à son amour votre reconnaissance, soit pour opposer à sa « justice et à sa colère sa miséricorde et sa douceur; lutte où Dieu « cède à l'homme et se fait gloire d'être vaincu, afin de bénir « l'homme et de lui donner un nom nouveau, un nom à jamais « glorieux sur la terre et dans le ciel (p. 294)..... Dans ce champ « clos du sanctuaire eucharistique, c'est vous qui êtes les champions « de Dieu! Ne craignez rien; tenez ferme! Dieu veut votre victoire; « il vous arme pour sa propre défense! Messieurs, vous avez dans « vos mains le sort du monde; prenez pitié du monde qui périt « (p. 302). »

Ces huit conférences sont écrites avec entrain, facilité et agrément, abondamment fournies de textes sacrés, de sages avis, d'aperçus ingénieux et de pensées pieuses et pratiques. Peut-être les ecclésiastiques et les lecteurs sérieux les trouveront-ils un peu superficielles pour le fond, plus brillantes que solides; peut-être blâmeront-ils des plans de discours trop compliqués et trop surchargés de divisions et de subdivisions, certains rapprochements bibliques obscurs ou prétentieux, des diffusions et des longueurs, une sorte d'exubérance d'images et d'expressions qui sent trop l'improvisation, un style peu châtié; mais les pieux fidèles, les gens du monde auxquels on les destine principalement, liront ces pages avec fruit et plaisir; ils s'attacheront volontiers, croyons-nous, à ce genre vif, clair, gracieux, élégant, relevé çà et là par de fréquentes allusions empruntées à l'Ecriture, nourri d'excellents conseils pratiques, fruit de l'expérience du monde et de la connaissance du cœur humain, et pénétré assez généralement d'un accent de zèle et de piété sacerdotale propre à les rappeler à eux-mêmes et à les faire réfléchir. Puissent-ils, à l'aide des

réflexions qui leur seront ainsi suggérées, comprendre de plus en plus que le fidèle de nos jours n'est pas seulement appelé à se sanctifier lui-même dans le monde, mais encore qu'il se doit au travail de la régénération sociale par le double apostolat de la parole et des œuvres ! Puissent-ils se sentir portés à venir aux pieds des autels puiser, dans l'adoration et la contemplation du Dieu caché, les forces et les lumières dont ils ont besoin pour vaincre le monde avec ses folies et ses mensonges, et faire triompher à sa place, en eux-mêmes et dans les autres, la sagesse et la vérité de l'Evangile ! P. JANVIER.

154. CATÉCHISME *pratique, ou Doctrine chrétienne en exemples, courtes explications, textes, paraboles et comparaisons, d'après le* Catéchisme du R. P. J. DEHARBE, de la Compagnie de Jésus; *à l'usage des prêtres, des instituteurs et des familles chrétiennes,* par M. Louis MEHLER, chanoine et ancien professeur royal au collége de Ratisbonne; *traduit de la quatrième édition allemande* par M. Louis SCHOOSS, ancien professeur au petit séminaire de Saint-Trond, et curé du diocèse de Liége. — 3 volumes in-8° de VIII-544, 618 et 468 pages (1861-1862), chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, chez G. Mosmans, à Bois-le-Duc, et chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 15 fr.

Depuis longtemps, on a senti en France le besoin d'avoir une explication populaire de la doctrine chrétienne, un catéchisme que l'on pût mettre avec fruit entre les mains des fidèles pour remplacer les catéchismes ordinaires, qui ont pour eux moins d'attrait à cause de l'aridité dogmatique naturelle à ces abrégés de l'enseignement religieux. On s'est aperçu des avantages précieux qu'offraient aux peuples de la partie catholique de l'Allemagne plusieurs ouvrages de ce genre, et on a voulu les imiter. Mais, malgré le mérite de quelques-uns de ces travaux, nous devons reconnaître que les auteurs allemands ont mieux réussi dans ce genre, qui est plus propre à leur génie. Ils ont une certaine manière de raconter qui intéresse davantage; les histoires, les paraboles, les comparaisons, trouvent sous leur plume un charme que les auteurs français ne sont pas, jusqu'ici, parvenus à obtenir. Aussi recommandons-nous à nos lecteurs le *Catéchisme pratique* de M. l'abbé Mehler, et félicitons-nous M. l'abbé Schooss de l'avoir traduit en notre langue.

L'auteur a suivi, pour les explications dogmatiques et morales, le catéchisme publié par le P. Deharbe, actuellement répandu dans presque toute l'Allemagne catholique, et « qui se distingue par un « ordre, un enchaînement, une exactitude et une clarté admirables « (t. I, p. II). » Il a adopté l'ordre des questions, se bornant géné-

ralement aux paroles du texte, et, autant qu'il l'a pu, aux explications du P. Deharbe lui-même. Mais ce qu'il avait surtout en vue, c'était d'ajouter à ce catéchisme un manuel complémentaire d'exemples et de comparaisons en rapport avec la suite de l'enseignement doctrinal; et c'est là, selon nous, ce qui donne tant de prix et d'opportunité à cet ouvrage. En effet, comme le remarque saint Grégoire le Grand, la plupart des hommes sont attirés au désir des choses célestes plutôt par des exemples que par des raisonnements. Qui n'en saisit tout d'abord les motifs? Au moyen des raisonnements, nous connaissons la vérité, mais seulement en abstraction, au lieu que, par le moyen des faits, nous la voyons, pour ainsi dire, dans sa réalité; les raisonnements prouvent bien que la vertu doit être pratiquée, mais ce sont les exemples qui montrent comment on la pratique. De là vient aussi que les faits empruntés à l'histoire, soit civile, soit ecclésiastique, les exemples puisés dans les livres saints, rendent beaucoup plus agréable et plus efficace l'enseignement des vérités exposées dans la doctrine chrétienne. On doit en dire autant des paraboles et des comparaisons. « On n'a qu'à se demander, dit l'auteur dans sa préface, « quel intérêt offrirait l'instruction religieuse, surtout aux enfants, si « l'on se bornait à exposer la vérité uniment et sèchement, comme « le botaniste qui, dans son herbier, vous montre des plantes dessé- « chées, pleines de vertu et de beauté, si l'on veut, mais ne pouvant « plaire qu'aux vrais connaisseurs. Au contraire, ne doit-on pas es- « pérer produire beaucoup plus d'effet sur l'âme des enfants, et même « des personnes plus âgées, quand on leur offre des plantes ornées « de feuilles à la fraîche verdure et de fleurs aux doux parfums, « c'est-à-dire quand on donne aux préceptes de la vie, de l'éclat, au « moyen d'images et de comparaisons? Aussi, le plus grand des ca- « téchistes et des prédicateurs, notre maître à tous, Jésus-Christ, « quand il parcourait la Judée pour évangéliser les pauvres, ne ces- « sait de parler en images et en paraboles (t. I, pp. I, II). » Ainsi s'exprime gracieusement l'auteur dont nous avons voulu citer les paroles comme un spécimen de sa manière. Grâce à son travail, nous avons un catéchisme plein de vie, de couleur, d'action et de variété. Ce n'est plus un squelette, mais un corps animé; ce n'est plus un édifice sévère et nu, mais un palais richement orné, dont le lecteur aimera à contempler l'ameublement, tout en admirant l'édifice lui-même.

Quant à l'ordre de l'ouvrage, après une introduction sur la fin de

l'homme, l'auteur le divise en trois parties. Dans la première, il traite de la foi, dont il expose la notion, l'objet et les sources, la nécessité et les qualités ; puis vient l'explication doctrinale des douze articles du Symbole des apôtres, avec une foule d'exemples, de traits historiques, de comparaisons et de paraboles, qui donnent à cette première partie un intérêt toujours soutenu. Il faut dire la même chose des deux autres parties. Dans la seconde, il est question des commandements de Dieu et de l'Eglise, de leur transgression, c'est-à-dire du péché et de ses différentes espèces ; de la vertu et de ses différentes sortes. Dans la troisième partie, on traite des moyens de salut, c'est-à-dire de la grâce en général, de la grâce actuelle et de la grâce sanctifiante ; des sacrements en général et de chacun d'eux en particulier ; des bénédictions liturgiques ; de la prière, de l'oraison dominicale, de la salutation angélique, enfin des cérémonies de l'Eglise en général et de quelques-unes en particulier. Parmi ces dernières, nous remarquons l'usage de l'encens, du cierge pascal, des processions, des pèlerinages et des confréries. — Comme on le voit, c'est à peu près l'ordre suivi dans tous les catéchismes ordinaires ; et il y a là un grand avantage, car le catéchiste trouvera dans ses explications précisément ce qui s'adapte au texte du catéchisme et à l'intelligence des enfants, puisque, pour chaque point de la doctrine chrétienne se présentent, dans un ordre méthodique, un grand nombre d'exemples choisis avec autant de goût que de prudence. — Du reste, ce livre ne sera pas seulement utile aux prêtres et aux catéchistes ; il le sera également aux instituteurs, aux pères et aux mères de famille, en un mot, à tous ceux qui se sont chargés de l'instruction religieuse. Les instituteurs, spécialement, outre qu'ils pourront lire aux élèves quelques-uns des traits édifiants dont il est rempli, y trouveront encore des sujets et des modèles de narrations très-variées, qui seront en même temps des leçons de vertu et de morale. — Nous ne finirons pas sans dire un mot du mérite de la traduction. N'ayant pas l'original sous les yeux, nous ne pouvons dire précisément si elle est fidèle ; ce dont nous pouvons rendre témoignage, c'est que, à part certaines négligences de style et même quelques fautes contre le génie de notre langue et les règles de la grammaire, l'ensemble de l'ouvrage satisfera pleinement le lecteur français même le plus sévère. Il fera comme nous : tout en regrettant d'y rencontrer quelques imperfections de langage, quelques termes impropres, il oubliera volontiers ces légers défauts, pour ne voir que le mérite intrinsèque de l'œuvre et les qualités nombreuses qui le distinguent.

M. Dardy.

155. CONCORDANCE *des Epîtres de saint Paul,* par M. l'abbé P. LE VICOMTE DE LA HOUSSAIE, missionnaire apostolique, ancien directeur de séminaire. — 1 volume in-12 de xx-364 pages (1862), chez A. Jouby; — prix : 3 fr.

Il y a longtemps qu'on l'a dit, et on ne saurait trop le répéter : Après les saints Evangiles, il n'y a dans l'Eglise aucun monument plus sacré ni plus précieux que les Epîtres de saint Paul. Elles renferment, en effet, tous les mystères de Jésus-Christ, toute sa morale; en un mot, toute sa religion. Elles sont comme le complément et l'interprétation de ce que le divin Sauveur a enseigné sur la terre, et comme un second Evangile de Jésus-Christ ressuscité, puisque leur auteur n'y a enseigné que ce qu'il avait appris de Jésus-Christ même dans sa gloire, lorsque, ravi jusqu'au troisième ciel, il entendit des choses qui surpassent l'intelligence humaine. Ainsi, nous sommes sûrs que les écrits du grand apôtre contiennent le corps complet des doctrines chrétiennes; mais, il faut bien le reconnaître, ce corps ne se montre nulle part en son entier; au contraire, tous ses membres sont divisés et dispersés çà et là dans les pages nombreuses de quatorze Epîtres. Or, ce sont ces membres épars qu'au moyen de sa *Concordance*, c'est-à-dire du rapprochement de tous les textes relatifs au même sujet, M. Le Vicomte de la Houssaie a su rassembler et coordonner, de manière à reconstruire le corps des doctrines de Jésus-Christ, sans qu'il y manque aucune de ses diverses parties. Comme les deux éléments principaux qui le constituent sont le dogme et la morale, il expose, toujours avec les seules paroles de saint Paul, d'abord les vérités dogmatiques, puis les vérités morales. C'est ce qui forme la division générale de son livre. Dans la première partie, divisée en deux sections, il présente les questions fondamentales de la théologie dogmatique : Dieu envisagé dans sa nature et dans ses personnes, puis la chute de l'homme, ou le péché originel avec ses tristes suites; la rédemption de Jésus-Christ, avec ses caractères et ses effets; l'Eglise considérée dans sa constitution hiérarchique, son unité, sa sainteté, sa catholicité, son autorité; les sacrements du baptême, de la confirmation, de l'eucharistie, de l'ordre et du mariage. Au sujet des sacrements, nous lisons à la page 83 cette judicieuse remarque : « Au temps de saint Paul, « il s'agissait d'abord de faire des chrétiens, et des chrétiens par- « faits, en présence des persécutions. Il n'est donc pas étonnant « que nous ne trouvions pas dans ses Epîtres des textes très-formels « relatifs au sacrement de *pénitence*. » Disons en passant qu'on ren-

contre des observations semblables partout où le besoin s'en fait sentir. Enfin la première section contient d'autres vérités fondamentales, telles que la prédestination, le concours de la grâce, la vie militante du chrétien, les souffrances, la mort, le jugement particulier, la résurrection des corps, le second avénement de Jésus-Christ et le jugement général, l'enfer et le ciel. Dans la deuxième section on voit un tableau des hérésies, soit contemporaines de saint Paul, soit postérieures au saint apôtre, mais qu'il a pu connaître par la lumière prophétique dont il était éclairé. — Quant à la seconde partie, consacrée aux vérités morales, l'honorable auteur a ramené tout l'enseignement de saint Paul à ces trois chefs : *De la sainteté en général, — de quelques vertus en particulier, — des devoirs et des vertus dans les diverses conditions*, « parce que, dit-il, la morale en elle-même « se réduit à ces trois points : les principes généraux desquels il faut « partir, les vertus essentielles qu'il faut posséder, et enfin la mise en « action de ces principes, ou la pratique des vertus (p. XVI). » Ainsi, nous trouvons réuni, dans les trois chapitres dont se compose cette seconde partie, tout ce que le grand apôtre a enseigné touchant la vocation du chrétien à la sainteté, touchant la foi, l'espérance, l'amour de Dieu, la charité pour le prochain, l'humilité, la mortification, la chasteté, la confiance en Dieu, etc., les devoirs des évêques et des prêtres, des personnes mariées, des veuves et des diaconesses, etc.

D'après cet exposé, il semblerait que l'auteur pouvait terminer là son excellent livre, puisque son but avait été parfaitement atteint. Il n'en a pas jugé ainsi : il a pensé, au contraire, qu'il ne suffisait pas de mettre sous les yeux du prêtre les grandes leçons que lui donne saint Paul; que, comme il rencontrerait inévitablement des obstacles, quand il s'agirait de mettre ces leçons en pratique, il fallait, pour l'encourager et le soutenir, lui offrir un exemple à imiter, un modèle à suivre. Or, quel exemple, quel modèle plus parfait que saint Paul lui-même, dont la vie fut parfaitement en harmonie avec le précepte, toujours réglée sur le devoir, et, malgré sa faiblesse naturelle, partout plus forte que la difficulté? C'est dans ce dessein qu'il a couronné son œuvre d'un *appendice* intitulé : *Saint Paul peint par lui-même*, et dans lequel il présente l'histoire du grand apôtre et le tableau de ses vertus.

Il serait inutile maintenant de chercher à faire ressortir l'utilité d'un pareil livre; nous n'ajouterons qu'un seul mot, pour dire qu'il porte les approbations les plus flatteuses de NN. SS. les archevêques et évêque de Tours, de Rennes et de Quimper.

156. **LES COURBEZON,** *Scènes de la vie cléricale,* par M. Ferdinand Fabre. — 1 volume in-12 de 436 pages (1862), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 2 fr.

Cette histoire, dont le principal héros est un curé de village, déchire le cœur et le fait cruellement saigner. L'auteur y révèle du talent, de l'âme; mais s'il a jeté un regard sur les humbles cures de village, il n'est pas descendu au fond des consciences sacerdotales, il n'a pas senti le vif du cœur des prêtres, surtout il n'a jamais entrevu l'âme d'un évêque.

L'abbé Courbezon, par sa foi, par sa charité, nous apparaît comme un héritier de l'esprit de saint Vincent de Paul. Sa mère et sa sœur sont dignes de lui. Il les ruine, il vend jusqu'à leur dernier morceau de terre pour réparer son église, pour bâtir un hospice et un asile en faveur des malades et des enfants délaissés, et, lorsque ces deux femmes des champs ne possèdent plus rien ici-bas, elles ne sentent pas leur énergie défaillir; loin de là : la plus jeune entre chez les sœurs de charité; sa mère demeure avec l'abbé, partageant son modeste intérieur, l'aidant dans son zèle infatigable. Ils ont tout donné, tout sacrifié; et pourtant ils savent encore faire du bien; ils travaillent à soulager les misères morales, à subvenir aux privations matérielles. On est forcé d'admirer ce désintéressement inépuisable, cette ardeur que rien n'éteint. Seul, l'évêque se montre dur, inhumain, souverainement injuste envers ces nobles cœurs. Il connaît l'évangélique vertu de l'abbé Courbezon; et cependant il le brise, il l'écrase, il le retire successivement de ses deux paroisses pour le plonger dans la misère et dans le déshonneur. Par sa sévérité, par son manque d'équité, par la publication de ses conférences, Monseigneur espérait obtenir le chapeau de cardinal, but secret de son ambition (p. 80)! Malgré tout, néanmoins, une pitié ingénieuse assure au pauvre curé, ainsi qu'à sa généreuse mère, une soupente et un morceau de pain, et obtient même, après deux ans, sa réintégration dans ses fonctions : on lui accorde par grâce la chétive paroisse de Saint-Xist. Le nouveau desservant se présente à la conférence ecclésiastique de son canton : hélas! ses confrères ne se retournent même pas pour lui rendre son salut. Navré de cet accueil glacial, courbé sous le poids de sa douleur, il est encore soumis aux iniques reproches du doyen. Ce n'est pas tout : arrive le neveu de l'évêque, souriant, guilleret, tout aise. Alors, tous les membres de l'assemblée, y compris le président, se

lèvent, entourent le nouveau venu, l'embrassent, l'accablent de cajoleries (p. 83). L'abbé Courbezon s'incline aussi pour le saluer; mais ce neveu de l'évêque, un méchant homme et un exécrable prêtre, lui tourne brusquement le dos. Heureusement, un confrère qui a quelque influence survient, prend sous sa protection l'abbé Courbezon, et la girouette tourne en sa faveur; on lui sourit, on lui parle (p. 85). — En vérité, sont-ce là « des scènes de la vie cléri« cale? » Un évêque cruel par ambition, son neveu pervers et scandaleux, des curés serviles et lâchement obséquieux, est-ce là ce qu'on rencontre généralement dans le clergé? Après cela, il est inutile de montrer quelques exceptions, puisque c'est par elles qu'on veut insulter l'Eglise. Sans doute l'abbé Courbezon et son ami l'abbé Ferrand méritent l'admiration; mais on s'en sert ici comme de repoussoirs, à peu près comme on a fait de Mgr Myriel. Il n'est pas permis de calomnier ainsi nos évêques, d'outrager aussi indignement nos prêtres. S'il y a quelque part de l'énergie morale, du détachement des honneurs de ce monde, de la charité tendre et délicate, n'est-ce pas dans l'âme des bons et simples curés de campagne? Quoique pauvres et très-pauvres, ils trouvent, quand il le faut, le moyen de se secourir, et ils ne s'abandonnent jamais entre eux. — M. Ferdinand Fabre s'imagine encore volontiers que le prêtre vit dans la contrainte et dans la terreur que lui inspire l'autorité épiscopale; il aime à nous représenter le clergé comme un troupeau d'esclaves tremblants, embarrassés, marchant la tête basse; il nous peint les gestes équivoques et la langue balbutiante des prêtres (p. 86), et tout cela venant de l'épouvante causée par la puissance de l'évêque. « Il dépend d'un « homme, d'un seul, de briser votre vie, de vous priver de pain, de « vous ravir votre honneur, etc. (ibid); » comme si les évêques n'étaient pas les disciples d'un Dieu de mansuétude et de pardon, les envoyés de celui qui n'éteint pas la lampe encore fumante et qui n'écrase pas le roseau brisé! Que l'on cherche une magistrature plus douce, un gouvernement plus paternel. Toutes ces niaiseries, dignes du *Juif errant*, sont maintenant usées, et ne valent pas la peine d'être discutées.

A côté de ces passages qui révoltent, il y a des traits qui font sourire. Ainsi, un desservant refuse d'être vicaire général; M. Ferdinand Fabre, qui pense que de tels désintéressements sont inouïs dans « la « vie cléricale, » fait à ce propos ces gracieuses et spirituelles réflexions: « Ceux qui connaissent un peu les ecclésiastiques, qui savent

« combien ils se rapprochent en général de la femme par leurs ma-
« nies cachottières et bavardes, peuvent seuls se faire une idée de
« l'épouvantable flux de paroles qui découla de refus du curé de
« Camplong. Tout le diocèse fut en émoi, etc. (p. 88). » Dira-t-on que M. Ferdinand Fabre « connaît un peu les ecclésiastiques? » On pourra croire bien plutôt qu'il ne les connaît pas du tout. D'où viennent, par exemple, « ces énormes chanoines dont abondent nos ca-
« thédrales (p. 31)? » L'auteur, qui suppute avec tant de délicatesse les revenus du clergé, doit parfaitement savoir si le très-maigre traitement des chanoines autorise cette aimable et polie observation. Sait-il bien aussi ce que sont le *Benedictus* et le *Magnificat*, qu'il appelle des psaumes? — Et puis cette invocation de saint Courbezon, ajoutée aux litanies, est-elle liturgique (p. 434)? — Mais voici qui est plus fort. Un de ses héros, l'abbé Ferrand, l'ami et le protecteur de l'abbé Courbezon, parle en ces termes des ouailles de la vallée, de ces honnêtes paroissiens dont il est le père : « Les paysans de ces envi-
« rons, particulièrement ceux de votre paroisse, sont câlins et
« fourbes. Ne vous fiez pas à leurs démonstrations; tout n'est qu'ex-
« térieur chez ces hommes durs et avares (p. 95). » Quelle charité sacerdotale! quelle évangélique indulgence ont les prêtres de M. Ferdinand Fabre! comme ils aiment les paysans auxquels ils se dévouent!

Revenons vite à l'abbé Courbezon. Le voilà donc, ce vénérable desservant, arrivé dans sa paroisse avec sa vieille mère! Il trouve à Saint-Xist les agitations et les passions qui troublent les hameaux comme les cités. Au sein de ces misères, lui, sa mère et une pieuse enfant suscitée par la Providence, se livrent sans relâche, mais avec beaucoup d'imprudence et d'inexpérience, à l'amélioration du village, c'est-à-dire principalement à l'embellissement de l'église et à la construction d'un couvent. Car l'auteur ne voit pas ce qui passionne surtout le cœur du prêtre; il ignore que c'est avant tout la conversion et la sanctification des âmes qu'il recherche. Aussi l'abbé Courbezon ne pense guère qu'aux baptistères, aux chandeliers, aux cloches, aux bâtiments, aux aumônes matérielles, aux actes extérieurs de charité. Tout cela est fort bien; mais ce ne sont là que des moyens, et l'âme des bons prêtres a d'autres vues et d'autres ambitions.

La mort de l'abbé Courbezon n'est pas moins triste que sa vie. Un rude et sanguinaire paysan, que ses mœurs sauvages ont fait surnommer « le sanglier, » guette, dans un ravin solitaire, un horrible coutelas à la main, le pauvre curé, contre lequel il est animé d'une haine

farouche. Une effroyable lutte, dont M. Ferdinand Fabre se plaît à décrire les péripéties étranges, s'engage au sein de cette gorge déserte. Le curé défend ses jours avec vigueur; il assène même un si rude coup à son adversaire, que « le sanglier » roule dans une mare voisine pour n'en plus sortir. Hagard, à demi-fou, le vieux prêtre tombe dans une prostration à laquelle rien ne peut l'arracher. Mais la « rage satanique » de l'abbé Montrose (le neveu de l'évêque), le poursuit jusqu'au suprême instant. En qualité de secrétaire particulier de l'évêché, il écrit au vieux curé mourant une lettre pleine d'ironie cruelle, où il lui apprend que dans quelques jours le décret d'interdiction ecclésiastique le frappera. Cependant, mieux éclairé cette fois, l'évêque laisse l'abbé Courbezon finir sans nouveau trouble son existence si tourmentée. Le vieux curé, recouvrant un peu d'énergie, veut même remonter à l'autel : mais il meurt au moment où commence l'introït.

Tel est ce roman, que l'auteur nous annonce discrètement comme une œuvre sérieuse, profonde, complète. Sans doute, la vie de M. l'abbé Courbezon est une vie d'abnégation et de dévouement; mais elle eût été plus vraisemblable si son évêque et ses confrères l'eussent aidé, si lui-même eût mieux uni la prudence au zèle, si surtout il eût été plus animé du désir de gagner les âmes à Dieu. M. Ferdinand Fabre a copié avec fidélité quelques détails extérieurs et matériels : il a voulu imiter l'auteur de la *Comédie humaine*, qu'il exalte outre mesure, et près duquel, dit-il, l'homme d'Etat trouverait du profit. Mettant Balzac au-dessus de tous les poëtes antiques, préférant ses romans à l'œuvre de Dante, le regardant comme l'inventeur de l'*épopée humaine* (p. 2), il devait avoir, en écrivant *les Courbezon*, un très-vif souvenir du *Curé de Tours*. Signalons sans crainte ce volume au clergé, qui ne s'y reconnaîtra guère, mais qui y verra avec quelle injustice le jugent ceux qui ne l'approchent pas, qui ne le connaissent pas et qui ne le considèrent que de loin.

E.-A. Blampignon.

157. **DEUX ÉDUCATIONS**, par M. H. Roux-Ferrand. — 1 volume in-12 de II-276 pages (1861), chez L. Hachette et Cie; — prix : 1 fr. 50.

158. **PHILIPPE RAIMBAUT**, par le même. — 1 volume in-12 de 216 pages (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*les Romans honnêtes*); — prix : 1 fr. 25 c.

Quoique les titres et les libraires soient différents, ces deux vo

lumes contiennent un seul et même ouvrage. C'est une histoire écrite « en partie double, » comme dit M. Roux-Ferrand, mais où le passif l'emporte de beaucoup sur l'actif. Dans tous les cas, ce n'était pas du tout une raison pour changer un titre sans en dire un seul mot, et pour publier ainsi deux fois le même livre, et quel livre !

Philippe Raimbaut, ancien maître d'école et héros principal de ce récit, est un coquin de la pire espèce, qui finit justement au bagne sa honteuse et dégoûtante vie. Son fils aîné est digne lui ; il a été si bien formé ! Quand Philippe Raimbaut demande à Narcisse, *son fiston*, comment il saura trouver un dîner qui ne coûte rien, l'enfant répond, avec ces nobles pensées et ce beau style : « Je monte sur mes échasses, « je vais à l'établi d'un boucher du faubourg, là ous qu'il n'y a ni « foule, ni gendarmes ; je décroche proprement un morceau de « viande à l'œil, et me v'là. Pas plus difficile que çà (p. 4 ou 6). » On croit sans doute que ce misérable, qui débute ainsi dans la vie, qui la continue d'une façon aussi ignoble, reçoit un châtiment proportionné à ses crimes : point. Ce détestable garnement rencontre un bon médecin qui lui fait cadeau de quarante mille francs. — Mais Philippe Raimbaut a un autre fils ; c'est Julien ; celui-ci, élevé par un pieux curé de village, devient un honnête homme et un grand peintre. Il serait cependant au comble du malheur, car il ne peut, lui pauvre, fils et frère de voleurs, épouser Mlle Alice de Saint-Pierre, sans notre fée, c'est-à-dire notre bon médecin, qui a « 1,900,000 francs en « terres, bois et actions de la Banque de France, » et qui adopte Julien Raimbaut. Aussi, le mariage est-il rapidement conclu, et le jeune artiste atteint le bonheur sur lequel il n'osait plus compter.

La seconde partie nous conduit au bagne de Brest ; nous y retrouvons Philippe Raimbaut, « un homme de cinq pieds neuf pouces, fort « et bien découplé ; son nez est épaté ; sa bouche, ornée de grosses lè« vres, décèle un gastronome avide de tous les plaisirs des sens ; sa « barbe est inculte et grise (p. 163 ou 186). » Il est occupé à faire une seconde éducation. Dans un épouvantable argot, il enseigne à « un petit jeune homme blond » comment on foule aux pieds tous les sentiments moraux, comment on écrase les moindres restes de pudeur. Entre autres belles choses, il lui apprend que le ciel « c'est « le bien jouer (p. 172). » Aussi, en quittant le bagne, ces deux misérables se mettent-ils en campagne pour tromper, pour voler, pour enlever même une femme. Philippe Raimbaut y est promptement réintégré ; son compagnon, au contraire, se laisse toucher par un

bon mouvement, s'engage et meurt d'une balle russe au siége de Malakoff.

Telle est cette romanesque et peu vraisemblable histoire. Pour l'égayer, nous avons d'abord l'ignoble argot des forçats, puis des « documents authentiques » sur les salaires des bourreaux ; mais, par-dessus tout, de très-nombreux détails sur l'industrie, qui feraient merveille dans un *Manuel Roret*. Ainsi, on nous indique les différents prix des bouchons, des ficelles, des sucres candis ; on nous donne des recettes pour fabriquer des pots et pour cuire la porcelaine ; et, ce qui est très-déplacé dans la bibliothèque des *Romans honnêtes*, on y parle plusieurs fois de choses qu'on ne doit pas nommer en bonne compagnie (*Edition de Tournai*, pp. 44, 125, 171 et *passim*). — Est-il bien édifiant encore d'entendre un fils dire à son père qui lui fait une sage remontrance : « Vous m'ennuyez! autant retourner à la « prison ; au moins, là, je n'avais pas de morale. J'en ai plein le dos « de vos sermons ; laissez-moi tranquille (ibid., p. 157)? » — Ces grossières conversations de galériens, ce style vulgaire, sont-ce là choses avouables et honnêtes? Le père n'en permettra sûrement pas la lecture à son fils ; la mère les écartera des mains de sa fille. Nous espérons donc que l'honorable et catholique librairie de M. Casterman se hâtera de rayer de son catalogue ce malheureux roman ; nous la prions en outre, dans l'intérêt de sa dignité, de ne jamais se prêter à ces *publications en partie double*, et de ne pas décorer d'un titre nouveau un volume publié l'année précédente sous un autre titre.

Ch. Laval.

159. **L'ÉGLISE** *et le pape*, par le P. Marin de Boylesve, de la Compagnie de Jésus. — 1 volume in-12 de xii-328 pages (1862), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris ; — prix : 3 fr.

Nous avons précédemment (t. XXVI, p. 418) rendu compte d'un ouvrage publié par le même auteur sous le titre de *Triomphe de la foi*, où il démontrait la nécessité de croire à la révélation et l'obligation de se soumettre au sceptre royal de Jésus-Christ. Reprenant les vieilles accusations des sophistes contre la foi, il faisait voir la possibilité et le fait même de la révélation divine, et dès lors la nécessité d'ajouter la foi à la philosophie, de s'élever de la religion purement naturelle à la religion surnaturelle. Mais sa tâche n'était point finie. A la voix de la raison, aux accents des prophètes, au mouvement des siècles, déclarant, annonçant, préparant le règne du Sauveur par la

foi, il fallait ajouter, pour dernière démonstration, la réalisation même de ce règne. C'est ce qu'il fait aujourd'hui dans cet ouvrage qu'il intitule l'*Eglise et le pape;* car, dit-il, le règne de Jésus-Christ, c'est l'Eglise, et Jésus-Christ règne dans l'Eglise par le pape, son lieutenant visible (p. x). Son dessein est donc de montrer ce que c'est que l'Eglise, ce que c'est que le pape, quelle est cette institution, quel est ce souverain autour desquels s'agitent tant de passions, mais aussi se montre tant d'amour et tant de courage. — Son livre est naturellement divisé en deux parties : l'Eglise, d'abord; le pape, ensuite. — Après avoir dit un mot de l'importance qu'il y a pour tous d'étudier la question de l'Eglise et de répondre ainsi à l'appel que nous fait son divin fondateur, il jette un coup d'œil comparatif sur l'Eglise et sur les sociétés purement humaines, pour signaler la différence qui existe entre l'une et les autres, et faire voir la supériorité de l'Eglise, dont il rappelle et explique les différents noms, afin de nous donner une idée plus complète de cette société toute divine. Ce qu'il veut, en effet, c'est de bien montrer que l'Eglise est une véritable société : il le prouve par l'institution de la synagogue, figure de l'Eglise; par le choix et la mission des apôtres; par l'autorité qui leur est donnée; enfin par l'action et la fin communes à tous les membres qui composent cette Eglise, où l'on trouve ainsi toutes les conditions requises pour une société véritable. De cette première démonstration se tirent deux conséquences : la nécessité d'entrer dans l'Eglise, et la visibilité de cette même Eglise. En effet, si, d'un côté, le Sauveur est venu établir le royaume de Dieu sur la terre, personne n'a droit de vivre hors de ce royaume; et, de l'autre, il faut que l'homme puisse reconnaître ce royaume avant d'y entrer. C'était donc le lieu de montrer à quelles marques on le reconnaît, c'est-à-dire de fixer les notes distinctives de la véritable Eglise de Jésus-Christ, et de faire voir laquelle des sociétés qui se disent chrétiennes possède réellement ces notes distinctives. Le P. de Boylesve ne s'est pas contenté de prouver avec évidence que l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité sont réalisées dans l'Eglise romaine; il a voulu montrer aussi que ni le schisme grec ni le protestantisme ne peuvent prétendre à la possession de ces notes de la véritable Eglise.

Après avoir prouvé la divinité et la vérité de l'Eglise, le docte religieux arrive à la grande question du pape. Suivant pas à pas le récit évangélique, il montre comment Jésus-Christ prépare d'abord peu à peu, et enfin établit formellement, dans la personne de Simon

Pierre, le chef et le fondement de son Eglise. Puis, consultant l'histoire et la tradition, il y trouve la démonstration de l'autorité suprême de Pierre et de ses successeurs les pontifes romains. Enfin, il passe à l'examen de trois questions qui résument ce qu'il importe le plus de savoir au sujet du pape : sa suprématie, son infaillibilité, sa juridiction. Tel est le plan, telle est la division de la seconde partie, où l'auteur, soit qu'il commente l'Ecriture, soit qu'il fasse entendre la grande voix des siècles et déroule la suite de la tradition, est toujours à la hauteur de son sujet; il domine ses adversaires, confond le schisme et l'hérésie, et force la raison captive à s'humilier sous la puissance de sa dialectique. Du reste, il n'omet aucune objection; il ne craint pas d'examiner les accusations lancées par le philosophisme contre l'Eglise et la papauté, ayant toujours soin d'écarter ce qui est du domaine purement politique. Aussi est-il autorisé à dire, pour conclusion de ce livre et du *Triomphe de la foi :* « Vous ne pouvez pas être homme, « homme parfait, sans devenir croyant; vous ne pouvez être croyant « sans devenir chrétien; vous ne pouvez être chrétien sans devenir « catholique; vous ne pouvez être catholique sans devenir romain. « Car sans le pape, il n'est pas d'Eglise; sans l'Eglise, il n'est pas de « christianisme; sans le christianisme, il n'est pas de foi; sans la foi, il « n'est pas de raison (p. 299). » — Comme on a pu facilement le voir, cet excellent ouvrage, véritable traité de l'Eglise à l'usage des gens du monde, mérite d'être mis entre les mains de tous. M. Dardy.

160. **UN ESPRIT** *et un cœur vivifiés par le catholicisme,* par M. l'abbé Stanislas Fouré, vicaire général, missionnaire apostolique. — 1 volume in-8° de 148 pages plus 1 gravure (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Musée moral et littéraire de la famille*); — prix : 1 fr. 20 c.

En publiant ce livre sous son nom et sous son patronage, M. l'abbé Fouré, dont nous avons récemment apprécié un charmant volume (t. XXVII, p. 464), ne nous donne pas son propre travail, mais, selon qu'il l'avoue lui-même, l'œuvre d'une jeune fille, presque une enfant, son élève au catéchisme de persévérance. Inspirée par l'influence, dirigée par les conseils d'un catéchiste aussi distingué, cette œuvre est sienne en quelque sorte, et, on aurait de la peine à comprendre, en effet, que ces pages, où quelque profondeur s'unit à de l'originalité et une doctrine solide à l'élégance du style, fussent uniquement dues à une enfant, quelque saines et fortes qu'aient été ses leç-

tures, dont elle fait connaître le plan dans son premier chapitre, *Histoire d'un esprit*. Ce chapitre nous initie aux voies qui l'ont amenée à être ce que révèle la suite de son livre, une chrétienne instruite, douée d'un jugement sûr et d'un cœur rempli d'une sensibilité réelle et sans affectation. Encore une fois, ces analyses psychologiques, dont quelques-unes sont empreintes d'une certaine expérience de la vie, la *Femme*, par exemple, — le *Curé de campagne*, — le *Bienfait de la confession*, doivent, si elles sont l'œuvre d'une jeune fille, avoir été écrites à quelque distance de l'âge naïf dont elles rappellent les souvenirs.

Nous recommandons vivement ce livre, non-seulement aux élèves des catéchismes de persévérance, qui y trouveront d'excellents aliments pour leur intelligence et leur piété, mais à toutes les personnes d'un âge plus mûr, qui le liront certainement avec plaisir et avec fruit, et lui assigneront un rang supérieur à plusieurs de ceux de la même collection. J. MAILLOT.

161. LA FALAISE *Sainte-Honorine*, par M. Elie BERTHET. — 1 volume in-12 de 380 pages (1861), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 2 fr.

M. Elie Berthet affectionne spécialement le roman d'aventures; il se complaît dans les situations tourmentées; il multiplie les scènes dramatiques, sans s'inquiéter des invraisemblances d'événements et de caractères. Cette fois encore il est resté fidèle à ses habitudes.

Une antithèse est ici le principal intérêt des récits qui se groupent avec beaucoup d'entrain autour de la falaise Sainte-Honorine, sur la rive septentrionale du Calvados. Un chef de contrebandiers, Remi, énergique nature de marin flibustier et aventurier, d'une part; de l'autre, une lady malheureuse en ménage, laquelle a été confiée au patronage de ce singulier tuteur; voilà les deux principaux personnages. Miss Anna, — c'est le nom de guerre de cette héroïne, — a épousé lord Colington; mais, après son mariage, elle apprend que cet aristocratique personnage a séduit une jeune personne en ayant l'air de rechercher sa main, et lui a laissé du poison pour la solliciter ainsi, par voie indirecte, à mettre fin à ses jours. Miss Anna, qui a entendu derrière une porte les confidences de lord Colington à sa victime, s'en est indignée. Elle a quitté l'Angleterre, en se confiant sans plus de façon à Remi. C'était, à ses yeux, un moyen excentrique d'échapper à toute recherche. Le marin, à peine arrivé sur la falaise,

confie cette jeune femme au docteur Laforest, dont l'avarice est facilement séduite par une grosse somme d'argent, et qui consent à garder dans son château la belle inconnue. Laforest, sans doute, est défiant et peureux; mais sa cupidité doit faire taire sa méticuleuse prudence; sinon, que serait devenu le roman à peine commencé? Dans son château, Laforest a un neveu, Frédéric, jeune capitaine de frégate, vrai type de courage, d'honneur, et, ce qui vaut mieux encore, de prudence et de sagesse. Malgré son habituelle circonspection, il se sent touché au cœur par l'hôte mystérieuse de son oncle. Cependant miss Anna ayant appris, par une lettre de Londres, que Remi vient de recevoir des ordres cruels dont elle pourrait bien être victime, s'éloigne en compagnie du capitaine. Tous deux vont auprès de la *Belle-Joséphine*, amarrée sur la falaise, afin d'avoir une entrevue décisive avec le redoutable contrebandier. On pressent ici un coup de roman. Une tempête éclate à bord du navire. C'est le moment d'une orgie. Tout l'équipage, exalté par le vin, attaque Frédéric avec fureur, Frédéric qui, en sa qualité d'officier consciencieux de la marine royale, est son ennemi implacable. Remi, qui est ivre-mort, s'éveille au bruit de la bataille, apaise ses gens et sauve Frédéric. Mais entre lui et le jeune marin il y a une querelle d'honneur à vider. Frédéric est l'adversaire de la *Belle-Joséphine*. De là un duel, où Remi est blessé. On va voir pourquoi il est vaincu, et momentanément hors de service. L'auteur a besoin d'un autre combat, et celui-ci, préliminaire obligé d'un dénoûment heureux ou malheureux, doit se livrer au château de Laforest. En effet, lord Colington a tout appris; il a connu la retraite de miss Anna; il est venu en France pour la ramener morte ou vive, et un jour il la rencontre à la promenade. Vives explications de part et d'autre, on le conçoit, et tournoi de colères, où les deux champions s'élèvent jusqu'à l'éloquence. Toutefois, M. Elie Berthet ne laisse pas prendre son héroïne, ce serait dommage pour le roman; il la réserve à de plus émouvantes péripéties. — Voici que l'équipage de la *Belle-Joséphine*, où Frappe-d'Abord et Gorge-Salée sont tout puissants en l'absence du maître, forme le complot de brûler et de saccager, par cupidité et par vengeance, le château de Grosville. Letors, le traître du drame, noue cette conjuration, et lord Colington ne dédaigne pas de commettre son aristocratique fierté avec des bandits; il sera de la partie pour enlever sa femme à la faveur du tumulte. Ici grand fracas d'aventures. Des scélérats avinés incendient le château. Dans l'étage supérieur une furieuse bataille se livre. Ces drôles de-

vaient aller vite en besogne, assassiner Frédéric et saisir miss Anna. Mais c'est ici comme au théâtre, où les épées dégaînées restent immobiles jusqu'à ce que les chanteurs et l'orchestre aient donné leur dernière note. Ces héros de contrebande échangent des observations et des menaces à la façon de ceux d'Homère au siége de Troie. Frédéric ne sera pas égorgé, mais brûlé, et l'auteur le fait enchaîner sur son fauteuil pour laisser à Remi le temps d'arriver. Pendant cette escapade, celui-ci était retenu au lit par sa blessure; mais apprenant le danger de miss Anna, il se sent une force miraculeuse, se fait porter au château, arrive au moment le plus solennel de la lutte, délivre miss Anna et Frédéric, repart sur la *Belle-Joséphine* avec lord Colington, est assailli en pleine mer par un vaisseau de la marine royale, succombe, ainsi que le lord anglais, après une brillante défense digne d'une meilleure cause, et permet ainsi, avons-nous besoin de le dire, à lady Colington, redevenue vraiment miss Anna, d'épouser Frédéric, son généreux et bien-aimé protecteur. — Roman d'émotions, comme on voit, où tout converge au drame, et dans lequel les scènes de contrebandiers servent de cadre aux péripéties d'une action qui ne languit pas, et que relève un style à la fois vif et naturel, se prêtant avec un égal bonheur à colorer le récit et le dialogue. Rien, du reste, à l'exception des sentiments trop tendres de Frédéric pour miss Anna, ne blesserait la morale, si l'héroïne du livre, sacrifiant ses devoirs à ses ressentiments, ne quittait pas le domicile conjugal pour courir le monde avec des aventuriers. — A part cette donnée, qui est prise dans le *réalisme*, on voyage avec l'auteur dans le pays des chimères, et quand l'émotion d'une rapide lecture s'est refroidie, on dit volontiers avec un homme spirituel : Quel dommage que les choses ne se passent jamais dans la vie comme dans les romans ! GEORGES GANDY.

162. HISTOIRE *de saint Columb, apôtre des îles et des montagnes de l'Ecosse au* VI[e] *siècle*, par M. Florent RICHOMME, de l'Académie de Caen. — 1 volume in-12 de XVI-148 pages (1861), chez Magnin, Blanchard et Cie: — prix : 1 fr.

L'intérêt particulier qu'offre le sujet de ce petit ouvrage, l'importance des questions qu'il soulève, réclament plus d'attention qu'on ne serait tenté d'en accorder au premier abord à sa faible étendue et à son humble apparence typographique. Un des thèmes soutenus avec le plus d'ardeur par une certaine école rationaliste, consiste à prétendre qu'aux premiers temps du christianisme, les

chrétiens de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, parvenus à un haut degré de culture intellectuelle, étaient séparés de l'Eglise romaine par d'assez notables différences de culte, et s'étaient toujours refusés d'ailleurs à admettre la suprématie des successeurs de saint Pierre. On n'a pas craint dans un livre récent, dont les conclusions ont été réfutées ici même (p. 338 de notre t. XXVI), de présenter saint Columban comme un des pères du rationalisme moderne. Les erreurs historiques de MM. Augustin Thierry, J.-J. Ampère et Guizot, reproduites et aggravées par M. Henri Martin, et surtout par M. Michelet, quoique cent fois réfutées, se renouvellent sans cesse et sous toutes les formes. Dans une brochure intéressante publiée il y a peu de temps et intitulée : *la Basse-Bretagne et le pays de Galles*, M. J. Williams, pasteur gallois établi à Quimper, n'hésite pas à parler « des preuves historiques qui établissent, jusqu'à la dernière évi« dence, que notre pays n'a pas été soumis à l'autorité de l'Eglise de « Rome avant le règne d'Henri II d'Angleterre. » — Les faits méconnus ou travestis ont été heureusement rétablis par les travaux de la critique catholique, ou même simplement impartiale. Il ne faut pas cependant, surtout en présence de la persistance de nos adversaires, négliger d'étudier les travaux qui ont pour but, comme celui dont nous nous occupons ici, de mettre en lumière les points peu connus de l'histoire des premiers siècles du christianisme chez les peuples celtiques.

Aucune race, en s'assujettissant à la foi commune, ne conserva mieux sa physionomie nationale et ne prit, suivant l'expression de M. Renan, le christianisme avec tant d'originalité. La vérité y jeta dès l'abord de profondes racines, et l'on sait quelle énergie ont toujours montrée pour la défense de leur foi les Irlandais et les Bretons. Il n'est donc pas sans intérêt, à plus d'un point de vue, d'étudier les origines de cette Eglise celtique, qui, prenant naissance au milieu d'un peuple barbare, à l'extrémité du monde connu, brilla tout à coup d'un si vif éclat, et put bientôt répandre ses lumières sur de nombreuses contrées de l'Europe occidentale.

On a offert aux amis des lettres chrétiennes, dans un livre publié il y a trois ans à peine (Voir notre t. XXII, p. 297), un exemple des résultats que peuvent amener des études de ce genre, lorsqu'elles sont faites par un esprit qui cherche le vrai et le beau à la lumière de la foi catholique. Le savant éditeur du *Barzaz-Breiz* et des *Poëmes des bardes du* VIe *siècle* a fait revivre pour nous, dans la *Légende cel-*

tique, les nobles et touchantes figures de saint Patrice, de saint Kadok et de saint Hervé. Mettant à profit à la fois les documents écrits et les traditions populaires, il a retracé le tableau des premiers efforts faits pour la propagation du christianisme en Irlande, en Cambrie et dans l'Armorique. Il ne manquait à ce tableau, pour qu'il embrassât les quatre pays où se sont conservés en partie, jusqu'à ce jour, les idiomes, les mœurs et l'esprit celtiques, que de faire voir le résultat de ces mêmes efforts dans la haute Ecosse. Aucune étude n'était plus propre à atteindre ce but que la biographie de saint Columb, l'apôtre des îles et des montagnes de l'Ecosse au VIIe siècle. C'est cette vie que M. Florent Richomme a choisie pour objet de son travail. Sans parer son récit du riche vêtement poétique qui brille dans ceux de M. de la Villemarqué, il a su faire un livre dont la lecture est véritablement intéressante.

Certaines pages de la préface pouvaient cependant faire craindre de trouver une œuvre écrite par une plume, sinon ouvertement hostile à l'Eglise, du moins incapable de traiter un pareil sujet de manière à satisfaire un cœur catholique. Dès les premières lignes, l'auteur parle « des humbles grands hommes que la piété honore sous le nom de « saints, et dont *un grand nombre* ont droit à l'admiration de *tous* « *les hommes éclairés* (p. I). » Plus loin, il donne pour cause au merveilleux qui abonde dans les vies de saint Columb et de saint Patrice, « le contact providentiel du prêtre chrétien avec le magisme « des druides ou leur naturalisme élémentaire. Les disciples de saint « Columb, ajoute-t-il, recueillirent avec émotion et transmirent « *comme des prodiges* les incidents les plus frappants de ce mémo- « rable antagonisme (p. VIII). » Quelques pages plus loin, il semble pourtant avoir sur les saints et sur les miracles des idées toutes différentes. Après avoir rapporté un prodige dû à l'intercession de saint Columb, il ajoute ces paroles caractéristiques : « *Il invoqua le nom* « *du Christ*, il pria, et fut exaucé selon la promesse rapportée par l'évan- « géliste : « Quoique vous demandiez à mon Père en mon nom, vous « l'obtiendrez. » Cette grande parole, annoncée pour la première fois « avant la Passion, avait été attendue et espérée durant tout le temps « qui forme la première période de l'histoire de la religion. Les apôtres « apprirent alors de la bouche de Jésus-Christ qu'ils pouvaient désor- « mais tout demander à son Père, en le demandant en son nom. De « cette heure solennelle date pour l'humanité un pouvoir sur la na- « ture divinement transmis, qui s'est perpétuellement manifesté de-

« puis dans ces conditions de la foi au Verbe incarné et à la prière « chrétienne (p. 117). » Dans plusieurs autres passages, M. Richomme se montre ouvertement chrétien, et on ne trouve plus guère de traces, dans le reste du livre, des tendances fâcheuses de quelques phrases de la préface. Il a reconnu, avec M. de Sacy, que les personnages du passé doivent être représentés « avec leur auréole populaire, « quand ces personnages ont été des saints. Il ne suffit pas de nous les « montrer selon l'idée que nous pouvons nous en faire aujourd'hui; « il faut encore que nous les voyions comme les ont vus leurs con- « temporains. » Si, ce que nous ne croyons point, M. Richomme n'a pas été mu par une pensée plus haute, nous devons savoir gré du moins à son bon goût de s'être conformé à ce principe d'esthétique. Nous le remercions d'avoir conservé leur physionomie chrétienne aux récits des faits miraculeux opérés à l'intercession de saint Columb.

Il a pris pour base de son récit la reproduction tantôt textuelle, mais le plus souvent résumée, des travaux de saint Adomnan, successeur de saint Columb au monastère d'Iona, moins d'un siècle après la mort de l'apôtre. C'est là une source d'une valeur inappréciable. Il se contente, en général, de contrôler ou d'éclairer les assertions de l'hagiographe au moyen de renseignements fournis par Bède, Baronius et plusieurs voyageurs ou historiens modernes. Il a su tirer le plus souvent de ces matériaux un fort heureux parti pour reproduire, autant que possible, la physionomie de la haute Ecosse à l'époque des premières prédications du christianisme. Nous regrettons cependant qu'il ait négligé de mettre à profit une biographie du saint, moins étendue, il est vrai, mais plus ancienne encore que celle de saint Adomnan. Cette vie est reproduite dans les *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, *sæc.* I. Les savants éditeurs s'expriment en ces termes: « Sancti Columbæ abbatis vitam scripsit Adamannus Scotus... Eamdem « vitam prius a Cummeneo Albo exaratam testatur Adamannus ipse in « lib. 3, his verbis : *Cummeneus Albus in libro quem de virtutibus « sancti Columbæ scripsit*, etc... » — L'ouvrage d'Adomnan, regardé par le savant Pinkerton « comme le morceau le plus complet de « biographie que l'Europe possède à cette époque reculée, » est d'autant plus précieux pour nous, que son auteur, vivant dans la seconde moitié du VIIe siècle, a recueilli, comme il le rapporte lui-même, bien des faits de la bouche de vieillards qui avaient connu saint Columb. Son livre, d'ailleurs, est le fruit d'un zèle éclairé, d'un travail scrupuleux. Il nous apprend dans sa préface qu'il cédait, en le rédigeant, aux

demandes réitérées de ses frères. « Chaque lecteur, dit-il, pourra re-
« marquer que ce livre ne contient que les moins merveilleux des
« faits de la vie du saint qui sont répandus en si grand nombre dans
« la mémoire des peuples. » Il déclare avoir fait un choix. « Puis, sa
« conscience ne lui eût pas permis d'attribuer à un homme aussi ré-
« véré rien de fabuleux, de douteux ou d'incertain, *vel mentitum...*
« *aut quædam dubia, vel incerta scripturum* (p. VII). » Le recueil de ce pieux hagiographe est divisé en trois parties : la première contient les révélations prophétiques; la seconde les actions miraculeuses, « divinas per ipsum virtutes effectas; » dans la troisième, il raconte les apparitions des anges, puis des manifestations d'une lumière céleste, *cœlestis claritudinis*, sur saint Columb, et la fin touchante de sa vie.

M. Florent Richomme n'a pas cru devoir suivre cet ordre. Les faits rangés sous ces divisions lui semblant confus et trop souvent sans liaison chronologique, il s'est attaché à les disposer de façon à en faire un récit suivi, et à les éclairer par des remarques et des notes instructives, qui font mieux connaître l'état de ces contrées à l'époque de l'apostolat de saint Columb.

Saint Columb ou Columkill, appelé quelquefois aussi Columban, mais qu'il faut bien se garder de confondre soit avec le fondateur de l'abbaye de Luxeuil, soit avec saint Columban évêque de Lagénie, naquit en Irlande, vers l'an 521. Il eut pour père Fedhlmid, prince de la famille souveraine du petit royaume de Dalriadie (aujourd'hui comté d'Antrim). Elevé dans la célèbre école de Clonard, sous la direction de saint Finnian, il s'y prépara par la prière, l'étude et les austérités, aux travaux de son futur apostolat. Après avoir longtemps édifié l'Irlande par le spectacle de ses vertus, il gagna, vers l'an 563, accompagné de douze disciples, le petit royaume formé par les Scots irlandais sur les côtes occidentales de la Calédonie, et là, il obtint du roi Conall, son parent, l'autorisation de fonder un monastère dans l'une des îles Hébrides, qui dépendaient de son royaume. Le saint choisit l'île d'Hy, ou mieux Iona (île sainte), appelée encore aujourd'hui par les Gaëls insulaires ou montagnards I-Colum-kill (île de Colum des églises). De là jaillit bientôt une clarté bienfaisante sur les contrées voisines. Le saint traversa souvent la mer pour prêcher l'Evangile à ses compatriotes de l'Argyle, et aux clans, plus sauvages encore, des Pictes. Le zèle de sa charité s'étendait à tous, du roi aux plus grossiers habitants des montagnes. Bien souvent, il leur vint en

aide dans leurs besoins matériels, et plus d'une fois sa commisération s'étendit à de pauvres créatures d'un ordre inférieur à l'homme (p. 117). Dans une grande assemblée nationale qui se tint à Dromceat en Irlande, et où l'on agita la question de la suppression de l'ordre des bardes, devenu impopulaire par son orgueil, on le vit interposer l'ascendant de ses vertus et de son génie pour obtenir la grâce de ces malheureux poëtes, auxquels on pouvait cependant reprocher avec raison un emploi souvent peu chrétien de leur talent. La sagesse du prêtre apostolique apaisa l'irritation que les bardes avaient excitée. Grâce à lui, leur corporation, maintenue avec de prudentes restrictions, fut mieux appropriée aux conditions de la civilisation chrétienne. — Ainsi, tandis que l'Eglise conservait dans d'autres contrées les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et latine, ses représentants les plus saints s'efforçaient, à l'extrême occident, également de défendre de la destruction et de l'oubli les monuments poétiques légués par l'antiquité celtique. Plus on creuse profondément dans le champ de l'histoire, plus on voit quels immenses bienfaits le christianisme a répandus sur les peuples, même dans l'ordre purement temporel. Cette vérité brille d'un éclat tout particulier dans la vie de saint Columb.

Cet homme de Dieu, digne fils de saint Patrice, rendit son âme au Seigneur le 9 juin, jour auquel se célèbre sa fête. L'année de sa mort, que M. Richomme ne précise point, fut 598, selon le vénérable Bède (*Hist. eccles.*, lib. 3, cap. IV) et Matthieu de Westminster.

Le travail de M. Florent Richomme est vraiment digne d'attirer l'attention de tous ceux qu'intéresse l'étude de nos antiquités chrétiennes. Les détails donnés sur les derniers druides, adversaires de saint Columb, montrent bien tout le ridicule de cette école néo-druidique, dont fait partie M. Henri Martin, qui remue les cendres de la religion de Tentatès pour y trouver une arme contre la religion de Jésus-Christ. Tout dans ce livre combat les prétentions de ceux qui veulent voir dans les premiers chrétiens des contrées celtiques, des hommes séparés du reste de la chrétienté, et opposant une opiniâtre résistance au siége apostolique; tout y donne le démenti le plus formel aux prétentions des historiens rationalistes, à celles de M. Michelet, entre autres, qui n'a pas craint d'avancer cette incroyable assertion : « Les moines d'Irlande et d'Ecosse ne connaissaient pas plus « de hiérarchie que les modernes presbytériens (*Hist. de Fr.*, t. I, p. 254). »

CHARLES DE GAULLE.

163. **HISTOIRE** *de Satan, sa chute, son culte, ses manifestations, ses œuvres, la guerre qu'il fait à Dieu et aux hommes. — Magie, possessions, illuminisme, magnétisme, esprits frappeurs, spirites,* etc.; *démonologie artistique et littéraire, association démoniaque, imprégnation satanique ou le sacrement du diable,* par M. l'abbé Lecanu, du clergé de Paris. — 1 volume in-8° de 508 pages (1861), chez Parent-Desbarres; — prix : 7 fr. 50 c.

L'*Histoire de Satan*, dans la plus large acception du mot, serait l'histoire du mal depuis les temps historiques jusqu'à nos jours; mais ce ne sont point là les sombres annales que M. l'abbé Lecanu a voulu écrire; l'objet de son travail, c'est l'histoire des phénomènes sataniques, et tel est, ce nous semble, le titre qu'il eût dû choisir. — Voyons d'abord comment il dispose ses matériaux.

Remontant, comme il devait le faire, au commencement des choses, il rappelle la séduction du premier homme par Satan, et là il se hasarde, non sans témérité, jusqu'à dire avec l'école mythique : « Le récit « de cet événement est évidemment tronqué dans la Genèse, ou caché « sous le voile de l'allégorie (p. 5). » Où irait-on avec de telles licences? Ensuite, il passe du tentateur aux maladies et aux possessions, aux exorcismes, aux possessions par contagion, aux charmes et aux enchantements, etc.; il ne s'arrête qu'après avoir discouru sur le magnétisme moderne, c'est-à-dire qu'il parcourt d'un pas rapide son domaine, sans réfléchir qu'il va l'explorer à nouveau, comme s'il ne venait pas de le visiter. Une telle marche est visiblement irrégulière, et il en est ainsi tout le long du volume. Ainsi, les trois premiers chapitres nous reportent vers Satan chassé du ciel; nous assistons à la punition du péché, à l'action de Satan dans le monde, puis l'auteur nous parle de Chanaan, des origines de la goétie, des phénomènes naturels, de la théurgie et de ses origines, des dieux du paganisme, de la dépravation du culte et des mœurs, de la magie et de ses sources. Au chapitre IV il revient sur ses pas, croyant avancer. Encore l'idolâtrie et ses origines, puis les oracles, qui reparaîtront au chapitre VI et au chapitre IX. La divination est exposée aux chapitres IV et VI; les mœurs des païens sont révélées dans les premiers chapitres et au chapitre VI. Quand Satan est vaincu à l'avénement du christianisme, nous sommes transportés soudainement au delà du XVIIIe siècle, au milieu du paganisme actuel; puis nous rebroussons chemin jusqu'au gnosticisme, que nous suivons avec un vif intérêt, du reste, sous ses formes diverses à travers les siècles. Toutefois, une de ces formes, qui est le

manichéisme, brille au chapitre x, puis s'éclipse pour reparaître au xiv°, en compagnie des albigeois et autres démoniaques. Au chapitre xvi il y a un peu de tout : de l'astrologie judiciaire au commencement, les enchanteurs, Savonarole et François Ier au milieu, puis de l'astrologie encore, et enfin les noueurs d'aiguillettes, les donneurs de philtres, et cette mosaïque se termine par les annonces de la fin du monde. Nous pourrions continuer jusqu'au bout du livre cette investigation, et constater que l'auteur a fait réellement de l'*ordre* contre Satan et son règne avec du *désordre*. Séduit par son érudition, il l'a laissée couler à pleins bords et capricieusement sur son livre, si bien que la confusion des matières envahit l'imagination et la mémoire du lecteur; quand on ferme le livre, on entend bourdonner dans son cerveau les fantômes démoniaques; on y sent comme un chaos d'apparitions fantastiques; on est plein de Satan, on le voit partout, on se demande si on n'est pas la dupe d'une hallucination. Cette histoire, en effet, ne parle pas suffisamment à l'intelligence; la confusion n'est pas seulement dans l'agencement des matières, mais souvent aussi dans les faits et dans les pensées.

Le paganisme, son culte et ses mystères sont représentés comme entièrement sataniques. N'y a-t-il pas, dans cette appréciation, une exagération manifeste? Le tableau du polythéisme est assez noir, sans qu'il faille l'assombrir par des couleurs imaginaires. Malgré son énorme corruption, l'idolâtrie rendit hommage à la vertu sur ses autels; malgré ses abominables erreurs, elle conserva les nobles débris des vérités religieuses primitivement révélées. — Les mystères païens ne furent pas non plus exclusivement sataniques. M. l'abbé Lecanu prétend qu'il ne faut y voir qu'une franc-maçonnerie hétérodoxe et immorale, et cependant, à la page 114, il se contente d'écrire qu'il n'est « ni démontré ni démontrable et qu'il « *paraît* faux que les mystères aient été purs à l'origine. » Il avoue d'ailleurs (p. 106) qu'il a pour adversaires, en un tel sujet, la plupart des auteurs anciens ou modernes. « Toutes ces tragédies religieuses, a « dit Clément d'Alexandrie, avaient un fond commun diversement « brodé ; ce fond, c'était la mort et la résurrection fictives du soleil, âme « de l'univers, principe de mouvement et de vie dans le monde sublu-« naire et source de nos intelligences, parcelles détachées de la lu-« mière éternelle dont cet astre est la source et le foyer. » Il serait facile de montrer qu'à l'origine de la plupart des mystères du polythéisme on reconnaît, plus ou moins accentué, le sabéisme panthéistique mêlé

de vérités traditionnelles; mais tout cela n'est-il, sous des apparences trompeuses, qu'une vaste démonolâtrie?

Au surplus, ce caractère d'exagération se retrouve trop souvent dans les jugements de l'auteur; il est excessif en moins et en plus, si on peut ainsi dire. Il prétend, par exemple, qu'aucune des réponses attribuées aux oracles n'est « de nature à indiquer l'inter- « vention d'un agent surhumain (p. 45), » ce qui tend à réhabiliter la thèse de Fontenelle, si victorieusement réfutée par le P. Balthus, et à éliminer de tout le paganisme antique le culte de Satan, dont les oracles étaient en quelque sorte la clef de voûte; pourtant, on l'a vu, l'antiquité païenne tout entière n'est et ne peut être qu'un temple immense dédié à Satan, et où toutes les nations venaient l'adorer.

Dans l'ère chrétienne également, M. l'abbé Lecanu voit presque partout la magie, et quand il arrive au moyen âge, il le surprend de toutes parts en flagrant délit de satanisme; il n'est pas jusqu'à la poésie naïve ou forte de ces temps, jusqu'à ses chroniques romanesques, jusqu'aux romans de la table ronde et aux féeries, qu'il ne trouve entachés de sorcellerie, au point même que la magie ne pouvait plus se distinguer de la science. « L'usage de ce pouvoir mer- « veilleux, dit-il, qui, dans la pratique, était *à peine* regardé comme « un crime, tant les hommes étaient accoutumés à confondre la « magie et la science véritable, n'était plus dans la spéculation qu'une « œuvre digne d'admiration, l'*apothéose*, pour ainsi dire, de l'in- « telligence et du talent... C'était donc au *feu sacré de la magie* « que le conteur et le poëte allaient réchauffer leur génie. Apollon, « privé des muses, s'était fait enchanteur (p. 211)... La pneumato- « logie cabalistique et démoniaque faisait partie de la métaphysique. « Tout était encore mêlé, confondu, et il fallait du temps et un « *grand talent* pour débrouiller ces éléments hétérogènes et les « placer chacun en leur lieu... La somme des connaissances réelles « qui formaient l'objet de l'enseignement était beaucoup trop res- « treinte, l'esprit *devait*, lorsqu'il en avait tari la source, demander « aux *fausses* sciences un supplément nécessaire (pp. 207-208). »

Ne dirait-on pas, en lisant ces réflexions étranges, qu'entre l'auteur et la magie il est des accommodements? Non-seulement, à l'entendre, la magie enveloppe tellement le moyen âge qu'il n'est réservé qu'aux intelligences d'élite, et après beaucoup de temps, d'opérer le triage des sciences vraies et des sciences occultes, mais encore l'esprit humain, faute d'espace, est obligé de s'agrandir par l'étude de la magie,

et l'Eglise, cette divine maîtresse de la science, ne peut, semble-t-il, jetter assez de lumière sur ce chaos social; c'est au temps et au génie qu'il appartient de le débrouiller. Ainsi, d'après M. l'abbé Lecanu, les plus grands esprits du moyen âge, le pape Sylvestre II, Albert le Grand, saint Thomas, Pierre d'Ailly, Roger Bacon, Arnaud de Villeneuve, etc., ont étudié les sciences occultes, ou, en d'autres termes, sataniques; ils y ont cru plus ou moins, et pourquoi leur en faire un crime? « Que si Lanfranc, saint Anselme, Abailard, saint Bonaven« ture, saint Bernard, Jean Gerson et plusieurs autres, ne daignèrent « pas s'en occuper et *firent bien*, quelle conséquence peut-on en dé« duire? Il est certain que l'*austère et rigide* théologie (y en a-t-il « une autre également orthodoxe?) condamna toujours la magie et « toute relation avec les puissances infernales; mais il n'est pas « moins certain que des esprits éminents les cherchèrent, les hommes « *avides d'apprendre* étudièrent la magie, sans s'arrêter à ces « *scrupules*; qui sait même s'ils ne considéraient pas comme une « chose utile et glorieuse pour l'humanité, *comme le triomphe de la* « *religion*, le pouvoir de s'assujettir les puissances de l'enfer, et par « elles de *reprendre l'empire de la nature;* des sciences très-réelles, « telles que la physique, la chimie, la mécanique, l'algèbre, passaient « pour de la magie; certaines branches de la magie, telles que l'art « des évocations, l'astrologie, la science des préservatifs et des amu« lettes, passèrent pour des sciences réelles (p. 207). » Il y a mieux encore : « La démonologie fait le fond des livres ascétiques (p. 214). » — On sera frappé de la confusion d'idées, pour ne rien dire de plus, que révèlent ces lignes. Quelle différence y a-t-il, au point de vue démoniaque, entre le paganisme et le moyen âge? quelle figure l'Eglise fait-elle dans ce débordement infernal, et à quoi lui sert-il d'avoir reçu du divin Maître le sceptre des intelligences et le gouvernement du monde moral, si elle a laissé, dans ses temps les plus illustres, s'épaissir ces ténèbres, si elle a même contribué, par ses docteurs les plus éminents et les plus saints, à plonger l'univers dans cette nuit profonde où les régions du ciel et de l'enfer étaient confondues? Fort heureusement pour la gloire du moyen âge et de l'Eglise, il n'y a ici qu'une équivoque. Ne pas ignorer le royaume de Satan, était-ce donc l'étendre? Connaître les sciences occultes quand elles avaient encore tant d'empire, était-ce les honorer? La théologie catholique, en étudiant les vices et les erreurs, prétend-elle leur rendre hommage? Si la science vraie parut cabalistique, est-il permis d'imputer

à tout le moyen âge cette aberration? et parce que les auteurs ascétiques de cette époque dévoilaient aux fidèles, comme on l'a fait toujours, les œuvres de l'enfer pour en inspirer l'horreur, marchaient-ils sous le drapeau de Satan et étaient-ils en pleine magie?

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'en apercevant partout la magie au moyen âge dans les régions de la littérature, de l'art, de la science, et jusque dans l'intérieur des plus magnifiques monuments de l'architecture catholique (Voir, sur les confréries de moines au moyen âge, les pp. 408, 409, 415, 434), c'est qu'après avoir déroulé ce triste spectacle en face duquel on se demande s'il y a réellement deux mondes, l'un en deçà, l'autre au delà de la croix, et s'ils n'ont pas été également livrés au père du mensonge, l'auteur se plaît à traiter de légendes les faits diaboliques et surnaturels qui ont en leur faveur les plus graves autorités. Pierre le Vénérable raconte dans ses lettres la punition terrible d'un comte de Mâcon, et M. Lecanu ajoute : « Comment ne pas croire une pareille histoire si elle « était croyable (p. 214)? » Pour lui, la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, archevêque de Gênes en 1298, est une œuvre de fantaisie, et c'est dans ce dernier ouvrage, dit-il sans aucune preuve et à la manière des naturalistes, qu'on trouve la *légende* de saint Antoine assailli par les sept péchés capitaux en forme de sept démons..., celle de saint Patrice et de son fameux purgatoire d'Irlande, de sainte Marguerite qui flagellait les démons, etc... (p. ibid.). Il parle ainsi, du même ton dégagé, d'un grand nombre de faits surnaturels qui ont pour garants des hommes sérieux et saints.

Et ce n'est pas tout : en nous rappelant, avec une abondance d'érudition vraiment remarquable, les ravages de la magie au sein du christianisme, il a des théories bizarres, qui semblent excuser et même légitimer ces adorateurs de Satan, dont la perversité fit couler tant de sang et accumula tant de ruines. Pourquoi nous indigner contre les gnostiques des VIII[e], IX[e], X[e] et XI[e] siècles, contre les albigeois et les lollards, en un mot, contre cette immense barbarie infernale, dont l'histoire a, dans ce livre, une si large place parfaitement méritée? « On « ne croira pas maintenant, est-il dit (p. 329), qu'une dogmatique si « grossière et si *bête* ait pu séduire des multitudes et se faire accepter « comme règle de conduite, comme doctrine rationnelle peut-être; et « cependant ce sont des faits. L'*imprégnation* démoniaque, commu- « niquée par le *contact*, s'étendant de proche en proche et produisant « une espèce d'ivresse des sens et de la *raison*, est la *seule* explication

« plausible d'un pareil phénomène. Alors, ces mille et mille infortu-
« nés qui furent livrés aux flammes sur tous les points de l'Europe
« n'étaient donc pas des criminels, mais des malades que la *médica-*
« *tion* et les *secours spirituels* de l'Eglise auraient pu ramener à la
« raison. C'est notre avis sous *beaucoup de rapports* (lesquels?), et
« nous croyons qu'il n'y eut de logique et de sensé que les *guerres* qui
« leur furent faites lorsque la société se trouva en péril. On fait une
« battue contre les loups, on prendrait les armes contre l'invasion des
« fous d'un hospice; mais il n'y avait que la moindre part pour les
« juges. » Si nous avons bien compris M. l'abbé Lecanu, il a voulu dire ceci : Tous ces misérables adorateurs du démon, qui mirent l'Europe à feu et à sang, furent les pauvres victimes d'une contagion involontaire ; on aurait dû les guérir par la médecine et par les secours spirituels, et cependant il a fallu les exterminer ; on pouvait, on devait les tuer, mais non les juger. Ce système bizarre d'indulgence, au nom duquel on extermine des innocents pour les enlever à la justice, est appliqué ailleurs avec non moins de gravité et de sang-froid. Les fanatiques des Cévennes, eux aussi, ont été subjugués par l'imprégnation démoniaque : de là les phénomènes excentriques de cette guerre ; sans doute on a dû les combattre, et pourtant ils n'étaient coupables que d'avoir été, hélas! dans le rayon du choléra satanique.
« La maladie s'annonçait, dit M. l'abbé Lecanu, plusieurs jours à
« l'avance par des bâillements, des évanouissements, des hallucina-
« tions (p. 397). » Ici encore ses idées ont été confuses; il n'a pas distingué nettement la possession diabolique de la démonolâtrie. Celle-ci est toujours criminelle; or, de son aveu, les gnostiques et leurs descendants, ainsi que les fanatiques des Cévennes, auxquels l'*esprit* était communiqué par insufflation, se livraient à des pratiques démoniaques ; en eux donc la possession n'était pas innocente, puisqu'elle résultait d'un crime. La démonolâtrie les poussait aux actes de fanatisme, de violence et d'extermination qui rendaient nécessaire, pour les réprimer, l'emploi des armes. A tous les points de vue, ces hérétiques étaient coupables, et n'est-il pas singulier d'entendre M. l'abbé Lecanu présenter la défense de ces légions diaboliques, contre lesquelles il a fait un livre pour les signaler à l'exécration non-seulement des chrétiens, mais de tous les honnêtes gens?

Une autre idée malheureuse, c'est de confondre la superstition et la magie. A ce point de vue, M. l'abbé Lecanu nous raconte une foule d'anecdotes qui sont des hors d'œuvre. Qu'on ait attribué un carac-

tère surnaturel à des phénomènes purement physiques; qu'on ait cru trop facilement dans tous les siècles aux prédictions et aux présages; que l'astrologie ait été cultivée avec une regrettable persévérance par des hommes distingués et parfaitement honorables, on ne peut le nier; mais ces superstitions n'étaient pas nécessairement diaboliques. En estimant qu'un insignifiant phénomène annonçait un malheur, que des faits astronomiques révélaient une destinée humaine, on était dans le faux, on était même condamnable; mais on ne prétendait pas avoir, et de fait on n'avait pas, par cela même, commerce avec le démon.

Au reste, nous serions trop longs si nous signalions en détail les excursions de l'auteur hors de son sujet. Que viennent faire ici Savonarole et ses prédictions, Nostradamus et ses prophéties, les annonces de la fin du monde, etc.? Certes, le domaine de la magie est assez vaste pour qu'il soit facile d'y rester.

Ce domaine, M. l'abbé Lecanu l'a exploré en tout sens, nous aimons à lui rendre cette justice; il a fouillé dans ses recoins les plus invisibles le royaume de Satan. La sorcellerie n'a pas eu de mystère pour sa science, et il n'est pas de *sataniste* au front duquel il n'ait reconnu le caractère de l'ange de l'abîme. Pourtant, qu'il nous permette de le lui dire, quand il a raconté les crimes de la sorcellerie, quand il a composé, avec sa science profonde, tous les traits du hideux tableau de cette conjuration infernale qui remplissait le monde de ses forfaits, il devient tout à coup débonnaire pour tant de scélérats, et on dirait qu'il prend plaisir à se réfuter. Outre qu'il ne signale pas la connexité de la sorcellerie, au XV[e] et au XVI[e] siècle, avec la décadence de l'esprit chrétien et la révolte religieuse des intelligences en Europe; qu'il ne met jamais en regard des succès de l'enfer, ce qui eût été cependant un instructif et intéressant contraste, les triomphes éclatants de l'Eglise, il efface avec ce trait de plume tout son réquisitoire antidiabolique : « Il était *impossible*, en matière de sor-« cellerie, d'obtenir la *preuve complète* des faits; cependant la société « chrétienne fourmillait de *sorciers* (p. 350). » — Maintenant, veut-on savoir comment et pourquoi les sorciers étaient en même temps exécrables et dignes d'intérêt? Qu'on lise; nous sommes contraints de citer: « Les mœurs abominables de ces sortes de gens (ceux qui étaient « atteints, infortunées victimes, de l'imprégnation démoniaque), leurs « pratiques sacriléges, leurs sabbats nocturnes, l'habileté de beaucoup « d'entre eux dans l'art des Locuste, leurs renonciations à Dieu et au « baptême et leurs adorations adressées au diable, inspiraient l'hor-

« reur et la haine. Les merveilles réelles mais démoniaques qu'ils « opéraient parfois les rendaient un sujet de terreur *plus encore* que « d'admiration (p. 346). » Voilà les infâmes; voici maintenant les victimes : « La plupart ne comprenaient rien eux-mêmes à leur « état, et prenaient pour des réalités les rêves de leur imagination « (pp. 346, 347). » La position de ces pauvres hallucinés inspire à l'auteur des tirades indignées contre les magistrats. Nous convenons sans peine qu'ils ont bien souvent dépassé les bornes d'une équitable rigueur; mais il faut tenir compte de l'épouvantable situation qui les forçait d'agir, et que M. l'abbé Lecanu sait nous peindre avec une rare vigueur. Loin de l'apprécier cependant, il transforme ensuite, avec une exagération beaucoup trop fréquente dans son livre, les juges en bourreaux et les coupables en victimes. Suivant lui, les magistrats avaient perdu le sens, de même que le public, et il était *impossible* de se justifier d'une accusation de magie (p. 347). En vérité, on croirait lire une page du livre de M. Figuier sur cette matière (p. 38 de notre t. XXIV) : l'écrivain naturaliste ne dirait-il pas volontiers, avec M. l'abbé Lecanu : « On apercevait à pleins yeux « l'*imprégnation démoniaque* dans les malheureux que l'on qualifiait « du nom de sorciers; mais un tel moyen de la constater (nous partageons l'avis de l'auteur sur le procédé dont il parle) est des plus « étranges, et les supplices par lesquels on la punissait dans ceux qui « s'en trouvaient être *victimes plutôt que coupables*, sont plus déplorables encore. »

Et l'Eglise, que pensa-t-elle des *imprégnés* démoniaques? Ici l'auteur rencontre l'inquisition ecclésiastique; il la venge noblement, à certains égards, des calomnies qui l'ont défigurée; il met en lumière l'équité de ses enquêtes et la modération de sa justice; mais sur d'autres points ses idées sont confuses et contradictoires. A l'entendre, il ne faut pas considérer l'inquisition comme un tribunal d'*Eglise*, quoiqu'il fût composé le plus souvent de personnes *ecclésiastiques;* ses services étaient acquis à la société laïque, ou même à la politique, beaucoup plus qu'à l'Eglise, et *tous les évêques de toutes les parties du monde chrétien le considérèrent toujours avec déplaisir* (p. 339). Voilà donc l'inquisition condamnée par tous les princes de l'Eglise, le pape excepté, et cela malgré la bulle d'institution et l'*Edit de la foi*, malgré les constitutions de Léon X, de Sixte V, de Grégoire XV et d'Urbain VIII, fondement de la jurisprudence en matière de sortilége, et contre lesquelles le corps épiscopal n'a jamais, que nous sa-

chions, formulé aucun blâme. Au lieu de faire des efforts pour nier l'évidence, il eût mieux valu regretter que partout l'inquisition ecclésiastique n'ait pas constaté, elle seule, les *crimes de magie*. Alors les excès de compression n'eussent pas été possibles. Il faut aussi se rappeler que, par malheur, les *imprégnés démoniaques* n'étaient pas, suivant l'auteur, justiciables des tribunaux, et qu'on les passait par les armes dans un but de salut public.

Une grande partie de cet ouvrage devait être, selon nous, destinée à la magie philosophique, à celle que le XVIII[e] siècle a cultivée et transmise au nôtre comme son plus *pur* héritage. Eh bien! la franc-maçonnerie, les sociétés secrètes, le magnétisme et le spiritisme sont touchés d'une plume rapide. Tout ce qui concerne ces graves sujets, si fertiles en enseignements pour la société présente, est incomplet et décousu. Pourquoi donc, cette fois, M. l'abbé Lecanu a-t-il été avare des trésors, pourtant inépuisables, de son érudition? Pourquoi même s'est-t-il dispensé, à certains égards, d'être exact? Est-il bien sûr que la franc-maçonnerie actuelle soit émancipée ostensiblement de la magie (p. 434)? La révolution de 93 ne fut-elle qu'*en germe* dans les loges? Celles-ci ne voulaient-elles qu'une « révolution anodine, « une jolie et élégante révolution, et croyaient-elles élever un agneau « (p. 415)? » Ne fallait-il pas dire que non-seulement Clément XII et Benoît XIV, mais aussi Pie VII et Léon XII ont condamné la franc-maconnerie? Où donc a-t-on vu, dans le *Livre des esprits*, par M. Allan Kardec, qu'en suivant les maximes de l'ouvrage, il y a de quoi devenir « un *saint* sur la terre (p. 456)? » La morale du diabolique spiritisme est sainte! ne croit-on pas rêver? Enfin, convenait-il, après avoir justement condamné comme sataniques le magnétisme et son histoire, de passer condamnation sur cette sentence, et d'écrire : « Il « faut remarquer toutefois..... le même jeu perfide que nous avons « eu déjà l'occasion d'observer à propos des possessions (notamment « celles de Loudun et beaucoup d'autres fort mal jugées par l'au- « teur). A côté de ces succès patents et qu'on peut appeler magni- « fiques, après ces expériences si bien réussies, il en vient d'autres, « principalement en présence des railleurs et des incrédules, d'une si « grande *platitude*, d'un insuccès si absolu, d'un ridicule si achevé, « que c'est à faire *hausser les épaules*, à dégoûter les amis les plus « fervents, *à convaincre les incrédules que le tout n'est qu'une du- « perie, et qu'il n'y a rien au fond de tout cela* (p. 440). » Evidemment, ici comme ailleurs, M. l'abbé Lecanu aurait dû se défier de sa

plume : elle se plaît à lui jouer de mauvais tours, à lui faire écrire oui et non. S'il y a là-dessous une vengeance de Satan, nous nous permettons de la signaler au zèle antidémoniaque de l'honorable écrivain.

Que d'observations nous pourrions faire encore! mais après nos critiques, cette guerre de tirailleurs, si juste qu'elle fût, serait cruelle peut-être. Aussi bien est-il démontré dans ce livre, malgré ce qui lui manque, qu'on ne saurait refuser à Satan une histoire; qu'il la mérite à tous égards comme *prince de ce monde*, comme souverain des ténèbres de l'humanité, *rector tenebrarum harum;* qu'il a écrit lui-même en chaque siècle une page de ses annales, et qu'elles n'ont jamais été plus hideusement glorieuses pour lui et plus terribles pour nous qu'aux époques affolées, comme la nôtre et celle de nos pères, d'orgueil impie et d'abject sensualisme. Seulement, nous formons un vœu, celui de voir dans cet ouvrage, si conciencieusement et si richement élaboré, une judiciaire plus irréprochable, une logique plus sûre, une meilleure ordonnance des matériaux, un style plus correct, plus élégant, et dont la netteté et la précision soient le reflet d'une pensée lumineuse, aux contours arrêtés.

Que M. l'abbé Lecanu, pour qui nos sympathies ne sont pas nouvelles, veuille bien nous pardonner la franchise de nos critiques. Il a fait un bon livre, dont l'importance est extrême : nous voudrions que ce livre devînt excellent. C'est lui être agréable, sans aucun doute, que de le convier à rendre ce nouveau service à la religion et aux lettres.

GEORGES GANDY.

164. **HISTOIRE** *du consulat et de l'empire,* faisant suite à l'*Histoire de la révolution française,* par M. A. THIERS. — Tomes XIX et XX. — 2 volumes in-8° de 644 et 818 pages (1861-1862), chez Paulin, Lheureux et Cie ; — prix : 5 fr. le volume.

Ces deux derniers volumes du grand ouvrage de M. Thiers lui ont coûté plus de deux ans de travail. A mesure qu'il avançait vers la fin de son œuvre, il semblait s'y attacher davantage et appréhender le moment où il serait dégagé d'un fardeau en apparence si lourd. Les volumes se succédaient donc lentement, comme pour éprouver la patience du public ; d'ailleurs, l'auteur était bien sûr que ses souscripteurs ne l'abandonneraient pas. On ne sort pas du théâtre avant le dernier acte, lorsqu'on assiste à la représentation d'un drame dont l'intérêt est irrésistible ; et quel drame plus puissant, mieux fait pour

émouvoir la curiosité et les sympathies, que l'immense épopée impériale dont M. Thiers avait entrepris le récit!

Le XIX[e] volume prend Napoléon à l'île d'Elbe et ne le quitte qu'au moment où, après avoir traversé la France en vingt jours et relevé son trône, il se met en route pour aller combattre, dans les plaines de la Belgiqne, les formidables armées de la coalition. Quant au XX[e] volume, il peut se résumer en ces deux mots : Waterloo et Sainte-Hélène.

Au point de vue de notre analyse bibliographique, nous n'avons pas à énumérer plus au long le contenu de ces deux volumes, dont chaque lecteur, au premier aperçu, peut saisir l'ensemble. La génération qui a assisté à ces immenses événements n'est pas encore éteinte ; nous les avons vus nous-mêmes, et nous sommes presque en mesure de dire si le peintre a employé des couleurs fidèles. A qui aurions-nous la prétention d'apprendre les incidents qui marquèrent la période des cent-jours? Quant aux glorieuses funérailles de Waterloo et à la longue agonie de Sainte-Hélène, nos enfants eux-mêmes sont familiers avec ces détails qui traverseront les siècles. On nous dispensera donc de les raconter sous prétexte d'analyse. Nous nous bornerons à quelques observations spéciales aux deux derniers volumes, et nous dirons ensuite notre pensée sur le vaste travail qui a fait l'objet d'un assez grand nombre d'articles.

Les événements racontés dans ces deux volumes occupèrent moins de six mois. Il est évident que M. Thiers a dépassé les proportions convenables de l'histoire, et qu'il a allongé son récit par la discussion, la polémique et la mention trop diffuse de faits secondaires et d'une médiocre importance. On lui a si souvent répété qu'il excellait à peindre les opérations militaires et les batailles, qu'il a voulu se surpasser ; mais il n'a pas complétement réussi. Quatre cents pages du XX[e] volume consacrées à redire une campagne de quatre jours, ce n'est point de l'histoire générale, c'est un cours de stratégie appliqué à Waterloo. L'intérêt serait plus pressant, plus vif, si l'historien avait su se borner, s'il ne délayait pas sans cesse son récit sous prétexte d'être clair, si le besoin de se faire bien comprendre ne le portait pas à répéter trois ou quatre fois la même chose presque dans les mêmes termes. Le devoir d'un écrivain est d'être complet, mais en évitant d'être prolixe. Désireux de bien expliquer comment le désastre de Waterloo a été amené par l'inconcevable obstination du général Grouchy à chercher les Prussiens où ils n'étaient pas et à

ne pas vouloir se rapprocher du canon; avide de prouver que ce n'était pas la faute de l'empereur si l'armée de réserve perdait ainsi, à manœuvrer loin du champ de bataille, le temps que le reste de l'armée employait à combattre et à mourir, M. Thiers se laisse aller à rédiger un plaidoyer ou des chapitres de mémoires, et il oublie que l'historien doit aller au but, sans dévier de sa route; qu'il n'est point un professeur cherchant à initier de jeunes écoliers aux mystères de la lutte de Mont-Saint-Jean, mais un homme d'Etat s'adressant à un public sérieux, et en droit de se contenter d'avoir une seule fois exposé la situation et exprimé sa pensée. Le lecteur éprouve beaucoup de fatigue à suivre l'annaliste sur un terrain à chaque instant parcouru dans tous les sens, et l'auteur, à force de revenir sur ce qu'il a déjà raconté, nous porte à regretter qu'il n'ait pas soumis son travail à une correction plus sévère. Aussi, voyez combien M. Thiers est puni lui-même de sa prolixité. L'impossibilité où il se trouve de grossir un volume qui a plus de huit cents pages, lui fait une obligation pénible de laisser dans l'oubli des événements dont la mention importerait à l'histoire de l'empire. Nous n'avons rien vu dans son livre sur un des faits les plus glorieux de la lutte de 1815, le siége d'Huningue et la longue et mémorable résistance de la poignée de braves chargée avec Barbanègre de disputer cette place à l'ennemi. Nous avons vainement cherché dans ce même volume le récit du siége de Grenoble, et du combat engagé sur les remparts de cette ville pour disputer aux armées étrangères nos patriotiques départements des Alpes. Le lycée de Grenoble convié à défendre cette place, et n'ayant pour auxiliaires que la milice bourgeoise et deux cents conscrits du mont Blanc, c'était là, ce nous semble, une page à mettre en relief, et qui fait honneur à tout un pays. Que de lacunes semblables nous pourrions trouver! Ajoutons avec non moins de regrets, que, lassé lui-même sans doute par l'étendue de son œuvre, M. Thiers se laisse aller à des familiarités de narration, à des négligences de style qu'un homme aussi éminent devrait éviter avec soin.

Et à propos de ces lacunes, n'est-il pas regrettable que M. Thiers, puisqu'il consacrait tout un livre au récit de l'exil de Sainte-Hélène et de la mort de l'empereur, n'ait pas donné de suffisants détails sur le retour de Napoléon aux vérités et à la pratique de la religion? Il dit à cet égard des choses convenables, mais elles sont beaucoup trop écourtées et incomplètes.

Résumons notre pensée sur cet ouvrage. Au point de vue religieux,

l'auteur a cherché à se montrer respectueux et impartial à l'égard de l'Eglise et de ses croyances, et à juger avec calme l'attitude du clergé sous le consulat et sous l'empire. Mais, à part cette modération calculée, nécessairement imposée à un historien qui a eu l'honneur de diriger les affaires de son pays, il a presque toujours conclu contre les hommes et les idées catholiques, et, tout en racontant les luttes, tout en déplorant les exagérations et les violences, il a toujours eu soin de donner raison au glaive temporel, et d'imputer les malheurs du conflit à ce qu'il lui plaît d'appeler l'obstination, l'opiniâtreté, l'ignorance de ceux qui, à Rome, à Savone, à Fontainebleau, à Paris, au Vatican et dans l'exil, eurent mission de défendre jusqu'au bout les droits imprescriptibles de la papauté et de la religion. Il comprend une Eglise placée sous la surveillance de la police, et il ne dégage jamais suffisamment ses idées à cet égard de l'admiration qu'à une autre époque il avait professée pour l'assemblée constituante et pour la constitution schismatique donnée par elle au clergé de France. Comme il n'admet pas clairement que l'Eglise soit d'institution divine, il s'étonne que l'on puisse dénier au législateur civil le droit de la réglementer et de la régir. A cela près,— mais c'est beaucoup, — il ne demande pas mieux que d'être modéré et impartial dans les questions catholiques. Qu'il nous permette de regretter qu'ayant si bien étudié, si remarquablement exposé tout ce qui touche à la science de la guerre, aux difficultés administratives et au mécanisme des finances, il ait dédaigné de s'instruire des vérités de l'ordre religieux, et de faire, entre césar et le pape, la part exacte de la justice et du droit.

Au point de vue purement historique, et après avoir maintenu les reproches que nous avons formulés plus haut, il nous reste à constater un fait, c'est que, bien qu'il ait terminé son œuvre en adressant à Napoléon des critiques générales, M. Thiers, dans le détail des faits et dans la plupart de ses conclusions isolées, s'est attaché à donner en toute chose et absolument raison à l'empereur, et à justifier ce grand capitaine de tous les reproches que lui adressent les écrivains et les partis qui ont osé le juger. Il nous serait difficile d'entrevoir quelques réserves à travers ce long et vaste panégyrique destiné à glorifier et à exalter la révolution et l'empire. D'où vient cela? C'est qu'il y a dans M. Thiers, en dépit des intérêts personnels et de certaines rancunes qui tiennent à son passé, une fibre essentiellement napoléonienne; c'est que son admiration est sans cesse en éveil et son art d'écrivain toujours au service de son admiration. C'est pour cela

qu'il a dédaigné d'être complet en recherchant, ailleurs que dans les dépôts des archives officielles de France, la connaissance des détails et l'intelligence des faits. Nos ennemis, puisqu'il les juge et les condamne, avaient droit de sa part à une impartialité plus minutieuse, et la vérité n'aurait rien perdu à cette étude.

En résumé, et à tout prendre, son livre est l'un des plus remarquables monuments historiques dont la France contemporaine ait sujet de s'enorgueillir. AMÉDÉE GABOURD.

165. **HISTOIRE** *religieuse, civile et politique du Vivarais*, par M. l'abbé ROUCHIER, chanoine honoraire de Viviers, correspondant du comité des sciences et des travaux historiques. — Tome I[er]. — 1 volume in-8° de XXXII-622 pages (1862), chez Firmin Didot frères, fils et Cie, et chez Dentu; — prix : 7 fr. 50 c.

Voici un ouvrage qui se fait heureusement remarquer au milieu de tant d'autres publications de tous genres, trop souvent légères de forme et plus encore de fond, d'un mérite nul ou médiocre, éphémères enfin, comme le temps employé à les fabriquer. L'*Histoire du Vivarais*, dont M. l'abbé Rouchier a publié naguère le premier volume, vient renouer la chaîne des grands travaux de nos savants et patients bénédictins. C'est un précieux anneau de plus ajouté à cette chaîne historique forgée par leurs mains avec tant de labeurs, qui déroule successivement à nos regards les annales de nos vieilles provinces.

L'intéressante province du Vivarais, qui a eu jadis son importance, n'était, à vrai dire, connue jusqu'ici dans l'histoire que par le rôle considérable qu'elle a joué dans les guerres de religion qui ensanglantèrent nos contrées méridionales au XVI[e] siècle. Non-seulement une profonde obscurité couvrait ses origines, mais on ignorait même la plupart des événements dont ce pays a été le théâtre jusque dans les temps les plus rapprochés de nous. Ce travail vient combler cette grande et regrettable lacune. L'idée première en appartient au vénérable pontife qui, après avoir occupé naguère le siége de Viviers, est assis aujourd'hui sur celui de saint Martin de Tours. L'ouvrage formera trois volumes, ornés de gravures, de planches représentant des monuments, d'un grand nombre d'inscriptions, sceaux, blasons et monnaies baronniales, et de trois cartes du Vivarais correspondant à chacune des principales périodes.

Nous apprécierons plus en détail l'ensemble de cette œuvre impor-

tante lorsque nous pourrons la juger dans son entier. En attendant, parlons brièvement de ce premier volume.

L'auteur n'a rien épargné pour faire un travail sérieux, appuyé sur de longues et minutieuses études, un travail où règnent l'amour du vrai, ce ton simple et sévère qu'exige la majesté de l'histoire, et cette abondante variété de détails qui fait le caractère et le charme de l'histoire locale. L'indication des principales sources où ont été puisés les matériaux, placée à la fin de l'avant-propos, suffit pour montrer le soin et la multitude de ses recherches.

Le vaste champ ouvert ici à l'histoire peut être aisément circonscrit. On y voit, en effet, du premier coup d'œil, se dessiner trois grandes périodes historiques, au caractère nettement tranché, qui se divisent en trois parties, dont chacune présente, à raison de son étendue et de la multiplicité des événements qu'elle embrasse, une matière plus que suffisante pour remplir un volume.

La première période va des temps anciens au commencement du XI[e] siècle. C'est la partie consacrée à l'étude des origines, la plus obscure et la plus aride par conséquent, mais non pas la moins curieuse ni la moins utile à connaître. Remontant jusqu'à l'époque celtique, elle nous montre tour à tour le Vivarais jouissant du bienfait de l'autonomie, puis courbé sous le joug de la conquête et absorbé dans l'unité du vaste empire romain; recevant avec la prédication de l'Evangile une vie et une civilisation nouvelles; couvert de ruines par les invasions des barbares; restauré par l'Eglise, dont la main réparatrice s'applique à effacer peu à peu les traces de tant de désastres, et, sous cette grande et salutaire influence, opérant en lui-même ce travail lent de transformation qui marque son passage de la société antique qui finit au monde féodal qui commence (p. XII).

La seconde période présentera le tableau du Vivarais pendant le moyen âge proprement dit; la troisième aura pour point de départ l'introduction de la réforme dans le Vivarais; l'histoire des guerres de religion dans ce pays en formera la partie saillante et dramatique.

Ce premier volume se divise en cinq livres, qui nous montrent successivement l'histoire à l'époque gauloise et sous la domination romaine; — l'histoire chrétienne; — le Vivarais sous les barbares; — le Vivarais sous les rois carlovingiens; — le Vivarais sous les rois de Provence et de Bourgogne. On trouve, à la fin des notes et des éclaircissements, la chronologie des évêques de Viviers et de nombreuses pièces justificatives.

Le second livre, l'*Helvie chrétienne*, présente, plus que les autres, des récits d'un véritable intérêt. On y remarquera surtout les pages consacrées à l'apostolat de saint Andéol, ce jeune lévite que l'Eglise de Smyrne envoya dans les Gaules pour y devenir l'apôtre des Helviens, et qui, martyrisé sous l'empereur Sévère, féconda de son sang ces belles rives du Rhône, où son culte, après quatorze siècles, est encore en grand honneur dans une ville qui porte son nom.

Le zèle de la science et l'amour du pays, qui ont fait entreprendre à M. l'abbé Rouchier cette œuvre importante, l'ont dignement inspiré et soutenu dans la tâche qu'il avait à remplir. Nous savons aujourd'hui que ce double sentiment est assez fort chez l'historien du Vivarais pour le faire arriver heureusement à la fin de sa longue course à travers les annales de sa chère province. Nous l'engageons donc vivement à rassembler au plutôt les dernières pierres de ses assises, pour compléter ce monument historique. Il a trop dignement posé la base et façonné les premières pierres de l'édifice pour que nous n'ayons pas hâte d'en voir le couronnement.

MAXIME DE MONTROND.

166. **INTRODUCTION** *historique et critique aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament,* par M. l'abbé J.-B. GLAIRE, doyen et professeur d'Ecriture sainte à la Faculté de théologie de Paris; — 3e *édition, revue et augmentée.* — 5 volumes in-8° de XVI-362, VIII-416, 554, 466, 402 pages (1861), chez A. Jouby; — prix : 20 fr.

En rendant compte de la deuxième édition de cet ouvrage (t. III, p. 298), nous avons montré qu'il était utile non-seulement aux jeunes théologiens des séminaires, qui y trouvent toutes les questions réunies et distribuées de manière à leur fournir la leçon qu'ils doivent préparer pour chaque classe, et à offrir à leurs professeurs le sujet de leurs explications et de leurs développements, mais encore à tous les prêtres qui, dans les conférences ecclésiastiques, ont à traiter des matières d'Ecriture sainte. Nous ajoutions que cette *Introduction*, déjà admise comme classique dans un grand nombre de séminaires, le serait probablement bientôt dans tous. Nous ne croyons pas nous être trompés. Nous apprenons, en effet, par la préface de cette troisième édition que, dans les pays étrangers, elle n'a pas eu moins de succès qu'en France; car, à Naples, elle a été traduite en italien sous le patronage du cardinal Riario Sforza; à Macerata, le savant dominicain Gaude, mort cardinal, ne s'est servi que de ce livre pendant les treize

années qu'il a professé l'Ecriture sainte ; Mgr Filippi, aussi profond théologien que savant physicien, l'a également adopté pour son séminaire d'Aquila ; et comme il a été traduit en espagnol, l'illustre archevêque de Santiago du Chili, Mgr Valdivieso, n'en fait pas enseigner d'autre dans son diocèse. Enfin, le révérend docteur Joseph Dixon, professeur d'hébreu et d'Ecriture sainte au collége de Saint-Patrice, à Maynooth, regarde cet ouvrage comme très-utile, et ne craint pas d'avouer qu'il l'a souvent mis à contribution quand il a composé sa propre *Introduction*. Il est douteux qu'aucune autre œuvre de cette nature ait jamais eu un pareil succès. Mais il faut bien le reconnaître, il n'en est peut-être pas un second qu'on puisse lui comparer non-seulement pour la quantité et la diversité des matières, mais pour l'ensemble du plan, pour la méthode, la clarté, la précision, et surtout pour la pureté des doctrines.

Disons un mot maintenant des améliorations introduites dans la troisième édition. Nous avons remarqué dans les diverses parties de l'ouvrage des expressions et des phrases présentées d'une manière plus simple et plus précise, des arguments fortifiés par de nouvelles preuves; nous avons vu avec plaisir, dans le chapitre qui traite de la canonicité des livres saints, un tableau synoptique montrant d'un côté la nuée de témoins qui déposent en faveur des livres deutérocanoniques, et, de l'autre, le petit nombre de ceux que les protestants allèguent contre l'autorité de ces mêmes livres. Ce n'est pas tout : outre que la liste des versions tant anciennes que modernes a été notablement augmentée, les Bibles anglo-saxones, anglaises et polonaises, qui ne figuraient pas dans les premières éditions, ont trouvé dans celle-ci leur place naturelle. Comme la traduction allemande de Luther passe encore aujourd'hui pour un chef-d'œuvre aux yeux de bien des gens, M. l'abbé Glaire a eu l'heureuse idée d'en montrer la juste valeur en recourant au témoignage des protestants eux-mêmes. — Bon nombre de lecteurs trouveront dans l'*Introduction particulière* un certain nombre de nouveaux commentaires dont la connaissance leur sera très-utile. Quant à la critique du Nouveau Testament en particulier, outre les travaux des savants J.-D. Michaëlis, Hug, Maïer, Tholuck, Olshauser, que l'auteur avait déjà mis si largement à contribution, il n'a négligé aucun de ceux d'une certaine valeur qui ont paru jusqu'à ce jour en divers pays; de sorte qu'on peut légitimement affirmer qu'il n'est pas de travail de ce genre qui soit plus au niveau de la science biblique

actuelle. Nous répétons donc aujourd'hui avec une nouvelle assurance ce que disait en 1845 le savant M. Quatremère, que cet ouvrage « forme un travail vraiment utile, qui doit exercer une heureuse « influence sur les progrès futurs des études bibliques et sur la « direction savante des recherches théologiques (*Journal des Sa-* « *vants*, octobre 1845). »

167. **LÉONTINE.** — *Histoire d'une jeune femme*, par Mme Bourdon (Mathilde Froment). — 1 volume in-12 de VIII-238 pages (1862), chez A. Bray; — prix : 2 fr.

168. **TABLEAUX D'INTÉRIEUR**, par la même. — 1 volume in-12 de 262 pages (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Léontine est une intéressante histoire, dont la pensée et le but peuvent se résumer dans cette belle parole de l'*Imitation :* « Si Jésus est « avec vous, aucun ennemi ne pourra vous nuire. » Elle montre, en effet, que sans la religion l'âme, lancée dans le monde, se heurte à chaque écueil, se blesse à chaque pas; trompée par de fausses lumières, elle va de péril en péril, s'embarrasse dans les filets tendus autour d'elle et perd en peu de temps la pureté, la paix et la félicité. Avec la foi, au contraire, mais la foi active et pratique, l'être le plus faible triomphe des plaisirs et des peines de ce monde; tout lui devient facile; il voit clairement le fond des choses lorsqu'il marche à la suite de celui qui est « la voie, la vérité et la vie. » — Cet ouvrage s'adresse aux jeunes femmes destinées à vivre au sein du monde. Il leur apprend à conserver avec un soin pieux la foi qui a été déposée dans leur cœur. S'il convient moins aux jeunes filles, il peut cependant donner à quelques-unes une leçon très-utile de nos jours. Elles y verront, en effet, combien est imprudente la jeune chrétienne qui contracte une indissoluble union sans s'inquiéter des sentiments religieux de celui qu'elle choisit. Après tout, elle saura bien le convertir, se dit-elle. Illusion trop souvent! Ce genre de conversion est, en général, beaucoup moins aisé qu'on ne pense. N'est-il pas plutôt à craindre que l'exemple du mari incrédule ne soit fatal à celle qui lui a voué pour toujours estime, obéissance et affection? — *Léontine* est, en résumé, une histoire touchante, mais un peu triste; elle ne plaira guère qu'aux jeunes femmes qui cherchent avant tout dans un livre d'utiles et sérieuses leçons. — A la suite de ce récit, l'auteur en a joint un autre beaucoup moins long : l'*Anneau de Polycrate*, his-

toire d'une dame de haut rang, heureuse non point par les biens terrestres au sein desquels elle n'a trouvé que satiété et ennui, mais par les jouissances de l'âme que tous peuvent se procurer, la piété et la charité. Ce second récit, placé là, sans doute, comme complément d'un volume trop mince, est également intéressant et utile.

Les *Tableaux d'intérieur* offrent une galerie d'une dizaine de tableaux gracieux, touchants et pleins de charme, comme Mme Bourdon sait les dessiner et les peindre. Quelles intéressantes histoires ou légendes que : *Billete des Roïs*, — *Charlotte*, — la *Vierge à l'écritoire*, — *Mademoiselle Aimée*, — l'*Ame d'une Médaille*, — *Frère et Sœur*, — *Doubles fiançailles*, etc. ! Mais pourquoi l'auteur, qui a tant de ressources dans l'imagination et dans l'esprit, a-t-elle si souvent usé de cette teinte monotone de fiançailles et de mariages, lieu commun de nos comédies et de nos romans? Ici, il est vrai, tout est chaste et pur ; mais cette répétition n'en est pas moins fatigante. On aimerait plus de variété. C'est là, du reste, notre seule critique. On parcourra cette galerie l'œil charmé et le cœur ému ; car elle offre à chaque pas des traits de dévouement et de vertu.

MAXIME DE MONTROND.

169. **NOUVEAU LIVRE D'EXEMPLES** *accompagnés de réflexions, suivi d'un index adapté aux leçons du* Catéchisme de Malines, *et d'une table analytique des matières*, par M. l'abbé MULLIER, auteur du *Répertoire du prêtre*. — 2 volumes in-12 de VIII-384 et 276 pages (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 2 fr. 50 c.

Souvent mal écrits et même parfois ridiculement présentés, ces exemples variés et nombreux forment cependant une morale en action des plus complètes, une mine féconde de matériaux précieux, où peuvent puiser utilement les catéchistes et les écrivains. Pour rendre leurs recherches plus faciles, l'auteur termine chaque volume par une table analytique des matières, indépendamment d'un *Index* adapté aux leçons du catéchisme de Malines. M. l'abbé Mullier cite les sources d'où il a tiré textuellement ses anecdotes, avec un soin et une conscience tout à fait dignes d'éloges, et qu'on ne trouve pas toujours chez nos modernes compilateurs. Son livre se recommande par plusieurs approbations épiscopales. Nous regrettons seulement qu'il ne lui ait pas donné une forme plus attrayante. J. MAILLOT.

170. **MARCELLINE**, *ou les Leçons de la vie*, par Mme DE CHABREUL. — 1 volume in-8° de 188 pages plus 1 gravure (1862), chez A. Mame et Cie, à

Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 2e série*); — prix : 80 c.

Il est difficile de réunir dans un ouvrage destiné à la jeunesse plus d'utiles leçons concernant la vie matérielle et morale, dont on fait parcourir à Marcelline les différents degrés. Le point de départ est ici la plus extrême misère supportée avec courage et résignation, par une noble famille qui ne reconquiert qu'à force de patience et de dévouement une position qui convient à son rang. — Ce livre plaira, car la vérité plaît toujours, et il y en a beaucoup dans ces mille petits détails d'économie domestique, si importants, surtout de nos jours, où les difficultés de la vie matérielle sont devenues si grandes pour tant de familles placées dans les conditions d'une honnête médiocrité.

171. **LES DEUX ORPHELINS**, ou *Mauvaise tête et bon cœur*, suivi de *Elisabeth, ou la jeune béarnaise*, par Mme Marie DE BRAY. — 1 volume in-12 de 236 pages (1861), chez V. Sarlit; — prix : 1 fr. 25 c.

Encore des orphelins ! Ceux-ci sont adoptés par une pauvre femme qui eût mérité le prix Montyon. L'un de ces enfants se laisse entraîner dans une mauvaise voie, mais ne persévère pas longtemps dans ses égarements, grâce à l'influence de sa sœur, pieuse fille qui, dans un corps disgracié, porte une âme angélique. Cette histoire est d'un excellent enseignement pour les fils d'ouvriers qui seraient tentés d'aller demander aux beaux-arts une existence que le travail manuel leur assure plus certainement, avec la paix et les joies de la famille.

La seconde nouvelle retrace un fait également digne de figurer dans le discours annuel du directeur de l'Académie sur les prix de vertu. L'héroïne est une jeune paysanne qui se dévoue pour élever convenablement l'enfant de ses anciens maîtres. Toutefois, l'auteur aurait dû lui faire chercher des ressources dans une profession moins équivoque que celle de chanteuse des rues : c'est d'un exemple dangereux pour de jeunes imaginations qui ne demanderaient qu'un généreux prétexte pour échapper à la vie commune, plus sûre et plus honorable, que leur destine la Providence. Diamétralement opposée à celle du récit qui précède, la moralité de cette nouvelle est douteuse; le fait peut être vrai; mais, quand on s'adresse à la jeunesse surtout, toutes vérités ne sont pas bonnes à dire. J. MAILLOT.

172. **LA RELIGIEUSE EN ORAISON**, *méditant sur la vie et l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cours de méditations pour chaque jour et fête de l'année*

chrétienne, composé, selon la méthode de saint Ignace, d'après les maîtres de la vie spirituelle et les ascétiques modernes les plus autorisés, à l'usage des communautés religieuses, par M. l'abbé Ant. Ricard. — 4 volumes in-12 de 514, 444, 416 et 420 pages (1860), chez V. Sarlit; — prix : 12 fr.

Parmi les livres de spiritualité que nous a légués le xvi° siècle, il en est un célèbre entre tous, et qui, grâce à la sainteté de son auteur et à la perfection de sa méthode, a produit plus de conversions qu'il ne contient de lettres, disait un grand pape. — Dans le sein de la Compagnie de Jésus, tous les auteurs ascétiques ont pris les *Exercices* de saint Ignace pour base de leur travail; en dehors d'elle, prêtres et religieux qui ont voulu traiter les mêmes matières ont également suivi ce plan. Les développements seuls accusent le génie propre de chaque écrivain. Depuis trois cents ans, bien des auteurs habiles ont traité ces sujets si variés et si riches : M. l'abbé Ricard occupera parmi eux une place distinguée. Venant après tant d'autres, il a cru devoir et pouvoir profiter de leurs idées. C'est là un des mérites de son œuvre. Plus de cent écrivains lui en ont fourni les développements. De là, dans la trame du livre, mille nuances de forme qui réveillent l'attention et excluent la monotonie, défaut malheureusement trop ordinaire des livres de piété proprement dits. Les personnes qui méditent sauront gré à l'auteur de cette manière à lui; elles reconnaîtront surtout combien sont pratiques les méditations indiquées pour la retraite du mois. Indépendamment de celles-ci, nous avons remarqué les sujets qui se rapportent au sacré cœur, et qui, réunis, offrent un ensemble de douze méditations fort instructives.

Le livre de M. l'abbé Ricard se compose de cinq parties bien distinctes. Chacune correspond à une époque spéciale de l'année liturgique. Toutefois, dès le début même, l'auteur croit utile d'appeler l'attention sur l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, laquelle est, à proprement parler, toute la fin de l'état religieux. C'est à ce labeur de l'âme désireuse de sa perfection qu'est consacrée la première semaine de l'avent. De la seconde, jusqu'à la première quinzaine de février inclusivement, on étudie les mystères de la vie cachée de Jésus-Christ; on aborde ensuite ceux de sa vie souffrante, qui conduisent jusqu'à la troisième semaine d'avril. Commence alors la vie glorieuse du Sauveur : elle va de Pâques à la Pentecôte; puis vient sa vie eucharistique. Nous avons lu avec un vif intérêt, sur ce sujet traité si souvent, trente méditations vraiment neuves. La vie publique du Sauveur occupe les vingt-quatre semaines qui vont de la Pentecôte à l'avent. — Cette marche

nous paraît de toutes la plus rationnelle. Grâce à elle, il n'y a point à revenir sur ses pas, comme on est obligé de le faire dans beaucoup d'autres ouvrages du genre de celui-ci : chaque époque présente un tout homogène et complet.

Outre les nombreux sujets de méditations qu'offrent ces cinq grandes divisions, chaque dimanche a le sien ; les fêtes des saints les plus illustres, celles des fondateurs d'ordre surtout ont aussi les leurs. De plus, le premier et le second volume renferment d'excellentes instructions sur les diverses manières de faire l'oraison et un certain nombre de prières avant et après ce saint exercice. Inutile d'ajouter qu'une résolution pratique suit chaque entretien ; enfin, l'âme pieuse pourra, sa méditation terminée, cueillir un bouquet spirituel dans le riche parterre que M. l'abbé Ricard met à sa disposition.

Si le docte auteur nous permettait un conseil, nous l'engagerions à préciser mieux certains points d'oraison (sur l'arbre de vie, par exemple, t. III). On nous annonce une table alphabétique des matières contenues dans tout l'ouvrage (t. I, p. 4) ; nous n'en avons pas vu l'ombre, au moins dans notre exemplaire.

Dans une approbation motivée, placée en tête du livre, Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, en recommande la lecture aux communautés de son diocèse. Nous souhaitons que cet excellent ouvrage aille plus loin, et porte aux religieux et aux religieuses de tous les pays où l'on comprend la langue française cette nourriture abondante et forte qui, la grâce aidant, fait les saints.

173. **SCANDER-BEY**, *ou le Héros chrétien*, par M. l'abbé C. Guénot. — 1 volume in-8° de 174 pages plus 1 gravure (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Musée moral et littéraire de la famille*) ; — prix : 1 fr. 20 c.

Instructive autant que dramatique, cette histoire se rattache aux désastres que les musulmans ont fait subir à l'Albanie au xve siècle. On est profondément ému, au récit des scélératesses du sultan Amurath, des malheurs de la famille princière des Castriot, et en considérant, dans la personne de Georges Castriot (Scander-Bey), ce que peuvent la constance et le génie d'un homme intrépide pour affranchir son pays, ou du moins conserver à sa tribu une partie de son indépendance, et particulièrement le libre exercice de la religion chrétienne. Ce livre intéressera surtout les jeunes gens, avides de scènes guerrières et de tableaux de luttes héroïques ; il offre d'autant plus

d'à-propos que la peuplade en qui est encore vivante la mémoire de Scander-Bey, — *le Dragon de l'Albanie*, — songe à reprendre l'œuvre du plus illustre de ses enfants.

174. SE DÉVOUER C'EST AIMER. — In-12 de 72 pages plus 1 gravure (1860), chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris (*Bibliothèque catholique de Lille*); — prix : 40 c.

Gracieuse et touchante nouvelle, où l'on voit se réaliser cette épigraphe du livre : « L'arbre du dévouement porte deux fruits : le « bonheur des autres et la félicité de celui qui se dévoue. » — Le dévouement est ici représenté d'abord par une mère veuve, puis par une amie de cette mère, bienfaitrice de ses trois enfants devenus doublement orphelins, enfin par ces orphelins eux-mêmes, et surtout par la sœur aînée, dont l'existence n'est qu'une suite de bienfaits. — Excellents modèles, excellentes leçons.

175. SOUVENIRS *de l'ancienne Eglise d'Afrique; ouvrage traduit en partie de l'italien,* PAR UN PÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — 1 volume in-12 de 428 pages (1861), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 3 fr. 50 c.

Ce livre est avant tout un ouvrage de science et d'antiquités ecclésiastiques. Ce n'est point un livre nouveau; c'est à peu près une traduction de l'abrégé de l'*Africa christiana*, publié depuis bien des années par Mgr Celestino Cavedoni, le docte Modenais dont les travaux sont connus de tous les antiquaires, et surtout des numismates. Le traducteur s'est permis cependant quelques modifications et des additions assez nombreuses. Son désir a été de faire arriver ce livre jusqu'à des lecteurs moins instruits en antiquités et en histoire ecclésiastique, que ne l'étaient généralement ceux auxquels le savant Italien adressait son ouvrage primitif, écrit pour une grave *Revue*, les *Memorie di Modena*. C'est ainsi qu'on trouvera dans ces *Souvenirs de l'ancienne Eglise d'Afrique* la substance du grand travail du Père Morcelli sur les annales de l'*Afrique chrétienne*, ouvrage destiné aux savants de profession, mais qui est ici plus accessible à tous et d'un intérêt plus vif. Voici maintenant l'ordre des matières comprises dans ce volume.

Après quelques notions préliminaires sur la géographie et l'histoire de l'Afrique romaine, on y trace un tableau du christianisme en Afrique, au temps des persécutions et dans les périodes vandale,

byzantine et musulmane. Vient ensuite un second tableau des principaux martyrs africains, victimes des lois païennes, des fureurs donatistes et de la tyrannie vandale. Quelques aperçus rétrospectifs, faisant connaître les auteurs ecclésiastiques africains retrouvés de nos jours, les coutumes chrétiennes de l'Afrique, quelques détails sur la défaite des Vandales par Bélisaire à Decimum, complètent le volume. On y a joint une indication chronologique des principaux faits, qui sert de fil au lecteur pour se retrouver dans ce labyrinthe africain. — N'est-ce pas en quelque sorte, en effet, un labyrinthe que ce volume gros de faits, de détails de tout genre, de textes latins et de notes savantes, et qui, grâce à un caractère typographique très-fin, renferme en quatre cents pages la matière de plusieurs volumes ordinaires? Toutefois, ce mot labyrinthe ne doit point être pris en mauvaise part. Si le lecteur vulgaire chemine assez péniblement à travers ces sentiers ardus, trop souvent encore hérissés de science et d'antiquités, c'est toujours du moins à travers des événements d'un grand intérêt historique. L'Afrique chrétienne, si féconde en souvenirs, est trop peu connue encore. Ce livre nous en révèle un grand nombre aussi édifiants que curieux. Si, comme chrétiens, nous devons les recueillir avec empressement, comme Français ne devons-nous pas aussi étudier l'histoire de cette vieille terre des Cyprien, des Augustin, devenue de nos jours la plus belle colonie de la France? C'est donc à un double titre que nous recommandons à tous ce précieux ouvrage. Ceux qui ont vu l'Algérie, ceux, en bien plus grand nombre, qui n'en connaissent que nos travaux militaires, aimeront à y suivre les anciennes œuvres du christianisme. L'intérêt historique viendra s'y joindre à l'édification, et le pieux auteur aura ainsi atteint le double but en vue duquel il a entrepris cet important travail.

MAXIME DE MONTROND.

178. TABLEAU *de la mer*, par M. G. DE LA LANDELLE. — *La Vie navale.* — 1 volume in-12 de 454 pages (1862), chez L. Hachette et Cie; — prix: 3 fr. 50 c.

Les marins sont les premiers hommes du monde; c'est là ce qui ne peut être l'objet d'un doute dans tout pays où règne le sens commun, si nous en croyons M. de la Landelle; pourquoi? Parce qu'ils rendent plus de services et qu'ils courent plus de dangers que les autres. En effet, que reste-t-il aujourd'hui des conquêtes d'Alexandre, de César, d'Attila, de Tamerlan et de Gengiskan? Rien que d'affreux et sanglants souvenirs. A mesure, au contraire, que le temps et la civilisa-

tion marchent, on reconnaît mieux quels bienfaiteurs ont été pour l'humanité entière les Colomb, les Gama, les Magellan, les Cartier, les Bougainville, les Cook, les Lapeyrouse, qui, par la découverte de nouveaux mondes, de nouvelles mers, de nouveaux archipels, ont mis plus de peuples en communauté de lumières et de richesses. —Quant aux dangers si graves et si nombreux que les marins ont à courir dans leur pénible carrière, qui pourrait les méconnaître? Ajoutons que les périls du marin ne cessent point à la paix, mais sont continuels comme ses travaux et ses sacrifices; que sa vie est une série d'exils vers lesquels l'emporte une prison flottante; qu'il est séparé de sa patrie et de sa famille pour tout le temps de sa jeunesse et de son âge mûr, et qu'il lui faut, par conséquent, des qualités supérieures à celles du commun des hommes.

C'est à démontrer ces vérités, c'est à mettre en lumière le mérite et les services des marins, que M. de la Landelle a consacré le livre dont le titre rappelle le dernier ouvrage de M. Michelet, mais qui a un objet tout différent. M. Michelet a vu la mer en naturaliste, en peintre, en poëte; M. de la Landelle l'a vue en armateur, en savant, en homme du métier; pour lui, c'est un élément dompté par le génie de l'homme, qui le charge de porter ses fardeaux, de le nourrir et de l'enrichir. M. de la Landelle ne nous fait point connaître la *mer*, mais la *marine;* il ne s'occupe pas des végétaux et des animaux qu'elle renferme, mais des marins qui la parcourent; il n'est point naturaliste, il est l'historien de l'art et de la vie nautiques. Il sait jusqu'où va notre instruction sur ces matières. A nous entendre parler avec tant d'aplomb des deux marines du nord et du sud de l'Amérique, des flottes françaises et des flottes anglaises, de l'antagonisme des bâtiments à voiles et des bâtiments à vapeur, il n'a pas l'impertinence de nous demander si nous en parlons en connaissance de cause; mais il voit dans son lecteur le monsieur Jourdain de Molière qui se vante de savoir le latin, et qui dit prudemment: Faites comme si je ne le savais pas. En conséquence, il nous prend par la main et il nous conduit à l'hôtel du préfet maritime, dans les arsenaux et dans le port. Il nous explique en quoi diffèrent un chasse-marée, un brick, une frégate, un vaisseau; quelle est la composition, la puissance et l'usage de chacun de ces bâtiments. Quand il nous a donné ces renseignements, il nous fait assister à l'appareillage d'un bâtiment à voiles et d'un bâtiment à vapeur; il nous montre une hélice et une boussole et il nous en détaille les merveilleux services. La maison flottante nous est-elle

ainsi connue? il nous en présente tout le personnel, depuis le capitaine, le pilote, les officiers et les matelots jusqu'aux mousses. Alors seulement ont lieu pour nous le magnifique spectacle du départ d'une flotte, les lugubres scènes d'un combat, d'un naufrage ou du choc d'un bâtiment contre un autre, au milieu de l'obscurité des nuits et des tempêtes. Ce n'est pas tout : nous allons explorer les îles de glace, pêcher la baleine, poursuivre les admirables travaux des Piddington, des Maury, des Reid et de leurs émules, lesquels ont découvert à quelles lois éternelles Dieu a soumis le mouvement des airs et des eaux. Non content de louer la science des marins, M. de la Landelle en expose les heureuses applications, qui concourent à rendre aujourd'hui les voyages par mer moins coûteux, plus rapides et plus sûrs qu'autrefois.

Peut-être à cet éloge du savoir dont témoigne le livre de M. de la Landelle, quelques-uns de nos lecteurs le supposeront-ils ennuyeux; qu'ils se détrompent : l'auteur excelle à dorer la pilule scientifique; qu'on ne craigne donc pas de trouver en lui un hydrographe : son habileté est merveilleuse, au contraire, pour mettre ses leçons sous la protection d'une anecdote, d'une légende, d'une scène de bord; il est savant à la manière de ceux qui ont su rendre aimable le savoir, la philosophie, et même la politique. Plus d'un de nos lecteurs n'est pas très-instruit, peut-être, non-seulement en géologie, mais en physique, en chimie, en météorologie, en mécanique, en astronomie, en hydrographie, en statique, etc.; eh bien! qu'il lise M. de la Landelle, et il apprendra de lui ce qu'il y a d'essentiel à connaître dans ces diverses sciences; il verra les immenses services qu'elles rendent, les merveilleux progrès qu'elles font en Angleterre, aux Etats-Unis et même en France; il aura une idée au moins sommaire de l'art nautique; il reconnaîtra, par exemple, qu'en matière de navigation, la ligne la plus courte d'un point à un autre est la ligne courbe, absolument comme en diplomatie; que la loi des courants et des orages est trouvée; qu'après avoir tiré des gaz de la lumière, on va en tirer une force motrice plus économique que la vapeur; que l'électricité a encore bien des secrets à nous révéler; que les deux moteurs, l'hélice et la voile, au lieu de rester rivaux, vont devenir deux amis et les auxiliaires l'un de l'autre; que l'Océan qui fut barrière va devenir la plus sûre des routes; que nous pourrons, sur ses flots, porter la guerre aux extrémités du monde aussi facilement que nous la portions autrefois chez nos voisins; que la puissance des gaz asphyxiants

est telle que l'explosion du tube qui les renferme sur un vaisseau en étouffera tout l'équipage ; que la portée des canons est triplée, et qu'ainsi l'impossibilité des guerres sera le résultat inévitable du perfectionnement même des moyens de la faire, etc. —Nous sommes loin de nous porter garants de l'accomplissement de cette dernière prophétie ; mais nous n'hésitons pas à déclarer admirables les succès obtenus sur d'autres points par la marine, et nous regardons comme excellent le livre qui nous les fait connaître.

Nous y avons lu avec un plaisir particulier ce qui concerne le *sauvetage*, si heureusement perfectionné ; les *quarantaines*, si heureusement supprimées ; les costumes *flotteurs*, qui ont été le salut de tant d'existences ; le canot insubmersible de Mouë, qui ne peut ni sombrer, ni chavirer, ni couler ; un coup de mer monstrueux remplirait cette embarcation jusqu'aux bords, qu'elle se viderait d'elle-même en quelques secondes ; l'ouragan le plus furieux battrait ses flancs, qu'elle ne fléchirait pas ; à l'aide d'une grue ou d'un poids énorme on la mettrait sens dessus dessous, et elle se relèverait, en trois secondes, comme ces bonshommes de sureau qui, plombés à la base, se redressent toujours. Cette belle découverte, due à un pauvre matelot, n'a d'abord rencontré qu'indifférence et contradiction chez ceux qui auraient dû l'accueillir et la récompenser ; elle eût été perdue peut-être sans un acte de générosité d'un capitaliste parisien, M. Delamarre.

Un dernier mérite de M. de la Landelle est d'avoir reconnu que si les marins, en particulier ceux de Bretagne, sont, en général, des hommes intrépides, dévoués et honnêtes, c'est parce qu'ils sont pieux.

Anot de Maizière.

177. **LA VILLE DES NEIGES,** *coup d'œil sur les Hautes-Pyrénées,* par M. Balech-Lagarde. — In-12 de 120 pages plus 1 gravure (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Récits historiques et légendaires de la France*) ; — prix : 60 c.

A la bonne heure ! voici une histoire locale rondement contée, et qui gagne beaucoup à être dégagée de ces dialogues superflus qui, dans plusieurs volumes de cette collection, usurpent la place que devraient occuper des récits intéressants. Ces récits ne font pas faute ici, non plus que les descriptions pittoresques. A propos d'un voyage à Baréges, la *ville des neiges*, principale station décrite par l'auteur, il entraîne le lecteur à contempler avec lui les principaux sites et les villes les plus curieuses des Hautes-Pyrénées. Les tableaux sont

si bien présentés qu'on croit les voir, et qu'on fait réellement connaissance avec ce pays si magnifiquement accidenté, dont les mœurs sont si originales. Nous regrettons seulement qu'à propos de la ville de Lourdes, à laquelle plusieurs pages sont consacrées, M. Balech-Lagarde ait omis de mentionner l'événement qui a donné à cette localité une renommée récente. Quelle que soit son opinion sur la vérité de l'apparition, le retentissement qu'a eu ce fait devait lui donner une place dans un ouvrage qui comprend les *récits légendaires* aussi bien que les *récits historiques* de la France. J. MAILLOT.

178. VOYAGE SCIENTIFIQUE *autour de ma chambre*, par M. Arthur MANGIN. 1 volume in-8° de XII-392 pages (1862), *orné de nombreuses gravures*, au bureau du *Musée des familles*; — prix : 5 fr.

Le *Voyage autour de ma chambre*, de Xavier de Maistre, a eu une nombreuse postérité. Aucun de ses enfants ne peut prétendre, sans doute, à une pareille célébrité; beaucoup sont peu dignes du nom qu'ils portent, mais quelques-uns ont un véritable mérite. Nous avons salué avec plaisir, dans notre livraison de juillet dernier (p. 81 du présent volume), la naissance de l'un d'entre eux : le *Voyage d'un catholique autour de sa chambre* a été inspiré par une pensée plus haute et plus véritablement philosophique, puisque c'est une pensée franchement chrétienne. M. Arthur Mangin, dont nous signalons aujourd'hui le *Voyage scientifique*, n'a pas songé à s'élever dans les régions où se plaît M. Léon Gautier; il ne voulait pas défendre l'Eglise et combattre l'impiété : il ne voulait que populariser la science, la rendre intéressante et montrer pour combien elle entre, par ses applications, dans les habitudes de notre vie. Il l'a fait avec esprit, et, ce qui vaut mieux encore, avec l'esprit de la bonne compagnie. M. Pitre-Chevalier, dans la préface qu'il a mise à la tête de ce volume, l'a très-bien caractérisé : « M. Mangin, dit-il, a réellement « fait le tour du monde dans sa chambre, et rattaché à son mobilier « l'encyclopédie moderne, l'encyclopédie à la fois exacte et amusante. « Géographie, histoire, calorique, force et mouvement, physique « dans l'art de fumer, éléments anciens et nouveaux, air et physio- « logie, histoire naturelle, thermomètre et baromètre, minéralogie « et géologie, vapeur et électricité, chimie et alchimie, astronomie « et philosophie, etc., etc., voilà tout ce que vous apprendrez, sans « effort et sans fatigue, en vous promenant avec l'auteur dans sa « chambre, — qui est aussi la vôtre, — en tisonnant avec lui,

« en inspectant sa cheminée, ses meubles, son musée, sa biblio-
« thèque, sa table de travail et sa table à manger. Ses enseignements
« sont précis, gracieux et faciles. Le conte fait passer le précepte
« avec lui. La vérité se pare des ornements de la fable. L'anecdote
« s'épanouit en souriant comme la fleur, — sur l'arbre de la science,
« — et la fille d'Eve la plus scrupuleuse y cueillera le fruit du bien,
« sans y jamais trouver le fruit du mal. »

Cet éloge est mérité. Le lecteur, croyons-nous, trouvera dans le *Voyage scientifique* tout le plaisir et l'intérêt qu'éprouve le jeune compagnon que l'auteur s'est choisi. Mais, précisément parce que nous aimons ce livre, nous devons en signaler les taches. — L'auteur s'adresse à la jeunesse, aux femmes, à tout le monde; il désire être bien accueilli dans la famille; il doit donc être plus scrupuleux, plus réservé, sans cesser d'être spirituel et enjoué. C'est pourquoi nous n'aimons pas la citation latine de l'Evangile qui se trouve à la page 41; il ne nous paraît pas respectueux de citer ainsi, pour en faire un badinage, un texte sacré. Dans un autre ordre d'idées, nous doutons qu'il soit bien utile pour la jeunesse, tout en montrant les graves inconvénients du tabac, de préconiser son innocuité, — contestable d'ailleurs, — lorsqu'il n'est pris qu'avec modération (pp. 127-130); il n'est peut-être pas plus utile de louer sans restriction le livre de l'*Oiseau*, de M. Michelet. Au point de vue scientifique, nous trouvons douteuse l'absence complète d'atmosphère pour la lune (p. 377). Cette absence d'atmosphère est probable, mais elle n'est pas prouvée, et il est des savants qui croient à une atmosphère très-peu élevée. — Notre critique porte sur un très-petit nombre de points; sur tous les autres, nous n'avons que des éloges à adresser à l'auteur; son plaidoyer en faveur de l'utilité des petits oiseaux, par exemple, est excellent (pp. 186 et suivantes). Ce *Voyage scientifique* est donc un bon livre à introduire dans la bibliothèque de la famille; avec quelques corrections, il sera tout à fait irréprochable. — Nous demandons aussi une addition. M. Mangin n'a pas rencontré de piano dans sa chambre; nous ne nous en plaignons pas; mais il aurait pu y rencontrer quelque autre instrument de musique, et cela lui aurait fourni le motif d'une intéressante leçon d'acoustique. S'il nous répond qu'il ne pourrait tout dire en un jour et dans un volume, nous répliquerons que le public ne reculerait pas devant un second voyage : nous en attendons la relation.

J. Chantrel.

NÉCROLOGIE.

M. CHARLES MAGNIN.

Le 11 du mois dernier, ont eu lieu, à Saint-Roch, les funérailles de M. Charles Magnin, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur des imprimés à la bibliothèque impériale, membre du comité des travaux historiques et l'un des rédacteurs du *Journal des savants.* — Nous remarquons dans le discours prononcé par M. Paulin Pâris avant la dernière séparation, quelques lignes qui nous semblent devoir intéresser nos lecteurs, surtout quand ils sauront que M. Magnin avait fait ses premières armes dans le *National* et dans le *Globe.* — Les voici :

« Personne n'a vécu dans la familiarité de M. Magnin sans appré- « cier en lui l'esprit le plus fin, le jugement le plus sûr, la bien- « veillance la plus sympathique. Ces qualités se révélaient dans toutes « ses actions comme en toutes ses paroles. Il était, de plus, passé « maître en conversation, et l'on était toujours heureux de profiter « de son entretien, constamment nourri d'aperçus nouveaux, d'ob- « servations délicates, et de je ne sais quelle verve d'honnête enjoue- « ment et d'innocent badinage. Il aimait à parler, on aimait à l'en- « tendre, et l'on ne craignait rien tant que de le voir s'arrêter. « D'ailleurs, au début de sa carrière littéraire, M. Magnin s'était fait « remarquer par des qualités bien différentes de celles qui plus tard « le firent aimer et rechercher ; il avait payé son tribut aux exigences « de la polémique, et figuré dans un bon rang parmi ces champions « de la presse quotidienne, toujours debout sur la brèche, toujours à « l'affût de ce qui peut blesser ou favoriser un certain goût littéraire, « un certain sentiment politique. — L'expérience des hommes et des « choses, celle que donnent aux esprits naturellement droits plu- « sieurs révolutions faites en sens contraire, modifièrent singulière- « ment chez M. Magnin ces premières dispositions, et, chose remar- « quable, à mesure que son talent grandit et que les qualités « reconnues de son style lui donnèrent le droit de se montrer plus « difficile, il fut plus indulgent pour les autres, plus ingénieux à « distinguer ce qu'il y avait de bon ou de moins mauvais dans les « productions le plus justement exposées aux représailles du goût, de « la raison, de la morale. Où pourrions-nous le dire mieux qu'ici ?

« M. Magnin, par de fréquents retours sur lui-même, par l'effet « d'un sentiment religieux très-épuré, avait été conduit à la pra- « tique de toutes les vertus chrétiennes. — Ainsi, le christianisme « avait opéré le miracle d'un ardent et passionné journaliste devenu « le plus doux, le plus facile et le plus tolérant des hommes. Et ce « parti pris de sévérité pour lui-même et d'indulgence pour les « autres n'ôtait rien à son entretien du charme et de l'agrément qui « l'avaient tant fait rechercher dans les meilleures sociétés de Paris. « Comme on le citait au nombre de ceux qui possédaient le mieux « l'art de causer, c'était à qui serait assez heureux pour l'attirer et le « retenir. M. Magnin sentait le prix de ces avances; mais le fâcheux « état de sa santé lui permettait rarement d'y répondre; car cette « existence, pourtant si bien remplie, ne fut, hélas! à vrai dire, « qu'une suite de douleurs et de souffrances. »

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 21 octobre au 20 novembre.

JOURNAUX.

Constitutionnel.

21 OCTOBRE, 4, 18 NOVEMBRE. Henri DE PARVILLE : Académie des sciences, séances des 20 octobre, 3 et 17 novembre. — **25 OCTOBRE, 8, 10 NOVEMBRE.** Jacques VALSERRES : Amélioration de la Camargue. — **27 OCTOBRE, 2, 10 NOVEMBRE** SAINTE-BEUVE : le Mystère du siége d'Orléans et Jeanne d'Arc, et, à ce propos, de l'ancien théâtre français. — **1er, 15 NOVEMBRE.** Henri DE PARVILLE : Revue des sciences. — **4.** Etienne ENAULT : *Poëmes et chants marins*, par M. G. de la Landelle. — **5.** DE FORVILLE : Notice historique sur les armes à inflammation centrale. — **17.** SAINTE-BEUVE : *Mémoires de Foucaut, intendant sous Louis XIV*, publiés par M. Baudry.

France.

22 OCTOBRE. A. LAMY : le Thallium. — **23.** Charles AUBERTIN : M. Louis Veuillot romancier. — **25.** E. CARO : *le Système du monde moral*, par M. Charles Lambert. — **26 OCTOBRE, 4, 9, 16 NOVEMBRE.** Louis FIGUIER : Sciences. — **27 OCTOBRE.** Stéphane DE ROUVILLE : *Paris*, par M. Gustave Claudin ;— *les Anglais, Londres et l'Angleterre*, par M. L.-J. Larcher. — **28 OCTOBRE.** E. CARO : *Pensées de Joubert, précédées de sa correspondance et d'une notice*, par M. Paul de Raynal. — **29.** Comte H. DE VIEL-CASTEL : A propos d'André Chénier et de la nouvelle édition de ses œuvres. — **2, 10, 17 NOVEMBRE.** Comte Horace DE VIEL-CASTEL : le Comte de Courchamps, auteur des *Mémoires de la marquise de Créquy*. — **4.** Charles AUBERTIN : Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. — **7.** Gustave MERLET : *les Femmes vertueuses au XVIIe siècle*, par M. H. Babou. — **8.** Emile CHASLES : *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, par M. Guizot. — **11.** E. CARO : la Science de la nature dans la poésie de Gœthe. — **12.** Henry TRIANON : Bulletin bibliographique. — **13, 16** LE VERRIER : Vitesse de la lumière.—**14.** Stéphane DE ROUVILLE : *Recueil complet des traités de tous les Etats de l'Amérique latine*, par M. Calvo. — **18.** Charles AUBERTIN : P.-J. Proudhon, écrivain polémiste. — **19.** Baron DE BAZANCOURT : *Archives diplomatiques.*

Gazette de France.

21, 22, 24, 25, 28, 29 OCTOBRE. Eug. GAYOT : Exposition universelle de Lon-

dres (agriculture). — **22 OCTOBRE, 5, 12 NOVEMBRE.** J. RAMBOSSON : Revue scientifique. — **24 OCTOBRE.** Augustin GALITZIN : *Journal inédit du règne de Henri IV*, par Pierre de l'Estoile. — **12 NOVEMBRE.** L'abbé Th. LOYSON : le Mariage des prêtres, réponse au plaidoyer de M. Jules Favre dans le procès de Périgueux.

Journal des débats.

25 OCTOBRE. Emile DESCHANEL : Ouvrages divers. — **26, 29.** Ch. DAREMBERG : *Etude sur la vie et les ouvrages de Varron*, par M. Gaston Boissier. — **1er, 8, 15 NOVEMBRE.** PRÉVOST-PARADOL : Souvenirs historiques et Mémoires. — **2.** Edouard LABOULAYE : *Garin le Lohérain*, par M. Paulin Pâris; — *les anciens Poëtes de la France*, par M. F. Guessard. — **5.** SAINT-MARC GIRARDIN : *les Chevaliers-Poëtes de l'Allemagne*, par M. Octave d'Assailly. — **9.** Philarète CHASLES : de quelques Ouvrages nouveaux et des signes du temps. — **11, 13.** Ad. FRANCK : *du Principe vital et de l'âme pensante*, par M. F. Bouillier. — **12.** Jules JANIN : trois Catalogues. MM. d'Ortigue, comte de Labédoyère et Raffet. — **14.** J.-E. HORN : *Traité des impôts*, par M. de Parieu. — **17.** Jules JANIN : *dernières Scènes de la Comédie enfantine*, par M. Louis Ratisbonne.

Journal des villes et campagnes.

23 OCTOBRE. Louis MOLAND : *les Médecins au temps de Molière*, par M. Maurice Raynaud. — **1er NOVEMBRE.** CHAMPEAUX : Jurisprudence. — **1er, 10.** Louis MOLAND : Revue littéraire. — **7.** Léopold GIRAUD : Revue scientifique.

Moniteur universel.

21 OCTOBRE. NISARD : *Histoire du consulat et de l'empire*, par M. Thiers, 20e et dernier volume. — **22.** Oscar DE VALLÉE : les grands Ecrivains de la France. Mme de Sévigné, 2e article. — **23.** Léon MICHEL : *la Vie moderne en Angleterre*, par M. Hector Malot. — **26.** A. DE ROVRAY : Beethoven, lettres et notice, 3e et dernier article. — **28 OCTOBRE, 18 NOVEMBRE.** TURGAN : Académie des sciences, séances des 27 octobre et 17 novembre. — **29 OCTOBRE.** Paul DALLOZ : *les saints Evangiles*, édition de l'imprimerie impériale. — **2, 10 NOVEMBRE.** Henri LAVOIX : Revue littéraire. — **10.** NISARD : Souvenir de Leyde. M. G.-C. Cobet. — **11.** Ch. POISSON : *Annales d'hygiène et de médecine légale.* — **12, 13.** Henry D'ESCAMPS : Décoration de la place du Trône. Les arcs de triomphe anciens et modernes. — **15.** Théophile GAUTIER fils : un Anniversaire à l'Université de Leipzig. — **16.** Ernest MENAULT : *Cours élémentaire d'agriculture*, par M. Victor Borie. — **17.** Michel CHEVALIER : Notice biographique sur feu M. le comte Serurier.

Opinion nationale.

22 OCTOBRE, 9 NOVEMBRE. Ernest CHESNEAU : l'Art moderne en Europe. Exposition de Londres. — **25 OCTOBRE.** Ernest CHESNEAU : les Intérêts populaires dans les questions d'art. Le Louvre et le musée Napoléon III. — Alex. BONNEAU : *l'Enfer*, par M. Auguste Callet. — **26 OCTOBRE, 9 NOVEMBRE.** Victor MEUNIER : Sciences. — **21 OCTOBRE, 7 NOVEMBRE.** A. TOUSSENEL : l'Eté de la Saint-Denis. La date du 10 octobre, la question de la grive, attaque au Muséum. — **4 NOVEMBRE.** J. CARVALLO : *Pensées chrétiennes, politiques et philosophiques*, par D. Jose Guell y Rente. — **16.** Jules LEVALLOIS : *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann*, 2e et dernier article. — **20.** Jean MACÉ : de l'Ame et de la destinée future.

Patrie.

25, 30 OCTOBRE. Didier DE MONCHAUX : les Peintures sur émail cru, de M. Pinart. — **27 OCTOBRE, 4, 10, 17 NOVEMBRE.** Edouard FOURNIER : Semaine littéraire. — **29 OCTOBRE, 2, 10, 17 NOVEMBRE.** SAM : Semaine scientifique. — **31 OCTOBRE.** Arthur MANGIN : la Science dans les livres. — **11 NOVEMBRE.** Octave SACHOT : les Revues anglaises. — **12, 14.** Marius FONTANE : un Mariage à Téhéran, souvenir d'un voyage en Perse. — **13.** Alexandre DUCROS : *Tableau de la Cochinchine*, rédigé par MM. E. Cortambert et Léon de Rosny. — **20.** L. RENARD : *la République du Paraguay*, par M. A. du Graty.

Presse.

26 OCTOBRE. Charles DE MOUY : le dernier volume de l'*Histoire du consulat et de l'empire*. — **27.** Paul DE SAINT-VICTOR : *Histoire d'Attila*, par M. Amédée Thierry; — *les Romans de la table-ronde*, par M. H. de la Villemarqué. — **1er, 8, 16 NOVEMBRE.** A. SANSON : Revue scientifique.

Siècle.

21 OCTOBRE. Félix HÉMENT : le Spectroscope Janssen. — **22 OCTOBRE, 4, 18 NOVEMBRE.** Anatole DE LA FORGE : Philosophes et moralistes. — **22 OCTOBRE, 12 NOVEMBRE.** Louis NOIR : Variétés algériennes. — **26 OCTOBRE, 5, 12, 16 NOVEMBRE.** Adrien PAUL : Exposition universelle de Londres (la sculpture). — **27 OCTOBRE.** B. HAURÉAU : *Mémoires de littérature ancienne*, par M. E. Egger. — **30.** Emile DE LA BÉDOLLIÈRE : *Vésone et ses monuments sous la domination romaine*, par M. le docteur Galy. — **5 NOVEMBRE.** T.-N. BENARD : *Conquête des Gaules. Analyse raisonnée des commentaires de Jules César*, par M. Léon Fallue. — **7.** A. HUSSON : *l'Enfer*, par M. Auguste Callot. — **9.** Emile DE LA

BÉDOLLIÈRE : *Histoire anecdotique des cafés et cabarets de Paris,* par M. Alfred Delvau. — **13.** Rodolphe RADAU : l'Age et le but des pyramides lus dans Syrius.—**14.** Oscar COMETTANT : Singularités philosophiques. Guerre des apôtres mormons. La visite d'un saint.

Union.

21, 28 OCTOBRE. Alfred NETTEMENT : *Abailard et saint Bernard. La Philosophie et l'Eglise au* XII*e* *siècle,* par M. Edouard Bonnier. — **22.** MOREAU : *la Littérature indépendante et les écrivains oubliés,* par M. Victor Fournel. — **24.** Ed. DE BARTHÉLEMY : *Relation des siéges et du blocus de la Mothe,* par Dubois de Riocourt. — **26 OCTOBRE, 9 NOVEMBRE.** G. GRIMAUD, de Caux : Académie des sciences. — **6, 11, 19 NOVEMBRE.** Alfred NETTEMENT : une Polémique à l'occasion de la bataille de Waterloo. — **10.** P.-E. MARQUIGNY (S. J.) : *Histoire et description de N.-Dame de Reims,* par M. l'abbé Cerf.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

Ami des livres.

1er NOVEMBRE. Eugène DE MARGERIE : quelques Pages d'esthétique à propos du livre de M. Léon Gautier : *Voyage d'un catholique autour de sa chambre.* — Eug. VILLEMIN : Apophthegmes bibliomanesques. La confrérie des Ronsardiens. — MELVILLE GLOVER : Correspondance savoisienne. — Frédéric GODEFROY : Bibliographie contemporaine. — Livres anciens, rares et curieux. — Choix de livres relatifs à l'histoire de Bretagne.

16 NOVEMBRE. Louis VEUILLOT : François Maucroix. —Frédéric GODEFROY : Histoire critique des dictionnaires de la langue française. — Auguste CARION : *les Fêtes de Rome,* par M. Chantrel. — Pierre FRANKAERT : un grand Critique. —William CAZE : Bibliographie contemporaine.

Annales de philosophie chrétienne.

OCTOBRE. BONNETTY : *Lettres de Mme Swetchine, publiées par* M. le comte de Falloux. — Jules MOHL : *Tableau des progrès faits dans l'étude des langues, de l'histoire et des traditions religieuses des peuples de l'Orient pendant les années* 1861 *et* 1862. — Le docteur HALLEGUEN : Evêchés de la basse Armorique, basse Bretagne, du Ve au IXe siècle, 2e article.— L'abbé JAQUEMET : *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans les Gaules pendant les deux premiers siècles,* par M. l'abbé Freppel. — L'abbé DE BARRAL : deux Traditions conservées chez les nègres de la Guyane : le serpent, la mort. — Adrien PÉLADAN : Réimpression de trois ouvrages précieux et introuvables. — Nouvelles et mélanges.

Annales du bibliophile.

OCTOBRE. P.-L. JACOB : les premiers Mémoires de Sanson. — Gustave MASSON : les Archives de l'Angleterre.—Alfred FRANKLIN : Notes sur la bibliothèque d'Etienne Baluze. — Le Marchand d'autographes, circulaire aux amateurs. — Documents inédits tirés des bibliothèques et des archives, et publiés dans les journaux et recueils périodiques. — Presse bibliographique.

Archives de la théologie catholique.

NOVEMBRE. P. BELET : le Mouvement de la science dans le catholicisme, de 1830 à 1860. Hermès. Gunther. Les traditionalistes. La théosophie de Baader. — L'abbé BOURQUARD : Prolégomènes de philosophie. Théorie de la connaissance. — L'abbé H.-J. CRELIER : M. Renan guerroyant contre le surnaturel. — Mélanges. — Bibliographie. — Nouvelles théologiques.

Collection de précis historiques.

1er NOVEMBRE. De la Bénédiction papale. — Mlle Marie-Claire-Antoinette de Biolley. — Dévotion à saint Stanislas Kostka. — Chronique contemporaine. — Bulletin bibliographique.

15 NOVEMBRE. E. NEPVEU : le R. P. Antoine Bresciani, de la Compagnie de Jésus. — Le P. Ferd. CRAVAN : l'Œuvre des Brahmes, ou l'Œuvre de Saint-Joseph. — Chronique contemporaine. — Bulletin bibliographique.

Correspondance littéraire.

OCTOBRE. G. VATTIER : M. Michelet. — Amédée ROUX : Courrier italien. — Document inédit sur Brioché. — Lettres inédites de Mmes de Caylus et de Longueville, et de Cabanis. — Auguste CASTAN : Origine des Perrenot de Granvelle.— L. LAURENT-PICHAT : Revue critique. — Bulletin bibliographique. — Publications nouvelles : livres, journaux, périodiques.

Correspondant.

OCTOBRE. H. Mercier DE LACOMBE : le Mexique, l'Amérique du Nord et l'Europe. — Lucien DUBOIS : les grands Lacs de l'Afrique et les sources du Nil. — Em. CHAUFFARD : l'Ame et la vie. — Comte DE BERTON : l'Indépendance du mont Liban et

l'avenir de l'Orient. — Victor DE LAPRADE : un Conseil de famille, proverbe — Henry DE VALORI : l'Autriche et la Hongrie. — Augustin COCHIN : États-Unis. Proclamation de M. Lincoln.— Comte DE MONTALEMBERT : *Indicateur littéraire à l'usage de l'Allemagne catholique*, publié par MM. Fr. Huiskamp et Hermann Rump — Léopold DE GAILLARD : Henri Sarasin. — P. DOUHAIRE : Revue critique. — Léopold DE GAILLARD : les Evénements du mois.

Enseignement catholique,
Journal des prédicateurs.

NOVEMBRE. S. Em. le cardinal DE BONALD : sur le Culte des reliques. — Mgr GERBET : Réflexions pratiques sur la tache originelle.— L'abbé DAVID : Allocution aux ouvriers de l'association de Saint-François-Xavier. — L'abbé P. DE SAINT-VINCENT : l'Année liturgique, conférences, suite.— Le P. FÉLIX : Conférences de Notre-Dame, analyse et extraits. — Mgr PAVY : sur l'Indifférence systématique en matière de foi.

Journal des jeunes personnes.

NOVEMBRE. Mlle Julie GOURAUD : Causerie; — Correspondance. — Victor FOURNEL : Vies des peintres célèbres. Raphaël. — Hippolyte VIOLEAU : la Maison aux trois sonnettes, nouvelle. — Laurent DE JUSSIEU : le petit Aveugle, poésie (imitation de l'anglais). — A. YSABEAU : la Télégraphie météorologique. — Enigme historique. — Mlle Thérèse ALPHONSE KARR : Il y a cent ans, nouvelle. — Mlle Ernestine DROUET : Lettre à Mlle Julie Gouraud. — Mlle Agnès VERBOOM : Modes. — Mme Gabrielle DE LALLE : Travaux. — Gravure de modes coloriée ; feuille double de dessins de broderies, patrons et travaux à l'aiguille; planche de travaux en or et en couleurs; morceau de musique; planche de manteau.

Journal historique et littéraire
(de Liége).

NOVEMBRE. Journal historique du mois de septembre. — *Commentaires de Charles-Quint, publiés pour la première fois* par M. le baron Kervyn de Lettenhove. — *Pensées, essais et correspondance* de Joubert. — *Philosophie de l'enseignement maternel, considéré comme type de l'instruction du jeune sourd-muet*, par M. l'abbé C. Carton. — De la conduite du gouvernement français dans les affaires d'Italie. — Nouvelles politiques et religieuses. — Nouvelles des lettres, des sciences et des arts.

Journal des maîtrises.

NOVEMBRE. Félix CLÉMENT : Messe pour la béatification du bienheureux B.-J. Labre, composée par M. l'abbé Planque. — L'abbé Barbier DE MONTAULT : Epitaphes de musiciens romains. — L'abbé LALANNE : Lettre au directeur du *Journal des maîtrises*.— L'abbé S. MORELOT : F. Mendelssohn à la chapelle Sixtine. — F. SEGUIN : Inauguration du grand orgue de la paroisse Saint-Agricol d'Avignon. — A. WANDEWALLE : Inauguration de l'orgue d'Hazebrouck. — FETIS père : les Orgues à l'exposition de Londres. — Faits divers. — *Recordare* du *Requiem* de Mozard arrangé pour l'orgue par M. Théophile Stern.— Antienne pour l'orgue, composée par le P. Anselme Schubiger.

Revue britannique.

OCTOBRE. Le grand Archipel d'Asie. — Le fer, son usage, sa fabrication. — Lady Esther Stanhope. — Souvenirs d'un hussard prussien, suite. — Les cardinaux Wolsey et Mazarin. — La République noire. — Une assurance sur la vie, par Ch. Dickens. — Le chevreuil. — Correspondance d'Espagne, d'Allemagne, de Londres. — Chronique et bulletin bibliographique.

Revue catholique (de Louvain).

OCTOBRE. *Jean Molanus et son Histoire de Louvain*, par Mgr de Ram. — Bulletin de jurisprudence.—Félix NÈVE : de l'Invocation du Saint-Esprit dans la liturgie arménienne, 2e article. — L'abbé CLAESSENS : le Pape Adrien VI, 2e article. — *Les Morts et les vivants*, par le P. A. Matignon. — Léon DE MONGE : *les Misérables*, par M. Victor Hugo, 3e article. — 14e réunion des associations catholiques d'Allemagne.— Lettre de S. Ém. le cardinal archevêque de Malines à M. Dechamps, membre de la chambre des représentants. — J.-B. : *Manuel à l'usage du maître des cérémonies*, par M. l'abbé J.-H. Hazé. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

Revue contemporaine.

31 OCTOBRE. Ad. FRANCK : des Principes philosophiques, du droit pénal, 4e et dernière partie. — William RAYMOND : la Question militaire et la réorganisation de l'armée en Prusse. — Paul PERRET : les verts galants de la Thulaye, 2e partie. — Comte Roger RACZINSKI : le Marquis Wielopolski et les réformes du gouvernement russe en Pologne. — Baron ERNOUF : la Bataille de Waterloo et ses nouveaux historiens. — Henri MONTUCCI : Travaux des Académies et des Sociétés savantes. Sciences physiques, naturelles et médicales. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — J.-E. HORN : Chronique politique. — L. J. : *Pensées de Joubert, précédées de sa correspondance et d'une notice sur sa vie*, par M. Paul de Raynal.

15 NOVEMBRE. Baron ERNOUF : la Bataille de Waterloo et ses nouveaux historiens, 2e article. — Em LEVASSEUR : les Nations à l'exposition universelle de Londres en 1862. L'Angleterre et ses colonies. — Arthur BAIGNÈRES : la Peau de l'âne.— Paul FRAISSYNAUD : l'Armée pontificale sous le commandement du général de Lamoricière. — J.-E. ALAUX : la Philosophie

de M. Cousin. — Henri CANTEL : Hélène, poëme élégiaque. — Revue critique. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — J.-E. HORN : Chronique politique.

Revue d'économie chrétienne.

SEPTEMBRE - OCTOBRE. L'abbé H. PERREYVE : l'Eglise catholique et la sainteté morale. — Justin AMÉRO : les Institutions de charité de Londres. — François BESLAY : les Peintres primitifs en Italie, à propos de la collection Campana. — L. DE SERBOIS : saint Vincent de Paul écrivain et économiste. — E. DUCPETIAUX : Congrès international de bienfaisance de Londres. — Discussion sur la question de l'enseignement obligatoire. — Antonin RONDELET : une jeune Fille qui ne voulait pas se marier, étude de mœurs. — HOUSSET : les Ecoles d'adultes femmes. — DE RAYNAL : Courrier des œuvres. Rapport sur l'œuvre de Saint-Nicolas. — Documents officiels. Traitement des malades à domicile dans Paris.

Revue de l'art chrétien.

OCTOBRE. L.-F. DASSY : Monuments chrétiens primitifs à Marseille, 7e article (1 gravure). — L'abbé COCHET : nouvelles Remarques sur la découverte du cœur du roi Charles V dans la cathédrale de Rouen, en mai 1862 (2 gravures dans le texte).— Ch. DE LINAS : les Sandales et les bas, 3e article. — L'abbé PARDIAC : Histoire de saint Jacques le Majeur et du pèlerinage de Compostelle, 6e article. — A. SCHAEPKENS : Tombeau de Waleram III, duc de Limbourg, à l'église de Rolduc, près d'Aix-la-Chapelle (1 gravure dans le texte). — J. CORBLET et BARBIER DE MONTAULT : Bibliographie. — J. CORBLET : Chronique.

Revue de l'instruction publique.

23 OCTOBRE C. DRION : *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, par M. E. de Pressensé, 2e article. — P. JANET : *du Principe vital et de l'âme pensante*, par M. F. Bouillier. — Jules GOURDAULT : *Etudes de littérature et d'art*, par M. Maignier. — F. BAUDRY : *Proverbes béarnais, recueillis* par MM. Hatoulet et Picot. — Siméon LUCE : *Dictionnaire des abréviations latines et françaises usitées dans les inscriptions*, etc., par M. L.-Alph Chassant. — E. COUGNY : *In Titum Pomponium Atticum; — Etude littéraire sur saint Basile, thèses*, par M. E. Fialon. — Em. FERNET : Variétés scientifiques. — L. QUICHERAT : Horace interprété par Michel de l'Hospital. — Nouvelles diverses. — Documents officiels.

30 OCTOBRE. P. JANET : *du Principe vital et de l'âme pensante*. par M. F. Bouillier, 2e article. — Victor CHAUVIN : *Poemes dramatiques*. par M. Edouard Grenier; — *Idylles de Théocrite et Odes anacréontiques, traduction nouvelle*, par M. Leconte de Lisle. — E. COUGNY : *In Titum Pomponium Atticum; — Etude littéraire sur saint Basile, thèses*, par M. E. Fialon, 2e article. — J. LAROCQUE : Séance publique annuelle des cinq Académies, du 14 août 1862. — Charles NISARD : Conjectures étymologiques, 23e et dernier article. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

6 NOVEMBRE. J. LAROCQUE : *Index chronologicus chartarum pertinentium ad historiam Universitatis parisiensis; — Histoire de l'Université de Paris*, par M. Charles Jourdain. — Eugène LATAYE : *Poëmes dramatiques d'Alexandre Pouchkine, traduits du russe* par MM. Ivan Tourguenef et Louis Viardot. — Alexis MUSTON : *Histoire de l'Eglise réformée de Montpellier*, par M. Philippe Corbière. — Ed. SCHERER : *Grammaires* de M. Sommer. — Victor FOURNEL : Recherches sur les jongleurs, trouvères et ménestrels populaires. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

13 NOVEMBRE. Georges PERROT ; *Mémoires de littérature ancienne*, par M. E. Egger. — B. JULLIEN : *Dictionnaire analogique de la langue française*, par M. P. Boissière. — Charles HENRY : *Jean Rosier, — Claude et Juliette; — Rose d'amour*, par M. Alfred Assolant. — J. LAROCQUE : Académie des inscriptions et belles lettres. Séances du mois d'octobre 1862. — J.-M. GUARDIA : la Désolation, de Ramon Lull. — Victor FOURNEL : Recherches sur les jongleurs, trouvères et ménestrels populaires, 2e article. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

20 NOVEMBRE. Georges PERROT : *Mémoires de littérature ancienne*, par M. E. Egger, 2e article. — Jules GOURDAULT : *la Veille du déluge*, par M. Erasme Delumone. — Em. FERNET : Variétés scientifiques. — J.-M. GUARDIA : la Désolation, de Ramon Lull. — Victor FOURNEL : Recherches sur les jongleurs, trouvères et ménestrels populaires, 3e article. — Nouvelles diverses. — Documents officiels.

Revue des deux mondes.

1er NOVEMBRE. Michel CHEVALIER : l'Industrie moderne, ses progrès et les conditions de sa puissance. Exposition universelle de 1862. — George SAND : Antonia, 2e partie. — SAINT-RENÉ TAILLANDIER : Publicistes modernes de l'Allemagne. Jacques-Philippe Fallmerayer.— A. GEFFROY : les Etudes et les découvertes archéologiques dans le Nord. — E. DU HAILLY : une Station sur les côtes d'Amérique, suite. New-York et la société américaine.— E.-D. FORGUES : mes Heures de loisir. Souvenirs familiers d'un médecin écossais. — E. FORCADE : Chronique de la quinzaine. — P. SCUDO : Revue musicale.

15 NOVEMBRE. George SAND : Anto-

nia, 3e partie. — Léopold PALLU : la Campagne de 1861 en Cochinchine. — Th. PAVIE : Mondouri le chasseur, légende tartare. — HUDRY-MENOS : la Savoie depuis l'annexion. — Léonce DE LAVERGNE : de l'Accord de l'économie politique et de la religion. — Charles DE REMUSAT : Shaftesbury. — E. FORCADE : Chronique de la quinzaine. — P. SCUDO : Revue musicale. — Elisée RECLUS : les Livres sur la crise américaine.

Revue des sciences ecclésiastiques.

NOVEMBRE. L'abbé E. HAUTCŒUR : Essai sur la vie commune au sein du clergé. — L'abbé D'AUTUN : Philologie et révélation, 4e article. — L'abbé J. D. : l'Archéologie sacrée à Rome. — L'abbé D. BOUIX : les Droits des curés relativement aux funérailles. — Décision récente de la S. Congrégation du concile (élection d'un vicaire capitulaire). — Maxime LAYOU : *Histoire de l'Eglise catholique en France*, par M. l'abbé Jager. — Lettre de M. l'abbé Cros et réponse. — L'abbé E. HAUTCŒUR : Chronique.

Revue du monde catholique.

25 OCTOBRE. N. BREISCH : Influence du protestantisme sur la civilisation en Allemagne. — Ernest HELLO : le Comique. — A. VAILLANT : le Mexique. — J. LANDER : Rose de Bretagne. — Georges SEIGNEUR : les Soirées de M. de la Palisse, suite. — Eugène VEUILLOT : les Grecs et les Latins à Jérusalem. — L'abbé TOURSEL : une Leçon de saint Augustin à Hippone, 1346 ans avant la leçon de M. Renan au collége de France. — EUGÈNE VEUILLOT : Chronique de la quinzaine.

10 NOVEMBRE. Lettre de Mgr l'évêque d'Arras. — Ernest HELLO : le Mois des âmes du purgatoire. — N. BREISCH : Influence du protestantisme sur la civilisation en Allemagne, 2e article. — J. LANDER : Rose de Bretagne, suite. — Marquis DE ROYS : de l'Origine des choses, 3e article. — A. VAILLANT : une Page de l'histoire de la Grèce. — Georges SEIGNEUR : Sixte-Quint et Henri IV. — Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue indépendante.

1er NOVEMBRE. G. VÉRAN : *Philosophie des lois au point de vue chrétien*, par M. l'abbé Bautain, suite et fin. — DE PLASMAN : M. Renan, à l'occasion de son discours au collége de France et de sa lettre à ses collègues, 4e article. — H. WALLON : M. Renan en face de la science vraie. — Augustin MARC : *le Christ et le monde*, par M. l'abbé Gabriel. — Alfred NETTEMENT : le Jour des morts. — G. DE CHAULNES : Etudes bibliographiques et critiques.

15 NOVEMBRE. G. VÉRAN : de l'Esprit de paradoxe. — L'abbé A. FAYET : de la Paix entre la raison et la foi, 2e partie. — Ch. DELONCLE : Etudes de poésie et de morale catholiques. Dante Alighieri. — G. du Fresne DE BEAUCOURT : Bonaparte et Sieyès, épisode inédit de l'histoire de la révolution française. — G. DE CHAULNES : Revue des revues. — Louis DE LAINCEL : Conseils à un critique, poésie.

Vérité historique.

AOUT. Le Paganisme ancien et le paganisme moderne, discours par le R. P. Curci, suite. — Les Origines de la souveraineté temporelle des papes, 6e article. — Hommage à des bienfaiteurs, poésie. — Henry BERTHOUD : un Sermon de dix minutes.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

Almanach *du cultivateur*, par LES RÉDACTEURS DE LA *Maison rustique du* XIXe *siècle*. — 20e ANNÉE, 1863. — 1 vol. in-16 de 192 pages, orné de 80 gravures, à la Librairie agricole ; — prix : 50 c.

Almanach *du jardinier*, par LES RÉDACTEURS DE LA *Maison rustique du* XIXe *siècle*. — 20e ANNÉE, 1863. — 1 vol. in-16 de 192 pages, orné de 60 gravures, à la Librairie agricole ; — prix : 50 c.

Almanach *du père Lajoie pour* 1863. — In-32 de 160 pages, chez Chenel, à Caen, et chez C. Dillet, à Paris ; — prix : 20 c.

Ami (l') *du cultivateur*, ou *Préceptes d'hygiène basés sur la morale, à l'usage des habitants de la campagne*, par M. le docteur Auguste MILLET (de Tours), médecin de la colonie agricole de Mettray. — 1 vol. in-12 de IV-136 pages, chez V. Sarlit ; — prix : 1 fr. 30 c.

Ouvrage couronné, en 1861, par la Société des sciences et arts de Poligny (Jura).

Balances (les) *du Bon Dieu*, par Mme Angélique ***, auteur des *Soirées du père Laurent*. — 1 vol. in-12 de 274 pages, chez Putois-Cretté ; — prix : 1 fr. 50 c.

Bibliothèque Saint-Germain.

Bibliothèques (les) *scolaires prescrites par arrêté de S. Exc. le ministre de l'instruction publique, en date du 1er juin* 1862. — In-12 de 48 pages, chez tous les libraires de Paris et des départements ; — prix : 50 c.

Bien (**le**) *qui se fait en France,* par M. l'abbé MULLOIS. — In-32 de 30 pages, à la Bibliothèque de tout le monde; — prix : 10 c.

Petits livres-images pour le temps.

Célébrités *catholiques.— S. Em. le cardinal Antonelli,* par M. Eugène VEUILLOT. — In-8° de 16 pages plus 1 portrait, chez V. Palmé; — prix : 60 c.

Christ (**le**) *et le monde,* par M. l'abbé GABRIEL, curé de Saint-Méry. — 1 vol. in-8° de LXIV-424 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 6 fr.

Dictionnaire *encyclopédique de la théologie catholique, rédigé par les plus savants professeurs et docteurs en théologie de l'Allemagne catholique moderne, publié par les soins* du docteur WETZER, professeur de philologie orientale à l'Université de Fribourg en Brisgau, et du docteur WELTE, professeur de théologie à la Faculté de Tubingue; *traduit de l'allemand* par M. l'abbé GOSCHLER, chanoine, docteur ès-lettres, ancien directeur du collége Stanislas, etc.— Tomes XVI, MYTHOLOGIE-OZIAS. — 1 vol. in-8° de 492 pages à 2 colonnes, chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 5 fr. 50 c. le volume.

Ce dictionnaire est approuvé par Mgr l'archevêque de Fribourg, et sera publié en 25 volumes, paraissant de trois mois en trois mois. — Voir pp. 206 et 379 de notre t. XXII, p. 296 de notre t. XXIII, et p. 458 de notre t. XXVII, le commencement de nos articles sur cet important ouvrage.

Eglise (**l'**) *et les lois éternelles des sociétés humaines,* par M. l'abbé F.-L.-M. MAUPIED, missionnaire apostolique. — 1 vol. in-8° de IV-578 pages, chez Mme veuve Poussielgue-Rusand; — prix : 6 fr.

Entrée (**l'**) *dans le monde,* ou *les Souvenirs de Germaine,* par Mme la comtesse DE BASSANVILLE. — 1 vol. in-8° de 340 pages, illustré par HADAMARD, chez J. Vermot; — prix : 7 fr. 50 c.

Espagne (**l'**) *religieuse et littéraire, pages détachées,* par M. Antoine DE LATOUR. — 1 vol. in-12 de VIII-364 pages, chez Michel Lévy frères, et à la Librairie nouvelle; — prix : 3 fr.

Bibliothèque contemporaine.

Etat (**de l'**) *heureux et malheureux des âmes du purgatoire,* par le R. P. Etienne BINET, de la Compagnie de Jésus; *Ouvrage corrigé* par le P. Pierre JENNESSEAUX, de la même Compagnie.—1 vol. in-12 de VIII-388 pages, chez Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

Fédération (**la**) *et l'unité en Italie,* par M. P.-J. PROUDHON. — 1re *et* 2e *éditions.* — 1 vol. in-18 de 144 pages, chez E. Dentu; — prix : 1 fr. 50 c.

Femmes (**les**) *des Pays-Bas et des Flandres,* par M. S. Henry BERTHOUD. — 1 vol. in-12 de 460 pages, chez Garnier frères, — prix : 3 fr. 50 c.

Fêtes (**les**) *de nos pères,* par M. Alfred DES ESSARTS. — 1 vol. in-12 de 370 pages, chez Dupray de la Maherie et Cie; — prix : 2 fr.

Heures (**dernières**) *sérieuses de* Charles SAINTE-FOI. — 1 vol. in-18 de XXXVI-324 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 20 c.

Histoire *des Seigneurs et de la Seigneurie de Roubaix,* par M. Théodore LEURIDAN, conservateur de la bibliothèque, des archives et du musée industriel de cette ville.— 2e PARTIE : *Histoire féodale.* — 1 vol. in-8° de 384 pages, chez Quarré, à Lille, et chez A. Aubry, à Paris; — prix : 5 fr.

Intelligence (**l'**) *des bêtes,* par M. Victor RENDU, inspecteur général de l'agriculture. — 1 vol. in-12 de IV-318 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Jardinier (**le bon**), *almanach horticole pour l'année* 1863, *contenant les principes généraux de culture, l'indication, mois par mois, des travaux à faire dans les jardins, etc., et des notions élémentaires de botanique horticole, un vocabulaire des termes de jardinage et de botanique, un jardin de plantes médicinales,* etc., par MM. VILMORIN, POITEAU, BAILLY, NAUDIN, NEUMANN, etc. — 1 vol. grand in-18 de LXXII-1592 pages, à la librairie agricole de la *Maison rustique;* — prix : 7 fr.

Lettres *de* LOUIS XVI, *Correspondance inédite, discours, maximes, pensées, observations diverses,* etc.; *avec une introduction et des notes,* par M. B. CHAUVELOT. — 1 vol. in-8° de 260 pages, chez C. Dillet; — prix : 3 fr. 50 c.

Notions *élémentaires de musique, à l'usage des maisons d'éducation,* par UN PROFESSEUR. — In-8° de 16 pages, chez A. Delmée, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 40 c.

Œuvres *de saint* LOUIS DE GONZAGUE, de la Compagnie de Jésus, *recueil authentique et complet de ses écrits, traduits, annotés et précédés d'une introduction,* par le P. Alexandre PRUVOST, de la même Compagnie. — 1 vol. in-12 de XXIV-278 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Origines (**les**) *du palais de l'Institut. Recherches historiques sur le collége des Quatre-Nations, d'après des documents*

entièrement inédits, par M. Alfred FRANKLIN, de la bibliothèque Mazarine. — 1 vol. in-8° de XIV-208 pages, chez Aubry; — prix : 6 fr.

Pape (le) *et le Czar*, par M. LAURENTIE. — In-8° de 30 pages, chez E. Dentu et chez Lagny frères; — prix : 1 fr.

Poétique, ou *Introduction à l'esthétique*, par Jean-Paul-Fr. RICHTER; *traduite de l'allemand, précédée d'un essai sur Jean Paul et sa Poétique, suivie de notes et de commentaires*, par MM. Alexandre BUCHNER et Léon DUMONT. — 2 vol. in-8° de 406 et 444 pages, chez A. Durand; — prix : 15 fr.

Prédicateur (le) *paroissial*, ou *Massillon adapté à l'usage des paroisses, pour chaque dimanche et chaque fête de l'année*, par M. l'abbé LADEN. — 3 vol. in-12, ensemble de 1352 pages, chez Mme veuve Poussielgue-Rusand; — prix : 9 fr.

Principes *de rhétorique*, par le P. Marin DE BOYLESVE, de la Compagnie de Jésus; — 2e *édit., revue et corrigée par l'auteur, suivie du précis de cinq conférences* du R. P. DE RAVIGNAN *sur l'éloquence de la chaire*. — 1 vol. in-12 de II-300 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 1 fr. 80 c.

Resolutiones, *seu Decreta authentica Sacræ Congregationis indulgentiis sacrisque reliquiis præpositæ, ab anno* 1668 *ad annum* 1861 *accurate collecta*, ab Aloisio PRINZIVALLI, insignis basilicæ Sanctæ-Mariæ in Cosmedin. Archipresbytero, SS. DD. NN. Pii PP. IX a cubiculo ad honorem, ac suffecto ab actis ejusdem sacræ congregationis. — 1 vol. in-8° de VIII-288-182 pages, chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, chez G. Mosmans, à Bois-le-Duc, et chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 6 fr.

Scènes (**les grandes**) *de la nature d'après les descriptions de voyageurs et d'écrivains célèbres*, par M. Ferdinand DE LANOYE. — 1 vol. in-12 de 382 pages, illustré de 40 gravures, chez L. Hachette et Cie; — prix : 2 fr.

Bibliothèque rose illustrée.

Si j'avais mille écus! par Mme BOURDON. — In-12 de 70 pages plus 1 gravure, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris.

Bibliothèque catholique de Lille, 36e année (1862), 4e livraison, n° 483; — prix : 6 fr. par an, et 7 fr. 50 c. par la poste.

Succès (**les**) *d'un jeune militaire*, ou *de l'Influence de la morale évangélique sur les destinées de l'homme*, par M. le docteur FIGAYROLLES. — 1 vol. in-12 de XII-316 pages, chez V. Sarlit; — prix : 3 fr.

Approuvé par Mgr l'évêque de Rodez.

Summa *aurea de laudibus beatissimæ Virginis Mariæ, Dei genitricis sine labe conceptæ, omnia quæ de gloriosissima Virgine Maria Deipara scripta præclariora reperiuntur in sacris bibliis, operibus sanctorum Patrum, decretis conciliorum, etc., necnon monumenta hagiographica, liturgica, theologica, ascetica, etc., collegit, distincte et ordinate disposuit, recensuit, dissertationibus ac notis locupletavit, atque in V partes distribuit* Joannes Jacobus BOURASSÉ, canonicus. — 12 vol. grand in-8° chacun de 750 à 800 pages à 2 col., chez Migne; — prix : 7 fr. le volume, et 80 fr. l'ouvrage complet.

Vie *de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon les quatre textes réunis de l'Evangile, avec un commentaire et des réflexions pieuses*, par M. l'abbé BÉNARD, membre de l'Académie de Stanislas de Nancy, et chef d'institution. — 2e *édition*. — 1 vol. In-12 de XIV-42? pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 3 fr.

Vie *de sainte Marie-Madeleine de Pazzi*, par le P. CEPARI, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la sainte; *ouvrage traduit des Actes des saints*, par M. l'abbé P., ancien vicaire général d'Evreux. — 2 vol. in-12, ensemble de 538 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 2 fr.

Vierge (**la très-sainte**) *Marie proposée comme modèle aux femmes et aux filles chrétiennes*, par le docteur chanoine HIRSCHER, doyen de la Faculté de théologie de l'Université de Fribourg; *traduction expressément autorisée par l'auteur, et faite sur la 4e édition allemande*, par M. l'abbé Ph. REINHARD. — 1 vol. in-12 de VIII-496 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 2 fr.

Vie (**la**) *telle qu'elle est, ou les Voix de la terre*, par M. Casimir PERROT. — 1 vol. in-12 de 284 pages, chez V. Sarlit; — prix : 2 fr.

Photographies littéraires.

Voyage *archéologique dans la régence de Tunis, exécuté et publié sous les auspices et aux frais de M. H. d'Albert, duc de Luynes, membre de l'Institut*, par M. V. GUÉRIN, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes; *ouvrage accompagné d'une grande carte de la régence et d'une planche reproduisant la célèbre inscription bilingue de Thugga*. — 2 vol. in-8°, ensemble de XVI-838 pages, chez H. Plon; — prix : 20 fr.

J. DUPLESSY.

TOME XXVIII. N° 6. *Décembre* 1862.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE XIII° FAUTEUIL.

(*Suite.*)

ARNAULT.

Voici la vie d'homme de lettres la plus mêlée peut-être aux plus grandes choses et aux plus grands noms de ce siècle, et qui n'a pas réussi pourtant à être autre chose qu'une vie d'homme de lettres. Mais Arnault est bien un des types les plus achevés des littérateurs et poëtes dits de l'empire; et nous le disons en bonne part, car nul autre parmi eux ne se montre à nous, à travers l'ombre qui déjà les enveloppe, avec une physionomie et un caractère si marqué; nul autre ne se survit mieux, sinon dans toutes, au moins dans une partie de ses œuvres.

Il était né à Paris, le 22 janvier 1766, d'une famille qui se prétendait liée, malgré une différence d'orthographe dans le nom, aux Arnauld de Port-Royal. Des Arnauld, il n'hérita pas grand chose, car, à part l'humeur frondeuse, on ne saurait être moins janséniste. Son père avait vingt-cinq mille livres de rentes, qu'il aliéna en partie pour acheter chez Monsieur, frère de Louis XVI, une de ces charges qui, à cette date, n'étant plus recherchées pour l'honneur, étaient réputées encore une source de fortune. Mais une mort prématurée et les approches de la révolution trompèrent ces espérances. Sa mère avait obtenu de Madame que les charges paternelles passeraient aux enfants. Malheureusement elles furent transformées en pensions inférieures, qui, peu à peu, allèrent se perdre dans le gouffre où s'engloutissait la fortune de la France. Toutefois, pendant quelques années, il resta à la veuve assez de débris de son opulence pour qu'elle pût pourvoir de ses propres ressources à l'éducation de ses enfants, sans être obligée d'invoquer, comme on l'a dit, la bienveillance du futur Louis XVIII. Le jeune Arnault fit ses premières études à Versailles, où son père avait dû transporter son domicile pour l'exer-

cice de sa charge. De là il fut placé au collége de Juilly, où il passa huit années. A son entrée dans le monde, la fortune paternelle était décidément perdue. Pour s'en faire une, il se mit à l'étude du droit, et entra chez un procureur au Châtelet. Mais, lui aussi, il sacrifia la chicane à la poésie. Il composa une *Sapho*, dans le vain espoir que Piccini en ferait la musique. Cependant il se liait, chez un de ses oncles, avec les hommes célèbres du temps, la plupart savants, comme Valmont de Bomare, Haüy, Fourcroy, quelques-uns littérateurs, comme Laharpe et Ducis. Il assista alors à la séance académique où Garat fut couronné pour son éloge de Fontenelle, et Florian pour son églogue de *Ruth*, ne se doutant pas qu'il serait un jour le collègue du premier et le successeur du second. En même temps, il suivait avidement le théâtre, qui l'attira toujours, et il menait un petit roman pendant lequel les vers, qui n'avaient été pour lui que le langage du plaisir, devinrent le langage du sentiment. Il multiplia les héroïdes, les élégies, les romances; mais rien de cela ne le faisait vivre. Madame alors se l'attacha comme secrétaire de cabinet; et, pour l'arracher à une passion folle, sa mère l'envoya à Amiens. Quoiqu'il n'eût que vingt ans, il s'y maria. Il n'épousa pas la richesse, car la dot de sa femme ne fut bientôt que du papier. D'autre part, les mille écus de sa charge chez Madame étaient mal payés. Pour faire ratifier ce traitement incertain, il acheta, en 1788, une charge d'officier dans la garde-robe de Monsieur. C'était mal choisir son temps; c'était, remarque-t-il lui-même, se faire marchand de poissons après Pâques. Au moins pouvait-il espérer de trouver auprès d'un prince lettré encouragement et appui dans sa vie littéraire; mais le prince ne le remarqua pas d'abord, et un an s'était écoulé sans qu'il lui eût adressé un seul mot. Cependant Arnault était engagé avec plus d'ardeur que jamais dans les lettres. A l'occasion de son entrée dans une loge maçonnique, il venait de composer une scène lyrique dont le succès l'avait ramené vers le drame. Après un essai d'opéra, il s'était jeté dans la composition d'une tragédie dont *Gil Blas* lui avait fourni le sujet. Cette tragédie faite, il en avait entrepris une autre, *Marius à Minturnes*. Et Monsieur ne voyait rien! Aussi, comme le poëte s'en venge, et après cinquante ans, dans ses *Souvenirs d'un sexagénaire!* « Monsieur, à tout prendre, écrit-il, était un garçon d'esprit! » Mot sans respect, et partant sans convenance. Pour comble, une réponse étourdie qu'il fit à l'occasion du *Charles IX* de Chénier irrita son patron; mais il répara sa faute par une pièce de vers qui le remit bien

avec lui. Monsieur venait de s'apercevoir qu'il avait un poëte dans ce jeune officier. Ce fut bien mieux après *Marius*. Arnault travaillait alors à faire représenter sa tragédie. Sur les conseils du souffleur de Le Kain, il l'avait réduite de cinq actes à trois, et il obtint qu'elle fût mise en répétition. Monsieur se la fit donner à la dérobée, et porta sur elle un jugement juste, et un pronostic que l'événement retourna à l'avantage de l'auteur. « Il y a du talent, dit-il, mais une pièce sans « femmes est d'un genre trop austère. » Et il ajouta qu'elle ne réussirait pas au théâtre. Elle réussit pourtant, et Monsieur, oubliant qu'il avait été faux prophète, prit part à ce succès et se montra dès lors plein d'affabilité pour le jeune poëte. Il ne parlait plus avec lui que vers et théâtre, et ne manquait jamais de le saluer, à son lever, de quelques-unes de ces citations coquettes que lui fournissait une excellente mémoire. *Marius*, représenté pour la première fois le 19 mai 1791, fut donc bien accueilli. A peine y eut-il au premier acte un signe de désapprobation, aussitôt couvert par les applaudissements. Demandé par le public, l'auteur ne descendit pas sur la scène et se contenta de saluer de la loge où il se trouvait avec sa famille ; innovation digne et modeste, qui fut généralement approuvée. — On se souvient encore de *Marius*, et, de toutes les tragédies d'Arnault, c'est la seule, à part les *Vénitiens*, qui demeure attachée à son nom : Arnault, l'auteur de *Marius*. Sans rôle de femme, elle est froide pourtant ; sans action possible, elle se réduit à une seule situation : celle du héros épouvantant d'un regard l'esclave cimbre ; le reste, personnages et dialogue, n'est guère que du remplissage dramatique. Mais, dans plusieurs tirades, il y a un écho de Lucain et de Corneille, écho aujourd'hui bien affaibli, et qui ne trouvait que dans le milieu de la révolution et de l'empire tout le retentissement de ses ondes sonores. A tout prendre, c'est un fragment épique plutôt qu'un drame. Néanmoins, à partir de ce jour, Arnault prit rang parmi les gens de lettres : tous, Laharpe excepté, l'accueillirent avec faveur. Sur l'invitation de Palissot, il se mêla au groupe qui, sous le nom de famille de Voltaire, escortait son sarcophage au Panthéon. Monsieur ne le trouva pas mauvais ; il accepta même la dédicace de *Marius ;* mais, dès le lendemain, il partait pour Coblentz, laissant derrière lui l'auteur sans charge et sans pension. Rendu au moins à l'indépendance, Arnault s'abandonna à toute sa passion littéraire, sans même se laisser distraire par la passion politique. Il a pu se rendre ce témoignage : « Je n'ai été ni acteur ni confident de quelque faction que ce soit à

« cette époque. » Mais, les acteurs, sans complicité ni confidence, il les a bien connus, et il en trace dans ses *Souvenirs* des portraits bien dessinés. Témoin sympathique des événements, il nous en a également laissé une peinture vive et intéressante. — Cependant il composait des tragédies. A la fin de 1791, il présenta aux comédiens une *Lucrèce* qui fut reçue avec enthousiasme. Elle était en rapport avec le temps. Pour se concilier tous les partis, elle les mettait tous aux prises : mauvaise spéculation, qui, comme il arrive toujours en pareil cas, ne satisfit personne. Quand *Lucrèce*, préparée à grands frais, parut en mai 1792, elle fut applaudie tour à tour par une moitié de l'auditoire, jamais par l'auditoire entier. Son succès ne répondit donc à l'espoir ni de l'auteur ni des comédiens.

Les produits du théâtre ne remplaçant pas encore la pension partie pour l'exil, Arnault chercha un emploi lucratif dans la fabrication des assignats ; mais, nullement révolutionnaire, et même légèrement aristocrate, comme on disait alors, il courut des dangers pendant les journées de septembre. Aussi, il s'échappa de Paris, s'enfuit à travers champs jusqu'à Amiens ; de là, il se rendit à Boulogne et fit voile pour l'Angleterre, puis il visita Ostende et Bruxelles. Rentré en France afin de ne pas passer pour émigré, il fut incarcéré à Dunkerque, avec la ville pour prison. Il obtint enfin sa liberté définitive, passa par Lille et revint à Paris en pleine terreur. Il faut lire dans ses *Souvenirs* cette odyssée romanesque, à laquelle des dangers réels ne suffisent pas à donner une couleur tragique. A Londres et dans toutes les villes, il s'était consolé par la fréquentation et l'étude du théâtre. Ainsi fera-t-il toujours. D'étape en étape, il se livrait lui-même à la composition théâtrale. Rentré à Paris, il s'y remit avec une nouvelle ardeur, fit pièces sur pièces, et songea à faire jouer celles qui étaient achevées. Il commença par un vaudeville, une *Tentation de saint Antoine*, qui scandalisa jusqu'à un public bien guéri alors pourtant de fanatisme et de superstition. Avec Méhul, il essaya de nouveau du drame lyrique dans *Phrosine et Mélidore*, sujet emprunté à Gentil-Bernard. Mais, en un temps où la tragédie réelle courait les rues, c'était à la tragédie fictive qu'il aimait surtout à revenir. Il est vrai qu'il y cherchait des allusions, même contre Robespierre. Tel était son *Cincinnatus*, non encore achevé lorsque la mort du monstre dénoua si tragiquement le drame sanglant de sa vie. A ce point de vue, cette catastrophe contraria le poëte, réduit désormais à remplacer par le tableau sans courage de ce qui avait été le tableau audacieux de ce qui devait être. Retiré

dans la vallée de Montmorency, il reproduisait ses propres affections dans une tragédie d'*Oscar*, empruntée d'Ossian alors à la mode, lorsqu'il entreprit un voyage dans le Midi, pour la seule spéculation qu'il ait faite de sa vie. Sans s'en douter, il allait au-devant de Bonaparte. A Marseille, où il vivait journellement avec Lucien, commissaire des guerres, il dîna en face du jeune général qui allait prendre le commandement de l'armée d'Italie. Le général et le poëte, sans avoir échangé six paroles, gardèrent souvenir l'un de l'autre. — Arnault revint à Paris, où il fit mettre son *Oscar* à l'étude. Malgré Talma, la pièce ne réussit guère pour son honneur et pour sa bourse. Elle n'eut qu'une douzaine de représentations, et les treize ou quatorze cent mille francs en assignats qui lui furent comptés pour droits d'auteur se réduisirent à 700 francs de produit net. — Il envoya *Oscar* au vainqueur de Rivoli, qui lui-même, on le sait, raffolait d'Ossian, avec invitation de « le lire entre deux victoires. » — Avec un peu moins de précipitation, il aurait pu lui porter lui-même sa pièce, car alors le général Leclerc l'emmena en Italie. Jeune, beau, plein d'esprit et d'entrain, il fut bien accueilli du général, qui lutta avec lui d'esprit et de coquetterie. Au bout de quelque temps, Bonaparte le chargea d'une mission pour les îles Ioniennes, où il s'agissait d'organiser le gouvernement et l'administration. A l'exemple de Lycurgue, qui aimait mieux donner des lois que de présider à leur exécution, il abdiqua dès qu'il fallut gouverner, et revint trop tôt au gré de Bonaparte. Chemin faisant, il visita Naples, il visita Rome qu'il ne comprit pas, comme on peut en juger par cette seule phrase, d'une légèreté si inintelligente, empruntée à ses *Souvenirs :* « Les papes, en attachant la « croix aux temples du paganisme, me rappelaient la prétention de ces « filous qui croient acquérir la propriété d'un mouchoir parce qu'ils « y mettent leur marque. » Avant de rentrer en France, il passa par Venise, composa sur les lieux mêmes sa tragédie des *Vénitiens* commencée l'année précédente, et l'acheva à Lyon. Il la lut à Bonaparte dans cet hôtel de la rue Chantereine dont il était un des plus assidus visiteurs. Dans cette pièce, d'abord les deux amants ne mouraient pas, et leur amour, malgré la désobéissance aux lois de la famille et de l'Etat, trouvait grâce, par sa générosité, devant les inquisiteurs. Ce dénoûment heureux plut beaucoup à la lecture, surtout aux femmes, et Bonaparte lui-même pleura un moment; mais, se reprenant aussitôt, il dit à l'auteur : « Je regrette mes larmes. Ma douleur n'est qu'une « émotion passagère, dont j'ai presque perdu le souvenir à l'aspect

« du bonheur des deux amants. Si leur malheur eût été irréparable, « la profonde émotion qu'il eût excitée m'aurait poursuivi jusque dans « mon lit. Il faut que le héros meure ! » En vain Joséphine demanda grâce : la sentence de mort fut ratifiée par le poëte, qui s'en trouva bien, et releva ainsi sa pièce des bas-fonds du roman à la hauteur tragique. En la dédiant au général, « membre de l'Institut, » il ne manqua pas de reconnaître que l'idée du cinquième acte lui était due. Les *Vénitiens* ne furent représentés que deux ans plus tard, le 16 octobre 1799, et après toute sorte de tracasseries de police. Arnault ayant refusé la communication de sa pièce, les comédiens demandèrent de la faire en leur nom. Il y consentit, mais prévint qu'il se refuserait à tout changement. La répétition générale eut lieu, et on se sépara en disant : A demain ! Le lendemain, la police exigea le changement de toutes les formules du mariage chrétien, « auxquelles tien« nent avec tant d'opiniâtreté, disait-elle, les prêtres et leurs crédules « et perfides suppôts ; » et elle ajoutait en marge du manuscrit : « Point de prêtres ! point de prêtres ! » Arnault ayant tenu bon, l'affiche du jour dut porter ces mots : « Indéfiniment ajournée ! » Mais Palissot raccommoda tout, et la pièce fut jouée sans changement. Talma et Mme Vanhove, qui avaient l'un pour l'autre les sentiments de leur rôle, ajoutèrent à son émotion poétique, et tirèrent de vrais pleurs de tous les yeux. Plus tard, en 1807, le sévère Geoffroy fit aux *Vénitiens* un procès rétrospectif, et les condamna. « Mauvais drame, « dit-il, mal conçu, mal écrit, terminé par le ministère du bour« reau ! » Et il conclut en disant : « Renvoyé à Londres ! Laissons « aux Anglais leurs échafauds, leurs exécutions, leurs horreurs mons« trueuses ! » Vicissitudes du goût ! A Londres, la pièce risquait non de plaire, mais d'être condamnée, car il ne faut pas la comparer avec l'*Othello* et la Venise de Shakspeare. Elle est trop timide, et ce que nous lui reprochons aujourd'hui, c'est de ne pas respirer assez cette horreur du théâtre anglais, dont le simple essai lui était, au tribunal de Geoffroy, un crime atroce. Mais, à sa date, elle était hardie dans la conception et dans le style, et c'est la seule où la muse tragique d'Arnault, toujours nue, roide et froide comme tout l'art de son temps, ait atteint l'émotion et le pathétique.

Dans l'intervalle, Arnault était monté sur le vaisseau-amiral pour accompagner Bonaparte en Egypte. Pendant la traversée de Toulon à Malte, ils causèrent beaucoup d'Homère, d'Ossian, de toutes sortes de choses littéraires. La conversation, haute et familière, faisait mille

méandres et traversait tous les espaces. Un jour, s'interrompant, Bonaparte dit à Arnault : « Faisons une tragédie ensemble. — Volon-
« tiers, répondit le poëte qui avait la riposte vive, mais quand nous
« aurons fait ensemble un plan de campagne. » Et de rire ! puis oreille tirée, la grande familiarité de Bonaparte. — A Malte, Arnault est laissé pour remplacer son beau-frère malade, Regnault de Saint-Jean-d'Angely. Regnault guéri, il profite du départ d'un vaisseau et se rembarque, non pour l'Egypte, mais pour la France. Il en avait assez de ce milieu militaire un peu grossier, où il n'était rien, pas même membre de l'Institut, titre qui, à défaut d'autre chose, lui aurait valu quelque considération. Dans la traversée, capturé par les Anglais, il est échangé à Cagliari, puis conduit à Gênes, à Turin, où il se console, comme toujours, au théâtre. Dans une de ses heures d'isolement et de mélancolie, il essaya pour la première fois de la fable, et, n'en pouvant venir à bout : « Je ne ferai jamais de fables, s'écria-
« t-il, je le vois bien. » Une circonstance l'y ramena. Ayant un tort à reprocher à quelqu'un, il voulut riposter, mais à la sourdine. L'idée alors lui vint d'une fable, puis d'une autre. Son homme était propriétaire d'un journal de la direction duquel il se reposait sur un littérateur. Or, ce littérateur, qui était de ses amis, lui demandait souvent des vers pour sa feuille. Il lui donna ces fables, où, sans être prévenu, on ne pouvait voir aucune intention hostile. Elles furent goûtées du public, et même de leur victime, qui trouva piquant qu'on l'eût attaqué sur son propre terrain. Cette espièglerie les réconcilia. Affriolé par le succès, Arnault poursuivit. Désormais, tout pour lui se traduisait en fables, qui bientôt formèrent un gros recueil. Il ne songeait pas à les publier, lorsque Millevoye vint lui proposer l'échange d'un cheval, mais avec cinquante louis de retour. « Cinquante louis, dit Arnault,
« je suis loin de les avoir. — Vous les avez en portefeuille, reprit Mil-
« levoye : donnez-moi cinquante fables. » De la main de Millevoye, les fables ne firent qu'un saut chez le libraire, et elles réussirent de manière à ce que tous furent contents de leur marché. C'était en 1812. Dussault, dans les *Débats* (17 janvier 1813), célébra leur naissance par un excellent article, dans lequel il en faisait bien ressortir le caractère distinctif et original. Après l'exorde obligé sur la Fontaine, il remarquait qu'elles appartenaient bien à leur auteur, et cela à double titre : parce qu'il en avait inventé tous les sujets, et parce qu'il y avait traduit sa propre passion. Or, cette passion, ajoûtait le critique, c'est la satire. En effet, à part quelques fables véritables, conformes à la poé-

tique ordinaire du genre, presque toutes ont la forme épigrammatique. Aussi, lorsque, une quinzaine d'années plus tard, M. Villemain eut à recevoir à nouveau le fabuliste à l'Académie, il ne manqua pas, sa nature l'y portant du reste, de lui emprunter le trait de l'épigramme pour l'égratigner à la fois et le caresser : « Vous avez trouvé « à cueillir, lui dit-il, dans ce champ moissonné. Là où nulle compa- « raison n'est possible, une part d'originalité vous est acquise. Vos fa- « bles ont un caractère à vous. Elles sont, j'en conviens, quelque peu « satiriques ; en les lisant, on ne s'écriera pas à chaque page : *le bon-* « *homme !* » Et il ajoutait, pour cicatriser aussitôt la blessure : « Mais « on dira toujours : *l'honnête homme !* » Scribe, son successeur à l'Académie, a dit dans le même sens : « C'est Juvénal fabuliste. On a « reproché à Florian d'avoir mis dans ses bergeries trop de moutons; « peut-être dans les fables de M. Arnault y a-t-il trop de loups. » La plupart des fables d'Arnault sont donc des épigrammes, soit dans le sens actuel du mot, soit dans le sens plus étendu des anciens. Toutes sont conçues en vue de la pointe finale, et seulement en vue de cette pointe. De là l'absence d'action, de drame, de caractères, de couleurs, de détails variés ; de là ce qu'elles ont d'un peu brusque et de violent; mais là même est leur mérite et leur distinction. Depuis la Fontaine, deux fabulistes seulement ont peut-être atteint l'originalité : M. Viennet dans la fable politique, et Arnault dans la fable serrée, laconique, aiguisée en pointe. Du reste, quelquefois Arnault a atteint la douceur mélancolique, l'aménité attendrie, que Dussault regardait comme un des caractères les plus aimables de l'apologue, témoin sa *Feuille*, postérieure, il est vrai, de quelques années au premier recueil, cette douce élégie, composée par une pâle matinée de janvier 1816, à la veille du départ pour l'exil, et laissée comme un adieu à sa famille :

— « De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ? » — « Je n'en sais rien.
L'orage a frappé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le Zéphyre ou l'Aquilon
Depuis ce jour me promène
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,

Où va la feuille de rose,
Et la feuille de laurier. »

Millevoye vit de sa *Chute des feuilles;* la *Feuille* d'Arnault le soutiendra, plus que le lourd navire de quelque gros poëme, sur le fleuve du temps. Cette feuille, c'était lui; ce chêne, c'était l'empereur, longtemps son soutien. Mais nous n'en sommes pas là encore. Pendant longtemps il devait trouver l'appui du chêne impérial. — De retour à Paris, il y vit naître la spéculation du *Lycée*, où des lectures étaient faites, à jours fixes, par des danseurs à la mode, lectures suivies de danses exécutées par des auteurs à la mode aussi. Lectures et danses se compliquaient de concours poétiques, dont les prix étaient décernés par quatre littérateurs qui, tous les mois, devaient publier un recueil de toutes les pièces, avec compte rendu des principaux ouvrages nés pendant cette période, le tout aux appointements de 1,200 francs. Avec Legouvé, Laya et Vigée, Arnault fut un des quatre membres du jury. C'était du pain, au prix, il est vrai, de bien des attaques. En même temps, il acceptait l'article théâtre dans le *Propagateur*. La création de l'Institut ayant remis en honneur les sociétés savantes et littéraires, une société philotechnique s'établit, dont il fit encore partie. Bientôt après, il entrait à l'Institut lui-même, dans la section de poésie, préféré à Parny et à Lemercier, ses concurrents. Vint la révolution du 18 brumaire, dans laquelle il joua un rôle très-actif; rôle d'aide de camp allant et venant du général aux principaux initiés, et de ceux-ci au général; rôle aussi de rédacteur de proclamations, travail auquel l'associa Regnault de Saint-Jean-d'Angely. Dans le même esprit, il composa même une chanson, proclamation à l'usage du peuple. Là s'arrêtent ses *Souvenirs*.

Après le 18 brumaire, il fut attaché à Lucien, alors ministre de l'intérieur, qui le choisit pour chef de la division de l'instruction publique et des théâtres. L'année suivante, il accompagna Lucien dans son ambassade à Madrid, où il prononça un discours sur l'alliance des gens de lettres dans les deux pays. Quelques mois après, il revint prendre sa place dans l'instruction publique, sous le ministre Fourcroy, et, pendant huit années, il se montra serviable à tous les talents. Il souffrait pourtant de sa position secondaire, et de ce que le premier consul, ne pouvant le prendre au sérieux, l'entretînt de littérature et non de diplomatie. En 1802, il fit jouer sa tragédie de *Don Pèdre, ou le Roi et le laboureur*, sujet emprunté au théâtre espagnol et ex-

ploité déjà par Collot-d'Herbois, qui ne réussit pas devant le public, et ne le mit pas mieux avec le premier consul. « Arnault, lui dit celui-ci « pour tout compliment, votre laboureur est un tribun. » A la création de l'Université, il devint conseiller et secrétaire général sous Fontanes, avec qui il ne put entièrement sympathiser. Le tranchant de l'un, le mordant de l'autre n'allaient point ensemble. Puis l'esprit frondeur et voltairien d'Arnault repoussait l'esprit monarchique et religieux de Fontanes. De son passage à l'Université, il reste des discours et des rapports, qui ont été réunis dans ses œuvres et n'y ont pas été plus remarqués qu'ils ne l'avaient été dans leur temps.

Cependant la classe littéraire de l'Institut à laquelle il appartenait était devenue l'Académie française. Comme directeur, il y porta plusieurs fois la parole. Il reçut Daru, fut de la commission du dictionnaire, et parfois lut des scènes de ses tragédies : *les Guelfes et les Gibelins*, *Zénobie*, n'osant plus les porter au théâtre. Mais comme tous les poëtes petits et grands de l'époque, il chanta l'*Hymen*, il chanta la *Naissance*, assuré ici d'un meilleur succès ; il célébra même l'empereur dans le poëme héroïque de *Scipion*, représenté à Saint-Cyr.— Au mois de février 1813, au milieu des craintes d'invasion, il tenta de rentrer au théâtre par son drame de la *Rançon de Duguesclin*, qui fut sifflé. A la première restauration, il se ressouvint de Monsieur et se présenta à Louis XVIII, qui le reçut bien et n'y pensa plus. Sa place fut supprimée sans compensation. Mais il la reprit au retour de l'île d'Elbe, et dirigea même provisoirement l'instruction publique avec une modération digne d'éloges. Malheureusement, il voulut aussi se mêler de politique, se fit élire député de Paris à la chambre des représentants, et par là se perdit. A la seconde abdication, son nom fut placé sur la liste des exilés, où Louis XVIII, irrité peut-être encore de quelques épigrammes, crut devoir le laisser. — Il se réfugia d'abord en Belgique, puis en Hollande, dont le roi accepta la dédicace de son *Guillaume de Nassau*. Dans son exil, à Bruxelles notamment, il écrivit des articles de journaux vifs et mordants, préludant ainsi aux petites vengeances qu'il devait exercer plus tard dans le *Miroir*. Cependant ses amis travaillaient à obtenir son retour. On préparait à la Comédie-Française sa tragédie de *Germanicus*, du succès de laquelle dépendait, disait-on, sa grâce. La représentation, qui eut lieu le 22 mars 1817, devint un champ de bataille où les passions politiques seules, et non les lettres, furent en lutte. La force armée dut séparer les combattants, et l'autorité interdire une représentation nouvelle.

Plus modéré que ses amis, Arnault écrivit dans la préface de sa pièce : « Je remercie le gouvernement d'avoir permis la représentation, et « encore plus de l'avoir interdite. » — Deux ans après, il fut rappelé. Deux ans encore, et Napoléon, mourant à Sainte-Hélène, léguait, par son testament, « cent mille francs au vertueux Arnault. » Pour acquitter la reconnaissance de ce legs, Arnault écrivit, en style de panégyrique, une vie politique et militaire de Napoléon, — trois volumes in-folio, — ornée de planches dessinées par Horace Vernet et les principaux artistes. En même temps, il reparaissait au Théâtre-Français avec ses *Guelfes*, son *Pertinax*, son *Lycurgue*, et y faisait reprendre *Germanicus*. Malgré sa froideur et son manque d'intérêt, *Germanicus* eut quelques représentations ; quant aux autres tragédies, elles trouvèrent à peine grâce devant un public que la mort de Talma avait déshabitué de la tragédie impériale, et que la nouvelle école littéraire allait attirer au drame romantique. — Sous le ministère Martignac, l'Académie, qui avait souscrit aux œuvres de l'exilé, qui avait sollicité son retour, qui l'avait toujours regardé comme un des siens malgré l'exclusion de l'ordonnance royale de 1816, obtint de le rappeler dans son sein, en même temps qu'Etienne, par une élection nouvelle. Arnault témoigna sa reconnaissance à l'Académie en termes très-réservés pour le pouvoir qui l'avait exclu. Elu aussitôt directeur, il répondit au discours du comte de Ségur. Deux ans après, en la même qualité, il présidait à la réception de Jay, successeur de Montesquiou, et parlait avec justice et éloge du ministre dont il croyait avoir à se plaindre. En 1833, à la mort d'Andrieux, il lui succéda sans difficulté comme secrétaire perpétuel. A peine eut-il le temps d'en exercer les fonctions. L'année suivante, au retour d'une promenade, il mourait sans agonie, et hélas ! aussi sans retour religieux. — Tel fut cet homme, honorable en somme, disent ceux qui l'ont connu ; personnage considérable, comme on a pu en juger par cet article, mais pour qui nous ne pouvons sentir une grande sympathie. Aujourd'hui que les passions dont il a vécu sont éteintes ou transformées, il ne peut plus être, même pour ses meilleurs amis, que l'auteur de jolies fables et des piquants *Souvenirs d'un sexagénaire*.

---

179. **L'ANGE** *consolateur dans les peines de la vie*, par M. l'abbé V. Postel, missionnaire apostolique. — 1 volume in-18 de viii-138 pages (1861), chez Blériot; — prix : 2 fr.

Ce petit livre vient s'ajouter heureusement à tant d'autres par lesquels des âmes chrétiennes et charitables s'efforcent de rappeler aux affligés les grands motifs de consolation qui découlent de notre foi. On les retrouve ici exposés avec simplicité et onction dans une douzaine d'entretiens entre l'âme affligée et l'*Ange consolateur*, suivis chacun d'une touchante prière. L'auteur nous prévient qu'il a traduit et inséré presque textuellement dans cet opuscule le traité de *la Croix allégée*, du P. Pinamonti, de la Compagnie de Jésus, livre trop peu connu en France, aussi bien que les autres ouvrages de piété du même religieux. Ce qui est plus connu, c'est l'admirable chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, intitulé : *du Chemin royal de la sainte croix*, qu'on retrouve ici reproduit presque en entier, mais qu'on ne se lasse point de lire avec une véritable consolation. — Un chapitre d'exemples bien choisis, de pensées et extraits divers de Bossuet, de saint François de Sales, de Bourdaloue et de Rodriguez, terminent dignement ce petit volume. — Nous le recommandons comme un don précieux à faire à ceux qui souffrent; et qui n'a pas à souffrir dans cette vallée de larmes?

180. **L'APOTRE MISSIONNAIRE** *évangélisant toutes les classes de la société et parlant à tous, aux hommes surtout, le langage de la foi, de la raison et du cœur*, par M. l'abbé C. Grison. — 5 volumes in-12, au bureau de la *Tribune sacrée*; — prix : 3 fr. le volume.

M. l'abbé Grison nous adresse, en réponse à notre critique des cinq premiers volumes de son *Apôtre missionnaire* (p. 111 du présent volume), ce qu'il appelle modestement *un mot;* or, ce mot a dix pages. Force nous est donc de l'analyser et de n'en présenter ici que les points les plus saillants. Inutile de le dire, nous citerons textuellement.

L'auteur de l'*Apôtre missionnaire* déclare d'abord « qu'il n'examinera pas « jusqu'à quel point il faut croire à l'impartialité d'un bibliographe qui com« mence une notice critique par annoncer qu'il *va juger très-sévèrement* le livre « dont il entreprend de rendre compte. » Selon lui, il y a dans ce procédé une *bévue* qui dénote un parti pris d'avance de flageller à tort ou à raison un ouvrage (1). — Là pourtant n'est pas tout le mal. La critique de la *Bibliographie catholique* est, selon lui, *fausse et calomnieuse*.

(1) La première condition de toute critique littéraire consciencieuse étant

Elle est *fausse* relativement *au titre, au plan, au fond et à la forme* de l'ouvrage.

« *Fausse* quant *au titre.* » M. l'abbé Grison n'estime pas que la réunion de ces deux mots *Apôtre missionnaire* soit un pléonasme *absurde* (2) ou un non-sens capable de *révéler clairement le peu de fond qu'on doit faire sur tout l'ouvrage.* Il se demande « depuis quand le titre d'un livre a suffi pour en ré-« véler le mérite et en faire apprécier la valeur (3); » il ne trouve pas « bien « prouvé que l'idée d'apôtre emporte toujours celle de missionnaire. Un bon « curé dans sa paroisse peut être un apôtre par son zèle, par ses vertus, par « son dévouement, et cependant il n'a jamais été dans les idées reçues de lui « donner le nom et la qualité de missionnaire, nom qui ne s'applique qu'aux « ouvriers évangéliques distribuant le pain de la parole divine, non pas à une « paroisse seule, mais à plusieurs qu'ils vont parcourir successivement (4). » — Donc, « il n'y a pas ombre de pléonasme dans le titre de l'*Apôtre mission-« naire*; donc, la critique qu'on en fait est *fausse* (5). »

Le plan de l'ouvrage, d'après le bibliographe, n'aurait pas davantage sa raison d'être et ne serait nullement utile ni praticable, et cela, parce qu'on ne rencontre jamais d'auditoires composés exclusivement tantôt de pauvres, tantôt de riches, tantôt de pécheurs, tantôt d'indifférents, ici d'incrédules, là d'impies. « Quand même il en serait ainsi, ce qui n'est pas toujours vrai, est-ce une « raison pour ne pas permettre à l'orateur chrétien des stations spéciales, éta-« blies d'après un plan suivi, concourant à un même but, visant au même ré-« sultat (6)?... Pourquoi donc ne s'attacherait-il pas spécialement à prêcher « tantôt la résignation aux pauvres et tantôt la charité aux riches, ici à tou-« cher les indifférents, là à convaincre les incrédules, d'autant plus que lors-« qu'il réussit à se faire goûter des pécheurs et des impies, il est assuré d'im-

---

un sérieux examen du livre à juger, il est évident qu'au moment où l'on prend la plume pour rédiger un compte rendu on a une opinion formée et l'on sait parfaitement si l'on va louer ou blâmer. Comment donc serait-ce commettre une *bévue* que de le dire franchement?

(2) Nous lisons cette épithète inconvenante dans la réclamation qui nous est adressée; nous ne la trouvons pas dans notre article.

(3) Aussi, n'avons-nous pas établi cela en principe, et nous sommes-nous bornés, pour le cas présent en particulier, à faire connaître notre impression.

(4) *Prêcher à l'apostolique,* c'est prêcher comme doit le faire tout vrai *missionnaire.* Si la parole du missionnaire n'est pas simple, claire, vive, entraînante comme celle de l'apôtre, le but de sa prédication est manqué. Cela est si vrai, qu'un livre de sermons du pieux Chevassu, destiné à MM. les curés, est intitulé : *le Missionnaire paroissial.*

(5) Nous n'admettons pas du tout cette qualification; on vient de voir pourquoi.

(6) Beaucoup de paroles pour dire fort peu de choses. Jamais nous n'avons nié la convenance, dans certains cas donnés, de ce qu'on appelle la spécialité. Ce que nous regardons comme une utopie, ce qui constituerait, selon nous, un véritable malheur pour les âmes, c'est le système qui voudrait ériger la spécialité en règle, au lieu de la laisser ce qu'elle doit être, une exception.

« pressionner plus favorablement encore les âmes ferventes et les bons chré-
« tiens (7). »

S'agit-il maintenant *du fond et de la forme?* même parti pris, même malveillance, même fausseté que dans le reste de l'article. Fausseté, lorsque l'amer critique ne voit dans *l'Apôtre missionnaire* que l'homme qui parle, malgré les pensées et les textes de l'Ecriture sainte dont toutes les instructions sont le continuel développement (8)... Fausseté, lorsque, pour donner une idée du style, le bibliographe cite une page où l'auteur combat le vice de l'intempérance. « De tous ceux, prêtres ou laïques, qui ont été priés de lire attentive-
« ment cette page, aucun n'a pu découvrir en quoi elle présenterait quelque
« chose d'inconvenant ou d'indigne de la chaire chrétienne dans la circon-
« stance dont il s'agit; loin de là, on a été jusqu'à dire : Ce passage, lui aussi,
« présente de véritables beautés, et si cette page est une des moins bonnes du
« livre, consolez-vous, votre ouvrage est un chef-d'œuvre qui peut défier ses
« détracteurs (9). » Fausseté enfin, lorsque M. le bibliographe pousse la mauvaise foi jusqu'à mettre au nombre de ses récriminations quelques incorrections typographiques, comme fléau *dévasteur* pour *dévastateur* (10), et jusqu'à attaquer l'orthodoxie de l'auteur au sujet d'une *âme qui passe de la mort du*

(7) Nous le nions positivement. Une suite d'instructions qui ne tendraient qu'à éclairer les incrédules ou les impies ne serait nullement du goût d'un auditoire mixte, où les impies et les incrédules sont l'imperceptible minorité. Le prêtre a le devoir, nous ne saurions trop insister sur ce point, de parler à tous et sur tout. A part les exceptions, que tout le monde admet, on ne trouve guère que dans les réunions dites de la Sainte-Famille ou de saint François-Xavier, dans les confréries de jeunes filles encore, les auditoires spéciaux, tels que M. l'abbé Grison les entend.

(8) Nous n'avons pas dit qu'il y eût absence complète de textes de l'Ecriture dans l'*Apôtre missionnaire*; nous nous sommes plaints de leur rareté. Si M. l'abbé Grison n'ajoute pas foi à notre assertion, qu'il relise les sermons sur la prière, la messe et la confession, entre autres (t. II, p. 262 et 279; t. III, p. 252). Dans des sujets de cette importance, l'homme a peu à dire; il appartient surtout à la voix de Dieu de se faire entendre. Est-ce qu'un texte ou deux suffisent pour cela? — De la tradition, pas trace davantage. On annonce bien, par exemple, qu'on va interroger l'Eglise et les siècles chrétiens (t. III, p. 251); mais on trouve plus facile de remplacer les austères enseignements des Pères par *la nuit sombre, la tempête qui rugit, les frimas amoncelés, l'ouragan furieux*, etc... Pauvre parole humaine! Saint Paul t'a bien définie : *Æs sonans aut cymbalum tinniens.*

(9) Nous avons condamné la phraséologie plus ou moins descriptive dont l'auteur de l'*Apôtre missionnaire* se montre trop prodigue, parce que les saines traditions de la chaire la condamnent : nous maintenons ce jugement. Que nous rencontrions ici ou là des contradicteurs, il n'y a pas lieu de s'en étonner : telle est l'ordinaire condition des critiques. Ce qui les console, c'est la pensée qu'un peu d'étude, de réflexion et de temps finit par montrer clairement à ces contradicteurs que *tout ce qui brille n'est pas or.*

(10) Est-ce aussi au typographe qu'il faut imputer les *étiolements*, etc.?

temps à la mort de l'éternité, « comme si cela ne pouvait pas se dire de l'âme « du pécheur mourant, qui passe ici-bas par les horreurs d'un affreux trépas, « avant d'être livrée aux horreurs de la mort éternelle (11). »

Ce qui est plus grave encore, c'est que à la *fausseté* est venue s'adjoindre la *calomnie*.

« Une critique est *calomnieuse*, dit M. l'abbé Grison, lorsqu'elle porte la « malignité jusqu'à mettre en suspicion la probité et la bonne foi d'un au- « teur, révoquant en doute et la valeur et la véracité des témoignages flatteurs « rendus en faveur de son livre (12). » Or, c'est ce qu'a fait le critique, qui, par ses insinuations malveillantes, laisse assez entrevoir ce qu'on doit penser de ces certificats d'orthodoxie, de talent, d'à-propos, etc..., pure affaire de complaisance ou de camaraderie, ou même pur artifice de la réclame, qui met ce qu'elle veut sur le compte d'admirateurs anonymes. « Si, personnellement, il « avait quelques doutes à ce sujet, ne pouvait-il pas, ne devait-il pas, avant « d'ébruiter ces doutes à son de grosse caisse, demander à être éclairé sur ce « point, et des centaines d'autographes auraient suffi sans doute à lui prouver « l'authenticité de ces éloges (13). »

Suivent ici treize extraits de lettres adressées à M. l'abbé Grison, et dont M. le Directeur de la *Bibliographie* a eu les originaux entre les mains, de même que ceux de beaucoup d'autres. Elles portent la signature des RR. PP. Félix et Caussette, de M. l'abbé Aubry, supérieur du grand séminaire de Reims, et d'autres ecclésiastiques moins connus (14).

---

(11) Nous admettons parfaitement ce commentaire; mais il ne détruit pas notre critique. Rien n'est moins exact que la locution qu'on cherche à défendre.

(12) L'auteur de l'*Apôtre missionnaire*, préoccupé outre mesure du soin de se défendre, va beaucoup trop loin, et il a écrit là quelques lignes qu'il regrettera certainement plus tard. Il a oublié la définition de la calomnie. Nous ne sommes coupables à son égard d'aucune fausse imputation qui puisse lui être nuisible; nous avons simplement provoqué la production de pièces qui, en définitive, peuvent servir sa cause, si elles sont réellement telles qu'il les annonce. Où est le mal? Il y en aurait beaucoup, au contraire, et nous manquerions à tous les devoirs d'un critique consciencieux si, bien qu'avertis par des faits récents et trop nombreux, nous étions trop crédules et trahissions ainsi la confiance de nos lecteurs.

(13) La critique n'a point l'habitude d'aller demander aux auteurs communication des approbations dont ils entendent s'approprier le bénéfice. Ils la préviennent ordinairement en les plaçant à la première page de leur livre, et elle n'en demande pas davantage.

(14) D'après M. l'abbé Grison (c'est du moins ce que porte imprimé la couverture de son livre), *NN. SS. les évêques* auraient honoré son livre de l'accueil le plus favorable; or, un seul prélat accepte favorablement l'ouvrage, et il charge un tiers de l'annoncer à l'auteur. Nous voulons le croire, M. l'abbé Grison n'a pas eu la pensée d'induire en erreur ses confrères; il avouera, néan-

Par égard pour un confrère, nous avons donné la substance de la réponse de M. l'abbé Grison : nos lecteurs l'ont sous les yeux, ainsi que nos réponses à ses griefs ; à eux de juger en dernier ressort, et de dire si notre critique a été injuste et passionnée, ou si nous n'avons pas le droit de la maintenir tout entière. L. BONARD.

181. **CULTE ET PÈLERINAGES** *de la très-sainte Vierge en Alsace*, par M. le vicomte M.-Th. DE BUSSIERRE. — 1 volume in-8° de VIII-408 pages (1862), chez Henri Plon ; — prix : 6 fr.

En chargeant M. le vicomte Th. de Bussierre du soin de recueillir les documents et les faits relatifs au culte de la sainte Vierge en Alsace, le comité historique de Notre-Dame de France a eu la plus heureuse pensée. Mieux que tout autre, M. de Bussierre était capable de faire, relativement à l'Alsace, un livre qu'on pût offrir comme un modèle. Aussi, le présentons-nous comme tel à tous ceux qui ont le devoir ou la mission de préparer les matériaux du grand ouvrage dont nous avons examiné déjà deux volumes (t. XXVI, p. 66; t. XXVII, p. 222).

Il paraîtra peut-être étrange au lecteur qu'une œuvre où l'on s'occupe d'une seule province ait pris de si larges proportions ; mais en voyant l'abondance des documents, le soin qu'apporte l'écrivain à ne rien omettre d'intéressant, personne ne se plaindra de cette exubérance de richesses. La piété envers Marie, d'ailleurs, ne regrette jamais qu'on lui parle longuement de celle qu'elle aime, et c'est sa joie d'en entendre raconter la merveilleuse histoire.

Fidèle aux indications données par le comité de Notre-Dame de France dès le début de l'entreprise, M. de Bussierre a fait une large place aux origines des sanctuaires où il nous conduit ; s'il parle de leur importance dans le passé, il n'oublie rien de ce qui peut les faire bien connaître dans le présent. Sans se perdre dans des descriptions interminables, il esquisse d'une main assez ferme et d'un crayon assez précis la physionomie des édifices sacrés qu'il nous fait visiter, pour

moins, que la vérité eût mieux valu qu'un artifice de langage qui sent un peu la réclame. Du reste, nous n'attachons pas à toutes ces lettres une plus grande importance que celle qu'y ont mise leurs auteurs eux-mêmes : en répondant à un don, à un envoi obligeant, le moyen de ne point remercier, de ne point encourager ? — D'autres, il est vrai, parlent sur un autre ton : chez eux, l'admiration déborde ; elle va jusqu'à l'enthousiasme. Nous nous défions de ces exagérations : elles nuisent d'ordinaire, dans l'esprit des gens sérieux, à ceux qu'elles prétendent servir. Nous souhaitons à M. l'abbé Grison de n'en pas faire quelque jour l'expérience.

que l'archéologue le plus difficile puisse en être satisfait. L'artiste ne devra pas l'être moins, car il a affaire à un amateur éclairé, qui s'arrête complaisamment devant tous les ouvrages de peinture ou de statuaire de quelque valeur. Tout ce qu'on peut savoir de la fondation, des bienfaiteurs, des anciens titres, des vieux inventaires, du trésor de chaque église, il le recueille avec un soin religieux. Les lieux où l'arrête sa piété ont-ils une certaine célébrité grâce à un pèlerinage en renom, à des visiteurs illustres, à une confrérie importante, à quelques miracles? il le mentionne avec plus ou moins de détails. Il n'a garde surtout d'oublier les légendes, ces poétiques traditions qu'on trouve en si grand nombre sur les bords du Rhin.

Quand l'érudition se met ainsi au service de la foi, elle ne peut que produire un livre utile et attrayant tout ensemble. Tel est celui de M. de Bussierre. Le savant le lira avec un intérêt soutenu, parce qu'il y trouvera beaucoup de choses qu'il ignore; les personnes pieuses lui feront aussi le meilleur accueil, parce que l'âme du catholique fervent s'y révèle à chaque page.

Nous avons dit que l'*Histoire du culte et des pèlerinages de la sainte Vierge en Alsace* peut être offerte comme un modèle du genre: ce n'est rien dire de trop. Les faits et les documents abondent dans ce livre, et on ne croirait certes pas, en le lisant, que l'Alsace a été plus maltraitée, au temps des guerres de religion, que toute autre de nos provinces. Elle a vu les archives des catholiques lacérées par les mains du protestantisme, ou livrées aux flammes que la fureur des sectaires allumait partout; et cependant, les débris échappés à la destruction ont fourni la matière d'un bon et beau livre. Comprend-on dès lors que là où il n'y aurait qu'à chercher un peu pour découvrir de véritables trésors en tout genre, la paresse ou l'incurie s'abstînt de tout travail? Deux fois déjà, à la suite du vénérable curé de Saint-Sulpice, nous avons signalé une négligence des plus regrettables; aujourd'hui, du moins, nous avons la consolation de voir un érudit chrétien donner un noble exemple en montrant la voie, et en témoignant ainsi de la piété de son pays envers la divine Mère de Dieu, puisse-t-il trouver de nombreux imitateurs!

182. DISCOURS DE CIRCONSTANCES *prononcés* par Mgr PLANTIER, évêque de Nîmes. — 1 volume in-8° de XII-328 pages (1862), chez Louis Giraud, à Nîmes, et chez Etienne Giraud, à Paris; — prix : 4 fr. 50 c.

Tous ceux qui aiment et recherchent la saine et belle littérature ne

peuvent manquer d'applaudir à cette publication de l'éloquent évêque de Nîmes : Fléchier n'aurait pas mieux dit. Il est impossible, en effet, de traiter avec plus de grâce, de délicatesse et de talent les sujets les plus variés. Ici, dans un langage tout parfumé de poésie, l'orateur nous montre et la bienveillance de l'Eglise pour l'agriculture, et l'utilité morale de la culture des fleurs ; là, sa parole harmonieuse, à propos de maîtrise, nous redit tout le charme, toute la puissance et la supériorité de la musique chrétienne ; plus loin, le pieux évêque devenu simple écolâtre entretient les élèves de ses séminaires du mérite et des défauts de leurs compositions, qu'il a corrigées et comparées lui-même. La pose d'une première pierre dans les églises de la Grand'Combe, de Rochebelle et de Tamaris lui fournit encore l'occasion de montrer le rôle civilisateur et consolateur de l'Eglise. Le panégyrique de sainte Madeleine, prononcé à Saint-Maximin, dans une assemblée d'évêques qui comptaient la veille encore sur le R. P. Lacordaire, dénote un talent prodigieux d'improvisation. — Ce volume intéressant comprend encore, outre le discours à l'occasion de la béatification du B. Labre, sur la mortification des sens, un sermon prononcé à Genève sur la situation comparée du catholicisme et du protestantisme ; puis une allocution contre la presse irréligieuse, et enfin l'oraison funèbre d'un évêque d'Uzès.

Veut-on juger maintenant de la perfection de ce style déjà connu d'un grand nombre de nos lecteurs ? qu'on lise, par exemple, la page sur les conquêtes de l'agriculture : « Regardez là-bas ces plateaux dé-
« solés et ces pentes décharnées des montagnes, où l'œil n'aperçoit
« que des rochers calcinés par les siècles, des pierres entassées par
« les avalanches ou les torrents, et quelques bouquets de buis ou de
« bruyères semés çà et là sur le bord des ravins, comme ces touffes
« de verdure que les caprices du printemps font germer sur des
« ruines. Le cultivateur intrépide va se lancer à l'assaut de ces forte-
« resses où la stérilité s'est retranchée depuis l'origine des mondes ;
« il s'en rendra maître pas à pas, et bientôt sur ces monts escarpés et
« sauvages, où pas un atome de terre végétale ne s'offrait à vos re-
« gards, vous verrez s'élever en étages et comme suspendus sur les
« abîmes, ou des corbeilles d'orangers et de citronniers, ou des
« rideaux de pampres émaillés de grappes opulentes, ou des planta-
« tions de grenadiers mêlant la pourpre de leurs fruits au mélanco-
« lique feuillage de l'olivier (pp. 5, 6). » Puis, comparant le laboureur au soldat victorieux : « Le vainqueur, continue le prélat, c'est le la-

« boureur lui-même ; les ennemis qu'il a défaits, ce sont les impossibi-
« lités matérielles qu'il a surmontées ; les armes dont il s'est servi, ce
« sont ses instruments de labour ; les blessures qu'il a reçues, ce sont
« les meurtrissures qu'il a subies en maniant la bêche, en condui-
« sant la charrue ; le sang qu'il a versé, ce sont les sueurs intaris-
« sables qu'il a répandues dans ses sillons ; les dépouilles qu'il a con-
« quises, ce sont les fruits abondants de son labeur ; son char de vic-
« toire enfin, c'est le chariot même avec lequel ses bœufs, compagnons
« de son travail et comme fiers de ses succès, emmènent ses gerbes
« et ses vendanges vers les greniers et les pressoirs qu'elles doivent
« faire tressaillir (pp. 6, 7). » — Ce que Mgr Plantier nous dit des fleurs et de la musique a un charme souvent incomparable. Nous citerons surtout le passage sur les progrès de l'horticulture contemporaine, abritant sous un même toit la végétation du globe entier (p. 21) ; celui sur l'affinité qui existe entre les fleurs et le cœur de l'homme (pp. 26, 27) ; celui sur l'influence de la musique religieuse (pp. 58, 59, 60, 61). — Mais toutes ces délicatesses de langage, cette grâce de diction et de pensées, nous ont encore moins frappés que le discours prononcé à Genève, le 7 juillet 1861, sur l'état comparé du protestantisme et du catholicisme : « Un spectacle
« jusqu'à présent inouï nous est offert au moment où je prends la
« parole du haut de cette chaire : c'est un évêque parti de la Genève
« française, qui est admis à se faire entendre librement au sein
« de la Rome protestante... Où en est le catholicisme ? où en est la
« réforme ?... Pour la situation dogmatique, nous verrons que, du
« côté de la réforme c'est le vide, tandis que l'Eglise a retenu la plé-
« nitude et l'immuable substance de son antique foi. Du côté des in-
« fluences sociales, nous verrons que le caractère qui distingue celles
« de la réforme, c'est l'abaissement (pp. 239-241). » Cette thèse écrasante, développée avec une grande force de preuves dogmatiques et historiques, dut faire tressaillir par la hardiesse du langage la vieille cité de Calvin. Après avoir montré que la réforme, au point de vue dogmatique, a fait le vide partout, en répudiant presque universellement l'origine divine des Ecritures et l'autorité régulatrice de l'Eglise, l'orateur se demande quelles sont les préoccupations, les sympathies et les institutions du protestantisme ? Jésus-Christ et son Eglise, reprend-il, prêchent avant tout le spiritualisme, et la réforme pousse invariablement au matérialisme moderne. « La réforme n'a pas éteint (dans les nations protestantes)

« tout sentiment religieux : elles ont des temples, elles s'occupent de « la Bible, et, dans leurs conversations comme dans leur littérature, « il n'est pas rare qu'elles fassent de la controverse théologique ; mais « ce n'est là qu'une préoccupation superficielle et subalterne.... On le « reconnaît à leurs temples qui sont décharnés, à leur culte sans « éclat, à leurs chants sans âme, à leurs prédications sans amour, à « leurs polémiques sans objet et sans conclusions (pp. 262, 263). » Une peinture vive du mercantilisme anglais vient confirmer la démonstration. « Non-seulement, continue l'orateur, la réforme a fait « disparaître le spiritualisme religieux, elle a même anéanti le spiritualisme artistique. Les outrages qu'elle a fait subir aux arts sont « incalculables... Elle a détruit une foule de monuments magnifiques ; les a-t-elle relevés ?... Réformés génevois, qu'avez-vous fait « pour la gloire de votre cité ? Vous n'avez que deux édifices : Saint-« Pierre, bâti, non point par vos aïeux, mais par les nôtres, et Notre-« Dame, élevée par nos frères les catholiques (pp. 264, 265). » — Après les préoccupations du protestantisme, que dire de ses sympathies ? Où vont-elles ? Elles continuent de suivre la route tracée dès le berceau... A son origine, il blasphème Marie, outrage les saints, se rattache aux sectes les plus immorales pour affirmer son apostolicité. Est-ce assez ? « Qui choisissait-il pour apôtres ? Des moines ou des « prêtres flétris. Qui invoquait-il pour protecteurs ? Des princes « voluptueux et des princesses plus que légères. Où cherchait-il « ses premiers prosélytes ? Parmi des nobles licencieux ou des hu-« manistes libertins. Et de nos jours a-t-il changé ? Qu'un prêtre « se déshonore à demi,... le protestantisme l'accable de ses indigna-« tions ; mais si son déshonneur est complet, s'il joint à la honte du « désordre le scandale de l'apostasie, le protestantisme le trouve digne « de ses éloges ; il sera prêt même à en faire un ministre (pp. 266, « 267). » C'est ainsi que l'anglicanisme accueille les Gavazzi et les Achilli, sans même leur demander un certificat de moralité, qu'il n'a exigé, du reste, ni de Henri VIII, ni d'Elisabeth, ni de Luther, ni de Calvin. L'apostasie, paraît-il, remet tous les péchés que la réforme flétrit quand le coupable demeure dans l'Eglise catholique. Voilà pour les sympathies. — Que dire des institutions protestantes ? Ses institutions d'apostolat et de bienfaisance manquent de cœur ; point de zèle dans les apôtres, point de dévouement personnel dans cette froide philanthropie de la réforme.

Ce qui étonne surtout en lisant ces discours, c'est d'apprendre de

l'éditeur que plusieurs sont tout simplement reproduits d'après des notes probablement fidèles, et que les autres n'ont eu d'autre publicité que celle de la presse départementale. Puisse l'édition complète des œuvres de Mgr Plantier ne plus se faire longtemps attendre, et félicitons l'éditeur de nous la faire espérer! C. Poussin.

183. **ÉTIENNE** *et* **SIMON**, ou *les deux Ménages*, par M. de C. — In-12 de 72 pages plus 1 figure (1859), chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris (*Bibliothèque catholique de Lille*); — prix : 30 c.

Excellent petit volume pour les bibliothèques d'ouvrier. Il offre deux tableaux différents, mais également instructifs, qui parlent d'eux-mêmes. On y apprend, d'une part, combien l'ordre intérieur et la bonne éducation des enfants contribuent à faire naître et à conserver l'aisance et le bonheur dans un ménage d'ouvrier; on y voit, par un frappant contraste, combien est triste l'intérieur de l'ouvrier sans foi et sans mœurs. Chez lui, tout est dans le désordre, le trouble et la division; la misère se tient au seuil, et ne tarde pas à s'établir au logis, avec son sinistre cortége.

184. **LE GARDIAN** *de la Camargue, Scènes et souvenirs des marennes du Rhône*, par Mme Louis Figuier. — 1 volume in-12 de 160 pages (1862), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 1 fr.

La Camargue est, comme on sait, une île à l'embouchure du Rhône, dessinée par les sinuosités du fleuve, et célèbre dans tout le Midi par la sauvage étrangeté de ses aspects. On y élève un grand nombre de taureaux farouches destinés à servir aux courses, ferrades et fêtes publiques, dont les habitants du bas Languedoc sont amateurs passionnés. Le *gardian* est un pâtre chargé de surveiller ces taureaux, — comme son nom l'indique, — et il accomplit cette tâche avec le concours d'un bœuf des plus pacifiques, le dondaire ou bœuf sonneur, dont le collier de bois porte une large clochette. « Par quel moyen mys- « térieux ce bœuf paisible impose-t-il sa volonté à ses turbulents com- « pagnons, que jamais sa sonnette ne trouve rebelles? C'est un de ces « mille secrets de la nature qu'on remarque sans pouvoir les expli- « quer. Quant au gardian, il a pour toute arme un trident de fer. « Monté tout le jour sur sa blanche cavale, dormant la nuit à la belle « étoile, coiffé d'un mouchoir que recouvre un vaste chapeau de « feutre, vêtu d'une blouse de peau, les jambes nues et le teint hâlé, « l'athlétique gardian de la Camargue rappelle les sauvages cavaliers

par son vœu, est enfin partagé par le beau gardian, car elle a retrouvé dans un marécage son taureau favori échappé des arènes de Nîmes, elle l'a pansé de sa main avec les bandes de son tablier, après avoir enlevé doucement les *banderillas* dont l'avaient criblé des toréadors espagnols. Le gardian, touché de ces soins de la jeune saunière pour le plus beau taureau de la Camargue, comme aussi plus tard de diverses autres marques de son amour, se décide à devenir son époux. « Ainsi fut menée à bonne fin une entreprise que l'amour seul pou- « vait tenter et faire réussir, le mariage d'un gardian et d'une sau- « nière, fait à peu près sans exemple dans les annales de la Camargue « (pp. 155-158). »

Tel est le fond de ce roman provençal, encadré dans des descriptions, des peintures et des épisodes pittoresques empreints d'une couleur qui ne manque pas de vérité et d'intérêt. On y remarque surtout une description très-intéressante de la ville d'Aigues-Mortes (p. 79). Nous croyons cependant que l'auteur a forcé et trop rembruni ses couleurs en parlant de la tour de Constance, « qui servit de « cachot aux femmes pendant la longue période de la persécution « protestante (p. 85). » — Ce livre n'est pas de ceux que nous recommandons; mais, comme roman, il convient mieux que beaucoup d'autres à ceux qui peuvent lire sans danger ces sorte d'ouvrages. Ils y apprendront, du moins sans fatigue et dans une lecture agréable, les mœurs, les habitudes et la physionomie propre d'un des pays les plus singuliers du midi de la France. MAXIME DE MONTROND.

185. HISTOIRE *de la Grèce ancienne*, par M. V. DURUY, inspecteur de l'Académie de Paris; *ouvrage couronné par l'Académie française.* — 2 volumes in-8° de XXIV-496 et 534 pages (1862), chez L. Hachette et Cie; — prix : 15 fr.

186. HISTOIRE *de France*, par LE MÊME. — 2 volumes in-12 de XXXII-598 et VIII-712 pages, *illustrés de nombreuses gravures et de cartes géographiques* (1862), chez L. Hachette et Cie; — prix : 7 fr. 50 c.

L'*Histoire de la Grèce* de M. Duruy est vraiment une œuvre d'ar inspirée par la muse antique. On la contemple avec ravissement, sans se fatiguer jamais. La magie d'un style plein de grâce ou de sévérité suivant les temps et les circonstances, fait revivre les dieux, les héros, les poëtes, les législateurs, les guerriers, les sages, les orateurs, les artistes de ce pays si riche et si fécond. Dans les premières pages, on est sous le charme de l'enfance, de l'âge d'or; la poésie coule à flots, couvrant d'azur et de fleurs tout ce qu'elle touche. Peu à peu le nuage

brillant de la fiction se dissipe, laissant voir les faits dans leur vérité, terrible, hélas! malgré de grands enchantements, de merveilleux dévouements au pays. Après les premières tentatives, se développe et éclate l'admirable énergie qui repousse cette envahissante Asie que les vingt-trois siècles écoulés depuis Marathon et Salamine n'ont pas su balayer de l'Europe. C'était l'heure trop vite passée de la gloire, des splendeurs. Miltiade, Thémistocle, Périclès, Sophocle, Euripide, Phidias, Zeuxis, Socrate, Platon, Démosthènes, Epaminondas, Alexandre se succèdent et disparaissent en moins de deux siècles; mais aussi, quel magnifique épanouissement des dons naturels de l'humanité! Athènes, que M. Duruy ne peut regarder sans être troublé, brille par l'art, la poésie, l'histoire, la science. Tout semble grand, pur, noble ; mais il faut voir le revers. Dans cette Athènes si polie, comment meurent les plus grands hommes, Socrate, Thémistocle, Miltiade, Démosthènes? Et Sparte, si justement fière de son Léonidas, n'a-t-elle pas contre ses ilotes le plus atroce des codes noirs? Lisez les *Recherches sur la cryptie*, de M. Wallon : chaque année, à Sparte, on chassait aux ilotes et on les égorgeait; cela s'appelait la cryptie. On lâchait sur ces malheureux les jeunes gens armés d'un poignard, et ils se faisaient la main en tuant ces esclaves sans défense. Devant ces fleuves de sang, les plus brillantes actions prennent une teinte sinistre; il est difficile de penser à Sparte sans songer aux ilotes. Et puis, cette Grèce si parée des dons de la jeunesse, eut-elle jamais les solides avantages de la maturité? Ne se décima-t-elle pas elle-même, et ne finit-elle pas par se livrer, épuisée et sanglante, aux bras des Romains qui l'étouffèrent? Nous avons suivi M. Duruy avec un intérêt toujours croissant, moins enthousiastes que lui pour ce beau pays, mais admirateurs sincères du génie et de la vertu partout où ils se rencontrent. Seulement, il aurait dû ne pas s'arrêter à la conquête romaine et à l'incendie de Corinthe. Pour bien connaître un peuple, dans ses commencements et dans son épanouissement, il faut l'étudier à son déclin. D'ailleurs, il y eut encore de beaux jours pour Athènes lorsque la lumière de l'Evangile s'y montra dans sa liberté et sa pureté : ne vit-elle pas saint Grégoire et saint Basile, dont la pensée et la morale surpassent infiniment toutes les fascinations du génie, toutes les merveilles de l'art? A part ce besoin de justice et de charité qui n'est jamais satisfait complétement, même au plus beau temps du paganisme, et qui tourmente toujours l'âme chrétienne dans son admiration de l'antiquité, rien

n'empêche de rendre justice à la science et au talent de M. Duruy. Il a su toucher avec goût aux poëtes, aux historiens, aux orateurs, et leur emprunter leur or le plus pur. Son érudition large et facile ne l'embarrasse nullement; c'est pour lui un fardeau léger, qui ne l'empêche pas de courir au but; il se sert avec aisance du savoir antique comme de tous les travaux modernes.

Son livre, comme nous le disions, est donc bien dicté par la muse, mais par la muse antique. Il est trop exclusivement grec. Ecoutons plutôt : « Les idées religieuses sont transitoires et changeantes comme « toutes les conceptions de l'esprit, au contraire des instincts moraux « qui sont éternels et immuables (t. I, p. 116). » Pour justifier sans doute sa chère Grèce de ce pauvre polythéisme qui la ruine, il fait sans cesse des retours vers le christianisme, trouvant tantôt que les chapelles particulières de nos saints rappellent les temples grecs, où les statues des dieux secondaires accompagnaient l'image de la divinité principale (ibid., p. 111); tantôt que les dieux des cités rivales toujours en désaccord, ressemblent aux patrons des villages ennemis du moyen âge, qui ne s'entendaient guère mieux (ibid., p. 120); une autre fois, il remarque que l'intolérance et le fanatisme sont de toutes les religions (ibid., p. 115); enfin, il assimile les cures d'Esculape aux miracles opérés sur les tombeaux des saints au moyen âge (ibid., p. 104). Tout cela,— et bien d'autres choses encore,— fait regretter que cet élégant esprit, nourri de la fleur de l'antiquité, n'ait pas senti que les charmes et les attraits les plus ravissants de la Grèce ancienne ne valent pas, pour améliorer et consoler la conscience, une page de l'Evangile et une croix de bois.

L'*Histoire de France* du même auteur a un caractère plus sévère et plus élevé. Le talent est le même, ainsi que la manière; mais une plus grande sobriété, moins de grâce et d'enjouement, montrent que l'écrivain est pénétré de l'importance de sa tâche. Comme dans l'*Histoire de la Grèce*, il orne son récit de la façon la plus heureuse, en détachant des textes originaux quelques lignes de choix. Au reste, dans ces deux ouvrages il a touché le but qu'il avait en vue : renfermer une esquisse des hommes et des choses dans un petit nombre de pages rapides, attrayantes, qui ne blessent jamais ni la langue ni le goût. Le trait vif, pittoresque, est juste et délicat. Dès le début, on remarque une claire et précise description géographique, qui montre la France du doigt et comme à vol d'oiseau, et en donne la parfaite intelligence. Aux principaux remaniements du territoire, ce tableau

est renouvelé, et fait voir, sur un fond immuablement dessiné par la nature, les lignes arbitraires que les événements et la politique tracent sans crainte souvent de brouiller les lois physiques. L'auteur excelle particulièrement dans ces coups d'œil d'ensemble; ses résumés littéraires, politiques, artistiques, industriels, de chaque époque, sont pleins de considérations d'une haute portée, en même temps qu'ils dressent le bilan moral et intellectuel du siècle. Après avoir considéré les fleuves, les montagnes et les versants du pays, nous voyons apparaître ses populations primitives, les Celtes, les Kymris et les Ibères, races indomptables, disaient les Romains, qui font la guerre non-seulement aux hommes, mais encore à la nature et aux dieux. Rome, en s'emparant du sol gaulois, lui apporte la civilisation ancienne avec ses bienfaits et ses vices. Mais bientôt des peuples nouveaux, auxquels le monde moderne est promis, envahissent le territoire, recevant de Rome à leur tour, non plus seulement l'antique législation, mais la vie et la lumière de la conscience. Alors se déroule l'histoire de la France de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis. Lorsque le moyen âge est à son apogée, qu'un saint est sur le trône de France, notre pays est le plus glorieux représentant de la civilisation. Paris attire à ses écoles les étudiants de toutes les nations, et l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie y envoient leurs plus illustres docteurs; mais aussi l'orage se prépare, et il faut quatre siècles pour arriver à la domination franchement reconnue de la France de Louis XIV, à cet empire des idées et non des armes, qui est l'impérissable honneur de la patrie. Puis, par la triste loi imposée à l'humanité, de nouvelles tempêtes fondent sur elle, amollissent les cœurs, corrompent les esprits; et, lorsque le calme renaît, la dignité morale et la foi chrétienne, confiantes dans l'avenir, travaillent à relever les âmes, à les rendre énergiques dans la lutte et modérées dans le triomphe. M. Duruy nous laisse, à la fin de son livre, ravis d'admiration pour la France qui a fait tant de grandes choses, et remplis d'espoir dans ses destinées; d'un bout à l'autre de son récit on sent comme un souffle généreux qui fait vibrer les touches les plus sensibles de l'amour national; en le lisant, on apprend vraiment à aimer de plus en plus le pays où les nobles choses ont un écho si puissant. — Rien donc de plus juste que de louer la France politique, militaire, industrielle, artistique; mais à côté reste la France chrétienne et religieuse, qu'il ne faut pas oublier. Certes, M. Duruy ne l'a pas calomniée; et comment aurait-il pu le faire, elle qui est notre mère, notre

institutrice, et, après tout, notre gloire et notre force? Mais lui a-t-il toujours rendu l'hommage d'une franche reconnaissance? Au reste, il nous a déclaré son intention, et ce n'est pas sa faute si nous demandons davantage. « J'aurais voulu, dit-il à la fin de sa préface, dans le juge-« ment des hommes et l'appréciation des choses, me tenir à égale « distance des violents de tous les partis; et, sans jamais cacher la « vérité, la dire, quand elle devait être sévère, avec les ménagements « que la destination primitive de ce livre lui imposait, et n'avoir que « pour le mal et le vice avérés ces haines vigoureuses auxquelles doi-« vent échapper les erreurs ou fautes involontaires (p. XXXII). » Cependant, on trouvera qu'au début il n'a pas assez fortement insisté sur les immenses services rendus au pays par les évêques et par les moines, qui établirent chez nous la culture morale et littéraire aussi bien que la culture du sol; et à la fin du dernier siècle, quand on enlève au clergé les biens qu'il possédait au titre le plus légitime, les tenant de donations libres et volontaires et les ayant défrichés par son industrie, on sera surpris qu'il ne trouve sur ses lèvres qu'un sourire (t. II, p. 528), et qu'il ne traite pas sérieusement cette grave question. Est-ce bien aussi raconter toute l'histoire d'un homme, que de taire les circonstances de sa mort? Pourquoi ne pas nous montrer Napoléon à Sainte-Hélène, achevant sa glorieuse carrière non-seulement « enveloppé dans son manteau de bataille « (ibid., p. 689), » mais surtout réchauffé par la présence d'un prêtre et soutenu par la grâce de Jésus-Christ?

On a compris le dessein de M. Duruy : c'est un intéressant et vif tableau des faits, inspiré des documents originaux et de toute l'érudition contemporaine. En raison de la supériorité de l'écrivain, de la conformité de son travail avec le goût et les besoins de ce temps, de tels ouvrages doivent être lus et étudiés très-sérieusement; mais aussi, à cause de la froideur envers le catholicisme qui s'y fait trop sentir, ils demandent une grande réserve.

L'*Histoire de France* est accompagnée de cartes géographiques et illustrée de gravures sur bois intercalées dans le texte. Les sites les plus pittoresques sur les plus importants, les plus curieux débris de la puissance romaine, les ruines imposantes de la féodalité, les cathédrales, les châteaux et les maisons historiques, les résidences des souverains et des hommes considérables, les villes, les ports de mer qui ont eu quelque rôle dans les affaires publiques, animent les pages, où ils servent de scène aux batailles, aux traités, aux

cérémonies, aux divers événements qui ont signalé la vie de la nation.

E.-A. Blampignon.

187. HISTOIRE *de Sibylle,* par M. Octave Feuillet, de l'Académie française. — 1 volume in-12 de 390 pages (1863), chez Michel Lévy frères; — prix: 3 fr.

Quand, — comme nous venons de le faire, — on passe de M. Michelet à M. Feuillet, de l'affreuse *Sorcière*, — dont nous parlerons le mois prochain, — à la charmante fée si bien nommée *Sibylle;* quand on sort du hideux *sabbat* pour entrer dans ce monde enchanteur où la baguette d'un gracieux talent nous transporte tout à coup, on ressent quelque chose de semblable à ce qu'eussent éprouvé les *emmurés* de M. Michelet, si, tirés des ténèbres de l'*in pace*, de ces ténèbres humides, puantes, peuplées de chauves-souris et de crapauds immondes, ils eussent paru à la splendide lumière du ciel, foulant aux pieds un tapis de verdure et de fleurs, respirant un air embaumé, saturés dans tous leurs sens des délices de la plus riche création. — Et, en effet, de la lande déserte où s'agite la ronde satanique, nous voici emportés dans le château de Férias, un vestibule du paradis, où vit, entre ses ancêtres paternels, deux patriarches, notre Sibylle, un ange! Ange véritablement, non pas dans le sens profané et menteur des romanciers et des amoureux, pour qui toutes les héroïnes, toutes les femmes aimées sont des anges, mais dans le sens philosophique et même chrétien, car, ni dans son corps presque immatériel, ni dans son âme, ni dans ses rêves, ni dans ses aspirations, cette jeune fille n'a rien de la terre, et de l'ange elle a l'innocence et le pur amour. Fée encore, avons-nous dit, elle séduira, elle fascinera tout autour d'elle, jusqu'à ce pauvre fou, plus touchant qu'original, qui va la suivre dans toute sa vie comme une ombre illuminée de son rayon, ou plutôt comme un animal apprivoisé, dont la force et les fureurs sauvages seront au service de cette fille d'Orphée. Dans ce monde féerique, il faut bien un *Prince charmant :* et, en effet, dès le début, le voici sous la figure d'un beau jeune homme de vingt ans, qui apparaît à Sibylle, âgée de huit ans à peine, alors que, couronnée de fleurs et une baguette à la main, elle jouait à la *Roche à la fée*. La fée, c'est elle. Aussi, après lui avoir baisé la main, le jeune homme, fasciné, lui dit : « Je n'oublierai jamais ni la roche ni la fée. Gardez-moi aussi un petit souvenir dans « votre jolie tête. Voulez-vous? — Je ne sais pas votre nom. — Je

« m'appelle Raoul. Vous en souviendrez-vous? — Toujours, dit « l'enfant (p. 27). » Oh ! oui, toujours ! — Cependant Sibylle grandit, et il faut songer à son éducation. L'institutrice arrive dans la personne de miss O'Neil, une Irlandaise aux cheveux ardents et aux formes anguleuses, dont toute la beauté est dans une âme empreinte des horizons de la verte Erin, dont les doigts ne savent que dessiner des effets de lune ou agiter la harpe des bardes de sa patrie. Nous ne sortons pas, on le voit, du monde des rêves,... et peut-être aussi des chimères. — Miss O'Neil est protestante ; mais n'ayons pas peur : Sibylle la convertira. Elle convertira bien jusqu'à l'abbé Renaud, son curé, excellent homme, mais à qui les fumées de sa trop chère tasse à café ont un peu voilé le pur idéal du prêtre catholique. En attendant, ces fumées, ces brouillards trop peu mystiques obscurcissent sa foi à elle-même, jusqu'à ce que le dévouement splendide du bon abbé Renaud, qui s'expose à la mort pour sauver une barque naufragée, le transfigure à ses yeux, dissipe tout nuage, et lui arrache un irrévocable : « Je crois ! » — Elle a dix-huit ans, et, suivant des conventions de famille, elle doit passer de Férias à Paris, chez ses ancêtres maternels, qui la conduisent dans le monde à la recherche d'un mari. Ce mari, il y a dix ans qu'elle l'a trouvé, qu'elle le porte dans son cœur : c'est le Raoul de la Roche à la fée, Raoul de Chalys. Depuis, qu'est devenu Raoul ? Toujours fidèle lui-même au souvenir de la petite fée, et voulant échapper à l'amour sensuel de Clotilde, douée de l'opulente beauté du diable, à l'amour plus éthéré, mais désormais coupable, de sa cousine Blanche, il s'est enfui en Perse ; mais le voici de retour à Paris, où Clotilde et Blanche, mariées l'une et l'autre, se le disputent encore. Nul moyen de les accorder que de le donner à une autre. C'est le dessein, à la fois généreux et égoïste, qu'a conçu la duchesse Blanche, désormais résolue à demeurer honnête femme. Dans un bal chez la duchesse de Sauves, elle met en présence Raoul de Chalys et Sibylle, couronnée de fleurs sauvages comme à la Roche à la fée. Un seul regard a comblé chez Raoul un intervalle de dix ans, rattaché cette soirée à la matinée où, pour la première fois, il aperçut la jeune fille, dissipé les ombres de tout autre amour : il y a dix ans qu'il aime Sibylle, il n'a jamais aimé qu'elle, il n'aime qu'elle. Bien plus fidèle encore au *toujours* de la Roche à la fée a été Sibylle, qui s'est promis dans son cœur de n'être qu'à Raoul. Ses grands parents, le comte de Vergnes, un vieux beau que la petite fée a rendu plus sérieux, la comtesse de Vergnes, jusqu'ici dédaignée et frivole,

qui a repris avec son époux sa dignité de femme, consentent de grand cœur à une union où un réciproque amour consacre toutes les convenances de famille et de fortune. — A cette union désormais un seul obstacle possible. Confirmée dans une idée constante par le spectacle que lui a offert l'hôtel de Vergnes, Sibylle veut un époux, non de sa jeunesse seulement, mais de toute sa vie; elle veut être aimée moins dans sa beauté extérieure que dans son âme, et dans ce que son âme possède de plus grand et de plus sacré, sa foi et ses immortelles espérances. Or, sur ce point, qu'y a-t-il de commun entre elle et Raoul? Elle l'ignore encore. Dans un dîner, Raoul se laisse emporter à une profession d'athéisme, et Sibylle, frappée à mort, part pour Férias. Raoul, qui est artiste, trouve un moyen de la suivre, en se déguisant en peintre chargé des peintures murales dans l'église du village. Bientôt découvert, il est d'abord rudement repoussé par Sibylle ; puis admis à l'épreuve par l'indulgence des grands parents, et aussi par la complicité tacite de l'amour de la jeune fille. L'épreuve se prolonge et n'aboutit pas. Une séparation est devenue nécessaire. Avant de se quitter pour toujours, les deux jeunes gens font une promenade nocturne ; ils s'égarent, et Sibylle, accablée de fatigue et de douleur, peut à peine être transportée dans une modeste chambre du presbytère. Elle va mourir. Au pied de ce lit funèbre, Raoul reçoit un rayon de la foi de Sibylle ; lui aussi, il s'écrie : « Je crois, je « sais, je vois ! » et le vieux prêtre les fiance dans la mort.

Voilà le fond du roman. Mais sur ce fond, que de détails charmants se détachent ! car c'est dans les détails que M. Feuillet excelle. Que de contrastes ! Les Beaumesnil, par exemple, dont la grossièreté bourgeoise forme repoussoir à la distinction aristocratique des Férias ! L'amour ardent, emporté de Clotilde, faisant, avec sa sculpturale beauté, opposition à la beauté spirituelle de Sibylle et à ses angéliques amours ! Puis, cette trame continuelle du style, plus forte ici, en quelques endroits, qu'en aucun autre ouvrage de M. Feuillet, et toujours aussi pure, aussi parfaite, aussi nuancée de tout ce que le monde des sens et le monde de l'âme peuvent fournir de couleurs à la plus riche, à la plus savante palette ! C'est bien là le chef-d'œuvre de M. Feuillet. Mais est-ce un chef-d'œuvre ? Non, parce que l'idéal et le réel qui, chez tous les grands maîtres, se fondent toujours dans l'unité d'un vrai supérieur, se brisent trop souvent ici et s'égarent dans le faux et le chimérique. Ni Sibylle, ni Raoul ne sont vrais. Pour être la fée qu'a voulu peindre M. Feuillet, Sibylle devrait être

une sainte, ce qu'elle n'est pas, elle que nous voyons s'égarer si souvent dans les bals, les fêtes et les spectacles du monde, au lieu de garder une sorte de niche sacrée ou de sanctuaire. Ses instincts sont en désaccord avec sa vie extérieure, et sa vie extérieure dément le rôle que lui impose l'auteur. Plus faux encore est Raoul, dans son incrédulité, dans ses hésitations, dans son retour à la foi. Est-ce un incrédule? Non, mais un douteur frappé de la maladie du siècle. L'incrédule, c'est son ami, son mauvais génie, le savant matérialiste Gantrax, bien que Gantrax lui-même, dans sa vie et dans sa mort, soit exagéré. Malgré tout, on comprend que Gantrax vive dans le culte unique du grand Pan, et qu'il meure en croyant retourner au néant; mais, chez Raoul, une telle obstination dans une incrédulité irréfléchie, subie plutôt que cherchée, est absolument impossible. Sa profession d'athéisme, alors qu'assis à côté de Sibylle il la voit suspendue à ses lèvres et attendant un mot qui la rassure et que lui faisait espérer le commencement du discours, est non seulement invraisemblable en un tel amoureux, mais, dans un gentilhomme si bien né, d'une souveraine inconvenance. La condamnation de son rôle prolongé d'incrédule est tout entière dans ce mot que lui adresse la marquise de Férias : « Hélas! monsieur, comment se peut-il qu'un « homme qui montre des sentiments comme les vôtres ne croie pas « en Dieu (p. 316)! » Et ce qu'il y a de plus singulier et de plus contradictoire encore, c'est que, dans sa lutte avec Sibylle, il ne cesse de s'écrier : « Mon Dieu! » que, répondant à des paroles trop dures de la jeune fille, il lui montre la croix et l'engage à y puiser une leçon de justice et de charité! qu'alors il prenne pour lui le rôle religieux, et se prétende plus agréable à Dieu dans le martyre de son doute, que Sibylle dans les fiertés et les répulsions de sa foi (pp. 324, 325)! Et il est triste de dire que cette rétorsion sévère, si fausse qu'elle soit du côté de Raoul, est méritée par Sibylle, vraiment intolérable de dureté dans une partie de cette scène. — Oh! par exemple, ce en quoi nous ne la condamnons pas comme d'autres ont fait, c'est d'avoir obstinément refusé d'épouser Raoul incrédule. Si grande convertisseuse qu'elle soit, elle ne pouvait exposer son talent à échouer auprès de l'homme que, par-dessus tous les autres, elle désirait gagner à Dieu, ni s'exposer par là elle-même à contracter une union qui, eût-elle duré toute la vie, se serait brisée dans l'éternité. — Mais, encore une fois, pourquoi Raoul s'obstine-t-il jusqu'au bout dans son scepticisme? Rien ne lui fait, ni son amour, qui, pur comme il est, est une

route, une vue ouverte sur Dieu ; ni le spectacle d'une mort d'impie, qui, par un effet contraire, est de nature à toucher comme la mort d'un saint ; ni la vie de Sibylle, démonstration vivante de sa foi, ni ses souffrances qu'un mot pourrait guérir. Il ne revient qu'à la mort de son amante, conversion *in extremis*, qui est une dernière invraisemblance, car la mort d'une sainte et d'une martyre expliquerait seule une telle grâce ; or, nous l'avons dit, Sibylle n'est pas une sainte. Sibylle et Raoul ne pouvaient pas être unis en ce monde. M. Feuillet, dont l'esprit distingué a horreur du lieu commun, voulait échapper à ce dénoûment vulgaire. Malgré le caractère féerique de son héroïne et de son sujet, il fuyait devant cette conclusion de tant de contes de fées : « Ils furent heureux et ils eurent beaucoup « d'enfants ! » *In vitium ducit culpæ fuga*, par excès comme par défaut d'art. Puis, peut-être manque-t-il à M. Feuillet un peu de cette étendue de regard, de cette puissance d'exécution qui embrassent et harmonisent tous les éléments d'une grande composition. Délicieux peintre de genre, sera-t-il jamais peintre d'histoire ?

U. MAYNARD.

188. **HISTOIRE** *des marionnettes en Europe, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, par M. Charles MAGNIN, membre de l'Institut ; — 2e *édition, revue et corrigée.* — 1 volume in-12 de 360 pages (1862), chez Michel Lévy frères ; — prix : 3 fr.

Ce livre pouvait être celui d'un philosophe, d'un moraliste ou d'un poëte satirique, celui d'un Démocrite, d'un Lucien ou d'un Juvénal, car il comportait le tableau des agitations politiques à travers lesquelles la Providence mène à son but les nations ; le tableau des fluctuations d'une volonté humaine que bouleversent les passions, et enfin celui de la domination exercée par les diverses supériorités de ce monde sur ses diverses faiblesses. Envisagées à l'un de ces trois points de vue, les marionnettes étaient un beau sujet à traiter. Il a plu malheureusement à M. Magnin de ne le considérer que du côté scientifique : ce qu'il nous a donné, c'est l'histoire de l'art des marionnettes étudiées au point de vue matériel chez les Egyptiens, les Grecs, les Romains, puis en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, chez les peuples du moyen âge et des temps modernes. Cette histoire est complète, sans doute ; elle accuse de grandes recherches et témoigne d'une érudition profonde ; mais elle n'est ni gaie, ni frivole, ni moqueuse, elle n'est pas même spirituelle, ce dont nous pou-

vons d'autant plus nous plaindre que M. Magnin était un homme d'esprit. Hélas! comme il le dit lui-même à propos de *Faust :* « L'amour « de la science peut conduire à bien des fautes! » Ajoutons que les fautes des savants sont bien autrement graves que celles des autres hommes; si nous avions pu en douter, les idéologues et les socialistes modernes se seraient chargés de nous l'apprendre; ceci soit dit en passant.

Heureusement, l'erreur de M. Magnin n'a préjudicié qu'à son livre, dont elle a compromis le succès auprès des lecteurs ignorants, et naturellement, comme tels, ennemis de la science. A notre avis, il aurait dû être érudit à la manière de l'abbé Barthélemy dans son *Voyage du jeune Anacharsis;* de Fontenelle dans son *Histoire des oracles;* de Monteil dans sa *Vie privée des Français;* de Bulwer dans son *Dernier jour de Pompeï;* de Dezobry dans sa *Rome au siècle d'Auguste.* Il aurait dû mettre sa science sous la protection d'un récit auquel il l'eût rattachée, la cacher dans une histoire, dans un drame, dans une fiction quelconque; son habileté eût consisté surtout à nous expliquer les marionnettes de tous les temps et de tous les pays, par la reproduction des scènes les plus significatives auxquelles elles ont servi d'interprètes; en un mot, il aurait dû nous faire connaître, non le mécanisme, mais la littérature des marionnettes, les pièces plus encore que les acteurs; la construction plus ou moins ingénieuse des tréteaux et des automates n'étant, à nos yeux, qu'une chose secondaire. — Il n'a compris cette vérité que dans deux ou trois passages comme ceux qui suivent, et que nous citons en les abrégeant.

A l'en croire, il y avait une fois un ministre (qu'on se rassure, ce ministre n'est ni de notre temps, ni de notre pays), il y avait donc une fois un ministre dont l'esprit semblait quelque peu dérangé; il était question de le remercier de ses services, comme on disait jadis, ou de l'appeler à d'autres fonctions, comme on dit aujourd'hui. Pour que Son Excellence soit jugée en connaissance de cause, elle est mise en scène, et est représentée, sur le théâtre des marionnettes, donnant audience à deux personnes : à un charretier se plaignant qu'on l'empêche de conduire son foin à la Sorbonne, et à la femme d'un philosophe réclamant son mari emprisonné comme aliéné. Le ministre, comme M. Guillaume de l'*Avocat Patelin*, confond et brouille les deux causes, la Sorbonne avec la maison des fous, etc. — On comprend combien d'autres plaignants peuvent succéder à ceux-ci, et quels

joyeux développements la scène peut recevoir, pour peu qu'on aide aux quiproquos par le contraste des réclamations. Nous croirions volontiers que Molière a pris là la scène où Harpagon confond le vol qu'on lui a fait de sa fille avec le vol qu'on lui a fait de sa cassette.

Tout en prêtant à rire, les marionnettes donnent parfois aussi à réfléchir, et si nous pouvions citer un passage un peu long de leur théâtre, on reconnaîtrait que Shakspeare et Gœthe y ont puisé l'un sa scène des magiciennes dans *Macbeth* et la scène des fossoyeurs dans *Hamlet*, l'autre le sujet de son *Faust*. — Ceci peut montrer ce qu'une histoire des marionnettes pourrait être, même au point de vue philosophique et littéraire; du reste, si celle que nous en a donnée M. Magnin se renferme trop exclusivement dans un cercle scientifique, elle a pourtant l'avantage de nous instruire, chemin faisant, de choses assez curieuses; elle nous initie, par exemple, à la connaissance des pratiques et des jongleries religieuses du paganisme, à la manière de provoquer et de formuler les oracles dans les antres sacrés et dans les temples, à certains usages de la vie civile chez les anciens. — Là, nous voyons qu'une marionnette cadavre ou squelette avait sa place dans les festins de l'Egypte, pour que la pensée de la mort inspirât la modération aux joies des vivants; ici, que d'ingénieux automates servaient au moyen âge à la représentation des mystères du christianisme; ailleurs, enfin, que les marionnettes tenaient lieu d'un autre théâtre au peuple et lui donnaient le plaisir de s'égayer à ses propres dépens, et parfois aussi aux dépens de ses maîtres. — En étudiant cette histoire, on reconnaît que les marionnettes ont eu successivement un caractère iératique ou sacré, un caractère aristocratique et un caractère populaire; qu'elles ont figuré dans les temples, sur les théâtres et sur les places publiques; qu'elles ont été animées d'un esprit différent suivant les temps et suivant les pays, et que les personnages qu'elles ont mis en scène ont pris partout des physionomies diverses. Dans les Arlequins, les Scaramouches, les Pantalons de l'Italie on ne retrouve pas plus les Brioché, les Gilles et les Cassandres de France, que ceux-ci ne se retrouvent dans les Puppet-Show, les Falstaff et les Punch de la Grande-Bretagne. Chaque nation marque de son empreinte ce qu'elle reçoit de l'étranger, chaque âge également marque de la sienne ce qu'il reçoit de son passé, et cela n'est nulle part plus visible que dans les divertissements publics.

Anot de Maizière.

189. **HISTOIRE** *d'une bouchée de pain, Lettres à une petite fille sur la vie de l'homme et des animaux,* par M. Jean Macé. — 2e *édition.* — 1 volume in-12 de viii-400 pages (sans millésime), chez E. Dentu; — prix : 3 fr.

Bossuet a écrit un livre magnifique sur la *Connaissance de Dieu et de soi-même.* Il s'élève d'abord à Dieu, auteur de toutes choses; puis il descend à l'homme, dont il étudie avec soin la partie animale. C'est une des divisions de cette grande étude, celle qui a plus spécialement rapport à la nutrition, que l'auteur de l'*Histoire d'une bouchée de pain* a essayé de mettre à la portée de l'intelligence d'une petite fille. Pour sujet, on pourrait dire pour héros de son histoire, il a pris une simple bouchée de pain, qu'il a suivie à travers ses différentes métamorphoses dans le corps humain; puis, pour compléter son étude, il a jeté un coup d'œil sur la manière dont les animaux des principales classes se nourrissent.—On permettra à celui qui écrit ces lignes de rappeler qu'il a aussi, il y a plusieurs années, dans deux petits livres d'une moindre importance, l'*Histoire d'un morceau de pain*, et le *Voyage d'un morceau de pain* (chez Lefort, à Lille), essayé de vulgariser les connaissances scientifiques sur la nutrition : il a seulement pris son sujet de plus haut, en faisant assister à la formation même du morceau de pain, avant de le suivre dans la décomposition qui finit par le transformer en substance humaine. M. Macé se renferme plus particulièrement dans l'histoire de l'aliment à partir du moment où la main le prend pour l'introduire dans la bouche. — Nous ne referons pas ce voyage avec lui. Il nous suffira de dire qu'il a su le rendre agréable même pour la petite fille à laquelle il s'adresse. Avec lui, on assiste au merveilleux travail de la bouche, de l'estomac, des intestins, du foie, des veines, des artères, du cœur, des poumons, etc. Ses explications sont claires; il rend accessible son enseignement au moyen des plus heureuses et des plus saisissantes comparaisons : son livre est, en un mot, un très-remarquable essai de vulgarisation. Mais nous nous demandons s'il était utile de multiplier les difficultés en prenant pour élève une *petite fille.* Est-ce bien là l'âge auquel il faut s'adresser pour expliquer les merveilles intimes de l'histoire naturelle? Ne conviendrait-il pas mieux de s'adresser à un âge un peu plus avancé, à une *jeune* fille, et non à une *petite* fille? Sans doute, l'auteur a su tirer de très-utiles leçons de son enseignement, même pour les petites filles et les enfants; mais ses leçons seraient mieux comprises plus tard, et, sans cesser d'être à la portée de

tout le monde, il eût pu s'élever à des considérations plus hautes, entrer dans des explications d'un plus grand intérêt.

Nous avons une plus sérieuse critique à faire. Tout préoccupé de la science, l'auteur lui assigne un rang auquel elle n'a pas absolument droit. « Apprendre, dit-il dans la première lettre adressée à la petite « fille (p. 9), c'est notre devoir à tous, non pas seulement pour le « plaisir de la curiosité et la vanité de se dire savant, mais parce que, « voyez-vous, à mesure que l'on apprend, on se rapproche davantage « de la destinée que Dieu a faite à l'homme; et quand on marche do-« cilement dans la route que Dieu lui-même nous a tracée, on de-« vient nécessairement meilleur. » N'est-ce pas là évidemment mettre la science au-dessus de la vertu? Dans un autre endroit (p. 247), M. Macé se moque du savant qui a imaginé, dans son plan d'histoire naturelle, de faire de l'homme un règne à part, le *règne humain*, attendu que l'organisation de l'homme est « presque identique à celle « de ses voisins. » S'il y a presque identité dans l'organisation du corps, il y a une telle différence entre l'*homme* tout entier, animal intelligent, moral, religieux, et les animaux sans raison, que nous ne saurions blâmer le savant dont M. Macé critique l'idée; et, si nous étions disposés à rejeter le *règne humain*, nous ne le ferions pas en plaisantant; nous profiterions de l'occasion, parlant à un enfant, pour relever la dignité humaine et montrer la grandeur des destinées de l'homme. — Nous n'approuvons pas davantage la page écrite à la louange de la révolution de 1789 (p. 374) : d'abord, cette sortie est assez déplacée dans une lettre qui s'adresse à une petite fille; ensuite l'auteur est injuste à l'égard des temps qui ont précédé cette révolution; quelque estime qu'on ait pour elle, il n'est pas permis de lui attribuer la reconnaissance de la dignité humaine; c'est au christianisme qu'on doit rendre cet hommage, et il est souverainement injuste de dire que, avant 1789, l'homme du peuple n'était qu'un « pauvre diable avili et méprisé. » — Nous ne parlerons pas de l'éloge que fait l'auteur de M. Victor Hugo (p. 378) et de M. Michelet (p. 390); dans ce qu'il loue d'eux, il n'y a rien de sérieusement répréhensible, mais la louange avait besoin de correctif, parce qu'on la faisait entendre à un enfant. — En deux mots, ce livre, fort intéressant, moral, mais d'une morale tout humaine, néglige trop d'élever au-dessus de la matière l'âme de son lecteur. C'est le livre d'un honnête homme, mais qui s'adresse trop exclusivement à l'intelligence; ce n'est pas le livre d'un chrétien, et, quand il s'agit d'un livre d'édu-

cation, le souffle du christianisme doit se faire sentir. Tel qu'il est, il peut être utile ; il sera sans dangers avec quelques suppressions, mais il n'*élèvera* pas autant qu'il pourrait le faire. J. Chantrel.

190. **HISTOIRE** *ecclésiastique des Francs*, par saint Grégoire, évêque de Tours, *depuis* 573 *jusqu'en* 594; *suivie d'un sommaire de ses autres ouvrages, et précédée de sa vie écrite au* x*e siècle* par Odon, abbé de Cluny; *traduction nouvelle*, par M. Henri Bordier. — Tome II. — 1 volume in-12 de 486 pages (1862), chez Firmin Didot frères, fils et Cie; — prix : 3 fr.

Les six derniers livres de l'*Histoire ecclésiastique des Francs* remplissent la plus grande partie de ce volume. Ces livres n'ont pas moins d'attrait que les quatre premiers dont nous nous sommes occupés il y a un peu plus d'un an (t. XXV, p. 480). On y retrouve la manière vive, dramatique, et surtout sincère, du vénérable évêque de Tours. Pas plus que dans le reste de son histoire, il ne s'assujettit à une méthode rigoureuse; il va où les événements le conduisent, d'un évêque à un monastère, d'un monastère à un prince; partout où il rencontre un fait saillant, quelle qu'en soit la nature, militaire, politique, religieux, physique, il s'y arrête et le reproduit sous la forme pittoresque qu'il affectionne. Ses récits, toutefois, bien que divers et ondoyants, ne marchent pas au gré d'une imagination capricieuse : la foi catholique les coordonne et en constitue l'unité.

Cette histoire est donc d'un bout à l'autre un enseignement non moins qu'un tableau. Saint Grégoire de Tours dogmatise peu; il ne fait pas de ses annales une thèse de théologie ou de philosophie, mais d'un mot il caractérise un homme ou un événement; souvent même il ne juge pas, il expose : il lui suffit d'un coup de crayon ou de pinceau pour donner aux faits leur sens moral. Au reste, nous avons ici, comme dans les livres qui précèdent, un grand nombre de petits drames, vives peintures des temps troublés et tragiques dans lesquels vivait saint Grégoire. Chilpéric et Frédégonde, Sigebert et Brunehaut, Gontran ou Guntchramm, encadrent la scène. Entre leurs jalousies, leurs rivalités, leurs guerres, leurs alliances, se déroulent les épisodes de la vie épiscopale et monastique, les excès des luttes, les combats pacifiques des prêtres et des moines, les prodiges dans le ciel et sur la terre, le saisissant contraste du catholicisme et de la barbarie, l'un se posant avec une énergie paternelle en face de l'autre, et sachant la dompter par le divin empire de sa foi; l'autre, brisant par la fougue de ses passions le joug saintement tutélaire dont elle a besoin, et qu'elle reprend avec amour quand elle se calme.

M. Bordier a senti vivement tout le mérite de cette seconde partie d'une histoire dont il est l'élégant, — trop élégant peut-être, — mais à coup sûr le très-consciencieux traducteur. Il n'est pas des nôtres; il n'a pas le bonheur de partager nos principes, nos lecteurs le savent; mais il a du moins la loyauté de la science, et cette loyauté, il l'a mise tout entière dans sa traduction et dans les notes habituellement instructives, quelquefois erronées, dont il a accompagné au bas des pages le texte de son *héros*. Oui, saint Grégoire de Tours est à ses yeux un de ces héros calomniés qu'il faut venger d'injustes dédains ou d'accusations non moins imméritées.

Et pourtant, nous lui reprocherons d'avoir trop rétréci le piédestal où il l'élève. Après avoir largement reproduit son *Histoire ecclésiastique*, il arrive à ses *petites œuvres*, ou *opera minora*, qui comprennent tout ce que le saint évêque a écrit en dehors de cette histoire, et qui forment une masse d'environ six cents chapitres ou paragraphes, tandis que le grand ouvrage n'en comprend que quatre cent quarante-quatre. Aucun de ces chapitres n'est dénué d'intérêt, M. Bordier le confesse; pourquoi donc, au lieu de nous livrer entièrement ces œuvres, se décide-t-il à les écourter? Il n'en publie qu'un résumé, duquel il retranche tous les passages de « pure édification religieuse. » Nous ne concevons pas cette parcimonie. On n'aime pas qu'un traducteur s'arroge ainsi sur un écrivain de mérite une sorte de souverain domaine. Par ce triage inintelligent, il a grandement défloré les sept *Livres des miracles*, où très-souvent les chapitres de quelques lignes à peine se succèdent comme les détails d'un catalogue ou les nomenclatures d'une table des matières. Ses *Vies des Pères ou de quelques bienheureux* sont moins sommaires, mais encore trop succinctes, et, faute d'espace, on n'y sent pas assez courir ce souffle de foi et d'amour qui anime les pages du grand évêque.

Arrivé au terme de son intéressant travail, l'estimable traducteur n'a pas voulu laisser debout devant son œuvre certains préjugés qui auraient pu la compromettre. Avant de finir, il brise des lances en faveur de l'historien qu'il a suivi pendant les deux volumes avec une constante prédilection. Ainsi, rencontrant trois adversaires de Grégoire de Tours, il s'attaque surtout à M. Lecoq de la Marche, archiviste paléographe, qui, au mois de janvier dernier, a soutenu à l'Ecole des chartes une thèse intitulée : « De l'autorité de Grégoire de Tours, « étude critique sur le texte de l'histoire des Francs. » Cette étude est mesquinement hostile : on y relève quelques faits erronés vraiment

microscopiques ; on chicane saint Grégoire sur sa géographie. Or, ces dernières objections sont-elles nombreuses ? Il y en a jusqu'à six qu'on peut nommer : trois qui ne sauraient être vérifiées, et trois qui sont absolument dénuées de fondement. Sur tous ces points, la critique de M. Bordier est lucide et péremptoire. Il ne prouve pas avec moins de netteté et de vigueur que les allégations et les citations de l'historien sont généralement reconnues exactes lorsqu'on peut les vérifier avec certitude ; qu'on ne peut d'ailleurs garantir qu'il n'a pas eu sous les yeux des copies d'auteurs différant des nôtres ; que plusieurs des discours mis par Grégoire dans la bouche de ses personnages sont véridiques ; que si d'autres, en grand nombre, sont supposés, on les trouve du moins en parfait rapport avec la situation des choses et le caractère des personnages qui prennent tour à tour la parole. Suivant l'usage de son temps, Grégoire a imité les écrivains de l'antiquité, qui ont donné si souvent l'exemple de ce genre d'éloquence ; mais cette fiction, qui est toute dans la forme, n'altère nullement la vérité du fond. En outre, l'*Histoire des Francs* est-elle pleine d'interpolations, comme le prétend M. Lecoq ? La négative n'est pas douteuse. C'est ce qu'ont démontré les sérieux travaux de MM. Wattz et Giesebrecht. Qu'il y ait dans cette œuvre des défauts et des lacunes, c'est incontestable ; mais elle est vraie, parce que l'auteur a exposé avec une sincérité parfaite des événements dont il avait été le témoin joyeux ou attristé, ou qui, étant très-rapprochés de son époque, lui étaient connus par des écrits ou par une tradition qu'il était facile à sa science et à sa bonne foi de contrôler.

Malheureusement M. Bordier est rationaliste. Il n'admet pas le miracle, et dès lors que doit-il penser d'un historien qui se complaît, dit-il, « à voir un miracle à chaque pas (p. 419) ? » De deux choses l'une : ou saint Grégoire est crédule, et que devient son autorité si justement chère à son traducteur ? ou il trompe, et, dans ce cas, son autorité s'évanouit encore, et, de plus, il est méprisable. Serré par ce dilemme, M. Bordier croit y échapper en disant : « A ce point de vue, l'on ne « saurait accepter l'argument qui se tire, contre l'autorité de Grégoire, « de son extrême crédulité, puisqu'elle est spéciale et *volontaire*. Et « d'ailleurs, il n'y a point d'écrivain du moyen âge qui puisse échapper « au reproche d'être crédule (p. 420). » On comprend tout de suite pourquoi, suivant M. Bordier, tous les écrivains du moyen âge sont crédules : c'est qu'ils sont tous plus ou moins religieux, c'est qu'ils admettent tous plus ou moins le miracle. Nous connaissons depuis longtemps la justice sommaire des rationalistes ; croire au surnaturel

C'est aussi lui attribuer un rôle singulièrement odieux que de l'accuser de glorifier des crimes, comme fait M. Bordier, dont le plaidoyer savant devient aussitôt un réquisitoire sans valeur lorsqu'il cherche à expliquer les hommages rendus par l'historien à la fidélité chrétienne de Clovis. Les raisons qu'il donne ont un caractère tout particulier d'outrage pour l'honneur du saint évêque de Tours, pour la dignité de l'Eglise et pour la vérité de l'histoire. Suivant lui, l'Eglise a ouvert aux barbares la porte de l'empire. Elle juge héroïque tout ce qui est fait pour la foi catholique et en vue de son avancement, et à ce titre Clovis, docile à saint Remi, Clovis, partageant son autorité avec les évêques au concile d'Orléans, et aussi massacrant les chefs païens jusque dans sa famille, est également fidèle et sans tache; Ragnachaire, Sigebert et ses autres victimes étant des Francs inconvertis, « Grégoire doit se féliciter de leur perte et en « glorifier l'exécuteur (p. 418). » Certes, voilà des inculpations atroces. Par bonheur, elles sont surannées; la science en a fait complétement justice; et si l'on ne savait l'incurable persistance et l'entraînement involontairement cruel des haines irréligieuses, il faudrait s'étonner de voir un traducteur, un ami enthousiaste de saint Grégoire de Tours, le transformer courtoisement en fanatique scélérat, parce qu'il le voit coupable d'être saint. Un moment nous avons eu la pensée de réfuter immédiatement, ligne pour ligne, M. Bordier. Mais à quoi bon? Ce travail est fait, et apparemment il l'ignore. Rappelons-lui la *Défense de l'Eglise*, du savant abbé Gorini. Dans le premier volume de ce remarquable ouvrage, que ceux-là même dont M. Bordier reproduit les erreurs ont honoré de leurs éloges, il y a deux chapitres, le huitième et le quatorzième, qui ont pour objet, en ce qui concerne Clovis et toute l'époque mérovingienne, de justifier le clergé gaulois, et spécialement le pieux évêque de Tours, des reproches que leur adresse le rationalisme contemporain. Si M. Bordier lit attentivement ces pages si pleines de savoir, il regrettera sans doute d'avoir calomnié l'Eglise, et traité saint Grégoire en « ennemi intime. »

GEORGES GANDY.

191. **HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ÉGLISE** *depuis la création jusqu'à nos jours*, par M. l'abbé DARRAS, chanoine honoraire de Quimper et d'Ajaccio. — Tome Ier, in-8° de VI-746 pages (1862), chez L. Vivès; — prix : 6 fr.

C'est avec un véritable bonheur que les esprits sincèrement dévoués à la religion voient se réveiller parmi nous le goût des grandes

études ecclésiastiques. Les travaux sévères de l'intelligence sont, en effet, avec les œuvres du désintéressement chrétien, l'honneur et la force du catholicisme. Or, après la sainte Ecriture, l'histoire de l'Eglise doit évidemment compter parmi les objets les plus capables d'élever et d'affermir les âmes. Depuis longtemps on comprenait que Fleury, malgré son style d'une simplicité ravissante et son entente de la pieuse antiquité, est au-dessous du niveau des connaissances actuelles; d'ailleurs il n'a pas cette tendre vénération pour le siége de Pierre qui doit faire comme l'âme de l'histoire ecclésiastique. Le regrettable abbé Rohrbacher, doué d'une admirable pénétration et d'une infatigable ardeur, a profité soigneusement des progrès de ces derniers temps, et professé une édifiante soumission envers le Souverain Pontife; malheureusement, il ne sait pas apprécier la monarchie française, il néglige d'indiquer les sources, il parle une langue presque barbare, et son zèle n'est pas toujours selon la science. L'édition allemande a remédié à une partie de ces graves imperfections par des notes remarquables, que les *Archives de la théologie catholique* reproduisent, comme on peut le voir dans notre revue mensuelle des recueils périodiques. A côté de Rohrbacher et de Fleury, il y a donc place encore pour d'autres historiens ecclésiastiques. Chaque jour, de nouvelles découvertes archéologiques, des recherches consciencieuses et patientes, de savantes monographies, étendent le champ de l'érudition et le débarrassent de ce qui l'encombre inutilement. Aujourd'hui nous nous occuperons seulement de l'*Histoire générale de l'Eglise*, dont M. l'abbé Darras a récemment publié le tome Ier, et qui se composera d'environ vingt-cinq volumes.

Lorsqu'il composa son grand travail, Fleury laissa le soin de retracer les annales du peuple de Dieu à une main spécialement exercée aux saintes lettres. Dom Calmet se chargea de compléter son devancier par son *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament pour servir d'introduction à l'Histoire ecclésiastique de M. Fleury*. MM. Rohrbacher et Henrion n'ont fait que suivre cette méthode et ce plan; mais chacun d'eux a voulu reproduire par lui-même les récits de la Bible. Ainsi, dans un seul ouvrage on a toute la suite de la religion depuis saint Pierre jusqu'à nos jours, et, « en reprenant les pon- « tifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et Moïse, de là « jusqu'aux patriarches et à l'origine du monde. » M. l'abbé Darras n'a pas voulu innover; il a continué la tradition de ses prédécesseurs, et il faut lui en savoir gré, car il nous a fourni par là un très-bon

livre de plus sur cette merveilleuse nation qui a frayé la route à l'Eglise de Jésus-Christ. Son premier volume s'étend depuis la création jusqu'à la mort de Moïse. Il renferme donc l'étude du Pentateuque, où sont comprises les origines du genre humain, l'histoire de sa chute et l'annonce de sa restauration par cet adorable libérateur dont Moïse n'était que l'ombre et la figure. Le monde antédiluvien, les grands patriarches Abraham, Isaac et Jacob, le patient Job, ce précurseur de l'homme de douleur par excellence, le génie et le caractère de la législation mosaïque, toutes les merveilles et toutes les fortes physionomies de cette époque primitive, sont présentées avec une noble simplicité et une frappante vérité. Nous avons lu tout ce volume avec un constant intérêt, d'abord en raison même des hautes et consolantes questions qu'il résume, et ensuite à cause du mérite réel de l'auteur. Un style pur et ferme, des recherches approfondies et allant jusqu'aux principes des choses, une érudition parfaitement au courant des controverses contemporaines, une loyale et franche discussion des critiques français et allemands, enfin un inviolable attachement à l'Eglise mère et maîtresse, voilà bien de quoi fixer l'attention des gens sérieux et mériter leur éloge. — M. l'abbé Darras, qui unit parfaitement la forme au fond, et qui mêle à l'érudition religieuse le savoir profane, nous offre un attrayant tableau du génie et des mœurs des Hébreux. Il traduit lui-même les passages caractéristiques de la Bible, et il le fait en hébraïsant et en homme de goût. En particulier, son examen de la législation mosaïque, mis en regard des téméraires interprétations du naturalisme allemand, attire les regards de ceux qui s'adonnent à ces matières si fécondes en résultats importants. Nous devons aussi signaler ses études cosmologiques et mythologiques, qui montrent combien il a examiné les monuments des différents peuples. Enfin ses pages sur le patriarche Job vengent le texte sacré des futiles et paradoxales assertions de M. Renan, et défendent aussi l'auteur de Job contre M. le pasteur Reville, qui prétend que « le livre de Job se tait de la manière la plus absolue sur l'espé« rance d'un Messie (*Essais de critique religieuse*, Paris, Cherbuliez, « p. 405). » Qu'est-ce donc que ce mot solennel : « Je le sais, mon « Rédempteur est vivant, etc.? » Qu'est-ce surtout que cette vie de souffrance et de patience, sinon l'image de Notre-Sauveur? Cependant, M. l'abbé Darras louant les recherches bibliques de M. de Saulcy, et le citant avec éloge quand il rapporte qu'il a retrouvé les cités maudites de Sodome et de Gomorrhe (Kharbet-Esdoum et Kharbet-Oumram),

oublie de faire remarquer que sur ce point M. de Saulcy a trouvé de nombreux contradicteurs, et que ses merveilleuses découvertes sont moins certaines que celle de Ninive (p. 385). En outre, il n'a peut-être pas toujours exactement précisé les différences notables qu'on observe en géologie, entre les vastes dépôts antérieurs au déluge biblique, et les dépôts si faibles, relativement, de ce dernier cataclysme.— Nous bornant à ces remarques, nous sommes heureux d'avoir à signaler cet ouvrage à l'attention du clergé et des gens du monde. L'auteur traite les adversaires de l'Eglise avec une délicate fermeté; toutefois, quand il le faut, il combat hardiment et en vaillant champion, et il ne quitte ses antagonistes qu'en leur laissant au cœur une blessure d'où peut venir le salut, *linquitque in vulnere vitam.*

E.-A. Blampignon.

192. **NOUVELLES LETTRES** *et* **OPUSCULES** *inédits de* Leibniz, *précédés d'une introduction* par M. Foucher de Careil. — 1 volume in-8° de VIII-CCXXI-440 pages (1857), chez Durand; — prix : 7 fr.

Le nom de M. Foucher de Careil est maintenant inséparable, d'une certaine façon, de celui de Leibniz. Avec un courage admirable, et en faisant le plus louable usage de sa fortune et de ses loisirs, M. Foucher de Careil, par ses heureuses découvertes dans la bibliothèque de Hanovre, a rendu Leibniz, non pas autre, sans doute, mais plus complet, plus clair et peut-être plus accessible. Les travaux inédits du grand philosophe qu'il a publiés jettent nécessairement de la lumière sur l'origine, le développement et l'ensemble de ses pensées. Mais il ne se borne pas à éditer de nouveaux fragments ou travaux de Leibniz, il se fait aussi son interprète, toujours avec talent et sagacité, souvent avec bonheur. Telle a été sa tâche dans le volume que nous venons de lire. — Une introduction très-intéressante y précède les lettres et les opuscules qu'il contient. Trois de ces lettres ont pour objet Descartes et le cartésianisme; six autres, en français, comme les précédentes, sont adressées à Arnauld, et quatre réponses d'Arnauld les accompagnent. Cette correspondance, qui offre un intérêt réel, roule sur les questions les plus élevées de la philosophie. Il y a, en outre, un fragment de lettre en latin encore adressé à Arnauld; plus, deux lettres latines à Hobbes, et deux autres, latines aussi, au P. Fardella. — Les opuscules ou fragments sont : *Remarques sur l'abrégé de la vie de Descartes par Baillet;* — *Abrégé du Phédon de Platon*, en latin, avec la traduction française; —*Abrégé du Théétète de Platon,* en la-

tin, avec la traduction française; — *Remarque sur Weigel*, en latin, avec la traduction française; — *Miscellanea metaphysica; de Libertate; Discours de métaphysique* envoyé par Leibniz à Arnauld à l'origine de leur correspondance; — *Abrégé de la vie de Leibniz*, par lui-même, en latin; et enfin, *Portrait de Leibniz*, par lui-même, pareillement en latin.

Rien, dans ces écrits, ne permet de soupçonner que Leibniz eût une doctrine ésotérique, ou du moins absolument inédite, comme on l'avait conjecturé d'après une parole que, déjà vieux, il écrivait à l'un de ses correspondants : « Celui qui ne me connaît que par ce qu'on a « publié de moi ne me connaît pas. » Il est évident, par tout ce qui a été découvert de lui, que Leibniz entendait par là que ses travaux inédits jetteraient plus de lumière sur son œuvre et en montreraient mieux l'enchaînement et la grandeur, mais non pas qu'ils feraient connaître un autre système ou une nouvelle philosophie. M. Foucher de Careil ne peut croire à cette philosophie d'initiés, ayant vu, comme il le dit, à mesure qu'il pénétrait plus avant, s'évanouir cette ombre imaginaire, et tomber jusqu'aux derniers voiles de sa doctrine. Il est certain, en effet, que ces travaux inédits éclairent les pensées de Leibniz jusque dans leurs plus profondes racines; mais aussi c'est tout ce qu'il faut leur demander et en attendre. Ils prouvent une fois de plus que la doctrine philosophique de Leibniz était déjà exactement connue. Nous ne disons point qu'ils ne font pas plus facilement comprendre comment ce grand esprit fut amené à concevoir et à formuler son remarquable système : au contraire. Recomposer, à l'aide de ces fragments, un ensemble où tout se tient, étudier les écrits de Leibniz dans leur source, faire commenter l'auteur de la monadologie par lui-même, et rendre à sa philosophie une nouvelle saveur en l'écrivant avec des documents nouveaux, tels ont été la pensée première et le but de la publication de M. Foucher de Careil.

Le Leibniz qu'il retrouve ainsi est incontestablement plus vrai et plus naturel que celui de M. Nourrisson. Bien qu'il n'ait pas l'habileté et le savoir-faire philosophique du professeur de l'Université, ou même parce qu'il ne les a pas, M. Foucher de Careil est beaucoup moins exposé à jeter le grand homme qu'il étudie dans le moule d'un système, et il est plus à même de le considérer sous ses véritables traits. Aussi, chez lui, aucun texte tourmenté, aucun rapprochement forcé, aucune conclusion aventurée. Il constate que Leibniz demeura attaché, extérieurement du moins, à la foi protestante, et il ne l'en

glorifie point, et il n'en fait point un honneur à la philosophie. Il voit clairement, — et il le prouve sans réplique, — que revendiquer Leibniz comme « le premier et le plus grand des cartésiens, » c'est émettre une prétention aussi bizarre que peu fondée. Cet aveu a d'autant plus de valeur que M. Foucher de Careil est loin d'avoir un parti pris contre Descartes. Il ne demande pas mieux que de lui faire la part la plus large possible; mais la vérité avant tout, même avant Descartes. Aussi, tout en reconnaissant que Leibniz eût pu, eût même dû adoucir parfois sa critique, souvent excessive, de la doctrine cartésienne et de son auteur, il avoue qu'il y a presque toujours, dans les rectifications voulues par Leibniz, un principe raisonnable et vrai. Il a, à ce sujet, une page excellente que nous devons transcrire : « Nous « n'admettons pas avec Leibniz que Descartes ait abusé de ce grand « mot de l'existence de Dieu, et qu'il lui fasse suivre un ordre néces- « saire et fatal, comme faisait Spinosa; mais nous croyons que son « Dieu, plus scientifique que religieux, plus absolu que bon, plus « occupé de faire que de savoir pourquoi, est bien un peu cette « explication commode de la nature des choses que lui reprochaient « Leibniz et Pascal. Nous ne croyons pas qu'il n'ait de l'immortalité « de l'âme que les fausses apparences, et que ce qu'il en dit ne soit « qu'un leurre pour les simples; mais nous sommes persuadé que la « *pensée*, dans le système de Descartes, force infinie, force universel- « lement répandue dans la nature des êtres, peut conduire et conduit « en effet à la suppression radicale de l'âme humaine, et réduit le « grand problème de l'immortalité de l'âme à n'être qu'un cas parti- « culier de l'éternité de l'esprit, entrevue par Spinosa (p. CXLIV). » On ne saurait plus exactement dire. — Ajoutons que M. Foucher de Careil s'élève avec Leibniz contre la défense faite par Descartes de rechercher les causes finales ou de les considérer en philosophie. C'est, en effet, une des plus malheureuses idées de Descartes, et il a contribué par là, pour une part regrettable, à faire, de la science en général, cette chose informe, matérielle et morte que nous connaissons.

Une chose qui se touche au doigt, après avoir lu ce volume de Leibniz et de M. Foucher de Careil, c'est le dommage qu'ont fait à la vraie gloire de Descartes ses propres disciples et les rationalistes contemporains : ses propres disciples, par leur manière étroite de l'entendre; les rationalistes contemporains, en faisant de lui le père du rationalisme moderne, c'est-à-dire en le glorifiant par ce qu'il y a de

mauvais et de funeste dans son système. Les titres dont on veut obstinément le décorer sont son malheur, et non point sa gloire. Sa gloire consiste à avoir donné à l'esprit humain une impulsion immense, un élan plus spontané, que, d'ailleurs, il aurait pris même sans Descartes; mais il ne faudrait pas en faire le docteur irréfragable de la raison humaine. Chose comique! ces rationalistes qui ne reconnaissent aux catholiques ni le droit ni les moyens de cultiver la philosophie, parce que nous sommes, disent-ils, dans la nécessité de faire une part, — et quelle part! — à l'autorité, imposent, sous peine d'ostracisme en philosophie, l'autorité de Descartes, et crient sur tous les tons que, hors de Descartes, il n'y a point de salut pour la raison humaine!

Après ses heureuses découvertes, M. Foucher de Careil devait au monde savant et à la philosophie une édition complète de Leibniz. C'est ainsi qu'il l'a compris; et les premiers volumes en sont déjà publiés. C.-M. ANDRÉ.

193. **LETTRES FAMILIÈRES** *sur la littérature. — Littérature ancienne*, par M. Al. BARBIER. — 1 volume in-12 de 294 pages (1862), chez Michel Lévy frères; — prix : 3 fr.

Voici un livre classique bien composé, bien écrit, une histoire littéraire de l'antiquité, histoire abrégée et destinée à l'enseignement de la jeunesse, mais qui peut aussi offrir une lecture agréable à ceux qui, ayant fait de bonnes études, aiment à s'en souvenir. L'ouvrage est naturellement divisé en deux parties : la littérature grecque et la littérature romaine, chacune considérée dans ses diverses époques. On voit se succéder, selon l'ordre des âges, les noms les plus célèbres parmi ceux qui ont surtout glorifié l'esprit humain. L'œuvre a de justes proportions : rien de vraiment important n'y est omis; l'auteur a l'art de réduire ses jugements en traits rapides qui doivent pénétrer dans l'esprit et y laisser leur trace. Il n'y a pas de système, pas de jugement étranger à ce que la sagesse littéraire a consacré, pas de prétention non plus, mais seulement le désir d'être utile par un enseignement clair, méthodique, abondant et sans effort. — Nous ne ferons qu'une observation critique. Vers la fin du volume, on peut regretter que l'auteur n'ait pas assez insisté sur les symptômes de renouvellement par le christianisme qui se manifestèrent parmi les ruines et la décadence des lettres païennes. « Avec le christianisme, dit-il, commence le déclin « (p. 279). » Le déclin avait commencé à Rome, avec les productions du

second âge de sa littérature, et il s'était prolongé et précipité dans les tristes productions des auteurs du IIIe siècle, tandis que la littérature chrétienne, dans les écrits des apologistes depuis Tertullien jusqu'à saint Jérôme et saint Augustin, apportait, au contraire, toute la résistance possible à ce déclin qui ne venait point d'elle. — On voit par la dédicace et par la conclusion de cet ouvrage, qu'il est destiné d'une manière spéciale aux jeunes filles, à qui il faut inspirer le goût de l'étude. « Il peut leur offrir une table méthodique des matières, une « suite de titres de chapitres qu'elles pourront ensuite remplir et « féconder, selon l'étendue de leurs lumières et le progrès de leur « esprit (p. 290). » Il y a dans ces paroles trop de modestie : ces simples titres de chapitres composent un livre que l'on peut lire avec agrément et profit. A. MAZURE.

194. **SAINTE MARIE-MADELEINE**, *Etudes*, par M. l'abbé COULIN, prêtre, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Marseille. — 1 volume in-18 de XX-232 pages (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 20 c.

Sous ce titre modeste d'*études* se cache un livre excellent, d'où s'exhale un doux parfum, semblable à celui que Madeleine répandait autrefois sur les pieds et sur la tête du Sauveur. C'est une véritable histoire de la vie de l'illustre pénitente, enrichie de pieuses réflexions sur ses égarements, sur son retour à la vertu, sur son ardent amour pour Notre-Seigneur, et en particulier sur la pénitence qui en a fait une si grande sainte. L'auteur a voulu raviver la dévotion envers elle, et inspirer aux pèlerins nombreux qui visitent ses restes vénérés une grande confiance en sa protection. Il présente, dans une suite de récits pleins d'onction et d'intérêt, une source abondante de méditations pieuses où il fait ressortir, d'un côté, l'action de la grâce divine sur cette âme d'élite, de l'autre, le saint empressement avec lequel elle y a répondu. S'appuyant sur la tradition de l'Eglise romaine et sur les travaux historiques de Raban-Maur au VIIIe siècle, de M. l'abbé Faillon de nos jours, il regarde comme un fait certain et irrécusable l'apostolat de Marie-Madeleine en Provence, ainsi que l'authenticité des précieuses reliques conservées et vénérées à la Sainte-Baume. — Le lecteur chrétien sera heureux de contempler cette douce figure de Madeleine, de lire dans cette âme si étonnamment privilégiée, de suivre les pas de la pénitente, d'examiner avec soin tous les effets de cet amour dont la générosité a mérité l'éloge de Jésus-Christ. Comme

le dit le pieux auteur, chacun voudra pleurer avec Madeleine, arroser de ses larmes les pieds du divin Maître, les couvrir de baisers brûlants, les honorer, autant qu'il le pourra, en les inondant du plus suave parfum, celui de la prière (p. xix). Tel est surtout le grand résultat qu'il attend de son livre ; et certes, il est en droit de l'espérer, car il satisfait également l'esprit et le cœur, et nous n'hésitons pas à dire qu'il laisse bien loin derrière lui celui du P. Lacordaire, dont on a pu lire ici même (t. XXIV p. 317) qu'il fait naître « des impressions « dont le résultat a quelque chose de pénible, » ce qui n'arrive pas avecl 'œuvre de M. l'abbé Coulin. M. Dardy.

195. ŒUVRES *et correspondance inédites de* J.-J. Rousseau, *publiées* par M. G. Streckeisen-Moultou. — 1 volume in-8° de xx-484 pages (1861), chez Michel Lévy frères ; — prix : 7 fr. 50 c.

Papiers de famille, manuscrits de la bibliothèque de Neufchâtel, telles sont les deux sources d'où est sorti ce volume. L'éditeur est l'arrière petit-fils de ce Paul Moultou, issu d'une famille française réfugiée à Genève, que sa qualité de ministre et la pureté, nous dit-on, de ses croyances religieuses n'empêchèrent point d'être en relations suivies avec Voltaire et Rousseau. Voici les principales pièces dont ce volume se compose : 1° Un *Projet de constitution pour la Corse,* sorte d'extrait du *Contrat social*, doublé des chimères de la république de Salente, avec la correspondance échangée à ce sujet entre Rousseau et Buttafuoco, officier au service de la France et agent de Paoli ; — 2° quatre lettres entortillées ou déclamatoires *sur la vertu et le bonheur*, adressées à Sophie d'Houdetot, amante en partie double, — le mari ne comptant pas, — de Rousseau et de Saint-Lambert, ce qui dit assez quelle sorte de *bonheur* et de *vertu* un tel prédicateur pouvait prêcher à une telle néophyte ; — 3° une fiction *sur la révélation*, où M. Sayous et quelques autres ont voulu voir un portrait de Rousseau lui-même sous le nom de Jésus-Christ, mais qui n'est en réalité qu'une version, sous une autre forme, des principales idées de la *Profession de foi du vicaire savoyard;* comme talent et comme importance, c'est, à notre avis, le morceau capital du volume ; — 4° un *Traité élémentaire de la sphère* ; — 5° des fragments d'un ouvrage abandonné sur les *Institutions politiques,* dont Rousseau n'a tiré que le *Contrat social ;* — 6° deux nouvelles inachevées ; — 7° *Mon portrait*, à l'état d'ébauche ; — 8° un fragment d'un *Essai sur les langues;* — 9° des fragments *sur l'abbé de Saint-Pierre,* dont Rousseau fut l'éditeur et dont il re-

nonça, après avoir recueilli ces quelques matériaux, à écrire la vie; — 10° fragments divers, pensées détachées, essai d'autobiographie, etc.; — 11° enfin, soixante-dix lettres inédites, presque toutes adressées à un Génevois nommé Coindet, établi à Paris; lettres qui, toutes pleines des complots imaginaires dont le malheureux Rousseau se voyait entouré, prouvent avec une nouvelle évidence à quel point il était fou. Que ce soit là son excuse! C'est, croyons-nous, tout ce que vaudra à sa mémoire ce volume inédit, qui, comme presque tous les recueils d'œuvres inédites de personnages depuis longtemps étudiés et débattus, ne changera absolument rien au jugement qu'on portait sur l'homme et sur l'écrivain. U. MAYNARD.

196. **L'ORPHELIN,** *ou une Existence courageuse,* par Mme Valentine VATTIER. — 1 volume in-8° de 188 pages plus 1 gravure (1862), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes,* 2e *série*); — prix : 80 c.

C'est à travers une suite de luttes, de vicissitudes et de voyages sur mer et sur terre, que l'orphelin dont il est ici question réussit à faire son chemin et atteint, à l'approche de ses vieux jours, une position modeste qui n'a rien d'invraisemblable. Nous avons ici le tableau d'une vie laborieuse et éprouvée, qui n'inspirera aux jeunes lecteurs ni des idées ambitieuses, ni des aspirations exagérées vers un succès idéal qu'on atteint rarement. Quelques détails géographiques sur les pays parcourus par le héros contribueront, outre la moralité de son caractère, à l'enseignement qu'on pourra tirer de ce livre.

197. **POEMES** *dramatiques* d'Alexandre POUSCHKINE, *traduits du russe* par MM. Ivan TOURGUENEFF et Louis VIARDOT. — 1 volume in-12 de 280 pages (1862), chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50.

Pouschkine, né à Moscou, dans l'avant-dernière année du XVIIIe siècle (1799), appartenait par son père à une famille distinguée, dont le chef fut, à ce que l'on croit, un chevalier teutonique qui s'établit en Russie vers le milieu du XIIIe siècle. Mais le sang africain s'était mêlé au sang moscovite. Le poëte eut, en effet, pour aïeul maternel un nègre du nom d'Annibal. Un savant russe qui a connu personnellement Alexandre Pouschkine et qui a traduit en français quelques-uns de ses écrits, — M. le général Michel Yermoloff, dont MM. Tourgueneff et Viardot ont eu le tort de ne pas rappeler le nom, — trace ainsi le portrait d'Alexandre Pouschkine dans ses curieux *Mélanges et souvenirs d'histoire, de voyages et de littérature :* « Il était d'une taille

« moyenne, mais bien prise. Ses traits, quoique mobiles, irréguliers « et fortement marqués du type africain, avaient une expression et « une vivacité peu communes, et dans son œil brillait le feu ardent du « génie. Bien qu'habituellement réservée, sa conversation, dans l'in- « timité, étincelait d'esprit et de saillies; enfin il était adoré, non- « seulement de ses nombreux amis, mais encore de tous ceux qui « l'approchaient, pour la chaleureuse bonté de son âme, la loyauté « et la noblesse de son caractère (p. 36). » On connaît la catastrophe qui l'enleva dans la force de l'âge et du talent. Il fut mortellement frappé dans un duel, au mois de janvier 1837, n'ayant pas encore atteint sa trente-huitième année. Ses derniers mots furent : *Pardon et oubli*. Il venait d'écrire à un ami : « Maintenant je sens que mon « âme s'est agrandie, et que je puis enfin créer. » Ces mots indiquent que le poëte espérait se surpasser, et ne regardait ses précédents travaux que comme les devanciers de productions plus brillantes. Cependant, il était déjà un remarquable écrivain, et il avait donné une grande impulsion à la littérature russe. Seule, son épopée romanesque d'*Eugène Onéghine* suffirait pour lui assurer un rang à part parmi les observateurs du monde moral et les peintres de la nature. Mais elle ne fait oublier ni son *Prisonnier du Caucase*, ni sa *Fontaine de Baktchisaraï*, ni les charmantes nouvelles intitulées *Sylvio* et *Kirdjali*, traduites par M. Yermoloff. Le caractère particulier de Pouschkine est d'avoir su être hardiment russe. Il a regardé la société moscovite et le paysage sévère de son pays, et il les a reproduits avec fidélité. Un événement malheureux lui ouvrit un large horizon. Attaché au ministère des affaires étrangères, il fut envoyé par disgrâce en Bessarabie, et plus tard au Caucase et en Géorgie. La vie errante qu'il mena durant cinq années dans ces contrées pittoresques et peu connues, fut pour lui une source de riches inspirations. L'aspect des steppes immenses et tristes, la vue des sauvages beautés du Caucase, le cours rapide du Don, les tribus rudes et libres des montagnes, l'austérité du désert, lui firent trouver des images originales, étranges, quoique pleines de réalité. Vivant dans la solitude, il apprit à mieux sentir, à mieux penser par lui-même, et ainsi il donna aux Moscovites l'exemple de ce que peut dans les arts la création franche et indépendante. On l'a parfois comparé à lord Byron, qui a transporté dans la littérature anglaise toutes les passions, tous les événements de la vie humaine; mais il a le mérite d'être resté plus moral et plus réservé que l'auteur de *Child-Harold*.

Les *Poésies dramatiques* dont on nous présente aujourd'hui une intelligente traduction ne sont peut-être pas la partie la plus originale des œuvres de Pouschkine. Ses poésies romanesques sont plus empreintes de son cachet personnel. Dans ses drames, qui, du reste, n'ont jamais été destinés à la représentation théâtrale, il s'inspire de Shakspeare et de Molière; mais il a, jusque dans les moindres de ses écrits, une saveur prononcée de terroir et un goût décidé pour son pays et pour ses mœurs. On sent que celui qui parle et qui écrit est un Moscovite instruit de son histoire nationale, passionné pour la gloire de ses ancêtres. Ce n'est jamais un froid imitateur.—Le morceau principal de ce recueil est *Boris Godounoff;* c'est aussi la pièce où ressortent avec le plus d'éclat les rudes et sauvages qualités de l'antique Moscovie. L'action se passe au XVIe siècle; c'est l'avénement de Boris au trône impérial par l'assassinat du jeune Tzarowitch Dmitri, fils d'Ivan IV le Terrible. Il est vrai que des historiens modernes, tels que MM. Pogodin et Oustrioloff, — les traducteurs eussent bien fait de le dire dans leur intéressante notice, — ont nié la participation de Godounoff à la mort tragique du fils du Terrible. Quoi qu'il en soit, la mise en scène du drame, la peinture des caractères, les entretiens des courtisans, respirent une énergie dont on est à chaque moment pénétré et épouvanté. Un prince hypocrite et scélérat, des boyards qui ressemblent par leurs sentiments farouches à des chefs de brigands, et par leur grossièreté à des Indiens, tout est retracé en traits de feu.

Après ce grand drame historique, nous ne trouvons plus guère que des esquisses, mais faites de main de maître. D'abord se montre la sèche et terrible physionomie du *Baron avare*. Après Plaute et Molière, l'auteur russe a su trouver des couleurs neuves et fidèles. Ainsi, le baron, en apprêtant la clef de son trésor, s'écrie tremblant d'épouvante et de félicité : « Chaque fois que je veux ouvrir un de mes « coffres, j'éprouve un frisson de chaud et de froid. Ce n'est pas de « la crainte (oh ! non, qui pourrais-je craindre? j'ai là mon épée, et « le loyal acier me répond de mon or); mais je ne sais quelle indéfi- « nissable sentiment m'oppresse le cœur. Les médecins nous assurent « que des gens trouvent un charme étrange dans l'assassinat. Quand « j'introduis ma clef dans la serrure, je ressens ce qu'ils doivent res- « sentir en enfonçant le couteau dans la victime (p. 167). » — Viennent ensuite *Mozart et Salieri*, où Pouschkine, acceptant un bruit qui courut à la mort de Mozart, suppose qu'il a été empoisonné par son

émule Salieri. On préférera à ce sujet, quoique traité avec chaleur, la *Roussâlka*, légende nationale qui nous ramène en pleine Moscovie, et où les ondines jouent les principaux rôles. L'auteur s'y montr e par quelque endroit comme le Walter Scott de la Russie. Quant à l'*Invité de pierre*, le dernier de ces cinq poëmes dramatiques, c'est le thème hardi et scabreux de don Juan ; mais Pouschkine, dont la veine ne fut jamais comique, n'a pris que le côté sérieux de la vieille fable. Quoique ce léger crayon ne manque ni de feu ni de poésie, l'écrivain montre mieux les dons vigoureux de son esprit dans les sujets tirés des traditions populaires de son pays. On est saisi, devant les tableaux qu'il a tracés du monde moscovite, par le sentiment d'une profonde et forte vérité. Ceux qui veulent connaître l'histoire et le caractère du peuple russe liront ces drames, où les choses et les hommes se dessinent avec un relief d'une prodigieuse puissance. E.-A. BLAMPIGNON.

198. **REVENONS** *à l'Evangile*, par M. Alfred SIRVEN. — In-8° (1862), chez Marpon.

Le 27 août dernier, les sieurs Sirven, auteur d'une brochure intitulée *Revenons à l'Evangile;* Cerf, imprimeur, et Marpon, libraire, qui avait mis la brochure en vente, comparaissaient devant le tribunal correctionnel de la Seine (6e chambre), sous la prévention d'outrage à la morale publique et religieuse, d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement, d'outrage aux ministres d'un culte salarié par l'Etat, et d'excitation à la haine et au mépris des citoyens les uns contre les autres. — Le tribunal rendit le jugement suivant :

« Attendu qu'il résulte de l'instruction et des débats, la preuve « qu'Alfred Sirven, auteur d'une brochure intitulée *Revenons à* « *l'Evangile*, commençant par ces mots : « L'hypocrisie est la « grande manie, » et finissant par ceux-ci : « Résigné à porter son « bât, » s'est mis, par l'intermédiaire d'un tiers, en relation avec « Cerf, imprimeur à Versailles, dans les ateliers duquel ladite bro- « chure a été imprimée et à qui il doit le prix de l'impression ; — « attendu dès lors, en la forme, que Sirven est le véritable éditeur et « publicateur de la brochure incriminée, à raison de laquelle il peut « être seul poursuivi comme auteur principal des délits relevés par « le ministère public; que Marpon et Cerf ne peuvent être re- « tenus aux débats que comme complices, le premier pour avoir « vendu et mis en vente ladite brochure, le second pour l'avoir im- « primée, si toutefois il apparaît au tribunal que l'un et l'autre

« aient agi en connaissance de cause ; — attendu, au fond, que le « délit d'outrage à la morale publique et religieuse et celui d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement ne résultent pas des « paragraphes signalés aux pages 7, 8, 11 et 12, et, qu'à ce double « égard, la prévention n'est pas établie contre les trois prévenus, les « renvoie des fins de ces deux chefs de prévention ; — mais attendu « qu'il est constant qu'en publiant la brochure dont il s'agit, Sirven « a commis : 1° Le délit d'outrage aux ministres d'un culte salarié « par l'Etat, ledit délit résultant des passages, page 7, commençant « par ces mots : « Lorsque les grands de la terre, » et finissant par « ceux-ci : « Qui à leur tour hébraïsèrent ; » pages 13 et 14, commençant par ces mots : « Le peuple veut, » et finissant par ceux-« ci : « Amassez-vous des trésors dans le ciel ; » pages 15 et 16, com-« mençant par ces mots : « Dans l'Eglise moderne, » et finissant par « ceux-ci : « De l'âne résigné à porter son bât ; » 2° Et le délit d'ex-« citation à la haine et au mépris des citoyens les uns contre les « autres dans le passage ci-dessus indiqué, commençant par ces « mots : « Lorsque les grands de la terre ; » et pages 8 et 9, dans « celui commençant par ces mots : « L'hypocrisie ne fut jamais plus « grande, » et finissant par ceux-ci : « Humbles de cour ; »

« En ce qui touche Marpon : attendu qu'il a consenti à ce que « son nom fût imprimé sur la couverture de la brochure, et à ce « qu'elle lui fût adressée de Versailles pour être mise en vente, et « qu'en effet elle a été exposée en vente et vendue par lui ; — qu'il a « donc sciemment assisté l'auteur principal des délits dans les faits « qui les ont accompagnés, facilités ou consommés, et que, par suite, « il s'en est rendu complice, mais qu'il existe des circonstances atté-« nuantes en sa faveur ;

« En ce qui touche Cerf, imprimeur : attendu qu'il n'est pas suffi-« samment établi qu'en imprimant ladite brochure il ait agi sciem-« ment, et que, par suite, la complicité qui lui est imputée n'est « pas suffisamment établie ;

« Par ces motifs, renvoie Cerf des fins de la plainte, sans amende « ni dépens ;

« Et, faisant à Sirven application des art. 5 et 7 de la loi du « 11 août 1848, et à Marpon des mêmes articles et des art. 59, 60 et « 463 du Code pénal, condamne Sirven à deux mois d'emprisonne-« ment et 500 francs d'amende ; condamne Marpon à 300 francs d'a-« mende ; prononce la solidarité desdites amendes entre les deux

« parties condamnées; fixe à un an la durée de la contrainte par « corps; prononce la confiscation et ordonne la destruction des « exemplaires saisis de la brochure, et condamne Sirven et Marpon « solidairement aux dépens. »

Le sieur Sirven ayant interjeté appel de ce jugement, l'affaire revenait le 20 novembre dernier à l'audience de la cour impériale, qui a rendu l'arrêt suivant :

« Considérant qu'en matière de délits commis par la voie de la « presse et dont l'élément essentiel est la publicité, l'auteur du délit « est celui par le fait duquel cette publicité est produite; — considé- « rant que Sirven, auteur de la brochure intitulée *Revenons à* « *l'Evangile*, n'a pas publié, ni exposé, ni mis en vente ladite bro- « chure, mais que, par ses soins et par ses instructions, le manus- « crit a été remis entre les mains d'un libraire pour que celui-ci « l'exposât et la mît en vente à Paris, ce qui a eu lieu en effet; — « considérant qu'il résulte de ces faits, établis par l'instruction et les « débats, que Sirven, a, en 1862, à Paris, avec connaissance de cause, « assisté le publicateur dans les faits qui ont préparé et facilité la « publication de ladite brochure; qu'il lui a donné des instructions « pour la commettre, et qu'il s'est ainsi rendu complice de son au- « teur; adoptant, au surplus, les motifs des premiers juges; con- « firme le jugement dont est appel, et condamne Sirven aux frais de « son appel. »

199. SALAMMBO, par M. Gustave Flaubert. — 1 volume in-8° de 476 pages (1863), chez Michel Lévy frères; — prix : 6 fr.

Ils seront bien attrapés, les lecteurs de *Mme Bovary* qui se jetteront sur ce livre dans l'espoir d'y trouver le charme faisandé attaché désormais au nom de M. Gustave Flaubert comme une sorte de piste. Eh bien! ils seront dépistés, et ce sera bien fait! Ils expieront par le plus mortel ennui le plaisir coupable qu'ils ont autrefois goûté, et la curiosité mauvaise qui les aura poussés vers une volupté trompeuse. L'ennui, en effet, l'inexorable ennui, voilà bien l'élément de ce livre. L'ennui y coule à flots, en pénètre toutes les pages, et de là vous monte aux yeux, aux oreilles, s'insinue par tous les sens, vous déborde et vous asphyxie! — Et pourtant, Salammbô est encore une Bovary, mais une Bovary carthaginoise! une Bovary de l'an 240 avant l'ère vulgaire! antérieure, par conséquent, de plus de deux mille années à l'âge où devaient fleurir toutes ces femmes perdues, tristes

héroïnes du roman contemporain ! Et encore, notez bien que Bovary-Salammbô n'occupe pas le cinquième du volume, qu'elle n'y étale qu'en deux ou trois endroits les charmes de sa personne, et qu'un seul chapitre, à vrai dire, contient ses faits et gestes. Mais ce chapitre unique est noyé et perdu dans un cadre démesurément grand d'histoire, de mythologie, de liturgie et d'archéologie. M. Flaubert paraît avoir été moins flatté qu'humilié, dans ses prétentions littéraires, de l'énorme succès de *Mme Bovary*.— Evidemment, en écrivant ce livre, avec une patience longue, dit-on, de plusieurs années, il avait visé à autre chose qu'à un succès de scandale et de police correctionnelle, le seul, à tout prendre, qu'il ait obtenu ; succès vraiment trop facile, et, partant, trop peu honorable pour un homme d'étude et de style, et qu'atteindrait, plus grand encore et à moindres frais, le plus humble Curtius qui aurait à faire l'exhibition de quelque musée Dupuytren. Alors il s'est dit : Comment me faire prendre au sérieux ? Et il a fait *Salammbô !* Mais il a dépassé les limites du sérieux, et il est tombé dans l'ennuyeux. Au rebours de M. Feydeau, qui avait débuté par l'archéologie funéraire avant d'en venir au roman qui est sa *Bovary* à lui, M. Flaubert a commencé par une *Fanny* pour arriver à quelque chose de plus lugubrement ennuyeux que l'*Histoire des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens*.

Qu'est-ce donc que *Salammbô?* Historiquement, c'est le récit de cette guerre de trois ans, appelée *inexpiable* pour les cruautés qui s'y firent ; guerre entre Carthage et les mercenaires dont elle refusait de payer la solde arriérée, et qui se termina par le carnage que fit Hamilcar, père d'Annibal, de quarante mille rebelles dans les défilés de la Hache. Tout ce que les historiens anciens nous ont appris de cette guerre tiendrait peut-être en une ou deux pages ; M. Flaubert en a fait plusieurs centaines. Les combats multipliés, la description des peuples divers dont se composaient les mercenaires, de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs armures et engins de guerre, tout cela étendu, délayé, répété, aide à remplir le vide du sujet. Mais M. Flaubert a la prétention de relever les ruines de la vieille Carthage : de là, descriptions nouvelles de ses remparts, de ses temples, de ses palais, de ses monuments; il veut surtout ressusciter le culte de la cité phénicienne : de là la partie archéologique et mythologique, ce qu'il y a de plus considérable peut-être dans ce volume. Qu'en penser au point de vue de la science? M. Flaubert a-t-il réellement relevé Carthage? A-t-il fait revivre les rites de Tanit et de

Moloch ? ou bien n'a-t-il fait qu'œuvre d'imagination pure? A ces questions nous répondrions volontiers comme Sganarelle : « Les « uns disent oui, les autres disent non, et moi je ne dis ni oui ni « non. » Et si l'on sommait notre incompétence de répondre l'un ou l'autre, franchement nous pencherions pour la fiction plus que pour la réalité. — Quoi qu'il en soit, ce canevas mythologique était merveilleusement propre à recevoir une broderie impure; ce culte de la cité phénicienne, culte cruel et voluptueux, allait à tous les instincts de M. Flaubert, qui se plaît dans l'effusion du sang et les peintures licencieuses, qui se délecte à coller ses lèvres à toutes les purulences du corps et de l'âme. Aussi, tous les hôpitaux du monde, tous les champs de bataille de l'histoire, ne suffiraient pas à fournir tout ce qu'il y a dans ce volume de plaies béantes et hideuses, de membres disloqués et brisés, et le sang qui remplit ses pages noyerait Paris, rougirait l'Océan. C'est le *nec plus ultra* de l'horrible, — et aussi, hélas! le *nec plus ultra* du voluptueux. — Deux mots ici de la fable romanesque dont le tissu obscène court sur cette sanglante draperie. Salammbô est la fille d'Hamilcar, la sœur d'Annibal, qui apparaît enfant en quelques endroits du livre. Attachée au temple de Tanit, la Vénus carthaginoise, elle vit dans le voisinage du *zaïmph*, sorte de voile qui est à la fois le palladium de Carthage et le symbole d'un culte dont elle aspire à pénétrer le voluptueux secret. Or, ce voile a été dérobé par Màtho, chef, avec Spendius, de la conjuration des mercenaires, qui s'était glissé dans le temple, sous la conduite de son collègue, poussé moins par le désir d'enlever le zaïmphe, que par l'amour de Salammbô, qu'il avait entrevue sur les remparts. Ce zaïmph, auquel est attachée la fortune de Carthage, il faut le reprendre. Le grand prêtre Schahabarim, qui a deviné la passion sauvage du chef barbare pour la jeune prêtresse, en charge Salammbô. Munie de ses instructions, résumées en ces mots : « Tu seras humble et soumise à « son désir, qui est l'ordre du ciel, » la fille d'Hamilcar se dirige vers la tente de Mâtho. « Sous la tente ! » est un chapitre indescriptible, chapitre indiqué plus haut, où sont condensées, en une essence fétide, toutes les émanations impures de *Mme Bovary !* Salammbô a reconquis le zaïmph : à quel prix? on le devine. Cependant la guerre se poursuit. Les mercenaires sont égorgés dans le défilé de la Hache, et il ne reste plus que Mâtho, amené à Carthage pour épuiser sur sa personne la fureur populaire. Le chef barbare vient expirer aux pieds de Salammbô, qui, à sa vue, se rappelle et regrette la tente, et ne veut pas qu'il meure.

Aussi, quand le cœur de Mâtho, arraché de sa poitrine par Schahabarim, lui est présenté, elle tombe et meurt elle-même « pour avoir « touché au manteau de Tanit (p. 474). » — En quelques mots, voilà ce livre, travaillé, pour le fond et pour la forme, avec une patience digne d'un meilleur sujet et d'un meilleur sort. M. Flaubert a déployé péniblement dans ces pages toutes les ressources de sa science et de son talent. Il ne nous répugne pas de dire qu'il y a là quelques tableaux de maître; mais, en général, ce ne sont que convulsions de pensée et de style. La langue ordinaire ne suffit pas pour exprimer tant d'horreurs; il faut donc avoir recours à d'affreux barbarismes, et soumettre la phrase à des tortures sous lesquelles elle éclate et se brise. On ne saurait faire plus d'efforts pour aboutir à une œuvre moralement et littérairement mauvaise. Inutile d'en défendre la lecture: l'ennui est une barrière qui, dès le premier pas, en écartera une coupable curiosité. U. MAYNARD.

200. SOUVENIRS D'UN MUTILÉ, *Récits de chasse dans le nouveau monde*, par M. Paul MARCOY. — 1 volume in-12 de 260 pages (1862), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 2 fr.

Anselme Morin a senti de bonne heure la passion des voyages et de la chasse au désert. Ayant de la fortune, il peut la contenter pleinement. Après ses premiers exploits, il s'élance vers l'Amérique méridionale, et traverse rapidement Buénos-Ayres pour pénétrer dans les pampas; mais ce qui l'attire surtout, ce sont les Cordillières des Andes, avec leurs gorges sauvages, leurs flancs dénudés, leurs pieds enveloppés d'une sombre végétation où les bêtes fauves abondent. Il y parvient enfin, et le voilà chassant et regardant à son aise, tantôt au milieu des rochers et sur les mornes plateaux, tantôt au sein des hautes herbes et sous les grands arbres des vallées. Un beau jour, méditant un nouveau projet, il veut franchir la Madre de Dios, un de ces larges et rapides cours d'eau qui descendent des Cordillières pour se précipiter vers l'immense fleuve des Amazones. Monté, avec son compagnon Dulcissimo, sur un léger radeau ou balsa, il se met en devoir de couper la rivière en diagonale. Dulcissimo, armé d'une longue perche, dirige la frêle embarcation. Malheureusement, une fausse manœuvre brise la perche, et la balsa que rien ne maintient plus est emportée avec violence. Cramponné aux ballots et muet de terreur, Dulcissimo plonge dans l'espace ses regards épouvantés. Morin, à l'aspect de cette course furieuse, se croit l'objet d'un songe. La rivière,

débarrassée de roches, ne présente aucun obstacle au radeau, qui poursuit sa marche avec une rapidité vertigineuse. Tout à coup, à droite, s'élèvent des cris sortis de la forêt, des formes humaines paraissent, une flèche vient tomber à quelques toises du radeau, puis le silence se rétablit, et les arbres des deux rives continuent de défiler comme des ombres fantastiques. — Cependant le soleil touche à l'horizon, et rien ne ralentit cette horrible vitesse. Seuls au milieu de l'eau, entourés de sombres forêts qui couvrent les rives de ténèbres impénétrables, les malheureux voyageurs n'entendent que les bruits étranges qui s'élèvent la nuit au sein des vastes solitudes du nouveau monde. Ils finissent pourtant par recourir aux provisions qu'on avait destinées à l'expédition projetée, et même par se coucher sur le bois de leur balsa. Le soleil, en se levant le lendemain, leur montre que pendant la nuit la largeur de la rivière a triplé; mais la ceinture des noires forêts ne cesse pas de se dérouler autour d'eux, sans permettre à leurs yeux de percer ces masses implacables d'une triste et monotone végétation. Leurs sacs, largement fournis de pain grillé et de mouton fumé, sont leur ressource durant ce voyage involontaire. Vers le soir, la profondeur des forêts s'entr'ouvre un moment, pour laisser se jeter dans la Madre de Dios les eaux du Pahuini, élargissant de plus en plus le lit où vogue le radeau, et diminuant encore la possibilité d'un abordage. La balsa avance donc toujours, plus rapidement que si elle était poussée par la vapeur; les jours et les nuits se succèdent, n'interrompant en rien cette rapidité sans mesure. Toujours l'eau jaune de la rivière et la double ligne des forêts; seulement, neuf affluents, dont six d'eau blanche et trois d'eau noire, sont venus grossir le cours qui emporte Morin et son compagnon d'infortune. Enfin, le dix-septième jour apparaît une embarcation dont l'équipage est composé d'Indiens Tapuyas et de métis brésiliens. Elle recueille les deux voyageurs, qui continuent, mais d'une façon plus calme, à descendre le fleuve, et parviennent, sur la barque qui les a sauvés, jusqu'au lac Coary, dont les eaux noires et lustrées présentent un aspect lugubre. — Dans ces parages solitaires, Morin est témoin d'une chasse ignoble : les métis et les Tapuyas mettent le feu aux huttes de sauvages qu'ils rencontrent, et, à mesure que les pauvres gens, étouffés par la fumée et repoussés par les flammes, sortent de leurs misérables cabanes, ils les font prisonniers et les attachent étroitement, les destinant à la traite. Au sortir de cet horrible spectacle, Morin, dans le dessein d'aider à dégager une pagaïe engravée,

s'appuye des deux mains sur son fusil : le coup part, et le voyageur est *mutilé* d'une manière bien triste. Sa fureur de voyager et de chasser semble à jamais apaisée lorsqu'il raconte ses *Souvenirs*. Cependant, il veut un jour accompagner une battue aux caïmans sur les bords du Rio Madalena ; mais son cheval le jette dans la rivière, où les crocodiles le dévorent.

Tels sont ces récits, dus à un homme de talent et de savoir. Les paysages qu'il décrit, les scènes dont il trace le tableau, les plantes et les bêtes qu'il crayonne, tout est fait pour piquer la curiosité et fixer l'intérêt. Ces immenses savanes, ces grands déserts où vivent tant d'animaux étranges, où se balancent tant de végétaux singuliers, cet incomparable fleuve des Amazones, les insondables masses forestières qui le côtoient si longtemps, voilà ce qui, reproduit par un pinceau vigoureux et fidèle, saisit l'esprit, lui offre de fortes et vastes images, fait même désirer de visiter ces mystérieuses régions. Peut-être, cependant, eût-on aimé voir l'auteur s'attacher à la simple réalité, et ne pas recourir à l'artifice de quelques fictions romanesques. On regrettera surtout certains traits déplacés, quoique plus rares que dans sa belle esquisse des Andes, sur laquelle ils jettent parfois une ombre fâcheuse (Voir notre t. XXVII, p. 161) ; ils nous empêchent néanmoins de recommander sans réserve ces récits à nos lecteurs, et nous en sommes peinés, car ce volume semblerait fait pour leur plaire : l'auteur sait peindre à merveille et les pitons neigeux des Cordillières, et les torrents écumeux qui s'en échappent, et les lacs éclatants qui reposent à l'ombre des dernières arêtes de la montagne, et les grasses prairies où les eaux, constamment alimentées par les glaciers, entretiennent la fraîcheur et la vie.

Ch. Laval.

201. LA TERREUR, par M. l'abbé Pioger. — 1 volume in-12 de 234 pages (1861), chez C. Dillet (*Lectures pour tous*) ; — prix : 1 fr. 50 c.

Les derniers témoins du plus grand drame qui ait ému le monde depuis quinze siècles vont disparaître ; seuls, les octogénaires peuvent dire aujourd'hui : « Nous avons vu la terreur ! » Encore quelques années, et personne ne pourra plus raconter *de visu* ces scènes affreuses qu'il importe à l'instruction des âges futurs de connaître dans toute leur horrible vérité. Nos arrière-neveux auront peine à croire qu'elles se soient passées dans notre France civilisée. Cependant, l'histoire, trop souvent dénaturée par la passion, est mal connue de la

multitude, qui n'a pas les sources les plus sûres à sa portée. — M. l'abbé Pioger a donc fait un travail utile en rassemblant dans un volume de peu d'étendue, d'une propagande facile, les faits les plus frappants de la sanglante époque qu'il importe de montrer sous son vrai jour. Il avait formé ce recueil pour ses élèves; il l'offre à tous pour prévenir plus d'une erreur et rectifier plus d'un faux jugement.

202. LE TRÉSOR *des grands biens de la très-sainte eucharistie, tiré des évangiles des dimanches et des fêtes principales de l'année, à l'usage des personnes affectionnées à ce très-aimable mystère; suivi de la Semaine dédiée à l'honneur de la très-sainte eucharistie par les éloges et les titres glorieux tirés de l'Ecriture, des saints Pères et des prières de l'Eglise,* par le P. Jacques DE MACHAULT, de la Compagnie de Jésus. — 3 volumes in-12 de XXVIII-654, 652 et 596 pages (1861), chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 12 fr.

203. L'EUCHARISTIE, *méditations pour chaque jour de l'année, d'après* le R. P. DE MACHAULT, de la Compagnie de Jésus, par M. l'abbé SAGETTE, ancien professeur de séminaire. — 4 volumes in-12 de XVI-492, 448, 480 et 484 pages (1862), chez A. Bray; — prix : 12 fr.

Nous réunissons ici ces deux ouvrages qui ne se ressemblent toutefois que par le plan, et qui, malgré leur commune origine première, doivent être considérés comme deux œuvres distinctes. En même temps que M. l'abbé Sagette travaillait à publier sous une forme nouvelle le livre trop oublié du P. de Machault, un éditeur songeait, de son côté, à le reproduire dans son texte original. Le public ne le regrettera pas. L'ouvrage primitif présente quelque chose de vieux et d'un peu suranné, il est vrai, mais cela n'empêchera pas de reconnaître que c'est un trésor de doctrine et de piété. N'en déplaise à M. l'abbé Sagette, il est encore lisible, et il sera toujours utile. Sans doute il n'a pas, il n'a jamais eu la perfection désirable de la forme; mais on ne peut dire sans tomber dans l'injustice, que « la composi- « tion en est sans méthode, sans ordre et sans grâce, et le style lâche, « diffus et traînant (l'*Eucharistie*, t. I, p. VI). » Aussi, le nouvel éditeur n'a-t-il pu s'empêcher d'ajouter ce qui suit, sans voir la contradiction qui lui échappait : « J'ai pris du P. de Machault le plan, « qui me semble très-beau, la division, qui me semble bien faite; « et sur ce plan, sur cette division, j'ai disposé, jour par jour, en « suivant chaque partie de l'année liturgique, chacune de ces ré- « flexions, dont j'ai fait un méditation, ou, si l'on veut, un entre- « tien. Le plan du *Trésor* consiste à prendre l'évangile du dimanche « ou de la fête, à méditer chaque parole, en l'appliquant au divin « sacrement, pendant chaque jour de la semaine ou de l'octave. Les

« méditations de l'*Eucharistie* ont été faites ainsi, chaque jour, etc. « (ibid., p. VII). » Comment a-t-on pu dire que l'ouvrage dont on adoptait le plan comme très-beau et la division comme bien faite, n'offre qu'une composition sans méthode et sans ordre? — D'un autre côté, nous sommes loin de blâmer la reproduction qui en est faite sous une forme nouvelle, et nous reconnaissons volontiers le mérite de cet ouvrage, qui n'est, selon l'auteur, « ni un emprunt, ni une « reproduction, ni même une imitation, mais une œuvre originale « sur un plan qui ne l'est pas (ibid., p. VIII). » Chacun des deux livres aura son intérêt propre et sa classe particulière de lecteurs. Ceux qui voudront des méditations simples, courtes, substantielles et plus pratiques, quoique dans un style un peu vieilli, mais encore supportable, s'attacheront au P. de Machault, qui convient mieux, ce nous semble, aux ecclésiastiques et aux religieux. Ceux, au contraire, qui recherchent la beauté de la forme, un style plus correct, une diction plus abondante et plus variée, ceux surtout qui aiment mieux lire que méditer, ou au moins avoir des méditations toutes faites, préféreront l'édition de M. l'abbé Sagette, qui convient plus particulièrement aux gens du monde, auxquels elle offre une suite non interrompue de lectures pieuses pour tous les jours de l'année. Toutefois, le but des deux ouvrages est le même : contribuer à l'accroissement de l'honneur dû à la très-sainte eucharistie, la faire recevoir avec plus de respect et d'amour. Dans chacun, non-seulement toutes les méditations ou lectures concernent uniquement la sainte eucharistie, mais on a suivi l'ordre des évangiles de chaque dimanche et de chaque fête, pour les rapporter à ce mystère adorable. « Pour la pratique et « le moyen de se servir de cet ouvrage, dit le P. de Machault, il faut « observer que le fond des considérations se tire des évangiles des « dimanches et des fêtes principales de l'année ; mais il est appliqué « à divers sentiments fondés sur les grandeurs et les biens de la très- « sainte eucharistie, et, pour la plupart, choisis de l'Ecriture et des « saints Pères (*Trésor*, t. I, p. XXV). — Jésus, caché dans son taber- « nacle ou reposant sur son autel, dit d'autre part M. l'abbé Sagette, « est l'objet constant des méditations et des entretiens de l'*Eucha-* « *ristie*. Mais l'âme chrétienne, en suivant l'Eglise, fait son évolution « autour de ce divin soleil, pour en considérer tour à tour les gran- « deurs et les beautés, les mystères et les amabilités, et pour offrir « comme chacune de ses régions aux rayonnements et aux influences « de la lumière eucharistique. L'évangile de chaque dimanche, pour

« tous les jours de la semaine, l'évangile de chaque fête de Notre-
« Seigneur ou de Notre-Dame, pour tous les jours de l'octave, nous
« donne le texte et le sujet de la méditation ; mais chaque méditation
« se dirige et se termine au saint sacrement (*Euch.*, p. xi). » — A chacun des deux ouvrages se rattache cependant un avantage propre et spécial ; nous voulons parler, pour l'ancien, de la *Semaine* dédiée à la sainte eucharistie, dans laquelle l'auteur s'est plu à recueillir, en grand nombre, les plus belles pensées de l'Ecriture et des Pères relatives à Jésus-Christ dans le sacrement de son amour ; et, quant au nouveau, du soin qu'on a eu de compléter l'année liturgique en ajoutant plusieurs méditations pour l'octave de l'Immaculée Conception, pour le saint nom de Jésus, pour le sacré cœur, et quelques autres. Mais M. l'abbé Sagette n'a pas reproduit la *Semaine* du P. de Machault.

Qu'on nous permette maintenant d'emprunter à M. l'abbé Sagette quelques mots pour expliquer plus particulièrement le plan de l'un et de l'autre livre, et en faire comprendre l'opportunité en même temps que la haute portée ; car une grande pensée a présidé à la composition de ces deux ouvrages. « L'eucharistie est le centre de la religion. De
« même que dans la cathédrale tout est ordonné par rapport à l'autel,
« les voûtes qui le couvrent, les jours qui l'éclairent, les arcades qui
« le montrent, les chapelles qui l'environnent, les hautes tours qui le
« désignent, les cloches qui l'annoncent, les orgues qui le chantent,
« l'encens qui le voile, les ministres qui le servent ; de même, tout
« s'ordonne dans l'Eglise par rapport au grand sacrement ; toute l'ar-
« chitecture mystérieuse de ce grand ouvrage de Dieu étend, croise ses
« lignes, arrange, dispose ses nombres, cadence toutes ses harmonies
« autour du divin tabernacle... Dans le corps mystique de Jésus, qui
« est l'Eglise, le grand sacrement est le cœur ; tout mouvement et
« toute vie, tout mouvement surnaturel et toute vie divine partent
« de là, viennent aboutir là par un flux et reflux, une aspiration
« et une respiration qui vivifient, transforment et divinisent les
« membres vivants du corps sacré. Dans le système de l'Eglise, le
« soleil eucharistique est le centre divin autour duquel tout gravite
« avec une harmonie dont le système du monde n'est qu'une pâle
« figure... Jésus immuable, mais non immobile dans son sacrement,
« comme le soleil dans son tabernacle, donne à tout, dans le monde
« surnaturel, le mouvement et la vie ; il est le centre d'attraction
« divine, le foyer de lumière et de fécondité (ibid.). » On com-

prend, d'une part, que toute la piété des chrétiens se porte vers l'eucharistie comme vers son centre; et, d'autre part, pour peu qu'on y réfléchisse, on sent bientôt les rapports qui existent entre le saint tabernacle et la parole évangélique. « Qui voudra pratiquer assidû-« ment ce livre, dit-on encore, verra bien que ces rapports sont « nombreux, féconds, établis sans effort. Avec une réflexion attentive, « dirigée par le commentaire lumineux des saints docteurs, on est « étonné, ravi et transporté des lumières qui jaillissent du tabernacle « pour éclairer chaque page évangélique, des affections qui de chaque « page évangélique entraînent le cœur vers le tabernacle. La parole « de Jésus nous dévoile son cœur; l'Evangile est le divin commen-« taire du sacrement; le sacrement est le vivant résumé de l'Evan-« gile (ibid.). » Nous avions à cœur de consigner ici ces considérations, pour montrer la manière de l'auteur, et surtout pour expliquer sa pensée et celle de son modèle, qu'on voit l'un et l'autre rapporter ainsi à l'auguste sacrement toute la suite des Evangiles, concentrer sur ce point unique toutes les aspirations de la piété chrétienne.

204. VOLTAIRE ET ROUSSEAU, par Henry lord Brougham, membre de l'Institut de France, etc.; *ouvrage accompagné de lettres entièrement inédites de Voltaire, d'Helvétius, de Hume*, etc. — 1 volume in-8° de xii-354 pages (1845), chez Amyot; — prix : 7 fr. 50 c.

« On se demandera peut-être, dit l'auteur en commençant, quelle « raison il y a aujourd'hui d'écrire les vies de Voltaire et de Rous-« seau. » Nous ne savons si l'on se posera cette question dans sa généralité; mais, bien certainement, après avoir lu ce volume, on se demandera qui a pu pousser un homme du nom et de la fortune de lord Brougham à écrire et à publier ce petit tas de pauvretés. Rien dans ce livre, rien, si ce n'est des sophismes plaidés en façon de circonstances atténuantes, des déclamations protestantes sur la superstition et l'intolérance de Louis XIV (p. 26), des naïvetés (terme poli!) sur le *platonisme* des relations de Voltaire et de Mme du Châtelet (pp. 91 et 131), des admirations d'un autre âge prodiguées, soit à la *Henriade*, soit à la tragédie voltairienne; rien, pour tout dire d'un mot, sinon des erreurs d'appréciation ou des erreurs matérielles, — à part peut-être quelques pages sur la carrière scientifique de Voltaire. Quant aux erreurs matérielles, elles pullulent. Erreurs sur la naissance et le nom de Voltaire (p. 24); sur la date de ses ouvrages (p. 95); sur l'âge de Ninon quand il lui fut présenté (p. 25), sans

parler des noms propres trop souvent écorchés. Puis, ce sont d'inexplicables confusions. Lord Brougham va jusqu'à confondre Tourney et Ferney (p. 159), Caumartin, intendant des finances, et Caumartin, évêque de Blois (p. 28), le poëte Le Franc de Pompignan et son frère l'évêque (p. 121), etc. — Rien de plus neuf ni de plus exact dans la très-courte biographie de Rousseau. — Une dizaine de lettres inédites, assez insignifiantes, ne suffisent pas, certes, à subvenir à l'indigence de ce pauvre livre. U. MAYNARD.

205. VOYAGE *aux grands lacs de l'Afrique orientale,* par le capitaine BURTON; *ouvrage traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur,* par Mme H. LOREAU, *et illustré de* 37 *vignettes.* — 1 volume grand in-8° de 720 pages (1862), chez L. Hachette et Cie; — prix : 20 fr.

Lorsqu'on étudie une carte de l'Afrique, on est effrayé de voir combien, dans cette immense contrée, il y a encore de régions fermées à la science et à la civilisation chrétienne. Cependant, après avoir été, durant tant de siècles, séparé du reste du monde par des barrières mille fois plus difficiles à surmonter que les vagues de l'Océan ou les montagnes du Thibet, l'intérieur du continent africain paraît enfin s'entr'ouvrir à nos regards et à nos efforts. Sur différents points, de courageux missionnaires et d'intrépides voyageurs attaquent la place, et pénètrent par des brèches faites au prix de grandes fatigues et d'innombrables dangers. Dans le midi, Livingstone poursuit vers le Zambèse ses belles et utiles explorations; au nord, le docteur Henri Barth visite le Niger et parvient jusqu'à la mystérieuse Tombouctou; d'autres observateurs remontent le Nil, recherchant ses obscures origines; quelques-uns essayent de relier le Sénégal à l'Algérie en traversant le désert. Quatre années après le mémorable voyage de Barth, dont les résultats, exposés par lui en allemand, nous sont connus grâce à une excellente traduction de M. Paul Ithier, les contrées orientales de l'Afrique révélaient à M. Burton et à M. Speke, son compagnon, l'existence longtemps signalée par les missionnaires, d'après des renseignements indigènes, de grands lacs vraisemblablement destinés à devenir un jour les puissants auxiliaires d'un mouvement régénérateur. — En 1856, la Société géographique de Londres, dans le dessein de contribuer à la connaissance de l'Afrique centrale, donna pour mission au capitaine Richard Burton, officier de l'armée du Bengale, et à M. Speke, de l'armée des Indes, voyageurs également éprouvés, l'un par une difficile expédition dans l'Himalaya, l'autre par une

[illegible] excursion en Arabie, de tenter, en procédant par la côte est, de découvrir les bassins soupçonnés. Quittant donc Bombay au mois de décembre 1856, MM. Burton et Speke débarquèrent à Zanzibar, où ils préparèrent leur entreprise. Le 16 juin 1857, ils laissèrent Zanzibar et se rendirent à Pangani; c'est de là qu'ils partirent pour s'avancer dans les terres. Leur caravane se composait de quatre-vingts personnes, tant soldats que guides et domestiques, et de trente [illegible]. S'avançant vers l'ouest, elle toucha le village [illegible] où l'on se sentit pénétré d'une étrange humidité. [illegible] sont tellement imbibés d'eau, que tout [illegible] le fer se rouille, le bois se change en [illegible] deviennent pâleux. A partir de cette station, la [illegible] pénible. Un soleil brûlant, une atmosphère [illegible] des jungles inextricables, d'inévitables privations [illegible] les mieux aguerris, et, brisant les forces physiques, [illegible] l'énergie morale. Heureusement, au [illegible] l'expédition rencontra un pays montagneux [illegible] sous l'influence d'une température [illegible]. Alors, dit le capitaine Burton, nous avions [illegible] un vert frais et varié, un horizon [illegible] de beaux arbres, parmi lesquels le tamarin [illegible] succédaient aux jungles épineuses, [illegible] les collines aux marécages entrecoupés de [illegible] de flaques d'eau. Les rayons d'un soleil énorme. — nulle part je n'ai vu le dispensateur de la lumière se montrer sous un pareil volume. — s'épanchaient gaiement sur des blocs de quartz, tantôt jaunes et rouges, tantôt d'une blancheur éclatante (p. [illegible]). — A la région montagneuse succédèrent les plaines de l'Ugogo, hérissées d'épines infiniment variées de formes et de couleurs, mais toutes aiguës et fortes. Enfin, les explorateurs arrivèrent à Kazeh, dans l'Unyanyembe. Pour se reposer de leurs fatigues passées et se préparer à de nouveaux efforts, ils s'arrêtèrent un mois dans cette place importante; puis MM. Burton et Speke, se remettant en route, se dirigèrent vers la *Terre de la Lune*, ou Unyamwezi, contrée déjà indiquée sous ce même nom par les géographes grecs. En poursuivant leur chemin vers le but désiré, ils recueillaient toujours attentivement les observations les plus curieuses sur le caractère du pays parcouru et sur les habitudes morales de ses habitants. Enfin, Dieu récompensa tant d'efforts : le 13 février 1858, du haut

d'une montagne escarpée, la caravane aperçut subitement une ligne étincelante : c'était le lac cherché, le *Tanganyika*, s'étendant au pied des montagnes, couvert de légères pirogues, entouré de hameaux, ceint de champs cultivés. « Ce fut, s'écrie M. Burton transporté « d'une joie bien légitime, une ivresse pour l'âme et pour les yeux; « j'oubliai tout : dangers, fatigues, incertitude du retour; j'aurais « accepté le double des maux que nous avions eus à subir; et chacun « partageait mon ravissement (p. 394). » — Après un séjour dans cette région, suffisamment prolongé pour permettre aux savants observateurs d'étudier le lac et ses rivages, la nappe du Nyanza qui s'étend au nord du Tanganyika dut naturellement attirer leur attention. M. Speke visita sa partie méridionale. Sans doute, ce lac, remontant au delà de l'équateur, se rattache à des pics d'où jaillissent les premiers filets d'eau qui forment les sources mystérieuses du Nil. Quoi qu'il en soit, M. Speke a pu parcourir les pays qui le bornent au sud, et s'arrêter à Salawé, à Véra, à Urima et à Ukumbi, où se tiennent des marchés d'esclaves et d'ivoire. Jusqu'ici, cet important bassin n'était connu des Européens que par de vagues indications et les hypothèses de l'hydrographie. Les eaux en sont limpides et douces; deux îles, Ukerewé et Mazita, se détachent dans sa nappe méridionale, coupant agréablement son étendue et offrant des éléments de prospérité industrielle et agricole. Le retour de la caravane, qui fut rapide et prospère, servit encore à de nouvelles et utiles informations. Enfin, après les haltes nécessaires, on atteignit, au mois de février 1859, les côtes de l'océan Indien, d'où les deux hardis voyageurs s'embarquèrent pour l'Angleterre. Mais, de plus en plus épris d'une noble curiosité, ils se livrent à cette heure à de nouvelles recherches, aussi dangereuses et aussi pleines d'espoir que celles dont il nous a été permis d'esquisser les traits principaux. Ces hommes intrépides, bravant les fatigues d'une route presque impraticable et d'une température accablante, les funestes influences d'un climat meurtrier, les dangers, enfin, résultant de l'hostilité des tribus indigènes, ont doté la science de richesses qui, nous l'espérons, ne resteront pas enfouies. Leurs succès animeront d'autres courages. A la suite de ces missions scientifiques et officielles, viendront les pauvres et pacifiques missions de la charité chrétienne. A celles-là seules sont réservés la conquête des âmes et l'affranchissement moral de la race noire. Toutefois, nous ne serons que justes envers le capitaine Burton, en signalant l'intérêt qui s'attache à sa re-

lation, la haute instruction qui en ressort, les généreuses inspirations qui en découlent. Les cœurs énergiques ont vraiment l'art de communiquer quelque chose de leur flamme et de leur dévouement. Au reste, l'auteur n'a pas négligé dans son récit la part de l'agréable et de l'attrayant. A côté des réflexions et des indications sérieuses, il a pris souvent, malgré son immense fatigue, le soin de retracer les scènes vives et gaies de la nature ; il y a parfois des coins de paysage qui, on le sent, sont peints de près et sur place. On y saisit les couleurs dans leur vérité et leur fraîcheur, et on y trouve comme la physionomie des choses. Nous devons aussi, — en quittant ce livre si réellement remarquable sous tous les rapports, et auquel nous n'avons à reprocher que quelques détails ou quelques traits qu'il aurait fallu voiler pour l'œil impressionnable de la jeunesse, — remercier l'intelligent traducteur et l'habile éditeur d'avoir fait connaître aux lecteurs français cette intéressante relation ; des cartes et des bois exécutés avec soin facilitent singulièrement l'intelligence des lieux et des faits.

E.-A. Blampignon.

NÉCROLOGIE.

MM. NICOLAS ET JEAN MŒLLER.

Il y a peu de jours, mourait à Louvain, après une longue carrière remplie par des travaux sérieux et par la pratique de toutes les vertus, M. Nicolas Mœller, professeur honoraire à l'Université catholique. — Son fils, M. Jean Mœller, professeur d'histoire à la même Université, a succombé le 12 décembre à une courte maladie qui l'avait déjà empêché d'assister aux funérailles de son père. — L'Eglise, la Belgique son pays d'adoption, l'Université catholique et la science perdent en M. J. Mœller un homme de foi et de cœur, un savant distingué, un professeur habile, un ami dévoué de la jeunesse. Il est mort pieusement, après avoir puisé dans la religion, qui avait été la règle et la consolatrice de sa vie, la force de se résigner à quitter sa nombreuse et bien-aimée famille, et de l'édifier encore à sa dernière heure par ses conseils et par ses exemples. M. J. Mœller a acquis en Belgique, en France, en Allemagne, en Italie, où ses ouvrages sont dans toutes les mains, la réputation d'un historien consciencieux et impartial. — Nous espérons pouvoir donner une notice plus détaillée sur cet estimable auteur.

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 21 novembre au 20 décembre.

JOURNAUX.

Constitutionnel.

24 NOVEMBRE. SAINTE-BEUVE : *Mémoires de Foucault, intendant de Louis XIV, publiés* par M. Baudry, suite et fin. — **25 NOVEMBRE, 2, 9, 16 DECEMBRE.** Henri DE PARVILLE : Académie des sciences, séances des 24 novembre, 1er, 8, 15 décembre. — **29 NOVEMBRE.** Jacques VALSERRES : Amélioration de la Camargue, suite et fin. — **29 NOVEMBRE, 13 DECEMBRE.** Henri DE PARVILLE : Revue des sciences. — **1er, 2 DECEMBRE.** SAINTE-BEUVE : *la Femme au* XVIIIe *siècle*, par MM. Edmond et Jules de Goncourt. — **6, 13.** Jacques VALSERRES : Revue agricole de la semaine. — **8, 15.** SAINTE-BEUVE : *Salammbô,* par M. Gustave Flaubert.— **9.** Louis ENAULT : *Voyage aux grands déserts du nouveau monde*, par M. l'abbé Domenech. — **12.** P. DE TROISMONTS : *l'Amour et Psyché*, eaux-fortes de Lorenz Frolich. — **20.** Ch. Bernard DEROSNE : *Bibliothèque illustrée des familles*.

France.

22 NOVEMBRE. Baron DE BAZANCOURT : *Archives diplomatiques*. — **22.** P.-A. DUFAU : de l'Enseignement de l'économie politique. — **23 NOVEMBRE, 7 DECEMBRE.** Louis FIGUIER : Sciences. — **24 NOVEMBRE.** Comte H. DE VIEL-CASTEL : Maire Savary juge au tribunal révolutionnaire. — **27.** E. CARO : *Histoire de Sibylle*, par M. Octave Feuillet. — **28.** A. GARCIN : *du Vrai, du beau et du bien*, par M. V. Cousin.— **30.** Ph. BEAUNE : *les Campagnes de Jules César dans les Gaules*, par M. de Saulcy. — **30.** Louis FIGUIER : Bibliographie scientifique. — **2 DECEMBRE.** Charles AUBERTIN : M. Eugène Pelletan. — **4.** E. DE BARTHÉLEMY : *Mémoires sur la vie publique et privée de Fouquet*, par M. A. Chéruel. — **5.** Emile BLANCHARD : Comité des travaux historiques et des sociétés savantes. Section des sciences. — **9.** E. CARO : l'Auteur de *Mme Bovary* à Carthage. *Salammbô*, par M. Gustave Flaubert. — **12.** LE VERRIER : Vitesse de la lumière, suite et fin. — **14.** A. ESPARBIÉ : *Discussions de politique démocratique*, par M. Anselme Petetin. — **15.** Comte Horace DE VIEL-CASTEL : le Patriote Palloy et M. Le Dru. — **16.** E. CARO : M. Louis Ratisbonne, M. Jean Macé, Mme la comtesse de Ségur.

Gazette de France.

29 NOVEMBRE, 10 DECEMBRE. J. RAMBOSSON : Revue scientifique. — **2 DECEMBRE.** François LENORMANT : *Garin le Loherain, chanson de geste mise en nouveau langage*, par M. Paulin Pâris. — **8.** Jules D'ANSELME : Lettres d'un zouave pontifical à M. Renan, 4e lettre. — **11, 12.** A. DAUZATS : Exposition universelle de 1862 (Beaux arts). — **14.** A. DE PONTMARTIN : M. Octave Feuillet : *Histoire de Sibylle*. — **18.** Louis DE LA ROQUE : *Voyages et aventures de Robert Kergorien autour du monde*, par M. Philibert Audebrand.

Journal des débats.

25, 29 NOVEMBRE, 6 DECEMBRE. Ch. DAREMBERG : *Journal de la santé du roi Louis XIV, avec introduction, notes, réflexions critiques et pièces justificatives*, par M. J.-A. Le Roi; — *les Médecins du temps de Molière*, par M. le docteur Raynaud. — **26, 27 NOVEMBRE, 10, 11 DECEMBRE.** Michel CHEVALIER : Exposition universelle de Londres.— **7 DECEMBRE.** Louis RATISBONNE : *Daphnis et Chloé, traduction d'Amyot*, complétée par P.-L. Courier; 43 compositions au trait par Léopold Burke. — **9, 13.** CUVILLIER-FLEURY : *Salammbô*, par M. Gustave Flaubert. — **11.** Fs BARRIÈRE : *les Cœurs d'or*, par M. Eugène Nyon. —**12.** J. D'ORTIGUE : *Catalogue de la bibliothèque musicale de M. A. de la Fage*. — **13.** E.-J. DELÉCLUZE : *l'Amour et Psyché*, 20 planches composées et gravées à l'eau forte par Lorenz Frolich. — Philarète CHASLES : *Beccaria et le droit pénal*, par César Cantù.— **15.** Fs BARRIÈRE : *Elena. Phanariotes et Roumains*, par Mme Constance de Dunka. — **16, 17, 19.** H. TAINE : Chaucer et son temps. — **19.** PRÉVOST-PARADOL : *de la Servitude volontaire*, ou *le Contr'un* de la Boétie; — *Essais de Montaigne*, édition de M. V. Le Clerc. — **20.** John LEMOINNE : *Bibliothèque illustrée des familles*.

Journal des villes et campagnes.

1er DECEMBRE. O'MARY : *la Sorcière*, par M. Michelet. — **5.** CHAMPEAUX : Jurisprudence. — Alphonse FEILLET : *Origines littéraires de la France*, par M. Louis Moland. — **11.** Léopold GIRAUD : Revue scientifique. — **17.** Louis MOLAND : Revue littéraire.

Moniteur universel.

22 NOVEMBRE. Léon MICHEL : *les Chemins de fer aujourd'hui et dans cent ans*, par M. A. Audiganne. — **23.** JOBERT DE LAMBALLE : de l'Influence de la douleur physique sur l'organisme. — **24.** Emile MONTÉGUT : *Sibylle*, par M. Octave Feuillet. — **25 NOVEMBRE, 2, 9, 16 DECEMBRE.** TURGAN : Académie des sciences, séances des 24 novembre, 1er, 8, 15 décembre. — **1er DECEMBRE.** Emile MONTÉGUT : le Génie de Rossini. — **3, 17.** Henri LAVOIX : Revue littéraire. — **4.** RENAN : Rapport au ministre d'Etat sur la suite de ses explorations archéologiques. — TURGAN : *Rapport des membres de la section française du jury international, sur l'ensemble de l'exposition universelle de Londres, publié sous la direction* de M. Michel Chevalier. — **5, 6, 19.** Paul DALLOZ : Exposition de Londres (les bijoux). — **8.** Oscar DE VALLÉE : *Pensées de Joubert, précédées de sa correspondance, d'une notice sur sa vie*, etc., par M. Paul de Raynal. — **10.** Henri LAVOIX : les Livres d'étrennes. — **11, 14.** DUBOIS (d'Amiens) : Eloge de Thénard. — **11, 12.** Comte L. Clément DE RIS : Musée de Dijon. — **15.** Emile MONTÉGUT : *Daphnis et Chloé, traduction d'Amyot complétée par Courier.* — **17, 20.** P. PRADIER-FODÉRÉ : *Recueil complet des traités et autres actes diplomatiques de tous les Etats de l'Amérique compris entre le golfe du Mexique et le cap de Horn, depuis* 1493 *jusqu'à nos jours*, par M. Calvo. — **20.** Théophile GAUTIER FILS : *le Danube allemand et l'Allemagne du Sud*, par M. Hipp. Durand, illustré par Karl Girardet.

Opinion nationale.

23 NOVEMBRE. Antony MÉRAY : *Lettres de province*, par M. Ch. Sauvestre. — **29.** Charles JOUFFROY : Alesia. Bourgogne et Franche-Comté. — **26.** Jules LEVALLOIS : Revue des livres. — **2 DECEMBRE.** Ernest CHESNEAU : *les saints Evangiles publiés par l'imprimerie impériale; — Evangiles des dimanches et fêtes, publiés par M. Curmer.* — **3.** Antony MÉRAY : *Histoire de la morale*, par M. L.-A. Martin. — **6.** Ernest CHESNEAU : l'Art moderne en Europe. L'Exposition de Londres, suite. — **7, 16.** Francisque SARCEY : *les Evangiles illustrés de miniatures*, édités par M. Curmer. — **14.** Jules LEVALLOIS : *Salammbô*, par M. Gustave Flaubert. — **17.** Ed. BRENOT : *Précis d'une théorie des rhythmes*, par M. Louis Benloew.

Patrie.

21 NOVEMBRE. Adrien LAPIERRE : *les Publicistes modernes*, par M. Henri Baudrillart. — **1er, 8 DECEMBRE.** Edouard FOURNIER : Semaine littéraire. — **3, 9 DECEMBRE.** SAM : Semaine scientifique. — **7.** Comtesse DE BASSANVILLE : Origine du journal en France. — **10.** Didier DE MONCHAUX : Revue des beaux arts. Nouvelles statues de la cour du Louvre. — **11.** Arthur MANGIN : la Science dans les livres. — **12.** Alexandre DUCROS : *les Chemins de fer aujourd'hui et dans cent ans*, par M. A. Audiganne.

Presse.

22, 29 NOVEMBRE, 9, 21 DECEMBRE. A. SANSON : Revue scientifique. — **1er DECEMBRE.** Jules GOURDAULT : *les Romanciers grecs et latins*, par M. Victor Chauvin. — **2.** Charles de MOUY : Historiens et voyageurs. — **3.** Arsène HOUSSAYE : Pages inédites de Gérard de Nerval, suite. — **15.** Paul DE SAINT-VICTOR : *Salammbô*, par M. Gustave Flaubert. — **17, 18.** Théodore DE BANVILLE : *les saints Evangiles, édition de l'imprimerie impériale.*

Siècle.

22, 30 NOVEMBRE, 9, 17 DECEMBRE. Adrien PAUL : Exposition universelle de Londres (la sculpture et la photographie). — **24 NOVEMBRE.** Anatole DE LA FORGE : *A pied et en waggon*, par M. Emile Deschanel. — **27.** E. DE LA BÉDOLLIÈRE : *nouvelle Théorie simplifiée de la perspective*, par M. David Sutter. — **2 DECEMBRE.** Ferdinand DE LASTEYRIE : Exposition universelle de Londres (les arts céramiques). — **3.** Oscar COMETTANT : Singularités philosophiques de plus en plus singulières. Un apôtre mormon amateur et la polygamie. Une séance d'esprits frappeurs. — **5.** B. HAURÉAU : *les Martyrs de la libre pensée*, par M. Jules Barni. — Louis NOIR : Variétés algériennes, suite. — **8.** Taxile DELORD : *Salammbô*, par M. Gustave Flaubert. — **16.** Emile DE LA BÉDOLLIÈRE : *Romans enfantins*, par M. Paul Féval. — **17.** Anatole DE LA FORGE : Portraits politiques. Grégoire XVI, suite. — **19.** Louis CUZON : *Théorie du code pénal*, par MM. Chauveau (Adolphe) et Faustin Hélie. — **20.** Hippolyte LUCAS : *Théâtre de Tirso de Molina, traduit pour la première fois* par M. Alphonse Royer.

Union.

21 NOVEMBRE. DE BARTHÉLEMY : *Journal inédit du règne de Henri IV*, par Pierre de l'Estoile, publié par M. E. Halphen. — **23 NOVEMBRE, 7 DECEMBRE.** G. GRIMAUD, de Caux : Académie des sciences. — **25 NOVEMBRE, 2, 11 DECEMBRE.** Alfred NETTEMENT : une Polémique à l'occasion de la bataille de Waterloo, suite. — **26.** Edmond FEUGÈRE : *la Peinture et les peintres italiens, trad. de l'anglais* de mistress Jameson, par M. Fernand Labour. — **30.** MOREAU : *Histoire de Louvois*, par M. Camille Rousset. — **11 DECEMBRE.** Gustave MERLET : *la Sorcière*, par M. Michelet. — **12.** G. DE CADOUDAL : *Histoire de Sibylle*, par M.

Octave Feuillet. — 14. L.-C. DE BELLEVAL : Lettres d'un bibliophile. — 16. Alfred NETTEMENT : *la Sorcière*, par M. Michelet.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

Ami des livres.

1er DECEMBRE. Pierre FRANCKAERT : Lettres d'un bibliophile. — Frédéric GODEFROY : de quelques Critiques vilipendés par Voltaire. — A. CARION : *l'Intérieur de Jésus et de Marie*, par le P. Grou; édition publiée par le P. Cadrès. — Livres anciens, rares et curieux. — Choix de livres relatifs à l'histoire de Bretagne.

15 DECEMBRE. Frédéric GODEFROY : de quelques Critiques vilipendés par Voltaire, suite. — Pierre CLAUER : Nicolas Fouquet théologien. — Bibliographie contemporaine. — Choix de beaux livres à donner en présent aux gens de goût.

Annales de philosophie chrétienne.

NOVEMBRE. A. BONNETTY : *Etude sur Malebranche*, par M. l'abbé Blampignon. — Le docteur HALLEGUEN : Evêchés de la basse Armorique, de la basse Bretagne, du ve au IXe siècle, 3e article. — P. THEINER : *Recueil de documents pour servir à l'histoire du gouvernement temporel des Etats du Saint-Siége*.—A. BONNETTY : *la Divinité du catholicisme démontrée par la nécessité d'une religion révélée*, par M. l'abbé J.-J. Cayol. — A. BONNETTY : quelques Documents historiques sur la religion des Romains, et sur la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques par leurs rapports avec les Juifs, 3e article. — L. DEROME : Réaction contre l'enseignement païen qui s'est glissé dans les écoles chrétiennes.

Annales du bibliophile.

NOVEMBRE. Gustave MASSON : les Archives de l'Angleterre, 2e lettre.—Henri ALCAN : les Bibliothèques de Constantinople. — Docteur A. CHEREAU : Lettre sur les *Mémoires de Sanson*. — La nouvelle Bibliothèque de la ville de Grenoble. — E. BOUTARIC : les Livres condamnés, suite. — Presse bibliographique. Recueils pour les bibliophiles. — Catalogues de librairies.

Archives de la théologie catholique.

DECEMBRE. L'abbé H.-J. CRELIER : M. Renan guerroyant contre le surnaturel, suite. — L'abbé P. BÉLET : le Mouvement de la science dans le catholicisme, de 1830 à 1860, suite. — *Les Missions chrétiennes, leurs agents, leurs méthodes, leurs résultats*, par T.-W.-M. Marshall (d'après la *Revue de Dublin*). — L'abbé P. BÉLET : Mélanges. — Bibliographie. — Nouvelles théologiques.

Collection de précis historiques.

1er DECEMBRE. Visite au tombeau de saint François Xavier. — Mission belge et Calcutta. De Calcutta à Darjilling.—Sciences : Mobilisation de la table de Pythagore. Jésuites belges mathématiciens au XVIIe siècle. — Chronique contemporaine. — Bulletin bibliographique.

15 DECEMBRE. Le P. Chable, fondateur et directeur de l'Œuvre des Allemands à Paris. — Fêtes de Marie au 18 décembre et la messe d'or.

Correspondance littéraire.

NOVEMBRE. Ludovic LALANNE : Chronique. — G. VATTIER : M. Michelet, suite. — Octave SACHOT : les Voyages de découverte dans l'Australie centrale. Expédition de Burke et Wills. — J. QUICHERAT : Etablissement du collége des jésuites à Paris.— Gustave MASSON : les Publications historiques entreprises par le gouvernement anglais. — Revue critique. — Bulletin bibliographique. — Publications nouvelles : livres, journaux, périodiques.

Correspondant.

NOVEMBRE. H. Mercier DE LACOMBE : le Mexique et la reconnaissance des Etats du Sud. — A. BATBIE : la Loi sur les coalitions, à propos du procès des ouvriers typographes. — Marin DE LIVONNIÈRE : Otto Garner. — François LENORMANT : la Révolution de Grèce, ses causes et ses conséquences. — L'abbé BESSON : saint Thomas de Cantorbéry. — P. DOUHAIRE : une Traduction en vers de Térence. — Revue critique. — Léopold DE GAILLARD : les Evénements du mois. — *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens*, publiées par M. l'abbé H. Perreyve.

Etudes religieuses, historiques et littéraires.

NOVEMBRE-DECEMBRE. A. MATIGNON : les Rapports de la philosophie et de la théologie. — Ch. DANIEL : les Catholiques de Genève depuis la réforme. — P. TOULEMONT : de quelques Travaux récents sur la philosophie de saint Augustin. — H. MERTIAN : la Mission allemande à Paris. — L. LANGLOIS : *Théâtre de Lope de Véga* traduit en français par M. Damas-Hinard. — F. GAZEAU : l'Apostolat catholique aux Etats-Unis pendant la guerre. — J. NOURY : Bulletin des œuvres catholiques. — Bibliographie. — Revue de la presse.

Journal des jeunes personnes.

DECEMBRE. Mlle Julie GOURAUD : Causerie ; — Correspondance. — Mlle Thérèse ALPHONSE KARR : Explication de l'énigme historique. — Hippolyte VIOLEAU : la Maison aux trois sonnettes, nouvelle, suite. — Mlle Ernestine DROUET : Poésie. Mon grand-père. — Mme DE STOLZ : un Mariage villageois. — A. YSABEAU : Histoire naturelle. Les coquilles et les coquillages. — Mlle Thérèse ALPHONSE KARR : Il y a cent ans, nouvelle, suite.—Mlle Agnès VERBOOM : Modes. — Mme Gabrielle DE LALLE : Travaux. — Gravure de modes coloriée, dessins de broderies, patrons et travaux à l'aiguille, tapisserie coloriée, gravure sur acier.

Journal historique et littéraire (de Liége).

DECEMBRE. Journal historique du mois d'octobre. — *Le Congrès flamand de Bruges,* par M. L. Jottrand. — *Histoire du consulat et de l'empire,* par M. Thiers. — Arrêt de la cour de cassation : cimetière, action possessoire, communes, fabrique d'église. — *Le Purgatoire* de Dante, traduction d'Ozanam. — Quatorzième assemblée générale des associations catholiques d'Allemagne. — La réponse du roi à la députation d'Anvers. — Nouvelles politiques et religieuses.—Nouvelles des lettres, des sciences et des arts.

Revue britannique.

NOVEMBRE. Les Habitations lacustres et les races humaines antéhistoriques. — Un vieux Comédien. — Le Musée de Berlin. — Un Missionnaire quaker. — Les Mystères d'Eleusis. — Le Banquier de Ballyfrée. — Le Diable au bal. — Pensées. — Correspondances d'Allemagne, de Londres. — Chronique. — Bulletin.

Revue catholique (de Louvain).

NOVEMBRE. *Jean Molanus et son Histoire de Louvain,* par Mgr de Ram, suite et fin. — Bulletin de jurisprudence. Des quêtes dans les églises. — Félix NÈVE : de l'Invocation du Saint-Esprit dans la liturgie arménienne, 3e article, — Œuvre des écoles d'Orient. — Léon DE MONGE : *les Misérables,* par M. Victor Hugo, 4e et dernier article.—Cérémonies religieuses et académiques. — *De civili Romani Pontificis Principatu,* par M. H.-J. Feije. — Comte P. M. DE R. : *Christophe Colomb et le P. don Juan de Marchena.* — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

Revue contemporaine.

30 NOVEMBRE. Alexandre DUMAS : la Vérité sur l'affaire d'Aspromonte, journal de la dernière expédition garibaldienne. — Vicomte E. DE ROUGÉ : Travaux de M. Biot sur le calendrier et l'astronomie des anciens Egyptiens.—Edmond VILLETARD : le Maire de Carpentras, conte humoristique. — Paul FRAYSSINAUD : l'Armée pontificale sous le commandement du général de Lamoricière, 2e partie.—A.-Philibert SOUPÉ : les Poëtes de l'Inde ancienne, 2e partie. Les hymnographes des Védas. — Em. LEVASSEUR : les Nations à l'exposition universelle de Londres en 1862, 2e partie. Le continent européen et le nouveau monde.—G. FROHNER : Travaux des académies et des sociétés savantes. Archéologie, histoire et bibliographie historique. — Revue critique. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — WILHELM : Revue musicale. — J.-E. HORN : Chronique politique. — Bulletin bibliographique : Athenæum français.

15 DECEMBRE. Albert LEFAIVRE : le Traité de commerce entre la France et le Zollverein. — Alexandre DE LAVERGNE : Château à vendre, roman. — Emile LAMÉ : des Principes de la physique moderne, d'après l'ensemble des récentes découvertes scientifiques.—Jules GRENIER : la Question grecque. — Léo JOUBERT : une nouvelle Édition d'André Chénier.— H.-Marie MARTIN : la Révolution américaine, ses causes et ses conséquences.— Général E. DAUMAS : les Coureurs arabes. — Revue critique. — A. CLAVEAU : Chronique littéraire. — J.-E. HORN : Chronique politique. — J. MEYER : Lettre sur la critique française. — Athenæum français.

Revue de l'art chrétien.

NOVEMBRE. Ch. DE LINAS : les Sandales et les bas, 4e article (1 gravure). — L'abbé J. CORBLET : grandes Découvertes historiques relatives à saint Jean-Baptiste et aux évangélistes. — A. DUPRÉ : sainte Cécile glorifiée par les arts. — J. C. : la Mort de saint Joseph, tableau attribué à Raphaël (1 gravure).

Revue de l'instruction publique.

27 NOVEMBRE. Ch. DRION : *Etudes morales et politiques,* par M. Edouard Laboulaye. — Ch. DREYSS : *Mémoires sur la vie publique et privée de Fouquet,* par M. A. Chéruel. — Gaston PARIS : *Origines littéraires de la France,* par M. Louis Moland. — F. DELACROIX : *Polyxène,* par M. Ludovic de Vauzelles. — Victor CHAUVIN : *Mémoires de Mme Elliot sur la révolution française, trad. de l'anglais* par M. le comte de Baillon, *avec une appréciation critique* par M. Sainte-Beuve. — A. LETERRIER : *Œuvres de Salluste, traduction nouvelle,* par M. Victor Develay. — C.-J. JOUVE : *Tables de logarithmes à sept décimales,* par M. F. Callet. — J.-M. GUARDIA : la Statue d'Esquirol. — B. HAURÉAU : les fausses Chartes de Saint-Calais. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

4 DECEMBRE. A. LEGRELLE : *Œuvres de Gœthe, traduction nouvelle,* par

M. Jacques Porchat. — J. LAROCQUE : *Index chronologicus chartarum pertinentium ad historiam Universitatis parisiensis; — Histoire de l'Université de Paris*, par M. Charles Jourdain. — Eugène VÉRON : *Poëtes du siècle de Louis XIV*, par M. A. Vinet. — E. HERVÉ : *Lectures on colonization and colonies*, by Herman Merivale. — Ch. CORRARD : de la Ponctuation du vieux français dans les éditions modernes. — B. HAURÉAU : les fausses Chartes de Saint-Calais, 2e article. — Nouvelles diverses. — Documents officiels.

11 DECEMBRE. A. LEGRELLE : *Œuvres de Gœthe, traduction nouvelle*, par M. Jacques Porchat. — Victor CHAUVIN : *la Terre avant le déluge*, par M. Louis Figuier. — Siméon LUCE : *de Ingenio et fortuna græcarum apud Thraces coloniarum; — Etudes sur les lettres de Servat Loup, abbé de Ferrières*, thèses par M. B. Nicolas. — J. LAROCQUE : Académie des inscriptions et belles lettres; séances du mois de novembre 1862. — A. CLAVEAU : Cours d'histoire à l'école polytechnique. — B. HAURÉAU : les fausses Chartes de Saint-Calais, 3e article. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

18 DECEMBRE. A. LEGRELLE : *Œuvres de Gœthe, traduction nouvelle*, par M. Jacques Porchat, 3e article. — C. MALLET : *Cours d'esthétique*, par Th. Jouffroy, *précédé d'une préface* par M. Damiron. — Charles HENRY : *Hélène et Suzanne*, par M. X. Marmier. — Em. FERNET : Variétés scientifiques. — B. HAURÉAU : les fausses Chartes de Saint-Calais, 4e article. — Nouvelles diverses. — Documents officiels.

Revue des deux mondes.

1er DECEMBRE. Julian KLACZKO : l'Agitation unitaire en Allemagne et le régime constitutionnel en Prusse. — George SAND : Antonia, 4e partie. — DUPONT-WHITE : l'Administration locale en France et en Angleterre, 3e article. — J. CLAVÉ : les Essences forestières des colonies anglaises à l'exposition de Londres. — Charles DE MAZADE : les Méditations d'un prêtre libéral. — Henri RIVIÈRE : le Colonel Pierre. — PRÉVOST-PARADOL : l'Art théâtral et le théâtre contemporain. — H. BLERZY : la Télégraphie océanique. — E. FORCADE : Chronique de la quinzaine. — P. SCUDO : Revue musicale.

15 DECEMBRE. Alphonse ESQUIROS : l'Angleterre et la vie anglaise. L'or et l'argent dans la Grande-Bretagne. Les chasseurs d'or, les raffineurs de Londres et l'hôtel des monnaies. — Edgar SAVENAY : Popovitza, scènes et récits des bords du Danube. — Ed. DU HAILLY : une Station sur les côtes d'Amérique. Les Acadiens et la Nouvelle-Ecosse. — Elisée RECLUS : le Littoral de la France. L'embouchure de la Gironde et de la péninsule de Grave. — Charles DE MAZADE : deux Portraits de la Pologne contemporaine. Le comte André Zamoyski et le marquis Wielopolski. — CUCHEVAL-CLARIGNY : une Famille puritaine, roman américain. — John LEMOINNE : la Révolution grecque. — E. FORCADE : Chronique de la quinzaine. — V. DE MARS : *le Fils de Giboyer*. — L. DE LAVERGNE : la Vigne en France. — SAINT-RENÉ TAILLANDIER : la Chanson d'Antioche.

Revue du monde catholique.

25 NOVEMBRE. Louis VEUILLOT : Vignettes, suite. — J. JORIS : Victor II, pape et régent de l'Empire. — Marquis DE ROYS : de l'Origine des choses, 3e et dernier article. — Jean LANDER : Rose de Bretagne, suite. — Ernest HELLO : Etudes contemporaines. J.-B. Viannay, curé d'Ars. — A. TILLOY : Revue des revues théologiques. — Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine.

10 DECEMBRE. L'abbé THOMAS : du libre Examen en philosophie. — Le docteur H.-E. MANNING : saint Vincent de Paul, son temps et ses œuvres. — Jean LANDER : Rose de Bretagne, suite. — J. JORIS : Victor II, pape et régent de l'Empire. — Pensées d'Eugénie de Guérin. — Georges SEIGNEUR : les Soirées de M. de la Palisse, suite. — Eugène VEUILLOT : Chronique de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue indépendante.

1er DECEMBRE. G. VÉRAN : Vérité vraie. — L'abbé A. FAYET : de la Paix entre la raison et la foi, 2e partie, suite. — Prince Henry DE VALORI : une Page sur le P. Félix. — L.-R. DE LOMBARÈS : le libre Examen. — G. DE CHAULNES : Propagande catholique. Société des agrégations. — Léon LAVEDAN : Fête de saint Martin à Tours, le 11 novembre 1862. — E. ESPRIT : le Monument d'Henry Abel.

15 DECEMBRE. G. VÉRAN : M. E. de Girardin. — L'abbé A. FAYET : de la Paix entre la raison et la foi, 2e partie, suite, et 3e partie. — G. DE CHAULNES : les Coups de griffes de George Sand. — Louis DE LAINCEL : des Livres et des lecteurs. — A. DÉSANDRÉ : *l'Amour et la femme*, par Mme la vicomtesse de Dax. — G. DE CHAULNES : Pourquoi je n'aime pas Cicéron. — Bibliographie. — Hippolyte MINIER : On ne rit plus, poésie.

Revue théologique.

JUILLET. Du Partage des biens d'une paroisse démembrée, 2e article. — Essai canonique sur les vicaires paroissiaux, 2e article. — Décret récent de la congrégation des rites. — *De Sepultura et cœmeteriis*, auctore F.-J. Moulart. — Consultations.

SEPTEMBRE. Du Partage des biens d'une paroisse démembrée, 3e article. —

Tractatio de sacramento pœnitentiæ, suite. — Conférences romaines. 12e cas de conscience. Sur les empêchements de mariage. — Décisions récentes de la S. congrégation du concile. — Consultations. — Bulletin bibliographique.

Vérité historique.

SEPTEMBRE. Magdebourg, Tilly et Gustave-Adolphe, par un historien protestant. — LECOUTURIER : les Momies péruviennes.

OCTOBRE. Le Paganisme ancien et le paganisme moderne, discours par le R. P. Curci, suite et fin. — La Magie.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

Almanach *de Lille pour l'année* **1863**. — 21e *année*. — In-16 de 128 pages, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris ; — prix : 30 c.

Almanach *de l'*Union catholique *pour l'an de grâce* **1863**. — In-16 de 32 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris ; — prix : 10 c.

Almanach *du Journal des bons exemples pour* **1863**. — 7e ANNÉE. — In-18 de 92 pages, chez Girard et Josserand, à Lyon et à Paris ; — prix : 25 c.

Almanach *illustré de l'ouvrier pour l'année* **1863**. — In-16 de 128 pages, vignettes, chez Blériot ; — prix : 50 c.

Almanach *illustré du* Rosier de Marie *pour* **1863**. — In-18 de 216 pages, passage Colbert, 16 ; — prix : 50 c.

Aventures (**les**) *d'un berger*, par M. Eugène DE MARGERIE. — 1 vol. in-18 de 256 pages, chez A. Bray ; — prix : 1 fr. 50 c.

Blondel (**Marthe**), ou *l'Ouvrière de fabrique*, par Mme BOURDON. — 1 vol. in-12 de VIII-224 pages, chez Putois-Cretté ; — prix : 1 fr. 50 c.

Bibliothèque Saint-Germain.

Causeries *scientifiques, découvertes et inventions, progrès de la science et de l'industrie*, par M. Henri DE PARVILLE ; — 2e ANNÉE, — 1862, — *avec 30 gravures et un spectre solaire colorié*. — 1 vol. in-12 de 432 pages, chez Savy ; — prix : 3 fr. 50 c.

Code (**nouveau**) *des paroisses, renferfermant le texte des lois, décrets, ordonnances, arrêtés et avis du conseil d'Etat, circulaires et décisions ministérielles, relatifs à l'administration temporelle des églises, avec une table alphabétique des matières*, par LE RÉDACTEUR EN CHEF DU *Bulletin des lois civiles et ecclésiastiques*. — 1 vol. in-8o de 136 pages, rue Cassette, 25 ; — prix : 1 fr. 50 c.

Conférences *prêchées à Londres, sur le pouvoir temporel du Vicaire de Jésus-Christ*, par Mgr Henri-Edward MANNING, protonotaire apostolique et prévot du chapitre métropolitain de Westminster ; — *traduit de l'anglais et revu sur l'édition romaine, approuvée par le Maître du Sacré-Palais apostolique*, par M. l'abbé Pierre-Alfred CHAMBELLAN, docteur en théologie et en droit canon. — 1 vol. in-12 de XII-372 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris ; — prix : 3 fr.

Conférences *sur l'Oraison dominicale, et traduction du traité de saint Cyprien sur le même sujet*, par M. l'abbé Th. PIERRET. — 1 vol. in-12 de 336 pages, chez V. Sarlit ; — prix : 1 fr. 50.

Corneille (**le grand**) *historien*, par M. Ernest DESJARDINS. — 2e *édit*. — 1 vol. in-8o ou in-12 de 356 pages, chez C. Didier et Cie ; — prix : in-8o, 7 fr. ; in-12, 3 fr. 50 c.

Voir, p. 115 de notre t. XXVI, le compte rendu de la 1re édition de cet ouvrage.

Dictionnaire *général des lettres, des beaux-arts et des sciences morales et politiques*, par M. Th. BACHELET, une société de littérateurs, d'artistes, de publicistes et de savants, et avec la collaboration et la codirection de M. Ch. DEZOBRY. — 1 vol. in-8o de VIII-1868 pages à 2 col., chez Dezobry, Tandou et Cie ; — prix : 25 fr.

Esprits (**des**) *et de leurs manifestations diverses, Mémoires adressés aux académies*, par M. J.-E. DE MIRVILLE. — 2 vol. grand in-8o de LXVIII-438 et XII-504 pages, chez H. Vrayet de Surcy ; — prix : 14 fr.

Ces deux volumes forment les tomes II et III de l'ouvrage dont le tome Ier, examiné dans notre XIIIe volume, p. 164, est intitulé : *des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*.

Explication (**courte**) *des principaux actes, prières et cérémonies du très-saint sacrifice de la messe, extraite du Cours d'instructions paroissiales par un curé de campagne* (M. l'abbé VIREL, desservant de la Couture). — In-12 de 70 pages, chez C.-F. Théry, à Arras ; — prix : 25 c.

Nous avons rendu compte de l'ouvrage d'où cette *Explication* est tirée, dans notre t. XXVII, p. 367.

Fables, par M. Abel FABRE. — 2e *édition, corrigée et augmentée.* — 1 vol. in-12 de 140 pages, chez Briday, à Lyon, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 1 fr.

Nous avons rendu compte de la 1re édition de ces *Fables* dans notre t. XXVI, p. 208.

Fleurs *des champs, nouvelles, exemples et légendes*, par Fernand CABALLERO. — 1 vol. in-12 de VIII-230 pages, chez C. Douniol; — prix : 1 fr. 50 c.

Gloires *de Marie*, par saint Alphonse DE LIGUORI; *traduction* par L.-J. DUJARDIN, prêtre de la congrégation du très-saint Rédempteur. — 2e *édit.* — 1 vol. in-18 de XII-560 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr.

Grammaire *grecque mise en harmonie avec les éléments de la grammaire latine*, par M. V. DE BLOCK, de la Compagnie de Jésus, professeur de rhétorique. — 1re PARTIE, *Rudiments, à l'usage de la sixième et cinquième.* — In-8o de IV-102 pages, chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, chez G. Mosmans, à Bois-le-Duc, et chez J.B. Pélagand, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Guerre (la grande) : *Fragments d'une histoire de France aux* XIVe *et* XVe *siècle*, par M. René DE BELLEVAL. — 1 vol. in-8o de 590 pages, chez A. Durand; — prix : 8 fr.

Guide (le) *de la parfaite religieuse, ouvrage extrait des grands maîtres de la vie spirituelle et enrichi d'exemples pris dans la vie des saints, suivi d'un appendice renfermant des méditations sur le pieux exercice du* Via Crucis, *appropriées aux peines et aux épreuves de la vie intérieure*, par M. l'abbé SANSON, supérieur et directeur de communauté. — 2e *édition, augmentée et rendue spéciale aux religieuses.* — 1 vol. in-12 de 444 pages, chez Cattier, à Tours; — prix : 2 fr. 50 c. *franco.*

Ouvrage approuvé par NN. SS. les archevêques et évêque de Tours, de Rennes et de Saint-Brieuc.

Guide *médical des mères de famille*, ou *Aperçu théorique et pratique des causes, des symptômes, de la marche et de la gravité des maladies les plus fréquentes des enfants, avec l'indication des premiers remèdes à leur opposer avant l'arrivée du médecin; précédé de quelques préceptes sur l'hygiène du jeune âge, et suivi d'un petit recueil de formules pour les préparations médicamenteuses ordinairement confiées aux soins des personnes étrangères à l'art de guérir*, par M. le docteur Adet DE ROSSEVILLE. — 1 vol in-12 de 280 pages, chez Asselin; — prix : 3 fr. 50 c.

Histoire *du monastère de Lérins*, par M. l'abbé ALLIEZ, chanoine honoraire de Fréjus. — Tome Ier, grand in-8o de 532 pages, chez Didier et Cie; — prix : 7 fr.

Je n'ai pas le temps, par M. l'abbé MULLOIS. — In-32 de 32 pages, à la Bibliothèque de tout le monde; — prix : 10 c.

Petits livres-images pour le temps.

Lettre *d'un gentilhomme à M. Emile Augier, auteur du* Fils de Giboyer, par Joseph DE RAINNEVILLE — In-8o de 26 pages, chez Henry; — prix : 50 c.

Lettres *du* R. P. LACORDAIRE *à des jeunes gens, recueillies et publiées* par M. l'abbé Henri PERREYVE, chanoine honoraire d'Orléans, professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne. — 1 vol. in-8o de 400 pages, chez C. Douniol; — prix : 6 fr.

Maison *rustique du* XIXe *siècle, contenant les meilleures méthodes de culture usitées en France et à l'étranger*, etc., *avec* 2,500 *gravures représentant les instruments, machines, appareils, animaux, etc.; terminée par des tables méthodique et alphabétique; rédigée par* UNE RÉUNION D'AGRONOMES ET DE PRATICIENS, *sous la direction* de MM. BAILLY, BIXIO et MALPEYRE. — 5 vol. grand in-8o, chacun de 500 à 600 pages à 2 colonnes, à la librairie agricole; — prix : 39 fr. 50 c.

Manuel *de lecture, pour faire suite aux Tableaux de lecture*, par M. FRESSE-MONTVAL, ancien professeur à l'Athénée impérial de Paris. — In-18 de 176 pages, chez V. Sarlit; — prix : 40 c.

Manuel (nouveau) *de piété à l'usage de la jeune pensionnaire*, par UNE RELIGIEUSE DE LA NATIVITÉ, AUTEUR DU Livre des jeunes filles ET DES *Méditations des jeunes personnes.* — 1 vol. in-18 de 280 pages, chez Girard et Josserand, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr.

Marie *honorée par les anges dans son immaculée conception*, par le P. Gabriel BOUFFIER, de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-12 de 144 pages, chez F. Séguin aîné, à Avignon; — prix : 1 fr.

Médiateurs (les) *et les moyens de la magie, les hallucinations et les savants, le fantôme humain et le principe vital*, par M. le chevalier Gougenot DES MOUSSEAUX. — 1 vol. in-8o de XVI-448 pages, chez H. Plon; — prix : 6 fr.

Merveilles (les) *de la nature présentées au jeune âge. — Extraits des* Contemplations des principales merveilles de l'univers, par M. l'abbé F. GROBEL. — In-18 de VIII-72 pages, chez Ch. Burdet, à Annecy, — prix : 50 c. *franco.*

Voir, sur la *Contemplation des principales merveilles de l'univers*, notre t. XXIV, p. 287.

Mexique (le) *contemporain*, par M. le baron DE BAZANCOURT. — 1 vol. in-12 de

392 pages plus 1 carte, chez Amyot; — prix : 3 fr. 50 c.

Montée *de l'âme juste vers Dieu par l'échelle des créatures, opuscule du cardinal* BELLARMIN, *traduit et mis au niveau des connaissances actuelles*, par M. l'abbé L.-F. MOREL, curé-doyen, etc. — 1 vol. in-18 de 420 pages, chez C. Desrosiers, à Moulins, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Approuvé par Mgr l'évêque de Moulins.

Notice *historique sur la cathédrale de la Rochelle*, par M. l'abbé CHOLET, chanoine. — In-8° de 172 pages, chez J. Deslandes, à la Rochelle; — prix : 1 fr.

Œuvres *complètes* de MALHERBE, *recueillies et annotées* par M. L. LALANNE, ancien élève de l'Ecole des chartes. — *Nouvelle édition, revue sur les autographes, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions, et augmentée de notices, de variantes, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, d'un* fac-simile, etc. — Tome II, in-8° de 736 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 7 fr. 50 c.

Les grands Ecrivains de la France, nouvelles éditions, publiées sous la direction de M. Ad. Régnier, membre de l'Institut. — Papier vergé. Titre rouge et noir.

Pontificale *romanum, Clementis VIII ac Urbani VIII jussu editum, inde vero a Benedicto XIV recognitum et castigatum*. — 3 vol. in-12 de XVIII-288, 292 et 298 pages avec gravures dans le texte, chez P.-J. Hanicq, à Malines, et chez Magnin, Blanchard et Cie, à Paris; — prix : 15 fr.

Portraits (**quatre**), par Mme la comtesse Ida DE HAHN-HAHN; *traduit de l'allemand* par M. J. TURCK. — 1 vol. grand in-18 de 264 pages, chez V. Palmé; — prix : 2 fr.

Principes *de littérature*, par le P. Marin DE BOYLESVE, de la Compagnie de Jésus. — STYLE. — POÉSIE. — 4e *édit., revue et corrigée par l'auteur*. — 1 vol. in-12 de 236-XVIII pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 1 fr. 50 c.

Progrès (**le**) *par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris*, par le P. FÉLIX, de la Compagnie de Jésus. ANNÉE 1862. — 1 vol. in-8° de 386 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Projet (**un**) *de mariage royal*, par M. GUIZOT. — 1 vol. in-12 de 368 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Récits *légendaires*, par M. Alfred DES ESSARTS. — 1 vol. in-12 de 322 pages, chez Dupray de la Mahérie et Cie; — prix : 2 fr.

Russie (**la**) *au* XVIIIe *siècle; mémoires inédits sur les règnes de Pierre le Grand, Catherine Ire et Pierre II, publiés et précédés d'une introduction* par le prince GALITZIN. — 1 vol. in-8° de XXIV-434 pages, chez C. Didier et Cie; — prix : 7 fr.

Salutation (**la**) *angélique, traduit de l'allemand* d'Alban STOLTZ, professeur de droit ecclésiastique à l'Université de Fribourg en Brisgau. — 1 vol. in-12 de 164 pages, chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, chez G. Mosmans, à Bois-le-Duc, et chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr.

Siècle (**le** XVIIIe) *et la révolution française*, par M. N. NOURRISSON. — 1 vol. in-12 de XII-168 pages, chez C. Douniol; — prix : 1 fr. 50 c.

Soirées (**les**) *du presbytère*, par M. A. WILHELM. — *Causeries religieuses et scientifiques*. — 4 vol. in-18 de VIII-704 pages, chez Paulmier; — prix : 2 fr.

Souvenirs *de Rome*. — *Pèlerinage pour la canonisation des martyrs japonais*, par le P. RIGAUD, oblat de Saint-Hilaire, chanoine honoraire de Poitiers. — 1 vol. in-12 de VIII-332 pages, chez H. Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 2 fr.

Vie *de Mme Louise Mallac, religieuse du Sacré-Cœur de Jésus, décédée à Conflans, le 23 janvier* 1862. — 1 vol. in-12 de VIII-388 pages, chez Dupuy; — prix : 1 fr. 50 c.

Vie *de saint Alphonse de Liguori, suivie d'exercices de piété tirés de ses Œuvres ascétiques, avec l'approbation épiscopale*, par M. l'abbé BERNARD. — 1 vol. in-12 de VI-452 pages, chez Humbert, à Mirecourt (Vosges), et à Paris; — prix : 2 fr.

Vie (**la**) *selon Jésus-Christ*, par M. l'abbé MOUTONNET, chanoine honoraire, curé de Saint-Didier d'Avignon. — In-18 de 166 pages, chez F. Séguin aîné, à Avignon; — prix : 1 fr. *franco*.

Approuvé par Mgr l'archevêque d'Avignon.

Vivia, ou *les Martyrs de Carthage, imité de l'anglais*, par M. le vicomte DE MARICOURT. — 1 vol. in-12 de 320 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr.

Voix (**une**) *dans la solitude*, par M. Achille DU CLÉSIEUX. — 1 vol. in-12 de 280 pages, chez E. Dentu; — prix : 3 fr.

Voyages *dans les glaces du pôle arctique*, par MM. A. HERVÉ et F. DE LANOYE; — *ouvrage à l'usage de la jeunesse, illustré de 40 vignettes*. — 1 vol. in-12 de 376 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 2 fr.

Bibliothèque rose illustrée.

J. DUPLESSY.

TABLES.

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie Catholique*, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

B.

C.

D.

E.

H.

V.

Y.

Z.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

ERRATA.

Page 48, *ligne* 8. Devraient, *lisez* : devaient.

Page 198, *ligne* 22, *rétablir ainsi le texte* : et quant à son objet, qui échapperait à la raison humaine tant instinctive que réfléchie, ou qui, comme dit saint Thomas, etc.

Page 266, *ligne* 27. 3 fr. 50 c., *lisez* : 2 fr. 50 c.

Page 386, *ligne* 18. 15 fr., *lisez* : 10 fr.

Page 406, *ligne* 14. S'efforçaient, à l'extrême occident, également, *lisez* : s'efforçaient également, à l'extrême occident.











